BYZANTION

Revue Internationale des Études Byzantines

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

H. GRÉGOIRE

AVEC LA COLLABORATION DE

N. ADONTZ, N. BĂNESCU, R. GOOSSENS, A. GRABAR, M.-A. GUIDI, E. HONIGMANN, M. LAURENT, M. LASCARIS, M. LEROY, A. LEROY-MOLINGHEN, G. MORAVCSIK, P. ORGELS, G. ROUILLARD.

TOME XIII (1938)

FASCICULE 1

BRUXELLES

SECRÉTARIAT DE LA REVUE

1938

ΤΩΙ ΤΗΣ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΓΛΩΣΣΗΣ ΘΗΣΑΥΡΟΦΥΛΑΚΙ

ΑΙΜΥΛΙΩΙ BOISACQ

ΤΩΙ ΑΝΔΡΕΙΩΣ ΤΕ ΚΑΙ ΕΥ ΣΚΕΨΑΜΕΝΩΙ

ΚΑΤΑ ΠΛΑΤΩΝΑ

ΤΗΝ ΤΩΝ ΟΝΟΜΑΤΩΝ ΦΥΣΙΝ

ΟΙ ΤΗΣ ΑΘΗΝΑΣ ΘΕΡΑΠΕΥΤΑΙ

ΧΑΡΙΣΤΗΡΙΟΝ

UN FAUX CHRYSOBULLE D'ANDRONIC III PALÉOLOGUE

Avec un chrysobulle original d'Andronic III délivré à Lavra en janvier 1329, et dont l'authenticité ne paraît pas suspecte (1), les archives du monastère renferment un autre chrysobulle du même empereur pour Lavra, de contenu semblable dans l'ensemble (2) ; il porte la même date, la signature impériale et il est muni d'une bulle d'or (Pl. I et II). Cette pièce est, comme on le verra, un faux certain.

Elle est à rapprocher des faux originaux fabriqués avec des documents authentiques qui ont été décelés par M. Fr. Dölger (3) et qui semblent avoir été d'usage assez courant sous les Paléologues pour assurer, à l'aide d'un procédé contestable des droits réels mal établis par des actes authentiques.

Le cas de la pièce qui nous occupe semble devoir être examiné parce que nous nous trouvons connaître avec quelque précision les insuffisances du chrysobulle authentique d'Andronic III qui a été la source principale du faussaire. Pareille occasion ne s'était pas encore présentée pour les faux originaux étudiés jusqu'ici de constater ainsi les raisons qui ont probablement incité les « auteurs » de ces pièces à se mettre

(1) Original photographié par M. G. MILLET ; cf. S. EUSTRATIADÈS, dans *Ἑλληνικά*, t. II, 1929, p. 367, *ΛΕ'* (copies). Les archives de Lavra contiennent deux copies de cette pièce, certifiées conformes par les autorités ecclésiastiques ; elles ont été photographiées par M. G. MILLET.

(2) Pièce photographiée par M. G. MILLET ; cf. EUSTRATIADÈS art. cit., p. 353, *ϛ'* (copie).

(3) F. DÖLGER, *Die Mühle von Chantax, Untersuchung über vier unechte Kaiserurkunden.* (*Εἰς μνήμην Σ. Λάμπρου*, 1935, p. 13-28) ; ID., *Zu den Urkunden des Athosklosters Iberon* (*Ἑλληνικά*, t. IX, 1936, p. 207-219).

à l'œuvre pour compléter le texte élaboré à la chancellerie impériale.

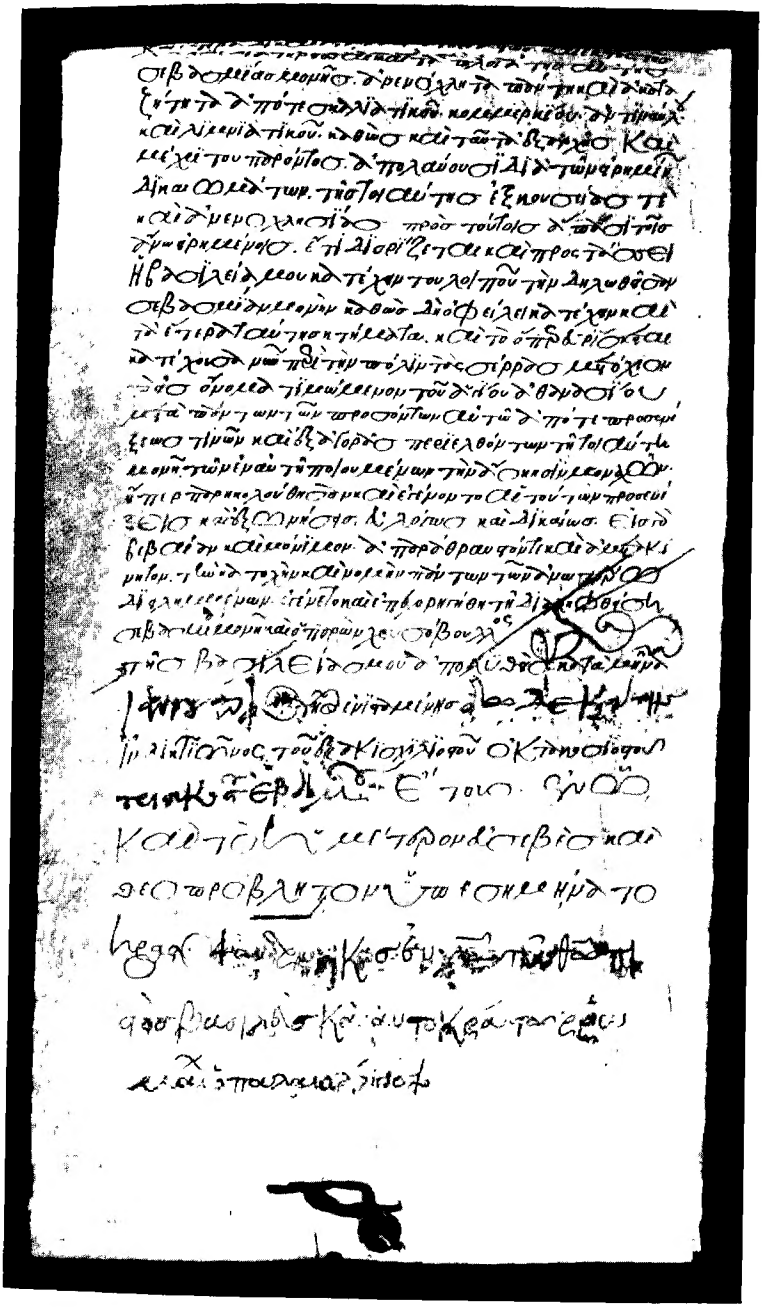
Comme la pièce authentique, le faux est écrit sur parchemin ; mais il est de forme beaucoup moins allongée et plus large (1 m. 26 × 0 m. 38 au lieu de 3 m. 44 × 0 m. 305). L'écriture très fine est d'un type courant au XIVe et au XVe siècle alors que celle de la pièce authentique est d'un corps plus grand et d'un type plus soigné. Le mot λόγος et la date sont tracés à l'encre rouge et en grandes lettres ; quant à la souscription impériale, on reconnaît en la comparant aux exemples connus de la signature d'Andronic III, y compris celle que porte le chrysobulle authentique de janvier 1329 pour Lavra, qu'elle est fausse sans aucun doute. La pièce porte cependant une bulle formée d'une mince plaque d'or ainsi décrite par M. G. Millet : à l'avers, le Christ debout tenant le livre et bénissant en sortant la main du manteau et l'inscription $\overline{IC}$ $\overline{XC}$. Au revers, l'empereur en loros avec l'akakia et le sceptre et l'inscription :

AN	*O Π*
ΔPO	*A Λ*
NIKO	*A I*
ENΘΩ(?)	*O Λ*
ΔΕΣΠ	*O Γ*
OT	*O*

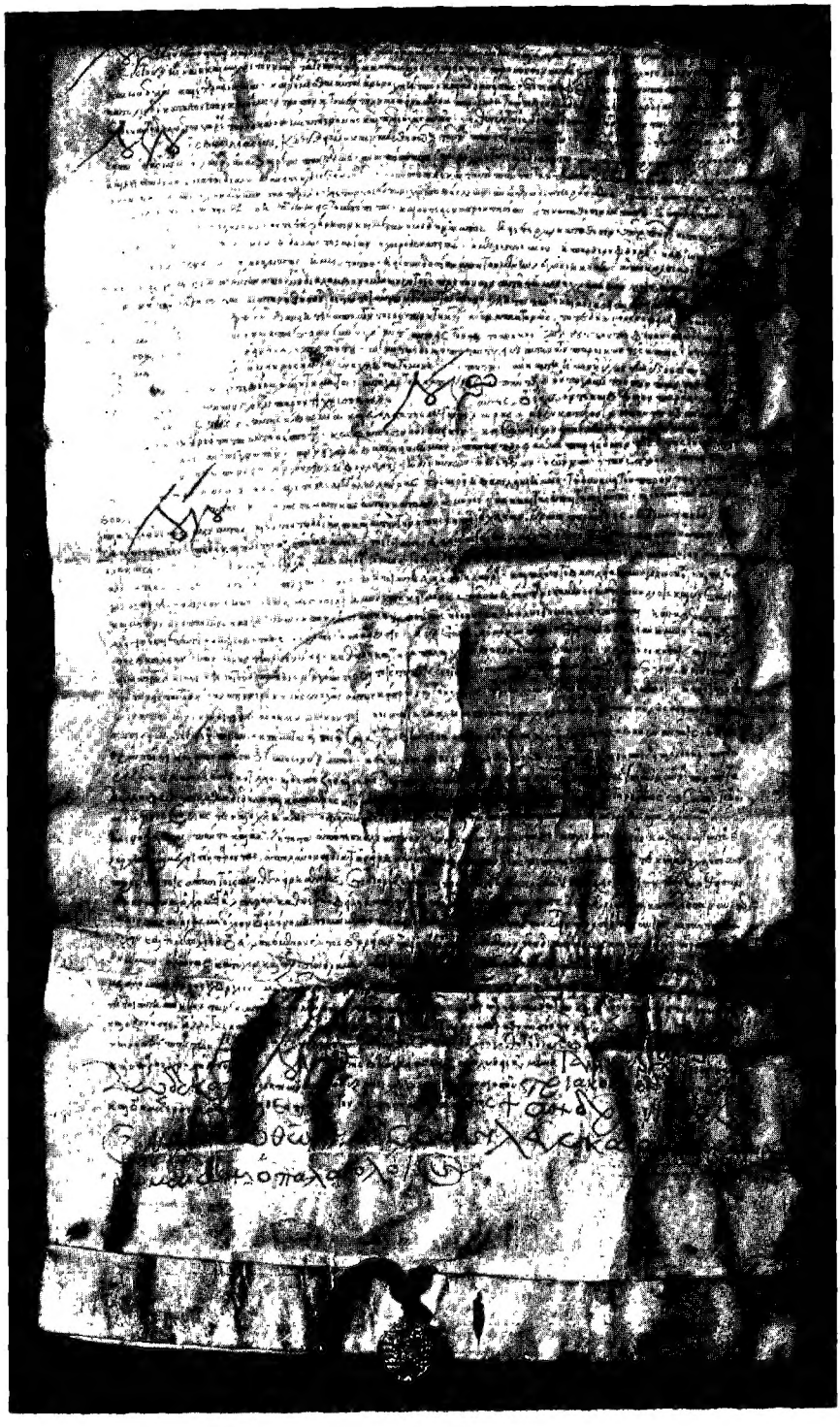
Cette bulle est attachée à la pièce par un cordon de soie rouge carmin. Le faussaire n'a point pris garde que les bulles sont généralemet tenues par des cordons de couleur pourpre violette (1) ou bleue (2) (ainsi que c'est le cas pour l'original authentique.) Il n'a pas reproduit d'autre part l'inscription que porte ce dernier au dos sur les *collêmata* comme signe

(1) *Actes de Lavra* éd. p. G. ROUILLARD et P. COLLOMP, t. I, n°s 34, 44, 50 ; de même les bulles des actes de Michel VIII Paléologue (avril 1263) et de Jean VII Paléologue (août 1404) photographiées à Lavra par M. MILLET.

(2) *Actes de Lavra*, n°s 26, 27 ; de même les bulles des actes d'Andronic III Paléologue (janvier 1329) et de Jean V Paléologue (décembre 1343, août 1346, septembre 1365) photographiées à Lavra par M. MILLET.



SIGNATURE DU CHRYSOBULLE AUTHENTIQUE D'ANDRONIC III (janvier 1329).



SIGNATURE DU FAUX CHRYSOBULLE D'ANDRONIC III (JANVIER 1329)

de validation et qui indique la date à laquelle fut dressé l'acte impérial.

Le texte du faux, comparé à celui de la pièce authentique présente de très nombreuses variantes de détail : des fautes d'iotacime et d'autres fautes d'orthographe et de syntaxe, des variantes d'expression en grand nombre. En voici quelques exemples : là où l'original authentique porte l. 166-167 : *τὴν εἰρημένην σεβασμίαν μονήν*, le faux donne, l. 74 : *τὴν εἰρημένην καὶ εὐαγεστάτην μεγάλην λαύραν τοῦ ἁγίου Ἀθανασίου* ; on y trouve, l. 78 : *ὅθεν ἐν τῇ ἰσχύι* pour l. 177 : *ὅθεν τῇ ἰσχύι* ; l. 79 : *καὶ ἕτερα δίκαια* au lieu de, l. 180 : *κατὰ τὰ ἕτερα δίκαια* ; l. 80 : *σεβασμία μεγάλη λαύρα*, au lieu de, l. 181 : *σεβασμία μονή*, etc.... etc.... Ces menues divergences de forme ne modifient pas le sens du texte mais elles semblent témoigner chez le rédacteur d'une sorte de répugnance à reproduire mot pour mot le texte diplomatique dont il s'inspire ; nous avons eu déjà l'occasion de remarquer chez le rédacteur de la pièce authentique, copiant une pièce plus ancienne, une tendance de ce genre à propos des variantes de détail et celles-ci ne paraissent pas devoir s'expliquer par de simples distractions du copiste (1).

Dans la partie de la pièce qui contient l'énumération des terres de Lavra on note que le faux s'exprime avec plus de détails et de précision que le chrysobulle authentique ainsi qu'on en peut juger par quelques exemples :

Pièce authentique :	Faux original :
l. 83 : *νησίον ἐπονομαζόμενον τῶν Νέων.*	l. 32 : *νησίον ἐπονομαζόμενον τῶν Νέων μετὰ πάντων τῶν δικαίων αὐτοῦ.*
l. 83-85 : *ἐν τῇ Λήμνῳ μετόχιον μετὰ τῶν ἐν αὐτῷ προσκαθημένων καὶ τῆς γῆς καὶ τῶν λοιπῶν δικαίων ὧν ἔχει μέχρι τοῦ νῦν.*	l. 33-35 : *ἐν τῇ Λήμνῳ μετόχιον τὸ ἐπονομαζόμενον τοῦ Γομάτου μετὰ τοῦ καστελίου* (sic) *καὶ πύργου καὶ τῶν ἐν αὐτῷ προσκαθημένων καὶ γῆν καὶ νησίον τὸ οὕτω πῶς λεγόμενον*

(1) G. ROUILLARD, *Recensements de terres sous les premiers Paléologues* (*Byzantion*, t. XII, 1937, p. 110-111).

	Σεργίτζη καὶ τῶν λοιπῶν δικαίων ὧν ἔχει μέχρι τοῦ νῦν.
l. 87-88 : *μετόχιον ἐπιλεγόμενον τοῦ Καλίκα μετὰ τῶν προσόντων αὐτῶ δικαίων.*	l. 42 : *ἕτερον μετόχιον τοῦ Καλύκα μετὰ τοῦ ἀγροῦ τοῦ ὄντως* (sic) *ἐν ταῖς Καρέαις σὺν τῶ χοραφιαίω* (sic) *τόπω τῶ ἐν τῆ Ἱερισσῶ καὶ παντὶ δικαίω αὐτοῦ.*

etc....., etc.....

A côté de ces différences de rédaction, le texte du faux comporte des interpolations qui concernent le fond même de la pièce : il ajoute des privilèges et des terres à ceux qui sont énumérés dans le chrysobulle authentique. Parmi ces additions, il en est qui pouvaient se justifier. On a vu en effet dans un précédent article que la liste des propriétés de Lavra telle qu'elle est donnée dans le chrysobulle authentique d'Andronic III, en janvier 1329, avait été tout simplement copiée sur une liste antérieure contenue dans un chrysobulle d'Andronic III, en 1298, et qu'elle ne tient ainsi aucun compte des acquisitions qui ont été faites entre 1298 et 1329 (1). Le texte du chrysobulle authentique ne répondait pas à la réalité. C'est à juste titre que le rédacteur du faux ajoute à la liste de 1329 l'île de S. Eustrate (2) et le métoche de la Vierge dite *Καλαβιώτισσα* (3) qui sont bien en possession de Lavra vers 1320, puis le domaine d'*Ὀξύνα* avec le *χωράφιον τῆς Βρύας* et celui de *Διαβολόκαμπον* (4). D'autre part, il indique à Longos cinq métoches et non deux, ce qui paraît en effet insuffisant en 1329 (5).

En outre, le faussaire a cru devoir ajouter à l'énumération du chrysobulle de 1329, non seulement des terres acquises depuis 1298, mais d'autres aussi qui ont été à tort ou à raison omises dans le chrysobulle de 1298 et qui figuraient dans le chrysobulle de Michel VIII pour Lavra en 1259 (6). Tel est le cas du métoche de S. Nicolas de Zichna. Il ajoute aussi

(1) ID., p. 110-112.
(2) Id., p. 110.
(3) Id., p. 112.
(4) ID., p. 111. Ce sont des dépendances de *Λινοβρόχειον*.
(5) ID., p. 111.
(6) Original photographié par M. G. MILLET ; cf. F. DÖLGER, *Regesten*, nº 1866.

des biens énumérés dans des pièces beaucoup plus anciennes : l'île *τῶν Γυμνοπελαγησίων* (1), les terres dites *τὰ Βουλευτήρια* (2), *Μυλοπόταμον* (3), *τοῦ Κραββάτου* (4), *Προφούρνιον* (5), *Μονοξυλίτου* (6), *Πλατή* (7). Ces terres étaient-elles encore en possession de Lavra en 1329? On peut se poser la même question pour d'autres ajoutées par le faussaire que l'on retrouve dans des actes postérieurs à 1329 ; un *ἀγρίδιον* dit *τῆς Συκέας* avec ses dépendances, un moulin à Rendina et la terre d'Eudocie Philanthropinê *εἰς τὴν Λαγκαδᾶ*. Or nous voyons qu'en 1420 on a rendu à Lavra le métoche dit *Συκαί*, près de Rendina, lequel lui avait été enlevé depuis longtemps et attribué au fisc (8) ; d'autre part, sous Jean V Paléologue, Lavra ne possédait pas ce métoche, puisque celui-ci est alors donné à Démétrius Kokalas avec la terre d'Eudocie Philanthropinê (9). Appartenait-il à Lavra en 1329? Nous n'en avons pas la preuve, nous savons seulement qu'en 1018 le monastère avait acquis par voie d'échange une vigne *εἰς τὰς Συκᾶς* (10).

Dans d'autres cas, les emprunts faits par le faussaire à des pièces antérieures ou postérieures à 1329, apparaissent nettement illicites : ainsi le métoche *εἰς τὰ Περσούρου* figure bien dans le chrysobulle de 1259 mais il a été changé avant 1300 contre une autre terre (11), le *καστέλλον* de *Κοντέα* a été acquis par Lavra en 1345 seulement (12) !

Quant au domaine dit *τοῦ Γωστόμπου*, il semble bien qu'il ne soit autre que la terre dite *τοῦ Τοξόμπους* ou *Δοξόμπου* que

(1) *Actes de Lavra*, éd... p. G. ROUILLARD et P. COLLOMP, t. I, nos 11-12 (xe s.).

(2) ID., nos 2 notice ; 21 (xie s.).

(3) ID., nos 14 ; 19 (xie s.).

(4) ID., nos 19 ; 22 (xie s.).

(5) ID., no 52 (xiie s.).

(6) ID., no 54 (xiie s.).

(7) ID., no 10 (xe s.).

(8) Acte signé par Étienne Doukas Radênos, Jean Radênos et Constantin Paléologue *Μαλοτῆς* (Copie mission MILLET).

(9) Fr. DÖLGER, *Fac similes*, no 51.

(10) *Actes de Lavra*, I, no 20.

(11) G. ROUILLARD, *Recensements de terres sous les premiers Paléologues* (*Byzantion*, t. XII, 1937, p. 112).

(12) Original photographié par G. MILLET ; cf. S. EUSTRATIADÈS, dans *Ἑλληνικά* II, 1929, p. 367, *KE*.

le faussaire cite à tort à deux reprises, d'abord d'après la forme du nom dans le chrysobulle de 1259, puis une seconde fois, d'après une autre forme trouvée sans doute soit dans une autre pièce originale, soit dans une copie (1).

Inversement, l'auteur du faux n'a point ajouté à la liste de son modèle authentique des terres qui auraient dû semble-t-il y figurer d'après les indications que nous donnent les recensements des fonctionnaires du fisc (domaine de S. Eustrate près d'Ozolimnos, terres sises à Calamaria, à Hiérissos, à Proavlax, dans la région des Longos de Sarti, etc..) (2).

Pour ce qui concerne les privilèges accordés à Lavra, le faussaire ajoute à la liste des immunités donnée par le chrysobulle authentique l'exemption des charges suivantes : *κονταρατίκιον, δόσις τοξαρίων, χοιροδεκατεία, μελισσενόμιον* (sic), *παρθενοφθορία, ἀβιωτίκιον, πλοΐμων ἐξέλασις, χάραγμα, μουρτᾶτον* qui figurent dans la liste des charges du chrysobulle de Michel VIII pour Lavra en janvier 1259. C'est également à ce chrysobulle que le faussaire a emprunté tout un passage relatif au statut privilégié de Lavra qui relève directement du basileus sans que nul puisse intervenir entre l'higoumène du monastère et l'autorité impériale, fut-il représentant de l'Église ou fonctionnaire civil. Cette mesure de faveur prise à l'égard de Lavra, par Michel VIII, au lendemain de son premier couronnement, était semble-t-il sans objet en 1329, alors que depuis le règne d'Andronic II, Lavra est placée, ainsi que tous les monastères de l'Athos, sous l'autorité du patriarche (3).

Ici encore, l'auteur du faux paraît bien avoir péché par excès de zèle en complétant le chrysobulle d'Andronic III

(1) On a 1° chrysobulle de 1259, l. 31 : *Τοξόμπους*
2° chrysobulle de 1298, l. 80 : *Δοξόμπους* (avec mention de l'immunité relative au *κεφάλαιον* et au *χάραγμα*).
3° chrysobulle authentique de 1329, l. 78 *Δοξόμπου* (avec la même mention).
4° faux chrysobulle de 1329, l. 28 *Τοξόμπους* (avec la même mention) — l. 30 *Γωστόμπου* (avec la même mention).

(2) G. ROUILLARD, *art. cit.*, p. 111.

(3) Ph. MEYER, *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster*, pp. 191, 193.

et dans l'ensemble il a réparé assez maladroitement les négligences du rédacteur de la chancellerie impériale. Si la raison qui le poussa à fabriquer ainsi une pièce fausse apparaît nettement, il est difficile de dire si le but qu'il poursuivait était d'une utilité pratique, immédiate. D'après la mention qui est faite dans le faux du domaine de Kontea donné à Lavra en 1346 et du métoche *τῆς Συκέας* à Rendina acquis de nouveau par le monastère en 1420, ce serait donc après 1346 ou 1420 que ce chrysobulle aurait été fabriqué. On conçoit fort bien qu'au XIVe ou au XVe siècle on ait pu songer à utiliser une telle pièce pour défendre les intérêts du monastère menacés à une époque particulièrement troublée. Ne voit-on pas des fonctionnaires enlever des terres aux religieux (1) et le même immeuble donné à deux bénéficiaires différents, si grand est le désordre à la chancellerie (2). La variété et le nombre des emprunts faits par le faussaire à des actes autres que son modèle pourrait suggérer cependant une autre explication ; d'autant plus qu'on retrouve les traces de l'activité de notre auteur sous forme d'annotations marginales non seulement sur le chrysobulle authentique d'Andronic III d'où elles sont passées dans son texte, (3) mais aussi sur d'autres pièces où on peut, croyons-nous, reconnaître sa main. Nous retiendrons le cas d'un acte du Conseil de l'Athos de l'année 991 (4) relatif au lieu dit *Πλατύς* portant comme annotation marginale : *μετὰ τῶν ἁλιευτικῶν στασιδίων*, et comme annotation interlinéaire *καὶ τὰ στασίδια*. Or, en ajoutant le domaine dit *Πλατή* aux terres de Lavra, le faussaire le fait en ces termes, l. 43 : *τόπον λεγόμενον Πλα-*

(1) L'île de Sergitzê a été enlevée à Lavra par les gouverneurs (de Lemnos ?) et lui est rendue en vertu d'un horismos de Démétrius Paléologue (copie mission MILLET).

(2) Un immeuble donné régulièrement à des religieuses de Salonique est attribué à une tante de Manuel Paléologue, puis on l'attribue à Lavra sans tenir compte de la première donation ainsi que le reconnaît un prostagma de Manuel Paléologue (copie mission MILLET).

(3) C'est le cas qui se présente pour la terre *τῆς Συκέας*, un moulin à Rendina, la terre d'Eudocie Philanthropinê, les biens dits *τοῦ Ποθολινοῦ*, le moulin *ἐν τῇ Ἀρσενικίᾳ*. Pour ces deux derniers nous n'avons pas encore retrouvé de mention dans d'autres pièces de Lavra.

(4) *Actes de Lavra*, nº 10.

τῆ καὶ τὰ ἐν αὐτῷ κελλία μετὰ τῶν ἐκεῖσε ἁλυοτοπίων τοῦ τε αὐτοῦ τοῦ Πλατέως καὶ τοῦ Πόθου ; d'autre part, il existe dans un registre du monastère une copie de l'acte de 991, présentant par rapport à la pièce originale un certain nombre de variantes et où sont reproduites notamment l'annotation marginale et l'annotation interlinéaire citées ci-dessus (1). Cette copie repose sans doute, non pas sur la pièce authentique, mais sur un faux dérivé de celle-ci et il s'est passé un fait analogue pour le faux qui nous occupe et qui a été recopié comme un chrysobulle original dans un registre de Lavra. Attribuer les deux faux au même personnage serait peut-être trop aventuré mais il paraît possible que le faux chrysobulle d'Andronic III n'ait pas été composé en vue d'une attaque ou d'une riposte de Lavra au cours de quelque *bellum diplomaticum* ; ce fut peut-être une compilation réalisée au XIVe siècle ou plus tard, par un moine plus ou moins familier avec les archives du monastère et désireux d'établir à toutes fins utiles une liste des biens et des privilèges que, de bonne foi sans doute, il a cru exacte et complète (2). Quel que soit le but précis qu'il a poursuivi, nous lui devons en tout cas un specimen instructif de faux original dont les diplomatistes ne sauraient lui faire trop de griefs.

Paris et Athènes. Germaine ROUILLARD - D. A. ZAKYTHINOS.

(1) ID., notice du n° 10.

(2) Dans une pièce non datée (Copies mission MILLET), on a ainsi une liste des biens de Lavra indiquant la plupart du temps leur provenance et l'époque à laquelle ils ont été acquis par le monastère. Cette liste a été dressée par un higoumène de Lavra qui a compilé vraisemblablement tous les actes dans lesquels figurent les biens en question depuis les actes de Nicéphore Phocas jusqu'à ceux des Paléologues. On trouve notamment dans cette liste le *χωρίον Τοξόμπους* et le *χωρίον τὸ Γοστόμπου* (cf. plus haut, pp. 5-6).

TOPONYMICAL AND HISTORICAL MISCELLANIES ON MEDIEVAL DOBRUDJA, BESSARABIA AND MOLDO-WALLACHIA [1]

V.

To the historical geography of the Danube estuary.

Byzantine historians who relate certain Petcheneg affairs of the Empire in the middle of the XIth century (Cedr.-Skyl., pp. 594. 597 Bonn II) and also Anna Comnena in connection with her father's tribulations some forty years later, mention a place named Hundred Mounds [2] (*Ἑκατὸν βουνοί*). On this occasion Anna also mentions a lake Ozolimnē, and gives, besides an etymology of its name (from that of the nomadic tribe of Uzi who, after a defeat by the Comans on the plains of Dobrudja, spent a certain time in a not very convenient condition on the shores of this lake), also its geographical description. Incidentally, certain features of this description remind one of a much older description

(1) Suite de l'article publié dans *Byzantion*, XII (1937), pp. 151-180 et 449-475.

(2) A name by no means unique in the Danubian countries. Cp. Százhalom in Transylvania (on which see J. MELICH in *Magyar Nyelv* 19, 1923, pp. 87-8) and Sto mogil or Suta Modžele on the Bessarabian bank of the Pruth, on which see K. JIREČEK, *Sitzber. d. k. Böhm. Ges. d. Wiss.*, 1889, p. 29, and *Sitzber. Wien* 136, 1897, Abh. XI, pp. 86-7. According to MELICH, *o. c.*, the Hundred Mounds of Cedrenus are those mentioned in a Bulgarian « Visio prophetae Isaiae» as having been erected by a mythical Bulgarian king (cp. JIREČEK in the cited passage of *Sitzber. Wien*). — The entire expanse of the Pontic steppes is dotted with similar tumuli (kurgany). Cp. also BRUUN II, p. 331 ; P. MUTAFČIEV in *Rev. des Ét. Sl.* 7, p. 39.

given by Aelian, De nat. animal. XIV, 26, in which it is impossible not to recognize the ancient Halmyris, although the latter is not explicitly named. — This Ozolimnē, called Halmyris by Pliny and in certain other sources, is identical with the lacus Mursianus of Jordanis (Get. V 30. 35) and also with the modern lake Razelm south of the Danube delta (1). The latter name apparently originated from that of Ozolimnē; the additional *R-* may be identical with the not less mysterious *r* in such names as the Bulgarian Iske-r for the ancient river Oescus and the Rumanian Dunăre for the Danube (2).

The complex of lake Razelm with its three southern, more or less separate compartments — Golovitza, Změiitza (or Změika) and Sinoe (3) communicates with the Black Sea by a strait named now Portitza in Rumanian. Now Prof. Brătianu, following the scholarly traditions of his compatriots, does not hesitate to interpret this name, in the direction of least resistance, as « petite porte » (p. 22). But the fact that Rumanians and even Wallachians in general, are very recent arrivals in these quarters, gives rise to suspicions. A search through XIXth century data convinces that Portitza is only a faulty retro-substantivization of the adjective Portitzkoie (ustie), formed by Russian fishermen after the Turkish name Partidže (or Portiča)

(1) A detailed investigation will be given in a work on the Low Danubian countries in the middle of the VI-th century p. C., which the author hopes to be able to publish later.

(2) The credit for the identification of Ozolimnē with modern Razelm, attributed by Prof. Brătianu (p. 22) to Prof. Iorga, is due to Iur. Iv. VENELIN-HUTZA (1802-1839) who gave it a century ago in his *O solianom ozerě Halmyris* (*Čten. v Imp. O-vě Ist. i Dr. Ross.*, Moscow 1847, No. 6, pp. 19-46).

(3) That the group of the islands forming the partitions between them already was known in ancient ages can be seen from the above cited description of Aelian, to which, as far as I know, no reference has ever been made in the Danubian literature.— I identify Golovitza and its older form Goloviște with Groxida and Groxea, respectively, of the medieval portulanos. Tomaschek, p. 308, reads *γλωσσίδα* — the « little tongue » near the Portitza strait. — I will return to Změiitza on another occasion. Sinoe is probably the Russian word for « blue » (lake).

Bogazi (1). We venture to propose a Slavonic etymology for this name, to wit, from the root rъt-, mouth. For instance, the Turkish form might be a mere transliteration of an original *pa-rtišče*, whose sense is the same as that of the other known name of the same mouth, namely Ialova (Venelin, o.c., pp. 27.43) or Ialova Kutsuk Bogasi (on the Austrian map reproduced on Prof. Brătianu's pl. VIII (2)). Any reader familiar with the ancient geography of the Danube estuary will now easily grasp that both names are Slavonic translations of the Greek Pseudostomon (3). Of course, no exact physical coincidence can be insisted upon, due to the changes of the delta during the time between the source of Pliny (M. Vips. Agrippa?) and the appearance of the Slavs on the Lower Danube at the end of the vth century p. C.

This somewhat unexpected landing on the shores of the antique delta provides the occasion for a little excursion across its islands. The most famous of these, or rather the only one to be frequently mentioned by ancient writers, is the island Peucē, to which we will have occasion to return later. The only writer to have been interested in other Danubian delta islands seems to be Pliny, who in the above cited passage names also an island Conopon Diabasis (4) and an insula Sarmatica. I suspect that the latter is merely another name for Peucē, as a strong association between this island and the Sarmatians seems to have existed in antique minds (5). Diabasis reminds of the modern village Pere-

(1) See L. LAMOUCHE in *Rev. des Ét. Sl.* 8, 1928, p. 91, on -icha and - idže. Portitza was used in Russian long before the annexation of Dobrudja by Rumania (VENELIN, *o. c.*, p. 27).

(2) The Portesca Bogasi of the same map, now Gura Peritească, is not identical with Portitza. - For the sense of *pa-* (false, sham, non-proper) cp. pasynŏkŏ, pavodŏkŏ, pakliučŏ and sim.

(3) PLIN. *Nat. Hist.* IV 12 (24), § 79, whence SOLIN. 13, 1 (p. 80 MOMMS. 2); PTOL. III, 10, 6; AMM. MARC. XXII, 8, 45.

(4) ... quartum Pseudostoma et insula Conopon Diabasis...

(5) Cf. LUCAN. *Pharsal.* III, vv. 201-2; STAT. SILV. V, 2, 136-7; VALER. FLACC. *Argon.* VIII 217; MARTIAL. *Epigr.* VII, 7, 1; 84, 3 (the latter on the occasion of Emp. Domitian's Sarmatian campaign of 92 A.D., which was directed against the Sarmatian tribes of Bes-

prava on the right bank of the Kilia mouth, opposite Vɔlkov ; and as some Mss read « et *in* insula Conopon diabasis », which seems much clearer and also frees an insignificant mud island of the burden of a double name, we might identify with Conopon the modern Leti. On the other hand, we find an almost identical name in the famous description of the route « from the Varangians to the Greeks » by Emp. Constantine Porphyrogenitus (De adm. imp., p. 79 Bonn), namely *Κωνοπά*, which, according to the context, must be placed between Sulin and Constantza, and so rather corresponds to either the St. George island (between Sulina and St. George mouths) or to the island Dranov, between the latter, lake Razelm and the Dunavetz mouth (for the quotation from De adm. imp. see Brăt., pp. 14-5).

That Constantine's Conopa was really an island, can be seen from the name itself, which is hardly anything but the Slavonic word kǫpa, still living in its Polish form kępa (dial. kąpa, i.e. entirely identical with the ancient form) and denoting a bushy river island (1).

On the other hand, the similarity of the names given by Pliny and Constantine (2) might place another weapon into the hands of those slavists of the older school, who affirm the presence of the Slavs on the Danube at very early times. But an incorrigible sceptic might object that this is a case of an adaptation of an older name by Slavonic newcomers at a later epoch.

We saw that the Sulina mouth (or, at least, Sulin at its end) is mentioned in the De adm. imperio — in fact, the only of the contemporary Danube mouth names to be mentioned so early. A glance at the medieval Italian portulanos, in

sarabia, as these verses and other passages prove, and not against the Iazyges of the steppes between Danube and Theiss, as believed by St. Gsell, B. Filov and others).

(1) E. Berneker, *Slav. etymol. Wörterb.*, Heidelb. 1913, p. 600. — Cp. on « kupa » in geographical names E. Moór in *ZONF* 6, 1930, p. 29, No. 59. — Ch. Müller (ed. Ptol., I, p. 461, app. crit. ad p. 460,19) knows of an island Kuban. One of the minor arms of the Danube near Vɔlkov is named Kubanka.

(2) Noticed, to my knowledge, only by Bruun, I, p. 39/115.

search of the later tradition of the name, reveals, first, the modern St. George mouth, the southernmost of the three main delta courses, and which bears this name essentially unchanged upon all portulanos. Then comes the Lycostomo, not named by antique writers, in spite of its purely Greek sounding, and generally identified with the northernmost Kilia mouth, as the root lyk-, wolf, survives in the name Vilkov or Vȍlkov of the Russian fishermen's town on the Bessarabian bank of the Kilia mouth.

The third mouth is named « laspera » by the medieval cartographers who mostly arrange the mouths in the following order (from south to north) : Laspera — San Giorgio — Solina — Licostomo. This order at once seems unnatural because of the fact that the Dunavetz mouth, the only one to the south of St. George and navigable only a short time ago (Brătianu, p. 22), is named on the portulan s under its present name (lo donavici), and therefore cannot be identical with Laspera. A comparison with the oldest and most authoritative specimens of medieval cartography (1) shows that the error is due to the negligence of some copyist from one of these respectable monuments, in which the sequence of the three principal mouths is given as San Giorgio — Laspera — Licostomo. We thus become convinced of the identity of Laspera with the modern Sulina mouth. Solina on the portulanos apparently refers to some island north of this mouth or rather to the city of this name, which may be old. Laspera suggests the reading Spireonstoma in some Mss. of Pliny, l.c., for the more correct form Psilonstoma. The reading apparently developed from Spilonstoma, of which there are also examples (2). It seems therefore that the

(1) See the map of Marino Sanudo (or Petrus Vesconti) of *c.* 1320 (*Zschr. d. Ges. f. Erdk. zu Berl.*, 26, 1891, tab. 9, or NORDENSK., *Peripl.*, p. 33, fig. 13) ; map of the same author of 1318 (NORDENSK., *o. c.*, pl. VI, fig. 9 ; BRUUN II, append., map 2 ; BRĂT., append., pl. IV). — Already on the map of DULCERT (NORDENSK., *o. c.*, pl. IX) the order of the mouths is erroneous and also on the Catalonian map of 1375. But the PINELLI-WALCKENAER portulano of 1384 (NORD., pl. XVI 2) shows the correct sequence.

(2) See the *variae lectiones* to the passage in any critical edition of PLINY ; e. g., *Die geogr. Bücher d. Nat. Hist. d. C. Plin. Sec.* etc.,

« Spireonstoma » of medieval copyists of Pliny manuscripts may really have corresponded to a form used in the spoken language of navigators.

A relation can independently be established between modern Sulina and the correct antique form Psilon (« the naked mouth ») through a Romanic simplification of *Ps* to *S* and a change from *i* to *u*, betraying rather a Turanian origin (1).

The identity of ancient Psilonstoma with the contemporary Sulina mouth thus seems at least probable — si de re mobili pronuntiare aliquid licet (2). Recently the Sulina mouth has been identified with the ancient Naracum stoma by Max Fluss (PWRE 16, Stg. 1935, col. 1698), I know not on what basis. V. Bogrea (3) derives the Rumanian (?) Sulina, Greek *σωλήνα*, from *σωλήν* (*ὁ θαλάσσιος*). I cannot say anything for or against this etymology.

Tomaschek, p. 308, reads L'aspra (*ἄσπρα* —white) for laspera, possibly because of the mention of a *ποταμὸς Ἄσπρος* by Constantine (De adm. imp., p. 78) in his description of the maritime route of the Russians; but this author (ib.) names also *Σελινά*, and so the « White river » is either a minor arm of the Danube (cp. the modern Bělgorodskoie girlo north of Vilkov) or a Bessarabian river not belonging to the Danubian system at all. — Also Tomaschek identifies Laspera with Naracum stoma.

The preceding notes are intended to establish a certain reliable basis for an attempt to identify the antique names of the Danube arms.

hggb. v. D. DETLEFSEN (*Quellen u. Unters. zur alt. Gesch. u. Geogr.*, hggb. v. W. SIEGLIN, H. 9), Berl. 1904, p. 70. - This relation was already known to G. M. THOMAS, *Abhdl. d. phil.-phil. Cl. d. kgl. bayer. Ak.*, 10, Munich 1866, p. 258; see also *Atti* 5, Genoa 1867, p. 246. Spilon is also the reading of all MSs of SOLINUS 13, 1 (p. 80 MOMMSEN ²).

(1) Cp. *Τούρρις* for Tyris (Akkerman) in PROCOP. VII, 14, 31; Turisia in *Geogr. Ravenn.*, p. 370 PINDER-PARTHEY, for Tirissa in the same work, p. 181 (Tirizis acra, modern Caliacra in Dobrudja).

(2) C. MÜLLER, *Geogr. Gr. Min.* I, ad p. 397, 5.

(3) *Anal. Dobrogei* 2, 1921, pp. 33-41. Inaccessible to me; — see N. BĂNESCU in *Byz.-Neugr. Jahrb.* 3, p. 245.

VI.

The site of Vicina and the origin of its name.

On the last pages of his study on Vicina (pp. 90-2) Prof. Brătianu traces a program of an extensive archaeological reconnoissance of the whole country along the southern (St. George) mouth of the Danube in search of the mysterious city. His enumeration of the modern cities of that region shows none but places mentioned under names in no way similar to that of Vicina. Prislava, today Domnitza Maria, if, indeed, at all an old historical place, may be Little Pereiaslav, which, as we saw, cannot be identical with Vicina in the sense accepted by Prof. Brătianu. Romula, whose name is an eloquent testimony of the effort of a civilized administration to imprint an allegedly national character upon everything possible, can hardly have anything in common with Vicina, although the author (p. 90) unfortunately omitts its old name. Between the Dunavetz and the little lake Morughiol (the latter name may be a residue of the ancient Hal-myris, whose bulk, however, was what is now Razelm) one finds Vallis Domitiana and Ad Salices of the Roman itineraries. Another place, which may be identical with the ancient Ad. Stoma, is known to have been in more recent times a Sěčь (haw, abatis, χάραξ) of the Zaporogian Cossacks.

The site of modern Mahmudieh, named so only since the XIXth century (p. 69), interests Prof. Brătianu because of the name Betesina placed on the same site in a map dating from about 1815 (underlined on pl. VIII of the Appendix). This fact reminds Prof. Brătianu of a certain map of J.B.B. d'Anville (1697-1782) published in 1788, where one reads near the delta the name of Pitschina, which sounds « assez étrange » to him (1). — I could quote as a similar case that of a map

(1) In a map published during the lifetime of the great geographer and dated 1760 (*Atlas général* — without a title page on the copy I consulted — 3me partie de la carte de l'Europe) I read the name

in modern-Greek, originally dating from *c.* 1780 and published by N. Iorga (1), on which the name *Πιτζίνα* is written across one of the delta islands, and over it the pretended ancient name of this island — *Πεύκη* — appears. Somewhere southwest of Mangalia on this map Prof. Brătianu would have had the satisfaction of finding a real *Βιτζία*, which would however only have brought him on another false track. The Piczina of d'Anville's maps positively reminds of Joseph Moesiodax' (this is the name of the originator of the map published by Iorga) *Πευκῖνοι* on the corresponding spot of his map. The tradition of placing a Piczina somewhere near the Danubian delta manifests itself in the map of Ad. Kunike of 1826, cited by Prof. Brătianu, and even seems to have crept down into times recent enough as to suggest to a contemporary Dutch scholar the strange idea of a Piczina existing today (2). For a moment one almost suspects that Piczina or similar names written across the Danubian delta in connection with derivations from *Πεύκη* go back to an unknown geographer who knew both the Byzantine testimonies on Vicina and the origin of this name as it will be soon established here and as it may already have been grasped by some attentive readers. It is also worth noticing that the map of Joseph Moesiodax, which is very detailed and copious and unquestionably based upon autopsy, does not show Măcin.

There exists only one name (in several variations) in the ancient Roman toponymy of the Danubian delta having a seeming etymological similarity with that of Vicina. Namely, there existed several Vici in northern Dobrudja (3),

in the form Piczina, as also on an English translation of this atlas by I. Harrison, 1791.

(1) *Acad. Rom., Anal., Mem. Secț. Istor.*, Ser. 2, t. 36, 1913/4, pp. 923-30 ; see pl. 2 of the Appendix.

(2) Dr. H. J. Lulofs in *Geographische en geolog. Mededeelingen Anthropogeogr. Reeks*, No. 1, Utrecht 1929, p. 29 : het groote eiland Peuce (*πευκή* [sic] = *ἐλάτη*, pinus) dus eens rijk aan bosch nu Piczina.

(3) See V. Pârvan's map in *Mem. Secț. Istor.*, Ser. 2, t. 38, Buch. 1916, p. 582 ; A. Philippide, *Orig. Romîn.* I, Jassy, 1923, pp. 59-60.

of which I would note here only Vicus Novus, whose discovery, on the basis of an inscription found near Babadag, is an outstanding achievement of the late V. Pârvan (1). It is certainly this place that still existed in the XIVth century and is mentioned as Novoie Selo in the Russian list of Danubian cities. This latter, in its turn, I do not hesitate to identify with modern Ieni Sala, only some 8 km. east of Babadag (2), rather than with any of the several places near the Danubian delta named Satu Nou, which their Rumanian name betrays as being of recent origin (3). Be it as it may, it

(1) *Ibid.*, Ser. 2, t. 35, 1913, p. 505 ; Ser. 3, t. 2, 1934, p. 585.

(2) Th. SEIF, *Mitteil. zur osman. Gesch.*, t. 2, Hannov. 1925/6, p. 127, n. 50, erroneously identifies this Ieni Sala, mentioned by the Persian XV th century historian Sükrüllah in the neighborhood of Isaktcha and Giurgevo (*ibid.*, p. 111 ; cp. Brät., pp. 86. 122 ; the same cities are named together by Seadeddin : IORGA, *Stud. ist. as. Chil.* etc., p. 70), with Novo Selo on the right bank of the Danube below the Timok mouth (on the Serbian-Bulgarian frontier), Idrisi's Nowo-qastro (TOMASCHEK, p. 298). Further, in n. 52, he discovers in Turnu-Severinu a « Feldlager » of Septimius Severus — apparently having given undeserved credit to some Rumanian historian. It may be worth mentioning that Turnu-Severinu (ancient Drobeta, on which see, e.g., the paper of G. FLORESCU in *Revistă Ist. Rom.* 3, 1933, pp. 32-51) and the Severin Banate (i. e. Little Wallachia) in general got their names from that of the Slavonic tribe of Sěverianie (L. NIEDERLE, *Slov. Starož.*, Odd. 1, Díl 2, *Slov. jižní*, pp. 415-6). This is probably also the reason why the historical name of the Severin Banate has been replaced by the invented « Oltenia » in modern Rumanian literature (cp. A. A. KOČUBINSKI in *Zap. Imp. Novoross. Univ.*, t. 74, Odessa 1899, pp. 254-5, fn. 2), as soon as the absence of connection with the Roman Severi was taken notice of. See also below, p. 42, fn. 2.

(3) Also not with Novoselitza on the frontier between Bessarabia and Bukovina, as the Russian list distinctly places Novoie Selo near the mouth of the Danube. — Novoselița has now been renamed by the Rumanian administration into Sulitza Nouă, possibly with some historical background, if conclusions may be drawn from the comparative neighborhood of a Sulitza in northern Moldavia. The similarity of these names to that of the river Sula, a tributary of the middle Dnieper, may not be merely accidental. It seems possible to establish a certain parallelism of geographical names between a region essentially coinciding with Bessarabia and Bukovina, and that of the Sula and the middle Dnieper (former Government of Poltava). We cannot enter into details here.

would be erroneous to seek Vicina on the site of Vicus Novus-Novoie Selo-Ieni Sala, as both Idrisi and the Russian list place Dičin *before* the delta.

Of the possibility of connecting Vicina with a Vicus I was reminded not so much by etymological similarity as by the mention by Prof. Brătianu (p. 58) after G. Golubovich (o.c., II, pp. 444-5) of a place Vicum visited by the Franciscan friar Moyses in 1286 (rather than in 1287, as accepted by Brătianu), according to the relation of fr. Ladislaus, the Custos of Gazaria, sent from Caffa in April 1287. Golubovich (ibid., p. 585, s.v. Argun) looks for the whereabouts of this Vicum in the direction of the Crimea, which is not unreasonable, as Moyses first visited the possessions of the famous Khan Nogai (in Bessarabia and other steppes of the northwestern Pontus) and of Khan Telebuga, and was traveling eastward. But where Golubovich, and after him Brătianu, is decidedly mistaken, is where he thinks that Argum, whom Ladislaus in his naive report names « millenarius populi illius », and who sent his son to meet Moyses in Vicum, was a Tatar capitan in Crimea, according to Golubovich, or even in Dobrudja, according to Brătianu (1). In reality there can be little doubt that none other is meant here than the Mongol Emperor (Ilkhan) of Persia named Argun (1284-91) and frequently mentioned in the Franciscan literature and also in Prof. Brătianu's Recherches sur le comm. gén. etc. (2). It is even possible that this son of Argun is none other than the later Emperor Kharbendeh (1304-17) who was a Christian before his apostasy (3). As for Vicum where this prince met the Franciscan preacher, it may indeed have been Vicina-Pitzunda on the shore of Caucasus. But even this point is rather too remote from Persia, and so Kuba (Kiba, Ciba etc. : Golubovich II, p. 97,

(1) And possibly also Mr. C. Andreescu in a work cited by Brătianu, *ibid.*, fn. 7.

(2) See alphabet. ind., s.v. *Argoun*. Golubovich, o.c., I, pp. 302. 323. 330. 336. 354. 421. 423 ; II, pp. 57, fn. 2. 73. 95. 97. 420, fn. 2. 432-42. 472-6. 478. 551. Cp. C. Desimoni in *Atti* 13, pp. 565-8.

(3) On him see Golubovich I, pp. 336.381, fn. 2. 384 ; II, pp. 73.97.463 ; III, pp. 96-99. But see alo J. L. Mosheim, *Hist. Tatar. Eccles.*, Helmstad, 1741, pp. 79-80.

fn. 4) in Transcaucasia may possibly come into consideration, or even the famous oilwell city Baku, named sometime Vatuk (Bruun II, p. 279) or similarly.

As mentioned before, the Danubian Vicina to this day stands on its old site, like Visby, Novgorod and Famagusta, and bears an essentially unchanged name. The first to identify Vicina, although not quite correctly, was Ph. K. Bruun (1). In the Pilgrimage of Vasilii Gogara of Kazan (xviith century) he read (2) that opposite the Turkish frontier town Mečin on the Danube there stood a city of the Wallachian Prince, whose predecessor of old was Drakula (3), and that that other place was also named Mečin. Strangely enough, Bruun did not notice the obvious confusion, and so believed that old Vicina stood on the *left* shore of the Danube. There exists another text of Vasilii Gogara, in which our topic reads: « The Turkish frontier city Mečim stands close at the Danube, and on the other side of the Danube there is a city of the Mutianian (Muntenian, Wallachian) Czar Drakula, named Kelas » (4). This is not very erroneous physically, and is interesting as a late indication of Kilia's having belonged for some time to Vlad Dracul (nothing on this subject in Iorga's *Chil. şi Cet. A.*, p. 86).

Next to Bruun it was W. Tomaschek (p. 302) who with complete certainty pointed to Măcin (5). The fatal man in the problem of Vicina was N. Iorga. In his well known Studii istorice asupra Chiliei şi Cet. Albe (pp. 47-8, fn. 5) he wrote things about Vicina which are very characteristic for the apodictic and autocratic attitudes of this writer, who

(1) *Zap. Imp. Novoross. Univ.*, t. 5, Odessa 1870, p. 152, fn. 2.

(2) *Vremennik Imp. Mosk. O-va Ist. i Drevn. Ross.*, bk. 10, Mos. 1851, Směsь, p. 21.

(3) A personage widely known in the Russian popular literature of the epoch and apparently arisen through a blending of Vlad Dracul and Vlad Ţepeş of Wallachia, both outstanding for their atrocity even among Moldo-Wallachian princes. The Tale of Drakula is supposed to have been brought to northern Russia by the well known Muscovite diplomat Fedor Kuritzyn under John III.

(4) I. Sâkharov, *Skazaniia russk. naroda*, t.2, St. Pet. 1849, bk. 8, *Putešestv. russk. liudeĭ*, p. 120, right.

(5) Cp. also the partial Idrissi edition of O. J. Tuulio (Tallgren) im *Studia Orientalia* VI 3, Helsingf. 1936, pp. 41. 182-3.

unfortunately does not belong to those few, to whom it is given to combine high literary productivity with correctness of method and clearness of judgment.

Iorga raises three objections to the identity of Vicina with Măcin. First, the portulanos place Vicina « between Isaktcha and Tultcha »: an inexperienced reader might think that these two cities are actually shown on these portulanos, with Vicina between them. In reality they are not, and Iorga's words are to be understood in that sense that Vicina is placed on the old maps between the *present* sites of the two other cities. But even with this modification Iorga's assertion is far from being true: the portulanos place Vicina either at the point of the splitting of the Danube, i.e. approximately on the place of Tultcha — erroneously, of course, but still within the limits of accuracy to be fairly expected from a XIVth century map (1); or in a corner between the Danube an dits fictitious tributary Drinago or Brinago (see Byz. 12, p. 468), i.e. inside of the great and last bend of the Danube before its splitting, in other words exactly on the site of modern Măcin. — Also the Russian list, in which the properly Danubian cities are enumerated in a remarkably consistent order, places Dičinъ between Silistria and Kilia, and there is, besides Hârşova, hardly a place on the Danube between these points and at a reasonable distance from both of them which would be more important than the city at the sharp bend of the great river. To this bend also the Libro del Conosçimiento, p. 9 Jiménez (cp. the citation *ibid.*, p. 466, fn. 2 clearly alludes when it says that the Danube empties into the Black Sea « *around* a city called Vecina (*çerca* de un çibdat que dizen Veçina) ». A further testimony is that of Idrisi who locates Lisina *before* the splitting of the Danube (Tomaschek, pp. 301-2).

(1) Less than anybody should Prof. Iorga expect more from old maps, if we may judge by his more general opinion on this kind of documents, which one is astonished to hear from a professional historian of his repute (*Revue hist. du Sud-Est européen*, Xe annee, Buch.1933, pp. 1-2). Still much more amazing, or rather amusing, are prof. Iorga's reasonings on Arabic geographers, published 13 years after Tomaschek's version of Idrisi (*Chil. şi Cet. A.*, pp. 29-30), and now obediently followed by Prof. BRĂTIANU, p. 28.

The second objection of Iorga, to wit, that Măcin is not mentioned during the Middle Age , is an obvious petitio principii, as Măcin *is* mentioned — under the name of Vicina and similarly.

The third statement of Prof. Iorga, namely, that the names of Vicina and Măcin have nothing to do with each other phonetically (l.c. : « Măcin » şi « Vicina » ca sunet n'au a face... Vicina e pusă de portulane între Isaccea şi Tulcea), is still more strange, even highly amazing. The interchangeability of *b* (or *v*) and *p* (and even *f*) with *m* in the geographical and personal nomenclature of Danubian and Balkanic — and even some other — countries is an elementary and undisputed fact, although it is not made use of by byzantinists and slavists to such a degree as it should be (1). Instances could be cited in tens, if not in hundreds. Here follow a few. The two Rumanian cities called Rîmnic — Rîmnic-Vâlcea and Rîmnic-Sărat (the latter being named by the people Slam-Rîmnic) were named originally Rybnik (the latter — Slan Rybnik, i.e. the salt pond) still in the XVIIIth century (2). We already saw that the original name of the river Ialomitza was Ielovitza (*Byzantion*, XII, p. 58). The Coman khan Boniak of the Russian chronicle is named Maniak by the Byzantines and by Długosz. Kiev is called Kiama by Cinnamus (p. 236 Bonn). Velbužd (now Küstendil), known from the defeat of Michael of Bulgaria in 1330, is called *Βελμάσδιν* by Cantacuzenus, p. 428 Bonn I. The city of Viddin or Bъdin in western Bulgaria is named Mъdin in the Russian list (cp. St. Romanski in Sborn. Miletič, Sof. 1933, pp. 654-8).

(1) Cp. P. KRETSCHMER, *Einl. i. d. Gesch. d. Griech. Spr.*, Göttingen 1896, pp. 236 s. ; G. MEYER, *Griech. Gramm.*[3] Lpz. 1896, pp. 250-2; P. MELIORANSKI in *Izv. Otd. russk. iaz. i slov.* etc., t. 10, 1905, bk. 4, pp. 113-6 ; J. B. BURY in *Byz. Zschr.* 15, 1906, p. 53, fn. 1 ; S. B. PSALTES, *Gramm. d. byz. Chroniken*. Götting. 1913, pp. 70-1. 75.

(2) *Atlas Universel*, par M. ROBERT et ROB. DE VAUGONDY, Par. 1757, carte 91 (Ribnik, Ribnico) ; similarly in the cited maps of D'ANVILLE. Cp. *Geogr. Blaviana* (by WILH. and J. BLAEUW), II, Amst. 1658, map of Turkey, or IX, Amst. 1664, map of Asia and China (Rebnick) ; *Monum. spect. Hist. Slav. Merid.*, vol. 18, Zagreb 1887, alphab. ind., s.v. *Ribnich* (XVII-th cent.) ; A. I. IATZIMIRSKI in *Arch. f. sl. Philol.* 30, 1909, p. 514.

Strabo (II, 5, 28) calls *Κέμμενον ὄρος* the Cévennes mountains in France. Procopius (V, 12, 9-17) calls Arborychoi the Armoricans of Brittany. The Magyars are called Bashkurds by many Oriental writers. Ci inium (Nagy Szeben, Sibiu, Hermannstadt in Transylvania) is named Cemenium in the Franciscan lists (Wadding 9, p. 293; Provinciale, p. 587; De conform., p. 554). A mountain Wissener in Germany is called sometimes Meissner (ZONF 1, pp. 133-8). The river Vltava in Bohemia is called Moldau by the Germans. Mangalia in Dobrudja is called Pangallia on medieval portulanos. The famous Bulgarian khan Kroum is called *Κρουῦβος* by Theophylactus of Ochrida (Migne PG 126, col. 191 AB). The Bulgarian king *Μόκρος* mentioned by Anna Comnena (174 II, 172 II) is neither Samuel nor Kroum, as some scholars admitted, but Boris, named also Bogoris, more accurately Bogaris or, rather, Boghris (1). See also V. G. Vasilievski, Trudy, I, p. 98, fn. 2.

(1) THEOPHAN. CONTIN., p. 162-3 Bonn: *Βώγωρις*; *ibid.*, p. 664: *Βόγαρις*; p. 665: *Γόβορι*; CEDREN.-SKYL., p. 151 Bonn II: *Βόγορις*. Also the form *Βογρός* may be inferred from Constantine's *Βορώσης* (*De adm. imp.*, p. 150 Bonn). The genitive was most probably *Βογ(ο)ρίδος*; the sources give only the nominative (*-ρις*) and accusative (*-ριν*; cp. also *Βορήν* in LEO DIAC., p. 158 Bonn, for Boris II). As *o-* is often pronounced by Slavs as *vo-* (cp. ostrý-vostrý; okhra-vokhra; ocel-vocel etc.), ANNA COMNENA, *l. c.*, gives a rather good etymology when she derives the name of the well known lake Ochrid, ancient Lychnid, *Ἀχρίς* in later Greek, from the name of Mokros-Voghros-Vogorides, alias king Boris I of Bulgaria. Also king Samuel is for her an eponym of Ochrid, which means that Anna either confused two different things (Okhrid was the capital of Bulgaria under Samuel), or that Samuel may have borne also the indigenous name Boghris besides his baptismal name. Cp. also the name of Bagora mountains in the neighborhood of Ochrid, mentioned by some Byzantines (ap. J. G. v. HAHN in *Denkschr. Wien* 15, 1867, II, p. 107, fn. 1). On a place Mokros, Mokra see H. GELZER in *Byz. Zschr.* 2, 1893, p. 48. — The article of Mr. I. DUIČEV on an « interpolation in Anna Comnena's text » (*Byzantion* 10, 1935, pp. 107-15) I read with sorrow for the author's time and the editor's space and credulity. The more extensive text of Mr. Duičev's work published in *Makedonski Pregled* (VIII, 3, 1933, pp. 14-37; 4, pp. 1-21) is interesting by its detailed enumeration of the opinions of former writers on this mysterious Mokros, of which B. Prokić happens to have been on the right track. I did not find any reasoned refutation of this opinion by Mr. Duičev who

Prof. Iorga is still looking for Vicina astray (Brătianu, p. 13, fn. 2), and other Rumanian scholars are following him on his paths, like that Prof. Brătescu, « dont la compétence pour tout ce qui a trait à la Dobrogea ne fait pas de doute » (Brătianu, p. 13).

So heavy is the weight of Iorga's αὐτὸς ἔφα that none of the younger Rumanian historians who wrote about Vicina ever thought of revising the would-be reasons speaking against an identification of Vicina with Măcin, which is so obvious and natural. Recently Mr. Grămada placed Vicina on the site of Noviodunum, but, as this is now occupied by Isaktcha (as is pointed out also by Prof. Brătianu, p. 69), a search through the historical tradition of this city was necessary, and this would have convinced Mr. Grămada of his mistake, there being mentions of Isaktcha at the period when Vicina existed under its own name. The first mention of « Saikdji on the Don », relating to the XIVth century, is made by the Egyptian historian Nuvairi, cited by Baron C. Muradja d Ohsson (1); the genius of Bruun (II, p. 357)

also refuses to see any connection between « Mokros » and « Okhrid » (*Mak. Pr.* VIII, 3, p. 35). He should have remembered Argeș <Varges < Mar(*g)iscus! (Cp Margus in Serbia) — The τάφροι mentioned in the same passage of Anna may denote the isthmi between the lakes Ochrid, Prespa, Little Prespa and the minor ones; then Anna's expression γέφυραι would become quite natural. Cp., e.g., the English name « the *ditch* of Perekop » for the *isthmus* of Perekop. Incidentally, also Perekop means originally a ditch and not an isthmus. On the contrary, the names of the lakes Prespa and little Prespa probably originated from that of the isthmus between them, as precisely this must be the meaning of « prěspa », and not « an island » (Pol. wyspa), as Prof. ZLATARSKI thinks (*Ist. na Bŭlg. Dŭrž.* etc., I, 2, p. 664), but cp. P. SKOK in *Glotta* 25, 1936, p. 217, fn. 2. — On channels existing, according to a belief of the people, between the Macedonian lakes, see *Izv. Otd. russk. iaz.* etc., t. 12, St. Pet. 1908, bk. 4, p. 38. — On the name of Ochrid cp. also ST. ROMANSKI in *Maked. Pregled*, V, fasc. 3, pp. 71-76. — K. JIREČEK, in *Byz. Zschr.* 13, 1904, pp. 192-3, fn. 1, derives Ochrid directly from ancient Lychnid. See now also E. HONIGMANN, *Lychnidos* (*Byzantion*, IX, 1936, pp. 553-6).

(1) *Hist. des Mongols*, IV, Amst. 1852, p. 756. — There may exist an earlier mention of Isaktcha by Yakut, whose text is inaccessible to me, as I know of no translation of it. Cp. O. BLAU in *Zschr. d. deutsch. morgenl. Ges.*, vol. 29, Lepz. 1876, p. 574, fn. 54.

immediately recognized in it « Isaktcha on the Danube ».

With more reason Mr. Grămada could have placed Vicina on the site of Tultcha, ancient Aegisus, which really seems not to be mentioned in the medieval period (1) and, more especially, on the basis of the following topic in Ovid's Ex Ponto : stat vetus urbs, ripae v i c i n a binominis Histri, ... Caspios Aegisos... condidit, et proprio nomine dixit opus (I, 8, 11. 13-14). A swell idea would also have been to derive the name of Vecina from that of *Οὐεζίνας*, the Dacian chief who fought in the war against Emp. Domitian (Cass. Dio LXVII, 10, 2 ; p. 175 Boissevain III). In this way something not unlike a connection would have been at last established between Dacia and Dobrudja, which already has cost the Rumanian scholars much sweating and drastic compromises with their scientific conscience (2).

Presently Prof. Brătianu (pp. 69-70) cites also a mention of Isaktcha by Abulfeda (o.c., p. 316) at a somewhat later epoch ; but the connection of Isaktcha with Anna Comnena's Petcheneg chief Satchá is not correct, as will be shown elsewhere. — Mr. Grămada's work on the cartography of the Lower Danube is also otherwise discredited by his helpless derivation of « Vicina » from some fantastic « Cività Vicina » — the « neighboring city » (to the Danube). Any city in the world is to be found in the neighborhood of some river, mountain etc., or, in the worst case, of some other city, and this is also the reason why no city is named « neighboring » tout court. Strangely enough, an essentially identical interpretation of the name has been given by Tomaschek (p. 303) (3).

(1) Unless it has something to do with Mahtuli, the fortress on the frontier of Greece, visited by IBN-BATUTAH (p. 418 DEFRÉM.-SANGUIN. II ; p. 153 of the transl. of H. A. R. GIBB, Lond. or New York, 1929).

(2) V. PÂRVAN writes in big capitals DACI along Dobrudja on his archaeological map of this country (*Cetatea Ulmetum* in *Mem. Sect. Istor.* Ser. 2, t. 34, Buch. 1912, pp. 497-609, app. ; *Inceputurile vieții romane* etc., Buch. 1923, betw. pp. 32-33). This falsification is of the kind that could drive one into despair, were it not so risible, — to use a turn of Prof. Brătianu.

(3) I regret that N. GRĂMADA's work, in which there must be some valuable cartographical hints, has been inaccessible to me.

In an article of Prof. N. Bănescu (Byzantion 6, 1931, p. 305) I read that Vicina already has been definitely located; but he fails to satisfy the natural curiosity of the reader in any further way. A search through the works of this scholar inspires a reasonable doubt as to whether he has any definite data or opinion on the question himself. In Byz. Zschr. 25, pp. 224-5, he writes that Prof. Iorga already established the location of Vicina. In Byz. Zschr. 26, p. 457, Prof. Bănescu is somewhat more communicative and points to Iorga's Stud. istor. etc., p. 47; but in this passage, and in the whole work altogether, Prof. Iorga, as we saw, did not go beyond denying the identification with Măcin, and left to others the ungrateful task of finding out something better. On the other hand, Prof. Bănescu in Byz. Zschr. 26, p. 203, accepts also, apparently without objections, the identification of Grămada. This rather amazes the reader, both because Grămada's solution is certainly different from that of Iorga, if, indeed, the latter ever gave any, and because Prof. Bănescu seems not to be enthusiastic about Mr. Grămada's toponymical talents (1). — But here I must take the liberty for a little digression in order to show that toponymics are not Prof. Bănescu's forte either. Not so long ago (Byz. Zschr. 29, 1929-30, p. 135) this scholar identified with Târgoviște in Wallachia the city mentioned under name of Krokostain in a curious list of Moldo-Wallachian delegates to the Council of Constance, published by Mr. C. J. Karadja after the chronicle of Richental (2). Now, a Koročunov Kamenь is mentioned in the list of Russian cities in the Danubian countries of the Voskresenskaia chronicle, frequently referred to above. This document may be neglected by Rumanian historians for tangible reasons; but nothing certainly can dispense Prof. Bănescu from a thorough know-

(1) See Prof. Bănescu's stern comments in *Byz. Zschr.* 27, p. 456, and in *Byzantion* 4, p. 505, on Grămada's explanation of the name of Anna Comnena's lake Ozolimnē from « Ezere Ialomiței », which is really untenable (see our p. 10).

(2) *An. Ac. Rom., Mem. Secț. Ist.*, Ser. 3, t. 7, Buch. 1927, p. 82. In this list Akkerman (Weissenburg) and Kilia (Kylo) are named Russian cities (stet ans reissen).

ledge of the publications of the Rumanian Academy, where he would find in the « Codex Bandinus » (1) a city Kracsonkö or Karacsonkö, with a valuable identification of this city with Piatra in Moldavia (2).

Let us now return to the origin of the name of Vicina. The key to the solution of the mystery is given by the mention of an « isola Vicina » on the portulanos (3). Now, whenever an island in the mouth of the Danube comes to mind, one should first of all think of the « fir-tree island Peucē » so many times named by ancient writers. Still in the VIIth century

(1) *Mem. Secţ. Ist.*, Ser. 2, t. 16, 1893/4, Buch. 1895, pp. 234.305.

(2) And not with Crăciuna, as H. Schuchhardt thought (see below in this fn.) - - The Bessarabian scholar A. A. Kočubinski (1845-1907) in his still interesting article on traces of old Russian population in Transylvania (*Trudy 7-go Arkheol. Sъězda vъ Iaroslavlě vъ* 1887 g., vol. 2, Mosc. 1891, pp. 9-66) mentions a village named Karacsón-falva in Hungarian and Crăciunelul in Rumanian (in the comitat of Marmarosh), and the one time Russian village Karacsóntelke in the same neighborhood. Strangely enough, these names did not remind him of Koročunovъ Kamenь of the Russian list in which he was much interested. - It may be suspected that one of these places, whose names conceal the almost indecipherable Slavonic word Kračun or Karačun (from the root krak-; cp. E. Moór in *ZONF* 6, p. 28, No. 52), may be that eastern namesake of the old Polish capital on the Vistula, sought by Prof. Stanisław Zakrzewski some where far east of it (*Z dějin Východní Evropy a Slovanstva. Sborn. věnov. Jarosl. Bidlovi*, Prague 1928, pp. 199-200). - - Cantemir mentions a Craciuna in the district of Putna, on which cp. also *Bessarabia*, ed. P. N. Batiuškov, append., annot. 91. On the name Karačun see J. Melich in *Magyar Nyelv* 2, Bp. 1906, pp. 65-7; N. Drăganu, *Românii in veacurile IX-XIV* etc., Buch. 1933, p. 560. On the word kračun see the papers of H. Schuchhardt, O. Asbóth, E. Kałużniacki and L. Pintar in *Arch. f. slav. Philol.*, 9, 1886, pp. 526-7; *ibid.*, pp. 694-9; 11, 1888, pp. 624-8; 33, 1912, pp. 618-22; Z. Gombocz † in *Rev. des Et. hongr.* etc., 3, Par. 1925, p. 8 (cp. Brătianu, p. 136); P. Skok in *Zschr. f. rom. Philol.* 54, 1934, pp. 475-6; I. Kniezsa in *Archiv. Eur. centro-oriental.*, 1, pp. 160-4, with further references, and 2. p. 131.

(3) That the *name* of this island is inscribed to the north of the river on the map of Visconte (Nordensk., *Peripl.*, p. 33, fig. 13) means, of course, nothing. Without knowledge of the work of Grămada, I feel that he is right against Brătianu (p. 63, fn. 1). See below, p. 54, fn. 1.

the name must not yet have been entirely forgotten, as it is mentioned by pseudo-Moses of Khorene (Géogr., tr. par A. Soukry, Ven. 1881, p. 20) in connection with the arrival of Asparukh's Bulgarians to Danube. The connecting link between « Peukē » and « isola Vicinae » is contained in the «villa de Bixes» shown only on one portulano (1). Further, the closest etymological association with « Peucē » is the name of the Germanic tribe of the Peucini (a part of the Bastarnae), who lived in ancient times on the island Peucē or possibly in northern Dobrudja in general (2).

What, now, was the island Peucē? The problem arises time and again, and has to be solved every time almost anew — mostly because of the usual western-European underestimation of the work of the scholars of Slavonic countries. Meanwhile, the presumption of a Peuce among the muddy and almost uninhabitable islands of the contemporary Danubian delta (3) brings a hopeless disorder into the task of appropriately identifying the ancient Danubian mouths.

More than a century ago the Russian novelist, historian and traveler A. F. Veltman (Weldman) (4) rejected the identity of Peucē with any of the contemporary mud islands and located it in the territory between the Danube, the Sea and the middle-Dobrudjan river Kara-Su. Later Kruse, De Istri ostibus, p. 53 (the work is known to me only from

(1) Ap. G. M. THOMAS in *Abhdln. d. phil.-phil. Cl. d. kgl. bayer. Akad.*, vol. 10, Munich 1866, p. 259.

(2) STRAB. VII, 3, 15. 17 ; PLIN. *Nat. Hist.* IV, 14 (28), § 100 ; TAC. *Germ.* 46 ; PTOL. III, 10, 4 ; JUL. CAPITOLIN. (in *Script. Hist. Aug.*), *Vita Marci* XXII, 1 ; TREBELL. POLLIO (*ibid.*), *Vita Claud.* VI, 2 ; AMM. MARCELL. XXII. 8, 43 (Peuci) : ZOSIM. I, 42, 1, p. 30 MENDELSSOHN (Peucae) ; JORD., *Get.* XVI 91 ; SUIDAS : Peukestae (so acc. to MENDELSSOHN, *adnot. ad Zos.*, l. c. ; I fail to find the name in the editions of Bekker and Bernhardy, and the recent edition of Ada Adler is not yet completed) ; *Corp. Inscr. Lat.*, VI, 2, N° 4344 (= H. DESSAU, *Inscr. lat. sel.*, I, Berl. 1892, p. 353, N° 1722) : Peucennus.

(3) ARRIANUS, *Alex. Anabas.*, I, 2, 2 ; 3, 3-4, distinctly describes Peucē as an island with an abrupt shore line (*τῆς νήσου τὰ πολλὰ ἀπότομα ἐς προσβολήν*).

(4) *Nabertaniie drevn. istor. Bessarabii etc.*, Mosc. 1828, p. 8, fn. 1.

the quotations by Bruun I, p. 50/126), identified Peucē with the northeastern part of the Babadag peninsula (between Babadag, Isaktcha, Tultcha and Beshtepē), separated from the mainland, according to v. Hammer, by a sand strip which may be the relic of an ancient meander. Bruun (ibid., pp. 48-59/124-135) in his discussion of the relevant passages of the ancient literature came to the same conclusions.

Recently K. Škorpil gave a solution which, although independent, is essentially identical with that of Bruun (1).

But the most careful treatment of the problem is to be found in Fed. (Friedrich) Al. Braun's famous Razyskaniia v obl. goto-slav. otnoš. I (2), pp. 184-193, where also a search is made of the boundary delimiting Peucē from southwest, and found, at least in its lower part, in the rivulet Taitza which empties into the Babadag lake. Its sources (3) reach pretty close to the city of Vicina-Măcin, which is therefore situated near the apex of the triangular island Peuce, once inhabited by the Peucini. Prof. Brătianu, who gives a solution for « isola Vecinae » essentially identical with that of Bruun for Peucē, postulates (p. 68) a southwestern border line of the Tatar empire somewhat to the south of the Danube proper. The Taitza might be the geographical object corresponding to this intuition, in which case we would obtain an interesting instance of geopolitical succession : as the writer tries to establish in another work, the southern border line of the VIth century Slavs somewhat overreached the boundaries of actual Bessarabia (or even of Russian Bessarabia between 1829 and 1856) and may also have coincided with the southwestern fringe of Peucē.

(1) *La Dobroudja. Géogr., Hist.* etc., par A. Ichirkov, V. N. Zlatarsky etc., Sofia 1918, pp. 143-4.

(2) *Sborn. Otděl. russk. iaz. i slov. Imp. Ak. N.*, t. 64, No. 12, St. Pet. 1899.

(3) It seems possible to connect the name of the ancient lake Θιαγόλα (Ptol. III 10, 2) with that of Taitza (Talitza) or its neighbor Telitza by an etymology which is characteristic for a Slavonic population (of the V-VI th cent. ?): Θιαγόλα > * Tiagolitza > * Tiahlita > * Tahlitza > Talitza > Taitza.

Our final conclusion is therefore that the city of Vicina got its name from the ancient Peucini and was never anything different from contemporary Măcin (ancient . rrubium , in whose name that of the Peucini survives to this day. The vast archaeological program proposed by Prof. Brătianu for the search of Vicina can be diverted into a more useful channel.

VII.

On the name of Dobrudja and of some of its parts.

The interesting question of the origin of the name Dobrudja is dwelt upon by Prof. Brătianu rather episodically and accidentally in that part of his text (pp. 79-82) dealing with the well known Dobrodič, despote of the country between the Danube and the Pontic littoral († 1385) (1). It is regrettable that Prof. Brătianu (p. 81) is so sure of the fact that this Dobrodič is the « héros éponyme de ces contrées », which means that the gist of the problem escapes him. The latter consists precisely in that there are reasons to think that Dobrudja may have been designated by *some* name (and possibly by her present name) also before the lifetime of Dobrodič (of course, we do not have in mind the ancient « Scythia minor »).

K. Jireček in his History of the Bulgarians (2) simply accepted the origin of « Dobrudja » from « Dobrodič ». Bruun (3)

(1) I write Dobrodič and not Dobrotič, as we read Desbrodicza (Desbrodiça) and Domburdicz in some Latin documents (N. Iorga in *Acad. Roum., Bullet. de la sect. hist.*, 2, 1914, p. 294) and « terrarum Dobrodicii despotus » in one of the boastful and arrogant titles of Mirča the Old of Wallachia (Brăt., p.82). The forms *Τομπροτίτζα* (a. 1356 : Joann. Cantacuz., pp. 584-5 Bonn II ; a. 1357 : Miklosich-Müller I, p. 367) and *Δοβροτίκεως* (Chalcoc., p. 326 Bonn, p. 97 Darkó II ; cp. Gy. Moravcsik in *Byz.-Neugr. Jahrb.* 8, p. 365) are somewhat less authoritative because of the contamination of *τ* and *δ* in the later Greek.

(2) Prague 1876, pp. 10/12, 280/320. We cite the pages of both the Czech and the German text, respectively.

(3) *Žurn. Min. Nar. Prosv.*, Sept. 1877, pp. 62-77 ; republished

was the first to raise a doubt on the correctness of this derivation. V. G. Vasilievski (1) pointed out a passage from Georgius Acropolita (p. 23 Bonn, p. 20 Heisenb.), according to which the country near Great Pereiaslav and Provadia has been given by the Bulgarian tzar Asěn I to his brother and successor Peter, and was still being called after this prince (*μέχρι τοῦ νῦν τὰ τοιαῦτα τοῦ Πέτρου ὀνομάζεται χώρα*). It seemed to Vasilievski that the words *τοῦ Πέτρου* by themselves formed a combination that sounds tolerably similar to « Dobrudja ». — A certain confirmation of Acropolita's narrative may be seen in the fact, known but overlooked by Bruun (II, p. 344) and probably also by P. Mutafčiev (*o.c. infra*, p. 38), that a place *Πετρίν* somewhere in eastern Bulgaria is mentioned in a document of about 1369 A. D. (Miklosich-Müller I, No. 244, p. 502). Also the poet Manuel Philes in a poem written about 1305 mentions a *τὸ Πετρίον* (2). Mutafčiev, *l.c.*, is sure that there really existed a « Petrova chora ». — Of course, Vasilievski's remark, however ingenious, fails to solve the question which seems to be insoluble, judging from our present amount of positive information.

The considerations of Bruun boil down essentially to a somewhat trivial attribution of the name Dobrudja (from dobr- = good) to the valuable qualities of this country, which from early centuries attracted crowds of Slavonic immigrants.

A positive addition to the data of the problem might have been brought by the testimony of the Turkish xvith century writer Seid Lokmani, according to which the country named (when?) Dobrudja was ceded in 1263 by Michael VIII

in *Černom.* II, pp. 325 sqq., with a discussion of V. G. VASILIEVSKI's criticisms. The valuable Russian translation of JIREČEK's *History* with BRUUN's annotations is not accessible to me.

(1) In his recension of F. I. USPENSKI's *Obrazovaniie 2-go bolg. tzarstva* (*Zap. Imp. Novor. Univ.*, t. 27, Od. 1879, pp. 97-448), published in *Žurn. Min. Nar. Prosv.*, July 1879, II, pp. 144-217 (see p. 203, fn. 1) and August, II, pp. 318-48.

(2) Ap. K. JIREČEK, *Sitzber. Wien* 136, *Abh.* XI, p. 80. For JIREČEK's identification see also *AEM* 10, 1886, pp. 192-3, and *Cesty po Bulh.*, pp. 603. 626.

Palaeologus to Izzeddin, sultan of Iconium in Asia Minor (1).

It is not our purpose to enter her into a detailed discussion of the Dobrudjan question which has already a literature of its own (2). We are only making an attempt to follow a rather too easy method applied by Prof. Brătianu for finding the trace of a possible eponym of Dobrudja, regardless of its scholarly value, for which the responsibility rests upon the originator.

Having for some reasons a presumption in favor of a Ragusan origin of Dobrodič, Prof. Brătianu first (p. 81, fn. 2) cites the names of two Ragusan merchants Vladko Dobrićević and Dobrichio de Nale (3). Only much later, following an established tradition among Rumanian scholars, Prof. Brătianu remembered another Slavonic country, situated much closer to Dobrudja than Ragusa. And so on the last and least conspicuous page of his book, amidst addenda et corrigenda, there appears the name of a Russian princess Dobroděia Mstislavna who in 1122 married a grandson and namesake of Emperor Alexis I Comnenus (4).

(1) The fragment of LOKMANI's book Oghuznamé, published by W. LAGUS in Helsingfors (1854; cp. BRUUN II, p. 333, fn. 13) and recently by G. D. BALASČEV in Sofia (1930; cp. BRĂTIANU, p. 35, fn. 2) is inaccessible to me. As far as I can see from the Bulgarian translation of I. K. DIMITROV (*Spis. na Bŭlg. Ak. na N.*, vol. 10, Sof. 1915, pp. 29.32, fn. 4. 33-34), it is hardly possible to determine whether the name of Dobrudja is used only by Seid Lokmani, who is merely a late editor of an old account, or he really found it in the original draught. BRUUN, *Notices*, p. 21, thinks that the name came down from times before Izzeddin. The hints of NICEPHORUS GREGORAS (pp. 82.100-1.137 Bonn I) are too vague. On Izzeddin see also VASILIEVSKI, Trudy III, pp. CLXXXII-CLXXXIV.

(2) See, e. g., N. IORGA in *An. Ac. Rom., Mem Secț. Ist.*, Ser. 2, t. 35, 1912/3, pp. 148-9; P. MUTAFČIEV, *Dobrotič-Dobrotica et la Dobrudža* (*Rev. des Ét. sl.* 7, pp. 27-41), Par. 1927; ST. ROMANSKI in *Maked. Pregled* 1927, fasc. 4, pp. 111-4; L. LAMOUCHE in *Rev. des Ét. sl.* 8, pp. 90-91; N. IORGA in *Rev. Hist. du Sud-Est europ.* 5, 1928, pp. 133-6; P. MUTAFČIEV in *Annuaire de l'Un. de Sofia*, Fac. hist.-philol., t. 27, No. 7, 1931 (14 pp.).

(3) Prof. Brătianu would have found considerably more of similar Ragusan names in Konst. JIREČEK's well known work *Die Romanen in den Städten Dalmatiens* etc., II (*Denkschr. Wien* 49, Abh. I), 1904, pp. 69-70, and III (*ibid.*, Abh. II), p. 76.

(4) Cp. CHR. LOPAREV in *Viz. Vrem.* 9, pp. 418-45. 641-2; *ibid.*, 10,

I cannot see in what way this otherwise respectable lady may have had anything whatever to do with Dobrudja, except her possible having gone to Constantinople via Bessarabia and Dobrudja -- the way taken by so many « aventuriers de sa race ». But I like the idea of Prof. Brătianu and so I am trying to apply it in a somewhat different way. Having my own and different presumptions, I open the index of personal names to the Russian chronicles and there (1), among more or less indifferent Dobrynias and Dobrogostьs, my attention gets attracted to a Galician boyar and demagogue named Dobroslav Sudьič who, according to the Hypatian chronicle (H2, coll. 789-91), had been for a certain time something like a « mayor of the palace » during the nominal rule of the later famous Prince Daniel Romanovič. Sometime before the year 1240 he shared the territory of the Principality of Galič with another boyar, named Gregory Vasilievič, the latter obtaining the mountainous districts of Galicia proper, while Dobroslav Sudьič took the Poniziĕ (Lowlands; the later Ţara de jos of the Moldavians) along the Dniester, including the city of Kolomyia and, as I assume with certainty, also Bessarabia (2). Dobroslav governed his possessions from Bakota, a city on the Podolian bank of the Dniester (existing today). After various excesses and crimes, Dobroslav was imprisoned by the lawful princes — Daniel and his brother Vasilьko (1240); after this he entirely vanishes from the Russian chronicle and from history in general.

As 1240 is the memorable date of the great Tatar invasion of South Russia, one may infer with a certain probability that Dobroslav Sudьič got his freedom amidst the general turmoil in the country. Fleeing either the Prince (as possibly did the mysterious « vygontzy Galičskiie » — the Galician exiles — at the time of the first Tatar invasion

pp. 549-603; S. PAPADIMITRIOU, *ibid.*, 11, pp. 72-98: *B. Z.* 14, p. 351.

(1) NB.: considering only *male* names! Incidentally, it would be useless to look there for Dobroděia, as the traditional chronicles know only the patronymic Mstislavna. The first name came down only in the *Istoriia Rossiĭskaia* of TATIŠČEV (II, p. 225).

(2) Cp. A. A. KOČUBINSKI, in *Zap. Imp. Odessk. O-va ist.* etc., t. 23, 1901, pp. 174-5.

in 1224 (1)), or the Tatar invaders, or, on the contrary, having known to place himself under the protection of the conquerors, he, like so many other « aventuriers de sa race » (to use once more the lucky expression of Prof. Brătianu, p. 28), may have taken his way through Bessarabia, well known to him, and crossed the Danube. After the first horrors of the invasion were over, he may have founded a principality for himself in the attractive region of ancient Scythia Minor. The name Dobroslav Sudьič, abbreviated into Dobro Sudьič (Dobro, from Dobroslav, like Jaro from Jaroslav in Czech a. s. (2)) could have changed into Dobrudič — either through assimilation of the *s* by the preceding *r* in the mouth of the Greek speaking population (cp. *Χερρόνησος* from *Χερσόνησος* a. s.) (3), or so that we may see in the Dobrodicius of Mirča's title (see above, p. 29, fn. 1) and in the similar forms a « calque » from Dobrosudič, the Greek root *-δικ-* corresponding semantically to the Slavonic -sud-.

I am the last to ignore how artificial and groundless this explanation must seem. But my Dobroslav Sudьič is at least as possible an ancestor of the despots of Caliacra as any other namesake of Prof. Brătianu's Ragusan merchants.

With more persistence I would defend another insight into the toponymy of medieval Dobrudja.

One of the articles of Igor Rurikovič's treaty with Byzance in 944 A.D., whose valuable text is inserted in the Russian chronicle (4), mentions a territory named « the Korsunь

(1) H2, col. 742. Cp. KULAKOVSKI, *Viz. Vrem.* 4, p. 333.

(2) Also Sudьič may be an abbreviation of Sudislavič. I mean to say that the Galician boyar Sudislav (patronymic unknown), often mentioned in the Hypatian chronicle between A. M. 6716 and 6742 (H2, coll. 724-771), or the boyar Sudislav Ilьič, mentioned A. M. 6742 (H2, col. 774 ; the two are probably identical), may have been the father of Dobroslav, who is mentioned between A. M. 6742 and 6748 (H2, col. 771-791).

(3) However, I have been warned by a highly authoritative writer that the process *ρσ* > *ρρ* ceased to be productive very long before the epoch in question. Cp. also S. B. PSALTES, *Gramm. d. byz. Chron.*, Götting. 1913, p. 90.

(4) L3, coll. 50-51 : a o Korsunьstěi straně ieliko že iestь gorodov na toi časti (storoně in codd. Radziw. and Academ.). da

country ». It stipulates namely, that the Russian prince has no right to make war « on this side », i.e. in this country. But whenever the « other side » refuse obedience to him he may count upon the military support by the Empire.

With the traditional attribution of the name Korsunь to the well known city of Cherson in the Crimea (somewhat west of modern Sevastopol), we come to no satisfactory understanding of the passage of the treaty. If the important geographical frontier delimiting the two sides so obviously, that *it* need not to be named, is supposed to be, say, the Crimean mountains or the Cimmerian Bosporus, the consequence would be, that the Tamanь peninsula or the southern shore of the Crimea belonged to Russia in the xth century, which is an impossibility in both cases (1). If the Perekop isthmus is meant here, then the left bank of the Lower Dnieper (the continental part of what was the Government of Taurida) would have been recognized by the treaty of 944 as Russian land. If, finally, the Dnieper itself is understood here, this would signify that the right bank of the Lower Dnieper (the

ne imatь volosti knęzь Ruskii da voiuietь na těkh stranakh· i ta strana ne pokarąietsą vam. i togda ašče prositь voi ou nas knęzь Ruskii da voiuietь. da damъ iemu ieliko iemu budetь trebě... a o sikh ože to prikhodątь Černii Bolgare i voiuiutь vъ straně Korsunьstěi i velimъ knęziu Ruskomu da ikh ne počaietь (puščaietь codd. Radz., Acad.) v pakostь straně iego.

Translation : and concerning the Korsunь country (or side), how many cities soever there are on this side : let the Russian prince have no power to wage war on these sides (or lands). But if (or whenever) the other side does not submit to you, then, if the Russian prince asks for troops from us to make war, we shall give him as many as he needs... and about that [circumstance], that Black Bulgarians come to wage war in the Korsunь country : we oblige the Russian prince not to let them in on his side for [doing] mischief (of course, mischief to the Greeks, and not « not to let them do mischief on his — Russian — side », as this was no matter of concern for the Greeks).

(1) Not before Sviatoslav Igorevič was a deep reconnoitre of Chazaria undertaken. Only after his campaigns the foundation of a Russian principality on the Tamanь peninsula became possible (cp. C. A. Macartney, *The Magyars in the Ninth Century*, 1930, p. 50, fn. 1). On the southern shore of Crimea at about the epoch in question see Brătianu, p. 100 ; Fr. Dvorník, *Les légendes de Const. et de Méthode* etc., Prague 1933, pp. 150 sqq.

former Government of Kherson) was Russian. But neither the right (1) nor, a fortiori, the left bank of the Dnieper estuary was Russian at the time, as may be seen from another clause of the same treaty, which prohibits the Russians from sojourning on the « White Coast » (between the Dnieper and Dniester) during the winter (2).

The necessity of the existence of a city different from Cherson, but with a similar name, dit not escape the discerning genius of V.G. Vasilievski (3), when he tried to understand the passage in Tatiščev's History (II, p. 131) on the intention of Grand Duke Sviatoslav II Iaroslavič to send, during the reign of Michael VII Ducas Parapinaces, a Russian army against the Bulgarians *and* Korsunians, who evidently rebelled against the Constantinople government. The connection of Bulgaria with Crimean Cherson seemed queer to Vasilievski, and so he looked around for another possible Cherson on the way from Russia to the Balkans. He first came upon the « risked guess » about Koročunov Kamenь of the Russian list of Danubian cities, whose identification had been given in the present work (pp. 25-6). But in an autograph note on his own copy of his famous study (first published in Žurn. Min. Nar. Prosv., part 164, Nov.-Dec. 1872), which later has been posthumously added to the corrected text in his Trudy (t. I, p. 133, fn. 1) he noted the words *ἐν Καρσῷ φρουρίῳ Θρᾳκίῳ* from the 1st fragment of Priscus and the mention of *Καρσώ* in Procop. De aedif., p. 308 Bonn (4). I am not sure whether he ever became aware of Tomaschek's identification of the place with Hârşova in Dobrudja (5); but he certainly was on the right track.

(1) Wrongly C. A. MACARTNEY, in *Slavonic Review* 8, London 1929/30, p. 344.

(2) And, perhaps, also from the famous Memorial of the Toparcha Gothicus, a roughly contemporary document, in spite of its numerous obscurities.

(3) *Trudy* 1, pp. 133-4 (*Vizantiia i Pečeněgi*, Append. II).

(4) See above, *Byz.* 12, p. 459, fn. 2. — The Bulgarian rebellion in question was apparently that of Voitěkh (CEDREN.-SKYL., pp. 715 ss. Bonn II; ZON., pp. 713 sqq. Bonn III), on which see ZLATARSKI, *Istor.* etc., t. II, Sof. 1934, pp. 138 ss.

(5) P. 302; *Die alt. Thrak.* II, 2 (*Sitzber. Wien* 131, 1894, 1-e Abh.), p. 84.

It shall not be omitted that Vasilievski dropped his hypothesis of « another » Korsun at his next opportunity to treat the same subject (1), when he directed the Russian expedition of 1074-5, in the traditional way, to the Crimean Korsunь, and sought a connection of the rebellion of the Korsunians, here involved, with the poisoning of prince Rostislav Vladimirovič (grandson of Iaroslav the Wise and ancestor of the Galician-Danubian branch of the Rurikids) by the Greek catepano of Cherson in 1066, which caused an upheaval of the Cherson populace against the criminal magistrate (L3, col. 166 ; H2, col. 155). The reason was that, according to Tatiščev's (l. c.) source, the expedition sent by Sviatoslav II to Korsunь was headed by his son Gleb Sviatoslavič and his nephew Vladimir Vsevolodovič (Monomach ; on the absence of a mention of this campaign in his famous Poučeniie see the reasoning of Vasilievski, o. c., pp. 31-2/ 294-5, which is equally applicable to the Danubian or Crimean Korsunь). Now, other mentions of this Gleb in the sources known to Vasilievski were placed under the years 1074 (L3, 187), 1077, (L 3, 247) and — on his death — 1078 (L 3, 199 ; H 2, 190), referring to the presence of this prince on Russian soil ; and under 1064 (L3, 164 ; H2, 152), 1065 (H2,153) and 1068/9(2), recording his sojourn in Tmutorokanь near the Crimea (o. c., pp. 32-3/295). And so the temptation proved strong enough for Vasilievski to admit an uninterrupted sojourn of Gleb in or near the Crimea also between

(1) *Dva pisьma viz. imp. Mikh.* VII *Duki k Vsev. Iaroslaviču* : *Trudy* 2, pp. 29. 34 = *Žurn. Min. Nar. Prosv.*, Dec. 1875, II, pp. 292.296. —In one of these letters Michael VII admonishes Vsevolod I of Russia to be a defender of the Empire's frontier : φρούριον εἶναί σε τῶν ἡμετέρων ὁρίων (CONST. SATHAS. *Bibl. med. aevi*, vol. 5, Ven.-Par. 1876, p. 387 ; cp. V. VASILIEVSKI, *o. c.*, p. 34-296 ; E. KURTZ in *B. Z.* 3, 1894, p. 632). Even if ἡμετέρων denotes here the royal « my » and not specifically « our (common) frontiers », the technical possibility of such a defense presumes an adjacency of Russian and Byzantine territory at the epoch, and this was possible only along the portion of the Danube between Bessarabia and Dobrudja.

(2) The latter mention is found on a stone-carved inscription, the oldest known in Russian. See A. S. ORLOV, *Bibliogr. russk. nadpiseĭ XI-XV vv.*, Mosc.-Lgr. 1936, pp. 1-2. 159-179.

the years 1068/9 and 1074, thus making his appointment to head an expedition against *Crimean* Cherson welcome, even though the incubation period of the Cherson people's indignation against the catepano would be stretched in this way to entire 7 years!

Yet, Vasilievski's efforts in attaining this objectionable compromise have been wasted in vain! It escaped him that another note in the Chronicle (L 3, 181; H 2, 170) records Gléb's sojourn in Novgorod as early as 1071. The editors (A. A. Šhakhmatov) who inserted this topic into the posthumous text of Vasilievski's study (Trudy 2, p. 33, in uncial brackets) did not notice that it destroys the whole argumentation of their teacher in his silent polemic, which remanied concealed from them, against his own former view on the geography of the expedition of 1074/5.

In reality, therefore, Glěb Sviatoslavič returned to Russia from the Maeotic countries between the years 1068 and 1071, and thus he was equally disposable in 1074/5, for a march to either the Danube or the Crimea.

Protected, in a way, by the authority of the great Russian byzantinist, I am daring to declare that the Korsunian country of Igor's treaty is northern Dobrudja with Hârşova. The two « sides » are, as is now clear for the reader, Bessarabia and Dobrudja, divided by the Lower Danube. It was easy for the Greeks to send troops in support of the Russian prince across the Danube: an expedition across the Black Sea to the Crimea and farther north by land would have been a difficult and costly enterprise. On the other hand, Russia, having no territorial contiguity with the Crimean peninsula at the time of Igor, could not take upon herself the obligation of guarding the ways to Cherson against the raids of the Black Bulgarians, no matter where these latter may have dwelt.

The Korsunian stipulations of Igor's treaty have been misunderstood by translators (1) and critics. A. A. Šakhma-

(1) A. L. v. SCHLÖZER, *Russ. Annal.* etc., IV, Gött. 1805, p. 77; L. PARIS, *La chronique de Nestor*, t. I, Par. 1834, p. 61 (almost correctly translated; at any rate superior to all other attempts); L. LEGER, *Chron. dite de Nestor*, Par. 1884, p. 39; S. H. CROSS in *Harvard Studies and Notes in Philol. and Lit.*, vol. 12, Cambr., USA,

tov (1), for instance, proposed to read « namъ » for « vamъ », as if the Russians engaged to quell for the Empire the future rebellions in its own provinces, with eventual and natural support of Greek troops [2].

The « na toi časti » and the following « na těkh stranakh » apparently refer to *this* side, i. e. to the Korsunьska strana (*Καρσωνικὴ χώρα*?). The « ta » in « ta strana » has its modern-Russian meaning — « the other (from the Greek point of view, i.e. Bessarabian) side ». The « i ta... i togda » is the oldest specimen of the conditional construction, later used

1930, p. 162 ; R. TRAUTMANN, *Die altruss. Nestorchronik*, Lpz.1931, pp. 32-3.

(1) *Pověstь vrem. lětъ*, Pgr. 1916, p. 379, note to p. 57,5, and *Zap. Neofilol. O-va* etc., 8, Pgr. 1915, p. 405.

(2) Here some more interpretations of the discussed topic may follow. D. I. ILOVAISKI, *Raszykaniia o načalě Rusi*, Mosc. 1882, pp. 58. 289 ; I. D. BĚLĬAIEV in *Zap. Odessk. O-va ist. i dr.*, t. 3, 1853, p. 4 ; N. LAMBIN in *Žurn. Min. Nar. Prosv.*, Jan. 1874, pp. 58 ss. ; M. GRUŠEVSKI, *Istor. Ukr.-Rusi*, t. 2, Lemb. 1905, p. 510 — try to assert on its basis the existence of a Russian Tmutarakanь principality at impossibly ancient times. The late E. F. ŠMURLO in his excellent *Kurs russk. istor.*, t. 1, Prague 1931, pp. 391-2, is sceptical on Tmutarakanь but believes that the Greeks promised Igor the eventual help (against whom ?) of their navy (the text distinctly names troops — voĭi). R. LOEWE, *Die Reste d. Germanen am Schw. Meere*, Halle 1896, p. 218, thinks that Sviatoslav (why not Igor ?) ceded Cherson to the Empire. F. DÖLGER, *Regest. d. kais. Urk.* etc., I, p. 80, and G. LAEHR, *Die Anfänge d. russ. Reich.* (Histor. Studien, H. 189), Berl. 1930, p. 47, make Igor promise auxiliary troops to the Empire (again a violation of the text). J. D. BRUTZKUS, *Semin. Kondak.*, t. 7, Prague 1935, p. 87, frankly brings this opinion ad absurdum, in that he attributes to the Greeks the intention to assist Igor, as a reward for his mercenaries, in attacking Cherson ! Finally, Prof. A. A. VASILIEV, *The Goths in the Crimea*, Cambr. 1936, pp.118-9, proposes a plausible back-translation of « časti » in the Russian text of Igor's treaty by *μέρος* extensively used by the author of *De adm. imperio* for « regions ». As in the same work the south of the Crimea is named Climata, the illustrious Madison byzantinist sees here a « direct analogy » instead of rather being astonished that the scribe of the Greek original of Igor's treaty did not use the same term, if indeed the same territory was involved. Prof. VASILIEV also believes that a Russian protectorate over the Climata existed since 962 A. D. and was given up by Sviatoslav in 971 (p. 131).

for centuries in the syntax of the documents issued by Moscow offices : « if (or : whenever) that (other) side does not submit to you (to Kiev) — then... ».

The passage on the Black Bulgarians apparently means that the Russian prince must not allow them to enter his possessions (in Bessarabia), where they would find themselves in a tempting proximity to Greece. They must have lived somewhere in the steppes west of Chazaria, between Dnieper and Dniester, not recognized as Russian territory by the treaty (cp. the two well known mentions of the Black Bulgarians by Const. Porphyrog., De adm. imp., pp. 81 180 Bonn). They possibly might have been a remainder of the hordes of Kuvrat, that did not follow the bulk of their nation of the Balkans. But as we hear nothing of them between 680 and 941 from the Byzantines or Russians (1), it seems more probable that their tribe remained in the steppes near the Don, until another movement, e.g. that of the Magyars somewhat before 900 A. D., swept them west of the Dnieper. — The services of Russia in watching the Danubian limit against these nomads are rewarded, according to the treaty, by eventual Greek assistance in suppressing rebellions of Bessarabia against Kiev, whose consolidated domination north of the Danube was safer for the Empire

(1) C. A. MACARTNEY errs when he thinks that it was the Black Bulgarians who killed a son of Askold (*Byz.-Neugr. Jahrb.* 8, p. 150) or of Dir (*The Magyars in the Ninth Cent.*, p. 63, fn.). The blunder comes from a lapsus calami, or rather a lapsus linguae, of V. O. KLIUČEVSKI (*Kurs russk. ist.*, *časть* 1, Mosc. 1904, IX-th lecture, p. 151). An immediate reference to the Nikonian chronicle (under 6372 A.M. : *P.S.R.L.*, vol. 9, St. Pet. 1862, p. 9) instead of a poor translation of Kliučevski, would have shown that the son of Askold was killed by the Bulgarians tout court, i.e. by the Danubian Bulgarians of the Balkans, apparently on a travel to Constantinople for service, glory and booty. About 2 1/4 centuries later another Norman, named Roþfos, was treacherously murdered on a similar travel by the Wallachs (hann sycu blakumenn í útfaru), also, beyond doubt, on the Balkans south of the Danube. The curious runic inscription from a cemetery on the isle of Gotland relating this Wallachian exploit is being sometimes quoted in the literature (A. NOREEN, *Altschwed. Gramm.*, Halle 1904, Anh. II, p. 495 ; F. A. BRAUN in *Festschrift E. Mogk*, Halle 1924, p. 163 ; BRĂTIANU, p. 26, fn. 2).

than the disorderly anarchy of the Tivertzy and Black Bulgarians. The Tivertzy, as we saw above (*Byzantion*, XII, p. 451), were more or less definitively subdued by Svinheld only as late as 914 A.D.; this may be the reason why the question of their possible rebellion was still actual in 944 (1), and some real rebellions may have happened in the meantime. — The question of the Black Bulgarians, which already caused certain difficulties (2), is thus to a certain degree cast light upon.

We are seizing this opportunity for pointing out some further possible references to the Black Bulgarians.

A. A. Šakhmatov read the topic « Variagi i Sloviany i Kriviči i Bolgary i s černymi liudьmi » of the Slavonic Vita of St. Vladimir (3) as « Variagi i Sloviany i Kriviči i Bolgary Černyia » (ibid., pp. 1080. 1138) (4).

The well known letter of the Spanish Jew Chasdai ibn-Šaprut to Joseph, King of Khazaria, (*c.* 960 A. D.) indicates its own prospective itinerary as follows : from Spain through the country of the Gebalim (i. e. France (5)) to Hungary, from there through Russia and Bulgaria to Khazaria (6).

(1) This actuality would increase if we assumed with J. D. BRUTZKUS (*Semin. Kondak.* 7, p. 88) that the year of Igor's treaty is 931 A. D. — The traditional versions of the chronicle supply no precise date for the treaty, and so F. DÖLGER, *Regest. d. Kaiserurk.* etc., I, 1924, p. 80, No. 647, dates it « before December 16, 944 ». However, a source exists giving an exact date April 20, 6453 A. M. (945 A. D.), namely TATIŠČEV's *Istor. Ross.*, II, p. 34. On the arising contradiction see I. I. SREZNEVSKI in *Izv. Imp. Ak. N. po otd. russk. iaz. i slov.*, t. 10, St. Pet. 1861-3, coll. 5-6.

(2) Already to SCHLÖZER, *o.c.*, pp. 85-6 ; BRUUN I, p. 31/107 ; Fr. WESTBERG in *Zap. Akad. N., Cl. hist.-philol.*, 8 Ser., t. 5, No. 2, St. Pet. 1901, pp. 49. 102-3. 106. 108 ; C. A. MACARTNEY in *Byz.-Neugr. Jahrb.* 8, Athens 1931, pp. 150-8 ; *The Magyars in the Ninth Cent.*, Cambr. 1930, pp. 62-3, fn. 2. On the Black Bulgarians in later times see K. JIREČEK in *Sitzber. d. kön. böhm. Ges. d. Wiss., Cl. d. Phil., Gesch. etc.*, 1889, p. 26.

(3) *Korsunsk. legenda o krešč. sv. Vladimira* (*Sborn. posv. ... V. I. Lamanskomu*, II, St. Pet. 1908, pp. 1029-1153), p. 1074.

(4) Cp. *ibid.*, p. 1086 ; A. L. BERTHIER DE LAGARDE, *Kak Vladimir osaždal Korsunь* (*Izv. Otd. russk. iaz. i slov.* etc., t. 14, St. Pet. 1910, bk. 1, pp. 241-307), pp. 243. 276.

(5) Voyez *Byzantion*, XII (1937) p. 740, note 1.

(6) A. J. HARKAVY, *Skazaniya ievreisk. pis. o Khazarakh* etc., St.

As Russia, through whose Galician part the letter had to pass from Hungary in any case, was contiguous with Khazaria, the long detour through either Volgan or Danubian Bulgaria appears unjustified. But a route from Hungary through *Danubian* Russia (Moldavia and Bessarabia of today), then across the Dniester to the *Black* Bulgarians, according to our conjecture on their habitat (1), and from them across the Dnieper to the Khazars, would be not only plausible but also the shortest possible.

At the beginning of the xth century Nicholas Mysticus, Patriarch of Constantinople, complains to Symeon, Czar of Bulgaria (2) that, besides the usual reports of the strategoi of Macedonia and Thrace on inimical activities of Symeon's Bulgarians, lately also (John) Bogas (3), the strategos of (Crimean) Cherson, warns that Bulgarians, Petchenegs and other tribes of his neighborhood (Magyars? Normans? Bessarabian Slavs?) prepare to invade the Roman Empire. — In spite of the authoritative opinions cited by Prof. Vasiliev, *l. c.*, I cannot but recognize here the Black Bulgarians who may have been removed from their former home (see above, p. 39) just at that time, thus entering the way whose later stages are known to us from Igor's treaty with the Greeks. Like those modern scholars, Nicholas will have been deceived by the name, and so his complaint was sent on a wrong address, as Symeon could scarcely exert any authority upon the remote nomadic relatives of his nation.

Also the treaty of Sviatoslav Igorevič with John I Tzimisces (971 A.D.) contains an engagement of the Russian prince to abstain from hostilities against the Korsuń country with its cities, and Bulgaria (L3, col. 73). The

Pet. 1874, pp. 139-41 ; J. MARQUART, *Osteurop. u. ostas. Streifz.*, Lpz. 1903, p. 503 ; P. K. KOKOVTZOV, *Ievr.-khaz. perepiska v X-om v.*, Lgr. 1932, pp. 65-6, fn. 7.

(1) Cp. FR. WESTBERG in *Mém. de l'Acad. d. Sc., Cl. hist-phil.*, Sér. 8, t. 5, No. 2, St. Pet. 1901, pp. 102 sq. 108.

(2) Not to the Archbishop of Bulgaria, as A. A. VASILIEV thinks, *The Goths in the Crimea*, Cambr. 1936, p. 116. For the topic in the letter of Nicholas see MIGNE, *P. G.*, vol. 111, coll. 72-3.

(3) On him see the topics cited by F. DÖLGER, *Regest. d. kais. Urk.* etc., I, p. 69, No. 575.

geographical sequence, and also the fact that nothing is known about any warfare of Sviatoslav in the Crimea, which surely would have been mentioned by the Greek writers in connection with his far reaching Balkan adventures, make it highly probable that also here under the Korsunь country northern Dobrudja is understood. That Bessarabia was Russian also under Sviatoslav may be seen also from the expression of the Toparcha Gothicus on « him who dominates north of the Danube », related to Sviatoslav by all critics. Thus the two Russo-Greek treaties of the xth century, when correctly understood, give one more proof that Bessarabia belonged to Russia at that time.

The famous map of Nicolaus Cusanus, published in the year 1507, places a city CHERSONE on the Danube, near the last bend (1). A « Tabula moderna Sarmatiae Europeae, sive Hung., Pol., Russ., Pruss. et Walachie » in a Strassburg edition of Ptolemy (Argentor. 1513), and based upon the map of Nicolaus, also shows this Chersone (2). On the same map the name Chelia, referring to the well known Bessarabian fortress, is placed so that it immediately continues the name « Chersone » to « Chersonechelia ». A map with the same peculiarity has apparently been in the use of the Italian cartographer Castaldi (xvith century) who in his two above cited maps (see *Byzantion*, XII, p. 458, fn. 2) places a city Chersonech in northern Dobrudja.

A valuable diploma (undated) of the Bulgarian czar John Asěnь II (1218-1241) to the merchants of Ragusa published by G. A. Ilьinski and others (3) contains something

(1) A. E. NORDENSKJÖLD, *Facsimile Atlas*, Stockholm 1889, p. 25, fig. 13; V. KORDT, *Materialy po istorii russk. kartogr.*, [1-st ser.], fasc. 2, Kiev 1910, map XIX.

(2) V. KORDT, *o. c.*, fasc. I, Kiev 1899, map. II. — This map shows also a Casteldegnissiolo near the Danubian delta, which is, of course, Ieni Sala, the old Russian Novoie Selo (see above, *Byzantion* XIII, p. 17). The first named map, although older, shows the place under the corrupt name Castel di Gniomolo.

(3) G. A. ILЬINSKI, *Gramota tz. Asěnia II* (*Izv. Russk. Arkheolog. Inst. v Konst.*, 7, fasc 1, Sof 1901, pp 25-39), p 25, line 5. Cp. I. I SREZNEVSKI *Svěd. i zam. o maloizv. i neizv. pam.*, LXXXI (*Sborn. otd. russk. iaz. i slov. Imp. Ak. N.*, t. 20, No. 4, or *Zap. Imp.*

like a compendium of administrative geography of Bulgaria and some neighboring countries. In this document we find, among the possessions of the Czar, a Karvunska land and a Krъnska land (khora — which seems to denote an administrative subdivision of Bulgaria proper, while the term « zemlia » is used in the diploma apparently for foreign regions). The first named land (1) is the region around the city named Carbona on medieval portulanos and Karna (Cárbona > *Kárbъna > *Kármъna > *Karmna > Karna) in the Russian list. The antique names of the place were *Κρουνοί* and Dionysopolis (2); today Balčik near the village Ekrené at

Ak. N., t. 34, Append. No. 4), St. Pet. 1879, II (p. 9). The editio princeps of this important document by P. J. Šafařík (*Památky dřevn. písemn. Jihoslavenův*, Prague 1851, *List.*, *ps. a nap.*, p. 2; republished in 1873 by J. Jireček); Sreznevski's edition in *Izv. 2-go otd. Ak. N.*, t. I, 1852, pp. 347-9, and the comments of S. Palauzov (*ibid.*, t. 2, 1853, pp. 109-12), as also the recent edition in G. A. Ilьinski, *Gramoty bolg. tzareĭ*, Mos. 1911, pp. 13 s., are inaccessible to me. The diploma has been published also by Fr. Miklosich in his *Monumenta Serbica* etc., Vienna 1858, No. VII (pp. 2-3) and, as it seems, in the *Spomenik* of the Serbian Academy for 1890. Cp. K. Jireček, *Hist. of Bulg.*, p. 220 257, fn. 26; E. Kałużniacki in *Archiv. f. sl. Phil.*, 11, Berl. 1888, pp. 623-4; K. Jireček, *ibid.*, 19, 1897, pp. 603-4; N. Jastrebov in *Žurn. Min. Nar. Prosv.*, June 1902, pp. 401-5; S. S. Bobčev in *Period. Spis. na Bъlg. Kn. Dr.* etc., 63, Sof. 1903, pp. 453-5; P. A. Syrku in *Izv. Otd. russ. iaz.* etc., t. 8, 1904, bk. 2, pp. 416-7; P. Mutafčiev in *Rev. des Ét. sl.*, 7, Paris 1927, p. 39.

Considering all the names occurring in the diploma as those of Bulgarian possessions (e. g., E. Golubinski, *Kr. oč. ist. prav. tzerkv. Bolg.* etc., Mosc. 1871, p. 11; V. N. Slatarski, *Gesch. Bulg.*, Lpz. 1918, pp. 122-3, and map IX of the append.) gives a rather exaggerated idea of the territorial extent of John Asěn's kingdom.

(1) Cp. P. Mutafčiev in *Rev. des Ét. sl.* 7, Par. 1927, p. 39, fn. 1. The name occurs in Miklosich-Müller I, pp. 95.528 (*Κραvéa*; but see K. Jireček in *AEM* 10, 1886, p. 182, and *Cesty po Bulh.*, p. 612, fn. 28); 135 (*Καρβωνᾶ*); 502 (*Καρβουνᾶς*); further, in Joann. Cantacus., p. 584 Bonn II (*τοῦ Καρβονᾶ*). Miklosich-Müller II, p. 595, gave a wrong identification with a certain place Kjurumler, corrected by Bruun and Palauzov (see Bruun II, pp. 326. 341-2).

(2) Bruun I, p. 37/113; II, p. 326; K. Jireček in *AEM* 10, pp. 183-4; *Cesty po Bulh.*, p. 616; *PWRE* 5, coll. 1008-9; J. Weiss, *Die Dobrudscha im Altert.*, Saraievo 1911, pp. 76-8; O. Tafrali, *La cité pontique de Dionysopolis*, Par. 1927, pp. 10-12. 48-9.

the maritime end of the present Bulgaro-Rumanian frontier. As for the second of the cited land names, we propose, according to what has been said, to develop it into Kъrsunska. It is commonly read «Kъrnska» by the historians of Bulgaria (1) in connection with the story of despot Eltemir, the brother of Czar George Terterii I (1281-1292?), who, according to Pachymeres (p. 266 Bonn II), was despot *κατὰ τὸν Κορυνόν*. Misled by an accidental similarity, they transliterate the name as « Kъrnska chora » and place Eltemir in the neighborhood of Karnobat, northwest of the Burgas bay (although the correct old name of this city is Lardea — see, e.g., Slatarski, *o.c.*, p.157), or « in der Provinz Kran, in der Nähe von Kasanlăk ». The latter opinion (Slatarski, *l.c.*) is apparently based upon a mistaken interpretation of the name Krinos (2), which Jireček rightly identified with Idrisi's Akrenos (Tomaschek, p. 327, who follows Jireček), but which certainly has nothing to do with Pachymeres' Krounos and which, besides, was situated in the Zagora land, *also* mentioned in John Asěn's diploma. Miklosich-Müller (II, ind., p. 595) hesitated on account of this Krъnska chora between Karnobat and *Κάρναβα* of the documents of the Patriarchate (I, pp. 95.528) (3).

(1) K. Jireček, *Hist. of the Bulg.*, p. 245/285 ; *AEM* 10, p. 102, fn. 88 ; *Sitzungsber. d. kön. böhm. Ges. d. Wiss.*, 1889, p. 13 ; Bruun II, p. 328 ; V. N. Slatarski, *Gesch. d. Bulg.* I, Lpz. 1918, p. 151 ; P. Mutafčiev, *Ann. de l' Univ. de Sof., Fac. hist.-phil.*, t. 23, 1927, p. 198.

(2) *Κορηνός* : Nicet. Choniat., pp. 564. 852 Bonn ; Man. Philes ap. K. Jireček, *Sitzber. Wien* 136, Abh. XI, p. 84.

(3) Kavarna of the Russian list, Gauarna of the portulanos, now Cavarna west of Cape Caliacra. Wrongly Tomaschek, p. 316. See also, e.g., Jireček, *AEM* 10, pp. 185-7 ; *Cesty*, p. 617. O. Tafrali, *o.c.*, pp. 50-51 (as also N. Iorga in *Mem. Sect. Istor.* Ser. 2, t. 36, Buch. 1914, p. 1044), evinces dubious knowledge in mixing up Kavárna with Kárvona (see above), and a sheer ignorance, hardly pardonable even for Metropol. Meletios, the xviii-th century geographer whom he quotes, when he talks (p. 52) about the « port Karôn », i. e. *Καρῶν λιμήν* of Arrian's Periplus 35 (*GGM* I, p. 399), portus Caria of Pomponius Mela II, 2, 22, in connection with this Cavarna, ancient Bizone. The two points are about 25 km. distant and on different sides of Capes Caliacra and Šabla-Burun. Cp. N. Vulić in *PWRE* 10, col. 1995 ; Weiss, *o. c.*, pp. 73. 75.

It is clear from what has been said, that Eltemir's *Κρουνός*, as named by Pachymeres, our only source on the question, is nothing else than the ancient *Κρουνοί* (Crunos of Pomponius Mela 2, II, 22). In other words, Eltemir governed the « Kârvunska chora », in the neighborhood of the Pontic steppes, where this Coman-blooded prince must have felt much better than in the mountainous parts of southern Bulgaria (1). — A Krъnska land probably never existed. In the war of the Byzantines against Světislav and Eltemir, described by Pachymeres (ibid., pp. 445-8), Michael, the son of Emp. Andronicus II, occupied a front passing through Kopsis (near Karlovo : Jireček, AEM 10, p. 101), Reachoba (2) and Sliven, and so barred (*ἀποκλείει*) the way to Eltemir, who apparently was expected to charge from the north. Krinos was situated near Kalófer (Jireček, AEM 10, p. 102) close to the left wing of the front of the Byzantines, and was quite surely occupied by their troops. This occupation could not have been left unnoticed by Pachymeres, had this place indeed been Eltemir's residence.

The mention of the Kъrsunska land in John Asěn's diploma shows that Hârşova belonged to the Bulgarians at the epoch. On the contrary, the Korsunian paragraphs of Igor's and Sviatoslav's treaties intimate that northern Dobrudja was Greek or at least in the sphere of immediate Greek influence(3) and garrisoned with Greek troops, sufficiently equipped for crossing the Danube in an emergency, at a time somewhat preceding the final decline of the first Bulgarian empire (4).

(1) Cp. JIREČEK, *Sitzber. böhm. Ges.* 1889, p. 14, on the presumable situation of the Coman principalities in the Balkans and on Balika, who also reigned over Carbona. The latter is situated so close to Caliacra that the two must have been included in one and the same principality.

(2) Riakhovitza, 16 km. northeast of Stara Zagora : JIREČEK, *Monatsber. d. kgl. preuss. Ak. zu Berlin* a. d. J. 1881, Berl. 1882, p. 454.

(3) The latter supposition is more plausible, as CONSTANTINE PORPHYROGENITUS, who whrote about 950 A. D. (but who may have used old sources !), distinctly names the territory south of the Danubian delta as belonging to Bulgaria (*De adm. imp.*, p. 79, 4. 8-9).

(4) Cp. G. BALASČEV, *Bъlgaritě prěz poslědnitě desetgodišnini na desetiia věk*, Sof. 1927, p. 17.

Also the Korsunians who warned Emperor Romanus Lecapenus against the drive of the innumerable Russians, who « covered the sea with their vessels » (L3, col. 45), were Dobrudjan fishermen rather than inhabitants of the Crimean Cherson, which would be a rather too remote point from which to observe movements close to the « White shore » between Dnieper and Danube. The Dobrudjan Korsunians could also easily follow the proceedings of their Bessarabian neighbors, the Tivertzy, who participated in Igor's campaign. The same thing may be said with a somewhat lesser degree of probability, about those Korsunians who used to fish in the Dnieper estuary and whom Igor's treaty protects against injuries from passing-by Russians.

For Korsunь of St. Vladimir's baptism (L3, coll. 109 ss.) the chronicle gives no explicit geographical location. The voyage of princess Anna to her newly converted fiancé by sea would fit equally to both Korsunьs. The existence of a harbor (limenь — λιμήν) is also too ambiguous a hint. More certainty brings the fact that the city was supplied with water, according to the letter of the pious traitor Anastás to the besiegers, from the *east*, while Hârşova is supplied by the Danube, of course, from the *west*. The problem is solved definitively in favor of Crimean Cherson by the mention of the relics of St. Clement of Rome.

Sources outside the Russian chronicle — the Korsunian Legend on St. Vladimir's baptism (1) and especially Leo the Deacon, p. 175, 9 Bonn, still more directly point to Crimean Cherson.

Another mention of Korsunь by Tatiščev (II, p. 156), in connection with a campaign of Russians, Torks (Uzes) and Chazars against this city in 1095, and in which the « Korsunians » were beaten near *Caffa*, has certainly in view the Crimean city, which seems not to have been clear for Vasilievski (Trudy I, p. 133).

(1) A. A. Šakhmatov in *Sborn. posv. ... V. I. Lamanskomu*, II, St. Pet. 1908, pp. 1029-1153 ; A. L. Berthier de Lagarde in *Izv. Otd. russk. iaz. i slov.* etc., t. 14, St. Pet. 1910, bk. 1, pp. 241-307 ; N. de Baumgarten, *St. Vladimir et la conversion de la Russie* (*Orientalia Christ.*, 27, 1), Rome 1932, pp. 80-88.

The diploma of John Asěn mentions also a Boruiska land after the Kárvunska and Korsunska. Jireček (Hist., p. 335 378 ; Cesty, p. 118), Zlatarski (o.c., p. 173) and others saw in it old Thracian Berhoē, today Stara Zagora, but the region of the latter, as we already said, is mentioned elsewhere in the diploma. For the time being I can propose no better identification than that with ancient Beroē (Ostrov) near Troesmis (Iglitza) (1) on the extreme north of Dobrudja, in good accordance with the geographical sequence in the diploma. Between the end of the xth century and the beginning of the XIIIth the north of the Korsunь land along the Danubian delta may have been organized by the (Greek ?) administration into a separate unit (cp. Brătianu, pp. 81-2).

An interesting feature would also be the archaic character of the names of the parts of Dobrudja (lands of Beroē, Carson, Krunoi), which persisted while the cities themselves were renamed into Cárbona, Little Pereiaslav and sim.

It should be noticed that a province Verja is mentioned in a latin diploma of emp. Alexis III (2) and in the treaty on the partition of the Empire by the Crusaders in 1204 (ibid. p. 485 : Verye). Bruun (Notices, pp. 19-20) was aware that the name does not relate to Berhoea-Stara Zagora, as this latter is mentioned elsewhere in the same diploma (p. 269), and thought of Varna. The idea is wrong, but I also cannot identify this Veria with the Dobrudjan Beroē. - -

(1) *Itin. Anton.* 225, 1 Wess. (p. 32 CUNTZ) ; *Geogr. Ravenn.*, pp. 179.186 PINDER & PARTHEY ; *Not. Dign.*, Or., p. 87 SEECK ; *Tab. Peuting.*, VIII, 3 MILLER ; THEOPHYL. SIMOC. II,16,12 (p. 103 DE BOOR). I also have reasons to assume that Pope Liberius has been deported by Emperor Constantius II (THEOPHAN. CONF., p. 40 de BOOR) to this Beroē and not to the better known city in southern Thrace. — IDRISI's اقليبه (افنيبه — Akliba of JAUBERT's version, II, pp. 394. 435), read by TOMASCHEK (p. 308) as Aqlîya, distant 1 day upsteam from lake Halmyris-Razelm and situated on the outskirts of Komania, i. e. Wallachia, I read as Iqlîya (اقليبه) or rather Iqlîṭa, Iklitha (اقليطه), and identify it with this Iglitza.

(2) G.L.F. TAFEL and G.M.THOMAS, *Urkund. zur ält. Hand.- u. Staatsgesch. d. Rep. Venedig*, I (*Fontes rer. austr.*, Abt. 2, vol. 12), Vienna 1856, p. 264.

Bruun (ibid., p. 21) also thought, but hardly with any good reason, that Sthlaniza mentioned in the treaty on the partition of the Empire (Tafel and Thomas, *o.c.*, p. 485) is identical with Stravico, shown on all medieval maps of the Dobrudjan shore. We hope to return to Stravico on another occasion. Also Bruun's (ibid., p. 14) identification of Kerasea (Taf. and Thom., o.c., p. 466) with Hârşova is unlucky.

In conclusion the writer takes the liberty for a risky proposition. Is not, perhaps, our Hârşova-Karsum identical with that mysterious city of Karākh, where, according to Ibn Rustah, the early Magyars used to trade with the Greeks, or, rather, is not the « ascent of the country of the Greeks called Karākh » identical with the Korsunь land and its promontory at Hârşova (1)? It was the opinion of Chvolson (*o.c.*, p. 119) that the country of the Magyars known to Ibn Rustah (ibid., p. 26) was Bessarabia. Indeed, this country is contiguous to the Black Sea, is situated between two rivers (Dniester and Danube) of which one is larger than the Džeihun — the biblical Gihon (the Oxus, today Amu Daria in Turkestan), and is rich in forests and waters which make the soil humid. This combination of woods with morasses, so unusual on all the remainder of the south-Russian steppes, had been noted by most different writers who described the Bessarabian landscape (2). For Magyars living in Bessarabia

(1) For the text in question see, e.g., C. A. MACARTNEY, *The Magyars in the Ninth Century*, Cambr. 1930, pp. 208-9, left column, or D.A. CHVOLSON, *Izvěstiia o Khozarakh, Burtasakh, Bolgarakh, Madьiarakh. Slavianakh i Russakh Abu-Ali Akhmeda ben Omar Ibn-Dasta*, St. Pet. 1869, p. 27. Cp. also the text given by V. V. BARTHOLD in *Zap. Imp. Akad.* N., 8-th Ser., *Hist.-philol. div.*, t. 1, N° 4, St. Pet. 1897, pp. 78 sqq., esp. p. 122, and by Fr. WESTBERG in *Žurn. Min. Nar. Pr.*, March 1908, pp. 20 sqq.

(2) JORDANIS, *Get.* V 35, writes that the Slavs lived in paludes silvaeque instead of cities. Also the author of the pseudo-Maurician Strategicon writes of the *ὕλαι, ποταμοί, τέλματα* and *λίμναι* of the Slavonic country (see, e.g., the text reproduced in the appendix to P. SCHAFARIK's *Slavische Alterthümer*, deutsch v. M. v. AEHRENFELD, II, Lpz. 1844, p. 663). Cp. ZOSIM. IV, 11,3 (p. 167 MENDELSSOHN): *ταῖς ὕλαις καὶ τοῖς ἕλεσι εἰσδυόμενοι.* In another work the writer will give a detailed justification of his connection of these passages with Bessarabia.

a city in Dobrudja would have been a very natural and convenient market place for the trade with the Byzantines. — The old Bessarabian city Koršev (see *Byzantion*, XII, p. 167) drops out of consideration, as Ibn Rusta speaks distinctly about a Roman harbor.

The trade relations of the Magyars with Karākh-Hârşova-Little Pereiaslav went on also after their « Landnahme », when their merchants, as we saw above (Byz. 12, p. 451), used to sell horses and silver to Sviatoslav I of Russia on the same market place.

Modern scholarship looks for the country of Ibn Rustah's Magyars between the Volga and the Kuban (C. A. Macartney, o.c., pp. 40 ss.). A definite solution of the problem is hardly possible before more plausible identifications are found for the geographical names mentioned by Ibn Rustah, Al Bekrī and Gardēzī in connection with the Magyars, namely the country of Askal and the nations of Mirdat and Nandarin (1)

In the bylina on Dyuk Stepanovič (see Byz. 12, p. 464) the country he left for Kiev is named « rich Karelia » (2). But this modest northern country hardly ever produced anything but squirrel furs and birch lumber. However, one variant of the name— Koriga (Kъryha, Korъha ?), given in the collection of Rybnikov (*o. c.*, t. 2, p. 318) — which seems to be the more original form, may point to our Karākh.

Also Qorqisîa in a variant of Idrisi's Danubian itinerary (3), distant 1 day upstream from Dicina-Măcin, and Gir(g ?)esi

(1) It is to be regretted that C. A. Macartney, *o.c.*, p. 43, fn. 2, did not follow up the trail of the Nandarin, given by the Hungarian name Nándorfehérvár for the Serbian Belgrade — and possibly not for this city alone —, although, of course, this direction is quite incompatible with his general theory of early Magyar history. — On Nándorfehérvar or Nándoralba see the interesting monograph of F. Šišić in *Rad Jugosl. Akad.*, 207, Agr. 1915, pp. 101-136. [Nous avons identifié définitivement les *Nandarin*, voyez l'article intitulé : *Le Nom et l'origine des Hongrois*, dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, Band 91, 3 (1937), pp. 630-642. H.G.].

(2) Korela *bogataia*, sometimes *upriamaia* ; the latter obscure epithet is probably of the same origin as *prokliataia* for Gălitza : cp. above, *Byzantion*, XII, p. 464, fn. 2.

(3) Jaubert, II, p. 397 ; Tomaschek, p. 323, not 308, as quoted by Brătianu, p. 28, fn. 1.

in the title of Czar John Alexander of Bulgaria (1) possibly point to the city and country of Karsum-Karākh-Hârşova-Girsova.

VIII.

Asprocastron and Maurocastron.

In following Idrisi's itinerary down the Danube Tomaschek (pp. 301.309) comes across a place Erimô-qastrô, mentioned twice in Idrisi's text (Fr. transl. of P. Am. Jaubert, t. II, Paris 1840, pp. 385-386). The somewhat melancoly name of this fort reminds Tomaschek of old Halmyris on the verge of Little Scythia (φρούριον Σκυθίας ἐν ὑστάτῳ... Ἅλμυρις: Procop. De aedif., IV, 7, 20; p. 133 Haury III 2.. Nevertheless, he did not venture to change Idrisi's name into Armyrô-qastrô in order to arrive at a still greater similarity.

Presently Prof. Brătianu (p. 27, fn. 2) reads the name somewhat unexpectedly as Maurocastron and thus discovers Akkerman in Idrisi's report (2). I have every reason not to agree with this reading of the author. The two days given by Idrisi as the distance between Bisina and Erimô-qastrô is an impossibly low figure for that between Măcin (or even a point in the Danube delta) and Akkerman, as can be seen from a glance at the map of Greater Rumania and a comparison with the figure of 8 days given by the same Idrisi for the distance between Silistria and Măcin. Abulfedah assigns 5 days for the distance between Akkerman and Isaktcha, which lies somewhat nearer to it than Măcin (Fr. tr. by Reinaud, t. II, Par. 1848, p. 316). Besides, according to Jaubert's version of Idrisi, Armocastro lies *south* of Disina.

Under these circumstances one hardly can propose any hypothesis for the identification of Erimô-qastrô, except, indeed, Halmyris. However, I am grateful to the accident that brought to me the name of Armocastro in connection with that of Akkerman — no matter whether right or wrong.

(1) In a letter to the Doge Andrea Dandolo dated Oct. 4, 1352 : *Mon spect. hist. Slav. merid.*, vol. 3, Zagr. 1872 p. 247.

(2) The idea occurred already to N. Iorga, *Stud. ist. as. Chil.* şi *Cet. A.*, pp. 29-30.

A comparison of the slightly changed form Almocastro (1) with Albocastro reveals an essential identity because of the relation between *b* and *m*, pointed out before (pp. 21-2). On the other hand, Almocastro comes very close to the most used medieval name of Akkerman — namely Mocastro. It becomes clear at once that this latter name can be derived directly from Albocastro. It must not and it cannot possibly be conceived as an abbreviation from Maurocastron (2). The loss of Al- could be very easily explained, for instance, if we were certain that Idrisi and Ibn Batutah have not been the only Arabs to have had knowledge of the countries of the Lower Danube, they having been only more illustrious representatives of a host of obscurer visitors. In this case the influence of the Arabs could be made responsible for the removal of Al -, which would have come about simply by omission of the Arabic article (3). Nevertheless, the presence of these hypothetical Arabs is not altogether necessary for our purpose : our well known Italian merchants, who so intensely frequented these places, could have brought about this change as well. The Al- in the beginning of Albocastro may have sounded to their ears as the Italian article in the dative (*andare al Bocastro* instead of *andare a Albocastro*). The process would have been similar and opposite to that which introduced the name Alatana (*alla Tana*) for another famous Scythian emporium, also very

(1) The interchangeability of *r* and *l* is a phenomenon well known in the languages of the Southeast and even all over the Old World continent up to the Far East. Cp. W. TOMASCHEK, *Die alt. Thrak.* II, 2 (*Sitzber. Wien.* 131. 1894. Abhdl. 1), pp. 3. 27 : W. MEYER-LÜBKE in *Ber. üb. d. Verhdl. d. sächs. Akad. d. Wiss. zu Lpz., philol.-hist. Kl.*, vol. 86, 1934, 2. Heft, p. 12 ; A. MEILLET † in *Annal. Acad. Sc. Fenn.*, Ser. B, t. 27 (*Mélanges J. J. Mikkola*), Helsingf. 1932, pp. 157-9 ; P. SKOK in *Zschr. f. rom. Philol.* 50, 1930, pp. 494-5.

(2) E.g., by N.IORGA, *Stud. istor. as. Chil. şi Cet. Albe*, Buch. 1899, p. 27 : Moncastro... evident vine de la Maurocastron. Cp. BRUUN I, p. 79/155.

(3) Cp. the name Myris given by Idrisi (ap. TOMASCHEK, p. 309) to Almyris or Halmyris, i.e. the lake Razelm. Also « Bania » used for Albania in an Arabic MS. : *Sborn. stat. čit. v otd. russk. iaz. i slov. Imp. Ak. N.*, t. 53, No. 7, St. Pet. 1892, p. 159.

familiar to Genoese and Venetian merchants (1). In this way Mocastro must have arisen from Albocastro, and Moncastro from Album Castrum.

Whether or not our derivation of the most known medieval name of Akkerman will be accepted, a duty is certainly imposed thereby upon those who still believe in the descent of Mocastro from Maurocastron to show cases where Maurocastron definitely relates to Akkerman in our documentary sources. A search through Iorga's Studii, e.g., revealed to me that the only evidence to which this author refers in this connection, is the testimony of the Toparcha Gothicus (pp. 26-7), which is certainly too obscure and unreliable. This much discussed document describes a journey from the Dnieper rapids to the Crimea and thus has no occasion to mention Akkerman, whose site is very remote from the Toparch's itinerary. A. L. Berthier de Lagarde (2) gives a plausible identification of this Maurocastron with the estate Černaia Dolina (shown on the Russian military topographical map of the 10 versts to 1 inch scale, sheet 48, ed. 1911) and, near it, the village Černenʙkoie on the road from Kakhovka on the Dnieper to Perekop.

In order to show that it would not be easy to find the name Maurocastron applied positively to Akkerman, it suffices to point to the fact, that late Byzantine writers of the xvth century, after a use of the name Mocastro by the Italians during ages, still name the city at the Dniester estuary the « White City » (3).

(1) We find the form Alatana in *Die Chroniken d. deutschen Städte, Nürnberg I*, Lpz. 1862, p. 103, and Alathena in the *Travels of Schiltberger* (ed. TELFER and BRUUN, Lond. 1879, pp. 49.79; ed. LANGMANTEL, *Bibl. d. litter. Vereins in Stuttgart*, CLXXII, Tübing. 1885, pp. 46.63). Cp. BRUUN I, p. 131, 207. Latania appears on the map of Andreas Walsperger of 1448 (*Zschr. d. Ges. f. Erdk. zu Berl.*, vol. 26, 1891, tab. 10). The Libro del Conosçimiento (see above, *Byzantion* XII, pp. 465, sqq.) writes « mar de letana » for the Azov Sea (pp. 102. 103 Jiménez). Cp. K. KRETSCHMER in the cited volume of the *Zschr. d. Ges. f. Erdk.*, p. 380, fn.1 ; *Die ital. Portolane* etc., p.645, s.v. Tana.

(2) *Zap. Odessk. O-va ist. i drevn.*, t. 33, Od. 1919, p. 18.

(3) PHRANTZES, p. 308 Bonn : *Ἀσπρόκαστρον* ; CHALCOCOND., p. 131 Bonn, p. 122 DARKÓ I : *Λευκοπολίχνη*. The latter historian starts by

The way in which the strange metamorphosis from a « White City » to a « Black City » occurred puzzled many historians. I will mention only the most recent solution, proposed by the late A. L. Berthier de Lagarde (o.c., pp. 16-7) and which essentially consists in that he shows on three facsimiles (1) that the transcription of Albocastro in Gothic letters used on Genoese documents could easily be misread as Mocastro.

That Akkerman is being named Maurocastro on medieval maps is a mere illusion. The name actually read is maůcastro, maňcastro, moncastro, m^{o}.castro, mocast^{o}, monchastro, m.

this name his list of *Russian* (Sarmatian in his own terminology) cities, although being aware that it is the residence of the ruler of Black Bogdania (Moldavia) : p. 134 Bonn, p. 125 DARKÓ I. We saw (*Byzantion*, XII,p. 158, fn. 2) that also in some earlier Greek documents Bessarabia is considered as Russian (cp. the Franciscan lists) or Russo-Vlachian. Another and earlier xvth century document considering Bessarabia as Russian land is the well known Lublau treaty between Emperor Sigismund and king Władysław Jagiełło of Poland in 1412 on the prospective partition of Greater Moldavia. It considers Bessarabia separately from Moldavia proper and assigns it (with the exception of a strip approximately corresponding to « New Bessarabia » of 1856-1878 !) to Władysław on terms identical with the status established by the treaty for Podolia and southwestern Russia in general. For the text of the treaty see V. A. ULIANITZKI, *Mat-ly dlia ist. vzaimn. otn. Ross., Pol., Mold., Val. i Turcii v XIV-XVI vv.* in *Čten. v Imp. Mosk. O-vě ist. i dr. ross.* etc., 1887, kn. 3,I,1, pp. 22-4 ; J. DŁUGOSZ, *Op. omn.*, t. 13 (*Hist. Polon.* t. 4), Crac. 1877, p. 137, and elsewhere.

The treaty of 1412 (March 15) was signed in Lublau or Liblaw (Hung. Libló), now L'ubovňa in Slovakia (on the Poprad), and not in Lublin (Poland), as Prof. BRĂTIANU thinks (pp. 122, fn. 1. 123). Cp. W. ALTMANN, *Die Urk. Kais. Sigmunds* (*Regesta Imperii XI*), vol. 1, Innsbr. 1896-7, p. 13, No. 199 ; N. IORGA, *Chil. şi Cet. A.*, pp. 76. 84-5.

Also the Russians themselves considered Akkerman as belonging to their country. Cp. the curious addition to the text of the famous Pilgrimage of Daniel the Monk (XII-th cent.), appearing in some MSs : ot Tzariagrada priidokhom... ko Bělugradu v Russkuiu zemliu... i do grada Kieva doidokhom. a ot Kieva do Moskvy grada doidokhom (M. A. VENEVITINOV, *Khožđenie igumena Daniila* etc., St. Pet. 1877, pp. 129-30 ; *Sborn. otd. russk. iaz. i slov. Imp. Ak. N.*, t. 51, No. 4, St. Pet. 1890, pp. 3-4). Cp. also above, p. 25, fn. 2.

(1) Picked out from those given in *Atti* 6, Genoa 1868, betw. pp. 832-3, tav. II (1 facs.), and 7^{1}, 1871, betw. pp. 872-3 (2 facs.).

castro etc. (Nordensk., *o.c.*, pll. IX; XII 1; XVIII 1, 2; XIX; XXII; XXVI, 2; XXIX; XXXIX; XLIII). The circle over the *n* or *u* arose either instead of *o* in mocastro, or from the superscribed hyphen very often used in medieval writing instead of the letter *n* (mōcastro for moncastro). Also the *n* has been often mistaken for a *u* by copyists of maps. As for a complete reading maurocastro west of the Dniester, I met it only on one map of Nordenskjöld's Periplus (pl. VI, fig.9), namely on the Viennese copy of the portulano of Pietro Vesconti, of 1318 A.D. reproduced also, e.g., on pl.III of the Append. to Prof. Brătianu's book and on the 2nd pl. of the Append. to Bruun II). It is easy to see from the situation and orientation of the name inscription that it may relate also to a city on the *eastern* bank of the Dniester. The case is analogical to another on the same map, and also on the map of the same author and drawn at about the same time (c. 1320; Nordensk., *o.c.*, p. 33, fig. 13), where the name *Vecina* is written north of the Danube but relates to the city south of it (1). In the latter map, and also in the Venetian copy of the same 1318th year portulano (reproduced, e.g., in Prof. Brătianu's Recherches sur le comm. gén. etc., pl. I at p. 118, and, in fact, in the discussed book on Vicina, App., pl. IV) the name Mauro castro relates quite unmistakably to a city *east* of the Dniester, as also on the Pinelli-Walckenaer portulano (Nordensk., *o.c.*, pl. XVI 2).

The decisive testimony against the identity of Maurocastron with Akkerman, which has been agreed upon by generations of historians, is the fact that the geographical lists of the Franciscans positively mention both Album Castrum (of whose identity with Akkerman no doubt is possible) and Maurum Castrum; moreover, they place them in different Vicariates (cp. above, *Byzantion*, XII, p. 164).

No definite location can presently be pointed out for *this* Maurum Castrum, but there can be no doubt that one or several specimens of « Black City » existed, being, naturally,

(1) The question gave origin to a controversy between Prof. BRĂTIANU (p. 63, fn. 1) and N. GRĂMADA, in which it is the latter who is right, as far as I can see without having read GRĂMADA's article. Cp. above, p. 26, fn. 3.

not identical with Akkerman, which has been always a White City only. The difficulty in locating this Black City comes precisely from the frequent occurrence of the name, applied to apparently different places.

The Russian list of Danubian cities (which, as we saw, contains, besides cities of Bulgaria, Dobrudja and Bessarabia, also places on the left side of the Dniester, as Nečun) names a Černь after Bělgorod-Akkerman. Here it may be recalled, first of all, that Očakov was called sometimes (1) by the Turks Kara-Kermen (usually Ozu, Uzu). Further, the city of Grigoriopol on the left bank of the Dniester, founded in 1792 and named so in the memory of the famous Prince Potiomkin, is being called Černa by its inhabitants (2). It is situated where the rivulet Černaia Dolina empties into the Dniester and also at the end of a range of hills named Čornitza (acc. to the Russian 10-verst map, sheet 19, ed. 1911). The geographical detail of an Album Castrum and a Nigrum Castrum, situated on the two sides of the Lower Dniester, did not escape the encyclopedic knowledge of a Nicolaus Cusanus (3).

Among the castles near the left bank of the Dniester, to which Grand Duke Svidrigailo of Lithuania succeeded after Vitovt the Great, a Czarny Grod somewhere between Sokoletz (4) and the Black Sea littoral is mentioned (Bruun

(1) But only from 1492 on, according to P. P. SEMENOV (Tian-Šanski), *Geogr.-statist. slov. Ross. imp.*, t. 3, St. Pet. 1867, pp. 737-9. Another Černь is mentioned in the Russian list in the region of Kiev.

(2) P. SEMENOV, *o.c.*, t. 1, St. Pet. 1863, p. 690.

(3) Cp. his map of 1492 A.D. in NORDENSK., *o. c.*, pl. XXXV, or *Sitzber. d. kön. böhm. Ges. d. Wiss., Cl. f. Phil., Gesch.* etc., Jahrg. 1895, Prague 1896, append. to the first article of Jindř. Metelka. The map represents the Pruth and the Dniester as starting from a common point — an idea inherited from the geography of Ptolemy, of whose theories Nicolaus was an ardent propagator.

(4) Sokoletz is probably identical with Sokoli Brod, or Astangrad (Turk. astan = Slav. sokol, hawk), the castle on the Lower Dnieper repaired by the Turkish government about 1627 (E. HURMUZAKI, *Documente priv. la ist. Rom.*, Suppl. II, vol. 2, Buchar. 1895, pp. 545. 563. 575). Cp. A. A. KOČUBINSKI, *Zap. Imp. Novor. Univ.*, vol. 74, Odessa 1899, p. 229. The name of Hasłan-gorodok, burnt by the Zaporogian Cossacks in 1576 (A.V. STOROŽENKO, *Stefan Batorii i dněprovsk. ka-*

I, p. 174/250). Somewhat later a diploma granted by King Władysław III of Poland (of Varna memory) in 1442 to Frederick (alias Theodoryka) Buczacki (1) mentions a castra... Czarnigrad, ubi Dniester fluvius... mare intrat. Ruins named Czarna are shown in the atlas of G. de l'Isle (Antw. 1730), maps 74.76. Also in the valuable atlas of Poland by Rizzi-Zannoni (1772) a Iegni-Czarna is shown on the Dniester, opposite the Bessarabian village Purkary (map 24).

It may also be worth mentioning in connection with the frequency of « Black » spots in the topography of Scythia, that there exists, unnoticed to this day by antiquarians, on the Black Sea shore, between the limans of Tiligul and Berezanь, a village named Adžiask, whose name calls to mind the tribe of Asiacae (Pomp. Mela II, 1,11) and the river Axiaces (2), which is most probably identical with the Tiligul. The first part of these names (aχš?) means (3) « dark », « black » in Iranian and Thracian languages (4). A tributary of the upper Tiligul bears the characteristic name of Melanka. — We already had occasion to mention the Black Bulgarians of the xth century in the steppes east of the Dniester (pp. 39 sqq.).

zaki, ap. M. LIUBAVSKI, *Mém. de l'Acad. d. Sc., Cl. hist.-phil.*, Sér. 8, t. 8, N°. 8, St. Pet. 1908, p. 151), must be corrupted from Hastangorodok.

(1) Edited in M. GRUŠEVSKI, *Barskoie starostvo*, Kiev 1894, p. 26 (inaccessible to me). Cp. his *Istor. Ukrainy-Rusi*, vol. 6, Kiev-Lemberg 1907, p. 607 ; A. I. MARKEVIČ in *Zap. Odessk. O-va* etc., t. 17, 1894,II, pp.19-20 ; Al. JABŁONOWSKI, *Źródła dziejowe*, t.22, Wars. 1897, p. 725. — The latter work shows several more « Black Cities » in its alphabetical index.

(2) PLIN. *Nat. Hist.*, IV, § 82 ; POMP. MELA, II, 1 7 ; PTOL. III,5, 6. 14. Missing in M. VASMER's list of Iranian names in his *Untersuchungen üb. die ältest. Wohnsitze d. Slav.*, I, Lpz. 1923, p. 64.

(3) As for -iakes, it should be noted that the true name of the harbor *Ἰσιακῶν λιμήν* may have been *Ἰακῶν λιμήν* : see C. MÜLLER, *Geogr. Gr. Min.*, I, app. crit. ad p. 397, 4.

(4) M. VASMER, *o.c.*, p. 20 ; *Osteurop. Ortsnamen (Acta et Commentation. Univ. Dorpatens. B, Humaniora.* I, No. 3), Dorpat 1921, pp. 1-6 ; D. DEČEV, *ZONF* 7, pp. 193-9. Cp. G.I. BRĂTIANU, *Rech. sur le comm. gén. etc.*, P. 1929, p. 16, fn. 3.

The Libro del Conosçimiento (p. 102 Jim.) names a Maurocastro between Vecina and Lobo, i. e. lo Bo (Bouo, Porto Buo etc., the Bug liman : see Kretschmer, o. c., p. 642, s. v. Buon). This is probably Černь of the Russian list, on the eastern bank of the Lower Dniester.

A Maurocastro is named in a late addition to a very old Notitia Episcopatuum (1).

A Maurocastron probably existed also in the Crimea. In a Notitia Episcopatuum of the VIIIth century, published by C. de Boor (2), we find, as belonging to the diocese of Gothia, the see of *τοῦ Χαρασίου ἐν ᾧ λέγεται τὸ Μάβρον ναιρῶν.* The latter name De Boor reads as *Μαῦρον νερόν* (Black rivulet) (3), and there can be little doubt but that the preceding *Χαράσιον* is equivalent to the Turkish form Kara-Su. The name survived from the Khazars, who were comparatively recent arrivals at that time, or from the Kutrigurs or Utigurs of the VIth century (4). On Italian medieval maps we find the name as Mauronero (Bruun I, p. 86 162). As for the ear of Levantine Italians « nero » (5) was a useless tautology after « mauro », it soon fell out to give place for the more definite « castro ». It will therefore be reasonable to look for this Maurocastro on the river Černaia, memorable by the victory of the Allies over the Russians (Aug. 4 16, 1855). It cannot be Karasubazar (6), as the latter is named Carason or Barason by the Franciscans. Ruins of an old city on

(1) F. NAU, in *Rev. de l'Or. chrét., Recueil trim.*, 2e Sér., t. 4 (14), Par. 1909, p. 212, fn. 2, N°. 72.

(2) *Zschr. f. Kirchengesch.*, vol. 12, Gotha 1891, pp. 533-4. Cp. also W. TOMASCHEK in *Zschr. f. österr. Gymnas.* 27, Vienna 1876, p. 344.

(3) *νερόν* corresponds to the ancient *ναρόν* and to *νερόν* of the modern Greek. Cp. E. A. SOPHOCLES, *Greek Lexicon* etc., Cambr., U.S.A., 1914, p. 782, s.v. *νηρός*.

(4) Cp. Gy. MORAVCSIK in *Magyar Nyelv* 23, Bp. 1927, p. 269.

(5) For *νηρόν* > ncró see G. ROHLFS in *Byz. Zschr.* 37, 1937, p. 49.

(6) For an opposite opinion see P. BURAČKOV in *Žurn. Min. Nar. Pr.*, Aug. 1877, pp. 209-212 ; A. A. VASILIEV, *The Goths in the Crimea*, Cambr. 1936, p. 98.

the Černaia, about 2 km. north of Inkerman, appear on the Russian 10-verst map (sheet 49, ed. 1911) (1).

Doubts as to the identity of Maurocastron with Akkerman have been raised long ago (2).

We cannot enter here into a more detailed analysis of the long series of the names of Akkerman in different languages. We are only taking the opportunity to call attention to the fact that some Russian scholars saw Bělgorod-Akkerman in the famous, but not yet definitely located city of the Antae, built for them by the Byzantines somewhat after 546 A.D., to be used by this Slavonic nation for barring by its walls the way to the Balkans for the Hunnic hordes (Procop. VII, 14, 32-3) (3). The present writer, who shares this opinion, is preparing the publication of a work, where this assertion will be confirmed by a detailed analysis of the texts of Jordanis, Procopius and other sources. The argumentation will be extended principally in two directions. Firstly, we hope to have proved that the Protobulgarian Huns lived between the end of the vth century p. C. and the arrival of the Avars only near the Azov Sea and *not* on the Balkans or in Transylvania, as is generally assumed on the basis of erroneous translations and interpretations of Jordanis, Comes Marcellinus, Ennodius and others. The fortress of the Antae, named Turris by the Byzantines, therefore could not possibly have been situated near Turnu Măgurele in Little Wallachia or in the Carpathian mountains, as many historians believe, if

(1) See also the above (p. 40, fn. 2) cited work of F. WESTBERG, pp. 49-54, and BRUUN, II. p. 217, and in *Zap. Imp. Ak. N.*, t. 2, St Pet 1874 p 31

(2) P. GOLUBOVSKI, *o.c.*, *Univ. Izv.*, Kiev, Dec. 1883, pp. 700-03; M. S. DRINOV in *Trudy 8-go Arkheol. Sŏězda v Mosk.* 1890 g., t. 4, Mosc. 1897, p. 170; Fr. WESTBERG in *Viz. Vrem.* 15, 1910, pp. 99-100. and on the pages cited in the preceding footnote

(3) BRUUN I, p. 167/243 and in his notes to the Travels of Schiltberger, Lond. 1879, p. 245; also in *Sitzber. d. kgl. bayer. Akad. d. Wiss.*, Jgg. 1870, vol. 2, Munich 1870. pp. 228-230; GAVR. LASKIN in his Russian translation of *De admin. imp.* (*Čten. v Imp. O-vě ist. i dr. ross. pri Mosk. Univ.* 1899, kn. 1, III, 2), p. 223; Prof. Nik. Iv. PETROV in the historical part of *Bessarabia*, ed. P. N. BATIUŠKOV, St. Pet. 1892, p. 16. Cp. G. MANOJLOVIĆ in *Rad Jugosl. Akad.*, 187, Agram 1911, p. 50.

it was to serve its purpose. The situation of Akkerman, on the contrary, was as good for the protection of the Danube mouth from an attack from northeast in the VIth century, as it was later during the Turkish domination. Secondly, we affirm that the *Sarmatian* campaign of Emperor Trajan, as also the Sarmatian campaigns of Domitian (that of 92 A.D., as has been already pointed out in the present work (p. 11. fn. 5) and Hadrian, were directed against the Sarmatians of Bessarabia, and not against those of Lower Hungary (between Theiss and Danube), as is generally believed. For this reason Procopius' obscure allusion to the foundation or rather restoration of Turris by Emp. Trajan (1) need not necessarily have had in view Dacia, and may refer to Bessarabia, where the Emperor may have visited on this occasion the old Greek city of Tyras, or Tyris, and taken care for strengthening the security of this city against future attacks of the barbarians. To realize that one of Trajan's campaigns on the Lower Danube has been directed against Sarmatians, and not against Dacians, to whom, incidentally, neither Bessarabia nor Great Wallachia ever belonged, may have a certain importance for the much discussed problem of the monument of Tropaeum Traiani (Adamklissi in Dobrudja).

In certain quarters it will cause resentment, that the present work avoids using that name of Akkerman, which is being officially used by the Rumanian administration of Bessarabia since its occupation in 1918, and which Rum anian historians are endeavoring to introduce into the historical literature of the West instead of the generally accepted Turkish name. The reason we do so is that there are still less grounds for the introduction of the name Cetatea Albă in serious literature, than for that of the great number of other « nationally » reformed names that flooded it since the end of the war. The name Cetatea Albă not only gives nothing semantically different from Akkerman or Bĕlgorod, but is also nothing more than a mere and late translation of these names, based upon hardly any old documentary evidence. In a brochure of

(1) PROC. VII, 14, 32: *Τραιανοῦ τοῦ Ῥωμαίων αὐτοκράτορος ἐν τοῖς ἄνω χρόνοις αὐτὴν δειμαμένου.*

Prof. N. Iorga (1) I read that « en 1330 il y avait un gouverneur tatar a Maurokastron, que les Roumains appelaient déjà « La Cité Blanche » (« Cetatea Albă ») ». In this form Iorga's statement is surely incoherent with historical possibility, as the Moldavian principality, being founded only in 1359 (2), did not extend east of the Prut river until late in the end of the XIVth century. The mention of Bĕlgorod in the list of Russian cities is certainly older than the existence of Dragošian Moldavia. But also in a more general sense the name of Cetatea Albă has no historical tradition or value. The oldest mention of it I was able to find is that in the chronicle of Ureki (3). But this edition of E. Picot, remarkable as it is for its thoroughness and learning, was not made from original manuscripts. It also seems suspect that the name of Cetatea Albă is cited by Cantemir, in his Description of Moldavia, as a name given to the city by its inhabitants, although at his time Akkerman had been for centuries under Turkish domination (4). Besides, one is amazed by the fact

(1) *La vérité sur le passé et le présent de la Bessarabie,* Paris 1922, p. 5. Prof. IORGA, at the very beginning of his scholarly career, showed the extraordinary ability of writing a whole book on Akkerman and the neighboring cities (*Stud. istor. as. Chil. şi Cet. Albe*), in which the genuine and oldest name Bĕlgorod is mentioned inconspicuously in a few occasional quotations (pp. 41. 82. 198-9. 212. 215) and in two personal titles (pp. 99-100).

(2) Recently Rumanian historians are trying to prolong its existence by a few years, by means of taking little chances with sources and dates. Prof. BRĂTIANU, p. 118, fn. 3, gives a « probable » date of 1325, which has no confirmation either in the Slavo-Moldavian chronicle or in the Annals of DŁUGOSZ, where the first mention of Moldavia refers to 1359 (*Op. omn.*, vol. 12, Crac. 1876, p. 227). Under this year the latter annalist relates a dubious event, which, if altogether true, could have happened only much later. Cp. E. PICOT's note in his edition of Ureki, p. 26. The work of I. MINEA, upon which BRĂTIANU's assertion is apparently based, is not accessible to me. - See also A. CZOŁOWSKI, *Początki Mołd.* etc. in *Kuartaln. Histor.*, t. 4, Lemb. 1890, pp. 258-85.

(3) *Chron. de Moldavie* etc. par GRÉGOIRE URECHI, ed. Ém. PICOT (*Publ'ns de l'École des Langues Orient. Viv.*, 2-me sér., vol. 9), Paris 1878, pp. 58. 84. 96 etc.

(4) Rum. transl. in *Operele Princ. Dem. Cantemir,* t. 2, Buch. 1875, pp. 3. 20. Unfortunately, I never saw the Latin original of the famous work.

that he also calls the city by its Turkish name Akkerman (in order to avoid the detested Slavonic Bielograd, which he attributes to the Poles) or by the « Roman » name Alba Iulia (ibid., pp. 3.9.20). This quite obvious mistake (1) makes it probable that in reality Cantemir himself did not believe very much in « Cetatea Albă »; otherwise he would have invented rather « Civitas Alba » as the Roman name for Akkerman. On the other hand, it is also possible that « Cetatea Albă » is precisely an invention of this old liar and forger, and that his « inconsequences » only betray his bad conscience (2).

I asked an eminent Rumanian scholar for a reference to an early documentary mention of « Cetatea Albă ». All I could obtain was a promise of a search, whose fulfilment proved to be delayed ad kalendas graecas. I therefore have tangible reasons to assert that the name Cetatea Albă is devoid of historical significance, being a free invention of some patriotic historian of recent times, hardly older than the XVIIth or even the XVIIIth century. Also the Latin « calque » Civitas Alba seems to have never been used as a geographical name. Only in a description of the Danubian countries by a Roman

(1) Which, it must be acknowledged, is not CANTEMIR's alone. See, e.g., *Sborn. lětop. otn. k ist. iužn. i zapadn. Rossii, izd. Kommiss. dlia razbora drevn. aktov etc.*, Kiev 1888, p. 204 (in a docum. of 1675); L. LEGER, o. c. (see our p. 37, fn. 1), p. 276, who apparently is following Cantemir. — Alba Iulia is the Latin name for the Transylvanian city now named so by the Rumanian administration. It is named Gyula Fejérvár (sometimes also Károly Fejérvár) by the Hungarians, Karlsburg by the Germans and Bĕlgrad by the Wallachian people; the latter is its oldest and Slavonic name. Historically the name Alba Iulia is used only in the medieval latinity of Hungarian documents. During the Roman domination in Dacia (107-255 A. D.) the place was named Apulum. Cp., e.g., W. TOMASCHEK in *PWRE* 2, coll. 290-1; E. MOÓR in *ZONF* 6, 1930, p. 23.

(2) Unless the priority is to be granted to the stolnik Const. Cantacuzeno who wrote to Count L. F. Marsigli in 1691: « ... Acchierman che vol dire Citta Bianca »; and then added, as under a sudden inspiration: « in Valacco Cittate Alba » (*Mem. Sect. Istor.*, Ser. 2, t. 21, Buch. 1900, p. 72, fn. 1). — I. BOGDAN, *ibid.*, t. 30, 1908, p. 329, fn. 6, brings forth a rival name Târgul Alb from a « suret » (in Rumanian?) dated 1470. — But cp. also A. A. KOČUBINSKI in *Zap. Odessk. O-va ist. i drevn.* vol. 15, Od. 1889, p. 533, fn. 3.

Catholic bishop of Nikopol in Bulgaria, named Philip Stanislavov (1659), we find Civitas Alba as a Latin translation for an Albocastro of the *Italians* (1). It will be noted that this little fact contributes to refute the opinion that the names given to Akkerman by the Italians were equivalent to that of a « Black City ».

The question of the authenticity of the name Cetatea Albă was put first by L. Kritzman in Istorik Marxist, t. VI (34), Moscow (?) 1933, p. 139.

Prof. Brătianu made the discovery of a shortlived Bulgarian supremacy in Bessarabia in the XIVth century, which he conceives as a reward granted by Tokhtá, the Khan of the Kiptchak Horde, to the Bulgarian Czar Světislav for the treacherous murder of Tchaká, son of the famous Nogai (2), which freed the Khan of a dangerous rival. The skilful argumentation of Prof. Brătianu could have supplied one more example of a case established with a tolerable probability upon several testimonies, of which each is dubious in itself. But as in the present instance Prof. Brătianu's evidence is partly dubious and partly decidedly misunderstood, it is impossible to agree with his thesis. The inscription « Burgaria » on the territory north of the Danube, appearing on the maps of Dulcert (1339 ; Nordenskjöld, o.c., pl. IX) and Pizzigani (1367 ; Jomard, Les monuments de la Géogr. etc., Paris 1862(?), nº 46-47 provis.), is not more compelling than « Macedonia » written across Bessarabia on the map of Juan de la Cosa (1500 ; Nordensk., pl. XLIII) or

(1) *Monum. spect. histor. Slavor. meridional.*, vol. 18, Zagr. 1887, p. 265. On Philip Stanislavov see M. G. Popruženko in *Izv. Otd. russk. iaz.* etc., t. 10, St. Pet. 1905, bk. 4, pp. 229-58 ; S. Salaville in *Échos d'Orient*, XV, 1912, pp. 442-8. 481-94.

(2) On Nogai cp. Archimandr. Leonid (Kavelin), *Khan Nogai i iego vliianie na Rossiiu i iužn. slav.* in *Čten. v Imp. O-vě ist. i dr. ross. pri Mosk. Un.*, 1868, kn. 3, pp. 30-42 ; Bruun II, pp. 351-7 ; N.I.Veselovski, *Khan iz temnikov Zol. Ordy Nogai i iego vremia* (*Mém. de l'Ac. d. Sc.*, 8 sér., *Cl. hist.-philol.*, t. 3, No. 6, Pgr. 1922, esp. pp. 23.40-2) ; G. I. Brătianu, *Rech. s. le comm. gén.* etc., Par. 1929, pp. 233 s. The old work on Nogai by P. G. Butkov (*Sěvern. Arkhiv*, part X, pp. 279-298 ; part XI, pp. 1-22), St. Pet. 1824, is not accessible to me.

across Dobrudja on the Catalonian map. We agree with N. Grămada that this is scarcely anything else but the blunder of a cartographer or copyist. — The most untenable of Prof. Brătianu's arguments is based upon a passage of Nicephorus Gregoras (p. 390 Bonn I) relating to the enthronement of Michael, Prince of Viddin, in Eastern Bulgaria, in which he succeeded to Světislav and his son. The expression *πρὸς Μιχάηλον, τὸν διαδεξάμενον τὴν ἀρχὴν τῶν ἐντὸς Ἴστρου Βουλγάρων* cannot be, as the author thinks, a description of the territorial status of Michael's lands, limited to possessions south of the Danube, as compared to those of his predecessor, to whose person alone the possession of Bessarabia shall have been attached by the Tatar khan. One might question why such a status should be considered by a contemporary historian (or annalist, his source) as changed immediately after the succession, when the Khan had no time yet to claim back his gift. Besides, knowledge of such a detail concerning the frontiers of Bulgaria would be rather unusual in a Byzantine historian. What may be true is the explanation given by Xenopol and Philippide and cited by Prof. Brătianu (p. 115), as the old and much discussed expression « Bulgaria beyond the Danube » may have been applied to transdanubian possessions of the eastern and more ancient half of the kingdom. Another possibility is that here Gregoras opposes the principality of Viddin to Eastern Bulgaria by considering the former as lying *beyond* the Danube. The reason could have been that, because of the configuration of the Danube, the straight line (and possibly also some commercial routes) between Constantinople and Viddin *crosses* (twice) the great river. Still more probably the principality of Viddin may have been considered as « transdanubian » because it possessed territories in Little Wallachia. I suppose that particulars on this subject could be supplied from Hungarian sources; meanwhile I must limit myself to pointing out that in the Franciscan lists (e.g., Wadding 9, p. 295) some cities of Little Wallachia are placed in the « Custodia Bulgariae ».

A few other arguments given by Prof. Brătianu in support of his thesis of a Bulgarian domination north of the Danube delta stand and fall with another and much older theory — to wit, of the identity of Maurocastron with Akkerman —,

which the present author hopes to have discredited in this study. The instruction of the Officium Gazariae in Genoa from 1316 (1), prohibiting Genoese merchants from entering the territory of « Fedixclavus, Emperor of Zagora », mentions damages suffered by Genoese citizens in Mauocastro and elsewhere (Brăt., pp. 107-8). As the country in question is specified as Zagora (2), this recalls to the mind that the Genoese maps mention among the maritime cities of Eastern Bulgaria proper a point named Mauro (now Kara Burun south of Varna). At any rate, it is impossible to admit that Akkerman was ever called Maurocastro. Prof. Brătianu will have to either despoil XIVth century Bulgaria of its Bessarabian possessions or, on the contrary, extend them far beyond the Dniester in search of one of the Maurocastrons of South Russia.

Also the corn trading city Maocastro of Pegolotti's Pratica della mercatura (p. 42 ed. A. Evans, Cambridge, USA, 1936) is certainly this Mauro, sited in close neighborhood of other places named by Pegolotti on the same occasion — Asilo (3), Varna and Zaorra (Zagoria). For the latter country Pegolotti cites two harbors — Vezina which is certainly Viza-Laviça at the Kamčiia mouth, despite Brătianu, p. 74, fn. 3)

(1) *Monum. Hist. Patriae*, (vol. 4?), *Leges Municipales*, Turin 1838, p. 382; *Monum. Hungar. Historica*, I, 13, Bp. 1870, p. 469.

(2) On its extent see BRĂT., pp. 138-40.— N. IORGA in *Mem. Sect. Istor.*, Ser. 3, t. 7, 1927, pp. 103 sqq., identifies, in accordance with Brătianu, this Maoocastro (sic) with Akkerman and avails himself of this opportunity to show his contempt for the petty Bulgarian princelet styling himself (?) emperor, although being only a vassal of Nogai and also otherwise vanishing in the dazzling splendor of the contemporary history of the Rumanians. The latter already in the XIIIth century were full-fledged military allies, kind of good-men-Fridays, of the redoubtable Tatars! For the documentary evidence in support of this assertion humorously inclined readers are referred to Iorga's study. Serious students of history will get little instruction from a memoir in which Eltemir is considered to be a son of Smiletz and the Tatar (or Mangup?) prince Demetrius is rechristened to Timur.

(3) Anchialos (cp. EVANS, *ind. alphab.*, s. v. Asilo; TOMASCHEK, p. 305), and not Axillutico-Šabla Burun, as latter is the name of a cape rather than of a trading city. Cp. Sio for Chios.

and Sinopoli, which is of course Sozopolis and not Sinope (1).

Another proof of the existence of a Bulgarian Akkerman in the XIVth century Prof. Brătianu finds in the martyrdom of a Franciscan friar Angelo da Spoleto, killed by Bulgarians in 1314 (2). It seems that Rev. G. Golubovich had formerly a rather sound opinion concerning the perpetrators and place of this martyrdom, when he saw in these Bulgari the well known Volga Bulgars (3). But, of course, there is absolutely no need to make these Volga Bulgars come as far as Akkerman, and to think about the latter city was certainly an unfortunate idea of G. Golubovich (III, p. 65). Fr. Angelo was the Custos of Gazaria (in the Vicariate of Tataria Aquilonaris) ; he therefore had nothing to do in Akkerman, which belonged, as we saw (Byz. 12, pp. 164, 168), to the Vicariate of Russia. His martyrdom must have occurred at a place called Maurum Cas-

(1) Pegolotti wrote his Pratica about 1350, precisely at a time when Sinope was in Seldjuk possession : see, e. g., N. A. Beēs, *Die Inschriftenaufzeichnung d. Kod. Sinait.* etc. (*Texte u. Forsch. zur byz.-neugr. Philol.*, No. 1), p. 50. He therefore hardly could include this city into Romania, nor admit its trade relations with this country. Besides, he does not seem to have known any place on the Pontic shore of Asia Minor but Trebizond. Cp. E. Friedmann in *Abhdln. d. k. k. geogr. Ges. in Wien*, vol. 10, 1913, N° 1, pp. 28-31.

(2) The date is established by G. Golubovich, *o.c.*, III, Quaracchi 1919, p. 65. Wadding 6, p. 109, relates the event erroneously ad ann. 1307, XIV, from the chronicle of Joannes Elemosina (attributed by Wadding to Odorico da Pordenone). Prof. Brătianu's reading (p. 106, fn. 4-5), with a changed punctuation, of the passage in the Provinciale (ap. Golubovich, II, p. 102) disentangles the sentence « Fr. Angelicus de Spoleto pro fide a Bulgaris martirizatus est in Maurocastro », and is certainly correct. The original version of Joannes Elemosina is published by Golubovich, III, pp. 68-72 (see p. 72 on Fr. Angelo) and in the recent edition of Wadding, 6, pp. 678-80 (see p. 680). The oldest mention of Angelo's martyrdom is found in a report sent by Minorites from Caffa in 1323, published by Rev. Michael Bihl and A. C. Moule in *Archivum Franciscanum Historicum*, 16, Quaracchi 1923, pp. 89-112 (see p. 106). An early narrative (not later than 1329) is that given by an anonymous Minorite (Golubovich, II, p. 72).

(3) I cannot find the passage in Golubovich's work from the vague citation by Brătianu, p. 107, fn. 2. — The doubts and reservations of Prof. Brătianu concerning his interpretation of the event, which we find on the same page of his book, are only too well justified.

trum, possibly the same as that mentioned in Provinciale, p. 601, and in Wadding 9, p. 298. — This may not be the only crime of this kind committed by the (Volga) Bulgars, who almost terminate their historical existence with these misdeeds. The quoted report from Caffa (Bihl and Moule, *o.c.*, pp. 94; 108, line 20) knows also of three other Christian victims of their atrocity who suffered death in 1319. The editors of this document had hardly any convincing reason, except the equality of number (the mistaken date 1319 for 1314 in reference to the martyrdom of Arzenga is explained ibid., p. 95), to identify these martyrs with those three who suffered in the Armenian Arzenga (Erzindžan) in the year 1314 (1) named Monaldo, Francesco and Antonio, and to suggest (p. 91, fn. 3) the reading of « Saracens » for « Bulgarians ». It is true that there is no other mention of three martyrs having been murdered by Bulgarians. Moreover, the Volga Bulgarians were sometimes named Saracens, on behalf of their Moslim religion (2). But, after all, there is no evidence of equal weight against the positive testimony on the three victims of Bulgarians, whose mention immediately follows that of similar crimes committed by Saracens (p. 108, line 18), so that a shorter construction could have been used, if, indeed, the Saracens had been instrumental in both cases. Also the two dates, although both of 1319, are not entirely identical (cp. ibid., p. 94). The true sequence of the martyrdoms seems to be this: sometime in 1314 — murder of Angelo da Spoleto by the Volga Bulgarians at Maurocastro; March 15, 1314 — murder of frs. Monaldo, Francesco and Antonio by Saracens in Erzindžan; Lent of 1319 — murder of three unnamed Franciscans by Bulgarians in an unknown

(1) Their story is closely interwoven with that of Angelo da Spoleto. Cp. BRĂTIANU, pp. 106-7; GOLUBOVICH, I, p. 325; II, pp. 61. 66 s. 72. 102. 446; WADDING 6, a.a. 1314, pp. 253-5.680.

(2) ROG. BACON, *Opus Majus*, Lond. 1733, p. 231, or ed. J. H. BRIDGES, Oxf. 1897, p. 366: isti Bulgari de majori Bulgaria sunt pessimi Saraceni. Here Bacon copied WILLIAM OF RUBRUCK *Itin.*, XIX 3 (*Sinica Franciscana*, vol. I, ed. A. VAN DEN WYNGAERT, Quaracchi 1929, p. 212). Cp. J. CHARPENTIER, *William of Rubruck and Roger Bacon* (*Hyllningsskrift tillägnad Sven Hedin*, Stockh. 1935, pp. 255-67), p. 262.

place. The exact date of the last event may be March 29, 1319, given in the report (ibid., p. 105, fn. 12) erroneously for the martyrdom of Erzindžan.

The nation of Danubian Bulgarians is thus being deprived of a doubtful historical claim for southern Bessarabia, but at the same time acquitted of an unjust accusation (1).

Returning to other testimonies brought by Prof. Brătianu in favor of his theory, Maurocastrum, into which Guglielmo Berzesi and Giovanni Musso exported lumber in 1294 (Atti 28, pp. 517. 538) is hardly Akkerman (p. 56, fn. 3 ; p. 57, fn. 1). This kind of goods could be easily and cheaply transported in rafts down the Dniester from the vast forests of middle Bessarabia and was certainly never an overseas trade article. The Malvocastro of the document No. XL in the appendix to Prof. Brătianu's book (pp. 176-7) is probably identical with Mauocastro of Emperor Fedixclavus (see above, p. 64), as also Mahocastro of Atti 28, p. 558 (Brătianu, p. 75, fn. 1).

Finally, a few words must be said about the unfeasible task undertaken, on the basis of a new document, by Prof. Brătianu to whitewash the memory of Stephan the Great of Moldavia from the well known accusation of having robbed the Italian refugees to Akkerman, who fled thither from Caffa, taken by the Turks in 1475 (2). The fact that Stephan mistreated the refugees in his usual cruel and perfidious way stands upon an unshakable documentary basis (3). The

(1) In 1369 five Franciscans were killed in Viddin by Danubian Bulgarians on the instigation of « Greek » Caloghers (monks). Their names are known : see *De conform.*, pp. 335-6. 556.

(2) The same endeavor — and with the same success — inspired as early as 1859 the Rumanian historian Asaki. His exposition of the events is rightly characterized by Bruun (I, p. 239/315, fn. 106 ; cp. *Notices*, p. 78) as an « historical novel ». See also, e.g., HEYD-RAYNAUD, II, p. 404.

(3) Cp. *Castigatissimi Annali... della... Rep. di Genova... per... Mons. Agostino Giustiniano... accuratamente raccolti*, Genoa 1537, Libro Quinto, a.a. 1475, Car. CCXXVIII A : ... certi altri Genoesi... menati prigioni di Caffa a Cōstātinopoli, leuorono le naui a i Turchi ... & cōdussero la naue in Mocastro ... il signor di Mocastro li leuo tutta la pda & li mādo i giupōe fora del suo paese. See also the note of E. Picot in his edition of Ureki, p. 138, and A. VIGNA in *Atti* 7², p. 172. On another and similar exploit of the great Stephan see *Atti* 7¹, pp. 724-5.

Turkish conquest of the Pontic littoral proved to be a lucrative business for this champion of Christianity. Stephan also robbed and maltreated Zacharia Guizolfi, the possessor of Tamanъ near the Strait of Kertch, who fled before the Turks who invaded his principality (Atti 4, pp. CCLVII s.), and forced him to return to Tamanъ (1482). Later Stephan tried to lure him again by promising him a castle in Moldavia. Whether Zacharia had been fooled in this way by Stephan and robbed by him once more in 1487 seems doubtful, as this Zacharia does not seem to have been so silly. But, as a matter of fact, there exists a curious letter from him to Grand Duke John III Vasilievitch of Moscow, dated 1487, in which he narrates his mistreatment at the hands of the hospitable Moldavian prince (1).

As for the fragment of a newly discovered German chronicle (2), quoted now by Prof. Brătianu (p.125) for his pious purpose, the slightest critical attention paid to the naive language of the chronicler reveals that this document speaks against, and not in favor of, the author's thesis. If the young refugees from Caffa came to Stephan with « dy gutter », which latter were carried away by the farseeing prince on « 400 wegen », and if after this the parents of the youths had to send to Stephan money and tiffany for the ransom of their children (whereby these parents shall have been « ser fro »), then the nature of the whole transaction becomes clear without the help of a lawyer, and need no further comment. That many of the so nobly treated refugees remained in Suchava, where they are « noch heyt », is no objection to our interpretation. An example of our own times will show

(1) *Zap. Odessk. O-va ist. i dr.*, vol. 5, Od. 1863, p. 273 ; *Sborn. Imper. russk. istor. O-va* t. 41, St. Pet. 1884, p. 72. Cp. A. A. VASILIEV, *The Goths in the Crimea*, Cambr. 1936, p. 240, fn. 2. — BRUUN, I, p. 216/292, thinks that the trick succeeded only once. — On Zacharia Guizolfi see G. V. VERNADSKI in *Speculum* 8, Cambr., U.S.A., 1933, pp. 450-2, where however his Moldavian tribulations are not mentioned.

(2) *Kronika czasów Stefana Wielkiego Mołdawskiego*, ed. O. GÓRKA, Cracow 1931 (inacessible to me) ; new edition in *Revista Istor. Rom.* V-VI, 1935-6, pp. 56-7. Cp. P. P. PANAITESCU in *Revista Istor. Rom.* I, 1931, pp. 156-60.

that life is full of similar contradictions, and also that history sometimes finds the strangest ways for its proverbial repetitions. When nowadays a citizen of the Soviet State flees the boons of a socialist society and escapes across the Dniester border, he invariably receives an atrocious beating from the Rumanian soldiers, who also bereave him of his remaining valuables. In the cases where he is not murdered by them or, which comes to about the same thing returned by force to the eastern bank of the river he is sent to Rumanian officials who reward him with a legal prison term for an unauthorized crossing of the border. Then, after regaining his freedom, he in very many cases remains on the soil of hospitable Rumania as this is the best or rather the only thing he can do for himself under the circumstances. And he is even « ser fro » when he is able to do so!

New York. J. BROMBERG.

ADDENDA ET CORRIGENDA

à la partie de l'article de Bromberg parue dans Byzantion XII

Page 162, note 2, ligne 2 : *au lieu de* honesty, *lire* honestly. — Page 164, note 1, ligne 12 : *au lieu de alia, lire dlia.* — P. 165, note 2, ligne. 1 : *au lieu de* he, *lire* be ; note 3, ligne 8 : *au lieu de* christian, *lire* Christian. — Page 167, note 1 *continuera comme suit* : A definitive justification for identifying Mulda with Baia is seen by P. P. PANAITESCU, or O. GÓRKA (*Rev. Istor. Rom*, V-VI, 1935-6, p. 47, fn. 4) in Hermann's (the German chronicler of Stephan « the Great » of Moldavia) narrative, under 6977 A. M., on the march of king Matthias of Hungary through Roman on the Seret (at the mouth of the Moldava river) to Mulda — of course, up the Moldava valley. The battle that occurred between Stephan and the Hungarians is located (not by Hermann, but by J. DŁUGOSZ, *Op. omn.*, t. 14, Crac. 1878, p. 496) at Banya (Baia), also situated in the Moldava valley. But the ensuing identification is false, as nothing forces us to admit that the Hungarians already had attained their goal before their meeting the Moldavians. IORGA gives a baseless etymology Moldova-Molde-Moldovabanya in his *Gesch. d. rum. Volk.*, I, p. 159 (cp. p. 267). He refers there 1) to his *Documente rom. din*

arhiv. Bistriței, I, Buch. 1899, pref., p. XIV, with a mention of Moldovabanya from the year 1526; but the name quite obviously denotes a « Moldavian Banya », as different from a Banya in Transylvania (also in *Rev. Istor. Rom.*, V-VI, p. 54, fn. 1, Mulde denotes the *country* of Moldavia; on the contrary, one more documentary mention of the *city* Moldava is given in IORGA, *Docum. Bistr.*, I, p. VIII, n. 47); 2) to *Doc. Bistr.*, II, Buch. 1900, p. 130, where we found, in a pretty chaotic alphabetical index, besides references to the compiler's own reasonings, only one documentary hint — to I, p. 83, No. C (not 120), where merely the name Boia is given. — The identity Molda = Bania has been criticized long ago by a prominent authority on old Moldavia (WŁ. ABRAHAM in *Kwart. Histor.* 16, Lemb. 1902, pp. 192-3). — According to the *Skazaniže vkratcě, o mold. gospodarkěh* of the Voskresenskaïa chronicle (*P.S.R.L.*, 7, p. 258), Dragoš voïevoda nasadi provoïe město na rěkě na Moldavčьi potomъ nasadiša město Bani i inyïe města po rěkamъ. Here the unnamed city on the Moldava river is hardly anything but our « Molde », which is consequently different from Baia. — In connection with the cited topic, Ureche (p. 10 Picot) placed Moldava la locul unde se chiamă acmu satul Bourenii (a home-made etymology in the XVIIIth century style, based upon the legend of Dragoš's mythical hunting, as « bour » — an interesting word nevertheless — means a urcox in Moldavian). I. BOGDAN, *Vechile cronice mold. până la Urechia*, Buch. 1891, pp. 68. 188, inserted « Bourenii » straighthway into his Skazaniže text edition (cp. A. YATZIMIRSKI in *Izv. otd. russk.-ïaz.* etc., t. 9, 1904, bk. 2, p. 267). Lately also Prof. BRĂTIANU appeared in the array of the believers in the ancienty of Bourenii (*Dacia*, 2, Buch. 1925, p. 419). At the same time he also believes that Baia has been the first capital of Moldavia (*Vicina*, p. 119), in other words, that Baia is identical with Moldava. So history is being « made »! — P. 167, n. 2, l. 12: *au lieu de* R. & R. DE VAUGONDY lire (GILLES) ROBERT (DE VAUGONDY) & (DIDIER) ROBERT DE VAUGONDY. — P. 167. n. 2 *continuera comme suit*: The mention of Korčev in the Nikonian chronicle was known already to N. M. KARAMZIN (*Isl. Gos. Ross.*, t. 5, note 12; ed. Eynerling, bk. 2, St. Pet. 1842, notes, col. 8). As Koršev is the old Russian name also for Kerč in the Crimea, and as the dimensions of Olgerd's campaign could by no means justify a penetration of the Lithuanians into the very heart of Tataria, the historiographer proposed a correction of the name to that of Ržev (as from ko Rševu) in the former Government of Smolensk. — Following J. v. HAMMER-PURGSTALL (*Gesch. d. Gold. Horde* etc., Pesth 1840, p. 297), BRUUN (I, pp. 171-3/247-9; *Notices*, p. 50) and N. IORGA (*Stud. ist. as. Chil.* etc., p. 38) assume 1333 as the date of Olgerd's campaign, and BRĂTIANU (p. 114) again follows therein IORGA, although O. GÓRKA had warned him against this mistake in *Przegląd Historyczny*, t. 30 (Ser. 2, t. 10), Wars. 1933, p. 353. M. GRUŠEVSKI, *Ist. Ukr.-Rusi*, t. 4, Kiev-Lemb. 1907, p. 79, fn. 2, does not know the site of Korčev. See

also N. V. MALITZKI, *Zamětki po epigr. Mangupa (Izv. Ross. Akad. Ist. Mat. Kult.*, fasc. 71), Lgr, 1933, pp. 11-14 ; A. A. VASILIEV, *The Goths in the Crimea*, Cambr. 1936, pp. 184-5. For a complete treatment of the questions connected with Olgerd's battle (at Siniia Vody — Blue Waters) and the capture of Korčev see St. M. KUCZYŃSKI, *Sine Wody* (in *Księga ku czci O. Haleckiego*, Wars. 1935, pp. 81-141). Also this latest student has no idea of Korčev in Bessarabia, whose namesakes known to him, by their unfitness to the geographical frame of Olgerd's campaign, make him suspect that the mention of Korčev on this occasion is a misunderstanding. — There exists another Korčev on the *left* bank of the Dniester, 3-4 km. northwest of the city of Dubosary (this is one of several instances of transportation of geographical names across the river). For both Korčevs on the Dniester see, e. g., the Russian 10 verst map, sheet 19, ed. 1911. — P. 167, n. 3, l. 1 : *au lieu de* into labial, *lire* into a labial. — P. 172, *texte*, *dernière ligne* : *au lieu de* ingenuous, *lire* ingenious. — P. 172, n. 5 *continuera comme suit* : For the meaning of *πρόεδρος* and Luke's titular metropolitanate see S. SALAVILLE in *Échos d'Or.*, t. 29, 1930, pp. 416-36, esp. p. 426, fn. 11. — P. 175, n. 1 : *continuera comme suit* : N. BĂNESCU in *Byz. Zschr.* 36, 1936, p. 117, is nevertheless wrong in thinking that Anna's *περὶ τὸν Ἴστρον* can be translated otherwise but « sur le Danube ». The « typischer und häufiger Ausdruck bei Anna Komnene, so oft sie über die Städte in der Donaugegend spricht » is used by her only and alone in the two cases discussed (of Great Pereiaslav and of Silistria), where her *περὶ τὸν Ἴστρον* apparently corresponds to two different realities, so that no inductive rule can be derived with certainty. We are therefore forced to admit that in the case of Gr. Pereiaslav Anna is simply mistaken. — P. 179, n. 2, l. 5 : *au lieu de* Izu, *lire* Izv. ; l. 6 : *au lieu de* Kamčiia, lire Kamčiia ; n. 4, l. 4 ; *au lieu de Atheus*, *lire Athens*. — P. 180, n. 1, l. 2 : au lieu de É 45, lire § 45. — P. 450, n. 1, l. 1 : *au lieu de* 3-rd ed., *lire* 2nd ed. *Le sigle* L3 *est néanmoins justifié par l'existence d'une édition séparée* de la *Chronique Laurentienne, datant de* 1897. *Aussi l'édition de la Chronique Hypatienne de* 1908 *citée partout dans l'article, devrait être désignée par* H 3 *plutôt que par* H 2, *à cause d'une édition séparée de* 1871. *Une nouvelle édition de cette chronique est en cours de publication dans le P. S. R. L.* — P. 452, n. 1 *continuera comme suit* : Subsequently I find references to this topic of Tatiščev given by P. BURAČKOV in *Žurn. Min. Nar. Pr.*, Aug. 1877, p. 224, and by Jos. SENIGOV in *Čten. v Imp. O-vě ist. i dr. ross*, etc., Mosc. 1887, bk. 4, III, p. 319. — Po. 155-6, n. 2 ; *fin* : *au lieu de* pp. 105-6, *lire*, pp. 150-2. — P. 458, n. 1, l. 6 : *au lieu de* 1982/9, *lire* 1928/9. — Pp. 458-9, n. 3, *dern. ligne* : *au lieu de* 45, 1931, *lire* 54, 1934. — P. 461, n. 1, l. 3 : *au lieu de* subsequantly, *lire* subsequently. — Pp. 464-5. n. 5, l. 13 : *au lieu de Pevěstь*, *lire Pověstь*. — P. 466, n. 1 *continuera comme suit* : On the value of the Libro cp. also C. C. ROSSINI in *Bollett. d. R. Soc. Geogr. Ital.*, Ser. 5, vol. 6, 1917, pp. 656-79. — P. 473, *texte*, *dern. l* : *au lieu de* excludin, *lire* excluding.

J. B.

Note de la Direction.

Byzantion accueille toutes les controverses à condition qu'elles soient à la fois scientifiques et courtoises. L'idéal serait, évidemment, que le préjugé national ou politique ne jouât plus aucun rôle dans les disputes savantes sur l'histoire ou la géographie, même et surtout des régions balkaniques. — Mais d'autre part une tendance avouée, affichée, est moins dangereuse qu'une tendance dissimulée et perfide. M. Bromberg, dont le très long travail contient des observations justes et fines et des trouvailles intéressantes, écrit malheureusement ad probandum, *et sa thèse est en partie tout au moins politique. J'aurais été tenté de supprimer purement et simplement quelques passages choquants, et non pas seulement pour des Roumains ; mais tout regrettables qu'ils sont, il m'a paru utile de les conserver dans l'intérêt même de la critique et de la vérité. J'ai voulu donner aussi la parole,* ad caudam et venenum *du mémoire de M. Bromberg, à un savant très compétent dont tous nos confrères apprécient l'érudition et l'objectivité, je veux dire M. Bănescu, sans préjudice de la réponse promise par M. G. Brătianu.— J'aurais moi-même beaucoup d'observations à faire. M. Bromberg donne souvent dans la fantaisie pure, surtout quand il touche à la philologie et à la linguistique, qu'il manie en amateur: ce qui ne l'empêche pas de juger les autres — y compris les maîtres — avec une juvénile impertinence. Exemple : ses pages* 21-22, *dans le présent fascicule de* Byzantion, *où des phénomènes de tout ordre sont mêlés comme à plaisir (alternance phonétique* b-m *et confusion purement paléographique* μ-β *dans la minuscule grecque). A nos lecteurs d'apprécier.*

FANTAISIES ET RÉALITÉS HISTORIQUES

(Réponse aux « Toponymical and Historical miscellanies » de M. Bromberg).

M. Bromberg vient de publier, dans cette revue (1), un long et prétentieux article : « *Toponymical and Historical miscellanies on Medieval Dobrudja, Bessarabia and Moldo-Wallachia* », au cours duquel il essaie de reviser presque toute la toponymie généralement fixée du territoire des Bouches du Danube. Il y propose de bizarres étymologies, destinées à renverser ce que le bon sens de beaucoup de chercheurs a déjà établi, et ajoute au produit de sa fantaisie toute une série de considérations historiques absolument tendancieuses, pour soutenir, avec une passion qui n'a rien à voir avec la science, la « thèse » qu'il s'est imposée : à l'entendre, la Bessarabie, et même toute la Moldavie, serait « historiquement un ancien pays russe ». Cette idée est développée avec acharnement à travers ses pages touffues, bourrées d'une érudition qui ne recule même pas devant les sources les plus discutables. Cette tendance saute aux yeux dès le début ; l'auteur a eu la belle franchise de ne pas la masquer. Il fait la guerre à tous les historiens roumains qui ont dit un mot sur les questions qu'il soulève, il les invective sur le ton le moins convenable. La dernière page de son article est une offense à l'adresse de l'armée roumaine et des autorités de l'État. M. Jorga occupe la place d'honneur dans cette offensive fougueuse du savant de New-York ; à côté de lui, M. G. Brătianu, et pour cause, devient l'objet des plus violentes charges.

De telles explosions ne méritent, certainement, pas de

(1) Tome XII (1937), pages 151-180 ; 459-475 ; tome XIII (1938), pages 9-71.

considération. Si néanmoins nous en tentons l'examen, c'est d'abord pour montrer que la seule accumulation de renseignements, si riche soit-elle, ne suffit point à élucider les questions complexes que nous pose souvent la science ; c'est ensuite pour rappeler à notre polémiste que la passion ne peut remplacer la méthode et l'esprit critique.

I. La « Bitzina caucasienne »

M. Bromberg commence son offensive par la « Bitzina caucasienne ». C'est un problème devant lequel d'autres savants également se sont arrêtés, mais avec plus de prudence. L'auteur s'efforce de prouver l'existence de cette Bitzina du Caucase comme métropole de l'Église orthodoxe. Tout ce que nous savons de la Vicina danubienne est attribué à l'autre. Mais aucune liste n'en fait mention, nous ne pouvons trouver aucune trace de l'existence d'un évêché ou d'une métropole de ce nom au Caucase. L'auteur se fonde avant tout sur le fait que, dans la liste des évêchés de l'époque d'Andronic II Paléologue, Vicina est mentionnée dans cet ordre : 97 : *ὁ Ζιχχίας* ; 98 : *ὁ Βοσπόρου* ; 99 : *ὁ Βιτζίνας* ; 100 : *ὁ Σουγδαίας*. Situer Vicina dans la Dobroudja, ce serait causer une étrange interruption « de l'ordre géographique naturel », affirme l'auteur. L'ordre hiérarchique ne lui dit rien. D'après sa théorie, comme Mesembria suit immédiatement, il faudrait la placer, elle aussi, au Caucase. Un argument de la même valeur est tiré de l'acte N° 41 (a. 1317-1318) de Miklosich-Müller. Il y est dit que le patriarche, pour aplanir le différend entre les deux métropolites de Crimée, décida une enquête locale, confiée aux prélats voisins, les *ἀρχιερεῖς* d'Alanie, de Vicina, de Zichie et de Matracha. « Now- — exclame M. Bromberg — a voyage from Dobrudja to the Crimea or possibly to the northern Caucasus in the xivth century would have been quite an achievement even for an young warrior or merchant. To send an elderly clergyman on such an errand for the investigation of a local incident would have been something rather unusual in church history » (p. 160). L'argument n'est pas sérieux. L'auteur a la précaution de rapporter à Vicina sur le Danu-

be les actes de la collection Miklosich-Müller dans lesquels ce siège est mentionné à côté de ceux de la même région : « This is why in the Miklosich-Müller collection No No 98, 106 and 124, where Vicina is mentioned only in the enumeration of the Synod members, cannot refer to the Caucasian city ». Mais, pour être conséquent, l'auteur devrait chercher aussi la Valachie dans la région du Caucase, car, dans quelques documents de la même collection (le numéros 444, 461, 465 du tome II), ὁ *Μαυροβλαχίας* trouve mention après ὁ *Σουγδαίας*, ὁ *Χερσῶνος*, ὁ *Ζηχχίας*.

La Vicina des listes Franciscaines ne pourrait être aussi que la même Bitzina du Caucase, Pityos-Bičvinta-Soteriupolis (Pitzunda). Sur l'une de ces listes, on lit : « Vicina juxta Danubin » ; notre savant écarte l'embarras, en déclarant que cette remarque a pu être insérée d'après quelque mention dans la littérature ou la correspondance des Franciscains, justement pour la distinguer de son homonyme caucasienne (!).

Une longue digression nous conduit auprès du Dniester par des bourgs et des villes placés dans ces listes dans le « vicariat de Russie » (Licostomo et Albo castro aussi). Et l'auteur de conclure : « it may therefore be assumed with certainty that the Dniester in its middle and lower part was the western boundary of the latter Vicariate, which exactly corresponds to the political fact that the Dniester was considered for centuries as the frontier of Russian lands (dans la note : « as the *eastern* frontier! I would like to be correctly understood at this topic, especially by Rumanian historians »).

Inutile de faire savoir au terrible critique que vicariat religieux et souveraineté politique sont deux choses tout à fait différentes. Mais, à cette ignorance des circonstances historiques, nous devons opposer quelques passages d'un travail fondamental sur la colonisation slave du côté de la Mer Noire : Hrušev'skyj, *Geschichte des ukrainischen (ruthenischen) Volkes* I. Bd., Leipzig 1906. Après avoir retracé l'expansion de la population slave des Carpathes N.-E. vers l'Est, l'auteur montre combien l'invasion des hordes turques (Petchénègues et Cumans) a anéanti la « colonisation » des steppes du Sud, vers la Mer : « Das gemeinschaftliche Zu-

sammenleben mit der zahlreichen, sehr kriegerischen und räuberischen Horde der Pečenegen erwies sich für die ukrainische Steppenbevölkerung als zu schwer, und das Ergebniss war die Migration der überwiegenden Masse der Steppenbevölkerung in ruhigere Gegenden. Leider entzieht sich dieser ganze Prozess unserer Beobachtung : die Kijever Chronik beginnt von den Pečenegen erst da zu sprechen, wo sie durch ihre Ueberfälle die Gegenden Kijevs zu verwüsten anfangen, was erst in der zweiten Hälfte des x. Jhdts. geschieht. Das einzige Detail aus dem Steppenleben, das uns die Quellen überliefern, sind die Schwierigkeiten, welche die Pečenegen auf den Steppenwegen verursachten. (La mention des relations données par le Porphyrogénète sur la triste situation pour les caravanes russes de la Steppe). Alle anderen Verhältnisse des ehemaligen Lebens in den Steppen und in den an die Steppen angren enden Ländern können wir höchstens aus den späteren kumanischen Zeiten vervollständigen : die unaufhörlichen Ueberfälle auf die Städte und Dörfer, die in ewiger Angst und stets kriegsbereit leben mussten ; das Gefangennehmen während der Ueberfälle einer grossen Anzahl von Sklaven, die in den Häfen von Krim als Arbeiter verkauft und nach fremden Ländern versendet wurden, und das Erschlagen aller zur Arbeit und zum Verkauf ungeeigneten Gefangenen ; das Verwüsten der Ansiedlungen und als Ergebniss — die Flucht der Bevölkerung und die Verödung ganzer Länder... C'est là, souligne l'auteur, la réalité du xe et du xie siècle : « Schon von der Kolonisation der Uličen und Tiverzen sprechend, erzählt die Aelteste Chronik davon in vergangener Zeit : « Sie sassen am Bug und am Dnipr (Dnistr) » ; « sie reichte an die Donau » ; « es war ihrer eine Menge ». Sie fügt hinzu, dass ihre Städte (Burgen) auch jetzt noch bestehen, und betont damit noch deutlicher, dass die Kolonisation am Schwarzen Meere selbst — eine vergangene Tatsache ist ; die städte sind geblieben, die Kolonisation selbst aber, diese ehemalige « Menge » war bereits verschwunden » (p. 235). Hruševskyj montre ensuite comment la population des steppes se retira du bord de la mer vers le Nord et le Nord-Ouest, et c'est ce qui renforça la colonisation ukranienne des Carpathes (p. 237).

Ailleurs, p. 231, ce passage, que nous recommandons à

l'attention de notre critique : « Ich berührte oben die Streitfrage inwiefern die walachische Bevölkerung aus lokalen, aus der römischen Zeit erhaltenen Ueberresten der romanisierten Bevölkerung entstand, und welche Bedeutung hier die spätere rumänische Kolonisation aus den Balkanländern hatte, und sprach mich für das Wahrscheinlichste aus, dass es Ueberreste gab, wenn auch schwache, die durch die spätere Migration verstärkt wurden. Diese rumänische Migration aus den Balkanländern muss nicht nur die slavische Kolonisation Siebenbürgens, sondern auch die gegenwärtige Walachei und Moldau überflutet haben. Sie wird verschieden datiert, in das X.-XIII. Jhdt., und kann noch früher gesetzt werden. » Exactement à l'époque qui nous intéresse.

A ces considérations judicieuses d'un historien qui ne soutient pas notre cause, nous pourrions ajouter cette remarque de Tomaschek, dont la compétence n'a pas besoin de recommandation : « Der ruthenische Stamm hat erst in später Zeit an Ausbreitung zugenommen, nach Süden, bis an die Donau hat er sich nie erstreckt. (Zeitschr. f. österr. Gesch., 1872, p. 149).

De tous les prélats de Vicina, Hyacinthe seul est retenu par M. Bromberg comme évêque de la ville danubienne, quoiqu'il insinue que celui-ci ait pu venir d'ailleurs quêter en Valachie, où le Voévode l'aura retenu pour le mettre à la tête de son Église. Théodore, qui signa les actes du synode de Blachernes (1285) serait, à son avis, le premier évêque de Pitzunda, pour le simple motif qu'il signe à côté des prélats d'Alanie, de Soteriupolis et de Zichie (pour notre savant, la *distance* est le suprême argument). Mais le R. P. Vitalien Laurent, dont la compétence dans les questions d'histoire religieuse est généralement reconnue, a prouvé qu'il appartient à la Vicina danubienne. M. Br. n'hésite pas à identifier ce Théodore avec le prélat de Vicina qui est blâmé dans une lettre du patriarche Athanase (*ἀκούω γὰρ ὡς ὁ Βιτζύνης εἰς ὀκτακόσια ἐξεδίδου κατ' ἔτος τὰ τῆς ἐκκλησίας* (2). L'éditeur n'a pas daté la lettre. Il est cependant très

(1) *Échos d'Orient*, 30 (1927), p. 129 sq., 39 (1936), p. 115-116.
(2) R. GUILLAND, *La correspondance inédite d'Athanase, patriar-*

probable qu'il s'agit ici de Lukas, qui succéda à Vicina à Théodore. En effet, le 11 février 1304, Andronic II, qui voulait rendre Athanase au patriarcat, se rendit chez le patriarche Jean (Cosmas), pour le déterminer à se retirer. Jean refusa d'obéir à cette injonction, et l'empereur s'emporta contre les évêques suspectés d'être les partisans de Jean, à savoir contre Babylas d'Ancyre, Nicéphore de Crète et Lukas de Vicina. Ce dernier était donc en état de s'attirer le blâme du patriarche Athanase, qui le savait n'être pas de ses amis (1). Macaire est placé par M. Br. aussi à Pitzunda. Mais tous ces chefs religieux ont été à la tête de la métropole située sur le Danube, la seule dont l'existence nous soit confirmée par *toutes* les sources. L'épisode raconté par Pachymère concernant les Alains qui se présentèrent à l'évêque de Vicina, le priant d'intervenir pour être admis au service de l'empire, le prouve aussi. C'est ainsi que Kulakovskij interprète le passage de l'historien byzantin, et son opinion est confirmée par E. Kurtz, dans le c.-r. qu'il lui consacre (*B. Z.* VII, p. 492) : « Welche Nachricht — écrit-il — vortrefflich zu der vom Verf. befürworteten Lokalisierung der genannten Eparchie stimmt ». M. Brătianu n'a, par conséquent, rien à retrancher de tout ce chapitre, mais seulement à y ajouter Théodore à la liste des Métropolites de Vicina.

II. Vicina et Ditzina.

Dans le chapitre « Vicina et Ditzina », l'auteur rectifie l'opinion de M. Brătianu touchant la lutte d'Alexis Ier Comnène contre les barbares du Paristrion. Nous avons signalé nous-même l'inexactitude (*B. Z.* 35, p. 447), en relevant que l'expression d'Anne Comnène *περὶ τὸν Ἴστρον διακειμένη* ne signifie pas « sur le Danube ». Mais tout ce que le critique ajoute sur la rivière Ditzina (Kamčik) et sur la prétendue ville de ce nom (il la cherche dans les Balkans) est confus et

che de Constantinople (1289-1293 ; 1304-1310). Mélanges Ch. Diehl, I. p. 121-140.

(1) PACHYMÈRE, *De Andr. Paleol.*, l. V. t. II. p. 377. Cf. le commentaire de Possinus, *ibid.*, p. 787 sq.

n'a pas d'importance pour la question qui nous occupe. Il s'efforce en vain de lui attribuer le rôle de la ville de Vicina. Plus loin, M. Br. tient à nous faire la leçon en ce qui concerne la tribu des Ouzes, en proclamant, de la hauteur de sa science, que « *Ουζᾶς* has nothing to do with the Uzes, being a personal name of another Petcheneg chief, als also *Καρατζᾶς*. The originator of the mistake is Prof. Iorga (Bulletin de la sect. hist. de l'Acad. Roum., 1920), followed by Prof. N. Bănescu (Byz-neugr. Jahrb., 3, p. 298-303) and now by Prof. Brătianu ». Pour notre instruction, M. Bromberg a la bienveillance d'étaler la bibliographie de la question. Nous devons cette fois non pas corriger la faute que l'auteur a pu commettre par une lecture superficielle des passages incriminés, mais souligner la mauvaise foi et la présomption dont il fait preuve.

En effet, ni M. Iorga ni moi n'avons parlé des Ouzes en cette occurrence. Dans l'article visé par l'auteur, M. Iorga nous entretient précisément de la bataille livrée aux *Petchénègues*. En récapitulant la situation, l'historien roumain dit, textuellement : « Les Sarmates cumans, — Ouza (*Ουζᾶς*) et Caradscha (*Καρατζᾶς*) aussi — sont dans le camp. Dans le combat qui eut lieu, les Petchénègues se tenaient derrière leurs chariots tout chargés, avec leurs familles » (1). Il explique, par conséquent, qu'il y avait dans le camp de l'empereur des « Sarmates cumans » (« Sarmates » est l'expression employée par Anne Comnène pour les Cumans), et qu'il s'y trouvait aussi Ouzas, de même que l'autre chef, Karatzas. C'est presque traduire la phrase d'Anne Comnène, qui nous décrit l'ordre de bataille de son père, en précisant : *τῶν δὲ ἐθνικῶν ὅ τε Οὐζᾶς καὶ ὁ Καρατζᾶς οἱ Σαυροµάται* (ed. Reifferscheid, I, 236, 14-15). Pas un mot de la tribu des Ouzes !

Quant à notre étude des « Byz.-neugr. Jahrbücher », elle se rapporte à une question tout à fait autre que nous voulions éclaircir. Pour éviter tout malentendu, nous citons, textuellement, p. 298, relevée par l'auteur : « Mais il ne faut pas oublier que les Petchénègues apparaissent ordinaire-

(1) *Les premières cristallisations d'État des Roumains*. L'Acad. Roum., Bulletin de la sect. hist., 1920, page 41.

ment chez les écrivains byzantins, aussi bien que les Cumans, sous le nom de « Scythes », et c'est justement ce terme ethnique qui, s'il peut être éclairci, nous conduira à la solution du problème. .. En effet, Attaliate lui-même, si bien informé qu'il soit, appelle la population des villes du Danube du terme général de « Scythes ». Ce terme désigne quelquefois aussi chez lui les Petchénègues. *Les Cumans sont cités sous leur nom et sous celui d'Ouzes.* » Dans la note, nous renvoyons au texte grec : 83, 13, *τὸ τῶν Οὔζων ἔθνος* ; 85, 17 : *φράζοντες ὡς οἱ μὲν λογάδες τῶν Οὔζων*. C'est parfaitement clair. Voilà pourquoi, en résumant nos constations, nous disions, page 303 (relevée aussi par le critique) : « Les Cumans (Ouzes) ». Si M. Bromberg comprend autrement, c'est que sa logique s'alimente hors du sens commun.

Quant à « Kracsonkö » (Piatra) du Codex Bandinus, il n'a rien à voir avec la « Krekostain » de la liste des délégués roumains au synode de Constance, pour la simple raison que Krekostain (Krakostain) est mentionnée *dans la Valachie*, et la première n'est qu'une ville de la Moldavie.

III. Pereiaslavetz-Proslavitza.

En réfutant les opinions de M. Brătianu concernant Pereiaslavetz et Proslavitza, notre critique met à la torture son ingéniosité philologique, pour fournir la « véritable » explication de ce problème de toponymie.

Tomaschek avait déjà examiné le passage d'Idrisi se rapportant à la région du Bas-Danube, et avait identifié *Berisklâfisa* avec *Prêsláwica*, *ἡ μικρὰ Πραισθλάβα* des Byzantins (1). En localisant cette ville, il écrivait, judicieusement, ceci : « Falls die Weg- und Zeitmaasse Glauben verdienen, haben wir Berisklâfisa gegenüber der Donauinsel Balta d. i. « Sumpf » am rechten Stromufer zwischen Rásowa (*Ἀξιώπολις*) und Hrŭsowa (*Κάρσον*) zu suchen, etwa bei Boghazdžyq, wo in antiker Zeit die « Stadt an der Donau-beuge » Capidava, *Καπίδαβα* bestand » (2). Prislava, à l'Est de Tulcea, à

(1) *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, II, p. 301.
(2) *Ibidem*, p. 302.

son avis, ne peut entrer en ligne de compte (1). Non content de cela, M. Br. en vient à expliquer *Proslavitza* au moyen d'une étymologie qui fait sourire : *πρὸς* + *Lavitza*. « Lavitza » serait *Ἡλιβαχία* des Byzantins (Ialomitza actuelle). Le terme grec « a pu facilement dégénérer » en Lavitza, par l'omission de l'initiale que la population parlant le grec aurait confondu avec l'article. On n'a eu qu'à ajouter au nom la préposition *πρὸς* (before), pour avoir, toute nette, la forme imaginée par notre philologue, laquelle veut dire : « Lavitza en face de l'embouchure de la Ialomitza ». Il a le soin de nous prévenir que cette rivière était appelée par les Slaves « Ielovitza », « Ialovitza ». Nous laissons aux philologues le plaisir de savourer pareil jeu d'acrobatie.

Pour l'information du critique, nous devons ajouter que l'identification de *Ἡλιβαχία* avec Ialomitza a été proposée pour la première fois, vers 1810, par le philologue roumain G. Şincai, *Chronica Românilor*, sub a. 597. Nous la trouvons ensuite, il y a maintenant cinquante ans, chez A. D. Xenopol, *Istoria Românilor din Dacia traiană* (ed. III, p. 52-3), qui rappelle Ialovnitza des anciens documents slaves, et plus tard chez Hasdeu, *Istoria critică*. Ce dernier fait mention (p. 266) d'un document de 1387, dans lequel on lit : « dori do ustïe Jalovnitzi ». Hasdeu dérive le nom de *ialov* = désert, improductif, ce qui caractérise bien le « Bărăgan » jusqu'à une époque récente. Cela ne veut pas dire, certainement, que la plaine de Valachie a été « un ancien pays russe ».

IV. La géographie historique des Bouches du Danube.

Dans un autre chapitre, l'auteur s'embrouille à propos de la « Géographie historique des Bouches du Danube ».

(1) Nous recommandons ici aux lecteurs ce trait de délicatesse décoché par notre savant : « Lately the Rumanian governement has been careful enough to change the possibly very ancient name of Prislava for that of Domniţa Maria, in honor of an historical personage with which I must frankly admit I am not acquainted.As an excuse let the circumstance be accepted that the number of Rumanian princesses is, naturally enough, still larger than the proverbial multitude of Rumanian princes » (page 462, n. 1).

C'est une question, on le sait, litigieuse, qui est restée obscure jusqu'aujourd'hui. Si, malgré les recherches de tant d'érudits, cette question n'est pas encore élucidée, c'est que les textes anciens reposent sur une information défectueuse, dénuée de toute précision. Strabon, Ptolémée et Pline l'Ancien servent ordinairement de point de départ, et aucun ne décrit des choses qu'il a vues. Un géographe roumain a prouvé combien sont incertaines toutes les données de ces auteurs (v. plus loin).

Il est superflu de fatiguer le lecteur avec les identifications de M. Bromberg. *Ozolimne* a été généralement identifié, non sans probabilité, avec Halmyris (le Razelm actuel). Notre critique blâme M. Brătianu d'avoir attribué cette identification à M. Iorga, en ajoutant qu'elle est due à Venelin, « who gave it a century ago ». Or, avant M. Iorga, Tomaschek, dans le travail souvent cité par le sévère critique, avait proposé la même identification ; mais l'indignation de M. Br. foudroie seulement l'historien roumain. Il s'emporte de même contre M. Brătianu, parce que celui-ci, en faisant mention de *Portitza*, ajoute entre parenthèses les mots : « la petite porte », pour traduire le terme, sans penser le moins du monde à en expliquer l'origine. Notre savant lui administre une étymologie à sa façon, pour le convaincre que le nom dériverait du sl. *rьt-* et *pa-* (faux, impropre), et qu'il serait une transcription slave du grec Pseudostoma (!). Il s'agirait aussi d'un vocable slave *kopa* à l'origine du gr. *Κωνοπά* du Porphyrogénète, ce qui veut dire « a bushy river island ». Avis aux spécialistes !

Mais nous devons particulièrement souligner dans ce chapitre : 1°) L'explication que l'auteur nous fournit de *Sulina*, dérivé, par une suite de modifications conformes à sa téméraire philologie, directement de l'ancien *Psilonstoma*. L'explication de V. Bogrea, qui renvoie à *σουλῆνα*, *σωλῆνα* (1), terme répandu dans toute la péninsule des Balkans, est si simple et si naturelle, qu'on ne pourrait jamais lui préférer ce produit de l'imagination féconde de notre auteur. 2°) celle de *Razelm*, qui serait purement et simplement

(1) *Note de toponimie dobrogeană*, Analele Dobrogei, II (1921), p.34.

Ozolimne, « the additional R-may be identical with the not less mysterious *r* in such names as the Bulgarian Iske-r for the ancient river Oescus and the Rumanian Dunăre for the Danube » (ici suffixe, là « additional » R-!).

Ajoutons que pour M. Br. le *lacus Mursianus* de Jordanes correspond à Halmyris-Ozolimne : tout le monde a placé ce lac (il n'y a là presque plus de discussion) à l'embouchure de la Drava.

V. Emplacement de Vicina, origine de son nom.

L'infatigable critique s'attaque enfin à la question de l'emplacement de Vicina et de l'origine de son nom. Il réprimande M. Iorga d'avoir refusé d'admettre l'identité de Vicina avec Măcin, proposée, il y a déjà cinquante ans, par Tomaschek. La remarque catégorique dans la *Relation des martyrs et couvents des Frères Mineurs en Orient*, « in Vicina juxta Danubin » est contestée sans aucune raison ; tout ce que MM. Brătianu et Grămadă produisent avec grand luxe de documents est rejeté au moyen de raisonnements abstrus et compliqués. L'auteur nous fait l'honneur de nous citer aussi, étonné de « l'imprécision » et de la « contradiction » de nos affirmations : dans la *B. Z.* 25, p. 224-5, nous disons, prétend-il, que M. Iorga a déjà localisé la ville ; dans la *B. Z.*, 26, p. 457, nous renvoyons aux « Studii istorice asupra Chiliei şi Cetăţii-Albe » du même historien, « mais celui-ci n'y fait que renoncer à Măcin » ; enfin dans la *B. Z.*, 26, p. 203, nous acceptons l'identification de Grămadă, qui ne s'accorde pas avec celle de M. Iorga.

Voici la vérité. Aux fantaisies de tant d'autres, M. Iorga a opposé l'opinion d'après laquelle Vicina ne peut être située que sur la rive droite du Danube, entre Isaccea et Tulcea, en amont du Delta, là où elle est marquée d'habitude sur les cartes nautiques (cf. *B. Z.*, 26, p. 257). C'est ce que nous constatons toutes les fois que nous affirmons que M. Iorga avait bien localisé la ville. Si nous admettons aussi l'opinion de M. Grămadă, c'est qu'elle ne contredit point l'autre, du moment qu'il la place à Isaccea. Nous disons, dans la *B. Z.*, 25, p. 224-5 : « Alle diese Angaben dienen dazu, um

Vicina an den Mündungen der Donau zu bestimmen, wo zuerst Iorga im gegensatz zu anderen Gelehrten die Stadt fixiert hatte. » Dans la *B. Z.*, 26, p. 203, nous disons : « Da haben wir eine ganz bedeutende Arbeit [von Grămadă], die den Ort der Stadt Vicina lokalisiert. Die Resultate sind : etc. » Entre les deux auteurs il n'y a pas de contradiction. Tous les deux ont prouvé que sur les meilleures cartes Vicina est marquée sur la rive droite, avant l'ouverture du Delta. Seules les fouilles archéologiques pourraient en indiquer la place précise.

Mais le point le plus saillant de tout ce chapitre c'est l'identification Vicina = Măcin (elle a déjà été proposée par Tomaschek.) La « clef du mystère », dit M. Br., nous est donnée par la mention, dans les portulans, d'une « isola Vicina ». Lorsqu'il s'agit d'une île aux Bouches du Danube, on ne peut penser, nous assure M. Br., qu'à « l'île couverte de pins, Peuke » (fir-tree island Peuce). Mais il y a, en même temps, le plus étroit rapport étymologique, ajoute-t-il, entre Peuke et le nom de la tribu germanique des *Peucini*, qui habitaient, à cette époque, l'île. Comme on place d'habitude cette île de Peuke au coin N.-E. de la Dobroudja, entre Babadag, le bras St Georges et Dunavetz, il restait à l'auteur le soin de trouver à ce territoire, géométriquement assez difforme, la forme d'un triangle, que les anciens ont toujours attribuée à Peuke. Géographiquement c'était une péninsule. Il fallait donc tracer la ligne Sud-Ouest du « triangle », car elle n'existait pas. M. Br. est heureux de la découvrir dans la petite rivière Taitza, qui prend sa source dans les monticules de l'Ouest et se jette dans le lac Babadag. « Its sources — déclare-t-il avec la certitude du géographe — reach pretty close to the city of Vicina-Măcin, which is therefore situated near the apex of the triangular island Peuce, once inhabited by the Peucini ». Seulement, tout cela se passe dans son imagination. Pour qui jette un coup d'œil sur la carte de la région, l'absurdité de cette affirmation saute aux yeux : il y a 20 kilomètres entre Măcin et les sources de Taitza. Qui, même après cela, pourrait reconnaître un triangle dans cet ensemble tourmenté de courbes et méandres, dont le côté Sud-Ouest serait composé par une pauvre petite rivière, qui sèche complètement pendant l'été ? C'est néanmoins avec de telles

fantaisies que M. Br. construit son identification Peucini > Vicina > Măcin.

Outre cela, notre savant n'a pas connu le travail récent d'un géographe roumain, Gh. Năstase, « *Peuce* ». *Contribution à la connaissance géographique, physique et humaine du delta danubien pendant l'antiquité* (en roum.), Extrait du « Buletinul societăţii regale de geografie », t. LI (1932), qui renverse tout ce qu'on a construit jusqu'à présent avec les données des anciens, relativement à l'île de Peuke.

L'auteur de ce travail a prouvé sans peine toute la confusion qui résulte des textes anciens traitant du delta danubien. Leurs auteurs — surtout Strabon, Pline et Ptolémée Claude — n'ont jamais vu les lieux qu'ils décrivent. Mais il y a, dans l'ouvrage de Strabon, en dehors du fameux passage concernant les Bouches du Danube, un second texte, dont l'information vient d'un témoin oculaire, et qui contredit les données incertaines du premier. C'est le passage qui nous retrace l'expédition d'Alexandre le Grand contre les Triballes et les Gètes, en 335. M. Năstase s'arrête longuement sur ce passage qui trouve confirmation dans un autre (d'Arrien), et il arrive à des résultats nouveaux dans la question de l'île de Peuke. Comme il ne donne pas les textes en grec, nous reprenons son argumentation, en citant les témoins en langue originale.

Strabon (VII, 3, 8) raconte ceci. Alexandre, fils de Philippe, dans son expédition contre les Thraces qui sont au-delà de l'Haemus, fondit sur les Triballes et s'aperçut qu'ils s'étendaient jusqu'à l'Istros et à l'île de Peuke, située dans le fleuve, et que le territoire de l'autre côté du fleuve était aux Gètes (*ὁρῶν μέχρι τοῦ Ἴστρου καθήκοντας καὶ τῆς ἐν αὐτῷ νήσου Πεύκης, τὰ πέραν δὲ Γέτας ἔχοντας*), on dit qu'il est venu jusqu'ici (*ἀφῖχθαι λέγεται μέχρι δεῦρο*), et qu'il ne put pas débarquer dans l'île, n'ayant que peu de navires (car Syrmos, le roi des Triballes, réfugié là, s'opposait à l'entreprise) ; mais, passant contre les Gètes, il s'empara de leur ville et retourna en hâte chez lui, « avec des présents de la part des barbares et de la part de Syrmos ».

Ce récit provient d'une source de premier ordre, de Ptolémée Lagus, le général d'Alexandre. Il l'accompagna dans cette expédition, sur laquelle il a rédigé des Mémoires, uti-

lisés par Strabon (celui-ci le mentionne immédiatement après). Alexandre est donc venu sur le Danube contre les Triballes, qui occupaient alors l'île de Peuke aussi. C'est un fait admis par les savants les plus sérieux. Pour n'en citer que le plus récent, par G. Columba, *Le sedi dei Triballi*, dans les *Ricerche Storiche*, I, Palermo, 1935, p. 91 sq. Ne pouvant débarquer dans l'île, Alexandre s'est tourné contre les Gètes, qui occupaient alors *τὰ πέραν*, le bord du Nord du Danube, où ils avaient une ville qui fut prise. Diodore nous a conservé le nom de cette ville : *Ἥλις*. Il s'agit donc de la région du Sud de la Bessarabie, et l'île de Peuke est à situer dans le bras Nord du Fleuve.

Nous avons, sur l'expédition de 335, une autre source, plus ample, qui dérive aussi de Ptolémée Lagus : c'est *Arrien Ἀνάβασις*, L. I 2-4. Il raconte comment Alexandre passa l'Haemus contre les Triballes, arriva au *Λύγινος ποταμός*, identifié par Columba avec Taban, à trois jours du Danube. Syrmos, le roi des Triballes, envoie les femmes et les enfants dans l'île de Peuke (*ἐπὶ τὸν Ἴστρον διαβαίνειν κελεύσας τὸν ποταμὸν ἐς νῆσόν τινα τῶν ἐν τῷ Ἴστρῳ· Πεύκη ὄνομα τῇ νήσῳ ἐστίν*), dans laquelle se refugièrent aussi les Thraces, « voisins des Triballes », et le roi Syrmos avec ceux qui étaient auprès de lui. Après une bataille perdue par les Triballes et les Thraces, Alexandre arriva *ἐπὶ τὸν ποταμὸν τὸν Ἴστρον*, fit embarquer ses troupes (de grandes barques étaient arrivées de Byzance, par le Pont-Euxin), se dirigea vers l'île où s'étaient réfugiés les Triballes et les Thraces. Il essaya d'y débarquer, mais les barbares s'y opposent, les barques étaient en petit nombre, les bords de l'île escarpés (1) et le courant du fleuve rapide, parce que le Danube y est resserré. Alors Alexandre, emmenant les barques, décida de passer le fleuve et de marcher contre les Gètes qui habitaient au-delà du Danube. Ceux-ci se voyaient rassemblés en grand nombre sur la rive du fleuve, pour l'empêcher de passer, au cas où il l'eût voulu (*Ἔνθα δὴ Ἀλέξανδρος ἀπαγαγὼν*

(1) M. Bromberg a connu le passage, il y relève cette particularité, mais l'ignore totalement en ce qui concerne la *situation* de l'île de Peuke ; c'est évidemment qu'il est compromettant pour sa théorie.

τὰς ναῦς ἔγνω διαβαίνειν τὸν Ἴστρον ἐπὶ τοὺς Γέτας τοὺς πέραν τοῦ Ἴστρου ὡκισμένους, ὅτι τε συνειλεγμένους εὕρα πολλοὺς ἐπὶ τῇ ὄχθῃ τοῦ Ἴστρου, ὡς εἴρξοντας, εἰ διαβαίνοι). Une nuit, Alexandre passa le fleuve, et s'avança à travers les cultures. Les Gètes, surpris, ne purent opposer aucune résistance et se précipitèrent dans la ville, qui était à un parasange (ou 5250 m.) du fleuve (*ἦ δὴ ἀπεῖχεν αὐτοῖς ὅσον παρασάγγην τοῦ Ἴστρου*). Effrayés, les Gètes quittèrent même leur cité mal fortifiée, emmenant avec eux les femmes et les enfants sur les chevaux et s'enfuirent le plus loin possible du fleuve, dans la steppe (*ἐς τὰ ἔρημα*). Alexandre s'empara de la ville et de toute la proie qu'y avaient laissée les Gètes, détruisit la ville, sacrifia sur le bord du Danube à Zeus Soter et à Héraclès et, le même jour, retourna à son camp.

Cette description si claire nous montre que l'île de Peuke est à chercher dans le bras Nord du Danube, aujourd'hui Chilia, car c'est au-delà de ce bras que se trouvaient les Gètes et la ville d'où ils se retirèrent à l'intérieur de la steppe bessarabienne, du Boudjak si exactement décrit par Strabon, VII, 3, 14 : *μεταξὺ δὲ τῆς ποντικῆς θαλάττης τῆς ἀπὸ Ἴστρου ἐπὶ Τύραν καὶ ἡ τῶν Γετῶν ἐρημία πρόκειται πεδιὰς πᾶσα καὶ ἄνυδρος*, où Darius faillit périr de soif avec son armée. Lysimaque, ajoute le géographe, dans sa seconde expédition contre le roi gète Dromichaites (a. 292), non seulement s'y exposa aux mêmes dangers, mais tomba entre les mains de l'ennemi.

Les considérations géophysiques, ajoutées par un spécialiste comme M. Năstase aux renseignements historiques que nous venons de résumer, renversent toutes les identifications de l'île de Peuke proposeés jusqu'aujourd'hui. Celle de M. Bromberg se réduit ainsi à sa juste valeur. Le géographe roumain a prouvé que Peuke correspond parfaitement au soi-disant *Grindul Chilia* (îlot de terre ferme bessarabienne englobé dans le delta). Tout s'éclaire par cette identification. Strabon compte 120 stades de la bouche Peuke à l'île de ce nom : c'est exactement la distance de la Vâlcov-Periprava d'aujourd'hui à Chilia Nouă. La forme triangulaire s'y retrouve aussi parfaitement. L'île des serpents est placée par l'auteur de la Chrestomathie géographique de Strabon et par Skymnos à l'Est de Peuke, à la hauteur de cette île,

et cela se vérifie complètement, tandis que, si l'on place Peuke au Sud du bras de St. Georges, cette remarque du géographe ancien n'aurait plus de sens.

VI. Le nom de Dobroudja. Hârşova-Korsun.

Autre fantaisie de même cru pour donner une explication du nom de la Dobroudja autre que celle (si évidente) de M. Iorga.

D'abord, pour ne pas s'exprimer comme tout le monde, notre savant déclare qu'il va écrire *Dobrodič*, parce que dans quelques documents latins ce nom apparaît comme « Dobrodicii, Desbrodiça, Domburdicz ». Il pourrait écrire aussi *Agigarei*, au lieu de Hadji-Guéraï, parce que la première forme revient toujours dans les « documents latins ».

Le terrible critique se révolte contre M. Iorga — qu'il poursuit d'ailleurs de ses injures à chaque nouveau chapitre — pour l'explication si juste du nom en question. Il fallait à tout prix en produire une autre.

Voici ce que propose M. Bromberg. Il y avait un boyar de Galič, nommé *Dobroslav Sudъič*, qui, avant 1240, gouvernait quelque part, le long du Dniester, et « I assume with certainty — ajoute le savant — also Bessarabia ». A cause de ses crimes et excès, il fut mis en prison par les princes légitimes Daniel et Vasilъco. « After this he entirely vanishes from the Russian chonicle and from history in general ». Cela n'empêche pas le même auteur de croire que, pendant la mémorable invasion des Tatares (1240), Dobroslav Sudъič a été mis en liberté, qu'il passa le Danube, et que, l'horreur de l'invasion finie, il put se créer dans cette région une principauté à lui. Son nom, « abrégé en *Dobro-Sudъič*, a pu devenir *Dobrudič* (!) . L'auteur de cette fantaisie se sent obligé de déclarer qu'il n'ignore pas la débilité de ce qu'il propose, mais qu'il croit que son héros éponyme « is at least as possible an ancestor of the despots of Caliacra as any other namesake of Prof. Brătianu's Ragusan merchants ». M. Brătianu ne fait en réalité que signaler quelques formes semblables au nom de Dobrotič dans les documents de Raguse.

Que croire enfin de l'importance considérable que l'au-

teur accorde, à cette époque, au petit bourg de *Hârşova* (= *Καρσώ*)? Cette localité figurerait dans le traité d'Igor, voire dans celui de Tzimiskes, vainqueur de Sviatoslav, car c'est ce bourg, et non pas Cherson, que le critique découvre sous le nom de *Korsun* des confuses chroniques russes si amplement utilisées par lui!

VII. Asprocastron - Maurocastron.

Enfin, le savant ouvre une longue discussion à propos de « Asprocastron-Maurocastron ». Il rejette toute identification de Maurocastron avec Cetatea-Albă (Akkerman). Il veut la preuve documentaire de l'équation Maurocastron = Akkerman. C'est en vain qu'on produit sa mention sur les cartes nautiques : il taxe tout cela de « pure illusion » ; la mention dans les actes gênois ne vaut rien, parce que « moncastro », « Maocastro », à l'entendre, ne peuvent dériver que de *Album Castrum* (Albocastro).

M. Bromberg tourmente son fécond génie pour trouver, parmi ces « Black City » russes, si nombreuses dans le Nord du Pont, celle qui pourrait prendre la place de Moncastro-Cetatea Albă. Mais sans succès, parce qu'il se heurte partout à de petits bourgs insignifiants. Une seule fois néanmoins il croit avoir trouvé juste : dans la *Notitia Episcopatuum* du VIIIe siècle publié par de Boor, il se saisit d'une rivière, appartenant au diocèse de Gothie en Crimée et portant le nom *Μαῦρον νερόν*, nom marqué sur les cartes italiennes : *mauro nero*. Comme pour les oreilles des Levantins *nero* « was a useless tautology after *mauro*, it soon fell out to give place for the more definite *castro* (!) ». Toute cette ingéniosité, pour *supposer* l'existence d'une cité russe de ce nom, auprès de cette rivière, elle-même un problème en Crimée...

Somme toute, M. Bromberg n'admet pour Akkerman que le nom d'*Album Castrum*, *Albocastro*. « Mocastro » ou « Moncastro » des Gênois ne peut dériver, il ne le veut pas, de « Maurocastron. » L'auteur tient à tout prix à appliquer sa phonétique à l'explication du toponyme gênois. Les Italiens du moyen âge ont toujours défiguré les noms étran-

gers, — c'est un fait généralement connu. Comme ils ont écrit *Bergalda*, *Bergaldo* pour « Belgorod », *Melinchareg* pour « Mengli-Gueraï », *Dobordize*, *Domburdicz* pour « Dobrotič », ils ont également employé pour Maurokastron toute cette série de noms un peu estropiés que nous lisons dans les actes de leurs chancelleries et sur les portulans : *Mavrocastro*, *Mauocastro*, *Mancastro*, *Monchastro*, *Monte Castro*, *Malvocastro*, — toutes ces formes sont documentées.

Mais ce serait, pour la science de M. Bromberg, trop simple. Il s'attache donc à nous apprendre la seule étymologie conforme aux principes d'une phonétique dont il possède seul les subtilités. La voici.

Le nom médiéval « Moncastro » ne peut être expliqué que par « Albo castro ». Il en dérive directement. La syllabe initiale s'est perdue, par une influence arabe (!). *Al-* a pu avoir, pour les oreilles des négociants italiens qui fréquentaient la ville, la valeur de l'article au datif (*andare al Bocastro* au lieu de *andare a Albocastro*). Ce « Bocastro » nous explique donc à merveille « Mocastro ». Avant d'admettre cette facétie, nous sommes en droit de demander à l'auteur la documentation de son « Bocastro ». Dans les milliers d'actes italiens, publiés ou inédits, il pourrait paraître au moins une fois.

Pour conclure, nous nous garderons d'imiter M. Bromberg et d'administrer une petite leçon d'histoire concernant les expressions de *Ungrovlachia*, *Mavrovlachia* et *Rossovlachia*. Laissons-lui la consolation de croire que le dernier de ces termes pourrait marquer l'existence d'un « pays russe » en Moldavie, — il le repète tant de fois, au cours de sa critique !

Cluj. N. BĂNESCU.

LES ÉGLISES DE LA NATIVITÉ A BETHLÉEM

Le journal *La Croix*, en Juillet et Décembre 1934, comme la revue *Jérusalem*, en Juillet 1934 et en Janvier 1935, publiaient un compte-rendu des fouilles intéressantes pratiquées par les architectes anglais dans la Basilique de la Nativité, à Bethléem.

L'auteur de ces lignes émettait, à ce propos, des hypothèses qui lui paraissaient bien d'accord avec le résultat des fouilles. Il avait eu l'occasion de les visiter souvent et même, grâce à l'obligeance des directeurs, d'y prendre des mesures. Celles-ci, parfois approximatives, étaient pourtant suffisantes pour appuyer une opinion sérieuse.

Des théories contraires, émises depuis par de savants personnages, dont l'autorité est incontestable, n'ont cependant pas ébranlé les premières convictions acquises. Toutefois, une étude nouvelle est nécessaire pour les raffermir davantage.

Résumons tout d'abord les premières conclusions formulées.

1. — Dans l'abside Nord de l'église actuelle, les fouilles avaient révélé les restes d'*une construction circulaire*, ayant environ 10,70 m. de diamètre. L'arc de cercle, comprenant encore trois assises, avait été coupé par les maçons de Justinien, lors de l'élévation de l'abside.

Un examen attentif de la technique de la taille des pierres avait permis de conclure à la présence d'une construction romaine, qui, sur ce point, ne pouvait remonter qu'à l'époque d'Hadrien, lors de l'installation du Bois sacré d'Adonis. C'était sans doute les restes d'un petit temple païen, de forme ronde.

Comme dans le cercle même de la construction circulaire

avait été trouvée une mosaïque blanche et noire, donc très ancienne, représentant un semis de croix noires sur fond blanc, délimité par une simple bordure noire, il était aisé de conclure à une occupation de la bâtisse païenne par les chrétiens du second siècle. Cette vérité paraissait d'autant plus claire que le niveau de la mosaïque ne correspondait avec aucun autre niveau des mosaïques de la basilique, et surtout, que cette mosaïque avait été coupée par les constructeurs du mur de Constantin, retrouvé également.

La conclusion logique qui se dégageait était celle de la présence d'un temple païen, dédié selon toute vraisemblance à Vénus, l'amante d'Adonis, délaissé à un moment donné par les païens, puis occupé par les chrétiens de Bethléem et enfin transformé en une *première église.*

2 — Dans ce même côté Nord du transept, les architectes anglais avaient découvert aussi, *dans toute sa longueur,* un mur épais de 1,17 m. Celui-ci, en passant au-dessus de la grotte des Saints-Innocents comportait deux arcs de décharge, reposant d'une part sur le roc, aux bords extrêmes de la grotte, et d'autre part sur la voûte rocheuse de celle-ci, étayée par une colonne assez grossière.

Le côté Ouest du transept est encore, en partie, soutenu par un mur de même grosseur, 1,20 m., y compris le crépissage.

Il y avait donc là deux murs de même importance, à angle droit. Mais cet angle Nord-Ouest était coupé, à l'intérieur, par une cloison de 0,30 m. seulement d'épaisseur. Des mosaïques blanches assez fines venaient affleurer d'une façon très exacte le côté Sud du gros mur et la cloison, des deux côtés.

A l'angle Nord-Est on ne retrouva que la base de la cloison, qui était épaisse de 0,60 m.

Les mosaïques se continuaient vers le centre du chœur des Grecs, offrant une merveilleuse richesse de couleurs et suivant un dessin octogonal. Elles aboutissaient à un octogone central dont les fondations retrouvées étaient d'une solide facture et avaient une épaisseur d'environ 0,90 m.

Ces mosaïques, par leur technique et même par leur façon de présenter leurs motifs de décoration, médaillons et rinceaux, différaient nettement de celles trouvées dans la nef centrale. Elles étaient donc d'une autre époque.

Tout cet ensemble, gros murs à angles coupés par une petite cloison, mosaïque octogonale d'un cachet particulier, bases solides d'un octogone central, tout concourait à l'hypothèse d'une petite église carrée extérieurement, devenue octogonale à l'intérieur, dominée par une coupole centrale octogonale, comme on les bâtissait durant l'ère des persécutions. (Louis BRÉHIER, *Les basiliques chrétiennes*, p. 32).

L'entrée de cette église était à l'Ouest, où, tout contre le mur, les fouilleurs avaient découvert un large escalier de cinq mètres, d'une volée de trois marches monumentales de 0,50 m. de longueur. Certaines parties étaient fortement usées et manifestaient ainsi une durée assez longue du passage des fidèles.

La zône Nord de cet escalier avait été découpée, lors d'une modification postérieure, pour l'insertion d'un second escalier, coudé, qui aboutissait dans la grotte de la Nativité, à l'époque de la basilique de Constantin.

De petites églises de ce genre existaient dans le diocèse de Jérusalem, dès le premier siècle, c'est absolument certain. Nous connaissons les lettres du Pape Saint Clément (92-101) à l'évêque de Sion, donnant des instructions particulières sur la tenue des églises et des autels ainsi que sur l'exercice du culte.

A plus forte raison, ces églises de même apparence subsistèrent-elles dans les siècles suivants, durant les persécutions.

Au-dessus de la grotte de la Nativité il y eut donc, semblait-il une *seconde église*, à coupole centrale octogonale, qui, selon toute probabilité, fut construite au commencement du IIIe siècle sous Caracalla (211-217). Sa destruction eut lieu sans doute, un siècle après environ, à la suite de l'ordre de Dioclétien, promulgué le 24 février 303.

3. —En 324, Constantin, écrivant à Eusèbe, métropolite de Césarée, lui demandait « de s'intéresser aux travaux des églises, *de relever celles qui existaient*, de les agrandir et même d'en construire de nouvelles, en faisant appel aux chefs des diocèses et des provinces » (*Vie de Constantin*, II, 46).

Ce ne fut qu'en 326 qu'eut lieu la construction de la grande basilique de la Nativité, sous l'impulsion puissante de Sainte

Hélène et du grand empereur chrétien, qui en acheva la décoration.

4. — Cette basilique fut incendiée en 529 par les Samaritains, au moment de leur révolte causée, dit-on, par les excès du fisc impérial. Mais elle fut relevée aussitôt par l'empereur Justinien, selon le témoignage d'Eutychius, patriarche d'Alexandrie au xe siècle.

En résumé, il y eut donc quatre églises successives, à Bethléem, au-dessus de la grotte de la Nativité :

1) Celle du petit temple païen, de forme ronde, transformé en une première église, du IIe au IIIe siècle.

2) Celle à coupole centrale octogonale, durant l'ère des persécutions, du IIIe au IVe siècle.

3) Celle en forme de grande basilique, sous Constantin, époque de liberté pour le christianisme.

4) Celle de la restauration de Justinien, encore admirablement conservée de nos jours.

Ces conclusions furent assez bien accueillies par un certain nombre de ceux qui avaient suivi les fouilles et même par la revue «*L'Ami du clergé*» du 2 avril 1936, qui y trouvait la justification du texte d'Origène contre Celse, rappelant la vénération de la grotte de Bethléem par les chrétiens.

Toutefois, les architectes anglais, en publiant le résultat des fouilles, présentèrent une opinion divergente. Leurs hypothèses furent amplement acceptées par le R. P. Vincent, qui fit paraître, à ce sujet, deux longs articles dans la *Revue Biblique*, à la fin de l'année 1936 et au commencement de l'année 1937.

L'éminent archéologue n'admet, lui aussi, que deux églises sur l'emplacement de la Sainte Grotte de Bethléem : celle de Constantin et celle de sa restauration faite par Justinien.

En outre, contrairement à sa première opinion, préconisée dans son ouvrage sur *Bethléem*, le R. P. Vincent affirme maintenant que *le chevet de l'église constantinienne* ne comportait pas d'abside, mais *était constitué par une construction octogonale*, révélée par les dernières fouilles (fig. 1).

L'autorité notoire en cette matière du docte professeur

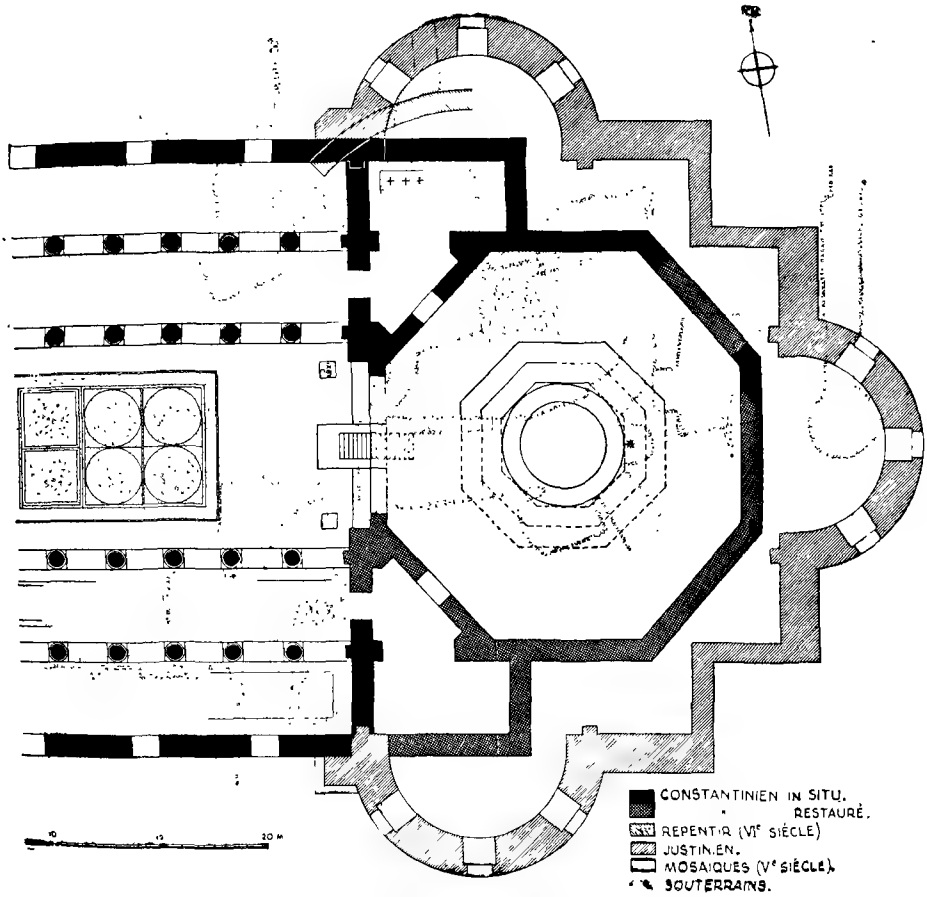


FIG. 1 — PLAN DE LA BASILIQUE DE CONSTANTIN
D'APRÈS LES DERNIÈRES HYPOTHÈSES DU R. P. VINCENT.
(*Revue Biblique* 1936)

de l'Institut biblique et archéologique de Saint-Étienne donne un crédit de première valeur à cette nouvelle conception, qui sera d'emblée admise par les archéologues et les historiens, de préférence à toute autre.

Aussi peut-il paraître quelque peu téméraire d'embrasser un parti différent et de s'insurger contre une telle conclusion. Néanmoins, l'étude du détail des fouilles nous contraint d'affirmer qu'elle n'est pas assez justifiée, puisqu'elle ne rend pas compte de toutes les particularités découvertes. Dès lors, le R. P. Vincent, comme les architectes anglais, a bien pu se tromper. Il importe d'en faire la démonstration en reprenant cette étude. Elle sera d'ailleurs grandement facilitée par toute la documentation accumulée par le savant Dominicain.

Malgré des redites difficiles à éviter, il y aura lieu d'examiner surtout les trois points suivants :

A. — La construction circulaire.
B. — La construction octogonale.
C. — La basilique de Constantin.

Puis nous ajouterons quelques détails dans un paragraphe supplémentaire :

D. — Sur la basilique de Justinien.

Cet examen accentuera nécessairement le conflit entre deux opinions qui revendiquent chacune leur valeur et la préférence justifiée d'un lecteur avisé et attentif.

A — La Construction circulaire

Le R. P. Vincent voit dans la maçonnerie de cette construction *une technique beaucoup plus byzantine que romaine*, et il la présente comme *un premier essai de chevet trilobé fait par l'architecte même de Justinien*. D'ailleurs, affirme-t-il « *le mur circulaire coupe obliquement* le mur longitudinal constantinien ». Puis « il vient se terminer, sans amortissement solide, sur *le pan coupé saillant* encastré dans l'angle N.-E. extrême du vaisseau de la basilique, *défonçant sur ce point le pavement en mosaïque du* v^e^ *siècle* ». Il en conclut enfin que « *son origine est manifestement postérieure à l'édifice primordial* (celui de Constantin) ». (*R. B.*, 1937, p. 112).

Voilà bien des affirmations qu'il faut souligner et examiner d'un peu près avant de les accepter.

1. — LA TECHNIQUE PLUS BYZANTINE QUE ROMAINE.

Nous aurions été heureux de connaître avec quelque précision les caractéristiques de la maçonnerie byzantine au temps de Justinien, pour les comparer avec celles du mur circulaire. C'était d'autant plus facile qu'elles sont manifestées par les parties de la basilique datant certainement de cette époque.

Heureusement nous les retrouvons dans le beau volume sur *Bethléem*, que le R. P. Vincent a publié en 1914, en collaboration avec le R. P. Abel. Il y signale deux appareils de maçonnerie, qu'il attribue à Justinien :

a) le grand appareil de 0,75 m. de hauteur en moyenne et *b*) le petit appareil, semblable à celui de Constantin, ayant 0,38 m.

Voici ce qu'il écrivait, à la page 59, sur ce petit appareil : « Dans les bras du transept « on peut discerner un double procédé de dressage, malgré l'identité d'assises : ici, le tailleur de pierre piquait finement à la boucharde la face de ses blocs ; là, il opérait avec un marteau à tête amincie en manière de lame dentelée, par coups serrés, dont les stries courtes et ténues chevauchent fréquemment les unes sur les autres. Sur la convexité des absides il semble bien que le premier procédé soit exclusif, et, d'autre part, se révèle une tendance à donner plus de longueur aux blocs et à les appareiller avec plus de régularité par un côté long et court alterné. Dans les hautes parois du transept et du chœur, la distinction est plus épineuse, et les deux traitements se juxtaposent comme si les matériaux de l'appareil primordial eussent été remis en œuvre dans la transformation, à l'instar de ce qu'on a pu constater à la façade ».

Voilà qui est très clair : le procédé exclusif de dressage employé dans la convexité des absides, qui sont de Justinien, est un *procédé de taille fine faite à la boucharde* (1).

(1) Un examen récent a permis de constater que Justinien n'a pas utilisé la boucharde mais bien la laie, que l'ouvrier a passé ensuite

L'autre, utilisant le marteau à dentelure ou laie, est celui de l'appareil primordial celui de Constantin.

De plus, les blocs sont appareillés dans les absides en présentant *un côté long et un coté court alterné* (1).

Or *le mur circulaire* n'offre pas ces particularités ; il est donc d'une autre époque.

Disons plus, *il est nettement romain*, ce qu'il faut maintenant prouver.

Le N° 180 de la revue « *Jérusalem* » (*Juillet-Août* 1934), en signalant, à la page 685, la découverte du mur circulaire, indiquait la hauteur respective des trois assises visibles une de 0,55 m. et deux de 0,65 m., s'élevant à une hauteur totale de 1,85 m. Il précisait aussi la taille de la pierre qui semblait avoir été réalisée avec *une laie de 8 centimètres de large* non dentelée mais *coupante*. Les coups de dressage assez serrés formaient *des lignes incurvées* suivant un arc de cercle dont les bras de l'ouvrier étaient le rayon. *Les pierres, à joints vifs et régulièrement alternés* étaient *soigneusement posées*. Ce sont là des caractéristiques précises, que l'on retrouve dans les *constructions romaines d'Hadrien*.

Elles sont, en effet, signalées dans les *Notes* de M. Dickie, publiées dans l'ouvrage de M. Bliss : *Excavations at Jerusalem*, et aussi, quelques-unes d'entres elles, dans la partie de « *Jérusalem Nouvelle* » rédigée par le R. P. Vincent lui-même.

Des remarques personnelles faites sur l'enceinte du Haram et au *Forum* d'Aelia, en bien des circonstances, viennent confirmer pareil jugement.

M. Dickie, collaborateur de M. Bliss dans les fouilles du Mur Sud, donnait quelques précisions sur les maçonneries découvertes. Voici ce qu'il écrivait à propos de la Tour

sur la face de ses blocs en la râclant pour lui donner plus de finesse. Ces blocs merveilleusement conservés sur l'extérieur de l'abside centrale ont été dorés par le soleil ; ils sont patinés d'une belle couleur jaune tirant sur le rouge.

(1) La longueur des blocs n'est pas régulière. Elle varie de 0,45 m. à 1,83 m. et peut-être même plus. Le maçon de Justinien s'est surtout appliqué à éviter la coïncidence des joints verticaux, sans chercher à obtenir un appareil régulier. La hauteur moyenne des pierres est de 0,38 m., mais elle varie, elle aussi, entre 0,35 m. et 0,39 m.

III du rempart d'Eudocie, établi vers 458, où l'on avait employé des matériaux divers, hérodiens, romains, mêlés avec des blocs nouveaux.

« Les pierres du mur supérieur et plus tardif (Pl. III, - Tour III) peuvent être décrites d'une manière générale comme ayant une *surface lisse et sans refend.* Il y en a cependant quelques-unes avec une partie centrale dressée à la pointe et avec des refends. Mais les pierres caractéristiques *sont aplanies soit à la laie,* soit au moyen d'un *outil à dentelures, en frappant de larges coups.* Ceux-ci forment des *stries incurvées irrégulières* séparées par un écartement de 3/16 à 1/4 d'inch (5 à 6 millimètres), *variant en direction, selon sans doute la position ou la commodité du tailleur de pierre.* On y trouve aussi quelques pierres aplanies à la pointe. *Les joints sont bien soignés et la pose est faite avec précision. Les pierres brettelées à la laie* sont semblables à celles de la naissance de l'arche de Robinson et à quelques autres de l'*enceinte du Haram,* du côté où le Mur de la ville s'écarte de la *mosquée El-Aksa.... Les assises supérieures du Mur des Pleurs* représentent également une même technique » (Bliss, *Excavations at Jerusalem.* Notes de M. Dickie, p. 280).

Ces blocs du Mur Sud, décrits par M. Dickie, rappellent donc certains autres de l'esplanade du Temple, au Sud de la mosquée El-Aksa, et au Mur des Pleurs, dans les grosses assises supérieures.

Ce sont ceux-là mêmes que le R. P. Vincent considère comme étant certainement romains du temps d'Hadrien, qui restaura la *Kodra,* c'est-à-dire l'esplanade rectangulaire. « Ces retouches romaines, écrivait-il, demeurent partout faciles à discerner et la planche II fera presque toucher du doigt la nuance de cette restauration ». (RR. PP. Vincent et Abel, *Jérusalem Nouvelle,* p. 35).

La planche II représente, en effet, des blocs romains au-dessus des hérodiens, précisément au Sud de la mosquée El-Aksa et à l'Est de la Porte Double. Sur certains d'entre eux il est aisé de constater les stries incurvées de la taille suivant un arc de cercle. Le dressage n'est pas soigné, mais la pose est juste et à joints vifs.

Toutefois, sur les pierres du Mur Sud de Bliss et sur celles de l'enceinte du Temple, la taille a été pratiquée avec un

large outil à dentelure, une laie. Mais les Romains employaient aussi un autre outil tout-à-fait semblable, sans dents, *à lame coupante*, particulièrement sur les pierres tendres (1). C'est justement ce que l'on peut remarquer sur certaines parties des ruines du Forum d'Aelia.

Là, en effet, à l'Hospice Alexandre, deux constructions, la paroi *K*, à l'Est de la Porte antique, et les restes anciens de l'Arc de triomphe présentent cette particularité. Le R. P. Vincent en a bien saisi la physionomie romaine. « On n'hésitera guère, disait-il, à rattacher à l'époque romaine le bon mur *K*, de structure identique à celle de la partie ancienne de l'Arc de triomphe » (*Jér. Nouv.*, p. 84). A la page 65, il en avait signalé « le dressage lisse et fin, les hauteurs d'assises échelonnées entre 0,58 m., les joints vifs et soigneusement alternés ».

Ajoutons que sur ces deux points se retrouvent, malgré les dégradations du temps, les stries incurvées de la taille, et se vérifie l'emploi du marteau à simple taillant.

Toutes ces caractéristiques romaines ont été reconnues sur le *Mur circulaire*, mis à jour par les fouilles dans l'église de Bethléem. Il est aisé de les constater encore sur les bases de ce mur (2), visibles sur l'escalier qui va de l'église Sainte-Catherine à la grotte des Saints-Innocents.

Il n'est donc pas téméraire de conclure que cette construction circulaire est un reste du temple païen de forme ronde, bâti par les Romains, du temps d'Hadrien, en l'honneur de Vénus, dans le Bois sacré d'Adonis. Pareille affirmation est bien conforme aux habitudes païennes, puisque, d'après M. l'abbé Henry Thédenat, il n'y avait pas de Bois sacré sans temple, sans autel ou du moins sans statue (*Dict. des*

(1) L'emploi du large marteau à simple taillant, sans dentelure, a été constaté à Jérusalem sur une pierre antérieure à la venue d'Hadrien. C'est un fragment d'inscription défendant aux païens de pénétrer sur l'esplanade supérieure du Temple juif, sous peine de mort. Ce fragment, conservé au Musée de Jérusalem, date, selon toute probabilité, de l'année 64, quand fut achevée la construction du Temple par Hérode Agrippa II. Cette date est nettement d'influence romaine.

(2) Dans ces soubassements les pierres sont brettelées à la laie et présentent un dressage grossier.

Ant. gr. et rom. de Darembert et Saglio. Lucus, note 46). En outre, les pratiques honteuses du culte d'Adonis exigeaient ce temple et ses dépendances.

2. — L'ESSAI DE CONSTRUCTION D'ÉGLISE A CHEVET TRILOBÉ.

Une deuxième affirmation du R. P. Vincent, qu'il présente d'ailleurs comme une simple hypothèse, est que *cette construction circulaire* rappelle « quelque tracé d'abord envisagé par l'architecte de la restauration »... « On ne saurait guère imaginer d'autre période structurale que la période même de Justinien » (*R. B.* 1937. p. 112).

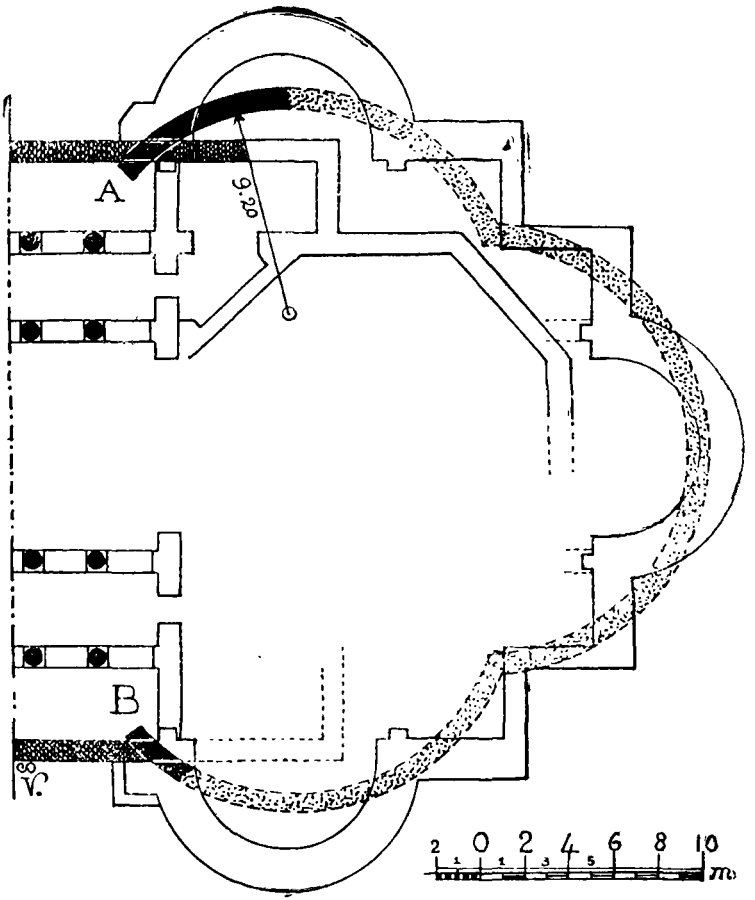
Il s'agirait donc d'*un essai de chevet trilobé*, fait par l'architecte même de l'empereur (l. l. p. 111, fig. 16) (fig. 2).

Avouons que pareille supposition est quelque peu surprenante, car elle nous laisse grandement sous-estimer la valeur de l'architecte impérial. Selon le plan du R. P. Vincent et d'après son propre jugement, cette construction est « d'une *lourdeur inélégante* ». « La gaucherie de ce chevet tréflé camard, aux courbes molles, soudé directement et de façon précaire à la ferme ordonnance du vaisseau ; la rupture d'équilibre des colonnes ; les difficultés de couverture de ce chevet » sont de multiples désavantages signalés par le R. P. Vincent. « Pour les apercevoir promptement, ajoute-t-il une grande spécialisation architecturale n'est pas requise » (l. l. p. 113, note 1).

Dès lors il est permis d'être étonné que l'architecte de Justinien ne les ait pas aperçus sur son plan et qu'il se soit lancé, sans réfléchir, dans un essai inutile.

D'autres raisons, que celles de simple convenance, nous permettent d'affirmer que l'architecte byzantin n'a pas fait l'essai d'un chevet trilobé. Cette déduction se tire de l'examen des mesures mêmes du mur circulaire. Le R. P. Vincent lui donne, comme *rayon intérieur*, la longueur de 9,20 m., d'après, dit-il, les mensurations de M. Harvey.

Or cette mesure paraît bien exagérée, car l'évaluation de 5,35 m., qui en avait été faite, il est vrai, avec une simple ficelle, sans être d'une rigueur mathématique, devait être toutefois assez proche de la vérité. Le monument avait ainsi un diamètre approximatif de 10,70 m. (*Jérusalem*



A et *B*, têtes des murs curvilignes coupant obliquement les murs longitudinaux constantiniens et défonçant le pavement en mosaïque des bas-côtés.

Les segments existants sont représentés en noir plein ; le reste en pointillé foncé.

Le tracé définitif du chevet avec insertion du transept est seulement silhouetté au trait, ainsi que les parties sauves de l'octogone constantinien.

FIG. 2 — ESSAI D'UN CHEVET TRILOBÉ PAR L'ARCHITECTE DE JUSTINIEN D'APRÈS L'HYPOTHÈSE DU R. P. VINCENT. (*Revue Biblique* 1937).

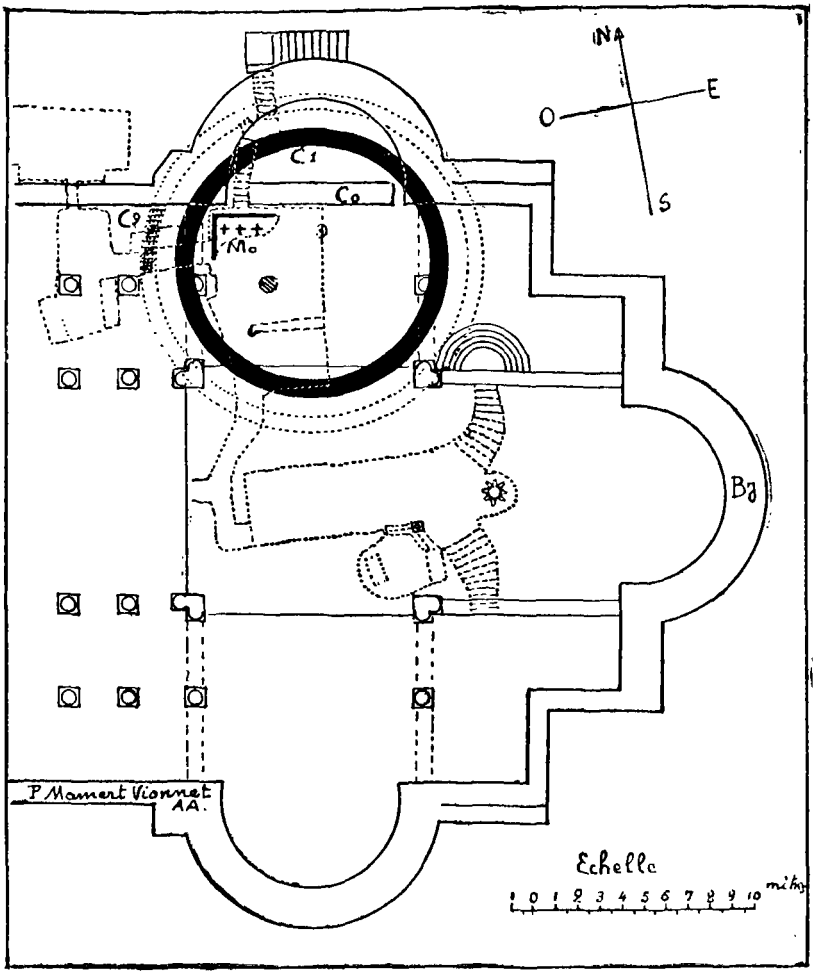


FIG. 3 - LE TEMPLE PAÏEN (DE VÉNUS) TRANSFORMÉ EN ÉGLISE AU IIe SIÈCLE.

C1 = Mur circulaire N° 1. - C2 — Mur circulaire N° 2. — Co = Mur de Constantin. — Mo = Mosaïque. — BJ. = Basilique de Justinien.

N° 180, p. 686). Il serait étrange qu'entre deux mesures d'une même circonférence il y eut un tel écart, presque du simple au double. C'est à se demander si le rayon de 9,20 m., mentionné par M. Harvey et le R. P. Vincent, ne serait pas plutôt le diamètre. La différence serait alors plus acceptable. Mais si vraiment le chiffre de 9,20 m. est le rayon, nous aurions ainsi un diamètre de 18,40 m., supérieur de 7,70 m. à celui indiqué dans la revue « *Jérusalem* ». Pareil écart est inadmissible.

Il est possible, toutefois, que cette longueur de 9,20 m. soit expressément la mesure du rayon de la bâtisse circulaire, indiquée par M. Harvey. Ce qui a pu induire en erreur l'architecte anglais et le R. P. Vincent lui-même, c'est la présence d'*un autre mur circulaire* dans l'extrémité N.-E. de la nef latérale Nord de la basilique, dont l'arc paraissait plus ouvert et exigeait un rayon plus grand. L'estimation, trop rapide peut-être, que *ce second mur circulaire* était la continuation du premier, trouvé dans l'abside, a fait qu'on a cherché à les raccorder sur le plan en leur trouvant une commune mesure, celle d'un rayon de 9,20 m.

Mais il n'est pas encore bien prouvé que *ce second mur circulaire* soit la suite de l'autre, Il semblait plutôt distinct et situé à une distance plus éloignée du centre du premier. Ne serait-ce pas simplement *le stylobate des colonnes extérieures du temple rond*, qui entouraient les constructions de ce genre? (fig. 3 *bis*).

Étudions donc d'un peu plus près le *premier mur circulaire*, trouvé dans l'abside Nord. Il formait un arc dont le mur de Constantin était *la corde*. Autant qu'on pouvait en juger, *les rebords internes de ces deux murs* venaient se rencontrer juste sur la circonférence intérieure de l'abside de Justinien, de telle façon que le diamètre de celle-ci, égal à 8 mètres, marquerait sensiblement la longueur de la corde de l'arc du mur circulaire. Cette longueur n'est pas absolument exacte, car la corde envisagée, c'est-à-dire le rebord du mur de Constantin, ne coïncide pas avec le diamètre de l'abside. Celui-ci tombe à 0,20 m. environ plus loin dans la masse du mur. La longueur de la *corde* doit être évaluée à

quelques centimètres en moins, soit environ 7,94 m.. *La flèche* du mur circulaire, qui a été mesurée avec le plus grand soin, dans l'axe approximatif de l'abside et perpendiculairement au mur de Constantin, est de 1,75 m. (*Jérusalem* N° 180, p. 685).

Ces deux mesures assez précises permettent de calculer la valeur du rayon ou du diamètre du mur circulaire. La formule algébrique bien connue :

$$r^2 = \frac{c^2}{4} + (r - f)^2$$

peut se transformer en celle-ci :

$$2r = \frac{\frac{c^2}{4} + f^2}{f}$$

c = est la valeur de la corde, égale dans notre cas à 7,94 m.
f = est la valeur de la flèche, égale ici à 1,75 m.
2r = sera la valeur du diamètre.

Nous obtenons ainsi :

$$2r = \frac{\frac{63{,}0436}{4} + 3{,}0625}{1{,}75} = \frac{18{,}8234}{1{,}75} = 10{,}75 \text{ m.}$$

Ainsi donc l'évaluation de 10,70 m., faite avec une ficelle, se rapproche assez exactement de celle obtenue par le calcul.

Pour lever toute discussion à ce sujet il faudrait ouvrir de nouveau la fouille et plus largement encore afin de prendre des mesures très précises.

Mais d'ores et déjà la conclusion s'impose qu'il n'y a pas eu d'essai de chevet trilobé que les mesures du rayon ne viennent pas justifier ; d'autant plus que du côté Sud les pierres trouvées ne suivent pas une ligne courbe.

En outre, nous avons un motif de première valeur pour rejeter pareille hypothèse, c'est que le second mur circulaire (C 2, fig. 3 et 4) est une construction différente qui ne se rattache pas à la basilique, puisqu'il a été retrouvé

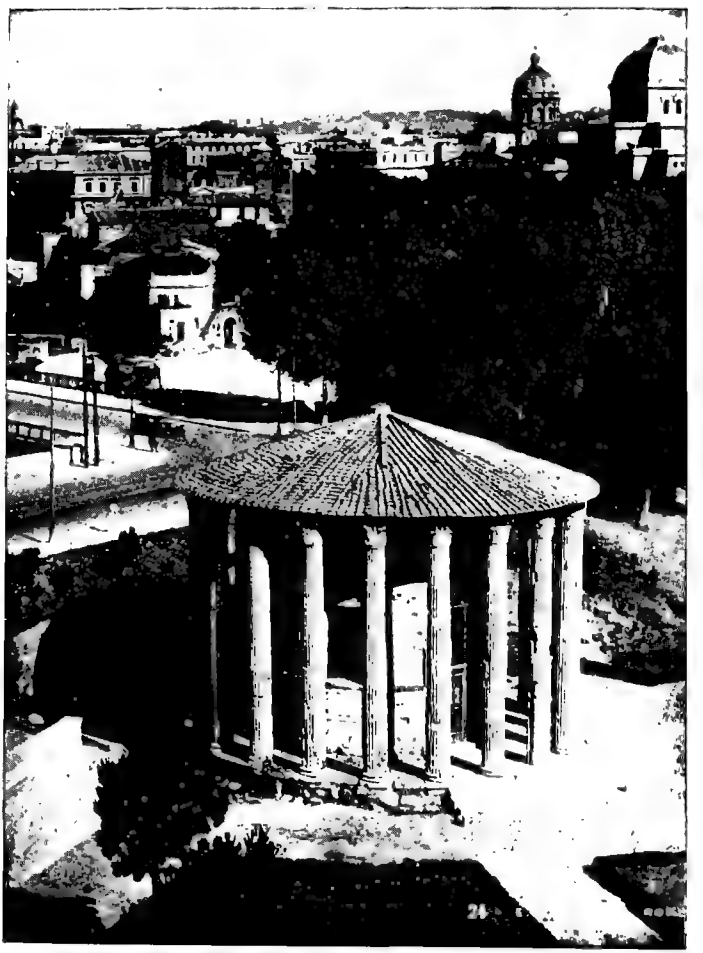


FIG. 3 *bis* — LE TEMPLE ROND, DIT DE VESTA, A ROME, MONTRANT CE QUE DEVAIT ÊTRE LE TEMPLE DE VÉNUS A BETHLÉEM, AVEC SA RANGÉE DE COLONNES EXTÉRIEURES.

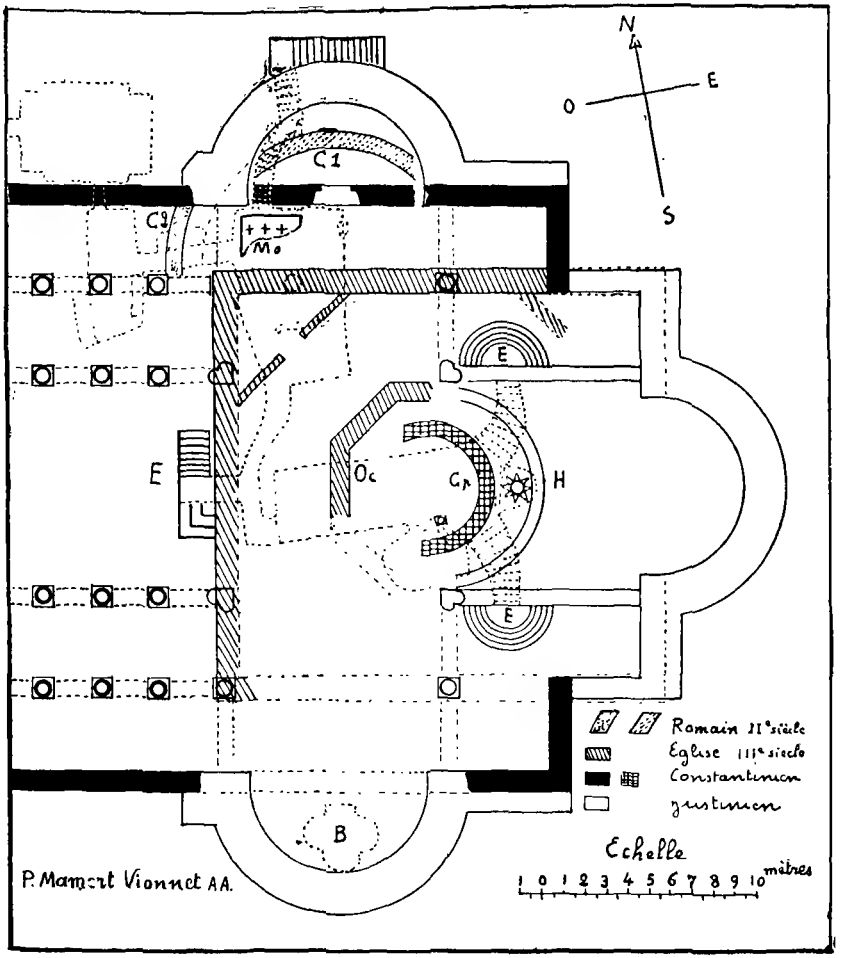


FIG. 4 — LES FOUILLES DE 1934 A LA BASILIQUE DE LA NATIVITÉ A BETHLÉEM.

C1 C² = les deux murs circulaires — E. Escaliers — Mo = Mosaïques — Cp. Cercle de pierre — B = Baptistère de Constantin — Oc. Octogone central — H = Hémicycle

plus loin dans la nef latérale extrême, dont il occupe toute la largeur, et s'arrête au stylobate de la deuxième rangée de colonnes. Il n'est même pas impossible qu'il se continue au-delà dans la première nef latérale où il est regrettable que l'on n'ait pas poursuivi les recherches.

Il faut donc trouver une explication plausible à ce mur circulaire de style romain. Or il n'en est pas d'autre qui puisse nous satisfaire que celle de la présence d'un temple païen, de forme ronde, dans le bois sacré d'Adonis.

3. — Les autres déclarations.

Les autres affirmations du R. P. Vincent, de moindre importance, ne seraient certainement pas vérifiées par ces nouvelles fouilles, car *le second mur circulaire*, dans le N.-E. de la nef latérale, *ne coupe pas obliquement* le mur longitudinal constantinien, mais il est enjambé par celui-ci. De plus, *ce mur n'a pas défoncé la mosaïque, il est à un niveau inférieur.* Seule, la pierre qui repose au-dessus, le laisserait croire. Mais celle-ci n'est pas du tout du même style et n'est pas en place. Elle est tout simplement un de ces matériaux de remploi abandonné par les maçons de Justinien. C'est un bloc des fondations de Constantin, provenant d'un angle de pilier, pareil, pour la physionomie de la taille, à ceux demeurés en place dans l'abside Nord. Il comporte, sur deux de ces faces, un léger bossage assez grossier entouré d'un large refend. Tel est le *pan coupé saillant, défonçant les mosaïques*, que signale le R. P. Vincent. (*R. B.* 1937, Pl. XVII, photo I). Il s'en trouve un semblable du côté Sud, à l'extrémité S.-E. de la nef latérale. Mais là, comme nous l'avons dit, les matériaux ne suivent pas une ligne incurvée, et paraissent être aussi de simples pierres non utilisées.

Un autre avantage de ces nouvelles fouilles serait de constater encore une fois que le mur de Constantin, retrouvé dans l'abside Nord, *a réellement coupé la mosaïque noire et blanche du semis de croix.* Ainsi se vérifierait l'antériorité de cette mosaïque, signalée dans la revue *Jérusalem* (N° 180, p. 686).

4. — Les textes de l'histoire.

L'existence de ce temple païen, de forme ronde, et surtout sa transformation en église semblent pourtant assez com-

promises par trois textes : celui de Saint Cyrille de Jérusalem, celui de Saint Jérôme et surtout celui de Saint Paulin de Nole. Il importe de les relire avec attention.

Dans une de ses cathéchèses, donnée en 347, Saint Cyrille de Jérusalem disait à propos de Bethléem-Ephrata, en parlant du lieu de la naissance de Jésus, : « Il y a quelques années, ce lieu était boisé ». (St Cyrille de Jér., *Catéchèse* XII, 20. *P.G.* XXXIII, p. 752.)

Saint Jérôme, dans une de ses lettres à son ami St Paulin de Nole (1), écrivait ceci : « Des temps d'Hadrien au règne de Constantin, pendant 180 ans environ, on adora à l'endroit de la Résurrection l'idole de Jupiter (2) et sur la roche de la Croix la statue de marbre de Vénus, que les païens y avaient placée, estimant, suivant une intention persécutrice, qu'ils nous ôteraient la foi en la résurrection et la croix, s'ils souillaient les lieux saints par des idoles ». « Bethléem qui est maintenant à nous, et le lieu du monde le plus auguste dont le psalmiste chante : La vérité est issue de la terre, était ombragée par un bois sacré de Tammouz, c'est-à-dire d'Adonis ; et dans la grotte où jadis le Christ petit enfant a vagi, on pleurait l'amant de Vénus » (*Épître* 58 *à Paulin. P.L.* XXII, p. 581).

Dans une de ses lettres, la XXXIe, écrite en 403, St Paulin rappelle les hontes du culte d'Adonis à Bethléem, à qui il oppose les splendeurs du culte du Dieu fait homme. Il termine alors par cette phrase, quelque peu embarrassante pour notre cas : « *Mansit hoc soeculi prioris nefas in tempora nostris proxima Constantini* » = « Ce culte infâme (d'Adonis) d'une époque plus ancienne, s'est perpétué jusqu'à des temps proches du nôtre, ceux de Constantin ».

Cette phrase est claire et manifeste la conviction réelle de Saint Paulin. Mais celui-ci, qui n'est jamais venu à Jérusalem, ne paraît être que l'écho lointain de son correspondant

(1) Saint Paulin de Nole, né à Bordeaux, (354-431), fut un ancien sénateur et consul subrogé nommé par l'empereur Gratien. Il était bien au courant par conséquent des pratiques païennes. Converti en 389, il devint évêque de Nole en 394.

(2) L'idole de Jupiter était dressée plutôt sur le Calvaire, selon St Paulin de Nole.

St Jérôme, dont la phrase malgré tout, garde une certaine imprécision. Saint Paulin a bien pu croire à cette occupation païenne de Bethléem jusqu'à Constantin, alors qu'en réalité, à bien lire Saint Jérôme, il ne s'agit guère que du Calvaire et du Saint-Sépulcre.

En effet, des deux premiers textes que nous avons cités on ne peut tirer que ce qui suit, au sujet de Bethléem :

1) Il y a eu au-dessus de la grotte de la naissance du Christ, un bois sacré dédié à Adonis, l'amant de Vénus.

2) Les arbres de ce bois sacré existaient encore, il y a quelques années, au temps de Saint Cyrille de Jérusalem, avant 347.

Mais il n'est pas dit qu'à Bethléem le culte d'Adonis ait continué jusqu'à Constantin. *Les arbres seuls du bois sacré* étaient restés jusqu'à l'arrivée de Sainte Hélène, qui, pour bâtir la nouvelle basilique, avait dû les faire arracher. Cette suppression des arbres du bois sacré a bien pu laisser croire à Saint Paulin que le culte d'Adonis y avait continué jusqu'à ce moment-là, d'autant plus que Saint Jérôme affirmait d'une façon très claire cette occupation païenne pour le Calvaire et le Saint-Sépulcre.

Toutefois, l'analogie des situations ne se vérifiait pas pour Jérusalem et Bethléem.

En effet, le Calvaire et le Saint-Sépulcre étaient sur l'emplacement du *Forum* de la ville. Pour désaffecter celui-ci et remettre en honneur les lieux témoins de la passion et de la résurrection du Christ il fallait toute l'autorité du nouvel empereur chrétien.

Mais à Bethléem la situation était bien différente. Car il semble que la hardiesse des chrétiens de la petite bourgade avait obtenu des païens eux-mêmes la conservation de certaines prérogatives sur la grotte, puisque *celle-ci est bien connue par eux*, au temps de Saint Justin, qui fut martyrisé à Rome en 165.

La simultanéité, comme à Mambré, des deux cultes, païen et chrétien, s'expliquerait assez facilement si le culte d'Adonis se pratiquait dans le petit temple dédié à Vénus et ses grottes souterraines (1), alors que les chrétiens avaient

(1) L'entrée des grottes, à ce moment-là, devait se trouver du

la jouissance, au moins momentanée, de la grotte de la Nativité.

Quoiqu'il en soit, les détails donnés par l'ancien sénateur païen, que fut St Paulin, sur les ignominies du culte d'Adonis exigent ce temple et des grottes annexes.

Mais cet endroit, fréquenté surtout par les troupes romaines et quelques marchands d'Égypte et de Syrie, dut être bien vite abandonné ; les troupes d'Orient ayant à défendre l'empire contre les invasions des Barbares. Les Parthes, arrêtés un moment, par Trajan (98-117), ne cessaient de se révolter. Hadrien, Marc-Aurèle, Septime-Sévère, Caracalla eurent à réprimer leurs nombreux soulèvements.

Ces conjonctures facilitaient donc aux audacieux chrétiens de Bethléem l'occupation du bois sacré et de son temple. Ils eurent vite fait de transformer celui-ci en une église, qui fut la première, semble-t-il, sur ce lieu saint (1).

Une mosaïque blanche et noire (2), selon le procédé le plus ancien, vint couvrir une partie de son pavement d'un semis de croix, pour en marquer la prise de possession.

Une telle transformation a pu se réaliser dès le règne d'Antonin le pieux (138-161), vers l'an 155 ; ce qui expliquerait beaucoup mieux le texte de St Justin, qui dit : « L'enfant était né à Bethléem, et comme Joseph n'avait pas où loger dans ce village, il s'installa *dans une grotte toute voisine de Bethléem*, et c'est tandis qu'ils étaient là que Marie enfanta le Christ et le plaça *dans une mangeoire* :

côté de la chambre de St Jérôme. L'aération se faisait dans la grotte des Saints-Innocents par un orifice pratiqué sur le plafond rocheux visible encore, mais obturé par une grosse pierre et du mortier.

L'entrée actuelle par l'église Ste-Catherine a été ouverte par les Franciscains en 1556, ainsi que peut-être le tunnel qui fait communiquer les deux grottes de la Nativité et de St-Joseph.

(1) La grotte a pu être déjà transformée auparavant en une petite chapelle souterraine.

(2) La mosaïque, venue de l'Orient, fut utilisée par les Romains surtout pour les pavements. Le procédé le plus simple de tous était l'*opus tessellatum* « qui adopte le plus souvent le décor géométrique, se tient dans une gamme très restreinte des couleurs, n'employant guère que *le blanc et le noir* » (Dom Leclercq, *Dict. d'Arch. chrét. et de Lit.* Tom. XII, Mosaïque, col. 59).

à leur arrivée, les Mages d'Arabie l'y trouvèrent » (*Dialogue avec Tryphon*, 78, 5).

St Justin, comme les chrétiens de son temps, connaissait donc la grotte et la mangeoire,signalées plus tard par Origène, Eusèbe et St Jérôme.

B. — La Construction Octogonale.

Les fouilles, nous l'avons dit, ont mis à jour les bases d'une construction carrée, devenue octogonale à l'intérieur, au-dessus même de la grotte de la Nativité.

Les architectes anglais et le R. P. Vincent veulent la rattacher à l'édifice de Constantin. Le plan qu'ils ont dressé de cet agencement possible manifeste une véritable ingéniosité et une grande hardiesse qui leur font honneur. Il reste, toutefois, à vérifier s'il correspond bien à la réalité (fig. 1).

L'étude que nous allons entreprendre va nous amener à démontrer l'impossibilité d'une pareille installation.

1. — Les inconvénients d'un chevet octogonal.

La principale difficulté qui se présente tout d'abord à l'esprit est que ce dispositif d'octogone, établi comme chevet d'une basilique à cinq nefs, ne favorisait guère l'assistance des fidèles aux cérémonies liturgiques. Seuls, les privilégiés de la nef centrale et de l'extrémité occidentale des deux premières nefs latérales pouvaient apercevoir l'autel, à condition cependant d'admettre « la substitution d'un arc triomphal au mur mitoyen, entre nef médiane et face Ouest de de l'Octogone » (*R. B.* 1936, p. 564). Mais les autres fidèles surtout ceux des nefs latérales extrêmes, ne pouvaient rien voir.

Or une telle anomalie ne semble pas avoir jamais existé dans les églises chrétiennes. L'autel est toujours placé très en évidence et, d'ordinaire même, il est relevé à un niveau supérieur pour être bien vu de tous les fidèles. Le R. P. Vincent remarquait cette nécessité de ne pas masquer la vue, en décrivant le baldaquin (l. l. p. 565).

C'est là un principe que les architectes ont toujours sauvegardé, quelque soit le système adopté dans la construction des églises.

Voilà un argument péremptoire qui nous fait rejeter les mirifiques architectures des savants anglais et du R. P. Vincent.

D'autre part, il n'existe pas, à notre connaissance, de monument de ce genre à aucune époque, malgré les possibilités d'un agencement plus pratique que celui qui est présenté. Son hypothèse est donc tout-à-fait gratuite. On ne peut même pas assimiler cet octogone de Bethléem à la rotonde du Saint-Sépulcre. Car ici la coupole qui recouvre le saint tombeau formait une église à part et ne faisait pas partie de la basilique, comme l'avait cru M. de Vogüé. Le R. P. Vincent a bien saisi cette distinction dans la description d'Eusèbe.

2. — Désaccord de la théorie du chevet octogonal avec le résultat des fouilles.

Un hypothèse, pour avoir quelque valeur, doit se justifier par des raisons, qui peuvent être d'ordres divers, mais, quand il s'agit d'un monument en ruine, elle doit avant tout se baser sur les réalités découvertes par les fouilles et n'y trouver aucun désaccord sous peine de s'effondrer. Tout au plus pourra-t-on admettre des points obscurs que le bon sens pratique viendra éclairer.

Or la théorie du chevet octogonal constantinien est, sur plusieurs points, en désaccord avec les fouilles et ne peut donc être acceptée.

1) *Les bases de l'octogone.*

Si l'architecte du grand empereur chrétien avait eu cette idée géniale d'un chevet en forme d'octogone, il aurait certainement établi sa construction d'une façon plus régulière, puisque rien ne l'en empêchait. Surtout il lui aurait donné des bases de même importance, pour harmoniser l'édifice et mieux répartir le poids de la toiture. Qu'il lui eut attribué une épaisseur plus grande, de 1, 17m., c'est encore acceptable. Mais il sera difficile d'admettre qu'il se soit contenté d'une simple cloison de 0,30 m., ayant même une dimension double dans les fondements, pour réaliser la même résistance. Le R. P.

Vincent l'a bien compris, quand il écrivait : « Tout au plus devra-t-on fournir la justification technique de l'épaisseur diminuée presque de moitié dans ce pan N.-O. » (fig. 4). Il en suggère alors une explication qui n'est pas non plus suffisante. « On expliquera sans doute cette épaisseur moindre par l'allongement proportionnel du côté Nord intérieur de l'octogone, qui atteint 7,20 m. au lieu de 6,80 m. en moyenne, qui résulterait de l'épaisseur normale de 1,20 m. » (*R. B.*, 1936, p. 561).

Pour donner quelque fondement solide à cette supposition du chevet octogonal constantinien, il aurait fallu trouver dans l'angle N.-O. les bases, au moins, de deux fortes colonnes, capables de soutenir une architrave et un mur de même importance. Comme les fouilles n'ont rien manifesté d'une telle disposition, l'hypothèse s'écroule par le fait même.

2) *Les Murs de l'église octogonale et celui de la Basilique de Constantin.*

L'ingéniosité du R. P. Vincent et des architectes anglais à utiliser le mur de Constantin, retrouvé dans l'abside Nord, comme délimitation d'une sacristie, à l'extrémité des nefs latérales, en dehors du chevet octogonal, paraît, au premier abord, une hypothèse assez satisfaisante. Mais à la considérer de plus près, on constate qu'elle ne tient pas assez compte de tout ce qui a été découvert.

De fait, le fameux mur de 1,17 m. de l'église octogonale n'est utilisé qu'en partie sur le plan de la Revue Biblique (1), alors qu'il barre toute la largeur du transept Nord. En passant au-dessus de la grotte des Saints-Innocents, il est constitué par deux arcs de décharge en série. Les voussoirs supérieurs de ces arcs avaient été enlevés, mais on se rendait compte que ce n'était là qu'un remaniement postérieur. Dans la théorie du R. P. Vincent de tels arcs n'ont pas leur raison d'être et ne figurent pas sur le plan, bien qu'ils soient signalés dans le texte (l. l. p. 560 et 561).

(1) Dans le plan des architectes anglais il est mieux employé (The quaterly of the Dept. of Antiq. in Palestine. vol. VI, N° 2, p. 66)

La colonne inférieure elle-même, qui demeure dans la grotte des Saint-Innocents, ne se justifie plus ; car il n'était pas nécessaire de renforcer le plafond rocheux pour une simple sacristie. Sa raison d'être est bien démontrée au contraire pour soutenir un gros mur qui passait au-dessus.

D'autre part, il aurait fallu dans cette grotte, selon la théorie nouvelle, pour supporter l'angle de l'octogone supérieur, un pilier massif, dont il n'y a aucune trace.

En outre, la partie du mur de Constantin, vérifiée autrefois par le R. P. Vincent à l'Orient du transept et de l'abside Nord, ainsi que son retour de même épaisseur, 0,98 m., vers le Sud (fig. 6) (*Bethléem*, p. 67-70). ne sont plus marqués sur le nouveau plan, où ils ne serviraient à rien.

Du côté Ouest, la grosse muraille de 1,20 m. n'est pas signalée elle aussi. Pourtant elle existe. Sa construction évidemment est plus récente ; mais pourquoi cette épaisseur inutile? A la partie supérieure, elle est d'ailleurs bien réduite. Elle indique au moins une base qui est identique avec celle du Mur Nord. En face de la nef centrale les fondements de ce mur existent aussi. Il est regrettable qu'ils n'aient pas été mieux dégagés. Mais rien ne s'oppose à ce qu'ils soient là de même importance.

En somme, le gros Mur Nord de 1,17 m. d'épaisseur, forme un angle N.-O. avec un autre semblable du côté Ouest, qui n'occupe qu'une partie de la largeur de la basilique, et rappelle une ancienne construction carrée, non utilisée dans l'édifice constantinien. Une simple cloison de 0,30 m. coupe l'angle intérieur (fig. 4 et 5).

3) *Le grand escalier de la bâtisse octogonale et l'escalier coudé de la Basilique de Constantin.*

Tout contre le Mur Ouest, dont il vient d'être question, subsiste un grand escalier monumental de cinq mètres de largeur, formé d'une volée de trois marches de 0,50 m. Celles-ci, de 0,16 m. de hauteur (fig. 4 et 5), sont fortement usées par le passage des fidèles, au moins, du côté Sud, où elles sont conservées, et où la mosaïque envahit la partie rongée. Du côté Nord, ce grand escalier a été entaillé, pour y établir un autre escalier coudé donnant accès à la grotte inférieure (fig. 4 et 6).

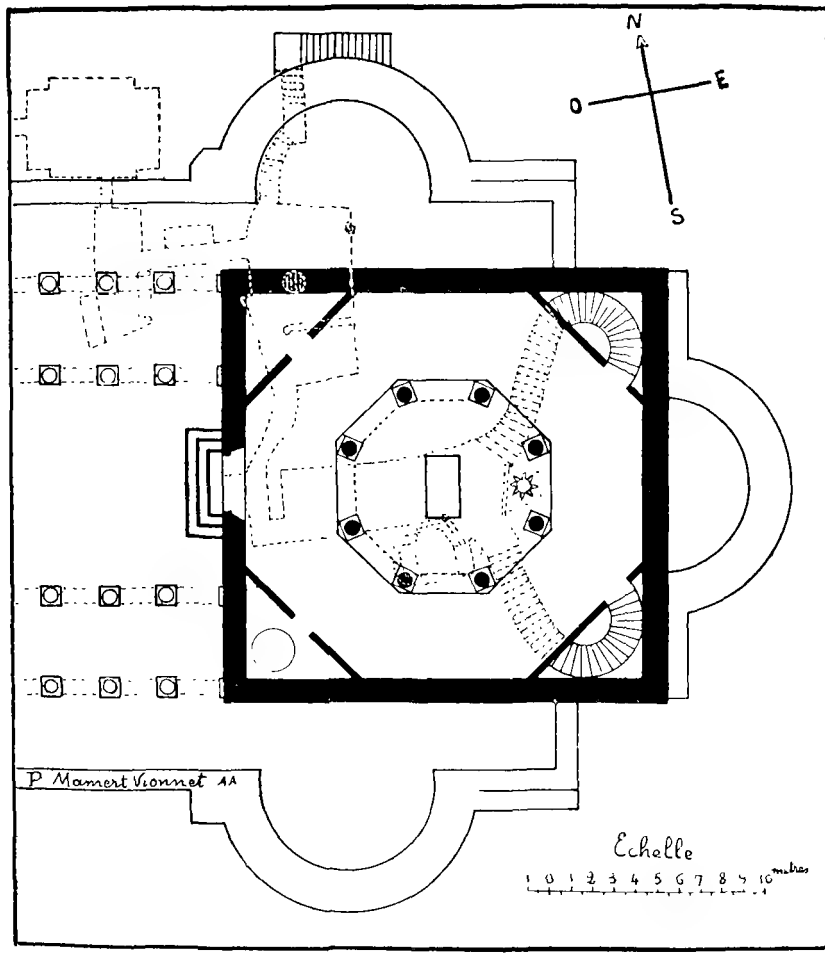


FIG. 5 — L'ÉGLISE DU IIIe SIÈCLE A COUPOLE CENTRALE OCTOGONALE.

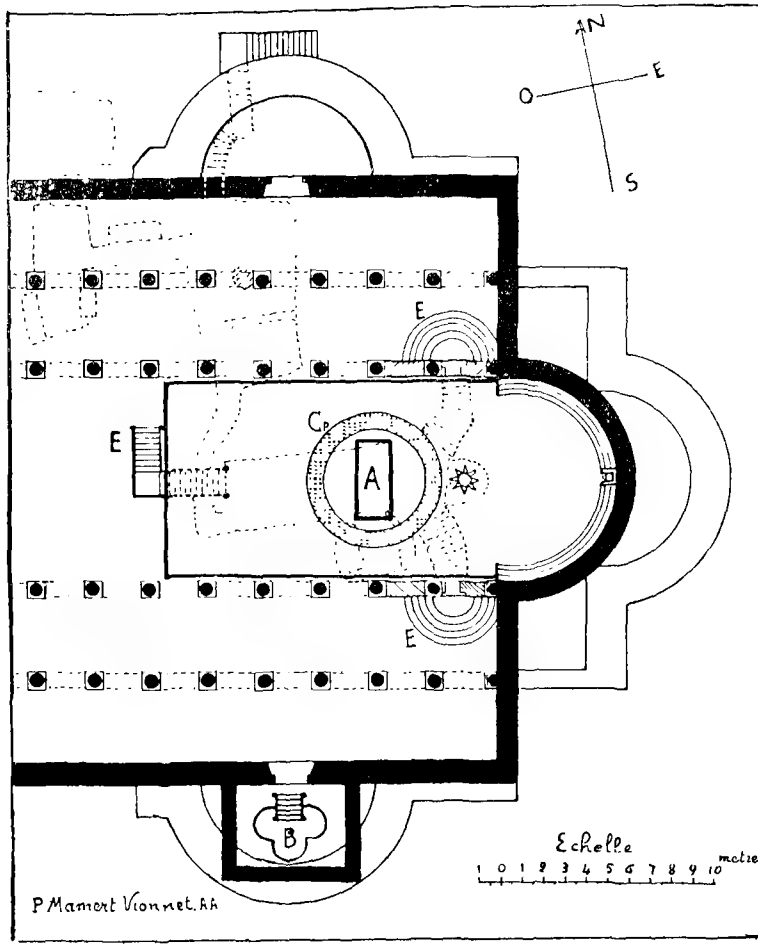


FIG. 6 — LA BASILIQUE DE CONSTANTIN.

A = Autel sous le baldaquin. B. Baptistère. Cp baldaquin. Cercle de pierre portant le baldaquin EE. — Escaliers vers la grotte.

Ces particularités offrent de sérieuses difficultés d'interprétation aux partisans du chevet octogonal constantinien. Ils voient dans cet escalier monumental « une courte volée primitive de degrés ascendants, modifiée plus tard pour l'insertion d'une porte et d'un escalier descendant à la crypte » (*R. B.*, 1936, p. 558).

Dans sa teneur pure et simple cette remarque est très juste. Mais dès qu'on veut l'appliquer à un seul et même édifice, celui de Constantin, elle ne se comprend plus si bien. Aussi, le R. P. Vincent en dissocie-t-il les deux parties, disant à propos de la *communication avec la grotte* que son existence est désormais évidente pour une *période secondaire à déterminer* ». M. Harvey serait cependant « enclin à l'admettre dans l'ordonnance primitive de l'édifice ». Le R. P. Vincent admet lui aussi, au même endroit, *un accès à la grotte, mais direct* « par l'esclier spacieux dont l'entrée s'est révélée dans l'axe de la nef centrale » (l. l. p. 565).

La seule objection à cette dernière conception plausible c'est qu'en dehors de la porte il n'y a pas trace d'un escalier de ce genre dans les fouilles. Celles-ci n'ont mis à jour qu'un escalier coudé inséré dans la zône d'un escalier monumental abandonné. Cet escalier coudé avait une largeur de 1,20 m., dimension peu spacieuse qui est aussi celle de la porte aboutissant à la grotte (fig. 4 et 6).

La mosaïque elle-même qui envahit la partie détériorée du grand escalier et n'est pas une retouche postérieure, de l'avis même du R. P. Vincent, est estimée par lui comme étant beaucoup plus tardive ; elle ne peut en effet être de la même époque que ce grand escalier (1).

Toutes ces modifications, quelque peu gênantes, on le voit, pour la théorie nouvelle, sont reléguées à une période secondaire. Ces complications n'existent plus dès qu'on

(1) Si le grand escalier est de Constantin, la mosaïque, qui envahit la partie usée, doit nécessairement être reportée à une date ultérieure, comme le fait de R. P. Vincent.

Mais si la mosaïque est de Constantin, ce qui parait bien plus vraisemblable, l'escalier ne peut appartenir qu'à un monument plus ancien.

accepte l'installation d'une petite église octogonale antérieure à Constantin.

4) *L'octogone central et le cercle de pierre.*

Dans le centre du chœur des grecs furent découvertes les bases solides d'*un gros mur octogonal*, de 0,90 m. d'épaisseur environ. Un peu plus loin, à l'Est, il y avait *un cercle de pierre*, bien taillé, bien ajusté, qui disparaissait à peine sous la dallage moderne. Son diamètre intérieur est de 4,55 m., celui extérieur, de 6,20 m.. Les pierres ont 0,83 m. de largeur (fig. 4 et 6).

Ce cercle était-il concentrique à la base octogonale? Au premier abord, il semblait n'y avoir pas de coïncidence entre les deux axes. Seules, des mensurations exactes et une ouverture plus développée de la fouille pourraient préciser la réponse.

Une autre question se pose également, celle de la date des deux constructions.

Les partisans du chevet octogonal sont pour l'affirmative de leur installation dans un même édifice. Pour eux, ce cercle de pierre serait une espèce de lucernaire, par où les fidèles contemplaient le lieu de la naissance de l'enfant-Dieu. « L'édifice octogonal, dit le R. P. Vincent, était largement ouvert au centre, sous un baldaquin précieux, pour laisser pénétrer le regard dans les profondeurs de la grotte. Agenouillés sur les gradins cernant cette ouverture, les fidèles pouvaient contempler l'autel même de la Nativité » (*R. B.* 1936, p. 563) (fig. 1).

Ce sont là de belles conjectures non justifiées. Rien dans le plafond de la grotte n'indique un pareil agencement (1). D'autre part, il est malaisé de s'imaginer les chrétiens de ce temps-là venant jeter un regard plus ou moins rapide sur

(1) La voûte artificielle de la grotte doit dater au moins de Constantin, puisqu'elle soutient encore le soi-disant lucernaire. Si celui-ci avait existé, il eut été assez difficile de le masquer dans la suite, et la voûte conserverait des traces d'irrégularité dans sa modification.

la grotte, du haut de ce lucernaire. Moins pressés que nous par les circonstances, ils préféraient, sans doute comme ceux d'aujourd'hui, descendre dans la sainte grotte pour la vénérer.

Admettons, toutefois, l'existence de ce lucernaire. Pour en rendre l'accès facile et pratique, *le cercle de pierre* n'aurait pas dû avoir 0,83 m. d'épaisseur. Celle-ci aurait dû être beaucoup moindre et réduite de trois quarts. En outre, un seul degré aurait suffi contre le lucernaire, lequel aurait dû s'élever de 0,60 m. environ et servir d'accoudoir. Mais il n'y a pas trace de tout cela.

Bien plus, le cercle de pierre ne peut pas être associé avec la base octogonale, il est même d'une époque différente. Ce qui le laisse croire, c'est la présence, à l'Est de ce cercle, d'un pavement en pierres polygonales irrégulières et à joints vifs, qui vient aboutir très exactement à ce cercle et se trouve à un niveau de 0,35 m., à peine, au-dessous de son bord. C'est donc un ensemble bien homogène, malgré les détériorations postérieures. « Un dallage assez mesquin, dit le R. P. Vincent, a laissé sa trace entre le segment de cercle intérieur et ce débris de l'hémicycle (*H* ; fig. 4) [trouvé plus à l'Est, et postérieur] installé au détriment du système octogonal, car il a bouleversé l'ordonnance des gradins et défoncé la mosaïque de la galerie primitive » (l. l. p. 562).

Ce n'est pas seulement l'hémicycle qui a bouleversé l'ordonnance de l'octogone et de sa mosaïque mais aussi le cercle de pierre avec son pavage, bien en place, si mesquin qu'il paraisse aujourd'hui. Il faut donc chercher une autre explication plus plausible pour ce segment de cercle, surtout que cette espèce de lucernaire ne laisse pas de place convenable à l'autel, plus essentiel dans une église. Le R. P. Vincent relègue celui-ci derrière le baldaquin « dans la galerie orientale de l'octogone » (p. 565). Pareil dispositif semble assez peu en harmonie avec les nécessités du culte.

L'autel, comme il est plus vraisemblable de le supposer, était placé sous le baldaquin, à l'époque de Constantin, à l'intérieur même du cercle de pierre, de dimension suffisante pour le contenir. Les supports métalliques du baldaquin ne gênaient ni la vue ni les cérémonies. L'autel était surélevé

et dans une situation meilleure pour être bien vu des fidèles. (fig. 6).

Ainsi donc la base octogonale et la belle mosaïque qui l'affleure n'ont plus rien à voir avec cette disposition du cercle de pierre et doivent être reportées à une date précédente.

5) *Les mosaïques de l'octogone et de la nef centrale.*

Les mosaïques du monument octogonal sont assez importantes pour leur réserver une étude spéciale. Il importe de voir, en effet, si elles font partie de la basilique constantinienne ou si elles sont d'un âge antérieur.

Les détails archéologiques mentionnés jusqu'à présent nous ont amené à considérer tout l'ensemble de l'édifice octogonal comme étant d'une période plus ancienne que celle de Constantin.

Mais le grand empereur chrétien n'aurait-il pas inauguré cette décoration en mosaïque du pavement? Ou bien encore, peut-on dire que les mosaïques de l'octogone sont d'une ère plus antique?

Il nous faut bien répondre qu'elles ont été placées avant Constantin. La démonstration est assez épineuse, vu que les mosaïstes de tous les temps, au moins depuis la fin du IIe siècle jusqu'au VIe, ont reproduit les mêmes motifs de décoration. Il est donc bien difficile de préciser la date d'une mosaïque par les seuls emblèmes d'ornementation. Le R. P. Vincent donne à ce sujet de multiples références.

Il ne sera pas inutile, toutefois, d'apporter son témoignage pour montrer que les mosaïques de l'octogone pourraient être d'une date plus reculée que celle du IVe et du Ve siècle.

Voici ce qu'il en dit : « Les compositions ornementales de la grande nef et de l'octogone reflètent plus de virtuosité que d'inspiration créatrice et de maîtrise. *Dans l'octogone,* les épaves des deux panneaux rectangulaires, qu'isole un écoinçon polygonal, *évoquent dès l'abord une tradition classique excellente.* La substitution de l'entrelac polychrome aux simples bandeaux noirs dans les bordures, le fractionnement du champ en médaillons par les circonvolutions continues d'entrelacs greffés sur le cadre, la multiplication des sujets

dans le réseau des médaillons, une certaine tendance à traduire la troisième dimension par le jeu des couleurs, (et, dans la nef centrale) une prédilection marquée pour le groupement rayonnant de médaillons octogonaux sertis dans des carrés et des losanges développés en de: mouvantes perspectives : *voilà, sans contredit, quelques traits de parenté saisissante avec d'authentiques pavements contemporains des Sévères, à la fin du second siècle* » (*R. B.* 1937, p. 94) (1).

Il ajoute alors cette phrase dont la teneur n'est pas admissible, comme nous le verrons : « Mais dès qu'on pousse l'examen dans le détail, la composition se révèle inférieure et plus tardive ».

Un peu plus loin, à la page 96, il y revient, à propos de l'étude du panneau des médaillons dans l'octogone.

Voici encore l'expression de sa pensée, dont nous soulignons certains passages : « *Plus archaïque* est à première vue le second panneau rectangulaire. L'agencement à la fois oblique et horizontal de ses médaillons alternativement octogonaux et carrés, délimité par un lacis d'entrelacs, *s'inspire d'une tradition très en vogue depuis le milieu du second siècle.* Ses tableautins évoquent le *concept primordial de l'emblèma*, dont ils reflètent, non sans quelque bonheur, le réalisme et le pittoresque ».

Voilà donc parfaitement bien exprimée l'impression que produisent les mosaïques de l'octogone. La suite de l'étude du R. P. Vincent, qui veut les ramener à une époque postérieure, ne vient en aucune manière en marquer la faiblesse.

Si les thèmes d'ornementation des mosaïques, dans l'octogone, ne peuvent nous aider à fixer leur facture vers la fin du IIe siècle ou au commencement du IIIe, il est possible néanmoins d'y parvenir d'une autre manière, en considérant simplement leur technique, qui les différencie nettement de celle des mosaïques de la nef centrale.

a) Un premier point à faire ressortir pourtant et qu'a bien remarqué le R. P. Vincent, c'est que « cette décoration de l'octogone avait le mérite d'une adaptation adéquate

(1) Nous avons souligné les points importants de cette description si bien étudiée et si bien présentée.

aux lignes architecturales, qui fait singulièrement défaut dans le pavement historié de la basilique » (l. l. p. 96).

La mosaïque, si artistement adaptée à l'octogone, avait donc été étudiée et envisagée pour lui. Comment alors expliquer cette anomalie constatée dans la basilique, si les mêmes ouvriers avaient réalisé l'ornementation d'un seul et même monument, celui de Constantin?

Il ressort plutôt que l'octogone et la basilique sont d'époque diverse, montrant une diversité d'inspiration artistique.

b) Arrivons-en maintenant à la technique proprement dite.

Dans l'octogone il est aisé de remarquer tout d'abord que *les cubes* sont plus fins, moins bien coupés, que leur disposition est moins soignée, si bien qu'ils paraissent noyés dans le mortier, qui déborde de toute part et donne à la composition une teinte quelque peu grisâtre. Dans la basilique, au contraire, les cubes sont un peu plus gros, mieux taillés et disposés avec plus de soin.

c) *La surface de la mosaïque* paraît moins polie dans l'octogone, ayant peut-être été moins foulée par les fidèles. Tandis que dans la basilique elle a une toute autre allure; elle est bien lisse de tous côtés, ce qui donne plus de relief aux motifs de décoration et les rend plus chatoyants. Il semble, au moins dans la nef centrale, que les ouvriers eux-mêmes aient réalisé ce polissage.

d) *Les rinceaux de l'octogone* présentent un cachet particulier dans leur facture. Il n'est pas malaisé de voir que la décoration en forme de cornes d'abondance d'où débordent des feuilles, des fleurs et des fruits est plus naturelle. Ces cornes sont représentées sans être stylisées, comme des vases contenant un bouquet dont les divers éléments couvrent la surface intermédiaire. L'imperfection de ces sujets témoigne d'un art primitif, il est vrai, mais qui vise à un effet d'ensemble.

Les rinceaux dans la nef centrale ont un tout autre caractère. Les artistes ont éliminé ou à peu près la corne d'abondance pour ne conserver que la décoration en feuilles d'acanthe beaucoup plus riche. Mais les fleurs et les fruits n'apparaissent entre deux que par tradition; ce n'est plus qu'une juxtaposition voulue par la coutume. Leur exécution est soignée et manifeste une perfection de métier qui attire

le regard sur chaque détail et fait éclater une exclamation admirative sur leur merveilleuse imitation. La richesse des détails vient ainsi compenser les effets d'ensemble, mais révèle une conception artistique moindre que dans l'octogone.

La même remarque s'applique aux torsades, aux entrelacs divers plus compliqués, aux médaillons de dessin purement géométriques dans la nef centrale. Leur réalisation plus régulière, plus soignée, comme aussi une meilleure sélection des nuances des couleurs pour faire ressortir la forme arrondie des torsades et des torons, manifestent une habileté professionnelle plus grande, mais un goût artistique déjà un peu atténué. Les mosaïstes de la nef centrale se montrent plutôt comme de prestigieux copistes de la nature, qualité que l'on estimera sans doute inférieure à celle d'un vrai sens artistique, manifesté d'une façon peut-être encore un peu lourde dans la mosaïque de l'octogone.

Cette comparaison entre deux travaux d'un même genre nous amène à conclure qu'ils sont d'une inspiration toute différente et représentent par conséquent deux époques tout-à-fait distinctes.

(Pour la date des mosaïques de la basilique constantinienne voir ci-après : C — Basilique de Sainte Hélène ; 2. — Les mosaïques du pavements.)

3. — Conclusion sur le monument octogonal.

Cette étude de la construction octogonale nous oblige à déclarer qu'elle est antérieure à la basilique de Constantin.

Ce ne peut être qu'une de ces petites églises à coupole centrale, telles qu'on les bâtissait durant l'ère des persécutions (Louis Bréhier, *Basiliques chrétiennes*, p. 32) (fig. 5).

Leur tradition s'est perpétuée dans le type byzantin des églises d'Orient, alors que la basilique dérive plutôt du type latin (De Vogüé, *Les églises de Terre Sainte*, p. 39).

Carrée à l'extérieur, cette petite église était devenue octogonale à l'intérieur, grâce à ses angles coupés, dont l'utilisation se conçoit pour divers usages : sacristie, baptistère et escaliers vers la grotte. Celle-ci, très agrandie dé-

jà à une époque plus ancienne (1), fut encore modifiée. Le plafond rocheux fut sans doute remplacé par une voûte en berceau, plus à même de supporter la petite coupole centrale, qui recouvrait l'autel, vers lequel convergeait toute la décoration de la mosaïque.

Sa construction n'exigeait pas la disparition des arbres du bois sacré, qui ont dû subsister jusqu'au temps de Constantin, selon le témoignage de Saint Cyrille.

Cette conclusion, moins développée dans la revue « *Jérusalem* » (N° 183, Janv.-Fév. 1935), qui a publié un essai de reconstitution du sanctuaire, semble aujourd'hui plus ferme et surtout plus en harmonie avec les détails archéologiques manifestés par les fouilles. Il ne subsiste aucune difficulté d'adaptation.

Cette seconde église semble avoir été édifiée par les chrétiens de Bethléem au début du IIIe siècle, sous Caracalla (211-217), commencement d'une ère de détente dans la persécution. « L'Église va jouir, jusqu'à la fin de 249, de trente-sept années de paix, troublée seulement par une courte reprise des hostilités sous Maximin » (PAUL ALLARD, *Les persécutions*, ch. IV, *Caracalla*, p. 182).

La destruction de cette église a été réalisée, selon toute probabilité, à la suite de l'édit de Dioclétien, du 24 Février 303. Et l'on sait, par l'ouvrage d'Eusèbe sur *les Martyrs de Palestine*, si dans ce pays la persécution a sévi avec intensité, comme d'ailleurs dans tout l'Orient où dominait l'empereur Galère, le mauvais génie de Dioclétien, qui lui arracha l'édit de persécution.

Enfin, l'existence de cette seconde église, dès l'aurore du IIIe siècle, vient éclairer d'une façon inattendue les détails donnés par Origène (185-254) dans son apologie contre Celse, écrite en 252.

Voici, en effet, ce qu'il dit : « Sachez en outre, que conformément au récit évangélique *on montre à Bethléem la grotte qui le vit naître, et la crèche qui le reçut.* Ce fait est proclamé

(1) Dès les premiers jours de l'ère chrétienne, la grotte a dû être agrandie et transformée en une chapelle souterraine. C'est parce qu'elle était vénérée par les premiers chrétiens, d'origine juive, qu'elle fut occupée par les païens, à l'époque d'Hadrien.

par tout le monde en ce pays : *ceux mêmes qui sont étrangers à la foi* reconnaissent que dans cette grotte est né un certain Jésus, adoré et admiré par les chrétiens. (ORIGÈNE, *Contre Celse*, I, 51).

Montrer à Bethléem la grotte où Jésus est né et la crèche qui le reçut, fait reconnu par les païens eux-mêmes étrangers à la foi, sont des expressions très claires qui témoignent de l'occupation de la grotte par les seuls chrétiens, et légitiment, sans conteste, l'existence d'une église chrétienne au-dessus de la grotte. Cette église a été vue sans doute par Origène lui-même, lors de son passage en Palestine, l'an 215.

Le texte d'Eusèbe (267-340) vient corroborer cette affirmation : « Et jusqu'ici les gens de ce pays en rendent témoignage, comme d'une chose qu'ils tiennent par tradition de leurs aïeux, à ceux qui gagnent Bethléem pour visiter cette localité, et ils se portent garants de la vérité de ces récits *en montrant* l'antre où la Vierge, après sa délivrance, déposa son enfant » (*Démonstration évangélique* VII, 2 — *P.G.*, XXII, p. 540).

C. — La Basilique de Sainte Hélène.

1. — L'ABSIDE UNIQUE.

D'après le récit d'Eusèbe, dans sa *Vie de Constantin*, la basilique de Bethléem fut commencée par Sainte Hélène qui « consacra deux temples au Dieu qu'elle adorait : l'un sur la montagne de son ascension, l'autre sur la grotte obscure de sa nativité... La Sainte Impératrice, voulant conserver précieusement le souvenir du divin enfantement, prit soin de donner à la sainte grotte une décoration riche et variée. Peu après, l'empereur lui-même, surpassant la magnificence de sa mère, *embellit le même lieu d'une manière vraiment royale*, employant l'or, l'argent et les riches tentures... » (*Vita Const.* III, c. 43).

Plus loin, au ch. IX, Eusèbe parle des « *trois grands et splendides édifices*, » élevés par Constantin « *au-dessus de trois grottes mystiques* » celui de Bethléem, celui du mont des Oliviers et celui du Saint-Sépulcre. Il n'en décrit com-

plètement qu'un seul, celui de Jérusalem. « Mais, en les associant et en les confondant sous une même désignation, il les place sur le même rang, remarque M. de Vogüé, il nous prouve que les trois basiliques de Constantin, inspirées par la même idée religieuse, exécutées par la même volonté, avaient entre elles une grande analogie, et, en décrivant l'une d'elles, il doit nous donner, à peu de chose près, la mesure des deux autres. Les habitudes architecturales de Constantin nous sont connues. Nous savons qu'il fit élever dans les principales villes de l'empire des temples nombreux et magnifiques ; les historiens contemporains nous étonnent par tout ce qu'ils racontent de la grandeur de ses basiliques et de la splendeur de leur ornementation intérieure » (DE VOGÜÉ, *Les églises de T. S.*, p. 57).

Le R. P. Abel précise lui aussi cette analogie, au moins pour deux églises, bâties par Ste Hélène. « Il est impossible, dit-il, qu'on n'ait pas remarqué que, dans les passages cités d'Eusèbe et de ses continuateurs, les basiliques de Bethléem et du mont des Oliviers vont toujours de pair. Elles sont nées d'une même inspiration, elles ont été l'objet des mêmes sollicitudes, et l'on peut dire qu'elles se sont élevées en même temps. L'une et l'autre ont pour objet la glorification de deux cavernes naturelles célèbres par des faits évangéliques. Les pèlerins donnent à entendre qu'ils ont eux-mêmes saisi la parité des deux édifices..... Nous sommes donc, en vertu de ces textes, très autorisés à ne pas chercher une différence d'agencement entre l'édifice et la crypte, à Bethléem et à l'Eléona » (VINCENT ET ABEL, *Bethléem*, p. 113).

La pensée du R. P. Vincent n'est d'ailleurs pas différente. Voici ce qu'il dit des basiliques de la Nativité et de l'Eléona : « La comparaison entre les basiliques originelles de la Nativité et de l'Eléona ne se restreint pas à l'ordonnance d'ensemble : *atrium* avec portiques couverts, nefs aux longues colonnades ininterrompues de la façade au chevet, *abside centrale unique* ; ces traits sont communs à une infinité de basiliques aussi séparées par le temps (1) et par l'espace »... « Les basi-

(1) — Ce n'est pas tout-à-fait exact, du moins pour l'abside centrale unique. Dès la fin du IVe siècle, sous Théodose le Grand, on construisit des basiliques à trois absides. Celle de Gethsémani, découverte

liques de Bethléem et du Mont des Oliviers prennent, du seul point de vue architectural, un air de famille si accentué qu'on les dirait volontiers conçues dans le même cerveau, tracées de la même main sur les cartons fournis aux constructeurs, plantées avec les mêmes précautions sur le sol »... « Constantin et sa sainte mère avaient fait choix d'une troisième caverne pour l'honorer d'un édifice en rapport avec sa dignité : la caverne où avait été trouvée la croix de Notre Seigneur, à Jérusalem. L'étude détaillée de ce troisième sanctuaire vient d'être réalisée ailleurs et nous a rendu en quantité largement suffisante les indices nécessaires pour y reconnaître dans un ensemble architectural plus grandiose et plus varié *une basilique, sœur des deux autres* » (*Bethléem*, p. 104-106).

Voilà exprimée d'une façon très logique et très nette la pensée de grands archéologues sur *l'unité de conception des trois grandes basiliques de Constantin*, et leur merveilleuse splendeur. La description de l'une d'elles suffisait donc à Eusèbe pour donner une idée de l'ordonnance et de la beauté des autres. Or la description de la basilique du *Martyrium*, située au pied du Calvaire, ne mentionne comme chevet de l'église qu'*une seule abside*, comme l'a bien démontré le R. P. Vincent. Il est donc logique de conclure à une similitude exacte pour la basilique de la Nativité : *abside centrale unique*. « Je dis maintenant, déclare le R. P. Vincent, dans son étude sur la basilique de Bethléem (p. 75), *abside tout court*, n'ayant plus à spécifier cette abside centrale, unique désormais dans la première basilique » (fig. 6).

Après ces déclarations si fermes du savant Dominicain, établies sur des bases solides et des témoignages sérieux, il est quelque peu surprenant de le voir aujourd'hui modifier

par les Franciscains en 1919-20, est le premier exemple connu. Le R. P. Vincent, ne l'oublions pas, écrivait en 1914.

Il n'est pas encore bien démontré que la basilique à trois absides d'Amoas soit du IIIe siècle. Les gros blocs, d'apparence romaine, qui la constituent, ne sont pas posés à joints vifs. Une étude postérieure sur ce monument nous permettra de démontrer que cette basilique date plutôt de la fin du IVe siècle, et qu'elle pourrait être attribuée également à Théodose le Grand.

son opinion et la rendre caduque, d'après des éléments de fouille, qui, nous l'avons vu, ne s'accordent pas avec la nouvelle conception d'un chevet octogonal.

2. — Les mosaïques du pavement.

Le texte d'Eusèbe, cité plus haut, suggère une date de facture plus acceptable que celle proposée par le R. P. Vincent, qui la reporte à la fin du IVe siècle et mieux même, dit-il, au Ve. Car si l'empereur, « surpassant la magnificence de sa mère, a embelli le même lieu d'une manière vraiment royale », il est à croire qu'il l'a doté, en ce moment-là même, d'un joli pavement en mosaïque, si à la mode de son temps.

On ne saisit donc pas les raisons qui poussent le R. P. Vincent à mettre à part l'ère constantinienne et à lui préférer le règne de Théodose le Grand ou le moment du séjour de l'impératrice Eudocie à Jérusalem « comme plus propices à l'extension de la mosaïque somptueuse de Bethléem » (*R. B.* 1937, p. 102).

« Il demeure pourtant bien entendu, dit-il, que sa réalisation suppose une époque prospère, d'amples ressources, des artistes moins inspirés qu'éclectiques et une main d'œuvre, encore parfaitement exercée. De telles conditions peuvent à coup sûr, être théoriquement imaginées en Palestine, du IVe siècle à la conquête arabe ; en pratique elles deviennent singulièrement plus restreintes » (l. l. p. 101). Le Révérend Père exclut nécessairement l'époque de la restauration de Justinien qui consomma la ruine du pavement. Mais aucune raison ne permet d'exclure l'ère constantinienne.

Il n'est pas plus aisé de concevoir « vers la fin du règne de Théodose et même aux jours plus tardifs d'Eudocie, la munificence d'un pieux donateur complétant la décoration primitive et substituant le pavement de mosaïque à la vétusté d'un pavement moins somptueux, simple dallage peut-être » (l. l. p. 104).

La munificence de Constantin explique bien mieux la réalisation de la mosaïque de son vivant même, car il avait sous la main les ressources de l'empire et le dévouement des artistes. Le grand empereur chrétien eut certainement plus à cœur d'embellir et de décorer les basiliques des Lieux-Saints que celles des autres villes.

En outre, la technique des mosaïques de la basilique témoigne, comme nous l'avons dit, d'une richesse et d'une perfection de métier bien en rapport avec l'ère de Constantin ; époque aussi d'enthousiasme que suscitait la liberté conquise par le christianisme après les persécutions.

Pour modifier cette opinion appuyée sur des raisons si sérieuses il faudrait un témoignage épigraphique contraire ou un texte ayant des gages d'authenticité incontestable.

3. — La décoration de la basilique.

Les détails nous manquent sur la magnificence de la basilique. Eusèbe reste dans des assertions générales quand il nous dit que « l'empereur l'embellit d'une manière vraiment royale ».

Socrate le Scholastique (vers 379-440), continuateur de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, ayant habité la Palestine, apporte une précision qui n'est pas négligeable, quand il dit : « La mère de l'empereur, après avoir fait bâtir la nouvelle Jérusalem (l'église de la Résurrection), fit construire à Bethléem, sur la grotte de l'Incarnation du Christ, une seconde église, *qui n'était pas inférieure à la première* » (*Hist. ecclés.*, I, 17).

Comme nous avons des renseignements assez précis sur la basilique de Jérusalem, donnés par Eusèbe, nous sommes ainsi autorisés à croire que la basilique de Bethléem était à peu près semblable. Elle avait donc une charpente recouverte d'« un plafond, orné de caissons sculptés, qui s'étendait au-dessus de la nef, comme une vaste mer d'or pur brillant d'une éclatante lumière » (*Vita Constantini*). Saint Jérôme, un peu plus de cent ans après, ne semble pas faire allusion à la splendeur de l'édifice, qui avait dû se ternir quelque peu ; il ne parle que de la pauvreté de la grotte où était né le Christ.

4. — Dispositions annexes.

L'accès de la grotte sainte se faisait sans doute par trois escaliers, nécessités par l'aération du local et par l'ordre des cérémonies. Il y en avait deux à l'emplacement de ceux d'aujourd'hui, au Nord et au Sud, le troisième est celui qui

a été découvert par les fouilles, du côté Ouest, l'escalier coudé.

Le *Baptistère* était, semble-t-il, situé du côté Sud, en dehors de l'église, à l'emplacement de l'abside Sud de Justinien. Car on a retrouvé là une excavation de forme tréflée, couverte d'un mortier bien lisse. Il est vraiment regrettable qu'elle n'ait pas été dégagée complètement ; elle était remplie de grosses pierres. Une porte ouverte dans le mur, de ce côté-là, en facilitait l'accès ; on peut l'inférer de l'existence d'une porte symétrique, remarquée du côté Nord dans le mur de Constantin (fig. 4 et 6).

L'*atrium* était d'une grande longueur et entouré de portiques couverts, ornés d'un riche pavement en mosaïque. Des traces de celui-ci ont été mises à jour en 1934, dans les fouilles pratiquées sous le pavé du narthex.

De l'atrium on accédait à l'église par trois portes ; celle de gauche, venant directement des portiques, témoignait d'un usage plus fréquent car le pas de la porte était très usé par le passage des fidèles. Mais la mosaïque vient exactement s'y raccorder et manifeste bien le niveau constantinien qui s'étendait à travers toute la basilique primitive.

Tout l'ensemble de ces constructions devait donner à la basilique de Bethléem une allure grandiose qui rappelait celle des monuments du Saint-Sépulcre.

D. — La Basilique de Justinien.

Eutychius, patriarche d'Alexandrie au xe siècle, rapporte que l'église de Constantin, incendiée sans doute par les Samaritains en 529, fut rebâtie par l'empereur Justinien, à la suite des démarches de Saint Sabbas à la cour de Byzance et des ordres de l'empereur. « Le roi prescrivit donc à l'envoyé de démolir l'église de Bethléem, parce qu'elle était petite et de la rebâtir en une église imposante, spacieuse et splendide, de telle sorte qu'il n'y eut point à Jérusalem de plus belle église que celle-là. Arrivé à Jérusalem, l'envoyé construisit un hospice pour les étrangers, acheva l'église Neuve, restaura les églises que les Samaritains avaient

incendiées, érigea des couvents nombreux, *enfin détruisit l'église de Bethléem et la réédifia en ce qu'elle est aujourd'hui* » (*Corpus scriptorum christianorum orientalium, scripti arabici*, Tom. VI, édition Cheikho, p. 202).

Le R. P. Vincent, dans son magistral ouvrage sur Bethléem a bien su discerner la restauration du monument constantinien par le grand empereur de Byzance : abside centrale reportée plus à l'Est, deux absides nouvelles, établies au Nord et au Sud du transept, donnant à la basilique cet aspect cruciforme qui en relève la splendeur, et du côté Ouest, un narthex remplaçant l'ancien atrium.

Les dernières fouilles de 1934 sont venues préciser quelques points qu'il suffira de signaler.

1. — La seconde basilique était un peu plus grande que la première du côté Ouest ; elle avait environ deux mètres de plus, les seuils de l'église de Constantin ont été retrouvés au niveau de la première rangée des colonnes.

2. — La basilique de Justinien avait aussi trois portes, bien qu'une seule reste ouverte actuellement. Les montants de la porte centrale sont constitués par de grosses pierres de 0,75 m. de hauteur en moyenne ; l'une d'elles a même 0,85 m. Ces immenses blocs sont taillés avec beaucoup de soin à la laie et posés presque à joints vifs. Les bords ont éclaté par endroits et laissent voir dans les parties profondes les traces d'une légère couche de mortier qui les sépare. Dans le sens vertical les joints sont plus espacés et montrent une bonne couche de chaux presque pure.

Les stries de la taille suivent une ligne légèrement incurvée.

Les portes latérales sont terminées par un beau linteau de pierre, d'une seule pièce, ayant plus de trois mètres de longueur.

En somme, il y a là tout un ensemble de caractéristiques qui rappellent les constructions romaines ; il y aurait de quoi s'y méprendre.

Mais on sait que ces procédés romains et même le mégalithisme se sont conservés dans les traditions des empereurs de Byzance. Du temps de Justinien, et, à Jérusalem même, les grosses pierres étaient utilisées dans la construction de Sainte-Marie la Neuve. Au dire de Procope, elles étaient chargées sur un chariot et traînées par de puissants attelages.

Il faut donc se méfier quand on se trouve en présence de gros blocs d'apparence romaine, surtout si l'on aperçoit dans les joints des traces de mortier. Il ne faudra porter un jugement ferme qu'à la faveur d'autres indices archéologiques ou épigraphiques.

3. — Au-dessus de la grotte, une plateforme surélevée soutenait l'autel. Délimitée à l'Est, en forme d'hémicycle, elle devait se prolonger à l'Ouest sur toute la surface de la grotte, et se terminer, de ce côté, d'une façon rectangulaire, suivant la judicieuse remarque de M. Richemond, directeur du Service des Antiquités. L'hémicycle, de 8 mètres de diamètre, était finement taillé sur le pourtour extérieur, et suivait une courbe régulière. L'intérieur, au contraire, était grossièrement équarri, et ne devait donc pas être visible. Une balustrade de marbre ou de pierre polie du pays entourait sans doute cette plateforme, comme l'a si bien conclu M. Richemond des particularités retrouvées sur cette construction semicirculaire.

4. — Des mosaïques resplendissantes ornaient les parois du transept ainsi que les absides, à l'époque de Justinien. Le R. P. Abel signale, en effet, que « Les mosaïques de l'abside Sud, où les musulmans pouvaient faire leur prière, (après le passage d'Omar), furent arrachées par eux au IXe ou au Xe siècle. Ils les remplacèrent par une inscription arabe où ils revendiquaient la propriété exclusive de cette partie du sanctuaire » (*Bethléem*, p. 129). Il est à croire que les belles mosaïques, qui se remarquent encore dans le transept, au Nord, sont de cette époque ; elles ont été simplement restaurées par les Croisés. Leur facture est bien différente de celle de la nef centrale.

L'existence de cette ornementation en mosaïques dans la basilique de Justinien nous est d'ailleurs clairement indiquée par une poésie de Saint Sophrone, patriarche de Jérusalem, citée par le R. P. Abel : « A la vue des colonnes aux reflets d'or et de *l'œuvre en mosaïque* habilement exécutée, le nuage de mes douleurs se dissipera. J'aperçois au plafond des lambris, brillants comme les astres ; grâce, en effet, au doigté de l'artiste, c'est la splendeur des cieux qui s'y étale » (*Bethléem*, p. 131. Cf. SOPHRONE, *Anacreontica*, XIX — *P.G.*, tome 87, 3812 ss.).

5. — Les mosaïques dont il s'agit ne sont pas celles du pavement. Celui-ci était en marbre ; les amorces en ont été retrouvées en 1934, ainsi que les traces d'un placage en marbre qui ornait les parois de la basilique.

6. — Un dernier point, discuté depuis assez longtemps par les archéologues, est de savoir si dans l'édifice restauré par Justinien il reste des parties intactes de l'époque antérieure. Le R. P. Vincent semble maintenir son point de vue : « le remploi d'éléments anciens, colonnes, piliers, chapiteaux et architraves » (*Bethléem*, p. 97). Il dit, en effet, dans son dernier article : « Du monument constantinien il ne subsiste absolument intacts dans la restauration de Justinien que la majeure partie des grands murs extérieurs N. et S. et surtout le dispositif général des cryptes... le vaisseau basilical lui-même, reconstitué suivant son ordonnance primordiale et *avec ses éléments antiques*, n'avait rien perdu de sa physionomie grandiose » (*R. B.* 1937, p. 115). Cependant, il a eu un moment d'hésitation, en écrivant à la page précédente : « *Il semble bien* que tous les éléments des colonnades constantiniennes aient été remis en œuvre sur ces fondations ainsi consolidées ; mais on se demandera si l'entablement, avec son assemblage de poutres à soffite sculpté, *n'aurait pas été renouvelé tout entier* dans le style primitif *si tant est que cette décoration ne relève pas du* VIe *siècle, comme je serais maintenant assez enclin à le croire* ».

De fait, les chapiteaux et les architraves présentent une telle uniformité de facture et de bonne conservation qu'il est difficile de les faire remonter à une époque antérieure. Les colonnes elles-mêmes, provenant toutes de la même carrière ou à peu près, ne montrent aucune trace d'incendie. Il n'est guère possible de supposer que l'énorme charpente, tombée dans la nef centrale, n'ait pas produit un brasier intense et que les éléments de la basilique ancienne aient pu être si bien sauvegardés pour un nouvel emploi. Il subsisterait certainement des traces de détérioration.

Cette façon de voir est d'ailleurs confirmée par le texte d'Eutychius, cité plus haut, où il est dit que l'architecte de Justinien « détruisit l'église de Bethléem et la réédifia. »

Ce n'est donc pas trop hasardé que de dire qu'il ne reste rien ou presque rien de la basilique de Constantin. Tout

au plus pourrait-on admettre le remploi de quelques bases de colonnes qui ne s'adaptent pas toujours d'une façon très heureuse, et l'utilisation de quelques pans des murailles N. et S., où des matériaux anciens ont été remis en œuvre.

Un souhait à formuler en terminant serait de voir restaurer et consolider cette ancienne basilique, d'en dégager la façade et de reprendre certaines fouilles pour éclaicir les points encore obscurs. Toutefois, on ne saurait être trop reconnaissants aux architectes anglais de nous avoir donné l'occasion de préciser par des trouvailles archéologiques inattendues l'histoire des anciens sanctuaires élevés par les premiers chrétiens sur la grotte sainte où apparut, dans la pauvreté, le Christ, Fils de Dieu.

Jérusalem (en juin 1937). P. Mamert VIONNET A. A.

A PROPOS DE KEKAUMENOS

On connaît l'intérêt avec lequel les savants ont accueilli les deux opuscules signalés, en 1881, par V. Vasiljevskij et publiés par lui, en 1896, avec Jernstedt : *Στρατηγικόν* et *Λόγος νουθετητικὸς πρὸς βασιλέα*.

Après avoir examiné attentivement les textes, le savant russe avait attribué le premier des opuscules à un membre anonyme de la famille byzantine des Kekaumenos, et avait cru pouvoir affirmer que le second ne saurait être attribué au même auteur. Cette opinion a prévalu jusqu'aujourd'hui, personne n'ayant encore soumis à un nouvel examen la question de la paternité de ces écrits, et des rapports qu'ils pouvaient avoir entre eux.

Georgina Buckler, connue de nos lecteurs par ses beaux et grands travaux sur Anne Comnène, reprend maintenant cette question, dans un article qu'a récemment inséré la *Byzantinische Zeitschrift* (1) : *Authorship of the Strategikon of Cecaumenus*. L'auteur, qui prépare une nouvelle édition des opuscules, veut prouver pour le moment « that the author of Parts I and III [*Strategikon* et *Logos Nouthetetikos*] was not a « nescio quis » but the great Byzantine general Catacalo Cecaumenus » (2).

Presque tous les savants qui se sont occupés des Préceptes du grand seigneur byzantin, que Ch. Diehl caractérise si bien comme un « gentilhomme de province » (3), n'ont pu s'empêcher de penser, pour en déterminer l'auteur, à ce fameux général, le plus illustre rejeton de la famille des Kekaumenos. Mais nul n'a cru pouvoir l'identifier, et pour cause, avec l'auteur des deux opuscules. Nous-même, ayant examiné

(1) T. XXXVI (1936), pp. 7-26.
(2) Art. cit., p. 8.
(3) *Dans l'Orient byzantin*, Paris, 1917, pp. 149 suiv.

de prés cette hypothèse, nous l'avions rejetée (1). C'est donc avec une vive curiosité que nous avons lu l'article de la *B. Z.*, surpris par l'identification donnée, dès les premières paroles de l'auteur, comme « prouvée ». En le lisant, nous devons avouer que nous nous sommes confirmé dans notre conviction que le général Katakalon Kekaumenos n'a rien à voir avec le *Strategikon* ni avec l'autre opuscule. L'auteur n'y *prouve* rien ; il se borne à souligner les nombreuses « allusions » propres à rendre « the authorship of Cat. Cec. not only conceivable but a plausible supposition » (2).

Avant de procéder à cette énumération, Mrs. G. Buckler s'attache à prouver que le second opuscule, le *Λόγος νουθετητικός*, se rapproche sensiblement par ses idées, son esprit et son style du *Strategikon*, que ces deux écrits, par conséquent, n'ont pu avoir qu'un même auteur. Ici, elle a pleinement raison.

Il y a longtemps que M. Iorga avait exprimé là-dessus la même opinion (3). « Le fait qu'il rapporte la chute de Michel V dans chacun de ses deux opuscules — disait l'historien roumain — les mentions de la révolte de Délianos qu'on retrouve dans tous les deux, et la construction, l'esprit similaires qui les distinguent, suffisent à prouver qu'ils ne peuvent avoir qu'un seul et même auteur ».

Mrs. Bukler, qui rappelle dans une note cette opinion, a retiré la même impression de la lecture des textes. Elle souligne le fond commun des idées : dans les deux opuscules, la même attitude morale ; on évoque,dans tous les deux, des événements du règne de Basile II ; les Vlaques d'Hellade apparaissent également dans l'un et dans l'autre ; tous les deux attestent, enfin, la parenté de notre auteur avec la famille thessalienne de Nikoulitzas.

A la vérité, pour qui lit attentivement les deux textes, leur ressemblance d'idées est frappante. Mrs. Buckler, je le

(1) *Un duc byzantin du XIe siècle : Katakalon Kekaumenos. Acad. Roum., Bulletin de la section historique*, 1924.

(2) Art. cit., p. 15.

(3) *Médaillons d'histoire littéraire byzantine*, I. *Les historiens*, dans *Byzantion*, t. II (1925), p. 278, n. 1.

répète, a parfaitement raison, de même que M. Nicolas Iorga, de leur attribuer le même auteur.

Pour trancher définitivement la question, il reste à prouver (ce que personne n'a fait jusqu'à présent) que non seulement le fond des idées de ces opuscules est le même, mais aussi que la forme dans laquelle ces idées sont exprimées ne diffère point d'un écrit à l'autre.

La langue dont se sert le seigneur byzantin, qui ne se pique pas de lettres, ajoute à l'importance de ses écrits, car elle représente la langue parlée, à l'encontre des monuments littéraires de l'époque, qui se rattachent aux modèles classiques. Kekaumenos se range, à ce point de vue, à côté des écrits transmis sous le nom de Constantin VII Porphyrogénète. Ce caractère apparaît aussi bien dans le *Strategikon* que dans le *Λόγος Νουθετητικός* : le lexique, la syntaxe, la phraséologie sont identiques. Quelques exemples suffiront à nous en convaincre.

L'auteur se sert régulièrement, au sens de « souffrir », « endurer » (*πάσχω*) du verbe *πανθάνω*, que nous trouvons souvent dans les monuments littéraires du moyen âge : formation analogique du type : *μανθάνω*, *λανθάνω*, *τυγχάνω* (1), etc.

Strateg. 41, 22 : *δι' ἡμᾶς πανθάνει ὁ ἄνθρωπος.*

Logos Nouth. 98, 6 : *εἴτε ἀγαθὸν πανθάνουσιν εἰτε κακόν* ; 103, 25 : *καὶ βλέπε τὰς ἀδικίας ἃς πανθάνουσιν οἱ πτωχοί.*

Il emploie aussi le verbe *ἀγωνίζομαι* au sens de « s'efforcer » (*σπουδάζω*). Nous le trouvons avec ce sens, qui apparaît déjà dans les papyrus, dans le *Strategikon* aussi bien que dans le *Logos Nouthetetikos* :

Strateg. 8, 11 : *ἀγωνίζου δὲ μᾶλλον ἵνα καὶ ἡ κρίσις σου λελογισμένη ἐστί* ; 10, 7 : *ἀγωνίζου δὲ φυλάττειν τὸν λαόν σου* ; d'autres exemples 16, 9 ; 8, 23 ; 9, 32 ; 10, 13 ; 12, 29 etc.

Logos Nouth. 101, 23 : *ἀγωνίζου δὲ ἔχειν.*

(1) *Μανθάνω* et *πάσχω* étaient rapprochés dans certains proverbes (*παθὼν μαθών*). D'après *ἔμαθον* : *μανθάνω*, on a refait *ἔπαθον* : *πανθάνω*.

Un autre verbe souvent employé est ἐξαλείφω (= ἀφανίζω).

Strateg. 21, 30 : ἐξαλείψει δὲ καὶ τὴν χώραν ; 25, 10 : ἐξαλείψεις καὶ ἀφανίσεις αὐτόν ; 41, 19 : καὶ ἐξαλιφήσῃ ἀδίκως.

Log. Nouth. 99, 15 : καὶ κατηρῶντο πάντες ἐξαλειφθῆναι τὴν γενεὰν αὐτοῦ ; 99, 20 : καὶ ἐξηλίφη κἀκεῖνος καὶ ἡ γενεὰ αὐτοῦ.

Une expression qui revient souvent sous la plume de notre auteur, quand il veut illustrer ses conseils par des exemples, c'est : εἶπω δέ σοι καὶ ἕτερον, — une formule que nous rencontrons également dans les deux opuscules :

Strateg. 27, 10 : εἶπω δέ σοι καὶ ἕτερον σόφισμα ἐθνικόν ; 35, 1 : εἶπω δέ σοι καὶ ἕτερον.

Log. Nouth. 96, 25 : εἶπω δέ σοι καὶ ἕτερον ; 97, 1 : εἰπὼν δέ σοι ἕτερον.

Pour la notion de « soumis », « sujet », l'auteur se sert des expressions : ὑπὸ τὴν χεῖράν σου, ὑπὸ σέ :

Strateg. 7, 17 : τοὺς ὑπὸ τὴν χεῖράν σου ; 79, 3 : εἰ δὲ ἔχεις θάλασσαν εἰς τὴν ὑπὸ σὲ χώραν.

Logos Nouth., 97, 29 : μηδὲ τὰς ἔξω ὑπὸ σὲ οὔσας χώρας ; 103, 28 : καὶ αἱ ὑπὸ σὲ τῶν ἐθνῶν χῶραι ; 104, 5-6 : τῶν ἐκεῖσε ὄντων ὑπὸ τὴν χεῖρα αὐτοῦ.

Une façon de s'exprimer, en donnant les conseils, c'est : εἰ ποιήσεις τοῦτο (οὕτως δὲ ποιῶν), ἐν ἀσφαλείᾳ ἔσῃ, expression que nous trouvons aussi dans les deux opuscules (*Strat.* 50, 13 ; 55, 23 ; 75, 8. *Logos Nouth.* 100, 20 ; 102, 28).

Il faut aussi remarqer que, toutes les fois qu'il rappelle des faits du règne de l'empereur Basile II, l'auteur accompagne le nom de cet empereur de l'épithète de « Porphyrogénète » : ὁ πορφυρογέννητος Κῦρ Βασίλειος ὁ βασιλεύς est son expression typique, et elle revient invariablement dans nos deux opuscules : *Strateg.* 18, 9 ; 32, 15 ; 66, 9 ; *Logos Nouth.* 95, 25 ; 96, 27.

Ces exemples sont, croyons-nous, assez éloquents. On ne peut plus douter que l'auteur du Strategikon ait écrit aussi le *Logos Nouthetetikos.*

***

Mais, malgré son importance, cette question n'est traitée par l'auteur de l'article qu'accessoirement. C'est l'identification de Kekaumenos qui le préoccupe avant tout ; et cette identification, telle qu'il la propose, est, il faut l'avouer franchement, sujette à caution.

Suivons-le dans les détails de son argumentation.

1. La chute de Michel V, affirme B., est décrite dans les deux opuscules par un témoin oculaire. C'est parfaitement vrai. Nous savons même, par Skylitzès-Cédrénus, que le général Katakalon Kekaumenos, récemment revenu de Sicile, a participé à la défense opiniâtre du palais impérial contre les rebelles. Mais ce seul fait ne peut pas servir d'argument en faveur de l'opinion soutenue par l'auteur.

2. Nous ne voyons pas quel rapport peuvent avoir la mention de l'aïeul paternel de l'auteur (du toparque de Tibion), celle de Sénachérim, cédant à Basile II son pays, la mention, dans le Strategikon, de la ville d'Amaseia dans le thème d'Armeniakon, — quel rapport, dis-je, tous ces faits peuvent avoir avec le commandement exercé par Katakalon à la tête de ce thème, ni comment on pourrait les invoquer à l'appui de l'opinion d'après laquelle ce général seul doit être considéré comme l'auteur des opuscules en question.

3. Kekaumenos manifeste, dans ses écrits, un « intérêt particulier » pour les Bulgares et les Petchénègues, chose qui plaiderait aussi, de l'avis de B., pour l'identification avec Katakalon. Celui-ci avait commandé dans le Paristrion et y avait affronté les barbares.

Mais lorsque nous savons combien de généraux du XIe siècle, et des plus éminents, ont commandé contre ces peuples les armées de l'empire, lorsque nous savons que le berceau de la famille des Kekaumenos était en Thessalie, où tout membre de cette famille pouvait se heurter aux Bulgares et aux Petchénègues, la conclusion de B. nous semble un peu précipitée.

4. Katakalon Kekaumenos a combattu aussi en Sicile. Cela suffit pour que tout ce qu'on nous raconte relativement à Pediadites, le katépan de Sicile, soit rapporté aussi au fameux général.

Que penser de l'argument tiré de l'anecdote du fils qui sauva son père, pendant une éruption de l'Etna? Ce serait,

nous assure l'auteur, un conte populaire que seul Katakalon aurait pu apprendre des gens du pays !

5. Si, dans les deux écrits, on trouve également la mention des Normands, ce serait aussi une indication en faveur de notre Katakalon, qui, d'après l'auteur, aurait pu (simple supposition) se trouver en Italie en 1054 -1055. Les Varègues, les Russes apparaissent de même dans les souvenirs du seigneur byzantin : qui les a connus mieux que notre Katakalon, « who defeated Russian raiders in 1043 and (we believe) fought beside Varangians in the Bulgarian campaign of 1040 (ceci n'est qu'une simple hypothèse) », se demande l'auteur ?

Tous les arguments produits sous les points qui suivent, intéressants certes, seraient de plus confirmatifs, s'il était démontré que le *Strategikon* était bien de Katakalon Kekaumenos. Mais, cela n'étant pas, ils ne prouvent rien du tout par eux-mêmes. Certains indiquent que l'auteur était « quelqu'un dans le genre de Katakalon ». Ainsi, tout ce qu'on nous dit concernant les abus des gouverneurs de province, des agents du fisc, *pourrait* venir de notre général, qui avait exercé des fonctions administratives en différents endroits et s'était acquis ainsi une vaste expérience, mais *pourrait* venir de beaucoup d'autres. De même, les conseils qui concernent le hardi défenseur des frontières (*ἀκρίτης*) ne conviendraient qu'à lui, dit Mrs Buckler, de même la méfiance qu'on exprime envers les amis, les médecins ; les idées à l'égard des femmes, des parents, du clergé, nous découvriraient toujours Katakalon..... Pétition de principe.

Renonçant à l'inutile discussion des hypothèses qui constituent tout l'échafaudage de l'auteur, nous nous bornerons à souligner, dans le texte même des opuscules, quelques données qui *excluent* l'identification proposée.

D'abord, une remarque d'ordre général, faite d'ailleurs par Vasiljevskij lui-même : si le général était l'auteur des opuscules, il aurait certainement trouvé dans sa brillante carrière militaire nombre d'exploits propres à illustrer ses conseils, sans avoir besoin de recourir à ceux de ses parents, incomparablement inférieurs à lui en valeur personnelle. B. a connu l'objection et la prévient par un argument spécieux : « Byzantine fear of jealousy might have sealed his lips about his own exploits ».

Nous pourrions aussi relever combien nous paraissent étranges, sous la plume de Katakalon Kekaumenos, les paroles qui s'adressent à ses enfants, pour leur conseiller de s'opposer toujours à celui qui s'élève contre le basileus, de prendre avec foi le parti de celui-ci, *ὁ γὰρ ἐν Κωνσταντίνου πόλει καθεζόμενος βασιλεὺς πάντοτε νικᾷ*. Ce sont là d'assez bizarres conseils de la part d'un homme qui avait vu la chute de Michel V à Constantinople, qui avait assisté à celle de Staurakios, après avoir contribué à déterminer sur le champ de bataille la victoire du rebelle Isaac Comnène, qui avait enfin connu la déposition de Michel VII Doukas, celle de Botaniate, s'il finit vraiment sa vie sous le règne d'Alexis Ier Comnène, comme paraît l'admettre l'auteur de l'article.

***

Parmi les événements cités dans les opuscules, il y en a deux qui se rapportent à l'auteur même, à Kekaumenos (nous laissons de côté le récit de la chute de Michel V, signalé tout à l'heure). Tous les deux contredisent l'identification qu'on nous propose.

1° En nous rapportant (*Strategikon*, 112, p. 60) les paroles mémorables de l'évêque de Larisse, Jean, l'auteur ajoute qu'il l'a connu personnellement et qu'il s'est entretenu avec lui, pendant qu'il exerçait une fonction en Hellade : *διὰ δὲ τὸ οἶδα τοῦτον κἀγὼ καὶ ἐσυνέτυχον, ἐξουσιάζοντός μου τότε εἰς τὰ μέρη τῆς Ἑλλάδος*. B. n'hésite pas à affirmer, cette fois aussi, que notre général a très bien pu exercer quelque fonction en Hellade entre 1057, date à laquelle il combattit auprès d' Isaac Comnène, et 1094, lorsqu'il apparaît dans la conjuration de Diogène contre Alexis Ier Comnène.

C'est, naturellement, une simple hypothèse que rien ne confirme. La carrière de Katakalon Kekaumenos nous est bien connue. Les sources historiques ont enregistré son ascension ; un contemporain lui a dédié un poème, qui exalte son héroïsme. Ce poète nous parle des durs combats du brave contre les « Scythes » et les « Huns », il nous parle du berceau de la famille — *Θετταλῶν στρατηλάτης, Θετταλῶν φῶς* (1) — mais il ne sait absolument rien de

(1) Nous l'avons analysé dans la communication sus-mentionnée. Cf. *Νέος Ἑλληνομνήμων*, t. XVI (1922), p 53 suiv.

l'Hellade. Les luttes du héros contre les Arabes, en Sicile, ses exploits sur le Danube, où il exerça longtemps les fonctions de commandant, ses faits d'armes au Caucase et en Arménie, son commandement à Antioche, tout cela a été enregistré par l'historiographie. Seul, le commandement d'Hellade ne figure nulle part.

2° En parlant des combats livrés par Michel IV le Paphlagonien contre Délianos le Bulgare, l'auteur nous rapporte la participation à ces combats du célèbre Haardrade (1) et ajoute qu'il combattit alors lui-même de son mieux pour l'empereur : *ἤμην δὲ κἀγὼ τότε ἀγωνιζόμενος ὑπὲρ τοῦ βασιλέως κατὰ τὸ δυνατόν.*

B. met ce fait aussi à l'actif de Katakalon. Après avoir quitté la Sicile pour Constantinople, où nous le trouvons en 1042, pendant la révolte contre Michel V, Katakalon, prétend l'auteur, a pu s'arrêter en Bulgarie, pour combattre à côté de l'empereur contre les Bulgares. Simple supposition, infirmée par l'unique source qui nous apprend la présence de Katakalon à Constantinople en 1042. A la vérité, la chronique de Skylitzès-Cédrénus nous dit que ce fut Katakalon Kekaumenos qui défendit alors le palais impérial contre la foule. Mais le chroniqueur n'oublie pas d'ajouter que le général *était à peine arrivé de Sicile* : *ἔτυχε δὲ ἐκ Σικελίας ἄρτι ἐλθὼν καὶ ὁ στρατηγὸς Κατακαλὼν ὁ Κεκαυμένος.* Pas un mot de son prétendu séjour en Bulgarie ; le général était arrivé directement de Sicile.

Enfin, nous avons, dans le *Strategikon* même, un argument décisif contre l'opinion de B. Il prouve que l'auteur de cet opuscule, par conséquent aussi de l'autre — ne peut pas être identifié avec Katakalon Kekaumenos.

En effet, ch. 64, p. 22, l'auteur, afin d'illustrer son conseil tactique concernant le repos des troupes avant le combat, raconte le désastre des armées impériales dans la lutte livrée aux Petchénègues, après la défaite de Constantin Arianites à Diampolis (Jambol), dans l'hiver de 1048-1049. L'empereur Monomaque, lisons-nous dans ce chapitre, envoya contre les barbares *Constantin le Recteur* avec des forces considéra-

(1) Chap. 246, p. 97.

bles : *ἀπεστάλη Κωνσταντῖνος ὁ ῥαίκτωρ ... μετὰ στρατοῦ καὶ δυνάμεως πολλῆς*. Celui-ci, sans établir de camp et laisser les troupes se reposer, les poussa immédiatement au combat, et les soldats, ne pouvant résister à l'attaque impétueuse des Petchénègues, prirent la fuite et il y eut « grand massacre : *ἀπώλοντο γὰρ μυριάδες πολλαί, καὶ σχεδὸν πᾶσα ἡ τῶν Ῥωμαίων χώρα ἐπλήσθη θρήνων*, remarque l'écrivain.

Mais le chef suprême, le *στρατηγὸς αὐτοκράτωρ* des armées impériales en cette occurrence ne fut pas Constantin, mais bien *Nicéphore* le Recteur. L'auteur l'a confondu, peut-être, avec le chef de la Thrace, Constantin Arianites, qui participa plusieurs fois à ces luttes sanglantes livrées aux Petchénègues et dans lesquelles il devait bientôt perdre la vie. Cette confusion ne pouvait pas être faite par Katakalon Kekaumenos, qui avait pris part à la bataille, conjointement avec Hervé et ses mercenaires. Voici, en effet, ce que nous lisons dans Skylitzès-Cédrénus (II, 597, 12 suiv.), la source principale pour ces campagnes qui ont excessivement troublé la péninsule des Balkans durant cinq ans du règne de Monomaque :

L'empereur fit sortir de prison Tyrak et ses compagnons, le combla de présents et l'expédia sur le Danube, pour apaiser les barbares. En même temps, il rappela les armées d'Orient,mit à leur tête Nicéphore le Recteur, revêtu du commandement suprême (*στρατηγὸς αὐτοκράτωρ*) et l'envoya contre les Petchénègues. Il lui donna comme collaborateurs Katakalon Kekaumenos, élevé au rang de chef des troupes d'Orient (*στρατηλάτης τῆς Ἀνατολῆς*), et le Normand bien connu Hervé (*Ἐρβέβιος ὁ Φραγγόπουλος*), avec ses mercenaires, en leur ordonnant de se tenir aux avis du Recteur, d'obéir à ses ordres et à ses volontés. Nicéphore ne tient pas compte des conseils prudents de Katakalon, les Petchénègues se jettent furieusement sur ses troupes, qui ne peuvent leur résister. Chefs et soldats prennent la fuite, seul Katakalon, entouré de quelques fidèles et parents, résista héroïquement, jusqu'au moment où tous eurent succombé. La bataille finie, les Petchénègues se mirent à dépouiller les morts. L'un d'entre eux, retournant un blessé, reconnut Kekaumenos, qui gisait couvert de blessures. Le barbare l'avait connu — ajoute la chronique — « pendant qu'il gouvernait les cités du Danube, où les deux races se mêlaient ». Relevé et soigné par ce barbare

plein de cœur, Katakalon put recouvrer plus tard la liberté et rentrer à Constantinople.

Cet épisode, si amplement décrit par Skylitzès-Cédrénus, correspond en tout point à celui que l'auteur du *Strategikon* rapporte brièvement. Le « Recteur », comme généralissime des forces impériales n'apparaît nulle part ailleurs dans les nombreuses campagnes contre les Petchénègues. Cela a échappé complètement à Mrs Buckler, laquelle écrit, p.16 de son article : « The defeat of Constantine the Rector in 1049 was before Cat. had arrived from the East ».

Ce fait est décisif. Si Katakalon Kekaumenos était l'auteur des opuscules qui nous occupent, il ne pourrait commettre une si grave erreur et mettre sur le compte de Constantin le Recteur ce qui concerne Nicéphore. Au reste, un « recteur » Constantin, homme de guerre, nous est absolument inconnu.

En terminant, nous croyons avoir prouvé, par rapport à Kekaumenos, deux choses :

1° Il ne saurait plus être question de deux auteurs différents, pour les opuscules publiés par Vasiljevskij ;

2° L'auteur unique de ces écrits est certainement un membre de la famille des Kekaumenos, mais, dans l'état actuel de nos connaissances, il est impossible de le déterminer de plus près ; en tout cas, ce n'est pas, ce ne peut être le général Katakalon Kekaumenos.

Cluj. N. BĂNESCU.

CAN CECAUMENUS BE THE AUTHOR OF THE STRATEGIKON?

In the Patzinak campaign of 1049-50, during the reign of Constantine IX (Monomachus), there were three marked Greek defeats, and it is with one of them that we must try to identify the story told in *Str.* 64.

(1) *Dampolis* (mod. *Yambol*) 1049. In this battle which comprised two encounters Attal. (p. 32) gives the name neither of the place nor of the Greek ἀρχηγός, whom he merely calls a « eunuch of the clergy » with the « title of rector ». The Greeks attacked before encamping (a detail which agrees with the tale of Cec.) and suffered a severe defeat. Cedr. (II, p. 596) mentions Dampolis as the place and says the Greek general there defeated was Constantine Arianites μάγιστρος, but he gives no particulars of the fight, only stating that Const. IX in consequence summoned « all the Eastern troops » led by Cata calo Cecaumenus, a decision which Attal. puts before the battle and not after.

(2) *Diacene across the Haemus Mts.* 1049. Attal. does not mention this battle. Cedr. (II,p. 597) gives Nicephorus the Rector as the commander in chief, with Cat. Cec. under him. A foolish delay in attacking caused a second defeat, and though the Greek loss was not heavy, Cat. Cec. was captured.

(3) *Near Adrianople* 1050. Attal. (p.34) and Cedr. (II, p.600) tell of this third defeat, near Adrianople, the Greek leader Constantine being a « praepositus » (a title reserved for eunuchs) accor ding to Attal., and « the heteriarch » according to Cedr. Const. Arianites μάγιστρος had his advice, to wait

in the entrenchments for the return of the raiding Patzinaks, scorned by the other Constantine the Commander, and lost his own life. Cat. Cec. is not mentioned and was presumably still in captivity. A sortie from Adrianople shortly afterwards dispersed the Patzinaks.

Since neither the second nor the third battle tallies with Cec.'s details as to the circumstances, and neither was followed by the terrible slaughter of which the *Str.* speaks (*ἀπώλοντο μυριάδες πολλαί*), it seems best to adhere to Wassiliewsky's identification of Ch. 64 with the story told of the first battle by Attal. (p. 30), where a *παντελὴς τροπή* turned into a *φόνος ὅσος ἀμύθητος*. We must then assume that Const. Arianites *μάγιστρος* (v. Cedr. II, p. 596) was a eunuch priest and also a rector, and the only surprising thing is how lightly Cedr. treats the disaster.

If Cedr.'s order is correct (and even if we follow that of Attal. we need not conclude that all the Eastern troops and all their officers arrived in time to be present at this Dampolis battle) the fact that Cat. Cec. had not yet come from the East would, supposing him to have written the *Str.*, explain the absence of personal references, though he would have heard of the events soon enough afterwards to account for the vivid narration.

There is of course another possible theory, by which our Ch. 64 is taken as the story of the second battle of 1049, at Diacene. As this action is not mentioned by Attal., we have to face two objections, first that the silence of Attal. about so great a catastrophe is strange (an argument which however applies equally to the very slight interest displayed in the Dampolis battle by Cedr.), and secondly that Cedr. calls the leading rector Nicephorus, whereas Cec. calls him Constantine, and that our writer gives a premature attack as the cause of the Greek defeat, whereas Cedr. puts it down to unwise delay. In view of the carelessness about minor points shown elsewhere by Cedr. (v. *B. Z.* XXXVI, p. 11, note 10) we should be justified in considering that he was wrong and Cec. right as to the Greek general's name and the circumstances of the battle. Here again it would seem as though Cedr. made light of a serious reverse, but if our writer

was the Cat. Cec. who was taken prisoner at Diacene, some exaggeration on his part, as to the gravity of the battle and its consequences, may easily be understood.

The problem cannot be solved with certainty, but in any case the possible authorship of Cat. Cec. for the *Str.* is not impugned. The present editor prefers the identification of Ch. 64 with the events of the Dampolis battle.

Oxford. G. BUCKLER.

TORNIK LE MOINE

Les renseignements qu'on possède de diverses sources sur le fameux ex-général Tʿornik ne sont pas de la même valeur. Tʿornik et David Curopalate tiennent une place dans l'histoire grâce au service qu'ils ont rendu, en un moment critique, à l'Empire. Les auteurs byzantins en connaissent peu de chose, et ce qui nous est connu par d'autres sources n'est pas exempt d'éléments fort discutables.

Il serait opportun de reprendre la question pour préciser le caractère de l'intervention de David et surtout le rôle qu'y joua le moine Tʿornik.

David Curopalate, prince d'Ibérie, a été gagné à la cause de Bardas Phocas, pendant la révolte de Bardas Skléros. Ce dernier s'avançait hardiment vers la capitale, après avoir battu l'armée impériale en deux batailles, à Lapara dans le Lykandos et dans une localité appelée Rhageiae, où il avait fait prisonnier le général en chef de l'armée, Léon protovestiaire, avec tué le général Pierre Phocas. C'est alors que l'empereur Basile rappelle Bardas Phocas du couvent où il était relégué depuis des années et l'envoie contre le rebelle.

Le rapport de Cédrénus sur les opérations militaires du nouveau commandant est le plus détaillé, mais non le meilleur. D'après lui, Bardas Phocas arrive à Césarée ; de là, il se rend à Amorium où il livre une première bataille à Skléros, essuie une défaite, et se retire à Charsianon. Skléros suit ses traces et vient camper à Basilica Therma. La bataille est engagée, et c'est encore Skléros qui la gagne. Phocas, désespéré, se hâte vers l'Ibérie pour demander de l'aide à David Curopalate. Il revient avec des renforts ibériens et se déploie dans la plaine de « Pankaleia, près du fleuve Halys ». Pour la troisième fois il tente la fortune, mais dès le premier choc son armée se replie, prête à tourner le dos. A ce moment, Phocas s'avance et lance un défi à Skléros. Les deux héros

se mesurent en un duel acharné : Skléros, battu, prend la fuite et cherche refuge à la cour de Bagdad (1).

Le récit de Cédrénus, pour être très circonstancié, n'en est pas moins douteux. L'itinéraire, si inconséquent, qu'il attribue à Bardas Phocas, fait déjà croire que l'historien a embrouillé quelque chose.

En effet, nous savons par le témoignage de Léon Diacre que Pankaleia se trouvait près d'Amorium et non pas sur l'Halys, *τῷ Ἀμορίῳ πρόσεγγιον* (2). C'est dire que la bataille de Pankaleia est la même que celle d'Amorium. Yahya le confirme ; il connaît bien la bataille de Bnkāli, il en donne la date, le 19 juin 978, et il ne la tient pas pour la dernière. La rencontre décisive suivit le 24 mars 979 et finit par la défaite et la fuite de Skléros (3).

Cédrénus, donc, s'est trompé en dédoublant une des batailles engagées entre les deux camps. Une coïncidence significative : à Amorium, la bataille se termine, selon Cédrénus, par un combat singulier entre Bardas Phocas et Constantin Gabras, un des généraux de Bardas Skléros, combat dont Phocas sort vainqueur et où Gabras perd la vie. A Pankaleia, le même spectacle se déroule, mais cette fois les lutteurs sont Phocas et Skléros, et le triomphateur est le même Phocas. Ce sont évidemment deux versions du même sujet : en somme, les deux batailles se réduisent à une. Cédrénus a utilisé, semble-t-il, des chants populaires où les choses se racontaient différemment, ou bien il a inventé le second duel pour démontrer que le mérite d'avoir triomphé sur un ennemi si redoutable revient exclusivement à la valeur personnelle de Phocas, et non pas au secours du Curopalate.

De toute façon, il est hors de doute que la dernière bataille a eu lieu à Basilica Therma et non pas à Pankaleia. L'inscription géorgienne sur le mur du couvent de Zarzma le confirme en constatant que Skléros a été battu dans la *Xarsana* (= Charsiane) à l'endroit dit Sarven (4), c'est-à-dire Aqua Sa-

(1) Cédrénus, II, pp. 422-432 (éd. Bonn).
(2) Léon Diacre, p. 170 (éd. Bonn).
(3) Yahyā = Rosen, *Basile Bulgaroctone* (en russe), p. 3.
(4) Takaïšvili, *Zarmskij monastir* (*Sbornik materialov dlja opisanija mēstnostej i plemen Kavkaza*), XXXV (1905), p. 19.

ravena, identique à Basilica Therma. C'est à cette bataille que les troupes envoyées par David Curopalate décident de l'issue de la guerre civile le 24 mars 979.

L'intervention de David n'est pas connue de Léon Diacre ni de Yahyā. D'après Cédrénus, David est intervenu sur la demande personnelle de Bardas Phocas : il s'est rendu auprès de David, *διὰ ταχέων ἄνεισιν εἰς τὴν Ἰβηρίαν, καὶ Δαβὶδ τῷ τῶν Ἰβήρων ἄρχοντι προσελθὼν εἰς ἐπικουρίαν ἤτει στρατόν.* David a acquiescé à sa demande, étant lié avec lui d'amitié depuis qu'il était duc de Chaldia, *ἐπεφιλίωτο γὰρ τῷ Φωκᾷ ἐξ οὗ δοὺξ ἦν ἐν Χαλδίᾳ* (1). Nous savons que Bardas, occupait réellement le poste de duc de Chaldia et de Colonia, lorsqu'il fut révoqué par l'empereur Tzimiscès et exilé à Amasie (2). C'est assurément en qualité du duc de Chaldia qu'il était chargé de la campagne contre Melazgerd en 968 (3). Sa nomination en Chaldia est donc antérieure à cette date. Remarquons en passant que la *Chronique Géorgienne* tient David Curopalate pour fils d'Adarnasé, mort en 983, et donc compte son règne à partir de cette date. Cela ne se justifie pas. David ne peut être le fils de cet Adarnasé, puisqu'il régnait dès avant 968.

La même *Chronique* prétend que l'appel à David émanait de l'empereur Basile lui-même et non pas de Bardas Phocas, et fait connaître les circonstances dans lesquelles l'appel et le secours eurent lieu. On connaît maintenant la source d'où la *Chronique* a emprunté des informations. C'est la *Vie des SS. Jean et Euthyme*, aujourd'hui accessible au monde savant grâce à la traduction latine, faite par le P. Peeters (4). Voici ce qu'on y lit.

Jean était l'un des vassaux de David Curopalate. Il se retire du monde dans un couvent, dit Quatre Églises. Ce couvent est situé sur la rive gauche de Čorox (= Acampsis) près de Pertekrek, et est connu actuellement chez les Turcs

(1) Cédrénus, II, p. 431.
(2) Idem., II, p. 379.
(3) Asołik, *livre*, III, ch. 8.
(4) *Analecta Bollandiana*, t. XXXVI-XXXVII ; voir aussi la traduction française dans *Irénikon*, t. VI (1929), nov.-déc. et t. VII (1930), janv.-févr.

sous le nom de Dört-Kilisé (= Quatre Églises). Jean se rend ensuite au monastère du mont Olympe. A cette époque, l'Empereur grec cède à David le pays d'en haut et réclame des otages. Les beaux-frères de Jean lui livrent en otage Euthyme, fils de Jean. Ce dernier est obligé d'aller à la capitale pour délivrer son fils. Par l'intermédiaire de son beau-père Abuharb, homme en vue à la cour, l'Empereur accueille favorablement Jean et donne suite à sa demande. Jean retourne avec son fils Euthyme au mont Olympe. De là, il va, toujours avec Euthyme, à la Sainte Montagne. Il y reste deux ans comme cuisinier, dans la laure de S. Athanase.

« Vers cette époque », le grand Tʿornik se fait moine « dans sa patrie » et va rejoindre son ami Jean à l'Olympe ; mais ne l'ayant pas trouvé là, il se rend à la Sainte-Montagne.

« A cette époque » éclate la révolte de Bardas Skléros. Les Empereurs (Basile et Constantin) et l'Impératrice mère, enfermés dans leur résidence, ne savaient que faire, et seul David Curopalate leur paraissait capable de les sortir d'embarras. Mais comment envoyer le message à David, les routes étant occupées par les rebelles ? On se souvient alors de Jean et de Tʿornik qui résidaient à la laure de S. Athanase. On les rappelle à la cour. A cause de la minorité de Basile et de Constantin, le gouvernement se trouvait effectivement entre les mains de l'impératrice et du parakimomenos. Jean et Tʿornik arrivent. Basile et Constantin, sur l'ordre de leur mère, se jettent aux pieds de Jean ; la mère lui dit : « Père saint, tout ce que tu feras pour ces orphelins, Dieu en récompensera ton âme ». Tʿornik consent à contre-cœur. Chargé « des lettres suppliantes », il se met en route vers David. Le Curopalate promet d'envoyer des troupes sous le commandement de Tʿornik lui-même. Tʿornik informe la cour des résultats heureux de sa mission. David en fait autant. Il est convenu que les Empereurs cèderaient à David la région d'en haut du pays grec en possession viagère, et Tʿornik prendrait pour lui les dépouilles de l'ennemi vaincu. La convention est faite par lettre.

Après celà, David met sous le commandement de Tʿornik douze mille cavaliers et l'envoie contre le rebelle. Tʿornik parvient à écraser Skléros et le poursuit jusqu'à la Perse. David le félicite chaleureusement. Tʿornik se rend ensuite

auprès des Empereurs, qui l'accueillent avec tous les honneurs dus au vainqueur ; ensuite, Tʿornik retourne à la Sainte-Montagne.

Il faut se garder d'exagérer l'importance historique de ce récit. Le manque de dates plus ou moins précises est déjà un mauvais signe. L'auteur du récit ignore quand et dans quelles conditions, Jean, Euthyme et Tʿornik se sont rendus à la Sainte-Montagne. Il a une notion vague et confuse de l'affaire de l'otage : il la met en rapport avec l'offre territoriale, tandis que plus loin il dit que l'offre territoriale a été faite à propos et en récompense du secours militaire de David. Il existe une autre version de la *Vie des SS. Jean et Euthyme* ; et là, il n'est pas question d'otage. Jean, originaire de Tao (= Taykʿ), accepte l'habit monastique et part pour l'Athos, laissant son fils Euthyme aux soins de ses grand-mère et grand-père. Ce dernier emmène Euthyme à Constantinople, à la cour de l'empereur Nicéphore. Jean, averti de l'arrivée de son fils, vient le chercher à la capitale. Le grand-père s'oppose, ne désirant pas se de séparer de l'enfant ; l'empereur intervient et propose de laisser choisir l'enfant. L'enfant choisit son père et va avec lui à la Sainte-Montagne (1).

D'après cette version, Euthyme n'est pas allé à Constantinople comme otage. Il a accompagné son père au mont Olympe, ainsi que le fait connaître le mémorial d'un manuscrit, et là, il s'est consacré aux travaux littéraires en 977-978. La question de l'otage nous ramène à l'an 991, comme nous verrons plus loin : elle n'a aucun rapport avec Euthyme.

La *Vie des SS. Jean et Euthyme* place la mort d'Euthyme l'an 1028, à l'âge de 65 ans ; donc sa naissance eut lieu en 963. Cependant en 977-978, Euthyme était déjà en âge de faire des traductions au mont Olympe. Ces erreurs ne sont pas certes en faveur de l'autorité de notre document.

Les renseignements qu'il fournit sur Tʿornik ne sont pas moins discutables. Tʿornik, d'après ce document, devenu moi-

(1) Cette version se trouve dans le *Synaxaire* nº 222 du Musée Ecclésiastique de Tiflis. Janašvili en a donné un compte-rendu dans le *Sbornik materialov ... Kavkaza*, t. XXX, p. 158, où il date le synaxaire du XIe siècle. On n'est pas sûr si le nom de l'empereur est indiqué dans le manuscrit, ou si c'est Janašvili qui l'a ajouté.

ne dans son pays, fait un voyage au mont Olympe et puis passe à l'Athos. La date de ces déplacements n'est pas indiquée. Toutefois, elle doit être antérieure à l'an 978, puisque cette année-là, après la bataille de Pankaleia, le 19 juin 978, T'ornik fut chargé de solliciter le secours de David Curopalate. Cependant les manuscrits portant le nom de T'ornik indiquent dans leurs mémoriaux qu'il se trouvait encore à Oški en Tayk' en 977 et 978 (1). L'un de ces mémoriaux mentionne avec éloge T'ornik. L'auteur en est le scribe David, qui, en copiant un manuscrit de l'an 977, a élargi le mémorial de son original en y insérant une note intéressante sur Tornik. Jean Tornik est devenu Jean Syncelle. Il a renoncé à la grandeur terrestre, et au moment où il était au faîte de son éclat et en pleine faveur auprès des saints Empereurs, il a abandonné la carrière militaire pour revêtir l'habit monacal. La renommée et la faveur impériale lui étaient assurées par le service qu'il avait rendu ; il était allé auprès de David Curopalate et, sur son ordre, il avait écrasé le méchant adversaire des saints empereurs. Le scribe David ne dit pas que T'ornik séjournait à cette époque à l'Athos, ni qu'il était délégué par les Empereurs auprès du Curopalate. Il n'y est pas non plus question de l'Impératrice ni du parakimomène. Au moment où le copiste rédigeait sa note, Jean Tornik avait été honoré du titre de Syncelle, évidemment en récompense de son exploit contre Skléros.

La note précieuse du scribe David constitue la base de ce qu'on lit dans la *Vie des SS. Jean et Euthyme* sur T'ornik. L'auteur de ce dernier ouvrage n'a pas ici d'autres sources, à notre avis, que des colophons de manuscrits. Il a ajouté quelques détails, mais nettement de son inspiration. Telle, la scène où les jeunes Empereurs se jettent aux pieds de Jean et de T'ornik, ou encore l'imploration de l'Impératrice et du parakimomène — créations d'un esprit naïf, dépourvu de toutes notions sur le protocole de la cour impériale. Ces éléments accessoires manquent dans la notice de David, ce qui le rapproche de Cédrénus en ceci que ce n'est pas la cour byzantine

(1) Pour les mémoriaux cités ici et plus loin, voir l'article qui suit : *La famille de T'ornik.*

qui s'est adressée à David Curopalate, mais Bardas Phocas, de son initiative personnelle. A cette époque T'ornik, devenu moine, séjournait dans le couvent d'Oški. Bardas le tire du couvent et l'envoie auprès de David Curopalate. Après la bataille du 24 mars 979, le moine général quitte « la grandeur terrestre » pour aller s'installer à l'Athos : Jean T'ornik devient Jean Syncelle.

Une confusion fâcheuse s'est produite dans la tradition géorgienne. Bardas Phocas avait comploté contre l'empereur Tzimiscès, et était banni à Amasie. Homme factieux, il s'enfuit de sa retraite et tenta de nouveau de provoquer une révolte. Tzimiscès lui fit prendre l'habit et se retirer dans l'île de Chios, *μόνον δὲ γενόμενον κληρικὸν ἐν τῇ νήσῳ Χίῳ ὑπερορίζει ὁ βασιλεύς* (1).

Lorsque Bardas Skléros, triomphant des généraux de l'Empereur, menaça la capitale, on se souvint du fameux reclus de l'île de Chios, on le fit sortir du cloître et on l'envoya à la tête de l'armée contre le rebelle. L'idée de mettre aux prises deux adversaires, Phocas et Skléros, venait du célèbre parakimomène Basile, surnommé Peteinos (= Oiseau). Il avait successivement, et avec la même fidélité, servi quatre empereurs, Constantin Porphyrogénète, Romain, Nicéphore et Jean, et il dirigeait alors les premiers pas du jeune empereur Basile : *Ὁ δὲ παρακοιμώμενος*, dit l'historien, *τοῖς ὅλοις ἀπορηθεὶς (ἤδη γὰρ ὁ Σκληρὸς ἐπλησίαζε τῇ βασιλίδι) μίαν ἐγνώκει βοήθειαν ἀποχρῶσαν, Βάρδαν τὸν Φωκᾶν μεταπέμψασθαι τῆς ὑπερορίας, μόνον ἀξιόμαχον οἰηθεὶς τοῦτον ἀντίπαλον ἔσεσθαι τῷ Σκληρῷ* (2).

La tradition géorgienne, pour autant qu'elle soit reproduite dans le *Vie des SS. Jean et Euthyme*, ne connaît pas ce fait capital. L'honneur de la victoire sur Skléros y est attribué à T'ornik seul. Le général byzantin a été assimilé à T'ornik, et pour ainsi dire absorbé par lui en raison de deux faits analogues, deux appels, l'un, lancé par la cour impériale au moine Bardas Phocas, l'autre, par ce dernier, au moine T'ornik. Le document géorgien a retenu un détail curieux

(1) Cédrénus, II, p. 392.
(2) Idem, II, p. 429.

à cet égard. Il connaît le rôle que le parakimomène a joué dans l'appel de Bardas, mais ici aussi il a confondu Bardas avec T'ornik : le parakimomène, avec la reine-mère, supplie le moine Tornik de protéger les orphelins impériaux contre le rebelle.

La fusion des deux figures s'est produite de bonne heure. L'historien arménien Asołik connaît l'aventure de T'ornik dans une version où l'image de Bardas n'est pas encore effacée totalement. D'après cette version, l'empereur Basile fait sortir *de prison* Bardas Phocas, que Kiwr-Žean (= Kyr Jean Tzimiscès) avait jeté dans une île, et l'envoie combattre Skléros. Asołik ignore que Bardas Phocas portait à ce moment l'habit monacal, tandis qu'il connaît T'ornik comme un moine de la Sainte Montagne d'où Basile le tire pour l'envoyer auprès de David. Il atteste aussi que Basile promet au Curopalate les pays « Xaltoyarič avec le Kłesur, Čormayri, Karin, Basean, le château de Sevuk dans la Mardałi, Hark' et Apahunik, et qu'il les donna en effet ».

Le témoignage est formel, mais il est tout de même sujet à caution. Une partie des terres énumérées appartenait déjà à David Curopalate, l'autre ne se trouvait même pas au pouvoir de l'Empereur et, par conséquent, il ne pouvait pas en faire cadeau à David. Hark' et Apahunik', deux régions adjacentes autour de Manazkert, actuel Melazgerd, étaient soumises aux princes musulmans ; à l'époque de la révolte de Skléros, leur maître était le Kurd Bad ibn Dōstak. Après la mort de Bad, David Curopalate assiégea Manazkert et le prit. L'héritier et neveu de Bad, ibn Marvan, essaya de reconquérir la ville avec l'aide du prince musulman d'Atropatène. Il vint attaquer Manazkert en 998, mais fut repoussé par David.

C'est le même Asołik qui raconte cette histoire, sans remarquer qu'il se contredit : comment l'empereur Basile aurait-il promis à David le pays qui se trouvait hors de son autorité ? Karin (= Theodosiopolis) et Bassian faisaient alors partie des possessions de David. Xaltoyarič (= Kaldarič d'aujourd'hui) et ses cleisurae (= Bṙnakapan actuel) et peut-être aussi Sevuk-berd (1) se rattachaient à Karin ; Čormayri

(1) Sevuk berd « château noir » est le même château qu'Aristakès appelle Sev-k'ar « noire pierre ».

(= « forêt sèche », située aux sources du Čorox) était dans le Tayk', domaine de David. La famille de T'ornik régnait dans la région de Xałtoyarič et Čormayri : les frères de T'ornik se sont qualifiés de princes de Chaldia, terme sous lequel on entend exactement la région de Xałtoyarič et Čormayri à cause du voisinage avec Chaldia. L'assertion d'Asołik n'est pas soutenable sur ce point non plus.

D'après la *Vie des SS. Jean et Euthyme*, la promesse de l'Empereur concernait le pays d'en haut et la donation avait un caractère viager : David en devait jouir de son vivant et, après sa mort, les terres cédées reviendraient à l'Empire. On a confondu ici les deux interventions de David. On sait que David, une seconde fois, prit parti pour Bardas Phocas, lors de sa révolte contre Basile en 987-989. Lorsque le rebelle opérait contre la capitale, Basile fit s'embarquer à Trébizonde le magistre Taronite pour prendre l'ennemi à revers. Bardas Phocas envoya alors son fils Nicéphore au Coltors (1) auprès de David pour demander du secours militaire. Deux fils de Bagrat, seigneur de Chaldia, attaquèrent, sur l'ordre de David, le Taronite et détruisirent son projet. Peu après, Bardas subit une déroute et périt le 13 avril 989.

Basile n'était pas assez généreux pour pardonner à David son intervention en faveur du rebelle. Il expédia des troupes contre lui sous le commandement d'un certain patrice qui s'appelait Ğākrūs. C'est le même patrice qu'Asołik appelle Žan Portez, les auteurs byzantins, Jean de Chaldia. Ğākrūs livra bataille aux mêmes deux fils de Bagrat, dont l'un fut tué et l'autre mis en fuite en 439 de l'ère arménienne = 990-991 J. Ch. David Curopalate, saisi d'effroi, demanda grâce et, comme il était fort avancé en âge et n'avait personne pour successeur, promit de laisser à l'Empereur ses états après sa mort. Il se déclara même prêt à envoyer des hommes dans la capitale pour qu'ils s'engagassent à exécuter sa volonté dès qu'il serait mort.

(1) L'épithète de Nicéphore Phocas est bien *Col-tors* ; dans l'article *Nicéphore au col-roide*, dans *Byzantion*, t. VIII, fasc. 1 (1933), p. 210, on a laissé échapper un autre passage chez Yahyā, où se lit al-ma'-waǧǧ ar-raqaba, (Rosen, *Basile Bulgaroctone* (en russe), p. 63).

L'Empereur, ravi du geste de David, lui offrit la dignité de curopalate et l'honora de vêtements garnis d'ornements précieux. David reçut les présents et ordonna de prier partout pour l'Empereur. Ensuite, il fit partir pour Constantinople le catholicos des Géorgiens en compagnie de plusieurs notables. L'Empereur les combla d'honneurs et les renvoya dans leur pays (1). Les états de David Curopalate deviennent depuis 991 une possession viagère. Le document géorgien reflète le souvenir de cet état de choses en tant qu'il parle de la concession à vie faite à David. Il l'a rapportée faussement à l'an 979 et mise en rapport avec le service rendu par T'ornik. Sa portée se réduit donc à presque rien dans la question qui nous occupe.

Toutefois, il ne faut pas prendre à la lettre ce qu'on vient de lire sur le legs de David. Basile avait usé de violence envers le Curopalate, c'est évident. David avait-il vraiment promis de lui céder ses états après sa mort? Comment alors expliquer le fait bien établi qu'on le voit dans la suite déployer une forte activité militaire pour élargir son empire en essayant de conquérir non seulement Manazkert, mais aussi Xlat', c'est-à-dire la majeure partie de l'Arménie? Personne n'est assez naïf pour penser qu'il versa gratuitement le sang de ses soldats pour l'Empire, poussé par une générosité qui n'était assurément pas la vertu de son siècle. Il n'est pas vrai non plus qu'il n'y avait personne pour lui succéder. David n'avait ni fils, ni frères, c'est vrai, mais des héritiers, il en avait assez. Il y a décidément dans cette affaire quelque chose de louche, qui réclame de la lumière.

Or, il me semble que la suite des événements, la tournure que la question de succession prit après la mort de David, permet d'entrevoir de quoi il s'agissait réellement. Basile séjournait à Tarse en Cilicie lorsqu'il apprit la mort de David survenue le 31 mars 1000. Il arriva « en Tayk', se rendit maître de ses châteaux et forteresses, y nomma ceux qui lui étaient fidèles, et emmena le reste de la noblesse pour l'installer dans le pays grec ; et il rentra à Constantinople par Karin et Xałtoyarič » (2).

(1) Yahyā, p. 27 (chez Rosen).
(2) Asołik, III, ch. 43.

Aussitôt Gurgen, roi des Géorgiens, déclara ses droits sur la succession de David en même temps que sa décision de les défendre par les armes. Le duc d'Antioche, Nicéphore Ouranos vint, sur l'ordre de l'empereur, en Ibérie. Toute l'année se passa en négociations et à l'approche de l'hiver, on finit l'affaire à l'amiable en 1001. On ne sait rien sur les conditions de cet accord. Toutefois, la querelle allait encore troubler la paix durant deux dizaines d'années. L'historien Aristakès de Lastivert constate qu'en 1022, les rois Géorgiens continuaient à revendiquer les pays jusqu'à Xałtoyarič, en disant qu'ils avaient appartenu jadis à David Curopalate. L'historien arménien ajoute — et c'est sans doute l'objection des Byzantins — que David avait possédé les pays en question non pas à titre de patrimoine, mais comme un don que lui avait fait l'empereur à cause de sa soumission sincère et que David, de son côté, avait promis de laisser ses possessions à l'empereur (1).

L'historien ne dit pas que le don territorial ait été fait pour récompenser le service de T'ornik, bien qu'il connaisse ce qu'Asołik raconte à ce sujet. Aristakès fait allusion plutôt à ce qui s'était passé en 991. Basile voulait châtier David pour l'appui qu'il avait prêté au rebelle Bardas Phocas. L'occasion était propice pour enlever à David les régions que l'Empire contestait aux princes de Tayk', depuis Ašot Curopalate († 954). C'étaient les régions autour de Karin (= Théodosiopolis), à savoir Basian, Karin jusqu'à Xałtoyarič sur la frontière de Derjan et Čormayri. Elles n'appartenaient pas au plateau du Tayk' et avaient une importance stratégique pour la défense des thèmes byzantins, Chaldia et Colonia.

Mais en ce moment la guerre s'alluma sur le front bulgare et on avait besoin des forces qui opéraient contre David. L'affaire fut arrangée de manière à ce que David, déjà fort vieilli, restât en possession des régions en question jusqu'à la fin de sa vie et ensuite, elles passeent à l'Empire. Le soi-disant engagement de David portait sur les régions litigieuses et non pas sur tous les états de Tayk'.

(1) ARISTAKÈS, ch. III.

Or, comme dans la tradition géorgienne le souvenir de la seconde intervention a été effacé complètement, mais qu'il s'y est maintenu une vague notion de la question territoriale qui en avait résulté, on a nécessairement rattaché cette question à la première intervention, et on l'a annexée à la cause de Tʿornik. C'est l'origine de la tradition confuse conservée dans la *Vie des SS. Jean et Euthyme.*

Revenons à Asołik. Il importe de noter qu'Asołik a été en Derjan où il a passé quelque temps dans le couvent de Xlajor, comme il l'atteste lui-même dans son ouvrage ; Derjan, Derxène des auteurs classiques, confine avec Karin au village de Xałtoyarič = Kaldaric. C'est au cours de son séjour en Derjan qu'Asołik, à notre avis, a appris dans le milieu monastique ce qu'il relate sur Tʿornik et sur les affaires de Taykʿ. La date de son séjour en Derjan n'est pas connue ; on peut la préciser avec quelque certitude. Asołik est le seul auteur qui connaisse le jour de la mort de David Curopalate, le jour de Pâques = 31 mars 1000. Lui seul connaît en détail l'itinéraire de Basile depuis la Mélitène jusqu'à Oltiʿ dans le Taykʿ. Il indique le jour où l'Empereur est arrivé à la montagne Koher sur la frontière d'Astianène, le jour de la fête de Vardavar̄ (= Transfiguration). Il énumère les princes qui sont venus se présenter à l'Empereur sur sa route à travers l'Arménie. Il est même au courant de ce qui se passait au camp impérial, par exemple l'incident entre les soldats russes et géorgiens.

Des informations si minutieuses portent à croire que l'historien se trouvait non loin du camp impérial, et qu'à l'arrivée de l'Empereur en Taykʿ, il séjournait en Derjan. Ne venait-il pas de quitter son pays natal, Taron, pour aller, via Derjan, s'installer à Ani, où il dut écrire son œuvre historique, sur l'ordre du catholicos Sargis, en cours des années 1000-1005 ?

Asołik ignore l'entente de l'an 991, tout comme l'auteur de la *Vie des SS. Jean et Euthyme.* C'est là la source de l'erreur qu'il a commise en transportant la question territoriale à l'époque de Tʿornik. Il a reproduit la version qui avait cours dans le milieu de Taykʿ. Au moment où on discutait la question de la succession de David, le milieu géorgien n'avait aucun intérêt à rappeler les événements de l'an 991, qui étaient nettement à son désavantage. Son intérêt commandait plu-

tôt de faire revivre les souvenirs de Tʿornik et du service qu'il avait rendu à l'Empire. Tʿornik était un des vassaux de David Curopalate : le domaine de sa famille se trouvait dans les limites du territoire discuté. On en déduirait que le territoire appartenait à David. On pourrait, le cas échéant, prétendre que les terres litigieuses devaient être considérées comme prix du service si précieux rendu jadis par David.

Par contre, l'Empire, pour justifier sa prétention, s'en tenait à la convention passée en 991. Yahyā, qui nous a transmis cette affaire, doit sa connaissance probablement à l'entourage de Nicéphore Ouranos, duc d'Antioche, qui avait été chargé de l'affaire.

Tʿornik était originaire de Karin. L'auteur de la *Vie des SS. Jean et Euthyme* dit que Tʿornik avait pris l'habit monastique « dans sa patrie ». Le P. P. Peeters a bien vu que cela voulait dire que Tʿornik n'était pas natif de l'Ibérie (1). Un manuscrit géorgien portant le nom de Tʿornik a été écrit dans le pays de Karin. C'est sa patrie. Cela se confirme parfaitement par un monument précieux qu'on a retrouvé à proximité de Karin. Une croix en pierre découverte près du village de Kararz porte cette inscription :

<Ց>անուն Աստուծոյ ես Յովանէ ..... որդի Չորտաւանէկի կանգնեցի զխաչս զայս ի ժամանակին Վասիլէ (lire *Վասիլ եւ*) *Կոստանդին...*

« Au nom de Dieu, moi, Jean..... fils de Čortvanēk, j'ai érigé cette croix au temps de Basile et de Constantin (2).

Aucun doute que le titulaire en est Jean-Tornik, fils de Čortvanel. La lacune cache probablement son autre nom, Tʿornik ; il faut lire : *Յովանէ <ս Թոռնիկ>*, Yovane<s Tornik >. Le village de Kazarz a conservé, sous l'enveloppe turque (Kara-arz), son ancien nom d'Arcn, *Արծն*, *Ἀρτζέ* des auteurs byzantins, situé à une dizaine de kilomètres au nord de la ville de Karin (= Erzeroum). Jadis c'était une ville florissante.

Le père de Tʿornik, Zourbanel = Čortvanel, avait été envoyé à la capitale pour régler la question de Théodosio-

(1) *Analecta Bollandiana*, t. L, fasc. 3-4, p. 370.
(2) N. Sargisian, *Topographie de l'Arménie* (en arménien), p. 79.

polis et Basian. Le choix du curopalate Ašot († 954) s'explique bien : Čortvanel, comme natif du pays en litige, était mieux qualifié pour discuter la question. Le frère de T'ornik, Bagrat et les fils de Bagrat s'appellent, chez Yahyā, princes de Chaldia. Il s'agit ici, certes, non pas du thème de Chaldia, mais du pays adjacent, où se trouvait le domaine de la famille de T'ornik. C'est grâce à ce voisinage que Bardas Phocas, duc de Chaldia, a connu de près la famille de T'ornik et par elle, le Curopalate. Il a mis à profit l'amitié de David et s'est servi de son appui tant en 979 qu'en 989.

La famille de Tornik.

T'ornik, devenu moine, rendit un grand service à la littérature géorgienne en copiant ou faisant copier en grand nombre d'œuvres ecclésiastiques. Les scribes postérieurs en recopiant les manuscrits commandés par T'ornik ont pieusement maintenu les mémoriaux de leurs originaux, concernant Tornik et ses proches parents. Robert Blake a dernièrement publié in extenso plusieurs de ces mémoriaux dans le *Catalogue* des manuscrits géorgiens.

La question qui nous intéresse a été en partie traitée par le P. P. Peeters (1) et par le P. N. Akinian (2). Nous croyons utile de reprendre l'ensemble des mémoriaux dans l'espoir de pouvoir dresser plus exactement la liste de la famille de T'ornik.

Nous reproduisons tout d'abord les mémoriaux qui sont l'objet de notre examen.

1. Mémorial d'un feuillet géorgien dans le manuscrit grec de Moscou :

« Moi, Jean, ci-devant T'ornik, fils du bienheureux seigneur Čordvanel, j'ai tâché et j'ai écrit ce livre qui s'appelle *Ganj*.... Vous qui lirez ce livre, mentionnez-moi dans vos prières.... Mentionnez aussi ceux qui sont mentionnés par moi, tout d'abord mon maître Jean Abulherit' et mon frère Jean Va-

(1) P. Peeters. *Un colophon géorgien de T'ornik le Moine*, dans *Analecta Bollandiana*, t. L, fasc. 3-4.

(2) P. N. Akinian. *Handes Amsoreay*, 1934, mars-avril et sq.

razvače et nos fils spirituels et corporels Michel et Čordvanel ek'usovit, et Bagrat le patrice, et Čordvanel et le petit T'ornik ; aussi les âmes de mes parents et de mes frères et de tous les miens....

Ce livre a été écrit dans le pays de Karin en l'an du monde 6500, en k'ronikon 201 par la main de l'humble Michel le Scribe et relié par ma main à moi, l'humble Étienne. Priez pour nous.

Et moi, Jean le Syncelle, j'ai offert ce saint livre... au mont Athos lorsque j'y pris habit monastique » (1).

2. Mémorial d'un manuscrit d'Iveron :

« Moi, Jean, ci-devant T'ornik, et mon frère Jean Varazvače, fils du béni Čordvanel, nous avons acquis et copié ce saint livre, appelé *Paradis*.... comme prière et à la louange tout d'abord du puissant et pieux curopalate David. Après.... prière pour nous mêmes : d'abord pour le ci-devant Jean T'ornik, maintenant par la grâce des saints Empereurs Jean le Syncelle, qui, pour l'amour de Dieu, a quitté la grandeur terrestre et trouvé celle du ciel, à cause de laquelle, étant au sommet du lustre et de la faveur des saints Empereurs, il s'est empressé d'échanger l'habit militaire pour l'habit monacal et sous celui-ci a grandement et loyalement servi l'arbre de vie et des saints Empereurs. Quand parut sur la terre des Grecs un homme sans foi ni loi qui se posa en adversaire des saints Empereurs,le même (T'ornik) se rendit en toute hâte auprès du puissant et invincible sous tous rapports curopalate David et par leur (= son) ordre anéantit son dessein et raffermit les saints Empereurs. Ensuite pour Jean Varazvače, pour sa femme et pour ses fils Michel, Čordvanel le Zóravar, pour Čorolodi, pour T'ornik, pour les fils de mon frère, Čordvanel et Bagrat le patrice.

Et comme prière pour l'âme de Bagrat magistros et de mes parents Čordvanel et Marie, et de mes frères Bagrat, Ašušay et Abuharb, de mes oncles paternels Abuharb et Ašušay et de tous les défunts de ma maison.

Ce saint livre fut écrit à la laure illustre d'Oški, résidence de saint Baptiste, Saba étant abbé— le Christ le bénisse, —

(1) P. Peeters, *o.c.*

par la main du doyen Stép'anos et fut relié par la main du même — Dieu le bénisse ; l'an du cycle pascal était 197. J'ai écrit cette cédule moi, l'indigne David, fils de la sœur du père Michel Modrekeli. Si par l'ignorance quelque faute m'a échappé, pardonnez-moi » (1).

3. Mémorial du manuscrit des œuvres de Basile le Grand : « O Christ, glorifie maintenant le père Jean et leur (= son) fils spirituel Euthyme, traducteur de ce livre, et prends-moi en pitié, moi le pauvre Saba qui l'a copié.

Moi, Jean, j'ai été rendu digne d'acquérir ce saint livre que mon fils Euthyme a traduit du grec. Nous y avons déployé un grand travail pour le salut de notre âme. Or, vous, que Dieu vous inspire de nous mentionner, moi Jean, mon frère selon l'âme et la chair Jean ci-devant T'ornik, mon fils Euthyme, qui a traduit ceci, nos frères spirituels Arsène, Théodore et Georges. Écrit à l'Athos au monastère de S. Jean l'Évangéliste en l'indiction VI l'an de la création 6485 » (2).

4. Plusieurs mémoriaux dans le codex d'un Vieux Testament à Athos.

— Aie pitié du père Jean qui était T'ornik (après *Ruth*).

— T'ornik le patrice et Michel le scribe (après *Isaïe*).

— Le patrice T'ornik avec ses fils (après *Ezéchiel*).

— T'ornik le Syncelle et ses fils (après *III Rois*).

— T'ornik Jean (après *IV Rois*).

T'ornik le Syncelle et ses fils et Jean fils de Gelase. Ce livre est écrit à Oška ; aie pitié de Michel le fils de Varazvače. O pères du saint Mont, souvenez-vous du scribe !

— Le père T'ornik Jean avec ses maîtres, ses frères et ses fils (après *Sagesse*).

T'ornik le patrice avec ses fils (après *Malachie*).
Moi, Jean, ci-devant T'ornik, fils du béni Čordvanel... pour moi, mes frères, mes fils et mes défunts. Scribes Michel, Georges, Stép'anos ; écrit en 198 du cycle pascal (3).

5. Mémorial du manuscrit d'un commentaire sur l'*Apocalypse*, qui a été traduit par S. Euthyme et « écrit à la

(1) *Revue de l'Orient chrétien*, VIII (XXVIII), (1931-1932), p. 338.
(2) *Ibidem*, IX (XXIX), (1933-1934), p. 155.
(3) *Harvard Theological Review*, t. XXII (1929), p. 32-53.

laure de Krania au mont Olympe, sous les empereurs Basile et Constantin et sous le patriarcat d'Antoine, au temps de la révolte de Bardas, en l'an du monde 6582, cycle pascal 198 ; les copistes, Ioané et Saba Dzmosel » (1).

Les mémoriaux précités sont tous suspects et nul ne peut prétendre à l'authenticité ni passer pour autographes de ceux auxquels on les attribue. En effet, dans le premier, l'an du monde 6500 (— 5508) = 992 ne concorde pas avec l'an du k'ronicon (ou du cycle pascal) 201 (+ 780) = 981.

Le second prétend être écrit en 977, mais il mentionne l'exploit de T'ornik qui eut lieu en 979 et donc se dément lui-même. Le troisième est daté correctement de l'an 6485 (= 5508) = 977, ce qui correspond à l'indiction IV ; mais l'auteur, s'il est Jean le père d'Euthyme, n'aurait pas commis la faute de faire passer Jean T'ornik pour son frère.

Le quatrième a été écrit à Oški en 198 (+ 780) = 978, mais on y évoque le Mont Athos.

Enfin, la date du cinquième mémorial semble être assurée par le synchronisme, mais l'an du monde 6582 fait difficulté. On n'est pas sûr si en 198 (+ 780) = 978 le comput géorgien 5604 était déjà connu pour qu'on puisse compter 6582 (— 5604) = 978. Ou bien il faut compter 6585 (= 5508) = 1077. Cela rappelle le cas d'un autre manuscrit qui est daté du règne de Romain Diogène, indiction 9, l'an de la création 6500 (2). L'indiction 9 donne l'an 1070-70, dernière année du règne de Diogène, mais l'an du monde 6500 (— 5508) = 991-992 semble être la date de l'original du manuscrit.

Les fautes anachronistiques et synchronistiques des mémoriaux qui nous occupent trouvent leur explication dans la confusion des dates des copies avec celles de leurs originaux. En général, la manière dont on date les anciens manuscrits géorgiens demande un examen à part, et nous espérons y revenir à une prochaine occasion. Pour notre sujet, il sera suffisant de noter que nos mémoriaux doivent toutefois une partie des informations qu'on y trouve à leurs originaux. De là vient aussi ce qui est vrai et ce qui est erroné dans les indications qu'ils portent sur la famille de T'ornik.

(1) Brosset, *Histoire de la Géorgie*, t. I, p. 294.
(2) *Revue de l'Orient chrétien*, IX (XXIX), (1933-1934), p. 150.

Les premiers deux mémoriaux, ceux de *Ganzi* « trésor » et de *Paradis*, laissent entendre que T'ornik n'était pas marié, car ils ne font pas mention de sa femme ni de ses enfants. La femme et les enfants de son frère Varazvače y sont signalés ; il est évident qu'on n'aurait pas manqué de nommer aussi la femme et les enfants de T'ornik, s'il en avait eu alors (1). Aussi est-on étonné de voir les fils de T'ornik mentionnés plus d'une fois dans le quatrième mémorial. Mais comme on ne donne pas leurs noms, il y a toute raison de n'y pas prêter foi : le copiste a supposé que l'ex-général T'ornik avait dû avoir femme et enfants.

Jean Abulherit', père d'Euthyme, était le maître de T'ornik, tandis que le troisième mémorial en a fait un frère de T'ornik. Celui-ci n'était qu'un cousin de la femme de Jean Abul'hérit'.

Les deux premiers mémoriaux offrent une liste presque complète des membres de la famille de T'ornik. Ils sont d'accord quant aux membres vivants.

D'après le premier, T'ornik avait un frère, Jean-Varazvače et celui-ci avait pour fils : Michel, Čordvanel ek'usovit [Bagrat le patrice et Čordvanel] et T'ornik le petit.

Le second donnait à T'ornik un frère Jean-Varazvače, dont la femme était encore en vie et dont les fils sont : Michel, Čordvanel Zoravar et Čolorodi et T'ornik. Le moine T'ornik mentionne de plus les fils de son frère, Čordvanel et Bagrat le patrice. Ce frère n'est pas Varazvače comme le scribe du premier mémorial le dit par confusion en les insérant parmi les fils de Varazvače (2). Il s'agit ici d'un autre frère.

Jean-T'ornik	Varazvače	X
	|	|
	Michel, Čordvanel, T'ornik	Čordvanel, Bagrat patrice

(1) Pour le fils de Varazvačé, il est dit « nos fils spirituels et corporels », mais cela ne veut pas dire que parmi les enfants énumérés les uns appartenaient à T'ornik. Le vrai sens en est qu'ils sont fils corporels de Varazvače et fils spirituels de T'ornik.

(2) Čordvanel ekusovit, *ἐξκούβιτος* est identique à Čordvanel zoravar (= stratège). Le nom énigmatique Čolor(o)di correspond à Mçiri (= petit) et semble être un mot arménien estropié, contenant le mot *-ordi* (= fils).

Ce sont les membres vivants. Quant aux morts, le premier mémorial les énumère sans donner leurs noms : « âmes de mes parents, de mes frères et de tous les miens ». Le second mémorial connaît leurs noms : âmes de mes parents Čordvanel et Marie, de mes frères Bagrat, Ašušay et Abuharb, de mes oncles paternels Abuharb et Ašušay. Il ajoute un Bagrat le magistros sans déterminer sa parenté :

+ Čordvanel-Marie, + Abuharb, + Ašušay

+ Bagrat, + Ašušay, + Abuharb.

L'identité de Bagrat le magistros reste à établir. Il semble que ce Bagrat n'est autre que le second frère de T'ornik, celui dont deux fils sont nommés parmi les vivants, mais leur père n'est pas signalé parce qu'il était mort. Bagrat magistros est le même Bagrat qui est mentionné avec Ašušay et Abuharb. Nous savons par ailleurs que Bagrat avait vraiment deux fils Čordvanel et Bagrat. La liste de la famille de T'ornik se présente comme suit :

Čordvanel-Marie + Abhuh ard + Ašušay

Jean T'ornik, Jean Varaz-vače, + X = *Bagrat*, + Ašušay, + Abuharb

Michel, *Čordvanel*, T'ornik *Čordvanel*, *Bagrat* le patrice.

Sur quelques-uns de ces personnages, nous possédons par ailleurs des renseignements historiques. Le père de T'ornik portait en effet le nom de Čordvanel. C'est l'*azat* « noble » du curopalate Ašot, *Ζουρβανιήλ* qui est connu par une mission auprès de Constantin Porphyrogénète vers 950. Une note qu'on trouve en marge du manuscrit de l'œuvre de cet empereur, *De Thematibus*, constate que *Ζουρβανέλη* était le père de T'ornik : *οὗτος δὲ Ζουρβανέλη ὁ πατὴρ τοῦ Τορνίκη τῆς < μονῆς τῶν Ἰβήρων > Ἀβ<β>ᾶ, τοῦ ἀρτίως συγκέλλου* (1).

(1) *De Thematibus*, p. 373 (éd. Bonn). On a pris le mot pour le nom de la femme de T'ornik. C'est absurde. Il faut restituer le texte comme nous l'avons fait.

Les troupes que David Curopalate envoya au secours de Bardas Phocas pendant sa révolte en 987-989 etaient commandées par deux fils de Bagrat, princes de Chaldia et patrices (1). Ce témoignage de Yahyā se confirme par Jean Lazaropoulo, métropolite de Trébizonde (en 1364) qui nous fait connaître même les noms de ces patrices : *στέλλονται τοίνυν πρέσβεις παρ' αὐτοῦ Φωκᾶ πρὸς τοὺς τῆς Περσαρμενίας στρατάρχας τόν τε Παγκράτιόν φημι καὶ τὸν Τζουρβαλέλην* (lire *Τζουρβανέλην*), *συνήθεις ὄντας αὐτῷ καὶ φίλους τότε* (2). Ce sont Čordvanel et Bagrat le patrice, fils de Bagrat, frère de T'ornik, comme on le voit sur notre liste. Čordvanel est connu d'Asołik ; il est le fils du frère de T'ornik **հղբաւրդի** et partisan de Bardas Phocas, qui continua à résister à l'Empire après la mort de Bardas et périt à la bataille de l'an 990 en Derjan. Son frère Bagrat avait abandonné Phocas avant sa ruine. Au rapport de l'auteur précité, le martyr de Trébizonde, saint Eugène aurait suggéré à Bagrat de renoncer à la cause de Phocas, car elle était d'avance condamnée à l'échec. Bagrat se retira de l'affaire.

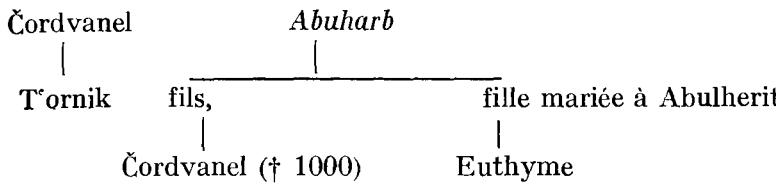
En 447 de l'ère arménienne = 998 l'armée de David subit une déroute devant la ville de Xlat'et « le magistros Bagrat fils du moine T'ornik » se trouva parmi les victimes. Ce personnage est le même que Bagrat frère de Čordvanel : tous les deux sont généraux de David et contemporains. Rien n'empêche de les identifier. Chez Asołik il est appelé fils de T'ornik ; il faut lire **հղբաւրդի** « fils du frère de T'ornik. Nous avons vu que T'ornik n'était pas marié.

Asołik connaît un autre Čordvanel qui fut fait prisonnier à la bataille du 19 juillet où périt Damianos Dalassène, chef de l'armée. Il le tient pour **հղբաւրդի** « fils de frère du T'ornik ». En consultant notre liste, on reconnaîtra en ce neveu de T'ornik, le Čordvanel fils de Varazvače, frère de T'ornik. Un troisième Čordvanel est mentionné par Asołik. Il fut tué pendant l'escarmouche qui eut lieu entre les soldats russes et géorgiens en 1000. Notre auteur le donne pour

(1) Yahyā (= Rosen. *Basile le Bulgaroctone*), pp. 24 et 27.

(2) A. Papadopoulos-Kerameus, *Sbornik istočnikov po istorii Trapezundskoj imperii*, 1897, p. 82.

petit-fils d'Abuharb. Sur notre liste on voit deux Abuharb, l'un est l'oncle paternel de T'ornik, l'autre le frère de T'ornik. Nous tenons Čordvanel pour petit-fils de l'oncle de T'ornik. La fille de cet oncle était mariée à Jean Abulherit', père d'Euthyme.



Le nom de Čordvanel est garant qu'Abuharb appartenait à la même famille que T'ornik.

Un Čordvanel de plus nous est connu par un auteur arabe, Kamal-ad-Din (1). Bardas Phocas lors d'une campagne contre la ville d'Alep, avait, selon cet auteur, à la tête de l'avant-garde de son armée le roi géorgien Tarṭyarīl, ترظياريل ce qui est le nom de Čordvanel déformé. On aurait pensé à ce Čordvanel, qui était ami et allié de Bardas Phocas et finit sa vie en 990, si l'auteur arabe n'avait pas dit que Tarṭyaril avait été tué le 28 septembre 983. Il ne peut être le père de T'ornik, *Ζουρβονέλη*, car celui-ci était probablement mort avant l'an 979. Reste à vérifier la date que l'auteur arabe indique pour la mort de Tarṭyarīl.

Varaz-vačē paraît être le signataire d'une inscription du même caractère que celle de son frère T'ornik à Kararz. On l'a retrouvée à Ani dans l'église de S. Grégoire l'Illuminateur (2).

+ յանուն այ	+ au nom de Dieu
ես յովան կ վա	moi Yovan *k* va
ր լին վանէ որդ	r *lin* vane fils
ի չորտվանեց	de Čortvanek,
կի կանգեցի	j'ai érigé
զխաչս զայս	cette croix.

(1) Cité chez ROSEN. *L'empereur Basile Bulgaroctone*, p. 163.

(2) L'inscription nous est connue d'après une copie faite par Ch. TEXIER. *Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie*, Paris, 1842, reproduite chez ALIŠAN, *Širak*, p. 80.

La leçon n'est malheureusement pas sûre : on lit կվարլինվանէ qui n'a aucun sens. Le P. N. Akinian propose de lire Վարազվաչէ Varazvače. Dans ce cas, on peut identifier le titulaire avec le frère de T'ornik du même nom. L'inscription rappelle celle de T'ornik.

L'Église de Grégoire l'Illuminateur, connue par ses fresques presque uniques à Ani, appartenait aux Arméniens du rite chalcédonien. L'inscription de son fondateur, conservée jusqu'à nos jours, fait connaître qu'elle a été bâtie en 1215 sur l'emplacement d'un ancien sanctuaire, dédié à la Sainte-Mère. La croix de Jean provenait de l'ancien sanctuaire, qui était probablement une propriété chalcédonite. Le souvenir que Jean Varazvače y a laissé est significatif, la famille de T'ornik étant d'origine arménienne, mais devenue géorgienne par confession (1).

Bruxelles. N. ADONTZ.

(1) P. P. PEETERS, *o.c.*, pp. 370-371.

NOTULES ÉPIGRAPHIQUES

I

Une inscription au nom de Constantin III, ou la liquidation des partis à Byzance.

M. Lietzmann, dans son mémoire intitulé *Die Landmauer von Konstantinopel* (1) (Berlin 1929), a donné un fort utile *corpusculum* des inscriptions des murailles byzantines, ainsi que des textes qui les concernent. Il s'est efforcé de réviser et de corriger les anciennes copies. Son travail doit servir de base à une étude plus approfondie encore. Un exemple suffira. Prenons son texte épigraphique nº 30. Il s'agit de deux inscriptions gravées sur le côté nord de la tour nº 50, aujourd'hui Mevlevi-Hane-Kapu. L'auteur appelle cette tour, tour de Rhegion ; mais M. Lietzmann a tort de ne pas employer la forme qui est la seule correcte : *τοῦ Ῥησίου* (2) (cf. *Anthol. Palat.* IX, 691). On lit donc « auf den Quadern der Turmwand eingegraben », sur deux cartouches à queues d'aronde superposés (avec des croix dans les triangles des queues d'aronde) (3) :

(1) Aus den *Abhandlungen der preussischen Akademie der Wissenschaften*, Jahrgang 1929, Phil.-hist. Klasse, nº. 2. Berlin, 1929. Ces inscriptions ont été publiées plusieurs fois, *CIG*, IV, 8688 (d'après Mordtmann) Van Millingen, *Byzantine Constantinople*, pp. 79 et 10. La seconde inscription, restituée d'une manière tout à fait fantaisiste par Van Millingen, avait été par lui attribuée à l'empereur Basile Ier !

(2) La chose est confirmée par une notice qui se retrouve dans les *FHG.*, t. IV, p. 551, et dans Suidas, *sub verbo.* *Ῥῆσος ὄνομα κύριον. Στρατηγὸς τῶν Βυζαντίων, τὰς οἰκήσεις ἔχων πρὸ τῆς πόλεως ἐν τόπῳ ἐπιλεγομένῳ Ῥησίῳ. — Τὸ Ῥήσιον*, c'est le sanctuaire du héros Rhésus. Ces noms païens étaient naturellement sujets à s'altérer par étymologie populaire ou officielle.

(3) Magnifique photographie des deux textes, planche X.

Νικᾷ ἡ τύχη
Κωνσταντίνου τοῦ θεο-
φυλάκτου ἡμῶν δεσπότου.

— — —

Ἀνενεώθη ἐπὶ . . . . . [ἐνδοξο]-
τάτου ἀπὸ ὑ[πάτων. . . . .τατι . . . . . [κουρά]-
τορος τοῦ βασιλικοῦ οἴκου . . . . . .
ἐν ἰνδ. ια΄ +

Telle est du moins la transcription de M. Lietzmann. Il est facile de la compléter et de la corriger. M. Lietzmann, en effet, n'a pas connu les travaux récents sur les curateurs des maisons sacrées (1). Il n'y a aucun doute que, dans notre inscription, il faut restituer

Ἀνενεώθη ἐπὶ . . . . . [τοῦ ἐνδοξο]-
τάτου ἀπὸ ὑ[πάτων π]ατρ[ικίου καὶ κουρά]-
τόρος τοῦ βασιλικοῦ οἴκου [τῶν] Μαρί[νης] (2).

D'autre part, entre *ἐπὶ* et *τοῦ ἐνδοξοτάτου*, 12 lettres sont effacées, et l'on ne peut restituer qu'un nom propre, lequel est peut-être celui de Constantin ; or, Constantin, le très glorieux ex-consul, patrice et curateur de la maison impériale d'Hormisdas, est présent à la première comme à la seconde, à la troisième et à la quatrième session du 6e Concile œcuménique (3).

Complétons donc la première ligne :

Ἀνενεώθη ἐπὶ [Κωνσταντίνου τοῦ ἐνδοξο]-
τάτου ἀπὸ ὑπάτων ... κτλ.

La *litteratura* de ces deux *tituli* est très archaïsante, très classique, très régulière ; les lignes étaient sensiblement de

(1) H. GRÉGOIRE, *Les domaines de Marine et d'Hormisdas et les curateurs τῶν θείων οἴκων*, dans *Anatolian Studies presented to Sir W. Ramsay*, Manchester, 1923, pp. 158-164 ; cf. R. MOUTERDE, compte-rendu du recueil de M. H. Grégoire, dans *Mélanges de l' Univ. St-Joseph de Beyrouth*, IX, 4, pp. 453-455.

(2) On distingue parfaitement sur la photographie, les vestiges des lettres MAPIN.

(3) MANSI, *Concilia*, t. XI, coll. 209, 217, 221, 229. (Nov. 680, 9e indiction).

longueur égale ; aussi, nos restitutions peuvent-elles prétendre à une précision presque mathématique, comme dans l'épigraphie *στοιχηδόν*. Or, nos trois lignes ont chacune 29 ou 30 lettres. D'ailleurs, dans la seconde partie, presque entièrement effacée, de la ligne 1, on découvre la boucle inférieure d'un *O*, à peu près exactement à la place que devrait occuper le ου de *Κωνσταντίνου* dans notre restitution. Faisons toutefois une réserve : un nom propre en -ος, mais plus court que *Κωνσταντῖνος* d'une, deux ou trois lettres, n'est absolument pas exclu, et il sera bon de ne pas considérer comme entièrement prouvée l'identité de Constantin, curateur d'Hormisdas, en 681, avec le curateur des biens de Marina, dans la présente inscription. Ce qui est évident, par contre, c'est que notre texte épigraphique est, en gros, de l'époque du sixième Concile, et que l'empereur nommé dans le texte du premier cartouche est soit Constantin IV, soit son père Constantin III (1).

Si c'est Constantin IV, à quelle année correspond la onzième indiction ? Le sixième Concile commença en novembre 681 (9e indiction). La onzième indiction suivante commence le 1er septembre 682 et va jusqu'au 31 août 683. Il est possible, du moins en principe, que notre inscription soit de cette année-là. En effet, Constantin y figure comme seul empereur. Or, on le sait, pendant une grande partie de son règne, il avait dû subir le partage avec ses deux frères : Héraclius et Tibère. Il venait à peine de rentrer de Sicile, où il s'était rendu tout au début de son règne pour venger son père Constantin III et abattre l'usurpateur Mizizios. De 668 à 681, les actes officiels ont dû citer trois empereurs, dans cet ordre : Constantin, Héraclius et Tibère. Les trois noms se lisent encore dans les protocoles du sixième Concile (680-681), mais l'édit qui porte ratification du dit Concile est au nom de Constantin seul. C'est au printemps de 681 que l'empereur se débarrassa de ses frères et leur fit couper le nez. Comme l'a prouvé Brooks, il régna désormais seul jusqu'à

(1) D'après tous les experts, y compris MM. Baxter et Mamboury, les deux inscriptions sont « de la même époque », ce qui ne veut pas dire nécessairement de la même année. Mais, quand celle de la 11e indiction fut gravée, il est évident qu'un empereur Constantin régnait, et régnait seul.

sa mort en 685, sans même s'associer officiellement son jeune fils Justinien II (1). Le protocole de notre inscription est donc bien exactement celui de 682-683, 11e indiction. Et, si le curateur des biens de Marina s'appelle réellement Constantin, il faudrait alors supposer que la curatèle des biens de Marina était une dignité encore supérieure à celle des biens d'Hormisdas.

Mais une autre hypothèse chronologique semble possible, à première vue préférable. L'inscription, au lieu d'être de 682-683, 11e indiction, pourrait être de 667-668. Car, nous venons de le dire, l'empereur Constantin IV ne partagea l'empire avec ses frères qu'à son retour de Sicile. Malheureusement, nous ne connaissons pas la date exacte de la mort de Constantin III à Syracuse, ni dans quel mois de l'année 668 son fils partit pour cette ville, ni quand il en revint. La seconde hypothèse que nous venons de faire sur la date du *titulus* supposerait la proclamation de Constantin IV avant le 1er septembre 668, début de la douzième indiction (2).

De toute façon, la formule *Νικᾷ ἡ τύχη* est une acclamation qui doit saluer un événement heureux pour l'empereur, comme serait par exemple sa récente promotion à la *μοναρχία*. En 668, l'inscription saluerait l'avènement ou le retour victorieux du vengeur de son père.

Entre ces deux possibilités, nous essayerons de choisir. En 668, presque à coup sûr avant son départ pour la Sicile, l'empereur a eu toute raison de faire remettre en état de défense les murs de Constantinople ; cette année-là, en effet, les Arabes poussèrent une pointe jusqu'à Chalcédoine.

Une autre considération pourra nous aider à choisir entre 668 et 682-683. C'est le rapport entre les deux curatèles de Marina et d'Hormisdas. Nous nous sommes trouvés en présence du même problème, à propos de deux inscriptions de la fin du vie siècle.

(1) M. F. DÖLGER, toutefois, le conteste, BZ, XXXIII (1933), pp. 137-138.

(2) Ce n'est pas absolument impossible, si la mort de Constantin III est du 15 juillet comme le dit le *Liber Pontificalis*. Malheureusement, le *Liber* ajoute : 12e indiction. On corrige tantôt le nom du mois (juillet en septembre), tantôt le chiffre de l'indiction (12 en 11) Cf. DÖLGER, BZ, 1933, pp. 142-143. Seulement, Constantin IV compte ses années post-consulaires de septembre-novembre 668 (cf. p. 171).

On lit en effet sur une borne trouvée à Bābiskā en Syrie :

χωρίον διαφέρει | ΤΩΘΕΩΟΙΚΩΤ | ΝΟΡΜΙΣΛΥΙΓ' | ΟΟΥΝΙΕΜΟΝΥ- | ΕΜΑΓΝΟΥ ΤΟΥ Α | ΠΑΝΕΥΦΗΜΟΥ | ΑΠΟΥΠΟΤΩΝΚΟ | ΚΑΓΟΕΓΟ-ΙΕΝΙΚ | ΚΟΥΡΙΤΟΡΟΣ |

J'ai restitué ce texte (1), en me servant d'un texte pontique et d'une inscription d'Attalia, laquelle porte clairement :

\+ *Χωρίον διαφέρον-*
τα τῶ θίω οἴκω τῶν
Μαρίνας προνοου-
μένων ὑπὸ Μάγνου τοῦ
ἐνδοξοτάτου κουράτο-
ρος +

Et voici comment :

Χωρίον διαφέρει (ou *διαφέρον*) *τῷ θείῳ οἴκῳ τῶ|ν Ὁρμίσδου προν|οουμένων ὑπ|ὸ Μάγνου τοῦ | πανευφήμου | ἀπὸ ὑπάτων κόμητος τῶν καθωσιωμένων δομεστίκων* (*καὶ γενικοῦ*?) *κουράτορος.*

Ici, tout indique que le consul honoraire Magnus (fin du VIe siècle) a été d'abord curateur de Marina, puis curateur d'Hormisdas, et, en cette dernière qualité, a même reçu le titre de curateur général. Le prédicat de *πανεύφημος* majore certainement celui d'*ἐνδοξότατος*.

Considérant, d'autre part, qu'au concile de 680-681, le seul curateur mentionné parmi les hauts dignitaires est celui d'Hormisdas, nous conclurons avec quelque vraisemblance que si, dans l'inscription de la porte du Rhesion, le curateur nommé est le Constantin de 680-681, il y figure avec une dignité inférieure à celle qui sera la sienne en 680-681. En d'autres termes, l'inscription serait de 668, onzième indiction.

Le *titulus*, dans ces conditions, ne manquerait pas d'un certain intérêt historique. On pourrait en déduire que la date de la mort de Constant II (= Constantin III) est bien le 15 juillet, 11e indiction, et non le 15 septembre, 12e indiction.

(1) H. GRÉGOIRE, *Miettes d'histoire byzantine*, dans *Anatolian Studies presented to Sir William Mitchell Ramsay*, Manchester, University Press, 1923, pp. 158 sqq.

On pourrait croire que l'acclamation en l'honneur de Constantin IV a été gravée immédiatement après la réception de la nouvelle de la mort de son père. Enfin, mais avec plus de réserve, on pourrait voir, dans le même texte épigraphique, la preuve que les Arabes ont vraiment menacé Constantinople l'an 668 (1). Toutefois, il y a une *grave* objection. C'est à la *rigueur seulement* qu'une acclamation en l'honneur de

(1) Ce n'est pas le lieu d'entrer dans une discussion complète de tout un problème historique et chronologique à plusieurs inconnues, l'un des plus difficultueux de toute l'historiographie byzantine. Les meilleurs travaux sur ces questions sont ceux de E. W. Brooks, *The Sicilian expedition of Constantine IV*, dans *Byz. Zeitschr.*, XVII (1908), pp. 455 sqq., où l'auteur, préférant le témoignage du *Liber Pontificalis* à tous les autres, en vient même à douter que Constantin IV soit jamais allé à Syracuse. Il reconnaît toutefois que Michel le Syrien parle deux fois de cette expédition en Sicile et que (p. 455 de la traduction Chabot) il fait durer sept mois la révolte de l'usurpateur Mizizios (juillet 668 à février 669 ?). Dans cet article, M. Brooks date de 669 l'invasion arabe de Fadhala et de Yazīd. Il suit en cela Wellhausen (dans *Nachr. d. Kön. Ges. d. Wiss. zu Göttingen, phil.-hist. Cl.*, 1901, p. 424). Cependant, je préfère - avec plus d'un historien — la date donnée par Théophane, 667-668 (cf. Théophane, De Boor, pp. 350-351), d'autant plus que l'événement est raconté par le chroniqueur immédiatement avant l'assassinat de Constantin III. Voyez aussi, du même Brooks, *Byz. Zeitschr.*, XVII (1908), pp. 460 sqq. : *Who was Constantine Pogonatus?* et surtout un article moins connu, paru en 1915 dans l'*English historical Review* sous le titre: *The brothers of the emperor Constantine IV* (pp. 42-51). Dans ce dernier mémoire, le savant orientaliste anglais résout pour la première fois les contradictions apparentes de nos sources au sujet du règne et du sort final, mutilation et déposition, des deux frères de Constantin IV. Toutefois, Brooks a tort de refuser créance au récit qui montre les troupes byzantines imposant à Constantin IV, peu de temps après son avènement, l'association de ses frères au pouvoir, le règne trinitaire. D'après nous, Héraclius et Tibère, associés à l'Empire avec leur frère aîné par leur père Constantin III depuis 659 (ainsi qu'il ressort du protocole du VIe Concile œcuménique) ont été en somme déposés pendant quelques mois par Constantin IV, après la mort de son père. Si celle-ci eut lieu le 15 juillet 668, la nouvelle a pu en parvenir à Constantinople en trois ou quatre semaines. Là-dessus, on aurait gravé l'inscription mentionnant l'empereur Constantin seul. C'était le moment où, les Arabes étant à Chalcédoine, il y avait lieu de renforcer la défense de la capitale. — Voyez aussi Kulakovskij, *Histoire de Byzance* (en russe), t. II, pp. 226, 229-30, 231, et G. Ostrogorsky, dans E. Kornemann, *Doppelprinzipat*, à propos de Constantin III et de Constantin IV. Kulakovskij et Ostrogorsky suivent Brooks.

Constantin IV, successeur de Constantin III mort peut-être à la fin de la 11e indiction, a pu être gravée à Constantinople, la onzième indiction (1). Or, la date figure, non même sur l'acclamation, mais sur un texte qui a des chances de lui-être postérieur! Il vaut mieux chercher autre chose.

*
* *

J'ai parlé de deux hypothèses chronologiques, de deux dates possibles. Mais en réalité, il y en a trois. Le nom de l'empereur (j'y ai fait allusion tout à l'heure) est peut-être, au lieu de Constantin IV, son père Constantin III. Il est vrai qu'à la fin de son règne, Constantin III apparaît entouré de ses trois fils (tétrarchie). Mais, au début, comme le reconnaît Ostrogorsky, lorsque la révolte de Valentinus l'a débarrassé de Martine et de sa progéniture, il règne seul (641-654). Ou plutôt, il fut obligé pendant quelque temps (il n'était âgé que de 11 ans à son avènement) de souffrir un véritable co-empereur, probablement un César, ce Valentinus qui l'avait débarrassé de Martine et qui bientôt se révolta contre lui et fut mis à mort. Le pape S. Martin dit clairement que ce Valentinus avait été revêtu de la pourpre. En examinant de plus près la première inscription, on constate, d'après la photographie et en dépit de l'assertion de Lietzmann (*am Ende fehlt nichts*), qu'une quatrième ligne, aujourd'hui ravalée, existait dans le cartouche A comme dans le cartouche B. Quinze lettres (au plus) ont dû être, et très soigneusement, effacées. Ce martelage pourrait concerner l'éphémère associé de Constantin III au début de son règne. Les noms de Tibère et d'Héraclius, frères de Constantin IV, ne sauraient trouver place sur une seule ligne et, *a fortiori*, sous Constantin III, les noms de Constantin, Héraclius et Tibère (quatre). Notre inscription serait donc le seul monument du règne conjoint de Constantin III et de l'Arménien Valentin (641-644?). Il faudrait restituer *καὶ Βαλεντίνου πατρικίου* (ou *καίσαρος*) : cf. LIETZMANN, p. 23, n° 25. Toutefois, une circonstance relevée par M. P. Wittek doit nous détourner de restituer le nom de Valentin à la fin de ligne 3: les lettres *TOY* dépassent le cadre. Il est probable qu'on les a ajoutées pour faire tenir le texte

(1) Constantin IV prit le consulat entre le 16 septembre et le 7 novembre 668 (KULAKOVSKIJ, III, p. 230 ; STEIN, *Mélanges Bidez*, p. 895).

entier en quatre lignes, après un martelage de 14-15 lettres, y compris *TOY* (1).

D'autre part, la formule *Νικᾷ ἡ τύχη Κωνσταντίνου* se retrouve dans une inscription aujourd'hui disparue, gravée sur une colonne : *Νικᾷ ἡ τύχη Κωνσταντίνου μεγάλου βασιλέως τοῦ συστατικοῦ νικητοῦ καὶ Βενέτων τῶν εὐνωούντων* (2). Je ne vois pas de quel Constantin il pourrait s'agir, sinon de Constantin III ou de Constantin IV. Entre les deux, c'est encore Constantin III que je choisirais, parce que la mention des Bleus comme étant le parti impérial nous rappelle cette série de textes épigraphiques commentés par Mlle Yvonne Janssens dans un récent article de *Byzantion*, XI (1936), pp. 526-528 et 535. *Συστατικός* veut dire « secourable, sauveur » (3).

Nous conjecturons que ces épithètes de sauveur et de vainqueur furent données au petit-fils d'Héraclius lorsqu'il eut renversé l'odieuse Martine et sa famille. On ne savait de quel côté avaient été les deux partis historiques lors de cette révolution. Nous avons montré, Mlle Janssens et moi (4), que le règne de Maurice avait été un règne Vert. Phocas, son successeur, s'appuya surtout sur les Bleus, Héraclius sur les Verts. On peut supposer que Martine persévéra dans cette tradition, ce qui rendrait vraisemblable *a priori*, l'hypothèse que la révolution de l'automne 641 fut une révolution Bleue.

(1) Il faudrait au moins 16 lettres (en supposant toutes les ligatures et abréviations) pour le texte indiqué plus haut. Sur le « règne » et la chute de Valentin, passés presque entièrement sous silence par les historiens, voyez M. KAESTNER, *De Imperio Constantini III*, *Comm. phil. Jenenses*, Leipzig 1907, pp. 28-31, et surtout KULAKOVSKIJ, *op. cit.*, qui ont su combiner toutes les sources, notamment l'historien arménien Sébéos (*Histoire d'Héraclius* par SEBEOS, éd. MAGLER, p. 105) et JEAN DE NIKIOU (trad. CHARLES, chap. CXX, pp. 191 sqq.). Valentin fut-il César ou patrice ? On l'appelle patrice, mais le texte de S. Martin ferait croire qu'il a été César. MANSI, *Concilia*, X, 856, *Cum praecepto imperatoris indutus est purpura et consedit ei.*

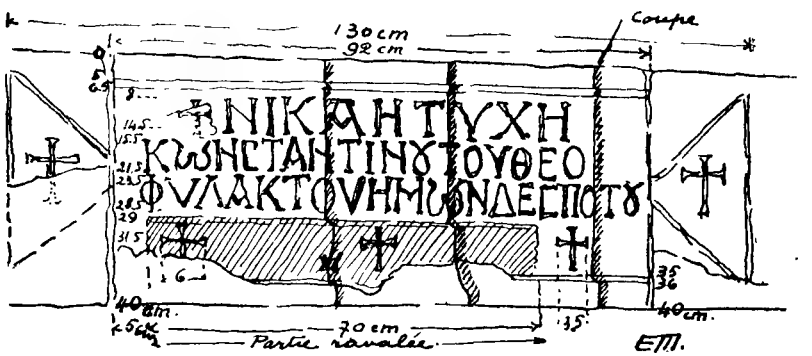
(2) *CIG.*, 8788 ; cf. Al. VAN MILLINGEN, *Byzantine Constantinople*, p. 79. Sur *μέγας βασιλεύς*, cf. BZ, XXXI (1931 p. 170, XXXIII (1933), p. 204, E. STEIN, *Annuaire de l'Institut*, II, p. 902. Le titre, au moins dans les acclamations, est courant au VIIe siècle.

(3) Cf. *Bulletin de correspondance hellénique*, 1909, p. 161.

(4) Cf. H. GRÉGOIRE, *L'Empereur Maurice s'appuyait-il sur les Verts ou sur les Bleus?* dans *Annales de l'Institut Kondakov*, X (1938) (= *Mélanges A. A. Vasiliev*), pp. 107-111.

Je puis faire valoir au moins un indice sérieux en faveur de cette hypothèse. Domentianus, l'un des chefs militaires qui provoquèrent la chute de Martine, nous est représenté par Jean de Nikiou comme le chef des Bleus d'Alexandrie, au moment du siège (1).

Le nom de *μέγας βασιλεύς* s'expliquerait parfaitement si l'empereur est Constantin III, et la date 641. Il résulte de la longue discussion qui a eu lieu sur ce titre, entre MM. Dölger, Ostrogorsky et moi-même, qu'il est généralement donné à l'empereur principal pour le distinguer de ses associés, ou encore à un membre du collège impérial devenu seul souverain par la disparition de ses collègues : tel était précisément le cas de Constantin III à l'automne de 641. Il n'y a guère de doute, on le voit, que sur la restitution de la ligne martelée, dans l'inscription de la porte. Le martelage du nom de Valentin serait tout à fait normal après la seconde révolution, qui supprima le César arménien, mais l'analogie avec le n° 8788 du *CIG* et les divers *tituli* associant au nom de l'empereur le nom d'un parti, est très favorable à la restitution :



DESSIN DE L'INSCRIPTION DU PREMIER CARTOUCHE, PAR M. MAMBOURY.

Νικᾷ ἡ τύχη
Κωνσταντίνου τοῦ θεο-
φυλάκτου ἡμῶν δεσπό-
[του (2) καὶ τῶν (3) Βενέτων].

(1) Jean de Nikiou, trad. Charles, p. 189 : « Domentianos mustered a large force of the Blues ». *Ibid.*, p. 19 : la révolution est faite par Valentin et Domentianus. Cf. KULAKOVSKIJ, tome III (602-717), p. 180, note 2.

(2) *Του*, ayant été martelé, a été ajouté à la fin de la ligne précédente.

(3) On aperçoit une trace de l'*ω* de *τῶν* à gauche de la seconde croix.

Nous avons consulté sur l'état de l'inscription notre ami M. Mamboury, qui nous a donné avec une acribie admirable les précisions indiquées en note (1). La restitution *καὶ τῶν Βενέτων* va beaucoup mieux que *καὶ Βαλεντίνου καίσαρος*, un peu trop long, et beaucoup trop long si, comme nous l'avons conjecturé, la quatrième ligne commençait par *τοῦ*. Le martelage du nom des Bleus ne serait pas sans exemple (2).

(1) Gravure des lettres et des listels d'encadrement : 5 mm. de profondeur. Partie ravalée : 70 cm. de longueur *sur 7 mm. de profondeur* ; donc aucune trace de lettre ne subsiste dans cette partie-là. A gauche de la croix médiane, on croit percevoir le bas d'une ou deux lettres, comme indiqué sur le dessin ; seul un nettoyage et un estampage pourraient nous fixer. Le listel d'encadrement du haut existe en entier ; *celui du bas existe encore dans la partie non ravalée*, mais le bas est érodé. Un chanfrein existe au-dessus de la partie ravalée, *mais on ne peut pas le confondre avec le listel d'encadrement*, car il n'appartient pas à la division symétrique de l'inscription. La croix finale droite du texte est *ancienne* : elle appartient à l'inscription, *car elle est normalement gravée sur le champ* de celle-ci. Les deux croix finales de gauche *sont gravées sur la partie ravalée*, elles appartiennent donc *à l'époque du ravalement* ; celle de gauche *n'a pas les proportions de celle de droite*, et celle du milieu existe, mais très peu visible, et n'a d'autre fonction que d'appuyer le vide opéré.

Donc, une quatrième ligne est indubitable, car la division symétrique de l'inscription, le ravalement opéré avant la troisième croix de droite, la position de la première croix avant le texte comme la position de la dernière croix après le texte *l'exigent absolument*. La remarque de LIETZMANN, p. 25 : « am Ende fehlt nichts », ne cadre pas avec l'examen de la pierre et les notes ci-dessus. Il y a dans la partie ravalée, place pour 12 ou 13 lettres ; c'est un point important à considérer dans la restitution du texte. Le dessin de Millingen (p. 102) est exact ; mais il n'a pas tenu compte de la longueur du ravalement en restituant *ΚΑΙ ΡΟΥΣΙΩΝ* qui n'a que 10 lettres. Le ravalement a été fait avec *une extrême parcimonie* : il commence à 5 cm. du bord gauche et finit à 3,5 cm. de la croix de droite ; il ne s'est intéressé qu'aux lettres de la 4e ligne et rien de plus. Ce ravalement n'avait pas pour but de faire disparaître une date ? à quoi bon ? le nom d'un dème, d'une faction ? peut-être ; un nom de préfet, de patrice, de César ? il y a bien des chances. Maintenant, le caractère des lettres des deux inscriptions superposées est le même ; l'espace de temps qui les sépare n'est pas très long. Y a-t-il peut-être une relation entre le ravalement de la première et l'inscription de la seconde ? Je commets peut-être une grosse erreur en jugeant ainsi de la question sous le seul facteur « temps ». L'avis de M. Baxter est confirmatif.

(2) Cf. Y. JANSSENS, dans *Byzantion*, XI (1936), p. 527. « Au n° 114, 5

Conclusion finale : les deux inscriptions de la porte de Rhésion sont du VIIe siècle. La seconde, relative à une restauration, datée d'une onzième indiction, peut être de Constantin III ou de Constantin IV. La première, elle, vraisemblablement contemporaine ou antérieure de peu d'années, est très probablement du premier de ces deux empereurs (1) et des premiers temps de son règne (641). Contrairement à ce qu'affirme M. Lietzmann, cette inscription comportait une quatrième ligne qui a été soigneusement martelée. Le nom effacé, trop court pour le César Valentin, doit être celui des Bleus qui, je l'ai montré,ont presque sûrement contribué à la révolution qui a rendu seul maître en 641 le petit-fils d'Héraclius. Si c'est le nom des Bleus qui a été effacé, cela signifie que l'empereur, ou son successeur, s'est brouillé avec ce parti, ou encore qu'il a rougi de l'association de son nom avec celui d'une faction. C'est un fait qu'après 641 on ne trouve plus aucune trace du rôle politique des couleurs du Cirque : elles avaient fait trop de mal : l'Empereur autoritaire qui défendait de parler de « volonté » et d' « énergie », à propos du Christ, est peut-être aussi celui qui raya de la politique les Bleus et les Verts.

II

Sur une épigramme de l'Anthologie.

Une correction très simple rétablit d'une manière plus que satisfaisante le quatrième vers de l'épigramme commentée

[inscription d'Éphèse ainsi numérotée dans mon propre recueil] le mot *Πρασίνων* remplace en réalité un mot martelé : la pierre portait primitivement *Βενέτων* ». La restitution *καὶ Ῥουσίων* s'appuie uniquement sur le prétendu nom de la porte !

(1) Dans ces conditions, il est possible que la 11e indiction soit l'an 652-625, le dernier où Constantin III « signe » seul (il s'associe Constantin IV entre le 5 et le 26 avril 654,et les deux frères de ce prince entre le 26 avril et le 9 août 659). Comme on l'a vu, page 171, il est très invraisemble, presque impossible, que l'année soit 667-68, solution au premier abord, séduisante. Et si le curateur ne s'appelle pas Constantin (p. 168), la date de 682-683 est admissible : l'inscription au nom de Constantin seul aurait eu alors, du fait des événements de 681, un regain d'actualité.

ci-après par M. Pierre Waltz (A. P. I, 98). Au lieu de *πολινῆρης* qui n'a aucun sens, et qui avait été gauchement récrit *πόλιν ἄρας*, lire *πόλιν ἱρήν* :

Ἔργον ὁρᾷς περίπυστον Ἰουστίνου βασιλῆος
Ἰουστινιανοῦ τε μεγασθενέος στρατιάρχου
λαμπόμενον στεροπῇσιν ἀμετρήτοιο μετάλλου.
Τοῦτο κάμεν Θεόδωρος ἀοίδιμος, ὃς πόλιν ἱρήν
τὸ τρίτον ἀμφιβέβηκεν ἔχων ὑπατηίδα τιμήν.

L'épithète homérique d'*ἱρή* (cf. *Ἴλιος ἱρή*) convient parfaitement à la Ville gardée de Dieu, qui « était deux fois sacrée », au sens chrétien et au sens impérial. Si l'on avait fait cette émendation évidente, l'on se serait épargné la peine de rechercher curieusement la ville « entourée », c'est-à-dire protégée, administrée par le consul et préfet Théodore. L'auteur de l'épigramme connaissait l'Iliade, A 37 *Κλῦθί μευ, Ἀργυρότοξ', ὃς Χρύσην ἀμφιβέβηκας*, et E 648, Z 448 (*Ἴλιον ἱρήν, Ἴλιος ἱρή* ; cf. LIDDELL ET SCOTT s.v. *ἱερός*). M. Waltz, on le verra, adopte notre lecture (1).

(1) Le consul Théodore n'est pas Fl. Theodorus Philoxenus, consul en 525. Cf. MOMMSEN, M.G.H., *Auct. Antiq.*, XIII *Chronica Minora*, p. 543, ad annum 525. D'autre part, il résulte de deux textes du *Code Justinien* (C. J. 2, 7, 26, feb. 524 et 9, 19, 6 dec. 526) qu'un Théodore était préfet de la ville en 524 et en 526. Les deux épigrammes nous forcent à reconnaître ce Théodore, préfet de la ville dans le seul Théodore, préfet de la ville, qui ait été consul honoraire, Théodore *ὁ Τηγανιστής*, connu par MALALAS, p. 416, 20 (Bonn) : *Θεόδωρος ὁ ἀπὸ ὑπάτων ὁ ἐπίκλην Τηγανιστής*, nommé préfet de la ville par Justin, la troisième indiction (524-525). Cette identification m'est suggérée par M. E. Stein. L'autre, je veux dire celle avec Philoxénus, que j'avais autrefois proposée, est impossible pour plusieurs raisons. Quant à l'expression *νηός* + le génitif d'un nom impérial, pour désigner une église, elle n'a absolument rien d'étonnant. Jusqu'au VIIe siècle, les églises chrétiennes étaient souvent désignées par le nom des empereurs qui en avaient ordonné la construction, *Eudoxienne*, *Arcadienne*, etc. Cf. notre édition de MARC LE DIACRE, *Vie de Porphyre*, p.137 (chap. 92, notes complémentaires). *Μελέτη* est à expliquer comme *Εἰρήνη*, *Σοφία*, *Ὑγίεια* et autres noms de locaux païens et chrétiens, puis d'églises.

III

Sur une inscription d'Antioche, ou de l'utilité du grec moderne et de la liturgie pour l'épigraphie byzantine.

Dans le luxueux volume intitulé *Antioch on the Orontes*, t. II, The excavations, 1933-1936, edited by Richard Stillwell (Contributors : W. A. Campbell, Glanville Downey, Nahih A. Faris, Jean Lassus, Donald N. Wilber), 1938, et dont il sera rendu compte d'autre part, je relève une funéraire byzantine fort intéressante, publiée par M. Glanville Downey (pp. 158-160, nº 85). Il y a quatre lignes en caractères accentués du XIe siècle. Voici les indications données par M. G. D : « From Antioch 16. P. May 15, 1936. White marble, complete. The inscription is incised on the back of a stone which bears a Kufic epitaph (see Kufic Inscriptions, Nº 9, p. 166). The inscriptions are placed so that both are upright when the stone is rotated on its vertical axis ».

Voici la transcription donnée p. 158 :

Ἐκοιμήθει ὁ δοῦλος τοῦ Θ(εο)ῦ Ἰάκωβο(ς)
μοναχός, ὅπου κὲ ἀν(α)πηδύσει με-
τὰ ἁγίων. Μηνὶ Ἀπριλλίῳ κγ' ἰνδ(ικτιῶνος) ι',
ἔτους ͵ςφν' (6550 — 1042, 23 avril).

On le voit, il s'agit d'un monument épigraphique, assez important en dépit de son humilité, de la dernière période byzantine d'Antioche. Je n'ai rien à ajouter aux commentaires presque surabondants de M. Glanville Downey.

En particulier, on retiendra que le fragment coufique de l'autre face (publié dans le même volume p. 166) est antérieur à l'inscription grecque. Mais ce qui doit être rectifié, c'est la lecture elle-même de l'inscription byzantine ainsi que, cela va de soi, la traduction anglaise donnée par l'éditeur :

« *The servant of God, Jacob, (a) monk, was laid to rest where he shall also rise with (the) saints* ».

Je dois dire qu'en lisant cette version, et le texte grec qui lui sert de base, j'ai bondi, *ἀνεπήδησα*. Car *ἀναπηδῶ* signifie dans tous les grecs « bondir » ou « rebondir », et spécialement,

comme disent Liddell and Scott : « start up, especially in haste or fear », mais jamais, au grand jamais : « ressusciter ».

A priori, la lecture *ἀναπηδήσει* est donc exclue. Avant même d'examiner la photographie, d'ailleurs peu distincte, de l'estampage, j'avais deviné que le *fac simile* dessiné par l'auteur n'était pas tout à fait exact.

On lit un *A* puis un *N*, puis un second *A*, au lieu du *Π* indiqué par l'éditeur, et ce *Π* est en réalité la quatrième lettre du mot, en ligature avec l'*A* précédent. Enfin, la cinquième lettre, celle qui précède l'*Y* est, non pas un *Δ*, mais un troisième *A*. Au lieu du futur *ἀναπηδήσει*, étrange et même scandaleux dans un pareil contexte, c'est une forme consacrée et banale qu'il faut lire : *ἀναπαύσει*, « donnera le repos ».

Ceci établi, il faut chercher un sujet à ce verbe. Et ce sujet ne peut être que « Dieu » ou « le Seigneur ».

En effet, les deux lettres qui précèdent *ἀναπαύσει* ne sont pas *ΚΕ*, mais *ΚΣ*, l'abréviation courante de *Κ(ύριο)ς*. Mais il faut aussi à *ἀναπαύσει* un complément direct qui ne peut être qu'un relatif. Et c'est le point linguistiquement le plus intéressant de ce petit texte épigraphique. *Ὅπου*, ici, n'est pas un adverbe de lieu, mais une forme indéclinaple vulgaire du relatif, dont voici donc un très ancien exemple daté (1).

Le tout se transcrira donc

Ἐκοιμήθει ὁ δοῦλος τοῦ Θ(εο)ῦ Ἰάκωβο(ς)
μοναχός, ὅπου Κ(ύριο)ς ἀναπαύσει με-
τὰ ἁγίων. Μηνὶ Ἀπριλλίῳ κγ', ἰνδ(ικτιῶνος) ι',
ἔτους ,ϛφν'.

(1) Sur *ὅπου* (*ὁποῦ*), relatif indéclinable, dont l'histoire n'est pas faite, cf. K. DIETERICH, *Untersuchungen*, p. 201, PSALTIS, *Grammatik der byz. Chroniken*, § 312 et A. N. JANNARIS, *An historical Greek grammar*, p. 167. Les premiers exemples sont dans les *Apophthegmata Patrum* et LEONTIOS de Neapolis. Puis la syntaxe, très vulgaire, disparaît pour « affleurer » de nouveau après l'an mille. Cf. LEONTIOS, V. J. 46, 18 : *ἐκεῖνος ὅπου ἐμαγείρευεν*. Mais dans JEAN MOSCHOS, 2914 A : *εἰς τὸ ὄρος ὅπου αὐτὸς εἶπεν κτλ.*, la dite syntaxe est seulement « en devenir ». *Item* chez MALALAS, 405,5 *εἰς τὸν τόπον ... ὅπου λέγεται τὸ Βυθάριν*. On accentue aujourd'hui, dans ce sens, *ὁποῦ* (*ποῦ*). Bien que l'inscription d'Antioche soit accentuée, les accents de cette ligne manquent sur l'estampage.

« S'est endormi le serviteur de Dieu, Jacques, moine, que le Seigneur fera reposer avec les Saints ».

M. Cumont disait justement dans son *Catalogue des sculptures et inscriptions antiques des Musées royaux du Cinquantenaire*, à propos du n° 149 de notre Musée (1) : « La phrase : « Le Seigneur le fera reposer, amen » est probablement empruntée à une prière pour les trépassés. Il n'est pas rare de trouver en Égypte, gravées sur les tombeaux chrétiens, des formules liturgiques tirées de l'office des morts : l'expression *ἀνάπαυσον τὴν ψυχὴν αὐτοῦ*, y revient fréquemment (DUMONT, *Mélanges d'Archéologie* réunis par HOMOLLE, p. 586 : LEFEBVRE, *Recueil des inscr. grecques chrétiennes d'Égypte*, 1907, nos 62 et suiv. et *passim*) ». En effet, m'écrit d'Amay le R. P. Feuillen Mercenier, que j'ai consulté sur ce point, la formule *ἀνάπαυσον Κύριε τὸν δοῦλόν σου* est très fréquente, avec ou sans adjonction, ou avec les termes *μετὰ τῶν ἁγίων*, *μετὰ τῶν δικαίων*, ou *ἐν παραδείσῳ*. Les exemples s'en trouvent presque à chaque page des offices pour les morts (2) ». J'ajoute qu'elle est attestée, comme étant banale au xe siècle, par une vie de saint très populaire, celle de S. André Salos, où elle est tournée en dérision, car elle contraste parfois avec l'indignité du défunt : *Μὴ ἴδοι φῶς εἷς ἐξ ὑμῶν μάταιοι χριστιανοὶ ψάλλοντες τὸν κύνα Μετὰ τῶν ἁγίων ἀνάπαυσον τὴν ψυχὴν αὐτοῦ ἀλλά γε καὶ δοῦλον Κυρίου τοῦτον ὀνομάζοντες*, A.A. S. S. Mai, t. VI, coroll. ad diem XXVIII Maji, p. 43 (cap. XI).

(1) Le texte de ce *titulus* est :
† *Ἐκοιμήθ(η) ὁ μακάρ(ιος) Γεώργιος ὁ κύριος* ‖ *αὐτὸν ἀναπαύσει* ‖ *ἀμήν. Μεσορὴ* ‖ *κζ* ‖ *ἰνδ(ικτιῶνος) β* ‖, *δευτέρᾳ* †.

(2) Cf. *Εὐχολόγιον τὸ Μέγα*, éd. de Rome, p. 261 : *μετὰ πνευμάτων δικαίων... τὴν ψυχὴν τοῦ δούλου σου ἀνάπαυσον* ; p. 252 (3. l.) *αὐτὸς Κύριε ἀνάπαυσον τὴν ψυχὴν... τοῦ δούλου σου* ; p. 263 : *ἀνάπαυσον Σωτὴρ ἡμῶν μετὰ δικαίων τὸν δοῦλόν σου* ; p. 265 : *μετὰ τῶν ἁγίων ἀνάπαυσον Χριστὲ ὁ θεὸς τὴν ψυχὴν τοῦ δούλου σου*..

On ne trouve pas la formule dans l'utile recueil de M. C. DEL GRANDE, *Liturgiae preces hymni christianorum e papyris collecti*, Lofredo, Naples, 1934, où l'on rencontre, p. 9, mais à propos de saints, l'expression : *ὁ ἐν ἁγίοις ἀναπανόμενος*, commune d'ailleurs aux liturgies de Jacques et de Chrysostome.

IV

Qu'est-ce que le *Πειστικόν*?

Dans ce même volume sur Antioche, M. Jean Lassus décrit l'église cruciforme dégagée par lui en 1935 sur la rive droite de l'Oronte, en dehors des limites de l'Antioche antique. Voici ce qu'il dit du baptistère et de ses dépendances, p. 30 : « La salle la plus importante est un baptistère — une pièce carrée, terminée vers l'Est par une absidiole, contenant la cuve baptismale, selon le type architectural bien connu en Syrie. Derrière cette abside, deux petites pièces ont servi de dépendances — vestiaire peut-être et latrine. Le baptistère s'ouvrait sans doute sur la nef Nord ; il est séparé de la nef Est par une salle qu'une inscription désigne sous le nom de *pistikon*, au delà de laquelle se trouvent vers l'Est deux autres salles, comprises entre le mur de l'église et un mur parallèle, à peu près symétrique à celui qui, au Sud de cette même nef, limite les salles 11, 11bis et 13 ».

Renvoyons aux pages suivantes, notamment à la page 33 et à la page 34, ainsi qu'au plan général de la p. 119. On y verra que le *πειστικόν*, appelé ainsi par une inscription que nous allons reproduire, est une salle de forme irrégulière, bâtie après coup semble-t-il, un tiers de siècle après l'édifice principal, et aménagée tant bien que mal entre la branche Nord et la branche Est de l'Église cruciforme, immédiatement au sud du baptistère, de forme régulière lui, et rattaché à la branche septentrionale de la croix.

Dans un cartouche du pavement en mosaïque, on lit le texte que voici qui donne le nom de la salle et sa date approximative :

> *Ἐπὶ τοῦ ἁγιοτάτου καὶ ὁσιοτάτου ἐπισκόπου Θεοδότου, καὶ Ἀθανασίου πρεσβυτέρου καὶ οἰκονόμου, ἡ ψηφεὶς τοῦ πειστικοῦ γέγονεν καὶ τὸ ἔργον τοῦτο, ἐπεὶ Ἀκκιβα, διακόνου καὶ παραμοναρίου.*

Théodote fut évêque d'Antioche de 420-21 à 429. Le mot *πειστικόν* est inconnu. M. Lassus a fait deux hypothèses sur sa signification : secrétariat (de *πιστικός* « homme de confiance, secrétaire ») ou salle des fidèles (de *πιστός*). Il est probable, en effet, que, par une sorte d'étymologie popu-

laire le mot a été déformé et interprété de la sorte. Mais il me paraît évident que la véritable étymologie est tout autre. Il s'agit d'un mot latin très connu, *posticum*, qui veut dire tantôt « porte de derrière », tantôt « derrière d'une maison, derrière d'un temple » et même « latrine » (1). En somme, ce serait un équivalent du grec *ὀπισθόδομος*, peut-être modifié sous l'influence de ce dernier mot. Des altérations analogues sont courantes dans de nombreux mots latins empruntés par le grec « byzantin » ; en particulier, les vocables latins commençant par *post* étaient exposés à la parétymologie. Ainsi, d'après Suidas *παστελίη* signifierait « le dernier jour de l'année », *ἡ ἐσχάτη ἡμέρα τοῦ ἐνιαυτοῦ*. Ce mot énigmatique que Coray a vainement essayé d'expliquer, est tout simplement le latin *postilla*. En définitive, le *πειστικόν* d'Antioche, ainsi que le montre le plan même de l'édifice, est une salle aménagée *derrière* le baptistère et servant à un usage peut-être très humble et point nécessairement liturgique. M. Lassus le constate lui-même. « Cette salle garde presque intact un pavement en mosaïque qui tranche parmi tous les pavements de l'église par sa facture comme par son dessin. Il forme avec les autres mosaïques le contraste le plus complet. Traité, de la façon la plus simple, avec même quelque grossièreté..... » (p. 33).

Quelle qu'ait été la destination de cette pièce, puisqu'elle faisait partie de l'église et qu'elle servait aux fidèles, il est compréhensible que son appellation étrangère (*posticum*) ait été en quelque sort ennoblie par un changement de voyelle qui la rapprochait à la fois des mots *πιστός* (cf. *διακονικόν*) et *ὄπισθεν*.

V

Qu'est-ce qu'un *NAMAPAΣ*?

Dans le plus récent fascicule des *Inscriptions de Délos* publiées par MM. P. Roussel et M. Launey, on lit deux fois

(1) Il y avait presque toujours des latrines près du baptistère, M. Lassus cherche même leur emplacement à l'Est de la cuve baptismale.

(2) Syriaque, ܢܘܪܐ « candélabre, lampe » ܢܘܗܪܐ même signification. Cf. PAYNE SMITH, *Thesaurus Syriacus*, col. 2305.

un mot « sûrement oriental » : *τὸν NAMAPAN*. Il s'agit des deux inscriptions de la page 269, nos 2240 et 2241. La date du premier texte serait 95 ou 96 av. J.-C.

Le prêtre d'*ἁγνὴ Ἀφροδίτη* avec d'autres co-dédicants, notamment les thérapeutes, offrent à leur déesse, en ex-voto, cet objet jusqu'ici indéterminé.

Il me paraît évident qu'il s'agit d'un candélabre.

Le mot est syriaque ; seulement, il a subi en grec une métathèse consonantique. La forme primitive est non pas *NAMAPA*, mais *MANAPA*, ou plutôt *mᵉnāra*, « lampe », dont l'équivalent arabe *manārat* « phare, tour » a donné notre « minaret ». Nous avons recontré naguère, au chapitre 102 de la *Vie de Porphyre*, une diaconesse Manaris, dont le nom, dit l'hagiographe, veut dire en grec « la lumineuse » : *τὴν θεοσεβῆ Μαναρίδα τὴν διάκονον, τὴν διερμηνευομένην καὶ αὐτὴν κατὰ τὴν ἑλληνίδα γλῶσσαν Φωτεινήν* (1). Nous espérons que notre ami M. Dölger ne nous reprochera pas, à propos de cette interprétation évidente, de chercher partout la métathèse « um jeden Preis ». Il est clair que les thérapeutes « hellénistes » déformaient les termes cultuels sémitiques, dont ils continuaient à se servir ; comme les Grecs modernes disent *καλυμμάχι*, qu'ils font venir de *κάλυμμα* et de *αὐχήν*, au lieu de *καμηλαύχιον*, « coiffure en forme de nuque de chameau », pour ne citer qu'un exemple très connu, les sectateurs d'Aphrodite Hagné se sont habitués à « métathétiser » *mᵉnāra* en *namāra* (2), parce que ce mot les faisait penser à Namara, ville de Syrie (3).

Bruxelles. Henri GRÉGOIRE.

(1) MARC LE DIACRE, *Vie de Porphyre* texte établi, traduit et commenté par H. GRÉGOIRE et M.-A. KUGENER, Paris, Les Belles Lettres, 1930, pp. 78, 102, l. 3.

(2) N'entend-on pas tous les jours en français: « rénumérer » pour « rémunérer » ? En ne citant que cette déformation métathétique d'un composé *grec*, je raisonne *a fortiori* ; on sait de reste ce que les mots *latins* deviennent en *byzantin*.

(3) Cf. PAULY-WISSOWA s. v. *Ναμαρά*— Haurān du Nord et *Ναμαρίων* (gén. pluriel) — S. O. de Damas — articles de G. HÖLSCHER. Le mot syriaque est certainement ancien ; il sert à transcrire, en plusieurs passages, le מנורה de l'Ancien Testament.

MÉLÉTÊ

Deux passages du *Livre des Cérémonies* (l. I, ch. II, p. 31 Vogt = 38 Reiske ; ch. VIII, p. 52 Vogt = 57 Reiske) mentionnent parmi les étapes de l'itinéraire suivi en certains jours de fête par le cortège impérial à travers Constantinople la porte ou la grande porte de la Mélétê, *πύλη* ou *μεγάλη πύλη τῆς Μελέτης*. Le premier spécifie qu'entre deux stations à la Chalkê et à Sainte-Sophie l'empereur s'arrête « à l'endroit appelé Achilleus, près de la grande porte de la Mélétê » ; le second, entre deux « réceptions » au Milion et à l'entrée de la Chalkê, en signale une autre « en face (*ἀντικρύ*) de l'Achilleus, à la porte de la Mélétê ».

C'est à peu près tout ce que nous savons de ce monument. Il n'est pas impossible qu'on doive l'identifier avec la « grande porte conduisant à l'Augustéon », dont il est question au chapitre I (p. 10 Vogt = 14 Reiske) ; mais peut-être s'agit-il ici de la porte de la Chalkê, qui répondrait tout aussi bien à cette définition.

M. A. Vogt remarque d'autre part que lorsque, à la fête de la Pentecôte, l'empereur, venant des Excubites et des Scholes, sort par la « grande porte » pour se rendre à Sainte-Sophie, il ne peut passer, comme le dit le texte du manuscrit de Leipzig (p. 58 Vogt = 63 Reiske), « par le milieu du Milion et de l'Augustéon » ; il pense donc qu'il faut lire : « .... il sort par la grande porte de [la] Mélétê et, traversant l'Augustéon, entre [à Sainte-Sophie] par la porte de l'Horloge..... » Ce trajet rappellerait en effet celui qui est indiqué au chapitre II pour la fête de la Nativité ; mais il est plus naturel, à mon avis, de supprimer simplement cette mention du Milion, qui rend l'itinéraire invraisemblable, et de lire : « ..... il sort par la grande porte [de la Chalkê], passe par le milieu de l'Augustéon et entre par la porte de l'Horloge. »

On peut encore soupçonner que la porte de la Mélétê

était citée dans divers passages, qui présenteraient dans le manuscrit des altérations ou des lacunes : c'est là qu'aurait eu lieu, le lundi après Pâques, une « réception » signalée (chap. V, p. 45 Vogt = 51 Reiske) entre celles du Milion et de la Chalkê ; et l'empereur s'y serait peut-être aussi arrêté pour d'autres fêtes entre deux stations au Zeuxippos et à la Chalkê (chap. X, p. 75 Vogt = 84 Reiske ; chap. XXVI, p. 99 Vogt = chap. XVII, p. 107 Reiske).

Enfin, lorsque l'empereur Théophile fit après sa victoire sur les Sarrazins de Cilicie son entrée triomphale dans la capitale, il se rendit de la Porte Dorée au Milion et à Sainte-Sophie, puis passa par la Chalkê et les « *diabatiques* » de l'Achilleus, longea ensuite les côtés du Zeuxippos et « sortit » (ἐξῆλθεν) pour aboutir finalement au « Cirque non couvert », c'est-à-dire à l'Hippodrome (*Liv. Cér.*, I, Append., p. 960-961 Migne [t. CXII de la *Patrologie Grecque*] = 292 Reiske). C'est évidemment de l'Augustéon qu'il « sort » pour accomplir cette dernière étape et c'est selon toute vraisemblance par la porte de la Mélétê qu'il effectue cette sortie (1).

Sur l'emplacement de cette porte, aucun doute n'est possible : située à promixité de l'Achilleus, entre le Zeuxippos et la Chalkê, elle ne peut être ailleurs qu'à l'angle Sud-Ouest de l'Augustéon ; et les plans dressés par divers historiens ou archéologues sont unanimes sur ce point : s'ils hésitent quelque peu sur sa position par rapport au Zeuxippos, tous la placent, de même que ce dernier monument, au

(1) Telle était déjà l'opinion soutenue par J. LABARTE (*Le palais impérial de Constantinople et ses abords*, p. 41) : d'après lui, ce récit « nous amènera de la Porte Dorée *à celle par laquelle on entrait dans la partie méridionale du Forum en venant de l'Occident* (cf. *infra*) et nous conduira de là aux Thermes de Zeuxippe et à l'Hippodrome ». L'hypothèse paraît très probable, bien que le texte ne mentionne pas expressément cette porte ; mais je ne puis suivre Labarte lorsqu'il déclare ensuite (p. 43) que c'était par cette porte que l'empereur était passé lorsqu'« *arrivant* par le bas de l'Augustéon » il « avait traversé le Milliaire pour aller à Sainte-Sophie ». Il faudrait alors admettre — comme le faisait d'ailleurs Labarte — que le Milion était sur l'Augustéon, théorie abandonnée aujourd'hui ; et il ne lui était même pas nécessaire de traverser l'Augustéon pour aller du Milion à Sainte-Sophie.

Nord-Ouest de la Chalkê, à quelque cent ou cent vingt mètres au Nord-Est de l'Hippodrome (1).

Les solennités décrites par le *Livre des Cérémonies* étaient certainement consacrées, au moment où fut rédigée cette partie de l'ouvrage, par une déjà longue tradition. La « porte de la Mélétê » existait donc depuis longtemps à l'époque de Constantin Porphyrogénète (2) ; et l'on peut supposer que le nom sous lequel elle était connue datait lui-même de plusieurs siècles. Mais quelles en étaient la signification et la raison d'être ? Et, tout d'abord, quelle en était la forme exacte ?

Le manuscrit de Leipzig — notre unique source — porte en effet, au passage cité au chaiptre II, non pas la forme complète de *Μελέτης*, mais seulement *Μελε* avec avec un *τ* au dessus du second *ε* ; le premier éditeur du Livre *des Cérémonies*, J.-H. Leich, a interprété ce « compendium » comme une abréviation non de *Μελέτης*, mais de *Μελετίου* ; et cette dénomination, « porte de Mélétion », est encore admise par J. Labarte (3). Reiske avait cependant, dans son *Commentaire*, déjà signalé l'erreur commise par Leich (4) et reconnu qu'il fallait lire, comme au chapitre VIII, *τῆς Μελέτης*. Mai, pour expliquer cette expression obscure, il sous-enten-

(1) Voir les plans annexés aux ouvrages de A. MORDTMANN, *Esquisse topographique de Constantinople* ; J. EBERSOLT, *Le Grand-Palais de Constantinople* ; A. VOGT, *Le Livre des Cérémonies*, I, Commentaire (Belles-Lettres, Paris, 1935). Le plan donné par Dom CABROL dans son *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie*, s.v. *Byzance* (H. LECLERCQ), n'est que la reproduction de celui de J. Labarte. Cf. encore J. EBERSOLT, *op. cit.*, p. 17 : « La grande porte près de l'Achilleus était sans doute l'une des portes signalées par Nicolas Mesaritis sur le côté occidental de l'Augustéon. »

(2) Il est très probable que les premiers chapitres du livre I sont l'œuvre authentique du Porphyrogénète et par conséquent datent de la première moitié du xe siècle ; mais il semble bien que l'empereur érudit se soit le plus souvent contenté de transcrire des protocoles du VIIIe siècle, composés eux-mêmes à l'aide de documents antérieurs, dont quelques-uns remontaient au Ve siècle. Cf. J. EBERSOLT, *op. cit.*, p. 196, et surtout A. VOGT, *op. cit.*, p. XVIII sq. et 185 sq.

(3) *Op. cit.*, p. 42 sq.

(4) Rappelons que l'*editio princeps* du *Livre des Cérémonies* avait été entreprise par Leich, qui en a établi le texte jusqu'au chap. I, 75, et qu'après sa mort elle a été continuée par Reiske, qui a publié le livre I en 1752.

dait après l'article le substantif *μονῆς* : l'entrée S.-O. de l'Augustéon aurait alors été la « porte du monastère de Mélétê ». Mais que fallait-il entendre par là? Reiske reconnaît lui-même (1) qu'il n'a pu retrouver ailleurs aucune mention de ce monastère ; mais il se demande s'il n'est pas question de celui des Studites, fondé au ve siècle par le patrice Stoudios : le *Monasterium Studii* aurait pu, par un jeu de mots plus ou moins involontaire, devenir *Monasterium studii*, ce qui se traduisait bien en grec par *μονὴ μελέτης* (2). Et Reiske pensait que ce monastère pourrait peut-être être identifié avec le *Meletiana* qui figure sur la Table de Peutinger comme le nom d'un lieu proche de Constantinople. En réalité, la vénérable carte de l'*Orbis Romanus* porte non pas *Meletiana*, mais *Melentiana* (3) ; en outre, qu'elle désigne ou non par ce vocable le couvent de Saint-Jean des Studites, elle l'applique à un monument ou à un faubourg situé près de la Porte Dorée, au-delà de la XIIe région, un peu en deçà de l'enceinte de Théodore, c'est-à-dire dans la partie de la ville la plus éloignée de notre porte (4).

L'hypothèse de Reiske ne résiste donc pas à l'examen ; et il n'est même pas certain que, dans le texte qui nous occupe, *μελέτη* ne doive pas être considéré comme un simple nom commun (5). Mais en ce cas, comment, de l'acception de

(1) Dans une longue note, qui a été reproduite par Migne, *Patrologie Grecque*, t. CXII, col. 211-212.

(2) C'est du moins ainsi que j'interprète la note de Reiske, qui, sur ce point, est d'une concision quelque peu obscure : « In codice est *μελε* cum littera *τ* superimposita, unde fieri quoque poterat *μελέτης*, *Studii*. »

(3) Mannert lisait *Melontiana*, Desjardins *Melintiana*. Oberhummer (art. *Egnatia Via* dans la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa-Kroll) écrit, avec encore moins de vraisemblance, *Mebutiana*.

(4) Il faut probablement l'identifier avec le *Melantiada* que l'*Itinéraire d'Antonin* signale, sur la Via Egnatia, à dix-huit milles de Constantinople ; mais en ce cas, la Table de Peutinger serait d'une singulière inexactitude.

(5) En tout cas, nous ne connaissons ni un quartier de Constantinople ni une localité voisine qui ait porté ce nom : c'est seulement dans l'Adriatique qu'il existait un îlot de *Meleta*, aujourd'hui *Meleda* (cf. Banduri, *Imperium Orientale*, *passim*), plus souvent d'ailleurs

soin, d'*étude* ou d'*exercice*, ce terme en serait-il arrivé à désigner un endroit ou un édifice? Par une extension de sens assez normale et analogue à celle qu'a subie en français le mot *étude*, il a pu prendre la signification de local où l'on travaille, où l'on se retire pour étudier ou pour méditer, c'est-à-dire ce que Plutarque entendait par son dérivé *μελετητήριον* (1). Mais ce sens, que ne signale aucun lexicographe, est-il attesté par quelque texte? Seule, la possession d'un tel document nous permettrait de substituer une explication plus solide à celle que Reiske avait risquée.

Une des épigrammes chrétiennes de l'*Anthologie Palatine* (I, 97) porte comme *lemma* les mots *ἐν τῇ μελέτῃ*. C'est certainement là le nom d'un lieu, comme le prouve le *lemma* de la pièce suivante : *ἐν τῷ αὐτῷ τόπῳ*. L'emploi de la préposition *ἐν* ne laissait d'ailleurs aucun doute à cet égard : il ne peut s'agir que d'une inscription *gravée dans* un endroit ou sur un monument que va nommer le *lemma* (2). Mais la valeur de cette expression avait échappé jusqu'à présent aux éditeurs de l'*Anthologie*, parce qu'ils lisaient *Μελίτῃ* et non *μελέτῃ*. Jacobs et Dübner, en particulier, y voyaient le nom d'une localité voisine de Constantinople ou d'un quartier de la ville ; et Stadtmüller, qui le premier a rétabli dans ses *Notes critiques* la leçon exacte du manuscrit, a laissé subsister dans son texte la forme erronée *Μελίτῃ*, — qu'il renonce à expliquer (3).

Les quatre vers de l'épigramme I, 97 nous font connaître avec une certaine précision, sinon la nature ou l'aspect du monument où ils étaient gravés, du moins la destination d'un

appelé du nom beaucoup plus fréquent de Mélitê (cf. APOLL. RHOD., IV, 570 ; ÉTIENNE DE BYZANCE, s.v. *Μελίτη*, etc.).

(1) PLUTARQUE, *Démosthène*, VII, 2. Dans les autres textes où ce mot est attesté (ANAXIMANDRE, cité par ATHÉNÉE, XIV, p. 638 d ; HÉSYCHIOS, *s.v.*), il désigne un instrument de musique sur lequel on s'exerce.

(2) Et non *concernant* cet endroit ou ce monument, idée qui est généralement exprimée par la préposition *εἰς*. Cf. I, 4 : *εἰς τὸν ναὸν τοῦ Προδρόμου...*, etc. ; et au contraire I, 2 : *ἐν ταῖς ἀψῖσι τῶν Βλαχερνῶν* ; 95 : *ἐν Ἐφέσῳ* ; etc.

(3) « De regione *Μελ.* (*sic*) urbis Constant. nihil inveni », dit-il dans son commentaire (*Anthologia Graeca*, t. I, p. 25).

local qui en faisait partie : « Je suis le temple illustre de l'empereur Justin, et c'est le consul Théodoros, un brave, trois fois préfet, qui m'a consacré au souverain tout puissant ainsi qu'à son fils Justinien, commandant en chef de ses armées » (1). Et la seconde pièce nous donne aussi des renseignements précieux, tant sur le donateur que sur l'objet de sa donation : « Vous voyez le monument illustre de l'empereur Justin et de Justinien, le tout-puissant commandant de l'armée ; il resplendit des éclairs que lance son immense masse de métal. Celui qui l'a fait (2), c'est le glorieux Théodoros, qui pour la troisième fois est le protecteur de la ville (3)...., ayant obtenu les honneurs consulaires (4) ».

L'auteur de ce double hommage à l'empereur et à son neveu est donc consul et a été trois fois préfet de la ville ; or il y a eu précisément un Théodoros, préfet de la ville en 524 et 526 (5) ; et il est très probable qu'il faut l'identifier avec Flavius Theodorus Philoxenus Sotericus Philoxenus (*sic*), qui fut consul ordinaire en 525 et qu'un diptyque, conservé à la

(1) I, 97 : *Νηὸς ἐγὼ κύδιστος Ἰουστίνοιο ἄνακτος,*
καί μ' ὕπατος Θεόδωρος, ὁ καρτερὸς, ὁ τρὶς ὕπαρχος,
ἄνθετο καὶ βασιλῆϊ καὶ υἱέϊ παμβασιλῆος,
Ἰουστινιανῷ, στρατιῆς ἡγήτορι πάσης.

Les derniers mots font allusion aux fonctions, exercées par Justinien, de *magister equitum et peditum praesentalium*, c'est-à-dire de commandant en chef des troupes de campagne.

(2) Il faut évidemment entendre : qui l'a fait faire (à ses frais).

(3) En sa qualité de préfet, *ὕπαρχος* (cf. ép. 97, 2).

(4) I, 98 : *Ἔργον ὁρᾷς περίπυστον Ἰουστίνου βασιλῆος*
Ἰουστινιανοῦ τε, μεγασθενέος στρατιάρχου,
λαμπόμενον στεροπῇσιν ἀμετρήτοιο μετάλλου ·
τοῦτο κάμεν Θεόδωρος ἀοίδιμος, ὃς πόλιν † ἄρας
τὸ τρίτον ἀμφιβέβηκεν, ἔχων ὑπατηΐδα τιμήν.

Au v. 4, *ἄρας* n'est pas le texte primitif du manuscrit palatin : c'est un correcteur qui a voulu rectifier ainsi — d'une manière tout arbitraire — une bévue manifeste du premier copiste ; celui-ci avait en effet écrit *πολινῆρης* (*sic*), forme barbare et inintelligible. Le texte authentique n'a pu encore être restitué. Je ne crois pas qu'il faille chercher à tirer d'*ἄρας* ou de *-ῆρης* un génitif déterminant *πόλιν*, car il s'agit évidemment de Constantinople. [M. H. Grégoire estime que le texte primitif est *πόλιν ἰρήν* (cf. *supra*, p. 173) ; j'accepte cette leçon].

(5) Cf. H. Grégoire, *B.C. H.*, t. XXXI (1907), p. 325 (citant Borghesi, *Préfets du Prétoire*, p. 390-391). ; *C. J.* 2, 7, 26 (id. febr. 5211 ; 9, 19, 6 (K. Dec. 526). [Mais cf. p. 176, n. 1. H. G.].

Bibliothèque Nationale, nous fait connaître comme un « *comes domesticorum ex magistro militum per Thraciam* », c'est-à-dire qu'après avoir exercé un commandement en province il avait obtenu un poste important dans la garde de l'empereur (1).

Nos deux épigrammes — et sans doute aussi les faits qu'elles commémorent — ne peuvent donc remonter au-delà de 525 ; mais elles sont certainement antérieures au mois d'août 527, date de la mort de Justin, et très probablement au 4 avril de la même année, jour où Justinien fut adopté par Justin et associé à l'empire ; car il est évident que, si elles étaient postérieures à l'adoption de Justinien, elles feraient allusion au titre d'Auguste qu'il prit à cette occasion (2).

Mais que pouvaient être les monuments que Théodoros avait fait construire pour les offrir à l'empereur et à son héritier présomptif ? La première épigramme parle d'un « temple » (*νηός*), c'est-à-dire, en langage chrétien, d'une église. Or on n'élève pas une église, ni même une chapelle, en l'honneur de personnages encore vivants : Justin comme Justinien n'auraient pu être rangés au nombre des saints qu'après leur mort, et l'on sait d'ailleurs qu'ils ne le furent ni l'un ni l'autre. Leur « temple » est donc simplement un oratoire, que Théodoros avait fait aménager et décorer à ses frais dans le corps de bâtiment où l'empereur et son neveu se retiraient ordinairement pour travailler ou pour se recueillir, c'est-à-dire dans leur *μελέτη*.

Quant à la seconde offrande de Théodoros, cette énorme masse métallique qui lance des éclairs — c'est-à-dire qui

(1) Voir notamment H. Leclercq, art. *Diptyques* (*Archéologie*), dans le *Dictionnaire* de Dom Cabrol, t. IV, 1e partie, col. 1124-1125. Nous possédons en quatre exemplaires le diptyque de Theodorus Philoxenus ; mais les trois autres ne nous renseignent pas sur le personnage avec la même précision. Son portrait nous montre un homme « au visage fatigué..., aux joues un peu tombantes, à la bouche sensuelle », bref, un « grand seigneur au déclin de son âge » (E. Weigand).

(2) Comme ce Théodoros n'est jamais mentionné par Procope dans les ouvrages que cet historien a consacrés au règne de Justinien, on peut supposer qu'il est mort peu de temps après 527.

étincelle à la lueur des flambeaux — ne peut être autre chose qu'une ou plusieurs statues, sans doute en bronze doré ou argenté. Le premier vers de l'épigramme 98 qualifie cette œuvre d'art, due à la munificence de Théodoros, d'« ouvrage (ἔργον) de Justin et de Justinien » ; il n'y a pas là de contradiction ni même d'équivoque possible : il ne s'agit pas d'un ouvrage exécuté ou commandé par eux, mais d'un groupe sculptural qui les représente l'un et l'autre, tout armés, tout flamboyants. Ni l'histoire ni l'archéologie ne nous ont conservé d'autre souvenir de ce groupe ; mais l'usage d'offrir des statues aux empereurs ou aux personnes de leur entourage était courant à Constantinople. L'*Anthologie* décrit précisément un assez grand nombre de ces hommages, par lesquels de vieux fonctionnaires remerciaient leurs bienfaiteurs des honneurs consulaires ou préfectoraux dont ils avaient été gratifiés par eux. Elle ne nous cite aucune œuvre de ce genre réunissant les images de Justin et de Justinien ; mais, pour Justin seul, elle en mentionne quatre, offertes l'une par la ville de Constantinople, les autres par le préfet Julien, par l'architecte Domninus et enfin par le préfet Théodoros, le même sans doute qui a également doté la Mélétê d'un ornement similaire (1). Mais ces statues ne devaient pas souvent être dressées à l'intérieur d'un bâtiment (2) ; et le fait que celles que Théodoros offrait à Justin et à Justinien avaient été placées *dans* la Mélétê — fût-ce dans un vestibule — tend à confirmer que c'était bien un local particulièrement destiné à leur usage personnel.

La Mélétê était donc un des nombreux éléments, plus ou moins indépendants, dont se composait ce vaste agglomérat qu'on appelle le Grand-Palais de Constantinople. La

(1) *Anth. Pal.*, XVI (= *Appendix Planudea*), 72 ; IX, 804 et 812 ; XVI, 64. Il ne peut être question, dans cette dernière pièce, de l'œuvre célébrée par l'épigr. I, 98 ; car la statue décrite ici était placée dans le port de Julien, que Justin avait fait nettoyer.

(2) C'est peut-être pour cette raison que l'auteur de l'épigramme (Théodoros lui-même ou plus probablement un versificateur à sa solde) insiste sur les dimensions du groupe : les statues sont immenses (ἀμετρήτοιο, v. 3), relativement à la salle où elles sont dressées. En tout cas, l'emploi de cette épithète exclut l'hypothèse — assez vraisemblable autrement — d'un *missorium* votif où auraient été gravés les traits de Justin et de Justinien.

porte de l'Augustéon qui en avait conservé le nom nous en révèle la situation avec une assez grande précision : placée à l'extrémité septentrionale de cet amas de constructions, entre la Chalkê et le Zeuxippos, elle ne pouvait guère avoir occupé que l'emplacement où se trouvaient, à l'époque visée par les protocoles du *Livre des Cérémonies*, les « diabatiques » de l'Achilleus, légèrement au Nord-Est de la cour et de l'abside récemment découvertes par M. M. Talbot Rice et Casson (1) ; et on l'imagine volontiers communiquant par quelque galerie couverte avec la Chalkê ou avec la partie du palais de Daphné la plus rapprochée de l'Augustéon ; de sorte que l'empereur pouvait facilement s'y rendre depuis ses appartements privés.

Ce monument avait laissé fort peu de souvenirs dans l'esprit des Byzantins, puisqu'il n'en est jamais question chez leurs historiens et qu'il n'en était pas resté d'autre trace que son nom, attribué par une tradition d'origine obscure à la porte Sud-Ouest de l'Augustéon. Peut-être avait-on oublié que ce nom était celui d'un édifice voisin et ne le considérait-on plus que comme celui de la porte elle-même : erreur d'interprétation qui rendait cette appellation tout à fait inexplicable (car on ne voit pas ce qu'aurait pu signifier le terme de *μελέτη* appliqué à une porte), mais que semblent pourtant avoir encore commise tous les commentateurs modernes du *Livre des Cérémonies* (2). Cet oubli ne peut tenir qu'à une seule cause : la Mélétê, élevée à une époque indéterminée et embellie peu avant 527 par Théodoros Philoxénos, a dû être incendiée et détruite en 532, lors de la sédition Nika ; et l'on aura, pour des raisons qui nous échappent (3), renoncé à la restaurer.

Peut-être les fouilles entreprises dans cette région, et qui

(1) Cf. A. Vogt, *op. cit.*, p. 178 et plan n° 2.

(2) Par exemple, M. A. Vogt, qui traduit *πύλη τῆς Μελέτης* par « porte de Mélétê » ; il eût fallu dire : « porte de *la* Mélétê ». Le texte ne suffirait d'ailleurs pas à marquer cette nuance ; car si *Μελέτη* avait été le nom de la porte, le génitif aurait pu, même dans la langue classique, tenir la place d'une apposition (cf. Kühner-Gerth, *Ausführliche Grammatik der Griech. Sprache*, II, 1, p. 264-265).

(3) Peut-être pour ménager une voie destinée à relier l'Augustéon et l'Hippodrome, c'est-à-dire les « diabatiques » de l'Achilleus,

ne sont pas terminées (1), en exhumeront-elles quelques vestiges ; c'est peu probable, cependant, puisqu'il s'agit d'un bâtiment anéanti dès le premier tiers du VIe siècle et sur les ruines duquel d'autres constructions se seraient ensuite élevées. En tout cas, on ne saurait attribuer à la Mélétê les pans de murs et les blocs de marbre découverts à 75 ou 80 mètres au Nord-Ouest de l'Hippodrome et qui appartenaient plutôt au Zeuxippos (2).

Les ténèbres qui enveloppent cette mystérieuse Mélétê sont néanmoins éclairés d'une lueur assez vive par le « recoupement » que nous fournissent les deux documents que nous avons analysés : l'emplacement peut en être déterminé grâce aux passages du *Livre des Cérémonies* qui situent à l'angle Sud-Ouest de l'Augustéon la porte qui en avait gardé le nom ; cependant que les quelques vers consacrés à cet édifice dans l'*Anthologie Palatine* nous en font connaître la nature, ainsi que la destination spéciale d'une de ses parties et son principal ornement sculptural. Mais ce recoupement n'eût jamais été possible si la rectification apportée par Stadtmüller à la lecture du manuscrit palatin n'avait permis de rétablir le texte exact du *lemma* où la Mélétê était nommée.

Clermont-Ferrand. Pierre WALTZ.

(1) Voir MAMBOURY et WIEGAND, *Kaiserpaläste von Konstantinopel* (Berlin, 1934). Les fouilles effectuées par ces deux savants sur l'emplacement du Grand-Palais et dont ils rendent compte dans cet ouvrage n'intéressent pas la région particulière que nous étudions.

(2) Cf. A. VOGT, *op.cit.*, p. 183-184. Ces débris, exhumés en 1934 au cours de travaux d'hygiène, ont été étudiés par M. Mamboury.

ENCORE MÉLÉTÈ

M. H. Grégoire ayant bien voulu me communiquer les bonnes feuilles de l'article de M. Waltz sur la porte dite *τῆς Μελέτης*, je voudrais, à mon tour, émettre une hypothèse au sujet de ce lieu, hypothèse que je ne pouvais faire dans mon Commentaire du Livre des Cérémonies qui n'est, comme je l'ai écrit, qu'une sorte de fil conducteur à l'usage des lecteurs du texte et non point une œuvre originale, comme sur tous les mots de ce livre fameux, une étude détaillée et personnelle qui sera, un jour, espérons-le, le travail d'une vie entière d'érudit.

Il y a dans l'article de M. Waltz une idée à retenir fort intéressante et qui est probablement très proche de la vérité. Je vais la dire. Seulement, au préalable, faudrait-il être certain du sens à donner au mot *Μελέτη*. Théoriquement, qu'il faille dire la porte « de la Mélétê » ce n'est pas là chose certaine, car, en réalité, nous ignorons s'il ne pourrait s'agir, à l'origine, d'un nom propre. Un Synaxaire nous apprend que le mot *Μελέτη* existe ; *Μελέτη ἐπισκόπου ἐν Τελεπόλεως* (1). Nous savons, par ailleurs, que Mélété était la fille de Zeus Aither et de la nymphe Plusia. Les papyrus donnent, à leur tour, des noms propres bien approchants : *Μελίτα*, *Μελιτινή* (2) Le *τῆς* pourrait se rapporter à un substantif quelconque qui disparut avec l'édifice dont seule la porte subsista ; *οἰκία*, *αὐλή*, *ἀρραία* = area par exemple. Il n'est donc pas exclu, chose qui arriva très ordinairement, qu'il y ait eu une demeure qui appartenait à une famille du nom de Mélétès autre forme de *Μελέτιος* et qui fut transformée, à un moment donné, en monastère. Nous aurions donc : le pa-

(1) *Synax. Cpl.*, ed. DELEHAYE, col. 221, ligne 37. Mais il y a, peut-être, ici une faute. Le ms. de Jérusalem, nº 40 porte, fol. 45 *Μήλης*

(2) PREISIGKE, *Namenbuch*, col. 212.

lais, la demeure, la cour de Mélété (1), peut-être le monastère, comme nous avons le monastère *τῆς Κυρᾶς Εὐφροσύνης*. La chose serait d'autant plus admissible qu'à deux pas de là, entre Sainte-Sophie et Sainte-Irène, Ste Olympiade avait de grandes propriétés et que son palais devint un monastère durant un certain temps. Théoriquement, il n'y a donc pas de raisons absolument décisives pour dire « la porte de la Mélétê » plutôt que « la porte de Mélétê ».

Pratiquement, je crois, pourtant, que M. Waltz n'est pas loin de la vérité et qu'on peut parfaitement dire, faute de documents, la « porte de la Mélétê ». Sans doute, au IXe siècle, il y avait encore, entre la Chalcé et l'hippodrome, l'une ou l'autre demeure privée. Les sources en indiquent au moins une (1). Avait-elle un nom, quel était son propriétaire? Nous l'ignorons. Mais là n'est pas la question. S'il ne faut pas retenir l'idée que Justin et Justinien pouvaient avoir leur « studio » sur l'Augustéon — ils avaient d'autres endroits plus tranquilles pour se reposer et travaillller — s'il est indiscutable qu'on éleva des sanctuaires, non pas en l'honneur d'un souverain vivant, mais en hommage à sa personne, s'il est certain aussi que Théodoros fit construire un petit oratoire au lieu dit la Mélété, je suis bien prêt de croire que le mot *μελέτη* a le sens que lui donne M. Waltz ; « local où l'on travaille », musée aussi (2). Nous ne savons où fut installée la première bibliothèque de Constantinople avant qu'elle n'allât émigrer, sous Julien, à la Basilique judicaire. La bibliothèque, fondée par Constantin et augmentée par ses successeurs, pourrait bien avoir eu son entrée sur l'Augustéon. De cette bibliothèque il ne resta que la porte (3). On l'appela la Mélété. La chose est d'autant

(1) Nous savons, au surplus, que le clergé palatin avait des habitations entre l'hippodrome et le grand Palais. Seulement de quel hippodrome est-il ici question? Il peut s'agir du grand cirque ou de l'hippodrome « couvert ».

(2) Mélété était le nom d'un des trois plus anciens musées sur l'Hélikon (PAUSANIAS, IX, 29, 2).

(3) Le renseignement des *Patria*, ed. PREGER, II, p. 226 est suspect. Tout ce que nous savons de certain, c'est que Constantin établit au Palais des savants qu'il fit venir d'Alexandrie, cf. AÏNALOV, *Fondements hellénistiques de l'art byzantin*, Petersbourg, 1900, p. 41 et PARTHEY, *Das alexandrinische Museum*, Berlin, 1838, p. 100.

plus vraisemblable qu'aux IXe et Xe siècles, vers cette porte, il y avait, comme aujourd'hui sous les galeries de l'Odéon, à Paris, des bouquinistes mettant en vente les nouveautés. On venait flâner sous ce portique et jeter un coup d'œil sur les publications du jour. Voilà, ce me semble plus qu'il n'en faut pour faire appeler cette porte, distincte de celle de la Chalcé et de celles conduisant au Grand Palais, la porte de la Mélété. Quant à dire que cette porte ouvrait sur l'hippodrome et que c'est par là que passa Théophile, c'est une autre affaire, beaucoup plus complexe que ne le pense M. Waltz. De même, il ne faut pas songer à un monastère des Studites. Aucun témoignage ne nous dit que ces moines, de très stricte observance, avaient une filiale de leur couvent principal sur l'Augustéon. C'est même là chose tout à fait invraisemblable.

Reste les deux épigrammes citées par M. Waltz. Qu'en pouvons-nous tirer? Que Théodoros fit élever un sanctuaire, un temple, un oratoire(1), en l'honneur de Justien et de Justinien. Un lemma postérieur nous apprend que ce fut au lieu dit la Mélété. C'est possible, mais aucune autre source ne nous parle de ce sanctuaire, à moins qu'il ne faille l'identifier avec celui qui se trouvait à côté ou dans la Chalcé, ce qui est peu vraisemblable. Peut-être, fut-il construit sur l'emplacement de l'ancienne bibliothèque, chose que l'épigramme ne dit pas non plus. Quant à la seconde épigramme, il n'est plus question d'un sanctuaire mais d'une œuvre ἔργον, d'un monument, qui « resplendit des éclairs que leur lance son immense masse de métal ». Il semble bien qu'il s'agit ici d'un groupe sculptural qui représente les deux souverains et qui devait se trouver au même endroit que le sanctuaire ou tout proche, peut-être dans l'atrium du sanctuaire ou du palais. Il n'est pas défendu d'imaginer que Théodoros con-

(1) Encore faudrait-il être bien certain que le poète n'a pas employé le mot νηός dans un sens autre que celui de temple. Imitant volontiers Eschyle, qui sait s'il ne veut pas dire tout simplement que Théodoros a élevé une demeure, une habitation « de Justin ». La correction de M. H. Grégoire montre bien l'influence des auteurs anciens sur les écrivains byzantins, surtout à l'époque où les deux épigrammes furent rédigées. [Νηός ne peut avoir d'autre sens que celui d'*église*. H. G.].

struisit un oratoire à coupole dorée, semblable à celle qui, à côté, surmontait la Chalcé et qui — c'était tout à fait dans les traditions byzantines — pût servir aux étudiants qui, semble-t-il, allaient écouter les leçons de philosophie sous le portique impérial jusqu'au règne de Phocas (1). C'est exactement ce qui se passait à l'hippodrome où, à la première porte, il y avait un oratoire dédié à la Vierge et à l'usage des gens du cirque. Il est donc possible pour ne pas dire probable, que l'ancienne bibliothèque fondée par Constantin, devint, à partir du règne de Julien, ou peu après, un centre d'études à Byzance. L'édifice subsista longtemps quoique peut-être désaffecté comme bibliothèque. Il semble bien, en tout cas, qu'au temps des Héraclides, il y avait, au palais, une salle où l'on enseignait la philosophie. Que cet édifice ait pris le nom de *Μελέτη* et qu'après sa disparition, la porte seule soit restée continuant à s'appeler la porte de la Mélété, c'est ce qui n'a rien d'invraisemblance et c'est ce que M. Waltz fait fort justement remarquer. Mais ce ne sont là que des hypothèses qui peuvent se résumer en deux mots ; la porte *τῆς Μελέτης*, si elle n'est pas un dernier souvenir d'une demeure antique appartenant à un particulier, peut être celle qui conduisait primitivement à la bibliothèque de Constantin, puis à quelque aula universitaire, salle de conférence, ensuite. Les deux épigrammes et le lemma nous disent que Théodoros construisit un édifice *ἐν τῇ Μελέτῃ* et qu'en ce même lieu, il éleva un monument de Justin et Justinien.

Genève. Albert VOGT.

(1) Cf. BRÉHIER, *Byzantion*, t. IV, p. 18.

Chacun remarquera la très ingénieuse correction faite par M. Grégoire à l'avant-dernier vers de la seconde épigramme *ὃς πόλιν ἱρήν*, au lieu de *πόλιν ἄρας*, correction malheureuse de *πολινῆρης*, Il serait intéressant de trouver un autre exemple prouvant la correction. Je sais bien que nous avons affaire ici à un poète pouvant se permettre toutes les licences ; mais partout et toujours, Constantinople est dite *θεοφύλακτος καὶ βασιλὶς πόλις*. Constantinople n'était ni Jérusalem, ni La Mecque. [Constantinople, la Rome chrétienne, était *divine* et *sacrée* dans tous les sens ; ce qui, en style homérique, s'exprimait à merveille par la formule *πόλις ἱρή*. H. G.].

RITES PAÏENS CONSERVÉS
DANS LES LITURGIES CHRÉTIENNES

Les grands monastères de Moldavie gardent une tradition extrêmement intéressante et très ancienne, rattachée aux fêtes de Pâques. C'est la procession de l'Artos porté aux champs. Elle est officiée un jour situé entre le lundi de Pâques et la veille de l'Ascension. La date en est fixée en relation avec les conditions atmosphériques, en relation aussi avec les occupations des prêtres. En effet, la procession s'organise à la fin de la messe et dure deux heures et plus ; il est donc nécessaire que les prêtres ne soient pas appelés ce jour-là par d'autres offices, tels que confession et communion de malades, enterrements, messes anniversaires etc.

La procession comporte une grande solennité. Elle est annoncée et accompagnée par les cloches qui sonnent à toute volée, et formée de porteurs (moines ou religieuses) de chandeliers allumés et de bannières, qui marchent en tête suivis de moines ou religieuses encensant (1). Les diacres thuriféraires et le protodiacre tenant l'Évangile précèdent les prêtres, revêtus du phélonion et portant l'épitrachilion. L'évêque, s'il est présent, couronne en tête et tenant la crosse, vient à la suite encadré par l'archidiacre et un second-diacre. Il porte l'épitrachilion, la mandya et l'omophorion. A quelque distance derrière le pontife, on voit le Supérieur (ou la Supérieure), entouré des dignitaires du monastère et suivi du Chapitre.

Deux cas se présentent, selon que la procession a été organisée au cours de la semaine pascale (du lundi de Pâques

(1) Ce sont les « ecclésiarques » : ils encensent à l'aide d'encensoirs spéciaux à pattes.

jusqu'à la veille du Dimanche de Quasimodo), ou à une date située du dimanche de Quasimodo à la veille de l'Ascension. Dans le premier cas, l'artos (1) est porté en procession par un diacre et ramené à l'église, où il est placé près de l'icone du petit « iconostasion ». Un prêtre et un diacre, revêtus de leurs ornements, et accompagnés de chantres, le portent chaque jour de la semaine pascale, à l'issue de la messe, dans la Trapeza du monastère où a lieu une cérémonie spéciale. La veille du dimanche de Quasimodo, l'artos est coupé et partagé entre les membres du chapitre, mais on en garde un morceau dont nous indiquerons l'usage. Dans le deuxième cas, c'est ce morceau consacré qu'un diacre porte en procession.

Lorsque la procession est en marche, on chante les heures, le canon et les hirmoï de Pâques. On va lentement, à une certaine distance du monastère, jusqu'à une clairière de la forêt ou dans un champ. On s'arrête cinq fois. On lit un « évangile de la Résurrection » (2). Une fois arrivé, on célèbre un court office composé de chants et de la lecture du 6e évangile de la Résurrection. La procession se remet en marche pour rentrer à l'église, dans le même ordre, et fait cinq autres autres stations pour lire les cinq derniers évangiles de la Résurrection.

La cérémonie comporte un second office célébré au cours de la procession que nous venons de décrire, si celle-ci a eu lieu du dimanche de Quasimodo à l'Ascension. Si la procession a été faite, par contre, dans la semaine pascale, l'office est confié à un prêtre portant l'épitrachlion et accompagné de chantres, qui l'accomplit tout seul un jour situé entre le dimanche de Quasimodo et la veille de l'Ascension. Il consiste dans l'ensevelissement aux quatre coins d'un champ, propriété du monastère ou autre, de quatre parcelles d'artos,

(1) L' « Artos » est le pain bénit pendant la « lité » de Pâques.

(2) Les « évangiles de la Résurrection » sont les onze recueils de péricopes de l'Évangéliaire liturgique rattachés à Pâques et à la Résurrection :

1) Matthieu, 28, 16-20 ; Marc 16, 1-8 ; Marc, 16, 9-20 ; Luc 24, 1-12 ; Luc, 24, 12-35 ; Luc, 24, 36-53 ; Jean 20, 1-10 ; Jean, 20, 11-18 ; Jean, 20, 19-31 ; Jean, 21, 1-14 ; Jean, 21, 15-25.

aspergées au « grand aghiasma » (1), et enfermées dans des bouteilles soigneusement bouchées. Les chantres exécutent le canon et les hirmoï de Pâques.

L'Égypte a connu la célébration annuelle des mystères d'Osiris, « l'Esprit du grain uni à l'Esprit de l'eau, figures complexes qui embrassent, entre autre, le Nil et la Végétation (2). C'est un roi à forme humaine de la Terre et du Nil, qui porte une couronne de roseaux, la crosse des pasteurs, le fouet des bouviers, et qui conserve comme attributs des arbres divers et des animaux, le taureau et le bouc ». Le mystère d'Osiris comporte des rites publics et des rites secrets. « Ce qui est public, ce sont des processions, qui conduisent le corps d'Osiris à son tombeau, pour la mise en terre, puis à son temple, pour la résurrection. » Les rites secrets comprennent, entre autres, celui de « semer dans un pot, des graines hâtives dont la germination rapide stimulera la résurrection d'*Osiris* mis en terre ».

Remarquons la persistance de ce rite en Orient, dans les monastères moldaves et aux environs de ceux-ci, où l'on sème du blé ou de l'orge dans des pots, pour qu'il ait le temps de germer avant Pâques. Les Égyptiens moulaient aussi des statuettes d'Osiris, « en terre végétale semée de grains d'orge, de blé, mélangée d'encens et de pierres précieuses », qu'on enterrait au printemps à l'époque des semailles. Le rite se conserve en Roumanie, sur les bords de la Ialomita et ailleurs, où les enfants et la jeunesse enterrent, au printemps, des statuettes d'argile du « Caloian » ou « Scaloïan », avec des lamentations et des pleurs.

Le missel romain comprend, à son tour, les trois jours des Rogations (lundi, mardi et mercredi de la fin du temps pascal), établis par le Concile d'Orléans en 511 et adoptés par Rome en 876. Une antienne (3) (Psaume 43, 26 et 10) précède

(1) La « grande aghiasma » est l'eau bénite au cours d'un office spécial qui a lieu pendant le grand carême.

(2) A. MORET, *Rituel agraire de l'Ancien Orient*, dans l'*Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientale de l' Université de Bruxelles*, T. III (1935) pp. 311-342.

(3) « Levez-vous, Seigneur, ô Vous notre secours et délivrez-nous par bonté, Alleluia. Dieu, nous avons ouï de nos oreilles, nos pères nous ont raconté. Gloire au Père..... »

les litanies des saints et une longue prière pour la rémission des péchés. Le reste comporte une procession et une messe des Rogations. Mais l'idée du rite et le sens des prières sont autres qu'en Moldavie (1).

Paris, Juin 1936. J. D. ŞTEFĂNESCU.

(1) Les Pères de l'Église se sont occupés des rites agraires de l'Égypte dont ils ont donné une explication toute matérielle ». Saint Jérôme insiste en ces termes : les pères interprètent subtilement des fables honteuses des poètes, quand ils accompagent de lamentations et de joie la mise à mort et la résurrection d'Osiris ; ils pensent montrer, d'une part la signification des semences qui meurent dans la terre, et, d'autre part, celle des moissons en qui les semences mortes renaissent. » A. Moret, *Rituel agraire de l'Ancien Orient*, p. 334.

DIE HANDSCHRIFTLICHE UEBERLIEFERUNG DER ARMENISCHEN UEBERSETZUNG DES ALEXANDERROMANS VON PSEUDO-KALLISTHENES

Das einzige hellenische Geschichtswerk, das in die christlich-armenische Literatur übernommen wurde, ist der Alexanderroman. Ins Armenische wurde er in der zweiten Hälfte des 5. Jahrhunderts übersetzt. Lazar von P'arpi hat ihn in seinem um 504 verfassten Geschichtswerke benutzt (1). Die Vermutung, dass der Uebersetzer Moses Chorenaçi (nach Norayr de Byzance (2) und J. Daschian (3) im 5., nach J. Manandian (4) im 9. Jahrhundert) sei, ist unhaltbar; Moses, der um 820 sein Geschichtswerk verfasste (5), hat zwar den Roman reichlich ausgeschrieben, was aber zu keiner Identifizierung mit dem Uebersetzer berechtigt.

Der Roman war seit dem 6. Jahrh. dem armenischen Leserkreise wohl bekannt. Moses Chorenaci und Thomas Arcruni haben ihn als historische Quelle benutzt, sogar stilistisch nachgeahmt. Als volkstümliche Lektüre trat er erst nach dem 14. Jahrh. in den Vordergrund. Khatschatur Wardapet, Vorstand des Klosters Ketscharuk' (um 1280 bis 1310), der die Taten Alexander des Grossen in Versen besungen hat, bemühte sich, den Roman, den er lesenswert

(1) *Geschichte der Armenier*, Tiflis 1904, S. 133.

(2) *K'nnaser* (Stockholm), II. (1887) 29 ff.

(3) *Untersuchungen zum Alexanderroman des Pseudo-Kallisthenes*, Wien, 1892, S. 44-80.

(4) *Die Lösung des Problems des Moses Chorenatzi*, Erivan 1934, S. 88-113.

(5) N. Akinian, *Moses Chorenaci* in Pauly-Wissowa-Kroll, *Realenzyklopädie*, Suppl. VI. (1935) 534-541.

fand, der breiten Masse näherzubringen. Der überlieferte Text, den er in Rom gefunden hatte, war, wie er meinte, nicht gemeinverständlich, da er an manchen Stellen korrumpiert erschien. Khatschatur unternahm es, den Text zu korrigieren und den Stil zu verbessern. An passenden Stellen fügte er der Erzählung Paraphrasen in Versen bei und schmückte das Buch mit Bildern aus. Er fügte dem Werke noch einige Ethopoiïen bei und stellte zuletzt Vergleiche zwischen dem Lebensgang des Weltherrschers und dem des Welterlösers an. Diese Ausstattung der neuen Ausgabe verlieh dem Alexanderroman ein erhöhtes Ansehen, was zur raschen Verbreitung derselben viel beitrug. Es folgte eine zweite, verkürzte Ausgabe, von Khatschatur selbst durchgeführt, versehen mit einer Anzahl von Paraphrasen in Versen. Uns ist noch eine dritte Ausgabe erhalten, die ihrem Umfange nach die Mitte hält zwischen der ersten und zweiten Ausgabe ; der Redakteur scheint im Westen ausgebildet worden zu sein.

Die erste ausführliche Ausgabe von Khatschatur wurde im 16. Jahrh. von dem Katholikos Gregoris von Ałthamar (1512-1545), der gleichzeitig Dichter und Miniaturist war (1), bevorzugt. Er unterwarf den Text neuerlich einer Revision, wobei er ihn verbesserte und vervollständigte, bzw. die Paraphrasen mit neuen Zusätzen versah. Die Bildausschmükkung bekam dabei neuen Glanz. Gregoris' Schüler Zacharia, Bischof von Gnunikʿ, Dichter, Miniaturist und Kopist, gab dazu noch einen Beitrag (2). So erfreulich auch die Verbreitung des Alexanderromans in den armenischen Leserkreisen war, so wurde dabei die Originalfassung stark verändert. Der vorkhatschaturische Text wurde zurückgedrängt, ja er fiel sogar der Vergessenheit anheim.

J. Daschian, der in seinen *Untersuchungen zum Alexander-*

(1) Ueber Gregoris vgl. P. N. Akinian. *Gregoris von Althamar*, *Handes Amsorya* 1914, S. 18-63. G. Hovsepian, *Ararat* 1919, S. 1-40 ; *Handes Amsorya* 1930, S. 41-61. Die Paraphrasen Gregoris' zum Alexanderroman sind herausgegeben von K. Kostanianç in *Gregoris Althamarçi ew iwr talerə*. Tiflis, S. 108-126.

(2) N. Akinian, *Zacharia, Bischof von Gnunikʿ und seine Gedichte* Wien 1910. *Die Paraphrasen Zacharias zum Alexanderroman*, S.63-77.

roman den Bestand der überlieferten Handschriften eingehend erörtert hat, hat festgestellt, dass alle bis dahin bekannten Handschriften auf Khatschaturs « ausführlicher » Ausgabe basieren. Er unterscheidet :

Gruppe 1, entstanden aus einer Vorlage, der, infolge des Ausfallens von Blättern, §§ 132 f., 192 f., 283 f. fehlen.

Gruppe 2, die teilweise verkürzte Redaktion, entstanden aus einer zweiten Vorlage, der bloss § 132 fehlte.

Gruppe 3, die verkürzte Redaktion, die auf einer dritten Vorlage basiert ; ihr fehlt § 192.

Die mir bekannten Hss dieser drei Gruppen gebe ich im folgenden an :

1. Gruppe

1. Venedig, Mechitharistenbibliothek, 424 (s. XIV), vgl. Daschian, *Untersuchungen*, S. 139. Proben von Miniaturen : J. Aucher, *Bazmavēp*, 1914, S. 193-208, 241-251. S. Eremian, *Grakan patmuthiwn ew gełecikə*, Venedig 1915, S. 178-183, F. Macler, *L'enluminure arménienne profane*, Paris 1928, pl. I-XIV, fig. 1-81.

2. Konstantinopel, Sammlung Arzumanian, 1. (a. 1526), vgl. B. Sargissian, *Katalog der arm. Hss. d. Mechitharistenbibliothek zu Venedig*, II. 1091-92.

2a. New York City. Ancienne collection Gregor Aharon (s. XVI ?), vgl. Macler, a. a. O. pl. XV-XIX, fig. 83-88.

3. Jerusalem, Jakobuskloster, 473 (a. 1536), vgl. G. Hovsepian, *Ararat* 1919, S. 11-14.

4. Manchester, John Rylands Library, Fond Lord Crawford and Balcarres, 3 (a. 1544), vgl. Daschian, a. a. O. 156 f., Akinian, *Zacharia, Bischof von Gnunik'*, Wien 1910, S. 13 ff.

5. Etschmiadzin, Neue Sammlung, 1522 (c. a. 1544), vgl. E. Hovsepian, *Ararat*, 1919, S. 9. Diese Handschrift befand sich im J. 1855 in Konstantinopel, als eine der Patriarchatsbibliothek zu Sis entstammende Hs. ; Joh. Tschamurdjian hat sie mit der Ausgabe vom J. 1842 kollationiert und die Varianten nach Wien geschickt. Vgl. Daschian, *Katalog d. arm. Hss. der Wiener Mechitharistenbibliothek* (Nr. 98), S. 367f., *Unters.* 129-132, 152-155.

6. Smyrna, Sammlung Aproyan (s. XVI.) Die Varianten

gesammelt: Venedig, Mechitharistenbibliothek, 1259. Vgl. Daschian, a. a. O. 139.

7. Sivas, Surb Nschan, 281 (a. 1628, Vorlage 1554), vgl. Guschakian, *Katalog* (handschriftlich).

8. Etschmiadzin, 1782 (a. 1654).

9. Etschmiadzin, 1865 (a. 1656).

10. Bzomar, Klosterbibliothek 102 (a. 1671), vgl. Keschischian, *Katalog* (handschriftlich).

11. Wien, Mechitharistenbibliothek, 319 (a, 1694), vgl. Daschian, *Katalog*, S. 761f. *Unters.* 150f. Die Miniaturen: Macler, a. a. O. pl. XX-XLV, fig. 89-190.

12. Konstantinopel, Sammlung Alianakian (c. a. 1695), vgl. Daschian, a. a. O. 143.

13. Konstantinopel, Hl. Kreuzkirche zu Skutari, 310 (s. xvii), vgl. Daschian, a. a. O. 145.

14. Paris, Bibliothèque Nationale, Cod. Arm. 291 (s. xvii), vgl. F. Macler, *Catalogue*, p. 151. Die Minaturen: Macler, *L'enluminure*... pl. XLVI-LIX, fig. 191-309.

15. Djulfa-Isfahan, Klosterbibliothek, 238 (s. xvii).

16. Djulfa-Isfahan, Sammlung Mkrtitsch Khan (s. xvii).

17. Kaisaria, Surb Karapet, 39 (a. 1768), vgl. Palian, *Katalog* (handschriftlich).

18. Venedig, Mechitharisten, 1538 (c. a. 1763), vgl. Daschian, a. a. O. 144.

19. Venedig, Mechitharisten, 1390 (a. 1814), vgl. Daschian, a. a. O. 144.

20. Etschmiadzin, 1783 (s. xviii).

2. Gruppe

21. Wien, Mechitharisten, 466 (a. 1695), Vgl. Daschian, *Katalog*, S. 941.

22. Venedig, Mechitharisten, 592 (s. xvii), vgl. Daschian, *Unters.* 156.

23. Venedig, Mechitharisten, 1601 (a. 1829), vgl. Daschian, *Unters.* 156.

3. Gruppe

24. Wien, Mechitharisten, 88 (a. 1638), vgl. Daschian, *Katalog*, S. 353, *Unters.* 160 ff.

25. Wien, Mechitharisten, 670 (a. 1658).
26. Venedig, Mechitharisten, 893 (a. 1665), vgl. Daschian, *Unters.* 164.
27. Venedig, Mechitharisten, 1489 (a. 1673), vgl. Daschian, *Unters.* 163.
28. Venedig, 1107 (s. XVII), vgl. Daschian, *Unters.* 164.
29. Berlin, Staatsbibliothek, Ms. Or. Quart. 805 (s. XV), vgl. a. a. O. 165ff.
30. London, British Museum, Or. 4580 (s. XVII), vgl. C. F. Conybeare, *Catalogue* p. 277.
31. Konstantinopel, Sammlung Arzumanian, 6 (s. XVII), vgl. Sargissian, a. a. O. 1094.
32. Konstantinopel, Sammlung Basmadjian (s. XVII?), vgl. Daschian, a. a. O. 164.

Auf diesen drei Gruppen beruht die einzige Ausgabe des armenischen Alexanderromans, herausgegeben im J. 1842 von den Mechitharisten in Venedig.

Danach sind entstanden: *Ἱστορία Ἀλεξάνδρου. Die armenische Uebersetzung der sagenhaften Alexander-Biographie (Pseudo-Kallisthenes), auf ihre mutmassliche Grundlage zurückgeführt* von R. Raabe, Leipzig 1896; H. Vogelreuthers deutsche Uebersetzung (handschriftlich).

Durch die Tatsache, dass die Originalfassung des griechischen Alexanderromans weder in *A'* und *B'*, noch in der Valerianischen Uebersetzung und in sonstigen Hss. erhalten ist, die armenische Uebersetzung aber zwischen *A'*, *B'* und *V* eine Zwischenstufe einnimmt, gewinnt die armenische Uebersetzung eine besondere Wichtigkeit, um die ursprüngliche Form des Romans herzustellen. Das Interesse, das die griechische Philologie für die armenische Uebersetzung hegt, lässt sich aber unmöglich durch den in den oben angeführten Hss. erhaltenen Text rechtfertigen. Die Originalfassung der armenischen Uebersetzung mag im Laufe der Zeit ihre Vollständigkeit eingebüsst haben. In Khatschaturscher Redaktion aber erlitt sie unzweifelhaft ganz wesentliche Veränderungen. Dieser entstellte Text wurde dann, in einer Zeit der literarischen Dekadenz, unkultivierten Händen preisgegeben. Im gegenwärtigen Zustand der Hss. sind nicht nur die alles vulgarisierenden Bestrebungen

wahrzunehmen, sondern auch die Hand eines Bearbeiters, der die grammatische Konstruktion des Satzbaues zerstört und die logische Folge der Sätze aufhebt. Daher ist auch der uns im Drucke vorliegende Text an vielen Stellen wegen willkürlicher Abkürzungen und dergleichen unverständlich und für philologische Studien unbrauchbar.

Zur Herstellung der ursprünglichen Fassung des armenischen Alexanderromans ist es dringend notwendig, einen von Khatschatur's Redaktion nicht beeinflussten Text ausfindig zu machen.

Es gelang mir, ihn zu entdecken. Im J. 1908 erwarb die Wiener Mechitharistenbibliothek eine von P. G. Kalemkiar in Konstantinopel gekaufte Handschrift des Alexanderromans, welche gegenwärtig die Signatur 947 trägt. Die Hs. wurde vom Bischof Gabriel von einer dem Erzbischof Sargis gehörenden Vorlage im April 1771, wahrscheinlich zu Sis, der Residenz des armenischen Katholikos in Kilikien, abgeschrieben. Ein Blick in den Inhalt genügte, um festzustellen, dass darin ein von Khatschatur unabhängiger Text erhalten ist. Ein zweites Exemplar desselben machte ich im J. 1912 in Nr. 1664 der Etschmiadziner Bibliothek ausfindig. Es war im J. 1767, wahrscheinlich zu Sis, vom Priesterkandidaten Margar aus dem Dorfe Maschkert in der Provinz Herapolis als dessen erster Versuch in der Schreibkunst abgeschrieben. Von welcher Vorlage, ist darin nicht angegeben. Diese letztgenannte Abschrift ist noch sorgsamer durchgeführt als die vom Bischof Gabriel, bzw. Erzbischof Sargis. Beide setzen eine und dieselbe Vorlage voraus, die aller Wahrscheinlichkeit nach in der Patriarchatsbibliothek selbst aufbewahrt war; die Seiten 108, Z. 3-109, 28 der armenischen Ausgabe fehlen, infolge des Ausfallens eines Blattes in der Vorlage, in beiden Handschriften.

Eine Rekonstruktion des Textes auf Grund dieser beiden Hss. unter Heranziehung der Khatschaturschen Redaktion wird philologischen Anforderungen in jeder Hinsicht gerecht werden und zur Rekonstruktion des griechischen Textes einem wertvollen Beitrag liefern.

Die Arbeit ist schon in Angriff genommen.

Wien. P. N. AKINIAN.

UN PASSAGE OBSCUR DES « MIRACULA » DE S. DÉMÉTRIUS DE THESSALONIQUE

Dans les *Miracula* de S. Démétrius de Thessalonique il y a un chapitre, intitulé *Περὶ τοῦ μελετηθέντος κρυπτῶς ἐμφυλίου πολέμου κατὰ τῆς πόλεως παρὰ τοῦ Μαύρου καὶ Κούβερ τῶν Βουλγάρων* (1), qui nous donne quelques renseignements très importants sur les tentatives des Protobulgares et Slaves pour occuper la ville de Thessalonique. On avait décidé, nous dit-on, de prendre la ville grâce à une guerre intestine et, après son occupation, devait s'y établir le chef protobulgare Kuber avec son peuple. Pour cette raison, l'un d'eux, du nom de Mauros (*Μαῦρος*), arriva comme transfuge dans la ville ; il sut persuader, par des paroles polies et trompeuses, confirmées par des serments, les gouverneurs de la ville, à envoyer à l'empereur une excellente recommandation à son sujet. L'hagiographe poursuit ainsi son récit : *ὅστις ὁ πάντων εὐεργέτης τοῖς παρ' αὐτῶν ἀνηνεγμένοις πεισθεὶς αὐτίκα λόγον ἔγγραφον στέλλει τούτοις πρὸς τιμὴν πέμψας ὡρατίωνα ὑπάτου τῷ αὐτῷ Μαύρῳ, καὶ βάντον φιλοτιμίας χάριν, κελεύσας πάντας τοὺς ἐκ τῶν τοῦ λεχθέντος Κούβερ Κερμησιάνους ἀποφύγους ὑπ' αὐτὸν τὸν Μαῦρον γενέσθαι · καὶ τῆς τοιαύτης κελεύσεως ἐμφανοῦς γενομένης καὶ ματρικίῳ ἐν ὀρδίνῳ ἐγγράφῳ συσταθείσης, ἐξ ἐκείνου ἅπας ἐδόθη ὁ ἐνταῦθα προσρυεὶς λαὸς τῷ αὐτῷ Μαύρῳ, καὶ αὐτὸς*

(1) Voir l'édition de l'abbé A. TOUGARD, *De l'histoire profane dans les Actes grecs des Bollandistes*. Extraits grecs, traduction française, notes.... (Paris 1874), pp. 186-205. Quant à l'histoire bulgare, le texte a été étudié par le regretté N. MILEV, *Kubrat ot istorijata i Kuber v Čudesata na Sv. Dimitrija Solunski* (= *Periodičesko Spisanie*, LXXI. 1910, pp. 557-586) et par le prof. V. N. ZLATARSKI, *Istorija na B'lgarskata d'ržava prez srêdnitê vêkove*, I, 1 (Sofija 1918), pp. 121 sqq.

τούτων ὁ στρατηγὸς ὑπῆρχεν (1) ou, dans la traduction de l'abbé A. TOUGARD (2) : « Ce prince, bienfaiteur de tous, persuadé par ce qu'ils lui avaient rapporté, expédie aussitôt un ordre par écrit, envoyant comme marque d'honneur le manteau de consul à ce même Maur, et un étendard en présent, ordonnant que tous les Céramésiens qui avaient fui loin de Couber fussent mis sous le commandement de Maur lui-même. Cette ordonnance rendue publique et insérée dans le registre matricule, de ce moment tout le peuple qui avait afflué ici fut donné à ce même Maur et il en devint le général ».

Malgré l'autorité du savant éditeur, il subsiste toujours quelque doute quant à l'interprétation de ce passage, dont l'importance ne peut pas être niée. Ainsi, les mots ὡρατίωνα ὑπάτου offrent une difficulté d'interprétation et les solutions proposées jusqu'à présent, il faut le dire, ne sont pas du tout satisfaisantes. L'abbé TOUGARD avait traduit ces mots par « le manteau de consul ». Une autre explication avait été tentée par CORN. BYEUS (3), qui pensait que le mot ὡρατίωνα était d'origine grecque et avait traduit le passage en question par « consulari ornatu vexilloque eidem Mauro... misso », et ajoutait dans une note : « Ita hic vocabula graeca ὡρατίων ὑπάτου καὶ βάντον interpretatus sum ; postremum enim e binis illis vocabulis idem, quod βάνδον, apud scriptores haud paucos, uti ad hanc vocem in mediae et infimae Graecitatis Glossario apud Cangium videre licet, vexillum significans, hoc loco significare e sensus contextu est visum ; quod autem ad primum pertinet, Lipomanus quidem.... duo haec vocabula ὑπατικὸν ὡρατίωνα latine interpretatur *consularia insignia,* verum mihi prae voce *insignia* vocabulum *ornatus* placuit, quod ab actore nostro, non ὡρατίωνα, uti a Metaphraste fit, sed ὡρατίωνα efferatur, hocque vocabulum deductum videri queat ab objectivo ὡραῖος, quod idem quod latine *pulcher* aut *decorus* significat ». Cette interprétation fut même acceptée par un savant tel que H. GELZER (4), qui paraphra-

(1) TOUGARD, *op. cit.*, p. 192.

(2) TOUGARD, *op. cit.*, p. 193.

(3) ACTA SS., *Oct.* IV, 181B et 186E = MIGNE, *P. G.* CXVI, 1367CD et 1368CD.

(4) H. GELZER, *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung*

sait le texte : « Mauros stellt sich als treuer Freund ; Kaiser Konstans schickt ihm auf die warme Empfehlung der illyrischen Beamten hin die ornamenta consularia und ein Banner », et ajoutait plus loin dans une note : « So erklärt wohl richtig Byeus.... die Worte : *πέμψας ὡρατίωνα ὑπάτου* ».

Le mot *ὡρατίωνα* est mentionné une fois aussi chez CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De cerim. aulae byzantinae*, chap. 32 (23) : *ὅσα δεῖ παραφυλάττειν τῇ ἑορτῇ καὶ προελεύσει τῆς ἁγίας Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ ἡμῶν κατὰ σάρκα Γεννήσεως*. On y trouve quelques informations sur la promotion des comtes. S'il y a des comtes à promouvoir, ils sont promus ainsi : *κρατοῦσιν ὅ τε δομέστικος τῶν σχολῶν καὶ ὁ τῆς καταστάσεως τὸν μέλλοντα προβληθῆναι κόμητα, καὶ ἄγουσιν αὐτὸν πρὸς τὸν βασιλέα· ὁ δὲ βασιλεὺς λαβὼν παρὰ τοῦ πραιποσίτου ὡρατίωνα, ἐπιδίδωσιν αὐτῷ, ἀπέρχεται καὶ ἵσταται ἐν τῇ τάξει αὐτοῦ* (1). . . . . .

Dans la traduction latine le passage en question est rendu par : « (imperator) acceptam.... orationem ei tradit, tunc abit et locum suum occupat... » J. J. REISKE écrivait dans son commentaire (2) : « *ὡρατίωνα*. Quid hoc sit, fateor me ignorare, et ne coniectura quidem assequi. Est quidem *oratio* interdum idem atque liber precum, breviarium..... Sed quid hoc ad comitem ? » — Le dernier éditeur de l'ouvrage de Constantin le Porphyrogénète, A. VOGT (3) a vu lui aussi la difficulté d'interpréter ce mot : « Qu'était cet *ὡρατίων* ? A ma connaissance, le mot, tel quel, est inconnu. Il pourrait venir du latin et signifier « rescrit ». Mais pourquoi, alors, était-ce le préposite, qui remettait cet acte de nomination à l'empereur, alors que pour les domestiques et les protictores il en allait tout autrement... » ? Il proposait

(= *Abhandl. der phil.-hist. Classe der Königl. Sächs. Gesellschaft der Wissenschaften*, XVIII, 5. 1899), p. 49 et n. 2.

(1) Ed. Bonn, I, p. 131, 9-13.

(2) J. J. REISKII *Commentarii ad Constant. Porphyr. de cerim. lib. I*, ed. Bonn, II, p. 223.

(3) CONSTANTIN VII PORPHYROGÉNÈTE, *Le livre des cérémonies*. I. Livre I. Chap. I-46 (37). Texte établi et traduit par A. VOGT (Paris 1935), p. 121 ; l'éditeur a traduit le passage en question par « l'empereur ayant pris des mains du préposite l'oration (?)... le lui donne... » ; p. 180 ; voir encore IDEM, Commentaire. I (Paris 1935), p. 151.

de voir là « une faute de lecture et l'on peut penser à un mot se rapprochant d'*ὡράριον*, sorte de mouchoir ou de voile qu'on plaçait sur la tête.... Il faut, en tout cas, distinguer ces *orations* des *chartia*... ». A la fin, il concluait qu'en « tout cas, il semble bien qu'il s'agit ici plutôt d'un vêtement que d'un rescrit. La preuve nous en est fournie par la promotion des domestiques et des protictores ».

Il faut observer que le mot n'est pas complètement inconnu des auteurs byzantins et encore moins des lexicographes. On le voit cité par J. LYDUS (1) : *ἐν τῇ πρὸς τὸν δῆμον ὡρατίωνι, οἱονεὶ προσφωνήσει.* La même signification est confirmée par G. CEDRENUS (2) : *ὡρατίων ἡ προσφώνησις.* Dans la Passion anonyme de St. Démétrius le martyre on lit : *ἀνθύπατος γεγονὼς Ἑλλάδος καὶ ὑπάτου ὡρατίωνα ἔλαβεν ὑπὸ τοῦ βασιλέως Μαξιμιανοῦ* (3), rendu par le traducteur (Corn. Byeus) par « consularia etiam insignia ab imperatore Maximiano accepit ». C'est presque la même expression qui est répétée dans la Passion composée par Syméon le Metaphraste (4) : *ἀνθύπατον προβάλλεται τῆς Ἑλλάδος · ὡς καὶ ὑπατικὸν ἅμα περιβαλεῖν ὡρατίωνα*, rendu par Lipomanus : « ut etiam consularibus eum induerit insignibus » (5). Un autre exemple est fourni par DU CANGE : « *ὡρατζίων, Oratio*, glossae Basil. *ὡρατίων, γραφή.* Lib. 2. Basil. tit. 5. cap. 8. *γενικὴ νομιζέσθω διάταξις, περὶ ἧς ὡρατζίονα πρὸς τὴν σύγκλητον ἐποιήσατο βασιλεύς* » (6). Le mot a été indiqué, malheureusement sans

(1) J. LYDUS, *De mensibus*, ed. Bonn, p. 64, 5.

(2) G. CEDRENUS, *Hist. comp.*, I, ed. Bonn, p. 296, 9-10. — Le mot *προσφώνησις* a été employé une fois pour une lettre impériale, v. FR. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von* 565-1453. *I Teil* : *Regesten von* 565-1025 (München u. Berlin 1924), N. 622, circa 931 Décembre-933 Février.

(3) ACTA SS., *Oct.* IV, 90E = MIGNE, *P. G.*, CXVI, 1173 B, erronément *ὡραιῶνα.* Il semble que la faute fut aperçue aussi par H. ZILLIACUS, *Das lateinische Lehnwort in der griechischen Hagiographie* (= *Byz. Zeitschrf.*, XXXVII. 2. 1937, pp. 302-344), p. 332 : *ὡραιῶν* ? — *ὡρατίων.*

(4) ACTA SS., *Oct.* IV, 96F = MIGNE, *P. G.*, CXVI, 1185 C et 1188A.

(5) Évidemment, le verbe *περιβάλλω* doit être compris ici dans le sens de « embrasser ; prendre ; recevoir ».

(6) DU CANGE, *Glossarium ad script. mediae et infimae graecitatis*, s. v.

aucune explication, aussi dans le lexicon de « SUIDAS » (1) : *ὡρατίωνα*. On peut espérer qu'un dépouillement attentif des textes byzantins pourra nous donner encore d'autres exemples de l'emploi de ce mot.

Il n'est pas difficile de découvrir que le terme byzantin *ὡρατίων* n'est qu'une transcription grecque du mot latin d'*oratio*, mais pour comprendre sa signification, il faut descendre jusqu'à l'époque romaine. On sait que, pendant le Haut Empire, les communications de tout genre, adressées par les empereurs au sénat, soit en personne, soit par des lettres, portaient en général le titre d'*oratio principis ad senatum* (2). Mais de très bonne heure le terme d'*oratio principis* commença à désigner particulièrement les projets de loi soumis par l'empereur au sénat. Les propositions écrites de l'empereur étaient rédigées fictivement sous la forme d'un discours au sénat. Avec l'établissement d'un système autocratique et quand la lecture et le vote du sénat furent devenues de simples formalités, les orationes, c'est-à-dire les propositions de l'empereur eurent par elles-mêmes force de loi (3). Par suite, on peut admettre que le mot était passé dans la langue administrative byzantine précisément dans le sens d'une loi générale ou d'une disposition écrite de l'empereur.

On sait, grâce au témoignage de Constantin Porphyrogénète, que plusieurs dignitaires byzantins recevaient, lors de

(1) SUIDAE *Lexicon*, ed. A. Adler, III, p. 615, 24. — Voir aussi H. STEPHANUS, *Thesaurus graecae linguae*, VIII (Parisiis 1865), p. 2063 : *ὡρατίωνα*, i. e. orationem, et *ὡρατίωνος* ap. Herodian. Epim. p. 197, ubi v. Boiss. Malheureusement, cette édition d'Herodien *Ἐπιμερισμοί* m'est inaccessible. — SOPHOCLES, *Gr. Lexic.*, p. 815 : *ὁρατίων*, incorrect for *ὡρατίων* ; p. 1186 : *ὡρατίων, ωνος, ἡ*, Oratio = *προσφώνησις*. L'indication de ce mot manque chez M. TRIANDAPHYLLIDIS, *Die Lehnwörter der mittelgriechischen Vulgärliteratur* (Strassburg 1909).

(2) Cf. CH. LÉCRIVAIN, *Oratio principis ad senatum* (in : CH. DAREMBERG - E. SAGLIO, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, IV, pars I, p. 255), avec les indications des sources. — HEUMANNS, *Handlexikon zu den Quellen des römischen Rechts*,... ne ubearbeitet von E. SECKEL (Jena 1926), p. 396.

(3) Cf. aussi P. FR. GIRARD, *Manuel élémentaire de droit romain* (3e éd., Paris 1901), pp. 56 sqq., 71, 213-214, 304, 935.

leur nomination, des documents écrits, qui représentaient leurs *βραβεῖα*. Ainsi, on lit dans le cap. 47 (*Observanda in promotione patricii senatoris et militum praefecti*), que celui qui devait être nommé patrice venait d'être présenté à l'empereur et recevait de sa main *τὰ κωδικέλλια* (1). Dans un autre chapitre (cap. 48 : *Observanda in promotione patriciorum*) on nous dit que le candidat se présentait devant l'empereur et recevait de lui *τὰς πλάκας* (2) ; il faisait une procession avec son *kodikellos* devant les dèmes pour être acclamé et visitait certaines églises (3). Dans le chap. 49 est décrit la cérémonie *in promotione proconsulum* : le candidat recevait de la main de l'empereur *τὸ πορφυροῦν τετράδιον ... ἤγουν τὸ ἀνθυπατίκιον* (4). La dame qui devait être nommée *ζωστὴ πατρικία* acceptait de l'empereur *πλάκας μετὰ τῶν κωδικέλλων* (5). Au chap. 51 est décrit la cérémonie *in promotione praepositi* : le promu recevait *πλάκας ἄνευ κωδικελλίων*, mais si on voulait lui donner aussi la dignité de patrice, alors il acceptait *ἄλλας πλάκας ... μετὰ τῶν κωδικέλλων* (6). On connait aussi *τὰ κωδικέλλια τοῦ κόμητος τῶν ἀδμηνσιόνων* (7) et

(1) *De cerimon.*, ed. Bonn, pp. 236-244 ; p. 238, 7 sqq. ; p. 238, 15, 18 ; p. 239, 11-13 ; p. 240, 22 ; p. 241, 1, 10, 12-13 ; p. 242, 5, 10, 16 ; p. 243, 16. — Sur cette forme de document impérial voir l'étude de Fr. Dölger, *Der Kodikellos des Christodulos in Palermo. Ein bisher unerkannter Typus der byzantinischen Kaiserurkunde* (= *Archiv für Urkundenforschung*, XI. 1 Hf. 1929, pp. 1-65). — Idem, *Facsimiles byzantinischer Kaiserurkunden* (München 1931), coll. 9-10 N° 3, et Taf. II, a, b. —Idem, *Regesten...*, I, p. VIII.

(2) *De cerimon.*, pp. 244-251 ; p. 248, 4 sqq. ; p. 249, 20 sqq. ; p. 251, 3-4. Cf. Reiskii *Commentarii...*, ibid. II, p. 277 : « *τὰς πλάκας*. Tabulas vel codicillos patriciatus, quibus patriciatus tribuitur. Sunt propriae eburneae tabulae diptychae, seu duarum alarum, plicatiles, quae medio suo continebant diploma honoris in membrana exaratum... »

(3) *De cerimon.*, pp. 251-255 ; p. 251, 18-19 ; p. 254, 12-15 ; p. 255, 1-2.

(4) *De cerimon.*, pp. 255-257 ; p. 256, 12-17 ; p. 257, 1. Cf. Reiskii *Commentarii...*, II, p. 281 : « purpureum quaternionem seu membranae purpura tinctae complicata quatuor folia... »

(5) *De cerimon.*, cap. 50, pp. 257-261 ; p. 259, 15-16 ; p. 260, 3, 15.

(6) *De cerimon.*, pp. 261-263 ; p. 262, 1 sqq. ; p. 263, 4-7.

(7) *De cerimon.*, p. 387, 6-10.

κωδικέλλιν ἰλλουστρίου (1). Dans le chap. 85 (*Observanda, quando creatur augustalis aut proconsul*) on apprend que même dans ce cas le candidat recevait κωδικέλλια (2).

Il est évident que, tandis que chez J. Lydus et G. Cedrenus le mot est simplement traduit, et cela dans sa signification primitive, dans les autres cas il a été employé en rapport avec une nomination. Une fois, c'est Saint Démétrius qui recoit la dignité d'anthypatos : et on lui donne ὑπατικὸν ὡρατίωνα, ce qui est confirmé par deux textes ; une autre fois, c'est Mauros qui reçoit ὡρατίωνα ὑπάτου, et, de même, d'après Constantin Porphyrogénète, on donnait au promu à la dignité de comte, ὡρατίωνα. Il n'est donc pas difficile de conclure que dans tous ces cas le terme d'ὡρατίων est employé tout simplement pour désigner un acte de nomination (*Ernennungsurkunde*). On peut alléguer encore quelques autres témoignages en faveur de cette conclusion. Dans le même chapitre de l'ouvrage de Constantin VII, dans lequel on nous donne les renseignements sur la promotion des comtes, on ajoute immédiatement après : ὁμοίως δὲ ἐάν εἰσι καὶ δομέστικοι ἢ καὶ προτήκτωρες μέλλοντες προβληθῆναι, κρατούμενοι ὑπό τε τοῦ δομεστίκου τῶν σχολῶν καὶ τοῦ τῆς καταστάσεως, ἄγονται πρὸς τὸν βασιλέα, ὁ δὲ βασιλεὺς λαβὼν παρὰ τοῦ <ἐπὶ τοῦ> κανικλείου (3) τὰ χαρτία, οἷα τῶν ὑπάτων, ἐπιδίδωσι τοῖς προβαλλομένοις (4). Donc, les domestiques et les protictores recevaient des actes de nomination ou *des diplômes* (χαρτία) *semblables à ceux qu'on donnait aux consuls* (ὕπατοι). Le même fait est confirmé par une indication du *Kletorologion* de Philotheos, dans le chapitre : περὶ ἀξιωμάτων βασιλικῶν εἰς τοὺς προβαθμίους (5) : ... ἑβδόμη ἡ τῶν ὑπάτων

(1) *De cerimon.*, p. 387, 13.

(2) *De cerimon.*, p. 388, 6. — Cf. aussi V. Benešević, *Die byzantinischen Ranglisten nach dem Kletorologion Philothei* (*De cerim.* l. II, cap. 52) *und nach den Jerusalemer Handschriften zusammengestellt und revidiert* (= *Byz.-Neugriech. Jahrb.*, V (1927), pp. 97-167), pp. 116, 118, 129, 131.

(3) Sur cette charge voir la dissertation de Fr. Dölger in *Archiv für Urkundenforschung*, XI. 1 Hf. 1929, pp. 44-57.

(4) *Le Livre des cérémon.*, éd. Vogt, pp. 121-122 ; cf. le Commentaire, I, pp. 151-152. — Ed. Bonn, p. 131, 13-18.

(5) Apud Constantinum Porphyr., *De cerimon.*, ed. B., p. 709,

ἀξία, ἧς βραβεῖον, χάρτης ἐγγεγραμμένος, διὰ βασιλικῆς χειρὸς ἐπιδίδοται...

En analysant le texte en question des *Miracula* de St. Démétrius de Thessalonique, on apprend que l'empereur, persuadé par la recommandation que lui avaient envoyée les gouverneurs de la ville (*τοὺς τὴν ἀρχὴν διέποντας*), leur envoya aussitôt *λόγον ἔγγραφον*. Le terme n'est pas inusité : on le trouve quelquefois employé pour désigner un acte impérial (1). D'après le texte, l'empereur avait envoyé, dans le même temps, en signe d'honneur (*πρὸς τιμὴν πέμψας*) au même Mauros *ὡρατίωνα ὑπάτου*, et comme marque de sa faveur (*φιλοτιμίας χάριν*), une bandière (*βάντον*) (2). En outre, il avait ordonné (*κελεύσας*) que tous les Céramésiens qui avaient fui loin du pouvoir de Kuber fussent mis sous le commandement de Mauros lui-même. Cet ordre (*κέλευσις*) fut rendu public, poursuit le texte. Le mot *κέλευσις* employé ici, ainsi que le participe *κελεύσας*, n'est pas étranger à la langue de la chancellerie impériale byzantine (3). Ici, notre texte nous donne l'indication de deux documents émis par la chancellerie impériale : le premier, un *λόγος ἔγγραφος*, adressé aux gouverneurs de la ville de Thessalonique, et le second, un acte de nomination à la dignité de consul (*ὡρατίωνα ὑπάτου*), adressé à Mauros (4). Mais il semble qu'on

4 sqq. De même la dignité *ἡ τοῦ στρατηλάτου ἐπὶ θεμάτων ἀξίων ἤτοι ἡ ἀπὸ ἐπάρχων ὀνομαζομένη* recevait comme *βραβεῖον ἐγγεγραμμένος χάρτης*, Ibid., p. 708, 5-10 ; le même fut donné pour *ἡ τῶν δισυπάτων ἀξία*, ibid., p. 709, 16-19. On confirme encore une fois que les patrices recevaient *πλάκες ἐλεφάντιναι κεκοσμημέναι σὺν κωδικέλλοις ἐγγεγραμμένοις εἰς τύπον τοῦ νόμου*, *Ibid.*, p. 710, 5-14 ; cf. DÖLGER, *Der Kodikellos...*, p. 43. — L'anthypatos recevait *κωδίκελλοι ἀλουργοειδεῖς γεγραμμένοι*, *Ibid.*, p. 710, 15-19 ; la *ζωστὴ πατρικία* recevait *πλάκες ἐλεφάντιναι*, *Ibid.*, p. 711, 5-13. C'était le même pour quelques dignités des eunuques, v. *Ibid.*, p. 722, 10-16 ; p. 722, 16-18 ; cf. p. 723, 14 sqq. — REISKII *Commentarii...*, *Ibid.*, II, pp. 827, 829.

(1) Voir l'indication de DÖLGER, *Regesten....*, NN. 253, 239 ; cf. N. 848.

(2) Sur *βάντον* = *βάνδον* = *vexillum*, v. DU CANGE, *Gloss. ad scr. med. et inf. gr.*, s. v.

(3) Voir les exemples chez DÖLGER, *Regesten...*, NN. 60, 75, 88, 175, 228, 342, 344, 370, 380, 411, 401, 412, 477, 478 et bien d'autres encore, *passim*.

(4) Évidemment, ces deux actes impériaux auraient dû trouver

peut tirer encore quelque chose du texte. Si on admet la construction de la phrase : *πέμψας ὡρατίωνα ὑπάτου...*, *κελεύσας... καὶ τῆς τοιαύτης κελεύσεως...*, le texte même nous aurait donné la traduction grecque d'un latinisme tel que *ὡρατίων* par la forme *κέλευσις*. Il faut ajouter tout de suite que le mot *κέλευσις* n'est pas impropre pour un acte de nomination (1). On apprend, en outre, que cette *κέλευσις* fut insérée (*συσταθείσης*) *ματρικίῳ ἐν ὀρδίνῳ ἐγγράφῳ*, c'est-à-dire dans la matricule militaire (2). Il est curieux, à la fin, de noter aussi cette expression particulière *ματρίκιον ἐν ὀρδίνῳ ἔγγραφον* (3).

Sofia. Iv. Dujčev.

leur place dans les Registres du prof. Dölger, où ils ne sont pas mentionnés. D'après la datation de H. Gelzer, *Die Genesis...*, p. 49, ils devraient être attribués à l'empereur Constant II (641-668), donc chez Dölger, *Regesten...*, I, pp. 26-27. D'après Milev, *op. c.*, pp. 566-568, et Zlatarski, *op. c.*, pp. 121, 149, au contraire, il faudrait dater ces événements un peu plus tard, vers 670-675, c'est-à-dire, pendant le règne de Constantin IV Pogonat (668-685).

(1) C'est précisément ainsi qu'on lit dans le texte de *kodikellos* de Christodulos, v. Dölger, *Der Kodikellos...*, p. 2. Cf. aussi Dölger, *Regesten...*, NN. 282, 597, 599. — Voir chez le même auteur quelques notes sur ce genre de documents, Idem, *Der Kodikellos....*, pp. 11, 40 et passim.

(2) Sur le mot *ματρίκιον*, diminutif de *μάτριξ* = *matrix*, *matricula*, v. les indications du Du Cange, *Glossar. gr.*, *s. v.* — Ensslin, *matricula*, dans Pauly-Wissowa *Real-Enc.*, XIV, 2. coll. 2250-2259 : « amtliche Liste, Verzeichnis, Stammrolle ». — J. Maspero, *Organisation militaire de l'Égypte byzantine* (Paris 1912), pp. 53, 54. — Sur le mot *ὄρδινον*, v. Du Cange, *Gloss. gr.*, s. v. — Du texte des *Miracula* on apprend, en outre, que le document de nomination fut envoyé à Mauros ; celui-ci ne se présenta pas personnellement à Constantinople ; cf. à propos de cela les observations de Dölger, *Der Kodikellos....*, p. 24.

(3) Dans le texte des *Miracula S. Demetrii martyris* on peut indiquer, entre autre, aussi deux autres passages d'un grand intérêt. On trouve, par exemple, une indication de *ἡ σοῦδα* qui se trouvait *πρὸς τὸ ἀτείχιστον μέρος* de la ville de Thessalonique, v. Migne, *P. G.*, CXVI, col. 1329 C et la note 24. = Tougard, *op. c.*, p. 124 : « vers la partie non fortifiée où se trouvait la palissade » (p.125), et p. 260, note 51. On a démontré à suffisance que cette traduction de Tougard est inexacte. *Σοῦδα* veut dire fossé et non palissade.

Cf. H. GRÉGOIRE sur FRANZ DÖLGER, *Der Titel des sog. Suidas-lexikons*, *Byzantion*, XI (1936), pp. 774-793 ; H. GRÉGOIRE, *Encore σοῦδα*, *Byzantion*, XII (1937), p. 293-300 ; H. GRÉGOIRE, *Toujours Σοῦδα*, *Byzantion*, XII (1937), pp. 650-658 ; et H. GRÉGOIRE, *Le Mystère de Suidas*, *Les Études classiques*, t. IV (1937), fasc. 3, pp. 346-356. — Dans un autre endroit on parle *τοῦ εἰρημένου πρώτου αὐτῶν Κοῦβερ* (v. MIGNE, P. G. CXVI, col. 1368 A = TOUGARD, op. c., p. 190) ; ce titre « premier » (c'est-à-dire, « princeps ») fut donné quelquefois aux khans protobulgares ; v. les indications chez H. GRÉGOIRE, *L'Empereur Nicéphore le Chauve et Kroum, « premier » de Bulgarie* (= *Bulletin de la classe des lettres etc. Acad. roy. de Belgique*, 1934, pp. 261-272), cf. *Byz. Zeitschrift*, XXXVI (1936), p. 220. — IDEM, dans *Byzantion*, IX (1934), pp. 752 sqq., 755 ; *ibidem*, V. 1929-1930, p. 407. — Une autre indication chez IV. DUJČEV, *Nouvelles données hagiographiques sur l'invasion de Nicéphore I en Bulgarie au cours de* 811 (= *Spisanie de l'Académie Bulgare des sciences*, LIV (1936), pp. 147-188), p. 157. — H. GRÉGOIRE dans *Byzantion*, XI (1936), p. 422.

SUR UN PRÉLUDE DE ROMANOS

Il serait sage sans doute, avant d'entreprendre tout travail critique sur les odes de Romanos, d'attendre la publication des *kontakaria* qui nous en feront connaître la musique. Mais les savants éditeurs des *Monumenta musicae byzantinae*, qui seuls peuvent la mener à bien, rebutés par les difficultés que présente l'étude des manuscrits des Kontakaria, ont provisoirement renoncé à leur édition (1). Aujourd'hui donc, notre connaissance des odes (kontakia) de Romanos reste aussi imparfaite que celle de la poésie lyrique des Grecs anciens, puisque nous en ignorons, presque totalement, la musique. Au moins faut-il, lorsqu'on étudie la forme, le rythme des kontakia, essayer de ne pas perdre de vue qu'ils étaient destinés au chant et soumis à la musique.

Le mélode qui créait à la fois les paroles et la mélodie d'un kontakion n'avait de liberté entière que pour la première des strophes de son œuvre. Ensuite il était prisonnier des chaînes qu'il s'était lui-même forgées : il était tenu de faire correspondre chaque strophe nouvelle à la musique de la première strophe écrite, d'où leur isosyllabie et leur homotonie. Au cours des années, certaines de ces mélodies étaient reprises par des mélodes moins richement doués, qui se bornaient à leur appliquer de nouvelles paroles.

On peut être assuré, je crois, que les uns comme les autres étaient ignorants du nombre des syllabes de chacune des phrases de la période musicale à laquelle ils adaptaient des paroles. Comme l'improvisateur populaire moderne (2), c'était

(1) C. Höeg, H. J. W. Tillyard et E. Wellesz, *Sticherarium*, Copenhague, 1935, p. 9.

(2) S. Baud-Bovy, *La chanson populaire grecque du Dodécanèse*, Genève, 1936, p. 340.

le sentiment musical qui les guidait (1). Encore moins notaient-ils que, dans tel vers, telles syllabes devaient être accentuées. Ils se contentaient de faire coïncider le mieux possible les accents de leur texte avec les notes qui, dans le texte musical, étaient mises en vedette par leur acuité ou leur durée, l'intensité étant plutôt du ressort de l'exécutant, qui pouvait toujours, soit en l'intensifiant soit en la soulignant par une appogiature, conférer une importance particulière à une note comprise dans une succession de notes de même hauteur et de même durée.

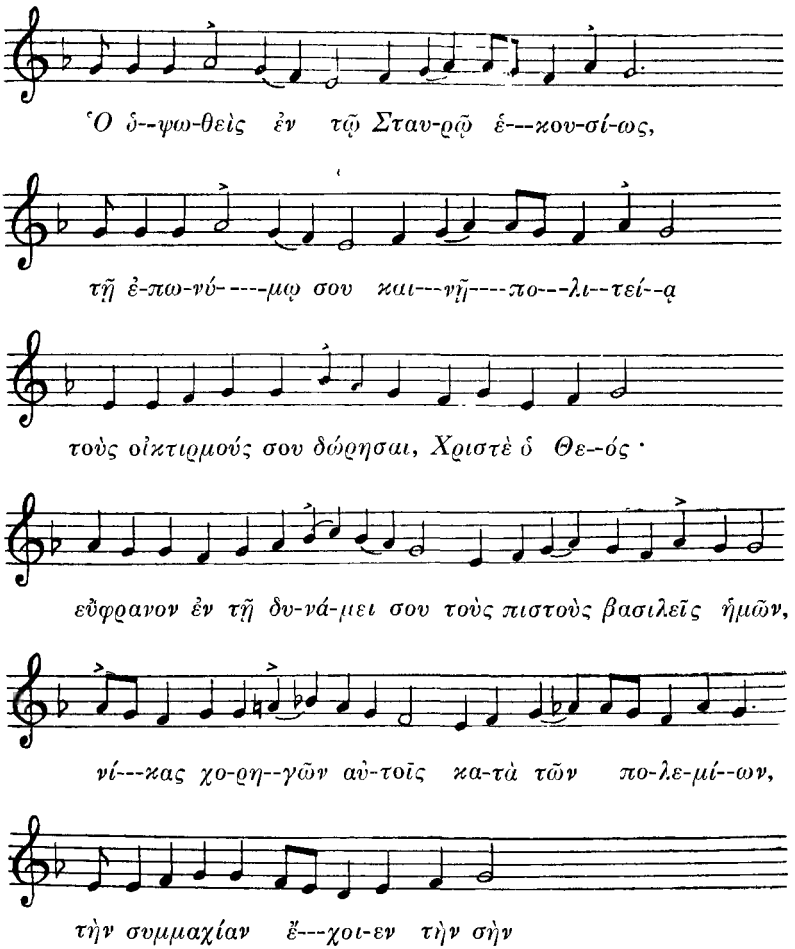
Ces simples observations suffisent à expliquer les déplacements d'accents qui se rencontrent lorsqu'on compare plusieurs strophes d'une même ode ou plusieurs odes de même mélodie. On peut être assuré que les vers où se produisent ces déplacements d'accents étaient d'une mélodie peu caractérisée, que les notes devaient en être, à peu de chose près, d'égale durée et d'égale hauteur, et qu'ainsi un accent fixe n'était pas imposé au poète par le musicien. De même lorsqu'un vers est hypermètre dans certaines strophes, c'est qu'assurément la phrase musicale à laquelle il correspond était ornée de mélismes, et que les notes sur lesquelles était vocalisée primitivement une seule syllabe pouvaient être affectées aux syllabes en surnombre du nouveau texte.

Les chants actuels de l'église grecque illustrent encore tous ces faits, et sans prétendre qu'ils soient restés inchangés depuis leur création, on peut faire son profit des enseignements qu'ils nous offrent. Aucune ode de Romanos malheureusement n'est plus chantée aujourd'hui dans l'église grecque ; par contre sont encore en usage — désignés abusivement comme étant des *κοντάκια* — un certain nombre des préludes (*προοίμια* ou *κουκούλια*) qui les introduisaient. On sait que ces préludes étaient toujours d'un autre rythme que la strophe même de l'ode et le fait que leur musique s'est seule conservée nous fait supposer que leur mélodie devait être plus chantante que celle de l'ode proprement dite.

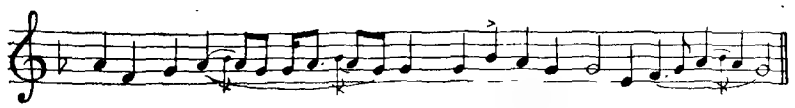
(1) C'est l'opinion émise par G. Ferrara, *Di alcune pretese irregolarità nella metrica dei melodi bizantini* (Reale istituto lombardo di scienze e lettere, Rendiconti, serie II, vol. 34 (1901), pp. 957-975.

Le plus célèbre de ces préludes est celui du kontakion de Noël de Romanos : *Ἡ Παρθένος σήμερον...*, sur la musique duquel les mélodes, au cours des siècles, ont composé un très grand nombre de *κουκούλια* nouveaux.

Celui que nous nous proposons d'étudier se chante encore lui aussi, le 14 septembre, à la fête de l'*Exaltation de la Croix*. En voici la transcription d'après un *Heirmologion* malheureusement tardif, celui de Tsiknopoulos, le seul que nous ayons sous la main (1).



(1) *Νέον εἱρμολόγιον σύντομον, ὑπὸ Α. Β. Τσικνοπούλου*, Athènes, 1895, p. 30.



(1)

On voit comment, dans ce tropaire, les accents du texte sont soulignés musicalement, soit par l'acuité (hauteur) des notes, soit par leur durée, soit par des appogiatures. On voit aussi que la syllabe finale de chaque vers est ordinairement allongée, ce qui explique pourquoi elle peut toujours, dans les textes, être affectée d'un accent supplémentaire. On voit surtout combien l'idée qu'on peut se faire du rythme d'une mélodie dont seul le texte est connu est nécessairement imparfaite, puisqu'on ne sait jamais si aux accents du texte correspond, dans la musique, une tenue, une élévation ou un renforcement de la voix.

Les schémas que l'on établit du rythme d'un kontakion restent donc approximatifs. Et le tort de la notation employée par Krumbacher (2) était de donner l'impression d'une précision illusoire, puisque aux signes anciens de prosodie, employés il est vrai pour différencier les syllabes accentuées et non accentuées, il superposait des accents et des points destinés à marquer les syllabes affectées d'un accent principal ou secondaire (3). Nous suivrons M. Paul Maas (4), qui ne garde qu'un seul système de notation, selon lequel toute syllabe atone est désignée par ⏑, toute syllabe accentuée, quelle que soit la nature de l'accent, par —.

Par la comparaison des nombreux *κοντακάρια* composés sur

(1) Le fa, dans ce tropaire, est « attiré » par le sol ; il est donc généralement plus haut que le fa naturel.

(2) K. Krumbacher, *Umarbeitungen bei Romanos* (Sitzungsber. bayer. Akad. phil. Kl., 1899, II, S. 3-156). Le schéma du prélude que nous étudions est donné p. 74.

(3) La théorie des accents secondaires est déjà celle de W. Meyer dans *Anfang und Ursprung der lateinischen und griechischen rhythmischen Dichtung* (Abh. d. bayer. Ak. I. Cl., XVII Bd, II Abh., (1884), p. 267-450), p. 318.

(4) P. Maas, *Das Weihnachtslied des Romanos* (*Byz. Zeitschr.* 23, (1923-1924), 1-13), p. 2.

la mélodie dont, après Krumbacher, nous entreprenons l'étude (1), nous obtenons le schéma suivant (Nous disposons les vers tels que le sens, d'accord avec la mélodie, permet de les constituer, mais nous gardons la numérotation adoptée par Krumbacher dans son étude) :

1. ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ —
2. ⏑ ⏑ — ⏑
3. ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ —
4. ⏑ ⏑ — ⏑
5. ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑
6. ⏑ — ⏑ ⏑ —
7. — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑
8. ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑
9. — ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑
10. ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑
11. ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑
12. — ⏑ ⏑ ⏑ —
13. — ⏑ ⏑ — ⏑
14. ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ (2)

(1) Tous ces textes sont publiés dans PITRA, *Analecta sacra*, t. I ; la liste qu'il en donne, à la p. LXXXII, contient un certain nombre d'erreurs qui ont été rectifiées par Krumbacher (*op. cit.* p. 71). Le renvoi, fait par Pitra, à la p. 634 de ses *Analecta* est lui aussi erroné.

(2) Si l'on compare ce schéma à celui de Krumbacher (*op. cit.*, p. 74), on notera les différences suivantes :

Aux vers 1 et 3 Krumbacher attribue un rythme iambique continu et affecte la 6e syllabe d'un accent secondaire. Cette interprétation est contredite par tous les poèmes.

Au vers 5 K. attribue un rythme iambique continu et affecte la 8e syllabe d'un accent secondaire qui n'est autre que l'accent de durée de la finale.

Au v. 6, il donne pour schéma ⏑ — ⏑ —, soit une syllabe de moins que nous n'en avons admis. Il faut citer ici tous les vers correspondants des différents préludes de même rythme, publiés par Pitra au t. I de ses *Analecta Sacra* :

a) p. 275 *τῆς δόξης τοῦ Θεοῦ.*
b) p. 394. *Ἐπιφάνιον.*
c) p. 433. *προθύμως τῷ Χριστῷ.*
d) p. 471. *προσάξωμεν.*
e) p. 478. *προσπίπτω σοι.*
f) p. 492 et 507. *Χριστὲ ὁ Θεός.*
g) p. 529. *μεθ' ἧς τὸ καθαρόν.*
h) p. 581. *ἀσθένειαν.*
i) p. 596. *καὶ μάρτυς σου.*
j) p. 605. *ἠγήσασθε.*
k) p. 633. *μακάριοι.*
l) p. 666. *τοῖς πέρασι.*

Il faut éliminer d'emblée le cas *b*), qui est le seul à accentuer la 3e syllabe, ce qui s'explique par la nécessité d'introduire en ce vers un nom propre, celui du Saint célébré. Parmi les autres, la plupart (*d*, *e*, *h*, *i*, *j*, *k*, *l*) présentent quatre syllabes, avec accentuation sur la 2e, soit le schéma : ⏑ — ⏑ ⏑. C'est sans doute la fréquence de ce type qui a conduit Krumbacher à le considérer comme seul authentique et à tâcher d'y ramener les autres vers. Ainsi dans les types *a* et *c* il supprime l'article et propose de faire de *Θεοῦ* et de *Χριστοῦ* des

On sera frappé par le fait que les vers 7 et 8, tels que nous venons de les schématiser, sont plus courts que ceux du prélude « *Ὁ ὑψωθείς* », dont nous avons cité (p. 209) le texte musical ; et cependant c'est sur ce prélude que, d'après les indications des manuscrits (*πρὸς τὸ : Ὁ ὑψωθείς*), se modèlent tous les autres. L'explication est fort simple. C'est le texte même du prélude type, tel qu'il nous est parvenu, qui a été non pas corrompu mais volontairement modifié. Au lieu de :

εὔφρανον ἐν τῇ δυνάμει σου τοὺς πιστοὺς βασιλεῖς ἡμῶν

le texte original portait, sans aucun doute :

εὔφρανον δυνάμει σου τὸν πιστὸν βασιλέα (1).

Cette correction entraîne, au v. 9, la correction *αὐτῷ* pour *αὐτοῖς* ; et au v. 11, nous proposons de lire, au lieu de

τὴν συμμαχίαν ἔχοιεν τὴν σήν :
τὴν συμμαχίαν ἔχοντι τὴν σήν.

monosyllabes ! Dans l'exemple *f*, il veut de même faire un monosyllabe de *Θεός*. Cette explication ne nous satisfait pas. Sans doute, graphiquement, *Θεοῦ*, *Χριστός* peuvent devenir des monosyllabes, mais il s'agit ici de chant et l'on ne voit guère pourquoi le chantre aurait escamoté sur une seule note les mots mêmes qu'il devait prononcer avec le plus d'emphase et de vénération. Nous croyons donc qu'il vaut mieux admettre, concurremment au schéma précédent, le schéma ⏑ — ⏑ ⏑ —. Les vers *a* et *c* s'y laissent ramener par simple suppression de l'article ; c'est le schéma même de la strophe-type : *Ὁ ὑψωθείς* (cas *f*). Enfin l'exemple *g*, qui, avec ses six syllabes, est tout à fait aberrant, peut y être rattaché par substitution de *ἁγνὸν* ou mieux de *σεμνὸν* à *καθαρόν* (Krumbacher, *op. cit.*, p. 72, proposait : *μεθ' ἧς τὸ σόν*, qui ne peut être maintenu devant le vers suivant : *σῶμα σου ἐσκέπασας*).

Aux vers 7 et 9 K. attribue arbitrairement un rythme trochaïque continu et complique le schéma par sa distinction entre accents principaux et secondaires.

Au vers 12, il affecte d'un accent secondaire la 3e syllabe, qui ne se trouve accentuée que dans un seul des poèmes composés sur cette mélodie (*καὶ ἡμεῖς καλῶς*, Pitra, *op. cit.*, p. 666), alors que tous les autres accentuent la première syllabe.

Au vers 14 enfin, il dote la finale d'un accent secondaire qui n'est autre que l'accent de durée de la finale.

(1) La suppression de *ἐν τῇ* a déjà été indiquée par MEYER, *op. cit.*, p. 338.

On voit aisément comment les choses ont dû se passer. Quand le prélude *Ὁ ὑψωθεὶς* fut composé, un seul empereur occupait le trône de Constantin. Et le texte demeura sans doute longtemps inchangé, puisque tous les poèmes composés postérieurement correspondent à cette forme primitive du texte. Plus tard — à une époque impossible à préciser, les règnes conjoints étant trop nombreux — le texte fut adapté aux circonstances (1) et c'est sous cette forme modifiée qu'il est parvenu jusqu'à nous. En tous cas, on ne saurait voir dans les deux *βασιλεῖς* Héraclius et son fils Flavius Constantin, comme le suggérait Pitra (2), non plus que Justin I et Justinien I, auxquels Krumbacher (3) indiquait qu'on pouvait aussi penser.

***

Mais le problème que nous venons d'élucider n'est pas le seul que pose le *προοίμιον* : *Ὁ ὑψωθείς*. L'autre concerne l'une des plus belles odes de Romanos, celle des *Vierges sages* et des *Vierges folles*. Les manuscrits indiquent en effet que son prélude se chante : *πρὸς τὸ* : *Ὁ ὑψωθείς*. Or la correspondance entre ces deux préludes n'est pas parfaite, bien que leurs divergences soient moins importantes que ne le laisse supposer Krumbacher. Voici le texte du prélude de Romanos :

1. *Τὸν νυμφίον, ἀδελφοί,* 2. *ἀγαπήσωμεν,*
3. *τὰς λαμπάδας ἑαυτῶν* 4. *εὑτρεπίσωμεν,*
5. *ταῖς ἀρεταῖς ἐκλάμποντες* 6. *καὶ πίστει ὀρθῇ.*
7. *ἵνα ὡς αἱ φρόνιμοι* 8. *τοῦ Κυρίου ἐλθόντος*
9. *ἕτοιμοι εἰσέλθωμεν* 10. *σὺν αὐτῷ ἐν τῷ γάμῳ.*
11. *Ὁ γὰρ οἰκτίρμων* 12. *δῶρον ὡς θεός*
13. *πᾶσι παρέχει* 14. *τὸν ἄφθαρτον στέφανον.*

(1) L'ode même ne nécessitait qu'un changement insignifiant ; il suffisait de remplacer, dans sa dernière strophe : *πιστοῦ βασιλέως* par *πιστῶν βασιλέων*.

(2) *Op. cit.*, p. 507.

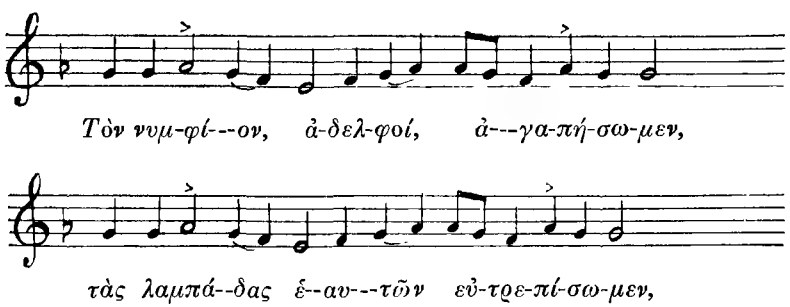
(3) *Op. cit.*, p. 73.

Le schème en est donc :

1. ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ —
2. ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑
3. ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ —
4. ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑
5. ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑
6. ⏑ — ⏑ ⏑ —
7. — ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑
8. ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑
9. — ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑
10. ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑
11. ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑
12. — ⏑ ⏑ ⏑ —
13. — ⏑ ⏑ — ⏑
14. ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑

On le voit, les divergences ne portent que sur les vers 1 à 4 et toutes celles que signalaient Krumbacher n'étaient dues qu'à son interprétation défectueuse des accents principaux.

Si l'on regarde de plus près en quoi consiste la différence des premiers vers dans l'un et l'autre type, on s'aperçoit que dans le prélude *Τὸν νυμφίον*, les vers 1 et 3 commencent par deux atones et non par trois, comme dans le *προοίμιον* type : *Ὁ ὑψωθείς* ; par compensation, dans *Τὸν νυμφίον*, les vers 2 et 4 sont terminés par deux atones et non par une seule comme les vers correspondants de l'autre type. En d'autres termes, le nombre des syllabes restant le même, nous voyons que, par rapport au modèle *Ὁ ὑψωθείς*, le prélude *Τὸν νυμφίον* fait passer l'atone initiale des vers 1 et 3 à la fin des vers 2 et 4. Musicalement, on peut donc conjecturer que le prélude *Τὸν νυμφίον* se chantait de la manière suivante :



Et nous pensons même que, comme dans le prélude *Ὁ ὑψωθείς*, le début du vers 5 devait être rythmiquement semblable au début des deux vers impairs précédents. Nous proposons donc de lire :

ἀρεταῖς ἐκλάμποντες καὶ πίστει ὀρθῇ.

Cette correction a le double avantage de donner plus d'unité rythmique à la première période du tropaire (qui comprend les six premiers vers) et de supprimer devant *ἀρεταῖς* un article qui est au moins superflu et n'est pas garanti par l'unanimité des manuscrits (1).

Reste à examiner la relation chronologique des deux types. A s'en référer à l'indication des manuscrits, d'après laquelle *Τὸν νυμφίον* se chante « sur l'air de » *Ὁ ὑψωθείς*, ce dernier devrait être considéré comme antérieur. Mais, Pitra l'a déjà noté (2), cette indication peut fort bien avoir été ajoutée postérieurement, à une époque où l'ode sur la *Croix* était plus généralement connue que celle des *Vierges sages*.

Et nous croyons qu'un examen interne des deux poèmes permet d'affirmer avec certitude la priorité du prélude de Romanos sur celui de l'auteur anonyme de l'ode à la *Croix*. On nous accordera en effet que là où texte et musique se correspondent le mieux, on a toutes les chances d'avoir affaire au texte primitif, œuvre d'un seul auteur, poète et musicien à la fois, *mélode* dans toute la force du terme. Au contraire les poètes postérieurs devaient adapter tant bien que mal leur texte à une musique préexistante et ne pouvaient le plus souvent en reproduire aussi heureusement l'architecture.

Or, dans le prélude que nous examinons, par leur rythme et sans doute par leur mélodie, les vers 3 et 4 répondent exactement aux vers 1 et 2. Dans le prélude de Romanos, ces deux couples de vers (ou plutôt ces deux « grands vers » à césure) non seulement sont d'une construction absolument identique, mais encore leur parallélisme est souligné par la rime :

Τὸν νυμφίον, ἀδελφοί, ἀγαπήσωμεν,
τὰς λαμπάδας ἑαυτῶν εὑτρεπίσωμεν.

Rien de semblable dans le prélude de l'ode à la Croix.

Enfin, mais peut-être ici nous jugera-t-on aventureux,

(1) L'un d'eux, le *Taurinensis*, donne précisément le texte que nous rétablissons, alors que les autres divergent ; les uns, et avec eux l'édition de 1538 du *Triodion*, donnent *ἐν ἀρεταῖς* ; les autres, le *Patmiacus* et le *Mosquensis*, donnent seuls *ταῖς ἀρεταῖς*, corrigé dans la marge du *Patmiacus* en *ἐν ἀρεταῖς*.

(2) *Op. cit.*, p. 507, n. 1.

nous croyons avoir trouvé la raison pour laquelle le poète du prélude Ὁ ὑψωθεὶς a modifié le schéma rythmique si harmonieux, si bien équilibré de son modèle. Il l'a fait, pensons-nous, influencé par l'un des plus fameux προοίμια, celui de l'Akathistos. Les premiers vers de celui-ci sont en effet :

1. Τῇ ὑπερμάχῳ στρατηγῷ 2. τὰ νικητήρια,
3. ὡς λυτρωθεῖσα τῶν δεινῶν 4. εὐχαριστήρια
5. ἀναγράφω σοι, ἡ πόλις σου, 6. Θεοτόκε.

Pitra (1) avait déjà noté la ressemblance de ce prélude et de celui de l'Ode à la Croix. On voit en effet que les vers 1 et 3 ont exactement le même rythme dans les deux cas et que, dans les deux cas, le vers 6 contient un vocatif, invocation ici à la Vierge, là au Christ.

Et n'est-il pas vraisemblable que le poète de l'Ode à la Croix, écrivant un prélude où il fait allusion aux victoires de Byzance, se soit laissé influencer par le plus illustre des chants de grâce des Byzantins victorieux, le προοίμιον de l'Akathistos ?

Ainsi ce rapide examen d'un prélude de Romanos nous a donné l'occasion de souligner l'aide que la connaissance de la musique de l'église grecque, même dans sa forme actuelle, peut apporter à l'étude de l'hymnographie, en même temps qu'il nous a permis de suggérer des corrections aux textes généralement admis et de préciser le rapport chronologique de deux kontakia également connus, mais d'une valeur littéraire bien inégale, celui qui rapporte l'Invention de la Croix par Ste Hélène et celui où Romanos, faisant sien un hardi jeu de mots de St Jean Chrysostome (ἔλαιον : ἔλεον), prend prétexte de la parabole des Douze Vierges pour exalter la plus précieuse des vertus humaines, la charité.

Genève. Samuel BAUD-BOVY.

(1) *Op. cit.*, p. 507, n. 1.

Ἡ ἔξω Ῥωσία

Un passage de Constantin Porphyrogénète, très important pour l'histoire russe, nous dit :

Ὅτι τὰ ἀπὸ τῆς ἔξω Ῥωσίας μονόξυλα κατερχόμενα ἐν Κωνσταντινουπόλει εἰσὶ μὲν ἀπὸ τοῦ Νεμογαρδάς, ἐν ᾧ Σφενδοσθλάβος ὁ υἱὸς Ἴγγωρ τοῦ ἄρχοντος Ῥωσίας ἐκαθέζετο, εἰσὶ δὲ καὶ ἀπὸ τὸ κάστρον τὴν Μιλινίσκαν καὶ ἀπὸ Τελιούτζαν καὶ Τζερνιγώγαν καὶ ἀπὸ τοῦ Βουσεγραδέ (*De admin. imperio*, IX, ed. Bonn., p. 74).

Ce passage n'a pas été commenté par les premiers historiens russes (Karamzin, M. Pogodin, S. Solovjev). Mais dans les derniers temps on le commente souvent, et on traduit ordinairement l'expression : *ἡ ἔξω Ῥωσία* littéralement, comme « Russie extérieure » (1).

Une « Russie extérieure » évoquait naturellement la notion correspondante d'une « Russie intérieure », quoique cette dernière ne fût pas mentionnée par l'impérial écrivain. C'est le pas que fit par exemple l'éminent historien yougoslave, Mr Gavro Manojlović, dans son excellente étude, consacrée à l'œuvre du Porphyrogénète. Il dit : « L'auteur nous parle d'abord des Russes de la « Russie extérieure » ayant son centre à Novgorod », plus loin il est question de la Russie de Kiev « que nous pourrions nommer par analogie avec l'alinéa 1 du chap. 9 « intérieure », c'est la Russie des Polianes. » (2)

(1) Il paraît que c'est S. Gédéonov qui se servit le premier de cette traduction, dans son œuvre « antinormande » ; il est curieux qu'il tenait cette locution pour un idiotisme slave. *Varjagi i Rusĭ*, S.Pét., 1876, p. 533 et CIV. La traduction russe du livre « De administrando imperio » imprimée, par G. LASKIN, en 1899, popularisa cette expression ; v. *Sočinenja Konstantina Bagrjanorodnago « o themach » i « o narodach »*, perevod G. LASKINA, dans *Čtenija*, Moscou, 1899, nº 1, p. 70.

(2) Dr GAVRO MANOJLOVIĆ, *Studije o spisu « De administrando imperio. » Rad Jugoslavenske Akademije*, Knj. 187 (Zagreb 1911), p.24.

Ces prémisses font aboutir à des conclusions logiques : la contrée de Novgorod ne comptait au xe siècle que comme une partie extérieure, comme une annexe de la Russie ; la vraie Russie « intérieure » —serait la contrée de Kiev, la terre de la tribu slave des Polianes.

Un des derniers manuels sérieux d'histoire russe, celui de D. Bagaley, va même plus loin. Il dit : « Déjà la position géographique seule de Kiev créait à cette ville le rôle d'un centre politique de toute la Russie Méridionale. Pour ce rôle Novgorod occupait une place trop septentrionale ; parce que, (*ne darom*) disait-on, c'est une ville ἔξω Ῥωσίας, c'est-à-dire « hors de la Russie, hors les limites de la Russie » (*t. e. vně, za predělami Rusi*). Et plus tard aussi Novgorod se trouvait en dehors des intérêts politiques russes » (1).

Remarquons la modification grammaticale du texte cité : en supprimant l'article τῆς, Bagaley apporte un nouveau sens : Novgorod n'est plus ἀπὸ τῆς ἔξω Ῥωσίας, il devient simplement ἔξω Ῥωσίας, hors de la Russie.

Cette nouvelle explication du texte dépend de l'anti-normanisme du professeur, qui combat le récit de l'ancienne chronique russe. Ce récit bien connu nous dit que l'État Russe fut fondé par le Varègue Rurik qui avait pris pied à Novgorod ; la chronique nous dit même que le nom de « russie », fut apporté par les Varègues d'abord dans la contrée de Novgorod et plus tard, au Sud, dans la contrée de Kiev (2). Tout ce récit ne serait qu'une légende postérieure. L'État russe, dit-on souvent maintenant, fut formé à Kiev par des forces autochthones ; le nom de « Russe» a toujours été un terme géographique (ou national) de la contrée des Polianes ; c'est de là qu'il s'est étendu peu à peu aux contrées assujetties par les Polianes. Quant à Novgorod, ce ne serait qu'une annexe extérieure de la Russie kiévienne.

Le texte du Porphyrogénète deviendrait donc une arme

(1) D. Bagaleĭ, *Russkaja Istorija*, t. I (Moscou, 1914), p. 180. Professeur et recteur de l'Université de Kharkov, feu Bagaley penchait vers l'école ukraïnophile.

(2) L'article intéressant de feu S. Platonov nous démontre que le nom de « Roussa » s'appliquait au xve siècle à la contrée du lac Ilmen. S. F. Platonov, *Rusa*. « *Dĕla i dni* » I, Petr. 1920.

sérieuse dans l'assaut dirigé par l'école autochtoniste contre les « normanistes ».

D'autre côté, les normanistes ont aussi accepté cette traduction du texte cité. Par ex. V. A. Mošin parle deux fois de la « Russie extérieure » opposée à la contrée de Kiev (1). Et le professeur A. L. Pogodin écrivit récemment un article intitulé « La Russie extérieure de Constantin Porphyrogénète ». Il commente le passage en question (dont il ne prend que la première partie, jusqu'au mot : Sfendosthlabos) d'une nouvelle manière. Il suppose que Constantin mentionne ici une Russie « extérieure » qui se trouvait encore en relation avec les Russes demeurant à Novgorod, mais qui ne faisait point partie de l'État Russe et qui se trouvait « hors » de lui (2). Il pose la question : où se trouvait donc cette « Russie extérieure » et que veut dire cette expression ? Dans son article, A. L. Pogodin ne s'arrête pas sur le terme « ἡ ἔξω Ῥωσία » ; il ne commente que le mot Ῥωσία, qu'il identifie avec les Roðs suédois. Il conclut : il est hors de doute que la « Russie extérieure » du Porphyrogénète, d'où on venait à Novgorod, se trouvait en Suède dans la contrée de Roslagen.

Voici donc une nouvelle explication en sens ultra-normaniste, diamétralement opposée à celle de M. Bagaley.

Nous pensons que pour débrouiller ces divergences, on devrait revenir à l'analyse grammaticale du texte et de son contexte.

1) La phrase entière ne dit point que les bateaux venaient de cette Russie énigmatique à Novgorod : au contraire, elle dit que les bateaux, venant à Constantinople ἀπὸ τῆς ἔξω Ῥωσίας, sont de Novgorod (εἰσὶ μὲν ἀπὸ τοῦ Νεμογαρδάς). Sans aucun doute, Novgorod fait partie de cette Russie : les deux opinions citées, dont l'une met Novgorod hors de la Russie

(1) « Constantin Porphyrogénète oppose à la Russie Kievienne (régie par Igor) la « Russie extérieure » celle de Novgorod. » V. A. Mošin, *Načalo Rusi*, dans *Byzantinoslavica* III (1931), p. 305 ; cf. V. A. Mošin, *Rusʹ i Hazaria*, dans *Semin. Kondakovianum*, VI (1933), p. 205 ; de même V. A. Brim, *Putʹ iz Varjag v Greki, Izvestia Akademii SSSR.* 1931, p. 238.

(2) A. L. Pogodin, « *Vněšnaja Rossija* » *Konstantina Bagrjanorodnago. Belićev Zbornik*, Beograd, 1937, p. 77-85.

et dont l'autre place la Russie extérieure loin de Novgorod, sont également fausses.

(2) On pourrait discuter le sens réel de l'opposition *εἰσὶ μὲν — εἰσὶ δὲ καί* dans ce passage. Si nous la prenons au sens adversatif, alors l'*ἔξω Ῥωσία* ne se trouve liée qu'à Novgorod : mais si nous lui donnons un sens corrélatif, on peut présumer que l'auteur voulait dire : « Les bateaux, venant de l'*ἔξω Ῥωσία* à Constantinople, sont de Novgorod et sont *aussi* de Smolensk, de Lubeč etc. ». Cette seconde nuance fut acceptée justement par M. G. Manojlović (1), et peut être trouvée dans la traduction classique de Meursius qui dit ; « sunt *etiam* a castro Milinisca, Teliutza, Tzernigoga et Busegrado. » Dans ce cas, les mots « *ἀπὸ τῆς ἔξω Ῥωσίας* » s'appliqueraient à toutes les villes de la Russie septentrionale et même centrale (2).

(3) Mais ce qui est le plus grave, c'est de préciser cette expression grecque. Veut-elle dire précisément : « Russie extérieure » ? Nous pensons que c'est une traduction trop littérale. Cette expression qui ne se trouve qu'une fois chez Constantin, est cependant assez connue comme solécisme géographique de la langue grecque. M. Stürenburg qui s'est occupé récemment des termes géographiques grecs et latins, nous a clairement montré qu'il y avait des « termes relatifs » qui ne désignent que la distance plus ou moins éloignée du point de vue de l'auteur (3). Ce sont justement *ἐντός* (*ἔσω*) et *ἐκτός* (*ἔξω*) qui indiquent souvent ce qui est plus ou moins voisin de la Méditerranée (4) : p. ex. *ἡ ἐντὸς Ἴβηρος* (= Hispania citerior), *ἡ ἔξω Ἰβηρία* (= Hispania exterior), Gallia in-

(1) G. Manojlović, *op. cit.*, p. 34 et 42.

(2) C'est ainsi que traduisait Kunik : « Die Asken, welche von jenseits Rôslands nach Constantinopel kommen, sind *theils* aus Novgorod..., *theils* von der Feste Smolensk, Lubetsch u.s.w.» Kunik, *Die Berufung der schwedischen Rodsen*, II, 422.

(3) H. Stürenburg, *Relative Ortsbezeichnung ; zum geographischen Sprachgebrauch der Griechen und Römer.* Leipzig u. Berlin, 1932 ; cf. A. Ronconi, dans *Bollettino di Filologia classica*, 1934, p. 233.

(4) « Die hier einschlägigen Angaben mit *ἐντός -ἐκτός, ἔσω - ἔξω* begegnen uns zahllose Male. So ist für die Griechen alles was diesem Meer (dem Mittelmeer) zuliegt, mag es nach Osten oder Westen, Norden oder Süden liegen, *entos* ». H. Stürenburg, *op. cit.*, pp. 14-15.

terior et exterior. L'océan Atlantique était pour, les Grecs ; ἡ ἔξω θάλασσα (1).

C'était, sans aucun doute, le point de vue du Porphyrogénète. Vivant à Constantinople, il s'intéresse surtout à la navigation des Russes dans la Mer Noire. Il connaît parfaitement leurs routes : il sait qu'ils s'arrêtent aux bouches du Dnieper, qu'ils y viennent de Kiev qui est le centre de leur flotte. Mais il va plus loin ; il veut parler en général « des Russes qui viennent de la Russie » — περὶ τῶν ἀπὸ τῆς Ῥωσίας ἐρχομένων Ῥῶς — c'est le titre du chapitre IX. Et il nous dit, dans les premiers mots de ce chapitre : « Les bateaux venant de la Russie *éloignée* à Constantinople, sont de Novgorod ... sont aussi de Smolensk, de Lubeč, de Černigov et de Vyšegrad ». C'est la Russie éloignée (ἡ ἔξω), qu'il décrit ici, par opposition à la Russie plus proche, et à tout ce qui est au Sud, plus près de la côte.

Ce sens de l'expression en question fut déjà bien compris par Meursius, qui dans sa traduction de l'an 1617 nous dit : « Lintres ab *ulteriore* Russia proficiscuntur » (2).

Nous laisserons de côté l'existence de locutions semblables dans les langues orientales. Notons seulement que les géographes arabes parlent quelquefois d'une « Bulgarie extérieure » — c'est aussi la Bulgarie éloignée, le pays des Bulgares de Volga, bien loin au Nord du bassin de la Méditerannée (3). Dans ces jours-ci on parle beaucoup d'une Mongolie extérieure et d'une Mongolie intérieure. C'est aussi une ex-

(1) *Op. cit.*, pp. 16-18 ; quelquefois le point de vue change ; p. ex. Polybe nomme la côte méridionale de la Sicile ἡ ἔξω πλευρὰ τῆς Σικελίας, du point de vue des Romains, « von der römischen Angreifsrichtung » *o.c.* p. 17.

(2) *De admin. imperio*, ed. Bonn, p. 74. Le même sens est donné par le philologue polonais, Ant. Malecki, dans sa traduction, excellente : « Wiedzieć należy, że przybywające *z dalszej* Rusi czółna do Konstantynopola pochodzą częścią z Nemogardu... częścią od grodu Miliniska i od Teliucy i Cernigogi i od Wusegradu ». *Monumenta Poloniae Historica*, ed. Aug. Bielowski. T. I. Lwów 1864, p. 16.

(3) Istakhri et Ibn-Hauqal, cf. J. Marquart, *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*. Leipzig, 1903, pp. 517 et 518 ; V. Zlatarski, *Istorija na bŭlgarskata dŭržava* I, 1 (Sofia 1918), pp. 114-115.

pression relative ; du point de vue des Chinois, la Mongolie plus éloignée (celle du Nord) est « extérieure », quoiqu'elle est la vraie Mongolie historique.

De même la contrée de Novgorod (et de Smolensk) n'était considérée par Constantin que comme une contrée *éloignée*. C'est le vrai sens du mot, et nous pensons qu'on devrait exclure de l'histoire russe l'interprétation de la « Russie extérieure » comme d'une annexe subordonnée à une autre Russie.

Vu la concordance des traductions citées (Meursius, Kunik, Malecki) qui nous disent que la « Russie éloignée » embrasse tout le pays de Novgorod jusqu'à Vyšegrad (à 12 km. en amont de Kiev), on pourrait hasarder un nouveau commentaire du texte. Toute la Russie, *avec Kiev et Vitičev*, ce dernier château poliane tributaire des Rhos normands (1),— n'était-elle pas pour Constantin une ἔξω Ῥωσία, bien éloignée (2) de la Mer Noire ?

En ce cas l'ἔξω Ῥωσία serait à chercher sur la côte même du Pont Euxin ; n'était-ce pas la colonie russe de Tamatarcha, qui n'est pas mentionnée par le Porphyrogénète, mais qui existait sûrement en 944 ? (3)

Voici une hypothèse qu'il serait utile de discuter.

Belgrade. Alexandre SOLOVIEV.

(1) εἰς τὸ Βιτετζέβη, ὅπερ ἐστὶ πακτιωτικὸς κάστρον τῶν Ῥῶς (De adm. p. 75). La ville de Vitičev, située à la frontière pečenègue n'est qu'à 63 km. en aval de Kiev.

(2) En longeant le Dniéper en bateau, il faut faire un voyage de 953 km. de Kiev (*resp.* 890 km. de Vitičev) pour atteindre la Mer Noire.

(3) L'article 11 du traité de 944 nous atteste que les Russes s'installèrent déjà sur le Bosphore Cimmérien ; cf. V. MOŠIN dans *Byzantinoslavica* III, pp. 293-296.

LA TRADUCTION SLAVE DE L' *Ἀνδρῶν ἁγίων βίβλος* ET SON PROTOTYPE GREC

Pour un slavisant, la traduction vieux-slave de l'*Ἀνδρῶν ἁγίων βίβλος* a une importance tout à fait particulière, parce que le caractère très archaïque de son vocabulaire et de sa grammaire nous montre que c'est à ce Paterikon que se rapporte le passage de la légende de Saint Méthode où l'auteur nous raconte que l'archevêque Méthode lui-même a traduit *Otičĭskyję kŭnigy*, c.-à-d. un Paterikon, du grec en slave ecclésiastique. Dès l'année 1931, où parurent mes *Studien zu den Altkirchenslavischen Paterika* (Amsterdam, Kon. Akademie), j'ai discuté cette question dans plusieurs articles (1). Plus de vingt ans avant mon premier travail sur ce sujet, le même Paterikon avait été soumis à un examen approfondi par M. V. S. Preobraženskij (2), mais celui-ci, qui n'était pas linguiste, s'était intéressé beaucoup plus à la structure des différentes rédactions grecques et slaves de l'*Ἀνδρῶν ἁγίων βίβλος* et d'autres Paterika qu'à leurs particularités linguistiques. En comparant les données abondantes tirées par Preobraženskij d'un grand nombre de manuscrits russes à celles que nous fournit la rédaction fortement abrégée représentée par le Paterikon bulgare de Mihanović (3) et par le Paterikon serbe

(1) Un article résumant les principaux résultats de mes recherches a paru dans la revue polonaise *Prace filologiczne* (t.XVII, pp. 59-65).

(2) V. S. Preobraženskij, *Slavjano-russkij Skitskij Paterik* (Kiev 1909).

(3) Manuscrit slave 152 de la Bibliothèque Nationale de Vienne.

de Paris (1) et à celles du manuscrit bulgare que j'ai eu l'occasion d'étudier dans le monastère de Krka en Dalmatie, on peut se faire une idée assez exacte de la composition du Paterikon de Méthode et de son prototype grec. Dans la plupart des chapitres, ce prototype ne différait de celui qui fut traduit en latin par Pelagius et Johannes (2) que par des omissions et des additions peu nombreuses et peu importantes ; dans une partie de ces cas, la traduction slave marche de pair avec les manuscrits grecs 452 et 163 de la Bibliothèque Synodale de Moscou, qui furent traduits en russe sous le titre : *Drevnij Paterik, izložennyj po glavam* (1874, 1892, 1899). Nous n'insisterons ni sur ces petits détails ni sur les apophtegmes additionnels qu'on trouve à la fin du Paterikon. Ce qui est un trait bien caractéristique du Paterikon de Méthode c'est qu'il ne contient pas le premier chapitre de l'*A. â. β.*, intitulé *Παραίνεσις εἰς προκοπὴν τελειότητος*. Il est vrai que ce chapitre se rencontre dans une partie des manuscrits russes, mais on l'y trouve à un autre endroit, en même temps que quelques autres chapitres, qui sans doute furent ajoutés au Paterikon slave à une époque assez récente (3) ; il faut supposer que le chapitre *Παραίνεσις*, etc., fut intercalé en même temps que ceux-ci. Pour le démontrer, il faudrait avant tout examiner les particularités linguistiques de ce chapitre.

Dans la traduction de Méthode il y a un chapitre qui diffère beaucoup plus de l'ancien Paterikon grec que les autres ; c'est le chapitre II, correspondant au chapitre III des manuscrits grecs et de PJ (4), où il porte le titre : *Περὶ κατανύξεως*, *De compunctione*. Dans PJ ce chapitre contient dix-neuf apophtegmes pris à l'*Alphabeticum* et huit apophtegmes anonymes. Les numéros 11-14a ne se rencontrent pas dans les manuscrits bulgares et serbes (Mihanović, Paris, Krka),

(1) Bibl. Nat., fonds slave 10.

(2) Ce texte fut publié par H. Rosweyde dans ses *Vitae Patrum* (Anvers 1615, 1628) et par Migne, *Patrol. lat.*, LXXIII (Paris 1879), col. 851 et suiv.

(3) Preobraženskij est d'un autre avis (*l. l.*, pp. 177 et suiv.). Je discuterai cette question dans un autre article.

(4) Par les lettres PJ nous désignons la traduction latine de Pelagius et de Johannes.

mais, comme on les trouve dans les manuscrits russes, il faut supposer qu'ils ont fait partie de la traduction de Saint Méthode. En revanche, tous les manuscrits s'accordent à intercaler deux apophtegmes après le numéro 2, deux autres après le numéro 3, et, à la fin du chapitre, toute une série d'apophtegmes, qui dans le manuscrit de Mihanović (1) s'étendent sur plus de 29 pages (f. 11, 1-25v, 11). Avant le feuillet 11 quelques feuillets se sont perdus, dont le dernier doit avoir contenu le premier des apophtegmes additionnels ; ceci ressort du manuscrit P (2), qui, quant à sa composition, est entièrement identique à Mih. Comme toutes ces interpolations sont communes à tous les manuscrits slaves, il ne me semble pas douteux qu'elles se trouvaient déjà dans la traduction de Méthode, qui s'est servi probablement d'un manuscrit grec où le chapitre troisième présentait cette même structure. Grâce aux matériaux abondants publiés par W. Bousset (3), j'ai réussi à identifier la plupart des apophtegmes additionnels. L'aperçu que j'en vais donner peut être bref, parce que, en général, il suffit de renvoyer le lecteur au livre de Bousset, où l'on trouvera une description détaillée des principales collections d'apophtegmes, entre autres du Codex Berolinensis Phil. 1624 (4), qui contient le texte grec d'à peu près toutes les pièces additionnelles du deuxième chapitre du Paterikon slave. Comme jusqu'ici ce manuscrit n'a pas encore été publié, j'en copierai quelques fragments.

En publiant cet aperçu de la traduction slave du chapitre *Περὶ κατανύξεως*, je forme l'espoir que parmi les manuscrits grecs inconnus ou peu connus jusqu'ici, on trouvera un jour un texte à peu près identique au Paterikon slave. Une telle trouvaille facilitera beaucoup l'étude de celui-ci, car il faut supposer que la concordance entre les deux textes ne se bornera pas à la structure d'un des chapitres.

Voici ce que contient le chapitre II des manuscrits slaves : Mih 4v, 19 = PJ III, 1.

(1) Nous désignerons ce manuscrit par l'abréviation Mih.

(2) Codex parisinus fonds slave 10.

(3) W. Bousset, *Apophthegmata. Studien sur Geschichte des ältesten Mönchtums* (Tübingen, 1923), pp. 93-208.

(4) Nous désignerons ce manuscrit par la lettre B.

Mih 5, 1 = PJ III, 2.

Mih 5, 13 = N (1) 41 (sauf quelques différences de détail).

Mih 5v, 7 = *B* 206 d 12-29 : *Εἶπεν γέρων · Συνήθισον κατὰ μικρὸν ἀδελφὲ τὴν καρδίαν σου περὶ ἑνὸς ἑκάστου τῶν ἀδελφῶν λέγειν · ἐν ἀληθείᾳ οὗτος προάγει μου κατὰ θεὸν, καὶ οὗτος σπουδαιότερός μου ἐστίν. καὶ οὕτως λοιπὸν ἔρχῃ εἰς τὸ ἔχειν ἑαυτὸν ὑποκάτω πάντων, καὶ οἰκεῖ τὸ πνεῦμα τοῦ θεοῦ ἐν σοί. ἐὰν δὲ ἐξουθενήσῃς ἄνθρωπον, ἀναχωρεῖ ἡ χάρις τοῦ θεοῦ ἀπὸ σοῦ, καὶ παραδίδει σε εἰς μολυσμοὺς σαρκός. καὶ σκληρύνεταί σου ἡ καρδία. καὶ κατάνυξις οὐδεμία εὑρίσκεται ἐν σοί.*

Mih 5v, 19 = PJ III, 3.

Mih 6v, 16 = ? Un vieillard dit : Malheur à l'âme qui a péché après le saint baptême, etc. (2).

Mih 7, 9 = ? Il dit encore : Malheur à moi, malheur à moi, parce qu'on m'appelle fidèle et je suis devenu pire que les infidèles, etc.

Il est clair que ces deux apophtegmes anonymes, et aussi ceux qui précèdent PJ III 3, ont été intercalés dans la partie alphabétique du chapitre par une personne qui ne se rendait plus compte de la structure de l'*Ἀνδρῶν ἁγίων βίβλος*.

Mih 8, 4 = PJ III, 4.
Mih 8, 8 = PJ III, 5.
Mih 8, 11 = PJ III, 6.
Mih 8, 18 = PJ III, 7.
Mih 8v, 1 = PJ III, 8.
Mih 8v, 10 = PJ III, 9.
Mih 9, 1 = PJ III, 10.
Mih 9, 7 = PJ III, 14b.
Mih 9, 11 = PJ III, 15.
Mih 9v, 3 = PJ III, 16.
Mih 9v, 14 = PJ III, 17.

(1) N = *Histoires des solitaires égyptiens*, publiées d'après le Codex Coislinianus 126 par F. Nau, dans la *Revue de l'Orient Chrétien*, 1907-1913.

(2) Selon Preobraženskij, *l. l.*, p. 221, cet apophtegme et le suivant seraient empruntés au père *Isaïe* (*Patrol. graeca*, t. XL, col. 1132). Il y a, en effet, une certaine ressemblance entre les deux textes, mais ils ne sont pas identiques.

Mih 9v, 18 = PJ III, 18.
Mih 10, 11 = PJ III, 19.
Mih 10, 17 = PJ III, 20 ; N 135 ; le feuillet contenant la fin de ce récit s'est perdu ; on peut compléter le texte d'après P 13, 5-13v, 2.
P 13v, 2 = PJ III, 21.
P 13v, 15 = PJ III, 22.
P 14, 8 = PJ III, 23.
P 14, 12 = PJ III, 24.
P 14, 16 = PJ III, 25.
P 14, 20 = PJ III, 26.
P 14v, 10 = PJ III, 27.

P. 15, 1 = B 210 b3 — 210 c4 : *Ἀδελφὸς ἀποταξάμενος, ᾤκησεν εἰς τὸ ὄρος τῆς Νητρίας. ἦν δὲ τὸ κελλίον αὐτοῦ πλησίον ἄλλου ἀδελφοῦ. καὶ ἤκουσεν αὐτοῦ καθ' ἡμέραν κλαίοντος τὰς ἁμαρτίας αὐτοῦ. ὅτε οὖν διὰ χρόνου πολλάκις οὐκ ἤρχετο αὐτῷ δάκρυα, ἔλεγεν τῇ ἑαυτοῦ ψυχῇ · οὐ κλαίεις ταλαίπωρε οὐδὲ θρηνεῖς ; πίστευσον, ἐὰν μὴ θέλῃς κλαῦσαι, ἐγὼ ποιῶ σε κλαῦσαι. καὶ ἀνιστάμενος, εἶχεν μάστιγα ἀπὸ σχοινίου στερεοῦ. καὶ λαμβάνων αὐτὴν, ἔτυπτεν ἑαυτὸν ἱκανῶς ἕως οὗ πονέσας, ἔκλαιεν. θαυμάσας οὖν ὁ μένων πλησίον αὐτοῦ, παρεκάλεσε τὸν θεὸν ἀποκαλύψαι αὐτῷ εἰ ἄρα καλῶς ποιεῖ βασανίζων ἑαυτόν. καὶ ἐν μιᾷ νυκτὶ θεωρεῖ τὸν ἀδελφὸν κατ' ὄναρ φοροῦντα στέφανον καὶ ἱστάμενον εἰς τὸν χορὸν τῶν μαρτύρων, καί τινα λέγοντα τῷ θεωροῦντι · ἴδε ὁ καλὸς ἀθλητὴς ὁ διὰ τὸν χριστὸν ἑαυτὸν βασανίσας πῶς μετὰ τῶν μαρτύρων ἐστεφανώθη.*

Mih 11, 1(= P 15v, 3) - 20, 1 = B 210c4 - 215b19 : *Γέρων τις ἐκάθητο ἐπὶ τὸν κόλπον τοῦ μακαρίου Ἀντωνίου ἐκεῖθεν τοῦ Κλύσματος. καὶ ἐν μιᾷ, ἀπῆλθεν εἰς Αἴγυπτον διὰ χρείαν αὐτοῦ (λαβὼν τὸν μαθητὴν αὐτοῦ) (1). κατελθόντες οὖν εἰς πόλιν λεγομένην Κυνῶ (2), ἔμειναν ἐκεῖ μίαν ἑβδομάδα. καὶ ἐθεώρουν εὐθέως ἀπὸ ὄρθρου ἄνδρας καὶ γυναῖκας ἐξερχομένους εἰς τὰ μνήματα καὶ θρηνοῦντα ἕκαστον τὸν ἑαυτοῦ νεκρὸν, ἕως ὥρας τρίτης. λέγει ὁ γέρων τῷ*

(1) Ces mots sont omis dans B, mais ils se trouvaient dans le manuscrit traduit par Méthode.

(2) La forme *Κυνῶ* s'emploie dans d'autres textes aussi pour *Κυνόπολις* (*Κυνὸς*-, *Κυνῶν*-) ; v. PAULY-WISSOWA, t. XII (1925), pp. 26 et suiv. (KEES). Mih a *Kynŭtĭ* ; *Ikonit'*, dans le manuscrit de Krka, est la continuation fortement détériorée d'une pareille forme en *-ĭ*.

μαθητῇ αὐτοῦ· βλέπεις ἀδελφὲ εἰς τί νυκτερεύουσιν οὗτοι ; πίστευσόν μοι ὅτι εἰ μὴ καὶ ἡμεῖς οὕτως ποιήσωμεν, εἰς ἀπώλειαν ὑπάγομεν. καὶ ὑποστρέψαντες εἰς τὸ κελλίον, ἔκτισαν καὶ αὐτοὶ εὐθέως τὰ μνήματα ἑαυτῶν μήκοθεν ἀλλήλων. καὶ παρακαθήμενοι καθ' ἡμέραν ἀπὸ πρωὶ ἔκλαιον ἕκαστος τὴν ἰδίαν ψυχὴν ὡς νεκρόν. εἴ ποτε οὖν περὶ τὴν πρωίαν ἀπεκοιμήθη ὁ μαθητὴς αὐτοῦ ἀπὸ κανόνος, ἔκραζεν αὐτὸν ὁ γέρων, λέγων · ἀδελφὲ ἐγείρου. ἐκεῖνοι λοιπὸν ἔχουσιν ὥραν εἰς τὰ μνήματα καὶ εἰς τὸ ἔργον αὐτῶν. λέγει οὖν ἐν μιᾷ ὁ ἀδελφὸς τῷ γέροντι · ἀββᾶ σκληρά ἐστιν ἡ ψυχή μου. καὶ οὐ δύναμαι κλαῦσαι, etc.

La plus grande partie de ce récit consiste en des exhortations et des conseils donnés à l'élève par le vieillard ; dans le manuscrit B ils s'étendent du feuillet 211 (a 21) jusqu'au feuillet 217, dans le manuscrit slave de Mihanović du feuillet 12, 9 jusqu'au feuillet 20, 1. Il y a cependant entre les deux textes des différences, consistant pour la plupart en des omissions du Paterikon slave. Voici le tableau comparatif :

Mih 11 , 1 - 12^{v}, 14 = B 210c4 - 211b28,
Mih 12^{v}, 14 - 13 , 3 = B 211c15 - d2,
Mih 13 , 3 - 13 , 14 = B 211d13 - d28,
Mih 13 , 14 - 13^{v}, 3 = B 212a3 - a22,
Mih 13^{v}, 3 - 15 , 20 = B 212a30 - d31 (Mih 15, 7-13 ne se trouvent pas dans B),
Mih 15 , 21 - 15^{v}, 9 = B 203b9 - b25,
Mih 15^{v}, 9 - 16 , 3 = B 213a11 - a31,
Mih 16 , 3 - 17 , 6 = B 213b15 - d8,
Mih 17 , 6 - 17 , 14 = B 213d19 - 214a2,
Mih 17 , 14 - 17 , 17 = B 215a27 - b2,
Mih 17 , 18 - 17^{v}, 6 = B 214a7 - a22,
Mih 17^{v}, 7 - 17^{v}, 14 = B 213d8 - d19,
Mih 17^{v}, 14 - 19^{v}, 9 = B 214b5 - 215a27,
Mih 19^{v}, 10 - 19^{v}, 15 ne se trouvent pas dans B,
Mih 19^{v}, 16 - 20 , 1 = B 215b8 - b19.

Ce qui est le plus remarquable dans cette partie de la traduction slave c'est l'intercalation de la première moitié du récit B 203 b 9 — c 6 entre B 212 d 31 et 213 a 11. Voici ce récit : *Γέροντί τινι μεγάλῳ συνῴκει ἀδελφὸς ἀμελέστερος. καὶ ὁρῶν τὸν γέροντα διὰ τῆς ἑβδομάδος ἅπαξ ἐσθίοντα, λέγει αὐτῷ · ἀββᾶ, λέγουσί τινες ὅτι ἡ μεγάλη ἄσκησις φέρει τινὰ εἰς ὑπερηφανίαν. λέγει αὐτῷ ὁ γέρων · οὐκοῦν τέκνον, ἐὰν διὰ τῆς ἀμελείας*

ἔρχεται ἡ ταπείνωσις, ἀπέλθωμεν ἄρωμεν ἑαυτοῖς καὶ γυναῖκας, καὶ φάγωμεν κρέας, καὶ οἶνον πίομεν · οὐαὶ ἡμῖν τέκνον πῶς ἐμπαιζόμεθα καὶ οὐκ οἴδαμεν. οὐκ ἀκούομεν τοῦ Δαυὶδ λέγοντος · ἴδε τὴν ταπείνωσίν μου καὶ τὸν κόπον μου καὶ ἄφες πάσας τὰς ἁμαρτίας μου. ὁ γὰρ ἁμαρτήσας τῷ θεῷ, ὀφείλει ἀποχωρίσαι ἑαυτὸν ἀπὸ πάσης ἀγάπης ἀνθρώπου, ἕως οὗ πληροφορηθῇ ὅτι ἐγένετο φίλος αὐτοῦ ὁ θεὸς. ἡ γὰρ ἀγάπη τῶν ἀνθρώπων πολλάκις χωρίζει ἡμᾶς τῆς ἀγάπης τοῦ θεοῦ. Dans le Paterikon slave ce récit s'arrête après la traduction de *ἐμπαιζόμεθα*, suivie des mots *ot nepriězni* (*ὑπὸ δαίμονος*). Cette interpolation se trouve, à ma connaissance, dans toutes les rédactions slaves (1) ; elle remonte donc probablement à la traduction de Méthode, qui doit avoir utilisé un manuscrit grec où ce fragment s'était égaré d'une façon si étrange. Car on ne pourrait supposer que Méthode, en traduisant un recueil d'exhortations, en eût rompu la structure logique par l'intercalation d'un fragment d'un récit.

Continuons l'analyse de la traduction slave :

Mih 20, 2-20,10 = B 199a25-199b6 : *Εἶπε [πάλιν] ὁ γέρων · ὅτι ὀφείλει ὁ ἀδελφὸς μοναχὸς ὅτε ἐστὶ μετὰ ἀδελφῶν, πάντοτε κάτω προσέχειν εἰς τὴν γῆν*, etc.

Mih 20, 10-22^{v}, 18 = B 199b13-200 c17 : deux apophtegmes : *Εἶπεν πάλιν · ὅτι ὅμοιοί εἰσιν οἱ πονηροὶ λογισμοὶ μυῶν*, etc. (199b13), — *Εἶπεν πάλιν · ταῦτα τῷ μετανοοῦντι πρέπουσιν*, etc. (199b25), suivis d'un entretien avec Théodore de Kanopos : *Παρεβάλομεν* (2) *εἰς Κανωπὸν ἐν ἀλεξανδρείᾳ ἀπὸ δέκα μιλίων τῆς πόλεως. καὶ συνετύχομεν τῷ ἀββᾷ Θεόδωρῳ, ἀνθρώπῳ*

(1) Elle fut conservée aussi par le compilateur du Paterikon très volumineux décrit par PREOBRAŽENSKIJ, *l. l.*, pp. 37 et suiv. Celui-ci en connaissait six manuscrits du XVIIIe siècle. J'ai étudié moi-même ce Paterikon d'après un septième manuscrit de la même époque, que j'avais trouvé dans le monastère de Trojan en Bulgarie. Preobraženskij croyait avoir affaire à une traduction du Paterikon le plus ancien, appelé par Photios *τὸ Μέγα Λειμωνάριον* ; mais une étude détaillée du manuscrit de Trojan m'a montré que ce Paterikon est une compilation de date assez récente, pour laquelle on a puisé entre autres dans la traduction slave de l'*Ἀνδρῶν ἁγίων βίβλος*. Aux autres arguments pour cette thèse on peut ajouter la structure identique du recueil des exhortations dans les deux Paterika.

(2) Dans la traduction slave précèdent les mots : *Reče paky* (*Εἶπε πάλιν*).

ἀσκητῇ καὶ χάρισμα ὑπομονῆς ἔχοντι. οὗτος διηγήσατο ἡμῖν · ὅτι ἦν τις ἀδελφὸς οἰκῶν εἰς τὰ κελλία · καὶ ἐκέκτητο χάρισμα τῆς κατανύξεως, etc. (199 c 4).

Mih 22v, 18-23v, 5 = B 203d20-204b2 : 4 apophtegmes de Longinos.

Mih 23v, 5-23v, 12 = B 204 b24 - 204c1 : *Ἀδελφὸς οἰκῶν ἐν κελλίῳ καθ' ἑαυτὸν* (près du père Longinos ; Mih), *πολλάκις ἤρχετο εἰς ῥαθυμίαν*, etc.

Mih 23, 12 - 24, 10 = B201 b4 - 201c5. Dans B c'est la dernière partie d'une conversation d'un vieillard et de son élève : *Ἠρώτησε πάλιν ὁ ἀδελφὸς τὸν γέροντα · πῶς ἔρχεται πάτερ ἀνθρώπῳ τὸ κλαίειν*, etc. ; 201 b 18 : *λέγει ὁ ἀδελφὸς · καὶ ὀφείλει πάτερ ὁ μοναχὸς ἐνθυμεῖσθαι τῶν γονέων αὐτοῦ* ; etc.

Mih 24, 11 - 25, 20 = B 201d2 - 202 b14 : *Παρέβαλεν ἀδελφὸς εἰς τὸ ὄρος τῆς Φέρμης πρὸς μέγαν γέροντα, καὶ λέγει αὐτῷ · ἀββᾶ τί ποιήσω ὅτι ἀπώλεταί μου ἡ ψυχή* ; etc. ; 202 a 19 : *ὁρῶν σε εἰς ῥαθυμίαν ἐλθόντα ὑπὸ τοῦ σατανᾶ, λέγω σοι · ὅτι αὐτὸ τοῦτο τὸ νομίζειν σε ὅτι ὡς εἷς ἐν τῷ κόσμῳ ἀγαθὰ ἐποίεις καὶ καλῶς διήρχου, ὑπερηφανίας ἐστίν. οὕτω γὰρ καὶ ὁ φαρισαῖος ἀπώλεσεν πάντα ὅσα ἐποίησεν ἀγαθά. πάλιν δὲ νῦν ὅτι ἔχεις ἑαυτὸν μηδὲν ἀγαθὸν ὅλως ποιοῦντα, ἀρκεῖ σοι ἀδελφὲ εἰς σωτηρίαν. ταπείνωσις γάρ ἐστιν. καὶ οὕτως ἐδικαιώθη ὁ τελώνης μηδὲν ἀγαθὸν ποιήσας*, etc.

Mih 25, 21-25v, 11 = B202d29 - 203a18 : *Εἶπεν γέρων · ἡ ταπείνωσις πολλάκις καὶ χωρὶς κόπου ἔσωσεν πολλούς. καὶ μαρτυρεῖ τοῦτο ὁ τελώνης καὶ ὁ ἄσωτος υἱός, ῥήματα μόνον μικρὰ εἰπόντες πρὸς τὸν θεὸν καὶ σωθέντες*, etc., - 25v, 7 (= B 203 a 11) : *Εἶπε πάλιν · τὸ λαλεῖν περὶ πίστεως καὶ ἀναγινώσκειν δόγματα*, etc.

Dans un certain nombre de manuscrits russes le chapitre *Περὶ κατανύξεως* est divisé en trois parties, ayant chacune son propre numéro dans la liste des chapitres. Dans cette famille de manuscrits, à laquelle appartient entre autres le manuscrit 219 d'Undolskij (1), un nouveau chapitre, le troisième, intitulé « sur la douleur » (2), commence après PJ III,3, où la traduction slave, ou plutôt son prototype grec, avait intercalé deux apophtegmes (Mih 6v, 16) ; le quatrième cha-

(1) Voir le catalogue de 1870, col. 180.
(2) *O pečali.*

pitre, « sur l'humilité et les pleurs » (1), commence par le récit qui, dans le manuscrit de Mihanović, se trouve sur les feuillets 11 et suivants. Il y a encore un groupe de manuscrits intermédiaire entre les deux autres. Dans celui-ci, le chapitre II comprend tous les apophtegmes jusqu'au feuillet 11 du Paterikon de Mihanović ; ici commence, sous le numéro 3, un nouveau chapitre, correspondant au chapitre IV du manuscrit d'Undolskij, et portant le même titre (2). Il me semble clair que ces subdivisions du chapitre *Περὶ κατανύξεως* ne se trouvaient pas encore dans la traduction de Méthode ; car nous ne les rencontrons dans aucune des deux rédactions bulgares, ni dans celle de Mih et de P, ni dans celle qui est représentée par le Paterikon de Krka. Dans le manuscrit 37(2020) de la Troice-Sergieva Lavra, qui, parmi les manuscrits russes, me semble appartenir à un groupe relativement archaïque, on a ajouté au dessus du titre *O umilenii* (*Περὶ κατανύξεως*) les mots *i o plači* (*καὶ περὶ κλαυθμοῦ*) (3). Ce titre additionnel fut peut-être le commencement d'une évolution qui amena plus tard la dissolution du chapitre *Περὶ κατανύξεως* en deux ou même trois chapitres, ayant chacun son propre titre.

Leyde. N. VAN WIJK.

(1) *O smirenii i o plači.*

(2) Voir le catalogue des manuscrits de I. N. CARSKIJ (par P. STROEV, Moscou, 1848), n° 291 (p. 274) et n° 295 (p. 305).

(3) Voir *Opisanie slavjanskich rukopisej biblioteki Svjato-Troickoj Sergievoj Lavry* (Moscou, 1878), p. 42.

LA COURONNE DE JULIEN CÉSAR

Le nom de l'empereur Julien est resté longtemps attaché à deux répliques du portrait en pied d'un philosophe couronné, qui ont été apportées d'Italie à Paris sous le Premier Empire et qui sont maintenant conservées au Louvre (1). Visconti avait proposé d'emblée le nom de Julien pour ce personnage, dont les traits ressemblent tant à ceux que les monnaies prêtent au prince apostat. Le style des statues convient au milieu du IVe siècle ; il rappelle celui des œuvres étudiées naguère par M. Rodenwaldt, et dont certaines semblent précisément figurer des philosophes ou des prophètes du temps de Julien (2). Le port de la tête frappe par cette frontalité qui est typique des œuvres du temps (3).

Cependant, en 1894, Bernoulli (4) indiqua avec force pour

(1) Sur l'origine de ces statues, E. MICHON, *La prétendue statue de Julien l'Apostat au Musée du Louvre* (*Rev. Arch.*, XXXIX, 1901, 259). M. Michon veut bien me faire connaître qu'un texte nouveau prouve définitivement l'origine italienne des deux statues. L'une des deux a été longtemps conservée aux thermes de Cluny, mais vient d'être transportée au Louvre.

(2) *Griechische Portraits aus dem Ausgang der Antike*, 76. *Winckelmannsprogramm*, Berlin, 1919. Il faut distinguer deux séries, une série attique, plus sèche, plus schématique, et une série asiatique, assez romantique ; à cette dernière se rattache la tête étudiée par P. GRAINDOR, *Marbres et textes antiques d'époque impériale* (*Recueil des travaux publiés par la Faculté de Gand*, L, 1922, 18).

(3) Je ne parlerai pas d'un buste d'Acerenza, que Lenormant, puis S. Reinach ont regardé comme un portrait authentique de Julien. S. REINACH, *Un portrait authentique de l'empereur Julien* (*Rev. Arch.*, XXXVIII, 1901,337). Cette hypothèse a été réfutée définitivement par E. MICHON, (*l. c., supra*). Il était inutile que M. R. ANDREOTTI la reprît (*L'iconografia dell' imperatore Giuliano, Bull. del Museo dell' Impero*, 1931, 47). R. DELBRÜCK, *Spätantike Kaiserporträts* (*Studien zur spätantiken Kunstgeschichte*, VIII, 1933, 42) ne fait pas aux statues de Paris ni d'Acerenza l'honneur de les nommer.

(4) *Die Bildnisse der röm. Kaiser*, III, 242.

quelles raisons, à son avis, les statues de Paris ne pouvaient pas être considérées comme des portraits de Julien. Durant son séjour en Gaule, Julien n'était point barbu, ne portait pas le pallium, et ne pouvait pas s'être affublé d'un singulier diadème, qui ne convenait pas à un César. Les statues doivent figurer, selon lui, un magistrat ou un prêtre de Lutèce. Car Bernoulli croyait encore qu'elles avaient surgi du sol même de Paris.

Il était réservé à M. E. Michon d'expliquer le diadème qui étonnait Bernoulli et de démontrer qu'il est identique à celui que portent en Orient les personnages appelés stéphanéphores, et, en particulier, un prêtre impérial représenté par un buste d'Éphèse (1). Cette couronne est composée, de bas en haut, d'un bourrelet circulaire, puis d'une couronne de feuillage, d'un bourrelet symétrique au bourrelet inférieur, enfin d'un cercle plus mince. Si nous considérons la statue d'Éphèse, nous voyons qu'au dessus de la couronne de feuillage, au milieu du diadème, se dresse un buste de Septime Sévère. Si nous considérons les statues du Louvre, nous observons que la couronne de feuillage est interrompue au milieu par un ornement singulier, d'ailleurs mutilé, que M. Michon compare à une sorte de foudre ; est-ce qu'un buste impérial se dressait au-dessus de cet ornement? Les deux statues du Louvre sont abîmées, un des diadèmes a été imprudemment restauré, il est donc impossible de se prononcer avec certitude ; toutefois, un renflement en arrière de la partie mutilée ne s'explique bien que si un ornement assez large, peut-être le buste impérial, se dressait précisément au milieu du diadème. L'analogie rigoureuse entre les diadèmes d'Éphèse et de Paris est favorable à cette hypothèse.

Cette couronne fait penser à celle que portaient certains grands prêtres, au moins dès l'époque hellénistique. L'édit d'Eriza (204 av. J.-C.) mentionne *ἀρχιερείας αἳ φο[ρ]ήσουσιν στεφάνους χρυσοῦς ἔχοντας [εἰκόνας αὐ]τῆς* (de la Reine divinisée) (2). M. L. Robert a rappelé à ce sujet qu'un philosophe, en faveur auprès d'Alexandre Bala, réclamait le droit

(1) G. F. Hill, *Priester Diademe, Jahreshefte des oesterr. Inst.*, II, 1899, 245, cf. fig. 131.

(2) L. Robert, *Nouvelles remarques sur l'édit d'Eriza* (*Bull. corr. Hell.*, LIV, 1930, 262), cf. ll. 24-26.

ὅπως πορφυροῦν τε χιτωνίσκον φορήσει καὶ χρυσοῦν στέφανον ἔχοντα πρόσωπον Ἀρέτης κατὰ μέσον, ἧς ἱερεὺς ἠξίου προσαγορεύεσθαι (1). L'union de la couronne d'or et de la pourpre est souvent signalée à propos du costume des grands prêtres ; il s'y joint parfois le privilège de porter un anneau d'or gravé (2) ; le personnage du Louvre porte à l'annulaire de la main gauche un anneau décoré d'un gros cabochon.

Les statues du Louvre figurent donc un *archiereus*. Ce titre vaut peut-être mieux que celui de *stéphanéphore*, si souvent réservé aux magistrats municipaux. Peut-être même, considérant que le personnage ainsi décoré présente au peuple l'image impériale, serons-nous tentés de lui donner le titre de *sébastophante*. Observons enfin que la fonction d'*archiereus* est très souvent jointe à celle d'*agonothète*. Dès le règne d'Auguste, l'*archiereus* d'Asie se dit *ἀρχιερεὺς διὰ βίου τῶν μεγάλων Σεβαστῶν Καισαρήων* (3). Une constitution de Théodose II (409) semble bien identifier les alytarques, syriarques, asiarques, etc., à des agonothètes (4).

Malgré la démonstration de M. E. Michon, E. Babelon (5) ne renonça pas à attribuer à Julien les deux statues de Paris. « Pourquoi ces statues qui représentent un philosophe jeune, la barbe en pointe, le nez long et fort, la chevelure abondante, ne seraient-elles point Julien avant son avènement à la dignité de César?.... A titre d'hypothèse une statue de Julien philosophe et stéphanéphore, le représentant au moment où, par exemple, il se fit initier aux mystères d'Éleusis, n'aurait rien selon moi d'inimaginable ». Je voudrais apporter à l'appui de l'opinion de Babelon quelques arguments nouveaux.

Julien ne portait pas en Gaule le diadème impérial. Quand les soldats le proclamèrent empereur, à Paris, on remplaça

(1) ATHÉNÉE, V, 211 b.

(2) Cf. les textes réunis par Ad. WILHELM, *Urkunden aus Messene* (*Jahreshefte des oesterr. Inst.*, XVII, 1914, 38). L'archigalle de qui la tombe et l'effigie ont été récemment trouvées à Ostie, au cimetière de l'Isola Sacra, porte une couronne de ce type.

(3) *Sardes*, VII, n. 8.

(4) *C. Th.*, XV, 9, 2. *Exceptis alytarchis Syriarchis agonothetis itemque Asiarchis et ceteris, quorum nomen votiva festivitatis sollemnitas dedicavit.*

(5) *L'iconographie monétaire de Julien l'Apostat* (*Rev. Num.*, 4e sér., VII, 1903, 130).

cet ornement par un collier qui servait de décoration militaire. C'est seulement en novembre, après l'échec de ses négociations avec Constance, que Julien, à l'occasion de ses *quinquennalia*, se décida enfin à arborer le diadème impérial. *Et ambitioso diademate utebatur lapidum fulgore distincto, cum inter exordia principatus vili corona circumdatus erat xystarchae similis purpurato.* Julien César était donc, avant cette date, affublé d'une couronne dérisoire qui le faisait ressembler à un xystarque vêtu de poupre (1).

Malheureusement, nous ignorons absolument comment était faite la couronne du xystarque, quoique ce personnage nous soit très bien connu (2). On le recrutait parmi les grands champions boxeurs, les périodonices, et on lui confiait, souvent par décision impériale, la direction d'une salle d'exercice. Il est presque toujours *ἀρχιερεὺς τοῦ σύμπαντος ξυστοῦ διὰ βίου*, et il préside souvent aux concours des athlètes ; on peut le considérer comme un agonothète de rang subordonné.

Quelle image pouvait être sur sa couronne? Ou bien celle d'Héraklès, sous le patronage de qui étaient placées les associations sportives ou bien celle de l'empereur lui-même.

La couronne de Julien César, pareille à celle du xystarque, portait-elle une image et quelle image? Dans sa *Lettre aux Athéniens*, Julien dit qu'en 356 Constance lui ordonna de rejoindre l'armée : *τὸ σχῆμα καὶ τὴν εἰκόνα περιοίσοντι τὴν ἑαυτοῦ· καὶ γάρ τοι καὶ τοῦτο εἴρητο καὶ ἐγέγραπτο, ὅτι τοῖς Γάλλοις οὐ βασιλέα δίδωσιν, ἀλλὰ τὸν τὴν ἑαυτοῦ πρὸς ἐκείνους εἰκόνα κομιοῦντα.* Constance l'a donc envoyé en Gaule « pour y faire circuler son image et son portrait ». Plus loin, il précise : *καὶ τοῦ λοιποῦ τὴν χλανίδα περιέφερον καὶ τὴν εἰκόνα· τούτων γὰρ τὸ τηνικαῦτα διενοούμην ἀποπεφάνθαι κύριος,*

(1) Amm., XXI, 1, 4.

(2) G. Glotz, art. *xystarches* du *Dictionn. des Antiquités*. Cf. S. Ricci, *La ξυστικὴ σύνοδος e la curia athletarum presso S. Pietro in Vincoli* (*Bull. della Commiss. Archeol. comunale*, 1891, 185). — Dans son beau livre sur Julien, M. Bidez écrit, au sujet du texte d'Ammien : « [Julien] se montra « *non plus comme un gymnasiarque couronné dans un concours, le front ceint d'un ruban ou d'un étroit cercle d'or, mais portant haut un diadème où fulguraient les pierreries.* » Mais cette description de la couronne du xystarque ne paraît pas suggérée par le texte (*La vie de l'empereur Julien*, p. 190).

« je me remis á faire circuler le manteau et l'image de l'empereur » (1). Ce texte est susceptible de plusieurs interprétations : ou bien Julien a apporté aux armées le buste de l'empereur, ou bien il était escorté d'un drapeau décoré à l'image impériale (2), ou bien enfin, la couronne de Julien était décorée du buste de César. Le contexte me semble conseiller la dernière interprétation. Les instructions détaillées que Julien avait reçues — et que d'ailleurs il avait réclamées — précisaient qu'il n'était point *basileus*, qu'il n'aurait pas droit aux deux symboles de la royauté, le diadème et le manteau, *στέφανον καὶ ἁλουργίδα, τὰ σύμβολα τῆς βασιλείας* (3). Quand il fut empereur, il fit représenter Zeus lui tendant ces deux emblèmes. Pour Julien César, le manteau impérial fut représenté par un diminutif, *τὸ χλανίδιον* (4), et le diadème (ou la couronne de laurier) fut remplacé par l'obligation de porter sur sa tête le buste de Constance.

A quelle occasion Julien aura-t-il eu l'occasion de porter pour la première fois la couronne du prêtre agonothète? Peut-être, comme supposait Babelon, à l'occasion d'une fête d'Athènes, durant sa courte vie d'étudiant. Il se trouvait à Athènes en 355 précisément au moment où revenait, au début de metageitnion, la célébration des grandes Panhellénies (5). Le titre complet du président des jeux était celui d'archonte des Panhellénies, prêtre du divin Hadrien, agonothète. C'était une fête des éphèbes et elle donnait lieu à des distributions appelées *σεβαστοφορικαὶ νομαί*. Elle était liée au culte impérial et aussi au sanctuaire d'Éleusis. Julien avait donc bien des raisons d'accepter la présidence d'une fête des Panhellénies : si l'ornement que porte la couronne des statues du Louvre est bien un foudre, il se pourrait qu'il

(1) *Discours de Julien César*, éd. BIDEZ, V, 278 b et 278 c d, p. 224-5.

(2) H. KRUSE, *Studien zur offiziellen Geltung des Kaiserbildes im röm. Reiche* (*Studien zur Geschichte u. Kultur des Altertums*, XIX, 3, 1934).

(3) SOZOM., *Hist. Eccl.*, V, 17, 2.

(4) *Discours*, V, 277 b, p. 223.

(5) Sur cette fête, TOD, *Journ. Hell. Stud.*, XLII, 167. Les grandes Panhellénies ont lieu tous les quatre ans depuis 131, la troisième année de l'Olympiade. Les dernières grandes Panhellénies dont nous ayons la date semblent celles de 199 (*Suppl. Epigr. Graec.*, II, 410),

rappelât que le fête fut primitivement dédiée à Zeus Olumpios (1).

Les statues du Louvre conviennent donc à Julien agonothète : quand il arriva d'Athènes à Milan, Ammien nous dit qu'il portait le *pallium* et qu'il était barbu. On le rasa de force en 355, mais, malgré le témoignage des monnaies, il est possible qu'en Gaule, il ait laissé repousser sa barbe (2). Puisque l'étiquette lui avait prescrit de conserver la couronne d'agonothète, les statues que nous possédons convenaient passablement aussi à Julien César. Mais, sitôt empereur, il dut faire disparaître ces effigies humiliantes ; nous apprenons par sa correspondance qu'il avait, dès décembre 361, fait exécuter une statue qui sans doute lui plaisait mieux (3).

Résumons les termes du problème. Bernoulli écrit : « Nous nous croyons obligés jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on ait fourni une explication satisfaisante de la couronne, d'abandonner l'attribution des statues parisiennes à Julien et de les considérer comme les images d'un inconnu ». M. Michon a trouvé l'explication de la couronne, qui est celle des grands prêtres agonothètes, et que surmonte habituellement le buste impérial. Je voudrais avoir montré qu'il y a des raisons assez fortes de penser que Julien a porté précisément, à Athènes, puis en Gaule, une couronne de ce type, la surprenante couronne de xystarque, mentionnée par Ammien.

Paris. A. PIGANIOL.

(1) G. SOTIRIOU a publié une inscription d'Athènes trouvée près de la basilique de l'Ilissos, qui serait susceptible d'apporter à la thèse ici soutenue une confirmation précieuse :

ΙΟΥΛΙΑΝΟΣ
ΣΕΒ αστὸς
ἀγωνοθετήΣΑΣ ΑΝΕΘΗΚΕ

Ἀρχ. Ἐφ., 1919, 29. On vérifiera sur le fac similé (p. 29, fig. 31) que la disposition du texte est surprenante. Je croirais volontiers qu'il faut restituer, à la ligne 1, *Φλάβιος Κλαύδιος* avant *Ἰουλιανός* et que le texte concerne Julien César ; il faudrait alors admettre que *σεβ[αστός]*, si singulièrement isolé, a été intercalé après l'avènement de Julien à l'empire.

(2) Il ne la porte jamais sur les monnaies de la période durant laquelle il fut César. Pourtant, à la cour de Constance, on le traitait de « chèvre ». *In odium venit cum victoriis suis capella, non homo* (AMM. XVII, 11).

(3) *Ep.* 58, édit. CUMONT-BIDEZ, p. 67.

NOTES SUR L'ÉPOPÉE BYZANTINE

1. — La Chanson d'Armouris et sa tradition orale.

Le *Chant d'Armouris*, publié par Gabriel Destounis d'après un manuscrit du XVe, au plus tard du XVIe siècle, et dont M. H. Grégoire fait remonter la composition au IXe siècle (1), se chantait encore, tronqué il est vrai, à Karpathos, dans la seconde moitié du XIXe siècle. C'est du moins de cette époque que datent les trois versions publiées, la première par D. Chaviaras, la deuxième par un « anonyme », toutes deux dans le *Ζωγράφειος Ἀγών*, et la troisième par Emm. Manolakakis dans ses *Καρπαθιακά*. N'ayant pas les éditions originales sous les yeux, nous citerons d'après les *Δημοτικὰ Τραγούδια Καρπάθου* (2) de M. M. G. Michaïlidis Nouaros, qui reproduit intégralement les deux premières et donne les variantes de la troisième.

Le « fils du *κὺρ Ἀρμούρη* » du manuscrit Destounis est devenu le fils *τοῦ Καλομοίρη* ou mieux *τοῦ Καλαμούρη* (vers. Manolakakis) dans les chansons karpathiennes, qui vantent sa précoce voracité (cliché connu surtout par les chansons de Porphyris). Plus explicites que le manuscrit, elles nous informent, dès l'abord, que le père du héros est en prison, et son fils déclare vouloir partir le délivrer. Comme dans le manuscrit, sa mère met comme condition à son départ qu'il puisse manier les armes de son père (sa « lance » dans le ms.) Et ici les deux textes sont presque identiques :

ms. Destounis, v. 17 : *πρωτοῦ τὸ πιάσῃ ἐπιάνετον, πρωτοῦ τὸ σείσῃ ἐσειέτον.*

(1) *Études sur l'épopée byzantine*, *Revue des Études grecques*, 46 (1933), pp. 29-69.

(2) *Καρπαθιακὰ Μνημεῖα, Α', Δημοτικὰ Τραγούδια Καρπάθου*, Athènes, Chalkiopoulou, 1928, pp. 56-57, n° 11 (*α*) et 11 (*β*).

vers. Chaviaras, v. 14 : *πρὶ νὰ τὰ πιάσῃ πιάνουττο, πρὶ νὰ τὰ σείσ' ἐσειόττο.*

vers. « anonyme », v. 13 : *πρίχου τὰ πιάσῃ πιάνουντο, πρίχου τὰ σείσῃ σειούττο.*

Les chansons nous transportent aussitôt au bord du fleuve (le ms. seul précise qu'il s'agit de l'Euphrate). Et si l'invocation à Dieu du manuscrit ne se retrouve pas dans les chansons, elles ont gardé l'indication que le héros fiche sa lance en terre pour passer le fleuve. Lors de sa rencontre avec le Sarrasin gardien du gué, deux des versions introduisent deux clichés : la description fantastique du Sarrasin (qu'on trouve dans les chansons de Xanthinos et de Digénis vainqueur du Sarrasin), et le thème de la « salutation », où le héros se demande en quels termes aborder soit un adversaire, soit l'objet de son amour.

La version où n'apparaissent pas ces clichés, celle de Chaviaras, est restée plus près du manuscrit dans son dernier vers. Alors que dans les autres, le jeune héros déclare au Sarrasin qu'il va « lui » faire la guerre, dans la version Chaviaras, il lui dit :

v. 20-21 *Ἄμε, μωρὲ Σαρακηνέ, νὰ πάρῃς τὸ χαπάρι*
τοῦ Καλομοίρι, πέ, ὁ γυιὸς πόλεμοθ θὲν νὰ κάμῃ.

Nous pensons qu'il faut corriger au premier vers *πάρῃς* en *πάῃς*, qui, seul, donne un sens satisfaisant après l'impératif : *Ἄμε.*

« Va, sacré Sarrasin, pour porter la nouvelle :
le fils de Kalomir, dis, va faire la guerre ».

On voit qu'il y a eu ici télescopage. Le Sarrasin rencontré sur le bord du fleuve ne fait, dans le manuscrit, que renseigner le héros sur le lieu où il trouvera l'armée sarrasine ; et c'est, après le bataille, le seul survivant de l'armée que le jeune homme charge d'aller annoncer l'événement à l'émir, v. 99 : « *Ἄμε καὶ ἐσύ, Σαρακηνέ, νὰ πῇς καὶ σὺ μαντᾶτο* ». Quant à la déclaration de guerre à l'émir, elle n'apparaît que beaucoup plus loin dans le manuscrit (v. 181 sqq.).

Mis à part quatre vers postiches de l'une d'elles, les chansons karpathiennes se terminent sur le vers que nous avons cité ; elles sont, on le voit, très incomplètes, mais elles n'en

sont pas moins précieuses, puisqu'elles sont les seules, à notre connaissance, à dériver directement de l'un des plus beaux *tragoudia* acritiques.

Genève. S. BAUD-BOVY.

2. — Une mention du héros Ankylas et du Paulicien Karbéas dans un chant akritique.

Tout le monde sait que, dans toutes les rédactions de l'Épopée, l'émir, père de Digénis, passe pour fils du Paulicien Chrysochir-Chrysocherpès et pour neveu du Paulicien Karbéas-Karoès (1).

Mais cette « influence paulicienne » n'avait jamais été décelée dans les *tragoudia*. Or, dans une chanson de Telmessos en Cappadoce publiée, d'après Karolidès, par Paul de Lagarde (2), *Neugriechisches aus Kleinasien*, on lit ce vers :

Ἐγὼ τ' Ἀκύλα κόρη ἤμουν καὶ τοῦ Καραβιέρη νύμφη,

vers hypermètre, qu'il est facile de corriger en

Ἐγὼ τ' Ἀκύλα κόρη ἤμουν καὶ τοῦ Καρβέα νύμφη.

Le premier des personnages mentionnés est *Ἀγκύλας* (3), qui figure dans l'épopée comme adversaire de Digénis ; le second est le fameux héros paulicien, dont on a légèrement déformé le nom pour lui faire signifier « batelier ».

Bruxelles. Henri GRÉGOIRE

(1) Voir en dernier lieu *L'Amazone Maximô*, *Mélanges Cumont* (= *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et Slaves*, t. IV, 1936), p. 723, et VASILIEV, I, p. 232 et 256.

(2) Aus dem 33ten Bande der *Abhandlungen der Kgl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen* 1886, p. 20, vers 9.

(3) *Les Exploits de Basile Digénis Akritas*, éd. LEGRAND, chant VII, vers 2071-2123.

PROLÉGOMÈNES A UNE ÉDITION CRITIQUE DES « LETTRES » DE THÉOPHYLACTE DE BULGARIE

OU

DE L'AUTORITÉ DE LA « PATROLOGIE GRECQUE » DE MIGNE

D'aucuns parlent avec ironie du labeur fastidieux et vain de ceux qui usent leur temps à collationner des manuscrits pour y découvrir l'une ou l'autre variante sans importance appréciable. Et de fait, bien souvent, la lecture de nombreuses pages de manuscrits n'offre en pâture au philologue que quelques misérables *orthographica*, quelques interversions de mots, l'addition ou la suppression, par-ci, par-là, d'un article ou d'un pronom.....

Cependant, l'on aurait tort de médire systématiquement du travail de collation, car s'il arrive parfois que pour des pages entières il ne fasse apparaître que des divergences insignifiantes, il fournit aussi souvent des leçons intéressantes qui permettent d'améliorer sensiblement les textes publiés. Ayant beaucoup fréquenté ces derniers temps Théophylacte de Bulgarie et ses *Lettres*, dont l'édition complète a été reproduite par Migne au t. CXXVI, col. 307-558, de sa *Patrologie grecque*, et ayant comparé ce texte avec celui des manuscrits, nous n'avons pas été peu surprise d'enregistrer en nombre imposant des différences aussi frappantes qu'inexplicables.

Les variantes de la *Patrologie*, qui doivent être imputées soit à de mauvaises lectures, soit à des négligences de l'éditeur — auxquelles Migne a ajouté des fautes personnelles — contribuent beaucoup à accroître l'obscurité des *Lettres* qui, déjà dans leur meilleur texte — celui des manuscrits —, présentent de nombreuses difficultés. Si ces erreurs peuvent généralement être décelées par le man-

que de clarté qu'elles confèrent au texte, elles sont, par contre, souvent difficiles à corriger par critique conjecturale.

Ainsi, dans la phrase *ἀλλ' οὗτοί γε τῶν ἐμῶν βιαίων ῥημάτων οὐδὲ κέλεοσμα ἐπαίουσιν* (col. 501 B), qui penserait à changer de sa propre autorité *κέλεοσμα* en *ἐώκεσαν*? Cependant, les *codices* sont unanimes; la phrase signifie donc: « mais ceux-ci ne ressemblaient pas du tout à des gens qui auraient entendu nos paroles violentes »; *κέλευσμα* est pure invention de Lami, *κέλεοσμα* une coquille ajoutée par Migne.

De même dans la phrase *δεῖ γὰρ ἀνδρὸς ταύτῃ συγκεκροτημένου καὶ θορροῦ τὰ πνευματικὰ καὶ τὰ κοσμικὰ* (col. 525 B), que vient faire le mot *θορός* « semence génitale »? Rien, évidemment! Le plus récent traducteur des *Lettres* de Théophylacte, le métropolite Syméon, propose de corriger *θορροῦ* en *τορροῦ* « perçant, pénétrant » (1), et c'est en effet l'émendation qui s'impose. Cependant aucun des manuscrits ne porte ni *θορροῦ* ni *τορροῦ*: tous donnent une leçon tellement simple que nul philologue n'oserait la proposer: *πρὸς*. La phrase peut donc se traduire: « il nous faut là un homme exercé aux affaires spirituelles et séculières ». D'où venait le mot *θορροῦ*? D'une mauvaise lecture explicable si l'on regarde le manuscrit de Florence utilisé par Lami. Le scribe s'était en effet trompé et avait écrit *τορὸς*, puis il l'avait corrigé en *πρὸς*, ce qui peut justifier une hésitation dans la lecture; quant à *τορροῦ*, c'est le résultat d'une correction de l'éditeur, parce qu'un nominatif était impossible à cet endroit, et — enfin — *θορροῦ* est une faute d'orthographe!

Ailleurs, col. 517 A, la particule *οὖν* a été comprise comme l'abréviation de *οὐράνιον* malgré l'étrangeté de sens que cela confère au passage; cf. plus bas, p. 257, l. 42-43.

Qui, encore, se hasarderait à changer *proprio motu* une

(1) Métropolite Syméon, *Lettres de Théophylacte d'Ochrida, archevêque de Bulgarie* (*Recueil de l'Académie bulgare des sciences*, t. XXVII. — *Classes d'Hist., de Philol., de Philos. et de Sc. Soc.*, 15), Sofia, 1931 [en bulgare], p. 210, n. **.

adresse comme *Τῷ Ταρωνίτῃ προέδρῳ κυρίῳ Γρηγορίῳ* (col. 364 B) en *Τῷ τοῦ Ταρωνίτου ἀνεψίῳ* (1)?

Il est d'autres erreurs qui, pour être plus compréhensibles, n'en jettent pas moins la perturbation dans le texte. Ainsi, par exemple, col. 505 A, *Ταῦτα μὲν οὖν γεροντικώτερον πρὸς τὴν ἁγίαν σου βασιλείαν ᾐτησάμεθα* où *ᾐτησάμεθα* est une corruption de *ἠστεϊσάμεθα*; ou, col. 508 A, *Ὁ δὲ πάλιν ἤθλει, ἀλλ' ἄξιά γε καὶ τοῦ Διὸς καὶ τοῦ χρόνου τῆς πορείας* où *πορείας* s'est indûment glissé dans le texte à la place de *σπορᾶς*; ou encore, col. 385 C, où le titre *Τῷ Ἀγκυραίῳ* doit être lu *Τῷ Σμυρναίῳ*.

Nous pourrions multiplier à l'infini les exemples de cette sorte car les *Lettres* de Théophylacte abondent en erreurs et omissions de tout genre, mais il nous paraît à la fois plus simple et plus significatif de reproduire ci-après une lettre en plaçant, en regard du texte de Migne (colonne de gauche) couramment utilisé, celui de notre édition critique en préparation (2). Il s'agit de la *Lettre VIII* Lamius (col. 516 D - 517 C) qui montre à l'évidence comment la *Patrologie* peut offrir parfois à ses lecteurs des textes insuffisants. (Nous imprimons en caractères gras les divergences d'avec la *Patrologie*, nous soulignons simplement les *orthographica*).

Τῷ σεβαστῷ κυρῷ Ἰωάννῃ τῷ υἱῷ τοῦ σεβαστοκράτορος.	*Τῷ σεβαστῷ κυρῷ Ἰωάννῃ, τῷ υἱῷ τοῦ σεβαστοκράτορος.*
Τῶν θείων ἀνδρῶν, πανσέβαστέ μου αὐθέντη καὶ ἀντιλῆπτορ, ἀμεταμέλητα εἶναι δεῖ,	*Τῶν θείων ἀνδρῶν, πανσέβαστέ μου αὐθέντη καὶ ἀντιλῆπτορ, ἀμεταμέλητα εἶναι δεῖ*

(1) Cf. à ce sujet notre article *Les lettres de Théophylacte de Bulgarie à Grégoire Taronite* dans *Byzantion*, t. XI (1936), p. 591.

(2) Les sigles de l'apparat critique désignent les manuscrits suivants :

V : *Vaticanus 509* (1313) ;
R : *Vaticanus 432* (XVIe s.) ;
L : *Laurentianus X. 13* (XVIe s.) ;
B : *Berolensis Philippicus 1417* (XVIe s.).

ὥσπερ καὶ τοῦ Θεοῦ, τὰ χαρίσματα. Ἐπεὶ οὖν θεότητα μὲν ἡ οἰ περιωπὴ τῆς ἀρχῆς ἐχαρίσατο ἡμῖν (δ προηγουμένως ἐκ τοῦ θεοστεφοῦς καὶ κραταιοῦ βασιλέως, καὶ θεοῦ ἐγκοσμίου, ἵνα οὕτως εἴπω, τῇ Ἐκκλησίᾳ κεχάριστο, φημὶ δὲ τὴν τῶν πολιγετονων ἱερέων παντελῶς ἐξουσίαν μόνῳ καταβαρυνομένην τῷ τοῦ ζευγόλεω τέλει, τῶν ἄλλων δὲ πασῶν ὑπερκειμένην ἐπηρειῶν), τί τοσαύτην παρελλάξῃ τὴν χάριν, ἅγιέ μου αὐθέντη καὶ ἀντιλῆπτορ; Εἰ μὲν γοῦν ἐκινήσαμέν τι πρὸς τὴν σὴν δόξαν ἡμεῖς, καὶ τό γεγονὸς ἀγαθὸν δι' ἀγνωμοσύνην κατεμολύναμεν, οὐδ' οὕτως δεῖ τὴν πρὸς τὸν τοῦ Θεοῦ οἶκον γενομένην χάριν ἀνατρέπειν· Θεοῦ γὰρ οἶκος ἡ Ἐκκλησία καὶ λέγεται καὶ πιστεύεται. Εἰ δ" ἡμες αὐθέντην καὶ εὐεργέτην ἐπιγραφόμεθα, μηδὲ γὰρ οὕτῶς ἐμάνημεν ὡς ἀχάριστοι καὶ σκαιῶς τῇ ὑμετέρα χρηστότητι ἀντιενδείξασθαι. Ὁρᾷς ὅπως οὕτω ῥᾳδίως ἀνατέτραπται τὸ σιγίλλιον τοῦ πανσεβάστου Κομνηνοῦ παρ' αὐτοῦ τοῦ

ὥσπερ καὶ τοῦ θεοῦ, τὰ χαρίσματα. Ἐπεὶ οὖν **θεόθεν** μὲν ἡ σὴ περιωπὴ τῆς ἀρχῆς, ἐχαρίσατο **δὲ** ἡμῖν δ προηγουμένως ἐκ τοῦ θεοστεφοῦς καὶ κραταιοῦ βασιλέως καὶ θεοῦ ἐγκοσμίου, ἵνα οὕτως εἴπω, τῇ ἐκκλησίᾳ κεχάριστο — φημὶ **δὴ** τὴν τῶν **Πολογιτῶν** ἱερέων **παντελῆ ἐξκουσσείαν** μόνῳ **καταβαρυνομένων** τῷ τοῦ **ζευγολογίου** τέλει, τῶν ἄλλων δὲ πασῶν **ὑπερκειμένων** ἐπηρειῶν — τί τοσαύτην **παρήλλαξας** τὴν χάριν, ἅγιέ μου αὐθέντη καὶ ἀντιλῆπτορ; Εἰ μὲν **ἠγροικίσμεθά** τι πρὸς τὴν σὴν δόξαν ἡμεῖς, καὶ τὸ γεγονὸς ἀγαθὸν δι' ἀγνωμοσύνην κατεμολύναμεν, οὐδ' οὕτως δεῖ τὴν πρὸς τὸν τοῦ θεοῦ οἶκον γενομένην χάριν ἀνατρέπειν· θεοῦ γὰρ οἶκος ἡ ἐκκλησία καὶ λέγεται καὶ πιστεύεται. Εἰ δ' **ἡμεῖς σε** αὐθέντην καὶ εὐεργέτην **ἐπιγραφοίμεθα**, μηδὲ γὰρ **οὕτω μανείημεν** ὡς **ἀχάριτοι** καὶ **σκαιοὶ** τῇ ὑμετέρα χρηστότητι **ἀντενδείξασθαι**. Ὁρᾷς ὅπως **οὕτως** ῥᾳδίως ἀνατέτραπται τὸ σιγίλλιον τοῦ πανσεβάστου Κομνηνοῦ παρ' αὐτοῦ τοῦ

7 θεοῦ R : μὲν VLB ‖ 8 θεόθεν conieci : θεότητα VRLB ‖ 11 κραταιοῦ VRB : κρατοὺς L ‖ 14 δὴ VLB : δὲ R ‖ 15 παντελῆ Zlatarsky : παντελῶς VRLB ‖ 20 παρήλλαξας correxi : παραλλάξας R : παραλλάξαν VLB ‖ 22 ἠγροικίσμεθα correxi : ἠγοικίσμεθα VRLB ‖ 23 σὴν correxit Lamius : γῆν VRLB ‖ 25 κατεμολύναμεν RLB (B deinde correxit in κατεμολύνημεν) : κατεμολύνημεν V ‖ 30 αὐθέντην V : αὐθέντη LB : αὐθέντα R ‖ εὐεργέτην RLB : εὐεργέτης V ‖ 31 ἐπιγραφοίμεθα correxi : ἐπιγραφόμεθα VRLB ‖ 33 σκαιοὶ correxi : σκαιῶν VRLB ‖ ὑμετέρᾳ correxit Lamius : ἡμετέρα VRLB ‖ 35 ὅπως LB : πῶς VR

Κομνηνοῦ· ὀνειδείας γὰρ μικρόν τι καὶ τὸλμης ἔχεται· ἀλλὰ μὲν οὖν, οὐκ ἔστιν ἐπιθεῖναι τῇ πληγῇ μάλαγμα. Ἔτι καὶ μάλα ῥᾷον ἦ πλήξαντι οὐράνιον τὸ μάλαγμα, στίξαντι ὑπογεγραμμένον, τῇ σεβαστῇ σου χειρὶ διοριζόμενον, τῷ ἐκπροσώπου ὄντι, πάσης ἐπηρείας καὶ δουλείας, τῷ πραιτωρίῳ ἀνηκούσης, περὶ τοῦ τῶν λαϊκῶν ἀφεῖναι τοὺς ἱερεῖς, ἀντιστρέψαι δὲ καὶ εἴτι ἀπὸ ἱερέων ἦ ... κληρικοὺς ἢ ἑτέρους τινὰς ἀφείλετο. Δεῖ γάρ με παθεῖν τὴν καλὴν ἀντιστροφήν, μᾶλλον δὲ προσταχθεῖσαν ἐκ προσώπου διὰ τῆς μεγάλης ἀντιλήψεως τοῦ αὐθέντου μου, ἵνα εἴ τινες τῶν λεγομένων μεσάζειν ἱερεῖς ἔχουσιν εἰς οἰκείας ὑπηρεσίας καταχρώμενοι, μηκέτι ταύτην τὴν τυραννίδα κατὰ τῶν ἀρχιεπισκόπων ὑποκειμένων ἔχωσιν. Οὗτοι γὰρ δὴ καὶ τὸν κοινὸν λαὸν ἀπεσόβησαν, ἐγκαλέσαι τῷ αὐθέντῃ μου, διὰ τοὺς ἱερεῖς, οἷα δὲ [f. δὴ] θέλοντες τούτους αὐτοὶ καρπίζεσθαι, καὶ τὸ τῆς Ἐκκλησίας προνόμιον διὰ τὰ σφῶν αὐτῶν κέρδη θραύοντες. Ὁ δὲ πρῶτος ἡμῶν ἀρχιερεὺς Ἰησοῦς

*Κομνηνοῦ — **ὀνειδίσω** γὰρ μικρὸν **εἰ** καὶ τόλμης ἔχεται, ἀλλὰ **μέλλειν** οὐκ ἔστιν —. Ἐπιθεῖναι τῇ πληγῇ μάλαγμά **ἐστι** καὶ μάλα ῥᾷον ἦ **πλῆξαι Τί οὖν** τὸ μάλαγμα; **πιττάκιον** ὑπογεγραμμένον τῇ σεβαστῇ σου χειρί, διοριζόμενον τῷ **ἐκπροσωποῦντι** πάσης ἐπηρείας καὶ δουλείας τῷ πραιτωρίῳ ἀνηκούσης **περὶ τῶν** λαϊκῶν ἀφεῖναι τοὺς ἱερεῖς, ἀντιστρέψαι δὲ καὶ εἴ τι ἀπὸ ἱερέων ἦ **λόγῳ ἀερικοῦ** ἢ **ὀτρωτζίνας** ἀφείλετο. Δεῖ γάρ με παθεῖν τὴν καλὴν ἀντιστροφήν, μᾶλλον δὲ **προσταχθῆναι** ἐκ προσώπου διὰ τῆς μεγάλης ἀντιλήψεως τοῦ αὐθέντου μου, ἵνα, εἴ τινες τῶν λεγομένων μεσάζειν ἱερεῖς ἔχουσιν εἰς οἰκείας ὑπηρεσίας **αὐτοῖς** καταχρώμενοι, μηκέτι ταύτην τὴν τυραννίδα κατὰ τῶν **ἀρχιεπισκόπῳ** ὑποκειμένων ἔχωσιν. Οὗτοι γὰρ δὴ καὶ τὸν κοινὸν λαὸν **ἀνεσόβησαν** ἐγκαλέσαι τῷ αὐθέντῃ μου, διὰ τοὺς ἱερεῖς, οἷα **δὴ** θέλοντες τούτους αὐτοὶ καρπίζεσθαι, καὶ τὸ τῆς ἐκκλησίας προνόμιον διὰ τὰ σφῶν αὐτῶν κέρδη θραύοντες. Ὁ δὲ πρῶτος ἡμῶν ἀρχιερεὺς **Ἰησοῦς***

40 *μέλλειν* conieci : *μένειν* VRLB ‖ 42 *πλῆξαι* correxi : *πλῆξαν* VRLB ‖ 43 *πιττάκιον* correxi : *πιττάκι* R : *τίττακι* V : *στίττατι* LB (B deinde correxit in *τιττάκι*) ‖ 51 *λόγῳ* conieci : in codicibus legitur ⟨illegible⟩ | *ἀερικοῦ* VRB : *ἀερικοὺς* L | *ὀτρωτζίνας* RLB (codices spiritum asperum habent) : *ὠτροτζίνας* V ‖ 54 *προσταχθῆναι* correxi : *προσταχθέντα* τ *δ* VR : *προσταχθεν* τ *δ* B : *πρὸσταχθε* τ *ἡ* L ‖ 56 *αὐθέντου* VRB : *αὐθέντη* L ‖ 58 *οἰκείας* VRB : *οἰκίας* L | *αὐτοῖς* VRB : *αὐταῖς* L ‖ 63 *ἀνεσόβησαν* VR : *ἀπεσόβησαν* LB ‖ 65 *δὴ* proposuit Lamius : *δὲ* VRLB

ὁ Χριστὸς τηροίη τὸν πανσέβαστόν μου αὐθεντην ἐν πάσῃ εὐεξίᾳ, ὅση σώματος, ὅση πνεύματος, οὗ καὶ μικρὰν εὐλογίαν τήν αὐτὴν καὶ τελείαν ἀριθμῷ μὴ ἀπαξιώσῃς δέξασθαι, ἰχθύας ταρίχους εκατόν.

Χριστὸς τηροίη τὸν πανσέβαστόν μου αὐθέντην ἐν πάσῃ εὐεξίᾳ, ὅση σώματος, ὅση πνεύματος, οὗ καὶ μικρὰν εὐλογίαν τὴν αὐτὴν καὶ τελεία. ἀριθμῷ μὴ ἀπαξιώσῃς δέξασθαι, ἰχθύας ταρίχους ἑκατόν.

76 ταρίχους VR : ταρίχου LB

Nous donnons ci-après un essai de traduction française faite sur le texte restitué et par conséquent s'éloignant notablement des traductions latine (1) et bulgare (2) publiées jusqu'ici et qui, elles, étaient basées sur le texte traditionnel.

Au Sébaste Jean, fils du Sébastocrator.

Il faut, mon très auguste Prince et Protecteur, que les bienfaits accordés par les hommes divins ne laissent place à aucun regret, tout comme les bienfaits de Dieu. Puisque donc la grandeur de ton commandement vient de Dieu, et qu'elle nous a confirmé la faveur qui avait autrefois été faite à l'Église par l'Empereur couronné de Dieu et puissant, et pour ainsi dire, par le Dieu de l'univers — je veux parler de l'exemption complète dont jouissaient les prêtres de Pologa, qui étaient seulement soumis à l'impôt foncier et dispensés de toutes les autres charges — pourquoi as-tu modifié une telle faveur, mon saint Prince et Protecteur ? Si nous avons commis quelque maladresse contre ta gloire, et si nous avons souillé par ignorance le bien qui a été fait, même dans ce cas, il ne faut pas abolir la faveur faite à la

(1) La traduction latine de cette lettre, imprimée dans la *Patrologie grecque*, t. CXXVI, col. 515 D - 518 C, est due à Giovanni LAMI.

(2) Sur la traduction bulgare du Métropolite SYMÉON que nous avons citée plus haut (p.254, n. 1), cf. notre compte rendu dans *Byzantion*, t. XI (1936), p. 770-771.

maison de Dieu : car l'Église est appelée maison de Dieu et considérée comme telle. D'ailleurs, puisque nous t'appelons du nom de Maître et de Bienfaiteur, serions-nous fous au point de nous montrer ingrats et maladroits envers ta bonté. Tu vois combien facilement le sigillion *du très auguste Comnène a été détruit par Comnène lui-même! — en effet, je me laisserai aller à faire quelque reproche, même si cela dénote de l'audace : mais il ne m'est plus possible de tarder. — Placer sur la blessure un émollient est beaucoup plus facile que frapper. Quel est donc le remède? un* pittakion *signé de ton auguste main et prescrivant à ton suppléant* (1) *d'exempter les prêtres de toutes charges et corvées afférentes à l'administration et concernant les laïcs, et de restituer aux prêtres toute chose qui leur aurait été enlevée à titre d'amende* (2) *ou d'*otročina (3). *Il faut que je reçoive cette belle restitution et qu'elle soit ordonnée par mon Protecteur et mon Prince à son suppléant, afin que, si quelques-uns de ceux que l'on appelle « médiateurs » ont à leur service personnel des prêtres et en abusent, ils ne puissent plus exercer cette tyrannie sur ceux qui dépendent de l'archevêque. Car ils ont détourné le commun peuple d'en appeler à mon Prince parce qu'ils veulent tirer eux-mêmes profit des prêtres, et déchirer, dans leur intérêt propre, le privilège de l'Eglise. Puisse notre premier pontife Jésus-Christ conserver mon très auguste Maître en bonnes dispositions, tant de corps que d'esprit. Ne dédaigne pas d'accepter de Lui comme petite eulogie au nombre parfait, cent poissons fumés.*

***

Cette épître où Théophylacte, après avoir fait, avec une prudence ecclésiastique, allusion à certains torts qu'il a

(1) Sur l'*ἐκ προσώπου*, cf. M. Mitard dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XII (1903), p. 592-594.

(2) Sur l'*ἀεριχόν*, cf. F. Dölger dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXX (1929-1930), p. 450-457.

(3) Ce mot, qui est un *hapax*, est un emprunt au slave (cf. v. sl. *otrokŭ* « enfant, serf », *otročina* « enfance ») et semble désigner une taxe sur les douloparèques ainsi que nous essayons de le montrer par ailleurs dans notre article *Trois mots slaves dans les Lettres de Théophylacte de Bulgarie* dans *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves*, t. VI, 1938 (= *Mélanges Émile Boisacq***).

pu avoir envers Jean Comnène, demande que les moines de Pologa ne soient soumis qu'à l'impôt foncier et soient exemptés de toutes les autres charges, est restée sans succès. Nous le savons par un fragment qui dans tous les *codices* et dans les éditions fait à tort partie d'une *Lettre* adressée à Taronitopoulos (*XIII* Lamius,col 524 C - 525 D) où il n'a absolument rien à faire : c'est pourquoi nous le détachons de cette lettre et nous le considérons comme la fin d'une autre épître, dont le début est perdu, et dont le destinaire était également Jean Comnène. C'est donc en tant que fragment d'une nouvelle lettre de Théophylacte que nous le transcrivons ci-après (col. 525 C-D).

. . . . . <***Τῷ σεβαστῷ κυρῷ***
. . . . . ***Ἰωάννῃ, τῷ υἱῷ τοῦ***
. . . . . ***σεβαστοκράτορος.***>

. . . . . .
. . . . . .

Οἱ δ' ἐν τῷ πολιχνίῳ ἱερεῖς, οὐδεμιᾶς ἀδείας ἤ, ἀνέσεως ἔτυχον, κἂν σύ, ὁ αὐθέντης μου, γράψας ἡμῖν διὰ σεβαστοῦ σου πιττακίου πρὸς τὸν ἐκ προσώπου γενομένου, ἄνεσιν αὐτοῖς δέδωκας. Καὶ εἰς παραμονὰς γὰρ ἕλκονται, καὶ εἰς ψωμοζήμιον · καὶ ταῦτα τοῦ χρυσοβούλου κελεύσαντος ὑπερτέρους εἶναι καὶ ῥυπαριῶν λειτουργούς τε καὶ ψωμοζημιῶν. Ἐγὼ μὲν ὅπερ δίκαιον εἶχον καὶ ἔχω ἐνήνεγκα τῷ αὐθέντῃ μου · εἰ δέ τινες τῇ σῇ χρηστότητι ἐμποδίζουσι, γνῶθι τούτους ἐχθροὺς εἶναι τοῦ ἀγαθοῦ, κω-

Οἱ δ' ἐν τῷ ***Πολόγῳ*** *ἱερεῖς, οὐδεμιᾶς ἀδείας ἤ* ***ἀνεσίας*** *ἔτυχον, κἂν σύ, ὁ αὐθέντης μου, γράψας ἡμῖν διὰ σεβαστοῦ σου πιττακίου πρὸς τὸν ἐκ προσώπου γενομένου, ἄνεσιν αὐτοῖς δέδωκας. Καὶ εἰς παραμονὰς γὰρ ἕλκονται καὶ εἰς* ***ψωμοζημίας,*** *καὶ ταῦτα τοῦ χρυσοβούλου κελεύσαντος ὑπερτέρους* ***αὐτοὺς*** *εἶναι καὶ* ***ῥυπαρῶν λειτουργημάτων*** *καὶ ψωμοζημιῶν. Ἐγὼ μὲν ὅπερ δίκαιον εἶχον καὶ ἔχω* ***ἀνήνεγκα*** *τῷ αὐθέντῃ μου · εἰ δέ τινες τῇ σῇ χρηστότητι ἐμποδίζουσι, γνῶθι τούτους ἐχθροὺς εἶναι τοῦ ἀγαθοῦ, κω-*

1-3 Titulum restitui ‖ 4-5 Huius epistolae finis tantum seruatur ‖ 6 *Πολόγῳ* correxi : *πολιγίω* VRLB ‖ 9 *γράψας* correxit Lamius : *ἔγραψας* RLB : deest in V nam huius folii dimidium forfice resectum est ‖ 13 *ψωμοζημίας* LB : *ψωμοζητείας* R : similiter deest in V

λύοντας καὶ τὴν καθαράν σου ψυχὴν ἀποδιδόναι τὰ τοῦ θεοῦ τῷ θεῷ, ὃν ἐν πᾶσι σύμμαχον ἔχων, μὴ οὕτως τοὺς αὐτῷ ἱερωμένους ἐάσῃς τῷ κοινῷ λαῷ συνάγεσθαι· καί γε αὐτὸν φυλάττοι ἐν πολεμικοῖς καιροῖς καὶ εἰρηνικοῖς, πρὸς αὐτὸν εἰρηνεύοντα.

λύοντας καὶ τὴν καθαράν σου ψυχὴν ἀποδιδόναι τὰ τοῦ θεοῦ τῷ θεῷ, ὃν ἐν πᾶσι σύμμαχον ἔχων, μὴ οὕτως τοὺς αὐτῷ ἱερωμένους ἐάσῃς τῷ κοινῷ λαῷ **συνυπάγεσθαι**· καί **σε αὐτὸς** φυλάττοι ἐν πολεμικοῖς καιροῖς καὶ εἰρηνικοῖς πρὸς **αὐτὸν** εἰρηνεύοντα.

26 οὕτως VRB : οὔπως L ‖ 28 σε V : σοι R : γε LB | αὐτὸς LB : αὐτὸν VR ‖ 29 φυλάττοι VLB : φυλάττει R

<*Au Sébaste Jean, fils du Sébastocrator*>.

. . . . . .

. . . . . .

Les prêtres de Pologa n'ont obtenu aucune remise et aucune exemption d'impôt, bien que toi, mon Prince, étant intervenu en notre faveur par ton auguste pittakion *auprès de ton suppléant, tu nous aies accordé l'exemption. Et par conséquent, ils sont forcés de faire la garde* (1) *et de se soumettre aux réquisitions de pain* (2), *et cela, bien qu'un chrysobulle ait ordonné qu'ils soient exemptés des corvées sordides et des fournitures de pain. Pour moi, ce que je considérais comme juste, et que je considère encore comme tel, je l'ai exposé à mon Prince. Si certains font obstale à ta bonté, sache que ce sont des ennemis du bien, qui empêchent ton âme pure de donner à Dieu ce qui est à Dieu. L'ayant comme allié en toutes choses, ne permets pas que ceux qui Lui sont consacrés soient confondus avec le commun peuple. Puisse-t-Il te garder en paix avec Lui aussi bien en temps de guerre qu'en temps de paix!*

(1) Sur le sens de *παραμοναί*, cf. D. A. Xanalatos, *Beiträge zur Wirtschafts- und Socialgeschichte Makedoniens im Mittelalter, hauptsächlich auf Grund der Briefe des Erzbischofs Theophylaktos von Archida* (Munich, 1937), p. 50-51.

(2) Pour la *ψωμοζημία*, cf. *ibid.*, p. 49-50.

***

On voit par les exemples cités plus haut combien les éditions reproduites par Migne sont en certains cas sujettes à caution et quel texte insuffisant elles peuvent offrir au philologue et à l'historien. Le nombre de fautes de toute espèce qui y pullulent est parfois effarant malgré la bonne volonté de l'éditeur qui, pour répondre à ceux qui lui en faisaient reproche — car déjà de son temps, Migne avait ses censeurs —, avait fait imprimer en tête de certains volumes de sa *Patrologie* un *Avis important* (non reproduit, il est vrai, au début du tome CXXVI) où il déclarait avec candeur : « Quant à la correction, il est de fait qu'elle n'a jamais été portée si loin dans aucune édition ancienne ou contemporaine. Et comment en serait-il autrement, après toutes les peines et toutes les dépenses que nous subissons pour arriver à purger nos épreuves de toutes fautes? » Et plus loin, n'avait-il pas l'imprudence de promettre « une prime de 25 centimes par chaque faute qu'ils (les bons latinistes et les bons hellénistes) découvriraient dans n'importe lequel de ses volumes, surtout dans les grecs ».

Vingt-cinq centimes-or la coquille? Mais c'est une petite fortune que les *Lettres de Théophylacte*.....

Bruxelles. Alice LEROY-MOLINGHEN.

THE SPALI OF JORDANIS AND THE SPORI OF PROCOPIUS

I

Plinius in his *Naturalis Historia* (VI, 22) mentions the Spalaei as a people living in the region of the river Tanais (the present day Don in South Russia). This is undoubtedly the same people which is referred to by Jordanis as Spali. Jordanis describes a clash between the Goths and the Spali, *ca.* 170 A. D. According to Jordanis, when the Goths, during their drive from the lower Visla basin to South Russia, were crossing the bridge over a big river (presumably the Dnieper in the vicinity of the future city of Kiev) it fell down and the Goths who had already been over the river were cut off from those who remained on this side. The vanguard of the Goths continued their march without waiting for their rearguard. It was then that they attacked the Spali and defeated them, after which they reached « the extreme part of Scythia » near the Pontus (Getica 28) (1).

Confronting the somewhat confusing evidence of Jordanis with that of Plinius we may locate the Spali somewhere between the course of the Middle Dnieper River and the Don River (2). It is perhaps possible to make their location more precise by placing the Spali in the region of the Oskol River, a tributary of the Donets River.

According to the accepted theory, it is from the name of Spali that the Slavonic word *spolin* or *ispolin* has been derived (3). Because of this we may conjecture the existence of

(1) MOMMSEN's edition of Jordanis in *Monumenta Germaniae, Historica*, AA, V, (Berlin, 1882) is quoted throughout.

(2) See L. SCHMIDT, *Die Ostgermanen* (München, 1934) p. 199.

(3) E. BERNEKER, *Slavisches etymologisches Wörterbuch*, I (Heidelberg, 1908-1913), p. 434.

« Spoli » as another form of the name « Spali ». Probably the accent was on the last syllable (like in « Oskol ») which would explain the possibility of the replacement of *o* by *a* or vice versa. Now, we have frequent cases in Slavic phonology for the dissimilation of *p* to *k*, as for example, *kapradi* and *papradi* (« Farnkraut ») in Bulgarian, *křesný* for *přesny* (« ungesäuert ») in Moravian, *okwity* for *obfity* (from *opwity*, « plentiful ») in Polish, etc. (1).

Taking this into consideration I wonder whether the name of the river Oskol might not be derived from the name of Spoli (2). If so, it is in the Oskol basin that we have to locate the Spali of Jordanis.

II.

We now have to turn to the Spori of Procopius. He mentions them when discussing the origins of the Slavs. « In fact, the Sclaveni and Antae actually had a single name in the remote past ; for they were both called Spori in olden times because, I suppose, living apart one man from another, they inhabit their country in a sporadic fashion » (3).

Where did Procopius get the name « Spori » from? Lubor Niederle has suggested that *Σπόροι* may be considered as an abbreviation from *Βόσποροι* (4). It is apparent, however, that Procopius himself considered *Σπόροι* as a full name since he took some pains to explain the meaning of it. His explanation does not seem valid, but it is still characteristic in itself.

(1) W. Vondrak, *Vergleichende Slavische Grammatik*, I (Göttingen, 1924), pp. 376, 381.

(2) I am indebted to Mr. Jacob Bromberg for calling my attention to the possibility of a connection between the names « Spali » and « Oskol ».

(3) Procopius, *History of the Wars*, VII, 14, 29. The English translation as quoted above is by H. B. Dewing in the *Loeb Classical Library* edition of Procopius. The Greek original runs as follows : *καὶ μὴν καὶ ὄνομα Σκλαβηνοῖς τε καὶ Ἄνταις ἐν τὸ ἀνέκαθεν ἦν · Σπόρους γὰρ τὸ παλαιὸν ἀμφοτέρους ἐκάλουν, ὅτι δὴ σποράδην, οἶμαι, διεσκηνημένοι τὴν χώραν οἰκοῦσι.*

(4) L. Niederle, *Ueber die Σπόροι des Prokopios*, in *Archiv für Slavische Philologie*, XXIII (1901), pp. 130 ff.

In my opinion, the Spori of Procopius might be identified as the Spoli, or Spali, of Jordanis. Since Procopius considered the name of Spori to be applied to the forefathers of the Slavs, it is likely that is was from the Slavs that Procopius, informants have heard the name. Now, we have frequent cases in Slavic phonology for the interchange of *l* and *r*, as, for example, *lycar* for *rycar* (knight) or *lebro* for *rebro* (rib) in Ukrainian, *mularz* for *murarz* (mason) in Polish, *kolidor* for *koridor* (corridor) in Russian (dialectical) (1).

On that ground we may admit the possibility of the intermutation of Spoli and Spori. It seems, moreover, that the Spori of Procopius can easily be located in the same region as the Spoli (Spali) of Jordanis. According to Procopius, the Spori were the forefathers of the Sclaveni and Antae. On the other hand, according to the same Procopius, the larger part of the Antae had their abode northwest from the Sea of Azov. It is in the Donets basin, then, that we have to locate « the countless tribes of the Antae » (ἔθνη τὰ Ἀντῶν ἄμετρα) (2).

III

If we recognize the identification Spori = Spoli (Spali) as valid, the question of the role played by the Spoli in the Slavic background seems to be worth investigating.

I am not ready to suggest that the Spoli might have been Slavs. There is no direct evidence for it. But it seems possible to me that the Slavs, or to be more precise, the Antae, were in some remote period connected with or dominated by the Spoli. In such case there would be nothing against a surmise that Procopius' informant might have mentioned the Spoli when discussing the background of the Antae.

The wole problem is even more involved because, in my opinion, the Antae themselbes were not a purely Slavic people. I consider the Antae of both Jordanis and Procopius a Slavic tribe dominated by a Sarmatian clan. The Antae may be identified as the *As* (the *Iasy* of the Russian

(1) VONDRAK, *op. cit.*, p. 410.
(2) PROCOPIUS, *History of the Wars*, VIII, 4, 9.

chronicles) and the latter were one of the Alani tribes (1). When suggesting the probability of some connection between the Spoli and the Antae it would not be amiss to mention the fact that names of both the Spoli and the Antae became eventually used for « Giants » in Slavic and German parlance and epic, respectively. We have seen that the Slavic word *ispolin* (Giant) is supposed to be derived from the name of the Spoli (2). As to the identification of the Antae a « Giants » in the German epic we find traces of it in the Anglo-Saxon epic of the seventh or eight century, the Beowulf. Both an « Antic Helmet » *entiscne helm*, (Beow. 2979) and a sword being « an old work of the Antae » (*enta aergeweorc*, 1679) are mentioned in the Beowulf (3).

It is characteristic enough that on other occasions, instead of the sword of the Antae, the « sword of the Giants » (e. g. « old sword of the giants, *ealdsweord eotonisc*, Beow. 2979) is referred to. It has been suggested that *enta* (Antae in Beowulf is a mere methatesis from *etna* (Giants). We have to bear in mind, however, that in the German-Scandinavian epics, giants are usually not supposed to fight with swords (4). That fact that in Beowulf the giants are portrayed as using swords is apparently the result of applying the characteristic faetures of the Antae to the giants. The reference to the Antic swords in Beowulf would be even better appreciated if we take into consideration that the Alani were well known for their skill in forging weapons (5) and the Antae, in my opinion at least, were one of the Alani clans (6).

New Haven. G. VERNADSKIJ.

(1) See for detailed argumentation my forthcoming article *On the Origins of the Antae*, in the *Journal of the American Oriental Society*.

(2) Cf. the Czech *obr* (Giant) which has been derived from the name of the Avari. MIKLOSICH, *op. cit.*, p. 219.

(3) W. J. SEDGEFIELD's edition of *Beowulf* (Manchester, 1913) is quoted.

(4) See A. OLRIK, *Ragnarök*, (Berlin and Leipzig, 1922), 496 ff. As to Olrik's identification of the Antae (Anti) as Circassians, I cann accept the validity of it.

(5) TOMASCHEK, *Alani*, in *Pauly-Wissowa Real-Encyclopdäie d. class. Alt.*, I (1894), Sp. 1284.

(6) [Cf., sur les Antes, l'excellent article de N. ŽUPANIĆ, *Der Anten Ursprung und Name*, dans les *Actes du IIIe Congrès international d'Etudes byzantines*, Athènes 1932, p. 331-339. N. d. l. R.]

L'HABITAT « PRIMITIF » DES MAGYARS ET LES ΣΑΒΑΡΤΟΙΑΣΦΑΛΟΙ

L'important article de M. Vernadskij (1) m'invite à préciser mon opinion sur les premiers temps de l'histoire des Magyars, d'autant plus que M. Vernadskij me permet de résoudre une des questions les plus obscures et les plus controversées, relatives à l'habitat de ce peuple avant la *Landnahme*.

Je résume tout d'abord les conclusions auxquelles je suis arrivé après un examen de toutes les sources, conclusions qui ont été brièvement exposées dans un récent article de la *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* (2).

Rien ne nous autorise à dire, comme on le fait trop souvent, que les Magyars, avant la *Landnahme* de la fin du IXe siècle, résidaient « depuis peu d'années » dans la région des cinq fleuves, Dnieper, Bug, Dniester, Pruth et Sereth ; et qu'avant de s'installer dans cette région, la future Patzinakie, d'où ils devaient partir pour la conquête de leur royaume définitif, ils habitaient entre le Don et le Kouban. Cette double affirmation est une grave erreur historique, qui repose sur deux fausses lectures, l'une faite traditionnellement dans un texte grec, où on lit *trois ans* au lieu de *trois cents ans*(3), et l'autre commise dans un texte oriental, où l'on veut reconnaître le nom du Kouban, alors qu'il s'agit, à toute évidence, du Danube.

(1) Voir *supra* p. 263-266.

(2) Band 91 (1937), Heft 3, pp. 630-641.

(3) Cf. mon article de la *Z.D.M.G.*, 91 (1937), p. 636, note 1. Dans le *De administrando Imperio*, p. 168 (Bonn), on lit τρεῖς ἐνιαυτούς : corruption évidente pour τ', τριακοσίους. Cf. un cas analogue, p. 177 (Bonn), ligne 20, où on lit τά, tandis que la bonne leçon est τ' (dans le *Parallelbericht* du Continuateur de Théophane, p. 122 sqq., Bonn).

Commençons par démontrer la fausseté de cette seconde lecture, l'un des plus mauvais tours que la philologie ait jamais joués à l'histoire.

La source orientale qui nous décrit les Magyars *avant la Landnahme*, et que l'on trouve plus ou moins déformée dans Ibn Rusta, al-Bakrī, Gardīzī et le *Ḥudūd al-ʿĀlam*, caractérise et localise le pays magyar par la mention des deux grands fleuves qui l'arrosent. « Leur pays, dit Gardīzī, est adjacent à la mer de Roum (c'est-à-dire, le Pont Euxin), vers laquelle coulent deux grands fleuves »... Et il ajoute, un peu plus loin : « Des deux fleuves précités, l'un s'appelle *Atel* et l'autre *Dūbā* ». L'Atel est certainement le Don, et je pense que tout le monde est d'accord là-dessus. Quant à l'autre, le Duba, il est évident qu'il faut lire ce mot Dūnā : il n'y a qu'un point à changer. C'était l'avis de Barthold. J'espère qu'il n'y aura plus jamais de contestation à ce propos.

Le géographe veut nous dire que le pays des Magyars, riverain de la Mer Noire, est traversé par deux fleuves principaux, qui sont le Don et le Danube. L'habitat décrit est donc tout simplement le pays appelé autrement, par le Porphyrogénète, Atelkouzou, c'est-à-dire, le pays du Don ou encore le pays des fleuves, ou « le pays des cinq fleuves », Dnieper, Bug, Dniester, Pruth et Sereth, qui coulent en effet entre le Don et le Danube, ou enfin, Lebedia : car nous l'avons montré, la Lebedia, localisée par la mention du Χιγγυλούς, Ingul ou Inguletz, entre Dnieper et Bug, où l'on trouve la ville de Lebedin, se situe au cœur de ce même pays (1). Toutes ces déterminations : entre Don et Danube, Atelkouzou, région des cinq fleuves, Lebedia, sont équivalentes et désignent la même contrée. Tantôt, elle est indiquée par ses deux frontières fluviales extrêmes (Don et Danube) ; tantôt l'on a préféré énumérer les cinq rivières qui la traversent ; tantôt on lui donne son nom turc de « région des fleuves », tantôt on l'appelle du nom de son canton principal (Lebedia, pays de l'Ingul). On a eu le tort grave de s'imaginer que tous ces noms, ou quelques-uns d'entre eux, s'appliquaient

(1) Cf. mon article de la *Z.D.M.G.*, p. 636-637. Lebedin est assez proche des sources de l'Ingul et de l'Ingulec (Inguletz).

à des habitats successifs des Magyars, alors qu'ils proviennent de traditions différentes relatives à la même contrée, celle qu'occupèrent la Magyars avant la *Landnahme*, non pendant quelques années, mais pendant quelques siècles. Mais revenons aux sources orientales, et prouvons que la Dūbā-Dūnā est bien le Danube, et nullement le Kouban, lequel est hors de cause.

Gardīzī nous permettra de faire cette preuve, avec une absolue rigueur. Gardīzī parle de droite et de gauche, c'est-à-dire d'Est et d'Ouest. « Le fleuve qui coule à droite des Madjghari, dit-il, coule vers les Slaves et les terres des Khazars, et ce fleuve est le plus grand des deux ». Il s'agit naturellement du Don-Atel. Il résulte de cette première identification que le fleuve de gauche est bien le Danube, et non le Kouban. Mais nous avons un autre moyen de confirmer une chose qui va de soi. Voici ce que dit Gardīzī du fleuve « qui est à gauche » :

« (En ce qui concerne) le fleuve qui est à leur gauche (il faut dire) que dans la direction des Slaves il y a une tribu de Roum (dont les membres) sont tous chrétiens. On (les) appelle N.n.d.r. Ils sont plus nombreux, mais plus faibles que les Madjghari.

« Lorsque les Madjghari sont sur la rive du fleuve, ils voient les N.n.d.r. Au-dessus (ou : au-dessous) de ces derniers sur la rive du fleuve, il y a une grande montagne et une eau (en sourd) et coule sur son flanc. Derrière cette montagne, il y a une nation de chrétiens qu'on appelle M.rdât. Entre eux et les N.n.d.r, il y a une distance de dix journées ».

Avant d'aller plus loin, comparons le récit de Gardīzī avec celui du *Ḥudūd al-ʿĀlam*. Moins clair et moins logique, le *Ḥudūd al-ʿĀlam* déforme terriblement les noms propres et déplace vers l'Est les Magyars et leurs voisins. Cependant, il a, dans un cas, conservé une leçon primitive, excellente, et et qui éclaire tout : *M.rvāt* pour *M.rdāt* : les Moraves ou les Moravies. Les Moraves habitaient, en effet — avant la *Landnahme* — derrière une montagne, les Carpathes.

Mais que sont les N.n.d.r ou N.ndrîn, que le *Ḥudūd* appelle Vn.nd.r ? Est-ce encore le *Ḥudūd* qui nous a conservé, ici, la bonne leçon, ou est-ce la meilleure source, Gardīzī ? On ne s'est point, jusqu'ici posé la question, parce que la forme

N.n.d.r paraissait mieux garantie que l'autre. Mas'ūdī, en effet, parle de *V.l.nd.r*, et la version firkovičienne de la lettre du roi khazar Joseph prétend que les Khazares, pour occuper leur royaume, durent refouler jusqu'au Danube les anciens possesseurs de la contrée, les *V.n.ntr*. Écartons d'abord ce dernier document, suspect à tant d'égards ; et réservons Mas'ûdi, qui entend par *V.l.nd.r* des choses très différentes : la ville d'Andrinople (Al-Andar), et une coalition de peuples turcs qui attaquèrent cette place. J'ai déjà dit brièvement mon avis sur le texte de Mas'ûdi (1). L'auteur, dans ce passage, est en pleine légende. Il déforme à plaisir et confond les noms et les faits historiques et géographiques, brouille la chronologie, « télescope » plusieurs sièges d'Andrinople, attribue aux Magyars les exploits des Bulgares de Syméon.... Il sera donc prudent de ne pas invoquer Mas'ûdī comme arbitre entre Gardīzī (Nandar) et le *Ḥudūd al-'Ālam* (Vanandar). Jusqu'à preuve du contraire, Gardīzī est certainement le meilleur témoin. Acceptons donc provisoirement Nandar, Nandarīn. Essayons de les identifier. Le peuple ou la population en question devra répondre à un signalement très complet.

1°) Ce sont des Byzantins (une tribu de Roum).

2°) Ces Byzantins habitent près du fleuve qui est la frontière de gauche ou occidentale des Magyars : le Danube.

3°) Ils sont plus nombreux que les Magyars.

4°) Ils sont plus faibles qu'eux et pauvres.

5°) Ils sont chrétiens.

6°) Ils habitent près d'une montagne (très probablement les Carpathes).

7°) De l'autre côté de cette montagne, leurs voisins sont les Mirvat ou Moraves (1).

8°) Ils s'appellent quelque chose comme Nandar-Nandarīn.

Si je découvre, non pas dans la légende, mais dans l'histoire

(1) *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, Band 91 (1937), p. 642 ; *Byzantion*, XII (1937), pp. 649 sqq. Cf. C. A. MACARTNEY, *Byz.-ngr. Jahrbücher*, VIII (1931), pp. 158-1970, et la note complémentaire qui suit notre article.

vraie, dans l'histoire byzantine du IXe siècle, une population dont on puisse affirmer ces huits caractères, transmis par les géographes persans, je pense, malgré l'attachement de certains, je veux dire de certains modernes, à certaines fables convenues, je pense qu'on me concédera universellement que j'ai identifié les Nandar ou Nandarīn.

Or, plusieurs historiens byzantins nous racontent l'aventure héroïque et touchante de ces 12.000 Chrétiens grecs (en partie Arméniens sans doute) que Kroum, khan des Bulgares, prit à Andrinople l'an 813, qu'il installa au-delà du Danube, et qui y demeurèrent jusqu'en l'an 836 ou 837. La plupart des sources sont indiquées par Zlatarski dans le t. I de son *Histoire des Bulgares* (1). Quel était le nombre exact de ces transplantés? Si nous n'envisageons que la population de la ville d'Andrinople, ils étaient 12.000 sans les femmes et les enfants, d'après Léon le Grammairien ; les chroniqueurs « synoptiques » rabaissent ce chiffre à 10.000, mais il est clair que 12.000 est la bonne leçon, comme de Muralt l'a fait remarquer dans son édition de Georges. Seulement, la population transplantée a dû être bien plus considérable, comme paraît l'avoir déjà deviné Zlatarski dans la note 6 de la page 276 (*op. cit*). Car Kroum avait pris beaucoup d'autres villes dont la plupart n'avaient pas été abandonnées par leurs habitants. Les noms de ces villes se lisent sur des inscriptions triomphales, sur des colonnes du palais des khans, et aussi sur l'inscription de Hambarli que nous avons publiée et commentée (2). Ce sont outre Sardique prise en 809, Devel-

(1) ZLATARSKI, t. I, 1, pp. 277-278 et pp. 339-341 ; SCRIPTOR INCERTUS, pp. 344, l. 4, 345, l. 23 ; LÉON GRAM., éd Bonn, p. 223, l. 12 ; THÉOPHANE CONT., *ib.*, p. 216, l. 16, sqq. ; THÉOPHYLACTE DE BULGARIE et MIGNE, *Patrologia gr.*, t. 126, p. 192 ; SYMÉON LOGOTHÈTE chez GEORGES HAMARTOLOS, éd. de Bonn, p.681.Cfr. pp.724 et 725.— Mais j'ai moi-même complété cette liste dans mon travail intitulé *Les sources épigraphiques de l'histoire bulgare*, *Byzantion*, IX (1934), pp. 764 sqq., en signalant une importante notice du *Synaxaire de Constantinople* (au 22 janvier).

(2) *Byzantion*, IX (1934), pp. 748 749, pp. 757-758. Un passage de THÉOPHANE, éd. De Boor, p. 476 confirme les témoignages épigraphiques, et cite des noms qui manquent dans les documents bulgares.

tos prise en 812, Nicée de Thrace en juin 812, Anchialos, Sozopolis et d'autres places encore. Il y eut aussi une opération importante, entreprise en 813-814 contre Arcadiopolis, où 50.000 prisonniers furent faits (1). Le texte « découvert » par nous du *Synaxaire* dit que les martyrs Manuel, Georges, Marin, Pierre, Jean, Gabriel, Sionios venaient *ἐκ διαφόρων ἐπαρχιῶν καὶ τόπων*, mais qu'ils furent pris à Andrinople ; il mentionne Léon, évêque de Nicée de Thrace, Georges, évêque de Develtos, Pierre, évêque (de quel diocèse ?). On le voit, ce ne sont pas seulement les Andrinopolitains proprement dits qui subirent cette captivité de Babylone. Il n'est pas étonnant que le *Synaxaire* donne un chiffre de captifs bien plus élevé que celui des Chroniqueurs : 40.000 personnes. Je disais dans mon article cité de 1934 (2) : « Aucun historien moderne n'a fait état de ce chiffre de 40.000 prisonniers, faute d'avoir connu le nouveau texte ». La chose prend un intérêt nouveau et même passionnant, dans le cadre de ces nouvelles recherches. On devine en effet que les Nandarîn, pour nous, sont les Thraco-Macédoniens de la captivité, comprenant surtout des citoyens d'Andrinople. Cette colonie involontaire de la Bulgarie septentrionale fut installée *au delà du Danube* d'après le *Scriptor Incertus* (p. 345, l. 23) : *μετοικίσας αὐτοὺς εἰς Βουλγαρίαν ἐκεῖθεν τοῦ Ἴστρου ποταμοῦ*. Seul Georges Hamartolos dit plus vaguement (éd. de Bonn, p. 681, l. 1) : *κατεσκήνωσεν ἐν τῷ Δανουβίῳ ποταμῷ* tandis que le même, p. 724, l. 22, a l'air de localiser les transplantés, d'après le texte imprimé à Bonn, *en deçà* du Danube (*μέχρι τοῦ Δανουβίου*). Mais le ms. de Paris 854 donne partout, conformément à la localisation du *Scriptor Incertus* : *πέραν τοῦ Δανουβίου*, ce que confirme le texte du Logothète slave (*po onoi straně Dunava*) (3). Aussi M. Zlatarski,

(1) Scriptor Incertus, p. 346, l. 15 ; Syméon Magister, p. 615, l. 4.

(2) *Byzantion* IX (1934), p. 766, note 1.

(3) V. Zlatarski, *op. cit.*, p. 277, note 5 et le même, *Izvěstija za Bŭlgarite*, p. 31. Les chroniqueurs plus tardifs disent avec moins de précision : *εἰς Βουλγαρίαν μετήγαγε*, Théophane Cont., p. 216, Cedrenus, p. 185, l. 2. Je note d'ailleurs que *μέχρι τοῦ Δανουβίου* signifie en réalité la même chose que *πέραν τοῦ Δ.* Cf. les expressions de Léon Magistros dans ses lettres 4 et 6, édition Sakkelion :

dit-il fort justement (p. 277) : « Ces prisonniers furent transportés avec leur famille et tous leurs biens meubles (*πᾶσαν τὴν ἀποσκευὴν αὐτῶν* d'après le *Scriptor Incertus*), et furent installés en masse par Kroum dans la Bulgarie transdanubienne.... donc dans la Bessarabie du Sud, entre le Sereth et le Dniester, en d'autres termes, sur la frontière Nord-Est de l'état bulgare (1) ».

On ne saurait exagérer l'importance de cette transplantation, à laquelle les historiens n'ont guère fait attention, et qui pourtant, d'après nous, explique, et explique seule, l'un des traits les plus curieux de la Bulgarie du IXe siècle, dont le grec était, comme on sait, la langue officielle. Il est évident que toutes les inscriptions dites proto-bulgares ont été gravées par des hommes de la captivité, dont un grand nombre se sont, au moins par opportunisme, ralliés temporairement à la cause de leur vainqueur. Avant de se slaviser, les Bulgares se sont partiellement hellénisés, sous l'influence des Macédoniens. On se rappellera que l'armée de Kroum était commandée en partie par des Grecs ou des Gréco-Arméniens de langue grecque, notamment ce Kordylès qui figure sur l'inscription de Hambarli.

Mais en 836-37, la plupart de ces Adrianites réussirent à s'échapper. Il s'agit des événements si bien racontés par M. Adontz dans un article publié ici même (2). L'empereur Théophile envoya pour les reprendre toute une flotte byzantine aux bouches du Danube. Je résume en quelques mots les faits. Le *κόμης* bulgare, devant la révolte des transplantés, appela à l'aide ses voisins les Magyars (nommés tour à tour par les sources Huns, Hongrois et Turcs). Les Adrianites, à cette époque, avaient si bien conscience de leur origine et de leur nom, que, marchant au combat contre les Magyars, ils invoquèrent leur patron Saint Adrien (3).

ἄχρι τοῦ ἀρνητικοῦ μορίου, μέχρι τοῦ ἀρνητικοῦ μορίου στίζων. Il s'agit de ponctuer *après* la négation.

(1) V. sur l'emplacement exact de la colonie macédonienne ou andrinopolitaine la note 1 de la page 278 de ZLATARSKI, *Histoire des Bulgares.*

(2) *Byzantion*, VIII (1933), pp. 478-483.

(3) ZLATARSKI, *op. cit.*, p. 340, GEORGES HAMARTOLOS, p. 818 Bonn : *ὁ θεὸς τοῦ ἁγίου Ἀδριανοῦ βοήθει ἡμῖν.*

Sans doute croyaient-ils que leur ville était la cité, non de l'empereur Adrien, mais de Saint Adrien.

Concluons : de 813 à 837, il y eut au Nord du Danube, en territoire bulgare, une population nombreuse, plus nombreuse que les Magyars (ceux-ci ne sont que 10.000 d'après Ibn Rusta, 20.000 d'après Gardīzī) et voisine des Magyars. Par conséquent, il y a accord parfait entre les sources grecques et les sources persanes. D'après les premières, en effet, cette population :

1°) est byzantine ;
2°) habite près du Danube, frontière occidentale des Magyars ;
3°) est plus nombreux que les Magyars ;
4°) est « faible » et pauvre, puisqu'il s'agit de malheureux captifs transplantés ;
5°) est chrétienne, cela va sans dire ;
6°) est voisine des Carpathes, et par conséquent
7°) des Moraves ;
8°) enfin, elle se réclame de St. Adrien et vient en majorité d'Andrinople.

Andrinople s'appelle couramment ἡ Ἀδριανοῦ (slave *Odrin*, turc *Edirné*). Les Nandarīn(1) sont les Adrianites ou Andrinopolitains. Il en résulte que les Magyars, vers 837, s'étendaient bien jusqu'au Danube, où ils étaient sans doute depuis fort longtemps (2). « Jusqu'au Danube » est naturellement une détermination approximative. M. Minorsky a justement fait observer « que par Duna on pourrait entendre une rivière comme le Pruth, car il y a des cas, chez les géographes arabes où, les affluents sont faussement pris pour la source du cours principal (3) ».

(1) Ils se disaient ἀπὸ τὴν Ἀ(ν)δριανοῦ.

(2) Toute l'histoire des raids magyars en Occident, avant la *Landnahme*, ne s'explique que dans notre théorie. Les textes relatifs à ces raids sont réunis, complètement je pense, par Ljudmil HAUPMTANN, *Uloga Velikomoravske Države u Slavensko-Njemačkoj borbi za Podunavlje*, *Rad* de l'Académie yougoslave, 243e kn., 1932, pp. 243 sqq..

(3) *Une nouvelle source persane sur Hongrois au Xe siècle*, dans la *Nouvelle Revue de Hongrie*, Avril 1937, p. 5 du tirage à part.

Notre identification est très importante pour la détermination de la source première du chapitre magyar de Gardīzī, d'Ibn Rusta du *Ḥudūd al-ʿĀlam*, etc..

Nous laisserons à M. Minorsky le soin de résoudre définitivement ce problème. Mais, puisque les Adrianites n'ont habité les marches danubiennes de la Bulgarie que de 813 à 836 ou 37, il est clair que le voyageur ou le géographe auquel est due cette mention a dû écrire dans la première moitié du IXe siècle. Nous est avis que tout cela vient d'un ouvrage perdu du géographe arabe Ibn Khordāḏbeh, lequel a largement utilisé les écrits perdus de Muslim ibn Abū Muslim al-Kharamī (Ǧaramī), prisonnier chez les Grecs, racheté en 845, et qui avait traité, entre autres, des contrées voisines de l'empire grec, notamment de la Bulgarie (1).

On ne s'étonnera pas que la notice sur les Adrianites-Nandarīn, vraie seulement pour les années 813 à 837, ait été conservée plus ou moins complètement par des compilateurs du Xe et du XIe siècle. Rien n'est banal comme ces anachronismes chez les géographes orientaux et autres. Même dans notre Occident et au XXe siècle, on peut être sûr que les manuels scolaires de géographie, les dictionnaires et les encyclopédies parleront longtemps encore de l'Autriche, état indépendant. D'autre part les Nandar ayant disparu dès 837, on comprend à merveille que leur nom même se soit altéré, qu'on les ait cherché où ils ne furent jamais, par exemple (*Ḥudūd al ʿĀlam*) entre les Magyars et les Khazares (2).

(1) A. A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes*, t. I, édition française, pp. 203-204.

(2) V. Minorsky, article cité, l. 7. On ne louera jamais assez la méthode impeccable de M. Minorsky, qui a montré comment le compilateur du Ḥudūd a-l'Ālam, » par une erreur essentielle, localisa les Madjgharī dans la région de la Bachkirie actuelle... «C'est ainsi que la montagne séparant les V.n.n.d.r. des Mirvāt, qui, à l'origine, correspond aux Carpathes, se trouva transportée au centre de la plaine russe ». Il n'est pas étonnant qu'ayant ainsi « dépaysé » les Nandarīn, les compilateurs soient hors d'état expliquer comment ils peuvent être Grecs et Chrétiens. Il suppriment le premier des deux caractères, le trait essentiel du signalement ! M. Minorsky a entrevu la vérité, mais, après avoir justement triomphé de M. Macartney et de tous les modernes qui « orientalisent » les Nandarîn, il s'est laissé séduire par l'identification (de Marquart dernière manière, *Ungarische Jahr-*

On avouera, au surplus que l'authenticité de la lettre du roi Joseph, déjà plus que douteuse, est frappée d'une suspicion nouvelle du fait que son auteur, probablement pour avoir usé d'une source corrompue dans le genre du *Ḥudūd al-ʿĀlam*, imagine que les V.n.n.t.r. étaient les anciens habitants.... de la Russie orientale, autrement dit de la Khazarie.

*
* *

Je terminerai cette note par une nouvelle identification en quelque sorte confirmative. Le Porphyrogénète affirme que les *Τοῦρκοι*, habitant la région entre Don et Danube depuis trois siècles, s'appelaient primitivement *Σαβαρτοιάσφαλοι*, nom qui n'est plus donné du temps de l'empereur qu'à une tribu orientale du même peuple, habitant du côté de la Perse. Dans le premier élément de ce nom composé, tout le monde, ou à peu près, a reconnu les Sabires. Je pense qu'on a raison. Quant au *τ*, ce serait d'après M. Németh (1), un suffixe hongrois diminutif (*-d*). On peut supposer aussi que le Porphyrogénète, en écrivant *Σαβαρτοι*, *Ἄσφαλοι*, a été influencé par le nom des Sarmates ou par celui de ses *Σεβόρτιοι*.

Quant aux *Asphaloi*, on ne savait littéralement à quel saint se vouer. M. Vernadskij nous fournit la solution rêvée. Les *Asphaloi* sont en effet un des éléments du peuple turco-magyar : car il impossible de ne pas les identifier avec les *Spali-Spori*, et surtout avec le peuple disparu dont le nom subsiste dans le slave *Ispolin* « géant ». Je crois aussi que MM. Bromberg et Vernadskij ont raison de les identifier avec le nom de l'Oskol, affluent du Donetz. Ainsi, le dernier mystère magyar deviendrait *luce clarior*, car, Ibn Rusta, Al-Bakrī et Gardīzī sont d'accord pour placer la première frontière des Magyars entre les Petchénègues et les *Aškal*. Expression gauchement abrégée, mais qui revient sans doute à dire ce que dit le Porphyrogénète, à

bücher de 1927) des V.n.n.d.r. avec les *Onoghundur* ou *Ônoğour*. Comme si ces gens étaient des *Rūm* !

(1) J. NÉMETH, *Sabires et Magyars, Magyar Nyelv*, 25 (1929), pp. 81-88 (en hongrois).

savoir que les Petchnénègues se trouvent entre les Magyars et la fraction du peuple qui a gardé le nom de *Σαβαρτοιάσφαλοι*. Depuis longtemps, nous avions aperçu l'identité des *Aškal* et des *Asphaloi*. M. Vernadskij nous apporte la confirmation la plus heureuse. Les géographes arabes et persans, en distinguant les *Aškal* des Magyars, rejoignent le témoignage du Porphyrogénète, lorsqu'il affirme, au ch. XXXVIII du *De administrando*, que les *Σαβαρτοιάσφαλοι* sont séparés de leurs frères les Magyars, par les Petchénègues.

Nous sommes persuadés que G. Moravcsik (1), le savant historien des Onogoures, n'aura aucune peine à intégrer, dans sa belle reconstitution historique, les quelques faits incontestables mis en lumière dans le présent article, dont voici la conclusion : les Hongrois sont la résultante d'une synthèse séculaire, élaborée du VIe au IXe siècle dans la vaste région qui va du Don au Danube, et dont les ingrédients sont diverses tribus turques et non turques, en partie comprises déjà dans l'empire des Huns, et parmi lesquelles les *Spori* ou *Spali* étaient assez importants pour avoir laissé leur nom, dans la mémoire des hommes, à la nation magyare toute entière, et à une race de géants fabuleux. En tout cas les *Ἄσφαλοι* sont les *Spali* et ceux-ci les *Ispolin* (2).

Bruxelles. Henri GRÉGOIRE.

Note complémentaire à la page 270

Un mot encore sur l'épisode des *Valandar* dans Mas'ūdi. Il faut décidément retenir des considérations de Marquart et de Macartney que toute cette histoire est une sorte d'épopée des peuples « turcs », où des événements d'époques diverses ont été confondus, avec

(1) Julius MORAVCSIK, *Zur Geschichte der Onoguren*, dans les *Ungarische Jahrbücher*, April 1930, Band X, pp. 53-90.

(2) Notre thèse principale est que les Magyars habitaient depuis trois siècles *au moins* la Russie du Sud-Ouest au moment de la *Landnahme*. Cette thèse est prouvée du moment qu'*Ἄσφαλοι*, ancien nom de ce peuple, désigne une tribu que Jordanès et Procope — et même déjà Pline — connaissent dans le même habitat.

attribution finale de diverses prouesses aux héros les plus récents. Les guerres bulgaro-byzantines n'étaient pas oubliées au moment où se cristallisa cette matière épique. « La puissance de l'empire bulgare sous le glorieux Syméon, ses guerres contre les Byzantins, ont laissé leurs traces chez Mas'ūdi », dit justement Marquart (*Streifzüge*, pp. 528-529) ; « mais toute cette gloire avait un peu pâli à cause de la décadence de l'empire bulgare sous Pierre, successeur de Syméon, et les exploits de Bulgares étaient attribués aux Magyars qui alors envahissaient l'Occident ». L'événement central est la seconde prise d'Andrinople, non en 917 comme le dit Macartney, mais en 923. Notre conjecture que le nom de cette ville se cache dans celui d'*Ardebil* (pour *Adrebil*, *Adrebūl*) est confirmé par une graphie tout à fait semblable de Jean d'Éphèse (cf. Marquart, *Streifzüge*, p. 482). Sous le règne de Maurice, les Avares et les Slaves envahissent l'empire romain et eussent pénétré jusqu'à Constantinople même « s'il n'y avait pas eu le grand fossé que l'empereur avait fait en dehors d'*Adrōpoliōs* ». Ici encore Marquart a refusé de reconnaître le nom d'Andrinople, sous le prétexte futile que le fossé est celui de Derkos. Mais l'auteur a très bien pu confondre celui-ci avec la grande σοῦδα au nord d'Andrinople, et d'ailleurs ce récit, comme l'autre, est évidemment romancé. Je reçois à l'instant la traduction latine de Brooks qui, sans hésiter, sans même mentionner la fantaisie de Marquart, interprète *Andrinople*. Il est fort remarquable qu'il y a chez le chroniqueur hongrois Thwrocz une prise d'Hydropolis (= Andrinople), vers l'an 928 (cf. S. Runciman, *The Emperor Romanus Lecapenus*, p. 105). Entre parenthèses, lorsqu'on voit les Magyars s'attribuer ainsi les prouesses des Syméon et des Kroum (y compris les insultes aux murailles de Constantinople et à la Porte d'Or), on se demande comment des savants sérieux peuvent songer encore à prétendre historique l'expédition d'Oleg ! Les annalistes russes, comme les hongrois, ont paré leurs « siècles obscurs » d'une gloire volée à la Bulgarie.

AUX CONFINS MILITAIRES DE L'ORIENT BYZANTIN

HUSSARDS, TRABANS, TASNAKS

I

Husar <χωσάριος.

M. Eugène Darkó venant, dans un savant article dont il a donné lui-même un compte-rendu à la *Byzantinische Zeitschrift* (1), de perpétuer en quelque sorte la légende étymologique de *hussard* expliquée par *κουρσάριος*, je crois devoir résumer à cette place, en quelques lignes, l'article que j'ai donné aux *Mélanges Boisacq* (*Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves*, t. V (1937), pp. 443-451) sous le titre : *Qu'est ce qu'un hussard? ou de l'utilité du grec moderne.* On y verra que le slave *husar*, qui veut dire « bandit » ou « brigand », et qui est l'étymon direct du hongrois *huszár* (lequel n'a rien à faire avec *husz*, « vingt») on y verra, dis-je, que ce mot slave ne vient pas du germanique *hansa* comme le croyait M. A. Brückner, mais, tout simplement, du grec byzantin (et moderne) *χωσάριος*, *χωσιάριος*, *χωνσιάριος*, connu par divers textes que je cite, et dont les principaux comme les plus anciens, sont le *Scriptor incertus de re militari* du xe siècle, édité par R. Vári, et le *Strategikon* de Kekaumenos (xie siècle). L'étymologie grecque de *χωσιάριος* est transparente. C'est un simple dérivé de *χωσιά*, « embuscade », terme aujourd'hui encore très vivant, et qui vient du verbe *χώνω*, comme *ἀρματωσιά* de *ἀρματώνω*.

Constantin Sathas avait jadis parfaitement expliqué l'ori-

(1) *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXXVIII (1938) fasc. 1, p. 284.

gine du mot *hussard*, mais *neograeca non leguntur*, surtout chez les slavisants. L'un des plus éminents byzantinistes magyars, je veux dire M. E. Darkó, est évidemment moins excusable. Le mot slave — est-il besoin de le dire? — ne vient pas, et ne saurait venir de *κουρσάριος*. Ce qui est vrai, c'est qu'il s'est croisé avec ce mot, vu l'analogie des significations.

II

Τ'ραπεζίτης, « **homme des** *darbends* **ou clisures** ».

Si l'étymologie de *χωσάριος* était déjà clairepour Constantin Sathas, et si nous n'avons eu qu'à la redécouvrir, celle de *τραπεζίτης*, terme de signification analogue, était restée obscure jusqu'à ce jour. On ne lit *τραπεζίτης*, à notre connaissance, que dans deux auteurs militaires du xe siècle, l'*Anonyme de Vári* que nous venons de citer, et Nicéphore Phocas, *De velitatione bellica*, ce qu'on pourrait traduire *Manuel de la guerilla*. Voici le passage de l'*Anonyme de Vári* (1). Il est tiré d'un chapitre intitulé *Περὶ δουκατώρων καὶ κατασκόπων* « Sur les guides et sur les espions » : *ἔστωσαν δὲ καὶ χωσάριοι πλεῖστοι καὶ ἐπιτήδειοι παρὰ τῷ τῆς ἀνατολῆς λαῷ καλούμενοι τραπεζῖται καὶ συνεχῶς ἄλλοι ἀλλαχόθι τῆς χώρας εἰσίτωσαν πρὸς τὸ αἰχμαλωτίζειν ἀνθρώπους*. Le contexte est fort instructif. Ces choses se passent dans la région des clisures, des défilés de la frontière byzantino-arabe. Les guides, en effet, sont ceux qui sont aptes à bien conduire l'armée, *καλῶς κυβερνῆσαι τὸ στρατόπεδον εἰς τὴν τῶν κλεισουρῶν διέλευσιν*. Les trapézites sont donc quelque chose comme les *χωσάριοι*, non point du tout des embusqués, mais des éclaireurs qui s'embusquent pour mieux observer les mouvements de l'ennemi, ou pour surprendre ses petits détachements et faire des prisonniers. Et les trapézites se recrutent parmi les populations de la frontière, des confins militaires. Cf. *De velitatione bellica*, cap. III, p. 189D: *ἀπὸ τῶν ἀποστελλομένων κατασκόπων*

(1) Inc. Script. Byz. Saec. X, *De Re militari*, edidit R. Vári (Bibl. Teubneriana), chap. XVIII, p. 29.

χρὴ τὰς κινήσεις τῶν φωσσάτων ἀναμανθάνειν, καὶ τραπεζίτας ἐπιλέγεσθαι γενναίους καὶ ἀνδρείους, οὓς οἱ Ἀρμένιοι τασιναρίους καλοῦσι, et plus loin, cap. VII, p. 196D : *ἐν τῷ τοιούτῳ τοίνυν καιρῷ ὅτε ἡ συνάθροισις τοῦ φωσσάτου τῶν πολεμίων μέλλει γίνεσθαι συνεχέστερον τοὺς τραπεζίτας ἀποστέλλειν ἤτοι τὰ τασινάκια.*

Qui ne voit que *τραπεζίτης* est une hellénisation plus ou moins humoristique d'un mot sans doute étranger, et qui ne peut avoir rien de commun, ni avec la table, ni avec la banque? Les analogies ne manquent pas. Le Porphyrogénète nous parle d'une tourme du thème de Charsianon appelée *τὸ Κυμβαλαιός*, et voisine du désert de *Συμπόσιον*. Comme je l'ai déjà dit (1), *Κυμβαλαιός* et *Συμπόσιον* « sont évidemment des noms indigènes habillés à la grecque, *ἐπὶ τὸ ἑλληνικώτερον*, avec, dans les deux cas, une étymologie populaire *savante*, s'il se peut dire ». Pareillement, la forteresse de *Τυροποιόν* ou *Τυροποιεῖον*, la « fromagerie », ou encore les *Τρυπία*, c'est-à-dire « les trous », sont deux transcriptions grecques, inspirées toutes deux par le désir de donner un sens plus ou moins pittoresque au vocable étranger, du pluriel arabe (al)- Durūb, « les portes » ou « les défilés » (2). Ce dernier exemple nous mettra sur la voie d'une interprétation satisfaisante de *τραπεζίτης*. Les trapézites, ce sont tout simplement les hommes des défilés, en persan *darband* ou *darbend* (turc *derbend* (3)). On a tiré de *darbend*, *τραπεζ-ίτης*, au moyen du suffixe caractéristique des mots *ἀκρ-ίτης*, *Χαρσιανίτης*, *Ἀραβ-ίτης*, et par un changement insignifiant, mais spirituellement parétymologique, de *darbend* en *τραπε(ν)ζ-* (*ζ* était très voisin de *δ*). *Τραπεζίτης*, on l'a vu, est glosé par *τασινάριοι*, *τασινάκια*. M. N. Adontz va nous révéler l'origine de ce dernier vocable.

Bruxelles. Henri GRÉGOIRE.

(1) *Byzantion*, VIII (1933), pp. 85 sqq.

(2) Cf. *Byzantion*, X (1935), p. 255.

(3) MIKLOŠIĆ avait sûrement raison de dériver du même mot le slave *drabant* (allemand *Trabant*, français *traban*). Mais nous reviendrons sur cette *quaestio vexata*.

III

Τασινάριοι, τασινάκια = **arménien** *տեսնակ*.

Les Arméniens appellent les *τραπεζῖται, τασινάριοι* ou *τασινάκια, տեսնակ*. H. Gelzer (1) a préféré la leçon *τασινάκια*, et a voulu reconnaître dans ce mot l'arménien *տասնեակ*, tasneak, « dizaine », ce qui est impossible, — le vocable arménien devant avoir un sens analogue à *τραπεζίτης* ou *κατάσκοπος*.En partant de ce dernier terme, on peut dériver *τασινάκια* du verbe arménien *tesanel*, « voir », dont le thème est *tes-*. Avec le suffixe arménien *-un*, on aurait *tes-un*, *տեսուն*, « celui qui voit » (ou « celui qui est vu ».), de même qu'on a *խաւսուն*, *xaws-un* « celui qui parle », du verbe *χ*ows-el « parler » et aussi, *մնայուն*, *mnay-un* « celui qui resté », *kay-un*, « ce qui existe », etc.

On pourrait penser que dans *tesun-άκια* le suffixe est grec : mais il est plus probable que nous avons affaire au suffixe armenien -ak : *tesun+ak* (*տեսունակ*) = *tesən-ak* (*տեսնակ* = *κατάσκοπος*, comme *χaws-nak*, de *χaws-un-ak* « parleur », « médiateur », et aussi « coq ou rossignol »).

La voyelle *-u-* qui passe, en arménien, devant l'accent, à *ə* (*ը* à peu près équivalent à l'*e* muet français) est exprimée dans le mot *τασινάκια* par *-ί*. Quant à *τα-* au lieu de *τε-*, il faut l'expliquer par l'influence de l'article grec *τά*.

La forme *τασινάριος* (à moins qu'elle ne soit une fausse leçon pour *τασινάκιος*), doit être une formation grecque modelée sur *χωσάριος, σχολάριος* et les mots analogues, qui sont légion.

Bruxelles N. ADONTZ.

(1) H. GELZER, *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung*, dans le *XVIII*ter *Band der Abhandlungen der philologisch-historischen Classe der Kgl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, n° V, p. 107, note 1. » Das Wort fehlt in den armenischen Lexicis ; es wird *տասնարք* oder *տասնարիք* oder, wenn die zweite Lesart das richtige trifft, *տասնտկիք* sein. Also die « zehn Männer » oder die « zenhfach Tapfern » oder endlich. die « Zehnäugigen ».

SUR LE PERSONNEL HOSPITALIER DES ÉGLISES

« Parabolans » et « Privataires »

Dans son important et sensationnel mémoire sur *Samuel l'Arménien, roi des Bulgares* (1), M.N. ADONTZ rapporte d'après Skylitzes-Cedrenus (2), l'histoire du chef bulgare Draxanos de Vodena, qui, ayant fait sa soumission à l'empereur Basile II, s'établit à Thessalonique et y épousa la fille *τοῦ πρώτου τῶν πριβαταρίων* de l'Église de S. Démétrius. Or, ce terme de *πριβατάριοι* a grandement embarrassé tous les lexicographes. Le plus fort de tous, Du Cange en personne, concluait sa notice par un *non liquet*. J'en ai découvert le sens par le raisonnement que voici. Depuis longtemps, mon attention avait été attirée sur une amusante méprise, commise par la plupart des historiens ecclésiastiques, à propos de la turbulente milice des *parabolans*, qui, au second concile d'Éphèse notamment, assura la brutale victoire du « Pharaon » Dioscore : car les *parabolans* étaients, nous dit-on, les hommes de main du patriarche d'Alexandrie. C'est la vieille traduction des *Actes du Concile de Chalcédoine* qui est responsable de la forme *parabolani*, laquelle a naturellement suggéré l'étymologie téméraire par *παράβολος*, « qui expose sa vie, audacieux ». De là, l'erreur traditionnelle (3), perpétuée et même, je le crains, éternisée, par Amédée Thierry, auteur amusant de la vie romancée de Nestorius et d'Eutychès, ouvrage débité en copieux fragments, le plus souvent sans guillemets ni citations de sour-

(1) N. ADONTZ, *Samuel l'Arménien roi des Bulgares*, dans les *Mémoires* publies par l'Académie royale de Belgique, 1938.

(2) CEDRENUS, II, p. 928 (Bonn).

(3) Elle vient, je crois, du *Thesaurus* de SUICER, généralement mieux inspiré (t. II, p. 565).

ce, par les traducteurs de l'Histoire des Conciles de Hefele (1), et, ce qui est plus grave, par Mgr Duchesne en personne (2). Pourtant, il n'y a pas de question des *parabolans*. Le texte grec du Concile de Chalcédoine donne la forme correcte : *παραβαλανεῖς* (3), et c'est la même qu'il faut rétablir dans le *Code Théodosien*, 16, 2, 42 ; 10, 65, 6 et 10, 2, 43 (cf. *Code Justinien* I, 3, 17 et I, 3, 18). Dans des lois de 416 et de 418, les empereurs ont fixé le statut de ces *parabalani* — telle est la forme latine, corrompue en *parabalanin* par le *Code Justinien*. Leur fonction aussi est exactement définie : *Parabalani, qui ad curanda debilium aegra corpora deputantur.* Ils sont au nombre de 600, et placés sous les ordres du chef de l'église d'Alexandrie. Ce sont donc, exactement, des infirmiers, ainsi nommés parce que, dans les soins donnés aux malades, le bain — comme à d'autres époques la saignée ou la purgation — jouait le tout premier rôle (4). Le personnel infirmier de l'église d'Alexandrie s'appelait donc, non pas le corps des audacieux, mais le corps des baigneurs. Et c'est cela qui m'a mis sur la voie de l'étymologie et de l'interprétation de *πριβατάριοι*.

Du Cange lui-même nous fournissait déjà le moyen d'éclaircir le mot. Nous avons parlé de son article sceptique et découragé, assez bref pour être reproduit ci-après : « *Πριβατάριος*. Scylitzes in Basilio Romani filio, p. 705. *Praebendarius, hic fingit Meursius, tamquam haec vox Graecis unquam nota fuerit. Gazophylacii praesidem interpretatur Goarus, ut is instar Comitis rerum privatarum curatorii Ecclesiae custos fuerit. Neutra placet conjectura, tametsi nihil quod arrideat succurrit.* ». Et pourtant, deux lignes plus loin, le grand érudit nous livre — sans s'en douter — la clef du problème : *Πριβάτον, Balneum*

(1) *Histoire des Conciles*, II, 1 (1908), p. 601, note.

(2) *Histoire ancienne de l'Eglise*, t. III, p. 417. Sans parler de la savante *Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche*, 3e éd. 1904, p. 675 (article *Parabolanen*, de H. ACHELIS : *Παραβολάνοι*, « *die ihr Leben aufs Spiel setzen* ».

(3) MANSI, *Concilia*, VI, p. 829 ; VII, p. 68. (*Acta conc.* ed. SCHWARTZ, *tomus alter, vol. I, pars prima*, p. 179, l. 28).

(4) La vérité est déjà dans un article de V. V. BOLOTOV, *Christianskoje Čtenie*, 1892, juillet-août, p. 18-37. Cf. *Revue belge de Phil. et d'Hist.*, VII, 2 (1928), p. 1680.

privatum, ut Δημόσιον nudi balneum publicum appellatur, ut in hac voce docuimus. Prochorus, *de Rebus gestis S. Joannis Evangelistae, ἦν δὲ πριβάτον ἀνὰ μέσον τῆς ὁδοῦ καὶ εἰς ἐκ τῶν ἱερέων εἰσελθὼν ἐν τῷ πριβάτῳ λούσασθαι ἀπεπνίγη.* Ita enim *πριβᾶτον* usurpat Harmenopulus lib. 2 tit. 4 § 23. » *Privatum* est, en effet, glosé par « bain » (balneum, *βαλανεῖον*) par Tribonien et par les Grecs, au *Cod. Theod., de Metatis* (7, 8, 12) : cf. le commentaire de Gothofredus.

La vérité sur *privatarius*, sinon encore sur *πριβατάριος*, est proclamée par L. Favre, dans sa réédition du Du Cange latin (1886), cet auteur ayant pu citer un passage de l'Édit de Dioclétien *De pret. rerum venalium* : *Privatarius balneator* (7,76).

Ainsi, les *privatarii*, en grec *πριβατάριοι*, sont exactement la même chose que les *παραβαλανεῖς* (ceux-ci attestés uniquement pour Alexandrie). Le premier des *privatarii* de l'Église de St-Démétrius à Thessalonique, dont le Bulgare Draxanos de Vodena devint le gendre, c'était quelque chose comme, chez nous, le président du Conseil des Hospices.

Bruxelles. Henri Grégoire.

CABALLUS = ΚΟΒΑΛΟΣ, ΚΑΒΗΛΟΣ ET ONUS = ΟΝΟΣ

Dans l'article analysé ici-même (1), très brièvement, et qui sera probablement ignoré des byzantinistes, malgré les avis favorables de juges compétents comme MM. Dölger (2) et Vaillant (3), j'ai montré que le mot *κόβαλος*, employé par Aristophane comme un terme injurieux, signifiait proprement « portefaix », ce qui expliquait le *κοβαλεύω* « colporter, transporter » des papyrus et du Grand Étymologique (Wilamowitz avait déjà raisonné ainsi), et le *κουβαλῶ* du grec byzantin et moderne (même sens).

J'ajoutais (toujours d'accord avec Wilamowitz) que *κόβαλος* « portefaix », était très probablement un mot balkanique ; et, comme dans diverses langues les noms du portefaix humain, et aussi de la charge, du bât, du fardeau, sont transférés aux bêtes de somme, âne ou cheval, j'en déduisais l'étymologie du latin *caballus, onerarius equus* (attesté en grec *καβάλλης, ἐργάτης ἵππος*, Hésychius).

Une autre glose d'Hésychius complétait en quelque sorte

(1) H. GRÉGOIRE. *L'Etymologie de « Caballus » ou de l'utilité du grec moderne*, dans les *Études Horatiennes*, Recueil publié en l'honneur du bimillénaire d'Horace. *Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Bruxelles*, t. VII, Bruxelles, 1937, pp. 81-93. Voyez aussi *Byzantion*, XI (1936), p. 615.

(2) F. DÖLGER, *Byz. Zeitschrift*, t. XXXVII (1937), p. 518.

(3) A. VAILLANT, *Revue des Études Slaves*, XVII (1937), p. 95 : « L'article de H. G. est des plus suggestifs : le rapprochement de *caballus* et du grec ancien *κόβαλος*, mod. *κουβαλῶ*, oriente, pour l'origine du mot, dans une direction opposée à celle du celtique ; celui de *burdus*, « *bardeau* » et du nom germanique du « *fardeau* » paraît évident et explique l'hybride *burdubasta* chez Pétrone (ERNOUT-MEILLET, *Dict. étym. lat.*, p. 117) ».

cette démonstration. Elle donne la forme ionienne de *κόβαλος* : *κάβηλος*, avec le sens d'*ὄνος*.

J'observais en note que cette démonstration — qui, depuis, a été acceptée de tout le monde — devait conduire les linguistes à réexaminer l'étymologie du latin *onus* « fardeau », et du grec *ὄνος*.

Je reprends aujourd'hui ce dernier point. Il n'y a guère de doute, en effet, que les faits nouveaux apportés par nous ne doivent faire triompher l'équation *onus* = *ὄνος*, tombée dans un injuste discrédit.

Gustav Meyer « hat darauf hingewiesen, dass der älteste europäische Name des Esels (lat. *asinus*, gr. *ὄνος*) asiatischen Ursprungs und den Griechen und Römern (bezw. durch Vermittelung der letzteren auch den anderen Völkern Europa's (worüber Kluge[1] 99, Vondrák, *Vgl. slav. Gr.* 83) durch Vermittlung einer Sprache des nördlichen Balkan zugeführt worden ist (1). » Cette théorie est en vogue ; elle a été adoptée par Stolz, Walde, Niedermann, Schrader, Boisacq et bien d'autres. Il se peut qu'elle soit correcte, en ce qui concerne l'origine d'*asinus*. Mais elle a le grand tort d'aller contre l'évidence en séparant *ὄνος* de *onus*. On ne protestera jamais assez contre les méfaits d'une linguistique transcendante, dédaigneuse de l'« étymologie vulgaire », des identités qui crèvent les yeux, et des réalités sémasiologiques. Prellwitz, Weber, Fick, Hatzidakis, linguistes authentiques eux aussi, avaient parfaitement vu qu'*ὄνος* était *onus*, sanscrit *ánas*. « Semasiologisch ist diese Erklärung recht unwahrscheinlich », disait M. Vasmer. Et pourtant, il connaissait déjà une partie des faits allégués par nous (2), notamment ceux-ci : *γομάριον* de *γόμος*, « charge, cargaison », prend le sens d'« âne », en grec, et donne, par métathèse, en albanais (guègue) *magár*,

(1) V. M. VASMER, *Etymologisches und Grammatikalisches*, dans *Byz. Zeitschrift.*, XVII (1908), p. 108.

(2) Voir les faits très correctement et complètement exposés par M. VASMER, *article cité* (*Byzantinische Zeitschrift*, p. 110-111).Notons particulièrement « mak. bulg. tar, *Esel*, mit dem in den makedonischen Dialekten üblichen Schwund von intervokalischem *v* ; aus letzterem stammt südrum. taru, *Esel* (neben tarŭ, Last), und daraus, mit romanischem Suffix *-έλλι*, ngr. *ταρέλλι*, « Dummkopf, Idiot ».

en bulgare *magare*, en serbe *magarac*, *magarica*, en roumain *măgar* — qui signifient tous « âne, ânesse ». Pareillement, σάγμα « bât », σαγμάριον, même sens,aboutit à σαγμάριος, « cheval de somme », *somaro* (italien), « âne », etc... Pareillement encore, le mot slave d'origine turque, *tovar* « marchandise, charge, fardeau », signifie « âne » dans une foule de dialectes.

Comment se fait-il que M. Vasmer, si bien informé (1), ait néanmoins repoussé l'étymologie de Fick-Prellwitz-Hatzidakis? C'est qu'il a cru à une confusion entre ὄνος, « âne », et un autre ὄνος, « vase », qui, d'après lui, serait un emprunt au latin vulgaire *onus*, « mesure de vin et poids ». « Hieraus erklärt sich das griechische ὄνος · ἀλέτης, welches Herwerden, in *Mélanges Nicole*, 253, belegt. So finden wir in hellenistischer Zeit ein Wort ὄνος vor, das durch einen Zufall die Bedeutungen « Last » und « Esel » in sich vereinigt ».

Mais toutes ces considérations sont périmées. Il est tout à fait impossible de chercher à expliquer par l'influence du latin des évolutions sémantiques qui se sont produites avant qu'aucun Grec ait su le latin. Ὄνος ἀλέτης est attesté épigraphiquement au Ve siècle av. J.-C. (G. D. I, nº 4992, Gortyne). Le nom d'un animal aussi familier que l'âne a été naturellement donné à toute espèce d'objets. Et la dernière édition de LIDDELL AND SCOTT dit très bien, col. 1233, *s.v.* ὄνος : VII « from *the ass as a beast of burden* the name passed to : 1. *windlass*, Hdt. 7. 36 ; 2. *the upper millstone* which turned round, ὄνος ἀλέτης. Xén. *An.* 1. 5. 5 ; 3. *beaker, winecup*, Arist. *Guêpes*, 616 ». Copions le vers d'Aristophane où le sens de « coupe » est parfaitement garanti :

κἄν οἰνόν μοι μὴ 'γχῃς σὺ πιεῖν, τὸν ὄνον τόνδ' ἐσκεκόμισμαι.

(1) M. V. n'a pas connu naturellement le rapprochement que nous avons fait pour la première fois, *caballus* - κόβαλος - κάβηλος. Il n'a pas mentionné non plus un phénomène tout à fait analogue : καν-θήλια, « panier porté par un âne ou une autre bête de somme, selle et bât », cf. καυθήλια καμηλικά (LIDDELL AND SCOTT, *s.v.*) et καν-θήλιος, « âne bâté, âne (même au sens figuré) ». Cf. latin *canterius*, « cheval hongre, rosse ». J'aurais dû alléguer ce frappant parallèle : un terme qui, en grec, se réfère au fardeau, au bât et à l'âne, est employé en latin pour désigner un mauvais cheval. C'est tout à fait l'histoire de *caballus*. Cf. encore en hébreu le mot habituel pour âne, lequel désigne également un poids et une mesure.

Cet exemple suffit pour montrer que tout le raisonnement de M. Vasmer est en l'air, car personne n'a jamais prétendu qu'Aristophane fût latiniste.

La vérité est beaucoup plus simple. Dans toutes les langues ou à peu près, les mots qui signifient « bât » et « charge » en arrivent à désigner l'âne ou le cheval de somme et réciproquement (1).

Dans ces conditions, la conclusion de Vasmer, qui attribue tous ces phénomènes à une confusion entre *ὄνος* et *onus*,tombe. Son article avait été écrit pour démolir l'étymologie de Fick-Prellwitz-Hatzidakis, qui est aussi la nôtre : le latin *onus* est l'équivalent du grec *ὄνος*,et presque sûrement le sens primitif est celui de « charge ».

Bruxelles Henri GRÉGOIRE.

(1) Il suffit d'ouvrir un recueil d'*Ostraca* pour trouver quantité d'exemples d'*ὄνος* au sens de charge. Cf. L. AMUNDSEN, *Greek Ostraca in the University of Michigan Collection*, Ann Arbor, 1935, *Index*, p. 219, par exemple nos 421 et 422 : *ὄνους ὀκτὼ ἥμισυ* et *ὄνους ἑπτὰ ἥμισυ*.

SAINT THÉODORE LE STRATÉLATE ET LES RUSSES D'IGOR

M. F. Dölger a entrepris de réfuter (1) ma thèse — que j'ai eu le tort d'exposer dans un périodique peu accessible, le *Bulletin de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique*, et de résumer seulement dans *Byzantion* — thèse suivant laquelle le « très saint stratélate Théodore, dit Spongarios », cité par la *Vie de Basile le Jeune* ou *le Nouveau* comme l'un des trois vainqueurs des Russes, en 941, ne serait autre que le grand saint militaire des Byzantins, S. Théodore Stratélate, surnommé *Sporakios* du nom de son principal sanctuaire (au quartier *τὰ Σπωρακίου*). J'avoue qu'en faisant cette identification, je croyais, une fois de plus, non démontrer, mais montrer l'évidence. Et je suis fort surpris de voir mon savant contradicteur résister à cette évidence, et mobiliser contre elle toute son érudition.

Il vaut sans doute la peine de défendre, contre des doutes injustifiés, une petite trouvaille qui n'est pas sans intérêt pour l'histoire russe. Je rappelle, en effet, que la Chronique de Nestor a pris au sérieux le récit de la *Vie de Basile*, et qu'elle l'a combiné, plus ou moins adroitement, avec le récit du Continuateur d'Hamartolos. De sorte qu'un passage d'une des vies de saints les plus romancées de la fin du IXe siècle fait partie intégrante de la tradition russe, quant à la troisième apparition des gens de Kiev à l'horizon de Constantinople !

Commençons par préciser, autant que possible, les relations qui existent entre la *Vie de Basile* et la *Chronique de Nestor* ; même parmi les slavisants, peu de gens ont des idées nettes là-dessus.

(1) *Byzantinische Zeitschrift*, XXXVIII (1938), pp. 232-234. Cf. *Bulletin de la Classe des Lettres*, XXIII (1937), 2-3, p. 89-94, et *Byzantion*, XI (1936), p. 605 sqq.

Le passage de la *Vie de Basile* qui parle de l'attaque russe de l'an 941 se trouve dans une partie de cette énorme compilation hagiographique qui n'avait pas été publiée par les anciens éditeurs de la Vie ; il ne fut découvert et imprimé qu'en 1890, par Veselovskij (1). Veselovskij, n'ayant que ce texte grec, dont il ne connaissait aucune version slave, Veselovsikij pouvait croire que le chroniqueur russe avait utilisé directement l'original. Mais vingt-deux ans plus tard, S. G. Vilinskij publiait une version russe de la *Vie de Basile* (2), et n'avait pas de peine à démontrer que « Nestor » l'avait utilisée. Toutefois, Vilinskij allait trop loin en admettant que « Nestor » s'était servi *précisément* du texte russe imprimé. Certaines variantes sont décisives en sens contraire, on va le voir.

Je rappelle que la Vie parle des Russes, d'abord dans une prophétie de l'événement — faite quatre mois à l'avance par le Saint — ensuite dans le récit proprement dit de l'invasion et de la déroute des Barbares, récit conforme à la prédiction. La *Chronique de Nestor*, naturellement, combine les deux passasages.

Prophétie (texte grec) : *Ὅμως ἐλεύσεται πρὸς αὐτοὺς μετὰ στρατοπέδου ἱκανοῦ Φωκᾶς ὁ πατρίκιος, ὃς μετ' ὀλίγον γενήσεται μάγιστρος καὶ δομέστικος τῆς βαρείας δυνάμεως τῶν σχολῶν, μετ' αὐτοῦ δὲ καὶ Θεόδωρος ὁ ἀγιώτατος στρατηγὸς ὁ τῇ προσωνυμίᾳ Σπογγάριος, ἐλεύσεται δὲ εἰς ἀντίληψιν αὐτῶν καὶ Πανθὴρ ὁ δομέστικος μετὰ τεσσαράκοντα χιλιάδος ἀνδρῶν μαχητῶν σπωμένων ῥομφαίαν καὶ εἰδότων πολεμεῖν γενναίως, οἵτινες τῇ πρεσβείᾳ τῆς Θεοτόκου, τῶν ἐπουρανίων τε δυνάμεων καὶ πάντων τῶν ἁγίων κατισχύσουσι τῶν πολεμίων* (3).

L'événement lui-même : *Τότε παρεγένοντο ἐξ ἀνατολῶν ὁ δομέστικος Πανθὴρ μετὰ τεσσαράκοντα χιλιάδας φωσσάτου,*

(1) A. N. VESELOVSKIJ, *Sbornik otd. russkago jazyka i slovesnosti Imp. Ak. Nauk*, t. XLVI (1890), *prilož.*, p. 65. Cf. le même, *Viděmie Vasilija Novago i pohod Russkih na Vizantiju v* 941 *godu* dans le *Žurnal min. narodn. prosvěščenija*, janvier 1889, pp. 90-100.

(2) S. G. VILINSKIJ, *Žitie sv. Vasilija Novago*, t. II, p. 457 ; cf. t. I, pp. 72 et 312-315 = *Zapiski* de l'Univ. d'Odessa, *faculté historico-philol.*, fascicule VII. Première partie (1913) et seconde partie (1911). La texte russe est dans la seconde partie, pp. 350-620.

(3) VESELOVSKIJ, pp. 65-66.

εἶτα καὶ Φωκᾶς ὁ πατρίκιος μετὰ πλείστου φωσσάτου τῶ ' Μακεδόνων, ὡσαύτως καὶ Θεόδωρος ὁ ἁγιώτατος στρατηλάτης ᾧ ἐπώνυμον Σπογγάριος μετὰ στρατοῦ καὶ αὐτὸς πλείστου τῶν Θρακεσσίων (sic) (1).

La première fois, les trois généraux sont énumérés dans cet ordre : Phokas (Bardas), Théodore, Panthèr, la seconde dans celui-ci : Panthèr, Phocas, Théodore.La première fois,Théodore est dit *στρατηγός*, et la seconde fois, *στρατηλάτης*. La Chronique de Nestor a : *Fedor že stratilat s Fraki* (2). Ce seul détail prouve que la Chronique — bien que, Vilinskij l'a prouvé, elle utilise la *Vie* à travers une version russe — n'a pas comme source directe le texte russe de la Vie donné par Vilinskij lui-même : car, dans le premier comme dans le second passage, on y lit *stratig* et non *stratilat*. La Chronique de Nestor dépend donc d'une version russe *inconnue* d'un texte grec qui — ajoutons-le — n'est probablement pas *identique* au nôtre.

J'avais écrit, dans le Bulletin de l'Académie (3) : « Chose curieuse et amusante, la bizarre épithète, si souvent mal entendue et déformée, explique un des plus singuliers détails de la *Chronique de Nestor*, d'après laquelle Théodore le Stratélate aurait été suivi des Thraces.... et de dignitaires de l'ordre des boïars. On ne nous ôtera pas de l'idée que ce « bojarstii » vient directement ou indirectement (très probablement à travers une version russe de la Vie de Basile le Jeune) de *Σπογγάριος* (*Spogaris = Boljarstii*) ». M. Dölger est sceptique : « Die Nestorchronik.... fügte hinzu : « und mit ihnen auch bojarische Würdenträger » — was aber wol ursprünglich ist ». Ces paroles de M. Dölger montrent qu'il n'est pas très bien au courant du problème qu'il discute. Car la Chronique de Nestor n'ajoute nullement de son cru les mots *s nimi že i sanovnici bojarĭstii*. M. Dölger n'a pas consulté (ou peut-être n'a-t-il pas à Munich) la version russe de la Vie, où on lit *s nimi že i sanovnicy boljarstii* (4). La Chronique n'est

(1) VESELOVSKIJ, p. 67.

(2) *Panfir demestik s 40-mi tysjašči, Foka že patrekij s Makidony, Fedor že stratilat s Fraki, s nimi že i sanovnici bojarĭstii...*

(3) *La légende d'Oleg et l'expédition d'Igor*, *Bulletin de la Classe des Lettres*, XXIII (1937), 2-3,p. 92.

(4) VILINSKIJ, p. 459.

donc point, ici, originale (*ursprünglich*), mais suit servilement la Vie de saint, dans sa forme slave. Et, d'autre part, comme nous le conjecturions, la Vie slave nous explique l'origine de cette glose, je veux dire *s nimi že i sanovnici boljarstii* (ou *bojarstii*).

Transcrivons, dans cette version slave, les deux textes grecs cités plus haut (prophétie et récit) : a) *Foka magistr.... domestik... i s nim Feodor, presvjatyi stratig, iže po priročnomou imeni Vagaris* (Вагарисъ).... *i Panfir domestik....* (p.456).

b) *Panfir domestik.... Foka patrikei s Makedonjany, Feodor že s(vja)tějšii stratig s Frakisiany s nimi že i sanovnicy boljarstii iže po priročnomou Spogaris.....* (p. 458).

Rien de plus instructif que la comparaison de ces passages. La grande pierre de scandale du traducteur, c'est le nom, ou le surnom, du saint général Théodore. L'épithète de sainteté est *dans les deux passages*, comme dans les deux textes correspondants du grec, et même ἁγιώτατος est rendu des deux manières propres au slave (*svjatějšii, presvjatii*). Mais que faire de Σπο(γ)γάρι(ο)ς ou Σφωγάρις ou Σβογάρις? Car le traducteur slave a dû hésiter entre ces formes, et sa *Vorlage* grecque, dans les deux passages, devait avoir des leçons différentes. La première fois, le Slave a pris assez facilement son parti ; il a lu Вагарисъ, où il a certainement vu le nom (bulgare) Bogoris-Boris. Il a trouvé normal que S. Théodore s'appelât ainsi. Il y avait bien eu S. Michel-Boris ! Mais, dans le second passage, où il lisait *Spogaris*, il a évidemment pensé qu'il s'agissait d'autre chose. Il n'a pas cru que cette forme aberrante fût encore le surnom du général Théodore. Et il a pris sur lui d'opérer un déplacement. *Iže* peut être aussi bien le nominatif singulier que le nominatif pluriel du relatif. Voilà ce qui a permis au Slave de séparer le mot Спогарисъ du nom de Théodore par un intervalle de treize mots et d'écrire, *Feodor že svjatějšii stratig s Frakisiany ; s nimi že sanovnicy boljarstii iže po priročnomou Spogaris*, « Théodore

(1) Ainsi tombe la conjecture de M. Anastasijević, qui croyait que ἁγιώτατος était une addition du grec, la source commune du Chroniqueur et de la Vie (hypothèse périmée de Veselovskij) ne l'ayant pas. Rien de mieux garanti que la sainteté de Théodore, l'épithète étant à la fois dans le grec et dans le slave de l'hagiographe.

le très saint stratège avec les Thracésiens ; et avec eux des fonctionnaires de l'ordre des boïars, ceux qui sont surnommés *Spogaris* (variante, tirée d'un autre ms., *Svogaris*)». Le traducteur a évidemment pensé que les *Spogaris* étaient une graphie grecque pour *boïars*. Le chroniqueur lui a repris la glose, *sanovnicy bo(l)jarstii*, mais a jugé inutile de reproduire un terme étranger, puisqu'il était traduit en russe dans cette glose. Donc, comme je l'affirmais, les *boïars* de la chronique de Nestor viennent du surnom du saint.

***

Mais revenons à notre thèse principale. Pourquoi M. Dölger refuse-t-il d'admettre que le *très saint Théodore le Stratélate surnommé Spogaris, Svogaris*, etc., n'est autre que le grand saint militaire Théodore le Stratélate du quartier de Sporakios? Pour huit raisons, dont aucune n'est bonne et dont la plupart se retournent contre M. Dölger.

1° Il se méfie de la «loi de la métathèse». Mais je me permets de lui dire ceci : refuser d'admettre qu'un personnage appelé a) *saint* ; b) *Théodore* ; c) *Stratélate* ; d) *Spogarios*, est le même que a) *saint* ; b) *Théodore* ; c) *Stratélate* ; d) (*de*) *Sporakios*, lorsque surtout la forme *Spongarios*, comme la forme *Sporakios*, sont sujettes à quantité d'altérations, c'est exactement comme si l'on refusait de reconnaître dans *Γόβορις, ἄρχων* de Bulgarie, Bo(go)ris = Boris-Michel, premier roi chrétien des Bulgares (1), ou dans *Ζήλιξ, Λίζιξ* (2). La métathèse est l'accident banal qui affecte régulièrement les noms propres étrangers ou étranges.

2° L'hagiographe n'aurait pas cité Théodore Stratélate comme un général ordinaire commandant les Thracésiens, s'il l'avait considéré comme un saint ! Voilà qui est singulier ! Saint Démétrius et Saint Théodore lui-même n'ont pas dédaigné, dans de nombreuses épiphanies, de combattre non point en qualité de généraux, mais en simples soldats, en

(1) (Pseudo-)SYMEON MAGISTER, p. 665 Bonn : *τῷ δ' αὐτοῦ ἔτει ἐκστρατεύει Μιχαὴλ ἅμα Καίσαρι διά τε γῆς καὶ θαλάσσης κατὰ Γόβορι ἄρχοντι (sic) Βουλγάρων.*

(2) Cf. GENESIUS, p. 85, 14 et *Studi Bizantini*, I, pp. 149 sqq.

cavaliers inconnus, que l'on recherche après la bataille. Pourquoi S. Théodore, habitué à combattre les « Scythes », et Asiatique lui-même, n'aurait-il pas pris le commandement des troupes du thème thracésien?

3° C'est la Theotokos, dit la Vie elle-même, qui sauva la ville. Bien sûr, mais toutes les puissances célestes s'en mêlent, et tous les saints. M. Dölger n'a pas lu attentivement le texte. Les troupes byzantines vaincront, dit la *Vie*, *τῇ πρεσβείᾳ τῆς Θεοτόκου, τῶν ἐπουρανίων δυνάμεων ΚΑΙ ΠΑΝΤΩΝ ΤΩΝ ΑΓΙΩΝ.*

4° L'hagiographe, s'il avait eu en vue S. Théodore du quartier de Sporakios, l'aurait appelé *τά, τοῦ* ou *τῶν Σπωρακίου.* Oui, s'il avait suivi l'usage officiel et correct. Mais la Vie de Basile est un *Volksbuch* très vulgaire, et constamment recopié et altéré. Rien de plus courant, M. Koukoulès en a donné quantité d'exemples, que ces transformations en épithète du saint du génitif déterminatif, relatif au quartier, au fondateur, et ainsi de suite (1).

5° Ce n'est pas le Saint Théodore d'un quartier de Constantinople, mais Saint Théodore tout court qui aurait dû faire le miracle. M. Dölger oublie qu'il s'agit précisément de sauver Constantinople.

6° On dit, pour un saint, *ὁ ἅγιος*, « aber niemals » *ὁ ἁγιώτατος.* « Niemals » est téméraire : en fait, quelques minutes de recherches permettent de trouver autant d'exemples qu'on voudra (2). Il faut retourner l'argument ; c'est précisément

(1) Cf. KOUKOULES, *Ἁγίων Ἐπίθετα*, dans l'*Ἡμερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος*, 1931, pp. 337-402 ; cf. *Byzantion*, V (1929), p. 753. « Les Grecs modernes désignent sous le même nom, précédé de l'article 1° le saint, 2° son icône, 3° l'église ou la chapelle où le saint est vénéré. Et très souvent, *le nom du fondateur de l'église* ou de la chapelle *suit, au nominatif et non au génitif, le nom du saint* : *ἅϊς Γιώργις ὁ Τραχύς*, l'église de St-Georges appartenant à un certain Trachys ; *ἅϊς Τρύφωνας ὁ Ἀγέλαστος*, chapelle de S. Tryphon fondée par un *Ἀγέλαστος* ». C'est exactement notre cas.

(2) *Τῆς μνήμης τοῦ ἁγιωτάτου μάρτυρος Διομήδους, ὁ ἁγιώτατος τοῦ Χριστοῦ μάρτυς Διομήδης*, LATYŠEV, *Hagiographica inedita*, Petersbourg, 1914, pp. 125-126. Et combien de fois S. Antoine est-il qualifié d'*ἁγιώτατος* dans la Vie de Pachôme ! Nous devons ces exemples à l'obligeance de M. Anastasijević et du P. Halkin. Mais il y a plus fort : S. Basile le Jeune *lui-même*, pour son hagiographe, est *ἁγιώτατος* (*Acta Sanctorum* Mart. III, p. 24 : *Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ἁγιωτάτου πατρὸς ἡμῶν Βασιλείου τοῦ Νέου* ! ! !

parce que l'hagiographe avait en vue le plus grand des saints militaires qu'il emploie le superlatif ; *ἁγιώτατος* confirme donc l'identification.

7° On ne voit pas pourquoi l'auteur, qui connaît si bien Constantinople, aurait altéré « d'une manière si singulière le nom d'un quartier connu ? ». Mais parce que les noms des quartiers de Constantinople s'altéraient constamment dans la bouche du peuple par suite de toutes sortes de légendes parétymologiques. On n'a jamais su s'il fallait dire au juste *τοῦ Ῥησίου*, *τοῦ Ῥηγίου* ou *τοῦ Ῥουσίου*, ni s'il fallait écrire et prononcer *Σπωρακίου*, *Σφωρακίου*, *Σπορακίου*, *Σταυρακίου*, *Σπαρακίου*, *Φωρακίου*, *Σφαρρακίου*, *Παρακείου* (je renvoie M. Dölger aux *indices* du Synaxaire de Constantinople).

8° « Ich sehe keinen Grund, weshalb an der Niederkämpfung des Russen nicht ein uns nicht sonst genannter Feldherr Theodoros Spongarios beteiligt gewesen sein soll ». Voici ce qui me fait rejeter cette possibilité. C'est que, d'abord, aucun Spongarios ne nous est cité, ni à cette époque, ni à aucune autre époque byzantine. Ensuite, que les grands généraux du temps de Romain Lécapène nous sont assez bien connus, et qu'aucun Théodore ne figure parmi eux (1). Enfin, et surtout, je le répète, et M. Dölger l'oublie tout le temps, la Vie de S. Basile est une « machine » terriblement légendaire. Il est arbitraire de dire quelle a été composée peu de temps après la mort du saint. Il est probable, au contraire, qu'elle a vu le jour une bonne douzaine d'années au moins après les faits de 941. Chaque fois que l'hagiographe se mêle de raconter l'histoire, il donne dans la plus haute fantaisie. Il se trompe complètement sur la composition du conseil de régence après la mort de l'empereur Alexandre. Il est non seulement inexact, mais ultra-tendancieux. Il prend parti, aveuglément, pour les Ducas, et contre le patriarche Nicolas le Mystique. Il recueille des légendes épiques, d'ailleurs fort intéressantes (2). Si l'on com-

(1) Excepté le beau-frère de Jean Garidas, Théodore Zouphinazer (CONT. THÉOPH., p. 392 Bonn), connu aussi par la Vie de S. Athanase (*Analecta Bollandiana*, XXV, 1906, p. 15)

(2) Cf. mon étude *L'âge héroïque de Byzance*, dans les *Mélanges Iorga*, p. 382-397, où j'ai caractérisé la *Vie de Basile*. — L'histoire de la première invasion des Hongrois qui précède celle de l'invasion des Russes, est pareillement une déformation de l'histoire vraie, narrée

pare son histoire de l'invasion russe avec les récits des véritables historiens, l'on constate immédiatement qu'il ment sciemment. Il est vrai que trois hommes avaient repoussé les Russes en 941 : l'ex-stratège Bardas Phokas avait joué son rôle vaillamment, mais l'organisateur de la victoire avait été Théophane, protovestiaire, puis parakimomène (après ce triomphe, précisément), et son fidèle second, le grand vainqueur sur le champ de bataille, l'admirable Jean Courcouas, domestique des scholes.

Mais précisément, deux de ces hommes, les plus grands, disparurent bientôt de la scène. Il est à peu près certain que Théophane, après sa chute et son exil de 946, fut frappé d'une sorte de *damnatio memoriae*. De même Courcouas était tombé en disgrâce ; il avait été remplacé (fin de 944) par Panthérios, un personnage particulièrement cher au peuple, apparenté, semble-t-il, aux Doukas et aux Lécapènes. Ce héros populaire a été substitué à Courcouas dans le récit hagiographique, et on lui a attribué, par un anachronisme évident, la dignité de domestique qu'il reçut après la révocation du fameux Arméno-Géorgien — c'est Courcouas que je veux dire. Seul Phokas a été conservé, avec la mention très exacte (dans la prophétie du saint) qu'il allait devenir, lui aussi, domestique ; c'est que Bardas Phokas, le futur César, père de l'empereur Nicéphore Phokas, était, lui aussi, un héros très populaire, en grande faveur, d'ailleurs, après la chute des Lécapènes. L'auteur de la Vie le flatte visiblement, devinant en lui l'homme de demain.

par les chroniqueurs. Je croyais tout cela connu ; mais, décidément « il n'y a d'inédit que l'imprimé ». Si M. Dölger n'a pas confiance dans mon sens critique, il s'inclinera sans doute devant l'autorité de de Boor, dont je copie huit lignes à son intention : « Diese letzte Darstellung (celle de la Vie de Basile sur la conspiration de Ducas).... ist die am wenigstens vertraunerweckende. Der auch in der übrigen Biographie sehr wundersüchtige Verfasser zeigt sich auch in dieser Partie derselben, in der Schilderung des Ducas und seiner Heldenthaten.... zur Mythenbildung geneigt ; die Nennung des Johannes Garidas als Regenten statt des Johannes Eladas — Garidas thut sich in den anderen Berichten im Kampfe gegen Ducas besonders hervor — bezeugt die Unsicherheit seines Gedächtnisses in Bezug auf das Detail ». Cf. C. De Boor, *Vita Euthymii*, p. 201.

Le silence qu'il garde sur Théophane est caractéristique et ne peut être dû à une erreur. Parler de la victoire de 941 sans citer Théophane, c'est faire l'histoire de la révolution bolchévique sans écrire le nom de Trotzkij ; ou c'est raconter « le miracle de la Vistule » sans risquer même une allusion au général Weygand. Or, l'on sait de reste que l'un et l'autre se fait couramment. La *damnatio memoriae* est redevenue de pratique constante ; et il serait trop facile, mais un peu dangereux peut-être, de multiplier les « parallèles » contemporains et actuels.

On dit parfois que dans la version de la « victoire de la Vistule » d'où le général Weygand a été retranché par un chauvinisme trop jaloux, sa place a été prise par la Sainte Vierge, dont la *μνήμη* (15 août) coïncide avec le salut de Varsovie. Une substitution analogue s'est produite dans le récit légendaire de la *Vie de Basile*. Théophane, « supprimé » pour avoir conspiré (946) contre Constantin Porphyrogénète, et probablement odieux aux moines pour une raison quelconque, fut privé de son plus beau titre de gloire, et dut céder la place à un saint populaire, dont je le répète, c'était le métier de combattre les Scythes et de défendre Constantinople (1).

Il me semble avoir réfuté d'une manière pertinente les huit objections faites à ma thèse par M. Dölger, et singulièrement renforcé ma position. Il y a donc bien eu une légende, dont il n'est pas du tout dit qu'elle ait été inventée par l'auteur de la *Vie de Basile*, d'après laquelle S. Théodore Stratélate, le Scythomaque, a contribué à repousser les Russes, arrivés en vue du Bosphore le 11 juin 941. La Vie de Basile ne donne aucune date. La légende, presque certainement, mettait l'épiphanie du saint militaire en rapport avec sa *μνήμη* (8 juin).

(1) S. Théodore (Tiron, mais confondu à juste titre avec le Stratélate) avait protégé Constantinople contre la famine (sous Julien, miracle des collybes). Sous l'occupation latine encore, on invoque sa protection à Constantinople (*Acta Sanctorum Novembris*, IV, p. 828). Si d'autre part, dans la *Vie de Basile*, Nicomédie et Héraclée Pontique sont citées comme ayant été atteintes par les Russes, il est bon de rappeler que ces deux villes étaient chères à S. Théodore.

Enfin, pour quiconque étudie l'extraordinaire série de variantes, Sporakiou, Sphorakiou, Staurakiou, Sparakiou, Phorakiou, Spharakiou, Parakiou (formes avec ou sans *s*), il apparaîtra au moins probable que les Thracésiens ou Thraces sont entrés en ligne, appelés par une forme comme Ph(a)raki(os) ou *Phrakis*. Le fait que dans le seul texte grec que nous possédions, on lit à la fois *Σπογγάριος* et *Θρακέσσιοι* (*sic*) ne fait pas obstacle à cette hypothèse. L'hagiographe slave a bien, côte à côte, Spogaris et les *boïars*, qui en sont un doublet. La confusion, naturelle en russe (*съфраки*, *сфораки*), est parfaitement possible en grec aussi, des synaxaires grecs donnant *Φρακῶν* pour *Θρᾳκῶν*. Mais ceci est secondaire, et n'affecte pas ma thèse principale.

Bruxelles. Henri GRÉGOIRE

CHRONIQUE

A. — BULLETINS RÉGIONAUX.

I

LES FOUILLES BYZANTINES A ISTANBUL ET DANS SA BANLIEUE IMMÉDIATE EN 1936-1937 (1)

L'année 1936, année du Congrès des Études byzantines de Rome, n'a pas tenu les promesses qu'on attendait d'elle dans le domaine des fouilles à Istanbul. Aucune nouvelle recherche n'a été entamée et nous n'avons donc eu en matière d'études archéologiques que la continuation des travaux de nettoyage et de restauration des mosaïques de Ste-Sophie, par M. Th. Whittemore, et la continuation des fouilles de MM. Russell et Baxter, sur l'emplacement des anciens palais impériaux de Ste-Sophie.

Quant à l'année 1937, elle a été beaucoup plus importante que sa devancière, tant au point de vue des travaux exécutés qu'à celui de la topographie byzantine. Je traiterai donc les deux années à la fois.

Mosaïques de Ste-Sophie. (1936-1937).

Les travaux entrepris par l'Institut Byzantin de Chicago depuis 1931, avec l'aide bienveillante du Gouvernement Turc, sous la direc-

(1) Cet article fait suite à celui de *Byzantion*. Tome XI, 1936, p. 229 à 283, intitulé : *Les fouilles byzantines à Istanbul et dans sa banlieuse immédiate aux XIXe et XXe siècles.* Voir aussi dans *Byzantinische Zeitschrift*, vol. 37, Ier fasc., pp. 151-152, M. A. SCHNEIDER, des données complémentaires intéressantes et une critique peu bienveillante, selon l'habitude de cet auteur.

tion de M. Th. Whittemore, avancent très prudemment en laissant prévoir encore de nombreuses années de labeur. L'activité principale de ces deux dernières années s'est concentrée dans la voûte et la demi coupole de l'abside de l'église, et sur les parois et les voûtes du côté droit du Gynécée. M. Th. Whittemore, travaillant en vase hermétiquement clos, en monopolisant la moitié de Ste-Sophie, et en ne laissant voir aux curieux que ses magnifiques échafaudages qui laissent immédiatement supposer l'étendue de ses moyens financiers et ses capacités en l'art de la charpente, il est difficile de présenter aux lecteurs de Byzantion un aperçu quelconque de ses travaux. Ici, chacun s'en désintéresse, la presse comme les savants; et l'on attend gentiment l'époque, hélas! fort lointaine, peut-être, où, Ste Sophie, enfin rendue à la liberté totale, pourra être visitée en entier avec ses belles mosaïques.

Car, Ste-Sophie possède dans le Gynécée, M. Whittemore en a montré quelques fragments de portraits à Rome, des mosaïques splendides presque sur toutes les façades murales intérieures: Une Deisis, particulièrement, est magnifique; elle est située sur la paroi transversale opposée à celle au pied de laquelle est le tombeau de Dandolo. Elle tient toute la paroi et a environ 6 m. de largeur sur 3 m. de hauteur; le bas est malheureusement abîmé sur 50 à 60 cm. de hauteur, une lézarde la traverse obliquement de haut en bas. C'est le type classique que l'on retrouve à Kahriye Cami, mais avec St Jean Baptiste sur la droite, à la gauche du Christ. Les figures du Christ et de la Vierge ont une ressemblance presque parfaite avec celles de Kahriye, mais avec un coloris d'une gamme plus élevée et plus fraîche. D'autre panneaux ornent le haut du Gynécée, vers l'abside, particulièrement un Christ debout, un empereur et une impératrice, etc. Le prochain rapport de M. Th. Whittemore constituera donc certainement un grand évènement pour le monde savant byzantin.

Les Grands Palais de Ste-Sophie (1936-1937).

Les importantes fouilles du Walker Trust, dirigées par MM, Russell et Baxter, sur l'emplacement des grands palais de Ste-Sophie. et commencées en 1935, ont également été poursuivies en 1936-1937. Exécutées, vu la grandeur, l'importance et les difficultés

des lieux, à l'aide de moyens techniques et financiers peut-être trop modestes, les brillants résultats de la première année, au point de vue de la découverte des mosaïques, continuèrent cependant ; malheureusement, aucun résultat topographique exact comme aussi aucune identification exacte des lieux retrouvés n'a pu être faite.

En somme, les travaux de fouilles entrepris ou à entreprendre, dans les grands palais de Ste-Sophie ont deux buts précis que les auteurs de fouilles présents ou futurs ne devraient point oublier. Le premier a trait à l'étude topographique des lieux, dans le cadre de l'étude historique de Byzance, et dans une relation directe avec l'Augustéon, Ste-Sophie et l'Hippodrome. Le second s'intéressera plus particulièrement à tout ce que l'on est en droit d'attendre dans un pareil travail : architecture et décoration architecturale, mosaïques, fresques, céramique, numismatique ; épigraphie, etc. Si le deuxième but peut amener au jour, comme ce fut justement le cas, des éléments merveilleux, tels que les mosaïques retrouvées, il n'en reste pas moins évident que dans les fouilles des Grands Palais, vu la situation de ceux-ci en pleine agglomération urbaine moderne, le côté topographique des travaux prime l'autre. Il le surclasse même pour de nombreuses raisons qui semblent avoir totalement échappé aux dirigeants de ces recherhces. La Préfecture d'Istanbul vient de faire élaborer un nouveau plan de restauration de la ville par les soins de M. l'architecte Prost. Or, dans son projet définitif, le savant architecte, d'accord avec les Autorités, comblant les vœux que j'avais formulés à maintes reprises, à établi une zone archéologique englobant tous les territoires allant de l'ancienne église des Sts Serge et Bacchus jusqu'à la pointe du Sérail, en comportant entr'autres: les palais maritimes, les palais de St-Sophie, le Sérail, le Parc du Sérail avec les ruines du Theatrum Minus et l'immense quartier des Manganes. Cette décision a été immédiatement suivie d'un commencement d'exécution ; et aujourd'hui, tout permis de construction est refusé pour tous les territoires ci-dessus délimités. De plus, tous les bâtiments officiels et autres, comme l'École des Arts et Métiers, celle du Commerce, le Cadastre, etc, qui s'élèvent sur l'ancien hippodrome, seront démolis. Les anciennes prisons qui s'étagent sur le côté droit de la piste vont être livrées aux démolisseurs ces jours-ci (avril 1938), et sur leur emplacement, on édifiera la nouvelle Préfecture de la Ville.

Donc, la ville veut, dès maintenant, réserver les droits des recherches archéologiques futures dans ces importants parages qui sont appelés à devenir dans l'avenir, pour l'Istanbul kamaliste, ce que sont les forums de l'ancienne Rome pour la Rome mussolinienne. On comprend dès lors l'importance que revêtent les fouilles du Walker Trust au point de vue édilitaire, et l'on saisit immédiatement l'avenir de ces parages au point de vue touristique.

Maintenant une autre question, elle aussi fort importante a été soulevée par les travaux du Walker Trust, dont le commencement a coïndicé avec la parution de la traduction magistrale du Livre des Cérémonies par M. Albert Vogt. On s'attendait à ce que cee fouilles fussent l'illustration directe et vivante du livre de Constantin Porphyrogénète ; on espérait enfin pouvoir élucider, annés par année, sur le terrain même, débarassé des terres qui comme une gangue l'emprisonnent, quelques-uns, sinon tous ces problèmes de topographie palatiale qui nous empêchent aujourd'hui de saisir exactement les déplacements des empereurs et des hauts personnages dans les nombreuses dépendances des palais. Malheureusement, après trois années de recherches, les fouilles du Walker Trust, n'ont à peu près donné aucun résultat au point de vue topographique. On peut d'ailleurs s'en convaincre en lisant l'article écrit par un des collaborateurs du Walker Trust, M.G. Brett, dans Antiquity(1) ; les résultats des étés 1935 et 1936 y sont consignés ; tant qu'aux travaux de 1937, ils ont été clôturés déjà au début du mois d'août(2). D'après cet article, les mosaïques, datées du premier quart du ve siècle appartiendraient à une cour rectangulaire à portique où l'auteur place un héliacon. Sur le côté sud-est, mais en dehors de ce portique, l'auteur parle de deux fondations « qui furent depuis longtemps accessibles » (3).

Et sans autre éclaircissement, il ajoute « qu'il est possible que ces

(1) G. Brett. *Antiquity, A quarterly Review of Archaelogy*, Vol. XI, 1937 pp. 356-359, avec croquis.

(2) On annonce la prochaine parution du rapport complet des travaux.

(3) E. Mamboury et Th. Wiegand. *Kaiserpaläste von Konstantinopel.* Sous cette forme écourtée, l'auteur parle des sous-sols donnés dans les planches LXXXV à LXXXIX dont il donne une copie sans en indiquer l'origine. Voir aussi p. 110 *Plan général des Palais* par E. Mamboury dans A. M. Schneider, *Byzanz. Vorarbeiten zur Topographie und Archaeologie der Stadt.* Berlin. 1936. Pl. XC.

trois constructions soient celles des trois églises de N.-D. du Phare, St-Démétrius et St-Élie. » Dans le plan qui illustre l'article, les trois lieux de culte sont indiqués conjointement avec le Phare (?) placé entre N.-D. du Phare et St-Élie. Cette supposition, soulignée d'un point interrogatif, demanderait tout de même à être étayée par des textes précis ; en tout cas, l'indication des ruines comme étant celles de St-Élie est erronée, car elles appartiennent indubitablement à une construction turque du XVIe siècle. Seul, l'emplacement pourrait donc entrer en ligne de compte. L'article se termine par ces mots : « Au nord-est de la cour à portique, des fouilles plus avancées révèlent le Chrysotriclinos ». 4) Les raisons de cette identification ne nous sont pas révélées et nous en sommes réduits à croire ou à ne pas croire l'auteur sur parole.

Attendons le rapport des fouilles promis par M. Baxter pour pouvoir discuter utilement ; et, en attendant, formulons une fois de plus le vœu exprimé à plusieurs reprises, en 1935, de voir les travaux s'orienter vers un but plus topographique. Que l'on cherche la porte des Skyles qui donnait sur l'Hippodrome et l'on retrouvera sans peine l'entrée du Justinianos et des lieux qui en dépendaient. Il est préférable d'aller du connu et du précis vers l'inconnu que de nager pendant plusieurs années dans de vagues suppositions.

Deuxième cour du Sérail (1937).

Des arasements de murs byzantins ayant apparu à l'angle nord-ouest de la deuxième cour du Sérail, entre la salle du conseil (Kubbeh Altı), le trésor intérieur (actuellement musée des armes), et la porte de la Félicité (Bab-ul-Saadet, Orta Kapı), la Direction des Musées d'Istanbul, avec la collaboration de M. Bossert, professeur à l'Université d'Istanbul, entreprirent des fouilles à cet endroit dans le courant des mois de septembre et d'octobre. Les résultats furent immédiats et à une profondeur de 1,50 m. à 2 m. le sol dallé d'une église basilique byzantine, avec l'abside exiale, furent mises au jour. Aucun rapport n'a encore été publié, mais il se pourrait qu'on se trouvât en face d'un ancien monument païen, qui, ruiné,

(1) « Further excavations on the nortwestside of the court yard reveal the Chrysotriclinos ».

fut utilisé au IVe ou Ve siècle, pour une église restaurée plus tard au VIIIe siècle. Le sanctuaire, tenant l'espace entier entre les deux rangs de colonnes, comme dans les basiliques de St-Apollinare Nuovo et in Classe à Ravennes, dans celles de Philippes, de St-Jean à Éphèse, de Torcello, etc, est surélevé d'une marche ; il communique avec l'ambon, dont on a retrouvé une partie de la base, par un passage également surélevé d'une marche partant de l'axe du sanctuaire. Tout autour, d'autres murailles, les unes fort anciennes, viennent buter contre le monument retrouvé et laissent espérer de nouvelles trouvailles. Une ample moisson de magnifiques revêtements céramiques byzantins, semblables à ceux du couvent de Patlena et de l'église de St-Siméon, exposées au musée de Preslaw, en Bulgarie, datées des VIII-IXe siècles, ont été également trouvés, à côté d'autres pièces archéologiques diverses.

Ancien emplacement du Palais de Justice Ottoman. Augustéon (1937).

Sous les auspices de l'Institut français d'Istanbul, Mr Lemerle, de l'École française d'Athènes a fait quelques très intéressants sondages à l'extrémité orientale de la place de l'Augustéon, sur l'emplacement de l'aile gauche de l'ancien Palais de Justice incendié en 1933. Au milieu des monticules de gravats qui encombrent encore la place, M. Lemerle a poussé ses recherches jusqu'à 5 m. de profondeur. Elles ont révélé la présence de murs, probablement constantiniens, constitués par un système de gros blocage de quelques mètres de hauteur, surmonté de quelques mètres de mur de briques comme il est indiqué dans Kaiserpaläste (1), planche XC, pour le grand mur qui limitait probablement l'Augustéon vers l'est. Un pan de mur, totalement en maçonnerie de brique, avec trois départs de voûtes d'époque postérieure allant vers le nord-est, a été également libéré. Tous ces murs semblent être sur la place de l'Augustéon, et pourraient appartenir aux Pittakia, espèce d'annexe du palais de Justice de l'époque byzantine. Comme de véritables fouilles seront probablement entreprises cette année en

(1) E. MAMBOURY et TH. WIEGAND, *Kaiserpaläste.*

cet endroit, on saura à quoi s'en tenir au sujet de ces restes, comme aussi des limites sud-est et nord-est de l'Augustéon.

Église St-Théodore (1937).

La charmante église dite de St-Théodore, transformée en mosquée sous le nom de Kilisse Cami est enfin sortie de l'oubli dans lequel les temps s'étaient plu à la laisser croupir. Déjà en 1936, lors de la construction des égoûts dans ces parages, j'avais eu l'occasion de relever, dans la rue Divan Efendi qui la borde au nord, des murs de locaux appartenant à l'église ; puis, dans la rue Tirendaz qui longe la façade de l'exonarthex, j'avais relevé que l'escalier primitif d'accès, devant la porte centrale, au lieu d'être à deux rampes latérales comme actuellement, était composé d'une rampe unique s'élevant perpendiculairement à la façade qui devait être plus élevée autrefois qu'aujourd'hui. Lors de la création des rues qui entourent l'église — sans doute lors de sa transformation en mosquée — le grand escalier fut détruit et remplacé par l'escalier à double rampe actuel qui ne gêne que fort peu la circulation.

En 1936, des sondages discrets, dans certaines parties du revêtement de plâtre à l'intérieur de l'église, avaient laissé supposer à quelques collègues, l'opinion que le monument possédait encore sa décoration mosaïque primitive ; mais ce ne fut qu'en 1937 que M. Hidayet Fuat entreprit des travaux de recherche et de restauration. Il en était temps, car la couverture des coupoles et des toits, en fort mauvais état, commençait à laisser passer l'eau de pluie qui, par des infiltrations sournoises, dégradait le peu de mosaïques qui reste encore. La réparation architecturale des superstructures est en voie d'exécution par les soins de la Direction des Fondations pieuses et tout danger est donc écarté.

En fait, la décoration mosaïque existe encore un peu partout en plus ou moins bon état, mais les travaux entrepris s'intéressèrent, en 1937, plus particulièrement aux voûtes et coupoles de l'exonarthex. Sans vouloir empiéter en rien sur les droits de l'heureux chercheur, il est possible de dire que la coupole de droite où trône encore, fine et majestueuse, l'image, de la Vierge Marie, entourée de huit personnages sans nom, est d'une grande simplicité qui n'exclut

pas une réelle beauté. Mais, on ne sait pas encore pourquoi, ni à quelle époque, tous les fonds d'or ont été enlevés avec les noms des personnages, laissant ceux-ci se silhouetter sur un fond nu. La coupole du Christ, en voie de restauration, est en moins bon état, mais fort intéressante tout de même. D'après M. Hidayet Fuat, ces mosaïques seraient plus récentes que celles de la mosquée de Kahriyé. On travaille actuellement à restituer l'architecture intérieure primitive de l'église.

En face de l'incertitude dans laquelle on se trouve pour la datation des deux époques de construction de l'église, comme aussi pour l'exactitude de son véritable nom, espérons que les recherches actuelles donneront tous les renseignements historiques qui nous font encore défaut.

***

Les travaux officiels de fouilles et de recherches se bornent à ceux que j'ai cités ci-dessus ; cependant d'autres trouvailles ont été faites au courant de l'année 1937 qui peuvent être notées dans le présent travail.

En exécutant les travaux de fondations de la maison de campagne de S. E. Sükrü Kaya, Ministre de l'Intérieur, à Fenerbaçe, l'ancienne Hieria, sur la côte anatolienne, on a mis au jour de grosses murailles de base qui doivent certainement appartenir à l'une des constructions de l'empereur Justinien. Ce quartier fourmille d'ailleurs de restes anciens : pans de murs le long de la rive, et dans les jardins, citerne, digue, etc. Il est certain que, lorsqu'on aménagera ce quartier en parc, d'autres trouvailles y seront faites.

***

En faisant une promenade sur la colline qui domine le charmant village de Küçük Çekmece, sur la Marmara, à 19 km. de l'ancien Millaire d'Or du Milion, mon attention avait été éveillée par un certain nombre de faits assez curieux (1). Le plateau ainsi que ses

(1) Extrait succinct d'un rapport présenté à la Société Turque d'Histoire à Ankara.

pentes sud-ouest étaient jonchés de débris anciens : briques, tuiles, tessons, fragments de marbre moulurés ou non, colonnes, etc. Puis, en deux endroits, des ouvriers démolissaient des murs byzantins, épais de 3,10 m., enfouis sous terre pour en extraire la pierre et la brique. Intrigué, je parcourus le lieu en détail, et je vis encore de gros arasements de murs de brique. Le cimetière turc de Küçük Çekmece se trouvant à portée de fusil, je m'y rendis et j'y découvris plus de 150 fragments de colonnes de granit, de porphyre, de marbre blanc, des linteaux de porte, des supports de balcon, etc. Une demi-douzaine de colonnes de granit, de 71 à 73 cm. de diamètre, avaient plusieurs mètres de longueur.

Tous les topographes modernes ont placé avec assez de raisons le bourg byzantin de Rhegium à Küçük Çekmece, mais sans le savoir, je venais de découvrir le véritable emplacement de la ville de Rhegium. Lors des nombreuses visites suivantes que je fis au dit lieu et à l'aide des textes anciens qui me sont connus (1), je suis arrivé à la conviction que Rhegium était composé des trois parties distinctes suivantes : 1) Le port, autour de la tête du pont enjambant la rivière Myrmex. 2) La ville proprement dite, s'étageant sur la colline, allant du port jusqu'au faîte. 3) L'Acropole ou la ville officielle impériale, où les empereurs possédaient un palais, occupant un espace qu'on peut évaluer à 300 m. faisant face à la mer, sur 200 m. en profondeur.

Au port, j'ai retrouvé, à côté de magnifiques chapiteaux inédits du ve siècle, à acanthe et à monogramme du Christ, éparpillés dans les jardins privés avec de nombreux autres fragments, une portion de la culée nord-est du pont, encore en place, construit par Justinien après les fameux tremblements de terre des 19 octobre et 14 décembre 557-558.

Des fouilles officielles seront probablement entreprises cette année qui permettront d'en savoir plus long sur ces parages malheureusement laissés trop longtemps à la dévotion de la pioche des démolisseurs. Avec l'identification de l'Hebdomon, l'identification du

(1) PLINE IV .p. 11 ; *Géographie de* PTOLEMÉE, L. III, chap. XI. p. 188. Procope *De Aedificiis*, IV, 8, Bonn. p. 294-296 ; THEOPHANES, p. 358, CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *Liber de Cerem.* p, 495, SIMÉON MAGISTER, p. 408 ; AGATHIAS, pp. 281-289. etc., etc.

véritable emplacement de Rhegium apportera plus de clarté dans l'étude de la topographie suburbaine de l'ancienne capitale des Basileis (1)

Istanbul. E. MAMBOURY.

(1) Des bruits alarmants avaient couru au sujet des murailles de l'enceinte byzantine d'Istanbul. Heureusement, toutes ces nouvelles prématurées sont fausses, et les murailles séculaires de Byzance, ainsi que ses monuments encore existants, seront non seulement préservés de la destruction, mais restaurés et débarrassés des masures qui les enlaidissent. Le nouveau plan de la ville d'Istanbul, élaboré par M. l'architecte Prost, tenant compte des nouvelles directives kamalistes en matière d'histoire et d'archéologie, a définitivement solutionné le problème des œuvres d'architecture anciennes qui jalonnent les rues d'Istanbul.

II

ROUMANIE.

1. — **Histoire.**

N. Iorga, *La France de Terre-Sainte. Considérations synthétiques.* Conférences données en Sorbonne. *Revue hist. du Sud-Est européen* 11 (1934), 177-249 ; 297-337. — L'auteur, connu par bien des travaux consacrés à ce grand chapitre d'histoire, nous présente dans cet exposé une série de considérations relatives à la création de France en Orient. Il établit d'abord que la croisade « n'a pas été une entreprise voulue », qu'elle a eu un caractère tout à fait fortuit, qu'elle a été « une magnifique aventure ». Il définit ensuite l'état d'esprit d'où la première croisade est sortie, et passe en revue tout ce que les croisés ont amené avec eux en Orient. Les populations indigènes des régions conquises, en grande partie ignorées par les croisés, les relations entre elles et les États latins y sont nettement caractérisées. Le rôle de Byzance dans la vie des fondations franques de Syrie est mis en lumière mieux qu'on ne l'avait fait auparavant. Quant à la situation et au rôle de l'Église, l'auteur montre combien elle a été au-dessous de sa mission. Un dernier chapitre présente la « synthèse » des Lieux Saints.

N. Iorga, *France de Constantinople et de Morée. « Déviation » de la quatrième croisade. Participation de l'élément français. Revue hist. du Sud-Est européen,* 12 (1935) 81-105 ; 177-217 ; 324-356. — Dans ces conférences données en Sorbonne, ou trouvera peu de nouveau ; il est question, de l'aveu même de l'auteur, d'une nouvelle *interprétation* des faits de la quatrième croisade. L'expression d'« empire latin » y est rejetée comme impropre. En ce qui concerne la question souvent débattue de la « déviation » de cette croisade, l'auteur prouve qu'on ne saurait parler d'une « trahison » de Venise, mais que tout s'explique par la politique de la république relativement à Byzance. Nous relevons enfin les remarques de l'auteur sur le Royaume de Thessalonique et sur la Princi-

pauté de Morée et l'esquisse de la synthèse dans les États de création française.

N. Iorga, *Éléments de communauté entre les peuples du Sud-Est européen. Revue hist. du Sud-Est européen,* 12 (1935) 107-123. — C'est une conférence donnée à l'Institut Sud-Est européen, dans laquelle l'auteur relève les éléments qui constituent le fonds commun des peuples du Sud de l'Europe : 1. L'élément thrace ; 2. L'ordre romain (continué par les Byzantins et les Turcs) ; 3. L'influence moderne française, exercée également sur tous ces peuples.

D. G. Ionescu, *Relaţiile ţărilor române cu Patriarchia de Alexandria* (Les relations des pays roumains avec le Patriarcat d'Alexandrie). Bucuresti, 1935, VI-68 pages 8°.— Cette étude met en lumière les rapports du Patriarcat d'Alexandrie avec les pays roumains à partir de 1600, et montre une fois de plus l'appui important que l'Église orthodoxe a trouvé auprès des voévodes roumains, après la chute de Constantinople.

G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă,* Bucarest, 1935, 195 pages, 8°, avec 8 planches. — L'auteur réunit dans ce volume quelques études qu'il avait déjà publiées relativement à ces deux centres commerciaux de l'époque des Paléologue. Mais ces études y ont été complètement revisées, et l'auteur a su tirer profit des publications les plus récentes qui se rapportent à ce sujet. On lira particulièrement avec le plus grand intérêt le chapitre consacré à Vicina. Il comprend un exposé complet et clair de ses vicissitudes politiques, du rôle économique et religieux qu'elle joua. La question topographique, qui a été souvent débattue par les savants, ne trouve pas ici une solution. M. Brătianu croit devoir chercher la place de la ville quelque part sur le bras danubien de Saint-Georges. Pour les objections que j'ai faites à quelques-unes des opinions de l'auteur, v. *B.Z.*, 1937. La critique passionnée, bourrée d'une érudition décevante et confuse, que M. Bromberg vient de publier dans les pages de cette revue, ne diminue pas le mérite de cet excellent travail.

N. Iorga, *Despre ţările locuite de Armeni* (Des pays habités par les Arméniens). *Ani,* revue de culture arménienne, I, t. II, Bucuresti, 1936, 1-14. — Cet article contient un exposé substan-

tiel de la vie historique du peuple arménien dans ses différents habitats.

N. Iorga, *La France dans le Sud-Est de l'Europe.* Conférences en Sorbonne. *Revue hist. du Sud-Est européen,* 13 (1936) 21-68 ; 105-172. , Le lecteur trouvera dans ces conférences, caractérisées par la richesse des renseignements, l'exposé clair de la politique française en Orient à partir de Henri de Valois.

A. Sacerdoțeanu, *Considerații asupra istoriei Românilor în Evul-Mediu. Dovezile continuității si drepturile Românilor asupra teritoriilor lor actuale* (Considérations sur l'histoire des Roumains au moyen âge. Les preuves de la continuité et les droits des Roumains sur leurs territoires actuels). Bucuresti 1936, xxx-311 pages 8°. — Ce travail résume le long débat scientifique concernant le problème de la continuité des Daco-Roumains dans les territoires de l'ancienne colonisation. L'exposé est clair et la matière abondante.

N. Iorga, *La vie de province dans l'empire byzantin. Revue hist. du Sud-Est européen,* 14(1937) 1-25. — C'est la communication lue par l'auteur au Congrès international des études byzantines à Rome. Elle montre le rôle considérable de la vie provinciale dans la création et le développement du byzantinisme.

N. Iorga, *Documents concernant les Grecs et les affaires d'Orient, tirés des registres de notaires de Crète. Revue hist. du Sud-Est européen,* 14 (1937) 89-114. M. Iorga met au jour, dans cet article, un nombre de documents pour la plupart inédits, tirés des Archives de Venise et datés de 1401 à 1488.

O. Marculescu, *Balica și Dobrotici, doi dinaști pontici* (Balica et Dobrotitch, deux dynastes du Pont). *Analele Dobrogei,* 18 (1937) 184-214. — Cet exposé, qui retrace l'histoire politique du despotat maritime de la Dobroudja, sous les archontes Balica et Dobrotitch, est très bien informé. Mais nous ne pouvons pas suivre l'auteur dans toutes ses opinions. L'existence d'un « État des Ogouzes », affirmée par M. Manof, est sujette à caution. L'identification de Karbona avec Cavarna, établie déjà par M. Iorga (Veneția in Marea

Neagră, Analele Ac. Rom., s. II, t. XXXVI, Mem. secț. ist., 1914) est certainement juste.

N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale.* 4 volumes, Bucarest, 1937. — Par ses grands et multiples travaux, qui ont vraiment renouvelé tant de chapitres de l'histoire roumaine, M. Iorga était seul indiqué pour donner l'œuvre de synthèse de cette histoire. L'ouvrage, admirable pour son temps, de l'illustre A. D. Xénopol, était, en effet, suranné. On devait reprendre ce vaste et difficile travail. M. Iorga l'entreprend maintenant avec l'enthousiasme de sa jeunesse intellectuelle, et, au cours de deux ans, il nous a déjà donné sept des dix volumes qui doivent composer cette synthèse. Les quatre premiers volumes que nous signalons au lecteur ont été traduits en français, pour le Pavillon roumain de l'Exposition de Paris. Une masse énorme de matériaux a été mise à contribution dans cet exposé historique. Conformément à son principe, l'histoire nationale y est traitée dans le cadre de l'histoire universelle.

Le 1er tome se divise en deux parties, dont la première traite des ancêtres avant les Romains. On commence par les cultures de la préhistoire et de la protohistoire : tout ce que les fouilles des archéologues en ont mis au jour a été largement exploité par l'auteur, qui arrive à déterminer les caractères de cet art brillant qui forme le premier document de civilisation du Sud-Est européen. L'historien a su tirer parti aussi des découvertes enregistrées partout ailleurs, se rapportant à cette époque. Les races de ce vaste territoire de l'habitat primitif des ancêtres, avec leurs conditions de vie et leurs transmissions, les cités helléniques avec leur profonde influence sur ces races, les synthèses qui s'y réalisent, — tout est parfaitement éclairci à la lumière des sources. La seconde partie, intitulée « Le Sceau de Rome », expose les phases de la conquête romaine de la péninsule des Balkans et de la Dacie, conquête précédée par la pénétration pacifique de l'élément romain dans ces territoires. La colonisation, le « problème danubien », l'acte de l'« évacuation » y sont examinés dans leur juste lumière.

Le IIe volume nous présente « les maîtres de la terre », jusqu'à l'an mille. On y trouve des points de vue nouveaux sur les problèmes compliqués de la romanité danubienne. L'auteur réussit à définir une fois de plus la réalité des organisations populaires

au-delà des limites formelles de l'empire ; des deux côtés du Danube c'est la même vie rurale, patriarcale, qui domine durant cette époque. La thèse de l'historien roumain s'appuie sur une documentation rigoureuse.

Le IIIe volume est consacré aux « fondateurs ». L'auteur y soumet à un nouvel examen les renseignements de plus en plus nombreux des sources byzantines sur la population de la région du Bas-Danube. L'interprétation judicieuse des textes l'amène à des conclusions qui s'imposent. Sans doute, il y eut, vers la fin du XIe siècle, dans les endroits de la Dobroudja actuelle, une synthèse des populations locales avec les barbares touraniens. On expose en même temps la vraie situation des Roumains de Transylvanie pendant et après l'occupation des Hongrois (XIIe-XIIIe siècles), de même que la création roumaine dans les Balkans, sous les Assénides. La fondation des États Roumains, leur développement rapide, culminant avec le long et brillant règne de Mircea Ier, occupent les pages jusqu'à la fin du volume.

Le IVe tome porte le titre significatif de « Chevaliers ». Il nous présente, en effet, les figures héroïques des grands voévodes, défenseurs du patrimoine national et de la Chrétienté contre l'offensive turque. C'est l'époque de Dan le Brave, de Vlad Ţepeş, de Jean Hunyadi et d'Étienne le Grand. Chacun y apparaît avec le cortège brillant de ses exploits. L'auteur déploie, pour les décrire, une richesse de renseignements qu'on ne pourrait dépasser. Le lecteur se sent parfois même écrasé par la masse des détails de cet exposé.

Signalons, pour en finir, les nombreuses et magnifiques illustrations qui accompagnent le texte de chaque volume de cet imposant travail.

2. — **Littérature.**

N. CARTOJAN, *Les premiers éléments occidentaux dans la littérature roumaine.* Extr. de la « *Revue de littérature comparée* », Paris, 1934, 20 pages 8o. — L'auteur, connu par ses solides recherches dans le domaine de l'ancienne littérature roumaine, nous donne, dans cet article, la synthèse des influences exercées par l'Occident sur cette littérature. Il ne manque rien dans ce répertoire, depuis les textes religieux suscités par la Réforme en Transylvanie, jus-

qu'aux influences italienne et française, dont l'auteur a éclairci beaucoup de points obscurs.

N. CARTOJAN, *Poema cretană Erotocrit în literatura românească și izvorul său necunoscut* (Le poème crétois d'Érotocrite dans la littérature roumaine et sa source inconnue). Ac. Rom., Mem. secț. liter., S. III, t. VII, Mem. 4 Bucuresti, 1935, 57 pages 8°, avec 12 planches hors-texte. — Cette étude présente la découverte vraiment sensationnelle de M. Cartojan signalée déjà dans les pages de cette revue (v. *Byzantion*, XI, [1936], p. 392). Le fameux poème si populaire n'est pas une création originale : M. C. prouve qu'il dérive, par un intermédiaire italien, du roman chevaleresque français *Paris et Vienne*, imprimée pour la première fois à Anvers, en 1478.

T. SIMEDREA, *Viața S-tului Niphon, patriarchul Constantinopolei* (La vie de Saint Niphon, patriarche de Constantinople). *Biserica ortodoxă română*, 55 (1937), 257-299. — Le savant prélat nous offre, d'après le meilleur manuscrit roumain (n° 464 de la Bibliothèque de l'Ac. Roum.), une nouvelle édition de cette Vie, dont l'original n'est pas connu.

3. — **Art.**

D. DRĂGHICEANU, *Mitropolia Târgoviștei. Note istorice și archeologice* (La Métropole de Târgoviște. Notes historiqes et archéologiques). Bucuresti 1933, 24 pages grand 8°, avec 19 panches. — C'est une brève mais excellente monographie consacrée à la Métropole de l'ancienne capitale de la Valachie. L'auteur y réunit les données historiques et archéologiques tirées des archives, de même que les inscriptions conservées. L'ancienne église de cette Métropole a été bâtie par Neagoe Basarab (consacrée solennellement le 17 mai 1520) et deux fois restaurée par les princes régnants Mathieu Basarab et Constantin Brâncoveanu. Elle était la plus grande de toutes les églises du pays et se distinguait par la beauté architecturale (un exonarthex, soutenu par huit colonnes, deux coupoles centrales, entourées de huit tourelles élégantes.) Sous le règne de Charles Ier on l'a démolie pour la remplacer par l'église actuelle, œuvre de Lecomte de Noüy. Dans cet état,

elle ne peut donner la moindre idée de la splendeur de l'ancien monument.

N. Iorga, *Două Evangeliare ale fiilor lui Petru Rareș* (Deux Évangéliaires des fils de Pierre Rareș). *Buletinul comisiunei monumentelor istorice*, 27 (1934) 87-90. — Il s'agit, dans cet article, de deux Évangéliaires modaves, découverts par M. Beza au Mont Sinaï et datés du XVIe siècle. Leurs reliures en argent, ornées de belles figures de saints, comptent, d'après l'auteur, parmi les meilleurs exemplaires de l'art moldave.

Maria Golescu, *O fabulă a lui Esop trecută în iconografia religioasă* (Une fable d'Ésope passée dans l'iconographie religieuse). *Bulet. com. mon. ist.*, 27 (1934) 70-73. — L'examen des peintures, qui couvrent l'extérieur de beaucoup d'églises roumaines, du XIXe siècle, conduit l'auteur à reconnaître que, dans la représentation de la Mort, le peintre s'inspire de la fable bien connue d'Ésope. Ceci prouve une fois de plus l'influence du Folklore sur l'iconographie religieuse.

V. Drăghiceanu, *Considerații asupra vechimei bisericii mănăstirii Tismana* (Considérations sur l'ancienneté de l'église du monastère de Tismana). *Bulet. com. mon. ist.*, 27 (1934) 1-16. — Cet article prouve que l'église, une fondation de la seconde moitié du XIVe siècle, malgré les restaurations subies, garde encore sa forme primitive.

P. Nicorescu, *Une croix reliquaire de Dobroudja*. Extr. des « Mélanges V. Pârvan » (*In memoria lui V. Pârvan*), Bucuresti, 1934, avec une planche. — Le petit monument qui fait l'objet de cet exposé a été découvert dans l'îlot de Bisericuța (dans le lac Razelm, près Turilofca), où les fouilles ont mis au jour les ruines d'un fort byzantin. La croix-reliquaire porte l'image de la Vierge orante, entourée des bustes des quatre Évangélistes. L'auteur la rattache au type de celles que Kondakov datait entre les XIe-XIVe siècles.

G. de Jerphanion, *Les églises rupestres de Cappadoce et la place de leurs peintures dans le développement de l'iconographie chrétienne*. *Bulet. com. mon. ist.*, 27 (1934) 145-184. — C'est une admirable synthèse des recherches réputées de l'auteur sur les monuments

de l'ancien art chrétien de Cappadoce. Elle a formé l'objet de trois conférences que M. de Jerphanion donna, en 1935, à Bucarest.

A. SACERDOŢEANU, *Mormântul de la Argeş şi Zidirea Bisericii Domneşti* (Le tombeau [de l'église de Curtea]-de-Argeş et la construction de l'église princière). — Extr. du *Bulet. com. mon. ist.*, 28 (1935), 11 pages 4°. L'auteur de cet article reprend la question de la date de l'église princière de Curtea-de-Argeş, et croit pouvoir préciser mieux cette date. Mais, faute d'une documentation sûre, la question demeure sans solution. L'opinion concernant les traces d'une église antérieure à l'actuelle mérite d'être examinée.

N. IORGA, *Choses d'art arméniennes en Roumanie.* Conférence donnée au Collège Morat en mars 1934. *Revue hist. du Sud-Est eur.*, 12 (1935) 1-14. — Il y est d'abord question de la vie politique des Arméniens dans les différents endroits, où, au cours des siècles, ils se sont manifestés. L'auteur s'arrête ensuite aux Arméniens de Roumanie, spécialement à ceux de Moldavie, de beaucoup plus nombreux et plus anciens que ceux de la Valachie, et fait des considérations sur leur art, dans lequel il distingue, à côté des anciennes traditions, presque millénaires, la synthèse dûe aux influences inévitables de l'art byzantino-roumain.

V. GRECU, *Influenţe sârbeşti in vechea iconografie bisericească a Moldovii* (Influences serbes sur l'ancienne iconographie de Moldavie). Extr. du *Codrul Cosminului*, 9 (1935) 235-242. — Parmi les peintures qui ornent à l'extérieur l'église de S. Paul à Prespa, M. Bošković a relevé la représentation du siège d'une ville forte, dans laquelle M. Grecu reconnaît le siège de Constantinople. Comme ce sujet figure aussi sur la façade d'une église de Bucovine (Vatra Moldoviţii), l'auteur est enclin à attribuer à ces peintures extérieures moldaves une origine serbe. Mais c'est une conclusion un peu précipitée.

N. GHICA-BUDEŠTI, *Evoluţia arhitecturii în Muntenia şi Oltenia. Partea IV. Noul stil din veacul al XVIII-lea* (L'évolution de l'architecture en Valachie et en Olténie. IVe partie. Le nouveau style du XVIIIe siècle). *Bulet. com. mon. ist.*, 29 (1936), 179 pages 4°, avec résumé français et 646 planches. — Ce volume magnifique

est le couronnement des recherches méritoires de l'auteur sur l'architecture de Valachie et d'Oltenie. Après une introduction dans laquelle il rappelle les types architecturaux antérieurs, l'auteur s'attache à déterminer les caractères de l'architecture du XVIIIe siècle, qui ne crée plus de type nouveau, mais qui met la dernière main au type créé auparavant. L'époque des Cantacuzène et de Brâncoveanu marque l'apogée de l'évolution. Le texte est illustré de planches admirables, qui font de ce livre de solide documentation l'une des meilleures publications de ce genre.

V. GRECU, *Cărți de pictură bisericească bizantină. Introducere și ediție critică a versiunilor românești.* etc. (Livres de peinture religieuse byzantine. Introduction et édition critique des versions roumaines). Cernăuți 1936, VIII-426 pages 8°. — Ce travail représente la synthèse des recherches de l'auteur sur le fameux « Manuel de la peinture » de Denys de Phournà. Ce Manuel a été, de l'avis de M. Grecu, un livre populaire et pratique, employé dans les ateliers. L'auteur a découvert et signalé nombre de traductions roumaines de ce livre, et nous en donne maintenant la version la meilleure, d'après le ms. de l'archimandrite Macaire, rédigé en 1805.

4. — **Numismatique, Sigillographie.**

P. NICORESCU, *Monete modovenești bătute la Cetatea Albă* (Des monnaies moldaves frappées à Cetatea-Albă). Iasi, 1937, 14 pages 8°. — L'auteur nous y décrit huit monnaies moldaves d'un type inconnu, récemment découvertes à Cetatea-Albă. Nous soulignons la légende du revers de ces monnaies : *ACΠP[O[KACTPУ*. Elles datent, de l'avis de l'auteur, du milieu du XVe siècle.

N. BĂNESCU, *Sceau inédit de Katakalon, katépano de Paradounavon. Échos d'Orient*, 40 (1937) 405-408. — Le lecteur trouvera dans ces pages la description d'un sceau trouvé à Silistrie et qui provient d'un *κατεπάνω τοῦ Παραδουνάβου*, du nom de Katakalon. L'auteur propose l'identification du personnage avec Constantin Euphorbénos Katakalon, général d'Alexis Ier Comnène. En tout cas, ce sceau nous permet d'ajouter un nom de plus à la liste des chefs du Paristrion.

5. — Droit.

C. A. SPULBER, *Études de droit byzantin. III. Les novelles de Léon le Sage. Traduction. Histoire.* Cernăuţi, éd. de l'auteur, 1934. IX-339 pages 8°. — Après l'Éclogue des Isauriens, l'auteur nous donne ce travail érudit, dans lequel il soumet à l'examen tous les problèmes soulevés par la collection des Novelles de Léon. Une longue introduction nous présente les manuscrits, les éditions, la littérature, la personnalité de l'empereur et son œuvre. L'auteur signale aussi l'application étendue de cette œuvre législative. Suit la traduction des novelles en français, accompagnée de notes philologiques et juridiques. On regrette, vu le caractère sérieux du travail, les fautes nombreuses qui se sont glissées dans les citations grecques. Nous signalons aussi qu'il faut écrire Constantin VII (au lieu de Const. VI), toutes les fois qu'il s'agit du Porphyrogénète.

6. — Diplomatique.

D. P. BOGDAN, *Contribuţii la studiul diplomaticei vechi moldovenești* (Contributions à l'étude de l'ancienne diplomatique moldave). *Revista ist. rom.*, IV (1934), 92-136. — Ce travail se fonde sur les recueils de documents moldaves publiés par I. Bogdan et, dans ces dernières années, par M. Costăchescu. L'auteur s'y attache à établir les caractères de la diplomatique moldave aux XIVe-XVe siècles, en relevant le rôle qu'on doit attribuer dans sa formation à la chancellerie lituanienne et surtout à celle de la Valachie.

Cluj. N. BĂNESCU.

B. — BULLETINS SPÉCIAUX

I

SUR UN « SACRIFICE D'ABRAHAM » DE ROMANOS

ET SUR L'EXISTENCE D'UN THÉÂTRE RELIGIEUX A BYZANCE

Dans un article récent (1), Mme M. Carpenter, reprenant les études de M. La Piana et de M. A. Vogt sur le théâtre byzantin, a montré l'importance qu'il fallait accorder à Romanos dans l'élaboration du drame religieux.

Le présent article tend à la fois à confirmer et à infirmer cette thèse. Après avoir donné un nouvel exemple du génie avec lequel Romanos dramatisait les sujets bibliques, nous tenterons en effet de démontrer que jamais, à Byzance, ce théâtre qu'on trouve en « puissance » dans les hymnes de Romanos, et, avant lui, dans les homélies des Pères de l'Église n'est devenu un théâtre religieux à proprement parler.

L'existence du kontakion *εἰς τὴν θυσίαν Ἀβραάμ* que nous nous proposons d'examiner était connue, et Krumbacher, se fondant sur son acrostiche : *εἰς τὸν Ἀβραὰμ Ῥωμανοῦ ὕμνος*, s'était prononcé pour son authenticité (2), corroborée d'ailleurs par le caractère, la psychologie, le style et la valeur littéraire du morceau. Mais ce n'est que l'année passée qu'il a été édité, par M. Elpidio Mioni, dans son livre *Romano il Melode, Saggio critico e dieci inni inediti* (3). L'*essai critique* de l'auteur, là où il n'est pas aventureux, fait presque constamment double emploi avec l'in-

(1) Marjorie Carpenter, *Romanos and the mystery play of the East* (The University of Missouri, Studies, Philological Studies in honour of W. Miller, vol. XI, n° 3 (1. vii. 1936), pp. 21-51).

(2) K. Krumbacher, *Die Akrostichis in der griechischen Kirchenpoesie* (Sitzungsber. der ph.-ph. u. hist. Kl. der Akad. der Wiss. zu München, 1903, pp. 551-691), p. 580.

(3) Ed. G. B. Paravia, Torino.

troduction aux hymnes de Romanos de M. Giuseppe Camelli (1). Quant aux textes des kontakia eux-mêmes, bien qu'il ait collationné les divers manuscrits qui nous les ont conservés, M. Mioni n'a pu nous en donner une édition critique. En ce qui concerne le kontakion sur le Sacrifice d'Abraham, sa tâche était à la fois simplifiée et rendue plus délicate par le fait qu'il ne nous est parvenu que dans un seul manuscrit, celui de Patmos (Q). Et M. Mioni, n'ayant pu déterminer correctement le schéma rythmique des strophes, s'est trouvé dans l'impossibilité de rétablir le texte original ; les quelques corrections qu'il propose sont le plus souvent erronées ou superflues.

Pour que nos critiques n'apparaissent pas gratuites, nous citerons, à titre d'exemple, le début de l'ode.

Voici sous quelle forme se présente le premier vers dans les différentes strophes :

στρ.	στρ.
α'. Εἰς ὄρος ἀναβαίνοντα	*ιβ'. Μὴ τουτοισὶ* (2) *τοῖς ῥήμασι*
β'. Ἰσχὺς οὖν ἦν ἡ πίστις σου	*ιδ'. Ὡς ἤκουσε τὰ ῥήματα*
δ'. Τί ἄρα οἱ ὁρῶντές με	*κβ'. Νυνὶ στεῖλον* (3) *τὴν χεῖρα σου*
θ'. Ῥοπὴν ἐμοῦ ἀπόστηθι	*κγ'. Οὗτος δὲ* (4) *ὡς ἐβάσταζε.*

Quiconque est quelque peu familiarisé avec la versification des mélodes et leurs principes d'accentuation (5) déduit facilement de ces exemples le schéma suivant : ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑.

Parallèlement à ce schéma, — le cas n'a rien d'exceptionnel — nous en trouvons un autre, attesté par les strophes suivantes :

στρ.	στρ.
γ'. Σκληρὸν μὲν τὸ πρόσταγμα	*ις'. Αὐτὸς ὁ γεννήσας γάρ*
ς'. Ναρκῶσαν τὴν χεῖρα μου	*ιζ'. Νευρώσας ναρκήσαντας*
ζ'. Ἀκούσει τοὺς λόγους σου	*ιη'. Ὁ πρώην καλέσας με*
η'. Βραχὺν καιρὸν ζήσασα	*ιθ'. Υἱοῦ μὲν τὰ ῥήματα*
ια'. Ἀκμάσας γενήσῃ μου	*κ'. Ὑψόθεν ἐπέβλεψεν*
ιγ'. Ῥαντίσω τοῖς δάκρυσι (6)	*κα'. Μὴ κτείνῃς τὸν παῖδα σου*
ιε'. Μητέρα λιμπάνων με (7)	*κδ'. Σφαγὴν οὐ δεχόμενον.*

(1) Testi cristiani, vol. II, Edit. Testi cristiani, Firenze, 1930.

(2) Que Romanos accentuait sans doute *τούτοισι*.

(3) Éd. Mioni : *στῆλον*

(4) Accentué sans doute *Οὗτός δε*.

(5) Cf. P. Maas, *Das Weihnachtslied des Romanos* (in *Byzant. Zeitschr.*, XXIV, 1923-24, pp. 1-13), pp. 10-11.

(6) Éd. Mioni : *δάκρουσι*. (7) Mioni : *λειμπάνων*.

Nous dégageons de ces vers le schéma : ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑, et bien qu'il l'emporte numériquement sur le précédent et que la plupart des vers du premier type s'y laisseraient facilement ramener, nous croyons plus prudent d'admettre concurremment ces deux schémas. C'est d'ailleurs ce que fait M. Mioni, mais son schéma ⏑ – ⏑ [–] ⏑ ⏓ ⏑ ⏑ ajoute une syllabe accentuée qui n'est pas attestée par les textes et qui rend plus difficile l'adaptation de la même musique à ces deux formes.

Quant au second vers, dans la grande majorité des versions, il est très clairement :

– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ –,

et nous ne savons où M. Mioni a vu qu'il ait la forme :

– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏓ ⏑ (1) ;

nous aurions cru à une faute typographique, si l'auteur ne définissait ce vers un *decasillabo piano*.

On rétablit facilement le rythme original dans les rares strophes où le vers est aberrant :

στρ. η'. τούτῳ συζήσω [καὶ] μετὰ τὸ θανεῖν.
ιβ'. γύναι, χρωμένη, [παρ]οργίσης θεόν.
ιδ'. τοῦ ὁμοζύγου <ἡ> Σάρρα φησίν.

Il serait par contre imprudent, croyons-nous, de corriger deux vers tronqués :

στρ. ζ'. πάντας <ἡ> Σάρρα, ὦ δέσποτα
ις'. σχίδακας τέκνον ἐπέθηκεν.

Une fois le schéma de ces deux premiers vers ainsi établi, on ne sera pas peu surpris de voir M. Mioni, à la strophe ε', modifier le texte rythmiquement correct du manuscrit :

Ὅταν μὲν (2) *τὰ κάλλη σου* (3)
βλέπω, ὦ τέκνον, πληροῦμαι χαρᾶς

(1) Sinon dans la seconde strophe, où il écrit : *ὅθεν ὁ πόθος πολὺς ἦν ὅσος*, qui ne donne d'ailleurs pas un sens satisfaisant, le relatif *ὅσος* ne se rattachant à aucun verbe, alors qu'il faut écrire : *ὁ σός*, *ton* zèle, le mélode ici s'adressant directement à Abraham.

(2) Accentné *Ὁτάν μεν*.

(3) Cette correction nous est suggérée par M. S. G. Mercati, dans son c.-r. du livre de Mioni (*Bollettino di filologia classica*, 44e année (1937-1938, p. 143-148). Notre article était imprimé lorsque cette recension nous est parvenue et nous nous félicitons que plusieurs de nos corrections soient corroborées par la haute autorité de M. Mercati.

en

Ὅταν μὲν τῷ κάλλει σου βλέπω,
ὦ τέκνον, χαρᾶς πληροῦμαι,

avec, comme note, à l'apparat critique, pour ce dernier vers : « *πληροῦμαι χαρᾶς* cod., mancano due sillabe ».

Enfin, voici comment se présentent, dans son édition, les quatre premiers vers de la 10e strophe :

156 *Ἀγγέλου τόκον σημάναντος*
ἐγέλασα πρὶν καὶ νῦν τὸ ῥῆμα
158 ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ (1)
ἰδοῦσα πρᾶγμα, ἐχάρην.

avec, à l'apparat : « 156. *Ἀγγέλου σημάναντος τόκον* cod. ma rotto il metro. 158. om. cod. ».

Nous proposons de lire :

Ἀγγέλου σημάναντος
τούτου τὸν τόκον ἐγέλασα πρίν,
καινὸν τὸ ῥῆμα
ἰδοῦσα πρᾶγμα ἐχάρην,

texte parfaitement satisfaisant tant au point de vue du rythme que du sens. Sarah, en effet, rappelant l'annonciation de la naissance d'Israel puis sa réalisation (*Gen.*, XVIII, 12 et XXI, 6), est fondée à dire :

Lorsque l'ange m'annonça
sa naissance, je ris d'abord ;
cette prédiction inattendue,
quand je la vis réalisée, je me réjouis,
mais aujourd'hui ma joie en larmes
bientôt se change.

On le voit, au *πρίν* du deuxième vers, s'oppose le *ἤδη* du cinquième vers, et non pas un *νῦν* au troisième vers, qui ne donne aucun sens satisfaisant : d'ou notre correction *καὶ νῦν* en *καινόν*.

Ces quelques exemples indiquent suffisamment combien est imparfaite l'édition de M. Mioni. Il faut malgré tout lui être reconnaissant de nous avoir fait connaître ces kontakia. Celui qui

(1) Nous ne savons d'où provient ce schéma. Dans l'analyse rythmique qu'il donne p. 128, M. Mioni établit ainsi le schéma de ce vers : – ⏑ ⏑ ⏓ ⏑ ; notre analyse nous a conduit à la forme : ⏑ ⏓ ⏑ – ⏑.

nous occupe ici constitue un chaînon essentiel dans le développement dramatique du thème d'Abraham sacrifiant.

Dans le texte biblique, les seules paroles directement rapportées sont celles de l'Éternel au patriarche, celles d'Abraham à ses serviteurs et le dialogue du père et du fils parvenus sur le lieu du sacrifice. Aucune allusion n'y est faite au combat qui dut se livrer dans l'âme du juste : c'est sans mot dire qu'il se soumet à l'ordre de Dieu.

Les stades intermédiaires entre le récit de la Genèse et le développement dramatique du mélode sont fournis par les Pères de l'Église, en particulier par Saint Jean Chrysostome et Basile de Séleucie (1), dont Romanos semble s'être directement inspiré. Parfois même le sens des vers du mélode nous échapperait s'il n'était éclairé par le texte des Pères (2).

Chez Saint Jean déjà, on trouve un « monologue » d'Abraham, où s'exprime son trouble à l'ouïe de l'ordre divin ; mais pour res-

(1) Sur l'influence de ce dernier sur Romanos, voir : P. MAAS, *Das Kontakion* (in *Byz. Zeitschr.*, XIX (1910), pp. 285-306), pp. 298-306.

(2) Ainsi les vers suivants de Romanos :

« Λάβε παῖδα τὸν ἐκ τῶν σῶν λαγόνων
35 ὅνπερ ἐν γῆρει ἔσχες παραμύθιον
καὶ σφᾶξον μοι. »
Ὦ πόσης ὑπῆρχε
τούτῳ λύπης τὸ ῥῆμα,
οὐκ εἶπε γὰρ παῖδα
40 καὶ ἠρκέσθη τῷ λόγῳ,
ἀλλ' ἠρέθιζε σπλάγχνα γέροντος

seraient embarrassants si nous n'en trouvions l'explication chez Chrysostome : Λάβε τὸν υἱόν σου τὸν ἀγαπητόν, ὃν ἠγάπησας, τὸν Ἰσαάκ. Ἕκαστον καθ' ἑαυτὸ ἱκανὸν καθικέσθαι τῆς τοῦ δικαίου ψυχῆς. Οὐ γὰρ ἁπλῶς εἶπε, Τὸν Ἰσαάκ, ἀλλὰ προσέθηκε Τὸν υἱόν σου, ὃν παρὰ πᾶσαν προσδοκίαν ἐκτήσω καὶ ἐν αὐτῷ τῷ γήρᾳ σχεῖν ἠδυνήθης. (*Homélie* 47 *sur la Genèse*, MIGNE, *PG*, vol. 53-54, col. 429).

Il faut donc traduire ainsi le texte du mélode :

« Prends l'enfant né de tes flancs
que tu avais comme consolation de ta vieillesse
et immole-le moi. »
O qu'elle était affligeante
pour celui-ci (Abraham) cette parole.
Il (Dieu) ne dit pas : *l'enfant*,
et se contenta de ce mot (= Dieu ne se contenta pas de [de dire : l'enfant),
mais il irritait les entrailles du vieillard.

ter fidèle au texte sacré, Chrysostome (1) (comme après lui Basile de Séleucie (2)) a recours à la prétérition. Romanos en ceci les imite :

L'ordre est cruel,
mais toi, vieillard, tu l'accueilles avec fermeté,
car plus que ton fils
Dieu t'est cher ;
aussi à l'ouïe de cet ordre (3)
tu n'as pas hésité.
Comment n'as-tu pas dit : « Pourquoi m'avoir appelé père
et non meurtrier de mon enfant,
ô Seigneur ?
Dis ce que je suis,
ne m'appelle pas ce que j'ai été,
car bien peu de temps
j'ai été nommé père
et pour l'éternité on me proclamera bourreau. »

Mais tandis que les Pères, à la fin du monologue supposé, ont soin de marquer qu'Abraham ne le prononça pas réellement (4), Romanos est si bien emporté par son tempérament dramatique qu'il abandonne la fiction de la prétérition et qu'il adjoint même au monologue d'Abraham un dialogue avec Sarah. Et nous trouvons ici le moment le plus frappant dans l'évolution du thème fondamental. Dans la Genèse en effet, Sarah n'est même pas mentionnée dans le passage relatif au sacrifice de son fils. St Jean Chrysostome, qui commente, phrase après phrase, le texte biblique, observe la même réserve. Basile, au contraire, tout en respectant l'ordonnance du texte sacré, fait en sorte, pour renforcer le pathétique de son oraison, d'évoquer la douleur de la mère à qui on veut enlever son enfant :

(1) *P.G.*, vol. 53-54, col. 429.

(2) *P.G.*, vol. 85, col. 105.

(3) Si l'on admet notre correction : *πρὸς τὸ ταχθέν*, pour : *πρὸς τὸ βαθέν* de l'édition Mioni. Cf. dans l'homélie de Saint Jean : *ἑνὸς μόνου ἐγίνετο, τοῦ τὸ ἐπιταχθὲν εἰς ἔργον ἀγαγεῖν* (col. 429).

(4) S. Jean Chrysost., col. 429 : *Ἀλλὰ τούτων μὲν οὐδὲν ἐλογίσατο ὁ δίκαιος οὗτος.* Basile de Séleucie, col. 108 : *Οὐδὲν τούτων ὁ γενναῖος Ἀβραάμ, οὐκ εἶπεν, οὐκ ἐνόησεν.*

col. 108. Il (Abraham) cache à Sarah son acte audacieux ; il ne révèle pas à la mère l'ordre reçu. Pourquoi ? « Elle est pieuse, se dit-il, mais, tout en admirant sa foi, je crains la nature ; reconnaissant sa piété, je redoute son amour. Elle est pieuse femme, mais elle est mère. Et c'est chose redoutable que les mères dominées par la faiblesse de la nature. Je crains que, cachant son enfant, elle ne me ravisse l'objet de l'ordre reçu, qu'elle ne souille le sacrifice par ses pleurs ; que, se lamentant sur son fils, elle n'outrage celui qui a ordonné ; que, se frappant le visage, elle ne ruine le sacrifice et fasse violence à Dieu ; qu'ébranlée dans sa foi, elle ne ravisse la vertu du sacrifice. »...

Puis Abraham imagine les consolations qu'il prodiguera à Sarah lorsqu'il rentrera chez lui après avoir sacrifié leur fils.

Ici encore, Romanos tente de rester fidèle à son modèle, et c'est par les vers suivants que, dans son monologue, Abraham fait intervenir le personnage de Sarah :

Toutes tes paroles, Seigneur,
Sarah va les entendre,
et connaissant ton dessein,
elle me dira :....

Mais il oublie bientôt cette fiction, pour faire dialoguer les deux vieillards jusqu'au moment où Sarah, persuadée par Abraham, offre, elle aussi, son fils au Seigneur.

On retrouve, dans ce dialogue, l'humanité si touchante du poète gréco-syrien :

Tu étais ma lumière, le rayon de mes paupières,
te voyant pareil à une étoile, je m'enorgueillis,
ô mon enfant.
De mon ventre on t'a vu
fruit tardif,
toi, raisin bleuissant
mûri dans la vigne ;
ton père ne t'éteindra pas, il ne te cueillera pas,
car seul est bon
le Sauveur de nos âmes.

Et quelle émouvante simplicité dans ces mots d'Abraham :

Je pourrai bien mouiller de larmes

la terre entière, et toi avec moi,
mais certes d'agir ainsi
nous n'aurons nul avantage ;
quand Dieu a décidé quelque chose
qui peut s'y opposer?
Ou penses-tu qu'il soit ton fils à toi seule?
n'est-ce pas mon enfant aussi,
que j'ai engendré?
« C'est toi qui l'as semé,
c'est toi qui le tueras » :
celui qui a donné cet ordre,
femme, est maître de toutes choses.

On voit comment Romanos a développé, dramatisé tout le passage, non seulement par l'emploi du dialogue, mais par la situation même que, conduit par Basile, il a été amené à créer.

Cette situation, nous ne la retrouvons, dans le théâtre occidental, ni dans l'*Abramo ed Isac* de Feo Belcari, ni dans le *Mistère du Viel Testament*, ni dans l'*Abraham sacrifiant* de Théodore de Bèze, qui fait bien apparaître Sarah avant le sacrifice, mais, fidèle au texte biblique, lui laisse ignorer l'ordre de Dieu à Abraham.

Par contre elle est commune à *Lo Isach* de Luigi Grotto et à la *Θυσία τοῦ Ἀβραάμ* d'un anonyme crétois, qui est bien probablement Cornaro lui-même, l'auteur de l'Érotocritos.

On pourrait donc être amené à supposer que l'auteur grec imitait le mélode et a servi de modèle au poète italien. De là à conclure à une tradition théâtrale continue de dix siècles dans le monde grec, il n'y aurait qu'un pas.

Nous voudrions consacrer la fin de cet article à prouver qu'il faut abandonner cette séduisante hypothèse.

Tout d'abord, il est certain que la *Θυσία*, pa rue en 1635, est une adaptation de l'*Isach* de Grotto, publié en 1586 (1). Aux argu-

(1) John Mavrogordato, *The Greek drama in Crete in the seventeenth century* (in *The Journal of hellenic studies*, 48, 1928, pp.75-96) et surtout : *A postscript, ibid.*, pp.243-246. Au sujet de la prétendue édition de 1535, signalée par Legrand, et dont l'existence a été suspectée déjà par Xanthoudidis, il vaut la peine de noter ici que le texte de même de Legrand prouve qu'il a fait une confusion de dates. Parlant de cette édition de 1535, il la dit contemporaine

ments irréfutables de M. Mavrogordato, à qui revient le mérite d'avoir découvert le modèle italien de la *Θυσία*, on peut en ajouter un encore, basé sur la forme des noms des serviteurs d'Abraham. Comme le dit M. Mavrogordato, le fait que ces noms se retrouvent dans les deux pièces établit la dépendance de l'une par rapport à l'autre. De plus la forme qu'ils présentent chez l'auteur grec prouve qu'il les tenait d'un modèle italien. S'il les avait directement empruntés au texte biblique, il les aurait évidemment donnés sous la forme qu'ils ont dans la Septante : *Ἀδά* (*Gen.* 36,4), *Θάμαρ* (*Gen.* 38, 6), *Σιβά* (*Sam.* II 9, 2). Et s'il les écrit *Ἄντα, Τάμαρ, Σύμπαν*, c'est qu'il avait sous les yeux le texte de Grotto, qui les nomme : Ada, Tamar et Siban.

De plus. nous contestons absolument l'existence d'un théâtre religieux à Byzance (1).

A part un scénario de la Passion, sur lequel nous reviendrons, nous n'avons aucun texte de pièce religieuse byzantine, personne n'admettant plus aujourd'hui que les œuvres en langue savante telles que le *Χριστὸς πάσχων* aient été destinées à la représentation. Pour établir l'existence d'un théâtre religieux à Byzance, on en est donc réduit soit à souligner l'importance de l'élément dramatique dans les homélies et les *ἐγκώμια* des prédicateurs byzantins (2) — et, comme Mme Carpenter l'a montré (3), cet élément dramatique est encore plus accentué chez

du ms. XIX, cl. XI, de la Bibl. St. Marc à Venise. « J'ai pu me convaincre, écrit-il, que le texte du ms. XIX ne présentait avec l'édition que des différences insignifiantes ; *il porte la même date* ainsi qu'il résulte des deux vers suivants qui sont les derniers dn folio 231 verso :

Stus ghiglius exacosius triandapende egigni
in versso apona Criticò, eulauia giana dhigni.

Quoique le manuscrit XIX soit contemporain de l'édition de 1535 (!?), cela ne veut pas dire que si le texte qu'il contient du *Sacrifice d'Abraham* nous fournissait des variantes importantes, il serait à négliger » (Bibl. gr. vulg., t.I, p. XXVI).

(1) L'on ne s'étonnera pas de ne pas nous voir prendre en considération la thèse de Mme V. Cottas sur *Le Théâtre à Byzance* (Paris, Geuthner,1931). Il suffira de renvoyer, entre autres comptes-rendus annihilants, à celui de M. G. La Piana : *The Byzantine Theater* (*Speculum*, XI, 1936, pp. 171-211).

(2) G. La Piana, *Le rappresentazioni sacre nella litteratura bizantina*, Grottaferrata, 1912, et l'article cité du *Speculum*.

(3) Marjorie Carpenter, *Romanos and the mystery play of the East* (The University of Missouri, Studies, vol. XI, n° 3 (t. VII. 36) (Philological studies in honour of Walter Miller), pp. 21-51).

Romanos —, soit, appliquant à l'Orient les théories si brillamment défendues par M. Mâle pour l'Occident, à s'efforcer de retrouver dans les miniatures byzantines le reflet de représentations théâtrales, par ailleurs inconnues (1).

Enfin, il est deux textes, invariablement invoqués pour prouver l'existence d'un théâtre religieux à Byzance et dont il vaut la peine de reprendre l'examen.

Le premier est un passage de Liutprand, évêque de Crémone au xe siècle, venu deux fois en ambassade à Constantinople. Dans sa *Relatio de Legatione constantinopolitana*, il écrit : Decimotertio autem [Calendas Augusti], quo die leves Graeci raptionem Heliae prophetae ad caelos ludis scenicis celebrant, me se adire praecipit (2). Il nous paraît difficile de traduire ce texte autrement que : « Le 20 juillet, jour où les Grecs légers célèbrent l'enlèvement au ciel du prophète Élie par des jeux scéniques, [l'empereur] me fit venir chez lui ». Faut-il entendre par là, comme on l'a fait, qu'on représentait l'enlèvement du prophète sur un char de flammes? Nous n'en croyons rien. Liutprand veut dire simplement qu'une audience lui fut accordée par l'empereur le 20 juillet, jour de la St Élie. Dans le Menologium, cette fête est appelée : *Ἡ πυρφόρος ἀνάβασις εἰς οὐρανοὺς Ἠλιοῦ τοῦ προφήτου*. Liutprand ne fait donc que traduire son nom officiel, et la frivolité qu'il reproche aux Byzantins est précisément de célébrer une fête religieuse par des représentations profanes (3).

On corrobore généralement ce texte par l'indication que Liutprand reproche aux Grecs « la transformation de Ste Sophie en théâtre ». Nous croyons que Krumbacher en écrivant ces mots (4)

(1) Louis Bréhier, *Les miniatures des « homélies » du moine Jacques et le théâtre religieux à Byzance* (Fondation E. Piot, Monuments et mémoires publiés par l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, 24, 1920, pp. 101-128).

(2) *Mon. Germ. Hist.*, t. V, Scriptores, *t. III*, pp. 353-354. — M. H. Pernot (*Études de littérature grecque moderne*, P. Maisonneuve, 1916, p. 232, n. 1) a déjà noté que Legrand forçait les termes lorsqu'il écrivait que « Liutprand, au xe siècle, nous raconte qu'il avait assisté, à Byzance, à la représentation de l'*Enlèvement d'Élie au ciel* » (Bibl. gr. vulg., t. I, p. xxiv).

(3) On sait par ailleurs que des courses à pied avaient lieu le lendemain de la St Élie, instituées par Léon le Sage pour fêter l'anniversaire de sa mise en liberté (Const. Porph., *De Cer.*, 776-778 ; Syméon Magistre dans Migne, *P.G.*, vol. 109, col. 760).

(4) *Gesch. der byz. Litt.* 2e éd. p. 645.

avait en vue précisément le passage que nous venons de citer, auquel il ne fait pas autrement allusion. En tout cas, M. La Piana, qui reproduit cette assertion, n'en donne pas la référence (1) et celle qu'indique M. Bréhier est erronée (2) ; tous deux d'ailleurs confondent la *Legatio* et l'*Antapodosis* de Liutprand. Personnellement, nous n'avons trouvé nulle trace de cette accusation ni dans l'un ni dans l'autre écrit de l'évêque de Crémone.

Reste donc le fameux « mistère » auquel le voyageur bourguignon Bertrandon de la Broquière dit avoir assisté en 1432. « Je veiz un jour, écrit-il, ledit patriarche faire service à leur maniere, auquel estoient l'Empereur, sa mere, sa femme qui estoit une tresbelle dame, fille de l'empereur de Trapezonde, et son frere qui estoit dispot de la Mourée. Je attendi tout le jour pour veoir leur maniere de faire, et firent un mistere de trois enfans que Nabuchodonosor fist mettre en la fournaise » (3).

Or nous sommes parfaitement renseignés sur ce qu'était ce mystère par un contemporain de La Broquière, l'évêque Syméon de Thessalonique. Celui-ci, dans son « *Dialogue contre toutes les hérésies* », après avoir reproché aux Latins précisément leurs représentations de mystères religieux, défend les Grecs contre l'accusation qu'on pourrait leur adresser de tolérer dans l'église d'Orient de semblables pratiques :

« S'ils (les Latins) nous reprochent la fournaise des trois enfants, ils n'auront pas lieu de se féliciter. Car nous n'allumons pas une fournaise, mais des cierges et des lumières, et nous offrons à Dieu de l'encens, selon la coutume, et nous figurons l'ange, ce n'est pas un homme que nous envoyons. Tout au plus plaçons-nous trois enfants chanteurs, purs comme ces enfants, pour qu'ils chantent leur cantique, conformément à la tradition » (4).

(1) *Le rappresentazioni sacre*, p. 61 et *Errata*, p. 345.

(2) *Le théâtre à Byzance* (dans *Journal des Savants*, 1913, pp.357-361 et 395-404), p. 361. n. 1.

(3) *Le voyage d'Outremer* de Bertrandon de la Broquière, publié par Ch.Schefer (*Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie*, vol. 12), Paris, 1892, pp. 154-156.

(4) *Εἰ δὲ καὶ περὶ τῆς καμίνου τῶν παίδων ἡμᾶς αἰτιάσονται, ἀλλ' οὐ χαιρήσουσιν ὅλως. Οὐ γὰρ ἀνάπτομεν κάμινον, ἀλλὰ κηροὺς μετὰ φώτων, καὶ θυμίαμα Θεῷ κατὰ τὸ ἔθος προσφέρομεν, καὶ ἄγγελον εἰκονίζομεν, οὐκ ἄνθρωπον ἀποστέλλομεν. Παῖδας δὲ μόνον ὑμνοῦντας καθαροὺς ὡς*

Que ce soit là un cas-limite, la preuve en est que Syméon le cite comme celui qui se rapproche le plus des représentations dramatiques de l'Occident. Il témoigne, comme le Lavement des pieds de Patmos et comme nombre des usages de la Semaine Sainte d'une tendance à concrétiser, dans une certaine mesure, les épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Aujourd'hui encore, c'est à un enfant que l'on confie, dans les églises d'Athènes, la lecture de la prière à la Vierge : *Ἄσπιλε, ἀμόλυντε*, au cours de l'office de l'*Ἀκάθιστος*.

C'était de même trois enfants qui étaient chargés de l'exécution du cantique des trois Hébreux dans la fournaise, le jour où l'église orthodoxe célèbre leur mémoire, le 17 décembre. C'est à cette fête sans doute qu'assista La Broquière, qui demeura à Constantinople jusqu'au 23 janvier (1). Il s'agissait bien d'une pratique exceptionnelle dans la liturgie orthodoxe, et l'on comprend que le voyageur bourguignon lui ait attribué, par analogie, le nom de « mistère ».

Venons-en maintenant au scénario de la Passion, publié par Lambros et réédité par M. Vogt en 1931 (2). Précisons tout d'abord que ce texte est absolument isolé. Les trois textes inédits de « mystères » dont M. Vogt annonçait alors la publication prochaine ne se présentent pas sous forme de scénarios, mais, ainsi que M. Vogt a bien voulu nous le communiquer lui-même, sous forme de récits, d'un caractère dramatique incontestable, mais qu'aucun autre indice ne permet de considérer comme étant du théâtre.

Il n'en va pas de même du scénario de la Passion. S'il ne contient que le début des parties dialoguées, toutes empruntées aux évangiles reçus ou apocryphes, il est introduit par des recommandations très pressantes au metteur en scène et lui indique constamment les jeux de scène qui relient ou soulignent les dialogues.

Ce scénario, à lui seul, pourrait donc prouver qu'un théâtre religieux existait à Byzance, n'était sa provenance. Celle-ci peut

ἐκείνους τοὺς παῖδας τρεῖς παριστῶμεν, ἰδεῖν αὐτοὺς τὴν ᾠδὴν ἐκείνων ὡς παραδέδοται. MIGNE, *P.G.*, vol. 155, col. 113.

(1) *Op. cit.*, p. 167.

(2) *Études sur le théâtre byzantin*, I, *Un mystère de la Passion* (dans *Byzantion*, t. VI, 1931, pp. 37-74).

être établie avec une absolue certitude. L'auteur du manuscrit où il se trouve, mêlé à un grand nombre de morceaux assez disparates (1), nous a fait en effet connaître son nom, ses titres et sa résidence : *πριμμικήριος τῶν κατὰ Κύπρον ταβουλαρίων κωνσταντῖνος εὐτελὴς ἀναγνώστης ὁ καὶ τοῦ ὕφους γραφεὺς καὶ αὐτὸς μαρτυρῶν καὶ γράψας* (2). La provenance chypriote du manuscrit est corroborée par la caractère de plusieurs des écrits qu'il contient : extraits de lettres du *roi de Chypre* au sultan (f. 101-121), lettres de Nilus, moine du monastère de la *Θεοτόκος τοῦ Μαχαιρᾶ* (f. 169), vers politiques dédiés à un secrétaire *τοῦ ῥηγικοῦ σεκρέτου* (f. 122) et enfin une commémoration des saints chypriotes Jean et Conon et des onze moines leurs compagnons, brûlés vivants en 1231, sur l'ordre du cardinal Pélage (3), pour avoir défendu l'orthodoxie contre le catholicisme (f. 178).

La patrie de ce manuscrit ainsi déterminée, on voit qu'il prouve seulement qu'en Chypre, sous les Lusignan, un effort fut tenté pour acclimater en terre grecque les mystères alors florissants en Occident. Et si l'on se souvient de la résistance des Chypriotes à tout ce qui était « latin », on peut douter que cette tentative ait été couronnée de succès. La première phrase du texte indique clairement d'ailleurs qu'il s'agit d'une « expérience », si je puis ainsi parler : « Sois-nous propice, Jésus-Christ, notre Seigneur, fils de Dieu, et ne t'irrite pas contre nous qui voulons faire voir concrètement tes souffrances vivificatrices, par lesquelles tu nous as mis à l'abri de la souffrance » (4).

Mais il est temps de résumer ce trop long article.

Byzance n'a pas connu de théâtre religieux. Les seules tentatives d'introduire un tel théâtre sur terre grecque ont eu lieu en Chypre, sous les Lusignan, et, beaucoup plus tard, en Crète, pendant le dernier siècle de la domination vénitienne. Et si, dans l'homélie et le kontakion, on trouve tant de véritables dia-

(1) Palatinus Graecus 367.

(2) *Codices manuscripti palatini graeci Bibliothecae Vaticanae, recensuit et digessit* Henricus STEVENSON senior, Romae, 1885, p. 235.

(3) *Dictionnaire de théologie catholique*, s.v. *Chypre* (*Église de*), t. II, col. 2435-6.

(4) *Byzantion*, t. VI, 1931, p. 49.

logues, c'est précisément que, ne pouvant se manifester sur la scène, le tempérament dramatique des Grecs trouvait là un exutoire. Que les prédicateurs grecs aient eu une certaine influence sur le théâtre religieux d'Occident, la chose est incontestable (1), mais elle a dû s'exercer directement et non par l'intermédiaire d'un théâtre religieux dont l'existence doit, croyons-nous, être résolument niée.

La question qui reste pendante est de savoir si l'auteur de la *Θυσία* a connu le kontakion de Romanos. Cela nous paraît douteux. Et les analogies d'expression des deux poètes (2) nous paraissent dues au fait que tous deux ont été saisis par le dramatique humain de leur sujet, et que, restés proches de l'âme populaire, ils ont l'un et l'autre subi l'influence des mirologues où les femmes de Grèce ont de tout temps épanché leur douleur.

Genève. Samuel BAUD-BOVY.

(1) C'est ainsi que plusieurs développements du *Mistère d'Abraham* joué à Paris en 1539 sont de l'aveu même de l'auteur empruntés à S. Jean Chrysostome (*Le mistère du viel testament*, publié par le baron J. DE ROTSCHILD, Soc. des anciens textes français, Paris, Didot, t. II, pp. 25, 42, 52 et 65).

(2) Romanos v. 160-1 : *ἀλλ' ἤδη ἡ χαρὰ εἰς δάκρυα — τάχα τρέπεται.*
Θυσία, v. 389 : *Πῶς ἐγύρισαν ἡ χαραῖς σὲ θλίψες μιὰν ἡμέραν.*

Romanos v. 162 : *σύ μου φάος, σὺ αὐγὴ ἐμῶν βλεφάρων*
Θυσία, v. 378 : *καὶ σύσουνε τὰ μάτια μου, καὶ σύσουνε τὸ φῶς μου.*

Romanos v. 204-8 :
Ῥαντίσω τοῖς δάκρυσι — πᾶσαν τὴν γαῖαν καὶ σὺ σὺν ἐμοί,
ἀλλ' οὖν ἐκ τούτου — ἡμῖν κέρδος οὐκ ἔσται.
Θυσία, v. 392. *οὐδ' ὄφελος, οὐδὲ καλὸν τὸ κλάϊμα σου τοῦ κάνει.*

II

LES BPAXEA XPONIKA COMME SOURCE HISTORIQUE

AN IMPORTANT SHORT CHRONICLE OF THE FOURTEENTH CENTURY (1)

The MS *Marcianus* 408, a manuscript of the end of the fourteenth or the beginning of the fifteenth century, contains, among a number of different items, a short Byzantine chronicle, which covers the period from 1204 to 1391 (2). This chronicle was published by J. Müller in 1852 (3) and has been recently reproduced in part as n° 52 of the posthumous edition of the *Βραχέα Χρονικά*, collected by the late S. Lampros (4). Both times the document appeared without any commentary.

The edition of Müller has long been known and employed by

(1) The study of this chronicle was proposed to me by Dr Wittek, of the Oriental Institute of the University of Brussels,and was under taken in his Seminaron the *ΒραχέαΧρονικά* (Academic year 1937-1938) in which participated Pr H. Grégoire, Mlle S. de Jongh, Mlle M.Westendorp and Mr G. Kolias. I am grateful to Dr. Wittek and to the other members of the Seminar for their many suggestions and constructive criticism, which greatly facilitated my task. In a few cases, however, Dr Wittek does not completely agree with my views (cf. p. 336, n. 5).

(2) This is a paper manuscript in 4° written towards the end of the fourteenth century or the beginning of the fifteenth. It begins with a long chronological poem, which will be discussed presently, on the capture of Constantinople by the crusaders, then follows a versified history of Alexander the Great, written in 1388, probably by the same author, and a number of other poems on various subjects. The Chronicle is found on f. 145r-146v. J. Morellius, *Bibliotheca manuscripta graeca et latina* (Bassani, 1802), pp. 276-279.

(3) J. Müller, *Byzantinische Analekten*, in *Sitz.-Ber. Akad. Wien, Phil.-hist. Kl.*, IX (1852), pp. 336 ff.

(4) *Ἀκαδημία Ἀθηνῶν. Μνημεῖα τῆς Ἑλληνικῆς Ἱστορίας, Τόμος Α'* (Athens, 1932-33) : *Τεῦχος α'* : *Σπ. Λάμπρου, Βραχέα Χρονικά, ἐκδίδονται ἐπιμελείᾳ Κ. Ι. Ἀμάντου* p. 88.

scholars. Muralt was acquainted with it (1); Jorga (2) and Jireček (3) made use of it; and recently, F. Dölger made it the basis of his chronology in the monograph which he devoted to John VII (4). No effort was ever made, however, to verify its chronological data. This is the object of the present study.

The chronicle was written in 1391 (5) by an unknown author. It begins with the capture of Constantinople by the crusaders in 1204 and ends with the death of Matthew Cantacuzenus in 1391, but its notices are strikingly disproportionate in length. Fully one third of the chronicle is devoted to the period from 1204 to 1282, but no more than three events are mentioned: 1°) the capture of Constantinople by the crusaders in 1204, which is described in great detail; 2°) the recovery of it by the Greeks in 1261; and 3°) the death of Michael VIII Palaeologus in 1282. For the description of these events the author made use of a part of the material which he had gathered from the historical works of Nicetas Choniates (6) and Pachymeres (7), and which he employed a year later to compose

(1) Éd. de MURALT, *Essai de Chronographie Byzantine* (1057-1453) (St.Pétersbourg, 1871), vol. II. Muralt cites the Chronicle under two titles: (1) *Poème chronologique grec*; and (2) *MS de Venise* 408. For an example of the former see *sub an.* 6834, item 11; for the latter, *sub an.* 6895, item 14.

(2) N. IORGA, *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe* (1342-1362), *in Byz. Zeitschr.*, 15 (Leipzig, 1906), pp. 179 ff.

(3) C. JIREČEK, *Zur Würdigung der neuentdeckten bulg. Chronik* in *Archiv für slavische Philologie*, 14 (Berlin, 1892), pp. 255-277.

(4) F. DÖLGER, *Johannes VII, Kaiser der Rhomäer*, 1390-1408 in *Byz. Zeitschr*, 31, (1931), pp. 21-36.

(5) This is stated by the author himself (p. 88, 1-2, of the edition of Lampros): *Ἔχουσιν οὖν οἱ Παλαιολόγοι τὴν βασιλείαν μέχρι τῆς σήμερον, ὅπερ ἐστὶν ἔτος ,ϛωϟθ΄ ἰνδικτιῶνος ιδ΄, χρόνους ἑκατὸν τριάκοντα.* The author makes this remark immediately following his notice on the death of Michael VIII Palaeologus in 1282. This is not unusual, in as much as Michael VIII was the first of the Palaeologi. The notice on the capture of Brusa by the Turks in 1326 follows next. It may be supposed — and this is the opinion of Dr Wittek — that the part of the chronicle beginning with the latter notice is a later addition. This is extremely unlikely. The entire Chronicle was written in 1391. It gives no information that goes beyond that date. It is with the notice on the duration of the reign of the Palaeologi that the part of the Chronicle edited by Lampros begins.

(6) This too is attested by the author himself (MÜLLER, *op. cit.*, p. 390): *Ὁποῖα γοῦν κατειργάσαντο οἱ Λατῖνοι δεινὰ τῇ πόλει, ἀνάγνωθι τὴν βίβλον Νικήτα τοῦ Χωνιάτου καὶ μάθῃς αὐτά.*

(7) This is clearly shown by a comparison between lines 4-7, 10-12 of the chronicle (MÜLLER, *op. cit.*, p. 391) and lines 18 ff. (I, p. 531) of Pachymeres.

a much longer chronicle in political verse, covering the period from the death of Manuel Comnenus in 1180 to the deposition of the patriarch Beccus in 1282 (1). This part of the chronicle is hardly interesting, and it is doubtless for this reason that the edition of Lampros, which has reproduced the remaining part much more accurately than that of Müller (2) has left it out.

(1) The poem is found in the same manuscript as the short chronicle (see p. 335, n. 2) and was published by J. Müller (*op. cit.*, pp. 366-389). The date of its composition (1392) is given by the anthor himself (MÜLLER, *op. cit.*, p. 389). That this poem and the short chronicle were written by the same hand can be deduced from the following comparison :

POEM	CHRONICLE
(Müller, p. 366) :	(Müller, p. 389) :
Ἡ βασιλὶς τῶν πόλεων πῶς Ἰταλοῖς ἑάλω,	*Ὥρα πῶς ἑάλω ἡ Κωνσταντινούπολις παρὰ τῶν Ἰταλῶν*
καὶ τοῖς Ῥωμαίοις ὕστερον πῶς ἀπεδόθη πάλιν,	
ἐγράφη κατ' ἀκρίβειαν · εἰ σὺ δὲ βούλῃ, μάθοις	
***	
Οἱ τὴν Κωνσταντινούπολιν κρατήσαντες Λατῖνοι	*Λατῖνοι τοπάρχαι καὶ κόντοι οἱ τῆς Κωνσταντινουπόλεως*
νόμῳ πολέμου λῃστρικῶς τοπάρχαι σὺν τοῖς κόντοις,	*νόμῳ πολέμου κρατήσαντες εἰσὶν οὗτοι.*
... ὑπῆρχον οὗτοι πάντες.	
***	
(p. 375) :	(p. 390) :
ὁποῖα γοῦν εἰργάσαντο τότε κακὰ τῇ πόλει,	*Ὁποῖα γοῦν κατειργάσαντο οἱ Λατῖνοι δεινὰ τῇ πόλει, ἀνάγνωθι τὴν βίβλον Νικήτα τοῦ Χωνιάτου*
οἱ θηριώδεις δυτικοὶ Λατῖνοι παρανόμως	
ἴδε τὴν βίβλον ἀκριβῶς, Νικήτα Χωνιάτου	
***	
(p. 389) :	(p. 390) :
Ἔχουσι μέχρι σήμερον οὗτοι Παλαιολόγοι etc.	*Ἔχουσιν οὖν οἱ Παλαιολόγοι τὴν βασιλείαν μέχρι τῆν σήμερον* etc.

(1) The striking similarity of these passages plus the facts that the works from which they are drawn were written within one year of each other and are fonnd in the same manuscript show conclusively that these two works were written by the same author.

(2) The edition of Lampros is not entirely free from errors, but it contains less than that of Müller. I had the manuscript photographed and I was thus

It is the part of the chronicle, which is published in the Lampros collection (nº 52), that deserves attention. The notices which it contains deal chiefly with events in Constantinople or in the Turkish camp. They are very brief, mere chronological remarks, but, as it will be seen, of capital importance for the chronology of the fourteenth century. From what source they are drawn it is impossible to determine. They come neither from the historical works of Nicephorus Gregoras nor from the memoirs of John VI Cantacuzenus. But that they are drawn from a written source is clearly indicated by the existence of another short chronicle, the nº 15 of the Lampros collection (1), which begins with the capture of Constantinople by the crusaders in 1204, mentions next the recovery of it by the Greeks in 1261, and then, beginning with the capture of Brusa by the Turks, notices, with two exceptions, 1º) the defeat of the Byzantine fleet by the Genoese of Pera in March 5, 1349, and 2º) the death of Orkhan in 1362, the same events on the same chronological order. The detailed information which this chronicle gives in some cases, some of which is not found even in the great historians of the fifteenth century, removes any suspicion that it might be a copy of nº 52. Nor can the reverse be asserted, for the chronicle nº 15 was written much later, after the death of Manuel II in 1425, the last event that it records, if the notice dealing with the year 6943/1435, which was added later, is to be excepted. Moreover, nº 52 contains some details (2) which are not

able to control these two editions. The errors will be pointed out at the proper place in the commentary.

(1) LAMPROS-AMANTOS, *op. cit.*, p. 31. This chronicle comes from the *MS Dionysiou* 219, a paper manuscript of the fifteenth century. The last two *folia* contain this Chronicle. The rest of the manuscript is devoted to various theological writings taken from the works of John Chrysostom, Gregory of Nyssa and others. Cf. S. LAMPROS, *Catalogue of the Greek Manuscripts on mount Athos* (Cambridge, 1895), vol. I, p. 366.

(2) Compare, for example, the following notices. They are almost alike, except that nº 15 does not give everything.

Nº 52.	Nº 15.
(Lampros-Amantos, *op. cit.*, p. 89):	(*Ibid.*, p. 31):
Ἐν ἔτει ,ζωο΄ ἰνδ. ιε΄ ἐπὶ τῆς βασιλείας κὸρ Ἰωάννου τοῦ Παλαιολόγου ἐγένετο θανατικὸν μέγα ἀρξάμενον ἀπὸ μηνὸς Σεπτεμβρίου καὶ ἐπεκράτησε χρόνον ἕνα.	*Τῷ ,ζωο΄ ἔτει γέγονε θανατικὸν μέγα, ἀρξάμενον ἀπὸ Σεπτεμβρίου μηνὸς καὶ ἐπικρατῆσας μέχρι ὅλον Αὔγουστον. Εἶτα μετὰ χρόνους β΄ ἀπῆλθεν ὁ Πατριάρχης*

found in nº 15. The striking similarity between nº 52 and the part of nº 15, which covers the same period, leaves one with the decided impression that they are drawn from the same source (1). They are both written in a language more or less learned and without any foreign influences.

That there was a written chronological tradition in the fourteenth century is further indicated by a third chronicle of the collection of Lampros, nº 47 (2). This begins with the death of Michael IX, which it wrongly places under the year 1315, and ends with the unsuccessful siege of Constantinople by the Ottoman Turks in 1422. A later hand added two further notices: 1º the construction of the fort Roumeli Hissar on the western coast of the Bosphorus, at a point where that coast is closest to Asia, by Mohammed II in 1452 (3), and 2º the successful siege of Constantinople by the same sultan in the spring, 1453 (4).

This chronicle is very confusedly written and its chronology is often inaccurate (5), but it contains a number of important notices. It mentions the journey of John V to Buda in 1366 and the exploits of Amadeo of Savoy in the autumn of the same year (6). It places

περὶ δὲ τὸ μέσον τούτου κατὰ τὸν Μάρτιον μῆνα ἀπέθανε καὶ ὁ Ὀρχάνης. Ἐν δὲ τῇ ἐρχομένῃ β' ἰνδίκτῳ ἀπῆλθεν ὁ πατριάρχης κὺρ Κάλλιστος ἐν τῇ Σερβίᾳ ἀποκρισιάριος καὶ τέθνηκεν ἐκεῖσε...

κὺρ Κάλλιστος εἰς τὴν Σερβίαν κἀκεῖσε ἀπέθανε.

(1) This has already been pointed out by P. Wittek (*Byzantion*, t. XII, p. 311).

(2) LAMPROS-AMANTOS, *op. cit.* p. 80. This comes from the *MS* 3632 of the University of Bologna, a paper manuscript of the fifteenth century. The Chronicle is found on f. 352 : cf. A. OLIVIERI, *Codices Graeci Bononienses, Bibliothecae Universitates*, in *Studi Italiani di Filologia Classica*, 3 (Rome, 1895), pp. 442-453.

(3) The fort is called here *τὸ Ἱερὸν*, but cf. Ducas (Bonn, 1834), p. 138, 1 : *τοῦ εἶναι ἑτοίμους ἐν ἔαρι εἰς κατασκευὴν κάστρου ἐν τῷ στομίῳ τοῦ Ἱεροῦ ὑπεράνω τῆς πόλεως.*

(4) The text has March 3,6962 (1354), but the event of 1453 is doubtless meant.

(5) Thus, according to this chronicle, Michael IX died in 1315, instead of 1320 ; Andronicus III revolted against his grandfather in 1315, instead of 1320 ; he triumphed definitely in 1326, instead of 1328 ; John Cantacuzenus entered Constantinople on Feb. 3 1346, instead of 1347.

(6) On the voyage of John V to Buda, whose object was to solicit the aid of the Hungarian king Louis against the Turks, see O. HALECKI, *Un Empereur de*

the return of John V from Rome, where he had gone in 1369, in October 28, 1371 (1), the first revolt of Andronicus IV in May 6, 1373 (2), and the coronation of Manuel II in September 25, 1373 (3). It notices also the defeat of Mussa by his brother Suleiman near Constantinople in June, 1410 (4). The chronicles n° 52 and n° 15 say nothing about these events and the great Greeks historians of the fifteenth century are silent concerning the emperor's visit to Buda and Amadeo's exploits. There is indeed so little in common between this chronicle and the chronicles n° 52 and n° 15 that it is extremely improbable that they employed the same source (5). Likewise it is extremely improbable that the author of n° 47 drew

Byzance à Rome (Warsaw, 1930), pp. 111-137. The same author (pp. 138-162) treats of the expedition of Amadeo, first against the Turks from whom he recovered Gallipoli and then against the Bulgarians, who had refused to permit John V to return to Constantinople from Buda through their territory, and the part which he played in the negotiations which eventually brought John V to Rome. When Amadeo left for Italy in 1367 he was accompanied by two Greek ambassadors to the papal court and it was agreed that as soon as these ambassadors returned to Constantinople John V would leave for Rome. We now learn from Chronicle n° 47 (p. 81, 26) why the voyage of John V was delayed. The ambassadors returned to Constantinople only in Sept. 1368. The great Greek historians of the fifteenth century mention neither John's journey to Buda nor Amadeos' expedition.

(1) Halecki (*op. cit.* p. 232) says that John V returned to Constantinople towards the beginning of May. His source is not clearly indicated.

(2) An Italian source places the first revolt of Andronicus in 1374 : *Chronicon Patavinum* in Muratori, *Rev. ital. Scr.* XVII, 228. But Ducas (p. 44, 20) says that the revolt of Andronicos took place after the coronation of Manuel. Manuel was crowned in September 25, 1373. This would confirm the statement of Chronicle n° 47 that Andronicus revolted in 1373.

(3) This confirms the only other notice known concerning the coronation of Manuel II : Ducas, p. 555.

(4) The date given by Chronicle n° 47, 6919 (sept. 1, 1410 - Aug. 31 1411), is not accurate. The battle took place in June 15, 1410. This date is given by a short chronicle, published by Papadopoulos-Kerameus in the fourth volume (p. 32) of his *Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη* (St. Pétersbourg, 1899). It is confirmed by the *Diplomatarium Ragusanum*, n° 22, a letter to Sigismund, dated Aug. 11, 1410, and cited by St. Stanojević, *Biographie Stefan Lazarevičs*, in *Archiv für Slavische Philologie*, vol. 18 (1896), p. 443.

(5) Of the events noticed in the Chronicle n° 52 and n° 15 only four are mentioned by n° 47 : the death of Andronicus III, the coronation of John V ; the collapse of the eastern part of St. Sophia in 1346 ; and the journey of the patriarch Callistus to Serbia.

his information from the oral tradition. He must have had some written source. Some of his information will be discussed and employed in the commentary of the chronicle n° 52, which follows.

THE CHRONICLE N° 52.

THE FALL OF BRUSA

Brusa surrendered to the godless Turks (Ἀγαρηνοί), on April 6, 6834 (1326) (1).

The fall of Brusa is placed in 1326 both by the Turkish sources (2), and by Nicephorus Gregoras, but while the former mention plainly the year of the event, the latter refers to it incidentally and without a definite chronological statement. His narrative, however, makes it possible to determine not only the year but also the season during which the event took place. The point of departure is the date of the coronation of Andronicus III, February 2, the eighth indiction, thus, in 6833 A.M. (1325) (3). In the next year (4), thus, in 6834 (Sept. 1, 1325 - Aug. 31, 1326) the niece of Andronicus II was married to Stephen Uroš III, and her parents, John Palaeologus, the Nephew of Andronicus II, and Irene, the daughter of Metochites, went to Serbia. John Palaeologus died shortly after and Irene decided to remain in Serbia. An imperial embassy was sent to the Serbian court in order to persuade her to return to Constantinople and Gregoras, who was a member of this embassy, has described in great detail the adventures of their journey. In the meantime, Anna of Savoy, the second wife of Andronicus III, arrived in Constantinople, and Brusa fell in the hands of the Ottoman Turks (5). These events took place towards the end of winter and the beginning of spring, 1326. The embassy celebrated Easter (6) before they reached their destination. This was the Easter of 1326,

(1) The month is left out in the edition of Müller (p. 391).

(2) G. LEUNCLAVIUS, *Annales Sultanorum Othmanidarum* (Frankfurt, 1558), p. 5.

(3) NICEPHORUS GREGORAS, *Byzantina Historia* (Bonn, 1829-1830), I, p. 373.

(4) *Ibid.*, p. 373 ff.

(5) *Ibid.*, p. 383.

(6) *Ibid.*, p. 379.

for it is the events of that year that Gregoras narrates. Moreover, the exact date of the arrival of Anna in Constantinople is known from John Cantacuzenus (1). It took place in February, the ninth indiction, thus in 1326. The fall of Brusa, which took place about the same time must be placed, therefore, in the spring of 1326. No other conclusion is possible.

John Cantacuzenus does not relate the fall of Brusa, but his narrative makes it possible to determine a *terminus ante quem*. In the beginning of October, the eleventh indiction (2) thus, in 1327, Andronicus III was stopping in Selymbria on his way to the capital when a message from his grandfather warned him not to advance any further. Andronicus III, in an effort to avoid another civil war, sent a conciliatory reply to his grandfather. He begged him not to neglect any longer the affairs of the empire and not to plunge the country into another civil war, for he himself had no hostile intentions (3). In addition, he reminded his grandfather that his unwillingness to let him go to the assistance of Brusa had forced that city to capitulate (4). By the beginning of October, 1327, therefore, according to the narrative of Cantacuzenus, Brusa was already in the hands of the Turks. There is no reason to doubt that it fell on April 6, 1326, the date given by the chronicle nº 52. The year is attested by Nicephorus Gregoras and the Turkish sources, and is not inconsistent with the narrative of John Cantacuzenus. It is also attested by Gregoras that the event took place in the spring.

The Capture of Nicaea.

And in the year 6839 (1330-31) *the city of Nicaea, too, surrendered to the Turks.*

John Cantacuzenus makes no mention of the fall of Nicaea, though he describes at length the battle of Pelecanon (5) (May, 1329), the last Byzantine effort to save Nicaea. The Turkish historians, quoted

(1) John Cantacuzenus, *Historiae* (Bonn, 1828-32), I, p. 204.
(2) *Ibid.* p. 215.
(3) *Ibid.*, p. 219.
(4) *Ibid.*, p. 220.
(5) *Ibid.*, pp. 341-362.

by Hammer (1), place the fall of Nicaea in 731 H (Oct. 15, 1330 - Oct. 4, 1331) and Gregoras agrees with them, but the date which he gives has to be calculated by the reader. The point of departure is the date of the final victory of Andronicus III over his grandfather, May 24, the eleventh indiction, (2) thus, in 6836 A.M. (1328). In the following spring the battle of Pelecanon took place (3), and in the winter (winter of 6838 A.M.), Andronicus fell seriously ill at Demotika (4). In July of the same year (5) the Bulgarian king Michael Sišman II was defeated and killed by Stephan Uroš III of Serbia. It was in the year that followed this event (6), i.e., in 6839 (Sept. 1, 1330 - Aug. 31, 1331) that the city of Nicaea was taken by the Turks. A short contemporary notice, published by S. Lampros in 1910 (7) and reproduced as n° 26 in his collection, fixes more precisely the date of the fall of Nicaea. Nicaea fell on Saturday, March 2, 1331. There is every reason to believe in the accuracy of this statement (8).

(1) J. DE HAMMER, *Histoire de l'empire Ottoman*, trad. into French by J. G. HELLERT (Paris, 1835), I, p. 137.

(2) GREGORAS, I, p. 427.

(3) *Ibid.*, p. 433.

(4) *Ibid.*, p. 439.

(5) *Ibid.*, p. 450.

(6) *Ibid.*, pp. 457-58.

(7) *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VII (Athens, 1910), p. 154: *Μηνὶ Μαρτίῳ β' ἰνδικτιῶνος ιδ' ἡμέρα Σαββάτῳ ἐπαρελαβόθη ἡ μεγαλόπολις Νίκαια παρὰ τῶν Μουσουλμάνων ἔτους ,ζωλθ'.*

(8) The Rev. Father V. Laurent, in a note, which he wrote to Dr. Wittek several years ago, and which I am glad to be able to communicate here, characterized this notice in the following terms: « Toutes les données (jour de la semaine, quantième du mois et l'indiction) de cette note sont en parfait accord entre elles. Cette première constatation fournit une première présomption en faveur de leur authenticité. Il y a plus. Le manuscrit, où elles se lisent à la fin d'un traité d'Euthyme Zigabène (sur cet auteur consulter les *Echos d'Orient*, XV, 1912, 215-225), fut en effet écrit au XIVe siècle. Or le texte ici transcrit est *indubitablement* de la main même du copiste. Aussi, malgré son laconisme un peu sec sous la plume d'un Byzantin consignant une nouvelle aussi sensationnelle, doit-on tenir ce petit document comme rédigé peu après l'événement, soit au moment même où le scribe termina son travail de transcription, soit dans la suite, au cas où le volume serait resté en sa possession. Il mérite donc entière considération, d'autant qu'il s'accorde pleinement avec les déclarations des Historiens et Chronographes du temps. »

THE DEATH OF ANDRONICUS III.

The emperor Andronicus Palaeologus died on Friday, June 15 (1), 6849 (1341), *the ninth indiction.*

Nicephorus Gregoras (2) and John Cantacuzenus (3) confirm the date of the death of Andronicus III, given by this notice. Gregoras omits the indiction and the day of the week. Cantacuzenus gives Wednesday as the day of the week, but this is inaccurate, for June 15, 1341 fell on a Friday. Andronicus III was forty-five years of age when he died.

THE CORONATION OF JOHN V PALAEOLOGUS.

His son, John Palaeologus, was crowned on Monday, November 19, 6850 (1341), *the tenth indiction. He was ten years of age.*

The coronation of John V Palaeologus is placed on November 19 by Gregoras also (4). This is the November, following the death of Andronicus III, thus, 1341. John Cantacuzenus does not date the event exactly (5), but places it after his own coronation (Oct. 26, 1341) (6) and before the death of his mother (Jan. 6, 1342) (7). The date, given by Gregoras and the chronicle n° 52, is given also by the Chronicle n° 47. There can be no doubt about its accuracy.

John Palaeologus was nine years of age at the time of the death of his father (June 15, 6849) (8). He was born in November, 6840 (1331) (9). He was, therefore, ten years of age when he was crowned emperor.

(1) J. MÜLLER, in his edition (p. 391) has left out the day of the month.
(2) GREGORAS, I, p. 560, 2.
(3) CANTACUZENUS, I, p. 560, 14.
(4) GREGORAS II, p. 616, 11.
(5) CANTACUZENUS, II, p. 218, 3.
(6) *Ibid.*, pp. 165 ff. The exact date is given by GREGORAS, II, p. 611.
(7) CANTACUZENUS, II, p. 222, 13.
(8) GREGORAS, II, p. 576, 21.
(9) LAMPROS-AMANTOS, *Βραχέα Χρονικά*, n° 47, 11.

THE COLLAPSE OF THE EASTERN PART OF ST-SOPHIA.

On Friday night, may 19, 6854 (1346), *during the reign of Anna Palaeologina and her son, John Palaeologus, when John Aprenus was patriarch, collapsed the eastern part of the church of St. Sophia, i.e., the one apse* (1), *the third of the dome, etc., and destroyed the beautiful ambo, the iconostasis and all the holy icons. And on Friday, October* 6 (2), 6855 (1346) *the reconstruction of the concha* (*μυάκιν*), *together with the apse, was completed.*

Nicephorus Gregoras (3) and John Cantacuzenus (4) have described in great detail this disastrous event. It was caused by an unusual number of violent earthquakes, which shook Constantinople for over a year. The eastern part of the church suffered especially. The eastern semi-dome collapsed entirely and took along with it about one third of the cupola. The ambo and the iconostasis, together with the icons, were completely destroyed. The semi-dome was almost immediately reconstructed by Anna, but the damaged part of the cupola was not rebuilt until more than ten years later.

The money, which the Russian sovereign had sent for the reconstruction of the church, was used by Cantacuzenus to pay his Turkish mercenaries, and the church was so neglected that it became a pitiable sight, producing tears, instead of awe and admiration. The reproaches of the patriarch Callistus, however, forced Cantacuzenus to take action ; he raised the necessary funds by a public collection and began the work of reconstruction, which was not yet fully finished when he was forced to abdicate in 1355. It was completed by John V Palaeologus (5).

(1) *ἡ μία ἀψίς*. *Ἀψίς* here must be taken to mean one of the great arches, which, together with the pendentives, support the central dome. Cf. GREGORAS, II, p. 749, 14 : *καὶ τηνικαῦτα πέπτωκεν ἡ μία τῶν αἰθερίων φάναι τεττάρων ἀψίδων, ἡ πρὸς ἥλιον ἀνίσχοντα βλέπουσα, συνεφελκύσασά τε καὶ συγκαθελοῦσα ἑαυτῇ καὶ ὅσον ὑπήρειδεν ὃ ἐπεκάθητο ἡμισφαίριον* ; CANT. III, p. 29, 18. *ὁ γὰρ τῆς τοῦ θεοῦ Σοφίας... κατηνέχθη, οὐ καθάπαξ, ἀλλ' ἥ τε πρὸς τῷ βήματι μεγάλη στοὰ καὶ τῆς ὀροφῆς οὐκ ὀλίγον, ὑπὲρ δύο μοίρας ἀπολειφθείσης.*

(2) J. MÜLLER (p. 391) left out the day of the month.

(3) GREGORAS, II, pp. 694, 13 - 696, 16 ; 749, 40 - 753, 19.

(4) CANTACUZENUS, III, pp. 29, 18 - 30, 14.

(5) GREGORAS, III, pp. 198, 15 - 202, 3.

The exact date of the event is problematical. Cantacuzenus says that it took place one year before his entrance into Constantinople on February 3, 1347, thus, early in 1346 (1). This date agrees roughly with that given by the chronicle nº 52 and the latter is confirmed by the chronicle nº 47 (2). According to Gregoras, however, the event took place during the summer of 1345 (3), but in another place (4) he contradicts himself. There, discussing the events which led to the deposition of the patriarch Callistus in the spring, 1354, he says that the collapse of the eastern part of St. Sophia took place ten years earlier, thus in 1344. In one respect, however, he agrees with the Chronicle nº 52. He places the event, at night and in the summer. But he is mistaken, with respect to the year, and the date, given by Chronicle nº 52, which is roughly confirmed by Cantacuzenus, is correct. It is also attested by the Chronicle nº 47.

The Galata War.

On Thursday, March 5 (5), 68?...., *the fifteenth indiction, during the reign of John Cantacuzenus the entire Roman fleet was foundered. The Latins drew the ships empty over to Galata. Phaceolatus was present also* [*when the Roman fleet was foundered*].

(1) Cantacuzenus, III, p. 29, 21. The exact date of the entrance of Cantacuzenus in Constantinople is given by Gregoras, II, p. 775, 1.

(2) Lampros-Amantos, *Βραχέα Χρονικά*, p. 80, 18.

(3) The year has to be calculated by the reader from the narrative of Gregoras. He says that (II, p. 693, 18) in the beginning of spring, 6852 (this year is arrived at by counting the seasons from the usurpation of Cantacuzenus in the autumn, 6850 : II, p. 611, 18) Amour, the emir of Aidin, left the camp of Cantacuzenus and went back to Asia Minor. About the middle of the autumn following this event (II, p. 694, 21), to the next autumn (II, p. 695, 11) a series of violent and destructive earthquakes took place, and it was in connection with these earthquakes that St. Sophia was damaged. St.-Sophia was thus damaged between the autumn, 6853 and the autumn 6854 (Autumn 1344 - Autumn 1345). But it is stated in another place (II, p. 749, 10) that the earthquake which damaged St-Sophia took place during one night and soon after this event the summer ended (II, p. 751, 9). Therefore, St. Sophia was damaged in the summer 6853 (1345).

(4) *Ibid.*, II, p. 198, 20.

(5) Both the Müller and the Lampros (p. 392) (p. 88) editions have left out the day of the month.

This notice refers to the hostilities between the Genoese of Pera and Constantinople, known as the Galata war. The two active phases of the war are exactly dated by the account of Alexius Macrembolites (1). The first action took place on August 15, 1348, the second on march 5, 1349. These dates are confirmed by Nicephorus Gregoras, who places the first action in the autumn of 1348, and the second, is the spring of 1349 (2). When the hostilities broke out Cantacuzenus was ill in Demotika. He returned to the capital on October 1, 1348.

The notice of the Chronicle nº 52 refers obviously to the second action of the war, the naval battle of March 5, 1349, when the Byzantine fleet, which was commanded by Phaceolatus and Zamplacus(3), was overwhelmingly defeated and many of the ships were captured and drawn over to Galata. It reproduces accurately the day of the week and the date of the month, but the indiction, which it gives, is inaccurate. Indiction fifteen fell in 1347 and not in 1349, the year of the battle. It may be that the author did not understand his source, which would explain why he did not fully indicate the year. The event is entirely omitted by the Chronicle nº 15.

THE OCCUPATION OF GALLIPOLI BY THE TURKS.

On March 2, 6862 (1354), the seventh indiction, the night of the feast of Orthodoxy, during the reign of John Cantacuzenus, a violent earthquake took place. The walls of Gallipoli and the surrounding towns collapsed and, for sins that God knows, were surrendered to the Turks.

Nicephorus Gregoras (4) and John Cantacuzenus (5) agree that

(1) A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς Σταχυολογίας* (Petrograd, 1891), I, pp. 156-157.

(2) GREGORAS, II, pp. 835, 20; 857 ff. The years are not given but they can be easily determined. Cantacuzenus was crowned in Constantinople on May 21 (II, p. 787, 9 ff.) following his entrance in that city, thus, in 1347. In the autumn that followed (II, p. 813, 7) Cantacuzenus went to Demotika to pacify his son Matthew, who was ready to revolt. In the spring (II, p. 834, 3) Cantacuzenus took the field against the Serbian kral. The Galata war broke out in the following autumn, thus, in 1348. Cantucuzenus relates these events without given the year or the seasons: III, p. 67 ff.

(3) CANTACUZENUS, III, p. 74.

(4) GREGORAS, III, p. 220, 19.

(5) CANTACUZENUS, III, p. 277, 10.

the earthquake took place during one night, in the beginning of spring. Cantacuzenus does not indicate the year, but places the event at the same time as the deposition of the patriarch Callistus(1). The patriarch Callistus was deposed in the spring of 1354 (2). That the earthquake did, indeed, take place in the spring of 1354 is clearly indicated by the narrative of Gregoras. On November 21 (3), the November after the third hesychast synod, thus, 1351, Gregoras, who was held almost a prisoner in his monastery for his opposition to Palamas, was visited by his friend, Agathangelus. Agathangelus visited him again six months later (4), thus, about June, 1352, and related to him the events, which had passed since his first visit. He made a third visit forty days later (5), and a fourth in the winter of 1353-54 (6). In the spring that followed, thus, 1354, Matthew Cantacuzenus was crowned and consecrated emperor by Philotheus, the newly appointed patriarch (7). A few days later took place the earthquake, which destroyed the walls of Gallipoli (8). Mateo Villani fixes more precisely the date of the event, March 1, 1353 (9). The year is inaccurate, as the narrative of Gregoras and that of Cantacuzenus show, but the day of the month is perfectly consistent with the account of the Byzantine historians, and confirms the day given by the chronicle n° 52. The latter places the event on March 2, during the night of the feast of Orthodoxy. In 1354 the feast of Orthodoxy fell actually on March 2(10), but, as the event took place during

(1) *Ibid.*, p. 275.

(2) M. GEDEON, *Πατριαρχικοὶ πίνακες* (Constantinople, 1890), p. 429.

(3) GREGORAS, III, p. 3 ; R. GUILLAND (*Essai sur Nicéphore Gregoras*, Paris, 1926, p. 40) says that this took place on Dec. 6, but he is wrong, for Agathangelus visited Gregoras the night of the feast of the presentation of the Virgin to the temple, which falls on Nov. 21. Cf. *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae* (Bruxelles, 1902), col. 243.

(4) GREGORAS, III, p. 75.

(5) *Ibid.*, p. 134.

(6) *Ibid.*, pp. 177 ff. That this is the winter of 1353-54 there can be no doubt, for Agathangelus relates the events of the end of the summer (*λήγοντος ἤδη τοῦ πέρυσι θέρους*) which had past. This must be the summer of 1352, for he relates also (p. 187) the events of the spring following that summer and then (p. 189), those of the summer, which followed that spring (1353).

(7) *Ibid.*, p. 204.

(8) *Ibid.*, p. 220, 19.

(9) M. VILLANI, *Cronica*, ed. by Ignazio Moutier (Florence, 1825), vol. 2, p. 140.

(10) The feast of Orthodoxy always falls on the first Sunday of Lent. which

the night, it may have been the night of March 1-2. There is, thus, nothing inconsistent, in so far as the day of the month is concerned, between the account of Mateo Villani and the notice of the chronicle nº 52. That the walls of Gallipoli were destroyed by a violent earthquake on March 2, 1354, there can be no doubt.

The Turks were already installed on the peninsula of Gallipoli when the earthquake took place. They had been granted a fortress there by John Cantacuzenus two years earlier (1) and this may have been Tzympe, which the latter mentions. However that may be, Tzympe was in the hands of the Turks and Cantacuzenus, realizing the danger that such a Turkish stronghold might have for the empire, opened negotiations for the purchase of the fort. He offered ten thousand pieces of gold and was on the point of receiving the fort, when the earthquake took place (2). Suleiman, the son of Orkhan, who at this moment was on the Asiatic side of the Hellespont, lost no time. He crossed over, occupied the deserted towns, including Gallipoli, reconstructed their fortifications and installed in them Turkish settlers. In vain did Cantacuzenus try to regain the peninsula. He was too weak to use force and negotiations were useless. The Turks had come to stay.

The Death of Orkhan.

In the year 6870 (1361), *the fifteenth indiction, during the reign of John Palaeologus, a great pestilence broke out. It began in September and lasted the entire year. And about the middle of this year* (1362), *towards the month of March, died also Orkhan.*

The first part of this notice refers to the second serious outbreak of the Black Death, which raged equally in the east and in the west for almost the entire second half of the fourteenth century. The first serious outbreak took place in 1347. John Cantacuzenus, who lost one of his sons, has left a vivid description of the plague (3). It broke out again in 1361. The date is confirmed by the Chronicle of Panaretus (4).

consists of seven weeks in the Greek Church. On 1354 Easter fell on April 13, which puts the first Sunday of Lent on March 2.

(1) Gregoras, III, p. 224.

(2) Cantacuzenus, III, 277, 10 ff.

(3) *Ibid.*, pp. 49-53.

(4) *Νέος Ἑλληνομνήμων*, vol. 4, p. 283.

The date of the death of Orkhan has never been exactly determined. The sources disagree. Neither Ducas (1) nor Chalcocondylas (2) indicates the date of the event and Phrantzes gives several chronological elements, which are contradictory (3). Orkhan is said to have reigned fifty seven years, nine months and twelve days. This would have him die in the year 1383, but Phrantzes adds that he died in the year 6858 A.M. (1349-50), the twelfth indiction. The twelfth indiction, however, fell in the year 6867 A.M. (1358/59). Another Greek source states that Orkhan succeeded his father in 1327 and died after a reign of thirty-three years (4). This would place his death in 1360. The Turkish sources are equally at variance. Some give the year 759 H. (Dec. 14, 1357 - Dec. 3, 1358) (5), others the years 760 H (Dec. 3, 1358 - Nov. 23, 1359) (6); and modern historians usually follow them (7). Two contemporary sources, however, confirm the date, given by the Chronicle nº 52 : The Florentine Mateo Villani (8) and a Turkish inscription, still in its place in Angora. Mateo Villani states that when Demotika surrendered to the Turks in November, 1361, Orkhan was still alive. The Turkish inscription bears the date 763 H. (Oct. 31, 1361 - Oct. 21, 1362) and suggests that the change on the Turkish throne took place in the same year. The inscription makes mention of the ruling sultan, « Murad, son of Orkhan ». Mr. Wittek, who dealt with this inscription in his *Zur Geschichte Angoras im Mittelalter* (9), has observed that, while the name of Orkhan is

(1) DUCAS, *Historia Byzantina* (Bonn, 1834), p. 14, 22.

(2) L. CHALCOCONDYLAS, *Historiarum Libri decem* (Bonn, 1843), p. 25, 4.

(3) G. PHRANTZES, *Chronicon* (Bonn, 1838), p. 79, 18 ff.

(4) *De Rebus Epiri* : Fragmentum III (Bonn, 1849), p. 241, 1-4.

(5) LEUNCLAVIUS, *Annales*, p. 10.

(6) LEUNCLAVIUS, *Historiae Musalmanae*, p. 112.

(7) N. JORGA, *Geschichte des Osmanischen Reiches* (Gotha, 1908), I, p. 202 ; H. A. GIBBONS, *The Foundation of the Ottoman Empire* (Oxford, 1916), p. 108, note 2 ; but J. JIREČEK, who knew the Müller edition of Chronicle nº 52, places the death of Orkhan in 1362 : *Geschichte der Bulgaren* (Prague, 1876), p. 321, note 10.

(8) VILLANI, *op. cit.*, vol. 5, p. 104.

(9) *Festschrift für Georg Jacob* (Leipzig, 1932), p. 354. Mr. Wittek did not notice the significance that this inscription might have with respect to the date of the death of Orkhan when he wrote his history of Angora. He made this observation in his seminar and to me privately. He is now also of the opinion

plainly visible, that of Murad is written in such a manner as to indicate that it was inserted after the inscription was completed in the name of his father, whose death must have taken place in the mean time. Orkhan died, therefore, sometime between November 1361 and October 1362. There is no reason to doubt the statement of the Chronicle nº 52 that he died in March, 1362.

THE EMBASSY OF THE PATRIARCH CALLISTUS TO SERBIA.

And towards the beginning of the second indiction (ἐν δὲ τῇ ἐρχομένῃ β' ἰνδίκτῳ) — Sept. 1, 1363 - Aug. 31 1364 — *the patriarch Callistus went to Serbia as ambassador and there he died. With him died also the officials of the church [who accompanied him].*

The Byzantine embassy to the Serbian court at Serres, which was headed by the patriarch Callistus, is one of the last events mentioned by John Cantacuzenus. The object of the embassy was to put an end to the hostilities between the Greeks and the Serbians and to form an alliance between them against the Turkish danger, which was threatening both of them. The patriarch and his companions reached Serres safely, and were well received by Elizabeth, the widow of the great Dushan, whose influence in Serbian politics was still great, but unfortunately for the purpose of the embassy the patriarch and some of his companions fell ill and died. The rumour was spread that they had been poisoned at the Serbian court, but this was without foundation (1). It originated

that the expedition of Murad I against Angora and Tokat, which Murad undertook after the death of his father, must be placed, in view of the new chronological data, in the summer or early in the autumn of 1362, instead of the summer, 1361. The latter date (*l. c.*) was based on the statement of Ali, the famous Ottoman historian, found in his *Mirǧat ul-ǧihad*, a history of the Danishmends composed in 1589, that his source was a work composed by the commander of the fortress of Tokat in 762 H (Nov. 11, 1360 - Oct. 30, 1361) on the orders of Murad, whose presence in Tokat was doubtless connected with his expedition against Angora. This date is very probably, as in many other cases, the product of a confusion between the very similar arabic numerals « 2 » and « 3 » and must be changed to 763 H (Oct. 31, 1361 - Oct. 20, 1362).

(1) CANTACUZENUS, III, pp. 360, 21 - 262, 7. The Elizabeth, the wife of the kral, mentioned here, is the wife of the great Dushan. Her name was Helen, but after the death of her husband she embraced the monastic life and took the name of Elizabeth : cf. JIREČEK, *Geschichte der Serben* (Gotha, 1911), I, p. 414.

probably among the opponents of the Serbian alliance. There were two parties in Byzantium during this period. Those who believed that the salvation of the empire could be achieved only by an understanding with the Latins, and those who sought to unite the orthodox peoples of the Balkan peninsula against the Turkish danger. The latter were headed by the patriarch Callistus and his successor, Philotheus; the former, by Demetrius Cydones, whose discourse in favor of an alliance with the Latins and against one with the orthodox peoples has been preserved (1). Gone were the days when the empire could rely on its own resources.

According to the Chronicle nº 47, the embassy left Constantinople in July 20, 6871 A.M. (1363) (2). This date may be accurate, for it does not seriously conflict with the information, given by the Chronicle nº 52, which places the event towards the beginning of the second indiction (Sept. 1, 1363). The statement of the Chronicle nº 15 that the patriarch Callistus left Constantinople two years after the second outbreak of the Black Death in September, 1361, cannot be take too literally (3). It is certain, however, that Callistus quitted the capital towards the end of the summer of 1363. He was still in Constantinople in the early part of that summer (4). The exact date of his death is not known, but he was certainly dead by October 8, 1364, for on that day Philotheus was named to succeed him (5).

The Revolt of Andronicus IV.

On August 12, 6884 (1376), *the fourteenth indiction, the emperor Andronicus the younger entered Constantinople by the gate of Pege, which he besieged for thirty-two days. And on Sunday, October* 18, *the first indiction* (1377) *he was crowned.*

Andronicus, the eldest son of John V, conspired against his

(1) Demetrius Cydones, *Oratio pro Subsidio Latinorum*, Migne, *P.G.*, vol. 154, 961-1008; see also O. Halecki, *Un empereur de Byzance à Rome* (Warsaw, 1930), pp. 77-78.

(2) Lampros-Amantos, *Βραχέα Χρονικά*, p. 81.

(3) *Ibid.*, p. 31.

(4) Panaretus, *Chronicon* in *Νέος Ἑλληνομνήμων*, vol. 4, p. 284.

(5) Fr. Miklosich and J. Müller, *Acta et Diplomata Graeca*, vol. I (Vienna, 1859), p. 448.

father, while the latter was still in Italy, where he had gone in 1369 (1). In 1373 he tried again, but again without success (2). This time he was blinded and imprisoned. The Genoese helped him to escape in 1376, gave him the proper medical treatment, which restored to him, at least in part, his eye-sight, and, in return for the island of Tenedos, offered to help him seize the throne. Andronicus won also the support of Murad, by promising him his sister in marriage and an annual tribute (3). Supported by such allies

(1) HALECKI (*op. cit.*, pp. 335 ff.) has attempted to show that Andronicus, far from conspiring against his father, was in the best terms with him and accompanied him to Italy. He maintains that the testimony of Phrantzes (Bonn, pp. 52-53) and Chalcocondylas (Bonn, pp. 50-51) to the effect that John V was held in Venice by his creditors and was not permitted to leave before paying his debts, and that Andronicus, greedy for power, refused to send him the necessary funds must be rejected on the grounds that none of the Venetian sources mentions this incident,and that Andronicus was himself in Italy with his father, as is shown by the treaty (*Diplomatarium Veneto-Levantinum*, II, n° 89), concluded between the emperor and Venice at Rome in 1370, where he is cited (*Ibid.*, p. 156) as one of the witnesses. Fr. Dölger (*op. cit.*, p. 22, note 2) has pointed out that the silence of the Venetian sources is no argument, and cited a letter of Cydones to show that John V was really in financial difficulties in Venice. He pointed out also that the Andronicus Palaeologus mentioned in the treaty was not the son, but an uncle (*θεῖος*, *avunculus*) of the emperor. The term *avunculus* is found in the text of the treaty, but HALECKI (*op. cit.*, p. 191, note 1) gave it the general meaning of relative and could thus apply it to Andronicus. But the text of the treaty as it stands is incomprehensible. To quote it in full: « Que omnia suprascripta acta sunt in Roma, in hospicio Nucij Massaroch in regione Regule, in quo nunc ad presens hospitamur ; presentibus avunculis carissimis nostris megadomestico domino Dimitrio Paleologo epi tu canicliu domini Manueli Angeli et domini Andronici Paleologi, ac mega atheriharca domino Alexio Sistari. » Whatever the meaning of the text may be, the Andronicus of the treaty is not the son of the emperor. The latter was associated with his father on the throne since 1364 and bore the little of *βασιλεύς* (MIKLOSICH and MÜLLER, *op. cit.*, I, p. 449 ; CANTACUZENOS, III, p. 357 ; Dölger, *op. cit.*, p. 21, n. 2, expresses the opinion that Andronicus IV was not officially *βασιλεύς* before 1376, but he does not seem to have noticed the official text in Miklosich and Müller. That the son of an emperor, who was himself already emperor, would be relegated to the third position among the witnesses to an official treaty, called a simple relative, and given no official title is extremely improbable. The testimony of Phrantzes and Chalcocondylas stands.

(2) The revolt of Andronicus and Saudchi Čelebi against John V and Murad I respectively : DUCAS, pp. 43 ff. ; PHRANTZES, pp. 49 ff. ; CHALCOCONDYLAS, pp. 40 ff. For the date of the event see above, p. 340, n. 2.

(3) DUCAS, p. 45 ; PHRANTZES, pp. 54 ff. ; CHALCOCONDYLAS, pp. 60 ff. ; Da-

Andronicus successfully attacked. He entered Constantinople by the gate of Pege on August 12, 1376, took his father and brothers, Manuel and Theodore, prisoners and put them in the tower of Anemas, where he himself had been kept a few years before. Many Venetian merchants were also imprisoned and their property seized. The Genoese received the island of Tenedos,but when they attempted to take possession of it they met the bitter opposition of the Venetians, precipitating thus the Chioggia war (1). About the accuracy of the date of this event there can be no doubt. It is given practically by all the Italian chronicles, which make mention of it (2).

The Recovery of the Throne by John V.

On Friday July 1, 6887 (1379), *the second indiction, his father [Andronicus'], the emperor John Palaeologus, and his brother, the emperor Manuel Palaeologus, entered the city by the gate of Charisius and reigned in it, while he withdrew to Galata, having reigned in the city two years, ten months, and seven days.*

The duration of the imprisonment of John V and Manuel in the tower of Anemas is variously estimated by the historians of the fifteenth century : two years by Ducas, two years and six months by Phrantzes, and more than three year by Chalcocondylas (3). These figures, however, cannot be taken too literally. There is no doubt that John V recovered his throne in July 1, 1379. The date is also attested by an Italian chronicle (4).

John V recovered his throne with the aid of Murad,who obtained in return an annual tribute and a military force of 12.000 men for

niello Chinazzo, *Cronaca della Guerra di Chioza*, in Muratori, *Rer. Ital. Scr.*, XV, 711 ; A. Navagiero, *Storia della Republica Veneziana*, Muratori, XXIII, 1057 ; Marinus Sanutus, *Vita de Duchi di Venezia*, Muratori, XXII, p. 679 ; *Chronicon Patavinum*, Muratori, XVII, 228 ; G. Stella, *Annales Genuenses*, Muratori, XVII, 1106 ; Andreas Dandulus, *Chronicon*, Muratori, XII, 12. Phrantzes and Chalcocondylas wrongly place the event during the reign of Bayazid.

(1) On the Chioggia war see the excellent account in W. Heyd, *Histoire du Commerce du Levant* (Leipzig, 1936), I, pp. 517 ff.

(2) See above, p. 353, n. 3.

(3) Ducas, p. 45, 14 ; Phrantzes, p. 55, 10, where it is stated that Andronicos held the throne for two years and six months ; Chalcocondylas, p. 63, 2.

(4) *Chronicon Patavinum*, p. 349.

each spring, and the Venetians, for whom Andronicus IV was no more than the creature of the Genoese. Indeed, the possession of the imperial throne was one of the issues involved in the Chioggia war. Andronicus did not offer any resistance to his father, but his Genoese allies fought desperately until they were forced to yield (1). John V, however, did not win a complete victory, for he found it necessary to grant to Andronicus Selymbria, Heraclea, Rhaedestus and Panidus, and to recognize him and his son, John, as the successors to the imperial throne. On May 1381, this arrangement received the sanction of the patriarch Nilus (2). The treaty, which the Genoese signed with John V on November 2, 1382, also guaranteed the rights of Andronicus to the imperial throne. Andronicus, however, never kept the peace with his father. He fought him to the last (3).

The Death of Andronicus IV.

This emperor, Andronicus, died on Wednesday, June 28, 6893 (1385), *the eighth indiction, and was buried in the monastery of Christ the Pantocrator.*

Andronicus IV died in Selymbria shortly after a defeat, which he suffered at the hands of his father (4). The date of his death, which is given by the chronicle n° 52, is confirmed by a short notice, published by M. Gedeon (5). There is no reason to doubt its accuracy.

(1) *Ibid.* p. 349.

(2) Ducas, p. 46 ; Miklosich and Müller, *Acta et Diplomata Graeca*, II, p. 25.

(3) Heyed, *op. cit.*, I, p. 525 ; Dölger, *op. cit.*, p. 26. The original document was not accessible to me.

(4) Ducas, p. 53, 19. He does not give a date, however ; Lampros Amantos, *Βραχέα Χρονικά*, n° 15. The Chronicle n° 15 places the death of Andronicus on June 8, but this is doubtless a misprint, *η'* instead *κη'*.

(5) The notice was published in the *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, vol. 23, p. 381, and is cited by Amantos in his introduction to the *Βραχέα Χρονικά* of Lampros, p. *θ*.

John VII.

On Thursday, April 14, *during the week of St. Thomas* (1), *in the year* 6898 (1390), *the thirteenth indiction, John the younger, the son of Andronicus, entered the city by the gate of Charisius and held it for five months and three days. On Saturday, September* 17 6899 (1390), *the fourteenth* (2) *indiction, the emperor Manuel Palaeologus sallied forth from the Golden gate with foot-soldiers and a few horsemen and took possession of the city, driving out his nephew.*

The right of John, known as John VII, the son of Andronicus IV, to the imperial throne had been recognized by his grandfather, John V, and the Church, but the subsequent conduct of his father led John V to push him aside in favour of his own son Manuel (3). John VII, however, never renounced his rights to the throne and it was doubtless in order to get rid of him that Manuel sent him to Genoa, ostensibly in order to solicit the aid of the Genoese against the Turks. But the Genoese, who were secretly requested by Manuel, confined him in prison. John escaped and fled to Bayazid and with his help took possession of Constantinople (4). His victory, however, was not complete, for John V still held the fort of the Golden gate (5).

In the meantime Manuel, who had come from Lemnos to help his father (6), sailed away in search of aid, going as far as the

(1) The Sunday of St. Thomas (*Κυριακὴ τοῦ Ἁγίου Θωμᾶ*) follows immediately that of Easter. The week of St. Thomas is the week, which begins with the Sunday of St. Thomas. Cf. N. Nilles, *Calendarium Manuale* (Innsbruck 1897), II, p. 341.

(2) The Lampros edition (p. 89, 44) gives indiction thirteen, but the manuscript has fourteen.

(3) On the life and activities of John VII see the important work of F. Dölger *Johannes VII, Kaiser der Rhomäer* 1390-1408.

(4) Chalcocondylas, p. 83, 18; Lampros Amantos, *Βραχέα Χρονικά*, n° 15: *τῷ δὲ ,ζωϟη'* (1390) *ἔτει ἐπανελθὼν ἀπὸ τῆς Γενούας διὰ ξηρᾶς, ὁ βασιλεὺς κὺρ Ἰωάννης ὁ νέος ὁ υἱὸς τοῦ εἰρημένου βασιλέως κὺρ Ἀνδρονίκου καὶ λαβὼν βοήθειαν καὶ φοσσάτον ἀπὸ τοῦ ἀμηρᾶ Παγιαζήτου, εἰσῆλθεν εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν Ἀπριλίου ιδ'* Dölger (*op. cit.*, p. 29), who had not yet access to Chronicle n° 15, places John's presence in and flight from Genoa after the death of John V in 1391.

(5) The Chronicle n° 15, p. 32, 31.

(6) Ignatius of Smolensk, *Voyage* (1389-1405), ed. by S. V. Arseniev in

island of Rhodes, to the knights of St. John. He returned on August 25 1390, accompanied by a small fleet, which was composed of several vessels : his own, two from the island of Rhodes, one from Lemnos, one from Christopolis (Cavalla) and a number of smaller vessels. The fort of the Golden gate, which was still occupied by his father, was opened to him and his forces. The sally against the capital took place on September 17, with all, except the Rhodians, participating (1). John VII fled to Bayazid, who invested him with the city of Selymbria, which he had in the meantime occupied. The chronology based on the n° 52 and n° 15 is confirmed to the last detail by the travel memoirs of the Russian pilgrim, Ignatius of Smolensk, who was in Constantinople when these events took place. (2)

The Death of John V.

On Thursday, February 16, *during the second week of Lent, in the year* 6899 (1391), *the fourteenth indiction, the emperor John Palaeologus of eternal memory* (ἀοίδιμος) *died. He was buried in the monastery of the Hodegoi* (τῶν Ὁδηγῶν).

A notice, given by Bullialdus as a note to the history of Ducas (3), places the death of John V in the year 6899 A.M., 1391 A.D., the

Pravoslavnyj Palestinskij Sbornik, t. 4, fasc. 3 (St. Petersbourg, 1887), p. 12, French translation by Mme B. De Khitrowo, *Itinéraires Russes en Orient*, I, 1 (Geneva, 1889), pp. 141-142. Jorga (*Geschichte des Osmanischen Reiches* I, p. 279) says that Manuel came to Constantinople from Salonica on ships sent to him from Lemnos. He refers to the travel memoires of Ignatius of Smolensk, but Ignatius distinctly says that Manuel came from Lemnos (Пріиде ... отъ лимноса въ катаргахъ). Jorga was probably misled by the ambiguous nature of Mme De Khitrowo's translation (p. 141 : arriva au secours de Constantinople, sur une des galères de Lemnos, Manuel). Ignatius says nothing about Salonica.

(1) This information is new and comes from the Chronicle n° 15, p. 32, 33. It is confirmed by the notice, cited by Jorga, that at this time, John VII feared certain galleys, which were being armed at Rhodes: N. Iorga, *La politique vénétienne dans les eaux de la Mer Noire*, in *Bulletin de la Section Historique de l'Acad. Roum.*, 2 (1914), p. 320, note 3.

(2) Ignatina of Smolensk, Arseniev, p. 12 ; Khitrowo, pp. 141-142.

(3) Ducas, p. 556 : Obiit imp. Iohannes anno mundi 6899, Ind. 10, Christi 1391,

tenth indiction. The year 1391 A.D. was accepted by Ducange (1), and from him it has crept into modern scholarship. But the year 6899 A.M. does not necessarily correspond to the year 1391 A.D., and the indiction for that year, given by the note of Bullialdus, is inaccurate. The fourteenth indiction, the one given by the chronicle nº 52, and not the tenth, fell in the year 6899 A.M. Thus, while the chronicle nº 52 places the death of John V in the same year as the note of Bullialdus, it gives additional and more accurate chronological elements, which fix more exactly the date of the death of John V. The date is confirmed by the Chronicle nº 29 (2). The statement that February 16, 1391, fell in the second week of Lent is accurate (3).

The Death of John Cantacuzenus.

The emperor John Cantacuzenus, renamed Joasaph the monk, died on June 15, 6891 (1383), *the sixth indiction, in Morea and was buried there.*

This is the only source known, which mentions the date of the death of John Cantacuzenus. It is certain, however, that he was still alive (4) when Theodore Palaeologus went to take possession of Mistra in 1381 (5).

(1) Ducange, *Familiae Augustae Byzantinae* (Paris, 1680), p. 239.

(2) Lampros-Amantos, *Βραχέα Χρονικά*, nº 29, 22.

(3) In 1391 Easter Sunday fell on March 26. The Lent, which in the Greek Church consists of seven weeks, began, therefore, on Monday, February 6.

(4) Manuel Palaeologus, *Ἐπιτάφιος*, ed. S. Lampros in *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, III (Athens, 1926), p. 36. It is here stated that John and Matthew Cantacuzenus urged Theodore Palaeologus to go and take possession of Mistra.

(5) This is stated by a short notice of the 16th century cited by G. Gerola, *L'effige del despota Giovanni Cantacuzeno*, in *Byzantion*, V, p. 385, note 3. Gerola (*loc. cit.*) cites also a Venetian document, which shows him in possession of the greater part of the despotat by the early months of 1384. He had to fight against the resistance of Demetrius, the son of Matthew Cantacuzenus.

THE DEATH OF MATTHEW CANTACUZENUS.

A few days ago died there [Mistra] also the emperor Matthew (1).

The notice refers obviously to the death of Matthew Cantacuzenus. By its position in the Chronicle it has been interpreted to mean that the death of Matthew took place a few days before that of his father, thus, in 1383 (2). But the notice, taken independently and without reference to what has gone before, can only mean that the event took place a few days before the composition of the Chronicle, thus, in 1391 (3). This interpretation is adopted here, and it explains the non-ambiguous nature of the translation. No other sources known mentions the date of the death of Mathew. He was still alive when Theodore Palaeologus, who was invited by Matthew himself and his father, John Cantacuzenus, went to take possession of Mistra in 1381 (4). Matthew had succeeded his brother, Manuel, to the despotat of Morea, but age and the troublesome meddlings of his son, Demetrius, led him to retire from office.

THE CAPTURE OF SALONICA BY THE TURKS IN 1387.

In the year 6895 (1387), *the month of April, the tenth indiction, Salonica surrendered to the Turks. It was besieged by them for four years* (5).

The capture of Salonica by the Turks during the reign of Murad I

(1) *Ἀπέθανε πρὸ ὀλίγων ἡμερῶν ἐκεῖ καὶ ὁ βασιλεὺς κὺρ Ματθαῖος,*

(2) Cf. D. A. ZAKYTHINOS, *Le Despotat Grec de Morée* (Paris, 1932), p. 116. But see note 2, p. 118.

(3) Cf. GEROLA, *op. cit.*, p. 386, note 4.

(4) See above, p. 384, n. 4.

(5) *Ἐν ἔτει ,στωϟε' μηνὶ Ἀπριλλίῳ ἰνδικτιῶνος ι' παρεδόθη ἡ Θεσσαλονίκη τοῖς Ἀγαρηνοῖς, ἐπολιορκεῖτο παρ' αὐτῶν χρόνους δ'.* This notice, together with one on the creation of the patriarchate of Tirnovo during the reign of John III Vatatzes,is found on folio 144*r* of the *MS Marcianus* 408, and does not belong to the Chronicle n° 52. It was probably written by the same author, however. It has been published by Müller (*op. cit.*, p. 394) but his been overlooked by Lampros-Amantos.

is related by Chalcocondylas and Phrantzes, but neither the one nor the other has dated the event (1). They simply state that the city was taken by Haireddin Pasha, who was acting on the orders of Murad, in retaliations to the plots of Manuel, the despot of Salonica, against the city of Serres. The notice in the Venetian manuscript 408 is the only source known, which gives a date for the capture of Salonica by the Turks during the reign of Murad. The Turkish sources speak of an attack,but fail to mention that the city was taken (2). Certain chronological indications, however, afforded by a Greek source, which mentions the fall of Salonica, confirm the date, given by the notice of the Venetian manuscript. The reference is to the biography of St. Athanasius Meteorites, which was composed in 1388 or later (3). When the work was written, the fall of Salonica had already taken place ; and it is stated that St. Athanasius, who died in 1383 (4), had predicted the event three years in advance. He saw, he said, that all the gates of the city were closed and that the city was open only from the sea-side (5). This can only mean that, when the prediction was made, the city was besieged. The only successful siege of Salonica known during the reign of Murad is that by Haïreddin Pasha, and it is doubtless in connection with this that the prediction of St. Athanasius was made. The siege of Salonica, which ended successfully in 1387, began in 1383, and as the saint died in that very year, he must have made his prediction at the beginning of the siege. The statement that the prediction was made three years in advance must not be taken too literally. Haïreddin moved against Salonica probably after the capture of Serres on September 19, 6892 (1383) (6), and

(1) CHALCOCONDYLAS, p. 46-47 ; PHRANTZES. p. 47.

(2) F. TAESCHNER and P. WITTEK, *Die Vezirfamilie der Ǧandarlyzāde*, in *Der Islam*, XVIII (Leipzig, 1928), p. 71-72.

(3) N. Bees, *Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τῶν Μονῶν τῶν μετεώρων* in *Βυζαντίς*, I (Athens, 1909), pp. 191-331. See p. 217 for the date of the composition of the work.

(4) *Ibid.*, p. 215.

(5) *Ibid.*, p. 259 : *Τὴν δὲ γενομένην ἐρήμωσιν τῆς Θεσσαλονίκης ὑπὸ τῶν Τούρκων πρὸ τριῶν ἐτῶν προεῖπεν. Εἶδον γὰρ φησι πάσας τὰς πύλας αὐτῆς κεκλεισμένας · μόνη γὰρ φησι ἡ τοῦ αἰγιαλοῦ μέρος τι εἶχε ἀνεῳγμένον.*

(6) The capture of Serres by the Turks in Sept. 19, 1383, is reported by three independent notices : See *Νέος Ἑλληνομνήμων*, vol. 9 p. 403, note 3. Sa'd-

as Salonica fell in April, 6895 (1387), it may be roughly said that the siege lasted three years, as the statement in the biography of St. Athanasius indicates, or four years, as the notice in the Venetian manuscript maintains.

There remains one more difficulty. The person most active in the fall of Salonica was Haïreddin Pasha, but, according to Sa'deddin, who places his death on February 2, 1386 (1), he was already dead when Salonica was taken. This difficulty has been eliminated by the recent publication of the tomb-stone inscription of Haïreddin, which shows that the testimony of Sa'deddin is inaccurate. Haïreddin died in Serres in 789 H (Jan. 22, 1387 - Jan. 11, 1388) (2), thus after the fall of Salonica. There is, therefore, absolutely no reason to doubt the accuracy of the statement that Salonica fell in 1387. Ducas (3) and the Turkish historians (4) speak of another capture of Salonica by Bayazid in 1391, but this is probably a confusion with the event of 1387 (5).

***

The chronological importance of the short Chronicle, which has been made the subject of this study, is self-evident. The accuracy of its notices, with one exception — the reference to the Galata war — is beyond doubt. Important events, such as the fall of Brusa, the occupation of Gallipoli by the Turks, the death of Orkhan, and the struggles in the imperial family, vaguely dated by the other sources, are here exactly fixed. Indeed, for the second half of the fourteenth century, it furnishes a number of dates indispensable

dedin (I, p. 99) reports an attack against Salonica in 784 H (March 17, 1382-March, 5 1383),which, according to the narrative, must have taken place in the autumn of 1382. A Turkish army took Prilep, then Monastir ; it attacked western Greece (Acarnania), took Istip, and then moved against Salonica, but the attack lasted only a few days, for the city was too strong to be taken. This cannot be the long siege of Salonica, which began in 1383. I owe this information to Mr. Wittek, who very kindly read for me this page of Sa'ddedin.

(1) TAESCHNER-WITTEK, *op. cit.*, p. 75.

(2) *Ibid.*, pp. 61, 84.

(3) DUCAS, p. 49-50.

(4) LEUNCLAVIUS, *Historiae Musulmanae*, p. 320.

(5) Cf. R. LOENERTZ, « Manuel Palaeologus et Demetrius Cydones » in *Echos d'Orient*, 40 année, n° 188 (Paris, 1937), pp. 478-481.

for the use of the Greek historians of the fifteenth century. The various chronological elements of each of its notices, the day of the week and the month, the indiction and the year, are in every case, with the one exception already made, in perfect agreement with each other (1). It is with good reason that F. Dölger used this Chronicle as the chronological basis for his monograph on John VII.

Bruxelles. Peter CHARANIS.

(1) They were all verified with the aid of D. H. LIETZMANN's chronological manual, *Zeitrechnung*, in the collection of Göschen (Berlin, 1934).

NOTES ET INFORMATIONS

De quelques Corrections apportées à des Observations faites par M. Stephane Binon sur « L'Église de Trébizonde ».

M. Stéphane Binon a bien voulu consacrer à mon livre *L'Église de Trébizonde* (*Archives du Pont*, T. IV-V, Athènes, 1933-1936) une longue critique publiée dans la *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, janvier 1937, pp. 98-106. Il y dit sur mon travail du bien et du mal. J'accepte le premier avec plaisir, l'autre sans déplaisir.

Je ne reviendrai pas sur quelques points de méthode signalés par M. Binon, ni sur le ton qu'il donne à sa critique : la discussion nous entraînerait trop loin. Mais il est certaines remarques essentielles que je me permettrai de reprendre, pour les corriger à mon tour.

1) Page 98, M. Binon parlant des sources, dit : « l'information de l'auteur est abondante » ; il observe cependant que « les sources orientales seules furent délibérément ignorées : il ne manque pourtant pas d'écrivains arabes, d'hagiographes arméniens ou géorgiens, dont les œuvres intéressent directement le sujet traité », cette affirmation étant étayée sur les récentes *Notes on the history of Trebizond in the seventh century* publiées par A. A. Vasiliev dans les *Mélanges Lambros*, 1935, pp. 29-34.

Or si les *Notes* en question de Vasiliev mentionnent des sources arabes, arméniennes et géorgiennes, ces sources ne contiennent aucun renseignement hagiographique, et, en général, aucun renseignement intéressant immédiatement mon sujet. A. A. Vasiliev, s'appuyant sur ces textes, tente simplement de montrer que la deuxième expédition de l'empereur Héraclius contre les Perses partit de Trébizonde, fait que n'exclut pas d'ailleurs, ce que, dans mon travail, pp. 50-51, je dis en général de l'importance de Trébizonde comme base de départ pour les expéditions organisées

contre les Perses et les Arabes. Bien entendu, le renvoi aux *Notes* de Vasiliev n'eût point manqué d'être signalé dans cette partie de mon étude, si celle-ci n'avait été imprimée longtemps avant la parution de l'article de Vasiliev.

Il semble par ailleurs que M. Binon, lisant, p. 29 des *Notes*, ce que M. Vasiliev dit de la célèbre Acolouthie de l'Hymne Acathiste, écrite pour célébrer la délivrance de Constantinople assiégée par les barbares (exactement par les Avares), y ait vu un renseignement hagiographique intéressant directement le sujet de mon livre. Qu'il me permettre de lui rappeler qu'il s'agit là exclusivement de Constantinople.

Indépendamment de ce fait, je regrette de dire que l'affirmation péremptoire de M. Binon, que « les sources orientales seules furent délibérément ignorées ». n'est pas exacte. Je me suis en effet servi de toutes les sources orientales — prises de première ou de seconde main — que j'ai pu avoir à ma disposition : voir dans mon livre les pages 53, 58-59, 77, 191, 193[7], 319-320, 329[4], 369, 422, 434, 724-725, 760, 768-769, 776, 777-781.

2) M. Binon entreprend ensuite la critique de tout l'ouvrage, bien que reconnaissant son incompétence pour une bonne moitié environ de mon travail. C'est ainsi qu'à propos de la liste des évêques de Trébizonde, mentionnée dans le chapitre V, il « laisse aux Pères Assomptionnistes de Kadi-Köy le soin de dire si cette liste est fidèle et complète (cf. C.R. p. 103) ».

M. Binon, qui n'a « aucune compétence à juger le chapitre VI, consacré à l'histoire monumentale (p. 372-515) », estime toutefois qu'il y eût eu pour moi profit à connaître l'ouvrage, publié après le mien, de MM. G. Millet et D. Talbot-Rice : *Byzantine painting at Trebizond*, London, 1936. Mes « conclusions, ajoute-t-il, que j'aurais pu fonder sur l'opinion de ces deux spécialistes de l'architecture et de l'art byzantins, n'en auraient été que plus solides ».

Notons tout d'abord que cet ouvrage ne s'occupe nullement d'architecture, sur laquelle il ne donne aucun renseignement, mais seulement des peintures murales des églises de Trébizonde.

Pour ce qui est des travaux consacrés à l'étude de l'architecture des églises de Trébizonde, soit par le savant professeur et remarquable spécialiste de l'architecture byzantine qu'est M. G. Millet, soit par les savants qui s'en sont occupés avant lui et après lui, j'en ai fait le plus large usage (cf. notamment, dans mon livre, les pp. 3-5).

Enfin, j'ajouterai que, par bonheur, les conclusions de M. Millet dans le livre récent de MM. G. Millet et Talbot-Rice sur les peintures murales de Trébizonde ne diffèrent en rien des conclusions de son ouvrage monumental intitulé *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile aux XIVe, XVe et XVIe siècles, d'après les monuments de Mistra, de la Macédoine et du Mont-Athos*, Paris, 1916, dont mon étude a tiré grand profit.

3) Au sujet de l'année où Trébizonde fut érigée en métropole, M. Binon juge que j'ai commis une « grave erreur » en préférant aux sources hagiographiques (1) les Actes du septième concile oecuménique, d'où il appert que l'érection de l'évêché de Trébizonde en métropole eut lieu en 787 (cf. *C.-R.* de M. Binon, p. 100-102). De mon argumentation M. Binon dit que ce sont *de mauvaises raisons*, et que si « au VIIe Concile de Nicée, en 787, » l'évêque Christophore signe en tant qu' *évêque de Phasis et de* » *Trébizonde*, il n'en ressort pas que cette ville avait hérité du » rang de la première. Il faut donc reprendre la question sur de » nouvelles bases ».

Ces bases nouvelles et solides, M. Binon les cherche dans les éditions imprimées des *Notitiae*, dont il établit longuement la liste chronologique (cf. C. R., pp. 101-102), les estimant plus sûres que les Actes des Conciles Oecuméniques eux-mêmes.

Pour nous, qui ne prétendons pas refuser une *certaine autorité* aux sources hagiographiques ainsi qu'aux *Notices*, nous avons poutant préféré l'autorité des Actes des Conciles Oecuméniques, pour plusieurs raisons : nous estimons en effet que les *listes épiscopales* que l'on y trouve nous donnent sur le point qui nous occupe les informations les plus sûres, plus sûres que les sources hagiographiques et que les *Notices* elles-mêmes ; de plus, les signatures apposées au bas des Actes des Conciles Oecuméniques nous semblent donner des informations d'une indéniable authenticité sur les changements qui survenaient dans la hiérarchie des

(1) Le savant Père Assomptionniste, V. LAURENT, croyant pouvoir dater le *Taktikon* de Basile l'Arménien des années 845/6 - 863/69, s'exprime de la manière suivante sur cette même source hagiographique : « On acceptera donc avec grande circonspection l'information, de source hagiographique, suivant laquelle Trébizonde aurait été promue du rang de simple évêché à la dignité de métropole sous le Patriarche Méthode (842-847). ... » (*Échos d'Orient*, 38e année, N° 180, Octobre-Décembre 1936, p. 471). M. Binon estime-t-il aussi que le P. Laurent commet sur le même sujet une « grave erreur »?

prélats ; enfin, la date en est très exactement établie, tandis que les *Notices* ne nous offrent pas la même sécurité ; on sait que souvent les dates qui y sont mentionnées sont erronées et peuvent induire en erreur (1). C'est pour cette raison que nous avons considéré, pour le sujet que nous traitions, les actes du VIIe Concile Oecuménique comme d'une plus grande autorité. C'est sur les renseignements qu'ils nous donnent que nous nous sommes appuyé pour avancer que l'évêché de Trébizonde a été érigé en métropole vers l'an 787, date à laquelle semblent avoir été transmis à l'évêque de Trébizonde les droits métropolitains, et transférés à l'évêché de Trébizonde les lieu et rang de la métropole de la Phasis Lazique, alors ruinée (2).

Nous appuyons notre affirmation sur les faits suivants : Christophe, dans la *liste de présence* du premier acte du VIIe Concile Oecuménique (787), est mentionné parmi les évêques métropolitains comme Évêque de Phasidion, *érigé en métropole* depuis le temps de l'empereur Justinien (527-567) (cf. MANSI, XII, 994, et l'*Église de Trébizonde* p. 153). Dans le 2e acte, il est mentionné comme ayant pris part au débat parmi les évêques métropolitains, avec le titre d'Évêque (de la Métropole) de Phasis (MANSI, XII, 1094). Dans le troisième acte, il signe parmi les évêques métropolitains comme Évêque (de la Métropole) de Phasis (MANSI, XII, 1154 ; *Égl. de Tréb.* p. 153). Dans le 4e acte, il signe de nouveau parmi les évêques métropolitains comme Évêque (de la Métropole) *de Phasis* ἤτοι de *Trébizonde* » (MANSI, XIII, 137 ; *Égl. de Tréb.* p. 153 ;). Ici, M. Binon traduit mal le mot ἤτοι par *et*, « évêque de Phasis *et* de Trébizonde » La conjonction ἤτοι ici est explicative ; et elle explique non pas un terme de plus grande compréhension par un terme de moindre compréhension, mais un terme par son équivalent. En voici un exemple : on ne peut dire en grec : 5 Ἤτοι 3, mais : 5 Ἤτοι 3 +2. Par conséquent l'expression Ἐπίσκοπος τοῦ Φάσιδος ἤτοι Τραπεζοῦντος ne peut pas signifier Ἐπίσκοπος τῆς μητροπόλεως Φάσιδος ἤτοι τῆς

(1) C'est dans l'Église Orientale une tradition très ancienne et toujours en vigueur que celle qui consiste à transférer le lieu et le rang des Métropoles éteintes aux évêchés, archevéchés et métropoles existants.

(2) *Corpus Notitiarum Episcopatuum Ecclesiae Orientalis Graecae* ; I Band : *Die Genesis der Notitia Episcopatuum*, herausgegeben von Ernst GERLAND. I Heft, Einleitung 1931, pp. 27-28 sqq.

ἐπισκοπῆς Τραπεζοῦντος, mais ἐπίσκοπος τῆς μητροπόλεως Φάσιδος ἤτοι τῆς μητροπόλεως Τραπεζοῦντος.

La preuve qu'il en est bien ainsi nous est donnée par le 7e acte du VIIe Concile Oecuménique, où Christophe signe comme Ἐπίσκοπος de Trébizonde, et non plus comme Ἐπίσκοπος de Phasis (MANSI, XIII, 384 ; *L'Égl. de Tréb.* p. 153) ; il signe parmi les Métropolites en lieu et place du Métropolite de Phasis, et plus précisément avant les Métropolites de Rhodes, Léon, et d'Andrinople, Emmanuel, tandis que ses anciens codignitaires, suffragants de la métropole de Néocésarée, Théodore, Évêque de l'évêché de Comana, Jean, Évêque de l'évêché de Kérasous (Cerasonte), Constas, Évêque de l'évêché de Polémonion, signent beaucoup plus bas, dans le groupe des Évêques d'évêchés (MANSI, XIII, 393). Cette préséance, parmi les évêques de Métropoles, en lieu et place de l'évêque de la Métropole de Phasis, avec quelques variantes seulement, Trébizonde la conserve depuis lors jusqu'à nos jours dans les Actes des Conciles, dans les *Notitiae* et dans le *Syntagmation.*

Tels sont les motifs pour lesquels nous avons cru pouvoir avancer que, vers l'année 787, l'évêché de Trébizonde occupe les lieux, place et rang de la Métropole, alors ruinée, de Phasis. Il appartient aux connaisseurs de juger si ce sont là *de mauvaises raisons.*

Il est vrai que deux Notices, postérieures au VIIe Concile : la *Taxis du temps du Patiarche Nicéphore* 1er (806-815) et la *Notice de Basile l'Arménien* (1) (829 ?), continuent de mentionner la Métropole de Phasis (2) ; quant à l'évêque de Trébizonde, il est présenté dans une seule et même Notice, une fois comme archevêque autocéphale (3), et une fois comme évêque (4), après le Métropolite de Néocésarée. Mais il convient, précisément à ce propos, de se rappeler ce que nous avons dit plus haut de la valeur des Notices, et ce que le R. P. de Jerphanion en écrit (5) : « Dans cer-

(1) La date de cette Notice est controversée : M. Honigmann propose l'année 886 (*Byzantion*, IX, 1934, pp. 211-222), le P. V. Laurent hésite entre 845/6 et 863/69 (*Échos d'Orient*, 38e année, N° 180, oct.-déc. 1935, pp. 439-472).

(2) PARTHEY, Not. 8, p. 163, *Georgios Kyprios*, pp. 3 et 24.

(3) PARTEHY, Not. 8, p. 165, *Georgios Kyprios*, p. 5.

(4) PARTHEY, Not. 8, p. 173, *Georgeios Kyprios*, p. 15.

(5) G. DE JERPHANION, *Les Églises Rupestres de Cappadoce*, Tome Premier (Première Partie), Paris, 1925, p. LI.

taines listes, des sièges promus à une dignité supérieure sont encore maintenus parmi les simples évêchés ou les archevêchés autocéphales. »

4) En ce qui concerne l'emplacement de quelques évêchés de la Métropole de Trébizonde, nous regrettons de n'avoir pu profiter du savant ouvrage de E. HONIGMANN, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches von* 363 *bis* 1.701, *nach griechischen, arabischen, syrischen, und armenischen Quellen* (A. A. VASILIEV : *Byzance et les Arabes*, t. III, Bruxelles, 1935, pp. 53-54 et 191-198). Le malheur veut que cet ouvrage ait paru lorsque l'impression de notre travail, très avancée, en était arrivée à l'index des noms propres. Pourtant, bien que nous ayons travaillé sans avoir entre les mains cette importante étude, nous sommes d'accord avec M. Honigmann, ce dont nous nous réjouissons vivement, sur l'emplacement de la plupart des évêchés ; sur ceux au sujet desquels nos conclusions ne concordent pas, nous nous mettrons aisément d'accord.

5) M. Binon, à propos de ce que je dis dans le 5e chapitre de mon étude sur l'école de mathématiques et d'astronomie dans les monastères de Trébizonde, fait observer que « le recours aux » sources orientales aurait appris que Tychicos (mathématicien) » vint s'installer au début du VIIe siècle à Trébizonde, où sa grande bibliothèque accrut son renom et attira nombre de disciples... » (*C.-R.* p. 104) ; et il renvoie à Ananias de Schirak, qu'il considère sans doute comme ayant vécu au VIIe siècle, comme à une source orientale (arménienne).

A dire vrai, nous n'avons nullement ignoré, dans notre travail, cette source, pas plus d'ailleurs que toutes celles qu'il convenait de connaître (cf. *L'Église de Trébiz.*, pp. 329-330) ; nous différons seulement d'avis avec notre critique sur la date de l'information de cette source arménienne, d'époque postérieure. Nous ne la rapportons pas en effet au VIIe siècle, mais seulement au XIVe siècle (cf. pp. 329-330, avec notes et renvois), seule époque où l'astronomie et les mathématiques fleurirent à Trébizonde, plus encore qu'à Byzance.

6) M. Binon prétend encore, à propos du même chapitre sur la vie et le mouvement intellectuel à Trébizonde jusqu'en 1461, où il est question de Bessarion, n'y avoir pas trouvé « trace de l'*Éloge de Trébizonde* par BESSARION ; le « commentaire de cette œuvre, ajoute-t-il, » eût été, croyons-nous, à sa place dans ce cha-

pitre » (*C.-R.* p. 104). Plus d'attention de la part de M. Binon dans la lecture de notre travail lui eût permis de voir que non seulement l'*Éloge de Trébizonde* par Bessarion est mentionné dans ce chapitre (cf. pp. 292, 293 et 294), mais que nous y avons fréquemment recours dans notre ouvrage, et même que nous procédons à l'identification de tous les renseignements topographiques et historiques apportés par Bessarion (cf. notamment pp. 58, 62, 65, 66, 74, 78, 373-374, 408-409).

7) Une connaissance insuffisante du grec et une certaine prédisposition de M. Binon à trouver des erreurs là même où il ne s'en trouve pas, lui font découvrir dans mon livre des contradictions inexistantes.

C'est ainsi qu'au sujet de l'année où Trébizonde devint la capitale du thème de Chaldia, il aperçoit une contradiction entre la page 153 où nous admettons que Trébizonde, en 787, était devenue *de fait* la capitale du thème de Chaldia, constitué vers cette date, et la page 218, où j'écris : « Du temps d'Athanase (Daimonocatalytès, Métropolite de Trébizonde vers le milieu du IXe siècle), Trébizonde, qui était déjà devenue la capitale du thème de Chaldia, était parvenue, si l'on en croit Joseph Lazaropoulos, à un haut degré de splendeur ». L'expression : « du temps d'Athanase » se rapporte évidemment à : « Trébizonde était parvenue à un haut degré de splendeur » ; quant à la proposition relative (au participe en grec) « (qui était) déjà devenue la capitale du thème de Chaldia », elle forme une parenthèse, dont le sens n'exclut pas l'idée que cet événement ait pu se produire au VIIIe et même au VIIe siècle.

8) Les mêmes raisons expliquent que M. Binon ait pu croire encore découvrir une contradiction dans le fait que, page 810 de mon livre, j'appelle les évêques *Ἀρχιερεῖς* (*C.-R.* p. 103). M. Binon confond les mots *Ἀρχιερεύς* et *Ἀρχιεπίσκοπος*, et croit que lorsque j'attribue aux évêques le titre d'*Ἀρχιερεῖς* (= prélats), je leur attribue celui d'*Ἀρχιεπίσκοποι* (= archevêques). Chacun sait cependant qu'*Ἀρχιερεύς* désigne à la fois les évêques, les archevêques et les métropolites. Il était donc naturel de comprendre, dans la table des matières, évêques et métropolites sous la rubrique *Ἀρχιερεῖς*.

Telles sont les corrections que nous apportons à notre tour aux observations parfois hâtives de M. Binon. Nous remercions

la Revue *Byzantion* pour l'aimable hospitalité qu'elle a bien voulu leur accorder.

Athènes, le 29 juillet 1937. CHRYSANTHOS,
Métropolite de Trébizonde

Réponse de M. St. Binon

Les critiques qu'on vient de lire risquent d'égarer tout lecteur non prévenu, et d'autant plus que le compte-rendu visé a paru ailleurs. Bien que nous répugnions à ce genre de polémiques, inopportunes et stériles, force nous est d'apporter à notre tour, aux observations de Mgr Chrysanthe, quelques correctifs. Nous voulons redire, avant d'ouvrir la discussion, en quelle estime nous tenons l' « Église de Trébizonde » : ce livre « est et restera le livre de consultation par excellence sur tout ce qui touche à Trébizonde et son Église » (CR p.105). La personnalité de Mgr C., qui fut non seulement grand évêque, mais grand patriote, rend ce volume particulièrement utile pour la connaissance de la période moderne, que l'auteur connaît de première main.

En reprenant nos critiques, Mgr C. leur fait un honneur que nous n'aurions osé espérer. Au moins, pouvait-on souhaiter qu'il reconnaîtrait que certaines d'entre elles n'étaient pas sans fondement ; des voix autorisées se sont fait entendre, après nous, dans le même sens. Mgr C. tomberait-il d'accord sur ces déficiences, qui n'enlèvent rien — disons-le encore — à la valeur générale du livre ? Il ne nous aurait pas déplu, en ce cas, de le lire d'abord sous sa plume.

Pour nous, qui n'ignorons pas le *fair-play*, nous reconnaîtrons volontiers que quelques inexactitudes se sont glissées dans notre compte-rendu, et nous sommes reconnaissants à Mgr C. d'avoir mis tant de soin à les signaler à notre attention. Ainsi, à la p. 103, nous confessons avoir confondu *ἀρχιερεύς* et *ἀρχιεπίσκοπος*. Quant à la contradiction que nous avons cru relever entre les p. 153 et 218 (au sujet de la date d'érection du thème de Chaldia), elle tombe après les explications qu'en donne l'auteur. On ne peut que regretter que le texte original ne soit pas aussi clair. Car à la p.153, il est bien dit qu'aux environs de 787 (1), *ἡ δὲ Τραπεζοῦς*

(1) Nous avons montré, après d'autres, que la création de ce thème date du règne de Théophile (829-842). Mgr C. observe à ce sujet un silence que rien ne justifie.

εἶχε καταστῆ ἡ πρωτεύουσα τοῦ τότε περίπου συστηθέντος θέματος Χαλδίας (l'expression « de fait », soulignée par Mgr C. dans ses « Corrections » n'apparaît nulle part) ; et à la p. 218, une virgule après *ἐπὶ τῶν ἡμερῶν τοῦ Ἀθανασίου*, n'eût pas été superflue, pour dissocier cette circonstance du participe *γενομένη ἤδη πρωτεύουσα τοῦ θέματος Χαλδίας*.

De même, nous marquerons notre accord avec Mgr C. sur ce que certaine expression « Les sources orientales seules furent délibérément ignorées » a d'outré. De fait, l'auteur a connu quelques sources orientales. Nous dirons donc : « La plupart des sources orientales furent négligées » ; car les références que Mgr C. aligne, ne tromperont personne. A y regarder de plus près, on s'aperçoit qu'il s'agit en ordre principal de voyageurs ou géographes turcs du XVIIe siècle, tels que Ewliya (pp. 58, 422, 724-25) et Hadji Khalifa (p. 58). Al-Mas'udi et Al-Istakhri, historiens et géographes arabes du Xe siècle auraient mérité un sort meilleur: Mgr C. les cite incidemment (p. 77) d'après l'édition allemande de Heyd (1). L'auteur renvoie encore à Haitho (XIVe s.) (p. 53) et à des voyageurs arméniens d'époque tardive comme Bscheschkian et Indjidjian (p. 59). Désirant à tout prix nous opposer une liste massive de références, Mgr C. n'hésite pas à y inclure des documents arméniens du début de ce siècle (pp. 760 et 768-69) et... de récents discours de Mustafa Kemal Pasha (pp. 776, 777-81). Ces documents offrent évidemment un grand intérêt pour l'histoire des minorités de Trébizonde après la grande guerre, mais sont-ce bien là les sources orientales auxquelles nous faisions à l'auteur un grief de n'avoir pas assez recouru? Nous nous refusons à croire que les auteurs cités par A. A. VASILIEV dans ses *Notes on the history of Trebizond in the seventh century* (l'arabe Eutychius d'Alexandrie, le géorgien Djanashvîli, l'arménien Sébéos), par J. LAURENT, *Byzance et les Turcs Seldjoucides dans l'Asie occidentale jusqu'à* 1081, Nancy, 1914 (1919), pp. 113-117 (ouvrage consulté par Mgr C. à un autre titre), par E. HONIGMANN, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches von* 363*bis* 1071 *nach griechischen, arabischen, syrischen und armenischen Quellen*, Bruxelles, 1935, pp. 191-198, ne contiennent « aucun renseignement intéressant immédiatement » le sujet, ou plutôt les multiples sujets traités au cours de ce volumineux ouvrage. Nous nous référions à Vasi-

(1) Dans la traduction française de FURCY RAYNAUD, qui est en fait une nouvelle édition de ce livre monumental : t. I, pp. 44.

liev à titre d'exemple, pour indiquer le parti qu'on aurait pu tirer de quelques sources orientales inexploitées ; nous ne visions en rien l'hymne acathiste, dont on cherchera en vain mention dans notre texte ; car quoi qu'en pense notre savant contradicteur, nous n'ignorons pas « qu'il s'agit là exclusivement de Constantinople ». A propos des sources orientales, nous ferons encore remarquer que jamais nous n'aurions énoncé pareil jugement, si la bibliographie (qui occupe les pp.8 à 26 et 797 à 807, et qui cite pêle-mêle sources et travaux) avait été rédigée avec plus de méthode, et un plus grand souci de l'exactitude : on n'y trouvera pas, par exemple, Ananias de Shirak — nous y reviendrons dans un instant — ; elle signale par contre, un roman de Paule-Henry Bordeaux (p. 804). Sans commentaires.

Nous avons tenu à remarquer notre incompétence — Mgr C. prend trop de plaisir à répéter ce mot pour que nous ne le soulignions à notre tour — pour juger le ch. VI, consacré à l'histoire monumentale. Sans doute, Mgr C., qu'un tel aveu déroute, a-t-il plus de compétence pour parler avec autorité, dans un livre où ils n'ont que faire, de sujets que les spécialistes n'abordent qu'avec circonspection : nous songeons au ch. II, qui traite longuement de la civilisation et des cultes pontiques avant l'introduction du christianisme. Au surplus, nous regrettions simplement que Mgr C. n'ait pu connaître l'ouvrage que MM. Millet et Talbot-Rice ont publié depuis sur les peintures de Trébizonde (1). Nous avons de même regretté que le livre de M. Honigmann ait paru au cours de l'impression de l' « Église de Trébizonde ». Y a-t-il là matière à « corrections » ?

L'auteur a d'ailleurs une « certaine prédisposition » à nous faire dire ce que nous n'avons pas dit, ou à nous prêter des pensées qui nous sont restées étrangères.On l'a vu déjà à propos de l'hymne acathiste. Autre exemple : nulle part, nous n'avons soutenu que nous préférions les sources hagiographiques et les *Notitiae episcopatuum* aux Actes, dûment datés, des conciles oecuméniques. Mais Mgr C. n'ignore pas que ceux-ci ne nous mènent pas très loin, tan-

(1) Nous citerons ici notre texte, car l'interprétation qu'en donne Mgr C. est suspecte de partialité : « Mgr C. n'a évidemment pu utiliser l'ouvrage que G. Millet et D. Talbot-Rice imprimaient sur le même sujet en même temps que le sien » (pp.104-5). Et par hasard, Mgr C. ne traiterait-il nulle part des peintures de Trébizonde, pour attirer ici l'attention sur le contenu réel de ce livre ?

dis que, des listes d'évêchés, « nous possédons un assez grand nombre pour nous faire une idée suffisamment exacte de la situation de l'Église byzantine aux différentes époques » (CR, p. 101). Un compte-rendu n'épuise pas une question, et si nous avons tenu à dresser la liste chronologique des *Notitiae*, ce n'est pas parce que, selon Mgr C.,« nous les estimions plus sûres que les Actes des Conciles oecuméniques eux-mêmes », mais parce que, d'abord, nous écrivions dans une Revue d'Histoire Ecclésiastique, et qu'ensuite, l'étude de Mgr C. aurait dû leur accorder la plus large audience et les mettre en valeur. Nous avons montré que l'information de l'auteur offre à ce propos de regrettables lacunes : Mgr C. n'a pas fait état, notamment, de la *Taxis du temps du patriarche Nicéphore I* ni de la *Notice de Basile l'Arménien*, d'une importance capitale dans le sujet qui nous occupe. Au lieu de tenter de concilier les *Notitiae* que nous mêlions au débat, avec le témoignage — fort difficile à interpréter — du VIIe concile, Mgr C. transcrit une phrase du P. de Jerphanion dont nous lui avons fourni la référence, et nous cherche querelle sur une phrase incidente, où nous donnions à Christophe le titre d'évêque de Phasis *et* de Trébizonde. Nous le suivrons donc sur ce terrain. On admettra qu'en l'occurrence, le sens de *ἤτοι* n'est pas clair. Nous choisirons un exemple qui nous est familier. Quelques listes épiscopales portent la forme *ὁ Ἱερισσοῦ ἤτοι Ἁγίου Ὄρους* (1). En conclura-t-on avec Mgr C. que tel évêque d'Hiérissos l'était *de l'évêché d'Hiérissos ἤτοι de l'évêché de la Sainte Montagne*, comme s'il s'agissait d'un équivalent ? Mais chacun sait que le Mont Athos ne fut jamais érigé en évêché. L'expression signifie simplement que le titulaire d'Hiérissos exerçait, par le fait même, sa juridiction sur les moines athonites. La preuve en est que les *Notitiae* postérieures disent plus explicitement *ὁ Ἱερισσοῦ καὶ Ἁγίου Ὄρους* (2). Dans le cas présent, la traduction *et* ne se justifie-t-elle pas, de préférence à *ou* ? Une chose est certaine : c'est jouer sur les mots que de tirer argument de *ἤτοι* à propos de l'érection de Monembasie au rang des métropoles. Mgr C. nous oppose les conclusions du R. P. Laurent concernant le synaxaire de S. Athanase. Nous nous permettrons de citer à notre tour l'opinion toute récente (3) de cet éminent

(1) Éd. PARTHEY, Not. 3 (premier tiers du XIe s.), p. 110. Cf. Not. 2, p. 101.
(2) Éd. PARTHEY, Not. 13, p. 250 ; éd. GELZER, *Ungedruckte Texte*, p. 634.
(3) *Eo*, t. XXXVI (1937), p. 373.

spécialiste : « Après avoir lu les pp. 152-154 [du livre de Mgr C.] sur l'érection de la métropole de Trébizonde, je crois devoir maintenir l'opinion par moi émise dans EO, XXXIV, 1935, 471, 472, d'après laquelle la date de cette création ne serait pas antérieure au règne de Basile I (867-886), point de vue dont M. Binon se rapproche d'ailleurs sensiblement sans l'avoir connu ». C'est que les « raisons » de Mgr C. ne sont pas aussi bonnes qu'elles le paraissent au premier abord.

Mgr C. nous reproche ensuite, avec une pointe d'ironie, de nous référer à Ananias de Shirak comme à un auteur du VIIe siècle. Ananias appartiendrait au XIVe siècle, « seule époque où l'astronomie et les mathématiques fleurirent à Trébizonde ». Nous regrettons de dire que cette affirmation péremptoire contient autant d'erreurs que de mots. D'abord, Ananias vécut en 600-650 : son autobiographie, dont notre compte-rendu signalait la référence à l'attention de Mgr C., indique clairement qu'il vécut peu de temps après le règne de Maurice (582-602) (1). Tychicos,— qu'on s'étonne de retrouver sous la plume de Mgr C, p. 329, sous la forme *Λοκίγος, ὅστις πιθανώτατα εἶναι ὁ Λουκίτης* — apprit à Ananias « the art of mathematics » ; et Philagrius, diacre du patriarche de Constantinople, accompagnait les élèves (1) qu'attiraient son renom et sa grande bibliothèque. Mgr C. s'abuse donc étrangement à reporter au XIVe siècle seulement, la vogue des sciences à Trébizonde ; ici, comme à beaucoup d'autres endroits de ce livre,il a le tort de citer ses sources de deuxième ou de troisième main.

Dans le long chapitre consacré à Bessarion (pp. 268-312), l'auteur signale, sans plus, parmi les œuvres du célèbre prélat, son « Éloge de Trébizonde » (pp. 292 et 293). Le commentaire de cet « éloge » tient en huit lignes de la p. 294. Nous inclinons à croire que ce commentaire eût été ici à sa place, au lieu d'être dispersé en dix endroits du livre. C'est un vœu qu'il nous était bien permis, croyons-nous, de formuler, et là non plus, il n'y avait matière à « corrections ».

Somme toute, et c'est la conclusion qui se dégage de cette discus-

(1) Trad. F. C. CONYBEARE, *Byz. Zeitschrift*, t. VI (1897), p. 573. La date 600-650, proposée par Conybeare, a été admise par ST. RUNCIMAN, *La civilisation byzantine*, trad. franç. de E. J. LÉVY, Paris, 1934, p. 239. J. DE MORGAN, *Histoire du peuple arménien*, Paris, 1919, p. 312, place Ananias au VIIIe siècle.

sion, la plupart des critiques de Mgr C. sont sans objet ; quelques-unes, on l'a vu, se retournent contre leur auteur. Mgr C. en appelle au jugement des connaisseurs ; nous le faisons volontiers après lui, en remerciant la direction de *Byzantion* pour l'accueil qu'elle a bien voulu réserver aux pages qui précèdent.

Athènes. Stéphane BINON.

Réponse de Mgr Chrysanthe.

Nous devons à l'aimable hospitalité de *Byzantion*, le plaisir de pouvoir, M. Binon et nous, mettre au point un certain nombre de questions soulevées par un compte-rendu, paru dans la *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, de notre ouvrage, l'*Eglise de Trébizonde*. Nous avons cru une première fois devoir réfuter certaines critiques, injustifiées, à notre sens. A la nouvelle note qu'on vient de lire plus haut, nous aurions voulu n'avoir pas à répondre ; nous ne pouvons cependant ne pas nous arrêter encore à quelques-unes des observations qui y sont faites, car il ne s'y agit pas seulement d'érudition. Après quoi, il nous sera permis de considérer le débat comme clos.

M. B. veut bien reconnaître lui-même que « quelques inexactitudes se sont glissées » dans son compte-rendu ; que « telle contradiction relevée tombe après les explications qu'en donne l'auteur ».

Il écrit encore que « certaine expression » « *les sources orientales seules furent délibérément ignorées* » est « outrée ». De fait, ajoute-t-il, l'auteur a connu quelques sources orientales.

Nous pourrions sans doute estimer après ce geste de M. B. que notre première réponse n'a pas été inutile, puisqu'elle lui a fait reconnaître plus que des exagérations, des inadvertances, les unes et les autres étant aussi regrettables que surprenantes sous la plume d'un savant averti. Convient-il cependant de parler de « fair-play » lorsqu'on allègue pour justification « que des voix autorisées se sont fait entendre, après nous, dans le même sens » ? M. B., ici encore, s'avance trop, et il nous serait très aisé de reprendre sa phrase et de la retourner contre lui-même. Mais achevons ce débat, en disant que nous nous croyons autorisé à regretter des affirmations non étayées d'arguments et d'un caractère trop absolu pour ne pas nous toucher dans notre conscience scientifique.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons déjà dit des *Notes* de Vasiliev et du savant ouvrage de M. Honigmann dans notre première réponse, et qui eût pu dispenser M. B. de rouvrir une discussion superflue. Nous regrettons aussi que M. B. à propos de l'ouvrage de J. Laurent, mentionné dans sa réponse, « se refuse à croire » que nous l'ayons utilisé aussi abondamment qu'il convenait à notre sujet. Il nous suffira de rappeler ici que nous n'avons pas voulu faire étalage de toutes les sources orientales auxquelles nous aurions pu recourir pour faire œuvre d'éclatante érudition. Nous ne nous sommes reporté qu'à celles qui intéressaient directement notre sujet.

M. B. estime parfois que dans un ouvrage de 800 pages certaines « virgules n'eussent pas été superflues ». Nous sera-t-il permis de dire notre surprise à lire un « sans commentaires » à propos d'un ouvrage cité, que n'a sans doute pas lu M. B., mais dont la valeur cependant est celle d'un témoignage oculaire (cf. L'*Église de Trébizonde*, p. 759, note). Le mésestimerait-on parce qu'il ne s'agit en définitive que des temps modernes?

C'est un « tort » sans doute « de citer ses sources de deuxième ou de troisième main ». S'agissant cependant, de sources syriennes, arméniennes, et autres, il eût été plus sage de dire seulement que la chose est regrettable ; et M. B. a peut-être eu « tort » à son tour d'émettre un jugement aussi sévère et inexact au moment même ou il « s'étonne de retrouver sous notre plume Tychios (lire sans doute Tychikos) sous la forme *Δοκίγος, ὅστις πιθανώτατα εἶναι ὁ Δουκίτης*.

Lui est-il en effet possible, pour étayer une « affirmation péremptoire », de se reporter à l'Histoire de la Littérature arménienne parue à Jérusalem, en *arménien* (1933), où il verrait pp. 123-124 — (cf. L'*Église de Trébizonde*, p. 328, note) — que notre source arménienne est au moins de la même main que la traduction anglaise dont s'est apparemment servi M. B. Enfin, à moins de nous « abuser étrangement », nous renvoyons M. B. aux ouvrages de J. Papadopoulos et R. Triantaphyllidès (loc. cit. in l'*Église de Trébizonde*, pp. 329-330), et aux spécialistes d'arménien, pour décider de l'interprétation définitive des deux formes *Δουκίγος* et *Τυχικὸς ἢ Τυχῖκος*, qui ont déjà fait l'objet de savantes études.

Nous ne reviendrons pas sur le sens de *"HTOI*. Il ne saurait être question ici que de notre exemple de Phasis et de Trébizonde. L'exemple de M. B. ne saurait lui être comparé. Est-il nécessaire de

rappeler que, dans de pareils cas la prudence doit être de rigueur, plus que la rapidité d'appréciation? Nos textes ne nous imposent pas l'unique connaissance du grec, ou l'unique connaissance des faits historiques. Il convient donc sans cesse d'éprouver ces deux connaissances l'une par l'autre, en tenant compte, dans la lecture d'un document historique, à la fois de ce qu'il dit et de ce qu'il ne dit pas.

CHRYSANTHOS,
Métropolite de Trébizonde.

The crown Modiolus once more

Professor F. DÖLGER has just published (*Byz. Zeitschr.*, t. 38, p. 240) a critical review of my short study on the imperial crown *modiolus* which appeared in the last issue of *Byzantion* (t. XII, pp. 189-195). His principal objections are reducible to the following points.

1) That the crown *modiolus*, which was nothing more than the old *aurum coronarium*, has been known for a long time. This is doubtless so, at least ever since the publication of the *De Cerimoniis* of Constantine Porphyrogennetos and the notes of Reiske (The note of Reiske on the *modiolus*, which does no more than describe its shape, was known to me. Cf. *Byzantion*, t. XII, p. 692). But no one, as far as I know, with the exception of the passing remarks of F. E. Brightman (*Journal of Theological Studies*, II, p. 375) has ever made an effort to collect and interpret all the passages dealing with this crown. This was what I tried to do. Prof. Dölger's argument that the *modiolus* was nothing more than the old *aurum coronarium* would be more convincing if he referred to some source. As far as I know no such a source exists.

2) That the crown *modiolus* was in no way connected with the principal elements of the coronation ceremony and had absolutely nothing to do with the part which the patriarch played in that ceremony. This is precisely what I maintained. I clearly stated (p. 191) that the *modiolus* was presented to the newly crowned emperor by the senate and the prefect of the city after he had been crowned with the diadem by the patriarch, and I suggested (p. 195) that it « was very likely the symbol of the authority of the senate,

a reminder to the emperor that he was expected to cooperate with it in the administration of the empire ».

3) That I stated, contrary to the clear cut statements of the sources, that the patriarch Anatolius crowned the emperor Leo I. It is true that in the description of the coronation of Leo I, preserved by Constantine Porphyrogennetos (*De Ceremoniis*, p. 410), it is not expressly stated that the patriarch crowned Leo I, though his presence is asserted. It is known from other sources, however (Theodore Lector (1), MIGNE, *P.G.*, t. 86, c. 216 ; THEOPH. (2) ed. de Boor p. 110), that Anatolius actually crowned Leo I. If Prof. Dölger had taken the time to refer to the *History* of J. B. Bury (*History of the Later Roman Empire*, 2. ed., I, p. 315) or to that of E. Stein (*Gesch. des Spätröm. Reiches*, I, p. 524), he would not have made this error.

4) That the role of the patriarch in the coronation of an emperor was in no way an essential element of the constitution of the later Roman empire. This is a question about which scholars do not agree (cf. G. Ostrogorskij, *Otnošenie Cerkvi i Gosudarstva v Bizantii*, in *Seminarium Kondakovianum*, t. IV, p. 129, who agrees with me on this point). I am now engaged in a thorough study of the problem and hope to be able to publish my results in the near future.

5) That J. B. Bury has given the correct interpretation of the role of the patriarch in the coronation ceremony. Bury says in this connection (*Essays*, ed. Temperley, p. 105) : « It is possible that the idea of committing the office to him [the office of crowning the emperor], was suggested by the Persian coronations which were performed by the High-priest, but the significance was not the same. The chief of the Magians acted as the representative of the Persian religion, the Patriarch acted as the representative of the State ». In other words, during the act of crowning the emperor, the patriarch acted not in his capacity as the religious leader of the community, but as a layman. It is incomprehensible, indeed, how Prof. Dölger can accept this opinion and at the same time maintain that : « Niemand bestreitet, dass sich die Kirche mit Erfolg die vom Volksempfinden geforderte und seit 450 üblich werdende feierliche

(1) *Ἐβασίλευσεν [ὁ Λέων Αὔγουστος]... στεφθεὶς ὑπὸ τοῦ αὐτοῦ πατριάρχου.*

(2) *Τούτῳ τῷ ἔτει Λέων ἐβασίλευσεν... στεφθεὶς ὑπὸ Ἀνατολίου τοῦ πατριάρχου.*

Krönung durch den Ptr. zunutze gemacht und, als Gegenleistung für die Ausübung des pneumatischen Mittleramtes zwischen dem rechtens krönenden Gott... und dem Volk das Glaubensbekenntnis und die Anerkennung der Kanones von den Kaisern gefordert hat. » Is it that according to Prof. Dölger, a layman could act as the spiritual intermediary between God crowning and the people? Or does he not really agree with me that the patriarch in crowning the emperor represented the church and not the state?

6) That the last of the Palaeologi, Constantine XI, was crowned by a layman. I am surprised, indeed, that the learned editor of the *Byzantinische Zeitschrift* does not seem to be acquainted with all the sources and the literature on the coronation of Constantine XI. It is now known, since the publication of the works of John Eugenicus (S. Lampros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, I, pp. 45-218). that the coronation of Constantine XI was never performed officially, that the church demanded that it should be performed by the patriarch, and that it was probably postponed because of the tense antagonism between the partisans of the union of the churches and those who opposed it. « We think », wrote John (*ibid.*, p. 124) to the emperor, « that *ὁ βασιλεύς* both in name and in fact is the foundation and support of a people as the meaning of the term itself shows. He is also the support of orthodoxy in the church of Christ and it is for this reason that he is called and is the champion of the sound and unalloyed faith. For this reason also, when he is adorned with the imperial crown and is anointed with the consecrated oil he entrusts to the shepherd and protector of the church a written oath sealed with the imperial golden seal and a written profession, a promise to protect and defend the right doctrine, a kind of compensation given to the head of the church, the lord Christ, the grantor of sovereignty... On this account, when we pray in church and before the altar of Christ, we... pray for our most pious and Christ loving emperor and this is as if we said for the protector and champion of the right doctrines of the church of Christ. Of what church then is your divine majesty the protector and champion... and who is the patriarch who will crown and anoint you and receive your service and profession of faith? Why do you keep this still in doubt? » (1).

(1) *Λογιζόμεθα γὰρ, θειότατε βασιλεῦ,ὅτι τὸ ὄνομα τοῦτο καὶ τὸ πρᾶγμα ὁ βασιλεὺς ἔστι μὲν β ά σ ι ς καὶ ἑδραίωσις λ α ο ῦ, ὡς καὶ ἡ λέξις αὐτὴ βούλεται, ἔστι δὲ βάσις καὶ ὀρθῶν δογμάτων τῇ ἐκκλησίᾳ Χριστοῦ*

The testimony of Eugenicus exposes completely the legend, based on Phrantzes (ed. Bonn, p.205), who is often notoriously inaccurate, that Constantine XI was officially crowned by a layman (1). But Eugenicus is not alone. The fact that Constantine XI was not crowned is also recorded by Ducas (ed. Bonn, p. 234) (2), who observes, not without astonishment, that he was called nevertheless emperor of the Romans. But for Ducas himself (*Ibid.*, p. 223) the last emperor of the Romans was John VIII: *Ὁ δὲ βασιλεὺς Ἰωάννης... ἐτελεύτησεν, ὕστατος βασιλεὺς χρηματίσας Ῥωμαίων.* Bullialdus, commenting on this passage (*Ibid.*, p. 604), remarks: Iohannes ultimus imperator appellatur, quia numquam Constantinus eius successor coronatus est. The distinguished Professor of Munich, after a more careful examination of these facts and sources, will surely take back his charge of *Dreistigkeit*, which, I trust, will appear unfounded to an unbiassed critic. He might have disagreed and may still disagree with me on the interpretation

καὶ κατὰ τοῦτο καὶ ἐκδικητὴς καὶ δεφένσωρ τῆς ἐκκλησίας καὶ καλεῖται καὶ ἔστιν ὁ βασιλεὺς καὶ τῆς ὑγιοῦς καὶ ἀκραιφνοῦς πίστεως πρόμαχος, καὶ κατὰ τοῦτο, καὶ ὅταν τῷ βασιλικῷ στεφάνῳ κοσμῆται καὶ τῷ ἁγίῳ μύρῳ χρίηται, ἐγχειρίζει τότε τῷ τῆς ἐκκλησίας ποιμένι καὶ προστάτῃ ἔνορκον βασιλικὸν χρυσόβουλλον καὶ ὁμολογίαν ἔγγραφον, ὑπισχνουμένην τὴν παρ' αὐτοῦ τῶν ὀρθῶν δογμάτων ἐκδίκησιν καὶ δεφένδευσιν, οἷον ἀμοιβήν τινα ταύτην διδοὺς τῷ τὴν ἀρχὴν παρασχομένῳ, τῇ τῆς ἐκκλησίας κεφαλῇ, τῷ δεσπότῃ Χριστῷ ... καὶ κατὰ τοῦτο ὅταν ἐπ' ἐκκλησίας, ἐπ' αὐτοῦ τοῦ ἱεροῦ βήματος τοῦ Χριστοῦ οὐχ ἁπλῶς οὕτως ὑπὲρ τοῦ δούλου τοῦ θεοῦ ὁ δεῖνα λέγοντες, ἀλλ' ὑπὲρ τοῦ εὐσεβεστάτου καὶ φιλοχρίστου βασιλέως ἡμῶν εὐχόμεθα, παραπλήσιόν τι νοοῦμεν, ὥσπερ ἂν εἰ ἐλέγομεν ὑπὲρ τοῦ ἐκδικητοῦ καὶ προμάχου τῶν ὀρθῶν δογμάτων τῆς ἐκκλησίας τοῦ Χριστοῦ. Τῆς ποίας οὖν ἐκκλησίας ἐκδικητὴς ἐστὶ καὶ ὑπέρμαχος ἡ ἐκ Θεοῦ βασιλεία σου... καὶ τίς ὁ στέφων σε πατριάρχης ὁτεδήποτε καὶ τῷ θείῳ μύρῳ χρίσων βασιλικῶς καὶ τὴν σὴν εὐεργεσίαν καὶ ὁμολογίαν δεξόμενος; Διὰ τί ἐν ἀμφιγνοίαις ἔτι ταῦτα;

(1) The *Chronicon minus* of PHRANTZES (MIGNE, *P.G.*, 156, c. 1052) says nothing about a coronation: *Τὰς αὐτὰς δὲ ἡμέρας καὶ ἄρχοντες ἀπὸ τῆς πόλεως εἰς τὸν Μορέαν ἐστάλησαν Ἀλέξιος Φιλανθρωπηνὸς ὁ Λάσκαρις... καὶ Μανουὴλ Παλαιολόγος ὁ Ἴαγρος, καὶ βασιλέα πεποιήκασιν εἰς τὸν Μυζηθρᾶν τῇ στ' Ἰαννουαρίου τὸν δεσπότην κὺρ Κωνσταντῖνον.*

(2) *Ὁ βασιλεὺς Κωνσταντῖνος (οὔπω γὰρ ἦν στεφθείς, ἀλλὰ οὐδὲ στεφθῆναι ἔμελλε διὰ τὸ προρρηθέν, πλὴν βασιλέα ἐκάλουν Ῥωμαίων).*

of certain facts, but the accuracy of the statement of those facts he cannot with fairness question.

Bruxelles, 1938. Peter CHARANIS.

Additional Note.

S. Runciman in his review (1) of the study of J. M. Hussey, *Church and Learning in the Byzantine Empire*, 876-1185, has taken issue with Miss Hussey on the significance of the coronation ceremony as performed by the patriarch. Miss Hussey said in her book (p. 149) : « Coronation, whatever may have been its origin, had by the time of the Macedonians acquired a spiritual as well as a secular significance, fittingly symbolizing the ultimate union of Church and State which characterized the Byzantine polity ; and the accession of every emperor was marked by the patriarchal sanction, not that this really increased the power of the Patriarch, because in most cases he did not dare refuse. » To this Mr. Runciman replies (p. 127) : « With regard to the part played by the Patriarch in crowning the Emperor she is definitely misleading. The cooperation of the Patriarch in the ceremony was certainly usual but not essential ; the usurper Nicephorus Bryennius crowned himself ; the last of the Byzantine Emperors, Constantine XI, was crowned by a layman. When an Emperor co-opted a colleague, as often happened, he performed the actual coronation himself, though the patriarch handed him the crown ».

The examples employed by Mr. Runciman in order to show that the coronation of the emperor by the patriarch was not indispensable have been pointed out long ago by J. B. Bury in the *Constitution of the later Roman Empire*. Bury himself, however, changed his opinion two years later and in his *History of the Eastern Roman Empire* (p. 29) stated that the introduction of the patriarch in the coronation ceremony was a constitutional innovation, although in the second edition of his *History of the later Roman Empire* he returned to the views expressed in the *Constitution*. The fact that the usurper Nicephoros Bryennius crowned himself is not in the least significant. Nicephoros' revolt was unsuccessful ; he never became officially and legally emperor of the empire. The problem of the coronation of Constantine XI has now been solved, and there can be no longer

(1) *Journal of Hellenic Studies*, t. LVIII, July 1938, pp. 126-127.

question of his being crowned by a layman. That a young emperor was usually crowned by his senior colleague by whom he was co-opted is fully attested by the sources, but the participation of the patriarch in the coronation ceremony was absolutely necessary. This is clearly stated by John Cantacuzenus (Bonn, III, p. 270) in connection with the refusal of the patriarch Callistus to participate in the coronation ceremony of his son Matthew: *συνεώρα γὰρ ἤδη κατὰ πᾶσαν ἀνάγκην δέον ὃν Ματθαῖον τὸν νέον βασιλέα τῷ μύρῳ χρίεσθαι κατὰ τὸ ἔθος*. According to Constantine Porphyrogennetus (*De Adm. Imperio*, p. 84) a law (*typos*) passed shortly after the death of Leo IV, made it obligatory for a newly elected emperor to take an oath and give a guarantee that he would not violate or think of violating the established traditions before he could be crowned by the patriarch. The evidence is overwhelming in favor of the views expressed by Miss Hussey.

P. C.

P. S. Otto Treitinger, a student of Prof. Dölger, in his learned dissertation, *Die Oströmische Kaiser- und Reichsidee nach ihrer Gestaltung im höfischen Zeremoniell*, Iena, which has just appeared(1), repeats the views of his master on the coronation ceremony: it was never essential and in no way connected with the legality of the imperial authority (p. 27). But he recognizes (p. 30) the facts that the profession of orthodoxy was a necessary condition for the coronation of an emperor; that the formula guaranteeing the orthodox faith was signed by the new emperor before his coronation, and that it was the patriarch who saw to it that this condition was fulfilled. It is incomprehensible, indeed, why the author, in view of these facts, repeatedly states that the patriarch acted in this circumstance as « the first Roman citizen » ... and not simply as patriarch. The assertion of the author that this signed formula of orthodoxy was of no practical importance (he is compelled to make an exception, however, in the case of the coronation of Anastasius) because no other conditions could be added to it, is contradicted by the example of the coronation of John Tzimisces (cf. Leo Diaconus, p. 98 Bonn). Page 30 is indeed a wonderful example of confusion. The author uses constantly the term *politisch* in opposition

(1) [Elle fait d'ailleurs, avec le beau travail de M. Kapsomenos sur la gré-cité vulgaire des papyrus, le plus grand honneur à l'école de M. Dölger].

to that of *rechtlich*, where anybody else would have used the term « religious ». His reference (p. 10, n. 8) to my article on the modiolus seems to indicate that he did not understand that article.

Bruxelles P. CHARANIS.

CONFÉRENCES DE LA FONDATION GUSTAVE SCHLUMBERGER

en faveur des Études byzantines.

Le Collège de France avait invité cette année notre illustre collègue et confrère M. Joseph BIDEZ. Celui-ci a traité, du 23 au 30 mai 1938, le sujet suivant : « Dernières recherches sur l'histoire de l'alchimie en Grèce, en Égypte et à Byzance ».

M. Gabriel Millet a présenté le conférencier en ces termes :

« M. l'Administrateur m'a laissé l'honneur, je l'en remercie, de vous présenter le grand savant que nous recevons aujourd'hui. M. Joseph Bidez a illustré l'Université de Gand, il a illustré, à Gand encore, l'École des Hautes-Études, qui sait maintenir, en face de l'Université flamande, la culture de langue française. Il illustre les Universités et Académies étrangères qui l'ont honoré. Un lien tout particulier l'unit à nous, à notre Académie des Inscriptions, dont il est, après Henri Pirenne, avec le R. P. Delehaye et M. Franz Cumont, membre associé, à notre Association Guillaume Budé, à qui il a confié la publication de deux de ses ouvrages : les œuvres complètes de l'empereur Julien et la vie de ce prince.

» Et ce sont les plus considérables : d'un côté l'étude philologique, l'examen minutieux et exhaustif des manuscrits, l'intelligence du texte, la traduction ; de l'autre, la synthèse, le fruit coloré et savoureux. Dans ce beau livre, M. Bidez a déployé des qualités qui ne se trouvent pas toujours réunies : d'une part, une érudition profonde, car il dépasse ses documents, il observe le milieu, s'attache aux historiens, Philostorge, Évagrius, aux vies de saints,surtout aux philosophes, aux Néoplatoniciens, dont Julien a reçu une inspiration parfois fâcheuse, et de l'autre, les larges vues de l'historien, l'art de choisir les traits essentiels, de construire, de faire revivre le passé par un récit animé, l'art d'écrire.

» Julien, me direz vous, n'est pas un empereur byzantin. L'an dernier, M. Rostovcev nous a présenté et commenté les découver-

tes de Doura et nous a éclairés, car nous avons pu apercevoir au milieu du IIIe siècle, comme dans un germe, en un raccourci, l'évolution de l'art byzantin à travers les siècles. Julien vient cent ans plus tard, et, de son temps, ce ne sont plus les premiers linéaments, ce sont les traits essentiels de Byzance qui s'affirment avec éclat. Julien admirait la culture grecque et se proposait de la sauver en l'associant à une église païenne, organisée artificiellement par ses soins. Il a passé sans voir, sans estimer un des grands faits de l'histoire humaine : la culture grecque unie à la foi chrétienne. La culture grecque avait pénétré la foi chrétienne avec Clément d'Alexandrie et Origène. Elle la domine au temps de Julien, ou peu après lui, avec les docteurs d'Antioche et de Cappadoce, Jean Chrysostome, Basile de Césarée, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse. Ceci est le signe d'un âge nouveau. Ceci fait l'originalité de Byzance. Les docteurs du IVe siècle ont toujours nourri l'éloquence de ses sermonnaires. Les Néoplatoniciens ont formé sa mystique et fourni à ses théologiens, au XIIe siècle par exemple, des arguments d'une très haute portée pour défendre le sacrement de l'Eucharistie.

» M. Joseph Bidez éclaire les origines de Byzance et ne s'en est pas tenu là. Il a pénétré dans notre domaine. Parmi les manuscrits de Julien, il a découvert un groupe original : un seul discours, sur le roi Soleil, groupé avec les œuvres du remarquable humaniste dont les écrits trop païens eurent l'honneur d'être brûlés, le philosophe de Mistra, Pléthon. M. Bidez m'avait fait espérer ce beau sujet, qui évoquait pour moi tant de souvenirs. Il a préféré une matière plus grave. Il sait que l'histoire des religions ou de la philosophie peuvent s'expliquer parfois par des croyances moins hautes, la magie, la démonologie, et ceci l'a conduit encore à Byzance, aux écrits du célèbre Psellos, qui fut, au XIe siècle, par la variété de son savoir et la pureté de sa langue platonicienne, le précurseur de l'humanisme. C'est encore à Byzance que le conduit la large étude qu'il poursuit maintenant sur l'alchimie et dont il nous apporte la primeur, à Byzance, héritière et gardienne de la culture antique, et dont l'histoire s'éclairera ainsi d'une lumière nouvelle. »

***

Nous sommes heureux de pouvoir donner immédiatement une image exacte et complète de ces brillantes conférences dont le succès fut celui que l'on devine.

Ayant à parler des dernières recherches sur l'histoire de l'alchimie, dans sa première leçon, après avoir rappelé l'œuvre monumentale de Berthelot, M. Bidez s'est attaché à faire ressortir l'importance de la grande édition du papyrus chimique d'Upsal, publiée par Otto Lagercrantz peu avant la grande guerre. C'est cette édition qui — par l'intermédiaire d'un compte rendu d'Hermann Diels — agit sur l'esprit d'un technicien éminent, Edmond von Lippmann, au point de provoquer l'élaboration de son admirable histoire de l'alchimie, puis, par contre-coup, l'avant-projet d'un catalogue général des manuscrits alchimiques. Nécessitant des recherches dans les bibliothèques des pays les plus divers — depuis celles de l'Extrême Orient et des maharadjahs de l'Inde jusqu'aux médersas du Nord de l'Afrique — il fallut obtenir le patronage de l'Union Académique Internationale pour que la préparation d'un tel catalogue devînt possible.

Dans les leçons suivantes, — citant notamment des *Democritea* de Frédéric Nietzsche assez récemment publiés — le conférencier, exposa les singuliers avatars de la légende de Démocrite, le rationaliste transformé finalement en disciple du Mage Ostanès ; puis il s'appliqua à caractériser l'histoire de l'Égypte d'Hécatée d'Abdère, l'œuvre profane du chronographe chrétien Julius Africanus, ainsi que les sources des fameux papyrus chimiques et magiques achetés, il y a plus de cent ans, par le chevalier d'Anastasy à des fouilleurs de tombeaux dans les parages de Thèbes en Haute Égypte. Mais pour *Byzantion*, c'est dans un résumé de la dernière leçon que se trouvent les principales précisions à retenir.

Depuis longtemps déjà, on connaissait l'existence sinon le texte exact d'un recueil médiéval intitulé « *Diversarum artium Schedula* » que l'allemand Ilg avait réédité il y a 30 ou 40 ans environ. En 1933, un ingénieur philologue, Wilhelm Théobald, a repris l'étude de cette intéressante compilation où (au livre III) se trouve un exposé de la fabrication des vases sacrés en or, en argent, en cuivre, en étain, et où, pour commencer, l'auteur décrit soigneusement comment l'atelier de l'orfèvre doit être installé : le foyer, les soufflets qui doivent faire jaillir la flamme, le fourneau spécialement réservé à la fabrication de l'or, les diverses espèces de marteaux qui doivent servir à modeler le travail, puis, pour la fabrication de toutes sortes d'images (oiseaux, animaux, fleurs), comment il faut employer la cire et les divers ingrédients, comment on étire les fils d'or, et jusqu'à la façon de produire des formes pour crucifix,

pour agneaux mystiques, représentations d'évangélistes, de rois, de cavaliers, puis comment il faut s'y prendre pour obtenir les diverses sortes de soudure (or, argent, cuivre, plomb, etc.), ainsi que pour polir les pierres précieuses et percer les perles afin d'en faire des colliers, et enfin diverses sortes d'appareils du genre de nos tours rotatifs. Le tout est décrit dans le recueil avec une précision telle que l'on pourrait reconstituer l'atelier et reproduire le travail.

Enfin, pour nous, il est intéressant de noter que l'attention du technicien, auteur de cet ouvrage, se porte en particulier sur la fabrication de calices d'or somptueux, de patènes, d'encensoirs qui doivent imiter par leur forme « la ville sur la montagne », c'est à dire la Jérusalem céleste, enfin, sur l'ornementation de chandeliers, de burettes ; bref, confection et fourniture de tout ce qui sert au culte divin, tel est le sujet traité par l'auteur de la *Schedula*.

Jusqu'à présent, on considérait ce travail comme l'œuvre d'un écrivain occidental du XIIIe siècle. Un examen minutieux des manuscrits a permis à M.Théobald d'en reporter la composition de deux siècles en arrière ; elle est l'œuvre d'un moine du nom de Théophile qui émigra de Byzance en Allemagne vers l'an 950 et qui, en entrant dans un cloître bénédictin de Cologne, prit le nom de Roger. Ainsi se confirme l'opinion de Berthelot sur l'ancienneté de la technologie de nos artistes médiévaux ; de plus, la *Schedula* reproduisant manifestement ce que l'auteur avait vu et pratiqué lui-même en Orient, on obtient, pour la connaissance de la pratique alchimique à Byzance même, un témoignage autrement précis et vivant que celui de nos compilations alchimiques grecques.

Pour donner une idée des milieux par où Théophile avait passé, il convient de rappeler que, vers le moment où il mettait en latin à Cologne sa *Schedula*, un ambassadeur envoyé à Constantinople par le roi d'Italie Bérenger, puis par l'empereur Othon (vers 960) — Luitprand — dans ses récits de voyage, note son émerveillement lorsque, reçu par l'empereur dans le palais de la Magnaure, il vit devant le trône un arbre de cuivre doré avec des oiseaux du même métal perchés sur ses branches, puis quand les deux lions dorés qui formaient les bras du trône se mirent à rugir et les oiseaux à chanter, tandis que le trône s'élevait jusqu'au plafond par un jeu de ressorts, Si romanesque qu'il puisse paraître, ce récit a trop d'analogie avec les procédés décrits par Héron d'Alexandrie et il est

d'ailleurs confirmé par trop de textes parallèles pour que l'on puisse le révoquer en doute.

Le tome VI du *Catalogue des manuscrits alchimiques* renferme une édition critique de la *Chrysopée* de Michel Psellus, *Chrysopée* — ou traité de la fabrication de l'or — qui date de l'an 1040 à peu près. Son auteur Psellus, un des plus féconds des polygraphes, un des plus intelligents aussi, a choisi très judicieusement ses extraits. Dans sa *Chrysopée* notamment, il donne ses recettes pour des emprunts à la sagesse de Démocrite (le Pseudo-Démocrite des *Alchimistes grecs*) et, dans son accusation du patriarche Michel Cérulaire, énumérant les ouvrages préférés par celui qu'il avait lui-même initié aux secrets de l'alchimie, Psellus mentionne Zosime, Théophraste, Démocrite, bref, les principaux des auteurs d'une anthologie d'écrits rarissimes que Bessarion devait apporter à Venise quelques siècles plus tard. D'autre part, ce dont Psellus parle surtout, c'est précisément de ce qui figure dans la *Schedula* de Théophile : la dorure, l'affinage de l'or, la teinture et les autres techniques analogues. Psellus montre en même temps que ces techniques étaient employées principalement pour la décoration des églises ainsi que pour la fabrication des icones, des vases et des ornements sacrés. Énumérant ailleurs les faiseurs de prestiges qui venaient frapper à la porte du patriarche Cérulaire — constructeurs de toutes sortes, orfèvres, ou lapidaires, et même des fabricants d'oiseaux mécaniques, « merles d'argent ou fauvettes d'or » qu'un souffle artificiel faisait chanter à la perfection — Psellus prouve qu'à son époque, on pouvait encore assister à des exhibitions pareilles à celles dont Luitprand a gardé le souvenir.

Psellus visita-t-il l'atelier d'un fondeur d'or? On n'oserait pas l'affirmer. Certes Psellus parle du filage de l'or en homme qui s'y connaît quelque peu, et toutes voilées qu'elles soient, les allusions qu'il fait aux secrets de cette technique ne manquent pas d'intérêt. Par contre, les recettes contenues dans sa *Chrysopée* n'ont peut-être pas la même valeur. Psellus a-t-il jamais allumé un fourneau et chauffé un creuset? Ce que l'on peut affirmer, c'est que, s'il a vraiment pénétré dans des laboratoires d'opérateurs, il n'en a rien retenu de très précis. Par contre, ses connaissances livresques étaient très étendues. Il ne faut pas oublier qu'il savait le latin et qu'il était aussi en rapport avec des Orientaux, dont il appréciait le savoir et qu'il était fier de compter parmi ses élèves ;

enfin, que l'on s'occupait, de son temps, de traduire des ouvrages arabes en grec.

Ce qui est bien de lui assurément, c'est l'esprit qui l'anime dans ses recherches. Les lettrés chrétiens ayant discrédité la science hellène en lui reprochant de chercher à rendre compte des phénomènes de la nature comme si les caprices des démons n'y étaient pour rien : « Peu vous importe, écrit quelque part Psellus à ses élèves, de trouver pourquoi il arrive au sol de s'entr'ouvrir ; Vous vous contentez de dire que Dieu est la cause des tremblements de terre, et votre philosophie ne va pas plus loin ». Il s'indignait ainsi de voir que, de son temps, l'étude de la nature laissait la plupart des lettrés indifférents ; cette indifférence n'était que trop favorable, d'après lui, au réveil ou à la survivance des superstitions antiques. Si la nature a des arcanes, c'est la science, et non une théurgie diabolique, qui doit se charger de nous y initier. C'est ainsi que, rencontrant un jour une racine de chêne pétrifiée, le jeune Psellus en nota minutieusement l'aspect, puis il rapprocha de ce phénomène celui des eaux incrustantes, afin qu'une explication rationnelle enlevât à l'étrangeté du fait toute apparence de merveilleux. De même, c'est dans les lois naturelles qu'il faut, d'après l'introduction de sa *Chrysopée*, chercher la cause de la transmutation des métaux ; ce prétendu prestige n'a rien que de fort intelligible, et Psellus s'attache à expliquer l'opération par la théorie aristotélicienne des quatre éléments, d'où tout provient par combinaison, et où tout retourne par dissolution. Maintes fois encore, ailleurs que dans sa *Chrysopée*, Psellus proteste contre le charlatanisme des occultistes et des thaumaturges, et on le voit répéter que rien ne se produit sans cause et que c'est notre incompréhension des phénomènes qui fait naître la croyance aux prodiges. Lorsqu'il parle ainsi, Psellus a le pressentiment d'une prochaine renaissance de l'esprit scientifique. Bientôt en effet — après l'éveil donné à la curiosité par l'érudition révélatrice de Marsile Ficin, de Pic de la Mirandole et de tant d'autres — Paracelse et van Helmont allaient reprendre les spéculations sur les « esprits » de l'ancien art sacré, et la science, de plus en plus heureuse dans ses hardiesses, devait finalement aboutir aux découvertes de Rutherford, puis des Julliot-Curie, que bientôt le Collège de France verra travailler à la transmutation des atomes dans les laboratoires d'une alchimie renouvelée.

LA *ΤΕΙΧΟΤΑΦΡΟΜΑΧΙΑ*.

Le fascicule premier du tome XXXVIII de la *Byzantinische Zeitschrift* consacre 35 pages de texte (en partie de petit texte !) à la discussion de la question de *σοῦδα* (1). Comme nous l'avons annoncé dans un précédent numéro de *Byzantion*, notre excellent collaborateur, M.Orgels, s'est chargé de traiter le « problème » et les problèmes connexes dans un mémoire étendu. J'en suis fort heureux, car me voilà dispensé d'importuner à nouveau nos lecteurs à propos de quelques textes «litigieux»,qu'ils finiront par connaître par cœur. Toutefois je suis obligé de déclarer que, tout en admirant l'immense érudition de mon contradicteur, dont les *Lesefrüchte* nous seront à tous très utiles, je m'en tiens aux constatations que j'ai faites, et que M. Dölger n'a point réfutées. Il s'agit toujours de découvrir un seul passage, un seul, où nous soyons obligés de traduire *σοῦδα* par « palissade ». Si vraiment ce sens était possible, ce passage existerait : tant de recherches l'auraient mis au jour. Encore, si nous l'avions, serait-il terriblement isolé au milieu de ces douzaines d'exemples où *σοῦδα* signifie *fossé*. Or, j'ai beau feuilleter, lire et relire les pages et les notes savantes de M. Dölger et de son collaborateur, je n'aperçois pas ce texte unique où nous serions contraints de rendre *σοῦδα* par « palissade ».

M. Dölger a complètement abandonné le chapitre 42 du *De administrando imperio*. En revanche, il maintient sa traduction pour les quatre autres passages qu'il dit « controversés ».

Je suis sincèrement étonné de l'effort déployé par mon collègue pour rejeter à nouveau l'interprétation obvie de la phrase du *Scriptor Incertus* : *ἤρξατο κτίζειν ἕτερον τεῖχος ἔξωθεν τείχους τῶν Βλαχερνῶν κόψας καὶ τὴν σοῦδαν πλατεῖαν*. Je dis obvie,parce que si cette malencontreuse discussion n'était pas née à propos d'un autre texte, mal compris, jamais ni M. Dölger, ni personne n'aurait hésité un seul instant en présence d'une phrase si simple. M. Dölger refuse de traduire comme nous y invite la position attributive de *πλατεῖαν* ; pour échapper à la contrainte de cette syntaxe, il invoque des exceptions réelles ou apparentes à la règle.Sans vouloir discuter ces exceptions une à une, je dirai simplement que ce sont

(1) F. LAMERT, *Suda, die Kriegsschriftsteller und Suidas*, pp. 23-35 ; F. DÖLGER, *Zur Σοῦδα - Frage*, pp. 36-57.

des exceptions ; et que, à moins d'y être absolument forcé par des considérations de fait, il faut prendre comme un attribut un adjectif placé attributivement, c'est-à-dire, mis sans article après un substantif précédé, lui, de l'article (ou encore avant ce substantif, toujours précédé de l'article). M. Dölger le sent bien, et c'est pourquoi, avant de citer ces quelques exceptions, il argumente comme suit : la traduction obvie (il creusa le fossé large) aboutit à une absurdité (*Unsinn*), à une impossibilité matérielle. Ici (je cite M. Dölger) la phrase ne pourrait signifier que ceci : « il fit creuser plus largement, c'est-à-dire élargir et approfondir, le fossé préexistant (devant l'ancien mur) ». Cela, dit M. Dölger, et il a raison, est peu raisonnable. Pourquoi, en effet, l'empereur Léon aurait-il creusé une sorte d'abîme entre deux murailles, l'ancienne et la nouvelle ? Mais je n'ai jamais songé à un travail de fortification aussi contraire aux usages et aux principes. Pour élargir ou pour protéger l'ancienne enceinte, Léon élève un nouveau mur en avant de cette enceinte. Et comme toute muraille doit être précédée d'un fossé, il creuse aussi ce nouveau fossé, et il le fait large. En somme, toute l'argumentation de M. Dölger s'attache à l'emploi de l'article défini, dont je ne vois pas qu'il fasse la moindre difficulté, soit que l'historien veuille dire : (il creusa large) le fossé, le nouveau, celui que tout le monde connaît, ou mieux encore, peut-être, *le* fossé qui doit se trouver naturellement devant tout mur de fortification. Comme l'écrit M. Orgels, dans l'article annoncé : « le mur impliquait pour ainsi dire le fossé ; il était donc tout naturel que l'auteur, ayant parlé du premier, fît précéder la mention du second de l'article défini. » Ce dernier a ici une valeur possessive : Léon commença à construire un nouveau mur et creusa large le fossé de ce nouveau mur. Puisque, je le répète, cette traduction obvie va sans aucune difficulté, il n'y pas autre chose à faire que de s'y tenir. Je ne pense pas que M. Dölger croie sérieusement que le participe aoriste *κόψας* indique une antériorité par rapport à l'action de construire le mur. Après un aoriste indicatif, l'aoriste du participe s'emploie couramment, et M. Dölger le sait bien, pour une action simultanée ou postérieure.

Quant au texte de Théophane, *τῷ τῆς σούδας πυρί*, je crois bien avoir prouvé qu'il ne s'éclaircit que par comparaison avec le précieux fragment Dujčev. Mais je n'ai jamais affirmé que Théophane avait eu sous les yeux précisément ce fragment dans sa forme actuelle. Au contraire, estimant que ce fragment appartient au

Scriptor Incertus, je pense qu'il est postérieur à la mort de Théophane, lequel, dans les dernières pages de son histoire, ne connaît pas encore l'iconoclasme de Léon V, tandis que le *Scriptor* condamne cet empereur hérétique. Mais il est évident que Théophane résume par endroits, avec une brièveté qui rend son texte inintelligible, un récit plus étendu dont nous retrouvons des éléments dans le fragment Dujčev. Or, on voit dans le fragment Dujčev un fossé rempli de feu, et cela nous permet de traduire σοῦδα par « fossé » dans Théophane.

M. Orgels, qui a trouvé le texte des *Miracula Demetrii*, m'a prié de lui réserver l'interprétation définitive de ce passage, et je lui abandonne aussi la *Chronique Pascale*. Je ne répète pas ce que j'ai dit des quatre outils qui servaient tous les quatre à *creuser* la σοῦδα. S'il y avait le moindre flottement dans la signification de ce terme, comment M. Dölger peut-il expliquer que le verbe employé pour l'action de faire la σοῦδα est ὀρύσσειν, et jamais (par exemple) πήγνυμι? Mais, à quoi bon poursuivre? Les *Mélanges Boisacq* viennent de paraître, et l'article de M. Dain lève les derniers doutes (*Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales, et Slaves* V [1937], p. 233-241).

Bruxelles. H. GRÉGOIRE.

L'Institut français d'Études byzantines à Bucarest.

Le 8 mai 1938, les Assomptionistes ci-devant de Kadiköy ont inauguré, à Bucarest, leur nouvelle maison qui, sous le nom d'« Institut français d'Études byzantines de Bucarest », et sous le patronage de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de Paris, deviendra, ou plutôt, est, dès aujourd'hui, l'un des principaux centres de nos études. Les journaux roumains ont consacré de nombreuses colonnes à cet important événement scientifique. Quantité d'orateurs, représentant divers corps savants de la Roumanie et de l'étranger, prononcèrent, au cours de la séance académique tenue à la Fondation Carol Ier, des discours de congratulations, d'hommage et de bienvenue. Il faut féliciter surtout le gouvernement roumain qui, bien conseillé par Nicolas Iorga pleinement d'accord sur ce point avec tous les historiens et philologues du pays, a compris immédiatement ce que la Grande Roumanie gagne-

rait à se montrer hospitalière aux savants Assomptionistes. Jadis et peut-être naguère encore, dans certains pays « orthodoxes », de mesquines jalousies, des suspicions médiévales auraient suscité des obstacles à pareille installation. Mais l'esprit qui souffle aujourd'hui, chez les Latins du Danube, est exclusif de semblables petitesses. Elles seraient inconcevables sous le règne du souverain éclairé qui s'appelle Carol Ier.

Dans une atmosphère, je ne dirai même pas de tolérance, ce terme est inadéquat, voire choquant, quand on l'emploie à propos de la Roumanie, mais de complète liberté scientifique, l'œuvre des Assomptionistes ne saurait manquer de prendre une magnifique extension. Ils ont derrière eux un demi-siècle d'activité multiforme et féconde. En faire l'histoire, dans une revue byzantine, serait presque inconvenant. Ce serait, en effet, supposer inconnue des byzantinistes l'histoire même de leur discipline. Reconnaissons-le franchement : de tous les périodiques qui s'occupent de l'histoire, et notamment de l'histoire religieuse de Byzance, le plus vivant, le plus alerte, le plus lisible, ou, pour mieux dire, le seul lisible, c'est celui qui s'appelle les *Échos d'Orient*. Les Assomptionistes sont prodigieusement érudits, mais sans l'ombre de pédantisme. A l'heure où certains historiens de Byzance attachent autant d'importance, et même plus, à un renvoi fait, dans les formes prescrites, à telle ou telle édition canonique, qu'à une connaissance directe et précise de l'Orient immuable, de la topographie de Constantinople, de la géographie de l'Asie Mineure, à l'heure où des non-théologiens veulent imposer à notre discipline un dogmatisme étroit, les Assomptionistes, byzantinistes humains, affirment dans notre science les droits de la vie. C'est pourquoi, avec enthousiasme, *Byzantion* acclame les PP. V. Laurent et V. Grumel ainsi que tous leurs doctes et charmants confrères, certain qu'ils continueront et dépasseront même les Pargoire et les Petit, si justement admirés et si profondément aimés de notre maître K. Krumbacher. *Εἰς ἔτη πολλά, εἰς ἀνώτερα.*

H. G.

PAUL GRAINDOR

(1877-1938)

Paul Graindor, emporté soudainement, et combien prématurément le 20 février 1938, nous avait aidé, en 1924-1925, à fonder la revue *Byzantion*. Il contribua très activement à la publication des tomes I à III, et sa collaboration est encore apparente dans le tome IV. L'Égypte, où il est resté longtemps professeur de la Faculté des Lettres de l'Université du Caire, nous avait séparés. Mais nous manquerions à l'équité comme à la piété, si nous ne proclamions pas tout ce que *Byzantion* doit à l'excellent humaniste, philologue, archéologue, épigraphiste, historien qu'était Paul Graindor. La conception même de la revue, et notamment les bulletins régionaux et spéciaux qui donnent à *Byzantion* sa physionomie particulière, tel est l'apport essentiel du co-fondateur et co-directeur (1924-1929) de notre recueil. Pour d'importants détails d'organisation et de présentation matérielle, son goût et son expérience avaient tout de suite fixé les normes dont nous ne nous sommes guère départis. Il tenait surtout à l'archéologie byzantine. Fidèles à ses recommandations, nous ne l'avons jamais négligée ; et le moment n'est pas trop éloigné où, sans renoncer à d'éminentes collaborations étrangères et nationales, nous pourrons nous associer,tout à fait dans l'esprit de Paul Graindor, un jeune spécialiste sorti de notre école de Bruxelles.

Paul Graindor n'était pas byzantiniste en ordre principal. Il n'en eut que plus de mérite, en 1924, à reconnaître les signes de temps et les devoirs de l'heure. Sans ses encouragements, sans sa collaboration enthousiaste et infatigable, pendant les longs mois que prit la gestation laborieuse du tome premier, l'entreprise que nos maîtres jugeaient téméraire et trop au-dessus de nos forces n'aurait pas abouti. C'est avec une gratitude sincère que j'évoque notre commun travail d'il y a quatorze ans.

Nous n'avons pas à juger ici l'œuvre très considérable de l'érudit, dont les chefs d'œuvre sont l'étude classique sur *Les Cosmètes d'Athènes* (*Bulletin de Correspondance hellénique*, t. XXXIX), la *Chronologie des archontes athéniens sous l'Empire* (1922), et les quatre ouvrages sur l'histoire d'Athènes romaine, parus dans le *Recueil des Travaux de la Faculté des Lettres du Caire*, et intitulés *Athènes sous Auguste* ; *Athènes de Tibère à Trajan* ; *Athènes sous Hadrien*, *Un milliardaire antique, Hérode Atticus et sa famille*.

« L'auteur y retraçait l'histoire de la Cité de Minerve depuis la fondation de l'Empire jusqu'à la fin du IIe siècle. Dans la mesure du possible, il y évoquait les manifestations diverses de son activité politique, religieuse, sociale, économique, et artistique. Tâche particulièrement difficile et délicate, le sujet ayant toujours été fort négligé et les auteurs anciens ne nous ayant laissé à ce propos que quelques indications courtes et imprécises. A l'insuffisance des textes littéraires, notre savant collègue s'est efforcé de suppléer par l'étude des inscriptions, des monnaies, des œuvres d'art et des monuments. Il l'a fait de façon magistrale : il a éclairé toute une période de l'histoire athénienne, qui, jusqu'à présent, était demeurée dans l'ombre » (1).

« En juin 1937, notre collègue et ami nous envoyait sa dernière publication : un magnifique album, édité par l'Université du Caire, et intitulé *Busles et Statues. Portraits d'Égypte romaine.* Il y reproduisait et y commentait toute une série de portraits antiques, aujourd'hui disséminés de par le monde, et dont les modèles, disait-il « semblent se réveiller avec la fraîcheur de la jeunesse de leur sommeil deux fois millénaire ». Et il ajoutait très simplement : « cette première série pourra être suivie d'autres ».

C'était là une promesse qu'avec l'inlassable activité qui le caractérisait, l'auteur eût certainement tenue.Mais la cruelle visiteuse est venue... et Graindor est mort à la tâche, alors que la science et la patrie étaient en droit d'attendre encore beaucoup de lui.

Du moins ses beaux livres resteront-ils comme des monuments de la critique la plus pénétrante et de l'érudition la plus solide. Ils perpétueront son souvenir » (2).

Bruxelles. H. G.

---

(1) A. Roersch, membre de l'Académie Royale de Belgique, *Paul Graindor*, dans *Le Flambeau*, Bruxelles, avril 1938, n° 7, p. 418.

(2) A. Roersch, article cité, p. 425.

Maurice le Marcioniste, Empereur arménien et « Vert ».

Dans une note écrite pour les *Mélanges A. A. Vasiliev* (1), sous le titre *L'Empereur Maurice s'appuyait-il sur les Verts ou sur les Bleus?* j'ai défendu la thèse de Mlle Yvonne Janssens (2), d'après laquelle l'empereur Maurice favorisait spécialement les Verts, non, comme on le dit parfois, les Bleus. La chose résulte de deux textes auxquels on ne saurait opposer aucun argument sérieux. *Primo*, la scholie à Théophylacte et à Procope (cf. P. Maas, *Byzantinische Zeitschrift*, 1912, p. 29), où l'on voit les Verts exiger et obtenir que le fils de Maurice (né en 583 ou 584) s'appelle Théodose en souvenir de Théodose II. Les Bleus avaient — vainement — demandé pour lui le nom de Justinien. Or, pendant la dernière partie de son règne, Théodose II avait favorisé ouvertement les hérétiques monophysites et le parti vert, dont les intérêts et les passions se confondirent. L'autre texte est celui-ci : *ὁ δὲ δῆμος τῶν Πρασίνων ἔκραζε λέγων · Κωνσταντῖνος καὶ Δομεντζίολος τῷ οἰκείῳ σου δήμῳ παρενοχλοῦσιν* (3). M Dölger dit que *τῷ οἰκείῳ σου δήμῳ* ne signifie pas « ton dème favori » et que, traduire ainsi, c'est forcer le sens de l'adjectif *οἰκεῖος*. Théoriquement les deux dèmes sont à l'empereur ; mais le sens d'*οἰκεῖός σου δῆμος* s'éclaire à la lumière de la scholie.

Il est naturel que Maurice se soit appuyé sur les Verts. Cet empereur était, en effet, d'origine arménienne, et il s'est efforcé d'empêcher la persécution des monophysites. A sa tolérance bien attestée, il doit son surnom de *Marcioniste*. Les orthodoxes fanatiques semblent l'avoir rendu responsable de l'impunité, sous son règne, des Marcionistes, des Manichéens, des Monophysites (4).

(1) *Annales de l'Institut Kondakov (Seminarium Kondakovianum)*, X (1938), p. 107-111.

(2) Yvonne Janssens, *Les Bleus et les Verts sous Maurice, Phokas et Héraclius*, dans *Byzantion*, t. XI (1936), p. 499-536.

(3) Théophane éd. de Boor, p. 287.

(4) Invective de la foule constantinopolitaine à Maurice : *Μὴ σχοίη δέρμα ὁ φιλῶν σε, Μαυρίκιε Μαρκιονιστά*. On avait fait leur procès à deux clercs, Jean de Chalcédoine, accusé de Marcionisme, et l'Isaurien Anastase de Lycaonie, manichéen. Ces deux affaires se terminèrent en 595 et 596 par des acquittements. Cf. E. Caspar, *Geschichte des Papsttums*, II (1933), p. 450-451 ; V. Grumel, *Les Actes des Patriarches*, n° 265, pp. 105-106. D'après Jean d'Éphèse,

Phokas, successeur de Maurice, affectera d'être plus « orthodoxe », et s'appuyera définitivement sur les Bleus après quelques hésitations au début de son règne.

Héraclius, vengeur de Maurice, sera soutenu principalement par les Verts. Arménien, toute sa politique religieuse tendra à la réconciliation des Monophysites. Enfin, nous l'avons montré d'autre part, il semble qu'une révolution *bleue* ait écarté sa veuve Martine et Héracléonas, fils de Martine (1), pour porter au pouvoir le petit-fils d'Héraclius, Constantin III. Nous avons supposé que cet empereur mit fin au rôle politique des factions.

De l'Utilité du grec moderne.

Puisque le tome XIII de Byzantion, comme le tome V de l'*Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Or. et Sl.*, qui paraît en même temps, est dédié à Émile Boisacq, on ne s'étonnera pas d'y trouver, jusque dans les *Notes et Informations*, des Notules lexicographiques.

I. *ΑΜΦΙΑ.*

Au cours d'une interprétation d'Aristophane, notre attention a été attirée sur un vers évidemment corrompu, et que personne n'a restitué encore, des *Θεσμοφοριάζουσαι*. Ce vers se trouve dans la célèbre parodie de l'*Hélène* d' Euripide. Le Parent d'Euripide a été arrêté par les Femmes qu'il espionnait ; Euripide, dé-

Maurice et le patriarche tiennent tête aux agitateurs et aux zélotes qui réclament des mesures sévères contre plusieurs catégories d'hérétiques, notamment les Anti-Chalcédoniens et les Marcionites. Maurice répond par ces nobles paroles, qui achèvent d'expliqner sa réputation d'hérésie : « Nonne bella externorum quae nos circumstant, nobis sufficiunt, sed et popularium etiam praeterea nobis addere unltis ? » *Corpus script. Or., Script. Syr.*, versio. Series 3ª, tomus II Joh. Eph. H. E. pars tertia. Louvain 1936. — Il serait pas sérieux de dire que Maurice fut un Chalcédonien convaincu parce qu'il fit arrêter le phylarque monophysite Moundar, accusé non d'hétérodoxie, mais de trahison militaire.

(1) Que les Verts comme les Bleus aient été hostiles à Martine du temps même d'Héraclius, cela résulte du curieux passage de NICÉPHORE, éd. DE BOOR, p. 14, l. 25, bien que la traduction latine de Petau (Bonn, p. 16), qni a trompé plus d'un historien, dise que les Bleus favorisaient cette union ! Cf. JANSSENS, *art. cité*, p. 533.

guisé en Ménélas, se présente pour le délivrer. Il récite une partie du rôle du roi de Sparte ; le Parent lui donne la réplique, en citant plus ou moins textuellement les paroles d'Hélène dans la tragédie :

905 *ΕΥ. Ὦ θεοί, τίν' ὄψιν εἰσορῶ ; Τίς εἶ, γύναι ;*
ΚΗ. Σὺ δ' εἶ τίς ; Αὐτὸς γὰρ σὲ κἄμ' ἔχει λόγος.
ΕΥ. Ἑλληνὶς εἴ τις ἢ 'πιχωρία γυνή ;
ΚΗ. Ἑλληνίς. Ἀλλὰ καὶ τὸ σὸν θέλω μαθεῖν.
ΕΥ. Ἑλένῃ σ' ὁμοίαν δὴ μάλιστ' εἶδον, γύναι.
910 *ΚΗ. Ἐγὼ δὲ Μενελέῳ σ', ὅσα γ' ἐκ τῶν ἰφύων.*

Traduction des deux derniers vers d'après Van Daele :

> Euripide. O femme, je te vois tout le portrait d'Hélène...
> Le Parent. Je te vois Ménélas, au moins d'après tes... herbes.

Ce qui est absurde. Alphonse Willems avec son flair habituel, a déclaré gâté le texte de ce vers 910. En fait, le manuscrit unique, le *Ravennas*, ne donne point *ἰφύων*, mais *ἀφύων*. *Ἴφυον* veut dire *lavande*, *ἀφύη*, *anchois*. Il est presque moins saugrenu de dire qu'on reconnaît Ménélas « à ses anchois », que de dire qu'on le reconnaît « à ses lavandes », car, dans l'*Hélène*, Ménélas est un naufragé, et dans l'*Odyssée*, il pêche à la ligne. Mais *ἀφύων* est impossible métriquement : le *α* de *ἀφύη* est bref. Telle est évidemment la raison qui a produit (dans l'antiquité) la correction, à la fois savante et *idiote* (comme il arrive), d'*ἀφύων* en *ἰφύων*. *Ἴφυον* a un *ι* long. Le scholiaste du *Ravennas*, qui, comme Suidas (1) atteste cette leçon, l'explique ainsi : *Ἐκ τῶν ἰφύων · δέον εἰπεῖν ἐκ τῶν ὄψεων εἶπεν ἐκ τῶν ἰφύων. ἰφύον δέ ἐστιν εἶδος ἀγρίου λαχάνου, ὅτι Εὐριπίδης λαχανοπώλιδος Κλειτοῦς υἱωνὸς ἦν δηλονότι.*

Décidément, les commentateurs anciens (et modernes) mettaient à toutes les sauces les « herbes » de la mère d'Euripide (ici, ce serait sa grand'mère !)

Mais tout cela ne tient pas debout. Une plaisanterie pareille n'aurait été comprise de personne. Personne ne songe ici à la mère d'Euripide, ni à ses herbes, encore moins à aucune sorte de lavande. On se moque du costume de Ménélas qui, l'année précédente (412) dans l'*Hélène*, avait paru sur la scène comme le roi des rois

(1) Qui tire *ἰφύων* d'*ἰφύη* (confusion de deux leçons).

en haillons du *πτωχοποιός*, du *ῥακιοσυῤῥαπτάδης* Euripide (1). Cet accouchement piteux avait été naturellement copié, et rendu plus grotesque encore, par Aristophane.

Conclusion : ce n'est pas à ses lavandes (*ἐκ τῶν ἰφύων* !?) que l'on reconnaît le pauvre Ménélas, mais à ses *hardes* (*ἐκ τῶν ἀμφίων*). Il fallait, pour trouver une vérité si évidente, partir non d'*ἰφύων*, correction savante et stupide, mais du texte corrompu, métriquement impossible, *ἀφύων*. La connaissance du grec moderne, où *ἄμφια* est un mot aussi banal que sacré, suffisait pour faire cette émendation à laquelle personne n'a songé, précisément parce que les plus grands hellénistes n'ont aucune teinture de néo-grec. Les lecteurs de *Byzantion* savent qu'*ἄμφια*, aujourd'hui, ne s'emploie qu'à propos de vêtements sacerdotaux, de nappes d'autel, de voiles liturgiques. Mais il s'agit là d'une restriction de sens très particulière et tardive. Anne Comnène et Michel Glykas (2) usent beaucoup plus généralement du mot *ἄμφια*, auquel ils donnent la signification de « vêtements », « harnois de guerre ». La couleur du mot est différente à l'époque classique. A propos du plus ancien exemple (*Ἄμφιον · ἔνδυμα, Σοφοκλῆς Μώμῳ*, fragment 420 chez A. C. PEARSON, vol. 2, p. 78), l'éditeur des fragments de Sophocle disait fort justement : « *Ἄμφιον* was probably a colloquial rather than a literary word. It occurs in IG III, 60, 4 *καὶ ἄμφια καὶ οἰκήσεις* and is used vaguely for « wraps » in Dion. H. *Ant. Rom.*, 4, 76 : *ἐπὶ κλίνης μέλασιν ἀμφίοις ἐστρωμένης*. Living on in the popular speech it came to the surface in the Byzantine era. In Suidas it appears as a gloss on *ἀμπεχόνη*. From Eustath. *Od.*, p.1421, 65, *πηνίον δέ ἐστιν ὁ μίτος · ἐξ οὗ καὶ χρυσειοπήνιτον ἄμφιον*, Hemsterhuys conjectured that the last two words were cited from Sophocles. But they may be an inexact reference to Euripids Orestes 841 (*χρυσεοπηνήτων φαρέων*) see Jebb on Ant. 29 (p. 249) For the accentuation see Chandler, § 349 ».

Le *Momos* de Sophocle était un drame satyrique. Il est naturel

(1) Voyez la description de son costume, fait de voiles ravaudées et cousues ensemble, grossièrement, dans l'*Hélène* d'Euripide (vers 415 sqq., 420 sqq., 1079 sqq.) ; cf. notamment 422-422 : *οὔτ' ἀμφὶ χρῶτ' ἐσθῆτες · αὐτὰ δ'εἰκάσαι πάρεστι ναὸς ἔκβολ' οἷς ἀμπίσχομαι.* Cf. l'épithète d'*ἱστιορράφος* appliquée à Ménélas dans les *Θεσμοφοριάζουσαι* (v. 935) et que, n'en déplaise à LIDDELL ET SCOTT, il faut prendre dans son sens matériel.

(2) Cf. DU CANGE, *s.v.*, et, pour Anne Comnène, l'index de Reifferscheid. Ajoutez un exemple plus ancien de *ἄμφιον*, NICÉPHORE, éd. de Boor, p. 8.

qu'un terme vulgaire comme ἄμφιον ne se trouve précisément que dans un drame satyrique, dans le texte d'Aristophane où, nous l'avons vu, on peut le rétablir avec certitude, et finalement, dans une inscription du quatrième siècle, sorte d'inventaire d'héritage. Quant à l'histoire ultérieure du mot, il est probable qu'il a plu par sa rareté à l'« helléniste » Anne Comnène, et que les liturgistes, ignorant sa couleur jadis vulgaire, l'ont préféré, pour désigner des vêtements et ornements ecclésiastiques, en raison de sa rareté même (1).

II. ΕΞΕΡΩ.

Le grec moderne dit ξερνῶ, ἐξέρασα pour « vomir ». Comme il arrive souvent, il a gardé absolument intact un aoriste antique (2), quitte à « refaire » un présent sur cet aoriste d'après l'analogie (γερνῶ - ἐγέρασα, ξεχνῶ- ξέχασα etc.). Ceux qui parlent le néo-grec plus ou moins couramment ne sont pas exposés, comme d'excellents hellénistes « livresques », à méconnaître un verbe aussi familier, quand ils en rencontrent par hasard une forme chez les classiques. Aristophane, comme il fallait s'y attendre, emploie assez souvent le dit verbe. Mais parfois, déjà, les copistes l'ont méconnu.

Dans un passage du poète comique Cratès (fr. 14 Kock, v. 8) ἐξεράω est appliqué à une marmite que l'on vide de son contenu : « il faut qu'elle *dégorge* ses bettes », τὴν χύτραν χρῆν ἐξερᾶν τὰ τεῦτλα. A cet emploi métaphorique se rattache l'usage classique et bien attesté, on va le voir, du moyen ἐξεράσθαι, « faire dégorger à son profit », vider un récipient de son liquide. Dans un épisode burlesque des *Thesmophoriazonsai*, « le parent d'Euripide » menacé de mort par les femmes, qui l'ont reconnu sous son déguisement, s'avise d'un artifice renouvelé du *Télèphe* d'Euripide, et qui avait déjà servi dans les *Acharniens*. Il enlève, pour s'en faire un otage, l'enfant qu'une de ses ennemies tenait dans ses bras. Mais cet enfant se révèle être en réalité une outre pleine de vin. Forcé dans ses derniers retranchements, le κηδεστής égorge son otage (ἦ δ'ἀποσφαγήσεται 753 cf. 750), c'est à dire éventre l'outre, en répand à

(1) Résumé d'un article paru dans *The Link* I (1938), fasc. 1.

(2) Sauf que l'aoriste indicatif de ce verbe est, en grec ancien, ἐξήρασα, avec l'augment temporel.

terre le précieux contenu. Une femme de l'assistance se lamente sur la perte que la prétendue mère vient de subir :

760 *Ταλαντάτη Μίκα, τίς ἐξεκόρησέ σε ;*
Τίς τὴν ἀγαπητὴν παῖδά σου ' ξ η ρ ή σ α τ ο ;

La vulgate, suivant le *Ravennas*, admet au v. 761 un prétendu aoriste d'*ἐξαιροῦμαι*, ce qui fait dire encore à la plus récente édition de Liddell and Scott (p. 581², vers le milieu) : *Med. ἐξειλόμην, rarely ἐξῃρησάμην Aristoph. Thesm.* 761 (*perhaps interpolated*). Non, le vers n'est pas interpolé ! Seulement, il faut lire, non *'ξηρήσατο* « qui t'a *ravi* ton enfant chérie », trad. Willems), mais *'ξηράσατο*, avec la brillante correction, due à l'excellent philologue Fritzsche, que MM. Coulon et Van Daele ont eu raison d'adopter. On a vu qu'en dehors de l'édition des Universités de France, la conjecture de Fritzsche ne s'était nullement imposée : Van Leeuwen corrigeait, sans hésitation les deux derniers mots en *διεχρήσατο* (« a tué ») ! Le vers signifie donc, comme l'a bien vu Van Daele : « qui t'a *vidé* ton enfant chérie ? »

Un papyrus vient de nous apporter un nouvel exemple de cet emploi d'*ἐξεράω* au moyen — exemple qui a été également méconnu par les premiers éditeurs (O. Guérand et P. Jouguet, *Un livre d'écolier du IIIe siècle avant J.-C.*, Le Caire, 1936, p. 31-33). Il s'agit d'un fragment de comédie : monologue d'un cuisinier. Ce personnage confesse cyniquement ses nombreux larcins. Les éditeurs traduisent comme suit les vv. 11-12 (180 s. du papyrus) « Il y avait un fromage : je l'ai escamoté. J'ai raflé la graisse, je me suis offert (?) l'huile ... »

Τυρὸς ἦν τις · ἔσπασα ;
Στέαρ ἔμαρψα, ἔλαιον ἐ ξ η ρ α σ ά μ η ν.

« Le sens est » lit-on dans le commentaire : « *dédier solennellement* », et on nous renvoie à *ἠρησάμην* d'*ἀράομαι*, Sophocle, *O.R.*, 251 et 1291. « Le cuisinier veut-il dire : Je me suis dédié l'huile, en offrande solennelle ? Même entendue plaisamment, l'expression est assez peu satisfaisante. La correction facile *ἐξηρανάμην* « j'ai séché l'huile » n'est pas non plus très vraisemblable ». La comparaison avec le passage des *Thermophorizousai* est propre à lever tous les doutes sur le vrai sens, très simple, de cette expression de l'attique parlé : « j'ai fait cracher l'huile », c'est-à-dire j'ai vidé l'huile, comme plus haut : « qui a fait cracher l'outre ? »

H. Grégoire et R. Goossens.

Un nouveau nom des Francs de la Gaule (1).

La lettre de Hasdaï b. Šaprut au roi khazare Joseph énumère trois grandes puissances avec lesquelles legouvernement de Cordoue est en relations : le roi des *G.b.lîm*, ceux des Aškenaz, celui de Constantinople. Et ailleurs, il est dit qu'une lettre partie de Cordoue et destinée au roi khazare doit être remise au roi des *G.b.lîm*, qui la transmettra aux Juifs de Hongrie, d'où elle passera chez les Roum (ou Rous), puis chez les Bulgares, qui la feront parvenir à destination. Dans le premier passage, les *G.b.lîm* sont dit être des *Saklab* (Slaves). Cette « équation » a donné lieu aux hypothèses les plus aventureuses, qui ne tiennent pas compte des autres indications de la lettre : les *G.b.lîm* ont été identifiés successivement avec les Croates du Nord et du Sud, avec les Tchèques, avec les Polonais, même avec les Allemands et les Vénitiens. Nous avons résumé toutes ces théories dans un mémoire qui paraîtra dans les *Mélanges Syriens*, offerts à M. René Dussaud. La vérité est simple et évidente. Les *G.b.lîm*, différents des Aškenaz ou Allemands des Francs orientaux si l'on veut, sont les Francs de la Gaule. Le nom biblique des gens de Byblos a paru commode pour désigner les « Gaulois » (*Gavlîm*). Notre hypothèse est confirmée par les faits suivants : les *G.b.lîm* ou *Gavlîm* sont situés entre l'Espagne et la Hongrie ; ils sont l'une des grandes puissances européennes ; ils sont des *Saqlab*, et le nom de *Ṣaqāliba*, chez les Arabes, s'applique à tous les peuples occidentaux, et particulièrement aux Francs de la Gaule chez Ğayhânî, où les *Ṣaqāliba* occupent la côte de l'Atlantique « depuis la Galice (espagnole) jusque vers la Bretagne » (2) ; enfin, dans la dernière lettre khazare, qui émane des Juifs de *Toulouse*, il est question de ce Mar-Joseph et de ce Mar-Saul qui,

(1) Cf. *Byzantion*, XII (1937), p. 740.

(2) Ce texte décisif m'est signalé par M. Honigmann. Le même savant m'a indiqué le nom biblique des *Giblîm*, ou habitants de Byblos. M. Goossens préférerait un autre nom de lieu biblique, *Gebāl*. L'essentiel, c'est qu'un « trilitère » scripturaire parût transcrire à peu près exactement le nom des Gaules- ou des Ganlois. Mieux encore : les plus anciennes colonies juives de France (Narbonne, Lozère) sont voisines du *Gévaudan* ou pays des *Gabali* (Gabalitains). Le nom de cette tribu a peut-être déterminé le choix de גבל, גבלים pour désigner la France et les Français.

d'après la première lettre de Hasdaï, accompagnent les ambassadeurs du roi des *G.b.lîm*. Ainsi se clôt une longue et jusqu'à présent stérile controverse, dont on trouvera l'interminable bibliographie dans les notes de Кокоусоv à la correspondance khazare, et dans un copieux chapitre du livre récent de Florovskij, *Les Tchèques et les Slaves orientaux* (en russe), Prague, 1935 (p. 169-172).

H. G.

Kekaumenos et la guerre petchénègue.

Peut-être les lecteurs de cette revue nous sauront-ils gré de leur soumettre, à propos de la discussion (1) relative à l'épisode que nous conte l'auteur du *Strategicon* en son chapitre 64 (éd. Wassiliewsky-Jernstedt, p. 22 sq.), les observations suivantes, qui nous paraissent de nature à trancher définitivement la question.

Cet épisode, on l'a vu, est l'une des défaites qui marquèrent, au cours des années 1049-1050, la lutte de Byzance contre les Petchénègues. Le commandant des forces grecques, qui, d'après l'auteur du *Strategicon*, était le recteur Constantin, commit l'imprudence d'attaquer l'ennemi sans avoir permis à ses troupes fatiguées de camper ni de se reposer (*οὐκ ἐκατούνευσεν οὐδὲ ἔπηξεν τὸν παπυλεῶνα αὐτοῦ καὶ διανέπαυσεν τὸν στρατὸν κεκμηκότα, ἀλλ' ὥρμησεν εὐθὺς κατ' αὐτῶν εἰς πόλεμον*) : il en résulta un effroyable désastre pour les Byzantins, qui furent honteusement battus et massacrés en grand nombre (*εὐθὺς εἰς φυγὴν ἐτράπησαν, καὶ γέγονε φόνος μέγας. Ἐκεῖσε γὰρ ἔπεσαν οἱ ῥωμαλεώτατοι καὶ ἀλκιμώτατοι τῶν Ῥωμαίων · ἀπώλοντο γὰρ μυριάδες πολλαί, καὶ σχεδὸν πᾶσα ἡ τῶν Ῥωμαίων χώρα ἐπλήσθη θρήνων*). M. Bănescu, on l'a vu également, n'hésite pas à identifier cet épisode avec la bataille de Diacène, tandis que Mme Buckler préfère reconnaître en lui celle de Jambol. Nous croyons que l'examen et surtout le rapprochement des sources auxquelles nous devons notre connaissance de ces événements, nous voulons dire des récits, apparemment assez malaisés à concilier, que Cédrénus et Attaliate nous en ont laissés, feront voir clairement lequel des deux a raison.

Cédrénus, notre source principale, mentionne trois défaites des

(1) Voyez plus haut, p. 136 sqq. et 139 sqq.

Byzantins par les Petchénègues, pendant les années 1049-1050 : celles de Jambol (Λάμπολις), de Diacène et d'Andrinople (II, p. 596 sqq. Bonn) ; Attaliate, pour la même période, n'en connaît que deux (p. 32 sqq. Bonn) (1). Disons tout de suite que la dernière

(1) La chronologie de ces événements n'ayant pas été établie d'une manière satisfaisante par GFRÖRER (*Byzantinische Geschichten*, III, p. 474 sqq.), que SCHLUMBERGER (*L'épopée byzantine*, III, p. 565 sqq.) s'est contenté de suivre, nous voudrions tenter de la fixer ici. Force nous est de partir, puisque c'est la seule donnée précise que nous possédions, de la date de la bataille d'Andrinople, qui nous est fournie par CÉDRÉNUS (II, p. 600) : celle-ci est de juin 1050. D'après le récit du même CÉDRÉNUS (*loc.cit.*), la bataille de Diacène eut lieu au cours de l'indiction précédente, c'est-à-dire avant le 1er septembre 1049. Il n'y a aucune raison sérieuse de s'inscrire en faux, comme le fait GFRÖRER (*ibid.*, p. 491), contre le témoignage formel du chroniqueur grec, et de dater la deuxième défaite byzantine du printemps 1050. La participation des troupes d'Orient à la bataille en question prouve évidemment qu'elle est postérieure à la grande expédition d'Ibrāhīm Ināl en Arménie et à la bataille de Kaputṙu. Mais celle-ci n'est pas, comme le croyaient SAINT-MARTIN (*Mémoires sur l'Arménie*, II, p. 201 sqq.) et GFRÖRER (*ibid.*, p. 470 ; cf. p. 484) et comme l'ont admis des historiens plus récents (*cf.* HONIGMANN, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches*, p. 180), du 18 septembre 1049, mais du 18 septembre 1048. Sur ce point, CÉDRÉNUS (II, p. 578) est parfaitement d'accord avec ARISTAKES DE LASTIVERT (XI ; trad. Prud'homme, p. 72) et IBN AL-AṮIR (chez SAINT-MARTIN, *ibid.*, p. 214). La date du 18 septembre 1048 est d'ailleurs confirmée par le fait que la bataille, d'après MATTHIEU D'ÉDESSE (LXXIV ; trad. Dulaurier, p. 87) comme d'après CÉDRÉNUS (*loc. cit.*), eut lieu un samedi. Or, en 1049, le 18 septembre tombait un lundi, tandis qu'en 1048, il tombait, non pas, à vrai dire, un samedi, mais un dimanche ; mais cette légère inexactitude s'explique aisément, attendu que la bataille, commencée le soir, se prolongea jusqu'au lendemain matin. Il ne semble donc pas qu'il y ait lieu de s'arrêter à la date de 1049, donnée par le seul MATTHIEU D'ÉDESSE (*loc. cit.*). GFRÖRER (*ibid.*, p. 491), il est vrai, allègue encore, pour dater le rappel des troupes d'Orient du printemps 1050, que ce rappel ne peut avoir eu lieu qu'après la trêve conclue entre Monomaque et Ṭoghrulbeg, trêve qu'ABULFÉDA (*Annales Moslemici*, éd. Reiske, t. III, p. 131) place en l'année 441 H. (= 1049-1050). Mais, sans vouloir revenir ici sur la question du soi-disant traité de paix qui aurait été conclu entre l'empereur et le chef seldjoucide (*cf.* LAURENT, *Byzance et les Turcs seldjoucides*, p. 94, n. 2), nous nous bornerons à constater que les entreprises dans lesquelles Ṭoghrulbeg fut engagé au lendemain de la bataille de Kaputṙu suffisent à expliquer que les provinces orientales de l'Empire jouirent alors d'une tranquillité relative, et que l'empereur ait pu, à la faveur de cet état de choses, rappeler les troupes d'Orient en Europe. Nous ne voyons donc aucune raison, nous le répétons, de ne pas dater la bataille de Diacène, comme le récit de Cédrénus nous y invite, de l'année 1049. Il n'est pas impossible, au surplus, de préciser le moment où elle fut livrée. En effet, à en juger par le même récit, elle dut avoir lieu au cours de

— celle d'Andrinople — est ici hors de cause : les relations que les deux chroniqueurs en ont données, parfaitement concordantes pour l'essentiel, interdisent absolument de reconnaître en elle l'épisode

l'été de cette année. Et cette impression est confirmée par plus d'un indice. D'une part, les troupes grecques, à la bataille de Diacène, combattirent sous le haut commandement du recteur Nicéphore, qui est évidemment le même personnage que le général improvisé qui fut envoyé par Monomaque, à la tête des troupes d'Orient, contre Abu'l Uswār, lorsque celui-ci rompit la trêve conclue en 1047, et qui sut contraindre l'émir de Dwīn à renouveler celle-ci (*cf.* CÉDRÉNUS, II, p. 593 sq.). Or, quand eut lieu l'expédition de Nicéphore contre Abu'l Uswār ? Le fait que Cédrénus la donne pour postérieure au siège de Mantzikert par Ṭoghrulbeg (1054), siège qui a d'ailleurs été antidaté par le chroniqueur grec, et qu'on a identifié la campagne d'Abu'l Uswār avec une expédition dirigée contre Ani, qui eut lieu sous le règne de Théodora et dont il n'est même pas certain que ce fut une expédition de l'émir de Dwīn (*cf.* ARISTAKES DE LASTIVERT, XVII ; trad. Prud'homme, p. 103), a parfois conduit à dater l'expédition de Nicéphore des années 1055-1056 (*cf.* HONIGMANN, *ibid.*, p. 182). Mais un précieux passage de la *Chronique géorgienne* (BROSSET, *Histoire de la Géorgie*, 1e partie, p. 323), qui n'a pas été utilisé jusqu'ici, permet de rétablir la vérité sur ce point : d'après cet ouvrage, l'expédition de Nicéphore — car il n'est pas douteux que ce soit lui qui est désigné dans notre document sous le nom de « licteur », corruption évidente du mot grec βαίκτωρ — eut lieu après la bataille de Kaputṙu et avant la libération de Liparit, qui se produisit en 1050 (d'après les témoignages concordants de MATTHIEU D'ÉDESSE, LXXIV, trad. Dulaurier, p. 88, qui la place deux ans après la bataille de Kaputṙu, et d'IBN AL-AṮĪR, chez SAINT-MARTIN, *ibid.*, p. 216, qui la date de l'an 441 H.). Selon toute vraisemblance, elle est du début de 1049 (c'est d'ailleurs en cette année que le récit de Cédrénus, si l'on disjoint la notice relative au siège de Mantzikert et celle qui concerne notre expédition conduit à la placer ; *cf.* MARKWART, *Die Entstehung der armenischen Bistümer*, p. 11, n. 1 ; GFRÖRER *ibid.*, p. 508, la datait de 1050 environ). C'est évidemment à la suite de son succès en Asie Mineure que l'eunuque Nicéphore, l'un de ces prêtres défroqués en qui Monomaque mettait ses complaisances, se vit confier la haute direction des opérations contre les Petchénègues ; après le désastre de Diacène, il ne sera plus question de lui. Si Nicéphore, au début de 1049, opérait, à la tête des troupes d'Orient, en Anatolie, la bataille de Diacène, où commandait ce même Nicéphore et à laquelle prirent part les troupes d'Orient, ne peut avoir eu lieu, puisqu'elle est antérieure au 1er septembre 1049, qu'au cours de l'été de la même année. D'autre part, la date à laquelle nous sommes obligés de placer la bataille de Jambol conduit à la même conclusion. La première défaite byzantine, en effet, est postérieure à l'envoi d'un corps expéditionnaire de 15.000 Petchénègues en Asie Mineure, envoi qui doit certainement être mis en rapport, comme GFRÖRER (*ibid.*, p.487) l'a bien vu,avec la grande invasion d'Ibrāhīm Ināl en Arménie, en 1048, et qui doit, par conséquent, être placé au cours de la même année ; elle est postérieure encore à la révolte de ce corps, en Bithy-

du *Strategicon*. Il est tout aussi impossible d'identifier celui-ci avec la bataille de Diacène, telle qu'elle nous est racontée par Cédrénus : d'après celui-ci, le commandant des forces grecques était, non point le recteur Constantin, mais le recteur Nicéphore ; les Grecs s'étaient retranchés dans un camp solidement fortifié (*ἐλθὼν δὲ* — il s'agit de Nicéphore — *κατεσκήνωσεν ἔν τινι χώρῳ οὐ μακρὰν ἀπέχοντι τῶν Ἑκατὸν Βουνῶν, τῷ λεγομένῳ Διακενέ. Κἀκεῖσε χάρακα πηξάμενος ὀχυρὸν κτλ.*) ; leur défaite, loin d'avoir été provoquée par la précipitation du commandant en chef, fut causée par sa décision stupide de différer le combat ; enfin, leurs pertes ne durent pas être élevées, attendu qu'ils lâchèrent pied immédiatement et que les Petchénègues, craignant un piège, n'osèrent pas les poursuivre, ce qui, ajoute le chroniqueur, leur permit de s'échapper sains et saufs (*καὶ παρὰ τοῦτο διασωθῆναι ἴσχυσαν ἀσινεῖς οἱ Ῥωμαῖοι*). On ne relève rien, par contre, dans la relation de la bataille de Jambol que nous devons au même Cédrénus, qui soit en contradiction avec le récit de Kekaumenos : le commandant grec était cette fois le magistre Constantin Arianitès, qui pourrait fort bien être le même personnage que le recteur Constantin ; il n'est fait mention d'aucun campement des Impériaux avant la bataille (ce qui, à vrai dire, ne prouve pas grand'chose, d'autant plus que le récit de la bataille de Jambol, chez Cédrénus, est beaucoup moins circonstancié que ceux des batailles de Diacène et d'Andrinople) ; quant aux pertes qu'ils subirent, il ressort clairement de la manière dont le chroniqueur en parle qu'elles durent être élevées (*πεσόντων ἐν τῷ πολέμῳ Μακεδόνων καὶ Θρᾳκῶν οὐκ ὀλίγων, ἀναιρεθέντων δὲ καὶ Θεοδώρου τοῦ Στραβομύτου καὶ τοῦ Πολῦ, ἀνδρῶν ἐκ γένους λαμπροῦ καὶ ἐπισήμων γενομένων ἐκ τῆς εἰς τὸν Τορνίκιον ἀπιστίας*). D'autre part, la concordance est frappante entre le récit que nous lisons dans le *Strategicon* et celui qu'Attaliate nous a laissé de la première défaite byzantine qu'il mentionne : sur les circonstances dans lesquelles la bataille s'engagea, sur l'étendue des pertes subies par les Impériaux, les deux relations sont rigoureusement d'accord (qu'on rapproche plutôt

nie, et à sa retraite précipitée vers Triaditza, à l'émigration de toute la nation petchénègue dans la région du Danube et aux incursions qu'elle dirigea de là dans la plaine de Thrace. Elle ne peut guère avoir eu lieu, par conséquent, que dans les premiers mois de 1049. Et ceci nous ramène, en ce qui concerne la date de la bataille de Diacène, à l'été de cette même année.

des passages du *Strategicon* cités plus haut les lignes suivantes d'Attaliate : *καὶ πρὸ τοῦ χάρακα βαλεῖν καὶ στρατοπεδεύσασθαι καὶ βουλὰς στρατηγικὰς προλαβεῖν καὶ συμβαλεῖν τὰ προσήκοντα, κατὰ μέτωπον τοῖς ἐναντίοις, ὡς εἶχε φόρτου καὶ συσκευῆς ἀγοραστικῆς, ἐπιφαίνεται* ; et plus loin : *παντελὴς τροπὴ τῶν Ῥωμαϊκῶν δυνάμεων γίνεται καὶ φόνος τούτων ὅσος ἀμύθητος*). Malheureusement, Attaliate ne cite aucun nom — il se contente de dire que le commandant grec était « un eunuque du clergé, que l'empereur avait nommé recteur » — et ne fournit aucune précision quant au lieu de la rencontre, si bien qu'on a pu rapporter son récit tantôt à la bataille de Jambol, tantôt à celle de Diacène. Sa relation pose ainsi un petit problème qu'il est aussi indispensable de résoudre correctement pour écrire l'histoire de la guerre byzantino-petchénègue, que pour élucider la question qui nous occupe. Que l'on adopte l'une ou l'autre des solutions auxquelles nous venons de faire allusion, on se heurte à des difficultés. Si l'on admet, en effet, que le récit d'Attaliate se rapporte à la bataille de Jambol, il y a désaccord entre celui-ci et Cédrénus quant au moment où l'empereur résolut de rappeler les troupes d'Orient pour renforcer l'armée opérant contre les Petchénègues, puisque, d'après Attaliate, Monomaque prit cette décision dès avant la première bataille dont le chroniqueur fait mention, tandis que, suivant Cédrénus, il ne procéda à ce rappel qu'après le désastre de Jambol. Si l'on admet, au contraire, que le récit d'Attaliate se rapporte à la bataille de Diacène, la difficulté est pire : il y a contradiction flagrante, comme on peut aisément s'en rendre compte par ce qui précède, entre les versions que les deux chroniqueurs nous ont données de la bataille en question. Fort heureusement, nous ne sommes nullement contraints — et il est surprenant qu'on ne s'en soit pas avisé plus tôt — de choisir entre ces deux solutions. En effet, puisque Cédrénus, dont nous n'avons ici aucune raison de suspecter le témoignage, connaît deux batailles là où Attaliate n'en connaît qu'une, et que, de plus, le récit unique d'Attaliate, à certains égards, concorde avec le second récit de Cédrénus, tandis que, sous d'autres rapports, il se concilie mieux avec le premier, la vraie solution nous paraît évidente : le récit d'Attaliate est un récit en quelque sorte contracté, qui fond, si l'on peut dire, en un seul deux épisodes de la guerre byzantino-petchénègue. Tout ce qui, dans ce récit, a trait aux antécédents de la bataille et au commandant des forces grecques doit, à notre avis, être rapporté à la bataille de

Diacène. La décision de l'empereur de rappeler les troupes d'Orient est bien celle que Cédrénus prête à Monomaque avant cette dernière bataille, et c'est d'ailleurs à ce moment, c'est-à-dire après le désastre de Jambol, que cette décision s'explique le mieux. D'autre part, Attaliate a des façons si différentes de parler du commandant grec et de Constantin Arianitès (*cf.* p. 34, l. 6) qu'on ne saurait songer à identifier ces deux personnages : « l'eunuque du clergé, nommé recteur par l'empereur », de notre récit, est, de toute évidence, le recteur Nicéphore, eunuque et ancien prêtre, qui, au témoignage de Cédrénus, commandait à Diacène (1). Par contre, tout ce qui a trait à la bataille proprement dite et aux pertes subies par les Byzantins doit certainement être rapporté à la bataille de Jambol : cette partie du récit d'Attaliate, comme on l'a vu par ce qui précède, est en contradiction formelle avec la relation de la bataille de Diacène, chez Cédrénus, mais se concilie parfaitement avec celle de la bataille de Jambol, chez ce même chroniqueur (2).

Telle est, selon nous, la manière dont il convient d'expliquer la contradiction que présentent les témoignages des deux chroniqueurs en ce qui concerne les événements militaires des années

(1) C'est pour avoir utilisé sans critique le texte d'Attaliate et avoir confondu — à la suite de GFRÖRER (*ibid.*, p. 495) — Constantin Arianitès avec l'eunuque Constantin, hétériarque, qui commandait à Andrinople et qui s'était distingué en Asie Mineure en 1047 (*cf.* CÉDRÉNUS, II, p. 560 sq. ; MATTHIEU D'ÉDESSE LXX-LXXI, trad. Dulaurier, p. 81 sq., l'appelle *teliarkh*, mot qui n'a été compris ni par le traducteur français, *cf.* p. 402, ni par MARKWART, *loc. cit.*, et qui est évidemment la corruption d' *ἑταιρειάρχης*), que SCHLUMBERGER (*ibid.*, p. 577) a fait dudit Constantin Arianitès, magistre et duc d'Andrinople (*cf.* CÉDRÉNUS, II, p. 585 sq.), qui était probablement le fils de David Arianitès, le général de Basile II,un eunuque et un ancien prêtre...Ajoutons que c'est sans doute par suite d'une confusion avec l'eunuque Nicéphore que l'auteur du *Strategicon* a donné à Constantin le titre de recteur, ignoré par Cédrénus et Attaliate.

(2) Notons toutefois qu'à la fin de son récit, Attaliate fait de nouveau mention, tout au moins d'une manière implicite, des troupes d'Orient : à l'en croire, les troupes d'Occident auraient été battues au début de la journée, et « leurs alliés » (*οἱ σύμμαχοι*) auraient subi le même sort dans une seconde rencontre. Mais il paraît fort douteux que ces détails puissent être rapportés à la bataille de Jambol. En tout cas, d'après le récit de Cédrénus, il semble bien que seuls les contingents de Thrace et de Macédoine aient pris part à celle-ci. Plus on l'examine, plus le récit d'Attaliate apparaît comme le résultat d'une véritable « contamination ».

1049-1050, explication qui seule permettra, croyons-nous, d'écrire l'histoire de ces événements avec une exactitude rigoureuse. Par là aussi se trouve définitivement résolue la question qui faisait l'objet de cette note : l'épisode du *Strategicon* est bien la bataille de Jambol (1). Sur ce point particulier, Mme Buckler a parfaitement raison, et M. Bănescu s'est trompé en croyant pouvoir tirer de l'épisode en question un argument susceptible de prouver que l'auteur de cet ouvrage n'est pas Katakalôn Kekaumenos. Nous ajouterons en terminant que ceci ne nous empêche pas de partager pleinement l'opinion du savant roumain quant à la thèse que la brillante historienne d'Anne Comnène a soutenue avec tant de conviction dans son récent article de la *Byzantinische Zeitschrift*.

Paul ORGELS.

P.S.— Nous tenons à exprimer ici nos vifs remerciements à M. Nicolas Adontz, qui a bien voulu collationner pour nous sur le texte original les traductions d'auteurs orientaux utilisées dans cette note.

Au Séminaire byzantin de Bruxelles.

Pour l'activité de ce séminaire pendant les années académiques 1936-1937 et 1938-1939, on est prié de se reporter aux *Mélanges Boisacq* (*Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales*, t. V (1937) et t. VI (1938).) Notons seulement que divers savants étrangers ont fait au Séminaire l'honneur d'une visite. Citons avec honneur MM. André Alföldi, E. Freshfield, J. H. Baxter, J. La Monte, St. Runciman, F. Dvornik, qui tous, ont entretenu les membres du Séminaire et un public choisi de leurs recherches et découvertes récentes. Disons aussi que le premier étudiant qui ait subi l'épreuve du doctorat en philologie et en histoire orientales et slaves (groupe byzantino-mulsuman) est M. G. KOLIAS, d'Athènes (session de juillet 1938).

---

(1) Et ceci permet peut-être de préciser le moment où cette bataille fut livrée. On a vu plus haut qu'elle doit avoir eu lieu dans les premiers mois de 1049. Si l'on peut ajouter foi au détail suivant lequel les troupes grecques auraient souffert de la chaleur (*cf. Strategicon*, p. 23), il faudrait la dater du printemps de cette année.

L'Habitat Primitif des Hongrois
Lebedia = Lebedin.

Dans nos articles de la *Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft* et de *Byzantion*, nous avons eu l'occasion d'insister sur un fait capital : les Hongrois appelés Huns, Turcs, *Οὖγγροι*, *Σαβαρτοιάσφαλοι*, habitèrent au moins trois siècles (jusqu'en 896, environ) entre le Don et le Danube ; et le centre politique de cette région fut, très longtemps, un canton nommé Lebedia, que nous trouvons aux environs de l'actuelle Lebedin, non loin des sources de l'Ingul et de l'Ingulec.

Un passage habituellement négligé ou mal compris de Théophylacte nous permet d'éprouver et de prouver cette théorie. Un peu plus de trois siècles avant la *Landnahme*, en effet, au printemps de l'année 585, les Avares, au rapport de Théophylacte (I, c. VIII), rompirent la paix avec Byzance. Je cite la vieille et pittoresque traduction Cousin : « Au commencement de l'automne les Barbares violèrent encore la paix, sans déguisement, et sans prétexte. Je ne ferai pas difficulté d'en rapporter le sujet. Il y avoit un certain Scythe nommé Bocolabra (1) : ce nom signifie Mage, ou Prêtre, en la langue des Scythes. Cet homme fit une action fort hardie. Il coucha avec l'une des concubines du Cagan, et s'exposa à un cruel supplice pour un plaisir d'un moment. Appréhendant ensuite d'être découvert, il persuada sept Gépides qui étoient dans sa dépendance (?) de s'enfuir avec lui chez les Huns qui habitent du côté d'Orient dans le voisinage des Perses, et qui sont connus de plusieurs sous le nom de Turcs. En traversant le Danube, et en allant à la ville de Libidinon (2), il fut pris par un capitaine qui gardait le bord

(1) Notre conjecture (p. 410) sur la forme primitive de ce mot composé, bo(ï)la Kolobros, est confirmée d'une manière éclatante par les *Excerpta de Legationibus*, qui donnent, effectivement, *Βολοκαλάβρα* (voyez l'appareil critique de De Boor, p. 53, l. 15). C'est évidemment ce qu'il faut rétablir dans le texte (du moins *Βολο-*).

(2) Les coupables veulent fuir *ἐπὶ τὸ ἀρχέγονον φῦλον, Οὖννοι δ' οὗτοι προσοικοῦντες τῇ ἕῳ Περσῶν πλησιόχωροι οὕς καὶ Τούρκους ἀποκαλεῖν τοῖς πολλοῖς γνωριμώτερον*. Le « Scythe » paraît avoir été capturé sur le Danube même, par un capitaine (*ἡγεμών*) byzantin de garde (à l'embonchure) : *διαπορθμεύων τὸν Ἴστρον*. Il avait l'intention de se rendre (d'après ses aveux, évidemment) *ἐπὶ τὴν Λιβιδινῶν πόλιν φερόμενος*, dont rien n'in-

de ce fleuve à qui il dit son pays et conta ses aventures..... On l'envoïa à l'Empereur, et, dès ce moment-là, on conte que la paix étoit rompue, et que la guerre étoit déclarée ».

Si la rupture paraît bien de 585 (ou même de 586), l'incident de la fuite du *bocolabra* (1) est probablement antérieur de quelques années. Car lorsque Tibère, en 581, se résigna à laisser Sirmium aux Avares, et qu'on fit la paix, le Khagan, d'après Ménandre (Leg. cap. XXI), réclama « un officier de son armée qui avait déserté, et qui avait pris parti, à ce qu'on disait, parmi les Romains, à cause d'un adultère qu'il avait commis avec la femme de Baïan ».

Quoiqu'il en soit, le contexte de Théophylacte est clair. Le fugitif passe le Danube non du Nord au Sud, mais du Sud au Nord, puisqu'il va vers l'Orient et la Perse. Il a dû passer le fleuve près de son embouchure et s'enfuir du camp du Khagan au moment où celui-ci opérait en Dobrogea, ou en Thrace. Et la ville vers laquelle il fuit ne saurait être que la capitale ou du moins, l'une des « cités » des Huns-Turcs. Dès les années quatre-vingts du VIe siècle, donc *Libidinon* existait déjà. Comment ne pas reconnaître dans ce nom de lieu, que l'on a vainement cherché.... en Thrace, le vieux « Ring » hongrois entre Dniéper et Bug (auj. *Lebedin*)?

Academica.

Nos excellents collaborateurs, MM. Fr. Dvornik(2) et N. Bănescu, ont reçu des honneurs mérités : M. Dvornik a été élu membre de l'Académie tchèque, membre associé de l'Académie royale de Belgique, et membre d'honneur de l'Académie roumaine (en même temps que le Directeur de *Byzantion* (3) et le R. P. V. Laurent).

dique qu'elle soit proche du fleuve ! Les *Excerpta* donnent *Λιβίδινον*. Il est impossible de ne pas faire le rapprochement qui s'indique avec la *Λεβεδία* du Porphyrogénète, « centre » principal des « Turcs » du S.-O. de la Russie à l'époque « primitive ». On ne peut songer à Ulpiana-Lipljan.

(1) C'est certainement un titre bulgare, composé probablement (haplographie) : bogotor-Kolobras ou *boila-Kolobros*. Cf. BEŠEVLIEV, *Die Protobulg. Inschriften*, nos 19, 7 (*κανὰ βοιλὰ κολόβρον, βογοτὸρ βοηλὰ κουλούβρος* 9, 7 (et MARQUART, *Chronologie*, p. 40).

(2) M. F. Dvornik nous permet d'annoncer que son livre impatiemment attendu, *Photius, La légende et l'histoire*, paraîtra en mars 1939, aux éditions de l'Institut Oriental de Bruxelles.

(3) Celui-ci a été nommé également correspondant de l'Académie des In-

M. N. Bănescu a été, reçu avec le cérémonial d'usage, membre titulaire de l'Académie roumaine. Enfin, M. Marcel Laurent vient d'être élu membre correspondant de l'Académie royale de Belgique. Toutes nos félicitations.

Le VIe Congrès International des Études byzantines ou « Congrès Krumbacher ».

La revue *Byzantion* a l'honneur et le plaisir d'annoncer à tous les byzantinistes, ainsi qu'aux sympathisants, de plus en plus nombreux, de notre belle discipline, que notre VIe Congrès International, grâce à la cordiale invitation du gouvernement de la République française, aura lieu en Algérie et en Tunisie, au mois d'octobre 1939. On s'en souvient, à Rome, il avait été question de tenir le prochain Congrès en Syrie. Mais la solution qui a prévalu est à notre avis infiniment meilleure. Pour la plupart des congressistes, les frais d'un voyage en Syrie eussent été excessifs. Et d'autre part, si la Syrie, pour les Byzantinistes, est à beaucoup d'égards « ein Neuland », l'Afrique française, et en général l'Afrique romaine, est en somme une terre inconnue. L'immense majorité de nos confrères ne connaissent pas *de visu* l'admirable panorama de l'Afrique romaine et byzantine, urbaine et rurale, nautique et terrienne, païenne et chrétienne, qui nous est présenté, en des centaines de mètres carrés de mosaïque, par le Musée du Bardo à Tunis. Et nous citons ce musée incomparable *exempli gratia*. Notre congrès pourrait s'appeler le Congrès Krumbacher : car il se tiendra deux mois à peine avant le 30e anniversaire de la mort du maître (12 décembre 1909), et on peut le dire, dans son esprit. Car, au Congrès des Orientalistes de 1905 (19 au 26 avril), Krumbacher avait découvert l'Algérie. Il écrivait dans la *Byzantinische Zeitschrift* (tome XIV, 1905) : « L'immense travail culturel, l'œuvre de civilisation » accomplis par la France dans ce beau pays si riche, mais qu'une » administration déplorable avait fait retourner à la barbarie » au cours des derniers siècles musulmans, méritent la plus profonde

scriptions et Belles-Lettres (Institut de France) et membre d'honneur de la *Société historique bulgare*. Tout le monde considérera ces distinctions comme un encouragement à l'entreprise internationale de *Byzantion*.

» admiration.... Que ceux qui s'enthousiasment pour le maintien » scrupuleux de l'indépendance des États musulmans s'informent » de l'aspect de l'Algérie, il y a cent ans, et qu'ils comparent cette » Algérie avec celle d'*aujourd'hui* ». *Il fallait un certain courage* à K. Krumbacher pour écrire ces choses, à cette date...

Nous sommes assurés qu'en octobre 1939, les mêmes sentiments de solidarité européenne feront du VIe Congrès une manifestation imposante de fraternité, non seulement scientifique, mais encore humaine, sous le signe de cet Empire qui, ni en Afrique ni ailleurs, n'a jamais fait acception de race. M. G. Millet nous écrit : « Notre programme est ambitieux : Congrès proprement dit à Alger, avec excursions à Tipasa-Cherchel, pendant le Congrès ; puis liaison Alger-Tunis, avec visite des sites suivants : Djemila, Constantine, Timgad, Telepte, Haïdra, Kairouan, Dougga, Sbeitla ». Mais M. G. Millet, de tout ce beau programme, ne considère comme définitifs que les points essentiels, le siège : Alger, la date : octobre, les excursions Alger-Tunis. « Insistez, nous dit-il, sur notre intention de nous entendre sur toutes choses avec les chefs de délégation dont se compose le Conseil permanent ». Il sollicite au surplus l'avis de tous nos confrères. Rappelons l'adresse de M. G. Millet, membre de l'Institut, 6, avenue Paul Appell, Paris (XIVe).

Décès.

Au moment de tirer la dernière feuille de ce fascicule, nous apprenons la mort de deux hommes qui étaient l'honneur de nos disciplines, Paul PERDRIZET et C. A. NALLINO. *Byzantion* rendra à leurs chères mémoires un digne hommage.

Changement d'adresse.

Du mois d'août au mois de décembre 1938, l'adresse de M. Henri Grégoire, nommé *Sather Professor of Classics* à l'Université de Californie et chargé de deux cours, l'un sur Constantin (*The Triumph of Christianity*) et l'autre sur l'Épopée byzantine (*The Rise of the Byzantine Epic*), sera : The University of California, Berkeley, California, U.S.A.

ERRATA

P. 177, l. 7, *au lieu de* : Nahih, *lire* : Nabih.

P. 274, n. 3, *lire* : *Une nouvelle source persane sur les Hongrois au Xe siècle.*

P. 278, l. 13, *lire* : est confirmée.

P. 397, l. 26, *lire* : *λαχανοπώλιδος.*

P. 398, l. 29, *lire* : Euripides.

P. 399, l. 26 et p. 400, l. 4 avant la fin, *lire* : Thesmophoriazousai.

P. 400, l. 10, *lire* : « qui t'a *soustrait* ta fille chérie » ; l. 20, *lire* : GUÉRAUD.

ADDENDUM à la p. 409. — M. E. Honigmann a tout de suite approuvé mon interprétation. Il écarte, comme moi, l'identification avec Ulpiana — *Λιπένιον* — Lipljan. Toutefois, il a également songé à *Νοβιόδουνον*, l'Isaccea d'aujourd'hui. Il va de soi que j'ai envisagé l'hypothèse d'après laquelle *Λιβιδινῶν* serait une déformation de *πόλιν Βιδινῶν*, c'est-à-dire la ville de Vidin sur le Danube. Mais Théophylacte connaît cette ville sous son nom antique de *Βονωνία*. Néanmoins la manière dont Théophylacte altère les noms de lieux qui ne lui sont pas familiers doit conseiller la prudence. D'ailleurs le texte de Théophylacte est tout à fait inutile à ma démonstration.

Le hasard a voulu que ce fascicule de Byzantion *retentisse pour ainsi dire du bruit de nombreuses polémiques. Faut-il le regretter? Non certes : car tout le monde reconnaîtra que ces vives discussions ont fait la lumière sur plusieurs points importants de philologie, d'histoire, de géographie byzantines. Si quelqu'un croyait déceler, dans les articles que nous avons signés nous-même, quelque animosité à l'égard de nos contradicteurs, nous protestons d'avance contre une telle insinuation. Et, en particulier, notre estime scientifique et personnelle pour le grand chef de la brillante école de Munich, M. F. Dölger, est trop connue pour que nous ayons besoin d'affirmer qu'en discutant avec ce redoutable adversaire, nous n'avons eu en vue que de servir la science.*

LES REPRÉSENTATIONS DES CONCILES DANS L'ÉGLISE DE LA NATIVITÉ A BETHLÉEM

DEUXIEME PARTIE

LES INSCRIPTIONS (1).

Introduction.

C'est le style et l'iconographie du cycle des conciles dans l'église de la Nativité à Bethléem que nous avons récemment étudiés dans cette revue (2). L'article que voici sera consacré à la partie la plus curieuse de ce décor, aux inscriptions.

Sur ce point nos recherches ont donné des résultats que nous n'avions point prévus. Jusqu'ici, les inscriptions des conciles ont été considérées comme des textes isolés dont on ignorait tant l'origine que la signification théologique. Grâce à une référence de E. Révillout (3), nous en avons retrouvé la série complète dans un manuscrit arabe-chrétien. A l'aide de cette nouvelle version il nous a été possible d'éclaircir les passages des inscriptions qui sont restés obscurs dans les copies de Quaresmius. Les textes restitués et complétés

(1) Les conseils et les directives de M. G. Millet ont été pour nous l'appui le plus précieux au cours de ce travail. Nous remercions en outre M. J. Lassus d'avoir bien voulu revoir le texte.

(2) *Byzantion*, t. XI, fasc. 1, 1936, pp. 101-154.

(3) E. Révillout, *Le concile de Nicée d'après les textes coptes et les diverses collections canoniques*, dans *Journal asiatique*, VIIe série, t. V, 1875, pp. 511 ss.

nous ont alors permis de déterminer la signification du cycle et d'en entrevoir l'origine et la date de composition. Les résultats de cette recherche cadrant parfaitement avec ceux de notre étude archéologique, nous avons enfin cru pouvoir donner à un des monuments les plus curieux de l'Orient chrétien la place qu'il mérite dans l'histoire tant pour ses qualités artistiques que pour son importance théologique. Ces mosaïques sont l'échantillon unique d'une civilisation arabe-chrétienne qui semble s'être épanouie en Syrie vers la fin du VIIe siècle. Le style, crée par les Omeyyades et le programme, composé par des théologiens du pays, appartiennent également à cette époque. Nous saisissons l'activité artistique et intellectuelle de la région dans un moment encore peu connu, une des périodes les plus curieuses de l'histoire syrienne surgit devant notre esprit.

Le résumé du Concile d'Ancyre (fol. 4r).
Paris, Bibliothèque Nationale.
Manuscrit Fonds arabe nº 236.

Chapitre I.

Les manuscrits.

Avant d'entrer dans l'analyse même des textes, voici quelques indications sur les manuscrits où ils figurent.

Le manuscrit principal est un code arabe-chrétien de la Bibliothèque Nationale de Paris, daté du xve siècle — fond arabe n° 236.

C'est une collection de canons ecclésiastiques et d'autres textes théologiques d'origine sans doute syro-melkite (1). L'historique de cette collection a été sommairement fait par W. Riedel dans son étude *Die Kirchenrechtsquellen des Patriarchats von Alexandrien*, publiée il y a presque 40 ans (Berlin 1900). Nos résumés n'ont pas attiré spécialement l'attention de l'auteur. Ils prennent pourtant une place à part dans ce recueil : eux seuls figurent en grec et en version arabe (2). Placés au début du volume, sur les feuillets 4^r^-10^r^, ils remplissent, chacun, une page, inscrits dans une double arcade, à gauche le texte grec, à droite le texte arabe. Le dessin du cadre est rudimentaire : des rubans tressés, de couleur rouge et noire, se trouvent à la place des colonnes (fig.) (3). Dans l'écoinçon formé par les arcades, s'inscrit une croix ; celle du VIIe concile oecuménique seulement porte l'inscription : *Ἰ(ησοῦ)ς Χ(ριστὸ)ς νικᾷ.*

Nos textes se suivent dans l'ordre que voici : d'abord les conciles provinciaux, Ancyre, Carthage, Gangres, Sardique, Antioche et Laodicée, puis les sept conciles oecuméniques,

(1) Cf. le *Catalogue des manuscrits arabes* par M. le Baron de Slane, Paris 1883-1895, pp. 60-61.

(2) Je dois la traduction de la version arabe à l'amabilité de M. Salinger.

(3) On remarquera l'analogie entre cette présentation du texte et le décor de Bethléem ; dans les deux cas, les textes sont inscrits dans des arcades.

Nicée I, Constantinople I, Éphèse, Chalcédoine, Constantinople II, Constantinople III et Nicée II. Deux feuillets manquent : le feuillet 5 qui portait d'après une note carchouni, datant du XVIIe ou du XVIIIe siècle, les textes de Gangres et de Sardique (1), et le feuillet 7 où l'on lisait les textes de Nicée I et de Constantinople I. Fort heureusement ces textes ne sont point perdus : plus loin, dans le corps même du manuscrit, en tête des canons des conciles, toute la série est répétée. Aussi retrouve-t-on le texte de Gangres sur le feuillet 111^v, celui de Sardique sur le feuillet 133^v, Nicée I sur le feuillet 65^v et Constantinople I sur le feuillet 140^v. Ainsi, toutes les inscriptions grecques de Bethléem sont conservées dans notre manuscrit.

Quelques-uns de ces résumés grecs figurent encore dans un autre manuscrit arabe-chrétien, daté du XIIIe siècle (2). On y retrouve, en tête des canons auxquels ils se réfèrent, les résumés de Gangres (feuillet 53 s., ancien feuillet 47 s.) et d'Antioche (feuillet 63, ancien feuillet 57), mais sous une forme assez corrompue. Les autres textes manquent. Par contre, pour le VIIe concile oecuménique et pour le concile de Carthage de 419, absent du Parisinus, le Vat. 154 contient des résumés grecs qui n'ont rien de commun avec les nôtres : selon toute évidence, ils ont été composés par un chrétien de langue arabe qui savait mal le grec.

Ce ne sont que ces deux manuscrits qui comportent la version grecque de nos textes. La version arabe, au contraire, est beaucoup plus répandue, elle a pris place dans de nombreuses collections de provenance melkite et jacobite ; elle a pénétré jusque dans les livres canoniques de l'Église éthiopienne. On peut dire que ce « synodicon » caractérise tout un groupe de manuscrits chrétiens d'Orient dont les plus anciens remontent au XIIIe siècle ; ils se trouvent réunis

(1) RÉVILLOUT, *l. c.*, p. 512, propose de restituer sur ce feuillet les textes de Néocésarée et de Gangres et d'ajouter Sardique à la fin de la série. Aussi bien la note du Par. 236 que le témoignage d'autres manuscrits imposent l'ordre que nous indiquons.

(2) Bibliothèque du Vatican, cf. A. MAI, *Scriptorum veterum nova collectio, e Vaticanis codicibus edita*, t. IV, Rome 1842, n° 154, p. 286.

dans l'étude de W. Riedel. Dans ces manuscrits nos textes figurent soit au début des collections en guise de préface, soit en tête des canons. Parfois, comme dans le Par. 236, ils prennent place à la fois au commencement et dans le corps du manuscrit. Cependant, l'étude de ces nombreuses versions orientales sort du cadre de notre recherche ; nous nous contenterons de mettre en présence les inscriptions et les textes grecs des manuscrits.

Il nous reste un mot à dire sur les rapports entre le synodicon et la collection des canons à laquelle il est toujours rattaché. Le synodicon semble avoir été composé indépendamment (1). Sardique y occupe la quatrième place parmi les conciles provinciaux, tandis que dans le corps des manuscrits il prend la sixième (si l'on élimine Nicée I) (2). Raison suffisante, croyons nous, pour voir dans le synodicon une création indépendante, ajoutée postérieurement aux canons.

(1) E. Révillout, *l.c.*, p. 512, a déjà fait cette remarque.

(2) Dans quelques manuscrits seulement, la collection des canons suit l'ordre du synodicon ; il s'agit là d'une adaptation postérieure.

Chapitre II.

Les textes.

Nous aurons d'abord à mettre en présence les inscriptions et les textes des manuscrits. Les inscriptions (= B) formeront le point de départ de cette étude (1) ; les variantes des deux manuscrits, Paris, fond arabe n° 236 (= P) et Vatican, fond arabe n° 154 (= V), seront signalées dans l'appareat critique. La comparaison permettra d'éclaircir les quelques passages restés obscurs dans les interprétations qu'en ont données Fr. Quaresmius (l.c.), J. Ciampini (l.c.), A. Boeckh (2), le marquis M. de Vogüé (3) et le R. P. F.-M. Abel (4) ; de même, elle nous renseignera sur la dépendance réciproque des trois séries de textes.

(1) Nous rappelons qu'à Bethléem seules les inscriptions de Constantinople de 381, de Chalcédoine, de Sardique et d'Antioche sont entièrement conservées ; celle d'Éphèse ne subsiste qu'à moitié, celles de Nicée de 325 et de Constantinople de 680 ne sont que des fragments. Ces restes ont été publiés dans *The Church of the Nativity* (W. Harvey, W. R. Lethaby, O. M. Dalton, H. A. Cruso, A. Headlam), Londres, 1910, pl. x et xi, fig. 26, p. 42. Les autres inscriptions ne nous sont parvenues que par des copies que le P. Fr. Quaresmius a fait prendre en 1626 pour son ouvrage *Historia theologica et moralis Terrae Sanctae elucidatio*, Anvers 1639 (t. II, pp. 649-672). L'édition des textes par J. Ciampini dans *De sacris aedificiis a Constantino Magno constructis*, t. III, Rome 1693, pp. 151 ss. n'est qu'une réimpression des textes publiés par Quaresmius (cf. ibid., p. 151).

(2) A. Boeckh et Joh. Franz, *Corpus inscriptionum graecarum*, vol. IV, éd. par E. Curtius et A. Kirchhoff, Berlin 1876, n° 8953-n° 8964, pp. 400-404 ; les éditeurs s'appuient sur l'édition de J. Ciampini.

(3) M. de Vogüé, *Les églises de la Terre Sainte*, Paris, 1860, pp. 75-85.

(4) H. Vincent et F.-M. Abel, *Le sanctuaire de la Nativité à Bethléem*, Paris, 1914, pp. 149-154.

Nous présenterons les textes des conciles provinciaux dans l'ordre suivi par le mosaïste : Carthage, Laodicée, Gangres, Sardique, Antioche, Ancyre, bien que, à notre avis, les manuscrits conservent l'ordre primitif (1).

1 - *Le Concile de Nicée de* 325 (1).

||*Ἡ ἁγία Σύνοδος ἡ ἐν Νικαίᾳ τῶν τιη' ἁγίων πα(τέ)ρων κατὰ Ἀρείου* (2) *τοῦ δογματίσαντος κτιστὸν τὸν Υ(ἱ)ὸν καὶ Λόγον τοῦ Θ(εο)ῦ, συνηθροίσθη ἐπὶ Κωνσταντήνου τοῦ μεγάλου βασιλέως* (3). *Ὥρισεν* (4) *δὲ ἡ ἁγία Σύ*]]*νοδος* [[*καὶ ὡμολόγισεν* (5) *τὸν*]] *μονογ*[[*ενῆ*(6) *Υ(ἱ)ὸν καὶ Λόγον το*]]*ῦ Θ(εο)ῦ δι' οὗ* [[*τὰ πάντα ἐγένετο, σ*]]*υναΐδιο*[[*ν καὶ ὁμοούσιον τῷ Π(ατ)*]]*ρί, γεννη*[[*θέντα οὐ ποιηθέν*]]*τα καὶ ἀν*[[*εθεμάτισεμ* (sic) (7) *Ἀρε*]]*ιον* (8).

(1) Les passages conservés seulement dans les copies de Quaresmius sont mis entre doubles crochets. Les crochets simples indiquent des restitutions ; les parenthèses, des abréviations par omission de lettres. Les signes tachygraphiques sont signalés dans l'apparat critique. Nous donnons l'orthographe originale en n'ajoutant que la ponctuation et les accents. Nous ne noterons d'ailleurs que les lectures données par Quaresmius, Boeckh, Vogüé et Abel, celles qui se trouvent dans *The Church of the Nativity* , pp. 39-43, étant un mélange arbitraire entre les textes des aquarelles de W. Harvey et ceux de Quaresmius. - Nous avons pu contrôler les copies — très correctes dans l'ensemble - de W. Harvey grâce aux photographies que le *British Service of Antiquities* en a fait prendre récemment (Inv. n° n° 15330-31, 15333, 15335-36, 15347, 15343) et qui nous ont été communiquées par l'obligeance des M. M. Whittemore et Richmond.

(2) P : *Ἀρίου*.

(3) P omet *συνηθροίσθη ... βασιλέως*.

(4) P : *ὥρησεν*.

(5) Vogüé et Abel : *ὡμολόγησεν*. P : *ὁμολόγησεν*.

(6) P : *μονογενῆν*.

(7) P : *ἀνεθεμάτισεν*.

(8) P ajoute *τὸν δυσσεβεῖ*. - - La version arabe ajoute : *et il a eu lieu, ce saint synode, à Nicée devant Constantin le roi des Romains.*

---

(1) Cf. ci-dessous, pp. 440 ss.

2 — *Le Concile de Constantinople de 381.*

Ἡ ἁγία Σύνοδος (1) *ἡ ἐν Κωνσταντινουπόλει τῶν ρν' ἁγίων* (2) *π(ατέ)ρων κατὰ Μακεδονίου τοῦ πνευματομάχου, τοῦ βλασφημήσαντος εἰς τὸ Πν(εῦμ)α τὸ ἅγιον* (3), *καὶ* (4) *Ἀπολιναρίου τοῦ εἰπόντος μὴ εἰληφέναι* (5) *τὸν Κ(ύριο)ν νοῦν ἀνθρώπεινον* (6), *συνηθροίσθι ἐπὶ Θεοδοσίου τοῦ μεγάλου* (7). *Ὥρισεν* (8) *δὲ ἡ ἁγία Σύνοδος καὶ ὡμολόγησεν* (9) *τὸ Πν(εῦμ)α τὸ ἅγιον τὸ ἐκ τοῦ Π(ατ)ρὸς ἐκπορευόμενον, Κύριον καὶ Ζωοποιόν, ὁμοούσιον* (10) *τῷ Π(ατ)ρὶ καὶ τῷ Υ(ἱ)ῷ, συνπροσκυνούμενον* (11) *τε* (12) *καὶ συνδοξαζόμενον, καὶ ἀνεθεμάτισεν* (13) *Μακεδόνιον ἔτι τε* (14) *καὶ Ἀπολινάριον.*

(1) P omet *ἡ ἁγία Σύνοδος.*
(2) P : *ἁγίων.*
(3) P omet *τοῦ βλασφημήσαντος ... τὸ ἅγιον.*
(4) *καί* est écrit ici, comme souvent dans les mosaïques, par le signe tachygraphique S.
(5) P : *εἰλιφέναι.* — (6) P : *ἀνθρωπήνης.*
(7) P omet le passage *συνηθροίσθη ... μεγάλου.* — La version arabe, au contraire, contient ce passage : *Et cette assemblée a eu lieu à l'époque de Théodose le Grand, roi des Romains.*
(8) Quaresimius (copie) : *ὥρισε.* P : *ὥρησε.*
(9) Quaresmius (copie) : *ὡμολόγισεν.* Vogüé : *ὡμολόγισεν.* P : *ὁμολόγησε.*
(10) Quaresmius (copie) : *ὁμοῦσιον.*
(11) Ciampini : *συνπροσκινούμενον.* — (12) P omet *τε.*
(13) Quaresmius (copie) : *ἀνεθεμάτισε.*
(14) Quaresmius et Ciampini omettent *Μακεδόνιον ἔτι τε.*

3 — *Le Concile d'Ephèse de* 131 (1).

[[*Ἡ ἁγία Σύνοδος ἡ ἐν Ἐφέσῳ τὸ πρότερον τῶν σ' ἁγίων π(ατέ)ρ)ω[ν]* (2) *κατὰ* (3) *[Νε]στορίου* (4) *τοῦ διελόντος τὸν Χ(ριστὸ)ν εἰς δύο ὑποστάσεις καὶ μὴ ὁμολογήσαντος τὴν μ(ητέ)ρα τοῦ Κ(υρίο)υ* (5) *Θ(εοτό)κον, συνηθροίσθη ἐπὶ Θεολοσίου* (6) *τοῦ μικροῦ* (7)]]. *Ὥρισε δὲ ἡ ἁγία Σύνοδος καὶ ὡμολόγισεν* (8) *τὸν Υ(ἱὸ)ν τοῦ Θ(εο)ῦ τὸν μονογενῆ, καθελθόντα* (9) *ἐκ τῶν οὐ(ραν)ῶν, σαρκωθέντα* (10) *ἐκ Πν(εύματο)ς ἁγίου* (11) *καὶ Μαρίας τῆς* (12) *Παρθένου καὶ ἐνανθρωπῆσε, τὶν* (13) *καθ' ὑπόστασιν ἕνωσιν* (14) *καὶ τὴν τεκοῦσαν αὐτὸν Θ(εοτό)κον καὶ ἀνεθεμάτισεν* (15) *Νεστόριον* (16).

(1) P donne ce titre : *ἡ ἁγία τρίτη Σύνοδος.*
(2) P omet *πατέρων.* — (3) Ciampini : *τατα.*

(4) Quaresmius (restitution) : *Νεστορίου*. — (5) Ciampini : $\overline{\kappa\iota}$.
(6) Quaresmius corrige : *Θεοδοσίου*.
(7) P omet *συνηθροίσθη ... μικροῦ*.
(8) D'après Harvey (aquarelle). D'après la photographie plutôt *ὡμολόγησεν* (les lettres ΗΣ sont assez effacées). Quaresmius (copie) : *ὡμολόγησεν*. Abel : *ὡμολόγησεν*.
(9) Quaresmius (copie) : *κατενθόντα*, restitution : *κατελθόντα*.
(10) P : *σαρκωθῆναι* ; *σαρκωθέντα* semble préférable : le terme se retrouve dans le Symbole de Constantinople que nous signalons plus loin, p. 137, comme le modèle de ce décret. L'infinitif *σαρκωθῆναι* dans P est sans doute une assimilation à *ἐνανθρωπῆσαι*.
(11) Quaresmius (copie) : *απα*, restitution : *ἁγίου*.
(12) Quaresmius (copie) : *ῆς*, (restitution) : *τῆς*.
(13) Vogüé : *τήν*. P : *ἐνανθρωπῆσαι τὴν*. Vogüé et, à sa suite, Abel corrigent : *καὶ ἐνανθρωπήσαντα καθ' ὑποστατικὴν ἕνωσιν*. Cette restitution erronée est fondée sur la traduction peu exacte qu'a donnée Quaresmius de ce passage : *et humanatum fuisse secundum unionem hypostaticam*. Le texte de P permet d'écarter cette restitution et de lire *ἐνανθρωπῆσαι τὴν*. Nous modifions donc la traduction du decret, donnée par Abel, de la façon que voici : *le Saint Synode a défini et confessé le fils unique de Dieu, descendu des cieux, incarné par l'oeuvre du Saint Esprit et de la Vierge Marie et devenu homme, ainsi que l'union dans l'hypostase et Mère de Dieu celle qui l'a engendré.*
(14) Quaresmius (copie) : *ἕνωσιν*. P : *αἴνωσιν*.
(15) Quaresmius (copie) : *ἀνεθεμάτισε*.
(16) La version arabe ajoute : *a eu lieu devant le roi Théodose, le petit-fils d'Arcadius.*

1 — *Le Concile de Chalcédoine de 451* (1).

Ἡ ἁγία Σύνοδος ἡ ἐν Χαλκεδόνι τῶν χλ' (2) *κατὰ Εὐτυχοῦς καὶ Διοσκόρου, τῶν ἀρνησαμένον* (3) *εἶνε* (4) *δύο φύσεις* (5) *ἐν τῷ Χ(ριστ)ῷ, τήν τε θείαν καὶ ἀν(θρωπ)ίνην, συνηθροίσθη ἐπὶ Μαρκιανοῦ κὲ Πουλχερίας* (6). *Ὥρισεν* (7) *δὲ ἡ* (8) *ἁγία Σύνοδος καὶ ὡμολόγησεν* (9) *δύο φύσεις ἐν τῷ Χ(ριστ)ῷ, θείαν τε καὶ ἀνθρωπίνην ἐν μιᾷ ὑποστάσει ἀσυγχύτως καὶ ἀδιαιρέτως καὶ ἀνεθεμάτισεν* (10) *Εὐτυχῆ καὶ Διόσκορον* (11).

(1) P donne ce titre : *ἡ ἁγία τετάρτη Σύνοδος*.
(2) Quaresmius (copie) : *χα'*. P ajoute *ἁγίων πατέρων*.
(3) P : *ἀρνησαμένων*.
(4) P : *εἶναι*. — (5) Quaresmius (copie) : *φύσεηθ*. P : *φύσεις*.
(6) P omet *συνηθροίσθη ... Πουλχερίας*.
(7) P : *ὥρησεν*. — (8) P : *ἡ*. — (9) P : *ὁμολόγησεν*.
(10) Quaresmius (copie) : *ἀνεθενάτισεν*.

(11) La version arabe ajoute : *à l'époque de l'empereur de Rome, Markias* (sic).

5 — *Le Concile de Constantinople de 553.*

[[*Ἡ ἁγία πέμπτη Σύνοδος τῶν ἑκατὸν ἑξήκοντα τεσάρων* (sic) (1) *ἐπισκόπων ἡ γενομένη* (2) *κατὰ τῶν ὁμοφρόνων Νεστορίου ἔτι τε κὲ* (3) *Ὠριγένους τοῦ φήσαντος προϋπαρξην* (4) *κὲ* (5) *ἀποκατάστασιν ψυχῶν, συνηθροίσθη ἐπὶ Ἰουστινιανοῦ τοῦ* (6) *μεγάλου* (7). *Ἐβεβαίωσε δὲ ἡ ἁγία Σύνοδος κὲ* (8) *ἐκύρωσε τὰς πρὸ αὐτῆς κὲ* (9) *ὡμολόγησε* (10) *τὴν μητέρα τοῦ Κυρίου Θεοτόκον, ἀν[α]τεματίσασα* (sic) (11) *Νεστόριον κὲ* (12) *τοὺς ὁμόφρονας αὐτῷ* (13) *κὲ* (14) *Ὠριγένην τὸν εἰρηκότα προϋπαρξην* (15) *κὲ* (16) *ἀποκατάστασιν ψυχῶν* (17)]].

(1) P : *ρξδ'*. — (2) P : *γεναμένη*. — (3) P : *καί*.
(4) Quaresmius corrige : *προϋπαρξιν*. P : *προὔπαρξιν*.
(5) P : *καί*. — (6) Ciampini omet *τοῦ*.
(7) P omet *συνηθροίσθη ... μεγάλου*.
(8) P : *καί*. — (9) P : *καί*. — (10) P : *ὁμολόγησεν*.
(11) P : *καὶ ἀναθεμάτισαν*. La variante de P se corrige : *καὶ ἀνεθεμάτισεν*. Elle nous semble préférable au texte de Quaresmius qui s'écarte des autres inscriptions.
(12) P : *καί*. — (13) Vogüé et Abel : *αὐτοῦ*. P : *αὐτόν*.
(14) P : *καί*. — (15) Quaresmius corrige : *προϋπαρξιν*. P : *προὔπαρξιν*. — (16) P : *καί*.
(17) Ciampini omet *ψυχῶν*. La version arabe ajoute : *et c'était à Constantinople devant le roi, bienheureux dans la foi, augmenté par le Saint Esprit*.

6 — *Le Concile de Constantinople de* 680.

Ἡ ἁγία (1) *ἕκτη Σύνοδος* (2), *ἡ γενομένη* (3) *κατὰ* (4) *Σεργίου κὲ* (5) *Κύρου, τῶν φρονησάντων ἓν θέλημα καὶ μίαν ἐν[[ἐργειαν* (6) *ἐπὶ τῶν δύο οὐσίον* (sic) (7) *τοῦ Χριστοῦ, συνηθροίσθη* (8) *ἐπὶ Κωνσταντίνου τοῦ ἐγγόνου Ἡρακλείου* (9)]]. *Ἐβεβαίωσε δὲ ἡ ἁγ[[ία Σύν]]οδος κὲ* (10) *ἐκύρωσε τὰς [[πρὸ]]* (11) *αὐτῆς, ὁμολογήσασ[[α* (12) *τὰ φυσικὰ ἰδιώματα* (13) *τῆς θεότητος καὶ ἀνθρωπότητος τοῦ Χριστοῦ, ἤγουν* (14) *δύο θελήματα κὲ* (15) *δύο ἐνεργείας* (16) *κὲ* (17) *ἀνεθεμάτισε* (18) *Σέρπιον* (sic) (19) *καὶ* (20) *Κῦρον*]].

(1) P ajoute *καί μεγάλη*.
(2) P ajoute *ἡ ἁγία σύνοδος τῶν σπθ' ἁγίων πατέρων*.

(3) P : *γεναμένη*. — (4) Quaresmius ajoute *τα*.
(5) P : *καί*. — (6) P : *ἐνέργιαν*.
(7) Quaresmius corrige : *οὐσίων*. P : *οὐσίαν*.
(8) Quaresmius imprime deux fois les mots: *τοῦ Χριστοῦ, συνηθροίσθη*.
(9) P omet *συνηθροίσθη ... Ἡρακλείου*.
(10) P : *καί*. — (11) P : *πρώ*.
(12) Quaresmius (copie) : *ὁμολογήσασα*. Ciampini et Boeckh : *ὁμολογήασα*. P : *ὁμολογίσασα*.
(13) P : *ἰδιόματα*. — (14) P : *τῶ*. peut-être pour *τῷ* ou *τοῦτο* = c'est-à-dire.
(15) P : *καί*. — (16) P : *ἐνεργίας*. — (17) P : *καί*.
(18) P : *ἀνεθεμάτισεν*.
(19) Quaresmius corrige : *Σέργιον*. P : *Σέργιον*.
(20) Boeckh omet *καί*.

7 — *Le concile de Nicée de 787.*

[[S(an)c(t)a synod(us) Ni[c]ena II, CCCLXVII patru(m), contra impugnatores s(an)c(t)arum ymaginu(m), co(n)gregata sub Constantino et Yrena, matre ei(us) : decrevit aut(em) s(an)c(t)a synodus ut s(an)c(t)or(um) ymagines ob ipsor(um) veneratione(m) honoren(tu)r quemadmodu(m) S̄ĒĒ (1) crucis signum p(ro)p(ter) C̄ (2) crucifixi RECENTIA (3) ..... RANT (4). Anathematizav(it) [Leonem et] (5) V (?) Co(n)stantin(um), impiiss[imos] (6) im[perato]res (7), Anastasiu(m) etia(m) et [Consta]nt(inum) (8) atque Nic(e)t(am) ut (9) [patriarchas constantinopolitanos (10) et omn]es (11) [impugnatores sancta] (12) ru[m] ym[aginum] (13).

(1) Pour S̄ĒĒ. Ciampini (retitution) : Sanctae.
(2) Ciampini (restitution) : Christi. (3) Ciampini (restitution) : reverentiam. — (4) Ciampini (restitution) : venerantur. Abel : veneratur.
(5) Restitution de Ciampini. Vogüé et Abel restituent : autem Leonem et.
(6) Restitution de Ciampini. — (7) Restitution de Ciampini.
(8) Restitution de Ciampini. (9) Ciampini omet *ut* dans sa restitution.
(10) Restitution de Ciampini. Vogüé restitue : constantinopolitanos pseudopatriarchas. — (11) Restitution d'Abel.
(12) Restitution de Vogüé. Quaresmius donne les lettres NOIC.
(13) Restitution de Vogüé. Ces dernières restitutions sont assez hypothétiques.

7*a* — *Le concile de Nicée de 787 (Texte dans P).*

Ἡ ἁγία καὶ μεγάλη εὔδομος Σύνοδος ἡ γενομένη ἐν ἡμέραις Κωνσταντίνου υἱοῦ Λεοντίου κ α ὶ Ἰ ρ ή ν η ς (1), *τοῦ εὐσεβοῦς βασιλέως, ἡ ἐν Νικαίᾳ τῶν τξζ' ἁγίων π(ατέ)ρων καὶ ἀνεθεμάτισαν τῶν εἰκονομάχων καὶ ἤ τις οὐ προσκυνᾶ* (sic) *τὰς ἁγίας εἰκόνας καὶ νομίζωντες* (sic) *ὅτι οἱ χριστιανοὶ κραιοῦν τὰς ἁγίας εἰκόνας ὡς θεοὺς οὐχί.*

Le septième des saints et grands synodes qui a eu lieu aux temps de Constantin, fils de Léonce, le pieux empereur, et d'Irène, le concile de Nicée des 367 saints pères. Et ils ont anathématisé les iconomaques et quiconque ne vénère pas les saintes images estimant que les chrétiens ne considèrent pas les saintes images comme des dieux.

(1) *καὶ Ἰρήνης* entre les lignes.

8 — *Le concile de Carthage (de 255).*

[[*Καρταγένα* (1).

Ἡ ἁγία Σύνοδος ἡ ἐν Καρθαγένι (2) *τῆς Ἀφρικῆς ἐπὶ* (3) *τοῦ ἁγίου Κυπρια[ν]οῦ* (4) *τῶν ν' ἐπισκόπων, συνιθρύ[σ]θη* (5) *ἐπὶ καθαιρέοει* (6) *Ναυάτου* (7) *τοῦ τὸ* (8) *ἀμετανόητ(ον)* (9) *[ν]οσήσα[ν]τος* (10). *Τοῦτον ἡ ἁγί[α]* (11) *Σύνοδος ὁς* (12) *ἑρετικὸν* (13) *ἀπέβα[λε]* (14).]]

(1) P remplace le titre par le numéro d'ordre *β'*.

(2) P : *Καρθαγένη*.

(3) Quaresmius corrige : *ἐπί*. P : *ἐπί*.

(4) Quaresmius corrige : *Κυπριανοῦ*.

(5) Quaresmius corrige : *συνηθροίσθη*. P : *συναθροισθεῖσα*. *Συνηθροίσθη* nous semble préférable, ce verbe se trouvant dans tous les autres textes à la 3e personne du singulier.

(6) Quaresmius corrige : *καθαιρέσει*. P. : *καθαίρεσιν*.

(7) P : *Εὐαχ* (?), abbréviation d'un nom propre que nous n'avons pas réussi à lire. Voici la transcription de ce nom dans la version arabe لوحس = Lyvāḥs[?] Le traducteur arabe écrit en marge : *dans un manuscrit : Nābātis, le prêtre de l'Église de Rome.* — Le nom semble corrompu dans la plupart des manuscrits (cf. W. Riedel, *l.c.*, p. 32 : *Bavātis* ou *Navātis*) ainsi que dans les synaxaires coptes-arabes (F. Wuestenfeld, *Synaxarium, das ist Heiliger Kalender der kopti-*

schen Christenheit, Gotha, 1879, p. 172, transcrit *Bonatus*. — Par contre, P. Basset, *Patrol. Orient.*, III, p. 434, transcrit Nobātos).

(8) P : *τῶν*.

(9) La terminaison *ον* est omise, le mot est coupé par deux traits. P : *ἀμεταν̣οήτων*.

(10) Quaresmius (restitution) et Vogüé : *ὀζήσαντος*. Abel : *τὸ μετανόητον ὠθήσαντος* pour *ὠθίσαντος* = repousser. Boeckh : *νοσήσαντος*. P : *νοσήσαντος*. — M. H. Grégoire nous a proposé la seule lecture possible : *νοσήσαντος*, sans connaître ni Boeckh ni le manuscrit. Il a bien voulu nous écrire au sujet de ce passage : « il faut lire *τοῦ τὸ ἀμετανόητον νοσήσαντος*, c'est-à-dire celui qui erra (littéralement, contracta la maladie) sur l'absence du repentir, l'impossibilité du repentir. Les hérésies sont souvent désignées par des adjectifs neutres : *τὸ ἀνόμοιον* etc. etc., *νοσῶ*, *νόσημα* sont des termes techniques de l'hérésiologie ».

(11) Quaresmius (restitution) : *ἁγία*.

(12) Quaresmius corrige : *ὡς*. P : *ὡς*.

(13) Quaresmius corrige : *αἱρετικόν*. P. : *αἱρετικόν*.

(14) Quaresmius corrige : *ἀπέβαλλε*. Abel : *ἀπέβαλε*. Ciampini et Boeckh : *ἀπεβάλλετο*. P : *ἀποβάλλετω*. Nous restituons avec Abel *ἀπέβαλε*, cette restitution nécessitant le plus petit nombre de lettres.

9 — *Le concile de Laodicée (entre 341 et 380 environ).*

[[*Λαοδικέα* (1).

[*Ἡ*] (2) *ἁγία Σύνοδος ἡ ἐν Λαοδικείᾳ τῆς Φρυγίας τῶν* (3) *κε' ἐπισκόπων γέγω*[*ν*]*εν* (4) *διὰ Μοντάνον κὲ* (5) [*Μάνην*] *καὶ* (6) *λοιπὰς ἑρέσεις* (7). *Τού*(*τους*) (8) *ὡς αἱρετικοὺς καὶ ἐχθροὺς τῆς ἀληθείας* (9) *ἡ ἁγία Σύνοδος ἀνεθεμάτισεν*]].

(1) Abel : *Λαοδικεία*. P remplace le titre par le numéro d'ordre *ς'*.

(2) Abel : *ἡ*. P : *ἡ*.

(3) P ajoute *ἐν*.

(4) Quaresmius corrige : *γέγονεν*.

(5) Vogüé et Abel : *τε*. P : *καὶ Μάνην*. Conformément au texte de P nous proposons de restituer à Bethléem *Μάνην* (cf. ci-dessous, p. 431 s.). — (6) Boeckh ajoute : *τάς*.

(7) P : *αἱρέσεις*. — (8) La terminaison *ους* est omise, le mot coupé par deux traits.

(9) P omet *καὶ ἐχθροὺς τῆς ἀληθείας*.

10 — *Le concile de Gangres de 340.*

[[*Γάνγραις* (1).

[*Ἡ*] (2) *ἁγία Σύνοδος ἡ ἐν Γάνγραις* (3) *τῇ μητροπόλει* (4) *τῶ*(*ν*)

ιε' ἐπισκόπων γέγονεν κατὰ Εὐσταθίου (5) *τοῦ* (6) *ἐραιτηκοῦ* (7) *φάσκοντος* (8) *μὴ δύνασθαι* (9) *τοὺς ἐν γάμῳ ἢ* (10) *κρεοφαγοῦντας* (11) *σωθῆναι* (12). *Τοῦτον* (13) *ὡς* (14) *κακῶς φρονήσαντα ἡ* (15) *ἁγία Σύνοδος ἀνεθεμάτισεν* (16).]]

(1) Vogüé : *Γάγγραι*. P et V omettent *Γάγγραις*.
(2) Abel : *ἡ*. P et V : *ἡ*. — (3) V : *Γανάγρᾳ*.
(4) V : *μετροπόλῃ*. — (5) P : *Εὐστατίω*. V : *Εὐσταθήου*.
(6) P : *τῷ*.
(7) P : *εὐτηκῶ* pour *αἱρετικῷ*. V : *εὐστηκοῦ* pour *αἱρετικοῦ*.
(8) P et V : *φήσαντος*. — (9) V : *δύνησθε*. — (10) P et V : *μὴ*.
(11) V : *κρεαφαγώτου(ς)* ; le *σ* forme en même temps le début du mot suivant *σοθῆναι*.
(12) P et V : *σοθῆναι*. — (13) P : *τοὺς*. — (14) P omet *ὡς*.
(15) P et V : *ἡ*. — (16) V : *ἀναθεμάτισεν*.

11. — *Le concile de Sardique de 342.*

Σαρδική (1).

Ἡ ἁγία Σύνοδος ἡ ἐν Σαρδικῇ τῶν ρμ' ἐπισκόπων γέγονεν διὰ τοὺς ἁγίους Ἀθανάσιον τὸν (2) *Ἀλεξανδρί(ας)* (3), *Μελέτι(ον)* (4) *τὸν* (5) *Ἀντιοχείας* (6), *Παῦλον* (7) *Κωνσταντινουπόλεος* (8) *ἀποκαταστῆναι* (9) *ἐν τοῖς ἰδίοις αὐτ(ῶν)*(10) *θρόνοις · ἦσαν γὰρ* [[*οὗτοι ὑπὸ τῶν*]] *Ἀριαν(ῶν)* (11) *ἐ*[[*ξεωθέντες*]] (12).

(1) P omet *Σαρδική*. — (2) P : *τῆς*.
(3) La terminaison *-ας* est omise, le mot est coupé par deux traits. P ajoute *καί*.
(4) La terminaison *-ον* est omise, le mot est coupé par deux traits.
(5) P : *τῆς*. — (6) P : *Ἀντιοχίας καί*.
(7) La terminaison *-ον* est omise, le mot est coupé par deux traits. P ajoute *τῆς*.
(8) P ne correspond que jusqu'à ... *πόλεως* (abbréviation) à l'inscription. Le reste du texte est entièrement corrompu dans le manuscrit : *ἐφῶ ταῦτα θρόνων ἰδίοις εἶσαν ... Ἀριανοί*. — Les textes grecs dans le corps même du manuscrit semblent d'ailleurs d'une forme moins correcte que ceux qui se trouvent en tête de la collection.
(9) Harvey (aquarelle) : ; photographie (Inv. n° 15341) : la lecture *AI* de la terminaison n'est cependant pas tout à fait assurée, les lettres étant assez effacées. Quaresmius (copie) : *αποκατα... ςιν* ; (restitution): (*απο*) *κατάστα* (*σιν*). Boeckh : *ἀποκατασταθῆναι*. Vogüé : *ἀποκαταστῖναι*. Abel : *ἀποκαταστῆναι*.
(10) La terminaison *-ῶν* est omise, le mot est coupé par deux traits.
(11) La terminaison *-ῶν* est omise, le mot est coupé par deux traits.

(12) Lire : *ἐξεωσθέντες*. La version arabe donne le sens exact de ce passage de l'inscription : ... *pour qu'ils les rétablissent dans leurs sièges, parce que les Ariens les avaient chassés. Et ils les ont rétablis dans leurs sièges et ils ont chassé les Ariens.*

12 — *Le concile d'Antioche de 272.*

Ἡ Ἀντιοχία (1).

Ἡ ἁγία (2) *Σύνοδος ἡ* (3) *ἐν Ἀντιοχείᾳ* (4) *τῆς Συρίας* (5) *τῶν* (6) *λγ'* (7) *ἐπισκόπων πρὸ τῆς* (8) *ἐν Νι(καί)ᾳ* (9) *οἰκουμενηκῆς* (10) *Συνόδου* (11) *γέγονεν κατὰ Παύλου τοῦ Σαμοσατέως* (12) *ψηλὸν* (13) *ἄν(θρωπ)ον τὸν Χ(ριστὸ)ν δογματίσαντος* (14). *Τοῦτον ἡ* (15) *ἁγία Σύνοδος* (16) *ὡς κακῶς* (17) *φρ[[ωνή]]σαντα* (18) *ἀπεβ[[άλλετο]]* (19).

(1) P et V omettent *ἡ Ἀντιοχία*. P met à la place le numéro d'ordre *ε'*.
(2) Quaresmius omet *ἡ*. — (3) V : *ἰ*.
(4) Vogüé : *Ἀντιοχίᾳ*. V : *Ἀντοιοχῆα*. — (5) Quaresmius (copie) : *Συρας*. V : *(Σ)ηρίας*. — (6) V : *τῆς*. P ajoute *ἐν*.
(7) P et V : *ιγ'*. — (8) Quaresmius (copie) : *τς*.
(9) Quaresmius (copie) : *Νικα*.
(10) Quaresmius (copie) : *οἰκουμενκῆς*.
(11) P et V omettent *πρὸ τῆς ... Συνόδου* ; par contre, la version arabe donne : *et cette assemblée a eu lieu avant la première réunion qui s'était tenue à Nicée* (« Première » a été sans doute intercalée par le traducteur arabe).
(12) V : *Σαμουσάτου*.
(13) Quaresmius corrige : *φιλόν*. V : *φυλόν*. P : *ψηλόν*.
(14) V : *δογματισάντως*. — (15) V omet *τοῦτον ἡ*.
(16) Quaresmius (copie) : *σύνοδς*. — (17) V : *κακος*.
(18) V : *φρονήσαντα*. — (19) V : *ἀπεβάλετω*.

13 — *Le concile d'Ancyre de 31 .*

[[*Ἡ ἁγία Σύνοδος* (1) *ἡ ἐν Ἀγκύρᾳ τῆς Γαλατίας τῶν ιβ' ἐπισκόπων πρὸ τῆς ἐν Νισαίᾳ* (2) *οἰκουμενικῆς Συνόδου* (3) *γέγονεν χ(ά)ριν* (4) *τῶν ἐν τῷ διογμῷ κατ' ἐκῆνω* (5) *(και)ροῦ κλη(ρ)ηκῶν* (6) *ιερη* (7) *τοῦ εἰ ὄφελον δεχθῆναι (καὶ) πῶς* (8). *Ὥρισεν ἡ* (9) *Σύνοδος πεπαῦσθαι δὲ* (10) *αὐτοὺς* (11) *πάσυς* (12) *τῆς ἱερατηκῖς* (13) *λιτουργίας* (14).]]

(1) Ciampini et Boeckh : *σίνοδος*. — (2) Lire : *Νικαίᾳ*.
(3) P omet *πρὸ τῆς ... Συνόδου* ; mais le passage se trouve dans

la version arabe : *leur réunion a eu lieu avant le concile parfait de Nicée.*

(4) Boeckh : *περί*. Vogüé : *χάριν*. Abel omet *χάριν*. P : *χάριν*.

(5) Vogüé : *κατεκηνηθέντων* pour *κατακινηθέντων*. Abel : *κατ' ἐκείνου*. Boeckh : *κατ[αιεπτ]ω[κότων]*. P : *κατ' ἐκεῖνο*. M. Grégoire, sans connaître P, nous a proposé la seule lecture possible : *κατ' ἐκεῖνο*.

(6) P : *κληρικῶν*, en ajoutant : *παραπεσόντων καὶ λαϊκῶν*.

(7) Boeckh : *περή*. Vogüé : *ἱερέωντε*. Abel : *ἱερευσάντων*. P : *περί*. M. H. Grégoire, sans connaître P, nous a proposé, ici encore, la seule lecture possible : *περί*.

(8) Quaresmius traduit la suite : *et ita definitivit synodus*, en faisant de *πῶς* le complément de *ὥρισε*. A sa suite, Boeckh et Vogüé : *οὕτως*, Abel : *πρώτως* ; ce dernier omet *καί*. — Les difficultés apparentes de ce passage proviennent de la traduction erronée de Quaresmius. En mettant le point après *πῶς*, nous croyons avoir écarté toute difficulté et nous traduisons : *s'il faut les recevoir et comment.*

(9) P ajoute *ἁγία*. — (10) P omet *δέ*. — (11) P : *τούς*.

(12) P : *πάσης*. — (13) Ciampini : *ἰηρατικῖς*. Abel : *ἱερατικῖς*. P : *ἱερατικῆς*. — (14) P : *λειτουργίας*. — Au sujet de ce texte, il reste une question à résoudre : *δέ* après *πεπαῦσθαι* offre quelques difficultés pour la construction ; il ne correspond pas à un *μέν* précédent, mais sa présense s'explique ainsi : le passage *πεπαῦσθαι δὲ αὐτοὺς πάσης τῆς ἱερατικῆς λειτουργίας* est emprunté tel quel au IIe canon d'Ancyre (cf. Rallès-Potlès, Syntagma etc., t. III, p. 22), ou *δέ* correspond en effet à *μέν* : *διακόνους ὁμοίως θέσαντας, μετὰ δὲ ταῦτα ἀναπαλαίσαντας, τὴν μὲν ἄλλην τίμην ἔχειν, πεπαῦσθαι δὲ*.... M. G. Millet a bien voulu nous signaler l'importance de ce passage : B et P laissent tomber le membre de la phrase qui commence par *μέν* ; mais B seulement conserve *δέ*, tandis que P le supprime. B est donc plus près du texte original.

Tirons les conclusions de cette comparaison des textes : P nous a permis de lire : dans le texte d'Éphèse *ἐνανθρωπῆσαι τὴν* pour *ἐνανθρωπησε τιν* ; dans celui de Carthage, avec Boeckh, *νοσήσαντος* ; de restituer dans le texte de Laodicée *Μάνην* entre *κέ* et *καί* et dans celui d'Ancyre *παραπεσόντων* après *κληρικῶν*, et de lire *περί* au lieu de *ιερη*.

Enfin, la dépendance réciproque des inscriptions et des manuscrits se présente de la façon que voici : P et V suivent sans doute la même version, leurs divergences sont insignifiantes. Les inscriptions (B), par contre, semblent dans la plupart des cas plus complètes et, par conséquent, plus proches de la rédaction primitive : B seul en effet et la version arabe mentionnent les empereurs qui ont présidé aux conciles ; B seul et la version arabe comportent dans les textes d'Ancyre et

d'Antioche le passage *πρὸ τῆς ἐν Νικαίᾳ οὐκουμενικῆς συνόδου*, passage qui se réclame — au moins en ce qui concerne Ancyre — d'une tradition ancienne (1) ; B seul contient dans le texte de Constantinople *βλασφημήσαντος* et dans celui de Laodicée *καὶ ἐχθροὺς τῆς ἀληθείας* ; B seul conserve dans le texte d'Éphèse *σαρκωθέντα* et dans celui d'Ancyre *δέ* et B seul enfin, donne le nom de Novat correctement. — Sur quelques points cependant, P est plus explicite : il ajoute à la fin du texte de Nicée I *δυσσεβεῖ*, il intercale dans celui de Constantinople III le nombre des évêques et P seul rend intelligible le texte d'Ancyre en ajoutant *παραπεσόντων*.

Donc, B suit la meilleure version, mais P n'a pu être copié sur B, tel qu'il se présente dans les copies de Quaresmius, c'est-à-dire après la réfection des conciles œcuméniques et de celui d'Ancyre. Des passages essentiels de P manquent en effet dans B, précisément dans les parties des mosaïques qui ont été refaites. — La question est plus complexe en ce qui concerne les textes des cinq premiers conciles provinciaux, qui nous paraissent appartenir à Bethléem aux mosaïques originales. C'est seulement dans le texte de Laodicée que B et P diffèrent notablement : P seul mentionne Manès. Ce nom a-t-il été ajouté par un scribe ou appartient-il à la rédaction primitive ? Les deux possibilités sont à envisager : d'une part, la présence du nom de Manès ne se justifie ni par les canons que ce concile a promulgués (2) ni par les textes qui le concernent. Mais d'autre part, Manès a été considéré en Syrie précisément au début du VIIIe siècle comme un des principaux hérésiarques. Saint Jean Damascène a écrit un traité contre lui (3) à l'oc-

(1) Le titre d'Ancyre comporte dans la plupart des collections canoniques le passage suivant : *κανόνες τῶν ..., οἵτινες προγενέστεροι μὲν εἰσὶν τῶν ἐν Νικαίᾳ ἐκτεθέντων κανόνων, δευτερεύουσι δὲ διὰ τὴν τῆς οἰκουμενικῆς συνόδου κατάστασιν.* (Nous empruntons ce passage à la collection de Photius, publiée par N. V. BENEŠEVIČ dans *Drevne-slavjanskaja kormčaja XIV titulov bez tolkovanij*, Saint-Pétersbourg, 1907, p. 229 ; mais il se retrouve dans des collections beaucoup plus anciennes, cf. ci-dessous p. 438, note 3.

(2) Cf. HEFELE - LECLERCQ. *Histoire des conciles d'après les documents*, Paris, à partir de 1907, t. I, 2, pp. 995-1027.

(3) MIGNE, *P.G.*, t. XCV, col. 1505-1584.

casion de certains mouvements des Pauliciens qu'on appelait aussi Manichéens (1). Une profession de foi grecque, œuvre sans doute syrienne de la fin du VIIe ou du VIIIe siècle, placée dans le Parisinus 236 à la suite de nos textes, termine la liste des hérétiques par les noms de Manès et de Pierre le Foulon, leur donnant une place d'honneur pour ainsi dire (2). Enfin la forme de l'inscription même nous a fait restituer le nom de Manès entre *κέ* et *καί*; le mosaïste l'aurait laissé tomber. Ce nom appartiendrait donc à la première rédaction. Aussi, le texte de Laodicée dans P et, par là même, la série entière des textes dans nos deux manuscrits seraient indépendants des inscriptions (3). — Un dernier fait nous semble plaider en faveur de cette indépendance réciproque des deux versions : l'ordre que les conciles suivent dans l'église n'est pas celui des manuscrits. — Selon toute évidence B et P présentent des versions différentes, prises sur un seul modèle.

(1) *Ibid.*, note préliminaire de LE QUIEN, col. 1505 s.

(2) Parisinus 236, feuillet 15^r-13^v. Par la mention de Manès et de Pierre le Foulon et par le nombre des évêques indiqués pour les Ve et VIe conciles oecuméniques (164 et 289 évêques), cette profession de foi se rapproche des écrits de Jean Damascène. (En ce qui concerne Pierre le Foulon, cf. *P. G.*, t. XCV, col. 21-62 : *De hymno trisagio* et *P.G.*, t. XCIV, col. 1432. Sur le nombre des évêques, cf. ci-dessous, pp. 447 ss.). L'énumération des conciles oecuméniques dans cette profession de foi s'arrête au VIe, celui de Constantinople de 680.

(3) Si le nom de Manès a été omis par le copiste de Quaresmius, ce qui paraît peu probable, l'argument perd évidemment sa valeur.

Chapitre III.

Étude des textes.

Ayant précisé la forme des textes nous essaierons de déterminer la signification du cycle, de le placer dans le cadre de la théologie grecque. Puis, nous en rechercherons les origines et les sources. Le résumé du VIIe concile œcuménique, ajouté tardivement à la série, occupera une place à part, l'analyse de ce texte terminera notre étude.

§ 1. *La signification théologique du cycle.*

Les textes qui, dans l'esprit de notre cycle, mettent côte à côte les conciles œcuméniques et les conciles provinciaux semblent rares dans la théologie grecque. Nous n'avons relevé que deux passages qui expriment une idée toute analogue. L'un se trouve dans une préface aux collections canoniques, composée d'après N. V. Beneševič (1) vers la fin du VIe siècle ; l'auteur énumère les conciles œcuméniques et provinciaux, en définit le rôle dans la lutte contre les hérétiques, puis les caractérise ainsi : « Le concile de Nicée nous a transmis un symbol ou un enseignement, celui de Constantinople semblablement a élargi le symbole saint..... Les autres furent des conciles partiels où les évêques de la terre entière ne furent pas invités. Ils n'ont pas promulgué de dogme, mais ils étaient appelés soit à confirmer les dogmes, définis par les conciles antérieurs, soit à condamner les impies qui osent s'y opposer..... » (2). L'autre texte, moins

(1) N. V. Beneševič, *Kanoničeskij sbornik XIV titulov so vtoroj četverti VII věka do* 883 *g.*, Saint-Pétersbourg, 1905, pp. 73 ss.

(2) N. V. Beneševič, *l.c.*, p. 78 : *ἡ μὲν γὰρ ἐν Νικαίᾳ τὸ ἅγιον σύμβολον ἤτοι μάθημα παραδέδωκεν · ἡ ἐν Κωσταντινουπόλει ὁμοίως τὸ αὐτὸ τὸ ἅγιον σύμβολον ἐπλάτυνε ... αἱ δὲ λοιπαὶ σύνοδοι μερικαὶ*

explicite que la préface, comporte pourtant une idée semblable. Germain, patriarche de Constantinople, parle à la fin de son écrit sur les hérésies et les conciles (écrit vers 726) du rôle des conciles œcuméniques dans la lutte contre les hérétiques et il relève l'importance des conciles provinciaux (1). Il rappelle qu'il faut en respecter les canons, mais c'est à propos de l'hérésie qu'il défend leur autorité. Les deux séries sont pour lui comme l'essence de la foi orthodoxe. — C'est donc bien la même œuvre qui est glorifiée dans ces deux textes et dans notre cycle : la confirmation du dogme et la condamnation des hérésies par les deux séries de conciles.

a) Les formules.

Cependant, notre synodicon donne une forme plus précise à cette idée que les textes mentionnés : ici seulement, les deux séries se correspondent parfaitement (2), ici seulement ils forment un ensemble cohérent.

En voici les schémas :

Conciles oecuméniques.

Textes 1-4 :

a — *Ἡ ἁγία Σύνοδος ἡ ἐν .... τῶν ... ἁγίων πατέρων κατὰ ... συνηθροίσθη ἐπὶ ...*

b — *Ὥρισεν δὲ ἡ ἁγία Σύνοδος καὶ ὡμολόγησε ...*

c — *... καὶ ἀνεθεμάτισε ...*

Textes 5-6 :

a — *Ἡ ἁγία ... Σύνοδος τῶν ... ἐπισκόπων* (3) *ἡ γενομένη κατὰ ... συνηθροίσθη ἐπὶ ... .*

γεγόνασιν, οὐ τῶν κατὰ πᾶσαν τὴν οἰκουμένην ἐπισκόπων μετακληθέντων· οὐ δογματικόν τι ἐκθέμεναι, ἀλλ' ἢ πρὸς βεβαίωσιν τῶν δογματικῶς ταῖς προλαβούσαις ἁγίαις συνόδοις ὁρισθέντων, ἢ πρὸς καθαίρεσιν τῶν ἀσεβῶς αὐτοῖς ἐναντιωθῆναι τολμησάντων ...

(1) MIGNE, *P.G.*, t. LXXXXVIII, col. 84.

(2) Le texte de Nicée II, étant une adjonction postérieure, doit être éliminé.

(3) Le passage *τῶν.. ἐπισκόπων* appartient au texte nº 5 (Constantinople de 553). Le texte 6 comporte dans P : *τῶν ἁγίων πατέρων* ; dans B, ce passage manque.

b — *Ἐβεβαίωσε δὲ ἡ ἁγία Σύνοδος καὶ ἐκύρωσε τὰ πρὸ αὐτῆς καὶ ὡμολόγησε ...*

c *καὶ ἀνεθεμάτισε ...*

Conciles provinciaux.

Textes 8-13 :

a — *Ἡ ἁγία Σύνοδος ἡ ἐν ... τῶν ... ἐπισκόπων συνηθροίσθη (γέγονε) ἐπὶ (κατὰ, διὰ) ...*

c — *Τοῦτον (τούτους) ἡ ἁγία Σύνοδος ὡς ... ἀπέβαλε (ἀνεθεμάτισε).*

On voit que les textes des six premiers conciles œcuméniques sont tous établis sur le même schéma. Il est vrai que les formules du Ve et VIe conciles œcuméniques diffèrent du modèle-type 1-4, mais ce n'est que sur des points de détail : les noms des conciles sont supprimés (remplacés dans B par des numéros d'ordre, qui, dans P, font partie de tous les textes) ; après *σύνοδος*, on intercale *γενομένη* ; P aussi bien que B remplacent dans 5 *τῶν ἁγίων πατέρων* par *ἐπισκόπων* ; enfin, les décrets de 5 et 6, au lieu de commencer par *ὥρισε καὶ ὡμολόγησε* commencent par *ἐβεβαίωσε καὶ ἐκύρωσε*.. Ce ne sont certes pas des fautes d'inattention : les noms des conciles ont été supprimés pour éviter une répétition malencontreuse du nom de Constantinople ; du reste, on n'avait pas l'habitude de parler du IIe et du IIIe conciles de Constantinople. Les débuts des décrets marquent une nuance : la théologie grecque a toujours considéré les quatre premiers conciles œcuméniques comme les pierres angulaires de la foi ; pour elle, ce sont ceux-ci qui ont formulé les dogmes fondamentaux. Les Ve et VIe conciles œcuméniques ne font que confirmer les décisions antérieures.

Les textes des conciles provinciaux reproduisent ce même modèle sans, évidemment, faire mention d'un décret.

Quant au VIIe concile œcuménique, l'inscription et le texte du manuscrit diffèrent l'un de l'autre autant que des autres textes.

b) Les textes des six premiers conciles oecuméniques.

L'étude rapide du contenu des textes montrera que le synodicon est plus particulièrement une profession de foi de

l'Église grecque. Ce sont les textes des six premiers conciles œcuméniques qui en forment la partie essentielle. On sait que la profession de foi de l'Église grecque comporte depuis une époque assez ancienne la mention des conciles œcuméniques (1). Parmi nos textes, ce sont surtout les décrets de Nicée I, de Constantinople I et d'Éphèse qui s'inspirent de ce modèle classique : ils sont empruntés au Symbole de Constantinople, le Credo par excellence de l'Église orthodoxe (2). En voici les passages tirés de ce symbole :

TEXTES DU SYNODICON.	SYMBOLE DE CONSTANTINOPLE :
Nicée 325.	
... τὸν μονογενῆ Υἱὸν καὶ Λόγον τοῦ Θεοῦ δι' οὗ τὰ πάντα ἐγένετο, συναΐδιον καὶ ὁμοούσιον τῷ Πατρὶ, γεννηθέντα οὐ ποιηθέντα ...	*... τὸν Υἱὸν τοῦ Θεοῦ τὸν μονογενῆ... γεννηθέντα οὐ ποιηθέντα, ὁμοούσιον τῷ Πατρὶ, δι' οὗ τὰ πάντα ἐγένετο ...*

(1) Un des exemples les plus anciens de l'énumération des conciles oecuméniques en guise de profession de foi se trouve dans une lettre synodale, adressée en 518 au patriarche Jean de Constantinople : *Τρίτον κεφάλαιον τῇ αἰτήσει περιείχετο, ὥστε τὴν ἁγίαν καὶ μεγάλην σύνοδον τῶν τιη' πατέρων τῶν συμμαχθέντων κατὰ τὴν Νικαέων τῶν καὶ τὸ ἅγιον συμβολον τῆς πίστεως καὶ ὁρισάντων καὶ ἐκφωνησάντων ... καὶ τὴν ἐν Κωνσταντινουπόλει ἐπὶ Νεκταρίου τοῦ τῆς ὁσίας μνήμης συνελθοῦσαν καὶ κυριώσασαν τὸ προειρημένον ἅγιον σύμβολον ..., καὶ τὴν ἐν Ἐφέσῳ οἱμοίως βεβαιώσασαν* ... etc. etc. (cf. P. LABBÉ, *Sacrosancta concilia*, t. V, Parisiis, 1671, col. 177 et HEFELE-LECLERCQ, *Histoire des conciles d'après les documents*, Paris, à partir de 1907, tome II, pp. 1145 ss.). — Dans la suite, cette forme de la profession de foi devient courante. En voici quelques exemples, s'échelonnant du VIIe au IXe siècle : lettre du patriarche Sophrone de Jérusalem, écrite à l'occasion de la controverse monothélite (MANSI, *Collectio conciliorum*, t. XI, col. 461-518, en particulier col. 493-501) ; professions de foi de saint Jean Damascène, attribuées aux environs de 706 et de 726 (*P.G.*, t. XCV, col. 424 et t. XCIV, col. 1432) ; le type classique byzantin se présente dans les professions de foi des patriarches Nicéphore (de 806) et Photius de Constantinople (de 845). (*P.G.*, t. C, col. 181-196 et t. CII, col. 629-696).

(2) On trouvera le texte du Symbole de Constantinople dans toutes les collections synodales.

Constantinople 381.

...τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον τὸ ἐκ τοῦ Πατρὸς ἐκπορευόμενον, Κύριον καὶ Ζωοποιόν, ὁμοούσιον τῷ Πατρὶ καὶ τῷ Υἱῷ, συνπροσκυνούμενον τε καὶ συνδοξαζόμενον ...	...τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον, τὸ Κύριον καὶ Ζωοποιόν, τὸ ἐκ τοῦ Πατρὸς ἐκπορευόμενον, τὸ σὺν Πατρὶ καὶ Υἱῷ συνπροσκυνούμενον καὶ σύνδοξαζόμενον ...

Ephèse 431.

... τὸν Υἱὸν τοῦ Θεοῦ τὸν μονογενῆ, καθελθόντα ἐκ τῶν οὐρανῶν, σαρκωθέντα ἐκ Πνεύματος ἁγίου καὶ Μαρίας τῆς Παρθένου καὶ ἐνανθρωπήσαι, τὴν καθ'ὑπόστασιν ἕνωσιν, καὶ τὴν τεκοῦσαν αὐτὸν Θεοτόκον ...	... καθέλθοντα ἐκ τῶν οὐρανῶν, καὶ σαρκωθέντα ἐκ Πνεύματος ἁγίου καὶ Μαρίας τῆς Παρθένου καὶ ἐνανθρωπήσαντα ...

Ce n'est que légèrement que ces formules du Symbole Constantinopolitain ont été altérées dans 1 et 3. Dans les trois cas elles ont été complétées selon les habitudes de la théologie grecque ; les adjonctions : *Λόγος* et *συναΐδιος* dans 1, *ὁμοούσιον τῷ πατρί* dans 2 et *τὴν καθ' ὑπόστασιν* jusqu'à *θεοτόκον* dans 3 se retrouvent p. e. dans les textes correspondants des professions de foi des patriarches Nicéphore et Photius (citées plus haut, p. 436, note 1). — En ce qui concerne les textes de Chalcédoine et de Constantinople de 680, ils résument des passages essentiels des décrets officiels (1), ils correspondent du reste aux formules traditionnelles (2).

Seul le résumé du Ve concile œcuménique prend une place à part. En général, les théologiens grecs se contentent d'y inscrire la condamnation des hérétiques sans faire allusion à une décision dogmatique (3). Notre texte, au contraire, contient un décret : la proclamation de la Vierge

(1) Cf. MANSI, VII, col. 116 s. et XI, 633 ss.

(2) Cf. NICÉPHORE (*l.c.*), Photius (*l.c.*), Patriarche Germain (*l.c.*), et ailleurs.

(3) P. e. Nicéphore, Photius (*l. c.*). Seul le patriarche Germain (*l. c.*, col. 84) rappelle une sorte de décret, lequel, cependant, n'a rien de commun avec le nôtre.

comme Théotokos, décret qui, fait curieux, répète le texte précédent d'Éphèse. La présence de ce décret, tiré du VIe anathématisme du concile de 553, trahit l'intention bien arrêtée des auteurs de former une série homogène, même à l'encontre de la tradition.

D'autres passages des textes 5 et 6 accusent cette même tendance : ils ne rappellent — s'écartant ainsi encore une fois de la tradition — que deux noms d'hérétiques ou de groupes d'hérétiques : Constantinople II, Origène et les partisans de Nestorius (1), Constantinople III, Sergius et Cyrus (2).

Nous concluons : la série des six premiers conciles œcuméniques présente une profession de foi dans l'esprit de la tradition grecque. Quelques traits particuliers s'expliquent du fait qu'on a voulu composer un ensemble de textes cohérent, tous calqués sur un seul schéma.

c) Les conciles provinciaux.

La série des conciles provinciaux ne peut se réclamer d'un modèle aussi illustre. Les conciles provinciaux ne figurent, en général, que dans les collections du droit canon de l'Église chrétienne (3). Seule la préface du VIe siècle, ci-

(1) Voici la liste traditionnelle des hérétiques condamnés par ce concile : Évagre, Didyme, Origène, puis les Nestoriens : Théodore de Mopsueste et Théodoret, enfin mention de la lettre qu'Ibas avait écrite au Perse Maris.

(2) Cf. ci-dessous, p. 449.

(3) Pour les origines et la formation de la série, cf. surtout l'étude de E. SCHWARTZ, *Die Kanonessammlungen der alten Reichskirche* dans *Zeitschrift der Savignystiftung für Rechtsgeschichte*, Kanonische Abteilung, tome XXIV, 1936, pp. 1-144 ; cet article résume les recherches de ces dernières années. — En ce qui concerne les collections latines, le livre de F. MAASSEN, *Geschichte der Quellen und der Literatur des kanonischen Rechtes im Abendland*, tome I, Graz, 1870, fait encore loi. Publications des textes latins : P. et H. BALLERINI, *De antiquis tum editis tum ineditis collectionibus et collectoribus canonum*, dans Opp. Leonis M., tome III, Venetiis, 1757, et surtout C.H. TURNER, *Ecclesiae occidentalis monumenta juris antiquissima*, Oxford, 1899 à 1933. — *Pour* l'étude des collections grecques, les livres de N. V. Beneševič forment la base : *Kanoničeskij sbornik* etc... ; édition de la collection de Photius en grec et en tra-

tée plus haut, reconnaît à la série ce caractère à demi-dogmatique que lui donnent nos textes. Certes, des résumés historiques précèdent, dans les recueils, les canons des conciles provinciaux ; ils font même allusion aux hérétiques. Mais ce n'est point le cas pour tous les conciles et cette mention ne joue qu'un rôle secondaire dans l'ensemble des règles disciplinaires énoncées dans ces recueils. — Nos textes, au contraire, sauf un seul, celui d'Ancyre, n'ont trait qu'aux hérésies.

1 — Le contenu des textes.

Pour donner plus de force à cette idée, les auteurs de notre cycle s'écartent sur certains points des données d'une tradition séculaire ; ils transforment arbitrairement quelques résumés et ils ne suivent pas, au moins à Bethléem, l'ordre habituel.

Ils insèrent dans le texte de Laodicée la condamnation de Montan (et celle de Manès), bien que cette condamnation n'ait jamais été prononcée par le concile (1). Entre les deux conciles d'Antioche, celui des collections qui — en 335 ou plutôt 341 (2) — a promulgué les canons, et celui de 269 qui a condamné Paul de Samosate, ils choisissent le second(3). Enfin, Néocésarée, qui fait partie de toutes les collections depuis l'époque la plus ancienne, est remplacé par un concile de Carthage de 255, qui— selon le texte—a condamné Novat(4). La raison d'être de ces modifications est évidente :

duction vieux-slave : *Drevne-slavjanskaja kormčaja XIV titulov bez tolkovanij*, Saint-Pétersbourg, 1907 ; sur la collection de Jean Scholastique : *Sinagoga v 50 titulov i drugie juridičeskie sborniki Ioanna Sholastika*, Saint-Pétersbourg, 1914 et *Joannis Scholastici Synagoga L Titulorum ceteraque eiusdem opera juridica*, tome I, München, 1937 (Abh. der baier. Akademie der Wissensch., N. F., Heft 14)

(1) Il est vrai que deux d'entre les canons qu'on attribue à ce concile (nº 8 et nº 35) traitent des Montanistes (cf. Hefele-Leclercq., l. c., I, 2, p. 1000 s) ; mais une condamnation de Montan lui-même n'y est pas prononcée.

(2) C'est E.Schwartz qui (*Zur Geschichte des Athanasius* dans *Nachrichten der kgl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, phil.-hist. Klasse, 1908, p. 359, note 2) plaide en faveur de l'année 335.

(3) La préface du vie siècle, citée plus haut, connaît les deux conciles d'Antioche.

(4) Les canons de ce concile ont été introduits (d'après N. V.

on a voulu inscrire des hérésies importantes dans des textes qui, habituellement, ne font allusion qu'à des décisions disciplinaires.

Les professions de foi de l'Église grecque font encore comprendre, tant la présence que les modifications de ces textes : elles donnent fréquemment après l'énumération des conciles œcuméniques une liste d'hérétiques (1). Dans notre cycle, à la suite des conciles œcuméniques, la série des conciles provinciaux semble tenir lieu de cette liste.

2 — L'ordre.

Quant à l'ordre où se classent ces conciles, il faut distinguer, nous l'avons dit, entre les manuscrits et les mosaïques. Pour les manuscrits, on suit la tradition ; pour les mosaïques, au contraire, on a inventé un ordre particulier afin de mettre mieux en évidence la pensée qu'exprime le cycle :

Manuscrits :	*Inscriptions* :
1 — Ancyre	2 — Carthage
2 — Carthage (Néocésarée)	6 — Laodicée
3 — Gangres	3 — Gangres
4 — Sardique	4 — Sardique
5 — Antioche	5 — Antioche
6 — Laodicée	1 — Ancyre

Beneševič, *Kanoničeskij sbornik*, p. 231 et note) dans les collections grecques entre 668 et 680. Mais la condamnation de Novat n'y est pas mentionnée : elle ne se trouve que dans notre texte et dans le *libellus synodicus*, ouvrage d'origine probablement byzantine composée (selon Hefele-Leclercq, l. c., I, 1, p. 128, note 3) vers la fin du IXe siècle. Le *libellus* a été publié, d'après l'édition de Pappus (Strasbourg 1601), dans J. Hardouin, *Conciliorum collectio regia maxima*, Parisiis 1714-1715, tome V, col. 1491-1550. – Sur les actes des différents conciles de Carthage du IIIe siècle et sur les dates cf. Hefele-Leclercq, *l. c.*, I, 2, appendice, pp. 1107 ss.

(1) Les professions de foi de Sophrone, de Jean Damascène, de Nicéphore, de Photius, citées plus haut (p. 436, note 1), mentionnent les hérétiques à la suite des conciles œcuméniques sans, cependant, énumérer nommément tous ceux qui ont été condamnés par les conciles provinciaux. Dans un récit syriaque sur le Ier concile de Nicée, attribué au Ve siècle, (éd. O. Braun, *De nicaena synodo*, dans *Kirchengeschichtliche Studien*, Bd. 10, Heft 3, Münster i. W., 1898) cette liste est plus complète : les Manichéens y occupent la 3e place, Paul de Samosate la 5e, Montan la 15e place.

La série des conciles provinciaux se présente à l'origine — dans la seconde moitié du IVe siècle — ainsi : Ancyre, Néocésarée, Gangres, Antioche et Laodicée. Puis, à la fin du IVe siècle, on ajoute en Occident Sardique ; en Orient on l'intercale avant ou après Gangres, vers la fin du Ve ou au début du VIe siècle (1). C'est cette série grecque ancienne (2) qui fait loi dans la théologie orientale, c'est elle que reproduisent nos manuscrits. A Byzance, par contre, cette série subit une modification dès le 1er quart du VIIe siècle : sous l'influence des collections occidentales, Sardique est rejetté à la fin, suivi du concile de Carthage de 119 (3).

Au contraire, la série de Bethléem se présente sous un tout autre aspect : à l'encontre des traditions les plus anciennes, Ancyre est relégué à la fin de la série, Laodicée occupe la deuxième place. Ces déplacements, incompréhensibles de prime abord, s'expliquent encore par le caractère particulier de la série ; ils font ressortir l'idée directrice du cycle, la lutte contre les hérétiques. — C'est en effet l'ordre chronologique des hérésies que suivent nos incriptions ; tous les historiens de l'Église comptent Novat et Montan parmi les

(1) E. SCHWARTZ, *Die Kanonessammlungen...*, pp. 62 ss.

(2) Jean Scholastique, dans sa *Synagogue*, composée vers 550, à Antioche, donne à Sardique la troisième place, il l'intercale entre Néocésarée et Gangres (cf. N. V. BENEŠEVIČ, *Joannis Scholastici...*, p. 6). Mais la préface de la fin du VIe siècle et une collection latine du VIIe siècle, l'*Hispana*, donnent à Sardique la même place qu'il occupe dans le synodicon : elles l'insèrent entre Gangres et Antioche.

(3) Cf. N. V. BENEŠEVIČ, *Kanoničeskij Sbornik*, p. 229 s. : première rédaction du Nomocanon, terminée avant 629.—Dans le corps mêmede nos manuscrits, Sardique se trouve à la même place que dans les collections byzantines, c'est-à-dire, à la fin de la série, sans que, toutefois, Carthage de 419 soit ajouté. Cette place de Sardique s'explique probablement par le fait d'une traduction des textes des canons sur un modèle syriaque. En effet, parmi les manuscrits syriaques qui contiennent la collection canonique, le Parisinus syr. 62 (daté du IXe siècle) ajoute Sardique à la fin de la série (cf. l'édition de huit collections syriaques par F. SCHULTHESS, *Die syrischen Kanones der Synoden von Nicäa bis Chalcedon* dans *Abhandlungen der kgl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, phil.-hist. Klasse, N. F., 10— II, 1908, pp. 1-176.

premiers hérétiques (1) ; aussi, l'inscription de Carthage, qui rappelle Novat, ouvre-t-elle la série pour être suivie de celle de Laodicée qui évoque Montan. —C'est encore paraît-il, dans le même esprit que l'inscription d'Ancyre a été mise à la dernière place : le texte d'Ancyre est le seul de la série qui n'ait pas trait aux hérésies. Il a donc trouvé une place à part qui le détache du reste de la série et qui permet de débuter par le texte de Carthage. Seul Antioche, malgré la modification du texte, a conservé son ancien emplacement. Pour une raison très simple, croyons-nous, pour ne pas rompre tout à fait avec la tradition.

Il n'y a pas de doute ; ce synodicon est une profession de foi. Mais à Bethléem, on ne s'est pas contenté d'en inscrire les textes ; on en a transformé l'ordonnance pour présenter les hérésies dans une suite à peu près chronologique. Le fait est important pour plusieurs raisons : il précise l'idée exprimée par le cycle ; il prouve ensuite que le programme de Bethléem fut arrêté à un moment qui n'est pas trop éloigné de l'époque où le synodicon a été créé ; sans doute les auteurs de ce programme n'auraient-ils pas agi avec cette liberté envers une série fixée depuis longtemps.

Par ces considérations nous abordons une nouvelle question que pose cette recherche : les origines et la date de composition du cycle.

§ II. *Les origines des textes.*

L'étude de l'ordre suivi dans la série des conciles provinciaux nous a fait entrevoir les collections qu'il faut considérer comme les modèles de notre cycle : des recueils archaïques,

(1) P. e. Léonce de Byzance, dans *De sectis* (*P. G.*, LXXXVI, col. 1213), au chapitre sur les hérésies depuis la naissance du Christ : *ἐγένετο τοίνυν πρῶτον ἡ τῶν Μοντάνων* (sc. *αἵρησις*). — Germain de Constantinople (*l.c.*, col. 44) compte l'hérésie de Montan parmi les plus anciennes, et — fait important — il la considère comme étant postérieure à celle de Novat : *Ναύατος πρὸ Ἀρείων καὶ ἑτέρων αἱρέσεων γενόμενος* (ibid., col. 49).

antérieurs aux recueils byzantins qui, d'après N. V. Beneševič (1) ne remontent pas plus haut que le début du VIIe siècle. Ce point de vue est pleinement confirmé par l'étude des textes mêmes. Certaines particularités ne s'en accordent qu'avec les versions latines et syriaques des recueils canoniques, versions qui reproduisent des modèles-types du Ve ou même du IVe siècle (2). Le fait est important : il en résulte que notre cycle n'appartient pas à la tradition byzantine : les textes, comme le décor, proviennent sans doute d'une tradition orientale.

a) *Les rapports avec les collections archaïques.*

1 — *Les formules.*

Les formules d'introduction des conciles œcuméniques sont tirées d'un modèle-type assez répandu : les titres ou les introductions aux récits historiques qui, dans les collections synodales, précèdent les canons auxquels ils se réfèrent (3). Mais nos textes s'apparentent plus particulièrement aux titres d'une collection latine, dite *Hispana* (4), que nous avons déjà eu l'occasion de rappeler (cf. ci-dessus, p. 441). Cette collection, mise au point au cours du VIIe

(1) Cf. surtout *Kanoničeskij sbornik* etc....

(2) Cf. pour les collections latines les ouvrages cités plus haut, surtout ceux de F. MAASSEN et des BALLERINI, pour les collections syriaques l'étude de F. SCHULTHESS (cf. ci-dessus, p. 441), et les articles de E. SCHWARTZ dans *Abh. der Kgl. Gesellschaft der Wissensch. z. Göttingen*, 1904, 1905, 1907, 1908.

(3) Cf. les résumés publiés par N. V. BENEŠEVIČ dans *Kanoničeskij sbornik...*, p. 79 d'après des manuscrits des XIe et XIIe siècles, puis un synodicon, publié par J. HARDOUIN dans *Conciliorum collectio* tome V, p. 1489 (ce synodicon a été attribué par N. V. Beneševič, *l. c.*, p. 79, au patriarche Germain de Constantinople) et les résumés dans les collections de Balsamon et de Zonaras, MIGNE, P. G., tomes CXXXVII et CXXXVIII.

(4) Publiée par F. A. Gonzales en 1827 ; cf. MIGNE, *P. L.*, tome LXXIV, col. 25-626.

siècle, remonte à des sources grecques très anciennes et ce sont sans doute ces sources qui ont inspiré les auteurs de notre cycle (1). Plusieurs des titres de ce recueil sont identiques aux débuts de nos textes. En voici par exemple l'introduction du titre d'Éphèse (*l. c.*, col. 151 s.) : *Concilium Ephesinum* (Cod. Albeldensis : *Synodus Ephesina prima*) *ducentorum episcoporum habitum adversus Nestorium, Constantinopolitanum episcopum, qui purum hominem ex sancta Virgine natum etc....* Le récit commence ainsi : *Convenit autem haec synodus Theodosio tertio....* Au contraire, les résumés byzantins mentionnent d'abord le nom de l'empereur : *Ἡ τρίτη ἁγία καὶ οἰκουμενικὴ σύνοδος γέγονε ἐπὶ βασιλέως Θεοδοσίου τοῦ μικροῦ, ἀθροισθέντων ἐν Ἐφέσῳ διακοσίων πατέρων κατὰ Νεστορίου* ... etc. (Balsamon, l. c., col. 348).

Les formules des conciles provinciaux trahissent les mêmes influences ; pour ces conciles, une mention du nombre des évêques ne figure pas dans les titres des textes byzantins ; elle se trouve, bien au contraire, dans les versions latines et syriaques, en particulier dans l'Hispana : dans cette collection, tous les titres des conciles provinciaux rappellent, comme nos textes, le nombre des évêques présents.

2 — *Le nombre d'évêques.*

Une partie des chiffres mêmes dans notre cycle se rattachent à cette tradition ancienne. Le résumé de Gangres p. e. mentionne 15 évêques (2) tout comme les recueils latins et syriaques, tandisque les textes byzantins n'en énumèrent que 13 ou 14 (3). — Notre texte de Sardique connaît 140 évêques, la tradition byzantine au contraire en mentionne environ

(1) Sur le caractère et les sources de cette collection, F. Maassen, *l. c.*, p. 667 ss.

(2) Dans le corps même de P, feuillets 111^{v} et 112^{r}, et dans V, feuillet 54, le texte grec de Gangres est suivi d'une liste de 15 noms, écrits en caractère grecs, mais sous une forme extrêmement corrompue. Elle paraît être traduite sur des listes syriaques, cf. H. Schultheß, *l. c.* p. 51.

(3) Cf. la collection de Photius dans N. V. Beneševič, *Drevneslavjanskaja*, p. 242 et Zonaras, *l. c.*, col. 1237.

340 (1). Or, les recherches modernes semblent justifier notre chiffre en le rapprochant d'une tradition orientale : E. Schwartz (2) et H. C. Turner (3) sont d'accord pour considérer la liste, en partie raturée, d'une collection latine, dite de Théodose le Diacre, comprenant plus de 100 noms, comme la plus authentique (4). Cette collection aurait été traduite vers l'an 400 sur un original grec de provenance alexandrine, original qui paraît avoir été répandu en Syrie : un manuscrit syriaque de la Bibliothèque Nationale de Paris, syr. 62, contient d'après E. Schwartz (5) la traduction syriaque du même texte grec de Sardique qui se trouve, en version latine, dans la collection de Théodose le Diacre. Il semble donc bien que notre chiffre repose sur une tradition orientale qui était connue en Syrie.

En ce qui concerne le nombre des évêques dans le texte d'Antioche, le problème est un peu différent : l'inscription mentionne 33 pères, les manuscrits en connaissent 13, chiffre qui a fait loi dans la tradition orientale (6). (Les collections byzantines ne donnent pas de chiffre). Cependant, des arguments sérieux plaident en faveur de l'authenticité du chiffre de l'inscription : les anciennes collections latines (7) font précéder les canons d'Antioche d'une liste

(1) Ce chiffre provient d'un passage dans la deuxième apologie d'Athanase contre les Ariens (*P. G.*, XXV, col. 337-341) d'où il a passé dans les textes de Balsamon et de Zonaras (*l.c.*, col. 1421 ss.).

(2) E. Schwartz, *Der griechische Text des Kanones von Sardica* dans *Zeitschrift für neutestamentliche Wissenschaft*, XXX, 1931, p. 3.

(3) H. C. Turner dans *Journal of theological studies*, XXIV, 1922, p. 4, note 1 et *Monumenta*, etc...., I, fasc. 2, pars III (Oxford, 1930), p. XII.

(4) Cod. Veronensis n° LX daté du VIe siècle, Bibliothèque Municipale de Vérone. Cf. sur ce manuscrit en particulier E. Schwartz, *Zur Geschichte des Athanasius* dans *Abh. der kgl. G. W. G.*, 1904, p. 358ss.

(5) *Abhandlungen l. c.*, p. 377 ss., et *Zeitschrift für neutestamentliche Wissenschaft, l. c.*

(6) Cf. p. e. les annales du Patriarche Eutychius, Migne, *P. G.*, tome CXI, col. 996 et un synaxaire copte-arabe à la date du 19 Babeh (*Patrologia Orientalis*, I, p. 348).

(7) Cf. C. H. Turner, *Monumenta*, II, 2, p. 231 et p. 313.

de 32 évêques. Le chiffre treize (ιγ') pourrait bien être le résultat d'une corruption du chiffre trente-trois (λγ') (1).

Nous concluons : Nos textes ne reproduisent jamais des chiffres appartenant à la seule tradition byzantine. Dans les cas où ils s'en écartent, ils s'inspirent soit (Gangres, Sardique, Antioche) des collections archaïques, soit encore de traditions inconnues (Laodicée Carthage) (2).

3 — *Carthage a remplacé Néocésarée.*

Mais l'influence des collections anciennes ne s'arrête pas à l'établissement des nombres d'évêques. Le remplacement de Néocésarée par Carthage en semble une autre preuve bien évidente : à l'encontre des collections byzantines, les versions latines et syriaques réunissent Ancyre et Néocésarée sous un seul titre, en corrompant le nom de Néo-

(1) Il est vrai que la lettre synodale comporte 16 noms (*Eusèbe, H. E.*, VII, 30), mais on y trouve cette remarque : *καὶ λοιποὶ πάντες σὺν ἡμῖν παροικοῦντες.*

(2) Seul le nombre d'évêques dans le résumé d'Ancyre est conforme à la tradition ancienne et à celle de Byzance même. Les nombres d'évêques dans les textes de Laodicée et de Carthage, par contre, s'écartent de toutes les traditions. Pour le concile de Laodicée, les index de deux manuscrits de l'*Hispana* ajoutent un chiffre, 22, qui est apparemment arbitraire. Cf. F. MAASSEN, *l. c.*, pp. 968 et 970. — En ce qui concerne Carthage, le chiffre de notre résumé s'oppose étrangement à la tradition. Toutes les collections grecques, y compris le *libellus*, appellent Carthage le concile des 84 évêques. (Dans les collections latines, 87 évêques. Sur la divergence des deux traditions et sur la réception de ces textes en Orient cf. H. VON SODEN, *Sententiae 87 episcoporum* dans *Nachrichten der kgl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, 1909, pp. 246-307, en particulier p. 296 s.). Une corruption du chiffre et dans l'inscription et dans les manuscrits étant peu probable, il faudrait voir ici une particularité de notre texte. L'auteur s'y serait-il inspiré de la lettre n° 70 (éd. HARTEL, *Sancti Thasci Caecili Cypriani opera omnia* VINDOBONAE, 1868-1874, dans *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, tome 3, p. 766 ss.) de Saint Cyprien qui, dans les collections se trouve placée devant les sentences des 84 évêques ? L'original latin de cette lettre porte en tête 49 noms : 31 expéditeurs et 18 destinataires. Notons enfin que le titre d'un concile de Carthage qui se trouve dans l'*Hispana* (*l.c.*, col. 179 s.) mentionne 50 évêques ; mais le texte qui suit se rapporte à un concile de Carthage de 348.

césarée (1). La version isidorienne p. e., donne ce titre : *Incipit concilium eorum qui in Ancyra et Caesarea expositi sunt* ; suivent alors dans la plupart des collections les noms des pères d'Ancyre et de Néocésarée. — Les auteurs de notre cycle se sont sans doute cru autorisés par cette rédaction du titre à éliminer Néocésarée et à lui substituer Carthage.

Il n'y a pas de doute : des collections archaïques, en cours en Orient jusqu'à nos jours, ont servi de modèle aux auteurs de notre cycle ; celui-ci ressort de la tradition orientale. Certaines particularités des résumés 5 et 6 et de celui de Sardique permettront de préciser davantage. Elles montreront que c'est la Syrie même qui doit être considérée comme pays d'origine du cycle.

b) *Les origines syriennes.*

1 — *Les textes du Ve et du VIe concile oecuménique.*

Selon nos textes, les évêques réunis au Ve concile œcuménique sont au nombre de 164, ceux du VIe concile œcuménique au nombre de 289 (2). Au contraire, dans la tradition byzantine officielle, Constantinople de 553 est formé de 165 pères et Constantinople de 680 de 170 pères (3). Ces chiffres sont fixés à Byzance dès le premier quart du VIIIe siècle : le patriarche Germain de Constantinople déjà les rappelle dans son histoire des hérésies et des conciles (4). Seul l'historien Théophane fait exception : il appelle le VIe con-

(1) Cf. E. SCHWARTZ, *Die Kanonessammlungen* ...., p. 16.

(2) Ce chiffre manque à Bethléem, mais il se trouve dans tous les manuscrits. Il ne peut être question pour l'inscription que d'un oubli du copiste de Quaresmius ou plutôt d'une négligence du mosaïste.

(3) Cf. p. e. les professions de foi des patriarches Nicéphore et Photius (*l.c.*), les textes de Balsamon et Zonaras (*P.G.*, CXXXVII, col. 497 et 500). — La tradition se retrouve dans les inscriptions des images (cf. *Manuel d'iconographie chrétienne de Denys de Fourna*, éd. Papadopoulos-Kerameus, Athènes, 1909, p. 172 s., §§ 38 et 39).

(4) *L. c.*, col. 72 s.

cile œcuménique la réunion des 289 pères (1). Par contre, la tradition orientale ne connaît que les chiffres de nos textes (2). Jean Damascène semble être le premier à les mentionner ; il les insère dans deux professions de foi (3), datées des environs de 706 et de 726. Depuis cette époque, les deux chiffres font loi dans la théologie chrétienne d'Orient.

Quelques textes permettent de comprendre cette divergence des traditions. — En ce qui concerne le Ve concile œcuménique, le chiffre des évêques semble moins fixé dans la tradition des régions périphériques que dans celle de Byzance même. Pour ce concile, Mansuetus p.e., évêque de Milan, mentionne dans une lettre, écrite en 680 à l'empereur Constantin, 160 pères (4). Une tradition locale sans doute est à la base de la version orientale. — Pour le concile de 680, les textes sont plus explicites : les actes du concile portent 174 signatures (5) ; mais le pape Agathon avait transmis à cette assemblée une lettre d'une réunion d'évêques tenue à Rome en 680, signée par 125 assistants (6). Ce sont ces signatures qui ont donné lieu à la formation des deux versions divergentes. — Eutychius, le patriarche melkite d'Alexandrie, dans ses annales (terminées vers 938), expose le point de vue de l'Église orientale (7). D'après lui, les évêques réunis à ce concile

(1) Éd. Niebuhr, I, p. 551.

(2) Cf. p. e. les manuscrits de notre groupe et les annales du patriarche melkite Eutychius d'Alexandrie, *l. c.*, col. 1114.

(3) Jean Damascène : 1° *expositio fidei*, Migne, *P. G.*, t. XCV, col. 417-438 ; le passage en question col. 435. Cette profession de foi n'est conservée qu'en arabe ; M. Jugie dans l'art. *Jean Damascène* du *Dictionnaire de Théologie catholique*, tome VIII, col. 694 s. la considère cependant comme authentique. 2° *λιβέλλος περὶ ὀρθου φρονήματος*, *P. G.*, t. XCIV, col. 1421-1432, le passage en question col. 1432.

(4) MANSI, XII, col. 186.

(5) Sur ce chiffre, HEFELE-LECLERCQ, *l. c.*, III, 1, p. 485. Les signatures se trouvent dans Mansi, XI, col. 297-316. Voici enfin le titre de ce concile dans l'*Hispana* (*l. c.*, col. 137 s.), titre qui donne un renseignement assez précis au sujet de ces signatures : *Concilium Constantinopolitanum centum sexaginta trium episcoporum extra vicarios undecim qui ad vicem suorum praesulum subscripserunt*..

(6) Sur ce concile, HEFELE-LECLERCQ, *l. c.*, III, 1, p. 486 et MANSI, XI, col. 186 s.

(7) *L. c.*, col. 1114 ; le texte original arabe publié dans *Corpus Script. Orintal., Script. Arab.*, Series III, tome VII.

appartenaient à deux groupes différents : 168 pères venus d'Orient étaient convoqués sur l'ordre de l'empereur, 124 pères d'Occident étaient envoyés par le pape Agathon ; parmi ceux-ci, Eutychius compte trois diacres qui auraient été renvoyés par l'empereur. Les 121 évêques restés à Constantinople auraient constitué avec les 168 évêques orientaux le concile des 289 pères. Germain de Constantinople, au contraire, présente le point de vue de l'Église byzantine (1) : il ne compte que 170 pères réunis par l'empereur. Ainsi donc, les chiffres des textes 5 et 6 appartiennent à une tradition orientale qui semble remonter à Jean Damascène.

Par une autre particularité le texte du VIe concile œcuménique se rattache plus directement encore aux écrits de cet auteur : le choix des hérétiques et l'ordre dans lequel ils sont mentionnés. Dans les textes d'inspiration byzantine, la liste des hérétiques, condamnés par ce concile, semble fixée de la façon suivante : en tête Théodore de Pharan et Honorius, pape de Rome, puis Cyrus, patriarche d'Alexandrie, les patriarches Sergius, Pyrrhus, Paul et Pierre de Constantinople, Macaire, patriarche d'Antioche, son élève Étienne et enfin Polychronius, le vieillard à l'esprit puéril (2). Saint Jean Damascène (3) et notre texte, par contre, mettent en tête de la liste Sergius et Cyrus. Un passage de l'histoire des hérésies de Jean Damascène (4) nous montre que ce n'est point un hasard qui lui a fait choisir cet ordre : à l'occasion de l'hérésie monothélite, il ne parle que de Cyrus d'Alexandrie et de Sergius de Constantinople :

(1) *L. c.*, col. 73.

(2) Nous choisissons, au hasard, quelques textes, s'échelonnant du IXe au XIIe siècle, qui contiennent cette liste : la profession de foi de Nicéphore (*l. c.*, col. 193), le *libellus synodicus*, HARDOUIN, *l. c.*, V, col. 1540, un manuscrit — *Patmos* n° 174 — du XIIe siècle (cf. N. V. BENEŠEVIČ, *l. c.*, p. 79), BALSAMON et ZONARAS, *l. c.*, col. 500.

(3) Cf. les deux professions de foi citées plus haut ; en voici les listes : 1° Sergius, Cyrus, Pierre, Paul et Macaire (*P. G.*, XCV, col. 435) et 2° Sergius, Cyrus, Paul, Pierre et Macaire (*P. G.*, CXIV, col. 1432). Eutychius dans ses annales (*l. c.*, col. 1114) donne un ordre apparemment arbitraire qui diffère des textes byzantins aussi bien que des nôtres

(4) *P. G.*, XCIV, col. 761.

les deux patrairches sont pour lui les représentants par excellence de l'hérésie monothélite. L'analogie entre ces textes et notre résumé est évidente. Les auteurs du synodicon s'appuient soit sur les écrits mêmes de Jean Damascène soit sur une tradition commune aux chrétiens de Syrie.

Ainsi donc les résumés 5 et 6 permettent de préciser les origines des textes : appartenant à une tradition qui semble propre aux seuls chrétiens d'Orient, ils se rattachent plus particulièrement aux écrits de Jean Damascène, ils nous conduisent en Syrie.

2 — *L'insertion du nom de Mélèce d'Antioche.*

Un dernier fait confirme pleinement ce résultat de nos recherches : la mention d'un rétablissement de Mélèce d'Antioche dans le texte de Sardique. L'insertion de ce nom est parfaitement arbitraire, elle s'oppose à la tradition aussi bien qu'aux faits historiques. Mélèce d'Antioche n'a aucun rapport avec ce concile ; il n'est devenu évêque d'Antioche que 18 ans plus tard. Il est vrai que sa vie et ses luttes l'assimilent à Saint Athanase et à Paul de Constantinople ; comme ces deux évêques il a été chassé de son siège épiscopal à plusieurs reprises par les Ariens (1). Cette similitude de destin semble même avair fait commettre aux historiens grecs une erreur de date analogue à celle de notre texte : Germain de Constantinople dans son histoire des hérésies (écrite vers 726) nous dit que Mélèce, Athanase et Eusthate de Sébaste ont été chassés au même moment, en 340 environ, par les Ariens (2). Or, à cette époque, Eu-

(1) Sur l'histoire de Mélèce d'Antioche, F. CAVALLERA, *Le schisme d'Antioche,* Paris 1905.

(2) *P.G.*, XCVIII, col.53 s.: *καὶ τότε πολὺς ὁ πόλεμος τῶν ἐπισκόπων τῶν ὀρθοδόξων ἐγεγόνει, καὶ τῶν ἰδίων αὐτῶν θρόνων ἐκδιωγμός · τῶν δὲ Ἀρειάνων ἡ ἐπικράτησις πανταχοῦ διεφαίνετο. Μελετίου τοῦ Μεγάλου καὶ Εὐσταθίου καὶ ἑτέρων τινῶν καὶ αὐτοῦ Ἀθανασίου πάλιν τῆς ἐπισκόπης ἐκδιωχθέντων, ἐπειδὴ ἦν ὁ ἅγιος Ἀθανάσιος κεκρατηκῶς τοῦ ἰδίου θρόνου, Κώνστα ἔν Ῥώμῃ βασιλεύοντος, καὶ ἐκ τῶν Γαλλιῶν πρὸς τὴν ἰδίαν πόλιν αὐτὸν ἀποστείλαντος ...*

sthate était mort et Mélèce n'était pas encore évêque d'Antioche.

L'insertion de ce nom offre une indication précieuse sur les préoccupations d'ordre ecclésiastique dont s'inspiraient les auteurs du cycle. Mélèce d'Antioche fut pour les Orientaux, à plus forte raison pour les chrétiens de Syrie, le défenseur par excellence de la foi orthodoxe (1). Sans doute son nom fut-il inscrit dans le synodicon pour faire ressortir l'importance de l'Église d'Antioche. Nous tirerons de là un argument définitif en faveur de l'origine syrienne du cycle.

On voit que les résultats de l'analyse des textes concordent et se complètent : les formules d'introduction, l'ordre où se classent les conciles provinciaux, les nombres d'évêques dans cette série, Carthage remplaçant Néocésarée, font entrevoir les collections archaïques. Les nombres d'évêques mentionnés dans les résumés du Ve et du VIe concile œcuménique et surtout la présence du nom de Mélèce nous mènent en Syrie même. En ce qui concerne la date de composition, nous possédons un *terminus a quo* par la présence des textes du VIe concile œcuménique (680) et de celui de Carthage (introduit dans les collections grecques entre 668 et 680) (2). — C'est par l'étude du résumé de Nicée II que nous pensons conclure cette recherche. Elle nous permettra de serrer de plus près la date de composition du cycle, elle nous offrira un *terminus ante quem* (3).

(1) F. CAVALLERA, *l.c.*, p. 227.

(2) Une traduction syriaque, datée de 687, a été publiée d'après le ms. Paris. syr. 62 par P. DE LAGARDE, *Reliquiae juris ecclesiastici antiquissimae syriacae*, Lipsiae, 1856, pp. 62-88.

(3) A la fin de cette analyse des inscriptions grecques nous voudrions signaler une question archéologique qui se pose au sujet de l'inscription d'Ancyre. La gravure de Ciampini (Cf. *Byzantion*, XI, 1936, p. 118 et fig. 20), le fragment qui reste dans l'église (Cf. l'aquarelle de M. Harvey dans *The Church of the Nativity* etc..., pl. XI et la photographie que le *British Service of Antiquities* en a fait prendre récemment) et la reproduction du texte par Quaresmius (QUARES-

§ III. *Le texte de Nicée II.*

Le résumé de Nicée II occupe une place à part. A Bethléem, c'est un texte latin qui est adapté à la série ; il en suit le schéma : 1° introduction, 2° décret, 3° anathématisme. Le décret, qui proclame la vénération des images à l'instar de la croix, est calqué sur les résumés grecs en cours depuis longtemps (1). Une influence de l'Occident se manifeste cependant, sauf par la forme latine, par la mention des empereurs byzantins dans l'anathématisme, mention qui ne se trouve dans aucun résumé grec. Ce texte, qui n'a en plus aucun rapport avec le texte grec dans P, a sans doute été composé par les Latins.

Le texte grec dans P est entièrement différent : l'introduction mentionne d'abord l'empereur et l'impératrice, puis le nom du concile et les pères. L'anathématisme suit sans transition et le texte se termine par le décret. Le décret de l'inscription latine correspond aux décisions du concile ; la formule *νομίζοντες ὅτι οἱ Χριστιανοὶ κρατοῦν τὰς ἁγίας εἰκόνας ὡς θεοὺς οὐχί*, par contre, ne répond à aucun passage du décret de 787 ; elle semble tirée de l'anathématisme qui, dans les actes du concile, se trouve placé à la fin de ce décret : *τοῖς λέγουσιν ὅτι ὡς θεοῖς οἱ χριστιανοὶ ταῖς εἰκόσι προσῆλθον, ἀνάθεμα* (2). C'est à cet anathématisme qu'on a donné ici tant bien que mal la forme d'un décret (3). Du reste, style et langue de ce texte sont

MIUS, *l. c.*, p. 646), ne s'accordent pas sur tous les points. D'après Ciampini, deux arcs encadrent l'inscription. Sur la mosaïque un rideau ferme le portique, occupant ainsi la place de l'inscription. Quaresmius enfin inscrit le texte d'Ancyre, comme les autres textes des conciles provinciaux, autour d'un seul autel, donc sous une seule arcade. Il y a là des contradictions que seul un nouvel examen de la mosaïque pourrait peut-être éluder.

(1) Cf. p. e. ZONARAS, *P.G.*, t. CXXXVII, col. 876 : *ἤτις τὰς εἰκονικὰς ἐκτυπώσεις προσκυνεῖσθαι καὶ κατασπάζεσθαι σχετικῶς ἐψηφίσατο, ὁμοίως τῷ τύπῳ τοῦ τιμίου σταυροῦ*. Une formule analogue se trouve dans la profession de foi du patriarche Nicéphore, *P.G.*, t. C, col. 193. — Toutes ces formules sont tirées du décret.

(2) MANSI, XIII, col. 397.

(3) Le traducteur arabe n'a d'ailleurs pas compris le texte grec.

peu corrects : *οὐχί* par sa position à la fin de la phrase trahit un auteur peu apte à manier la langue grecque, *ἤ τις* quiconque et *κρατοῦν* pour *κρατοῦσιν* sont des formes de langue vulgaire qu'on cherche en vain dans les autres résumés. *Εὔδομος* pour *ἑβδόμη* est une forme fautive due à l'ignorance de l'auteur plutôt qu'à la négligence d'un scribe. Autant de traits qui caractérisent ce texte comme une création postérieure conçue sans doute par un chrétien de langue arabe qui voulut compléter la série.

Ainsi donc, l'étude de ce texte confirme les résultats des recherches archéologiques : Nicée n'a pu faire partie de la série primitive ni dans l'église ni dans les manuscrits (1).

Le fait est important : il montre que le synodicon a été composé avant la réception de Nicée II par l'Église orthodoxe d'Orient. La date de réception de ce concile nous aidera alors à préciser celle de la composition du cycle. — Le

Laissant de côté *οὐχί* il dit : « *ils ont proclamé que les chrétiens vénèrent les saintes images comme des dieux* ».

(1) Le contenu des collections mêmes vient renforcer nos arguments. Quatre seulement parmi les neuf manuscrits melkites, réunis par W. RIEDEL, contiennent les canons de Nicée II (*l.c.*, pp. 138-140) : Ms. Oxford, cat. Nicoll n° 36, écrit entre 1378 et 1408 ; Paris. fond ar. n°s 236 et 237, datés des XVe et XVIe siècles ; Vatican, cat. MAI, n° 154, XIIIe siècle. Quatre autres manuscrits, Paris. n°s 234 et 235, XIIIe siècle, Vatic. ar. 155 et 409, XIVe et XVe siècles, s'arrêtent à la mention du VIe concile oecuménique (le Paris. ar. 242, le dernier de ce groupe, est un manuscrit jacobite contenant une préface qui rappelle les 5 premiers conciles œcuméniques). Or, il ne peut être question pour ce deuxième groupe d'une suppression postérieure : les scribes des manuscrits Paris. 234 et 235 rappellent, pour combler la lacune, le VIIe concile oecuménique dans l'index qui précède la collection (feuillet 15^{v} et feuillet 22^{r}). Aussi les canons de Nicée II semblent-ils avoir manqué dans la collection primitive, ils sont ajoutés tardivement dans les quatre premiers manuscrits. — D'autres arguments tirés de ces recueils s'ajoutent pour confirmer cette hypothèse : toutes les pièces (les ms. Paris. 234, 235 et 236 ont été revus par nous-mêmes) qui se rapportent aux hérésies, s'arrêtent à la mention des monothélites, condamnés par le VIe concile œcuménique : une profession de foi (Paris. 236 en grec, feuillet 15-13, en arabe, feuillet 270^{v}-272^{r}, Par. 234 et 135, feuillets 181v-183^{r} et feuillets 139^{r}-141^{r}) et des listes d'hérétiques (dans le Par. 236 sur le feuillet 10^{r} : dernier nom Cyrus et sur feuillet 270^{r} : dernier nom Macaire ; la seconde liste se trouve dans le Par. 234, sur le feuillet 180^{v} et dans le Par. 235 sur le feuillet 138^{v}).

IIe concile de Nicée n'a été reçu par l'Église orthodoxe d'Orient (patriarcats d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem) qu'à une époque relativement tardive : en 867 encore, le patriarche Photius est obligé d'écrire une lettre aux patriarches orientaux pour les exhorter à reconnaître le VIIe concile œcuménique (1). Nous apprenons par cette lettre qu'une question de forme avait déterminé l'attitude de ces trois patriarches : ils ne se jugèrent pas représentés de façon suffisante à ce concile, où deux moines, Jean et Thomas, avaient parlé en leurs noms. Même 60 ans plus tard, Eutychius, patriarche orthodoxe d'Alexandrie, dans ses annales, terminées vers 938, passe le VIIe concile œcuménique encore intentionnellement sous silence (2).

Notre cycle étant une création des orthodoxes d'Orient, les annales d'Eutychius nous offrent un *terminus post quem*, l'année 938, pour l'introduction de Nicée II dans leurs collections. Mais nous croyons pouvoir serrer cette date davantage. L'emprise byzantine sur l'Église orthodoxe de Syrie (Église melkite) ne commence à se faire sentir que depuis 968, année de la prise d'Antioche par les Grecs. A partir de cette date, jusqu'en 1098, année de l'invasion des Francs, tous les patriarches d'Antioche sont des Grecs, plus particulièrement des Byzantins (3). C'est donc entre 968 et 1098 que nous voudrions placer la réception de Nicée dans les collections melkites. Un autre fait encore est en faveur de cette date : la version arabe de notre texte ajoute à la fin les noms des présidents du concile : Tharase de Constantinople, les deux Pierre, représentants du pape Adrien, et enfin le moine Jean, fondé de pouvoir du patriarche Chris-

(1) *P.G.*, CII, col. 740 s. Cf. sur la réception du VIIe concile œcuménique hors de Byzance Fr. Dvornik, *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, Prague, 1933, p. 306 ss. Je dois l'indication du passage dans l'ouvrage de M. Dvornik à l'obligeance de M. H. Grégoire.

(2) *P.G.*, t. CXI, col. 1137 ss.

(3) C. P. Karalevskij, dans le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, art. *Antioche*, t. III, col. 603 s., insiste sur l'influence grandissante que l'Église byzantine a exercé à cette époque sur l'Église melkite. Nous suivons d'ailleurs pour tout ce qui concerne l'histoire des Melkites l'étude fondamentale de cet auteur.

tophore d'Alexandrie. Or Photius, lui aussi, mentionne ce Jean qui, d'après lui, représenta avec Thomas, un autre moine, les évêques d'Orient : Apollinaire d'Alexandrie, Théodoret d'Antioche et Élie de Jérusalem (1). Les noms des deux moines reviennent encore dans le *lybellus synodicus*, donc à la fin du IXe siècle (2). Mais à partir du XIe siècle ils disparaissent des textes grecs ; ce sont les noms des patriarches eux-mêmes qui prennent leur place (le nom d'Apollinaire s'étant transformé en Politianos) (3). Le texte de nos manuscrits est sans doute emprunté à un modèle-type byzantin qui est antérieur à cette transformation.

Ainsi, il paraît certain que le synodicon primitif, dans les manuscrits aussi bien que dans l'église, ne comportait que six conciles œcuméniques faisant face aux six conciles provinciaux. Nicée II ne faisait pas partie du cycle original, il y a été introduit entre 968 et 1098. Nous avons donc acquis les dates limites approximatives de la composition du synodicon : 680, année de la réunion du VIe concile œcuménique, et 968, prise d'Antioche par les Byzantins.

(1) *P.G.*, t. CII, col. 649 (lettre au prince Michel des Bulgares). Dans la version arabe du Par. 236 le nom de Thomas est tombé et Apollinaire est remplacé, sans doute par erreur, par Christophore d'Alexandrie.

(2) *l. c.* col. 1540.

(3) Cf. les résumés de Nicée II dans les deux manuscrits du Patmos, l'un du XIe, l'autre du XIIe siècle (nº 205 et nº 174) publiés par N. V. Beneševič, dans *Kanoničeskij sbornik*, p. 79 ; en outre le récit sur ce concile dans le *Synaxaire constantinopolitain*, éd. Delehaye, p. 132.

CONCLUSION

En énonçant ces dates, nous arrivons à la fin de notre étude. Elle nous a fourni quelques données précises : les auteurs du cycle ont puisé dans la tradition grecque orientale des Ve et VIe siècles, les sources byzantines, datant du VIIIe siècle, restent à l'écart. Le choix des hérétiques dans le texte du VIe concile œcuménique, la présence du nom de Mélèce, permettent d'attribuer la composition des textes à des théologiens de Syrie. Enfin, l'adjonction postérieure du résumé de Nicée offre un *terminus ante quem*, l'année 968.

Pour serrer de plus près la date de composition, les textes mêmes ne fournissent aucun autre élément. Mais la situation culturelle et religieuse du pays nous permet de préciser : la création de pareil cycle en langue grecque semble peu probable à partir du IXe siècle. En effet, un des derniers écrivains chrétiens de langue grecque en Syrie, Aboū Qorra, mourut en 820 (1). C'est donc à l'époque précédente, entre 680, date du VIe concile œcuménique, et la fin du VIIIe siècle qu'il faut placer la composition du cycle. — Nous pensons plus particulièrement à la fin du VIIe ou au début du VIIIe siècle et voici nos raisons : le synodicon est une profession de foi créée selon toute évidence pour mettre en valeur les six conciles œcuméniques ; les conciles provinciaux ne semblent ajoutés que pour renforcer l'autorité de la série principale (2) ; cette profession de foi a dû être formulée à un moment où l'Église orthodoxe de Syrie se trouvait aux prises

(1) G. Graf, *Die christlich-arabische Literatur*, Freiburg-i.-Br. 1905, et du même auteur, *Die arabischen Schriften des Theodor Abû Qurra*, dans *Forschungen zur christlichen Literatur und Dogmengeschichte*, Paderborn, 1910.

(2) Le patriarche Germain, *l.c.*, col. 84, insiste d'ailleurs (passage que nous avons cité p. 434, n. 1), sur le caractère presque sacré du chiffre des six conciles œcuméniques.

avec des adversaires qui ne reconnaissaient pas la série des six conciles œcuméniques. C'est précisément le cas à la fin du VIIe et au début du VIIIe siècle. A cette époque les controverses entre les Orthodoxes de Syrie et les Maronites, une secte de monothélites (1), semblent avoir été particulièrement violentes (2). La discussion portait sur la reconnaissance du Ve et du VIe concile oecuménique et sur l'adjonction du σταυρωθείς au Trisagion. Il paraît donc parfaitement légitime d'attribuer la composition de notre cycle, expression suprême de la foi orthodoxe, à cette époque.

En énoncant cette date nous rejoignons du reste les résultats de notre étude archéologique : le synodicon a été créé en Syrie au moment même de l'exécution des mosaïques. Faut-il en conclure qu'il a été composé spécialement pour le décor de l'église? Nous ne le croyons pas. La forme bilingue des textes dans notre manuscrit fait penser à une autre destination, à la lecture pendant le service religieux. — Mais quelle qu'en fût la destination première, la manière d'encadrer les textes dans le Par. 236 et à Bethléem nous laisse deviner ce qu'a pu être le modèle-type commun : un de ces manuscrits syriaques caractérisés par les arcades qui contiennent les textes. — Ainsi donc, les mosaïques de Bethléem peuvent se réclamer des traditions les plus authentiques du pays : par la forme aussi bien que par le contenu théologique c'est une œuvre syrienne de la fin du VIIe ou du début du VIIIe siècle que rien ne rattache ni à l'art ni à la théologie de l'époque des croisades.

Signalons cependant certaines œuvres de l'art byzantin et de l'art occidental qui semblent dues au même courant d'opinions

(1) Pour l'histoire des Maronites, falsifiée par les représentants mêmes de cette secte après leur conversion au catholicisme romain en 1182, cf. surtout C. P. KARALEVSKI dans *Dictionnaire d'histoire et de Géographie ecclésiastiques*, art. *Antioche*, col. 591. Aux sources indiquées dans cet article, il faudrait ajouter un passage dans les hérésies du patriarche Germain (*l.c.*, col. 81) qui définit de façon très précise l'hérésie des Maronites.

(2) Cf. aussi *Chronique de Michel le Syrien*, éd. Chabot, t. II, pp. 492-496.

théologiques que nos mosaïques. Les représentations de la série des conciles œcuméniques à Byzance et à Rome (1) appartiennent à la même époque, aux mêmes années. Ces cycles à Byzance et à Rome sont pareillement des manifestations en l'honneur du dogme (2).— Ce serait donc grâce à une impulsion de la théologie grecque que la représentation des conciles aurait pris un essor passager vers l'an 700. L'écrit du patriarche Germain sur les hérésies et les conciles (composé vers 726) nous en fait saisir la raison : l'auteur termine son ouvrage par une sorte d'exaltation des conciles ; il les considère comme l'arme suprême dans la lutte contre les hérétiques, il les appelle *une chaîne indissoluble et inséparable* (3). — Donc, notre synodicon, création des Orthodoxes de Syrie parfaitement indépendante, se rattache pourtant à un courant d'opinion qui se fit jour dans la théologie byzantine vers l'an 700. Ce courant a fait naître des œuvres qui, à Byzance même et en Occident, ont péri, mais dont un exemple précieux s'est conservé en Orient.

APPENDICE.

A la fin de cette étude, il nous faut signaler deux monuments, malheureusement inaccessibles en ce moment, dont l'examen ouvrira sans doute de nouvelles perspectives à nos recherches. Deux manuscrits latins du xe siècle, exécutés en Espagne (4) contiennent en tête des collections ca-

(1) Cf. *Byzantion*, t. XI, (1936). fasc. 1, p. 144 s.

(2) La série des cinq conciles dans l'arc du Milion était, d'après le récit du diacre Agathon, une sorte de profession de foi de l'empereur monothélite Philippicus, celle de Rome était dirigée, d'après Anastase le Bibliothécaire, contre ce même empereur, elle était une manifestation en faveur du dogme orthodoxe.

(3) *P. G.*, XCVIII, col. 84 : Ἄλυσις, ὥσπερ εἰπεῖν, καὶ σειρὰ ἀδιάσπαστος, ἀλλήλων ἐχομένη καὶ ἐκκρεμαμένη.

(4) *Codex Vigilianus* ou *Albeldensis*, Bibliothèque de l'Escurial I, D 2 et *Codex Aemilianensis*, même bibliothèque, I, D 1. Le premier a été terminé en 976, le deuxième vers 992. — Les deux codes contiennent la collection synodale, dite *Hispana*. — Quelques miniatures des deux manuscrits ont été publiées par J. Dominguez Bor-

noniques les représentations des conciles œcuméniques et provinciaux. Le type n'en est pas celui de nos mosaïques c'est le type traditionnel à figures (1).

Mais le seul fait nous importe que les deux séries, conciles œcuméniques et conciles provinciaux, soient représentés dans ces manuscrits (2). Le cycle de Bethléem, sous un autre aspect, ne semble donc pas étranger à l'iconographie chrétienne hors de Syrie. Les miniatures espagnoles, imitations certaines de modèles grecs, prouvent que la double série avait sa place dans l'art chrétien. Les traces de cette iconographie nous mènent en Occident et en Orient, Byzance même semble rester à l'écart.

Aussi, une étude ultérieure des manuscrits espagnols confirmera-t-elle peut-être une idée qui a été exprimée à plusieurs reprises, que l'art des régions périphériques a conservé certains sujets, disparus de bonne heure de l'art byzantin proprement dit.

Paris. H. STERN

DONA, dans *Spanish Illumination*, 1930, t. II, pl. 23-26. F. MONTAÑA a donné une description du code Aldelbensis : *El codice Albeldense o Vigiliano*, dans *Museo Español de Antigüedades*, III, 1874 pp. 509-544.

(1) Voici la description de l'image du Ier concile de Nicée que donne F. MONTAÑA *l.c.*, p. 531 : *Al principio de los mismos capitulos, si ve pintada une habitacion, que viene áser un cuadrado perfecto : está en su enterior el Metropolitano sentado en un sillón elegante de madera, vista sotana azul y larga con un borde rojo que la hace muy hermosa, y sobre ella el manto ó capa amarilla con broches en el cuello.. en la mano izquierda tiene un códice, y delante de sí varios obispos de pié, descalzos algunos de ellos, y tres con la mitra puesta ; los restantes, con los libros sagrados en la mano, están descubiertos.* (cf. la planche qui reproduit le feuillet 142 de l'Albeldensis ; on y voit la représentation du Ier concile de Tolède, texte p. 539, représentation qui ne correspond pas tout à fait à la description donnée ici). Les représentations des autres conciles œcuméniques, comme celles des conciles provinciaux, sont du même type.

(2) La collection des canons est d'ailleurs précédée dans les deux manuscrits d'une préface qui résume les actions des conciles : ces textes se trouvent inscrits dans des arcades doublées (cf. F. MONTAÑA, *l.c.*, p.529 s.). On remarquera la curieuse analogie entre cette manière d'encadrer les textes et celle qu'on voit dans le synodicon du Paris. 236. (Malheureusement, le texte de ces résumés nous est inconnu).

LA " PODEA ,,

UN TISSU DÉCORATIF DE L'ÉGLISE BYZANTINE

I

Monsieur Gabriel Millet a bien voulu me confier l'étude de deux tissus liturgiques conservés au trésor de Vatopédi au Mont Athos. Les photographies en ont été prises lors d'une des missions du Maître,en 1918,et ont été déposées depuis aux Archives Photographiques d'Art et d'Histoire. Ce sont deux rectangles de velours foncé, plus larges que longs, qui devaient être attachés au dessous des icones. Dans l'usage de l'Église grecque, on appelle « podeai » les tissus de cette destination. Chacune des podeai de Vatopédi est cousue sur un grand morceau de toile dont on voit dépasser les bords ; une pièce de dentelles est fixée, en outre, au bas de l'une d'elles. Sur la partie en velours est attaché un grand nombre de croix pectorales, de médaillons et de petites icones d'époques et de provenances différentes. L'examen détaillé de ces *encolpia* formera l'objet d'une étude particulière, la présente notice étant consacrée seulement aux podeai (1).

Il convient d'abord de situer cet ornement dans le vaste ensemble de tentures de toutes espèces qui formaient un trait essentiel de la décoration byzantine, à l'égal de revêtements de marbres ou de mosaïques (2). C'était un legs

(1) Les podeai ont été déjà étudiées par Du Cange, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis*, s. v. *ποδέα*. Voir aussi L. Petit, *Le Monastère de Notre-Dame de Pitié en Macédoine* (*Izvěstija Russkago Arheologičeskago Instituta v Konstantinopolě*, VI, 1, 1900, pp. 142-143) et J. Ebersolt, *Les arts somptuaires de Byzance*, Paris, 1923, p. 116 sq.

(2) Voir notamment Fr. Michel, *Recherches sur le commerce, la fabrication et l'usage des étoffes de soie, d'or et d'argent...*, Paris, 1852,

de l'antiquité. Au moyen âge, Latins et Arabes ont su également en tirer parti (1). Cependant les podeai, qui étaient destinées à décorer les icones, sont plus particulières à Byzance. En dehors de ce domaine, il n'y aurait que quelques rares exemples occidentaux à signaler, tel un *drap d'or*,offert, en 1451, au chapitre de Bayonne, qui fut « mis devant l'image Nostre-Dame » (2).

On a voulu reconnaître la forme antique de la podea dans les voiles dont les Anciens drapaient les statues des dieux (3). Le rapprochement aurait été plus justifié s'il s'agissait de revêtements métalliques ou de tissus posés sur les icones. Ici on songera plutôt aux courtines simulées peintes au bas des murs de différentes églises, sous la première zone de figures, et qui imitent certainement un genre de décor réel, fort ancien, dont pourrait aussi dériver l'ornement qui nous occupe (4).

I, p. 7 sq. ; J. LABARTE, *Histoire des arts industriels*, Paris, 1875, II, pp. 423-424 ; bonne bibliographie dans le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* de DAREMBERG, V, p. 671 sq. Dans certaines circonstances solennelles, toutes les tentures conservées dans une église étaient exposées (THÉOPHANE CONTINUÉ et GEORGES LE MOINE. Bonn, p. 402, 894 et pour les tapis, p. 319. Cf. les textes russes, surtout la Chronique du couvent de Saint-Hypathios, A. D. 1183, cité par E. GOLUBINSKIJ, *Istorija russkoj cerkvi*, Moscou, 1904, I, 2, pp. 284-285). Même étalage de draperies par les pouvoirs civils, à l'occasion des processions impériales (*Livre des Cérémonies*, éd. A. VOGT, I, p. 9), des réceptions des ambassadeurs (ibid., II, 15, Bonn, pp. 571-572 ; cf., plus tard, le Roman de Bélisaire, G. WAGNER, *Carmina graeca medii aevi*, Leipzig, 1874, pp. 318, 342, 374), des triomphes (NICÉTAS CHONIATE, *Histoire*. Bonn, pp. 26, 155, 205. Le détail se retrouve dans la plupart des descriptions analogues byzantines et occidentales, cf. encore le Roman de Bélisaire, WAGNER, *Carmina*, pp. 312, 334, 362 et G. MIGEON, *Les Arts du tissu*, Paris, 1909, p. 171).

(1) Fr. BOCK, *Geschichte der liturgischen Gewander des Mittelalters*. Bonn, 1871, III, pp. 197 sq. S. BEISSEL, *Bilder aus der Geschichte der altchristlichen Kunst und Liturgie in Italien*. Freiburg i/B., 1899, pp. 262 sq. G. MIGEON, *Manuel d'art musulman*. Paris, 1927, II, p. 281.

(2) G. et D. GODEFROY, *Le cérémonial françois*, éd. in-folio, I, pp. 1006-1007, cité par MICHEL, *Recherches*, I, p. 186.

(3) DU CANGE, *Glossarium*, *ibid.*

(4) W. DE GRÜNEISEN, *Sainte-Marie Antique*. Rome, 1911, p.

Le mot *ποδέα* désigne, à proprement parler, le pan d'un vêtement ou un tablier (1). Tel était le rôle que les Byzantins attribuaient au voile liturgique qui a reçu cette appellation. Une podea attachée sous l'image du Christ de la Chalcé rappelait aux fidèles le bas de la robe que toucha l'Hémorroïsse(2). L'auteur d'un sermon du XIe ou XIIe siècle indique, en décrivant l'icone de la Vierge Hodigitria, que la Mère de Dieu était représentée à mi-corps, tandis qu'un voile destiné à couvrir ses pieds, *ποδῆρες σκῆνος*, était tendu sous l'image (3). On devait, sans doute, s'imaginer que la peinture se prolongeait sous ce tissu. La métaphore est passée dans le slavon où à côté de *pelena* (voile, en général) (4), on trouve parfois *predpol* (5) et *skout* (6) (*κράσπεδον, πτερύγιον*).

156. Dans l'art copte, on trouve des courtines simulées à Saqqara (J. E. QUIBELL, *Excavation at Saqarra* (1906-1907). Le Caire, 1908, pl. LVIII). A Rome, l'exemple le plus ancien serait dans la peinture absidale de Jean VII à Sainte-Marie Antique (J. WILPERT, *Die römischen Mosaiken und Malereien.* Freiburg i.B., 1917, I, p. 152, cf. les planches 141, 4 ; 176, 2 ; 192-193, etc.). Le motif s'est conservé dans la décoration byzantine : on reproduit jusqu'aux anneaux et aux clous où s'accrochaient les courtines (par ex., G. MILLET, *Les monuments de l'Athos.* Paris, 1927, I, pl. 206 à 209).

(1) Forme moderne *ποδιά*, contracte : *ποδῆ*. Le sens de « tablier » a prévalu aujourd'hui (KORAY, *Ἄτακτα.* Paris, 1828, I, p. 256).

(2) Sp. LAMPROS, *Ὁ Μαρκιανὸς Κῶδιξ* 524, n. 70, vv. 13-14 : *ὑγιάσας ἐκ δεινῆς νόσου - ἁφῇ πέπλου σου καθάπερ πρὶν κρασπέδου* (*Νέος Ἑλληνομνήμων*, 1911, VIII, p. 35). Cf. la même comparaison, mais au sujet de reliques, dans Théodore STUDITE, *Iambi*, I (MIGNE, *P.G.*, 99, col. 1780).

(3) *Τῆς παναχράντου θεοκυήτορος ἱερὸς χαρακτὴρ ἐξεικονίζετο ... οὐ πρὸς τέλειον καὶ ποδῆρες σκῆνος παρατεινόμενον τὸ ἅγιον καὶ ἱερὸν ἐκεῖνο ἐκτύπωμα* (E. VON DOBSCHUTZ, *Christusbilder*, p. 221**, dans *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur* de GEBHARDT et HARNACK, N.F., III, Leipzig, 1899).

(4) V. ŠČEPKIN, *Pamjatnik zolotogo šitija načala XV v.* (*Drevnosti. Trudy Imp. Ach. Obščestva*, 1894, XV, 1, p. 66). J. SREZNEVSKIJ, *Materialy dlja slovarja drevne-russkago jazyka....* II, Saint-Petersbourg, 1902, s. v. « pelena ».

(5) « predpoly, rekše peleny », Chronique de Laurent, A. M. 6739, cité par SREZNEVSKIJ, *Materialy, ibid.*

(6) Inscription sur deux tissus offerts en 1515 par le voévode de Moldavie, Jean Bogdan, au couvent de Rila. Kr. MIJATEV, *Sŭkrovišnicata na Rilskija Monastir* (*Annuaire du Musée National de Sofia,*

D'autres expressions étaient également en usage. Un sous-titre de l'inventaire de Patmos de 1201 porte *βλατεία, ἤτοι ἐμπροστάλια τῶν ἁγίων εἰκόνων* (1). Un commentateur de l'époque post-byzantine dira *ὑφαπλώματα* (2). Mais on rencontre surtout des désignations moins précises. Souvent on dit simplement *πέπλος* (3). Le mot *βλαττίον*, sans l'explication que nous venons de rencontrer, se trouve à plusieurs reprises dans l'inventaire de Patmos. Il est difficile de savoir si dans ce cas, il s'agit bien d'une podea (4). Par contre, il ressort de plusieurs exemples réunis par Du Cange, que les scribes byzantins qui transposaient en langue vulgaire ou simplement copiaient des textes anciens, n'hésitaient pas à se servir du mot *ποδέα* là, où dans l'original, il était question de

1922-25, p. 355, fig. 271), cf. St. NICOLAESCU dans *Arta și Archeologia*, 9-10, 1933-34, p. 5. Suivant Nicolaescu, il s'agirait de draps mortuaires. Le mot « *skout* » a cependant le sens précis d'*extrema vestis* ou de *fimbria* (v. le *Lexicon* de MIKLOSICH, s. h. v.).

(1) Ch. DIEHL, *Le trésor et la bibliothèque de Patmos au commencement du* XIIIe *siècle. Byzantinische Zeitschrift*, I, 1892, p. 513. Le texte de l'inventaire, accompagné d'une traduction de l'introduction de Diehl, a paru aussi à Athènes en 1910. L'introduction seule a été réimprimée dans les *Études Byzantines* du même auteur (Paris, 1905, p. 307 sqq).

(2) Note de THÉODOSE ZYGOMALAS à l'*Historia Patriarchica* (M. CRUSIUS, *Turcograeciae libri octo*. Bâle, 1594, p. 181).

(3) Par ex. dans la poésie précitée du recueil de la Marcienne : *τοῦτον προαρτῶ προσκυνητοῦ σοῦ τύπον - πορφυροϋφῆ χρυσεόστικτον πέπλον* (voir ci-dessus, p. 463 note 2). Il en est de même dans les épigrammes de NICOLAS KALLIKLÈS relatives à des podeai offertes à la Vierge Hodigitria (Leo STERNBACH. *Nicolai Calliclis Carmina*, dans *Rozprawy Akademii Umiejetnosci, Wydzial filologiczny*, 2e série, XXI. Cracovie, 1903, n°s XI et XXVI, pp. 325 et 340-341).

(4) La comparaison des textes permet parfois d'être plus affirmatif. Ainsi le *σαραντάσημον βλαττίν* offert à un monastère avec une icone et deux veilleuses dans la satire *Contre les higoumènes* (vv. 87-88. HESSELING-PERNOT, *Poèmes prodromiques...* p. 52) peut être considéré comme une podea si l'on songe à une offrande analogue constituée d'icones, de veilleuses et de *ποδαί* (sic) que le patriarche Jérémie II a apportées à l'église de Sainte-Marie Pammacaristos (*Historia Patriarchica*, Bonn, p. 197-198). Cf. aussi A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, III, p. 44 : *τὰς μέντοι ποδέας καὶ καντήλια* .

n'importe quel tissu décoratif (1). On doit en conclure que ce genre de décoration religieuse était très répandu à Byzance.

La piété des fidèles contribuait encore à en augmenter l'importance. Les Byzantins appelaient sacrés tous les tissus dont étaient décorées leurs églises (2). Il devait en être ainsi, en particulier, des podeai. Dans l'usage russe, une prière était récitée pour leur consécration (3). Elles opéraient des miracles. C'est ainsi qu'Alexis I Comnène guérit d'une maladie en se faisant envelopper dans la podea qui était attachée devant le Christ de la Chalcé (4). Le voile décoratif prenait la valeur d'un instrument et d'un objet du culte.

Il y avait des podeai que l'on exposait les jours de fête

(1) Métaphrase de l'Iliade par NICOLAS LOUKANIS, éd. E. LEGRAND, *Coll. de monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique*, n° 5, p. 57 (cf. Iliade, VI, vv. 271-273 et 302-303). La même particularité se retrouve dans un manuscrit du XIVe siècle de l'Histoire de NICÉTAS CHONIATE (Bibliothèque Royale de Munich, n° 450 ; cf. I. HARDT, *Catalogus codicum manuscriptorum bibliothecae regiae Bavariae*, IV. Munich, 1810, p. 405). C'est le codex B de l'édition de Bekker. Pour les passages qui nous occupent, voir dans cette édition les pp. 305, 511, 740 et 758. La confusion est surtout sensible à la p. 305 où dans le texte original, il est question d'une bannière liturgique, *σημαίαν ἱερᾶν*, qui devient dans le manuscrit de Munich *ποδέαν ἱερᾶν*.

(2) Par ex. SIMEON DE SALONIQUE, *De Sacro Templo*, cap. 151. MIGNE, *P. G.*, t. 155, col. 349.

(3) Cité par V. GEORGIEVSKIJ, *Drevnerusskoe šitĭe Troice-Sergievoj Lavry*. Světilĭnik, 1914, n° 11-12, p. 12. Voici la traduction de cette prière « Seigneur, notre Dieu, roi avant les siècles ! De même que jadis, avant la Résurrection, tu as daigné entrer dans la sainte ville de Jérusalem et de même que tu as béni jadis Marthe et Marie, les femmes myrophores, qui ont étendu leurs vêtements à tes pieds tout-purs, acepte ainsi ces voiles offerts à ta sainte image et bénis ceux qui te les apportent », suit la doxologie. Cette prière ne se trouve ni dans les euchologes grecs publiés par Goar et par Dmitrievskij ni dans les euchologes russes plus récents (le plus ancien de ceux que nous avons pu consulter a été publié à Kiev en 1738). On peut en rapprocher la prière de la consécration des vêtements liturgiques de l'euchologe arménien des IXe-Xe siècles où l'on évoque également, à propos de tissus, l'Entrée à Jérusalem (F. C. CONYBEARE, *Rituale Armenorum*.... Oxford, 1905, pp. 35-36).

(4) ZONARAS, XVIII, 25. Bonn, III, p. 751.

seulement. Au XIe siècle, un certain Jean, préposite, avait offert, par exemple, au couvent du Sauveur Tout-Miséricordieux, un tissu précieux destiné à être employé ἐν τάξει ποδώσεως ἐν ταῖς ἑορταῖς (1). L'inventaire du XIVe siècle de Notre-Dame de Pitié sur la Strumica en Macédoine fait une distinction entre les ποδέαι τῶν ἑορτῶν et les ποδέαι καθημεριναὶ παλαιαί (2). Dans les inventaires russes on trouve également la mention des podeai « de fêtes » et de celles « de tous les jours » (prazdničnyj, povsjadnevnyj) (3). A en juger d'après les descriptions, ces dernières n'étaient souvent ni moins somptueuses, ni moins belles que les tissus d'apparat analogues. Sans doute, lorsqu'une podea était défraîchie on ne s'en servait plus que les jours de semaine et c'est pourquoi l'auteur de l'inventaire de Notre-Dame de Pitié appelle « vieilles » les tentures de cette catégorie.

D'ordinaire chaque podea était réservée à une icone déterminée. Une dédicace brodée précise parfois cette destina-

(1) Diataxis de MICHEL ATTALEIATES, éd. Fr. MIKLOSICH et J.MÜLLER, *Acta et diplomata graeca medii aevi.* Vienne, 1860, V, p. 326 Il existe une autre édition de ce texte dans le t. I de la *Bibliotheca graeca* de SATHAS (inventaire : pp. 47 sq. et 68-69, voir aussi W. NISSEN, *Die Diataxis des Michael Attaleiates von* 1077. *Inaugural-Dissertation... an der Universität Jena* 1894, p. 69 sq.)

(2) PETIT, *Le monastère de Notre-Dame de Pitié,* p. 123. D'après BEISSEL (*Bilder,* p. 265) les tissus énumérés dans un inventaire du Ve siècle, la *charta Cornutiana,* ont également servi, les uns, en semaine, les autres les jours de fête, suivant leur valeur respective (dans le texte même de la *charta* cette distinction n'est pas indiquée, voir L. DUCHESNE, *Le Liber Pontificalis,* I, Paris, 1886, p.CXLVII). Un classement du même genre existait aussi pour d'autres objets du mobilier ecclésiastique, par exemple pour les lampes : voir une description anonyme de Constantinople du XVe siècle dans *Νέος Ἑλληνομνήμων,* III, 1906, p. 249.

(3) Inventaire du couvent du « Pokrov » à Suzdalʹ (1597), éd. V. GEORGIEVSKIJ, *Pamjatnik starinnogo russkogo iskusstva Suzdalʹskogo Muzeja.* Moscou, 1927, Supplément I, p. 4. Inventaire du couvent de Saint-Joseph à Volokolam (1545), éd. V. GEORGIEVSKIJ, *Freski Ferapontova Monastyrja.* Saint-Pétersbourg, 1911, Supplément, p. 1. Inventaire du couvent de Saint-Cyrille de Bělozero (1668), éd. *Zapiski Otdělenija russkoj i slavjanskoj arheologii imperatorskago arheologičeskago Obščestva,* II, 1861, pp. 211-212, 312 et *passim.*

tion (1) mais ce sont, surtout, les inventaires qui fournissent des indications en ce sens. Dans celui de Patmos, il est question, par exemple, de deux podeai destinées à décorer une staurothèque, cette dernière étant, probablement, en forme de tableau ou d'icone, comme un grand nombre d'objets de ce genre qui nous sont parvenus (2). La Diataxis de Michel Attaleiates contient, entre autres, l'indication suivante : ἡ ποδέα τοῦ Πανοικτίρμονος (3). Le « Tout-Miséricordieux » était l'épithète du Christ à qui Attaleiates avait consacré son couvent, mais ici ce mot désigne une icone du Sauveur signalée en un autre endroit de la Diataxis (4).

Il est vrai que dans les inventaires anciens, des indications de ce genre ne sont pas fréquentes. Ceci s'explique par la rédaction particulière de ces textes où les images et les tissus sont décrits sous deux rubriques différentes. Dans les inventaires russes, d'une époque plus basse, les deux rubriques sont généralement confondues et chaque icone est signalée en même temps que sa ou ses podeai.

Toutes les icones, quel qu'en fût l'emplacement, pouvaient en avoir une. Nous avons déjà cité la podea du Christ de la Chalcé, dont l'image était placée au-dessus de la porte du Palais à l'entrée de l'Augusteon (5). Sur une peinture du couvent serbe de Studenica, datée de 1233-1234, ainsi que dans des miniatures russes d'une époque plus basse, on voit des icones portées en procession avec leurs podeai (6).

(1) Par exemple : « cette *pelena* a été faite pour l'image de la Toute-Puissante et Vivifiante Trinité, etc. ». (Archimandrite LEONIDE, *Nadpisi Troickoj Sergievoj Lavry*, n° 85, voir aussi n° 87. *Zapiski*, III, 1882, p. 143-6).

(2) Ἐμπροστάλια τοῦ τιμίου ξύλου β', τὸ ἓν μετὰ εἰκονισμάτων (DIEHL, *Le trésor et la bibliothèque de Patmos*, p. 514).

(3) MIKLOSICH et MÜLLER, *Acta et Diplomata*, V, p. 472.

(4) *Ibid.*, p. 323.

(5) J. EBERSOLT, *Le grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies*. Paris, 1910, p. 21. Cf. dans les manuscrits russes du XVIe s. des représentations d'icones fixées, avec leurs podeai, sur le mur extérieur des églises : M. VLADIMIROV et G. GEORGIEVSKIJ, *Drevne-russkaja miniatjura*. Leningrad, 1933, pl. 25 ; F. W. HALLE, *Alt-Russische Kunst*. Berlin, pl. 48 (*Orbis Pictus*. Weltkunst Bücherei, hgg. von P. WESTHEIM, B. II.)

(6) S. RADOJČIĆ. *Portreti srpskih vladara u Srednjem Veku*.

Bien entendu, la plupart de ces tissus devaient décorer l'intérieur des églises. Certains étaient attachés sous les images saintes placées le long des murs (1), d'autres, — et le cas semble avoir été aussi plus répandu, — sous celles de la première rangée de l'iconostase (*μεγάλαι εἰκόνες*) (2). L'auteur de l'*Historia Patriarchica* distingue expressément, à propos des offrandes du partiarche Jérémie II (1572-1595) à Sainte-Marie Pammakaristos, entre les podeai de cette dernière destination et celles qui étaient suspendues sous les icones « dans toute l'église » (3). La partie inférieure des iconostases étant ainsi destinée à rester voilée, la décoration en a été parfois simplifiée. A l'église Sainte-Petka de Tărnovo, par exemple, où les podeai ont été enlevées, on voit à cette place des planches non équarries (4).

Les « iconostasia » ou « proskynitaria », sorte de chapelles en

Skoplje, 1934, pl. II, 2. *Žitie Nikolaja Čudotvorca*, éd. de la Sté des Amateurs de l'ancienne littérature, n° XXVIII. Saint-Pétersbourg, 1882, pl. 17v°. Je remercie M. Dj. Bošković et Mlle S. DER NERSESSIAN qui m'ont indiqué ces monuments. Voir aussi *Strogonovski ikonopisnyj licevoj podlinnik*. Moscou, 1869, p. 214 (26 août). Cf. dans les inventaires russes les « pelena v hoděh » : podeai pour les processions (cité par SČEPKIN, *Pamjatniki zolotogo šitĭja*, p. 66).

(1) V. BENEŠEVIČ, *Monumenta sinaitica archeologica et paleographica*, Petrograd, 1925, pl. 8, reproduit une icone attachée avec sa podea sur un mur de la chapelle du Buisson Ardent au Sinaï. Un autre ex. dans DIEHL, *Manuel*, II, fig. 389. Pour l'emplacement des icones dans les églises, en dehors de l'iconostase, sur les murs, sur les piliers, au-dessus des tombeaux, etc., voir N. KONDAKOV, *Russkaja Ikona*, Prague, 1931, III, 1, p. 29 sq. ; cf. des témoignages plus anciens dans B. de KHITROWO, *Itinéraires russes en Orient*, I, Genève, 1889, pp. 89 et 90. Des icones avec des podeai figuraient aussi dans les appartements privés (I. ZABELIN, *Domašnij byt russkih carej*. Moscou, I, 1918, p. 260).

(2) Voir par exemple, les intérieurs des églises russes et bulgares reproduites dans D. TRENEV, *Ikonostas Smolenskago Sobora Moskovskago Novoděvičĭjago Monastyrja*. 1902, fig. 24 ; V. SUSLOV, *Putevyja zamětki o sěverě Rossii i Norvegii*. Saint-Pétersbourg, 1889 p. 62 ; B. FILOW, *Early Bulgarian Art*. Berne, 1919, pl. V. Cf. un passage de MANUEL MANOS de Byzance cité par L. PETIT, *Le Monastère de Notre-Dame de Pitié*, p. 142.

(3) Éd. Bonn, pp. 203 et 197-198.

(4) Photo du Musée National de Sofia, n° 2742.

miniature recouvertes d'un ciborium et qui servent de support pour l'image du saint du jour ou du saint patron du lieu, sont encore aujourd'hui souvent décorés de podeai (1). Une rubrique de l'inventaire de Patmos où il est question de *βλαιτία τῆς προσκυνήσεως* (2) témoignerait de l'antiquité de cet usage, les Byzantins appelant, en effet, *εἰκόνες τοῦ προσκυνήματος* ou *αἱ προσκυνήσεις* les icones exposées sur un support isolé et qui formaient l'objet d'une vénération particulière (3). A une époque plus basse, les « iconostasia » ont été parfois remplacés par une sorte de lutrin au plan supérieur incliné que les Russes nomment, improprement du reste, « analogion ». La forme du meuble est différente mais on conserve le tissu attaché sur le devant. Un grand nombre d'exemples peuvent être relevés dans les églises orthodoxes modernes. Un support de ce genre, avec icone et podea, est également exposé dans la salle du Musée Byzantin d'Athènes aménagée en église post-byzantine (4), plusieurs autres sont mentionnés, toujours avec des podeai, dans l'inventaire russe, daté de 1660, du couvent de Saint-Cyrille de Bĕloozero (5).

Quelques témoignages laisseraient supposer, mais à tort, que les podeai n'étaient pas seulement destinées à être placées sous des icones. Une rubrique de l'inventaire de Mésembrie daté de 1554 porte *ποδίες τοῦ Εὐαγγελίου δύο* (6). Il y a lieu de rapprocher ce texte d'un passage du typicon relatif à la lecture de l'Évangile pendant les trois premiers jours de la Semaine Sainte, où il est indiqué que le livre doit être placé

(1) Sur les *proskynitaria* voir H. BROCKHAUS, *Die Kunst in den Athos Klöstern*, 1891, pp. 19 et 89-90.

(2) *Ἕτερον βλαττίον τῆς προσκυνήσεως ζατρικάτον* (en échiquier), DIEHL, *Le trésor et la bibliothèque de Patmos*, p. 514.

(3) DU CANGE, *Glossarium*, s. v. *προσκυνήματα*. En russe on dit de même « ikona na poklonĕ » : GOLUBINSKIJ, *Istorija russkoj cerkvi*, II, 2, p. 344.

(4) G. SOTIRIOU, *Guide du Musée Byzantin d'Athènes*. Athènes, 1932, fig. 41.

(5) *Zapiski*, II, 1861, pp. 239-240, 314-315, etc.

(6) Éd. M. GEDEON dans *Ἡμερολόγιον τῆς Ἀνατολῆς τοῦ ἔτους 1887*, p. 180.

sur un lutrin *μετὰ τοῦ βλαττίου* (1). Les inventaires russes mentionnent, d'autre part, des « *pelena* de fêtes que les sacristains apportent sous l'Évangile » (2). Enfin, on distingue sur deux miniatures de l'Évangile arménien de la reine Mlké (A. D. 902) les évangélistes saint Luc et saint Jean tenant chacun leur livre les mains voilées d'un large carré de brocard frangé en bas qui rappelle tout à fait une podea (3). Ces figures sont d'autant plus singulières que d'ordinaire, dans l'iconographie byzantine, les évangélistes ont les mains dissimulées sous leur himation.

Là pourtant est la solution du problème qui nous occupe. Les chrétiens ont conservé l'usage des *manus velatae* répandu dans l'antiquité pour les barbares apportant des offrandes (4). On ne devait toucher avec les mains nues ni la croix ni les objets les plus vénérés du culte (5). Dans la liturgie latine, un tissu était employé, sous le nom de « dominicale », soit dans la communion des femmes, soit pour porter l'évangéliaire (6). Un voile était étendu sous l'objet sacré même si

(1) I. MANSVETOV, *Cerkovnyj ustav* (*tipik*), *ego obrazovanie i sudĭba v grečeskoj i russkoj cerkvi*. Moscou, 1885, p. 214. DU CANGE, *Glossarium*, s. v. *ἀναλόγιον*.

(2) *Inventaire de Saint-Cyrille de Bĕloozero de 1660* (*Zapiski*, II, 1861, p. 313). *Inventaire de Sainte-Sophie de Novgorod de 1751* (N. POKROVSKIJ, *Drevnjaja riznica*. Moscou, I, p. 158-159, Nos 2, 3 et 9).

(3) A. M. FRIEND, *The Portraits of the Evangelists in Greek and Latin Manuscripts*. *Art Studies*, 1929, pl. X., fig. 27 et 28.

(4) Ch. ROHAULT DE FLEURY, *La Messe*. Paris, 1889, VIII, p. 19 sq. Pour l'usage antique, voir A. ALFÖLDI, *Die Ausgestaltung des monarchischen Zeremoniells am römischen Kaiserhofe*. dans *Mitteil. des Deutsch. Arch. Inst. Römische Abteilung*, 1934, 49, 1-2, p. 34-35.

(5) La partie inférieure de la croix élevée pendant la cérémonie de l'Exaltation devait être enveloppée dans un tissu (MANSVETOV, *Cerkovnyi Ustav*, p. 211). A en juger d'après une miniature du Ménologe de Basile II (14 septembre), cet usage n'existait plus à Byzance au Xe siècle. Pourtant, Mlle DER NERSESSIAN me fait savoir que les Arméniens, encore aujourd'hui, ne touchent jamais la croix avec les mains nues. Pour les reliquaires ou boîtes à encens portés sur un voile, voir ROHAULT DE FLEURY, *La Messe*, VIII, pp. 21 et 23 et J. MUYLDERMANS, *Le costume liturgique arménien*. *Le Muséon*, 1926, XXXIX, 2-4, p. 312.

(6) ROHAULT DE FLEURY, *La Messe*, VIII, p. 19.

celui-ci reposait sur un support quelconque (1). La partie inférieure, tombante, de l'étoffe pouvait rappeler une podea, ainsi que cela s'observe sur les miniatures du manuscrit de Mlké, mais la rencontre était fortuite. Si, dans l'inventaire de Mésembrie, il est question de « podeai de l'Évangile », c'est peut-être en raison de cette ressemblance ou bien parce que dès le XIVe siècle, — on l'a vu, — le mot podea était souvent employé dans un sens impropre (2).

Aujourd'hui, l'usage des podeai est beaucoup moins répandu. La suppression dans l'Euchologe de la prière récitée lors de la consécration de ces voiles est significative à cet égard. En Russie, l'ornement a été le plus souvent remplacé par une cloison en bois sculpté ou peint que l'on appelle, assez bizarrement, « tumba », ce qui veut dire, poteau large et bas (3). Chez les Grecs, les podeai ne sont guère plus em-

(1) Tels, par exemple, les lutrins recouverts d'un tissu pour recevoir la croix. Les récits du triomphe de Jean Tzimiscès après l'annexion de la Bulgarie, contiennent la description d'une image de la Vierge posée sur un char par dessus les vêtements des souverains bulgares. Ces vêtements servaient ainsi en même temps de trophée et de tissus honorifiques pour l'icone (renvois aux textes dans la *Chronographie* de MURALT, I, p. 556, 3 ; cf. une miniature du SKYLITZÈS de la Bibliothèque de Madrid représentant la procession, fol. 172 v°-a, dessin de Mme G. Millet dans la collection de l'École des Hautes Études de Paris, n° 444.)

(2) Le terme exact pour désigner les tissus dont il est question ici serait plutôt « couvre-tétrapode », il est parfois employé en slavon (O. TAFRALI, *Le trésor byzantin et roumain de Poutna*. Paris, 1925, Nos 75 et 76). D'autre part, dans la rubrique du typicon relative à la lecture de l'Évangile pendant la Semaine Sainte, le mot assez imprécis *βλαττίον* a été parfois traduit en slavon par « pavoloka » qui a bien le sens d'un voile posé sur quelque chose (MANSVETOV, *Cerkovnyj ustav*, p. 211). En grec aussi, on a cherché à rendre la chose d'une manière plus précise ; ainsi, suivant le typicon du monastère du Christ Évergète, la croix est posée, au cours de certaines cérémonies, *ἐν τῷ προαποτεθειμένῳ μετὰ ἐνδυτῆς τετραποδίῳ* (A. DMITRIEVSKIJ, *Opisanie liturgičeskih rukopisej hranjaščihsja v bibliotekah pravoslavnago Vostoka*, I, 1. Kiev, 1895 p.532). Pourtant *ἐνδυτή* désignant d'ordinaire la seconde nappe d'autel, on a dû renoncer à employer le mot dans cette acception.

(3) GOLUBINSKIJ, *Istorija russkoj cerkvi*, I, 2, p. 283. GEORGIEVSKIJ, in *Světilьnik*, 1914, n° 11-12, p. 11. Il est intéressant de noter

ployées que pour décorer les images placées sur les proskynitaria. Elles ont moins de valeur et occupent moins de place dans l'ensemble de l'ornementation des églises qu'à l'époque byzantine. Ceci répond bien à ce que l'on sait de la disparition progressive des tissus dans l'art décoratif orthodoxe.

II

Nous disposons pour l'étude des podeai anciennes de renseignements de différentes espèces. Les monuments connus sont pour la plupart russes et ne remontent pas au delà de la fin du XIVe siècle. De la même époque environ datent les premières représentations des icones avec les podeai que l'on trouve dans les chroniques et les vies illustrées de saints ou dans les compositions religieuses comme celles qui illustrent la Restauration des Images ou la dernière strophe de l'Acathiste (1). Un certain nombre d'indications est aussi fourni

qu'au bas de l'iconostase de Sainte-Sophie de Novgorod (XVIe siècle) on a représenté sur une cloison de ce genre une longue bande de courtines peintes dont, ainsi qu'il a été dit, il est possible que dérive la podea (HALLE, *Altrussische Kunst*, pl. 38).

(1) Icone de la Vierge adorée après la délivrance de Constantinople en 662 : voir le manuscrit de la Bibliothèque Synodale de Moscou nº 303 (N. LIHA'EV, *Istoričeskoe značenie italo-grečeskoj ikonopisi. Izobraženija Bogomateri...* Saint-Pétersbourg, 1911, fig. 243), le Psautier serbe de Munich et sa copie du XVIe siècle à Belgrade (J. STRZYGOWSKI, *Die Miniaturen des serbischen Psalter. Denkschriften der K. Akademie der Wissenschaften in Wien. Phil.-Hist. Klasse* B. LII. Vienne, 1906, p. 83 et pl. LVIII), une peinture de Markov Manastir où on a aussi illustré à peu près de la même manière la strophe précédente, c'est-à-dire l'*oikos* 12 (L. MIRKOVIĆ et Z. TATIĆ, *Markov Manastir. Srpski Spomenici*, III. Novi Sad, 1925, fig. 52.) Plus tard, l'icone de la Vierge a été remplacée dans cette composition par la figure de la Vierge elle-même : voir le Manuel de Denys de Fourna (éd. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Manuel d'iconographie chrétienne*. Saint-Pétersbourg, 1909, p. 150) et les peintures athonites, à la Trapeza de Lavra, à Chilandari, à Dochiariou (MILLET, *Les monuments de l'Athos*, pl. 146, 147 ; 103, 4 à 104,2 ; 236,2). Pourtant à Lavra et à Chilandari les deux traditions ont été combinées et on a fait suivre la nouvelle composition de celle qui distinguait les monuments plus anciens. Ce qui fait que le nombre de tableaux illustrant l'Acathiste y a été porté de 24 à 25.

par des sources littéraires, surtout par des inventaires de différents monastères et églises. Ces textes se répartissent en deux groupes : les plus anciens, — du XIe au XVe siècle, — sont grecs, les plus récents — les plus nombreux aussi et les plus détaillés, — sont principalement russes, ils datent du XVIe au XVIIIe siècle. Il y a des divergences dans les renseignements fournis par chacun des deux groupes. La raison peut en être dans les origines diverses des inventaires ; pourtant la question de la date semble être également importante et ceci permet d'observer une certaine évolution dans l'histoire de la fabrication des podeai (1).

D'ordinaire, une podea était formée par une pièce centrale, carrée ou rectangulaire, bordée, sur les quatre côtés, d'un autre tissu. La tenture était ainsi mieux protégée et l'opposition des couleurs en augmentait encore l'éclat. Le mot *περιφέρεια* que l'on trouve dans différentes descriptions de podeai (2) a le sens précis de bordure ; ailleurs on désignait ainsi, par exemple, l'encadrement métallique des icones (3). Une frange (*βάλανοι, κροσσός*) pouvait être ajoutée en outre au bord inférieur (4). Enfin, dans la Diataxis de Michel

(1) Il est bien entendu que cette évolution coïncide avec celle de la broderie byzantine en général. Il n'est pas toujours aisé de distinguer les podeai des autres tissus liturgiques ni, surtout, des icones brodées. Dans certains cas, un tissu qui a servi de podea a pu recevoir par la suite une destination différente,ainsi qu'en témoigne, par exemple, l'indication suivante de l'inventaire du couvent de Saint-Joseph de Volokolam : « pour l'aër a été employé du camocas italien (? kufterti) rouge ; auparavant c'était la podea de l'icone de Théodose » (GEORGIEVSKIJ, *Freski*, Supplément, p. 7 . Inversement, il semble que la podea déjà citée du Musée Byzantin d'Athènes, ait été fabriquée avec un *orarion* plié en deux.

(2) Par exemple [*ποδέα*] *χαμουχᾶς δίχρους μετὰ περιφερείου πρασίνου χαμουχᾶ* (Inventaire de Sainte-Sophie de Constantinople de 1396 éd. MIKLOSICH et MÜLLER, *Acta et Diplomata*, II, p. 570). Dans les textes latins, cette partie des tissus est appelée *periclisis* (LABARTE, *Histoire des arts industriels*, II, p. 421 ; BEISSEL, *Bilder*, p. 267). Dans les inventaires russes, on distingue également entre la partie centrale des podeai (srednik) et leur bordure (okladnik) : Inventaire du couvent de Saint-Cyrille de Běloozero, *Zapiski*, II, 1861, pp. 211, 218, 312, etc.

(3) EBERSOLT, *Les arts somptuaires*, p. 114.

(4) Podea représentée dans l'Acathiste de la Bibliothèque Syno-

Attaleiates, il est question de plusieurs podeai *μετὰ περιφερίων ἐσοφορίων* (1). La signification de cette expression n'est pas claire. Peut-être s'agissait-il d'une sorte de doublure dont les bords dépassaient en largeur le tissu cousu par dessus comme cela s'observe sur les deux pièces de Vatopédi.

Il est probable que les Byzantins possédaient des podeai en étoffes de qualité médiocre. L'inventaire de Patmos en signale, par exemple, une en toile ou en coutil (2) ; ailleurs il est question, même parmi les voiles d'apparat, de podeai « ordinaires » (3). Mais ce sont des exceptions. Le mot *βλαττίον* qu'on a vu désigner des podeai et qui signifiait, primitivement, un tissu teint de pourpre, a été employé à l'époque byzantine dans le sens de tissu précieux en général (4). Certains inventaires mentionnent d'une manière plus précise l'« hexamite » (5) et la soie (6). On trouvait, dans le trésor de Sainte-Sophie de Constantinople, décrit en 1396, du « camoca » ou du damas (7). Suivant Mgr Petit, cette étoffe devait servir par excellence à la fabrication des podeai à une

dale de Moscou ; tissus du voévode Jean-Bogdan au monastère de Rila.

(1) MIKLOSICH et MÜLLER, *Acta et Diplomata*, V, pp. 326 et 472. Cf. les doublures dans les descriptions russes de podeai (Inventaire de la sacristie du Patriarcat de Moscou de 1631. *Věstnik Obščestva Drevne-Russkago Iskusstva pri Moskovskom Publičnom Muzěe.* 1875, nº 6-10, p. 23).

(2) *Τὸ ἕτερον* [*βλαττίον*] *φακωτόν* (DIEHL, p. 513). Cf. une chasuble en toile peinte « krašenina » de fabrication russe du XIVe siècle (A. SVIRIN, *Description des tissus du XIVe-XVIIe s. au Musée de la ci-devant Troitskaja Lavra....* Sergiev, 1926, nº 1) et, à une époque plus basse, des podeai russes en même tissu : Inventaire du couvent de Saint-Cyrille de Běloozero, *Zapiski*, II, 1861, pp. 206 et 254.

(3) *Ποδεαὶ ... δύο ὀζυκαΐστορας κοιναί* (*Inventaire de Notre-Dame de Pitié*, PETIT, p. 123.)

(4) N. KONDAKOV, *Pamjatniki hristianskago iskusstva na Afoně.* Saint-Pétersbourg, 1902, p. 213. Voir aussi les commentaires de GRETSER et de GOAR à CODINUS, *De Officiis.* Bonn, p. 236 sq.

(5) *Inventaire de Patmos*, DIEHL, p. 513.

(6) *Inventaire de Saint-Nicolas le Grand de Salonique* (1406). Éd. P. PAPAGEORGIOU, *Περὶ χειρογράφου Εὐαγγελίου Θεσσαλονίκης. Byzantinische Zeitschrift*, VI, 1897, p. 545.

(7) Voir ci-dessus, note 2 à la p. 473.

époque plus basse (1). En général, les tissus précieux qui viennent d'être cités, ainsi que d'autres de la même valeur, étaient encore en usage après la chute de l'Empire. Des podeai d'or sont mentionnées dans les textes grecs de l'époque post-byzantine (2). Les inventaires russes fournissent également un certain nombre de témoignages du même ordre (3). Cependant on y lit bien plus souvent la description de podeai plus ordinaires, en satin (4), en taffetas (5) ou en velours comme le sont les deux tentures de Vatopedi (6). C'est exactement l'inverse de ce qui peut être observé dans les sources plus anciennes.

Le plus souvent, les podeai étaient teintes en pourpre (7).

(1) PETIT, *Le Monastère de Notre-Dame de Pitié*, p. 143. En 1515, par exemple, l'ecclésiarque de Lavra, Meletios, apporta au Mont Athos plusieurs podeai en camoca de Moscou (PORPHYRE USPENSKIJ, *Istorija Afona*, III, 2. Saint-Pétersbourg, 1892, p. 364.)

(2) Le patriarche Jérémie II (1572-1595) a fait présent à l'église de Sainte-Marie Pammakaristos de deux *ποδαὶ χρυσαῖ* (*Historia Patriarchica*. Bonn, p. 203). Une *χρυσοκέντητη βελιούτικη* (veloutée) *ποδία* est citée dans l'acte de fondation de l'église de la Vierge Consolatrice des Peines, au Sinaï (1677. K. AMANTOS, *Σιναϊτικὰ Μνημεῖα Ἀνέκδοτα*. Suppl. I aux *Ἑλληνικά*, 1928, p. 34.)

(3) Par exemple, les podeai en « hexamite » dans l'inventaire du couvent de Saint-Joseph de Volokolam (GEORGIEVSKIJ, *Freski*, Suppl. p. 1) et du couvent de Saint-Cyrille de Běloozero (*Zapiski*, II, 1861, pp. 320 et 321). A cette époque, ce tissu était importé en Russie d'Italie (V. KLEIN, *Inozemnyja tkani bytovavšija v Rossi do XVIII v... Sbornik Oružejnoj Palaty*. Moscou, 1925, p. 16). En Orient, seule Nicosie dans l'île de Chypre, produisait encore l'« hexamite » (W. HEYD, *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*, II. Leipzig, 1936, pp. 425 et 700).

(4) Par exemple, Inventaire du couvent du « Pokrov » à Suzdal' (GEORGIEVSKIJ, *Pamjatniki*, Suppl., I, pp. 8, 11, 13, etc.

(5) *Ibid.*, pp. 7, 10, 12, etc.

(6) *Ibid.*, pp. 6, 9, 10, etc.

(7) Par exemple, inventaire de Sainte-Sophie de Constantinople : *ποδέαι δύο βλατὶν ἀνασίν ... [ποδέα] ὀξὺν βασιλικόν* (MIKLOSICH et MÜLLER, *Acta et Diplomata*, II, pp. 569-570). Des podeai rouges dans les miniatures russes (*Žitie Nikolaja Čudotvorca*, p. 3 ; VLADIMIROV et GEORGIEVSKIJ, *Drevne-russkaja miniatjura*, pl. 25). Pour les couleurs des autres tissus liturgiques, voir M. Le TOURNEAU et G. MILLET, *Un chef-d'oeuvre de la broderie byzantine*. *B. C. H.* 1905, XXIX, p. 260 et ROHAULT DE FLEURY, *La Messe*, VIII, p. 25 sq.

C'était une imitation des usages du palais. Michel Psellos, en parlant des étoffes rouges dont était orné le couvent de la Vierge Péribleptos, indique que l'on a voulu copier ainsi « une des formes caractéristiques du décor de la cour impériale » (1). Un autre écrivain byzantin établit, à propos d'un voile offert à une icone de la Vierge, un rapprochement entre la majesté impériale de la Mère de Dieu et la teinte pourpre de l'ornement (2). Il existait, cependant, aussi des podeai bariolées (3) ou unies, mais d'autres couleurs : blanches, jaune-citron, jaune-pêche (4).

D'autre part, la juxtaposition de la pièce centrale d'une podea et de sa bordure permettait d'obtenir des oppositions de couleurs que l'on voulait, semble-t-il, particulièrement vives. Ainsi, dans la Diataxis de Michel Attaleiates, il est question d'un tissu violet, — imitant le paon qui fait la roue,— avec une bordure couleur « pistache » (5). A une époque plus basse, ce caractère s'affirme encore davantage. Dans les inventaires russes, on trouve le vert combiné avec le jaune, le noir avec le rouge, le bleu foncé avec l'or (6). L'emploi de complémentaires ou de différents tons d'une même couleur est beaucoup plus rare.

Un décor particulier des podeai était formé par les encolpia

(1) PSELLOS, *Chronographie*, éd. RENAULD, Paris, 1926, I, p. 43.

(2) LAMPROS, *Ὁ Μαρκιανὸς κῶδιξ* 524, p. 28, nº 58 : *καὶ τοῦτο χρυσόστικτον εἰσφέρω πέπλον ὡς βασιλίσσῃ πορφυρόχρουν σοι, κόρῃ.* Cf. *Ibid.*, p. 151, nº 228.

(3) [*ποδέα*] *χαμουχᾶς δίχρους* (Inventaire de Sainte-Sophie de Constantinople. MIKLOSICH et MÜLLER, *Acta et Diplomata*, II, p. 570). Dans l'inventaire de Patmos, est signalée une podea en échiquier : *βλαττίον ζατρικάτον* (DIEHL, p. 514).

(4) *Αἱ τέσσαρες* [*ποδέαι*] ... *λευκαί· ἕτερα δύο ὀξυκαίστορατ ... ἢ ἑτέρα ... κιτρινάερος* (*Inventaire de Notre-Dame de Pitié*, PETIT, p. 123).

(5) *βλαττίον καταπέτασμα* (il s'agit d'une podea) *διβλαττίον ὀξύν· ὁ ταὼν κογχευτὸς μετὰ περιφερίων ἐσοφορίων πιστακέων* (MIKLOSICH et MÜLLER, *Acta et Diplomata*, V, p. 326).

(6) Inventaire du couvent de Saint-Joseph de Volokolam (GEORGIEVSKIJ, *Freski*, Suppl., pp. 1 et 2) ; inventaire du couvent du « Pokrov » à Suzdalĭ (GEORGIEVSKIJ, *Pamjatniki*, Suppl. I, pp. 5-6). Cf. la description de plusieurs broderies du XVe s. par A. SVIRIN, dans *Recueil Uspenskij*, II, pp. 286 et 289.

que l'on y attachait, et que l'on y attache toujours, à la suite d'un vœu (1). Les deux pièces de Vatopédi présentent un exemple remarquable de cette ornementation. Dans ce cas particulier, il s'agit, à proprement parler, d'un réemploi d'ex-voto : au XVIIe siècle, un voyageur russe, Grigorovič Barskij, avait vu les encolpia de Vatopedi conservés dans un coffre de la sacristie (2). Mais le même auteur signale sous l'icone de la Portaitissa au monastère d'Iviron, un autre tissu orné à profusion de petits reliquaires et de croix pectorales (3). Un exemple analogue, plus ancien, serait une broderie qui était conservée au couvent de Saint-Jean près de Serrès et qui représentait le Précurseur. Tout autour, dans l'encadrement, étaient attachés des encolpia fort semblables à ceux de Vatopédi. On peut se demander, toutefois, s'il s'agit bien là d'une podea et non d'une véritable icone brodée (4).

Plusieurs autres rapprochements sont à faire. A Byzance, sur le voile du « Miracle Habituel », rideau mouvant en soie qui recouvrait la célèbre image de la Vierge des Blachernes, était attachée une rangée de petites icones en matières précieuses (5). Ailleurs, auprès de telle icone vénérée, on expose une sorte de châsse ou plutôt un grand écrin, où les Occidentaux placent différents objets votifs et les Orthodoxes des petites boîtes et des croix pectorales contenant des reliques. Plusieurs de ces écrins semblent dater du XVIIe siècle, d'autres sont mentionnés dans les inventaires de la même époque (6).

(1) PETIT, *Le monastère de Notre-Dame de Pitié*, p. 143.

(2) *Stanstvovanija V. Grigoroviča-Barskago*. Saint-Pétersbourg, 1887, III, p. 202.

(3) *Ibid.*, III, p. 139.

(4) N. KONDAKOV, *Makedonija. Arheologičeskoe putešestvie*. Saint-Pétersbourg, 1909, fig. 107. Suivant cet auteur, il s'agit d'une icone brodée. Cf. une broderie analogue, aussi avec des encolpia, œuvre des hiéromoines Théophane et Macaire : Musée Byzantin d'Athènes, n° 766.

(5) MICHEL PSELLOS, *Discours sur le miracle advenu aux Blachernes*, *καταπέτασμα ὃ δὴ ὁρμαθὸν εἰκόνων περιλαμβάνει* (codd. *παραλαμβάνει*) *τὴν ὕλην πολυτελῶν* (J. PAPADOPOULOS, *Les palais et les églises des Blachernes*. Athènes, 1928, p. 33 ; cf. pour le voile même D. LATHOUD, *Le thème iconographique du « Pokrov » de la Vierge*, dans *Recueil Uspenskij*, II, 302 sq.)

(6) N. KONDAKOV, *Opisť pamjatnikov drevnosti v někotoryh hra-*

Le plus souvent, des offrandes de ce genre sont fixées directement sur les images saintes. L'inventaire de Patmos contient, par exemple, le mention d'une icone de saint Jean Chrysostome ornée de plusieurs croix (1). On connaît les petites croix ou *tabulae ansatae*, portant parfois une dédicace, que l'on suspendait, dès le IVe siècle, à la traverse de croix plus grandes (2). Des objets de parure personnelle furent de bonne heure employés à la même destination (3). En Russie, en 1722, Pierre le Grand prescrivit la réquisition de ces ex-voto (privěsy) « qui défigurent les icones » (4). Un curieux inventaire contient la description des encolpia, boucles d'o

mah Gruzii. Saint-Pétersbourg, 1890, fig. 34 ; GEORGIEVSKIJ, *Pamjatniki*, pl. XX. Cf. les textes dans l'inventaire du XVIIe siècle de la cathédrale de l'Annonciation à Moscou (*Sbornik na* 1873 *god izdannyj Obščestvom drevne-russkago iskusstva pri Moskovskom Publičnom Muzěe*, Suppl., p. 5) et dans celui de Sainte-Sophie de Novgorod (POKROVSKIJ, *Drevnjaja Sofijskaja Riznica*, I, p. 132, n° 2). — Voir aussi un « antimension » de Chypre, daté de 1653 : *Art Bulletin*, XX, 3, 1938, fig. 2.

(1) εἰκὼν ὁ Χρυσόστομος ἔχουσα σταυροὺς τρεῖς (DIEHL, p. 112). L'usage est encore largement répandu, voir N. KONDAKOV, *Russkie Klady*. Saint-Pétersbourg, 1896 I, p. 175 et *Pamjatniki... Afona*, pl. XVII-XIX. Un exemple occidental particulièrement remarquable est la *Madonna del Voto* au Dome de Sienne. Voir aussi M. FILIPOVIĆ, dans *Bull. de la Sté Scientifique de Scoplje*, XV-XVI, 1936, *Section des Sc. Hum.* 9-10. p. 241 sq.

(2) O. WULFF, *Altchristliche und mittelalterliche byzantinische und italienische Bildwerke*. Berlin, 1909, I, n° 945, pl. XLIII (cf. nos 946 -966 et, au t. III, n° 2264). Un document de 1464 fait connaître un encolpion contenant une parcelle des saints clous attaché sur une croix d'Alexis I Comnène (CHRYSANTHOS, métropolite de Trébizonde, Ἡ Ἐκκλησία Τραπεζοῦντος. Athènes, 1936, p. 524. Je remercie M. E. Hadzidakis de m'avoir communiqué de texte). Cf. une amulette fixée sur l'autel portatif de Saint-Servais à Maestricht (ROHAULT DE FLEURY, *La Messe*, V, p. 6) et les croix que l'on attache par une chaîne aux reliures des livres liturgiques (par exemple, F. MACLER, *Miniatures arméniennes*. Paris, 1913, fig. 183).

(3) Ainsi, Antonin de Piacenza avait noté au Saint-Sépulcre « ornamenta infinita in virgis ferreis pendentes : brachialia, dextroceria, murenulas, anolas... ». T. TOBLER et A. MOLINIER, *Itinera Hierosolymitana et descriptiones Terrae Sanctae bellis sacris anteriora*. Genève, 1879, I, p. 101.

(4) *Polnoe sobranie zakonov Rossijskoj Imperii s* 1649 *goda*. 1830, VI, p. 485-486.

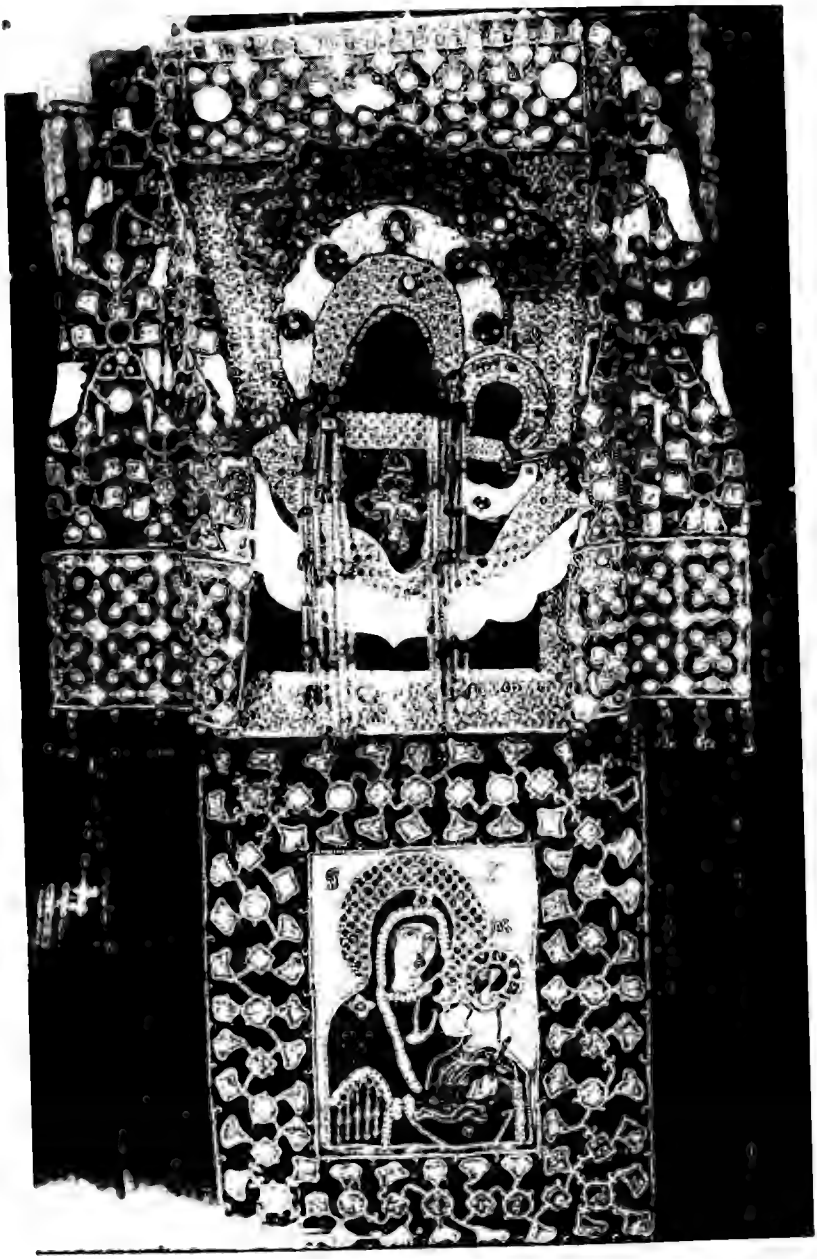


Fig. 1. — Icone de la Vierge « de Géorgie », xvie siècle.
Musée de Suzdali.
(D'après Georgievskij).

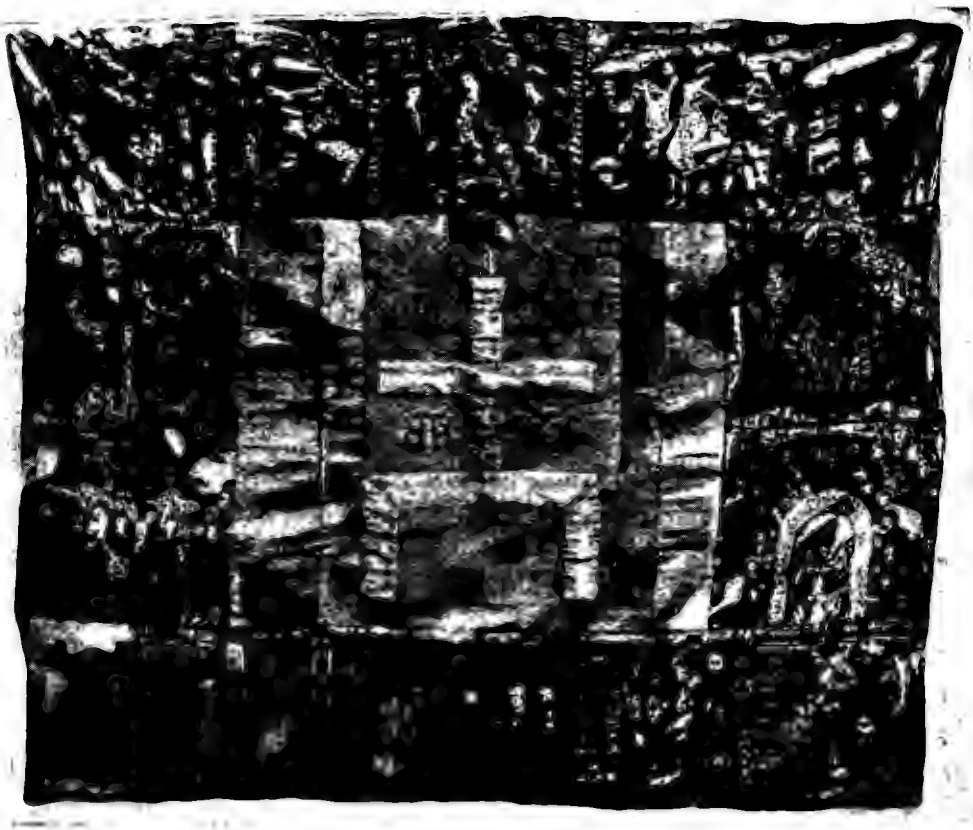


Fig. 2. — Podea de Sophie Paléologue.
Musée de l'ancienne Laure de la Trinité a Sergievo.
(D'après la revue *Svĕtilĭnik*, 1914, nº 11-12).

reille, colliers, enlevés à cette occasion au couvent du « Pokrov » de Suzdalï. Rien que sur une image de la Vierge, offerte par la tsarine Anastasie, on en comptait jusqu'à 225 ; un certain nombre en sont, du reste, encore conservés (1) (fig. 1).

Dans ces différentes pratiques un point reste invariable. Les ex-voto, quel qu'en fût l'emplacement, servaient toujours à parer une icone. Peut-être, aux yeux des donateurs, la sainteté de celle-ci pouvait être même augmentée par les reliques contenues dans les encolpia (2). Mais le rapport avec les podeai n'était pas essentiel. A cet égard l'examen du décor brodé ou broché sera plus important pour notre étude.

Les motifs les plus simples, et sans doute les plus anciens, dont on ornait les podeai étaient de pure fantaisie. Plusieurs rectangles s'inscrivent les uns dans les autres sur la podea dessinée au XIVe siècle dans l'Acathiste de la Bibliothèque Synodale de Moscou (3). Dans l'inventaire de Notre-Dame de Pitié, il est question d'une autre à ramages : *μεγάλη μία ποδέα ἑξομπλος φαχῆ* (4). Ce sont des feuillages encore qui décorent la podea reproduite sur une peinture de Lavra au Mont Athos représentant la Restauration des Images. La forme végétale est schématisée et ramenée à une simple formule, on devine, plutôt qu'on ne reconnaît, le motif du répertoire ornemental classique (5). Un décor d'origine différente, soit oriental, soit occidental, allait l'emporter à cette basse époque. Les deux tentures valaques offertes en 1511 par le voévode Jean-Bogdan au monastère de Rila sont taillées dans un tissu orné de longues tiges aux feuilles pointues qui forment des enroulements capricieux inspirés de l'art musul-

(1) Éd. GEORGIEVSKIJ, *Pamjatniki*. Suppl. II, pp. 63-75. Cf. du même auteur, *Les dons d'Ivan le Terrible et de sa famille à un cloître de Suzdalï*. *Starye Gody*, novembre 1910, pp. 16-19.

(2) KONDAKOV, *Russkaja Ikona*, III, 1, p. 23.

(3) N. LIHAČEV, *Istoričeskoe značenie...*, fig. 243.

(4) PETIT, *Inventaire de Notre-Dame de Pitié*, p. 123.

(5) MILLET, *Monuments de l'Athos*, pl. 131, 2. Sur l'origine antique et sur l'apparition à Byzance de ce motif, voir A. RIEGL, *Stilfragen*, Berlin, 1923, pp. 254 sq. et 288 sq. Primitivement il s'agissait d'un ornement continu formant de longues frises (Rankenornament).

man contemporain (1). Telle est aussi une podea russe de la fin du XVIIe siècle qui faisait partie de l'ancienne collection Sapožnikov. Une croix en or guipé était cousue au milieu du tissu, mais sous cet ornement rapporté se déploient de grandes rosettes et des bouquets d'œillets caractéristiques de l'art turc (2). On trouve ailleurs, notamment dans des couvents moldaves, des parements d'icones du XVe au XVIIe siècle en brocards ou en velours à décor végétal, importés d'Italie, ainsi que des broderies de même destination du XVIIIe siècle, ornées de guirlandes de fleurs d'un style redondant dérivé des ouvrages Régence de France (3).

Un autre groupe était formé par des podeai à motifs zoomorphiques. L'inventaire de Notre-Dame de Pitié en fait connaître deux, de couleur rouge, ornées de perroquets piqués d'or (4). Sur les podeai représentées dans l'Acathiste de Markov Manastir, ce sont des aigles ; sans doute a-t-on voulu reproduire dans ce cas des tissus impériaux (5).

Sur d'autres pièces l'ornement essentiel était constitué par des inscriptions brodées, des dédicaces ou des prières. C'était l'unique décor de certains tissus anciens ; ainsi, par exemple, dans l'inventaire de Patmos est signalé un *βλαττίον* (leg. podea) *ἑξάμιτον κόκκινον μετὰ γραμμάτων* (6). Des inscriptions accompagnent également la plupart des podeai plus récentes, décorées de sujets religieux ; on les place d'ordinaire dans la bordure, mais elles conservent toujours une

(1) MIJATEV in *Annuaire du Musée national de Sofia*, 1922-25, fig. 271. Cf. MIGEON, *Manuel*, II, pp. 336 sq. et 359 sq.

(2) *Vystavka drevne -russkago iskusstva v Moskvě 1913 goda*. Moscou, 1913, 3e partie, n° 11.

(3) I. ŞTEFĂNESCU, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie depuis les origines jusqu'au XIXe siècle*. Paris, 1928, p. 47 et pl. XVIII, 1 et 3.

(4) *Δύο [ποδέαι] κόκκιναι μετὰ ψιττακῶν χρυσοραντίστων*. PETIT, *Inventaire de Notre-Dame de Pitié* p. 123.

(5) MIRKOVIĆ et TATIĆ, *Markov Manastir*, fig. 52 ; cf. O. VON FALKE, *Kunstgeschichte der Seidenweberei*. Berlin, 1913, II, p. 16 sq. et Ph. ACKERMAN, *A Gold-woven Byzantine Silk of the X c.* dans *Revue des Arts Asiatiques*, 1936, X, 2, p. 88 sq.

(6) DIEHL, p. 513. Pour les tissus décorés d'inscriptions, voir REISKE, *Commentarii ad Constantinum Porphyrogenetum....* Bonn, p. 537 et A. APOSTOLAKIS, *Τὰ κοπτικὰ ὑφάσματα*. Athènes, 1932, p. 70.

grande importance décorative et même peuvent l'emporter sur la représentation animée. Citons seulement une podea du XIXe siècle conservée au monastère d'Iviron au Mont Athos, où quelques figures religieuses, plus ou moins espacées, sont accompagnées de longues inscriptions métriques, et ce sont les lettres, la parole calligraphiée, et non l'image, qui forment la partie la plus étendue et la plus importante du décor (1).

Enfin, un dernier groupe, celui qui retiendra particulièrement notre attention, était constitué par les podeai ornées de sujets religieux. Les sources littéraires en font connaître de bonne heure des exemples. Une épigramme votive du XIIe siècle est consacrée à une podea sur laquelle était brodée l'image de la Vierge (2) ; une autre podea, où figurait Constantin le Grand, est signalée dans l'inventaire de Sainte-Sophie de Constantinople de 1396 (3) ; dans celui de Notre-Dame de Pitié, il est question d'une autre encore, représentant le Christ au milieu des apôtres (4).

A partir du XIVe siècle, une composition particulière semble avoir distingué la plupart de ces broderies : tandis qu'un

(1) G. MILLET, J. PARGOIRE et L. PETIT, *Recueil des inscriptions chrétiennes du Mont Athos*. Paris, 1904, I, n° 254.

(2) STERNBACH, *Nicolai Calliclis Carmina*, n° XXVI, p. 340.

(3) *Ποδέα παλαιὰ τῆς μεγάλης ἐκκλησίας · ὁ ἅγιος Κωνσταντῖνος.* MIKLOSICH et MÜLLER, *Acta et Diplomata*, II, p. 596.

(4) *[Ποδέα] ναρθηκωτὴ ἔχουσα κατὰ μέσον τὸν Χριστὸν καὶ γύρωθεν τοὺς ἁγίους ἀποστόλους.* PETIT, *Inventaire de Notre-Dame de Pitié*, p. 123. Le même sujet figurait sur de nombreux autres tissus : vêtements décrits par Astérius d'Amasie (MIGNE, *P. G.*, t. 40, col. 166), étoffe notée au VIIe siècle, à Jérusalem, par Arculf et que l'on disait tissée par la Vierge (TOBLER et MOLINIER, *Itinera Hierosolymitana*, I. p. 156), plusieurs tissus signalés dans le Liber Pontificalis (éd. DUCHESNE, II, p. 128, n° 87 et p. 154, n° 18), bordure d'une podea russe de la fin du XVe siècle au couvent de Saint-Cyrille de Běloozero (N. ŠČEKOTOV, *Drene-russkoe šitʹe. Sofija*, 1914, n° 1, p. 15). Le même sujet dans la peinture et dans la sculpture : O. DALTON, *Byzantine Art and Archaeology*. Oxford, 1911, p. 664. G. DE JERPHANION, *Le calice d'Antioche*, p. 72 sq. (*Orientalia Christiana*, VII, 27) et — pour une époque plus récente — S. DER NERSESSIAN, *Une nouvelle réplique slavonne du Paris.* 74 *et les manuscrits d'Anastase Crimcovici* (*Mélanges... Iorga*, Paris, 1933, p. 722 sq.).

seul sujet occupe la partie centrale, des inscriptions, des figures de saints et, surtout, des petites scènes religieuses garnissent l'encadrement. Dans le typicon de Notre-Dame de la Sûre Espérance, daté du temps de la dernière Renaissance byzantine, est décrite une podea où, autour d'un motif central, étaient brodées, probablement dans les angles du tissu, quatre scènes de la vie de la Vierge (1). Sur une autre podea, don de Sophie (Zoé) Paléologue au couvent de la Trinité de Sergievo, l'Ascension, la Pentecôte et des scènes de la vie du fondateur du couvent, saint Serge de Radonež, encadrent la partie du milieu représentant la croix sur les marches du Golgotha (2) (fig. 2). Très semblable est encore une autre pièce offerte en 1525 au même couvent par le Grand Duc de Moscou Basile III et sa femme, Solomonie, « pour avoir des enfants » ainsi que le précise l'inscription dédicatoire (3). Au milieu est de nouveau représentée la croix, en combinaison, cette fois-ci, avec l'image de l'apparition de la Vierge à saint Serge, sujet qui se rencontre sur des icones contemporaines (4). L'encadrement est formé par un choix d'épisodes du Nouveau Testament, dont encore l'Ascension et la Pentecôte et, dans les quatre angles, des scènes qui répondent à la prière des donateurs : l'Annonciation, la nativité du Christ, de la Vierge et de saint Jean-Baptiste.

Sans aucun doute, cette distribution de sujets a été imitée des icones peintes, où l'on voit souvent une composition centrale encadrée d'une manière analogue (5). Il est vrai que

(1) *Ἐποίησε καὶ ποδέαν χρυσοκλαβαρικὴν ἔχουσαν τὰς τέσσαρας ἑορτὰς τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου καταφυτεύσας καὶ εἰς τὸ μέσον φεγγίον μαργαριτάρια.* H. DELEHAYE, *Deux typica byzantins de l'époque des Paléologues*. Bruxelles, 1921, p. 93 ; cf. les tissus coptes avec une distribution de sujets analogues, APOSTOLAKIS, *Τὰ κοπτικὰ ὑφάσματα*, fig. 45-47).

(2) GEORGIEVSKIJ, in *Světilĭnik*, 1914, nos 11-12, pl. en regard de la p. 24. M. ALPATOV - N. BRUNOV, *Geschichte der altrussischen Kunst*. Augsburg. 1932, fig. 241.

(3) GEORGIEVSKIJ, *ibid.*, pl. V et p. 14, LIHAČEV, *Istoričeskoe značenie*, fig. 359.

(4) N. LIHAČEV, *Materialy dlja istorii russkago ikonopisanija*. Saint-Pétersbourg, 1906, nos 215 et 631 et du même auteur, *Manera pisĭma Andreja Rubleva*. Saint-Pétersbourg, 1907, p. 68.

(5) Cette composition se rencontre déjà sur les enveloppes de

l'on en trouve aussi des exemples sur les tissus hellénistiques et coptes (1) mais dans la broderie à proprement parler byzantine, les scènes se succèdent d'ordinaire les unes aux autres dans la même frise comme les miniatures d'un rotulus (2). La composition centrale ne sera définitivement adoptée qu'au moment de la Renaissance des Paléologues, lorsque l'imitation des icones devient sensible dans tous les domaines

momies de l'époque romaine où la représentation du mort est entourée de différentes petites scènes (E. GUIMET, *Les portraits d'Antinoé au Musée Guimet*, Paris, fig. 64 et 66 pl. XXXV). Pour la première période de l'art byzantin voir les « ivoires à cinq compartiments ». Cf. les ivoires et les stéatites d'une époque plus basse (A. GOLDSCHMIDT et K. WEITZMANN, *Die byzantinischen Elfenbeinskulpturen*. Berlin, 1934, II, Nos 4, 33a, 121 etc. ; G. MILLET, *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile aux XIVe, XVe et XVIe siècles*. Paris, 1916, fig. 4). Les reliures et les icones en émail de Saint-Marc de Venise constituent un autre groupe du même genre qui va du xe au xiie siècle (PASSINI, *Il Tesoro di San Marco in Venezia*. Venise, 1885, pl. II-IV et IX-XIII). Sur les icones peintes, la même composition apparaît dès le xiie siècle (voir, par exemple, O. WULFF et M. ALPATOV, *Denkmäler der Ikonenmalerei in kunstgeschichtlicher Folge*. Dresden, 1925, fig. 31, 32). Cf. les peintures occidentales, retables et crucifix du Duecento et Trecento (E. SANDBERG-VAVALÀ, *La croce dipinta italiana et l'iconografia della Passione*. Bologne, 1929, *passim*).

(1) APOSTOLAKIS, *Τὰ κοπτικὰ ὑφάσματα*, p. 66 sq. D'ordinaire un seul et même motif est répété tout le long de l'encadrement. On trouve encore des bordures de ce genre dans le Liber Pontificalis, par exemple : periclisis cum storia de elefantes (éd. DUCHESNE, II, p. 12, XLV). Les encadrements garnis de plusieurs scènes ou figures différentes, comme ce sera de règle à partir du xive siècle, sont plus rares à la haute époque ; voir cependant les voiles d'autel de Sainte-Sophie au temps de Justinien (Paul le SILENTIAIRE, *Descriptio S. Sophiae*. Bonn, pp. 38-39).

(2) Par exemple, le tissu avec l'histoire de Joseph à la cathédrale de Sens, et d'une époque plus basse, un tissu représentant le martyre des saints Laurent, Sixte et Hippolyte, offert en 1261 par Michel VIII aux Génois et conservé au Palazzo Bianco de Gênes. Les figures y sont distribuées en deux frises, la scène principale (l'empereur introduit dans l'église par saint Laurent) est simplement placée dans la frise supérieure et rien ne la distingue des autres épisodes. Un écrivain byzantin, Manuel Holobolus, compare ce tissu a un livre (X. SIDERIDES, dans *Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, III, 1936, p. 173 sq. et V, 1928, p. 376 sq.)

de l'art (1). Par leur destination même, les podeai devaient être particulièrement soumises à cette influence.

Ceci est le fait essentiel qui, au premier abord, semble caractériser toutes les podeai à décor religieux. A en juger seulement d'après les notices d'inventaires, un tissu attaché sous l'image de la Vierge représentait aussi, le plus souvent, la Vierge ; si c'était l'icone d'un saint, le même saint figurait également sur la podea (2). Un rapport de contenu aussi bien que de forme s'établissait ainsi entre l'image peinte et l'image brodée. Suivant le mot d'un poète byzantin, la podea n'était que « l'icone d'une icone » (3).

Quelques exemples rendront plus sensible cette pensée. Une podea exécutée par les soins de la quatrième femme d'Ivan le Terrible, Anastasie, est conservée au Musée de Suzdalĭ (fig. 1). C'est un rectangle de brocard d'or entouré d'une bordure de velours noir. L'ensemble mesure environ 70×50 cm. Sur la partie du milieu est brodée la Vierge en buste, la tête légèrement penchée vers l'Enfant qu'elle tient sur le bras gauche. C'est une des nombreuses variantes russes de l'image de l'Hodigitria, celle que l'on appelle la « Vierge

(1) G. MILLET, *L'art chrétien d'Orient du milieu du XIIe au milieu du XVIe siècle*, p. 959 (dans A. MICHEL, *Histoire de l'Art*, Paris, 1908, III, 2). L'auteur a en vue, surtout les épitaphioi. Voir aussi les rideaux d'iconostase : L. MIRKOVIĆ, *Starine Fruškogorskih Manastira*. Beograd, 1931, pl. 1. KONDAKOV, *Pamjatniki Afona*, p. XL, et un *dorsale* décrit, dès la fin du XIIIe siècle, dans un inventaire du Saint-Siège : Crucifixus magnus in medio cum historiis circa eum (S. MOLINIER, *Inventaire du trésor du Saint-Siège sous Boniface VIII (1295)*. Paris, 1888, p. 83). Il s'agit dans ces trois exemples d'un choix de Grandes Fêtes. A une époque plus basse, le motif est souvent altéré et les scènes ou les figures de l'encadrement se succèdent dans un ordre plus ou moins irrégulier : TAFRALI, *Le Trésor de Poutna*, n° 73, *Vystavka drevne-russkago iskusstva*, 3e partie, n° 9 (une podea), cf. les icones à partir du XVIe siècle : WULFF et ALPATOV, *Denkmäler der Ikonenmalerei*, fig. 83 et 100.

(2) *Inventaire du couvent de Saint-Cyrille de Béloozero*, *Zapiski*, II, 1861, pp. 218 (saint Nicolas, sainte Irène), 315 (Dormition), 320 (saint Nicolas), 316, 320 et 321 (saint Cyrille). *Inventaire du couvent du « Pokrov » à Suzdalĭ*, GEORGIEVSKIJ, *Pamjatniki*, Suppl. I, p. 4 (la Vierge).

(3) *Τερπνὸν γάρ ἐστι δῶρον εἰκὼν εἰκόνος* (STERNBACH, *Nicolai Calliclis carmina*, n° XXVI, p. 340).

de Géorgie » (1). Les visages sont en soies de couleur, les vêtements en fils d'or et d'argent, des rangées de perles sertissent tous les contours. Sur le velours de l'encadrement sont fixées de petites plaques en argent repoussé et niellé où on reconnaît des feuilles de lierre ; des chapelets de perles entourent chaque plaque et dessinent la tige de cette végétation très stylisée.

Cette podea présente l'avantage de nous être parvenue en même temps que l'icone à laquelle elle était destinée et dont nous avons déjà signalé la riche décoration. Ce qu'il importe de noter ici, c'est que l'on distingue sous les retouches et sous la couche noircie de vernis recouvrant la peinture, la Vierge et l'Enfant représentés dans les mêmes attitudes que sur la podea. Dans les deux cas, le sujet est le même, la brodeuse n'a fait que reproduire l'image peinte.

La conjoncture est exceptionnelle : d'ordinaire les podeai ne sont pas conservées en même temps que les icones qu'elles décoraient primitivement. Mais les modèles sont faciles à deviner. On trouve encore différentes variantes de l'image de l'Hodigitria, telles que les peintres russes se plaisaient à les reproduire sur leurs icones. C'est tantôt la Vierge « de Géorgie » que l'on connait déjà (3), tantôt celle de « Jérusalem » (4), tantôt la variante classique, «la Mère de Dieu de Smolensk» (5). Seule la décoration de l'encadrement peut être de l'invention des brodeuses : un rinceau stylisé, des lettres entrelacées d'une prière à Marie où parfois s'ajoutent, dans les angles, de petits bustes de saints.

Il en va de même pour d'autres sujets. Sur une podea de la fin du XVIe siècle qui figurait à l'Exposition de l'Art russe à Moscou en 1913, était brodée une image du Christ souvent reproduite par les peintres de l'école de Novgorod :

(1) Georgievskij, article dans *Starye Gody*, novembre 1910, p. 14 sq. et *Pamjatniki*, pl. XVII.

(2) S. Bolïšakov et A. Uspenskij, *Izobraženie Bogomateri*. Moscou, 1905, p. 11.

(3) Georgievskij, *Pamjatniki*, pl. X, 1.

(4) Ščekotov, article dans *Sofija*, 1914, n° 1, p. 30, cf. Bolïšakov, et Uspenskij, *Izobraženie*, p. 18.

(5) Georgievskij, *Pamjatniki*, pl. X, 2, cf. Bolïšakov et Uspenskij, *Izobraženie*, p. 2.

le « Sauveur à l'œil courroucé », les traits sévères, le regard fixe et pénétrant. Tout autour, dans la bordure, s'inscrit le tropaire de l'office de la Translation de la Sainte Face d'Édesse (1).

Sur plusieurs autres podeai, on voit le Mandylion entouré de différents saints ou soutenu par deux anges, suivant une formule répandue sur les icones de la basse époque (2) (cf. fig. 5). La nature de l'objet, — un tissu, engageait pourtant à reproduire la Sainte Face seule, sans figures accessoires (3).

Une podea qui était conservée au couvent de Saint-Cyrille de Běloozero représente sainte Irène debout, de face, tenant une croix et un rouleau, tandis que deux anges posent une couronne sur sa tête. Les traits et les attitudes des personnages sont visiblement inspirés de la peinture ; les deux cartouches avec une légende placés symétriquement dans le fond, ce qui se rencontre souvent sur les revêtements métalliques des icones, font également penser à cette origine (4).

Sur certaines podeai du XVIe et du XVIIe siècle, le saint

(1) *Vystavka drevne-russkago iskusstva*, 3e partie, no 1, cf. N. KONDAKOV, *Licevoj ikonopisnyj podlinnik*, Saint-Pétersbourg, I, p. 85).

(2) ŠČEKOTOV, article dans *Sofija*, 1914, no 1, pp. 10-11. *Vystavka drevne-russkago iskusstva*, 3e partie, nos 3 et 12. GEORGIEVSKIJ, *Pamjatniki*, pl. IX, cf. une rubrique de l'inventaire du couvent du « Prokov » de Suzdalĭ de 1597 qui semble contenir la description de cette dernière podea ; le texte précise que ce tissu était attaché sous une icone du Mandylion (GEORGIEVSKIJ, *ibid.*, Suppl. I, pp. 6-7). Pour les icones de ce genre voir *Stroganovskij ikonopisnyj podlinnik*, p. 209 (16 août) et KONDAKOV, *Licevoj ikonopisnyj podlinnik*, pl. B, pl. IX et *passim*. Le thème,que l'on trouve dès la fin du XVe siècle dans les peintures allemandes, peut être d'origine occidentale (voyez C. GLASER, *Die altdeutsche Malerei*. Munich, 1924, fig. 187).

(3) Cf. les représentations plus anciennes du Mandylion dans la peinture où l'on a toujours cherché à reproduire d'aussi près que possible la relique réelle. d'abord clouée à une planche, puis flottant librement (A. GRABAR, *Le Mandylion dans l'art orthodoxe*. Prague, 1931, p. 16 et pl. IV et V où sont représentés, avec une vérité qui fait illusion, la tige métallique et les anneaux qui fixent le tissu au mur).

(4) ŠČEKOTOV, article dans *Sofija*, 1914, no 1, p. 28.

Fig. 3. — Podea offerte par Anne Strogonov. XVIIe siècle. Cathédrale de Solĭvyčegodsk.
(D'après la revue *Světilĭnik*, 1914, n° 11-12).

Fig. 4. — Podea, XVIe siècle. — Moscou. Musée Historique.
(D'après la revue *Sofija*, 1914, n^a 1).

est tourné de trois quarts dans une attitude de prière devant le Christ ou la Vierge qui apparaissent sous le cadre supérieur. Ce thème, d'origine byzantine, a été très répandu dans la peinture à partir du XVIe siècle, en particulier sur les icones russes de l'école des Strogonov (1). Une podea de ce genre, en satin couleur « framboise », commandée par Anna Strogonov, était conservée à la cathédrale de Solïvyčegodsk (2) (fig. 3). La bordure en était formée par des médaillons renfermant différents saints et les symboles des évangélistes. Dans la partie du milieu étaient représentés un orant, saint Démetrius d'Uglič, et le Christ ; derrière ces figures la brodeuse a encore ajouté la scène du supplice du saint. La même composition se rencontre sur des icones contemporaines et il n'est pas douteux qu'il faille en chercher là le modèle (3).

C'est toujours à la même origine que font penser les podeai ornées de scènes religieuses plus complexes : la Crucifixion et la Présentation de la Vierge au Temple, sur deux pièces du XVe siècle environ, qui étaient conservées à la sasacristie de Saint-Clément d'Ochrida (4), la Dormition, sur deux autres podeai qui sont de travail russe et que l'on peut dater respectivement du XVe et du XVIIe siècle(5). Là non plus

(1) C'est l'attitude des personnages de la Déisis. Dans l'iconographie religieuse elle a été adoptée pour la première fois pour les représentations de la Vierge Hagiosoritissa (N. KONDAKOV, *Ikonografija Bogomateri*. Petrograd, 1915, II, chap. VII ; J. EBERSOLT, *Sanctuaires de Byzance*, Paris, 1921, p. 57).

(2) GEORGIEVSKIJ, article dans *Světilĭnik*, 1914, n°s 11-12, pl. IXb. Une podea du même genre : *Vystavka drevne-russkago iskusstva*, 3e partie, n° 10 ; M. A. GRABAR m'en signale encore une autre dans une peinture du monastère roumain de Cozia.

(3) LIHAČEV, *Materialy dlja istorii russkago ikonopisanija*, n° 498.

(4) KONDAKOV, *Makedonija*, fig. 187 et 188. Comparer la Crucifixion avec le montant de la croix très élevé, aux icones du XIVe-XVe siècle (SOTIRIOU, *Guide*, fig. 59 et WULFF et ALPATOV, *Denkmäler der Ikonenmalerei*, fig. 39). Pour la Présentation de la Vierge, voir les icones citées dans ce dernier ouvrage à la p. 267, et surtout les peintures murales de la Peribleptos de Mistra (MILLET, *Monuments byzantins de Mistra*, pl.128, 5) ainsi que celles de Dochiariou au Mont Athos (MILLET, *Monuments de l'Athos*, pl. 225, 1)

(5) ŠČEKOTOV, article dans *Sofija*, 1914, n° 1, p. 15. *Vystavka drevne russkago iskusstva*, 3e partie, n° 14. Cf. L. WRATISLAW-MITRO-

ni le choix, ni l'interprétation des sujets n'étaient guère différents de ce que l'on trouve d'ordinaire dans les peintures murales et sur les icones.

On fera toutefois la part de l'initiative des brodeuses. Dans certains cas, le tissu ne reproduit pas la composition entière de l'icone, mais seulement une figure ou un détail. Sur une seconde podea de la cathédrale de Solĭvyčegodsk,— offerte, ainsi que le précise l'inscription dédicatoire, par Anna Strogonov, à une image de saint Démétrius,— la figure centrale du martyr a été omise et tout le champ de la broderie est occupé par la scène du supplice que l'on n'apercevait, dans l'exemple cité précédemment, que dans le fond de la composition (1).

Ailleurs, au contraire, on introduit des personnages et des scènes qui ne devaient pas figurer sur le modèle. Certaines de ces additions ont pu être notées dans les bordures ; ailleurs, c'est le sujet de la partie centrale qui a été développé. Ainsi, dans l'inventaire du couvent de Saint-Cyrille de Bĕloozero, est décrite une icone de saint Épiphane de Chypre avec une podea où le même saint apparaissait accompagné de saint Théodore d'Édesse (2).

Il est probable qu'il en va de même pour une podea du XVIe siècle du Musée Historique de Moscou, représentant un groupe de plusieurs évêques (3) (fig. 4). Au centre est brodé saint Nicolas entre les deux métropolites de Moscou, Pierre et Alexis. La bordure est décorée en haut des bustes des trois grands Docteurs, Basile, Grégoire et Chrysostome, auxquels font pendant, en bas, trois saints de l'Église russe, Euthyme, Cyrille et Barlaam. A droite et à gauche, six autres saints s'étagent deux par deux, les uns au-dessus des autres. Tout autour sont brodés le tropaire et le kontakion de l'office de saint Nicolas. La partie du milieu de la broderie est verte, la bordure est d'un rouge violacé,

vič et N. Okunev, *La Dormition de la Sainte Vierge dans la peinture médiévale orthodoxe. Byzantinoslavica*, III, 1931.

(1) Georgievskij, article dans *Světilnik*, 1914, n°s 11-12, pl. IX a.

(2) *Zapiski*, II, 1861, p. 313.

(3) Ščekotov, article dans *Sofija* 1914, n° 1, p. 20.

les vêtements des évêques, jaunes avec des croix rouges, se détachent vivement sur le fond de ces couleurs. Il y a aussi un effet décoratif très marqué dans la composition formée de plusieurs rangées de saints reproduits à grande échelle, de face et avec des gestes symétriques. Nous ne connaissons pas d'icones où se retrouve exactement le même arrangement. La place centrale réservée à saint Nicolas, le choix de l'inscription du pourtour, laissent supposer que l'image à laquelle la podea était destinée représentait l'évêque de Myra seul, sans autres saints. Bien entendu, les attitudes des personnages, leur aspect général, certains groupements même, tel celui des grands Docteurs, sont toujours conformes à l'iconographie courante des peintres d'icones, mais il faut faire honneur à la brodeuse du choix et de l'idée de l'ensemble.

Le problème peut être élargi. Le Mandylion soutenu par deux anges est représenté sur une bannière d'Ivan le Terrible(1). L'image de la Vierge Hodigitria, ainsi que d'autres sujets d'icones, ont été souvent reproduits sur des tissus liturgiques différents des podeai (2). Il existe, d'une manière générale, un rapport entre l'art de la broderie et celui de la peinture. Dès le IVe siècle, Astérius d'Amasie comparait à des « murs peints » certains vêtements de ses contemporains (3). Un développement parallèle s'observe dans les deux techniques (4). Sur les tissus antérieurs au Xe siècle, les sujets formaient un cycle narratif où les miracles du Christ, les scènes de la vie et du martyre des saints et des apôtres s'enchaînaient en un long récit édifiant comme dans les peintures et les mosaïques des premières églises chrétiennes (5). Le cycle de la Vierge,

(1) GRABAR, *Le Mandylion*, p. 33.

(2) Voir TAFRALI, *Le trésor de Poutna*, nº 69 sq. et *Snimki drevnih ikon i staroobrjadčeskih harmov Rogožskago Kladbišča v Moskvè*. Moscou, 1913, nº 65, sq. (rideaux, bannières, icones brodées).

(3) MIGNE, *P. G.*, t. 40, col. 166. Saint Jean Chrysostome fait la même comparaison à propos des vêtements à décor profane (MIGNE, *P. G.*, t. 58, col. 510). Voir encore les vêtements et les tissus décrits par Léonce de Neapolis, qui étaient décorés de scènes de la Passion (*S. Nicephori Antirrhetica adversus Epiphanidem*, XXIX, J. B. PITRA, *Spicilegium Solesmense...*, Paris, 1858, IV, p. 371).

(4) L'évolution des cycles iconographiques dans la peinture a été étudiée par MILLET, *Recherches*, pp. 15-25.

(5) Cycle complet des miracles du Christ dans la bordure des

des représentations de la vie des saints, se rencontrent encore sur les broderies du temps des Paléologues, en particulier sur des podeai (1). Pourtant, on a vu que le plus souvent un seul sujet principal est isolé et mis en évidence par une composition particulière. Le récit évangélique devient moins étendu. Lorsque plusieurs scènes de la vie du Christ se juxtaposent sur le même tissu, elles ne forment pas une narration continue mais c'est un choix de Grandes Fêtes, parfois même, comme sur la podea de 1525 à la Laure de Sergievo, ce choix est déterminé par un symbolisme de circonstances. On en était venu alors, dans la broderie comme dans les autres domaines de l'art, à une « écriture concise et facile à interpréter »(2), à l'icone.

La destination des podeai justifiait ce caractère. La

rideaux d'autel de Sainte-Sophie commandés par Justinien et sur les vêtements dont parle Astérius d'Amasie. Astérius décrit encore un tissu, -- probablement peint, -- représentant le martyre de sainte Euphémie en quatre épisodes (MIGNE, *P. G.*, t. 40, col. 336-337). Ces textes ont été étudiés par Ch. BAYET, *Recherches pour servir à l'histoire de la peinture et de la sculpture chrétiennes en Orient...* Paris, 1879, pp. 37, 63 et 75 et par BEISSEL, *Bilder*, pp. 275-277. Ce dernier auteur a réuni, en outre, des renseignements analogues pour les VIIIe et IXe siècles, contenus dans le Liber Pontificalis : on y distingue des scènes de la vie du Christ qui se rattachent à un cycle narratif, -- Multiplication des pains, Vocation de Zachée, Cène, -- puis le cycle complet des miracles des apôtres, ainsi que la prédication et le martyre de différents saints. Des fragments de tissus coptes parvenus jusqu'à nous, présentent l'amorce des mêmes cycles narratifs, voir, par exemple, A. F. KENDRICK, *Catalogue of Textiles from Burying-Ground in Egypt*. Londres, 1922, III, n°s 777 et 785, pl. XVIII et XIX.

(1) Podeai avec le cycle de la Vierge, décrites par ŠČEPKIN, *Pamjatnik zolotogo šitĭja*, p. 67. Cf. l'exemple cité ci-dessus, à la note 1, p.482, d'après le typicon de Notre-Dame de la Sûre Espérance et les mosaïques et les peintures contemporaines de Kahrié-Djami, de Mistra, des Balkans. La bordure de la podea de Sophie Paléologue est décorée de scènes de la vie de saint Serge de Radonež ; il est question dans l'inventaire du couvent de Saint-Cyrille de Běloozero, d'une autre, représentant les miracles de saint Cyrille le Thaumaturge (*Zapiski*, II, 1861, p. 316) ; une podea avec le martyre de sainte Catherine est citée dans l'inventaire de Sainte-Sophie de Novgorod (POKROVSKIJ, *Drevnjaja Sofijskaja Riznica*, I, p. 158, n° 1).

(2) MILLET, *Recherches*, p. 17.

brodeuse pouvait simplifier ou, au contraire, développer le sujet de son ouvrage, le modèle n'en était pas moins fourni, d'ordinaire, par une icone *déterminée*. Et c'est ceci qui constitue une originalité certaine par rapport aux autres tissus liturgiques byzantins.

Parallèlement à ces caractères généraux, on distingue dans la décoration des podeai des traits qui semblent être particuliers à telle ou telle époque. Un classement chronologique détermine deux grands groupes assez différents l'un de l'autre.

Des considérations de style font ressortir l'originalité des podeai du premier groupe, qui s'étend du XIVe au début du XVIe siècle. Les qualités que Monsieur Millet a observé sur toutes les broderies de la Renaissance des Paléologues, — la belle gamme des soies multicolores, les personnages élégants, les groupes variés et animés, — s'y distinguent particulièrement (1). Si forte que fût alors l'emprise de la peinture, les artistes savaient adapter les motifs d'emprunt à la technique de leur propre art. Le fond de soie de couleur reste d'ordinaire découvert, tandis que la plus grande partie du travail, — tous les nus et souvent aussi les draperies et les accessoires, — est exécutée au point satiné, au point fendu surtout, très fin et très serré, qui forme des surfaces lisses, presque sans ombres, où les teintes prennent tout leur éclat.

Parmi les exemples les plus remarquables de ce groupe, on rappellera la broderie déjà citée de Sophie Paléologue de 1499, et, surtout, une autre podea exécutée cent ans plus tôt, en 1389, par la princesse de Tverĭ, Marie, et conservée au Musée Historique de Moscou (fig. 5). La partie du milieu de cette tenture est décorée d'une variante assez particulière de la Déesis où l'on a remplacé la figure du Christ

(1) MILLET, *L'art chrétien d'Orient*, p. 957. Pour l'évolution du style de la broderie byzantine, on consultera plusieurs études d'ensemble : MIGEON, *Les arts du tissu*, p. 104 sq. ; KONDAKOV, *Pamjatniki Afona*, p. 240 sq. ; ŞTEFĂNESCU, *Recherches*, p. 56 sq. ; l'article de ŠČEKOTOV, *Drevne-russkoe šitĭe*, dans *Sofija*, 1914, n° 1. Études techniques plus détaillées : GEORGIEVSKIJ, *Pamjatniki*, p. 14 sq. et N. ŠABELĬSKAJA, *Materialy i techničeskie priemy v drevnem russkom šitĭe. Voprosy Restavracii*, 1926, I.

par le Mandylion, comme cela se rencontre parfois aussi dans l'art monumental, par ex. à Hărlău en Roumanie. L'encadrement est garni de bustes d'anges alignés les uns à côté des autres ; dans les angles sont placés les portraits des évangélistes. Les vêtements des personnages se détachent sur un fond de soie jaune-clair en taches gaies, rouges et bleues, de toutes les nuances. L'élégance des figures et la vivacité harmonieuse du coloris font de cette pièce une espèce de petit chef-d'œuvre (1).

A partir de la seconde moitié du XVIe siècle environ, cet art se transforme. Notons d'abord l'apparition d'un sujet nouveau. De nombreuses podeai russes de cette époque sont décorées de l'image de la croix entourée de différentes inscriptions et plantée sur les marches du Golgotha entre la lance et l'éponge (2). La croix se rencontre déjà sur les podeai plus anciennes (3), mais la composition complexe qui vient d'être décrite semble avoir joui d'une faveur particulière dans l'art de la basse époque. On en trouve des exemples aussi bien dans la broderie que dans la peinture et dans l'orfèvrerie (4).

(1) Ščekotov, article dans *Sofija*, 1914, n° 1, pp. 10-11. Georgievskij, *Pamjatniki*, p. 38. Quelques détails dans Alpatov-Brunov, *Geschichte*, fig. 220 et A. A. Anisimov, *Putevoditelĭ po vystavke pamjatnikov drevne-russkoj ikonopisi*. (Gos. Ist. Muzej). Moscou, 1926, p.41.

(2) Georgievskij, *loc. cit.*, pl. X, 3, 4, XI, 1, 2, XVIII et article dans *Světilĭnik*, 1914, Nos 11-12, pl. V et VI b. Nombreux exemples dans les inventaires de l'époque, notamment dans celui du couvent de Saint-Cyrille de Běloozero (*Zapiski*, II, 1861, pp. 313-315 et *passim*, et dans celui de la cathédrale de l'Annonciation de Moscou (*Sbornik na 1873 g.*, pp. 10-11).

(3) *Βλαττίον τῆς προσκυνήσεως ἑξάμιτον κόκκινον μετὰ σταυρῶν δύο.* (Diehl, *Le trésor et la bibliothèque de Patmos*, p. 514). Cf. dans l'inventaire du Saint-Siège de 1295 le chapitre LI, Paramenta crocea (Molinier, *L'inventaire du Saint-Siège*, p. 97). Des tissus analogues ont été trouvés en Égypte (Kendrick, *Catalogue of Textiles*, II, pl. II sq.), d'autres sont décrits dans le Liber Pontificalis (Beissel, *Bilder*, p. 272). Il semble qu'à une époque plus récente on soit revenu à la formule primitive de la croix seule ; voir les podeai citées ci-dessus aux notes 1 et 2, p. 468.

(4) Svirin, *Description de tissus*, pp. 45-46 ; A. Muñoz, *I quadri bizantini della Pinacoteca Vaticana*. Rome, 1928, pl. IX ; E. Rĕdin, *Golgofskij krest v rukopisjah Kozĭmy Indikoplova. Vizantijskij Vremennik*, XI, 1904, p. 550. Cf. le goût pour les représentations

Dans un écrit contre le système idiorythmique, un moine athonite du XVIe siècle, Pachôme, s'élève contre les représentations de ce genre que ses collègues commençaient à faire broder sur leurs capuces. C'était une innovation, seule l'image de la croix étant conforme à la tradition (1). Il y a là certainement un rapport à noter entre la décoration des podeai et le goût du temps.

La technique se transforme également. La comparaison des podeai du XIVe et du XVe siècles et des broderies plus récentes, fait ressortir une décadence progressive de l'art. L'or et l'argent l'emportent sur la soie. Plutôt que des harmonies de couleurs pures, on cherche une facture savante et décorative, l'ombre et le relief. L'or guipé est combiné avec le point couché assez lâche qui dessine, comme pour imiter les revêtements métalliques des icones, des zigzags, des chevrons, des losanges ; on multiplie à plaisir les points légers qui fixent la couchure au fond, mais l'œil se lasse vite de cette variété monotone.

Décadence encore dans le dessin. Telle composition perd de sa clarté par excès de pittoresque, dans l'enchevêtrement des figures et des accessoires (2) ; telle autre imite trop servi-

funèbres qui s'est formé vers le milieu du XVIe siècle dans l'art occidental, en particulier dans la broderie (L. DE FARCY, *La Broderie du XIe siècle jusqu'à nos jours...*, Angers, 1890, pp. 98, 233, 249). La composition byzantine dérive cependant de thèmes plus anciens étudiés par E. RĚDIN, *Mozaiki ravennskih cerkvej*. Saint-Pétersbourg, 1896, p. 34, par O. WULFF, *Die Koimesiskirche in Nicäa*. Strasbourg, 1903, p. 211 sq. et par WULFF et ALPATOV, *Denkmäler der Ikonenmalerei*, p. 86 (trône de l'Étimasie, Glorification de la Croix, Glorification du Christ, etc.). Pour le culte des Instruments de la Passion en Orient et à Constantinople, où ces reliques étaient probablement réunies dans un seul tableau-reliquaire, voir V. VASILIEVSKIJ, *Povestĭ Epifanija o Ierusalimě...*, p. 51 sq. (*Pravoslavnyj Palestinskij Sbornik*, IV, 2) et D. BĚLJAEV, *Byzantina*, Saint-Pétersbourg, 1893, II, p. 127.

(1) Ph. MEYER, *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster*. Leipzig, 1894, pp. 213-214.

(2) Comparer, par exemple, la Dormition sur les podeai citées ci-dessus à la n.5, p.487 et sur un tissu du voévode Jean-Bogdan où le sujet reçoit un développement extraordinaire (TAFRALI, *Le trésor de Poutna*, n° 73). Même développement de la composition sur les épitaphioi : sur les plus anciens seuls des anges entourent le Christ

lement la peinture ; on en vient à peindre certains nus (1) ; dans le fond des broderies apparaît un paysage formé, comme sur les icones, de rochers taillés en escalier(2), tandis que les personnages sont de plus en plus raides et conventionnels (3).

Par contre, la recherche de l'ornement et de l'effet décoratif préoccupent désormais particulièrement les artistes. Sur certaines podeai russes, les motifs ornementaux, les inscriptions dédicatoires en beaux caractères qui rappellent des arabesques, l'emportent sur les sujets à figures. La bordure prend un développement considérable et dépasse souvent en largeur la pièce du milieu. On attache sur le fond du tissu, suivant un dessin prévu à l'avance, des petites lames métalliques ciselées ou niellées, des perles enfilées en chapelet, des pierres précieuses. Ainsi est constituée,— on l'a vu,— une grande partie du décor de la podea d'Anastasie, femme d'Ivan le Terrible, représentant la Vierge de Géorgie. Une autre podea, à peine plus récente, offerte en 1699 par le tsar Boris Godunov à l'icone de la Trinité de Rublev et conservée au Musée de l'ancienne Laure de Sergievo, présente un exemple plus remarquable encore (fig. 6). Dans la partie du milieu est re-

mort (Le Tourneau et Millet, *Un chef-d'oeuvre de la broderie byzantine*, pl. XIV-XVI ; Kondakov, *Makedonija*, pl. IV ; Tafrali, *Le trésor de Poutna*, n° 64 ; A. Wace, *An Epitaphios in London. Εἰς μνήμην Σ. Λάμπρου*. Athènes, 1935, p. 232 ; Mirković, *Starine*, pl. XLIII) ; plus tard, on introduit, — outre la Vierge, Nicodème et Joseph,—un groupe de Saintes Femmes (Tafrali, *loc. cit.*, nos 67 et 68 ; Kondakov, *Pamjatniki Afona*, pl. XLI-XLII).

(1) V. Georgievskij, *Suzdalĭskij ženskij Rizopoloženskij Monastyrĭ*. Vladimir, 1900, p. 99. En Occident, la pratique était répandue déjà plus tôt (Farcy, *La broderie*, p. 65). A partir du XVIe siècle, en Russie, les vêtements des personnages sont parfois non pas brodés, mais indiqués au moyen de morceaux d'étoffes multicolores cousus sur le fond du tissu (Ščekotov, article dans *Sofija*, 1914, n° 1, p. 28).

(2) Ščekotov, *loc. cit.*, p. 26.

(3) Voir, par exemple, Kondakov, *Pamjatniki Afona*, fig. 92, où sont reproduits deux épitrachilia, l'un du XVe, l'autre du XVIe siècle. L'auteur observe que sur le second les visages sont beaucoup moins expressifs. La décadence est aussi sensible dans la manière dont est représenté le corps nu du Christ sur les épitaphioi de la basse époque (comparer, par exemple, l'épitaphios de Salonique et celui reproduit dans Kondakov, *loc. cit.*, pl. XLII).

Fig. 5. — Podea de Marie, princesse de Tverĭ. 1389. — Moscou. Musée Historique. (D'après la revue *Sofija*, 1914, nº 1).

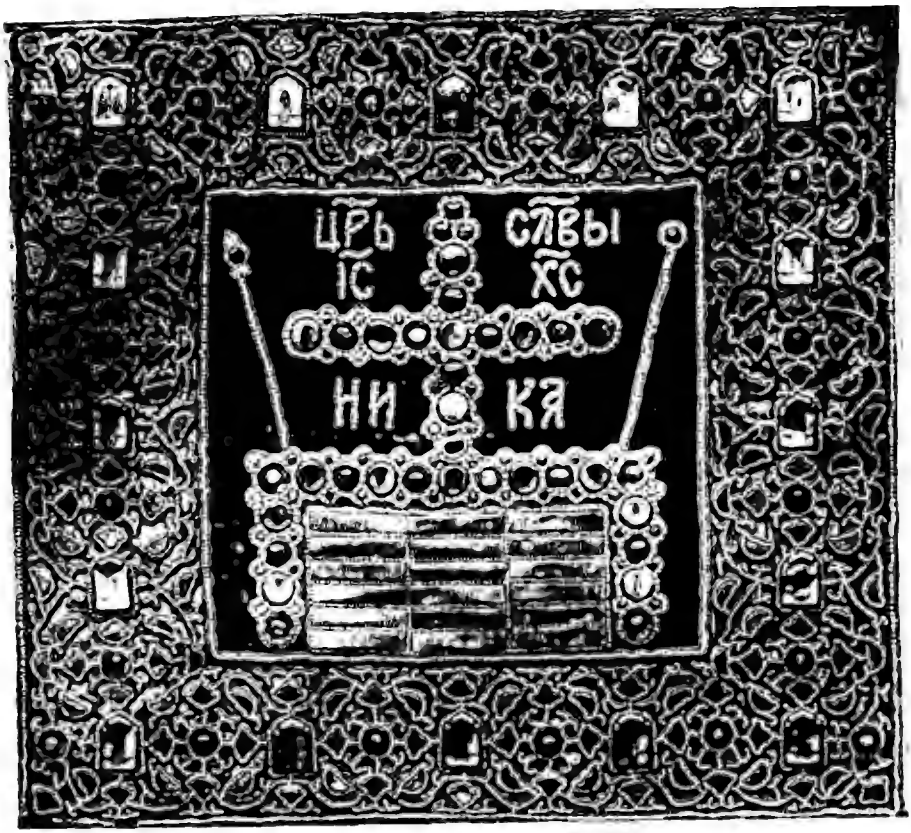


Fig. 6. — Podea du tsar Boris Godunov. 1699.
Musée de l'ancienne Laure de la Trinité a Sergievo.
(D'après la revue *Světilĭnik*, 1914. Nos 11-12).

présentée la croix posée, entre la lance et l'éponge, sur un socle rectangulaire : le Golgotha si simplifié que l'on serait tenté de le confondre avec le trône de l'Étimasie. Les inscriptions habituelles, mi-grecques, mi-slavonnes,— Jésus Christ, Roi de la Gloire, Vainc,— accompagnent la composition, tandis que sur les dix-huit petites lamelles en or qui garnissent le socle sont niellés la dédicace, les noms du donateur et de sa famille et le millésime. La bordure, d'un rouge plus clair que la partie centrale, est parcourue par un ornement végétal très serré et très stylisé auquel s'ajoutent, à des intervalles réguliers, d'autres lames en or niellé représentant différents saints. On ne distingue guère, sur cette broderie singulière, le passage de l'aiguille piquant un fil. Tout l'ornement est composé de pierres précieuses montées en bates, de chapelets de perles, de plaques métalliques. Les formes sont simplifiées, les figures niellées de saints ne jouent évidemment qu'un rôle accessoire ; si cet ensemble nous plaît, c'est seulement par l'éclat de l'or rouge et des perles blanches, par le chatoiement des joyaux de différentes couleurs (1).

On a voulu reconnaître une influence de l'Orient dans le caractère somptueux et abstrait de cet art (2). C'est possible. Pourtant une autre hypothèse peut aussi être envisagée. Dès la fin du XIIIe siècle, des broderies occidentales « de opere teutonico », se distinguaient par leur luxe, par l'emploi de matières précieuses et la recherche d'un point décoratif et compliqué (3). De l'Ouest à l'Est, les artistes auraient puisé à une

(1) GEORGIEVSKIJ, article dans *Světilьnik*, 1914, nos 11-12, pl. VI b, cf. *ibid.*, pl. V a et *Pamjatniki*, pl. X 3 et 4. Une housse (soročka), en étoffe moins précieuse, pouvait protéger certaines de ces podeai (*Inventaire du couvent de Saint-Cyrille de Běloozero, Zapiski*, II, 1861, p. 313).

(2) GEORGIEVSKIJ, *loc. cit.*, p. 20 ; ŠČEKOTOV, article dans *Sofija*, 1914, no 1, p. 32. Cf. les broderies hindoues (E. ALBRECHT, *Morgenländische Motive. Originalteppiche Stoffe und Stickereien.* Plauen i/V., I, pl. 3, II, pl. 33, IV, pl. 74) et les tissus, entièrement couverts de perles, exposés au Palais du Seraï à Istanbul. Notons que les influences pouvaient aussi s'exercer dans le sens inverse ; ainsi au XVIIe siècle des tapis et des soieries étaient expédiés en Perse de la Russie (F. MARTIN, *A History of Oriental Carpets before 1800*. Vienne, 1908, p. 63).

(3) FARCY, *La Broderie*, p. 49 (cf. pp. 35 sq. et 69 : « habits orfévrés »), FR. MICHEL, *Recherches*, I, p. 7.

source commune plus ancienne. Au IVe siècle, Jean le Lydien parle de vêtements décorés de joyaux et de plaques métalliques cousues sur le tissu (1). En 1203, pour satisfaire aux exigences des Croisés, on a pu brûler et *fondre* différents voiles appartenant au chapitre de Sainte-Sophie (2). Un poète du XIe siècle, Nikolas Kalliklès, décrit une podea chamarrée d'or, toute resplendissante de perles et de pierreries (3). D'autres tissus encore étaient parés avec la même profusion (4). Il en est qui datent de la dernière Renaissance byzantine, où l'on a vu, cependant, se former un art plus délicat et raffiné (5).

Cette dernière observation est particulièrement impor-

(1) *De Magistratibus*, II, 4. Bonn, pp. 169-170. Pour les *vestes auratae* et *pictae*, voir BEISSEL, *Bilder*, p. 274, sur l'usage des brattées en Russie à la basse époque : P. SAVVAITOV, *Opisanie starinoj russkoj utvari...*, Saint-Pétersbourg, 1896, s. v. « drobnica » et « zapona » et *Revue Archéologique*, 1850, p. 237.

(2) *καιόμενα καὶ χωνευόμενα* (NICÉTAS CHONIATE. Bonn, p. 740. Le manuscrit de Munich nº 450 indique, comme toujours, qu'il s'agit de podeai). L'emploi de fils en or et en argent a déterminé dans la broderie l'apparition de certains points qui permettent d'imiter les objets d'orfèvrerie, tel le point « ciselé » (ŠABELĬSKAJA, *Materialy i tehničeskie priemy*, p. 115 ; cf. le point « en filigrane » occidental : FARCY, *La Broderie*, p. 47).

(3) *Τὸν πολύχρυσον πέπλον, - τὸν μαργάροις στίλβοντα καὶ λίθοις πλέον.* (STERNBACH, *Nicolai Calliclis Carmina*, nº XXVI, p. 340).

(4) Mentions dans les plus anciens inventaires byzantins, par exemple, dans le Typicon de Grégoire Pakourianos (XIe s.) : *ἐνδυτὴ τῆς ἁγίας τραπέζης ἄσπρον ἐξάμιτον ἔχουσα εἰκόνα τὴν Θεοτόκον διὰ μαργάρων* (éd. L. PETIT, *Vizantijskij Vremennik*, XI, 1904, Suppl., p. 53). Pour les vêtements des empereurs byzantins, — en particulier pour les loroi, — ornés de joyaux et d'or, voir Sp. LAMPROS, *Λεύκωμα βυζαντινῶν αὐτοκρατόρων*. Athènes, 1930, pl. 12, 63, 68 etc. et les textes réunis par D. BĚLJAEV dans *Žurnal Ministerstva Narodnago Prosvěščenija*, 1893, 9-12, p. 328. Cf. un curieux tissu copte où dans la bordure on a imité des pierres précieuses (O. WULFF et W. VOLBACH. *Spätantike und koptische Stoffe aus ägyptischen Grabfunden...* Berlin, 1926, pl. 16) et, ci-dessous, la définition des fonctions des *θεωροί* et du « préposé à la podea ».

(5) TAFRALI, *Le trésor de Poutna*, nº 80, MIRKOVIĆ, *Starine*, pl. XLI, 1. Tous les contours sont indiqués au moyen de perles en chapelets.

tante. Si différents que soient dans l'ensemble les deux groupes définis plus haut, on y distingue certains détails techniques communs, tel l'emploi de l'or en chevrons, point caractéristique pour les broderies de la seconde période, mais qui remplit dès le XIVe siècle les nimbes des personnages,ou même, comme sur l'épitaphios de Salonique, une grande partie du fond (1). La floraison du temps des Paléologues ainsi que l'art qui lui a succédé dérivent d'un fond commun. Lorsque les artistes n'ont plus su rendre la grâce du corps humain, l'expression d'une attitude, ils sont revenus au décor somptueux et rutilant d'une époque plus reculée. Les podeai russes peuvent donner une idée de ce retour à l'ancienne tradition. Sans doute, ni la qualité des tissus employés, ni, surtout, la valeur artistique ne devaient plus être les mêmes. Mais on distingue encore sur ces tentures comme une dernière expression de l'art magnifique qui fut longtemps celui des palais et des églises de Byzance.

III

L'examen de quelques questions subsidiaires peut compléter cette étude.

On examinera d'abord les tissus servant à décorer les icones en dehors des podeai.

Les Byzantins employaient une sorte de mouchoir, qu'ils tenaient d'ordinaire à la main et qui était appelé *μανδήλιον*, *ἐγχειρίον* ou *ἐγχειρίδιον* (2). Les mêmes expressions servaient à désigner un morceau de tissu de forme allongée, fixé parfois sur une veilleuse mais que, le plus souvent, on drapait au-dessus et sur les côtés d'une icone. Tissés en pourpre, brodés d'or et de perles, c'étaient, dans de nombreux cas, des offrandes princières d'une valeur ma-

(1) Certains détails iconographiques aussi. Noter, par exemple, sur plusieurs épitaphioi du XIIIe et du XIVe siècles, la présence de nombreux anges qui annoncent les magnifiques envolées d'incorporels sur les épitaphioi de la basse époque (MIRKOVIĆ, *Starine*, pl. XLIII, TAFRALI, *Le trésor de Poutna*, n° 64).

(2) DU CANGE, *Glossarium*, s. h. v. et A. GRABAR, *Recherches sur les influences orientales dans l'art balkanique*. Paris, 1928, p. 102 sq.

térielle considérable (1). L'usage en était également répandu en pays slave, en particulier en Russie, où l'on attache encore aujourd'hui au-dessus des images saintes, – aussi bien dans les églises que dans les maisons particulières, – une espèce de long essuie-main brodé, aux extrémités retombantes (ubrus) qui semble conserver assez exactement la forme primitive de l'ornement (2). Un des plus anciens exemples connus est sur l'icone de la tsarine Anastasie au Musée de Suzdal'. C'est une bande de taffetas rouge décorée exactement comme la bordure en velours noir de la podea attachée en dessous et qu'elle complète très heureusement (fig.1).

Un autre voile de destination analogue était la *σκέπη* (on disait aussi *παραπέτασμα* et *κάλυμμα*; russe : *pokrov* et *zapona*). C'était un grand rideau qui, une fois baissé, pouvait dissimuler entièrement l'icone devant laquelle il était

(1) E. Miller, *Poésies inédites de Théodore Prodrome* (*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 1883, XVII, pp. 39-40). De Prodrome également, sont deux poésies sur le même sujet, dont une est publiée dans le *Recueil des Historiens des Croisades*, *Hist. Grecs*, II, p. 692 et l'autre par Sp. Lampros, *Ὁ Μαρκιανὸς κῶδιξ*, 524, nº 165. On trouvera encore d'autres épigrammes relatives aux encheiria, dans cette dernière publication sous les nºs 58, 59, 62 (encheirion orné de l'image des saints Pierre et Paul), 86 (encheirion attaché sur une veilleuse), 228, 234 et dans Ed. Kurtz, *Die Gedichte des Christophoros Mitylenaios*. Leipzig, 1903, p. 17, nº 28. En même temps que la podea déjà citée, le préposite Jean avait offert au monastère du Christ Tout-Miséricordieux un autre tissu du même genre *ἕπιπλον στενοεπίμηκες καὶ ὁξύλευκον τὸ λεγόμενον ἀμπελοκλάδιον μετὰ περιφερίων ἐσοφορίων κοινῶν* (Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, V, p. 326). On trouve dans l'inventaire de Patmos, deux *mandylia* en soie et un en étoffe rayée (? *λωρωτόν*, Diehl, p. 514). Enfin dans l'inventaire de Xilourgou daté de 1143 est signalé un encheirion en brocard de Russie orné d'une croix et d'une bordure en or et deux *μανδήλια λινὰ ἄνωθεν τῶν εἰκόνων* (*Acta praesertim graeca Rossici in Monte Athos monasterii*. Kiev, 1873, pp. 52 et 54).

(2) Golubinskij, *Istorija russkoj Cerkvi*, I, 2, p. 283. Des *ubrusy* ornés de joyaux sont souvent décrits dans des inventaires russes, par exemple, dans celui de la cathédrale de l'Annonciation à Moscou (*Sbornik na* 1873 *god*, Suppl.pp.5, 7) ou dans celui du couvent de Saint-Cyrille de Běloozero (*Zapiski*, II, 1861, pp. 314, 317). Voir des mandylia plus ordinaires dans une église bulgare : Filow, *Early Bulgarian Art*, pl. XLVII.

suspendu. L'origine en serait dans les « aulaea » antiques que l'on disposait de la même manière devant les statues des dieux (1). Des tissus semblables figuraient aussi dans l'ameublement des palais royaux de l'Orient et de Byzance, avec cette différence, cependant, qu'ils étaient attachés non devant une image, mais devant la personne du souverain (2).

On a déjà cité le « voile du miracle habituel » de la Vierge des Blachernes. Dans ce cas particulier, un prêtre pouvait officier derrière le rideau ; mais d'ordinaire ce dernier était fixé directement sur l'icone qu'il protégeait. Plusieurs exemples de ce genre sont signalés dans les inventaires byzantins (3), d'autres ont été célébrés par Théodore Prodrome et par Manuel Philès (4). Sous la désignation de *coppoles*, ces voiles ont pénétré aussi dans la décoration des églises latines. Comme en Orient, ils sont destinés à protéger les images les plus vénérées que l'on ne découvre qu'à certaines solennités (5).

La *skepi* est encore couramment employée dans les églises modernes en Grèce et dans les Balkans. On s'en sert surtout pour les peintures de la première rangée de l'iconostase. Ce n'est plus une draperie qui peut se dérouler de haut en bas, mais une pièce d'étoffe, le plus souvent blanche, que l'on doit tirer sur les côtés (6) Parfois, comme pour les

(1) E. Saglio, article « *Aulaea* » dans le *Dict. des Antiquités Grecques et Romaines*, I, p. 560.

(2) Alföldi, *Die Ausgestaltung*, p. 36 sq.

(3) Typicon du monastère de la Vierge de la Sûre Espérance : *εἰκόνισμα χρυσοῦν, τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον ... μετὰ καλύμματος ὁλομαργάρου, ὃ καλοῦσι συρμάτινον* (« brodé » et non « en or trait » comme on interprète d'ordinaire cet adjectif) *τὴν στήλην ἔχον τῆς ὑπεραγίας μου Θεοτόκου* (Delehaye, *Deux typica*, p. 92).

(4) Miller, *Poésies inédites*, pp. 34-35 et *Manuelis Philae Carmina*, Paris, 1857, I, p. 37. Dans l'épigramme de Philès, il est bien précisé que le voile cachait la figure représentée sur l'icone (*ἐπεὶ τὸ σὸν πρόσωπον αἰδοῦμαι βλέπειν ...δέχου παραπέτασμα*).

(5) Voir, par ex., l'inventaire de l'église du Saint-Sauveur in Thermis, à Rome (1649), éd. X. Barbier de Montault *Oeuvres Complètes*. I. Poitiers, 1889, p. 266. Cf. aussi ci-dessus, p. 462.

(6) G. Sotiriou, *Τὰ βυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Κύπρου*, I, Athènes, 1935, pl. 145 et 146 (*Travaux de l'Académie d'Athènes*, t. III, *Série philologique et historique*) ; Filow, *Early Bulgarian Art*, pl. XLVII :

podeai, le devant en est brodé et on y voit apparaître le même sujet que sur l'icone recouverte par la *skepi* (1).

Les exemples russes sont moins nombreux. Dans les inventaires, on trouve généralement la description de *pokrov* aux extrémités retombantes (lopasti) d'une seule pièce avec la partie du milieu (očele - frontal) brodée de figures religieuses (2). Des voiles de cette espèce ne pouvaient être ni déroulés, ni déployés, et il semble bien qu'on ait fini par les confondre avec les *mandylia* ou *ubrusy* dont on a vu l'expansion dans l'art religieux russe.

Nous étudierons, pour terminer, la charge d'un fonctionnaire de l'Église grecque, appelé « le préposé à la podea », ὁ ἐπὶ τῆς ποδέας.

Parmi les auteurs byzantins, seul le pseudo-Codinus nous renseigne sur ce fonctionnaire : il le cite tout au bas de sa liste des offices de Sainte-Sophie, à la dernière place de la neuvième et dernière pentade (3).

On a discuté sur les attributions du « préposé à la podea » (4). Pourtant, suivant le témoignage formel d'un com-

V. Ščerbakivski, *L'art de l'Ukraine*, I, Léopol-Kiev, 1913, fig. 24. Cf. Golubinskij, *Istorija russkoj Cerkvi*, I, 2, p. 284.

(1) Par ex., Sotiriou, *loc. cit.*, pl. 116.

(2) Inventaire du couvent du « Pokrov » à Suzdalĭ : « un *pokrov* en taffetas rouge sur la partie centrale duquel est brodée la Déesis », (Georgievskij, *Pamjatniki*, Suppl. I, p. 12 ; une description analogue aussi dans l'inventaire du couvent de Saint-Joseph de Vookolam, Georgievskij, *Freski*, Suppl., p. 5). Des *zapony* de forme classique, semble-t-il, sont citées dans l'inventaire de Saint-Cyrille de Bĕloozero (*Zapiski*, II, 1861, pp. 168 et 248), voir aussi Wulff et Alpatov, *Denkmäler der Ikonenmalerei*, fig. 92. Mais ce sont des exceptions.

(3) Georgius Codinus, *De Officiis*, Bonn, p. 6.

(4) « Praefectus instrumento sacro », suivant Fr. Iunius (Nadabi Agmonii *Sapientissimi Curopalatae de Officialibus Palatii C-politani*. Lyon, 1588, pp. 12 et 260). Gretser admettait que la charge pouvait consister dans l'entretien du pavement (ποδέα également) de l'église, tandis que, suivant Goar, il s'agirait plutôt d'une fonction correspondante à celle des *caudatarii* ou caudataires de l'église romaine (*Commentarius in Codinum*, Bonn, p. 161-162). Parmi les savants plus récents, J. Zhishman a soutenu l'hypothèse de Gretser (*Die Synoden und die Episcopal-Aemter in der morgenländischen Kirche*. Vienne, 1867, p. 177) et M. Dimitrios celle de Goar (*Οἱ*

mentateur du début du XVIIIe siècle, le patriarche de Jérusalem Chrysanthos Notaras, celles-ci comprenaient exclusivement la surveillance des podeai, « afin qu'on ne vole pas les pierres précieuses et les perles qui les décorent, particulièrement les jours de grandes fêtes, lorsqu'une multitude considérable se réunit dans les églises » (1).

La fonction peut être comparée à celle des « stolistes » qui, dans les temples antiques, veillaient sur les vêtements dont on parait les statues des dieux (2). Dans la hiérarchie de l'Église byzantine, on en rapprocherait plutôt les fonctions des *θεωροί* ou *θεώριοι*. Un écrivain du XIIIe siècle, Démétrius Chomatianos, indique, en effet, que ces derniers étaient chargés « de la garde et de la conservation des meubles sacrés et de leurs voiles, surtout s'ils sont ornés de pierres précieuses et de perles » (3). Chrysanthos Notaras reproduit cette définition, « bien que », ajoute-t-il, la surveillance des *θεωροί* ne s'exerce plus « sur les meubles sacrés, mais sur les saintes icones qui sont décorées de pierres précieuses et de perles » (4). Il y a eu donc beaucoup d'affinité entre les deux fonctions. La correction que Notaras apporte au texte de Démétrius Chomatianos indique même qu'avec le temps, l'office des *θεωροί* s'est rapproché encore davantage de celui du « préposé à la podea ».

Il est à noter que Notaras commente ces deux fonctions

ἐξωκατάκοιλοι ἄρχοντες τῆς ἐν Κ-πόλει Μεγάλης τοῦ Χριστοῦ Ἐκκλησίας, p. 25, dans *Texte und Forschungen* de N. BEES, n° 7) DU CANGE a été le premier à admettre la bonne interprétation (envisagée aussi cependant par Goar et par Gretser).

(1) CHRYSANTHOS NOTARAS, *Συνταγμάτιον περὶ τῶν ὀφφικίων, κληρικάτων καὶ ἀρχοντικίων τῆς τοῦ Χριστοῦ Ἁγίας Ἐκκλησίας καὶ τῆς σημασίας αὐτῶν...* Tergobysti, 1715, p. 41. Ce texte a été déjà utilisé par L. CLUGNET, *Les offices et les dignités de l'Église grecque* dans *Revue de l'Orient Chrétien*, III, 1898.

(2) G. LAFAYE, *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie*, p. 134 (*Bibl. des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 33, 1884).

(3) Réponses de DÉMÉTRIUS CHOMATIANOS à Constantin Cabasilas (J.-B. PITRA, *Analecta sacra et classica spicilegio Solesmensi parata*. Paris-Rome, 1891, VII, p. 656) ; ce passage a été déjà cité, à propos du « préposé à la podea », par GRETSER. Pour les autres fonctions des *θεωροί*, voir DU CANGE, *Glossarium*, s. h. v.

(4) NOTARAS, *loc. cit.*, p. 61.

seulement d'après les usages en cours au patriarcat de Moscou (1). Elles sont omises sur la liste qu'il donne des offices de Constantinople (2). En l'absence de témoignages directs, l'examen d'autres listes du même genre laisse supposer qu'à Byzance, l'office du « préposé à la podea » a complètement remplacé celui des *θεωροί* et que, plus tard, il a disparu à son tour (3).

Les *θεωροί* sont cités dans deux des plus anciennes de ces listes, dont l'une, — connue par un manuscrit ayant appartenu à Léon Allatius et adoptée dans l'euchologe moderne, — est antérieure à la fin du XIIe siècle (4), et l'autre, celle de Chomatianos, n'est pas plus vieille que le début du XIIIe siècle. Dans les deux rédactions, les *θεωροί* sont nommés dans le voisinage immédiat d'un autre fonctionnaire, le « député », dans les deux rédactions ils sont également situés au bas de la liste, d'abord à la neuvième, puis à la troisième place en commençant par la fin. Les Byzantins distin-

(1) Notaras ne fait pas cette observation pour les autres dignités (excepté celle de Grand Skeuophylax, à la p. 9). Dans les textes russes, nous n'avons pas trouvé le « préposé à la podea » cité nommément. Voir cependant, pour l'importance du personnel de la cour patriarcale de Moscou, passé de 250 employés au XVIe siècle à 790 au XVIIe : N. PISAREV, *Domašnij byt russkih patriarhov*. Kazanĭ, 1904, p. 122 sq. et Suppl. XI, p. 47 sq.

(2) NOTARAS, *loc. cit.*, pp. 63-65.

(3) Le classement de ces textes a été fait par ZHISHMAN, *Die Synoden und die Episcopal-Aemter*, p. 95 sq. et par DIMITRIOS, *Οἱ ἐξωκατάκοιλοι ἄρχοντες*, p. 23 sq. Parallèlement à ces listes destinées à Sainte-Sophie ou inspirées par l'usage en vigueur au patriarcat de Constantinople, il devait en exister d'autres, assez dissemblables, composées pour l'usage particulier de différentes églises. Une liste de ce genre peut être relevée dans le typicon de Jean II Comnène en faveur du monastère du Pantocrator. On y note 50 clercs, puis 16 ou 12 serviteurs de l'église, enfin plusieurs employés chargés plus particulièrement de s'occuper de l'icone de la Vierge Hodigitria qui était conservée au Pantocrator : des porteurs, *καὶ λοιποὶ δουλεύονται τῆς ἁγίας εἰκόνος*, cette dernière catégorie n'étant citée pourtant que d'une manière fortuite, dans un autre passage du typicon (DMITRIEVSKIJ, *Opisanie liturgičeskih rukopisej*, I, 1, pp. 678 et 681-682).

(4) Éd. GOAR, *Commentarius*, pp. 116-117 ; cf. *Εὐχολόγιον τὸ Μέγα*, Athènes, 1927, p. 532 sq.

guaient, en effet, ces fonctionnaires des « offices » à proprement parler et les rangeaient parmi les serviteurs de l'église (*διακονίαι*) (1).

Sur les listes composées après Chomatianos, les *Θεωροί* ne se rencontrent plus. Par contre, le pseudo-Codinus, dont le catalogue est le premier dans l'ordre chronologique de cette nouvelle série, nomme, ainsi qu'il a été dit, le « préposé à la podea ». Cette fois-ci, on est tout au bas de l'échelle hiérarchique, mais le « député » est encore cité dans le voisinage du nouveau fonctionnaire. Nous avons déjà noté la ressemblance de la charge des *Θεωροί* et de celle du « préposé à la podea ». Ici on pourrait supposer qu'à partir d'un moment donné, une de ces fonctions a été substituée à l'autre. L'époque où cette substitution s'est produite doit se placer dans l'intervalle qui sépare la liste de Chomatianos de celle du pseudo-Codinus, c'est-à-dire entre le début du XIIIe et le milieu du XIVe siècle.

Peu de temps après, le « préposé à la podea » disparaît à son tour, ainsi qu'en témoignent, les listes de la fin du XIVe siècle et du début du XVe. L'omission n'est certainement pas due à un hasard. Si la liste du pseudo-Codinus est composée de 45 offices, les rédactions postérieures n'en comptent plus que 39 (2), 32 (3) et 31 (4) successivement. Les deux premières pentades restent invariables, l'ordre des suivantes change, mais les dignitaires les plus élevés sont généralement conservés, tandis qu'on sacrifie les offices inférieurs.

Au début du XVe siècle, Syméon de Salonique note expressément un exemple de ces suppressions en signalant que dans son diocèse on avait abandonné *πρὸ ὀλίγου* l'office du « député » (5). A la veille de la chute de l'Empire, l'Église byzantine avait déjà perdu son ancien éclat. Les voyageurs qui ont visité Constantinople à cette époque décrivent

(1) Commentaire au 77e canon du concile in Trullo de THÉODORE BALSAMON (RALLÈS ET POTLÈS, *Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων*, II, p. 485) ; D. CHOMATIANOS, *loc. cit.*

(2) Éd. GOAR, *Commentarius*, pp. 114-115.

(3) *Ibid.*, p. 115.

(4) *Ibid.*, p. 116.

(5) *De sacris ordinationibus*, MIGNE, *P. G.*, t. 155, col. 361.

les ruines lamentables que l'on voyait à la place des dépendances de Sainte-Sophie (1). La suppression des offices inférieurs, en particulier de l'office du « préposé à la podea », nous apporte un autre témoignage de cette décadence (2).

Paris. A. FROLOV.

(1) W. LETHABY et H. SWAINSON, *The Church of Sancta Sophia Constantinople.* London-New York, 1894, p. 125.

(2) Je remercie Mlle J. RENAUD ainsi que MM. A. GRABAR et E. HADZIDAKIS, qui m'ont aidé à composer cet article. Le texte en a été encore revu et corrigé à plusieurs reprises par mon maître, M. Gabriel MILLET. Enfin, j'ai fait une communication sur la *podea* à l'École Pratique des Hautes Études à Paris, et les observations qui ont été faites alors par mes camarades de l'École m'ont engagé à développer et à préciser certaines parties de mon travail.

ANNE COMNÈNE. ALEXIADE X, 8 :

Ἡ τζάγγρα· τόξον βαρβαρικόν (1)

Les faits rapportés dans ce chapitre se passent en 1096. Bohémond vient de débarquer avec une armée considérable à Cabalion, localité voisine de Dyrrachium. Un peu plus tard, un autre chef croisé — appelé Comte de Provence par Anne (2) — après avoir loué un navire de pirates pour la somme de 6.000 statères d'or, a pris la mer à son tour et s'est dirigé, plus au Sud, vers Chimara. Il n'a pas suivi le gros de la flotte latine, craignant les escadres qui étaient en embuscade çà et là dans le détroit. Mais *voulant éviter la fumée*, dit Anne, *il tombe dans le feu*, c'est-à-dire sur la flotte romaine tout entière conduite par Nicolas Maurocatacalon. Un combat s'engage entre l'équipage du navire latin et celui d'un vaisseau byzantin que commande Marianos, fils de Nicolas. Ce dernier remporte la victoire. Cet incident, les historiens occidentaux le passent sous silence. En revanche, il a retenu longuement l'attention d'Anne. Elle en fait un récit pittoresque, et dans les détails qu'elle nous livre touchant cet engagement, elle intercale la description d'une arme de jet qu'elle appelle la τζάγγρα (3). Or, l'étymologie de ce mot est restée longtemps obscure (4). Voici la description traduite de l'*Alexiade* (**X**, 8) :

(1) M. H. Grégoire a publié dans *Byzantion* (III, pp. 311-317) un article relatif au même objet. Le mérite d'avoir deviné l'étymologie du mot τζάγγρα lui revient entièrement.

(2) Voir *Byzantion*, *loc. cit.*

(3) Le Ms. de Florence F donne la leçon τζάγρα. Les autres et les différents Extraits de l'*Alexiade* portent τζάγγρα. Cette leçon a été adoptée par tous les éditeurs.

(4) Du Cange (*Gloss.*, s. v. τζάγγρα) : *Arcus balistarius, balearis, Graecis pridem incognitus, qui unde id nominis acceperint, non tradiderunt.*

. . . . . *Arrivée à ce point de mon récit, je voudrais m'attarder à raconter les hauts faits de Marianos. Celui-ci, ayant demandé au chef de la flotte, à son propre père, des vaisseaux parmi les plus rapides, se lança vers le navire ennemi, le rejoignit et l'aborda par la proue. Ses soldats, le voyant tout en armes, prêt au combat, accoururent sur-le-champ. De son côté, Marianos, dans leur propre langue, se mettait à inviter les Latins à ne pas avoir peur et à ne pas combattre des hommes de même foi. C'est alors qu'un Latin le frappa au casque au moyen d'une tzangra. La tzangra est un arc barbare, complètement inconnu des Grecs. Il ne s'arme pas, la main droite tirant sur la corde et la gauche repoussant l'arme ; mais celui qui tend cet instrument de guerre particulièrement puissant, doit, pour ainsi dire, mettre l'arc à plat sur la terre, appuyer les deux pieds sur ses deux demi-cercles et, des deux mains, tirer à soi la corde avec grand effort. En son milieu, se trouve une rainure semi-cylindrique qui touche à la corde elle-même. Elle est de la dimension d'un trait de grande longueur et va de la corde au centre de l'arc. De cette rainure, on lance toute sorte de traits. Ceux qu'on y peut placer sont très courts, mais très gros et, à cause de leur fer, d'un poids dangereux. Par la projection rendue violente par la corde et par toute la force déployée, les traits ne retombent pas en arrière là où ils viennent à se figer. Au contraire, ils pourraient traverser un bouclier ou perforer une cuirasse de fer épais et poursuivre leur course après l'avoir traversée : tant est violente et irrésistible la force de tels traits. Il est arrivé que ce projectile ait transpercé une statue d'airain. S'il venait à frapper les remparts d'une très grande ville, la pointe pouvait apparaître du côté intérieur, ou s'il atteignait la muraille en son milieu, il y disparaissait complètement. Voilà quelle est l'action de la tzangra, action qu'on peut appeler réellement diabolique. Bien malheureux celui qui est touché par ses traits. Il meurt sur-le-champ et sans savoir comment il a été frappé.*

Ainsi donc, le trait parti de la tzangra, tombant sur le sommet du casque (de Marianos) *le perfora dans son vol, mais sans toucher le moindre cheveu : la Providence l'avait fait dévier. Mais le Latin, lançant vivement un autre trait dans la direction du comte, le blessa au bras. Ce projectile avait transpercé le bouclier ainsi que la cuirasse couverte d'écailles et avait*

atteint Marianos au flanc. Vient ensuite le récit des exploits d'un prêtre latin qui se distingue dans cet engagement par son obstination belliqueuse.

***

De cette description, il ressort que l'arme appelée *τζάγγρα* a des rapports étroits avec l'arbalète. C'est une baliste de dimensions réduites et adaptée aux forces d'un seul combattant. La *τζάγγρα* d'Anne Comnène ressemble fort à la *ballista* de Végèce (IV, 22) et à celle de Procope (*De bello goth.*, I, 21), avec cette différence essentielle que ces deux dernières étaient manœuvrées par plusieurs hommes. Elle se rapproche peut-être plus encore du *scorpio* que mentionne également Végèce (*ibid.* :.. *quas nunc manuballistas vocant*). En somme, c'est le scorpion à main que les Romains ont connu et qui paraît avoir été utilisé surtout à la chasse. Deux monuments romains en donnent la représentation (1). On peut leur appliquer à peu près la description d'Anne et conclure de là que la *τζάγγρα* était réellement pour elle un *τόξον βαρβαρικόν*.

Toutefois, quand elle nous dit que cette machine de guerre était inconnue des Byzantins, cela veut dire uniquement que ses dimensions, sa puissance extraordinaire et son usage étaient nouveaux pour eux. Ils n'ignoraient pas l'usage des machines de guerre. Anne elle-même mentionne leur emploi à plusieurs reprises (2). Son étonnement est donc inspiré par l'apparition d'une arme puissante et meurtrière, mais manœuvrée par un seul homme. Étonnement doublé d'indignation, car l'usage de cet engin ne répondait pas, dit-elle, à la conception du combat loyal, digne de chrétiens (3).

Notre auteur a voulu laisser aux Latins la responsabilité complète de l'introduction de ce moyen de combat peu cheva-

(1) DAREMBERG et SAGLIO. (s. v. *arcuballista*, *manuballista*, par E. SAGLIO).

(2) ANNE COMNÈNE, VII, 8 : . . . . *διὰ πολλῶν οὖν ἑλεπόλεων καὶ πετροβόλων ὀργάνων πλήξας τὰ τείχη*...

(3) Il faut remarquer que l'arme et le terme qui la désignait ont été adoptés par les Byzantins ; cf. J. CANTACUZÈNE, *Hist.*, I, 36 : *τῶν ἐκ τοξῶν λατινικῶν, τῶν λεγομένων τζαγγρῶν, ἀφιέντων βέλη* ...

leresque. Même s'il ne lui était pas entièrement inconnu — elle savait l'usage qu'on faisait des balistes et des scorpions et elle avait lu les écrivains militaires alexandrins — elle a tenu à lui conserver le nom que lui donnaient les barbares ennemis. Elle observait en cela la règle qu'elle s'était donnée en ce qui concernait l'onomastique étrangère. *Que personne ne nous reproche*, dit-elle (X, 8), *d'utiliser des noms barbares de nature à souiller l'enchaînement de l'histoire. Homère lui-même ne dédaigna pas de désigner les Béotiens par leur nom ainsi que certaines îles barbares, pour respecter la vérité historique* (1). C'est donc chez les « barbares » qu'il faut aller chercher, en tenant compte des phénomènes linguistiques, le mot auquel τζάγγρα s'est superposé.

M. Grégoire a pensé au mot *cancer* et à ses correspondants romans. Toutefois, avant d'essayer d'étayer cette hypothèse, il faut écarter une difficulté. Du Cange déclare que l'usage des arbalètes s'était perdu peu à peu en Occident : *Balistarum vero usus sensim apud nostros desiit, qui bellis istis Saracenis frequens fuit, seu quod a summis Pontificibus, una cum infectis veneno sagittis, vel gladiis, identidem interdictus sit in christianorum proeliis, vel quod iis uti viro strenuo indignum putaretur...* Il attribue l'introduction de l'arbalète en France, à Richard Cœur de Lion (2). Or, depuis le siècle dernier, quelques documents nouveaux et une meilleure utilisation des sources ont permis de constater que l'usage de la baliste à main n'avait pas disparu complètement. Il en est fait mention dans la chanson de Roland :

165. D'une arbaleste [il] ne puet traire un quarrel (3).

Un chroniqueur déclare qu'on s'en servit à la bataille d'Hastings (1066) (4). Même en France, elle n'était pas inconnue sous Louis le Gros (1108-1137) (5). Et si le concile de

(1) La même opinion se trouve déjà exprimée ailleurs : ... καὶ τὸ σῶμα τῆς ἱστορίας τούτοις καταμιαίνεται (VI, 14) ; voir aussi X, 10.

(2) ANNE COMN., *Alex.*, éd. Bonn, vol. II, p. 605 sqq. (note de Du Cange).

(3) Cité par LITTRÉ, *Dictionnaire*, s. v. *arbalète*.

(4) *Gr. Encycl.*, s. v. *Arbalète* (w.).

(5) *Ibid.* ; voir AUG. MOLINIER, *Vie de Louis le Gros par Suger*, Paris, Picard, 1887.

Latran (1139), présidé par Innocent II, crut opportun d'en interdire l'usage entre chrétiens, c'est qu'il s'était répandu dans tout l'Occident. Richard Cœur de Lion n'a fait en réalité qu'éluder la défense de ce concile (1) et c'est de cette manière qu'il faut comprendre les invectives de Guillaume le Breton (*Philipp.*, V) à son égard (2).

D'autre part, quel était le nom qu'on appliquait, à la fin du XIe siècle, à ces machines de guerre? Le nom latin *ballista*, employé par les chroniqueurs qui écrivent en latin, ne doit pas retenir notre attention. L'équipage de corsaires du baron latin et même les chevaliers qui l'accompagnaient n'étaient pas tous des clercs. Ils employaient le *sermo rusticus* et désignaient dans un patois roman les objets usuels qu'ils manipulaient. Ont-ils pu donner à l'arme qui a provoqué l'indignation d'Anne, le nom de *chancre*? Cela n'est pas impossible.

Les historiens sont unanimes à constater que la plus grande confusion régnait dans la nomenclature des armes de guerre (3). Prenons les termes *cancer*, *chancre*, *cancre* ainsi que *escrevisse* (qui, à un moment donné, est devenu leur équivalent) (4) ; *scorpio*, *scorpion* et *escorpion*. Ils ont désigné des objets militaires variés et fort différents :

Cancer latin 1. — un arc de voûte qui soutenait les murailles (Du Cange lat., s. v.).

2. — une machine de guerre qui n'a plus la forme arrondie et ressemble plus à un bélier qu'à un arc (*ibid.*).

Escrevisse : avec le sens de cuirasse (*ibid.*.).

Scorpio : machina bellica qua tela projiciuntur (ibid.). C'est sans doute l'arme qu'a connue Polybe (VIII, 5, édit. Teubner) et que mentionne « Suidas » sous le nom de *σχορπίδιον*. Elle devait son nom à sa forme qui rappelait celle du scorpion.

(1) *Gr. Encycl., ibid.*.

(2) Cité par Du Cange, *Gloss. gr.*, s. v. *τζάγγρα*.

(3) Ch. Oman, *A history of the art of war in the middle ages*. London, Methuen, s. d., II, p. 45.

(4) *Écrevisse* est d'origine germanique. Il s'est superposé à *scorpio* ou *cancer* en vertu des échanges de mots qui ont suivi les invasions ; v. Gaston Paris, *La littérature française au moyen âge*, Paris, 1914, p. 25.

Escorpion : Sorte d'arbalète : Escorpions estoient appelez anciennement les petites arbalètes maniables (J. DE MEUNG, Trad. de l'art de chev. de Végèce, f° 72) (1).

Il se peut donc que des guerriers, qu'ils soient normands ou français, aient appelé *cancre* ou *chancre* l'arme qu'ils voulaient utiliser contre les Byzantins. On se demande même quel autre terme ils auraient pu employer. Si l'existence de l'arbalète est attestée en Occident dès le xe siècle, son nom est postérieur d'au moins cent ans. Les adversaires de Marianos devaient même préférer à ce vocable d'une étymologie savante un autre beaucoup plus vulgaire qui avait, de plus, l'avantage de suggérer la forme de l'objet qu'il désignait (2).

***

Il reste à savoir comment une oreille byzantine a saisi ce mot. Cela revient à rechercher de quelle manière les « Latins » le prononçaient alors. Il est généralement admis que le *c* et le *g* latins initiaux se sont palatalisés très tôt devant *e*, *i* et *a* ; c'est-à-dire que devant les voyelles palatales, le lieu d'articulation de l'explosive s'est avancé vers le palais dur (3). Le *c*, qui nous intéresse davantage, devenu *ky* dès l'époque latine, est passé à une vraie dentale *ty* dès le VIIe siècle (4). Le phénomène s'acheva progressivement. Dans certains parlers romans de l'Est et particulièrement en roumain et en italien, le *ty*, deuxième stade de l'évolution de la gutturale initiale, a évolué vers le *tch*. Ailleurs, il est devenu *ts* ou *tch* suivant les lieux (5), avant de passer au *c* moderne. Ce n'est que dans le dialecte picard et dans l'extrême Midi de la France que le *c* a conservé le son dur devant *a*. (6) Force

(1) Cité par FRÉD. GODEFROY, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes*, s. v. *Escorpion*.

(2) *Cancre* devait être d'un usage fort courant, à cause de la variété d'objets auxquels il s'appliquait. Voir GODEFROY, s. v.

(3) Ferd. BRUNOT, *Histoire de la langue française*, Paris, Colin, 3e édit. 1924, I, p. 163.

(4) A. MEILLET. *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, 3e éd., Paris, Hachette, 1933, p. 250.

(5) Ferd. BRUNOT, *op. cit.*, I, p. 72.

(6 Ed. BOURCIEZ, *Éléments de linguistique romane*, Paris, Klinck-

est donc d'admettre que si les chevaliers latins, qui prirent part à cet engagement, appelaient leur machine de guerre *cancre* ou *chancre*, ils prononçaient *tchancre* ou *tsancre*, en mettant un accent vigoureux sur la première émission de voix.

Que le *ts* ou le *tch* aient été rendus par τζ en grec byzantin, cela n'a rien d'insolite. Quelques exemples mettront ce fait en lumière et montreront en même temps combien l'usage du *ts* et du *tch* était répandu dans la « Romania » à l'époque des croisades (1).

Le groupe de consonnes τζ ne se rencontre pas dans la langue classique. Chez les Alexandrins, on trouve çà et là le τσ, mais réservé aux expressions d'origine étrangère. Les Byzantins, mis en contact avec une foule de peuples barbares, adoptèrent le τζ dans les mêmes circonstances, qui devinrent de plus en plus fréquentes (2). Le récit d'Anne Comnène fournit de nombreux spécimens de ce phénomène linguistique. C'est, à côté du terme qui nous intéresse ici, la transcription des noms propres d'hommes, de villes ou de peuples :

Carpentarius, Guillaume le Charpentier : Τζερπεντήριος (X, 7).
Ricardus, Richard : Ριτζάρδος (XIII, 6).
Civiscus : Τζίβισκος (V, 5).
Pecinaci ou Pincenates, Petchinèques : Πατζινάκοι (VII, 7).

A partir du XIIe siècle, les exemples deviennent plus fréquents. Les Croisés ont importé en Orient un certain nombre de vocables romans. La τζάγγρα elle-même a conquis le droit de cité dans les textes byzantins. On en forme des dérivés : τζαγγράτωρ, τζαγγρόβελος, τζαγγροτοξότης.

Ce sont ensuite les termes qui désignent les dignitaires,

sieck 3e édit. 1930, pp. 161 et 302 ; ID., *Phonétique française*, Paris, Klincksieck, 7e édit., 1930, pp. 165 sqq.

(1) Ferd. BRUNOT (*op. cit.*, I, p. 365) fait remarquer que c'est la langue italienne qui a prêté le plus grand nombre de vocables aux langues orientales et particulièrement au grec. (V. BOURCIEZ, *Linguistique*, p. 485 ; H. GRÉGOIRE, *Les mots français en grec* (Congrès de la langue française), Gand, 1913.

(2) E. A. SOPHOCLES, *Greek Lexicon*, s. v. *Τζ* or *Τς*. Il arriva même qu'on transcrivît l'*s* roman par τζ. Ex. *Τζελάδα* pour *Salada* (ital.) ou *Salade* (franç.).

les chevaliers, les différentes parties de leur habitation ou simplement des notions et objets usuels :

Chambellan : τζαμπρελίανος (cité par BRUNOT, *op.cit.*, p. 364).

Général : ντζενεράλ (*ibid.*).

Chambre : τζάμπρα (DU CANGE gr., s. v.).

Chambrelainne (Cambellana) : τζαμπερλάνα (GODEFROY, s. v.).

Charlatan (ital. Ciarlatano) : τζαρλατάνος (DU CANGE gr., s. v.).

Josterie ou Jousterie : τζουστρία (J. CANTACUZÈNE, I, 42).

Zangano (esp.) : τζαγανός (cancer) (DU CANGE gr., s. v.).

Cicorea : τζηκουρέα (*ibid.*).

Cifra, chiffre : τζίφρα (*ibid.*).

Città, cité : τζίττα (*ibid.*).

Les chroniques arméniennes ont retenu également la trace de l'emploi fréquent du *tch* et du *ts* à l'époque des croisades. On y retrouve les termes suivants : *čamblan* (chambellan), *čançler* (chancelier) (1). Mêmes traces dans le dialecte chypriote : τζαέρα (la chaire) ; μπρότζα (la broche) (2).

*
* *

Nous croyons donc pouvoir retenir l'hypothèse de M. Henri Grégoire. C'est par le mot *cancre* ou *chancre* que les croisés qui faisaient la traversée de l'Adriatique désignaient leur « arbalète ». Ce mot, ils le prononçaient à la romane. C'est sous cette forme qu'il a été rapporté à Anne, peut-être par Marianos lui-même, le héros de l'incident et la victime du geste peu courageux des « barbares ». A son tour, elle l'a reproduit fidèlement, dans tous ses éléments, y compris l'accent tonique lui-même.

Paris. Josse STAQUET.

(1) *Recueil des Hist. des Crois.*, Historiens arméniens, Préface pp. LXXVII sqq. ; cf. J. KARST, *Historische Grammatik des Kilikisch-Armenischen*, Strasbourg, 1901, p. 38.

(2) Cité par Ferd. BRUNOT, *op. cit.*, I, p. 365.

UN PAPYRUS ARMÉNO-GREC

En republiant à deux reprises, d'abord dans les *Mélanges Boisacq*, puis dans la revue arménienne des Mékhitaristes de Vienne (1), le papyrus grec en caractères arméniens signalé par Aug. Carrière en 1892, M. G. Cuendet a fait d'une pierre deux coups : il s'est acquis la reconnaissance à la fois des arménisants et des byzantinistes ; des premiers, parce que — mises à part les inscriptions — le document publié (2) semble le plus ancien témoin de l'écriture arménienne (3) ; des seconds, parce que ce texte apporte, comme on le verra plus loin, un appoint non négligeable à notre connaissance du grec médiéval et de l'évolution de la langue populaire. La date qu'il convient d'assigner à ce papyrus, qui a été exhumé au Fayoum, paraît être le VIIe siècle, sinon une époque plus haute encore ; en tout cas, la conquête arabe de 640 nous fournit un *terminus ad quem* (4). Carrière avait fait exécuter de ce vénérable papyrus une photographie qu'il avait envoyée aux Mékhitaristes de Vienne ; sage précaution puisque, depuis, le papyrus a mystérieusement disparu et est probablement enfoui au fond de quelque collection

(1) *Un papyrus grec en caractères arméniens* dans *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves*, t. V, 1937 (= *Mélanges Boisacq* *), pp. 219-226 ; *A propos d'un papyrus grec en caractères arméniens* dans Հանդէս Ամսօրեայ [*Handes Amsorya*], t. LII (1938), pp. 57-67. — Dans la suite de cette étude nous désignerons le premier article par *M. B.*, le second par *H. A.*

(2) Voir la belle reproduction photographique dans *M. B.*, face à la p. 220.

(3) Le plus ancien manuscrit arménien daté est un tétraévangile de Moscou, copié en 887.

(4) M. Willy HENGSTENBERG, dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXXVIII (1938), p. 494 (compte rendu de la publication de M. Cuendet), descendrait jusqu'au VIIIe siècle, ce qui nous paraît exagéré (aucune trace d'influence arabe ; voir aussi nos observations, p. 532, sur le *χ* et le *h*).

privée. Grâce à cette providentielle reproduction, le P. Tašean pouvait, en 1898, étudier du point de vue paléographique cet inestimable document dans son manuel de paléographie arménienne (1) ; il en reproduisait même un fragment et accompagnait sa description technique d'un essai de lecture timide et peu heureux. Depuis, le papyrus était retombé dans un oubli immérité.

Le texte qu'il nous livre est une liste — sorte d'aide-mémoire ou de manuel de conversation — de vocables et d'expressions de la langue courante ; si, dans ce qui nous est conservé (et il est impossible de déterminer quelle était l'étendue de l'original), on distingue quelques bribes de phrases et quelques paradigmes de conjugaison, la plus grande partie est constituée par une série de mots qui ne se présentent pas toujours, semble-t-il, dans un ordre logique, mais où l'on distingue cependant deux groupes importants : l'un (lignes 18 à 25) formé par les noms de parties du corps humain (et de termes s'y rapportant), l'autre (lignes 26 et 27 ; cf. déjà l. 19 ?, 22 ?, 23 et 24 ?) étant nettement un vocabulaire militaire.

L'auteur était un Arménien s'exerçant à l'étude du grec ; pour transcrire les mots de la langue qu'il apprenait, il s'est servi des caractères arméniens qui lui étaient familiers. C'était vraisemblablement un de ces nombreux soldats ou officiers arméniens qui ont si souvent joué un rôle important dans l'armée byzantine, peut-être un de ceux qui, sous Héraclius, furent les derniers à occuper l'Égypte au nom du basileus de Constantinople.

C'est en relisant avec M. Henri Grégoire les épreuves de l'article que M. Cuendet destinait à nos *Mélanges Boisacq* que nous nous sommes pris à tenter un déchiffrement plus approfondi du texte mis ainsi sous nos yeux et que l'idée nous est venue de reprendre dans *Byzantion*, du point de vue grec, l'étude de ce précieux document ; c'est dire tout ce que notre tentative pour restituer l'original doit à la science, à la pénétration et à l'intuition de notre maître.

*
* *

(1) Ց. ՏԱՇԵԱՆ, *Ակնարկ մը հայ հնագրութեան վրայ* [Y. TAŠEAN, *Coup d'oeil sur la paléographie arménienne*] (Vienne, 1898), pp. 93-102.

Pour la facilité du lecteur, nous reproduisons tout d'abord le texte du papyrus, en transcription grecque (1), tel que l'a déchiffré M. Cuendet avec une louable patience et un sens paléographique très sûr ; un examen attentif de la photographie dans les cas douteux ne nous a fait modifier que rarement cette lecture. Les points remplacent les caractères non identifiés ; les lettres pointées sont d'une lecture problématique ; le signe ! est un signe de séparation de mots ou de groupes de mots qui affecte dans le papyrus la forme d'un point d'exclamation ou de deux points selon que le trait (ou le point) supérieur est écrit avec plus ou moins de soin (2).

1]εναανατο[ ]οτεελθ..οδ.[

2]χροστισουφσευδ[ε].....[

3].λουεσιν..τιμινκεουκεδοκεσ!ζιπιυσομεντιναπ[

4]εουκαπικ.σ.μεποσοχρονονεχισαπ.ιαντουοσα..ιου[

5]εχμβρετσ..ν..γ..νοτιβιβλιονεχοο..αροδεσα.....[

6].οε.α.ι.....αγομενιπαυομεν..νοσουκεσχ.[

7].οδαγομεναπελθιν!...ισιν.ενχρ.ελθενοε+!θ[

8].σινμαθ....λο!ουκε..ινανερωτισ!μεοδοντ.ν.ρ.[

9].....σα!ανα...ισεν!...υτοεν!εκινοσ[

10].....ο.α...ζοκαν....ερχομε.ινισομεν!ι.ισο[

(1) En ce qui regarde la translittération du grec en caractères arméniens, on se reportera aux observations de M. Cuendet, *M. B.*, p. 221 et *H. A.*, p. 61 ; cf. aussi Alb. THUMB, *Die griechischen Lehnwörter im Armenischen* dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. IX (1900), pp. 393-415 ; voir cependant, pour le χ et le *h*, p. 532.

(2) C'est pourquoi M. Cuendet le transcrit parfois par ! parfois par : mais, comme ce signe a toujours la même valeur, nous préférons unifier la transcription.

11]. . . . . τισποσhοδευ . μενδιχσον . αλαχουιπα . [

12] . κασε!ανεδοκααυτααυτου!τοναλατιον!αμαχ[

13]κεσχιυροσ!εχομεν!εχο!εχισ!εχι!ιμιν!φρονιμ . . ι[

14] . κα!φακ . . τ . εμιπεριμεν . . . κασ!εδενιτι!δρεμα!γ . [

15]εμα . εμινκα . ιεπιυισεσhιυφσοσ!φιυσασαγλιδορι!γεοργο . [

16]πανοσ×!ουδεστεχνιτιπ . . σεν!οθεοσβοιθισισ!οθεοσθαραπ . [

17]αλκευσκεσκουτευσ!χιρανιβιδιν!ουδεν!καφσατσινδιφριν!καδιν[

ενουδιν .νουσ . . χρα

18]γλεσμακιν!καμελακιν!οσ!ουτιν!τριχιν!μετοπον!οφροσ!κοριν! . [

19]ομα!κ . ο . α . σφιλαχμαχελον!σφουνδολον!ομοσ!στιθοσ![

20]ατιεδοκεσαυτουτιμιν!καρδια!σουκοτον!χολιν!σπλινα!χουζμι[

]. σαυλοστ . . μελαν . . σ

21]οσ!ιλικιακειανοφθαλμια!φτιυλιν!βιζιν!μεριστδου[ ] . . [

22]νοσι!ουρινισχι!γουλιν! . hεμασοσα!οστρακιν!ανκε . . [

]. λιτιν

23]τιυλιν!ευνιυχ!αντιχερα . αμεριν!τοχσαρ!φαλατρον!σα . [

σουκαριν

24]φονασ! . ιπαριν!ορχιδ . . . . . ενι!τοβια! . ρ . [

25 ποδαριν!νευρ!βλεφαρ!φελον!καμασ!φα[

κα . . ορα

26 θικαριν!σπατιν!παθρονοσ!hιπαρ!σελα[

27] . . τον!κονταρ!σκουτ . οδισον!κατα . α!κιλο[

***

Dans l'essai d'interprétation qui suit — et nous ne nous dissimulons pas qu'il est trop souvent émaillé et de restitutions conjecturales et de points d'interrogation — nous impri-

mons en caractères espacés les lectures faites par M. Cuendet et en caractères gras les corrections ou additions que nous croyons pouvoir proposer ; les traductions rectifiées sont en italiques.

1 ἐ λ θ- (une forme de *ἐλθεῖν*)

peut être précédée de **ὅτε** ou de **ποτέ**.

2 χ ρ ώ ς τ ι ς ο ὐ ψ ε ύ δ [ε ι]

« une certaine couleur (?) ne trompe pas », interprétation peu convaincante ; nous lisons, avec M. H. Grégoire, **χρωστεῖς, οὐ ψεύδ**[**ομαι**] « tu (me) dois (de l'argent), je me mens pas ! », petite phrase du type de celle de la ligne suivante.

3 τ ι μ ὴ ν κ α ὶ ο ὐ κ ἔ δ ω κ ε ς , σ η π ε ύ - σ ο μ ε ν (?) τ ή ν (1)

la première partie de cette lecture est sûre mais *τιμήν* est à traduire par « *prix* » et non par « honneur » (cf. l. 20) — *σηπεύσομεν* « nous corromprons » est peu admissible : la lecture de Mlle Cl. Préaux (2) **σοι ποιήσομεν** (rétablissons le subjonctif *ποιήσωμεν*, cf. p. 521) **τὴν ἀπ**[**όδοσιν**] « nous te payerons ton dû », est ingénieuse et en rapport avec le contexte, bien que pour *ποιη-* on attende, comme à la l. 15, *πιυι-* (et non *πιυ-*).

4 ο ὐ κ ἀ π ε ι κ [ά] σ [α] μ ε (ν) (3), π ό σ ο (ν) χ ρ ό ν ο ν, **ἔ**χ ε ι σ α π [ρ] ί α ν τ ο ῦ

« *nous n'avons pas compris* » (sens dialectal de *ἀπεικάζω* en gr. mod.) — *ἔχει σαπρίαν τοῦ* « il a une pourriture du ... » est peu vraisemblable ; proposons plutôt *πόσο*(*ν*) *χρόνον* **ἔχεις**

(1) *H. A.*, ou τ ι ν α *M. B.*

(2) *Chronique d'Egypte*, nº 27 (janvier 1939), pp. 187-188 (compte rendu de la publication de M. Cuendet).

(3) *H. A.*, ἀ π ε ί κ α σ έ (?) μ ε *M. B.*

ἅπ[λ]οιαν « depuis combien de temps es-tu dans l'impossibilité de naviguer? », ce qui est d'ailleurs peu satisfaisant.

5 *β ι β λ ί ο ν ἔ χ ω*

« j'ai un livre », peut-être précédé de **ὅτι**.

6 *ἄ γ ο μ ε ν ἢ π α ύ ο μ ε ν ν ό σ ο υ* **κ α ὶ**

comme *ἄγομεν* se trouve à la ligne suivante, nous préférerions lire ici un composé de ce verbe ; de plus, les deux formes verbales pourraient être des subjonctifs-impératifs : **[προ]άγωμεν ἢ παύωμεν** « avançons ou cessons ! » — **νόσου** « maladie » au génitif? ne vaudrait-il pas mieux lire à la fin de la ligne : **οὐκ ἔσχ[ε]** (ou une autre personne de l'aoriste de *ἔχω*) ou encore **οὐκ ἔσχ[ατος]** ?

7 *ἀ π ε λ θ ε ῖ ν ἐ ν χ ρ (ι σ τ ῷ ?)*

avant *ἀπελθεῖν* « partir », détachons **ἄγομεν** car le **ϥ** (*δ*) qui précède ne nous semble pas d'une lecture assurée — la résolution de *ενχρ.* en *ἐν χριστῷ* emporte l'adhésion ; on peut même lire, croyons-nous, *ἐν χριστῷ* **ἐλθέ** « viens dans le Christ ! » suivi, si le *ε* vaut ici aussi un *ι* (cf. p. 530), d'un second impératif : **νόει** « comprends ! » ; le signe suivant pourrait être la croix chrétienne.

8 *ο ὐ κ ἀ ν ε ρ ω τ ε ῖ ς μ ε* puis un cas de *ὁ δ ώ ν* ou de *ὁ δ ό ς*

on reconnaît au début une forme de l'aoriste de *μανθάνω*, sans doute l'impératif (cf. l. 7) **μαθ[έ]** « apprends, sache ! » — plus loin **οὐκ ἔ[στ]ιν**, puis *ἀνερωτεῖς με* **ὁδόν** (un ! est placé à tort après *ανερωτισ*) « tu me demandes le chemin ».

9 *ἐ κ ε ῖ ν ο ς*

10 *ἔ ρ χ ο μ α ι , ἢ ζ ή σ ο μ ε ν* (*M. B.*, *ε ἰ λ ή σ ο μ ε ν H.A.*), *ε ἰ [λ] ή σ ω*

dans le mot qui suit *ἔρχομαι* « je vais », il semble bien que la première lettre douteuse soit **ϧ** (*ν*) et non **ϩ** (*ζ*) ou **ϥ** (*λ*) ;

dès lors, nous lirions plutôt [κ]ινήσωμεν « nous mettrons en mouvement » et la forme suivante pourrait être en effet εἰ[λ]ήσω ou εἰ[λ]ήσω[μεν] « nous roulerons, nous poursuivrons » (pour le subjonctif, cf. p. 521).

11 τις, πῶς, ὁδεύομεν, δεῖξον

la première syllabe peut aussi bien être une terminaison -της — après πῶς « comment » et les deux formes verbales « nous marchons », « montre ! », on discerne **ἀλ(λ)αχοῦ** « ailleurs » et **εἶπα** « j'ai dit » (ou une autre personne de ce temps).

12 ἀνέδωκα αὐτὰ αὐτοῦ, τὸν ἁλάτιον

au début, peut-être [εἴ]κασε « il a supposé » (?)—« je les lui ai distribués » — « la mixture saline », disons plus simplement « le sel » ; cet emploi de l'accusatif τὸν ἁλ. (τόν au lieu de τό) serait isolé dans le texte ; M. Cuendet s'est demandé (*H. A.*) s'il ne valait pas mieux lire τῶν ἁλατίων ; nous verrions plutôt dans le ʅ (ν) une erreur graphique pour ʅ (*h*) : **τὸ ἡαλάτιον** (l'esprit rude serait ainsi noté comme il l'est pour ὁδεύομεν 11, ὕψος 15, ἱππάριν 26), à moins qu'on ne lise plus simplement, comme nous le propose M. H. Grégoire, τὸ ναλάτιον avec un ν- protéthique (1) ; la création de cette forme aurait pu être favorisée par l'adjectif, d'usage courant, ἀνάλατος « sans sel, insipide », coupé erronément ἀ-νάλατος — à la fin de la ligne, lisons **ἄμαχ[ος]** « invincible », qui est en corrélation sémantique avec le καὶ ἰσχυρός « et fort » de la ligne suivante.

13 καὶ (ἰ)σχυρός, ἔχομεν, ἔχω, ἔχεις, ἔχει, ἡμῖν, le dernier mot (φρονημ- ou φρονιμ-) est un mot comme φρόνιμος « sensé » ou φρόνημα « intelligence »

au lieu de ἡμῖν (dont l'esprit rude ne serait pas noté), li-

(1) Cf. des exemples (ἡ νουρά = ἡ οὐρά, τὸ νόγκος = ὁ ὄγκος,.....) dans G. N. Hatzidakis., *Einleitung in die neugriechische Grammatik* (Leipzig, 1892 = *Bibliothek indogermanischer Grammatiken*, V), p. 51, n. 1.

sons ἤμην « j'étais » qui cadre mieux avec les quelques personnes du présent actif de ἔχω qui précèdent.

14 ligne obscure ; ce n'est qu'avec des points d'interrogation que nous proposons de lire [ἦ]κα, aoriste de ἵημι, φακ[ός] « lentille » (aliment qui pouvait faire partie de l'ordinaire du soldat), puis des formes conjuguées τ[ρ]έμει, « il tremble », περεῖ (pour περᾷ, cf. ἀνερωτεῖς 8) « il passe », μέν[ει] « il reste » — quant à δρεμα, il paraît représenter δραχμή « drachme » ; l'absence du χ est due probablement à l'influence de la forme arménienne *dram* ; en effet, l'arménien, qui avait transcrit le mot grec sous la forme դ-ր-ա-ք-մ *drak'mē* (1), l'a réemprunté sous la forme դ-ր-ա-մ *dram* par l'intermédiaire de l'iranien où δραχμή était devenu phl. *drahm, dram* (2) ; et c'est le persan *diram* que le grec moderne, par l'entremise de l'arabe et du turc, a réintégré dans son vocabulaire, à côté de δραχμή, sous la forme δράμι et avec un sens spécialisé : « drame : 1/400 de l'oque (= 3,2 gr.) » (3).

15 ἐμήν, κα[λ]ή, ἐποίησες, ὕψος, φύσας, ἀγλιθάρι(ν), γεωργό[ς]

ἐμήν, accus. fém., et φύσας, partic. aor., ne semblent guère possibles ; pour la deuxième forme, M. H. Grégoire nous suggère φυσᾷς (φυσάω « je souffle ») « tu fais le fier », et pour la première ἐμεῖν « vomir » : on aurait une proposition : ἐμεῖν καλὴ ἐποίησες « tu m'as fait vomir, tu m'as dégoûté ! » avec καλή employé comme interjection (cf. franç. « ma belle ! ») ainsi que καλέ « mon bon ! » en gr. mod. — ὕψος « hauteur » — la conjecture ἀγλιθάριν « gousse d'ail » est ingénieuse bien que l'orthographe αγλιδορι soit quelque peu décevante — γεωργός « agriculteur ».

16 οὐδείς, τεχνίτη(ς) ὁ θεὸς βοηθησεις, ὁ θεὸς θεραπ[εύσεις]

(1) H. Hübschmann, *Armenische Grammatik* (Leipzig, 1897), p. 347.

(2) *Ibid.*, pp. 145-146 ; H. S. Nyberg, *Hilfsbuch des Pehlevi*, t. II (Uppsala, 1931), p. 58.

(3) A. Maidhof, *Rückwanderer aus den islamitischen Sprachen im Neugriechischen* dans *Glotta*, t. X (1920), p. 10.

au début de la ligne, on pourrait avoir [κάμ]πανος « balance », emprunt au lat. *campāna* (1) — l'espèce de croix qui se voit dans l'intervalle est-elle une fantaisie graphique, un signe religieux (cf. l. 7) ou la lettre χ (χ) = 600? — τεχνί-της « artisan », suivi peut-être de l'impératif π[οίη]σεν « fais ! » — deux petites phrases avec un « futur en fonction d'impératif », dit M. Cuendet : « ô Dieu, secoure-moi ! », « ô Dieu, guéris-moi ! » ; l'interprétation est exacte mais la lecture de βοιθισισ doit être rectifiée : c'est βοηθήσῃς qu'il faut lire et, par conséquent, θεραπ[εύσῃς] ; en effet, le futur était, à l'époque de notre texte, complètement tombé en désuétude dans la langue vulgaire et l'un de ses substituts les plus fréquents était le subjonctif aoriste (2) ; ce dernier, remplaçant le futur, en remplissait les divers emplois, parmi lesquels celui d'impératif qui n'est pas rare dans la κοινή, surtout dans la langue biblique (3).

17 [χ]αλκεὺς καὶ σκυτεύς, χειρονιβίδιν, οὐδέν, καψάτζιν, δίφριν, κάδιν

(1) C'est pour une raison paléographique (deux ou trois lettres manquent au début de la ligne) que nous proposons de compléter πανοσ en [κάμ]πανος, car πανοσ pourrait s'interpréter par πανός = lat. *pānis* « pain », par πάν(ν)ος = lat. *pannus* « pièce d'étoffe, linge » (gr. mod. παννί) ou encore par πάνος = δίφρος, terme attesté uniquement par le grammairien Arcadios (IIIe-IVe s. apr. J.-C. ?) mais qui est à joindre à la série ἀπήνη, thess. καπᾶνᾱ, armén. *yopnak*, tous mots signifiant « char » étudiés récemment par M. N. Adontz, *Quelques étymologies arméniennes* dans *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves*, t. V, 1937 (= *Mélanges Boisacq* *), pp. 5-7 ; quant au πανός d'Eschyle, *Agamemnon*, 284 = φανός « flambeau », il n'avait guère de chance d'être connu de la langue vulgaire qui avait conservé la forme en φ- (gr. mod. φανός).

(2) V. Magnien, *Emplois et origines du futur grec* (Paris, 1912), pp. 146-147 ; N. Bănescu, *Die Entwicklung des griechischen Futurums* (Bucarest, 1915), pp. 72-74 ; R. C. Horn, *The use of the subjunctive and optative moods in the non-literary papyri* (Philadelphie, 1926), p. 124.

(3) V. Magnien, *op. l.*, p. 148 ; Fr. Blass-Alb. Debrunner, *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch*, 6e éd. (Göttingen, 1931), p. 200 ; L. Radermacher, *Neutestamentliche Grammatik*, 2e éd. (Tübingen, 1925), p. 166.

deux noms de professions (cf. le *τεχνίτης* de la ligne précédente) : « forgeron et cordonnier » — *χειρονιβίδιν* formé sur *χειρόνιβον* (1) « bassin pour se laver les mains » — *οὐδέν* « rien » fait pendant à *οὐδείς* « ne ... personne » de la ligne précédente — M. Cuendet considère *καψάτζιν δίφριν* comme un tout et traduit « caisse de char »? les deux mots doivent être séparés (l'absence de ! est accidentelle) et l'orthographe du premier doit être rectifiée (d'après celle du papyrus d'ailleurs) en ***καψάτσιν***, c'est-à-dire *καψάκιν* « caisse, coffre », formé sur le latin *capsa* ; il ne s'agit pas en effet ici du suffixe *-τζιν* qui, d'origine slave, ne fait son apparition que plus tard en grec (2), mais bien d'une transformation phonétique de *-ακιν* (3) en *-ατσιν*, provoquée par la palatalisation du *κ* devant voyelle antérieure (4), phénomène qui s'est surtout développé dans les parlers méridionaux (devant *i* ou *e*, le *k* passe à *ts*) (5) — on lira ensuite *δίφριν* « *siège, chaise* », sens que le mot a constamment à cette époque — *κάδιν* « cruche ».

18 *καμελαύκιν, οὖς, ὠτίν, τρίχιν, μέτωποι, ὀφρύς, κόριν* ; dans l'interligne *ἐνώδιν*

dans le premier mot (6), pourrait-on reconnaître [**ἀ**]***γλαϊσμάκιν*** qui serait formé sur *ἀγλάϊσμα* (7) « parure, orne-

(1) Sur le suffixe *-ίδ(ι)ον*, cf. P. CHANTRAINE, *La formation des noms en grec ancien* (*Collection linguistique*, t. XXXVIII), Paris, 1933, pp. 68-72 ; Edw. MAYSER, *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit*, 2e éd., t. I, 3 (Berlin-Leipzig, 1936), p. 38.

(2) St. B. PSALTES, *Grammatik der byzantinischen Chroniken* (*Forsch. zur griech. und latein. Grammatik*, II), Göttingen, 1913, p. 287.

(3) Sur le suffixe *-άκι(ο)ν*, cf. PSALTES, *op. l.*, pp. 277-278 ; CHANTRAINE, *op. l.*, p. 73.

(4) G. KÖRTING, *Neugriechisch und Romanisch* (Berlin, 1896), pp. 17, 21 ; Alb. THUMB, *Die griechische Sprache in Zeitalter des Hellenismus* (Strasbourg, 1901), pp. 189-191.

(5) Cf. A. MIRAMBEL, *Le groupe* ts *en grec moderne* dans *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, t. XXXIX (1938), p. XV-XVI.

(6) M. Cuendet lit]*γλεταχιν* : entre 𝔟 (*ε*) et 𝔘 (*α*) nous ne lisons pas 𝔖 (*τ*) mais 𝔘𝔘 (*σμ*).

(7) Pour le suffixe, cf. n. 3 ci-dessus.

nement, bijou »? — *καμελαύκιν* « bonnet, chapeau » (gr. mod. *καμηλαύκι* « chapeau de prêtre grec ») (1) — *οὖς* « oreille » suivi de sa forme « diminutive » *ὠτίν* ; dans l'interligne *ἐνῴδιν* « boucle d'oreilles » — puis les mots « cheveu », « front », « sourcil », suivis de *κόριν* au sens de « pupille de l'œil » ou simplement « œil » ; cf., dans le parler cappadocien actuel de Pharasa, *τὰ κόρε* (plur. de *κόρι*) « les yeux » (2) — pour l'avant-dernier mot écrit dans l'interligne, la lecture **χ**]*νοῦς* (3) « duvet, barbe naissante » nous paraît indiquée.

19 [*στ*]*όμα φύλαγμα χείλων* (*sic*), *σφόνδυλον, ὦμος, στῆθος*

après *στόμα* « bouche », quelques lettres sont très difficiles à déchiffrer ; si la cinquième est bien **ա** (*α*) (4), nous pourrions avoir **κ**[**ρ**]**ό**[**τ**]**α**[**φο**]**ς** « tempe » — il est visible que les lignes 18 à 25 forment un tout assez cohérent : c'est, avec l'intrusion de quelques termes militaires, un ensemble de mots désignant des parties du corps (ou de mots s'y rapportant, maladie : *ὀφθαλμία* 21, bijoux : *ἀγλαϊσμάκιν, ἐνῴδιον* 18, *κόσμιν*? 20, vêtements : *καμελαύκιν* 18, *τουβία* 24, *φελόνιν, καμάσιν, φακιόλιν* ou *φακιάλιν* 25) ; aussi l'interprétation de M. Cuendet : *φύλαγμα χειλῶν* « précepte des lèvres » ne nous paraît pas satisfaisante ; nous avions pensé à donner ici à *φύλαγμα* le sens de *φυλακτήριον* « talisman, amulette » (cf. grec moderne *φυλαχτό* « même sens ») et à lire ensuite **χεῖλον** (forme substituée à *χεῖλος*) « lèvre », mais M. H. Grégoire nous signale une autre possibilité d'interprétation qui serait en accord avec le vocabulaire militaire des lignes 22? 23, 24?, 26 et 27 : *φύλαγμα χιλῶν* (*ὁ* **χιλός** « fourrage ») « garde (corvée) de fourrage » — au lieu de *σφόνδυλος* « vertèbre », on a *σφονδυλον* qui vaut vraisemblablement **σφονδύλ(ι)ον** (cf. *φαρέτριον* 23), forme

(1) Cf. G. MEYER, *Etymologisches Wörterbuch der albanesischen Sprache* (*Sammlung indogermanischer Wörterbucher*, III), Strasbourg, 1891, p. 172.

(2) R. M. DAWKINS, *Modern Greek in Asia Minor* (Cambridge, 1916), p. 612.

(3) Il n'est pas possible de reconnaître avec M. Cuendet (*H. A.*), un **ն** (*α*) dans la lettre indistincte qui précède *νους*.

(4) M. Cuendet lit **ե** (*ε*).

sur laquelle repose le grec moderne *σφοντύλι* — puis les noms de l'« épaule » et de la « poitrine ».

20 *ἔδωκες αὐτοῦ τιμή(ν), καρδία, συκωτόν, χόλιν, σπλῆνα*

une petite phrase, intercalée, on ne voit pas pourquoi, au milieu de ce répertoire anatomique, se lit ***τί*** *ἔδωκες αὐτοῦ τιμήν* : il faut traduire *τιμή* par « *prix* » (« que lui-as-tu donné comme prix? ») et non par « honneur » (cf. l. 3) — *καρδία* « cœur » — c'est par une évolution bien connue que *συκωτόν* a signifié « foie » (1) (adapté en latin : *ficatum* ; a passé dans les langues romanes : français *foie*) (2) : le point d'interrogation placé par M. Cuendet : « foie? », est donc superflu — *χόλιν* « bile » — *σπλήν* est déjà passé dans notre texte à la flexion thématique : *σπλῆνα* (forme du grec moderne) — la fin de la ligne reste obscure ; la lecture *χοῦς μί[α]* proposée par M. Cuendet dans *M. B.* ne donne pas de sens acceptable et c'est avec raison que l'auteur ne l'a pas reprise dans *H. A.* ; cette graphie *χουζμι[* cacherait-elle ***κόσμι[ν]*** « ornement, parure » ou une forme altérée de ***χασμῶμαι*** (cf. gr. mod. *χασμουριέμαι*) « je baille »?

21 *ἡλικία καὶ ἡ ἀνοφθάλμια, πτύελιν, μερίς,* dans l'interligne : *μελαν[ία]*

M. Cuendet traduit les premiers mots par « âge et cécité » ; sans doute, c'est bien *ἡλικία* qu'il faut lire mais avec le sens que le mot a régulièrement en byzantin, et qui est ici en accord avec le contexte : « *taille, stature* » ; quant au mot signifiant « cécité », c'est ***ὀφθαλμία*** (*ἀνοφθαλμίατος* signifie « non atteint d'ophtalmie ») ; reste à lire entre les deux mots *κειαν* qui ne nous est pas clair — *πτυέλιν* « salive, crachat » — la lecture du mot suivant ne peut faire de doute :

(1) Cf. G. PARIS, *Mélanges linguistiques* (Paris, 1909), p. 546 et n. 1 ; W. v. WARTBURG dans *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, t. LI (1930), col. 453-454.

(2) W. MEYER-LÜBKE, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, 3e éd. (Heidelberg, 1935), nº 8494.

βυζίν « sein, mamelle » (1) — *μερίς* « partie », peut-être, puisqu'il s'agit d'un vocabulaire anatomique, au sens du latin *partes* (*pudendae*) — l'interligne semble contenir un cas de *μελανία* « noirceur » ou de *μέλας* « noir ».

22 *οὔριν ἴσχει* (ou *οὔριν, ἰσχί(ν)*), *γύλιν, αἱμάσ(σ)ουσα, ὀστράκιν*

complétons le début (2) en **[ἰχ]νόσι(ν)**, hypocoristique de *ἴχνος* (3) « trace (du pied) » ou plutôt « plante du pied » (Galien) — M. Cuendet hésite entre *οὔριν ἴσχει* « il retient l'urine », d'une part, et *οὔριν* « urine » et *ἰσχίν* « hanche », d'autre part ; la seconde interprétation (au lieu de *οὔριν*, lire plutôt l'infinitif **οὐρεῖν** « uriner », d'usage plus étendu) est plus satisfaisante encore que l'on puisse lire un seul mot (il n'y a pas de signe de séparation) : **οὐρανίσκι(ν)** « palais (de la bouche) », formé sur *οὐρανίσκος* — *γύλιν* (ou *γυλίν*?) « sac (du soldat) », terme militaire (cf. l. 19?, 23, 24?, 26 et 27) ; nous nous demandons si le contexte ne permettrait pas de lire plutôt **γούλιν** « gencive » formé, avec *γ* irrationnel, sur *οὖλον*, à moins que *γούλιν* ne représente *γοῦλα* « gorge », emprunt au latin *gula* ; notons cependant en faveur de la première hypothèse que le lat. *gula* a régulièrement été transcrit en grec par *γοῦλα* (depuis Érotianos, 1er s. apr. J.-C., jusque dans la langue d'aujourd'hui), tandis que la forme hypocoristique est réservée au sens de *οὖλον* (gr. mod. *γούλι*) — *αἱμάσσουσα*, de *αἱμάσσειν* « saigner », ne donne pas de sens acceptable ; **αἷμα** « sang » serait plus satisfaisant, mais l'interprétation que M. H. Grégoire nous propose de *μασοσα* (les quelques lettres après *γούλιν* restant obscures) répond mieux au contexte et à la langue du papyrus : (*ἡ*) **μασῶσα** « mâchoire », littéral. «la mâchante», participe substantivé de *μασῶ* (gr. anc. *μασάομαι*) « je mâche », cf. *ὁ μασητήρ* (Hippocrate) « muscle de

(1) G. N. Hatzidakis, *Etymologisches und Methodologisches* dans *Glotta*, t. XV (1926), pp. 144-146.

(2) Nous croyons déchiffrer ի ! (*ι* !) là où M. Cuendet lit Ա (*α*).

(3) On rencontre par ailleurs les formes *ἰχνάριν* et *ἰχνάδιν* ; cf. K. Dieterich, *Die Suffixbildung im Neugriechischen* dans *Balkan-Archiv.*, t. IV (1928), p. 134 ; K. S. Kontos, *Φιλολογικαὶ παρατηρήσεις* dans *Ἀθηνᾶ*, t. IX (1897), p. 98.

la mâchoire » (*καθαρεύουσα* « molaire ») (1) ; le mot ne semble pas attesté en ce sens ; cependant, cette expression forte et imagée est de celles que l'on attend dans la langue populaire (2) ; d'ailleurs, c'est par un terme de la racine de *μασῶ* que le gr. mod. a remplacé *γνάθος* : *μασέλλα* dont la finale est due vraisemblablement à l'influence du lat. *maxilla*. — *ὀστράκιν* « coquille, écaille », ou « tesson »? dans le contexte, le mot est insolite ; ne serait-il pas employé ici au sens de *ὀστέον* « os », ou peut-être, sous l'influence de son équivalent latin *testa* (3), au sens de « crâne, tête »? — il semble que les dernières lettres de la ligne *αγκε*.. soient, malgré le *ε*, le début de ***ἀγκάλη*** « bras (recourbé) » ou de *ἀγκών* « coude, bras » ou de *ἀγκύλη* « articulation ».

23 [*δ α κ*] *τ ύ λ ι ν*, *ε ὐ ν ο ῦ χ (ο ς)* (ou *ὀ ν ύ χ (ι ν)*), *ἀ ν τ ί χ ε ι ρ α* *τ ο ξ ά ρ (ι ν)*, *φ α ρ έ τ ρ (ι) ο ν*

le contexte invite à interpréter *ενυιχ* par *ὀνύχιν* « ongle » plutôt que par *εὐνοῦχος* « eunuque », le mot étant en effet précédé de *δακτύλιν* « doigt » (plutôt que « bague ») et suivi de *ἀντίχειρα* « pouce » — dans ce qui suit, retrouverait-on ***μηρίν*** « cuisse »? — les deux termes d'armement qui suivent : « arc » et « carquois » nous engagent à voir dans *σα* la première syllabe de ***σα*[*γίττα*]** « flèche » (latin *sagitta*) ; ces trois mots du vocabulaire militaire annoncent sémantiquement les deux dernières lignes du papyrus — on lit dans l'interligne *λιτιν* serait-ce [***κυ***]***λίτιν*** « coupe, verre à boire »?

24 *ὀ ρ χ ί δ [ι ν]* dans l'interligne : *σ υ κ ά ρ ι ν*

(1) Cf., dans le dialecte pontique, *τὸ μασωτέρ'* « molaire » : D. E. OECONOMIDES, *Lautlehre des Pontischen* (Leipzig, 1908), p. 7.

(2) Pour l'image, comparer le lat. post-class. *mandibulum* fait sur *mandere* « manger gloutonnement, dévorer » ; et c'est le lat. *mandūcāre* « jouer des mâchoires » qui a fourni au français comme à la plupart des langues romanes l'expression du verbe *manger* (ERNOUT-MEILLET, *Dict. étym. lat.*, p. 555) tandis que ce dernier mot, vidé depuis longtemps de sa valeur primitive, est aujourd'hui supplanté dans la langue populaire par des termes plus expressifs comme *boujfer*, *boulotter*, etc.

(3) Déjà chez Ausone et Prudence, *testa* est employé au sens de « crâne » ; cf. ERNOUT-MEILLET, *Dict. étym. lat.*, p. 993.

au début de la ligne, on serait tenté de reconnaître [σί]φων qui continuerait la série des termes militaires énumérés à la fin de la ligne précédente, mais il ne semble pas que les « engins à feu » aient été utilisés par l'armée byzantine avant la fin du VIIe siècle (1) — en deuxième lieu, nous lisons [h]ιπαριν, c'est-à-dire ἱπ(π)άριν ; comme le mot revient plus loin (l. 26) avec l'acception de « cheval », ne pourrait-on songer ici au sens de « ornement de la coiffure » avec lequel Cratinos le Jeune (fr. 5 K) employait le mot ἱππίσκος ; cf. Hésychius, *s. u.* · ἐπίθεμα κεφαλῆς, ἢ γυναικεῖον κόσμιον ; cf. avec le même sens ἱππεύς (papyr. IIe s.) ainsi glosé par Hésychius, *s.u.* · εἶδος κορυκοσμίου — συκάριν « figue, excroissance »? la proximité de ὀρχίδιν « testicule » nous ferait penser à « *pudenda muliebria* », cf. σῦκον « même sens », Aristophane, *Paix*, 1352, latin *fīcus* « ulcère *in locis uerecundioribus* », italien *fica* « parte vergognosa della femmina », mais on lira plutôt σωκάριν « corde, lasso » dont se servaient parfois les cavaliers pour abattre l'adversaire (cf. par ex. Malalas, p. 364 éd. Bonn) — un mot se détache nettement à la fin de la ligne : τουβία, neutre pluriel, « guêtres », latin *tibialia*.

25 ποδάριν, νεῦρ(ον), βλέφαρ(ον), φελ(λ)όν, καμάσ(ιν)

les trois premières identifications, « pied », « nerf » et « paupière », ne font pas de doute ; on peut seulement se demander si, eu égard à la prédilection du texte pour les formes en -ι(ο)ν, il ne faut pas lire νευρίν au lieu de νεῦρον (2) — l'apparition de φελλόν (plutôt φελλός) « chêne-liège » serait bien extraordinaire ici ; il faut lire φαιλόν(ιν) « manteau » (gr. mod. φελόνι « chasuble »), formé, avec métathèse (3), sur φαι-

(1) La première mention qu'on en ait est de 673 à propos de la victoire de Constantin IV Pogonat sur la flotte arabe qui menaçait Byzance ; cf. C. ZENGHELIS, *Le feu grégeois et les armes à feu des Byzantins* dans *Byzantion*, t. VIII (1932), pp. 265-286.

(2) On a en effet νευρίον chez Galien, mais βλέφαρον ne semble pas attesté sous la forme hypocoristique (gr. mod. βλέφαρον).

(3) On a aussi φαινόλιν ; l'une et l'autre forme apparaissent dans les papyrus dès le IIe siècle de notre ère ; cf. B. MEINERSMANN, *Die*

νόλης (passé en latin sous une forme, *paenula*, qui atteste l'ancienneté de l'emprunt) (1) — le mot suivant est encore un nom de vêtement : καμάσιν, emprunt au latin *camīsia* « chemise » — et pour rester dans le même ordre d'idées, la dernière syllabe de la ligne φα pourrait être le début de φα[κιόλιν] « coiffure, turban », mot qui semble représenter le latin *fasciola* (2), ou de φα[κιάλιν] « mouchoir », latin *faciale* (3).

26 θηκάριν, σπαθίν, une forme de πάτρων, ἵππαρ

les deux dernières lignes du papyrus consistent en une énumération de termes militaires (cf. déjà l. 19?, 22?, 23 et 24?) — θηκάριν « fourreau » — σπαθίν « épée » — c'est sous la forme πάτρων que le latin *patronus* est régulièrement transcrit en grec ; on n'avait pas d'exemple sûr (4) de la forme, pourtant plus proche de l'original, qui se lit ici : πάτρωνος — la lecture ἵππαρ, outre qu'elle serait déplacée dans le contexte, n'est pas satisfaisante, puisque, pour le nom du « foie », la langue vulgaire employait le mot συκωτόν cité plus haut (l. 20) ; nous lirons donc ici ἵπ(π)άρ(ιν) mais en donnant cette fois (cf. l. 24) au mot le sens propre de « cheval », et ce d'autant plus que, d'une part, le mot qui se trouve dans l'interligne paraît bien représenter γα[ϊδ]οῦρα (on a aussi γαΐδάρα et γαιδάριον) (5) « âne, ânesse, bourrique, bête de somme », et que, d'autre part, les lettres suivantes, les dernières de la ligne, forment un mot complet qui se rapporte à l'équipement du cheval : σέλα « selle ».

lateinischen Wörter und Namen in den griechischen Papyri (Leipzig, 1927), p. 62.

(1) Cf. notre article *Paenula* dans *Latomus*, t. III (1939), pp. 1-4.

(2) G. MEYER, *Neugriechische Studien*, III (*Sitzungsber. der phil.-hist. Klasse der K. Akad. der Wissensch. zu Wien*, t. CXXXII, 3, 1895), p. 68.

(3) Souvent aussi, on a dans les papyrus, avec échange de liquide, φακιάριν : MEINERSMANN, *op. l.*, pp. 62-63.

(4) Cf. MEINERSMANN, *op l.*, p. 46.

(5) Cf. G. N. HATZIDAKIS, *Neugriechische Studien* dans *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, t. XXXIV (1897), pp. 125-143 ; H. VAN HERWERDEN, *Lexicon Graecum suppletorium et dialecticum* (Leyde, 1910), t. I, p. 298.

27 κοντάρ(ιν)

« javelot, lance », puis un autre nom d'arme : σκούτ(ιν) « bouclier », latin *scūtum* — la lecture κατά[ρ]α « imprécation » donnée avec un point d'interrogation dans *M.B.* et non reprise par M. Cuendet dans *H. A.* est en effet hors de propos ; les deux mots qui suivent σκούτιν sont des ordres militaires, deux impératifs : [π]όδισον « mets pied à terre ! » et κατά[β]α « descends ! » — les dernières lettres du texte font songer à κολό[βιν], nom d'un vêtement court, désignant vraisemblablement ici, vu le contexte, une « tunique militaire » (en ce sens, cf. par ex. Génésius, p. 7 éd. Bonn).

***

REMARQUES SUR LA LANGUE

A. — Phonétique.

L'état général du phonétisme répond à ce que l'on peut attendre d'un texte vulgaire de l'époque. Quelques cas aberrants, mais il peut s'agir de fautes personnelles ou de maladresses de transcription ; n'oublions pas que c'est l'œuvre d'un étranger qui s'exerce à l'étude du grec.

(Dans les transcriptions ci-après, nous ne conservons l'orthographe du papyrus que pour les parties du mot qui sont sujettes à remarque).

Vocalisme. — Le η est toujours noté par ι : τιμίν 3, στῖθος 19, etc. ... ; de même ει : χρωστῖς 2, ἀπελθῖν 7, ἔχις, ἔχι 13, etc... Pour υ dont le passage à ι était en train de s'accomplir, il y a hésitation entre la transcription ιν : ἰσχιυρός 13, ιῦψος, φινσᾶς 15, πτιν(έ)λιν 21 (ε tombé par suite de la fracture du υ), δακτιύλιν, ὀνιύχιν 23, et la simple graphie ι (1) : φίλαγμα (?) 19, βιζίν 21 ; semblablement οι, qui était identique à υ (2), est transcrit deux fois par ιν : ἐπιύη-

(1) La même hésitation existe pour les mots grecs empruntés par l'arménien : Alb. THUMB, *B. Z.*, IX, pp. 397-398.

(2) THUMB, *Gr. Spr. Hell.*, p. 196.

σες 3 (? : le second *ι* = *η* serait tombé) et 15 et deux fois par *ι* : *σι* (?) 3, *ἄπλιαν* (?) 4. Dans quelques cas, *ι* est passé à *ε*, fait qui n'est pas exceptionnel, surtout lorsque le *ι* se trouve auprès d'un *λ* ou d'un *ϱ* (1) : *χελον* 19 pour *χεῖλον* (ou *χιλόν*?), *αντιχερα* 23 pour *ἀντίχειρα*, *μερϊν* 23 pour *μήριν* (?), *ουδες* 16 pour *οὐδείς* et peut-être *νοε* 7 pour *νόει*.

αι est régulièrement noté par *ε* : *κέ* 3, 13, 17, *ἀπεικάσομε* 4, *ἔρχομε* 10, *φελόνιν* 25.

ω est toujours rendu par o : *χροστεῖς* 2, *ἔδοκες* 3, *ἔχο* 5, etc.... ; l'affaiblissement du o en *u* (2) apparaît dans *σφούνδυλον* 19, *σουκάριν* (?) 24 (et *χουζμι* 20 si cette graphie recouvrait *κόσμιν*) ; on a de même *ουτιν* et *ενουδιν* 18 pour transcrire *ὠτίν* et *ἐνῴδιν* mais ces deux derniers mots ont peut-être été influencés par celui dont ils sont dérivés : *οὖς*, bien que, à la même ligne, ce dernier mot, par analogie avec les cas obliques (3), soit transcrit *ος*, c'est-à-dire *ως* ; cf. aussi *τοβια* 24 pour *τουβία*, *γαιδορα* (?) 26 pour *γαϊδοῦρα* (?) (4). On notera le passage de *υ* à *ου* (5) dans *σκουτεύς* 17, *σουκωτόν* 20, *γούλιν* (?) 22 et *σουκάριν* (?) 24.

καμελακιν 18 pour *καμελαύκιν* montre un passage de *αυ* à *α* attesté par les papyrus et les inscriptions dès avant l'ère chrétienne (6).

Par assimilation, le *ε* est passé à *α* dans *θαραπεύσης* 16 (7) et *φαράτριον* 23, le *α* à *ι* dans *οὐριν(σ)κιν* 22, le *υ* à *ο* dans *ὀφρός* 18 (8) et *σφόνδολον* 19 ; dans *ἀγλιθάριν* 15 et *χειρανιβίδιν* 17, le *ο* a peut-être été amené à *α* par influence de la

(1) K. Dieterich, *Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache* (Leipzig, 1898 = *Byzantinisches Archiv*, 1), pp. 11-15 ; Thumb, *Gr. Spr. Hell.*, p. 149.

(2) Dieterich, *op. l.*, pp. 15-18.

(3) Mayser, *op. l.*, t. I (1923), p. 100.

(4) *Ib.*, p. 116.

(5) Hatzidakis, *Einl.*, pp. 107-110 ; Thumb, *Gr. Spr. Hell.*, p. 85.

(6) Mayser, *op. l.*, t. I (1923), p. 114 ; K. Meisterhans-Ed. Schwyzer, *Grammatik der attischen Inschriften*, 3e éd. (Berlin, 1900), p. 154.

(7) On a déjà *ἐθαράπευσαν* dans une inscription du IIe s. av. J.-C. : Meisterhans-Schwyzer, *op. l.*, p. 15.

(8) M. Cuendet, *H. A.*, p. 65, croit que *ὀφρός* est la forme, passée à la flexion thématique (cf. p. 533), de *ὀφρύς*, mais on n'en a aucune attestation ; d'ailleurs, le gr. mod. *φρύδι* repose sur *ὀφρύς*.

liquide voisine ; si *κιλο-* 27 est le début de *κολόβιν*, le *ι* proviendrait de la dissimilation du *ο*.

ε est absorbé par *ω* dans *χρωστῶ* 2 en face du gr. anc. *χρεωστῶ* (1) ; cf. p. 536 et n. 1.

Aberrants sont le *ευ* de *ευνιυχ* 23 s'il s'agit bien de *ὀνύχιν*, le *ε* de *δρεμα* 14 en face de *δραχμή* (pour ce dernier mot, cf. p. 520).

A remarquer encore la crase *κεσχιυρος* 13 = *καὶ ἰσχυρός*.

Consonantisme. — Quelques mutations de muettes, enregistrées ici, se retrouvent sporadiquement par ailleurs : devant sonante, la sonore est passée à l'aspirée : *φύλαχμα* 19, de même que la sourde (2) : *πάθρωνος* 26 ; le groupe *πτ* a abouti à *φτ* (3) : *φτύελιν* 21. D'autres altérations paraissent plus isolées et il est prudent de n'en tirer aucune conclusion (4) : l'aspirée se sonorisant dans *ἀγλιδάριν* 15, s'assourdissant dans *σπατίν* 26 ; le *κ* passant à *χ* dans *οὐρανίσχιν* 22, *χόσμιν* (?) 20, le *γ* à *κ* dans *καϊδοῦρα* 26.

Sur le passage de *κ* à *τσ* dans *καψάτσιν* 17 = *καψάκιν*, cf. pp. 522.

Une consonne géminée est indiquée par la simple (5) : *ἀλαχοῦ* 11, *σέλα* 26 (les deux orthographes alternent d'ailleurs dans la littérature byzantine), *ἱπάριν* 24 et 26.

Le *n* guttural devant *κ* est noté par *ν* dans *ἀνκάλη* (?) 22 (6).

La notation du *γ* irrationnel (7) donnerait déjà à *γούλιν* (?) 22 = *οὖλον* l'aspect du mot actuel *γούλι*.

(1) HATZIDAKIS, *Einl.*, pp. 312-313 ; A. N. JANNARIS, *An historical greek grammar* (Londres, 1897), p. 86 ; DIETERICH, *op. l.*, pp. 46-47.

(2) DIETERICH, *op. l.*, pp. 102-103 et 106.

(3) *Ibid.*, pp. 96-98.

(4) Cf. Ant. MEILLET, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, 3e éd. (Paris, 1930), pp. 259-260.

(5) PSALTES, *op. l.*, pp. 125-132.

(6) MEISTERHANS-SCHWYZER, *op. l.*, pp. 112-113 ; K. BRUGMANN-Alb. THUMB, *Griechische Grammatik*, 4e éd. (Müller, *Handbuch*, II, 1), Munich, 1913, p. 89.

(7) K. KRUMBACHER, *Ein irrationaler Spirant im Griechischen* (*Sitzungsber. der phil.-hist. Klasse der K. bayer. Akad. der Wissensch. zu München*, 1886), pp. 405-407 ; THUMB, *Gr. Spr. Hell.*, pp. 188-189.

Il y a dissimilation du premier ϱ (1) dans *φαλετϱιον* 23 pour *φαϱέτϱιον*.

Sur le *ν-* prothétique de *ναλάτιον* 12 (?), cf. p. 519 et n. 1.

Le *σ* semble rendu par *ζ* dans *ζι* 3 : *σοι* et *χουζμι* 20 : *κόσμι*[*ν*]. Quant à l'absence de *χ* dans *δϱεμα* 14 : *δϱαχμή*, elle est due vraisemblablement à l'influence de la forme arménienne *dram* (2).

Notons ici deux points particulièrement importants pour l'histoire du phonétisme grec et insistons à ce propos sur le fait que notre texte, transcrivant les mots « à l'oreille » est dégagé, non seulement de toute action savante mais encore de toute influence de l'orthographe traditionnelle. Il s'agit d'une part du *χ* qui est toujours rendu par la lettre arménienne ք *kʿ* (sourde aspirée) et non par խ *x* (spirante sourde), ce qui confirme qu'à cette époque le *χ* grec n'était pas encore spirant. Il s'agit d'autre part de la notation de l'esprit rude par l'aspirée arménienne հ *h* : *hοδεύομεν* 11, *hαλάτιον* 12 (?), *hύψος* 15, *hιππάϱιν* 24 (?) et 26 (3); il semble donc que, contrairement à la doctrine courante (4), le *spiritus asper* n'avait pas disparu du phonétisme grec dès le Ve siècle de notre ère — du moins dans le grec parlé en Égypte.

Fin de mot.— Le texte renferme de très nombreux « diminutifs » (pour la forme et non pour le sens car ils s'emploient avec la valeur des noms dont ils sont tirés ; cf. p. 533) en *-ιον* mais qui, sauf *βιβλίον* 5 et *ἁλάτιον* (ou *ναλάτιον*) 12, sont écrits sous la forme abrégée en *-ιν* (5) : *χειϱονιβίδιν* 17, *τϱίχιν*, *κόϱιν* 18, etc... (on a au contraire *φαϱέτϱον* 23 pour *φαϱέτϱιον*) ; parfois, la chute du *-ν* final donne déjà aux mots l'aspect des nombreuses formes grecques modernes en *-ι* (6) : *ἀγλιθάϱι* 15, *ἰχνόσι*, *οὐϱανίσκι* 22 ; dans certains cas, même, la réduction a

(1) Dieterich, *op. l.*, pp. 122-123.

(2) Cf. p. 520.

(3) Il y a cependant psilose dans *οδόν* 8 (et peut-être dans *ότι* 5 ?).

(4) Qui est celle de A. Thumb, *Untersuchungen über den Spiritus Asper* (Strasbourg, 1889); cf. notamment p. 87.

(5) Mayser, *op. l.*, 2e éd., t. I, 2 (1938), pp. 15-16.

(6) Cf. p. 533, n. 7.

porté sur tout le suffixe : *ὀνύχ(ιν)*, *τοξάρ(ιν)* 23, *νευρ(ίν)*, *βλεφάρ(ιν)*, *φαιλόν(ιν)*, *καμάσ(ιν)* 25. Notons aussi la chute de *-ν* et de *-ς* finaux dans *ἀπεικάσαμε(ν)*, *πόσο(ν)* 4 et *τεχνίτη(ς)* 16 (1).

B. — Morphologie.

Un document de ce genre, qui est une liste de mots et non un texte suivi, ne peut fournir que fort peu d'indications morphologiques.

Noms. — *δρεμα* 14 pour *δραχμή* montre un échange de terminaisons (*-α* au lieu de *-η*) qui n'est pas sans exemples dans la *κοινή* (2).

L'évolution qui a progressivement éliminé de la langue les thèmes consonantiques (3) se marque ici par le fait que nous avons *ἡ σπλῆνα* 20 au lieu de *ὁ σπλήν* (pour *ὁ πάτρωνος* 26 au lieu de *ὁ πάτρων*, cf. p. 528), *τὸ χεῖλον* (?) 19 au lieu de *τὸ χεῖλος* (4) ; il est à remarquer aussi que l'emploi très fréquent (on en compte plus de 30 exemples) du suffixe- *ι(ο)ν*, qui avait perdu sa signification de formation diminutive (5), laquelle n'était d'ailleurs en grec que secondaire (6), faisait passer à la deuxième déclinaison de nombreux noms du type athématique (l'aboutissement moderne de cette formation est la riche classe des noms en *-ι*) (7).

Verbes. — La forme *ἀνερωτεῖς* 8 pour *ἀνερωτᾷς* (peut-être

(2) Cf. MAYSER, *op. l.* t. I (1923), pp. 202-207.

(1) HATZIDAKIS, *Einl.*, pp. 86, 92.

(3) Cf. nos *Nugulae byzantinae* dans *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves*, t. VI, 1938 (=*Mélanges Boisacq***), pp. 104-105.

(4) Pour *οφρος* 18 : *ὀφρύς*, cf. p. 530 et n. 8.

(5) Alfr. GEORG, *Studien zu Leontios* (Halle, 1902), pp. 30-31 ; PSALTES, *op. l.*, pp. 271-276 ; P. CHANTRAINE, *op. l.*, p. 68.

(6) Cf. J. FRIEDRICH, *Deminutivbildungen mit nicht deminutiver Bedeutung* (Leipzig, 1916), surtout aux pp. 25-37.

(7) P. KRETSCHMER dans *Glotta*, t. V (1914), pp. 279-280.

aussi περεῖ 14 pour περᾷ) est révélatrice de la confusion des verbes en -άω avec ceux en -έω (1).

εἶπα 11 est conjugué comme un aoriste premier (2) ; la 2e pers. sing. de l'aoriste actif de ποιέω et de δίδωμι est ἐποίησες 15 et ἔδωκες 3, 20 au lieu de ἐποίησας et ἔδωκας (3).

Peut-être avons nous avec ποίησεν 16 un de ces impératifs aoristes, 2e pers. sing., en -(σ)εν dont on a des exemples dans les papyrus de l'époque chrétienne et qui semblent provenir de la confusion des deux formes aoriste/présent : -(σ)ον/-ε (4).

Très intéressante est la 2e pers. sing. de l'impératif aoriste actif de καταβαίνω : κατάβα 27 ; on sait que cette forme d'impératif en -ᾱ n'apparaît que rarement en attique (5) : κατάβα est chez Aristophane, *Grenouilles*, 35 et *Guêpes*, 979, 980 (6) ; on a aussi ἐπίβα Théognis, 847, ἔμβα Aristophane, *Grenouilles*, 378, *L'assemblée des femmes*, 478, πρόβα id., *Acharniens*, 262, μετάβα Alexis, fr. 3, 387, ἀπόστα Ménandre, fr. 4, 182, ἀνάβα sur un vase attique (7) ; les exemples cités

(1) H. Reinhold, *De graecitate patrum apostolicorum librorumque apocryphorum Novi Testamenti quaestiones grammaticae* (*Dissertationes philologicae Halenses*, XIV, 1), Halle, 1901, pp. 85-86.

(2) Les plus anciens exemples épigraphiques remontent au IIIe siècle av. J.-C. : Meisterhans-Schwyzer, *op. l.*, p. 184.

(3) ἔδωκας est dans *Jean*, XVII, 7, 8, mais on n'en a que peu d'exemples ; d'ailleurs, la substitution de -ες à -ας à l'aoriste ou au parfait n'est pas un fait très fréquent : Blass-Debrunner, *op. l.*, p. 49 ; Mayser, *op. l.*, 2e éd., t. I, 2 (1938), pp. 81-82.

(4) St. Kapsomenakis, *Voruntersuchungen zu einer Grammatik der Papyri der nachchristlichen Zeit* (*Münchener Beiträge zur Papyrus-forschung und antiken Rechtsgeschichte*, XXVIII), Munich, 1938, pp. 28-29.

(5) M. Neumann, *De imperativi apud epicos graecos, tragicos, Aristophanem formis atque frequentia* (Königsberg, 1885), pp. 25-26 ; R. Kühner-Fr. Blass, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*, t. I, 2, 3e éd. (Hanovre, 1892), p. 45. — En dorien, on a ἄνστα Théocrite, XXIV, 36 ; ἔμβα dans un chœur d'Euripide, *Électre*, 113, 127 ; de même πρόβα *Alceste*, 872, εἴσβα *Phéniciennes*, 193.

(6) Cf., à ce vers, le scholiaste : κατάβα · ὅτι συνήθως οὕτως ἔλεγον ἐν τοῖς δικαστηρίοις ; cf. encore Diogène Laërce, II, 41 : φησὶν... Πλάτωνα ἀναβῆναι ἐπὶ τὸ βῆμα καὶ εἰπεῖν « νεώτατος ὤν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τῶν ἐπὶ τὸ βῆμα ἀναβάντων » · τοὺς δὲ δικαστὰς ἐκβοῆσαι, Κατάβα, κατάβα.

(7) P. Kretschmer, *Die griechischen Vaseninschriften ihrer Sprache nach untersucht* (Gütersloh, 1894), pp. 196-197.

montrent que l'on se trouve en présence d'une tournure qui, en attique, appartenait au langage populaire et était utilisée à ce titre comme élément comique par les auteurs de comédie (1) ; le *κατάβα* de notre texte est un chaînon précieux (2) montrant la continuité entre le *κατάβα* d'Aristophane et l'impératif du grec moderne *κατέβα* pour l'explication duquel il devient inutile d'invoquer l'analogie des verbes contractes en *-άω*, type *τίμᾱ* (3).

ἤμην 13, forme moyenne d'imparfait de *εἰμί*, était d'emploi normal dans la *κοινή* (4).

C. — Syntaxe.

On ne déchiffre dans le papyrus que quelques petites phrases, mais elles présentent trois exemples intéressants de l'évolution syntaxique du grec. D'une part, le datif est supplanté par le génitif (5) dans *ἀνέδωκα αὐτὰ αὐτοῦ* 12 (cf. *ἔδωκες αὐτοῦ τιμήν*) ; d'autre part, les deux phrases sœurs *ὁ θεὸς βοηθήσῃς* et *ὁ θεὸς θεραπεύσῃς* 16 offrent une double particularité : le nominatif avec l'article y est substitué au vocatif (6), le subjonctif aoriste y a la valeur d'un futur-impératif (7).

(1) Cf. G. N. ANAGNOSTOPOULOS, *Γλωσσικὰ ἀνάλεκτα* dans *Ἀθηνᾶ*, t. XXXVI (1924), pp. 26-27.

(2) *κατάβα* se retrouve encore dans THÉODORE PRODROME (XIIIe s.).

(3) HATZIDAKIS, *Einl.*, p. 101.

(4) P. KRETSCHMER, *Die Entstehung der Koine* (*Sitzungsber. der phil.-hist. Classe der K. Akad. der Wissensch. zu Wien*, t. CXLIII, 10, 1900), p. 12.

(5) J. HUMBERT, *La disparition du datif en grec* (*Collection linguistique*, t. XXXIII), Paris, 1930, pp. 167-178 ; O. MERLIER, *Le remplacement du datif par le génitif en grec moderne* dans *Bulletin de Correspondance hellénique*, t. LV (1931), pp. 207-226 ; C. C. TARELLI, *Le datif et le génitif en grec* dans *Revue des Études Grecques*, t. XLIX (1936), pp. 596-600.

(6) L'emploi, qui a ses origines dans la langue classique (*ὁ παῖς*, Aristophane, *Grenouilles*, 521), est surtout fréquent dans le grec biblique : F.-M. ABEL, *Grammaire du grec biblique* (Paris, 1927), p. 167 ; BLASS-DEBRUNNER, *op. l.*, p. 89.

(7) Cf. p. 521 et n. 2 et 3. — Nous avons rétabli semblablement

D. — Vocabulaire.

En parcourant le curieux texte que nous avons réédité plus haut, on aura été frappé des divergences que son vocabulaire présente avec celui de la langue conventionnelle et « littéraire » qui est celle des chroniqueurs pédants de l'époque byzantine ; c'est un témoignage de plus de cette diglossie qui, née dès avant le début de notre ère avec les réactions puristes des atticistes, n'a fait que s'accentuer jusqu'à nos jours.

Les remarques particulières auxquelles donnent lieu bon nombre de termes de notre texte ont été faites au fur et à mesure que ces termes étaient rencontrés dans le déchiffrement du papyrus. Bornons-nous maintenant à quelques constatations d'ordre général.

Notons tout d'abord que nous avons vraisemblablement ici l'attestation la plus ancienne de quelques mots de la langue courante d'aujourd'hui ; du moins indiquons-nous entre parenthèses ce que nous croyons être la plus ancienne référence connue jusqu'ici : *καμελαύκιν* 18 (Théophane, IXe s.), *χρωστῶ* 2 (dans un acte de 1141) (1), *βυζίν* 21 (Nicétas Acominate XIIe-XIIIe s.), *σπλῆνα* 20 (*Corona preciosa*, 1527), *γούλιν* (? ; gr. mod. *γούλι*).

D'autres termes sont connus par des textes sensiblement contemporains du nôtre : *γαϊδοῦρα* 26 (papyr. VIe-VIIIe s.) ; *θηκάριν* 26 et *κοντάριν* 27 se rencontrent dans le *Στρατηγικόν* attribué à l'empereur Maurice (VIIe s. ?), *σωκάριν* 24 dans Malalas (VIIe s.).

D'autres ne sont attestés que rarement avant la date de notre document : *συκωτόν* 20 (Galien, IIe s. ; cf. p. 524 et n. 1), *κολόβιν* 27 (papyr. IIIe s.).

le subjonctif, avec valeur de futur, dans les formes *ποιήσωμεν* 3, *εἰλήσωμεν* 10.

(1) Fr. TRINCHERA, *Syllabus graecarum membranarum* (Naples, 1865), CXXIX (p. 171). — Le *χρωστῶ* de notre texte vient ainsi confirmer l'hypothèse de THUMB, *Gr. Spr. Hell.*, p. 17 : « Wenn ich in ähnlicher Weise (aus Erwägungen neugriechischer Lautvorgänge) *θωρῶ* = *θεωρῶ*, *χρωστῶ* = *χρεωστῶ* der *Κοινή* zuschrieb, so kann ich mich zwar noch nicht auf die Auffindung dieser Formen in *Κοινή*-Texten berufen..... ».

Les mots latins ne sont pas rares ; parmi eux *πάτρωνος* 26 « *patronus* » (au lieu de *πάτρων*) n'était pas attesté de façon indubitable (cf. p. 528 et n. 4) ; *τουβία* 24 « *tibialia* » n'était pas cité avant le IXe s. (Théodore Studite) ; *καψάτσιν* 17 = *καψάκιν* « *capsa* » n'était connu que par Hésychius, *s.u.* · *γλωσσόκομον* (mais déjà dans la Septante, on a *καψάκης* « cruche »). Les autres emprunts latins de notre texte sont connus en grec à des dates diverses : *καμίσιν* 25 « *camisia* » (papyr. Ve s.), *κάμπανος* 16 « *campāna* (papyr. VIe s.), *σαγίττα* 23 « *sagitta* » (Jean Lydos, VIe s. ; mais *σαγιττάριος* est attesté dans le grec d'Égypte dès le IVe s.), *σέλα* 26 « *sella* » (Jean Lydos, VIe s.), *σκούτιν* 27 « *scutum* (id.) et *φακιόλιν* « *fasciola* » (id.) ou *φακιάλιν* « *faciale* » 25 (papyr. IIIe s.).

Signalons enfin que quelques formes hypocoristiques ne paraissent pas se retrouver par ailleurs : *χειρονιβίδιν* 17, *ἀγλαϊσμάκιν* 18, *πτνέλιν* 21, *ἰχνόσιν* et *οὐρανίσκιν* 22 formés sur *χειρόνιβον*, *ἀγλάϊσμα*, *πτύελον*, *ἴχνος* et *οὐρανίσκος*.

Bruxelles. Maurice LEROY.

Note complémentaire à la ligne 18 (p. 523, n. 1). — Pour *καμελαύκιν*, terme qu'on lit déjà (cf. p. 536) chez le scholiaste d'Aristophane (*Acharniens*, 439), voir en dernier lieu A. A. PAPADOPOULOS, *Καμελλαύκιον*, dans *Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. V (1926), pp. 293-299.

Note complémentaire à la ligne 19. — On peut se demander si *φιλαχμαχελον* ne doit pas se lire ***φίλημα*** *χειλῶν* « baiser des lèvres » ; en effet, à l'interprétation *φύλαγμα*, s'oppose le fait que, à part *βιζιν* 21 = *βυζίν*, on n'a pas d'exemple sûr de la transcription de *υ* par *ι* (cf. p. 529) ; or *βυζίν* n'était pas attesté jusqu'à présent avant le XIIe s. (cf. p. 536), date à laquelle la confusion de *ι* et *υ* est évidemment complète, et les rapprochements avec *μυζάω* « je suce » ou *βυζός* « dense » ne sont pas assurés ; d'autre part, nous lisons dans Lidell-Scott-Jones une forme, malheureusement sans date (*P. Lond. ined.* 1821), *βιζάριον* « suckling camel » qui semble bien se rattacher à notre mot.

NEUES AUS GROSSGRIECHENLAND

Nachdem ich im Jahre 1930 die Ergebnisse meiner Forschungen über das unteritalienische Griechentum in meinem *Etymologischen Wörterbuch der unteritalienischen Gräzität* (Halle, 1930) zusammenfassen konnte, haben weitere Reisen nach Kalabrien und Sizilien neue Materialien zu Tage gefördert. Insbesondere hat jeder Aufenthalt bei den Griechen von Bova (Prov. Reggio di Calabria) nicht nur immer wieder neue Wörter, sondern auch neue Erkenntnisse geliefert, die für die Erklärung bisher nicht richtig gedeuteter Wörter wertvolle etymologische Anhaltspunkte lieferten. Aus den vielen Zusätzen, die sich im Laufe der letzten Jahre in meinem Handexemplar angesammelt haben, soll im folgenden eine kleine Auswahl gegeben werden. Ich benutze diese Gelegenheit, um auch zu einigen Etymologien Stellung zu nehmen, die in der Zwischenzeit im Anschluss an mein etymologisches Wörterbuch von dem Kalabresen Giovanni Alessio vorgebracht worden sind. Neben einigen ausgezeichneten Etymologien (vgl. im folgenden s.v. *ἀπογεία*, *ἀφονσία*, *ἔξαλλος*, *ἡμιλάγηνα*, *λεῦκος*, *πεύκη*), die man als definitiv gesichert betrachten darf, gibt es in seinen Ausfätzen viele Erklärungen, die sich leicht widerlegen lassen, darunter viele, die es nicht verdienen wissenschaftlich ernst genommen zu werden (1).

(1) So wird z.B., um nur ein paar ganz krasse Beispiele zu nennen, kalabr. *abbátteru* « Streichholz » (eine Erfindung des 19. Jahrh. !) auf griech. **βακτήρ* « kleiner Stock » zurückgeführt (*Arch. stor. per la Calabria e la Lucania*, I, 558), während das Wort in Wirklichkeit auf dem Verkäuferruf *fuocu senza battere* beruht. Das Argotwort *pióníka* « Betrunkenheit », « elende Lage », « Unglück », soll mit *πεύκινος* « von der Tanne kommend » zusammenhängen (*ibid.*, II, 264), während es in Wirklichkeit dem sizil. *pióníca* « Päonie » entspricht.

Als Stichwort gebe ich die altgriechischen Wortformen. Wörter, die im Altgriechischen nicht belegt sind, werden durch den Zusatz « vulgärgriechisch » oder « neugriechisch » gekennzeichnet. Erschlossenen Formen wird ein * vorgesetzt. Über die phonetische Transkription und die Abkürzungen ist mein Etymol. Wörterbuch einzusehen (1).

10. ἀ γ γ ο ύ ϱ ι ο ν « Gurke ».

Bov. *angúri* n. « Melone ».

45b. * ἄ δ ϱ ο σ ο ς « nicht betaut », « nicht gebadet ».

Bov. *mia jinéka ádrosi* « eine schmutzige Frau ».

65. - α ι ν α .

Dient im Bovagriechischen zur Bezeichnung von Frauen : *i Bertónena, Nikolóena, Cimínena, Spadárena, Misiánena, Cóndena* « Frau Bertone, Nicolò, Cimini, Spadari, Misiani, Condò ». Findet sich, wie Alessio (*It. Dial.*, X, 171) zeigt, im südlichen Kalabrien und in der Prov. Messina auch in Flurnamen, die wohl als Namen weiblicher Besitzerinnen aufzufassen sind : *Carúsena* (Caruso), *Lánzena* (Lanza), *Mántena* (Manto), *Zúpena* (Zupo) u.s.w.

78a. ἄ κ ο π τ ο ς « nicht geschnitten ».

Bov. *ákofto* id.

78b. ἀ κ ο ύ ϱ ε υ τ ο ς « nicht geschoren ».

Bov. *akúresto* id.

83a. ἀ κ ϱ ί δ ι ο ν « kleine Heuschrecke ».

Katanz. *akrídu, lakrídu, lákridu* « Art Feldmaus » (Verf., *Diz.*).

112. ἄ μ μ ο ς « Sand ».

Bov. *ammóliθo*, regg. *mólissu, mólissa* « Art Sandstein » < *ἀμμόλιθος.

126a. ἀ ν ά μ ε λ κ τ ο ς « ungemolken ».

Bov. *anármesto* id.

143. ἀ ν ή ϱ « Mann ».

Ablt. : bov. *andriddi* « Männchen » und « Art Frosch », katanz. regg. *andriúni*, regg. *kattsandria, skattsandridda, skattsandreda, skattsandria* « Art Frosch » (Verf., *Diz.*).

(1) An neueren Werken von mir werden im folgenden häufiger zitiert : *Diz.* = *Dizionario dialettale delle tre Calabrie* (Halle-Milano, 1932 ff.). *Scavi* = *Scavi linguistici nella Magna Grecia* (Halle-Roma, 1933).

162a. ἀ π ε λ ά ω « hinausjagen ».

Diese bei Xenophon und Aristophanes belegte Nebenform zu dem gewöhnlicheren ἀπελαύνω lebt fort in bov. *peláo* « das Vieh austreiben ». Die von mir im *Etym. Wörterbuch* angenommene Herleitung von πελάω « nähern » (no. 1651) ist aus begrifflichen Gründen weniger wahrscheinlich.

171. ἄ π λ ω μ α « ausgebreiteter Gegenstand ».

Auch (entsprechend katanz. *áprima*) bov. *áploma* « grobe Decke ».

173. ἀ π ο γ ε ί α (sc. αὔρα) « Wind der vom Lande weht ».

Hierher gehört, wie Alessio richtig gesehen hat (*It. dial.*, X, 125) das von mir unter no 2729 als unbekannten Ursprungs verzeichnete sizil. *puía*, *pujía*, kalabr. *pujía* « leichter Wind ». Mit Anpassung an lateinische Betonung (*apógeia*) : kosent. *poja*, regg. *puja* id. (Verf., *Diz.*). Das Wort wird von Alessio fälschlich als « greco medio » bezeichnet. Gehören Aristoteles und Theophrast, bei denen das Wort belegt ist, zu den mittelgriechischen Autoren? Demgegenüber wird das Wort von dem mittelgriechischen Wörterbuch des Sophocles nicht verzeichnet (1).

190a. ἀ π ο σ τ ρ ο φ ή « Abwendung ».

Bov. *postrofí* f. « Austausch von Arbeitsleistung zwischen verschiedenen Bauern ».

196. ἀ π ρ ί λ ι ο ς « April ».

Regg. (in Benestare) *aprillu* (*ASS.*, *K*, 319) « April » zeigt mit seinem *ll* Durchgang durch das Griechische (bov. *apriḍḍi*).

217a. ἄ ρ μ ό ς « Schulter ».

Südkamp. (Cilento) *ármu* « steiler Felsen ». Hat auch in

(1) Alessio, der sich in neuester Zeit zum Verteidiger des byzantinischen Ursprungs der griechischen Sprachinseln Unteritaliens gemacht hat, arbeitet auch sonst mit diesem Trick, der auf eine gewissenlose Verdrehung der wissenschaftlichen Tatsachen hinausläuft. Indem er seine Etyma als « greco medio » bezeichnet, will er bei dem wenig orientierten Leser den Anschein erwecken, als ob diese Wörter nicht dem Altgriechischen angehört haben. So bezeichnet er z.B. in seinem in der *It. Dial.*, X, S. 111-190, abgedruckten Aufsatz «Il sostrato latino nel lessico e nell' epo-toponomastica della Calabria meridionale » u.a. auch folgende Wörter als mittelgriechisch : S.115, σκάνδιξ (Aristophanes !), ζεῦγλα (*Ilias*, Pindar,u.s.w. !) ; S. 150 ἡλιόκαυστος (Theokrit !), S. 115 ἀγκών (*Ilias*, Xenophon, Herodot !).

neugriechischen Mundarten die Bedeutung « Berggipfel » angenommen (*Zeitschr. f. rom. Phil.*,57,451). Auch in Ortsnamen : *Armo* « Dorf in der Prov. Reggio », *Armo* « Flurname bei Pisciotta ». Das Wort begegnet öfter in den griechischen Urkunden Süditaliens (Trinchera, *Syllabus*, S. 81, 99, 161, 304). Vgl. auch no. 695.

239a. * ἀ σ ά ρ ι ο ν « kleiner Baldrian » (*ἄσαρον*).

Katanz. *ossári* pl. « Art Baldrian ».

248. ἀ σ π ά λ α θ ο ς « Stachelginster ».

Auch in Sizilien : messin. (S. Teresa) *spalássa* id.

250a. ἄ σ π α ρ τ ο ς « nicht gesät ».

Bov. *ásperto* id.

251. ἄ σ π ο ρ ο ς « nicht gesät ».

Bov. *ásporo* id.

280a. ἀ φ ε ι δ έ ω « nicht sparen », « freigebig sein ».

Wohl hierher gehören die von mir unter dem Stichwort *βοηθέω* « helfen» (no. 341) verzeichneten bov. *afudáo*, otrant. *afidó* « helfen » (vgl. Verf., *Scavi* S.108). Demgegenüber möchte Pernot (*Studi it. di fil. class.*, 13, 172) an der Grundlage *βοηθέω* festhalten. Ich muss gestehen, dass ich einen solchen Standpunkt nicht verstehen kann. Aus *βοηθέω* wäre bei den unteritalienischen Griechen **voiθó* zu erwarten : aber statt *v* haben wir ein *f*, statt *θ* ein d, ausserdem liegt das Präfix *a-* vor. Es gehört schon eine Lautschieberei im Stile von Ménage dazu, um solche Entwicklungen zu vertreten. Das Impf. lautet in Bova *afúdo*, der Aorist *afúdia*, der Infin. *afudísi*.

282a. * ἀ φ ο υ σ ί α « Überrest ».

Auf dieses Wort führt Alessio (*It. dial.*, X, 174) mit Hinweis auf zakon. *ἀφουσά* « excrément du ver à soie » (Pernot,329) das von mir unter *βουτσία* « Mist » eingereihte kalabr. *fusía* « Mist der Seidenraupen, der mit Überbleibseln der Blätter vermischt ist » zurück. Die Erklärung ist zweifellos richtig. Ich kann das Wort jetzt auch aus Sizilien belegen : messin. (z.B. in Rametta) *fusía* id. Auch Traina (*Nuovo Voc. sic.-ital.*) bringt *fusía* « foglia rimasta dopo rosa dai bachi ». Alessio bezeichnet seiner Methodik entsprechend das Wort als « mittelgriechisch », doch ist es bei Sophocles nicht belegt. Das Wort ist gebildet als Ableitung von *ἀφίημι*, genau so wie *μετουσία* (*μέτειμι*), *παρουσία* (*πάρειμι*). Es ist vielleicht identisch mit dem in bilinguen Glossen belegten *ἀφουσία*, das glossiert wird

mit *detrimentum, defrudatio, deminutio* (*Corp. gloss. lat.*, II, 253. 52 ; II, 504. 4).

312. *βαρύς* « schwer ».

Kosent. (Ro) *varía* « terreno argilloso » < *βαρεῖα*.

327. *βελόνη* « Nadel ».

Bov. *velonída* « Storchschnabel » (Geranium).

341. *βοεθέω* « helfen ».

Siehe *ἀφειδέω*.

351a. *βοσκίζω* « weiden ».

Bov. *vošisi* « weiden ».

355a. *βότρυς* « Weintraube ».

Kosent. (Amantea) *vitrune* m. id.

390. *βρύσις* « das Aufsprudeln », « die Quelle ».

Nordkalabr. *vrisi* « vena di acqua che scaturisce » (Verf., « *Scavi*, 62). *Vrisi*, Name einer Quelle bei Gagliato (Prov. Catanzaro).

400. *γάγγαμον* « kleines Netz ».

Auch katanz. *gángamu* (*Diz. dial.*), sizil. *gángamu, ángamu* « Art Fischnetz ». Das Wort ist auch weiter gelangt : neuprov. *gángui*, katal. *gánguil* id.

403. *γαλακτίς* (neugr. *γαλατσίδα*) « Wolfsmilch ».

Vgl. noch siz. (Alì) *kalatsíta*, (Mola) *karantsítula* « Art Löwenzahn ».

414. * *γάργανον* « Falz in der Fassdaube ».

Ablt. : bov. *gargáni* n. id.

26. *γεννάω* « gebären ».

Die unter diesem Stichwort zweifelnd gennanten bov. *jendonno* « ich ernte », « ich erwerbe », *jenda* « ein zur Vermehrung bestimmtes Tier », (in Cardeto) « Feuer » (weil es für den nächsten Tag aufgehoben wird), dazu noch bov. *jéndoma* n. « propagazione », gehören zu südkalabr. *agghientu* « fecondità di prole », « guadagno che si ha dell' accoppiamento degl' animali », *agghientari* « propagare » und beruhen auf lat. * a d g e n i t u m, * a d g e n i t a r e. Eine Zurückführung von *jendonno* auf **γεννόνω*, von *jenda* auf *γέννα* « Geburt », « Familie » (Alessio, *It. dial.*, XI 114) ist lautlich nicht berechtigt.

445. *γλυφός* « salzhaltig ».

Das hier genannte otrant. *glifa* « sansa delle olive » ist zu streichen. Das Wort ist identisch mit südapulisch *kjefa*, *ngifa* « Erdscholle » und gehört zu osk. * *g l e f a* (lat. *g l e b a*) id.

499. δανειακός « zum Darlehen gehörig ».

Otrant. *taniká* « Geld » (*Atl. ling. ital. K.* 278).

617. ἐλαία « Olive ».

Bov. *tseroléa* « Art harte Olive », regg. *šaloría* « sorta d'olivo » < *ξηρ-ἐλαία. Der von Alessio (*Arch. stor. per la Calabria e la Lucania*, I, 565) vorgeschlagene Ansatz *ψαρελαία « graue Olive » wird durch die boves. Form widerlegt.

650. ἔνυδρις « Fischotter ».

Statt dieses Stichwortes ist für die süditalienischen Formen *nídria, nítria, ítria, lítria, íntria* « Fischotter » besser der bei Herodot belegte Akk. ἐνύδρια (Brüch, *Zeitschr. für roman. Philol.*, 55, 503) anzusetzen.

655a. ἔξαλλος « aussergewöhnlich ».

Hierher nach Alessio (*It. dial.*, XII, 62) das von mir unter den Wörtern unbekannten Ursprungs (no.2648) angeführte bov. *áttsalo* « gut ».

680a. ἔποψ « Wiedehopf ».

Bov. (veraltet) *épopa*, katanz. *épupa* (*Diz. dial.*) id.

684a. ἔργασμα (vulgärgr.) « Arbeit ».

Bov. *ecino χorafi θéli árgama* « dieses Feld muss gepflügt werden ».

695. ἐρυθρός « rot ».

Die boves. Form *aliθinó* « rot » begegnet bereits in einer kalabres. Urkunde vom Jahre 1144 καὶ ῥίπτει κάτω εἰς τὸ ἁρμον τὸ ἀληθινόν (Trinchera, *Syllabus*, S. 99). Zu Grunde liegt nicht ἐρυθρός, sondern altgr. ἀληθινός « wahr », das auch im kappadozischen Griechisch die Bedeutung « rot » angenommen hat.

747. ζουρρ- (Schallwort).

Hierher auch bov. *dzurrumélissu* « Hummel », regg. *dzurriari* « summen » (von der Hummel).

767a. *ἡμιλάγηνα « halber Krug ».

Hierher nach Alessio (*It. dial.*, XII, 71) *meláina* « misura da olio » (*Diz. dial.*).

813. ἰλλός « verdreht ».

Das unter diesem Stichwort zweifelnd genannte bov. *jeḍḍo*, regg. *jeḍḍu* « mit krummen Beinen » findet sich auch in Nordostsizilien (Rametta) *jeḍḍu* id.

829a. -ίτης.

Zur Bildung von Einwohnernamen : *Bruzzaniti* « Mann aus

Bruzzano », romanisiert (*-itu*) *Sinopolitu* «Mann aus Sinopoli », *Stefanitu* « Mann aus S. Stefano ». Häufig in Pilznamen : kalabr. *guḍitu* < *βωλίτης*, *larditu*, *rusitu*, *pipiritu* (*πιπερίτης*), *voita* < **βοίτης*, v. *Diz.*, *s.v.*

864a. *κ α λ ο π ό δ ι ο ν* « Form für Schuhe »,.

Bov. *kalopodi* n. « Art Gebäck (aus den Überresten des Backtroges) ».

873. *κ α μ α τ η ρ ό ς* « arbeitsam ».

Zu dem hier genannten regg. *kamátru* « träge » ist noch zu stellen bov. *kamateró* « schwerfälliger fauler Mensch », nordkal. *kamátriu* « faul » (*Diz. dial.*).

899. *κ α π η τ ό ν* « Viehfutter »

Das unter diesem Stichwort zweifelnd genannte bov., regg. *kapituría* « Phlomis fruticosa » findet sich als Bezeichnung der gleichen Pflanze auch in der Prov. Messina : (Taormina, Mola) *kaputría*.

915. *κ ά ρ δ ο ς* « Distel ».

Ablt. : auf ein **καρδωνία* weisen bov. *kardunía* « Art wilde Artischocke », kalabr., basil., tarant., salern., neap. *kardóña* « Art Distel » (letztere aus einem latinisierten * c a r d ó n i a). Über das Suffix *-ωνία*, das zur Bezeichnung von Pflanzen dient, vgl. Verf., *Scavi* S. 157.

920a. *κ α ρ τ ε ρ ό ς* « fest ».

Bov. *χorafi karteró* « terreno povero ».

933. *κ α τ ά* « unter », « gemäss ».

Vgl. noch neap. (Pomigliano) *mano cata mano* « piano piano » (Imbriani, *Conti di Pomigliano*, 53).

984. *κ έ ρ δ ο ς* « Gewinn », « Vorteil ».

Regg. *cerdu* « pausa », « cesso », « riposo » (Mujà, *Voc. calabr.-mammolese-ital.*).

1017a. *κ λ α σ τ ό ς* « zerbrochen ».

Vgl. bov. *klasteró* « zerbrechlich ».

1072. *κ ό ν υ ζ α* « Flöhkraut » (Theokrit *κνύζα*).

Das Wort lebt auch noch im südlichen Kampanien : (Cilento) *gridza* « Flöhkraut » bezw. « Cistusstrauch » (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, 57. 452).

1060a. *κ ό λ ο ς* « ohne Hörner ».

Dies ist die Grundlage für die von mir unter dem Stichwort *γάλλος* verzeichnete Sippe : kalabr. *gullu*, *guḍḍu*, südapul. *cuḍḍu*, *uḍḍu*, siz. *uḍḍu* « ohne Hörner ». Neugriech. *κουλλός*

« monco » (*Etym. Wörterb.*, no. 410) passt wegen der Bedeutung weniger gut. Zu dem Wandel von *o* (vor *λ*) zu *u*, vgl. *Byzant. Zeitschr.*, 37, 55.

1141a. *κρανίον* « Schädel ».

Bov. *kraní* n. id.

1173. *κτένιον* « Kamm ».

Eine Ableitung von bov. *sténi* « Kamm » ist bov. *sténiḍḍa* f. « Tausendfuss », « millepiedi » (erinnert an die Form eines Kammes).

1175a. *κυανός* « dunkelblau ».

Mit merkwürdiger Bedeutungsentwicklung : regg. (Mammola) *ćanó* und *ćanu* « macilento » (Mujà, Vocab.).

1233. *λεῖμμα* « Überbleibsel ».

Die unter diesem Stichwort verzeichneten Wörter sind anders zu beurteilen. Vgl. no. 1279a u. 1279b.

1231. *λείμαξ* « feuchter Ort ».

Auch messin. (Rometta) *limiku* « terreno argilloso e umido ».

1243a. *λευκός* « weiss ».

Regg. *agghiocu* « Weisspappel » (Alessio, *It. dial.*, X, 118). Zur Lautentwicklung vgl. no. 1682a.

1279a. *λῦμα* « abgespülter Schmutz », « Schmutzwasser ».

Hierher von no. 1233 regg. katanz. *lima* « Wasser, das dem Teig zugesetzt und mit dem der Backtrog ausgewaschen wird » (Alessio, *It. dial.*, X, 114). Das in einigen Mundarten in der gleichen Bedeutung begegnende *limma* zeigt den Einfluss von *νίμμα* (s. no. 1461).

1279b. * *λύμμα* (zu *λύω*) « aufgelöste Masse ».

Hierher bov. *limma* « fango », « purè », regg. *limma* « aufgelöstes Fett », « grasso sciolto ». Nicht, wie Alessio (*It. dial.*, X, 114) vorschlägt, zu *ἄλειμμα* « unzione ».

1283. *λύσσα* « Wut ».

Auch in Sizilien : (z.B. Ali, Lipari, Rometta) *lissa* « noia ». Traina (*Voc.*, S. 539) bietet *lissa* « inquietudine ».

1301. *μάζα* « Masse ».

Auch in Sizilien : (Rometta) *maddza* « Erdscholle ».

1308. *μαλάθρακας* (neugr.) « Geschwür ».

Das unter diesem Stichwort verzeichnete kalabr. *malafráći*, *malatráći* « Karbunkel » entspricht eher einem altgr. *μέλαν*

ἀνθράκιον « schwarzes Geschwür » (Hatzidakis, *Byz. Zeitschr.*, 31, 372).

1309. *μαλακός* « weich ».

Bov. *malakó* « floscio ».

1383. *μικρός* « klein ».

Das vorläufig in Ermangelung einer besseren Etymologie hier eingereihte kalabr. *mikaru*, *mikranu* « ugola » findet sich auch in Sizilien : messin. (Ali) *mikuru* id.

1411a. *μυσουνίζω* (vulgärgr.) « Geruch einziehen ».

Bov. *musunídzo*, regg. *musunïari* id. (Alessio, *Arch. stor. per la Calabria e la Lucania*, I, 563).

1452. *νήθω* « spinnen ».

Hierzu die Ablt. *nésula* « Art lange Grille » ; vgl. in den romanischen Nachbarmundarten die Lehnübersetzung (« Spinnerin ») *filandera* (*Diz.*), die dieselbe Grille bezeichnet.

1471. *νυκτερίδα* (Akk.) « Fledermaus ».

Hierzu zweifellos auch sizil. (Lipari) *tsiddirika* id. Das Wort ist stark entstellt, aber der Wortrhythmus hat sich erhalten.

1509. **ὅλιθα* « steiniges Gelände ».

Den unter diesem Stichwort verzeichneten kalabr. *ólisa*, *ólisu*, *ólisi* « steinige harte Erdschicht » entspricht bei den Bovagriechen *óliθo* « terreno pietroso ». Grundlage ist agr. *ὁλόλιθος* (Strabo). Das von Alessio (*Arch. stor. per la Calabria e la Lucania*, III, 142) vorgeschlagene « mittelgriechische » *ὄλεθρος* « Zerstörung » (*Ilias*, Herodot, Plato) passt begrifflich nicht und wird durch die bov. Form auch lautlich widerlegt.

1532. **ὀξύλαστρον* « Stechpalme ».

Für die hier genannten bov. *attsíḍḍastro*, regg. *attsíjastru*, *astríḍḍittsu* u.s.w. « Ilex aquifolium » ist statt des Stichwortes richtiger **ὀξυκήλαστρον* anzusetzen. Das von Alessio vorgeschlagene bei Theophrast in dieser Bedeutung belegte *κήλαστρον* (*It. dial.*, X, 115) genügt allein nicht, um den Anlaut zu erklären, vgl. bov. *attsídi* « Essig » < *ὀξείδιον*. Die Verkürzung **ὀξύλαστρον* statt **ὀξυκήλαστρον* lässt sich vergleichen mit katanz. *χamócissu* « cisto marino » <**χαμόκισσον* statt **χαμοβούκισσον* (no. 360).

1682a. *πεύκη* « Tanne ».

Kosent. *pioka* « Strandkiefer » (Alessio, *It. dial.*, X, 118). Vgl. 1243a.

1685. *πήγμα* « das Geronnene ».

Auch bov. *pimma* « coagulamento ».

1651. *πελάω* « heranbringen ».

Siehe no. 162a.

1689a. *πηκτός* « geronnen ».

Neben bov. *pastá* (*paftá*) « frische Käsemasse » < dorisch *παχτά* hat sich auch die männliche Form erhalten : bov. *pastó* (<*παχτός*) « denso ».

1688a. **πήζωμα* « geronnene Masse ».

Bov. *pídzoma* id. Auf den Plural *ta pidzómata* weist regg. *pidzótamu* « schwarzgrüne Kotmasse neugeborener Kinder » (*Diz. dial.*).

1716. *πίτυρον* « Kleie ».

Ablt. : kosent. (Longobardi) *pitarusu* « Kleienmehl », « cruschello ».

1734. *πλεύμων* (*πλευμόνιον*) « Lunge ».

Neben bov. *plemóni* wäre noch anzuführen regg. (Benestare) *pramóni*, das wegen *o* nicht mit dem sonstigen kalabr. *purmuni*, *premuni*, *prumuni*, « polmone » identisch ist.

1759. *πολυάγκιστρον* « Angelschnur mit vielen Haken ».

Auch bov. *podḍángastro*, kampan. *palángrisi*, *palángaso* (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, 57, 453), altneap. *parangrafe* (Basile, Pentamerone, ed. Croce, I, 115) id.

1776. **πουρβία* « Suppe von gekochtem Getreide ».

Zu den hier genannten Formen (*purvía*, *pusbía*, *prusbía* u.s.w.) vgl. noch bov. *purvó* « polentaartig ».

1842. *ῥαντίζω* « besprengen ».

Bov. *randidzo* « sparpagliare », regg. *randïari* « den Seidenraupen nach der ersten Häutung wenig Blätter hinstreuen » ; bov. *rádima* « sparpagliamento ».

1851. *ῥάχος* « Dornstrauch ».

Ablt. : siz. (Mola) *ragunía*, (Taormina), *rraunía* « salsapariglia », « smilace » < **ῥαχωνία*.

1863. **ῥιζωτός* « zur Wurzel gehörig ».

Die hier angeführten weiblichen bov. *ridzotá*, regg., katanz. *ridzotá*, *ridzatá*, *ridzitá* « Nieswurz » (Helleborus) weisen auf ein dorisches **ῥιζωτά* (vgl. Verf., *Byzant. Zeitschr.*, 37, 49). Das von Alessio noch genannte regg. *rittsuta* (*It. dial.*, X, 118) bezeichnet eine ganz andere Pflanze (Hypericum cris-

pum) und hat mit dem griechischen Wort nichts zu tun, entspricht vielmehr ital. *ricciuto* « crespo ».

• 1897. σαγίττα « Weberschiffchen ».

Dem bov. *sajittóšolo*, kalabr. *sajittóttsulu*, *sijittóttsulu* « Stäbchen in dem Weberschiffchen » entspricht messin. (Rometta) *sajittóttsulu* id. Der Ansatz *σαγιττόξυλον wird bestätigt durch epir. *saitókslu* id. (Höeg, *Les Saracatsans*, II, 188).

1919. σαύρα « Eidechse ».

Der eigenartige Anlaut von bov. *tsofrata*, *sprofáta*, regg. *zafrata*, *zefrata* u.s.w. « Eidechse », der nicht genau zu vulgärgriech. σαυράδα stimmt, erklärt sich besser aus dem Einfluss von bov. *zafaró* « zerbrechlich » < ψαφαρός, vgl. die wissenschaftliche Bezeichnung Lacerta fragilis (*Scavi*, S. 23).

1934b. σημαντήριον « Zeichen » (neugr. auch « Klapper »).

Bov. (Bova) *simondili*, (Roccaforte) *sulimandili* « Klapper der Charwoche ».

1940a. σίζω « pfeifen ».

Zu diesem Stanm scheint zu gehören bov. *sídzalo* « Geschrei ».

2009. σοῦρβον « Frucht des Elsbeerbaums ».

Neben bov. *survo* wäre hier auch regg. katanz. *survu*, *surva*, nordkalabr. *súvara* (*Diz. dial.*), basil. *súrevu*, südapul. *súrvu* (*AIS*, *K.* 587) zu nennen gewesen, die ebenfalls auf dem griechischen Wort (nicht auf latein. s o r b u m) beruhen ; (vgl. Alessio, *It. dial.*, X, 139).

2024. σπῆλυγξ « Höhle ».

Lebt bei den Bovagriechen noch als Gattungswort : *spílinga* f. « grosse Höhle ».

2043a. σταμίν « Seitenbrett ».

Ablt. : bov. *stamíni* n. « Seitenbrett des Ochsenkarrens », südkalabr. *stamini*, *stamigna* id. <σταμίνιον. Dazu andere Ableitungen : *staminara*, *stamilata*, *staminali* (*Diz.*, II, 296).

2070. στόμαχος « Magen ».

Auch regg. (Benestare) *stómaχu* id.

2089. σύαξ « Steinbutte ».

Ablt. : bov. *siaci* « ein Fisch ».

2093. *σύζυμος « gut gesäuert ».

Auch bov. *súdzimo* id.

2162a. τήγανον.

Nordkalabr. *tíganu, tíghənə* « Pfanne » (*Diz.* II, 329).

2224. τ ϱ υ φ ε ϱ ό ς « mürbe ».

Bov. *trifiró* « zerbrechlich », « zerbröckelbar ».

2320a. φ λ ε β ά ϱ ι ο ν « Februar ».

Das auf einer sizil. Inschrift aus Catania begegnende Wort (vgl. *Scavi* 130) lebt fort in bov. *flevari* n., nordkal. *filivaru, fəliverə* (*Diz.*, I, 315).

2353. φ υ λ α κ ή (φυλακεῖον) « Gefängnis ».

Zu bov. *filicía* « Wassersturz an der Mühle », vgl. noch siz. (Rometta) *filišía* « parte del mulino dove esce l'acqua ».

2353a. φ ύ λ α ξ « Wächter ».

Eher hierher gehört das zweifelnd unter φίλαξ genannte bov. *filako* « Trieb des Weinstocks ». Zum Begrifflichen vgl. lat. c u s t o s « Reservetrieb des Weinstocks, den man stehen lässt » (bei Plinius).

2401a. χ α ϱ ά δ ϱ α « Abgrund ».

Bov. *χarádra* « Spalte in einem Felsen ».

2401b. χ α ϱ α δ ϱ ι ό ς « Regenpfeifer (Vogel der in Abgründen wohnt) ».

Bov. *χaradrío* id.

2435a. χ η ν ί ζ ω « schreien wie die Gans ».

Bov. *çinídzo*, regg. *sciniari* (Malara), (Bagaladi, Melito, Motta S. Giovanni), *çiniari*, sizil. *finiari* (Traina) « wiehern ». — Zu lat. h i n n i r e , wie Alessio (*It. dial.*, X, 155) will, ist lautlich nicht möglich.

2467. * χ ϱ υ σ ο - λ ά ϊ ο ς « Golddressel ».

Näher als die hier genannten Formen (*trusuléu, krusuléu, grusuléu*) steht dem griechischen Wort messin. (Ali, Rometta) *krisuléu* « Goldammer ».

2486a. ψ α φ α ϱ ό ς « zerbrechlich ».

Bov. *tsafaró* id. (v. no. 1919).

2506. - ω ν .

Der Plural -ονες lebt nicht nur in Ortsnamen (Sippschaftsnamen) wie die genannten *Conídoni, Stefanáconi, Barbaláconi* u.s.w. (vgl. *Scavi*, S. 202), sondern bei den Bovagriechen auch noch im eigentlichen Sinne zur Bezeichnung der gesamten Familie : *i Carídoni, Créoni, Condémoni, Cimínoni, Attináoni, Rigáoni, Malároni* « die Mitglieder der Familie Caridi, Crea, Condemi, Cimini, Attinà, Rigà, Malara » u.s.w

München. Gerhard ROHLFS.

ABOUT LICINIUS' FISCAL AND RELIGIOUS POLICY [1]

The most certain fact of Roman history during the first part of the Fourth Century seems to be the date of the entry of the Emperor Maximinus, nicknamed Daia, into Nicomedia after the death of the first Augustus, Galerius. The news of his death had been received in the capital of Bithynia sometime in May, 311. I say « sometime in May » for, although the month is well established by Lactantius (*De mortibus persecutorum*, 35) there is no mention of the day -- « idque cognitum Nicomediae mensis eiusdem ». There is no gap in the manuscript, but it is pretty clear that something is missing between the words « Nicomediae » and « mensis ». The text has been completed in many ways, almost all of them equally plausible : <sub finem>, <in fine>, <Idibus>, or < .... die > [2]. I would propose « medio », the loss of which would be quite natural on account of an haplography. The expression « medio mensis » is not only rather good Latin, but also seems to be characteristic of Lactantius and especially, nota bene, the Lactantius of the *De mortibus persecutorum* -- « tunc Caesar medio hiemis profectione peracta prorupit eodem die » (*De mort.*, 14, page 188, edition of Brandt).

But apart from this question, the news of Galerius' death was received in Nicomedia in May, for in this same chapter, 35, of the *De mortibus persecutorum*, it is said that shortly

(1) Cet article avait été écrit pour le volume de Mélanges qui va être offert à William Hepburn Buckler. Arrivé trop tard à Vienne, il paraît dans ce fascicule de *Byzantion* ; notre ami Buckler voudra bien en accepter la dédicace, et en excuser... l'américano-belge.

(2) See Brandt's edition, — Vol. II, p. 214.

before (dies paucos), the famous Edict of Toleration issued by Galerius and his colleagues had been made public in Nicomedia on the Thirty First of April (pridie Kalendas Maias). These important dates are of course reproduced in every modern work on the period. But all these works add a third date which is generally considered to be equally well established. There is, for instance, this statement in the *Regesten der Kaiser and Päpste* of Otto Seeck (Stuttgart, 1919, page 159) :

1. Juni 1 (follows reference to Codex Theodosianus, 13, 10, 2) : « Maximinus nimmt Asia und Pontus in Besitz und erlässt bei seinem Einzug in Bithynien das folgende Gesetz. Lact., 36, 1. »

I have nowhere seen any discussion of this fact and date. Ernst Stein in his *Geschichte des Spätrömischen Reiches* (on page 137), although no blind follower of Seeck's methods and results, writes : « Die von Galerius der Bevölkerung der Städte auferlegte Kopfsteuer (s. o. s. 126) hatte Maximinus vielleicht schon als Cäsar in seinem ursprünglichen Regierungssprengel nicht einheben lassen ; gleich nach seinem Einzuge in Nikomedien schaffte er sie an 1. Juni 311 auch in dem neugewonnenen Gebiete ab, und stellte damit hier die diokletianische Steuerverfassung wieder her, wie er denn überhaupt der treueste Verfechter der diokletianischen Grundsätze gewesen ist, denen er so lange wie irgend möglich auch seinen persönlichen Ehrgeiz untergeordnet hatte ».

At first glance, however, the First of June as the date of Maximinus' entry into Nicomedia seems extremely early. It is true that Maximinus hastened to take possession of Asia Minor. But he could hardly move until informed of Galerius' death. He must have resided in Antioch, or Tarsus,where the news could reach him about the end of May. Then he had to cross Asia Minor at its greatest length and, as he was almost sure to meet with armed resistance on the part of Licinius, he could not travel without troops. Lawlor has very carefully studied the average rate of speed of a Roman army and has found that Maximinus could not possibly have reached Nicomedia before the month of August (1).

(1) See H. U. JACKSON LAWLOR, *Eusebiana*, page 211 ff. and

Seeck was very probably quite conscious of the difficulty. Therefore, we believe, he tries to introduce into the passage quoted above from Lactantius as early a date as possible, as, for example, « non. ». But even in this case is it really possible to find during the two or three last weeks of May, time enough for the conveying to Maximinus of the news of his colleague's death, for the preparation of the expeditionary force itself and for the march of an army from Tarsus to the Straits? It is sufficient to read page 53 of Seeck's *Regesten* to realize that this excellent scholar was not quite confident of that. He supposes that Maximinus, although far away in Antioch or Tarsus, could have been informed earlier than the officials in Nicomedia: « Denn an das Hoflager wurde (die Nachricht) durch reitende Eilboten, vielleicht auch durch schnellsegelnde Schiffe, überbracht, während man in Nicomedia auf das Gerücht angewiesen war» (!).

This early date has ever been a chronological difficulty

235 ff. (with a contribution by L. C. Purser).) « It is not very difficult to fix the normal day's march of a Roman army. Caesar marched from Corfinum to Brundisium, a distance said to be 465 kilometres, in seventeen days. What would have been the distance traversed by an army circa 300 A. D. in a march, let us say, from Antioch in Syria to Nicomedia? The routes and distances from Antioch to Tyana via Tarsus and the Cilician Gates are easily determined. But it is less clear what road an army would have used in proceeding from Tyana to Nicomedia. Along the military road of Byzantine times, the distance was about 660 English miles. A march from Antioch to Nicomedia could have been made in a little under seven weeks. Thus (Lawlor says) if Maximinus had received, and it is possible that he did, the news of Galerius' death before the end of May of 311 and if his expeditionary force had set out immediately on the First of June, he would have reached Nicomedia about the fifteenth of July. A further march of four days brought him to Chalcedon. Thus we reach the last week of July. At Chalcedon he was perhaps obliged to wait for his adversary. When his opponent did arrive, some days must have been occupied in stormy negotiation conducted by the two emperors from opposite sides of the Straits. A week may be allowed for this parley. We must add to this the length of time necessary for the return to Nicomedia. Thus we may take the first or second week of August for the beginning of his sojourn in Nicomedia». The reader sees that we were putting it mildly in saying that it would have been difficult for Maximinus to have been in Nicomedia on the first of June, 311.

well known to those wo have carefully studied the Edicts of Toleration, for in the rescript to Sabinus, his praetorian prefect, Maximinus, at the end of the year 312, says : «When last year I arrived fortunately in Nicomedia ». He could not have made this statement if he had already arrived in Nicomedia in June. The words « last year » would have involved a chronological error at least. The date of Maximinus' rescript to Sabinus is pretty well fixed. For, according to both Eusebius and Lactantius, this rescript was issued upon the receipt of letters by Constantine and Licinius, or by Constantine alone, shortly before or after the Battle of the Milvian Bridge in October, 312. This date for the rescript is, in its turn, confirmed by Maximinus' last edict of toleration (1).

What, then, is the evidence for the « early date »? Is there no way of getting rid of it? It can be seen immediately that this date is the result of a very bold combination « *à la Seeck* ». It is nowhere directly attested. Seeck, however, starts from a sentence in the thirty sixth chapter of the *De mortibus persecutorum* — « ingressusque Bithyniam, quo sibi ad praesens favorem conciliaret cum magna omnium laetitia sustulit censum ». Before making use of this text, Seeck begins by declaring that it is absurd and by « correcting » it. He states : « It is naturally impossible that the census should have been entirely suppressed, for, without the taxation in kind, for which the census furnished the base, — the Empire and especially the army of Maximinus could not have existed at all. Therefore we must suppose that at this point there is one of the numerous gaps which deface the important little book (i. e. the *De mortibus persecutorum*). I have proposed to read, « plebis urbani sustulit censum » — « he suppressed the census of the urban population », that is to say, he cancelled the fiscal measures which had been the most unpopular feature of Galerius' financial policy. If this be true, what Lactantius tells us would correspond marvellously with the contents of a law preserved in the Codex Theodosianus (13, 10, 2) ».

(1) Eusebius, *Hist. Eccl.*, 9, 10, 7-8. Cf. Hülle, *Toleranzerlasse*, page 755 ff.

Let us examine this short text. It runs thus, « Idem Augustus (i. e. Constantine) ad Eusebium v. p. praesidem Lyciae et Pamphyliae. Plebs urbana, sicut in Orientalibus quoque provinciis observatur, minime in censibus pro capitatione sua conveniatur, sed iuxta hanc iussionem nostram immunis habeatur, sicuti etiam sub domino et parente nostro Diocletiano seniore A(ugusto) eadem plebs urbana immunis fuerat. Dat. Kal. Iun. Constantino A. III et Licinio III coss. (313) ». It is in the *Zeitschrift für Social- und Wirtschaftsgeschichte*, IV, page 290, that Seeck for the first time tried and succeeded, in the eyes of the historians, in converting an edict of Licinius and Constantine into.... the very edict of Maximinus which suppressed the census on the population of the towns. Let us consider Seeck's reasoning. To be entirely fair to him, we shall translate literally his « ipsissima verba ». « Diocletian in this edict is not yet called « Divus ».... the document must have been issued before his death on the third of December, 316 (1).

« It was only in 324 that Constantine became the master of the Asiatic provinces through his victory over Licinius.

(1) Aurelius Victor's and Lactantius' agreement as to the close relation of that death with the events of the year 313, and especially with the marriage of Licinius with Constantia, Constantine's sister, the celebration of which the old emperor refused to attend, would suffice to make that date for Diocletian's death completely impossible. But there is another proof and a decisive one, in favour of the year 313. Maximinus himself, in his final Edict of Toleration (Eusebius, IX, 10, 8) refers to Diocletian as θειότατος. Thus Diocletian must have died between the first of June 313 and July-August 313, *before* Maximinus, as Lactantius correctly remarks. And if one objects that Licinius and Constantine were not then on very good terms with Diocletian, we shall reply that, in order to win over the sympathy, not only of the Christians, but also of the Pagans of Asia Minor, the best thing to do was to invoke the authority of the founder of the Tetrarchy. — The true date of Diocletian's death was brilliantly established by Tillemont, *Histoire des Empereurs*, Venise, 1732, tome IV, p. 610, note xx sur Dioclétien : *Que Dioclétien est mort vers le milieu de l'an* 313. Cf. W. Seston, *Revue des Études anciennes*, 1937, p. 210. As to Maximinus, he was already dead when Pap. Boak 14 was written (dated September 13, already under Licinius). Cf. Seston, *ibid.*, p. 208 n. 1, and p. 209.

Before this date he was not in a position to communicate any laws to the governor of Lycia and Pamphylia. We may draw from these facts the inference that this legislative measure is rather the work of one of his colleagues, Maximinus Daia or Licinius. If so, naturally it is only by error that this law was inserted in the Codex Theodosianus, since after the fall of these two emperors, all their legislative acts had been annulled. But similar errors could occur very easily because of the headings listing three emperors, just as in the preambles of the genuine edicts of Constantine ».

On page 53 Seeck is forced to admit that examples of the admission into the Codex of the edicts of tyrants are not at all common. In fact, he gives only three instances, no one of which is absolutely certain. But the ordinary reader will ask : « Why should not this text be a genuine law of Constantine and Licinius or of Licinius and Constantine? Why should it be ascribed to Maximinus? »(1) After all, one sees no objection to the date given. The third consulate of Constantine and the third of Licinius make the date 313, a date which is rashly and not reasonably at all, we think, discarded by Seeck in the following manner. « That law cannot have been issued in 313, since if was only on the thirtieth of April of that year that Licinius had beaten Maximinus in Thrace (LACTANTIUS, *De mort.*, 46, 8 and 9) and on the first of June he could not yet have mastered the remote Lycian province. As for his adversary Maximinus, he was on his flight to Tarsus and « kaum in der Lage, Gesetze dieser Art zu erlassen ». This is not reasonable, I maintain, for we know that on the thirteenth of June, 313, Licinius was residing in Nicomedia where, on this date, he published his famous Edict of Toleration (so obstinately taken for the Edict of Milan) which is, it is needless to say, dated as is the constitution on the census, by the third consulates of Licinius and Constantine. That Edict was not necessarily published immediately after Licinius' entry into Nicomedia : for Lactantius remarks that he entered this city a few days

(1) Mommsen, in his edition of the Codex, accepts the traditional date. A manuscript has : Idem A. A. (instead of A).

after his victory over Maximinus on the thirtieth of April (*De mort. pers.*, 46, 8-9).

If we ask about the distance between the battlefield in Thrace and Nicomedia and about the time needed to cover that distance, Lactantius will give us a detailed answer. I translate — « Before the expiration of the Calends of May, Daia arrived at Nicomedia although it was 160 miles distance from the battlefield. So in the space of one day and two nights he accomplished the journey ». Immediately afterwards he hurriedly took his wife and children and a few officers of his court and fled into Syria. One sees that the victorious Licinius could have been in Nicomedia, which had been evacuated by the enemy, a few days after the battle ; and Lactantius says that this was the case (*De mort.*, beginning of chap. 48). On the first of June, then, Licinius, the colleague and ally of Constantine, was in Nicomedia and was trying, of course, to win over the population of Asia Minor by all sorts of popular measures. His edict in favor of the Christians was one of these measures, but it had been preceded by another, the successful effect of which is likely to have been almost as striking on public opinion. He suppressed the tax in kind imposed by Galerius on the urban population and which the townwellers naturally disliked extremely. Licinius (and Constantine) reverted in this respect to the system of Diocletian, that is to say, to exemption from the tax.

Was this move necessary if Maximinus had already granted the cities an exemption? Surely it was, for we have absolutely no reason to believe that Maximinus in 311 had bestowed exactly the same benefits on the towns of Asia Minor. Seeck's addition to the text of the *De mortibus* has no authority. Lactantius merely says that Maximinus, on his entry into Bithynia, had, with the view of acquiring immediate popularity, suppressed the Census. I accept the text as it stands and see in Maximinus' measure only a temporary favor for the province of Bithynia or rather for its capital. There is nothing in the subsequent chapters to lead us to believe that this favor was general or lasting. On the contrary, the toleration which he had at the same time and also with the view of gaining immediate popularity, granted

to the Christians, was by degrees transformed into a new persecution exactly in the same manner that his financial policy (*De mort. pers.*, chapt. 37) became merciless : everyone was almost taxed out of existence. « For if aught chanced to have been left untouched by Diocletian and Licinius, that did Daia greedily and shamelessly carry off. And now the granaries of each individual were shut and all warehouses sealed and taxes not yet due were levied in anticipation. The famine resulting from the neglect of cultivation and the prices of all things were greater than those caused by the old measure ». These same details are recounted by Eusebius (*Church Hist.* 8, 14, 10)—« Henceforward he vexed and oppressed not a single city and district but completely and as a whole the provinces under his power by exactions of gold and silver and by the heaviest assessments and varied fines, taking away from people the wealth and possessions gained by their ancestors and bestowing these as gifts on his train of flatterers ».

To those who, following Seeck's system, believe that Maximinus had for good suppressed the census of all towns on the first of June, 311, these two passages of Lactantius and Eusebius are naturally very perplexing. With his usual good faith and criticism, Professor Ernst Stein, whilst accepting Seeck's dates and attribution of the Codex Theodosianus, 13, 10, 2, observes (*Geschichte des Spätrömischen Reiches*, p. 137, 2) : « Diese Handlungsweise des Kaisers scheint wenigstens teilweise zu widerlegen, was Lactanz, de mort. persec, 37, 38, und Eusebius, hist. eccl., 8, 14, 10, über Verschärfung des fiskalischen Druckes durch Maximinus erzählen ».

As a matter of fact, both Lactantius and Eusebius prove conclusively that during the two years of Maximinus' rule in Asia Minor, provinces and towns suffered extremely under the burden of taxation. They show, too, that it is very improbable that the suppression of the census in Bithynia was anything other than a spectacular measure, which was recalled soon afterwards. Licinius could appear not only as the saviour of the Christians but also as the saviour of oppressed taxpayers. There is not the slightest reason for rejecting the date of 313 and, as regards the first of June,

the arguments of Otto Seeck prove the direct opposite of his conclusions. This date is, in the case of Maximinus, extremely improbable or even directly impossible, whereas it fits extremely well the requirements in the case of Licinius. Let us add finally that in restoring this important measure to Licinius, a measure which is surely one of the everlasting merits of the emperor, who has been so badly treated by history only because he was unfortunate enough to be defeated and treacherously killed by « Saint » Constantine, I repeat, in restoring this legislative measure which quite rightly found its way into the Code, to Licinius, we explain for the first time the praise bestowed upon him by Libanius (Lib. orat pro templis, edit. Förster, t. III, p. 90) who says that Constantine had vanquished a man « who had known how to make cities prosper ». This man, who is not mentioned by name is of course the Emperor Licinius. The great Valesius had guessed this, but, I repeat and probably my readers will agree, the present note is the first satisfactory commentary on the hitherto mysterious words of the rhetor of Antioch : *κρατήσας* (scil. *Κωνσταντῖνος*) *δὲ καὶ ἀνδρὸς ἐπ' ἐκείνῳ ταῖς πόλεσιν ἀνθεῖν παρεσχηκότος.*

*
* *

A last word about Licinius. Is it not remarkable to see how modern historians, imitating the old « fathers of the Church », try to deprive that clever ruler of all his merits towards Christianity and the Roman State? We have to restore to him the so-called edict of Galerius (Sardica 311), the so-called edict of Milan (Nicomedeia 313), the so-called Census-edict of Maximinus (Nicomedeia 313).

But, above all, Licinius is the hero of the Christian victory on the Campus Ergenus (313). Even those who are compelled to acknowledge that(1) affirm, without the slightest evidence, that the whole pro-christian policy of Licinius

(1) We shall see (hereafter, pp. 559-560) that Prof. Stähelin in a lengthy paper on Constantine, published in 1937, goes so far as to *suppress* every mention of both the battle and the Edict of toleration issued at Nicomedia.

was *prompted* by Constantine, including the famous prayer dictated (according to Lactantius) to Licinius by an angel. But it is easy to show how consistent and original Licinius' pro-Christian course really was. While Constantine, in 310 claims to be the offspring of the Emperor Claudius Gothicus worshipper of the Solar God, under whose short reign the Christians were not very well treated (1), Licinius shows, so to say, his colours, by asserting that his imperial ancestor was Philippus (2). Now, Eusebius (*Hist. Eccl.*, 6, 36) believes that Philippus had been a Christian, and nobody can deny that he was, at least, pro-Christian. The choice of such an ancestor as we would say in French, « était tout un programme ».

September 1938 Henri GRÉGOIRE.
Berkeley (California).

(1) See A. ALFÖLDI, *Klio*, 1938, p. 348.

(2) He seems to have claimed this origin as soon as he became Augustus : *Hist. Aug.* Gordian. III 34 : *quem titulum evertisse Licinius dicitur, eo tempore, quo est nactus imperium, cum se vellet videri a Philippis originem trahere.* A detail like this, which there was no reason for inventing at a time when Licinius' « christianity » was forgotten, must belong to some excellent source.

EUSÈBE N'EST PAS L'AUTEUR DE LA « VITA CONSTANTINI »

DANS SA FORME ACTUELLE

ET CONSTANTIN NE S'EST PAS « CONVERTI » EN 312

Il y a un problème de la *Vita Constantini*, puisque S. Jérôme ne la mettait pas au catalogue des œuvres d'Eusèbe de Césarée. M. Grégoire a naguère donné de bonnes raisons de croire qu'elle pourrait être d'époque théodosienne. L'étude approfondie de ce texte devrait être maintenant la tâche des historiens modernes de Constantin (W. SESTON, *Revue des Études anciennes*, XL, p. 106-107).

La légende de Constantin est tenace entre les légendes, écrivions-nous il y a quelques années, et, malheureusement, l'époque *critique* où nous vivons ne l'est pas au sens que nous voudrions. Pour un article intelligent, signé A. Piganiol ou W. Seston, ou Julius Miller, ou H. Lietzmann, combien de « réitérations » pures et simples de la fable convenue ne devrions-nous pas enregistrer (1)? L'accueil fait récemment

(1) J'avais eu l'intention d'écrire pour ce fascicule de *Byzantion* une sorte de Chronique des études constantiniennes, mais le livre anglais dont l'*University Press* de Berkeley va assurer la publication en tiendra lieu, car dans les notes, j'apprécie les travaux récents et modernes relatifs à Constantin. Je suis obligé toutefois de mettre dès à présent le lecteur en garde contre un ouvrage qui, par sa longueur, et l'importance apparente de ses notes, pourrait séduire les non-spécialistes . Il s'agit de l'article de Felix STAEHELIN, *Constantin der Grosse und das Christentum*, dans *Zeitschrift für Schweizerische Geschichte*, XVII Jahrgang, Heft 4, 1937, pp. 385-417. C'est une mosaïque de citations, souvent de seconde main, *ohne selbständige Forschung*. Cela ne serait pas grave. Ce qui l'est davantage, c'est que M. Stähelin ignore précisément les éléments de la question. Il ne sait pas que c'est dans l'*Histoire Ecclésiastique* elle-même qu'Eusèbe a opéré la *damnatio memoriae* de Crispus, comme l'atteste la version syriaque ; il ne connaît pas le médaillon d'or frappé pour l'entrevue

par le public savant de l'Université de Californie, à Berkeley, et de l'Université de Stanford (Palo Alto), à une démonstration fort simple de l' « inauthenticité » de la *Vita Constantini*, nous encourage toutefois à reproduire ici cette démonstration. Il est difficile, hélas ! de « convertir » ceux qui veulent à tout prix croire à la légende, ou ceux qui ont pris position d'une manière publique et solennelle. Mais il nous paraît impossible qu'un lecteur non prévenu ne soit pas convaincu par les pages qu'on va lire.

La *Vita Constantini* peut contenir un noyau eusébien. Mais ce qui est sûr, c'est que de vastes parties de cet *ἐγκώμιον*, remarquables par l'exagération « épique », le travail avancé de la légende, les erreurs historiques flagrantes, sont d'une époque bien plus tardive que celle d'Eusèbe. La chose est claire et reconnue par Heikel (1) lui-même, pour les inti-

de Milan, et où Constantin apparaît en jumeau divin du *Sol Invictus* ; il ne sait pas qu'en 314, le seul texte sur lequel reposait, en Afrique, le statut des chrétiens, était l'édit de Galère, ce qui achève de rendre absurde l'hypothèse d'un « édit de Milan » ; il ne mentionne pas (le croirait-on ?) la victoire chrétienne du « Campus Serenus », ni l'édit de Nicomédie (la chose est tellement énorme et prouve une si effarante ignorance de la période que j'ai relu trois fois son article, texte et notes, avant d'écrire cette phrase). — M. Stähelin, dirait-on, n'a jamais lu Lactance ! Il cite l'article de M. Alföldi sur le casque de Constantin, mais non ma réfutation qui a paru décisive à M. Julius Miller. Il cite mon article sur la *Conversion de Constantin*, mais il le cite à faux, en m'attribuant les idées de Duruy. Il parle de la statue à la croix sans référence à mon article de *L'Antiquité Classique*. Il s'associe « à la critique de M. Seston contre moi » à propos du panégyriste de 310, sans remarquer que je suis le premier à avoir fait usage de ce texte. Car il n'y a certainement point de mauvaise foi dans le cas de M. Stähelin, mais simplement, négligence. Il n'a pas lu un seul des articles consacrés à la question constantinienne dans *Byzantion* ou dans *L'Antiquité Classique*, ni même — le croirait-on ? — le *Bericht* de Julius Miller dans PAULY-WISSOWA. J'ajouterai que pas un seul des importants travaux italiens relatifs à la question constantinienne n'est connu ni même cité. Ni Mancini, ni Crivellucci, ni Salvatorelli n'existent pour Stähelin, pas plus naturellement que Pincherle ou Mgr Batiffol !

(1) I. HEIKEL, *Kritische Beiträge zu den Constantin-Schriften des Eusebius* (= *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, 3. Reihe, 6. Band, Heft 4 = 36. Band, Heft 4), Die Capitelindices, p. 98-100, Leipzig, 1911.

tulés des chapitres. Si tout le monde n'en est pas persuadé, c'est surtout parce qu'on a répété à l'envi qu'un panégyrique, une oraison funèbre, n'est pas une œuvre historique, et que rien n'y doit surprendre, ni l'hyperbole, ni l'anachronisme, ni le mensonge pur et simple. Mais il y a mensonge et mensonge. Il y a des erreurs volontaires, des réticences voulues, des exagérations conscientes, des inexactitudes calculées et significatives, qui toutes, à leur manière, sont « un hommage rendu à la vérité ». Nous croyons savoir ce dont le vrai Eusèbe était capable dans ce genre. Il y a, dans la *Vita*, pas mal de choses qui sont de sa force. Mais il y en a aussi que, matériellement ou moralement, il ne saurait avoir commises. Et c'est à une « espèce » particulièrement décisive *dans ce sens* que je veux me limiter ici.

***

Eusèbe, dans une dernière édition de l'*Histoire Ecclésiastique*, publiée en 325 et revisée encore après 326, a ajouté, en post-scriptum, un bref récit de la dernière guerre entre Constantin et Licinius, et de la défaite et de la mort de celui-ci (1). L'édition précédente avait vu le jour en 314 ou en 315. Les derniers documents qui y figurent sont en effet de 314, et l'œuvre proprement dite se termine par le beau discours prononcé à Tyr par Eusèbe lui-même (314). On sait qu'il y eut deux guerres entre les deux beaux-frères, deux guerres séparées par un intervalle de dix ans. La première eut lieu à l'automne de 314 pour les raisons que voici. L'entrevue de Milan, au début de 313, avait été pour Licinius une assez forte déception. Il avait bien épousé la sœur de Constantin, mais celle-ci ne lui avait rien apporté en dot. Aussitôt après les noces, Constantin avait regagné Trèves pour surveiller la frontière du Rhin, tandis que Licinius rentré dans son Illyricum, déjà menacé par Maximin, dut lui faire face avec ses seules forces. Constantin lui avait laissé les « mains libres », mais point de troupes. La bataille du Campus Ergenus, puis la mort de Maximin, donnèrent à Licinius tout l'Orient, de sorte que l'Auguste de Nicomédie, le second

(1) EUSÈBE, *Hist. Eccl.*, X, 8 et 9. (pp. 891-903 de l'édition SCHWARTZ.

en grade, dominait à présent une partie du monde plus vaste, plus peuplée et plus riche que celle qui appartenait à son collègue occidental. De là vient que Constantin proposa la création d'un César : Bassien, un autre de ses beaux-frères, dont probablement le domaine devait être taillé en partie dans celui de Constantin, en partie dans celui de Licinius. Mais Licinius parvient à séduire Senecio, frère de Bassien, et fit de Bassien un ennemi de Constantin. L'État intermédiaire que Constantin avait créé, pour des raisons d'équilibre, se retournait contre lui ! Bassien fut arrêté et exécuté, et l'extradition de Senecio, qui se trouvait auprès de Licinius, fut réclamée — et refusée (1). *Additis etiam causis, quod apud Emonam Constantini imagines statuasque dejecerat. Bellum deinde apertum convenit ambobus* (2). Les premiers faits de guerre eurent lieu en octobre ; à la longue et dure bataille de Cibalae (auj. Vinkovce, 7 octobre 314), Licinius perdit vingt mille hommes, puis il s'enfuit à Sirmium-Mitrovitza, mais ce fut seulement pour y recueillir les siens, *sublata inde uxore ac filio et thesauris.* Après quoi il se remit à fuir, *tetendit ad Daciam*, afin d'y emprunter ses troupes à Aurélius Valerius Valens, *dux limitis*, qu'il fit Auguste en échange de ce service (3). Ensuite à Andrinople, par les soins de Valens, il reforma à loisir une immense armée, et tenta d'amuser Constantin, arrivé à Philippe ou Philippopolis (4), par des négociations. Constantin renvoya les négociateurs et chercha la décision. La bataille du Campus Ardiensis (5) fut dure pour

(1) Sur tout ceci, voir naturellement SEECK et STEIN. Mais la source principale, la seule qui parle de Bassianus et de Senecio, est l'*Anonymus Valesianus*, que je cite d'après l'excellente édition que voici : D. J. A. WESTERHUIS, *Origo Constantini Imperatoris sive Anonymi Valesiani pars prior*, commentario instruxit D.J.A.W. Campis, apud J. H. Bos, 1906. Voyez pages 26 et 27.

(2) *Anonymus Valesianus*, p. 27.

(3) *Anonymus*, p. 28 ; cf. ZOSIME, 2, 18, 2, et le bréviaire d'EUTROPE, 10, 5. La date de la bataille de Cibalae : a. d. VIII id. oct. 314 (cons. Const. 314).

(4) Apud Philippos (*Anonymus*, p. 29), *εἰς Φιλιππούπολιν* chez Léon Gramm. p. 85.

(5) *In campo Mardiense*, *Anonymus*, p. 30. Seeck corrige *Jarbiense*, et Westerhuis compare avec le *Castra Jarba* de l'Itinéraire d'Antonin, 231, *Καστρὰ Ζαρβα* chez Procope, *De Aedif.*, 4, 11. Mais pourquoi ne pas lire *campum* Ardiense(m) ? L'accusatif est réclamé par la

Licinius. Mais Licinius et Valens n'étaient pas hors de combat ; ils prirent position à Beroea (1), sur les derrières de Constantin marchant vers Byzance. La situation de ce dernier était dangereuse. Les deux beaux-frères se rendaient compte qu'ils avaient affaire à forte partie : ils traitèrent, se réconcilièrent et rectifièrent, au profit de Constantin, le partage *de facto* de l'année précédente : Constantin, à sa part, ajouta l'Illyricum : Licinius ne conserva en Europe que le diocèse de Thrace, y compris la Moesie et la Scythie mineure (2)

La victime de cette réconciliation des deux beaux-frères fut le co-Auguste Valens, dont Constantin exigea l'exécution (3), et que Licinius sacrifia. Lui-même avait commis, probablement avant la bataille du Campus Ardiensis, un double crime ; il avait fait mettre à mort Valeria et Prisca, la veuve et la fille de Dioclétien, découvertes à Thessalonique au moment où elles s'apprêtaient à fuir auprès de Constantin (4). Ainsi s'explique une sombre tragédie....

syntaxe : *in campum Ardiensem ab utroque curritur*, les deux armées s'élancent vers la plaine de l'Arda. Le texte reçu *concurritur* est une correction. L'Arda est un affluent de droite de l'Hèbre ; le confluent est près d'Andrinople ; le campus Ardiensis serait la plaine traversée par cet affluent. Arda est déjà sous cette forme dans l'Histoire Auguste, *Vie d'Héliogabale*, chapitre 7. De même, le Campus Serenus doit être le Campus Ergenus ou Erginus, du nom de cet autre affluent de l'Hèbre.

(1) Beroea de Thrace, près de Philippopolis (Stara Zagora).

(2) Légère inexactitude à propos du partage dans l'*Anonymus Valesianus* ; à corriger au moyen de Sozomène. Cf. Westerhuis qui dit très bien (p.31) : « Non solum Orientem (cui adjunctam esse Aegyptum vidimus), Asiam, Thraciam dioeceses, sed etiam Pontum in dicione habuisse Licinium cum ex situ facile credimus, tum ex Sozomeno elicere possumus ».

(3) Seeck dit que Licinius le fit mettre à mort sans en être requis par Constantin, mais il faut suivre Zosime (2, 20) confirmé par l'Epitome de Victor (Ep. 40, 9) et le fragment 13 de Pierre Patrice.

(4) Maximin Daïa était mort depuis quelque temps déjà le 13 septembre 313 (Papyrus Boak 14 : cf. plus haut, p. 553, n. 1) ; d'ailleurs, à propos de son dernier édit de tolérance, qui précéda de peu sa mort, Eusèbe dit qu'il n'y avait pas encore tout à fait un an que le pétitionnement anti-chrétien avait cessé : et il ne cessa que sur une intervention de Constantin vers octobre 312. — Or, depuis la mort de Maximin, quinze mois s'étaient écoulés lorsque les malheureuses

De cette première guerre, Eusèbe, dans son *Histoire Ecclésiastique,* ne parle pas. En effet, de part et d'autre, on décida de l'oublier comme un « déplorable incident », causé par des tiers, et qui n'avait duré qu'une saison : car la paix était rétablie le premier janvier 315.

Il est certain que Lactance a écrit son *De Mortibus Persecutorum* après cette date : tout en déplorant la mort cruelle de Valeria et de Prisca, il loue jusqu'aux cruautés de Licinius et bien qu'il soit dès lors sans doute en contact avec Constantin, il traite Licinius comme le plus christianophile des Empereurs. Obéissant à la consigne, il omet purement et simplement la « brouille sanglante » de septembre-décembre 314. Eusèbe fait de même, et dans l'avant-dernière, et dans la dernière édition de son *Histoire Ecclésiastique.*

Dans celle-ci, je veux dire l'édition de 325-326, c'est uniquement du dernier conflit qu'il s'agit, le premier étant tenu officiellement pour nul et non avenu. Nous parlerons tout à l'heure en détail de cette guerre de 324, qui s'annonce dès 321, et qui fut précédée, non d'une véritable persécution, mais de mesures hostiles prises par Licinius contre les Chrétiens, accusés de faire des vœux pour son beau-frère. *Ὁμόσε δῆτα Κωνσταντίνῳ πολεμεῖν διαγνούς, ἤδη καὶ κατὰ τοῦ θεοῦ τῶν ὅλων, ὃν ἠπίστατο σέβειν αὐτόν, παρατάττεσθαι ὡρμᾶτο, κἄπειτα τοὺς ὑπ' αὐτῷ θεοσεβεῖς, μηδὲν μηδ' ὅλως πώποτε τὴν ἀρχὴν αὐτοῦ λυπηρὸν διαθεμένους, ἠρέμα τέως καὶ ἡσυχῇ πολιορκεῖν ἐπεβάλλετο... Τὸ γοῦν τέλος αὐτῷ τῆς μανίας ἐπὶ τοὺς ἐπισκόπους ἐχώρει, ἤδη τε τούτους ὡς ἂν τοῦ ἐπὶ πάντων θεοῦ θεράποντας ἐναντίους ὑπάρχειν οἷς ἔδρα ἡγούμενος, οὔπω μὲν ἐκ τοῦ φανεροῦ διὰ τὸν ἀπὸ τοῦ κρείττονος φόβον, λάθρα δὲ αὖθις καὶ δολίως συνεσκευάζετο, ἀνῄρει τε τούτων δι' ἐπιβουλῆς τῶν ἡγεμόνων τοὺς δοκιμωτάτους* (1) ...

L'intervention armée de Constantin se produisit à temps pour empêcher une persécution ouverte et générale : *ἐπεὶ δὲ καὶ ταῦτα τοῦτον προὐχώρει τῷ δυσσεβεῖ τὸν τρόπον, λοιπὸν καὶ τὸν κατὰ πάντων ἀνακινεῖν διωγμὸν ἐπὶ διάνοιαν*

princesses, arrêtées à Thessalonique, furent mises à mort sur l'ordre de Licinius. Il est évident qu'elles voulaient s'enfuir auprès de Constantin, probablement à la faveur du désordre causé par la guerre de 314 : car leur exécution, on le voit, se place en novembre 314.

(1) EUSÈBE, *Hist. Eccl.*, X, 8 (p. 894-896 de l'édition SCHWARTZ).

ἐβάλλετο, ἐκράτει τε γνώμης καὶ οὐδὲν ἐμποδὼν ἦν αὐτῷ μὴ οὐχὶ ἐν ἔργῳ χωρεῖν, εἰ μὴ τάχιστα τὸ μέλλον ἔσεσθαι προλαβὼν ὁ τῶν οἰκείων ψυχῶν ὑπέρμαχος θεὸς ὡς ἐν βαθεῖ σκότῳ καὶ νυκτὶ ζοφωδεστάτῃ φωστῆρα μέγαν ἀθρόως καὶ σωτῆρα τοῖς πᾶσιν ἐξέλαμψεν, τὸν αὐτοῦ θεράποντα Κωνσταντῖνον, ὑψηλῷ βραχίονι ἐπὶ τὰ τῇδε χειραγωγήσας (1).

Seule une des phrases qui suivent semble une allusion à la paix de 314, au « pardon » qu'avait alors reçu Licinius, mais qu'il ne méritait pas : *μόνῃ γὰρ αὐτῷ χρωμένῳ φιλανθρωπίᾳ τὸν πρὸ τούτου χρόνον καὶ τὸν οὐ συμπαθείας ἄξιον ἐλεοῦντι, τῷ μὲν οὐδὲν ἐγίνετο πλέον, κτλ.* (2).

Quant à la guerre elle-même, presque aucun détail n'est donné : la victoire (il n'est parlé que d'une seule) a été facile. « Unissant l'amour des bons à la haine des méchants, le protecteur des bons (Constantin) arrive avec son fils Crispus, prince très clément, tendant une main tutélaire à tous ceux qui périssaient ; et, comme s'ils avaient pour guides et pour alliés Dieu le souverain maître de toutes choses, et le Sauveur fils de Dieu, le père et le fils s'étant partagé les forces opérant contre les impies, pour les encercler, remportent une victoire facile, toutes les difficultés militaires ayant été aplanies pour eux par Dieu, à leur souhait ». Suivent quelques phrases sur l'anéantissement et la *damnatio memoriae* de Licinius et des siens. Constantin et Crispus récupèrent *leur* Orient et deviennent maîtres du monde entier.

On voudra bien noter que, sauf quelques phrases générales et peu compromettantes sur l'aide divine, l'Eusèbe authentique ne parle ni de miracle, ni de vision, ni de signe céleste, ni, à plus forte raison, de croix ou de labarum, ni, enfin, d'édit général de tolérance. Et qu'on ne vienne pas nous dire que ceci fut écrit hâtivement après la campagne de 324, à un moment où Eusèbe n'avait encore aucune connaissance des « vertus » du *labarum*, ni des édits aux Palestiniens et aux Provinciaux ! Nous possédons, *dans la version syriaque*, un texte revisé par Eusèbe lui-même après 326, puisque le nom de Crispus y est partout effacé (3). On n'y a inséré ni la

(1) *Ibid.*, X, 8 (fin) p. 898 de l'édition SCHWARTZ.

(2) *Ibid.*, X, 9 (p. 900).

(3) Ed. SCHWARTZ, pp. 900 et 902 : « die Erwähnungen des Crispus sind von Eusebius selbt nach 326 getilgt. »

« vision de 312 », ni les prouesses du σταυρικὸν σημεῖον pendant la campagne licinienne, ni aucun des édits qu'on prétend publiés dès 324 ! Combien, d'ailleurs, il est absurde de croire que l'Orient, en 324, avait besoin d'un nouvel édit de tolérance ! Il avait celui de Galère qui n'avait jamais été abrogé, et celui de Licinius « signé » de Constantin lui-même, et qui par conséquent était toujours en vigueur. Et Eusèbe affirme deux fois que, lorsque la guerre de 324 éclata, la persécution ALLAIT commencer !

En ce qui concerne le « labarum », la vision et les miracles, on voudra bien noter que ce n'est pas seulement l'Eusèbe authentique de 314 ou 315, de 325 et 326, qui proteste contre ces légendes par son silence : c'est, et je crois qu'on ne l'a jamais fait observer, l'Eusèbe de 335-336 : car il n'y a pas un mot de tout cela dans le *Τριακονταετηρικός*, dans le discours des *Tricennalia*, prononcé devant Constantin (335) et remanié ensuite. C'était la dernière fois qu'Eusèbe voyait Constantin. Eusèbe aurait eu là une excellente occasion de faire usage de la révélation de l'Empereur, concernant vision et *labarum*. Pourquoi ne pas avouer que tout cela est post-eusébien ? (1).

*
* *

(1) Cf. HEIKEL, *l.c.*, p. 81-97, sur l'épineuse question de la *Laus Constantini*. Le *τριακονταετηρικός* (*τριετηρικός* dans l'article *Eusebios* de Pauly-Wissowa est un lapsus, d'ailleurs plusieurs fois répété) forme les chapitres I-X de la *Laus* (ou *Laudes*) *Constantini*. Les chapitres XI-XVIII, écrits en Palestine, apostrophent Constantin (à la seconde personne), tandis que le panégyrique en parle à la troisième (sauf un passage, 212, 1). Heikel, dans son travail cité p. 560, n. 1, modifiant un peu ce qu'il avait dit dans son édition, considère XI-XVIII comme une sorte d'apologie pour Constantin : « Als Eusebius von den Festlichkeiten in Constantinopel mit seiner Rede worin er Constantin in überschwenglichen Worten als christlichen Kaiser gepriesen hatte, in die Heimat zurückkehrte, fand er, dass in Palaestina und Jerusalem (224, 5) böswillige Heiden die grossen Werke Constantins in Palästina und besonders die Erbauung der Grabeskirche verhöhnten und es als eines grossen Königs unwürdig bezeichneten (224, 15 sqq.), verstorbene Menschen in solcher Weise zu verehren. Unter diesen Umständen war es ganz natürlich, dass Eusebius der Lobrede über Constantin eine Apologie hinzufügte, worin er nicht nur die Ver-

Nous avons vu comment le véritable Eusèbe parle de la guerre de 324 et de ses causes, évitant jusqu'à la fin de faire allusion au conflit de 314, sans doute parce qu'il rappelait à Constantin, en somme, d'assez mauvais souvenirs : des opérations difficiles, très peu « napoléoniennes », aucune victoire décisive, une dernière manœuvre qui aurait pu mal tourner, une paix de compromis, et des exécutions capitales qui annoncent les drames de famille de l'an 326 : celle du César Bassianus, beau-frère de Constantin, dont la culpabilité n'est pas évidente, le « martyre » des princesses chrétiennes Valéria et Prisca, ordonné par Licinius, mais que Constantin ne vengea pas, toutes choses, en fin de compte, qu'il valait mieux condamner à l'oubli.

Voyons, à présent, comment l'auteur de la *Vita Constantini* conçoit les choses. Ce n'est pas très facile ; le récit, entrecoupé de digressions (et de fortes interpolations), traîne, recule, rebondit, se répète, bref va cahin-caha, longuement et lourdement, et souvent absurdement, *usque ad nauseam*. Et partout des visions et des miracles ! Et partout l'étendard à la croix fait merveille ! Mais au point de vue « pragmatique », la grande différence entre Eusèbe et la *Vita Constantini* est celle-ci : la *Vita* a un long récit de la première guerre, celle de 314, suivi d'un récit très bref de la seconde (324).

C'est Licinius qui rompt la paix (*Vita*, livre II, cap. 6) : *ἐπεὶ δὲ τὰ στρατιωτικὰ συμβολῆς ἥπτετο, προκατῆρχε τοῦ πολέμου δ τὰς φιλικὰς διαρρήξας συνθήκας. Ἐνταῦθα δὴ Κωνσταντῖνος Θεὸν σωτῆρα τὸν ἐπὶ πάντων ἐπικαλεσάμενος, σύνθημά τε τοῦτο δοὺς τοῖς ἀμφ' αὐτὸν ὁπλίταις, πρώτης ἐκράτει παρατάξεως,*

läumder widerlegte, sondern auch das Werk Constantins als gross und preiswürdig erwies. Sowohl in Bezug auf die Veranlassung als dem Inhalt nach schliessen sich also die beiden Teile an einander... so wie die Cap. XI-XVIII jetzt vorliegen, schliessen sie sich an die cap. I-X unmittelbar an und sind als eine selbständige Schrift nicht denkbar ». — Ce qui veut dire que nous possédons du *τριακονταετηρικός* une édition revue et complétée, en 336 probablement, un an à peine avant la mort de Constantin. Que d'occasions Eusèbe aurait-il eues, dans cette œuvre, de parler de la vision, du labarum, de la croix ! D'autant plus qu'il y reproduit en partie sa phrase de l'*Histoire Ecclésiastique* sur la statue romaine. J'espère que M. Palanque ne traitera plus de « fragile conjecture » (*Hist. de l'Église*, 3, p. 28, note 4) « l'inauthenticité » de la vision dans la *V. C.*

εἴτ' οὐκ εἰς μακρὸν δευτέρας συμβολῆς κρείττων ἦν καὶ κρειττόνων ἤδη νικητηρίων ἐτύγχανε.

Valesius a très bien identifié cette première et cette seconde bataille ; il s'agit de celle de Cibalae en Pannonie, puis de celle du Campus Ardiensis. Le chapitre 10 ajoute quelques détails sur la conduite des troupes de Licinius dans la première bataille ; et Valesius, à propos du chapitre 12, qui reparle du second combat (*δευτέρας πολέμου παρατάξεως*) observe très justement : *Ex his apparet verum esse quod supra notavi ad caput* 10, *illic scilicet Eusebium loqui de priore praelio quod ad Cibalas commissum est* (1). Mais ce qui est décisif, c'est le chapitre XI, consacré à la fuite de Licinius, entre la première et la seconde bataille. Zosime et l'*Anonymus Valesianus* nous font comprendre la marche des opérations. Après sa déroute à Cibalae, Licinius, en effet, s'enfuit, tandis que Constantin entrait dans Sirmium, capitale de l'Illyricum. Mais le premier choc n'avait pas été décisif, et Licinius put à loisir se reconstituer une armée, à Andrinople. Il était si peu découragé qu'il voulut rendre définitive, éclatante, la rupture avec son beau-frère, en se donnant un collègue impérial, le maître de la milice, Valens. On trouve de claires allusions à tout cela dans le chapitre XI. Après Cibalae (où Licinius avait perdu vingt mille hommes), *ἐπειδὴ τῆς παρὰ τῶν οἰκετῶν βοηθείας στερηθέντα συνεῖδεν ἑαυτὸν φροῦδόν τ' ἦν αὐτῷ τὸ πλῆθος τῆς συνειλεγμένης αὐτῷ στρατείας τε καὶ συμμαχίας ... δρασμὸν αἴσχιστον ὑπομένει · φεύγων δῆτα σὺν βραχέσιν ἐπὶ τὰ εἴσω τῆς ὑπηκόου διέβαινεν, ἐν ἀσφαλεῖ τ' ἐγίγνετο, τοῦ θεοφιλοῦς μὴ κατὰ πόδας διώκειν τοῖς οἰκείοις ἐγκελευομένου, ὡς ἄν τύχοι σωτηρίας ὁ φεύγων... κρείττονα δὲ λογισμὸν μεταβαλέσθαι τὴν γνώμην. Ἀλλ' ὁ μὲν φιλανθρωπίας ὑπερβολῇ ταῦτα διενοεῖτο, ἀνεξικακεῖν τε ἤθελε, καὶ νέμειν τῷ μὴ ἀξίῳ συγγνώμην · ὁ δ' οὐκ ἀπείχετο μοχθηρίας · κακὰ δ' ἐπὶ κακοῖς σωρεύων χειρόνων ἥπτετο τολμημάτων, κτλ.*

Vient ensuite (ch. 12), nous le répétons, la seconde bataille, déjà mentionnée au chapitre 6, puis, une nouvelle

(1) Je cite Valésius d'après l'édition parisienne de 1659, in-folio : Eusebii Pamphili *Ecclesiasticae Historiae libri decem, ejusdem De Vita Imp. Constantini libri IV*, etc., *Henricus Valesius graecum textum collatis IV mss. codicibus emendavit.*

« fuite » de Licinius, qui fait des propositions de paix, acceptées par Constantin (chapitre 15) : *Ἐπεὶ δ' ὁ μικρῷ πρόσθεν φυγὰς εἰρωνείᾳ καθυπεκρίνετο φιλικὰς αὖθις ἀντιβολῶν σπείσασθαι δεξιάς, καὶ ταύτας αὐτῷ παρέχειν ἠξίου, ἐπὶ συνθηκῶν ὅροις βιωφελῶς καὶ τῷ παντὶ λυσιτελῶς προτεινομένας, ταῖς μὲν οὖν συνθήκαις προθύμως ὑπακούειν ὁ δηλωθεὶς ὑπεκορίζετο, ὅρκοις βεβαιῶν τὴν πίστιν.*

Ce passage est le plus important et le plus clair de tous ceux que nous avons cités et que nous citerons encore. En effet, il ne peut s'agir ici que de la fin de la guerre de 314, ainsi narrée par l'une des meilleures sources, l'*Anonymus Valesianus* : « *Licini partibus inclinatis (in campo [M]ardiense, profuit noctis auxilium. Licinius et Valens credentes Constantinum, quod et verum erat, ad persequendum longius ad Byzantium processurum, flexi in partem Beroeam concesserunt. Ita Constantinus vehementer in ulteriora festinans deprehendit Licinium remansisse post tergum. Fatigatis bello et itinere militibus, missus deinde Mestrianus legatus pacem petiit, Licinio postulante et pollicente se imperata facturum. Denuo, sicut ante, mandatum est Valens privatus fieret : quo facto pax ab ambobus firmata est ut Licinius Orientem, Asiam, Thraciam, Moesiam, minorem Scythiam possideret* ». — Et naturellement, le grand Valesius, de même qu'il avait reconnu, dans la première et la seconde bataille, les journées de Cibalae et du Campus Ardiensis, a très bien vu que la paix du chapitre 15 du livre 2 de la *Vita* est la paix de 314 : « *Pacis conditiones hae fuerunt, ut Licinius quidem Orientem, Asiam, Thraciam, Moesiam ac minorem Scythiam possideret ; Dardania vero et Macedonia et Achaia Pannonia quoque cum Moesia et Dacia Constantini ditioni accederet, ut narrant Zosimus et Sozomenus et Auctor excerptorum de Gestis Constantini* ».

Donc tous les événements qui précèdent dans la *Vita* sont *antérieurs* à cette réconciliation, assez exactement datée : « *pax firmata est exeunte anno* 314, *nam jam* 315 *ineunte Constantinus et Licinius ambo consules renuntiati sunt* » (Valesius).

La seconde guerre, nous l'avons dit, est expédiée beaucoup plus brièvement. Elle ne prend que les chapitres 15 (fin) 16 et 17. Derechef, il ne saurait y avoir de doute sur l'« iden-

tité » de cette guerre, puisqu'elle se termine par la défaite et la mort du tyran. On trouve dans ce bref récit, d'ailleurs, un détail caractéristique et historique : *βαρβάρους τ' ἄνδρας ἀνεκαλεῖτο συμμάχους*, cf. *Anonymus Valesianus* : *Apud Chrysopolim Licinius pugnavit maxime auxiliantibus Gothis, quos Alica* (?) *regalis deduxerat.*

Avant d'aller plus loin, demandons-nous pourquoi et comment aucun critique ne semble avoir remarqué — depuis Valesius — que la *Vita Constantini* raconte les *deux* guerres entre Constantin et Licinius. La raison est simple ; d'abord très peu de gens ont pris la peine de lire la *Vita* d'un bout à l'autre ; et, *secundo*, on s'en est tenu à l'avis de Lenain de Tillemont. « Mr Valois (dit) que le traité dont parle ici Eusèbe est celui par lequel Licinius ceda l'Illyrie à Constantin à la fin de l'an 314... et qu'ainsi, tout ce qui precede regarde la guerre de la même année... Mais Eusèbe parle visiblement de la guerre qui suivit la persécution ; et la guerre de 314 la preceda... Il se trouveroit que Eusèbe se seroit beaucoup étendu sur la première, et n'aurait presque rien dit de la seconde dont les evenements furent beaucoup plus grands, et les suites bien plus importantes ». Mais cette opinion de Tillemont est insoutenable. A tous les arguments de Valesius, il ne peut en opposer qu'un seul : « Eusebe parle de la guerre où Crispe eut part... Licinius ne passa point la mer en fuyant dans la premiere ». Mais la *Vita Constantini* ne dit nullement que Licinius ait passé la mer. Tillemont tire cela de cette phrase du chapitre 11 du livre II : *τηνικαῦτα δρασμὸν αἴσχιστον ὑπομένει · φεύγων δῆτα διέβαινεν, ἐν ἀσφαλεῖ τ' ἐγίγνετο*, ou plutôt d'un seul mot : *διέβαινεν*. Hélas ! Tillemont a été induit en erreur par de mauvais manuscrits : JV ont entre *δῆτα* et *διέβαινεν* les mots *ἐπὶ τὰ εἴσω τῆς ὑπηκόου*, ce qui veut dire évidemment que Licinius, pour se mettre en sûreté, « passa » dans l'intérieur de son empire (1), c'est-à-dire que du *limes*, il gagna Andrinople !

(1) Cf. TILLEMONT, *Hist. des Empereurs*, note XLV sur Constantin. — Je ne trouve que ce seul exemple de *διαβαίνω* dans l'*Index*, de Heikel. Il est très frappant de constater que le même verbe est employé par Zosime, *à propos de la marche de Constantin suivant Licinius* en 314 : *διαβὰς δὲ ἐπὶ τὴν Θράκην ἀφικνεῖται πρὸς τὸ πεδίον*

D'ailleurs Tillemont se rend parfaitement compte de la faiblesse de son raisonnement. Dans son système, le traité entre Constantin et Licinius est à mettre « entre le passage de Licinius en Asie, et la bataille de Calcédoine ». Ceci est fantaisie pure : « Licinius ayant donné des ordres, suppose Tillemont, pour augmenter ses troupes au lieu de les licentier, comme il s'estoit peut estre obligé de faire, Constantin qui n'avoit pas encore quitté l'Asie, recommença à le poursuivre, donna la bataille de Calcédoine, et l'assiegea dans Nicomedie, de sorte que ce traité n'ayant peut-estre tenu que quelques jours, il ne faudra pas s'étonner que les autres auteurs n'en aient pas parlé (1) ».

Mais nous connaissons trop bien les opérations de cette guerre par Zosime et par l'*Anonymus Valesianus*, pour croire qu'une source aussi impure que la *Vita Constantini* puisse nous révéler un détail important de l'histoire de 324, comme serait ce traité. Après sa défaite d'Andrinople, Licinius s'enfuit à Byzance ; après la victoire navale de Crispus, il se réfugie à Chalcédoine. C'est, soit à Byzance, soit à Chalcédoine que, pour montrer qu'il ne se considérait pas comme vaincu, il s'associa un nouvel Auguste, Martinianus. Il n'y eut point de paix, ni même de négociations d'aucune sorte, avant la capitulation finale. La paix dont parle la *Vita* est celle de 314.

ἐν ᾧ Λικίννιον στρατοπεδευόμενον εὗρεν. Mais ici *διαβαίνω* est logique, parce que Constantin a, pour poursuivre Liinius, dû rétablir un pont sur la Save. On voit l'importance de ce détail lexicographique pour la datation du Pseudo-Eusèbe, lequel abrège maladroitement une source qui doit être Eunape, la source de Zosime.

(1) Lenain de Tillemont fait un dernier effort, désespéré celui-là, pour rattacher le « traité » à l'année 324. « On pourroit peut-estre dire encore que Licinius, aprés s'estre rendu à Nicomédie, et avoir quitté la pourpre, reprit ensuite les armes, et que ce fut ce qui obligea Constantin à le faire enfin mourir ». Mais Tillemont, là-dessus, se réfute lui-même, parfaitement : « Mais un traité dans les termes qu'en parle Eusèbe, paroist bien different d'une reddition absolue, comme fut celle de Licinius. Et aucun auteur ne dit qu'il ait repris les armes depuis ce temps-là. Cependant, cette circonstance fort considérable par elle-mesme, auroit dû au moins estre remarquée par les Chrétiens ; car elle justifieroit absolument Constantin contre ceux qui luy font un crime de la mort de Licinius. Mais Saint Jérome, bien

***

Si donc nous devons rejeter l'interprétation de Tillemont, et donner raison à Valesius, le récit de la *Vita Constantini* est entaché de quelques erreurs historiques qu'il nous faut maintenant considérer « froidement ». Tout d'abord, l'auteur ne s'est pas rendu compte du fait que la paix de 314 a duré dix ans ; il ne confond pas les deux guerres, mais il s'imagine que la paix de 314 n'a été qu'une courte trêve. Et cela, Tillemont l'avait très bien noté, mais pour en tirer une conclusion erronée. « En parlant de la dernière défaite de Licinius [à Calcédoine] il dit que ce tyran auoit oublié ce qu'il auoit dit de ses Dieux un peu auparavant, πρὸ μικροῦ. Il marque certainement le discours rapporté au chapitre 5, fait avant la première bataille dont il parle. Si donc cette bataille est celle de Cibales en 314, elle a précédé de neuf ans celle de Calcédoine, et même de dix selon Mr Valois ». Or, pour envisager les deux guerres, séparées par dix ans de paix, avec une telle « perspective » historique, il faut n'être pas un contemporain des événements.

Il faut, surtout, ne pas être Eusèbe. Car, dans la *Vita*, la persécution des Chrétiens par Licinius est donnée comme la principale cause DE LA GUERRE DE 314 ; or, en 314, Eusèbe savait très bien que Licinius *favorisait* les Chrétiens, et il ne l'a jamais oublié (1).

L'auteur de la *Vita* a certainement eu sous les yeux un récit des deux guerres à peu près correct, mais qui ne disait rien de « l'histoire de dix ans » (314-324). En somme, les meilleures sources, l'*Anonymus* et Zosime, procèdent ainsi, sans doute parce qu'ils abrègent un texte plus détaillé ; ils se gardent bien toutefois de dire que les deux guerres se sont succédé sans intervalle appréciable (2). Mais cette manière de conter a dû induire en erreur les épigones. Et c'est certainement un « épigone » qui a, au moyen de diverses sources, parmi lesquelles figure en bonne place l'*Histoire Ecclésiastique* du

loin de le défendre en cette manière, l'accuse luy-mesme, dans sa chronique, d'avoir violé son serment par cette mort : et il ajoute positivement que Licinius estoit alors homme privé. »

(1) Puisqu'il a conservé, jusque dans la dernière édition de son *Histoire*, le discours de Tyr, panégyrique de Constantin et de LICINIUS.

(2) L'*Anonymus* a même une date consulaire, intermédiaire entre les deux guerres.

véritable Eusèbe, composé cette singulière compilation qui s'appelle la *Vita Constantini*.

Le faux Eusèbe copiait bien maladroitement l'Eusèbe authentique. Il a cru que la « persécution » de Licinius, racontée par Eusèbe à la fin du Xe livre de cette Histoire, avait précédé la première guerre, et n'hésite pas à exploiter ces dernières pages pour étoffer son deuxième livre. Ce procédé est caractéristique du Pseudo-Eusèbe.

Certes, il est possible de trouver dans la *Vita Eusebii*, *avant* le récit des guerres liciniennes, une allusion à un fait datable, la célébration des *decennalia* de Constantin en août 315 : *Vita*, l. I, chap. 48 : *Οὕτω δ' ἔχοντι, δεκαέτης αὐτῷ τῆς βασιλείας ἠνύετο χρόνος ἐφ' ᾧ δὴ πανδήμους ἐκτελῶν ἑορτάς, τῷ πάντων βασιλεῖ θεῷ εὐχαρίστους εὐχὰς, ὥσπέρ τινας ἀπύρους καὶ ἀκάπνους θυσίας ἀνεμπέμπετο. Ἀλλ' ἐπὶ μὲν τούτοις χαίρων διετέλει· οὐ μὴν καὶ ἐφ' οἷς ἀκοῇ περὶ τῶν κατὰ τὴν ἑῴαν τρυχομένων ἐθνῶν ἐπυνθάνετο.* La première guerre contre Licinius est évidemment antérieure de six mois à cette cérémonie. Si la chronologie de la *Vita* était plus ou moins rigoureuse, on pourrait considérer ce chapitre 48 comme faisant partie du « noyau primitif » d'une *Vita* peut-être eusébienne, tandis que le récit des deux guerres, au livre II, serait une des « interpolations » de la *Vita*. Malheureusement, la chronologie de la *Vita* ne permet guère de raisonnements de cet ordre. Traduisons les titres des chapitres 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, du premier livre :

37. Défaite en Italie des armées de Maxence ;
38. Mort de Maxence au pont du Tibre ;
39. Entrée à Rome de Constantin ;
40. De sa statue, tenant la croix ; et de l'inscription de cette statue ;
41. Réjouissances dans les provinces ; et libéralités de Constantin ;
42. Honneurs aux évêques ; constructions d'églises ;
43. Générosité de Constantin envers les pauvres ;
44. Constantin assiste aux Conciles ;
45. Sa patience à l'égard des insensés (1) ;
46. Ses victoires contre les Barbares.

(1) Confusion ridicule. Il s'agit des Africains, *Ἀφρόνων* <*Ἄφρων*.

Enfin le curieux chapitre 47, dont le titre est trompeur : *Μαξιμίνου θελήσαντος ἐπιβουλεῦσαι θάνατος, καὶ ἄλλων οὓς ἐξ ἀποκαλύψεως Κωνσταντῖνος εὗρεν.* Jusque-là, tout se suivait à peu près : les événements de 312, 313 et 314 sont reconnaissables ; « les conciles » font allusion au concile d'Arles et aux différents colloques ecclésiastiques que Constantin convoqua à propos de l'affaire donatiste, et, en effet, les Donatistes sont mentionnés au chapitre 45 ; la victoire sur les Barbares donnée pour exemple de beaucoup d'autres est celle de 313. Mais quel est l'empereur du chapitre 47, qui complota contre Constantin? Maximin, dit le titre ; c'est évidemment une erreur, il s'agit de Maximien. *Ἐν τούτοις δ' ὄντι αὐτῷ, μηχανὴν θανάτου συῤῥάπτων ἄλοὺς τῶν τὴν ἀρχὴν ἀποθεμένων ὁ δεύτερος, αἰσχίστῳ καταστρέφει θανάτῳ. Πρώτου δὲ τούτου τὰς ἐπὶ τιμῇ γραφάς, ἀνδριάντας τε καὶ ὅσα ἄλλα τοιαῦτα ἐπ' ἀναθέσει τιμῆς νενόμιστο, πανταχοῦ γῆς, ὡς ἀνοσίου τε καὶ δυσσεβοῦς καθῄρουν .*

Ce chapitre a beaucoup embarrassé Valesius, qui offre trois ou quatre explications et émendations,au choix. S'il s'agit de Maximien, dit-il, « foedissimum errorem hic admisit Eusebius, qui Herculii mortem refert post victoriam de Maxentio : cum tamen certum sit Maximianum Herculium mortuum esse biennio ante cladem Maxentii, anno 310 ». Malheureusement, ce *foedissimus error* est indéniable, car ce passage est emprunté à peu près textuellement à l'*Histoire ecclésiastique,* où le personnage est dit père de Maxence : *ἐν τούτῳ δὲ Κωνσταντίνῳ μηχανὴν θανάτου συῤῥάπτων ἄλοὺς ὁ μετὰ τὴν ἀπόθεσιν ἐπανῃρῆσθαι δεδηλωμένος αἰσχίστῳ καταστρέφει θανάτῳ · πρώτου δὲ τούτου τὰς ἐπὶ τιμῇ γραφὰς ἀνδριάντας τε καὶ ὅσα τοιαῦτα ἐπ' ἀναθέσει νενόμισται, ὡς ἀνοσίου καὶ δυσσεβεστάτου καθῄρουν.*

Pourquoi le rédacteur de la *Vita Constantini* s'est-il imaginé que le complot de Maximien était de 313? Évidemment parce qu'il était fort ignorant de la chronologie,et dépendant de ses sources, notamment d'Eusèbe, *Histoire ecclésiastique.* Or, on lit, *H.E.*, VIII, 13, 14 : *Λικίννιος δ' ἐπὶ τούτοις ὑπὸ κοινῆς ψήφου τῶν κρατούντων αὐτοκράτωρ καὶ Σεβαστὸς ἀναπέφηνεν* (1). Le « rédacteur » a peut être été trompé sur la

(1) Ce passage précède immédiatement celui que nous venons de transcrire.

date par cette mention de Licinius, dont il ignorait la « préhistoire » obscure d'avant l'entrevue de Milan.

On pourrait, il est vrai, pour sauver l'honneur de cette « compilation », affirmer qu'elle ne se pique pas de chronologie, étant un *ἐγκώμιον*, non une œuvre historique. Mais cette *Ehrenrettung*, non plus, ne tiendrait pas ; car le « rédacteur », ici comme ailleurs, a beau se tromper, et gravement, *foedissime* comme dit Valesius, il est parfaitement conscient de ce qu'il fait et de ce qu'il dit ; ainsi, il a compris que *πρώτου*(1) n'était pas d'une exactitude absolue, après la mort et la *damnatio memoriae* de Maxence. Voilà pourquoi il a ajouté les mots *παντὸς τοῦ γῆς*. Il est très vrai que les statues et inscriptions de Maximien Hercule se trouvaient « dans le monde entier » ; le cas du tyran Maxence, ignoré de la tétrarchie officielle, était différent.

Résumons : l'anachronisme relatif à la mort de Maximien est bien un anachronisme, et non un retour en arrière. L'auteur de la *Vita* a cru sérieusement que cette mort avait eu lieu après celle de Maxence ; il a pu être induit en erreur, non seulement par le passage d'Eusèbe qu'il cite, mais aussi par un texte de Lactance (2). Mais cet auteur, qui « utilise » ainsi Eusèbe, ne peut être Eusèbe lui-même. Ce problème résolu nous permet de répondre à la question posée tout à l'heure, à propos du chapitre 50 ; « l'auteur », en passant de la célébration des *decennalia* de Constantin à la persécution et à la guerre liciniennes, a simplement commis une faute de chronologie, assez légère après tout, puisque les décennales sont de 315 et la première guerre de la fin de 314. Cette erreur est en somme vénielle en comparaison des autres. Mais ce ne peut être Eusèbe qui commence, par le récit de la persécution, le récit de la première guerre licinienne.

(1) Qui est, cela va sans dire, exact dans le contexte de l'*Histoire Ecclésiastique*.

(2) Lactance, en effet, parle de la destruction des monuments de Maximien comme ayant eu lieu sous les yeux de Dioclétien, au chapitre 42, tandis que le récit de la mort de M. se place au chapitre 31. Le fait doit être parfaitement historique. Licinius, en effet, n'a dû exécuter la *damnatio memoriae* de Maximien qu'après la conférence de de Milan. Il est vrai que la mort de Maxence vient au chapitre 44 ; mais le récit est introduit par un *jam fuerant*.

***

Dans un excellent article de la revue *Hermes*(1), M. G. Pasquali avait relevé des contradictions énormes et grotesques, comme par exemple celle qui résulte de la déclaration formelle (I, 23) qu'il ne sera pas traité dans la *Vita* des morts des persécuteurs, pour ne pas *τὰς τῶν ἀγαθῶν μνήμας τῇ τῶν ἐναντίων παραθέσει μιαίνειν*. D'abord l'auteur tient sa promesse ; mais, au chapitre 56 du premier livre, il se lance délibérément dans une description de la mort de Galère, puis de celle de Maximin, fort maladroitement amenée, et empruntée d'ailleurs à l'*Histoire Ecclésiastique*. Mais la conclusion de M. Pasquali est trop bénigne et conservatrice. Eusèbe aurait remanié son œuvre et la mort l'aurait surpris (mai 338) avant qu'il eût pu éliminer certains doublets et choisir entre deux rédactions. Toutes les bizarreries signalées par M. Pasquali existent dans la *Vita*, certes, et beaucoup d'autres également. Mais dans le présent article, nous nous sommes bornés à un cas beaucoup plus clair encore et, en somme, très heureux pour la mémoire d'Eusèbe. Car décidément, il faut l'acquitter de l'accusation qui pèse sur lui, depuis tant de siècles, d'avoir délibérément faussé l'histoire. Ce n'est pas lui, c'est un écrivain d'une date plus tardive qui, copiant, mais aussi retouchant l'Eusèbe authentique, a fait de la persécution des chrétiens par Licinius, la cause des deux guerres liciniennes. Il est évident que c'est à ce *νεώτερος* qu'appartiennent les passages relatifs à la vision miraculeuse et au *labarum*. Ici encore, on ne saurait faire peser sur Eusèbe la responsabilité de cette énorme erreur historique : le labarum orné des portraits des Césars, aurait été fabriqué avant l'expédition de 312, et aurait joué un rôle capital dans toutes les batailles de la guerre de 314, alors que les Césars, fils de Constantin, ne furent proclamés qu'en 317 !

Il est pénible et presque douloureux de voir avec quelle obstination les derniers champions de la légende se raccro-

(1) *Hermes*, XLV (1910), pp. 369-386.

chent à l'idée « qu'il y eut tout de même quelque chose (1) en 312 ». Non, il n'y eut rien en 312, ni en 313, au point de vue religieux ; tous les témoignages officiels concordent ; pas de signes chrétiens — mais seulement les *vota* — et de nombreuses scènes païennes, sur l'Arc de Triomphe, aucune allusion chrétienne, ni dans le panégyrique de 313, ni même, ce qui est décisif, dans celui de 321, plus païen peut-être que celui de 313. On n'a jamais observé que l'*Anonymus Valesianus*, truffé d'interpolations chrétiennes, n'a pas la moindre addition de ce genre au chapitre de Milan : *Sed oppresso Maxentio cum recepisset Italiam Constantinus, hoc Licinium foedere sibi fecit adjungi, ut Licinius Constantiam sororem Constantini apud Mediolanum duxisset uxorem. Nuptiis celebratis Gallias repetit Constantinus, Licinio ad Illyricum reverso...* Le prochain livre consacré à Constantin portera sur la page de titre le médaillon d'or, authentique celui-là, qui à lui seul prouve que Constantin était aussi peu chrétien que possible en 313, au moment même du prétendu édit de Milan (2).

Je parle de la pièce publiée par Babelon dans les *Mélanges Boissier*, avec la légende *Adventus Augustorum*, où l'effigie de Constantin est comme doublée de l'effigie jumelle du Dieu solaire. Tel est le Constantin de Milan. Tous les textes proclament que si quelques soldats furent autorisés ou encou-

(1) En occident, bien entendu. La formule est de M. Palanque. Cf. son article de la *Revue des Etudes Anciennes*, XL (1938), p. 106-107).

(2) M. Piganiol, qui reproduit la pièce sur une des planches de son livre, aurait dû insister sur l'argument.

ragés à peindre au lieu de l'X des *vota*, un signe analogue, mais plus chrétien encore, sur leurs boucliers, la masse des soldats gaulois, partis après la consultation des auspices, prièrent les dieux avant la bataille de Rome, et que Constantin accepta de l'Italie et de Rome des présents d'un caractère nettement païen (1). Quoi qu'en dise M. Palanque, l'idée d'une conversion de Constantin en 312 ne serait jamais venue à personne, si la chose n'était affirmée dans la *Vita Constantini* (2). Nous avons montré que cette affirmation se trouve dans un contexte entaché d'une énorme erreur historique, et qui ne saurait être eusébien. Rendons justice à M. J. Maurice et à feu Martroye, qui avaient décelé « des interpolations non-eusébiennes » dans la *Vita*, et aussi à feu Mgr Batiffol, qui lui, s'était inscrit en faux contre la plupart des documents de la *Vita*. Seeck, d'abord perspicace à cet égard, s'est ensuite « converti » ; mais sa défense des documents constantiniens est la plus faible qui soit. Je ne donnerai qu'un exemple, qui suffira sans doute à la plupart de nos lecteurs. Il est clair qu'il faut rejeter tout document où Constantin affirme de lui des choses notoirement fausses, et dont la fausseté pouvait être immédiatement contrôlée par ses auditeurs, ou par ses lecteurs. C'est ainsi que procède notamment M. Heikel pour l'*Oratio ad Sanctorum Coetum*, rejetée maintenant par l'immense majorité des critiques, y compris M. Norman Baynes. Au chapitre XVI de cette *Oratio*, Constantin dit avoir visité Memphis et Babylone et constaté *de visu* qu'elles étaient abandonnées. Constantin a peut-être vu Memphis, mais certainement point Babylone. Ceci n'est qu'une preuve d'inauthenticité, *entre mille*. Mais cette preuve suffit.

De même, comment le *consensus* des historiens dignes de ce nom n'est-il pas fait depuis longtemps sur une pièce à peine meilleure, introduite de la manière la plus suspecte, le soi-disant édit aux Provinciaux sur le Polythéisme ? Tout est

(1) Notamment une statue de la victoire, *signum dee*, ce qu'on a ridiculement corrigé en *signum dei*.

(2) M. PALANQUE (*Revue des Etudes Anciennes*, XL, p. 106-107), dit bien qu'il n'insiste pas sur la *Vita*. Mais, par une singulière contradiction, il retient le « labarum », qui en vient ! Et, dans son *Histoire de l'Église*, p. 28, il s'appuie résolument sur elle !

absurde dans ce document si magistralement exécuté naguère par Mgr Batiffol ; mais un détail suffit à le condamner : Constantin est censé dire de lui-même qu'il était un tout jeune enfant lorsque Dioclétien fit consulter sur l'opportunité d'une persécution l'oracle d'Apollon (*τότε κομιδῇ παῖς ὑπάρχων*). Or, Constantin, en 303, devait avoir au moins vingt-six ans, probablement trente. Seeck a bien vu que sa théorie de l'authenticité des pièces constantiniennes de la *Vita* ne résistait pas à cette seule phrase ; et c'est pourquoi il s'est mis en tête de démontrer que Constantin ne pouvait être né avant 288 ! Cet étrange système, en contradiction avec toutes les sources (1), a produit une grande confusion dans l'esprit des historiens, et très peu d'entre eux se sont rendu compte de l'origine de cette chronologie seeckienne : elle a pour but de sauver les documents de la *Vita* et la *Vita* elle-même ! Tous les auteurs donnent à Constantin, au moment de sa mort, en 337, au moins soixante-trois ans. Mais le texte vraiment décisif n'a jamais été cité. Il tranche la question. En 310, le panégyriste dit à Constantin qu'Apollon et la Victoire lui ont offert — dans la vision célèbre — chacun trente années de vie et de règne ; ce qui fait qu'il a l'assurance de vivre *ultra Pyliam senectutem*, au-delà de trois générations, donc plus de 90 ans. Ce qui prouve, évidemment, qu'en 310, Constantin avait plus de trente ans (2). Il n'était pas *κομιδῇ παῖς* en 303, puisque, d'après l'*Anonymus Valesianus*, longtemps avant cette date, *obses apud Diocletianum et Galerium sub iisdem fortiter in Asia militavit* (en 296 et 297) !

Pourquoi deux poids et deux mesures ? Les historiettes ridicules relatives à Dioclétien et au temps de la persécution, à l'âge et aux premières aventures de Constantin, servent

(1) La question vient d'être reprise par M. PALANQUE, *Revue des Etudes Anciennes*, 1938, p. 241-245. L'auteur a bien vu certaines faiblesses du système de Seeck ; mais il ne connaît pas la magistrale réfutation des sophismes seeckiens par WESTERHUIS (travail cité p. 562, n. 1), et n'utilise pas le texte du panégyrique de 310, lequel suffit à écarter non seulement la date absurde de Seeck, mais aussi celle de 282 proposée par M. Palanque.

(2) Ce texte, que nous avons été les premiers à mettre en lumière, a été versé au dossier de la question de l'âge de Constantin par M. M.-A. KUGENER, (*Revue belge de philologie et d'histoire*, t. X [1931], p. 1204). M. Kugener donne même à Constantin trente-trois ans en 303. — Il s'agit du Panégyrique VI (anciennement VII).

à démontrer le caractère apocryphe de l'*Oratio ad Sanctorum Coetum*. Le même critère doit servir à démontrer la « forgerie » de l'*Édit aux Provinciaux*, inventé de toutes pièces, comme la plupart des documents de la *Vita*.

M. Palanque écrivait récemment qu'il était prudent, jusqu'à plus ample informé, de garder le nom d'Eusèbe à la *Vita*. Je crois avoir prouvé que rien ne serait plus imprudent que d'utiliser le moins du monde, pour l'histoire de Constantin, tel ou tel passage de la *Vita* ou de ses documents, avant d'avoir établi à suffisance de preuve qu'ils appartiennent au « noyau primitif », ou qu'ils sont authentiques.

L'argument capital contre la *Vita*, ou contre l'hypothèse qu'Eusèbe en serait l'auteur, demeurera, je pense, celui que j'ai fait valoir dans cet article, et que je résume une fois encore. Affirmer que la guerre de 314, suivie de la paix et d'une nouvelle guerre (324), eut pour cause unique la « persécution » de Licinius contre les chrétiens, persécution qui n'est pas antérieure à 320, c'est aussi « fort » que d'affirmer, par exemple, que M. Poincaré occupa la Ruhr (en 1923) parce que M. Hitler y persécutait les Juifs. Un livre qui contiendrait cette affirmation, et qui serait donné pour une œuvre de M. André Tardieu, parue en 1940, serait à bon droit rejeté par la critique des âges futurs, à moins, évidemment, qu'il n'y ait plus de critique dans les âges futurs.

Dans l'affaire Constantin, c'est malheureusement ce qu'il nous faut craindre. La *Vita* et ses documents n'ont jamais fait l'objet d'un examen véritablement impartial. Des querelles d'école ont porté le grand historien Seeck et ses disciples à réagir, par un accès de crédulité, contre « l'hypercritique » de Crivellucci et de Mancini ; G. Pasquali n'est pas allé assez loin dans une voie qui mènera au but ; Heikel, dont l'édition est la moins définitive qui soit, est responsable d'un sérieux recul de la « Forschung » ; M. Ernest Stein a malheureusement suivi Seeck sur les points essentiels de la mort de Dioclétien (1) et de la naissance de Constantin, tandis qu'il refusait de le suivre quant à l'inexistence de l'édit de Milan. J'espère sincèrement que la jeune école, en

(1) Quiconque croit, à cet égard, à une grave erreur de Lactance, ne saurait apprécier la valeur éminente de cette source. La vérité, on l'a vu, est déjà dans Tillemont.

tous pays, refusant de jurer *in verba magistrorum*, m'aidera à vaincre les derniers préjugés, et à remplacer, définitivement, la légende par l'histoire. Faut-il ajouter que, loin d'être en désaccord avec M. W. Seston, comme le suppose quelque part M. Stähelin qui ne m'a point lu, je compte beaucoup sur ce brillant historien (1) pour établir la date de la *Vita*? Dans sa forme actuelle, elle est d'une époque où la guerre de Perse (2) était abandonnée. Constantin, contrairement à la vérité historique, y est représenté comme terminant ses jours et son règne par une paix avec l'ennemi héréditaire. En un sens, la *Vita Constantini* est un pendant chrétien de l'*Historia Augusta* (3). Elle nous paraît écrite par Euzoïos, évêque arien de Césarée, héritier de la bibliothèque d'Eusèbe, *quam instauravit in membranis*, dit S. Jérôme. Ce devait être une espèce de Mingana.

Chicago, décembre 1938. Henri GRÉGOIRE.

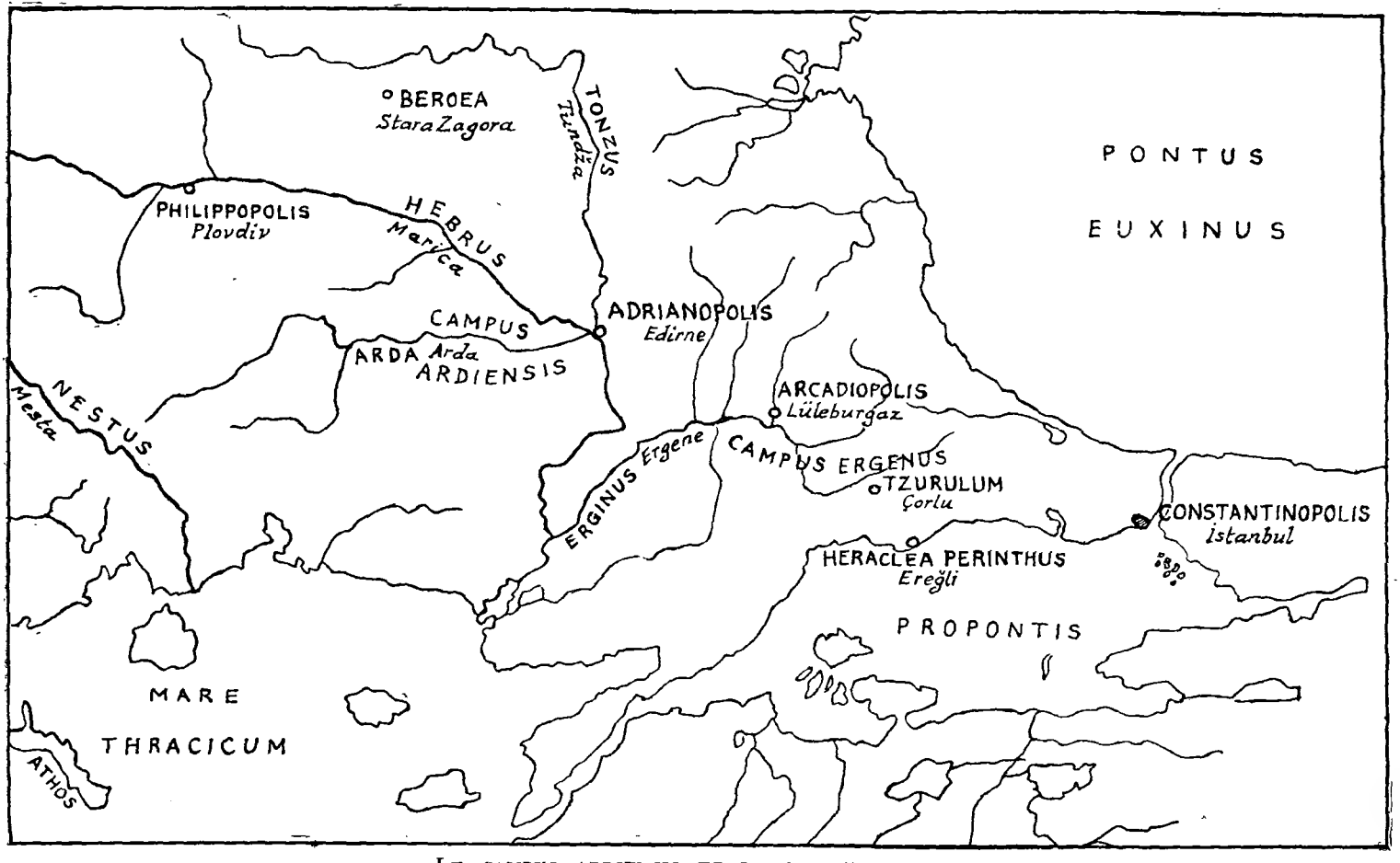
(1) Dont la *Chronologie du règne de Constantin*, dans la *Revue des Études anciennes*, 1937, p. 197-217, est pleine d'aperçus nouveaux.

(2) Il est visible que la plus haute autorité — le R. P. P. Peeters s'inscrit en faux contre le plus insigne document de la *Vita*, la lettre puérile de Constantin à Sapor : cf. *Analecta Bollandiana*, t. LVI (1938), p. 125, note. Je suis heureux, aussi, de signaler les *Analecta Patristica* de Fr. Diekamp (*Orientalia Christiana Analecta*, 117, Rome 1938, pp. 16-49), qui en nous donnant raison, au P. Peeters et à moi, sur la question Rufin-Gélase, nous fournit (comme nous le montrerons bientôt) un nouvel argument contre l'authenticité de la *Vita Constantini*.

(3) M. W. Seston me signale un excellent article, passé complètement inaperçu, de M. H. SCHRÖRS, *Die Bekehrung Konstantins des Grossen in der Überlieferung*, dans la *Zeitschrift fur katholische Theologie*, t. 40, 1916, pp. 238-257. L'auteur a parfaitement noté que tous les Pères de l'Église, jusques et y compris S. Augustin, ont ignoré la Vision. Mais il en tire cette conclusion erronée qu'ils auraient fait la conspiration du silence sur la *Vita*. La vérité est beaucoup plus simple. La *Vita* n'a pas été publiée avant la fin du IVe siècle. Rufin lui-même, qui a interpolé un récit de la Vision dans sa traduction de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, n'emprunte pas ce récit à la *Vita*. Il est même facile de prouver qu'il ne connaît pas ce document.

NOTE COMPLÉMENTAIRE SUR LE LABARUM.

Puisque j'en suis à « réhabiliter » Valesius que personne ne lit, j'ai le devoir de dire qu'il avait déjà proposé « mon » étymologie de *labarum*, désormais évidente pour tous. Valesius ad Socratem, *H. E.*, I, 4 : *Posset deduci Laborum ex eo quod* imagines Principum ferret ex auro et gemmis elaboratas, quae λαβράτα dici solebant. Cf. *Byzantion*, IV, 477-482, et XI, 277-281.



LE CAMPUS ARDIENSIS ET LE CAMPUS ERGENUS
Carte dressée par M. Ernest HONIGMANN.

DEUX CHAMPS DE BATAILLE : « CAMPUS ERGENUS » ET « CAMPUS ARDIENSIS »

Une fortune malheureuse a effacé de l'histoire les plus notables épisodes de la victoire chrétienne du IVe siècle. Les édits de tolérance, lorsqu'on en a conservé le texte, ont été attribués à des lieux et à des auteurs apocryphes ; l'édit de Sardique (311) est constamment appelé édit de Nicomédie, et l'édit de Nicomédie, hélas, sera, pendant des siècles encore, appelé « édit de Milan » par les compilateurs... et les manuels primaires. On répétera sans fin que le *labarum* apparut à Constantin, à la veille de la bataille du Pont Milvius, et l'on taira, aussi complètement que M. F. Stähelin, la bataille du *Campus Serenus* et l'apparition de l'Ange à Licinius. En tout cas, ceux qui daigneront parler de cette bataille (1) reproduiront une leçon corrompue, *Campus Serenus*, sans prendre garde qu'elle se laisse rétablir avec certitude. Seul Lactance, *de Mortibus Persecutorum*, parle du *Campus Serenus*.

La plupart des modernes parlent de la bataille de Tzirallum (auj. Çorlu). Mais c'est une combinaison basée sur le fait que Lactance situe le lieu entre Héraclée-Périnthe et Andrinople, à une distance de 18 à 36 milles de la première ville : *cum ille accepta in deditionem Perintho aliquantum moratus processit ad mansionem milia decem et octo : nec enim poterat ulterius, Licinio iam secundam mansionem tenente distantem milibus totidem* (cap. 45). Et plus loin (cap. 46) : *campus intererat sterilis ac nudus, quem uocant Serenum.* M. Ernest Honigmann nous fait remarquer que la première *mansio*, à partir de Périnthe, est Tzurulum (d'après les *Itinéraires*), et la seconde

(1) Je copie la note de STEIN, p. 143 : LACT. *De Mort. persec.* 45-49. EUSEB. *Hist. Eccl.* IX 10. Vict. CAES. 41, 1. EUTROP. X, 4, 4, VICT. EPIT. 40, 8. ZOSIM. II, 17, 3. SEECK, *Regesten* p.161, oben, *Unterg.* I³ 504, *ad* p. 152, 27.

Drusipara. Entre les deux, on rencontre une *mutatio* : *mutatio Tipso* (1). Ceci tranche la question. Car, entre Tzurulum et Drusipara, coule le fleuve *Erginus*, aujourd'hui Ergene ou Erghene. Tous les textes antiques et byzantins relatifs à ce fleuve ont été réunis par Oberhummer dans l'article *Erginos* de Pauly-Wissowa.

La découverte de *campus Ergenus* (2) dans *campus Serenus* nous a fait résoudre un problème analogue, celui du *Campus Mardiensis*, nommé par le seul *Anonymus Valesianus*. La bataille indécise qui termina, à la fin de l'automne 314, la première guerre entre Constantin et Licinius, se donna certainement entre Andrinople où Licinius s'était « reconcentré », et Philippopolis ou Philippes, quartier général de Constantin. Après la bataille, comme Constantin marchait vers Byzance, Licinius s'installait sur ses derrières, à Beroea (Stara Zagora).

Le *Campus* [*M*]*ardiensis* ne peut donc être que la plaine de l'Arda, *Campus Ardiensis*. Et le plus amusant, c'est que la fausse leçon *in campo Mardiense* n'a vécu que grâce à une «correction» de l'*Anonymus Valesianus*, *<con>curritur in campo Mardiense*, au lieu de *curritur in campum Ardiense*(*m*) (3).

Bruxelles. HENRI GRÉGOIRE.

(1) Cf. l'article *Tipsos* dans PAULY-WISSOWA (E. OBERHUMMER) : Tipsos, mutatio zwischen Drusipara und Tzurulum (Tzirallum) *Itin. Hieros.*, am oberen Erginos.

(2) L'adjectif *Ἐργηνός* (Ergenos) serait au nom géographique Ergenus, Erginus, comme *Μελιτηνός* à *Μελιτήνη*, *Μοστηνοί* à *Μόστινα*, *Μοστήνη*.

(3) Cf. *Byzantion*, XIII (1938), pp. 562-563 et note 5. Le manuscrit B donne *curritur* (cf. l'édition Mommsen).

NOTE SUR L'ÉDIT DE TOLÉRANCE DE L'EMPEREUR GALLIEN :

POLITIQUE ORIENTALE, POLITIQUE CHRÉTIENNE

On a parfois mis en doute, en la qualifiant de « trop ingénieuse », voire de « trop intelligente », ma « théorie » suivant laquelle la politique religieuse des empereurs d'Occident, au début du IVe siècle, est déterminée principalement, sinon uniquement, par leurs ambitions territoriales, par leur désir de reconquérir ou de conquérir l'Asie Mineure et en général l'Orient, où la majorité de la population professait le christianisme. Même, on a contesté ce fait statistique ! Il suffit pourtant d'un seul texte pour l'établir. Maximin, dans son édit de tolérance de 312, déclare : *ἡνίκα συνεῖδον* (les empereurs de la tétrarchie (1)) *σχεδὸν ἅπαντας ἀνθρώπους καταλειφθείσης τῆς τῶν θεῶν θρησκείας τῷ ἔθνει τῶν Χριστιανῶν ἑαυτοὺς συμμεμιχότας*. Ces chrétiens n'étaient vraisemblablement pas de fraîche date, car la déclaration de Maximin se réfère aux temps antérieurs à 303. Je n'invoque ici que pour mémoire la masse des témoignages épigraphiques et autres qui nous forcent à admettre que telle était la situation dès le temps de Dèce et de Valérien (2). Dans ces conditions, le premier édit

(1) Le pluriel ne doit pas nous égarer. C'est au point de vue de Dioclétien (Galère) que se place Maximien, donc au point de vue oriental.

(2) Mais je dois répéter sans y changer un seul mot, ce que M. F. Cumont disait en 1895 et ce que j'affirmais en 1931 : l'Occident latin, exception faite pour Rome (mais non pour l'Afrique), ne nous a pas donné un seul texte épigraphique *sûrement chrétien, sûrement daté*, antérieur à la paix de l'Église. Des archéologues amateurs ont arbitrairement assigné des dates fort anciennes à maint *titulus* d'Afrique ou de Gaule ; leurs « opinions » n'ont aucune valeur probante.

de tolérance, celui de Gallien, qui mit fin à la persécution de Valérien, doit avoir eu la même cause que ceux de Licinius (sous son nom et ceux de Galère et de Constantin) en 311, et du même Licinius (sous les noms de Constantin et de Licinius) en 313. Effectivement, la tolérance de Gallien n'était point du tout « Lässigkeit und Unfähigkeit » (1).

Tout l'Orient, après la défaite et la mort de Valérien, avait reconnu deux usurpateurs, les fils du préfet Macrien, Macrien et Quietus (septembre 260). Gallien, réduit à l'Occident, et menacé jusque dans ces provinces, eut fort à faire pour vaincre ses redoutables adversaires (261), ainsi que l'usurpateur Émilien (262). Il comprit que la première mesure à prendre pour gagner la faveur de la majorité de leurs sujets était d'arrêter la persécution, et lorsqu'il rentra en possession de l'Égypte, il restitua à l'Église les lieux de culte et les cimetières confisqués.

Cette note, résumant une de mes conférences de Berkeley, était écrite, lorsque je pris connaissance de l'article de M. Alföldi (2). Je suis d'accord avec mon savant collègue sur la plupart de ses conclusions ; j'ai voulu toutefois compléter sur un point essentiel son excellent mémoire.

En 260, comme en 311, comme en 313, comme en 324, qui veut l'Orient doit être, sinon chrétien, du moins prochrétien. Ma « théorie » n'est pas intelligente ; elle est bête comme un fait.

Bruxelles. Henri GRÉGOIRE.

(1) E. CASPAR, cité par ALFÖLDI, article cité ci-après, p. 345.

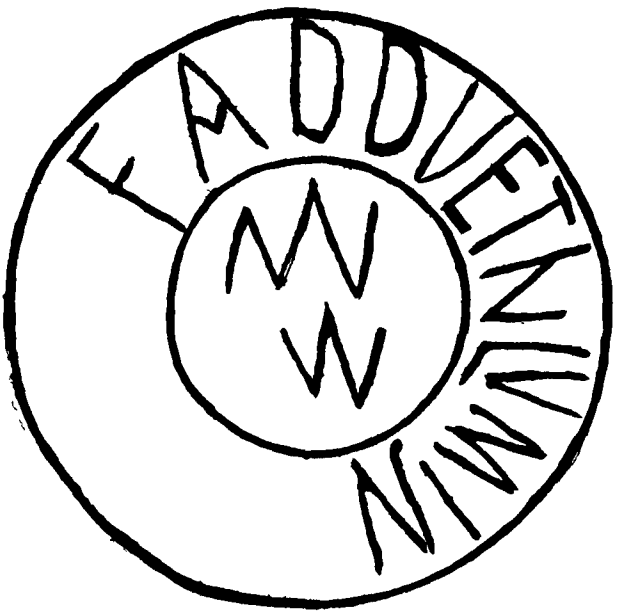
(2) Andreas ALFÖLDI, *Klio*, 1938, Heft 5, pp. 323-348, *Zu den Christenverfolgungen in der Mitte des 3. Jahrh.*

LES BAPTISTÈRES DE CUICUL ET DE DOURA

L'un des monuments les plus impressionnants de l'antiquité chrétienne est assurément le grand baptistère de Cuicul-Djémila, admirablement conservé. « Le baptistère de Djémila, dit M. J. Gagé, est *parlant* entre tous : sous la coupole de la rotonde, à l'intérieur du large anneau que constitue un couloir circulaire creusé de niches (vestiaires), la cuve, carrée, tapissée de mosaïques, se creuse sous un haut dais donnant la lumière par un oculus. En face de la porte par où entraient les catéchumènes, un siège est probablement celui de l'évêque présidant au rite » (1).

Sur le seuil de ce baptistère, une inscription en mosaïque, restée jusqu'à présent énigmatique, a été depuis longtemps relevée (2). Treize lettres de l'alphabet latin sont inscrites dans un cercle. Ce sont :

FADDVETNLVMIN



(1) *Annales de l'École des Hautes Études de Gand*, t.I (1937), pp.201-202.
(2) P. MONCEAUX, dans *Atti della Pont. Acc. Romana di Archeologia*,

Une chose est claire tout d'abord : certaines lettres qui paraissent simples sont en réalité doubles (ligatures). C'est évident pour le signe N entre ET et LVM, dont la première haste verticale est plus longue : l'ensemble doit être traduit IN. De même, la première « lettre » conservée n'est pas un F, mais sûrement une ligature de T et de E. La partie gauche du T est brisée.

Cette observation rendra faciles la lecture et la restitution. La lacune peut contenir de 7 à 9 lettres. Par conséquent, nous proposons :

[ACCEDI]TE AD D(e)V(m) ET ILLUMINAMINI

C'est une citation d'un psaume (1), point tout à fait textuelle, à moins qu'elle ne soit empruntée à une version latine en usage au début du Ve siècle. Au début, le mosaïste avait trop espacé ses lettres ; il se mit ensuite à « serrer » autant que possible, mais ne trouva plus de place dans l'anneau extérieur pour les quatre dernières lettres MINI : il les mit au centre en deux ligatures, MI et NI.

Au point de vue paléographique, on notera surtout le compendium DV, c'est-à-dire D(e)V(m) ou, si l'on veut D(e)V. Rien n'est plus fréquent que l'omission d'un M final dans l'épigraphie latine vulgaire. Cf. *Bull. Soc. Ant. Fr.*, 1905, p. 127 : *magistru* pour *magistrum*. Quant à l'abréviation $\overline{\text{di}}$, $\overline{\text{do}}$ etc., cf. CIL XIII, 2385, VIII, 2032, XII, 482, V, 6214. Mais les théologiens sans doute seront étonnés du choix de ce verset qui constitue à lui seul presque toute l'épigraphie, et pour ainsi dire l'enseigne de l'édifice sacré.

C'est qu'on oublie généralement que dans l'antiquité chrétienne le baptême s'appelle *φωτισμός*, *illuminatio*. La fête du 6 janvier dans l'Église orientale porte trois noms : les Saintes Lumières, le Baptême du Christ, la Sainte Théophanie. Et quels sont les deux premiers textes bibliques que cite S. Grégoire de Nazianze dans son oraison *Εἰς τὰ ἅγια*

Serie III, vol. I, P. I (Misc. de Rossi, parte prima, Roma 1923), p. 106. Vestibule ouest du couloir circulaire : inscription en mosaïque, entre deux cercles concentriques.

(1) Psaume XXXIV (XXXIII), verset 6. Cf. Jean CALÈS, *Le livre des Psaumes*, Paris, 1936, I, p. 367 : *Accedite ad deum et illuminamini*. La vraie leçon serait (d'après l'hébreu corrigé) *respicite* (S. Jérôme). Mais la Vulgate a ***accedite*** d'après les LXX, *προσέλθατε*.

Φῶτα (MIGNE, PG, XXXVI, 2, col. 336B)? *Ἐγώ εἰμι τὸ φῶς τοῦ κόσμου* (Jean III, 3) et *Προσέλθετε πρὸς αὐτόν, καὶ φωτίσθητε* (Ps. 33, 6).

Le déchiffrement et l'interprétation de l'inscription de Djémila éclairent d'un jour tout à fait nouveau « l'église » de Doura, ou plutôt, le baptistère de Doura (1) : car la destination de l'édifice est évidente. La scène principale de la décoration peinte de ce baptistère représente « trois femmes qui portent chacune un cierge allumé et un pot, s'avançant vers un tombeau resplendissant de blancheur sur un fond rouge foncé (2) ».

Ce n'est pas simplement une visite des saintes femmes au tombeau, après la Résurrection. M. W. Seston dit justement : « L'ange n'y figure pas, ni le garde endormi. Le tombeau du Christ a l'aspect singulier d'un sarcophage entouré de guirlandes... Une étoile d'or à douze branches est posée sur chacun des angles supérieurs... Sur le Saint Sépulcre constantinien comme sur l'église de la Foi que dans un discours le visionnaire Constantin décrit aux Pères de Nicée, « un signe en forme d'étoile et non une croix, sert de couronnement ». J'estime d'ailleurs que, sans le secours du texte africain, M. W. Seston (3) a donné, de la fresque de Doura, une exégèse qui désormais est inattaquable. La publication où a paru son bel article n'étant pas dans toutes les mains, on nous permettra de reproduire ses conclusions, que nous faisons nôtres : « Une explication « rationaliste » me tente d'autant plus que l'attitude des femmes marchant d'un même pas, uniformément habillées, portant d'un même geste les mêmes objets, ne me paraît avoir sa place que dans une cérémonie de la liturgie. C'est une procession. Une fresque du Ve ou du VIe siècle, découverte à El-Bagawat en Égypte, nous montre sept femmes allant visiter le tombeau du Christ ; elles por-

(1) Cf. *Christian church at Dura-Europos*, 1. The Christian Church, by C. HOPKINS, 2. The Paintings in the Christian Chapel, by P. V. C. BAUR, Reprinted from *Preliminary Report of fifth season of work (Oct. 31 - March 32) of the excavations at Dura-Europos*, New Haven, Yale University Press, 1934, pp. 34-270 à 39-275.

(2) W. SESTON, *Annales de l'École des Hautes Études de Gand*, t. I (1937), p. 168.

(3) *Loc. cit.*, pp. 169-170.

tent toutes un cierge allumé et un encensoir. C'est la procession des vierges telle qu'on la faisait en Orient au IVe siècle à la Vigile de Pâques : ce jour-là, nous raconte la pèlerine Éthérie, l'évêque conduisait une première fois les néophytes récemment baptisés de la grande basilique du Martyrium à l'Anastasis voisine ; puis, la messe achevée à la basilique, il y conduisait une seconde procession, le peuple tout entier chantant des hymnes en l'honneur du Sauveur ; enfin, on lisait près du Tombeau du Christ l'Évangile de la Résurrection. Le jour de l'Épiphanie, une procession se rendait *de nuit* à Bethléem au Saint Sépulcre, *ubi luminaria jam supra modo lucent*. Est-il interdit de penser qu'au début du IIIe siècle à Doura, cette cérémonie avait déjà lieu? Ne nous étonnons pas de ce rapprochement entre une cérémonie funèbre et une fête de l'Incarnation. L'Épiphanie orientale était à la fois la commémoration du baptême du Seigneur et celle de l'Incarnation. Les textes nous attestent largement que la mort et la résurrection de Jésus, étaient rappelées dans cette fête joyeuse de la vie. L'usage en a survécu dans la liturgie romaine de Noël, dont un bénédictin belge, Dom Botte, a récemment montré les contacts avec la fête orientale de l'Épiphanie : des trois messes de Noël, la deuxième était dite à Jérusalem auprès du tombeau du Christ, et à Rome à l'église Sainte-Anastasie, qui n'était sans doute, au IVe siècle, que l'Église de la Résurrection » (1).

(1) Mais surtout, comme M. Seston lui-même, il faut rappeler le formulaire grec de l'Epiphanie, dont Dom de Puniet a publié une ancienne traduction latine, *Revue Bénédictine*, XXVIII, 1912, p.32 : *Hodie sol sine occasu fit, et mundus splendescit. Hodie luna splendidissimo cyclo splendescit. Hodie splendidissimae stellae speciositatibus universum mundum ILLUMINANT.* Il est possible que la scène presque complètement détruite qui, à Doura, décorait le mur Est du baptistère, représentait le miracle de Cana (voyez cependant p. 593).

M. J. de Savignac nous signale très opportunément l'*Epître aux Ephésiens* V, 14 : « Tout ce qui est éclairé est lumière. Voilà pourquoi il est dit : Réveille-toi, toi qui dors, relève-toi d'entre les morts, et le Christ t'éclairera (*καὶ ἐπιφαύσει σοι ὁ Χριστός*) ».

Cette citation, qui ne se retrouve pas dans l'*Ancien Testament*, provient d'après certains commentateurs, d'une très ancienne liturgie. En tout cas, elle contient en puissance ce rapport entre la résurrection du Christ et l'illumination que la fresque de Doura veut illustrer, et que les fidèles « retrouvaient » sans doute dans le verset 6 du psaume 33.

Je n'entends pas nier que la procession de Doura puisse évoquer aussi la parabole des Vierges sages et des Vierges folles, surtout si l'on admet que la scène commence sur le mur ouest (1). Mais il ne peut s'agir d'une illustration littérale. La procession symbolise avant tout l'illumination du baptême.

En terminant je tiens à remercier M. Michel Rostovcev qui m'a permis de visiter, au musée de Yale, en janvier 1939, le baptistère de Doura admirablement reconstitué. Il a bien voulu agréer notre interprétation, fondée sur l'inscription liminaire du baptistère de Cuicul dont Mme de Crésolles, par l'intermédiaire obligeant de M. G. Heuten, a bien voulu m'envoyer le calque reproduit ci-dessus.

Djemila-New-Haven, 1935-1939. Henri GRÉGOIRE.

(1) C'est l'avis de MM. J. PIJOAN, O. CASEL et E. WEIGAND. Cf. *Art Bulletin*, 19 (1937), p. 594 sqq. ; *Jahrb. für Liturgiewiss.*, 12 (1932), 74 et 13 (1933), p. 311 ; *Byz. Zeitschr.* 1937, p. 240 et 1938, p. 564.

LE THÉÂTRE D'OMBRES ET LA CAVERNE DE PLATON

Au théâtre classique, où les acteurs sont des êtres humains, s'opposent dans une certaine mesure deux autres sortes de spectacles : le théâtre de marionnettes où les acteurs sont des poupées vues en plein jour, et le théâtre d'ombres où le spectateur voit des silhouettes projetées sur un écran dans un éclairage artificiel. Le cinéma, qui adapte la lanterne magique aux procédés de la technique moderne, exerce un grand attrait sur les foules et permet de comprendre l'importance de ce genre de spectacles dans le passé. Nous connaissons mal l'histoire du théâtre d'ombres, parce qu'il est resté populaire, en marge de la littérature, jusqu'à une époque assez récente. On admet que les plus anciens témoignages, dont l'interprétation est délicate, mais qui fournissent apparemment des indications convergentes, sont tous d'origine indienne. Nous pensons qu'il convient d'ajouter au dossier un morceau célèbre de Platon, l'allégorie de la caverne.

Dans un ingénieux article paru en 1927, l'abbé A. Diès a suggéré que, pour construire son allégorie de la caverne, Platon « utilisait un spectacle pour lui familier et tout à fait semblable à notre Guignol » (1). Le savant auteur tirait argument de ce fait que le mur, qui s'élève en dehors de la caverne et en bouche à demi l'entrée, est comparé par Platon « aux cloisons que les joueurs de marionnettes mettent entre eux et les spectateurs ». Et nous savons par un texte

(1) *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, janv. 1927, p. 1. En lisant l'*Akṣyupaniṣad*, dont il sera question plus loin, j'avais songé spontanément à la caverne de Platon. J'ai consulté alors mon ami E. Bréhier qui m'a obligeamment signalé les travaux de l'abbé A. Diès.

des *Lois* (I, 644d-645c) que pour Platon les marionnettes sont des pantins qu'on fait mouvoir en sens divers au moyen de ficelles.

En lisant la note de l'abbé A. Diès, M. L. Roussel, qui avait décrit à Athènes le théâtre d'ombres moderne, « héritier immédiat et direct du Karagheuz turc », (1) se demanda si le modèle que Platon a transposé n'était pas le véritable ancêtre du Karagheuz athénien et il posa la question à M. A. Diès. Celui-ci répondit dans une seconde note que « le théâtre d'ombres a pu exister au temps de Platon... mais le modèle que Platon imite directement et que, pour sa démonstration, il invertit — et devait invertir — c'est un Guignol essentiellement semblable au nôtre... Le public ordinaire... voit directement les poupées. Platon retourne alors tout le spectacle et le fait jouer à rebours. Les poupées sont encore manoeuvrées par dessous, derrière la cloison et se meuvent au-dessus d'elle. Mais le public leur tourne le dos et regarde un écran, sur lequel se projettent leurs ombres... Platon n'a pas fait que copier. Il a construit... » (2).

Bref M. A. Diès maintient qu'un Guignol entièrement semblable au nôtre a servi de modèle à la caverne de Platon. Platon ne copie pas, il construit un théâtre d'ombres « avec deux éléments donnés séparément, le théâtre de marionnettes d'une part, et, de l'autre, un jeu d'ombres quelconque... » (3).

Il ne semble pas que cette conclusion s'impose. Nous devons accorder la plus grande attention à une éventualité que M. A. Diès envisage uniquement pour la repousser. « Si l'on voulait penser à toute force, dit-il, que Platon reproduit ici un théâtre d'ombres existant de son temps... il faudrait alors supposer que l'Athènes du IVe siècle a connu un Karagheuz tout autrement disposé que celui d'aujourd'hui. Dans ce théâtre, un dispositif placé derrière les spectateurs, et comprenant d'abord la source lumineuse, puis les marionnettes promenées sur des supports, aurait projeté les ombres

(1) *Karagheuz ou un Théâtre d'ombres à Athènes.* Athènes, 2 tomes, 1921.

(2) *Bulletin de l'Assoc. Guillaume Budé*, avril 1937, pp. 45-46.

(3) *Ibid.* p. 46.

sur une toile, tendue devant les spectateurs » (1). Or ce dispositif n'est pas seulement celui du cinéma moderne, mais probablement aussi celui du premier théâtre d'ombres. Disons mieux, le modèle que Platon décrit est plus voisin par certains côtés du plus ancien théâtre d'ombres que tout ce que nous pouvons observer aujourd'hui.

Les recherches des ethnologues hollandais (2) tendent à prouver que, dans le *wayang* javanais sous sa forme ancienne, les hommes voyaient les poupées, tandis que les femmes ne pouvaient voir que les ombres projetées sur un écran. C'est parce que la vue des poupées sacrées était sévèrement interdite aux femmes que celles-ci étaient placées du côté de l'écran où elles ne pouvaient voir que les ombres (3). Quand Platon imagine des spectateurs dont les jambes et le cou sont pris dans des chaînes, de sorte qu'ils ne peuvent se retourner, la situation de ces prisonniers n'est pas sans analogie avec celle des femmes dans l'ancien *wayang* javanais. Pour les prisonniers de Platon comme pour les spectateurs non-initiés du *wayang*, il est interdit de voir les objets qui produisent les ombres : à Java le rideau est un obstacle qui renforce cette interdiction ; dans le récit de Platon, les spectateurs sont d'abord enchaînés en raison de la même défense. Dès lors l'interdiction de voir les marionnettes, qui semblait arbitraire dans le texte grec, s'explique à Java comme un tabou ; elle ne prend fin que pour les initiés, comparables alors aux spectateurs de Platon délivrés de leurs chaînes et conduits devant les objets dont ils ne voyaient que les ombres.

Tout se passe donc comme si Platon décrivait, non une représentation profane, mais une cérémonie religieuse analogue au *wayang* javanais originel. A ce stade, les non-initiés ne pouvaient voir que des ombres, tandis que les rites d'initiation consistaient essentiellement à révéler le sens des mystères en même temps qu'à procurer la vue des icones sacrées.

(1) *Ibid*, p. 46.

(2) Bibliographie critique et synthèse originale dans W. H. RASSERS, *Over den oorsprong van het Javaansche tooneel, Bijdragen tot de Taal-Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië*, deel 88, 1931.

(3) RASSERS, *ibid.*, pp. 350-359.

Où pouvait-on célébrer ces mystères? Non dans un théâtre public, mais dans un lieu saint, par exemple dans une grotte, car on sait que les cavernes ont souvent servi à célébrer des cérémonies religieuses (1). Il est donc permis de penser qu'en plaçant la scène dans une caverne, Platon se conforme encore à de vieux usages et cette induction est confirmée par les plus anciens témoignages relatifs au théâtre d'ombres. W. H. Rassers pense que le terrain sacré où se joue le drame javanais était à l'origine un espace clos de murs, réservé aux hommes et dont l'accès était sévèrement défendu aux femmes (2). D'autre part G. Jacob a montré que, si l'on combine les interprétations de Lüders portant d'une part sur le mot indien *śaubhika* et d'autre part sur le composé *leṇaśobhikā*, on obtient pour ce dernier le sens de « Höhlenschattenspielerin », c'est-à-dire « montreuse d'ombres jouant dans une caverne » (3). En outre, on a découvert dans l'Inde, à Sitabenga, dans l'État de Sarguja, une caverne (4) avec une inscription remontant environ au IIe siècle av. notre ère et qui paraît avoir servi de théâtre d'ombres (5). Il est malheureusement impossible de dire comment étaient disposés respectivement les poupées et les spectateurs évidemment peu nombreux. Une nouvelle exploration du site serait nécessaire. En tout cas, le peu que nous savons s'encadre aisément dans la thèse de Rassers qui considère le théâtre d'ombres comme « une forme développée d'un rite secret » (6).

Nous avons le choix entre deux hypothèses : ou bien Platon a utilisé, dans l'allégorie de la caverne, des représentations de mystères dont il avait connaissance, ou bien, « avec deux éléments donnés séparément, le théâtre de marionnettes, d'une part, et, de l'autre, un jeu d'ombres quelconque », il a construit un spectacle qui est justement le théâtre d'ombres. De ces deux hypothèses la première semble

(1) Cf. SAINTYVES, *Essai sur les grottes dans les cultes magico-religieux et dans la symbolique primitive.*
(2) *Ibid.*, p. 365.
(3) *Z.D.M.G.*, 58, p. 868. *Berlin. Akad. Sitzungsber.*, Féb. 1916.
(4) *Z.D.M.G.*, 58, pp. 455-7.
(5) JACOB, JENSEN, LOSCH, *Das Indische Schattentheater*, pp. 3-4.
(6) *Ibid.* p. 392.

préférable, car autrement on n'explique pas comment Platon, en s'inspirant du Guignol athénien, décrit en fait un spectacle tout différent et le situe dans une caverne, reconstituant ainsi sans le savoir un spectacle archaïque, que l'érudition moderne permet seule d'imaginer.

Dès lors, nous pouvons combiner, en les raccordant l'une à l'autre, deux explications qui avaient été proposées séparément et comme de simples conjectures. Pour F. M. Cornford, suivi récemment par P. Frutiger (1), plusieurs traits de l'allégorie de la caverne sont empruntés à l'orphisme et à la religion des mystères. Pour A. Diès, Platon transpose un spectacle de marionnettes. Nous pensons que l'explication par les mystères et celle par le théâtre, loin de s'exclure, convergent vers le même point et nous ramènent aux origines religieuses du théâtre. Cette interprétation, qui resterait en l'air si l'on se bornait à examiner les faits grecs, nous paraît confirmée par les travaux récents sur l'évolution du théâtre d'ombres dans les civilisations asiatiques.

Une objection se présente à l'esprit. Si Platon connaissait une forme du théâtre d'ombres, pourquoi ne le désigne-t-il pas plus clairement et se borne-t-il à le comparer aux marionnettes? N'oublions pas que le spectacle dont Platon s'est inspiré accompagnait probablement en Grèce la représentation des mystères et n'était connu par conséquent que d'un petit nombre d'initiés. Platon ne pouvait donc en parler clairement et se voyait obligé de recourir aux comparaisons.

Nous rejoignons ici une thèse qui a été soutenue pour expliquer l'évolution de la doctrine platonicienne. Entre la rédaction des anciens dialogues et celle du *Phédon* et de la *République*, on constate un progrès qui a été considéré comme une conversion au pythagorisme (2). Il est difficile de prouver que Platon a été initié aux mystères ; mais il a sans doute subi l'influence des courants de pensée religieuse qui, comme le pythagorisme et l'orphisme, présentaient des affinités avec les mystères orientaux. Chez Platon le monde

(1) Cornford, *Class. Rev.*, 17, 1903, p. 435-441 ; Frutiger, *Les mythes de Platon*, p. 263.

(2) F. M. Cornford, *From Religion to Philosophy*, London, 1912, p. 253.

des idées est une conception essentiellement mythique ; on y accède par une initiation que l'allégorie de la caverne paraît décrire fidèlement. Pour le disciple de Platon, il s'agit de saisir le lien entre les idées éternelles et les choses transitoires. Dans les mystères, l'introduction à la vie mystique se réalisait en faisant sentir aux néophytes le rapport entre la réalité divine et les apparences, autrement dit entre les mythes et leur représentation. A l'origine, pour frapper l'esprit des *initiandi*, on avait recours à des jeux d'ombres dans l'obscurité, puis le néophyte était conduit à la lumière (1). Plus tard, on représente les mythes en peignant ou sculptant des scènes religieuses sur les parois d'un édifice ; la basilique se substitue dès lors à la caverne. Mais on conserva longtemps l'habitude de célébrer les mystères dans les lieux souterrains, comme le prouvent les sanctuaires de Mithra et la basilique pythagoricienne de la Porte Majeure.

Ces considérations nous semblent de nature à projeter quelque lumière sur les rapports entre l'activité artistique et la vie religieuse. Dans les sociétés inférieures, l'oeuvre d'art n'est pas spécifiquement différente de l'objet qu'elle représente : les choses semblables sont de même nature et l'efficacité des rites magiques découle de cette consubstantialité (2). La danse totémique est fondée sur le même principe : par le masque ou le tatouage, par les cris et la mimique, l'homme s'identifie avec son totem ancestral ; il redevient oiseau ou quadrupède. A ce stade de la pensée collective, l'ombre est une émanation des êtres : elle n'est pas différente du corps qu'elle prolonge.

Le théâtre proprement dit, c'est-à-dire un spectacle où l'acteur est différent du personnage qu'il représente, ne peut exister que dans une société où la religion tend à remplacer la magie. La dévotion et la moralité sont alors ce qui élève l'individu. Il ne suffit plus de prendre un masque et de danser pour devenir semblable aux dieux : de l'humain

(1) Un fragment qui a été attribué à Thémistius, mais qui peut être de Plutarque, fait allusion à cette arrivée dans la lumière après de pénibles circuits dans l'obscurité ; cf. FRUTIGER, *ibid.*, p. 263.

(2) Cf. LÉVY-BRUHL, *Le Surnaturel et la Nature*, p. 128 : « Ce que nous appelons ressemblance est, pour le primitif, consubstantialité. »

au divin, une grande étape est à franchir ; entre l'homme ordinaire et le héros, il y a aussi un intervalle. Le suppliant est très différent de Zeus, de même que l'acteur est inférieur à Ulysse ou à Ménélas.

Transposons ce sentiment dans la réflexion philosophique : l'univers n'est plus peuplé d'une multitude d'espèces situées sur le même plan et mues par une force vitale analogue au *mana* mélanésien ; il est conçu comme une hiérarchie d'êtres. On distingue donc plusieurs plans de réalités. Cette idée se précise peu à peu dans les esprits ; la création artistique aide l'homme à s'en rendre compte, car l'œuvre d'art est divine dans la mesure où elle est inspirée et en même temps elle participe de la nature des choses sensibles. La statue du dieu apparaît donc comme une réalité à la fois humaine et divine. Considéré sous cet angle, l'artiste en général, l'auteur dramatique en particulier, semble le rival du dieu créateur. Dès lors il suffit d'une transposition, qui est le propre de la spéculation philosophique, pour que l'univers soit comparé à un vaste théâtre où les êtres vivants sont pareils à des pantins dont les dieux tirent les ficelles. C'est une des images favorites de Platon : « Des marionnettes pour les dieux, dit-il, voilà ce que nous sommes, nous tous qui vivons ».

Si, au lieu de s'excercer sur la tragédie classique ou sur les marionnettes, la spéculation philosophique opère sur le théâtre d'ombres, l'analyse sera plus subtile. Au lieu de distinguer uniquement deux catégories : les tireurs de ficelles et les poupées, l'auteur et les acteurs, les dieux et les hommes, on sera conduit à discerner au moins trois plans, car au théâtre d'ombres, outre les dieux invisibles et leurs images, il y a encore leur ombre projetée sur l'écran. De plus toute cette fantasmagorie n'est possible que par l'action de la lumière : supprimez le foyer qui éclaire l'écran, les figurines ne projetteront plus leurs ombres, de même que dans l'univers tout paraît s'anéantir lorsque le soleil cesse d'éclairer. L'analyse du spectacle fournit ainsi quatre éléments : un principe universel Feu ou Lumière, des êtres mythiques, les icones ou poupées et les ombres de ces icones. Tous ces éléments peuvent s'encadrer dans un système idéaliste analogue à celui de Platon : Le Feu correspond au Souverain Bien ;

les réalités mythiques aux notions numériques et géométriques ; les icones sont comparables aux âmes des choses et des êtres et les ombres aux choses sensibles. Si Platon s'était borné à être un continuateur d'Héraclite et de Pythagore, il aurait peut-être imaginé la hiérarchie suivante : le Feu, les Nombres, les Idées et les choses. Mais le théâtre d'ombres, où les silhouettes projetées sur l'écran sont illusoires et dépourvues de consistance, peut aussi suggérer un idéalisme radical. En fait, dans les littératures orientales, l'univers est souvent comparé à un jeu d'ombres, c'est-à-dire à un spectacle irréel et décevant (1). L'Inde, de tous les pays asiatiques celui où le théâtre d'ombres paraissait jusqu'ici le plus anciennement attesté, est aussi la terre de l'idéalisme pur.

Platon, qui a certainement connu divers aspects de la sagesse orientale, combine le réalisme grec et l'idéalisme mystique. Il ne proclame pas qu'en dehors d'un principe universel tout est irréel et illusoire ; il distingue des degrés de réalités ; au monde des apparences il en superpose un autre. Les objets et les ombres se partagent le monde sensible, tandis que les Idées pures et les Réalités mathématiques s'étagent dans le monde suprasensible. Enfin l'intuition qui atteint aux Idées n'est pas exclusivement mystique : elle est l'aboutissement d'une savante dialectique et le fruit de la raison.

Au terme de cette étude, mesurons le chemin parcouru en rappelant les points essentiels. L'allégorie de la caverne ne paraît pas s'inspirer d'un simple Guignol, mais plutôt du théâtre d'ombres. Ce spectacle faisait probablement partie d'une cérémonie religieuse comme celles qu'on célébrait lors de l'initiation aux mystères. Si l'on admet cette interprétation, le chap. VII de la *République* apparaît comme le

(1) L'idée est familière aux bouddhistes. Dans l'*Akṣyupaniṣad*, 39, le délivré-vivant est comparé à un homme placé dans une lanterne magique : il voit non plus seulement les apparences, mais la cause qui les produit. Pour des références aux littératures non-indiennes, cf. G. Jacob, *Geschichte des Schattentheaters*, 2. Auflage, p. 29, 39, 42, 49, etc. Sur l'*Akṣyupaniṣad*, cf. *Bulletin de l'École Franç. d'Extr. Orient*, 1932, 1, p. 166.

plus vieux texte daté qui fasse allusion au théâtre d'ombres. Entre la vie religieuse, l'activité artistique et la spéculation philosophique, on aperçoit des rapports nécessaires. La danse totémique correspond à la magie, la tragédie classique au culte des dieux et des héros, le théâtre d'ombres à l'idéalisme religieux. Platon, bien qu'il ait sans doute eu accès à la sagesse orientale, ne se rallie pas à l'idéalisme pur. En lui confluent le pythagorisme et le monisme héraclitéen, le mysticisme oriental et la science grecque. Au sommet de la pyramide où s'étagent les apparences, les choses, les Réalités mathématiques et les Idées, il pose le Souverain Bien, principe universel dont le feu qui éclaire la caverne n'est qu'un symbole imparfait.

Paris. Jean PRZYLUSKI.

CHRONIQUE

I

LA DIPLOMATIQUE BYZANTINE DEPUIS 1905 (1)

Lorsque M. Diehl dressait le tableau des études byzantines en 1905 (2), parmi les tâches les plus pressantes qu'il signalait aux travailleurs, il indiquait, avec la refonte de l'*Oriens Christianus*, l'établissement d'un *Onomasticon*, la mise au point de la chronologie et de la numismatique, la publication du Corpus des diplômes grecs du moyen âge. De telles entreprises constituent, en effet, les bases indispensables de la diplomatique byzantine, de l'étude des actes de la chancellerie impériale, de la chancellerie patriarcale et des autres chancelleries ecclésiastiques, des actes des fonctionnaires et des actes privés. On sait quelle contribution précieuse ces sources diplomatiques apportent à l'histoire byzantine à divers points de vue : à l'histoire des faits, à l'histoire des monastères et de la vie religieuse, de la vie provinciale, des mœurs administratives et du droit et surtout pour l'un des domaines les plus neufs offerts à l'activité des byzantinistes : l'histoire et la pratique des institutions.

Dès le 17e siècle, au moment même où se fondait la science de la diplomatique, Du Cange se préoccupait des actes impériaux, mais, pour des raisons diverses, l'étude des documents provenant de l'empire byzantin est bien loin d'avoir connu encore le splendide épanouissement des recherches consacrées aux sources diplomatiques de l'Europe occidentale. Non seulement on en est toujours, pour la plupart des questions qui se posent au sujet des documents byzantins, à la période du travail analytique, mais on ne possède même pas encore tous les instruments de travail indispensables pour la tâche primordiale : la recherche des sources diplomatiques.

(1) Communication lue au Congrès de l'Association Guillaume Budé à Strasbourg (avril 1938).

(2) Ch. Diehl, *Les études d'histoire byzantine en 1905*, dans *Études byzantines*, p. 94.

I. — Recherche des sources diplomatiques.

Un gros effort a déjà été fait cependant en vue de la réalisation du *Corpus* dont le projet avait été mis à l'étude en 1901 par le Congrès des Académies sur la proposition de KRUMBACHER (1). La publication des pièces d'archives par chancelleries, conformément au plan de travail qui fut adopté à ce propos, suppose tout d'abord l'établissement de catalogues correspondant aux différentes catégories de pièces : actes impériaux, actes des dignitaires ecclésiastiques, actes des fonctionnaires, actes privés. M. DÖLGER nous a donné déjà en 1924, en 1925 et en 1932, trois fascicules de ses précieux *Regesten*, un inventaire analytique, critique et bibliographique des actes de la chancellerie impériale de 565 à 1025, de 1025 à 1204, de 1204 à 1282 (2). M. DÖLGER y a rassemblé non seulement les pièces qui ont été publiées et celles qui sont inédites, mais aussi celles qui sont seulement mentionnées dans les sources narratives ou diplomatiques. Un quatrième fascicule annoncé comprendra les pièces de 1282 à 1324 et un cinquième celles de 1324 à 1453.

Quant aux *Regestes* des actes des patriarches de Constantinople, leur publication a commencé dans un travail monumental entrepris par l'Institut d'études byzantines des PP. Assomptionistes actuellement à Bucarest. Dans cet ravail intitulé *Le patriarcat byzantin ; recherches de diplomatique, d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, une première série sera constituée par les Regestes dressés par le R. P. GRUMEL ; deux fascicules sont déjà parus (3) ; ils recensent les actes patriarcaux jusqu'en 1043 ; ce sont en réalité de véritables recueils de mémoires critiques.

Suivant le plan indiqué par M. DÖLGER, dans l'introduction du premier fascicule de ses *Regesten*, il reste donc à dresser en troisiè-

(1) Königliche bayerische Akademie der Wissenschaften. *Plan eines Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit.* München, 1903.

(2) Fr. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches (Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit.* Reihe A. Regesten. Abteilung I). München , 1924 ss.

(3) V. GRUMEL, *Les regestes des actes du patriarcat de Constantinople.* Vol. I. *Les actes des patriarches*, fasc. I. *Les regestes de* 381 *à* 715, 1932 ; fasc. II. *Les regestes de* 715 *à* 1043, 1936. Cf. V. GRUMEL, *Les regestes des patriarches de Constantinople* (*Échos d'Orient*, XXXI, 1932, pp. 5-16).

me lieu les regestes des actes des fonctionnaires, y compris les actes des dignitaires de l'Église, en cinquième lieu le catalogue des actes privés.

L'établissement de ces divers regestes, déjà compliqué du fait qu'un grand nombre de pièces sont disséminées à l'état d'originaux ou de copies dans les divers dépôts d'archives ou les monastères de la Grèce continentale ou des îles, en Asie Mineure, en Italie, ou en Sicile, en France, etc..., est rendu encore plus difficile quand les documents sont conservés à l'Athos. C'est le cas pour une grande partie d'entre eux, et les archives de la Sainte Montagne ne s'ouvrent pas toujours aux chercheurs. C'est ainsi que M. Dölger (1) n'a pu connaître un certain nombre de pièces qui seront à ajouter à ses Regestes d'après les matériaux rapportés de l'Athos par M. Millet, lequel n'a pu d'ailleurs explorer complètement les archives de Lavra (2).

Pour les premiers temps de l'Empire byzantin jusqu'au milieu du VIe siècle, nous disposons d'une masse considérable d'originaux sur papyrus et sur parchemin qui ont été retrouvés en Égypte. Les actes de la chancellerie impériale sont rares parmi eux, mais ils comprennent un très grand nombre de pièces, des lettres administratives en particulier, provenant des bureaux des fonctionnaires de l'Égypte byzantine et surtout des actes et documents privés de toute nature dispersés dans les collections publiques et particulières de l'ancien et du nouveau monde. Les pièces d'époque byzantine éditées jusqu'ici sont éparses dans les multiples recueils de papyri correspondant à ces collections avec des papyri des diverses époques. Des pièces sont maintes fois publiées isolément dans les périodiques les plus variés ou dans des volumes de Mélanges, si bien qu'une recherche quelconque sur une catégorie de pièces déterminée demande au préalable un long travail de dépouillement. Ce travail est facilité pour les travaux parus depuis 1925, grâce à M. Hombert qui signale régulièrement dans son Bulletin papyrologique de *Byzantion* les documents d'époque byzantine

(1) Fr. Dölger, *Der Kodikellos des Christodulos in Palermo... (Archiv für Urkundenforschung*, XI, 1929, pp. 57 ss.).

(2) *Actes de Lavra*, édition diplomatique et critique p. G. Rouillard et P. Collomp d'après les descriptions, photographies et copies de G. Millet et Spyridon de Lavra, Paris, 1937 (*Actes de l'Athos* publiés sous la direction de G. Millet, I), pp. XI et XII.

récemment publiés ou commentés (1). Un répertoire général des pièces provenant de l'Égypte byzantine, dont la nécessité à été reconnue par les papyrologues (2), devra être spécialement dressé, afin que les auteurs des futurs catalogues des actes des fonctionnaires et des actes privés puissent ensuite classer méthodiquement son contenu.

Pour l'édition des pièces par chancelleries dans le *Corpus*, on pourra utiliser un certain nombre de travaux parus depuis que fut décidée la réalisation de ce dernier : des inventaires ou études concernant des fonds variés, des éditions faites soit pour les pièces diverses de certains dépôts, soit pour telle catégorie de pièces, soit pour des pièces isolées.

Il ne saurait naturellement être question ici d'énumérer les multiples publications contenant des pièces d'époque byzantine découvertes en Égypte qui ont été déchiffrées depuis une trentaine d'années. Quant aux documents provenant des autres provinces de l'Empire, ils ont donné lieu, depuis 1905, à des travaux portant sur des fonds spéciaux, aux Météores (3), à l'Athos (4), à Pat-

(1) M. HOMBERT, *Bulletin papyrologique* (*Byzantion*, III, 1926, pp. 520-546 ; IV, 1929, 544-568 ; V, 1930, pp. 655-670 ; VI, 1931, 722-736 ; VII, 1932, pp. 433-456 ; VIII, 1933, pp. 605-626 ; X, 1933/1934, pp. 341-366.

(2) H. I. BELL, *Papyrology and Byzantine studies* (*Münchener Beiträge zur Papyrusforschung und antiken Rechtsgeschichte*, Heft 19, p. 319). Le catalogue des documents grecs provenant de l'Égypte pour le début de l'époque arabe va être dressé par un élève de l'École pratique des Hautes Études, M. CHEIRA.

(3) N. A. BEES, *Ἔκθεσις παλαιογραφικῶν καὶ τεχνικῶν ἐρευνῶν ἐν ταῖς μοναῖς τῶν Μετεώρων κατὰ τὰ ἔτη 1908 καὶ 1909* (*Βυζαντίς*, I, 1910, pp. 191-332).

(4) E. KURTZ, *Zu den Athosurkunden* (*Viz. Vrem.*, XXI, 1914, pp. 74-89) ; Mgr. E. KOURILAS (*Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας βυζαντ. σπουδ.*, VII, 1930, pp.181 ss. ; XI, 1935, pp. 306-345.) Pour le monastère de Lavra : G. ROUILLARD, *Les archives de Lavra* (mission Millet) (*Byzantion*, III, 1926, pp.253-264) ; S. EUSTRATIADÈS, *Ἱστορικὰ μνημεῖα τοῦ Ἄθω* (*Ἑλληνικά*, II, 1929, pp.333-384) ; SPYRIDON LAURIOTÈS, *Ἀναγραφαὶ ἐγγράφων τῆς μεγίστης Λαύρας τοῦ ἁγίου Ἀθανασίου ἐν Ἄθῳ* (*Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, VII, 1930, pp. 388-428) ; *Actes de Lavra* éd. par G. ROUILLARD et P. COLLOMP, p. XI, XII, XIX, XXI. Pour le monastère d'Iviron : A. SIGALAS, *Ueber das Archiv des Klosters Iviron und über eine systematische Ausgabe der byzantinischen Privaturkunden des hl. Berges Athos* (*Actes du IIIe congrès international des études byzantines*, Athènes, 1932, pp. 340-343) ; Fr. DÖLGER, *Zu den Urkunden des Athos Klosters Iberon* (*Ἑλληνικά*, IX, 1936, pp. 207-219) ; JOAKEIM IBÉRITÈS donne des indications ou des transcriptions relatives à diverses pièces conservées dans le monastère, dans *Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς*, I, 1917, pp. 350-351 ; 541-542 ; 789-791 ; II, 1918, pp. 26-28 ; III, 1919, pp. 101-106 ; V, 1921, pp. 964-951 ; XVII, 1933, pp. 12-16 ;

mos (1), à N.-D. de Pitié à Stroumitza (2), au Menoikeon près de Serrès (3).

Le travail d'édition, qui fournissait déjà en 1905 une très riche documentation, a été poursuivi depuis, pour les documents des Météores, par M. Bees en 1911 (4) ; pour les archives de Vazélon, par F. I. Uspenskij et V. Beneševič en 1927 (5), pour des actes provenant de divers fonds de l'Italie méridionale (6), et surtout pour les monastères de l'Athos par Mgr. Petit, par M. W. Regel, E. Kurtz et B. Korablev, qui ont donné successivement les actes d'Esphigmenou en 1906, les Actes de Zographou

69-72 ; 116-19. Pour le monastère de Vatopédi : Arkadios Vatopedinos, dans *Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς*, II, 1919, pp. 449-452 ; Alexandre Vatopedinos, dans *Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς*, IV, 1920, pp. 631-635 ; VI, 1922, pp. 86-87 ; Sophronios Eustratiadès, dans *Ἑλληνικά*, III, 1930, pp. 45-68. Pour Esphigménou : D. Anastasiević, *Actes d'Esphigménou du tsar Douchan* (*Annales de l'Institut Kondakov* (*Seminarium Kondakovianum*), X = *Mélanges A. A. Vasiliev*, pp.57-68). Pour Chilandar, A.V. Soloviev, *Un inventaire de documents byzantins à Chilandar* (*Annales de l'Institut Kondakov*, X, pp. 31-47).

(1) Fr. Dölger, *Die Kaiserurkunden des Johannes-Theologos-Klosters auf Patmos* (*B. Z.*, XXVIII, 1928, pp. 332-371).

(2) V. Laurent, *Recherches sur l'histoire et le cartulaire de Notre-Dame de Pitié à Stroumitsa. A propos d'un acte patriarcal inédit.* (*Échos d'Orient*, XXXIII, 1934, pp. 5-26).

(3) St. P. Kuriakidès, *Τὰ χρυσόβουλλα τῆς παρὰ τὰς Σέρρας μονῆς τοῦ Προδρόμου* (*Εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου*, Athènes, 1935, pp. 529-544) ; A.Soloviev, *Les diplômes grecs de Ménoikeon attribués aux souverains byzantins et serbes* (*Byzantion*, IX, 1934, pp. 297-325) ; Id., *Encore un recueil de diplômes grecs de Menoikeon* (*Byzantion*, XI, 1936, pp. 59-80) ; Fr. Dölger, *Die Urkunden des Johannes-Prodromos-Klosters bei Serrai* (*Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, Philosophisch-historische Abteilung, 1935, Heft 9.) ; Id., dans *B. Z.*, XXXVI, 1936, p. 278 ; V. Laurent, dans *Échos d'Orient*, XXXV, 1936, pp. 241-245 ; cf. M. Jugie, *Le typicon du monastère du Prodrome au mont Ménécée près de Serrès* (*Byzantion*, XII, 1937, pp. 25-69).

(4). N. A. Bees, *Σερβικὰ καὶ βυζαντιακὰ γράμματα Μετεώρου* (*Βυζαντίς*, II, 1911, pp. 1-100).

(5) Th. Uspenskij et V. Beneševič, *Actes de Vazélon. Matériaux pour servir à l'histoire de la propriété rurale et monastique à Byzance aux XIIIe-XVe siècles*, Leningrad, 1927.

(6) G. Robinson, *History and cartulary of the Greek monastery of St Elias and St Anastasius of Carbone* (*Orientalia Christiana*, XI, 5, 1928, XV, 2, 1929, XIX, 1, 1930 ; G. Sola, *Una carta greca di Gerace del 1607* (*Archivio stor. Cal. e Luc.*, I, 1931, pp. 531-539 ; H. Grégoire, *Documents grecs de Mazzara* (*Bull. Acad. R. de Belgique*, cl. d. Lettres, XVIII, 1932, pp. 48-59) ; L. Cantarella, *Documenti greci medievali inediti del Grande Archivio di Napoli* (*Arch. stor. per prov. Nap.*, LX, 1935).

en 1907, les Actes de Chilandar en 1910, de Philothée en 1913 (1). On a pour Vatopédi les éditions de W. REGEL en 1908, de M. GOUDAS en 1927, complétées en 1930 par la publication des actes du monastère de la Vierge à Philadelphie par Mgr. EUSTRATIADÈS (2), l'édition de l'archimandrite KTÉNAS pour Dochiariou en 1928 (3). Pour Lavra, on peut citer les éditions du P. ALEXANDRE de Lavra en 1907 (4). Enfin, le premier volume des *Actes de Lavra* apporte une édition diplomatique et critique, d'après les descriptions des originaux, les photographies et les copies rapportées par M. MILLET, de cinquante-huit pièces s'échelonnant entre les années 897 et 1178 (5). Un second volume contenant les actes des Paléologues est en préparation. D'autre part, M. LEMERLE doit donner une édition des Actes du monastère de Koutloumous et le R. P. LAURENT reprendra l'édition des actes du Pantocrator et de ceux de Xénophon d'après les dossiers de M. MILLET.

En outre on a publié ou étudié isolément un certain nombre d'actes impériaux (6), des actes des despotes ou de mem-

(1) *Actes d'Esphigmenou*, édit. L. PETIT et W. REGEL (*Vizantijskij Vremennik*, XII, 1906) ; *Actes de Zographou*, édit. L. PETIT, E. KURTZ et B. KORABLEV (*Viz. Vrem.*, XIII, 1907) ; *Actes de Chilandar*, I, éd. L. PETIT et B. KORABLEV (*Viz. Vrem.*, XVII, 1910) ; *Actes de Philothée*, éd. W. REGEL, E. KURTZ et B. KORABLEV (*Viz. Vrem.*, XX, 1913).

(2) W. REGEL, *Χρυσόβουλλα καὶ γράμματα τῆς ἐν τῷ ἁγίῳ ὄρει Ἄθῳ ἱερᾶς καὶ σεβασμίας μεγίστης μονῆς τοῦ Βατοπεδίου*, St-Pétersbourg, 1908 ; M. GOUDAS, *Βυζαντινὰ ἔγγραφα τῆς ἐν Ἄθῳ ἱερᾶς μονῆς τοῦ Βατοπεδίου* (*Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, III, 1926, pp. 113-114, IV, 1927, pp. 211-248) ; S. EUSTRATIADÈS, *Ἡ ἐν Φιλαδελφίᾳ μονὴ τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου τῆς Κοτινῆς* (*Ἑλληνικά*, III, 1930, pp. 317-339).

(3) Chr. KTENAS, *Χρυσόβουλλοι λόγοι τῆς ἐν Ἄθῳ ἱερᾶς βασιλικῆς πατριαρχικῆς καὶ σταυροπηγιακῆς μονῆς τοῦ Δοχειαρίου* (*Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, IV, 1927, pp. 285-311).

(4) ALEXANDRE E. LAURIOTÈS, dans *Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς Σύλλογος*, XXIX, 1907, pp. 112, 118.

(5) *Actes de Lavra*, édition diplomatique et critique par G. ROUILLARD et P. COLLOMP d'après les descriptions, photographies et copies de G. MILLET et SPYRIDON de Lavra, vol. I (*Actes de l'Athos* publiés sous la direction de G. MILLET, I, Paris, 1937).

(6) S. B. KOUGEAS, *Γράμμα τοῦ αὐτοκράτορος τοῦ Βυζαντίου Ῥωμανοῦ Διογένους ἄγνωστον καὶ ἀνέκδοτον* (*Εἰς μνήμην Σπ. Λάμπρου*, 1935, pp. 574-579) ; D. ZAKYTHINOS, *Le chrysobulle d'Alexis III Comnène de Trébizonde en faveur des Vénitiens* (*Collection de l'Institut néo-hellénique de l'Université de Paris*, fasc. 12, 1932) ; H. OMONT, *Lettre d'Andronic II Paléologue au pape*

bres de la famille impériale (1). Les actes grecs des souverains serbes ont donné lieu à l'importante édition de MM. SOLOVIEV et MOŠIN (2), suivie des études critiques de MM. ANASTASIEVIĆ (3) et LASCARIS (4).

Jean XXII (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1906, p. 587) ; P. LEMERLE, *Un chrysobulle d'Andronic II Paléologue pour le monastère de Karakala* (*B. C. H.*, LX, 1936, pp. 428-446) ; F. COGNASSO, *Una crisobolla di Michele IX Paleologo per Teodoro I di Monferato* (*Studi bizantini, II*, 1927, pp. 39-47) ; FR. DÖLGER, *Die Urkunden des byzantinischen Kaisers Andronikos II. für Aragon unter König Jakob II.* (*Estudis Univers. Catalans*, XVIII, 1934, pp. 301-308) ; St. BINON, *A propos d'un prostagma inédit d'Andronic III Paléologue* (*B. Z.*, XXXVIII, 1938, pp. 133-155) ; I. B. PAPADOPOULOS, *Περὶ τοῦ ἐν τῇ μονῇ Ὀλυμπιωτίσσης φυλασσομένου χρυσοβούλλου Ἀνδρονίκου Γ' τοῦ Παλαιολόγου* (*B. Z.*, XXX, 1930, 166-173) ; *Πρόσταγμα Ἰωάννου Παλαιολόγου ὑπὲρ τοῦ Φλωρεντίνου Ἰακώβου de Morellis* (*Νέος Ἑλληνομνήμων*, IV, 1907, pp. 188-194, 381 ; *Ἰωάννου Παλαιολόγου πρόσταγμα ὑπὲρ τοῦ Φλωρεντίνου Παγκρατίου Μιχαὴλ Φεδίνη* (ibid., pp. 296-302) ; S. EUSTRATIADÈS, *Μονύδριον τοῦ Σωτῆρος Χριστοῦ ἐν Θεσσαλονίκῃ* (*Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς*, II, 1918, pp. 311-314) [édition d'un chrysobulle de Jean V Paléologue, août 1364] ; SPYRIDON LAURIOTÈS, *Ἀνάλεκτα ἁγιορειτικά. Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου βασιλικὸν πρόσταγμα εἰς μετάθεσιν* (*Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς*, II, 1918, pp. 78-81). [Il ne s'agit pas de Constantin, mais de Jean VIII Paléologue, cf. F. DÖLGER, dans *B.Z.*, XXIX, p.104] ; D. A. ZAKYTHINOS, *Βυζαντινὰ καὶ βενετικὰ ἀνάλεκτα* (*Ἐπετ. βυζ. Σπουδ.*, VII, 1930, pp. 64-69 [traduction latine d'un prostagma de Jean VIII] ; S. B. KOUGEAS, *Χρυσόβουλλον Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου πρωτόγραφον καὶ ἀνέκδοτον, δι' οὗ ἐπικυροῦνται δωρεαὶ εἰς τοὺς υἱοὺς τοῦ Γεμίστου* (*Ἑλληνικά*, I, 1928, pp. 371-400).

(1) M. GOUDAS, *Βυζαντιακὰ γράμματα τῆς ἐν Ἄθῳ ἱερᾶς μονῆς τοῦ Βατοπεδίου. Ὁρισμὸς τοῦ δεσπότου Δημητρίου τοῦ Παλαιολόγου ἀπολυθεὶς κατὰ μῆνα ἰούλιον τῆς ι' ἰνδικτιῶνος τοῦ* 6970=1462 *ἔτους* (*Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας*, III, 1926, pp. 35-48 ; Λ. SIGALAS, *Ὁρισμὸς Δημητρίου δεσπότου τοῦ Παλαιολόγου, ἰούλιος* 1452 (*Ἑλληνικά*, III, 1930, pp. 341-345). M. GOUDAS, *Βυζαντιακὰ γράμματα τῆς ἐν Ἄθῳ ἱερᾶς μονῆς τοῦ Φιλοθέου. Ἀφιερωτήριον γράμμα Θεοδώρας Παλαιολογίνης τῆς Φιλανθρωπηνῆς τοῦ ἔτους* 6885 (1376) (*Δελτίον Χριστ. Ἀρχαιολ. Ἑταιρείας*, II, 1925, pp. 3-17).

(2) A. SOLOVIEV et V. MOŠIN, *Grčke povelje srpskeh Vladara* (*Srpska Kraljevska Akademija. Zbornik za istoriju, jezik i Književnost srpskog naroda. Tréce Odeljenje*, VII. *Izvori za istoriju južnih Slovena*, uredjuje Jovan RADONIĆ. Ser. šesta. *Isvori na grčkom jeziku*, I.) Beograd, 1936.

(3) D. ANASTASIEVIĆ, dans *Byzantion*, XII, 1937, pp. 625-638 (version abrégée par H. GRÉGOIRE) et dans *Bogoslovlje*, 1937.

(4) M. LASCARIS, *Les diplômes grecs des souverains serbes*. Belgrade, Institut balkanique, 1937.

Des actes patriarcaux (1), des typika (2) et des actes privés (3) ont été aussi publiés ou étudiés.

II. — Chronologie.

Pour la chronologie, il n'est pas encore question, croyons-nous, d'entreprendre un travail d'ensemble, mais un certain nombre d'études parues depuis 1905 faciliteront la tâche des diplomatistes. Outre les articles de MM. ANASTASIEVIĆ (4) et DÖLGER (5), qui concernent précisément des documents d'archives, on citera l'ouvrage de M. CHAÎNE, *La chronologie des temps chrétiens de l'Égypte et de l'Éthiopie*, paru en 1925 (6), les articles de MM. MENTZ (7) GRÉGOIRE (8), LEBEDEV (9) STEINWENTER et BAYNES (10), O. SCHIS-

(1) D. ZAKYTHINOS, *Ἀνέκδοτα πατριαρχικὰ ἔγγραφα τῶν χρόνων τῆς Τουρκοκρατίας* (*Ἑλληνικά*, II, 1928-1929, pp. 127-166 ; 385-434 ; V, 1931, pp. 229-248), etc... ; V. LAURENT, *Réponses canoniques inédites du patriarcat byzantin* (*Echos d'Orient*, XXXIII, 1934, pp. 289-315) ; M. J. GEDEON, *Πατριαρχικαὶ ἐφημερίδες*... II et III, 1937, pp. 121-320.

(2) H. DELEHAYE, *Deux typica byzantins de l'ép. des Paléologues* (*Mém. publ. par l'Acad. roy. de Belgique*, cl. des Lettres, XIII, 1920, pp. 1-112) ; S. EUSTRATIADÈS, *Τυπικὸν τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει μονῆς τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Μάμαντος* (*Ἑλληνικά*, I, 1928, p. 245-314) ; V. LAURENT, *Remarques critiques sur le typikon de Saint Mamas* (*Échos d'Orient*, XXX, 1931, pp. 233-242 ; M. JUGIE, *Le typicon du monastère du Prodrome au Mont Ménécée près de Serrès* (*Byzantion*, XII, 1937, pp. 25-69).

(3) Milko KOS, *Dubrovačko srpski ugovori do srodine* 13-*og veka* (*Glas Srpske Kraljevske Akademie*, 123, 1927) [accords entre Raguse et la Serbie utiles pour l'étude des actes privés]. G. FERRARI DALLE SPADE, *Registro vaticano di atti bizantini di diritto privato* (*Studi bizantini e neoellenici*, IV, 1935, pp. 251-267).

(4) D. ANASTASIEVIĆ, *La date du typikon de Tzimiscès pour le mont Athos* (*Byzantion*, IV, 1927/28, pp. 7-11).

(5) F. DÖLGER, *Chronologisches u. Prosopographisches zur byzantinischen Geschichte des 13. Jahrhunderts* (*B.Z.*, XXVII, 1927, pp. 291-320).

(6) M. CHAÎNE, *La chronologie des temps chrétiens de l'Égypte et de l'Éthiopie*, Paris, 1925.

(7) A. MENTZ, *Zur byzantinischen Chronologie* (*B.Z.*, XVII, 1908, pp.471-478).

(8) H. GRÉGOIRE, *Chronologie byzantine* (*B. Z.*, XVIII, 1909, p. 499).

(9) S. D. LEBEDEV, *Die sogenannte « byzantinische » Ära von der Erschaffung der Welt. Ort und Zeit ihrer Entstehung* (*Vizantijskoe Obozrenie*, III, 1917, pp. 1-52, en russe).

(10) A. STEINWENTER, *Zu den Kaiserdatierungen unter Herakleios* (*B. Z.*, XXIV, 1923-1924, pp. 81-83 ; cf. N. H. BAYNES, dans *B.Z.*, XXVI, 1926, pp. 55-56.

SEL (1), OSTROGORSKIJ (2), LAMER (3), des RR. PP. GRUMEL (4), LAURENT (5), de JERPHANION (6), de P. V. NEUGEBAUER (7).

III. — Titres et qualités des personnes.

La question des titres et fonctions, si importante et parfois si complexe à Byzance, relève plutôt, il est vrai, de l'histoire des institutions que de la diplomatique, mais les deux ordres de recherches se trouvent ici intimement liés, tant il est indispensable parfois pour transcrire le texte des originaux, pour établir le texte des copies ou même pour dater les pièces, d'être renseigné sur la titulature et les cadres des fonctionnaires byzantins aux différentes époques. Pour les premiers siècles de l'Empire byzantin, la *Notitia dignitatum* a fait l'objet d'un article de BURY (8) et d'une étude récente de E. POLASCHEK (9). On a un travail de O. HORNICKEL (10) sur les dignités dans les papyri à l'époque romaine et byzantine et l'on trouve dans le *Wörterbuch* de PREISIGKE (11), les noms de

(1) O. SCHISSEL, *Chronologischer Traktat des XII. Jahrhunderts (Εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου*, Athènes, 1935, pp. 105-110).

(2) G. OSTROGORSKIJ, *Die Chronologie des Theophanes im 7. und 8. Jahrhundert (Byz.-Neugr. Jahrb.*, VII, pp. 1-56).

(3) H. LAMER, *Die Indiktionenzählung (Bayer. Blätt. f. d. Gymnschw.*, LXVII, 1931, pp. 340 ss.).

(4) V.GRUMEL, *L'année du monde dans l'ère byzantine (Échos d'Orient*,XXXIV, 1935, pp. 319-326) ; ID., *La chronologie du règne de Léon VI (Échos d'Orient)*, XXXV, 1936. pp. 5-42) ; ID., *Notes de chronologie byzantine (Échos d'Orient*, XXXV, 1936, pp. 331-335).

(5) V. LAURENT, *La chronologie des patriarches de Constantinople de 996 à 1111 (Échos d'Orient*, XXXV, 1936, pp. 7-82) ; ID., *Notes de chronographie et d'histoire byzantine (Échos d'Orient*, XXXVI, 1937, pp. 157-174).

(6) G. de JERPHANION, *La date du couronnement de Romain II (Orientalia Christiana periodica*, I, 1935, pp. 490-495.)

(7) P. V. NEUGEBAUER, *Hilfstafeln zur technischen Chronologie*, dans *Astronomische Nachrichten*, Bd. 261, 1937).

(8) J. B. BURY, *The Notitia dignitatum (Journal of Roman Studies*, X, 1920, pp. 131-154).

(9) E. POLASCHEK, *Notitia dignitatum*, dans PAULY-WISSOWA-KROLLS *Realencyclopädie*, XVII, 1, 1936, 1077-1116). Cf. F. S. SALISBURY, *On the date of the Notitia dignitatum (Journ. of Roman Studies*, XVII, 1927, pp. 102-106).

(10) O. HORNICKEL, *Ehren- und Rangprädikate in den Papyrusurkunden. Ein Beitrag zum römischen und byzantinischen Titelwesen.* Dissertation de Giessen, 1930, 41 pp.

(11) Fr. PREISIGKE, *Wörterbuch der griechischen Papyrusurkunden*, Heidelberg, 1924-1931, Abschn. 8, 9.

titres et de fonctions d'après les papyri des diverses époques. M. E. HANTON (1) a fait le relevé des fonctions civiles, militaires et religieuses et des titres honorifiques qui figurent dans le *Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes d'Asie Mienure*, publié par M. GRÉGOIRE. Pour le xe siècle, nous disposons du travail fondamental de BURY (2) sur la hiérarchie administrative d'après le Klétorologe de Philothée et des compléments qu'y apporta V. BENEŠEVIČ (3).

Des études spéciales sur le protocole impérial sont dues à MM. BRÉHIER (4), GRÉGOIRE (5), STEIN (6) et KORNEMANN (7) ; on a des articles de BURY (8) sur les magistri scriniorum et les référendaires, de BOAK (9) sur le maître des offices, de DUNLAP (10) sur le praepositus sacri cubiculi, de MARTROYE (11) sur le couropalate, un autre sur le décurion (12), une étude de C. EMEREAU (13) sur l'archonte-

(1) E. HANTON, *Lexique explicatif du Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes d'Asie Mineure* (*Byzantion*, IV, 1927-1928, pp. 53-136).

(2) J. B. BURY, *The imperial administrative system in the ninth century with a revised text of the Kletorologion of Philotheos* (*The British Academy supplemental papers*, I), Ld., 1911.

(3) V. BENEŠEVIČ. *Die byzantinischen Ranglisten nach dem Kletorologion Philotheï* (*De Cer.*, II, c. 52) *und nach den Jerusalemer Handschriften zusammengestellt und revidiert* (*Byz.-Neugr. Jahrb.*, V, 1926-1927, pp. 97-167 ; VI, 1928, pp. 143-145).

(4) L. BRÉHIER, *Le protocole impérial depuis la fondation de l'empire romain jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs* (*Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1905, pp. 77-82).

(5) H. GRÉGOIRE, *Μέγας βασιλεύς* (*Byzantion*, V, 1930, pp. 344-346).

(6) E. STEIN, *Zum mittelalterlichen Titel « Kaiser der Rhomäer* (*Forschungen und Fortschritte*, VI, 1930, pp.182-183); ID., *Posteonsulat et αὐτοκρατορία* (*Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales*, II, 1933-1934 = *Mélanges Bidez*, vol.II, pp. 869-912). Cf. Fr. DÖLGER, dans *B.Z.*, XXXVI, 1936, pp. 123-161.

(7) E. KORNEMANN, *Nachträgliches zum Doppelprinzipat* (*Εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου*, Athènes, 1935, pp. 219-227).

(8) J. B. BURY, *Magistri scriniorum, ἀντιγραφεῖς* and *ῥεφερενδάριοι* (*Harvard Studies in classical philology*, XII, 1911, pp. 21 ss.)

(9) A. E. R. BOAK, *The master of the offices in the later Roman and Byzantine empire*, New York and London, 1919.

(10) J. E. DUNLAP, *The office of the great chamberlain in the later Roman and Byzantine empire*, New York and London, 1924.

(11) F. MARTROYE, *L'origine du couropalate* (*Mélanges offerts à Gustave Schlumberger*, pp. 79-84).

(12) G. ROUILLARD, *De l'attribution du titre de décurion au duc de Thébaïde Théodore* (*Byzantion*, II, 1925, pp. 142-148).

(13) C. ÉMEREAU, *L'archonte-proconsul de Constantinople* (*Revue arch.*, 5e sér., XXIII, 1926, pp. 103-108).

proconsul de Constantinople, de M. MILLET sur le logothète général, les commerciaires, l'apothécarios (1), de M. DIEHL sur le titre de proèdre, sur le logothète *τῶν σεκρέτων*, etc... (2). Une note de M. AMANTOS traite du mot *μειζότερος* (3), un article de E. SEIDL (4) est consacré au mot *σύμμαχος*, un autre d'H. LECLERCQ (5) au mot *magistrianus*. On doit à M. PALANQUE (6) et à M. STEIN d'importantes recherches sur le préfet du prétoire. M. STEIN s'est occupé aussi du protonotaire, des ordinarii et des campidoctores, et on trouvera dans son mémoire intitulé *Untersuchungen zur spätbyzantinischen Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte* de nombreuses données sur les dignités et fonctions, en particulier sous les Paléologues (7). Le titre de *nobilissimus* a fait l'objet d'un substantiel article de W. ENSSLIN (8). M. DÖLGER (9) s'est attaché à l'étude de *protonobilissimus*, et il a

(1) G. MILLET, *L'origine du logothète général* (*Mélanges d'histoire du moyen âge offerts à M. Ferdinand Lot*, 1925, pp. 563-573) ; ID., *Sur les sceaux des commerciaires byzantins* (*Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger*, 1924, pp. 303-327) ; ID., *Apothécarios* (*B.Z.*, XXX, 1930, pp. 430-439 = *Festschrift Heisenberg*).

(2) CH. DIEHL, *De la signification du titre de proèdre à Byzance* (*Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger*, 1924, pp. 105-117) ; ID., *Un haut fonctionnaire byzantin, le logothète τῶν σεκρέτων* (*Mélanges offerts à M. Nicolas Iorga*, 1933, pp. 217-227) ; ID., *Remarques sur deux chartes byzantines de Patmos* (*Byzantion*, IV, 1929, pp. 1-4).

(3) K. AMANTOS, dans *Ἑλληνικά*, III, 1930, p. 340.

(4) E. SEIDL, *Σύμμαχος*, dans PAULY-WISSOWA-KROLLS *Realenzyklop.*, 1931, 1135.

(5) H. LECLERCQ, *Magistrianus*, dans *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, X, 1931,1121.

(6) J. R. PALANQUE, *Essai sur la préfecture du prétoire du Bas-Empire*. Paris, 1933 ; ID., dans *Byzantion*, IX, 1934, pp. 703-713.

(7) E. STEIN, *Untersuchungen über das Officium der Prätorianerpräfektur seit Diokletian*, Wien, 1922 ; ID., *A propos d'un livre récent sur la liste des préfets du prétoire* (*Byzantion*, IX, 1934, pp. 327-353) ; ID., *Ein Kapitel vom persischen und vom byzantinischen Staate* (*Byz.-neugr. Jahrb.*, I, 1924, pp. 78 ss.) ; ID., *Ordinarii et campidoctores* (*Byzantion*, VII, 1933, pp. 379-387) ; ID., *Studien zur Geschichte de. byzantinischen Reiches*, Stuttgart, 1919 ; ID., *Geschichte des spätrömischen Reiches*, t. I, 1928 ; ID., *Untersuchungen zur spätbyzantinischen Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte* (*Mitteilungen zur osmanischen Geschichte*, Bd. II, 1923-1925, pp. 1-62).

(8) W. ENSSLIN, *Nobilissimus*, dans PAULY-WISSOWA-KROLLS *Realencyklopädie*, XVII, 1936, 791-800.

(9) F. DÖLGER, *Der Kodikellos des Christodulos in Palermo* (*Archiv f. Urkundenforschung*, XI, 1929, pp. 24-29).

réuni une très riche documentation sur les fonctionnaires des finances aux xe et xie siècles dans ses précieux *Beiträge* (1). J. Ebersolt avait consacré un article au vestiarium (2). Au sujet des dignitaires de l'Église, on a l'ouvrage du P. Pargoire (3) pour la période qui va de 527 à 847 ; signalons aussi les articles de Chr. Démétriou (4) sur le chartophylax, du R. P. Salaville (5) sur le titre de proèdre, ceux de K. M. Rhallis sur l'économe, l'ecclésiarque, l'ostiaire, l'archonte, etc... (6).

On ne possède cependant aucun travail d'ensemble sur les dignités et fonctions pour la période des Comnènes ; il est vrai qu'à cette époque les sources n'offrent rien de comparable à la Notitia, au Klétorologe ou au texte du pseudo-Codin ; il s'agirait de réunir les données fournies par les sources narratives, les sources diplomatiques et la si riche documentation apportée par les sceaux.

IV. — Prosopographie, Géographie, Onomastique, Toponymie.

En matière de prosopographie, l'Institut d'études byzantines des RR. PP. Assomptionistes a déjà réuni à pied d'œuvre une masse fort imposante de matériaux, afin de dresser la prosopographie de l'empire byzantin annoncée par la R. P. Laurent au IIIe congrès international de byzantinistes à Athènes en 1930 (7). Pour l'Égypte, nous avons avec le dictionnaire des noms propres de Preisigke (8), un répertoire prosopographique, mais il fait état

(1) F. Dölger, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung, besonders des 10. und 11. Jahrhunderts* (*Byzantinisches Archiv*, IX, 1927).

(2) J. Ebersolt, *Sur les fonctions et les dignités du vestiarium byzantin* (*Mélanges Diehl*, 1930, I, pp. 81-90).

(3) R. P. J. Pargoire, *L'église byzantine de 527 à 847*, 3e éd., Paris, 1923.

(4) Chr. Démétriou, *Μελέτη περὶ τοῦ χαρτοφύλακος τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει μεγάλης τοῦ Χριστοῦ Ἐκκλησίας*, Athènes, 1924. (Diss. de Munich).

(5) G. Salaville, *Le titre ecclésiastique de « proedros » dans les documents byzantins* (*Échos d'Orient*, XXIX, 1930, pp. 41 -136).

(6) K. M. Rhallis, dans *Πρακτικὰ Ἀκαδ. Ἀθηνῶν*, VII, 1932, pp. 4-10 ; VIII, 1933, pp. 306-311 ; 396-399 ; IX, 1934, pp. 216-251 ; 259-261 ; X, 1935, pp. 440-442 ; XI, 1936, pp. 12-14 ; 28 ss. ; 66-69 ; 98-106 ; 146-152 ; 266-291.

(7) V. Laurent, *La prosopographie de l'empire byzantin. Plans et travaux* (*Échos d'Orient*, XXXIII, 1934, pp. 385-395) ; Id., *La prosopographie de l'empire byzantin. Plans et travaux* (*Inst. arch. bulg.*, 1935, pp. 127-128).

(8) Fr. Preisigke, *Namenbuch*, Heidelberg, 1922 ; cf. Id., *Wörterbuch der griechischen Papyrusurkunden*, Heidelberg, 1924-1931, Absch. 2, 3.

des papyri d'époque ptolémaïque et romaine aussi bien que des papyri d'époque byzantine. Dans la liste des préfets d'Égypte dressée par L. CANTARELLI (1), on trouve ceux que l'auteur a relevés pour la période qui va de la mort de Théodose à la conquête arabe. On a aussi une prosopographie de la région du delta établie par M. WERNER (2), une prosopographie pour Aphrodito par V. A. GIRGIS (3), puis des articles de N. A. BEES (4), M. J.GEDEON (5), Fr. DÖLGER(6), des RR. PP. V. LAURENT (7) et GRUMEL (8), CAPPUYNS (9), etc... (10), relatifs à la prosopographie pour une époque plus tardive.

C'est encore l'Institut byzantin des RR. PP. Assomptionistes qui a repris le projet de Mgr. PETIT pour la refonte de l'*Oriens Christianus* en donnant un *Corpus notitiarum episcopatuum Ecclesiae orientalis graecae*, qui formera la seconde série de la collection intitulée *Le Patriarcat byzantin*, dont nous parlions plus haut. Deux fascicules sont déjà parus : une introduction due à GERLAND, en 1932, puis la première édition critique des listes conciliaires, celle du synode de Constantinople en 394 et celle du concile d'Ephèse en 431, publiées par GERLAND et le P. LAURENT (11), en 1935.

D'autre part, M. HONIGMANN a été chargé de dresser un atlas

(1) L. CANTARELLI, *La serie dei Prefetti di Egitto*, III. Dalla morte di Teodosio 1° alla conquista araba (A. D. 395-642) (*Memorie della R. Accademia dei Lincei, cl. di scienze morali, storiche e filologiche, ser.* V, vol. XIV, mem. 7ª, 1913).

(2) M. WERNER, *Prosopographie der ägyptischen Deltagaue auf Grund der griechischen Urkunden von 300 a. Chr. — 600 p. Chr.* Diss. Iena, 1932.

(3) V. A. GIRGIS, *Prosopografia e Aphroditopolis*, Berlin, 1938.

(4) N. A. BEES, *Sur les tables généalogiques des despotes et dynastes médiévaux d'Épire et de Thessalie* (*Zeitschrift für Osteuropäische Geschichte*, III, 1912-1913, pp. 209-215).

(5) M. J. GÉDÉON, *Πατριαρχικαὶ Ἐφημερίδες... μέρος α'*, Athènes, 1926, pp. 9-12 [liste des prôtoi de l'Athos].

(6) Fr. DÖLGER, *Chronologisches u. prosopographisches zur byzantinischen Geschichte des 13. Jahrhunderts* (*B. Z.*, XXVII, 1927, pp. 291-320).

(7) V. LAURENT, *Les signataires du second synode des Blachernes, 1285* (*Échos d'Orient*, XXX, 1927, pp. 129-149).

(8) V.GRUMEL, *Les patriarches grecs d'Antioche du nom de Jean* (*Échos d'Orient*, XXXII, 1933, pp. 279-299).

(9) N. CAPPUYNS, *Le synodicon de Chypre au XIIe siècle* (*Byzantion*, X, 1935, pp. 489-504).

(10) G. ROUILLARD, *Note prosopographique et chronologique* (*Byzantion*, VIII, 1933, pp. 107-116). [Les Kaspax (?) de Thessalonique].

(11) *Die Genesis der Notitia episcopatuum.* 1. Heft : *Einleitung*, par E. GERLAND. 2. Heft : E. GERLAND et V. LAURENT, *Les listes conciliaires*, 1935.

de géographie byzantine (1). En attendant sa parution, les diplomatistes complèteront les renseignements des ouvrages déjà anciens en utilisant les articles portant sur telle région ou telle ville déterminée ou les travaux d'approche parus ces dernières années, par exemple ceux de M. H. GRÉGOIRE (2), N. A. BEES (3) et V. N. BENEŠEVIČ (4), des RR. PP. LAURENT (5) et GRUMEL (6), de M. GIANNOPOULOS (7), de MM. HONIGMANN (8) et MYSTAKIDES (9), du R. P. JANIN (10), etc... etc...

(1) *Byzantion*, IX, 1934, p. 513. E. HONIGMANN, *Pour l'atlas byzantin* (*Byzantion*, XI, 1936, pp. 541-562) ; cf. *Annuaire de l'Institut de philol. et d'hist. or.*, III, 1935, pp. 645 ss.

(2) H. GRÉGOIRE, *Géographie byzantine* (*B.Z.*, XIX, 1910, pp. 59-61) ; ID., *Notes de géographie byzantine* (*Byzantion*, X, 1935, pp. 251-256).

(3) N. A. BEES, *Sur quelques évêchés suffragants de la métropole de Trébizonde* (*Byzantion*, I, 1924, pp. 117-137).

(4) V. N. BENEŠEVIČ, *Notes sur les textes des Notitiae episcopatuum* (*Seminarium Kondakovianum* I, 1927, pp. 67-72, en russe).

(5) V. LAURENT, *A propos de l'« Oriens christianus ». Notes de géographie et d'histoire ecclésiastiques* (*Échos d'Orient*, XXIX, 1930, pp. 176-192) ; *Les sources à consulter pour l'établissement des listes épiscopales du patriarcat byzantin* (*Échos d'Orient*, XXX, 1931, pp. 65-83) ; ID., *Le Corpus notitiarum episcopatuum Ecclesiae orientalis graecae* (*Byzantion*, VII, 1932, pp. 512-526) ; ID., *La liste épiscopale du synodicon de Monembasie* (*Échos d'Orient*, XXXII, 1933, pp. 129-161) ; ID., *La liste épiscopale du synodicon de Thessalonique. Texte grec et nouveaux compléments* (*Échos d'Orient*, XXXII, 1933, pp. 300-310) ; ID., *Mélanges de géographie ecclésiastique* (*Échos d'Orient*, XXXII, 1933, pp. 311-324) ; ID., *La Notitia de Basile l'Arménien. Tradition manuscrite et date de composition* (*Échos d'Orient*, XXXIV, 1935, pp. 439-473).

(6) V. GRUMEL, *Notes pour l'Oriens christianus* (*Échos d'Orient*, XXXIII, 1934, pp. 53-58.).

(7) N. G. GIANNOPOULOS, *Ἐπισκοπικοὶ κατάλογοι Θεσσαλίας. Διορθώσεις καὶ προσθῆκαι* (*Θεολογία*, XI, 1933, pp. 329-342 ; XII, 1934, pp. 125-141 ; cf. *Παρνασσός*, X, 1914, pp. 253 ss. ; XI, 1915, pp. 171 ss.).

(8) E. HONIGMANN, *Die Notitia des Basileios von Ialimbana* (*Byzantion*, IX, 1934, pp. 205-222) ; ID., *Recherches sur les listes des Pères de Nicée et de Constantinople* (*Byzantion*, XI, 1936, pp. 429-449) ; ID., *Sur les listes des évêques participant aux conciles de Nicée, de Constantinople et de Chalcédoine* (*Byzantion*, XII, 1937, pp. 323-347).

(9) S. A. MYSTAKIDES, *Γεωγραφικὰ ἄτακτα* (*Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, 1920, pp. 1-31). ID., *Ἐπισκοπικοὶ κατάλογοι ἐκδιδ. ἐκ τῶν ἐν καταλοίποις σημειώσεων ἐπιμελείᾳ Γ. Ι. Κονιδάρη* (*Ἐπετ. Ἑταιρ. βυζαντινῶν σπουδῶν*, XII, 1936, p. 139-238).

(10) R. JANIN, *La Thrace byzantine* (*Échos d'Orient*, XIX, 1930, pp.385-402) ; ID., *Études de topographie byzantine* (*Échos d'Orient*, XXXVI, 1937, pp. 129-156).

Pour ce qui concerne les papyri byzantins, le diplomatiste doit recourir en matière de géographie à des ouvrages réunissant les termes et appellations géographiques et les noms de lieu relevés dans des pièces de toutes les époques : on a ainsi le travail de M. GAUTHIER sur les nomes d'Égypte depuis Hérodote jusqu'à la conquête arabe (1), la partie du *Wörterbuch* de PREISIGKE (2) relative à la toponymie, et M. A. CALDERINI a entrepris un travail d'ensemble sur les données géographiques et topographiques des papyri (3). Dans la *Géographie de l'Égypte* de M. CH. DE LA RONCIÈRE, un chapitre spécial est consacré à l'Égypte chrétienne et byzantine (4).

Les pièces d'archives postérieures offrent pour la toponymie une matière extrêmement abondante qui n'a pas encore été mise en œuvre systématiquement, mais parmi de multiples articles consacrés aux noms de lieu, entre autres ceux de MM. K. TRECHAKES (5), M. VASMER (6), E. HONIGMANN (7), etc..., et les nombreuses études de M. AMANTOS (8), spécialiste en ces questions et en celles d'onomastique, contribueront au futur *Toponomasticon* annoncé par ce dernier au congrès d'Athènes en 1930.

(1) H. GAUTHIER, *Les nomes d'Égypte depuis Hérodote jusqu'à la conquête arabe* (*Bull. Inst. d'Égypte*, XVI, pp. 153-160).

(2) F. PREISIGKE, *Wörterbuch der griechischen Papyrusurkunden*, Heidelberg, 1924-1931, Abschn. 13, 16.

(3) A. CALDERINI, *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell'Egitto greco-romano*, I. Le Caire, 1935 ; cf. ID., *Il dizionario geografico e topografico dell' Egitto greco-romano* [communication au IIIe congrès de papyrologie à Munich], dans *Münchener Beiträge zur Papyrusforschung und antiken Rechtsgeschichte*, 1934 : *Papyri u. Altertumswissenschaft*, pp. 400-405) ; ID., *Ricerche topografiche sopra il nomo Ossirinchite* (*Aegyptus*, VI, 1925 pp. 79-92).

(4) Ch. DE LA RONCIÈRE, *La géographie de l'Égypte à travers les âges*, dans G. HANOTAUX, *Histoire de la nation égyptienne*, I, Paris, 1931, chap. VI.

(5) K. TRECHAKES, *Τοπωνυμικὰ καὶ τοπογραφικά* (*Χιακὰ Χρονικά*, II, 1914, pp. 84-88).

(6) M. VASMER, *Zu den Slavischen Ortsnamen in Griechenland* (*Zeitschrift f. slav. Philol.*, III, 1926, pp. 385-386).

(7) E. HONIGMANN, *Les dvandvas dans la toponymie byzantine* (*Mélanges Boisacq*, I = *Annuaire de l'Inst. de philol. et d'hist. or. et sl.*, V, 1937, pp. 499-112).

(8) K. AMANTOS, *Παρατηρήσεις τινὲς εἰς τὴν μεσαιωνικὴν γεωγραφίαν* (*Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας τῶν Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, I, 1924, pp. 41-54) ; *Τὰ ἐθνολογικὰ ὀνόματα εἰς τοὺς Βυζαντινοὺς συγγραφεῖς* (*Ἑλληνικά*, II, 1928, pp. 97-104) ; *Die Erforschung der heutiger Ortsnamen in Griechenland* (*Zeitschrift für Ortsnamenforschung*, V, 1929, pp. 62-70) ; cf. *Ἑλληνικά*, II, 1928, pp. 124-128, VIII, 1934, pp. 267-270 (pour Boleron), etc., etc.

V. — Numismatique, Métrologie.

Avec un certain nombre d'articles sur des monnaies byzantines, ceux de MM. A. BLANCHET (1), N. A. BEES (2), A. SEGRÈ (3), J. G. MILNE (4) W. KUBITSCHEK (5), G.MICKWITZ (6), K.REGLING (7), F. DWORSCHAK (8), on a pu lire des travaux suggestifs consacrés aux systèmes et aux crises monétaires à Byzance, par MM. ANDRÉADÈS (9), DIEHL (10), STEIN (11), BRĂTIANU (12), OSTROGORSKIJ (13), et l'on dispose des catalogues de W. WROTH (14) et J. TOLSTOÏ (15), du

(1) A. BLANCHET, *Les dernières monnaies des empereurs de Byzance* (*Revue Numismatique*, II, 1910, pp. 78-90).

(2) N. A. BEES, *A propos de la monnaie ὁλοκότινον* (*Revue Numismatique*, IV, 1912).

(3) A. SEGRÈ, *Moneta bizantina* (*Rendiconti R. Ist. Lombardo*, LIII, 1920, pp. 296-332).

(4) J. G. MILNE, *The currency of Egypt in the fifth century* (*Numismatic Chronicle*, VI, 1926, pp. 43-92).

(5) W. KUBITSCHEK, *Follis* (*Philol. Wochenschrift*, LII, 1932, pp. 233-238). ID., *Sinn der frühbyzantinischen Formel : Ein Goldstück weniger X Karate* (*Numismatische Zeitschrift*, LXV, 1932, pp. 16-22) ; ID., *Der Übergang von der vordioklet. Währung ins IV. Jahrh.. Randbemerkungen zu Schriften von Gunnar Mickwitz* (*B. Z.*, XXXV, 1935, pp. 340-374).

(6) G. MICKWITZ, *Ein Geldwertindex der römisch-byzantinischen Zeit* (*Aegyptus*, XIII, 1933, pp. 95-106).

(7) K. REGLING, *Miliarense* (*μιλιαρήσιον*) (PAULY-WISSOWA-KROLLS *Realenzyklopädie*, XV, 2, 1932, 1661 ss.).

(8) F. DWORSCHAK, *Studien zum byzantinischen Münzwesen* (*Numismatische Zeitschrift*, XXIX, 1936, pp. 73-81).

(9) A. ANDRÉADÈS, *De la monnaie et de la puissance d'achat des métaux précieux dans l'empire byzantin* (*Byzantion*, I, 1924, pp. 75-115).

(10) CH. DIEHL, *Une crise monétaire au VIe siècle* (*Revue des études grecques*, XXXII, 1919, pp. 158-166).

(11) E. STEIN, *Untersuchungen zur spätbyzantinischen Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte* (*Mitteilungen zur osmanischen Geschichte*, II, 1925, pp. 11 ss.).

(12) G. I. BRĂTIANU, *L'hyperpère byzantin et la monnaie d'or des républiques italiennes au XIIIe siècle* (*Mélanges Diehl*, I, 1930, pp. 37-48).

(13) G. OSTROGORSKIJ, *Löhne und Preise in Byzanz* (*B. Z.*, XXXII, 1932, pp. 293-335).

(14) W.WROTH, *On the study of Byzantine numismatics* (*Corolla Numismatica*, 1906, pp. 325-335). ID., *Catalogue of the imperial Byzantine coins in the British Museum*, London, 1908 ; ID., *Catalogue of the coins of the Vandals, Ostrogoths and Lombards and of the empires of Thessalonica, Nicaea and Trebizond in the British Museum*, London, 1911.

(15) Cte Jean TOLSTOÏ, *Monnaies byzantines*, fasc. 1-7, St-Pétersbourg, 1912-1914.

manuel pratique de H. GOODACRE (1), mais bien des questions restent encore à éclaircir, et l'on n'envisage pas, semble-t-il, pour le moment la refonte du *Tableau* de Sabatier. Il paraît possible cependant de procéder maintenant à des travaux de synthèse, par exemple en coordinant les données nouvelles fournies par les papyrus d'époque byzantine, notamment sur les systèmes monétaires locaux et la crise monétaire. Le travail vient d'être commencé par un élève de l'École des Hautes Études, M. KHASCHAB.

En métrologie, l'ancien traité de Hültsch est devenu tout à fait insuffisant pour répondre aux questions que posent les sources diplomatiques, et il serait utile d'examiner l'apport nouveau qu'elles nous fournissent. Pour l'Égypte en particulier, on doit déjà à M. SEGRÈ (2) de précieux tableaux de la métrologie des papyrus de toutes les époques, qui sont fort utiles pour la période byzantine, ainsi que les indications du PREISIGKE (3). Pour l'étude des actes de recensement et de bornage, on profitera des recherches approfondies de M. DÖLGER sur les méthodes d'arpentage (4).

VI. — Langue.

On sait quelles difficultés et quel intérêt aussi présentent souvent les pièces d'archives au point de vue de la langue et du vocabulaire. Ce dernier est caractérisé la plupart du temps par une extrême abondance de termes techniques appartenant à la langue juridique, à la langue fiscale et administrative et aussi à celle de la théologie, de la philosophie ou de la mystique. Pour l'Égypte byzantine, on a les *indices* techniques et en général le *Wörterbuch* de PREISIGKE (5), et maintes fois on y trouve la solution des problèmes qui se posent pour la définition des termes contenus dans des pièces

(1) H. GOODACRE, *A handbook of the coinage of the Byzantine empire*, London, 1931-1933.

(2) A. SEGRÈ, *Misure egiziane dell' epoca ptolemaica, romana e bizantina* (*Atti Accad. Torino*, LIV, 1918-1919, pp. 343-365 ; 391-409) ; ID., *Misure alessandrine dell' età romana e bizantina* (*Aegyptus*, I, pp. 318-344).

(3) FR. PREISIGKE, *Wörterbuch der griechischen Papyrusurkunden*. Heidelberg, 1924-1931, Abschn. 17, 18, 19.

(4) FR. DÖLGER, *Beiträge...* (*Byzantinisches Archiv*, IX, 1927, pp. 83 ss.).

(5) FR. PREISIGKE, *op. cit.* Cf. L. TH. LEFORT, *Le copte, source auxiliaire du grec* (*Mélanges Bidez, II*, = *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'histoire orientales et slaves*, t. II, pp. 569-578) [pour certains mots grecs conservés par le copte].

d'époque plus tardive. M. L. WENGER (1) a montré des rapports étroits de vocabulaire entre les parties grecques du *Corpus juris civilis* et les documents papyrologiques d'époque byzantine. La publication du Traité fiscal de la Marcienne avec les commentaires substantiels de MM. DÖLGER (2) et OSTROGORSKIJ (3) a contribué à faire la lumière sur un grand nombre de termes de la langue fiscale ; notons aussi l'index général placé par MM. SOLOVIEV et MOŠIN à la suite de leur édition des *Actes des souverains serbes* (4). Mais il est encore beaucoup de termes dont on ignore toujours le sens et chacun d'eux devrait faire l'objet d'un véritable petit mémoire ; il en est de même pour de nombreux noms de fonctionnaires, en particulier ceux que révèlent les sceaux nouvellement déchiffrés. Les difficultés que présente la langue administrative sont parfois d'autant plus grandes que le même terme employé tantôt au sens large, tantôt au sens étroit, a parfois dans ce dernier cas des significations techniques différentes. Inversement, le goût des synonymes sévit même pour le style administratif, et il est curieux de noter l'extrême variété des mots employés par les rédacteurs des actes pour désigner, par exemple, les charges sordides qui pèsent sur certaines catégories de contribuables (5).

A diverses reprises. on s'est préoccupé de la refonte du Lexique de Du Cange (6) et M. HADZIDAKIS (7) a insisté sur la nécessité de

(1) L. WENGER, *Aus Novellenindex und Papyruswörterbuch. ΑΓΡΑΦΟΣ in den Rechtsquellen* (*Sitzungsberichte d. Bayer. Akad. d. Wiss.*, 1928, 4. Abh).

(2) F. DÖLGER, *Beiträge zur byzantinischen Finanzverwaltung, besonders des 10. und 11. Jarhunderts* (*Byzantinisches Archiv*, IX, 1927).

(3) G. OSTROGORSKIJ, *Die ländliche Steuergemeinde des byzantinischen Reiches im X. Jahrhundert* (*Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte, XIX*, 1927).

(4) A. SOLOVIEV et V. MOŠIN, *Grčke povelje srpsk. vladara...*, Beograd, 1936.

(5) G. ROUILLARD, *Δόσις, συνήθεια, σχιδευμός, ἀποσχιδευμός* (*Alexiade*, III, VI, 7), dans *Mélanges Boisacq*, II = *Annuaire de l'Inst. de phil. et d'hist. or. et sl.*, VI, 1938 (sous presse).

(6) W. BENEŠEVIČ, dans *Viz. Vrem.*, XXIV, 1923-26, pp. 115-130 ; dans *B.Z.*, XXV, 1925, pp. 507-509 ; A. H[EISENBERG], dans *B.Z.*, XXVII, 1927, pp. 231-235 [à la suite de la proposition de P. KRETSCHMER sur la composition d'un lexique de la grécité byzantine et de la discussion de ce projet au IIe congrès des études byzantines, à Belgrade.]

(7) G. N. HADZIDAKIS, *Περὶ τῆς ἀνάγκης λεξικοῦ τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης* (*Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, VI, 1929, pp. 14-16). ID., *Περὶ τοῦ θησαυροῦ τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης* (*Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, VII, 1930, pp. 223-226).

réaliser ce projet ; tous reconnaissent cette nécessité, mais les diplomatistes l'éprouvent au premier chef.

La langue des sources diplomatiques est d'ailleurs des plus variées, suivant la nature des actes et parfois suivant les diverses parties d'un même acte ; tantôt, dans les préambules, on se trouve en présence d'une langue savante exprimant des idées d'inspiration théologique, philosophique ou littéraire, tantôt on rencontre des formes et des tournures populaires, au sujet desquelles il faut recourir au grec moderne. Pour le vocabulaire comme pour la langue et le style, c'est avant tout le besoin de monographies consacrées à des problèmes spéciaux qui se fait sentir impérieusement. Les diplomatistes peuvent faire leur profit des travaux relatifs à la langue des sources narratives et littéraires ; mais il est souhaitable que soient entreprises par des philologues et des linguistes des études ayant spécialement pour objet les sources diplomatiques, qui apportent notamment de précieux témoignages sur la langue parlée et les usages locaux. Pour les pièces du début de l'époque byzantine, on a le travail de F. Zucker (1), sur les archives de Vazélon des remarques de U. Lampsides (2). M. S. G. Kapsomenakis a publié un travail préparatoire relatif à une grammaire des papyrus de l'époque chrétienne (3).

VII. — Formulaires.

L'étude des formulaires n'a pu être amorcée, par suite de la pénurie des sources, que pour les actes notariés, pour lesquels nous devons à M. Ferrari (4) des études sur des formulaires inédits, et pour un manuel destiné à une chancellerie ecclésiastique (5). Tout

(1) F. Zucker, *Ueber Sprache und Stil frühbyzantinischer Urkunden* (*Byzant. Zeitschrift*, XXX, 1930, pp. 146-154).

(2) U. Lampsides, *Sprachliches zu den Vazelonos-Urkunden* (*Byzant. Zeitschrift*, XXXV, 1935, pp. 18-19).

(3) S.G. Kapsomenakis, *Voruntersuchungen zu einer Grammatik der Papyri der nachchristlichen Zeit* (*Münchener Beiträge zur Papyrusforschung u. antiken Rechtsgeschichte*, XXVIII, 1938).

(4) G. Ferrari, *Due formule notarili cipriote inedite del Cod. Vaticano Pal. gr.* 367 (*Studi in onore di Biagio Brugi*, 1910) ; Id., *Formulari notarili inediti dell' età bizantina* (*Bollettino dell' Istituto storico italiano*, n. 33, 1913, pp. 41-128).

(5) J. Franel, *Un manuel de chancellerie du XIVe siècle. Texte grec publ.*

espoir n'est pas perdu cependant de retrouver encore des formulaires pour les diverses chancelleries. On sait quel était à Constantinople le rôle attribué à l'Université pour la formation et pour le recrutement des fonctionnaires, on sait que des hommes tels que Michel Psellos, Nicéphore Grégoras ou Démétrios Kydonès ne dédaignèrent point d'écrire des modèles de préambules et il a dû exister à l'usage des rédacteurs des manuels un peu analogues aux instructions qui ont été retrouvées, par exemple, pour les fonctionnaires des finances chargés de contrôler les impôts fonciers ou de jauger les bateaux soumis aux exigences du fisc.

VIII. — Matière subjective, Encre, Ecriture.

Pour ce qui concerne les caractères extérieurs des documents, le matière employée (papyrus, parchemin, papier), l'encre (noire, pourpre ou dorée), l'écriture, M. DÖLGER, faisant œuvre de novateur, a réuni de nombreuses données pour les pièces provenant de la chancellerie impériale (1). Ces renseignements sont complétés par les notes prises sur les originaux à l'Athos, par M. MILLET et les observations faites sur les photographies qu'il a prises (2). Nous aurons pour les actes patriarcaux le résultat des travaux entrepris par l'Institut byzantin des RR. PP. Assomptionistes, mais tout reste à faire pour les autres catégories de pièces, pour les actes des fonctionnaires et les actes privés.

Pour l'étude de l'écriture en particulier, on doit à M. DÖLGER la publication de son splendide album de facsimilés des actes impériaux ; on y peut joindre l'album du premier volume des *Actes de Lavra*, qui reproduit en outre des actes de fonctionnaires, des actes privés et un acte du Conseil de la Sainte Montagne. Dans son travail de synthèse sur l'histoire de l'écriture grecque, M. SIGALAS (3) donne une vue d'ensemble très suggestive sur la cursive et l'écriture d'apparat s'opposant à l'écriture des textes littéraires ;

avec une introduction et des notes. Étude philologique et historique annexée au Rapport du Gymnase de La Chaux-de-Fonds sur l'exercice 1911-1912. La Chaux-de-Fonds, 1912. [= RHALLES-POTLES, *Σύνταγμα*, V, pp. 497-508].

(1) Fr. DÖLGER, *Der Kodikellos des Christodulos in Palermo* (*Archiv für Urkundenforschung*, XI, 1929, pp. 30 ss.), et *Facsimiles byzantinischer Kaiserurkunden*, Munich, 1931 (introduction et notices des pièces) ; cf. ID., dans *B.Z.*, XXVIII, 1928, pp. 332-371.

(2) *Actes de Lavra*, éd... p. G. ROUILLARD et P. COLLOMP, notices des pièces.

(3) A. SIGALAS, *Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς γραφῆς*, Salonique, 1934.

il distingue aussi à juste titre les divers types d'écriture cursive en usage dans l'Égypte byzantine, mais il y aurait lieu de pousser les recherches sur ce point particulier, de voir où, quand et comment ces divers types d'écriture sont employés par les scribes dans les documents et de confronter parmi les pièces retrouvées en Égypte, celles qui proviennent de Constantinople avec la masse des papyrus écrits dans les diverses régions de la province elle-même. Il faudrait aussi, en continuant les travaux de MM. ALLEN (1) et ZERETELI (2), tenter de comparer méthodiquement les papyrus avec les documents d'archives les plus anciens que nous fournit ensuite le monde byzantin après la conquête de l'Égypte. C'est, en effet, en rapprochant les types d'écriture des papyrus non littéraires avec ceux des documents postérieurs de même nature, et non pas seulement avec ceux des manuscrits littéraires, qu'on risque, semble-t-il, de faire avancer le problème de l'origine de la minuscule.

IX. — Parties constitutives des documents.

Jusqu'ici les gros efforts des diplomatistes ont surtout porté, comme on l'a vu, sur les grands travaux préparatoires, regestes et éditions, et on n'a pu avancer beaucoup dans les études analytiques des diverses parties des actes. M. DÖLGER s'est surtout occupé jusqu'ici du protocole initial et des signes de validation (invocation, souscription, adresse, legimus, ménologe) dans les actes impériaux et dans ceux des despotes (3). M. FERRARI (4) a ouvert la voie à de fécondes recherches en rapprochant dans leurs diverses parties les actes privés sur papyrus et les documents privés d'époque plus récente. M. GARDTHAUSEN (5) a étudié spécialement les

(1) T. W. ALLEN, *The origin of the Greek minuscule Hand* (*Journ. of Hellenic Studies*, XL, 1920, pp. 1-12).

(2) G. ZERETELI, *Beispiele griechischer Kursive kurz vor der Ausbildung der Minuskel* (*Aegyptus*, XIII, 1933, pp. 84-88).

(3) FR. DÖLGER, *Der Kodikellos*, pp. 12-24 ; ID., FACSIMILES, *passim* ; ID., dans *B.Z.*, XXVIII, 1928, pp. 332-371 ; ID., *Epikritisches zu den Facsimiles byzantinischer Kaiserurkunden* (*Archiv f. Urkundenforschung*, XIII, 1933, pp. 47-68) ; cf. G. ROUILLARD, *Les archives de Lavra (mission Millet)* (*Byzantion*, III, 1926, pp. 261-262).

(4) G. FERRARI, *I documenti greci medioevali di diritto privato dell' Italia meridionale e loro attinenze con quelli bizantini d'Oriente e coi papiri greco-egizii* (*Byzantinisches Archiv*, IV, 1910).

(5) V. GARDTHAUSEN, *Di emu der ägyptischen Notare. Ein Beitrag zur Urkundenlehre* (*Studien zur Palaeographie*, XVII, 1917, pp. 1-8).

signatures des notaires, M. COMFORT les formules dans les baux de terrains (1), MM. STEINACKER (2) et W. HEINEMEYER (3) ont publié sur les actes privés et les contrats des études qui intéressent la diplomatique byzantine.

Pour les actes de diverses catégories, il est un domaine dont la matière, qui est d'une abondance exceptionnelle, a déjà fait l'objet de travaux considérables et d'une immense portée ; nous voulons parler des sceaux employés comme signe de validation par les empereurs, les patriarches, les fonctionnaires. Poursuivant la grande œuvre de Gustave SCHLUMBERGER, l'Institut d'études byzantines des RR. PP. Assomptionistes a inscrit dans ses projets la mise au courant de la *Sigillographie*, qui serait continuée par la création d'un nouveau *Bullarium* en vue duquel le R. P. LAURENT a donné au cours de ces dernières années une série d'articles et de précieux Bulletins critiques résumant méthodiquement, depuis 1915, les résultats des découvertes et des études (4). D'autre part, N. LIHAČEV s'est proposé de fixer les règles de la sigillographie dans un important essai dont la publication a commencé en 1928 (5).

Il reste donc bien des travaux de détail à faire sur le texte des

(1) H. COMFORT, *Notes on requests and χειρόγραφα among late Byzantine land-leases* (*Aegyptus*, XIV, 1934, pp. 286-292).

(2) H. STEINACKER, *Die antiken Grundlagen der frühmittelalterlichen Privaturkunde*, Leipzig-Berlin, 1927 (*Grundriss der Geschichtswissenschaft*, hrsg. v. Aloys MEISTER. *Ergänzungsband I*).

(3) W. HEINEMEYER, *Studien zur Diplomatik mittelalterlicher Verträge, vornehmlich des XIII. Jahrhunderts* (*Archiv für Urkundenforschung*, XIV, 1936, pp. 321-413).

(4) V. LAURENT, *Bulletin de sigillographie byzantine. Quinze années de découvertes et d'études, 1915-1929* (*Byzantion*, V, 1929-1930, pp. 571-634 ; VI, 1931, pp. 771-829) ; *Sceaux byzantins*, (*Échos d'Orient*, XXVII, 1928, pp. 417-439 ; XXIX, 1930, pp. 314-333) ; *Les bulles métriques dans la sigillographie byzantine* (*Ἑλληνικά*, IV, 1931, pp. 191-228, 321-360 ; V, 1932, pp. 137-174, 384-420 ; VI, 1933, pp. 81-102, 205-230 ; VII, 1934, pp. 63-71, 277-300) ; *Une nouvelle collection de légendes sigillographiques* (*Échos d'Orient*, XXX, 1931, pp. 355-362) ; *Légendes sigillographiques et familles byzantines* (*Échos d'Orient*, XXX, 1931, pp. 466-484 ; XXXI, 1932, pp. 177-188, 327-349 ; *Mélanges d'épigraphie grecque et de sigillographie byzantine* (*Échos d'Orient*, XXXI, 1932, pp. 419-445 ; *Sceaux byzantins inédits* (*B. Z.*, XXXIII, 1933, pp. 331-35).

(5) N. LIHAČEV, *Matériaux pour servir à l'histoire de la sphragistique byzantine et russe*. Fasc.I, Léningrad, 1928 (*Publications du Musée de Paléographie*, I). Pour les nombreuses éditions ou études de bulles isolées ou de collections parues depuis 1905, nous renvoyons, pour la période antérieure à celle qui a été considérée par le R. P. LAURENT dans ses *Bulletins* et pour les publications pos-

diverses catégories d'actes aux différentes époques, sur les clauses finales aussi, en particulier les clauses comminatoires, sans parler du vaste champ de recherches ouvert par les préambules des actes patriarcaux et des actes impériaux. On sait que l'usage des préambules a persisté jusqu'aux derniers temps de l'empire ; beaucoup plus divers qu'on ne pourrait le croire, ils procèdent de sources variées, reflètent les goûts de leur temps, et leur étude pourrait constituer un sorte de modeste complément à l'histoire littéraire (1).

X. — Les Chancelleries.

M. DÖLGER s'est attaché à la classification des actes impériaux ; il a réuni les renseignements relatifs aux fonctionnaires et aux usages de la chancellerie impériale (2), et les *Actes de Lavra* (3) sont venus compléter sur certains points ses recherches, auxquelles s'ajoutent les travaux de MM. BRANDI (4), STEINWENTER (5) et GERLAND (6).

térieures, aux bibliographies consacrées régulièrement dans la *Byzantinische Zeitschrift* à la sigillographie.

(1) Quelques pages sont relatives à l'époque byzantine dans le travail de M. GRANZIN, *Die Arenga der frühmittelalterlichen Urkunden. Studien zu ihrer Entstehung, Verwendung und kunstmässigen Behandlung*, Torgau, 1930, pp. 43-47. L'étude du préambule a été abordée par J. DUBOIS, *Le préambule des diplômes byzantins jusqu'à la fin du XIIIe siècle* (Thèse de l'École des Chartes, Paris, 1936).

(2) F. DÖLGER, *Der Kodikellos des Christodulos in Palermo* (*Archiv für Urkundenforschung*, XI, 1929, pp. 30-44 ; ID., *Facsimiles byzantinischer Kaiserurkunden*, Munich, 1931, *Vorbemerkungen* ; ID., *Der Kodikellos*, pp. 44-57 ; ID., *Empfängerausstellung in der byzantinischen Kaiserkanzlei* ? (*Archiv f. Urk.*, XV, 1938, pp. 393-414).

(3) G. ROUILLARD, *Χρυσόβουλλον σιγίλλιον* et *χρυσόβουλλος λόγος* (*Byzantion*, VIII, 1933 pp. 117-124). Pour la pratique de la chancellerie impériale et des bureaux des fonctionnaires du fisc, cf. G. ROUILLARD, *Recensements de terres sous les premiers Paléologues* (*Byzantion*, XII, 1937, pp. 105-118). Les pièces provenant des bureaux des fonctionnaires de l'Égypte byzantine sont l'objet d'un travail (en préparation) de l'auteur du présent bulletin.

(4) K. BRANDI, *Der byzantinische Kaiserbrief aus St. Denis und die Schrift der frühmittelalterlichen Kanzleien. Diplomatisch-palaeographische Untersuchungen zur Geschichte der Beziehungen zwischen Byzanz und dem Abendlande, vornehmlich in fränkischer Zeit* (*Archiv für Urkundenforschung*, I, 1908, pp.1-86).

(5) A. STEINWENTER, *Beiträge zum öffentlichen Urkundenwesen der Römer*, Graz, 1915.

(6) E. GERLAND, *Das byzantinische Registerwesen* (*Archiv für Urkundenforschung*, XIII, 1933, pp. 30-44).

On ne saurait passer sous silence les efforts si intéressants qui ont été faits principalement par MM. St. STANOJEVIĆ (1), LASCARIS (2), SOLOVIEV (3) et MOŠIN (4) pour préciser les influences de la chancellerie byzantine sur les chancelleries des états balkaniques, serbe, bulgare et roumain. Signalons sur le même sujet aussi les travaux du P. KOURILLAS (5) et de M. IONESCU (6).

Enfin indiquons pour terminer quelques articles de MM. WHITE (7), GARUFFI (8), DÖLGER (9), LEMERLE (10), de Mme G. da COSTA-

(1) ST. STANOJEVIĆ, *Studie o srpskoj diplomatik* (*Glas Srpske kr. Akademije*, 90, 1912, pp. 68-113 ; 92, 1913, 110-209 ; 94, 1914, pp. 192-262 ; 96, 1920, 1-74 ; 100, 1922, pp. 1-478 ; 106, 1923, pp. 1-96 ; 110, 1924, pp. 1-25 ;132, 1928, pp. 1-57 ; 156, 1933, pp. 41-75 ; 157, 1933, pp. 153-249 ; 161, 1934, pp. 1-53 ; 169, 1935, pp. 1-20.

(2) M. LASCARIS, *Diplôme du tsar Ivan Asěn II* (*Bŭlgarski Starini*, IX, 1930) ; ID., *Influences byzantines dans la diplomatique bulgare, serbe et slavo-roumaine* (*Byzantinoslavica*, III, 1931, pp. 500-512) ; ID., *Actes serbes de Vatopédi*, dans *Byzantinoslavica*, VI, 1935, pp. 166-185).

(3) A. SOLOVIEV, *Thessaliskie arhonty v XIV v.* (*Byzantinoslavica*, IV, 1932, pp. 159-174).

(4) V. A. MOŠIN, *Gab es unter den serbischen Herrschern des Mittelalters eine griechische Hofkanzlei ?* (*Archiv für Urkundenforschung*, XII, 1934, pp. 183-197) ; ID., *Zur Frage der Entstehung der Chrysobulle in Süd-Slavien und in Byzanz*. Belgrad, 1936.

(5) E. KOURILLAS, *Περὶ τοῦ ΙΩ* (Actes du IIIe congrès international d'études byzantines, Athènes, octobre 1930). Athènes, 1932, p. 129.

(6) D. IONESCU, *Contribution à la recherche des influences byzantines dans la diplomatique roumaine*. Valeni-de-Munte, 1934.

(7) L. WHITE, *The charters of St. Michael's in Mazzara* (*Revue bénédictine*, juillet 1933, pp. 234-241).

(8) C. A. GARUFFI, dans *Archivio storico italiano*, LIII, 1933, pp. 1-7.

(9) F. DÖLGER, *Epikritisches zu den Facsimiles byzantinischer Kaiserurkunden* (*Archiv für Urkundenforschung*, XIII, 1933, pp. 47-68) ; *B.Z*, XXXIII, 1933, pp. 169-171 ; ID., *Die Mühle von Chantax. Untersuchung über vier unechte Kaiserurkunden* (*Εἰς μνήμην Σ. Λάμπρου*, 1935, pp. 13-28) ; ID., *Ein literarischer und diplomatischer Fälscher des XVI. Jahrhunderts : Metropolit Makarios von Monembasia* (*Otto Glauning zum 60. Geburtstag. Festgabe aus Wissenschaft u. Bibliothek*. Leipzig, 1936, pp. 25-35) ; ID., *Zu den Urkunden des Athosklosters Iberon* (*Ἑλληνικά*, IX, 1937, pp. 207-219).

(10) P. LEMERLE, *A propos de la fondation du monastère de Koutloumous : un faux chrysobulle d'Alexis III, empereur de Trébizonde* (*B.C.H.*, LVIII, 1934, pp. 221-234).

LOUILLET (1), de D. ZAKYTHINOS (2), etc... (3), au sujet de documents faux, ou présumés tels, en particulier des faux originaux. Ces articles constituent un premier apport à la critique des sources diplomatiques byzantines.

En résumé, depuis 1905, deux centres importants d'études ont surtout manifesté leur activité en inaugurant des entreprises de longue haleine : celui de Munich avec M. DÖLGER et l'Institut des études byzantines des RR. PP. Assomptionistes ; mais les travaux poursuivis isolément par maint byzantiniste témoignent aussi de la vitalité des études de diplomatique. S'il nous est permis de formuler ici un vœu, nous souhaitons qu'en France des jeunes travailleurs puissent être orientés vers ce champ de recherches encore assez peu exploré. Ils y trouveront de nombreux sujets de monographies dans des domaines fort variés : étude des formules, linguistique, philologie, histoire littéraire, numismatique ou bien paléographie ; ils pourront aussi aborder, en utilisant les sources diplomatiques, des questions relatives aux institutions. Sans compter la masse des documents déjà publiés, ils disposent notamment, avec les collections de papyrus byzantins conservés au musée du Louvre et à la Sorbonne, des photographies de la mission MILLET, précieuses pour la connaissance des originaux. Puissent-ils avoir le désir et les moyens de les utiliser pour contribuer à l'avancement de la diplomatique byzantine.

Paris. Germaine ROUILLARD.

(1) G. DA COSTA-LOUILLET, *La vie de S. Paul de Xéropotamos et le chrysobulle de Romain Ier Lécapène* (*Byzantion*, IX, 1934, pp. 181-211).

(2) D. ZAKYTHINOS, *Σημείωμα περὶ Προκοννήσου* (*Εἰς μνήμ. Σπ. Λάμπρου*, 1935, pp. 210-216).

(3) G. ROUILLARD-D. ZAKYTHINOS, *Un faux « chrysobulle d'Andronic III Paléologue* (*Byzantion*, XIII, 1938, pp. 1-8).

II

DIE ARISTOPHANES-SCHOLIEN DER PAPYRI

Prof. W. Schubart
in Dankbarkeit gewidmet.

VORBEMERKUNG

Das Ziel der vorliegenden Abhandlung ist, die Überlieferungsgeschichte des Aristophanes — Text und Scholien — zu klären bis zur Niederschrift des Archetypus unserer Handschriften; der Weg: Analyse der in Handschriften des Altertums erhaltenen Scholien; denn diese stellen ein Material dar, charakteristischer als die bescheidenen Textvarianten.

Ich hätte diese Untersuchungen nicht durchführen können ohne das liebenswürdige Entgegenkommen der Universitätsbibliothek und des klassisch-philologischen Seminars in Freiburg/Br. sowie der Handschriftenabteilung der Berliner Staatsbibliothek, denen ich hiermit schuldigen Dank sage. Die Arbeit wurde abgefasst im Anfang des Jahres 1934; das Kapitel über Scholien- und Katenenhandschriften wurde im Sommer desselben Jahres nachgetragen, um einem Einwand von Prof. P. Friedlaender zu genügen, und nach einer Besprechung mit Prof. B. Lietzmann in einigen Punkten erweitert. Frau Dr. A. Adler und Prof. A. B. Drachmann berichtigten verschiedene Einzelheiten. Dr. H. Levy gab mir freundlichst Auskunft über hebräische und armenische Manuskripte.

Im Januar 1936 habe ich einige Hauptergebnisse der Arbeit in der Philological Society in Oxford vortragen dürfen. Damals hatte ich auch Gelegenheit, einige zweifelhafte Lesungen der Herausgeber des zweiten unten behandelten Papyrus zu berichtigen; dabei haben E. Lobel und C. H. Roberts mir wertvolle und wirksame Hilfe geleistet. Letzterer hatte die Freundlichkeit, meine Lesungen nachträglich noch einmal nachzuprüfen. — Die grosse Schwierigkeit, für eine so spezialistische Arbeit eine Publikationsmöglichkeit zu finden, wurde schliesslich überwunden durch die unermüdliche Bemühung von Prof. C. Höeg und das liebens-

würdige Entgegenkommen von Prof. H. Grégoire. Allen diesen spreche ich hiermit meinen Dank aus.

Die Widmung an Prof. Schubart ist ein bescheidener Ausdruck des Dankes für ein unerschöpfliches Wohlwollen. Ich bin ihm verpflichtet für die Erlaubnis, das Berliner Fragment zu veröffentlichen, von dem meine Arbeit ausgeht, und für Überprüfung meiner Lesungen in diesem intrikaten Fetzchen ; darüber hinaus verdanke ich ihm, was ich etwa von Papyrologie verstehe — und viel mehr, als ich an dieser Stelle aussprechen mag.

« *Sed nos sumus filii*
et successores. »
ROGER BACON.

LITERATUR

AELII DIONYSII ET PAUSANIAE *fragmenta*, collegit E. Schwabe, Lips. 1890.

APIONIS *fragmenta* coll. Baumert, diss. Königsberg 1886.

APIONS *Homer-erklärung*, s. Ludwich, *Philologus* 74 und 75.

ARISTOPHANES *Equites*, rec. v. Velsen, ed. II, 1897.

IDEM, ed. R. A. Neil, Cambridge 1901.

ARISTOPHANIS BYZANTII fgm. ed. Aug. Nauck, Hal. 1848.

BAUER, AD. *Plutarchs « Themistokles »*, kommentiert, Leipz. 1884.

IDEM, *Themistokles*, Merseburg 1881.

BOUDREAUX, Pierre, *Le texte d'Aristophane*, Paris 1919.

BOYSEN, C. *Lexici Segueriani... pars prima*, index lect. Marp. 1891.

BÜCHELER, F. s. *Rhein. Mus.* N. F. 23, 1868.

BÜNGER, Georg, *de Aristophanis Equit. Lys. Thesm. apud Suidam reliquiis* in *Dissert. Argent.* I 1879.

CARY, E. *the manuscript-tradition of the « Acharnians »*, in *Harvard Studies* 18, 1907.

COULON, V. : in *Dissert. Argent.* 13, 1908.

DIDYMI *fragm.* ed. M. Schmidt, Lips. 1854.

DIDYMOS, *Kommentar zu Demosthenes*, ed. Diels-Schubart. Berlin 1904.

EPAPHRODITI *grammatici quae supersunt* ed. E. Lünzner, diss. Bonn, 1866.

EROTIANUS, ed. Nachmanson, Göteborg 1918.

EUCHAITA, JOHANNES, ed. Lagarde, Abh. d. Gött. Ges. d. Wiss. 28, 1881.

GERHARD, O. : *De Aristarcho Aristophanis interprete*, diss. Bonn 1850.

HELIODORI *colometriae quae supersunt* ed. Car. Thiemann Hal. 1869.

HELM CAR.: *De Luciani scholiorum fontibus*, diss. Marburg 1908.
HENSE, Otto: *Heliodoreische Studien*, Leipz. 1870.
HESYCHII MILESII *Onomasticon* ed. I. Flach, Leipz. 1882.
HIECKE, H. s. *Zeitschr. für das Gymnasialwesen* 22, 1868.
HOLZINGER, K. v.: *Ueber die Parepigraphai bei Aristophanes* in *Jahresber. d. Gymn. d. Theres.* Wien 1883.
Σωκρ. Β. Κουγέα, Ἀρέθας. Athen, 1913.
LAURENTIUS LYDUS, *De mensibus* ed. Roether, Lips. 1827.
LEHRS, K.: *Die Pindarscholien*, Lips. 1873.
LIETZMANN, H., *Catenen*, Freibg. 1897.
LIETZMANN, H. und KARO G. *Catenarum Graec. catal.*, N. G. G. W. 1902.
MAASZ, E.: *De biographis Graecis*, in *Phil. Unt.* 3, 1880.
MEINERS, GUIL.: *Quaest. ad Aristophanis scholia historica pertinentes*, in *Dissert. Phil. Hal.* Bd. XI, 1890, S. 217 ff.
METTAUER TH.: *De Platonis scholiorum fontibus*, diss. Zürich 1880.
Mélanges Graux, Paris 1884.
Mélanges Nicole, Genève 1905.
Mélanges Weil, Paris 1898.
MILLER, M. E.: *Mélanges de litt. Gr.* Paris 1868.
NORVIN, William, *Olympiodoros fra Alexandria*, København 1915.
OLDFATHER, s. *University of Wisconsin studies*, 1923.
PHRYNICHUS, *Eclogae* ed. Lobeck, Lips. 1820.
IDEM, ed. Rutherford, London 1881.
IDEM, *Praeparatio Sophistica*, ed. Joh. de Borries, Lip. 1911.
PHOTIUS, *Bibliothek*, ed. Becker 1824.
PHOTIUS, *Lexicon*, ed. Naber, Leiden 1864.
IDEM, *idem*, ed. Porson, Lips. 1823.
Der Anfang des Lexikons des PHOTIUS, ed. R. Reitzenstein, Leipz. 1907.
RABE H. *Die Überlieferung der Lukian-scholien*, in *Nachr. d. Gött. Ges. d. Wiss.*, phil-hist. Klasse, 1902, S. 718 ff.
IDEM, *Die Lukian-studien des Arethas*, ebd. 1903.
REITZENSTEIN, R. *Geschichte der griechischen Etymologica*, Leipz. 1892.
RUDOLPH, F.: *de fontibus Aeliani var. hist.*, Leipz. Stud. 7, 1884.
SCHAEFER, A. s. *Rhein. Mus.* N. F. 23, 1868.
SCHAUENBURG, AD. *De Symmachi in Aristophanis interpretatione subsidiis* diss. Hal. 1881.
SCHNEE, R. s. *Zeitschr. f. d. österr. Gymn.* 35, 1884.
Scholia in Aeschylum ed. Dindorf. 1851.
Scholia in Aristophanem ed. Dübner, Par. 1885.
Scholia in Aristophanem ed. Rutherford, Bd. I-III, London 1896 ff.
Scholia in Aristophanis Aves ed. W. White, Boston und London 1914.
Scholia in Aristophanis Equites v. 1-20 ed. Schepers und van Jizeren, Sertum Naberianum, 1908, 347 ff.
Scholia in Demosthenem ed. Dindorf, Oxf. 1851.
Scholia in Euripidem ed. Ed. Schwartz, 1887.
Scholia in Lucianum ed. W. Rabe, Lips. 1906.

Scholia in Pindarum ed. W. Rabe, Lips, 1906.
Scholia in Platonem ed. Ruhnken, Lugd. Bat. 1800.
Scholia in Platonem ed. C. F. Hermann (Bd. VI).
Scholia in Sophoclem ed. P. Elmsley, Lips. 1826.
Scholia in Sophoclem ed. Papageorgios, 1888.
SCHUBART, W. : *Einführung in die Papyruskunde*, Berlin 191 8.
IDEM : *Das Buch bei den Griechen und Römern*, Leipz. 1921.
STEINHAUSEN, Joh. : *Κωμῳδούμενοι*, diss. Bonn 1910.
THOMAS MAGISTER ed. F. Ritschl, Hal. 1832.
WACHSMUTH C., s. *Fleckeisens Jahrb.* 1868.
WHITE, J. W., *The verse of Greek comedy*, London 1912.
WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, U. v., *Aristoteles und Athen*, Berlin, 1893.
IDEM, *Die « Wespen » des Aristophanes*, in *Sitz. Ber. Berl. Ak.* 1911.
IDEM, *Aristophanes « Lysistrate »*, Berlin 1927.
WINTER, Ric. : *De Luciani scholiis*, diss. Lips, 1908.
ZACHER, K. : *Aristophanes-studien*, Heft 1, Leipz. 1898.
IDEM, *Die Handschriften und Klassen der Aristophanes-scholien*, Jahrbb. f. kl. Phil. Suppl. 16, 1888.

TEIL I.

PAP. BEROL. 13929

Schol. eq. 546-551 und 574-580.

A. — Herstellung des Textes

3,5 : 3 cm. 1. Hälfte des 4. Jh.

Rest eines Blattes aus einem Pergament-codex. Die winzige Schrift (Klein-Uncial) recto(1) so stark verschmutzt, verzogen und verrieben, dass stellenweise schwer zu entscheiden ist, was Schmutzfurchen, was Buchstabenreste sind. Die unbegreiflich kleinen Buchstaben oben rechts wurden erst unter ultra-violettem Licht sichtbar. Verso ist das Erhaltene gut lesbar. Recto oben links und Mitte Reste einer relativ grösseren Schrift ; die übrigen Buchstaben sind halb so gross wie diese ; und zwar — bei relativ breitem Abstand (von Zeile zu Zeile 2 mm.) — im Mittel 1 mm. hoch. Das Fragment wurde aus dem Handel erworben. Herkunft unbekannt.

Abschrift:

Recto (1)

1.)]ΥΑ.Ϛ. .ΡΟΘΙΑ.
2.)]ΔϹΚΑΚΩ.... ..ΝΥΝ.. ΤΗΝ
3.)]ΡΟΥΕΠΑΙΝΟΝΠΟΛΥΝ
4.)]ΝΕΡΕΤΤΟΝΤΩΝΥΠΕΡΕΣ[
5.)]ΟΡΙΤΟΝΤΟΥΤΩΝΠΟΛΥ..
6.)]ΙΣΔΕΔΕΔΑΧΘΑΙΤΟΔ$^{\Lambda}_{P}$
(8 mm. leer)
7.)]ΣΤΟΦΑΝΗΣΑΠΕΣΚΩ[
(5 mm. leer.
8.)]ΕΙΔΩΝΑΕΠΙΚΑΛΕΙΤΑΙ
9.)]ΩΝΣΥΝΕ[

Zur Lesung : zu 1. Nur die untersten Spitzen der Buchstaben erhalten. zu 5. Statt *ΟΡΙΤΟΝ* vielleicht *ΟΡΡΟΝ*, was Schubart für allein möglich hält. zu 6. *ΤΟΔ*$^{\Lambda}_{P}$ — *τὸ δρᾶμα* las Schubart. zu 9. Nur die oberen Spitzen der punktierten Buchstaben erhalten.

(1) « Recto » stimmt nicht ganz : es ist dem Text nach die Vorderseite, aber die Haarseite des Pergaments.

Verso

1.) *ΟΥΤΟΣΕΠΙΤΗΣΔΗ̣[*
2.) *ΤΗΣΕΩΣΗΝΟΝΦΑΣΙΝ[*
3.) *ΠΕΠΡΑΧΕΝΑΙΤΩΙΚΛΕ[*
4.) *ΣΤΡΑΤΗΓΗΣΑΝΤΙΚΑ̣Τ̣[*
5.) *ΤΟΤΗΣΔΗΜΟΣΙΑΣΣΙΤΗ[*

2 cm. leer

6.) *ΑΠΕΞΕΣΜΕΝΟΙΣΚΑΙ̣Α̣[*
7.) *Μ̣Ε̣Ν̣. . . . . Γ̣ΑΡ[*

Zur Lesung : zu 7. Ausser von den letzten zweien sind nur Spitzen von Buchstaben erhalten. Statt *ΓΑΡ* ist möglich *ΣΑΡ* ; davor ein Rest, den ich nicht zu deuten vermag ; Schubart vermutet *ΙΝ* .

Ergänzung:

Arist. eq. 545 *ff.* : *Recto* :

. . . . . .
Ὅτι σωφρονικῶς κοὐκ ἀνοήτως εἰσπηδήσας ἐφλ]υ̣ά̣[ρ]ε[ι] · ρ̣ο̣θ̣ι̣α̣. ·
. . ν̣υ̣ν̣ . .
Αἴρεσθ' αὐτῷ πολὺ τὸ ῥόθιον, παραπέμψατ' ἐφ' ἕν]δεκα κώ[παις] τ̣η̣ν̣

θόρυβον χρηστὸν ληναΐτην, *εὔχεται τὸν τοῦ θεάτ]ρου ἔπαινον π̣ο̣λ̣ὺ̣ν̣, παραπέμψαι · ἀπὸ τῶ]ν ἐρεττόντων · ὑπ' ε<ἰ>ρεσ[ίας γὰρ . . . . . .τ]ορι τὸν τούτων πολυ . . .*
ἵν' ὁ ποιητὴς ἀπίῃ χαίρων *Διὰ τὸ ἐπὶ Ληναίο]ις δεδιδάχθαι τὸ δρ(ᾶμα).*
κατὰ νοῦν πράξας
550 *φαιδρὸς λάμποντι μετώπῳ.* *ἑαυτὸν νῦν ὁ Ἀρι]στοφάνης ἀπέσκω̣[ψε · φαλακρὸς γὰρ ἦν.]*
>———
Ἵππι' ἄναξ Πόσειδον, ᾧ *νῦν τὸν ἵππιον Ποσ]ειδῶνα ἐπικαλεῖται, ἐπεὶ ὁ χορὸς ἐξ ἱππέ]ων συνέ[στηκεν..*

Zur Begründung : Das kleine Scholion neben 545 ist ganz unsicher ; möglicherweise gehört es zu *ῥόθιον* 546 ; etwa (nach Suidas) « *ῥοθιάζειν · τὸ ἐρέσσειν* ». Ergänzung mit Bezug auf *ἐπὶ συμ]ποσίῳ*, v. 539 (S. 53 Z. 21 Dübner) ist nicht möglich.— Auch mit *την* neben 546 weiss ich nichts anzufangen. Neben 547 : vgl. schol.546 Ende : *ἀξιοῖ οὖν τὸν νῦν ἔπαινον μέχρι πολλοῦ παραπέμψαι.* Vorher : *ἀπὸ τῶν ἐρεττόντων μετήνεγκεν.* Mit dem Folgenden werde ich nicht fertig. Das Angegebene als Notvorschlag gemeint. (Bei Liddell-Scott wird die Existenz eines Wortes *ἐρεσία* behaupet. Die Glossensammlungen, auf die er sich beruft, bieten es nicht.Es wird ein mitgeschleppter Irrtum des H. Stephanus sein.) Natürlich ist *ὑπὲρ ἐσ* ... möglich. Neben 548 : vgl. schol. 547 : *ἑορτὴ παρὰ Ἀθηναίοις τὰ Λήναια* · und Hypothesis II 4 Zacher : *ἐδιδάχθη τὸ δρᾶμα εἰς Λήναια.* 550. schol. : ... *διὰ τὸ φαλακρὸν εἶναι τὸν Ἀριστοφάνην.* 551 schol. : *Οὐκ ἀργῶς Ποσειδῶνι νῦν τὸ ἐπίθετον ἔθηκε τοῦτο, ἐπεὶ ... ὁ χορὸς ... συνέστηκεν ἐξ ἱππέων.*

Verso :

Das erste Scholion bezieht sich auf *Κλεαίνετον* v. 574. Die Ergänzung muss mit wenigen Buchstaben auskommen, da die Langzeilen des Textes nur geringen Raum lassen. Der Form des Risses entspräche :

1.) *οὗτος ἐπὶ τῆς δη[μοσίας σι-*
2.) *τήσεως ἦν · ὅν φασιν [δια-*
3.) *πεπραχέναι τῷ Κλέ[ωνι*
4.) *στρατηγήσαντι κατ[ὰ Πύλον*
5.) *τὸ τῆς δημοσίας σιτή[σεως ψήφ(ισμα).*

Zur Begründung : vgl. schol. 574 : *ὅτι οὗτος ἂν εἴη ὁ τὴν σίτησιν περιποιήσας τῷ Κλέωνι.* Zu Z. 2 : *διαπράττειν* : vgl. schol. Thuk.I 87,5 : *τὸ ἀνύσασθαί τι παρὰ τοῖς ἄρχουσι διαπράξασθαι λέγεται.* Das Aktiv, weil das Handeln nicht im Interesse des Subjekts geschieht ; vgl. Herodot III, 61 *πάντα οἱ διαπρήξει.* Zu Z. 4 : *στρατηγήσαντι* : vgl. u.a. Hypothesis II, 1 Zacher. Zu Z. 5 : *ψήφισμα* dürfte — wie *δρᾶμα* Recto 6 — per compendium geschrieben gewesen sein.

Das letzte gehört zu *ἀπεστλεγγισμένοις* v. 580 :

6.) *ἀπεξεσμένοις καὶ ἀ[λληλιμ-*
7.) *μέν|οις . . . . .]γάρ . . . . .*

Zur Begründung : Vgl. Schol. 580 Ende (Z. 31 D.) : *ἀπεξεσμένοις καὶ ἐπανήκουσιν ἀπὸ ἀλείμματος* : oder Z. 41 : *ἀπεξεσμένοις ἢ ἀλληλιμμένοις.* Vor *γὰρ* weiss ich keine Ergänzung ; ich erwarte « *στλεγγὶς γὰρ ἡ ξύστρα* » ; aber die Reste vor *γὰρ* sind damit kaum zu vereinigen ; auch fände *στλεγγίς* nur Raum, wenn die Endung des vorangehenden Wortes abgekürzt gewesen wäre ; und dafür spricht nichts. — Die Lesung *-ιν γὰρ* ... würde auf *ἔστιν* führen ; das füllt aber nicht den Raum. Zu « *ἐλαίῳ* » endlich passen die Buchstabenspitzen, aber nicht die Reste am Ende des Wortes.

Ich versuche eine Rekonstruktion der Seite, denn aus ihr wird wahrscheinlich, dass der Text nach heliodoreischer Kolometrie geschrieben war.

Von den Textbuchstaben passen vier auf 1 cm. Daraus ergibt sich für die anapästischen Tetrameter bis 545, bei durchschnittlich 44 Buchstaben, eine Zeilenlänge von 11 cm, für die trochäischen Tetrameter v. 565-580, bei 40 Buchstaben, 10 cm., für das Pnigos

547 ff. und die darauf folgenden Glykoneen, bei durchschnittlich 20 Buchstaben, 5 cm. Ausserdem sind folgende Maasse noch feststellbar: Die Scholienbuchstaben (1) haben genau die halbe Höhe der Textbuchstaben, jeder von ihnen füllt horizontal 1,6 mm; rechts von den Anapästen blieb, je nach Länge der Verse, ein Rand von 1,4 — 2 cm; das Scholion zu v. 574 liess links 1 cm Raum und erfüllte dann durchschnittlich, bei 20 Buchstaben, 3,2 cm. Die Scholien zu 547, 550, 551 erforderten am rechten Rand, bei bis zu 35 Buchstaben, 5,6 cm und liessen am äusseren Rand 5-8 mm frei.

Die Anfänge der kurzen Verse waren gegen die der anapästischen Tetrameter um 1,7 cm eingerückt: Das Scholion zu *ληναΐτην* 547 steht direkt unter dem zu *ἔνδεκα κώπαις*; d. h. der Schreiber wollte es möglichst neben sein Beziehungswort setzen; es wird aber durch das Voraufgehende um zwei Scholienzeilen, i. e. eine Textzeile, tiefergedrückt. Wenn nun die kurzen Textzeilen nicht eingerückt gewesen wären, so wäre zwischen Text und Scholion ein Raum von 1,7 cm lere geblieben; ihn für längere Scholienzeilen nutzend, hätte der Schreiber das Scholion dichter an *ληναΐτην* rücken können; er tat es nicht; d. h. dieser Platz war nicht da: diese Textzeilen waren eingerückt.

Nicht so stark ist das Argument dafür, dass auch die übrigen Versarten durch Absetzen differenziert waren. Doch lässt Folgendes darauf schliessen: die Normallänge der Zeilen des Kleainetosscholions wurde für die letzte Zeile um mindestens 4 Buchstaben — 7,2 mm — überschritten (2). Dafür muss also Raum frei gewesen sein, der für die vorangegangenen Zeilen nicht genutzt wurde. Dafür sehe ich nur die folgende Erklärung (3): Als linken Normalrand hatte der Schreiber den Anfang der längsten Textzeilen angesetzt, wahrscheinlich durch Ritzlinie bezeichnet; er respektierte ihn für das Scholion, überschritt ihn für dessen letztes Wort. Das war nur möglich, wenn der Text dort eingerückt war.

Demnach wäre der Text geschrieben mit *ἐπέκθεσις* (anap.tetr.), *ἔκθεσις* (troch. tetr.) und *εἴσθεσις* (glyc. u. dergl.) über dem Nor-

(1) Abgesehen von den noch viel kleineren Recto oben rechts.

(2) Sonst findet die notwendige Ergänzung <*ψήφισμα*>, auch mit Compendium geschrieben, nicht Platz.

(3) Denn es ist ganz unglaublich, dass dies Wort in den schmalen Abstand zwischen zwei Textzeilen hineingedrängt worden wäre.

malmaass des Trimeters (1) ; in einer Ordnung, die der entspricht, welche unsere Scholien *κατὰ τὰ Ἡλιοδώρου* kommentieren (2). Solche Anordnung findet sich m. W. noch in drei Büchern der gleichen Epoche : in dem Pariser Fragment aus den « aves » (3), in den Fragmenten aus Eupolis « Demen » und in dem Mailänder Plautus-Palimpsest (4). — Bei einer grössten Schriftbreite von 11 cm, einer normalen von 7,5 cm, standen auf der Seite 30 Verse ; das ergibt eine Höhe des Schriftraumes von 12 cm. Um zu der Blattbreite von 17,2 cm eine für diese Zeit normale (5) Höhe zu erhalten, setzen wir über und unter der Schrift einen leeren Raum von vermutungsweise je 4 cm an (6). Solcher Seiten von 20×17cm wären für die 1409 Verse der « Ritter » 47 nötig, d. h. 12 zweiseitig beschriebene Doppelblätter (7).

B. — **Kommentar zu Pap. Berol. 13929.**

a) *Zu schol.* 546.

In diesem Vers bedurfte zweierlei der Erklärung :

1) *Ἄϊρεσθ' αὐτῷ πολὺ τὸ ῥόθιον*, und
2) *Παραπέμψατ' ἐφ' ἕνδεκα κώπαις.*

Die beiden Erklärungen sind in den codd. in eine zu Missdeutungen veranlassende Verbindung gekommen (8) ; diese aufzulösen hilft der Papyrus, indem er den Schluss-satz des Scholions : « *ἀξιοῖ ... κτλ.* » vor « *ἀπὸ τῶν ἐρεσσόντων* » stellt ; und das vierte

(1) Nach 550 (also wohl auch nach 565) scheint ein etwas vergrösserter Zwischenraum gelassen gewesen zu sein ; das folgt aus den Abständen der Scholienzeilen. An diesen Stellen stand eine *διπλῆ* (s. schol. Ven. a. l.).

(2) Heliodor kommentiert eine gegebene Textanordnung ; « Kolometrie » heisst diese Wissenschaft, nicht die Anordnung selbst.

(3) S. u. s. 686.

(4) s. W. Studemund in « Festgruss » Würzburg 1868 S. 48 f.

(5) s. W. Schubart « das Buch... » S. 131 ff.

(6) Dieser war vermutlich für Scholien genutzt ; wie denn dies Buch an solchen ungewöhnlich reich war.

(7) Dabei blieb eine Seite für die Hypothesis ; für den Titel wäre keine nötig, wenn wir nicht annehmen, dass die « Ritter » das erste Stück des Buches gewesen wären ; vgl. hier S. 393 Anm. 1.

(8) Vermutet von Zacher, Aristophanes-Studien I S. 95.

Scholion zu dieser Stelle (S. 54 Z. 2), welches nach dem Venetus lautet « *ἄλλως · ἐξῆς ἀπὸ τῶν ναυτικῶν, τουτέστιν ἀπὸ τοῦ κυβερνᾶν καὶ τοῦ ῥόθου, τὸ ἐφ' ἕνδεκα κώπαις ἐπήγαγεν* », das also diese beiden Elemente sondert.

1. Die Erklärung von *ῥόθιον* lässt sich herstellen dank dem nur in *Θ* ganz erhaltenen (1) *παρὰ τὸ ταχέως <θεῖν ἢ> ῥεῖν*, vgl. Et. Magn. 705, 10 : *ῥόθιον λέγεται καὶ τὸ κῦμα τὸ καταταχῦνον τῇ ῥοῇ*. Nach Suid. Phot. Bachm. müsste es lauten : *ῥόθιον τὸ <μετὰ ψόφου> κῦμα* (2), *<ἢ ῥεῦμα> ἀπὸ τοῦ ταχέως ῥεῖν καὶ θεῖν* (d. h. *ῥό-θιον* = *ῥέω* + *θέω*). Das nur hier erhaltene *θεῖν* macht Unabhängigkeit wahrscheinlich von den Kompilationen, die den Grundstock der erhaltenen byzantinischen Lexica bilden ; das stumpfe Nebeneinander einer grammatisch-technischen und einer « philosophisch »-stoischen Etymologie älterer Art ist nicht für die Zeit des Didymus, wohl aber seit dem 2. Jahrhundert möglich (3) ; zwischen dem 2. und 6. Jahrhundert — näher wohl zum letzteren (4) — wird also diese Etymologiensammlung in die Aristophanes-erklärung aus einem Lexicon aufgenommen worden sein ; in unserem Papyrus kann sie am linken Rand gestanden haben, oder in dem winzigen, heut fast unleserlichen Rest am rechten (s.z. Text).

2. Das bis heute controverse « *παραπέμψατ' ἐφ' ἕνδεκα κώπαις* » wird (S. 53 Z. 49-52) als « *μεταφορά* » erklärt. Schulerklärungen, die zu einem übertragenen Ausdruck anmerken «*ἡ μεταφορὰ ἀπὸ ...* » u. ä., sind bekanntlich in den Scholien zahlreich wie Sand am Meer. Bei diesem hier glaube ich aber einiges Charakteristische zu sehen, das eine Mutmassung über den Ursprung des Scholions erlaubt.

Zunächst der Bau (5) : da wird festgestellt : (*ἡ μεταφορὰ*) *ἀπὸ*

(1) Ein Zeichen seiner von Zacher, Handschriften und Klassen S. 546 u. a. betonten Qualität.

(2) Abgeleitet vom *ῥόθος* entweder der Wellen (Hesych s. v. *ῥόθος* und *ῥοθιάζειν*, Eustath 1546, 41 zu Od. ε 412) oder der Ruder (Harpokr. S. 270 Dind. (daraus Suidas), Hesych s. v. *ῥοθιάζειν* und schol. Thuk. 4, 10, 5).

(3) Reitzenstein, Geschichte der Etymologica S. 350 Anm. 1.

(4) Weil eben die Zusammenstellung der zwei Etymologien die gleiche ist, wie in der *Συναγωγή*, aber vor ihr das notwendige *θεῖν* voraus hat.

(5) Die Parallelen zeigen, dass die Umstellung der Sätze im Papyrus (s. vor. S.) sekundär ist.

τῶν ἐρεσσόντων », dann mit « *γὰρ* » angeschlossen (1) eine genauere Beschreibung der Handlung, die Substrat der Metaphora wurde ; und das wird dann mit « *οὖν* » paraphrastisch auf den Text angewendet.

Dieser Bau findet sich selten : Wer sich die Mühe macht, Rutherfords Sammlungen (2) nachzuschlagen, wird finden, dass z. B. von 25 *μεταφορά*-scholien der « Wolken » nur zwei diesen Bau zeigen (88 und 1047, ähnlich noch 448 p. 103 Z. 23) ; von 29 im « Plutos » nur eins (159), und dies ist an andere primitivere angehängt.

Ferner : es handelt sich hier nicht um eine auf der Hand liegende Metapher, die jeder aufmerksame Leser bzw. Schulmeister mit geringem Nachdenken aufzulösen vermöchte ; vielmehr bedarf ihr Substrat selbst der Erklärung — daraus resultiert ja eben der Bau dieses Scholions.

Man vergleiche Schol. Soph. El. 89 = Suid. s.v. *ἀντήρεις · ἀντιθέτους, ἀντὶ τοῦ ἴσας τοῖς θρήνοις. Μετῆκται ἀπὸ τῶν ἐρεσσόντων, ὅταν κατ' ἴσον ἐρέσσωσιν καὶ μὴ εἰς θάτερον περιωθῆται ἡ ναῦς. Ἀντήρεις οὖν · ἀντικτυπούσας τοῖς θρήνοις...*

Die Gleichartigkeit fällt ins Auge.

Nun ist die gleiche Erklärung verkürzt bei Hesych erhalten (s. v. *ἀντήρεις*) ; und zum Glück ist im Et. Magn. an die weitläufige Formerklärung des gleichen Wortes angehängt: *ἀντήρεις · ἀντιθέτους, ἀντερέσσοντας* (3), mit der Quellenangabe : Diogenian (4).

Daraus hat M. Schmidt (5) die in diesem Falle unabweisliche Konsequenz gezogen : wir haben es mit einem Stück Didymeischer Gelehrsamkeit zu tun. Auf D i d y m u s wollen wir auch unser Scholion, in seinem letzten Ursprung, zurückzuführen versuchen.

(1) Das « *γὰρ* » hat der Venetus, hatte offenbar auch der Pap. Damit wird vollends erwiesen, was Zacher l. c. annahm : dass dies Scholion in den codd. verstümmelt ist.

(2) Schol. Arist. III, 208. R. 's Angaben sind nicht ganz vollständig ; man kommt zu der Vermutung, er habe sie nur auf Grund seiner Ravennascollation zusammengestellt ; z.B. S. 205 zu « *ἀπὸ μεταφορᾶς* » fehlt eq. 546, plut. 681 ; zu « *ἀπὸ τῶν* » S. 207 fehlt plut. 575 ; so fehlt in der Sammlung der namentlichen Didymus-zitate (S. 432) plut. 1011 — und alle diese fehlen im Rav. Aber für unseren Zweck fällt das, bei der grossen Zahl solcher Scholien, nicht ins Gewicht.

(3) Die Flexionsform sichert Beziehung auf die Sophoklesstelle, s. H. Sauppe in Gött. gel. Anz. 35, 1881, S. 1269.

(4) Hier, wie öfter im Et. Magn., verlesen zu *Διογένης*.

(5) Didymus S. 97.

Zu Eur. Phoen. 454 *σχάσον... ὅμμα* heisst es im Scholion : *στῆσον, κατάπαυσον καὶ ἄνες · ἡ μεταφορὰ ἀπὸ τῶν ἐρεσσόντων, σχάσαι γὰρ τὸ ἐπισχεῖν τῶν κωπῶν τὴν εἰρεσίαν.*

Diese Erklärung stand verkürzt in der *Συναγωγὴ λέξεων χρησίμων*, ist gleichlautend erhalten bei Bachmann (378, 12) Phot. Suid. (der daran das gleich zu besprechende Aristophanes-scholion anhängt) : *σχάσον · κατάπαυσον, μετάβαλε* (das letzte Wort wird ursprünglich auch in dem Euripides-scholion gestanden haben). Dazu Hesych *σχάσον · κατάπαυσον*. Das könnte alles durch Kyrill aus dem Scholion stammen ; gibt also kein verlässliches Indiz für den Ursprung des Euripides-scholions.

Das gleiche Wort wird gleichartig knapp erklärt im schol. Ar. Nub. 740 *σχάσας · ἀντὶ τοῦ καταπαύσας, στήσας, ἀτρεμίσας* ; es ist für unseren Zweck nicht gleichgültig, dass dabei zitiert wird Pindar Pyth. X 51/79 *κώπην σχάσας* (statt *σχάσον*). Wir dürfen an dieser Pindarstelle die gleiche Erklärung erwarten ; sie ist dort aber nur in einem Nachklang erhalten in der Paraphrase « *παῦσον τὴν κώπην* ». Dafür steht sie aber zu Nem. IV 103 « *σχάσαις* » : die Paraphrase gibt « *ἐπισχὼν καὶ παύσας* », der folgende Kommentar erklärt das : « *σχάσας οὖν καὶ ἐπισχών.... ἡ δὲ μεταφορὰ ἀπὸ τῶν ἐρεσσόντων, οἳ ὅταν λήγουσιν τῆς εἰρεσίας, σχάζουσιν τὰς κώπας*, und zitiert unseren Phoenissen-vers. Endlich sind Reste der gleichen Erläuterung eingedrungen in die Erklärungen zu der medialen Form *σχασάμενος* Ar. Nub. 107. In der Ueberlieferung ist dies Scholion (= Suid. s. v. *σχάσον*) sehr verwirrt ; Zacher hat das aufgedröselt (1). Auch hier wird zunächst allgemein angegeben « *ἡ μεταφορὰ ἀπὸ τῶν ἐρεσσόντων* » ; dann das Substrat der Metaphora erklärt (2). Da stehen nun zwei verschiedene Auslegungen : 1) in allen Handschriften (3) — mit stilistischen Varianten — : *σχάσαι γὰρ δεῖ καὶ ὥσπερ διαστεῖλαι καὶ διασχίσαι τὸ ὕδωρ τὴν κώπην ἐρέσσουσαν*. Das ist die Erklärung der vorliegenden Aristophanes-stelle. Nur in der Aldina, und in einem Rest bei Suidas, ist 2) die Erklärung erhalten, die wir von den Pindar-

(1) Hss. u. Klassen S. 698. Zu Unrecht hat er aber daran gedacht, das Aldinastück dem Musurus zuzuschreiben ; da auch Suid. das Pindarzitat gibt, ist die noch reichere Zusammenstellung der Aldina alt.

(2) So V, R, Snid. ; in der Ald. und M zusammengezogen : *ἀπὸ μεταφορᾶς τῶν ... ὑδάτων*.

(3) R gibt keine Erklärung.

und Euripides-Stellen, sowie aus Ar. Nub. 740 kennen ; hier in der Fassung : *σχάσαι γὰρ τὸ[ν] κωπηλατοῦντα στῆσαι τὴν κώπην.* Und alle von uns eben behandelten Stellen — ausser Nem. IV 103 — finden sich in dieser Fassung des Aristophanes-scholions zitiert !

Dieser Befund erzwingt den Schluss : An diesen verschiedenen Stellen haben wir Reste einer und derselben Behandlung, die diesen tropischen Ausdruck erklärte und belegte ; keiner rhetorischen Lehre, sondern einer wissenschaftlichen Bearbeitung von Stellen, für deren Deutung der rhetorische Schematismus nicht ausreicht (1).

Es ist kaum möglich, an etwas Anderes zu denken, als an die *Τροπικὴ Λέξις* des Didymus. Zu nub. 107 wäre diesem Sammelwerk dann offenbar mehr entnommen worden, als für die Stelle gut und nötig war (2). Es ist nicht auszumachen, ob Didymus selbst das verschuldet habe; mindestens für Pindar, wohl auch an den anderen Stellen würde Didymus dagegen selbst sein gesammeltes Material in den einzelnen Dichter-hypomnemata verwendet haben (3).

Wir suchen unsere Hypothese zu stützen und zu ergänzen : In dem bereits herangezogenen Scholion Pind. P. X 79 heisst es (b) : *τροπικῶς προάγεται τὸν λόγον ὡς ἐπὶ νεῶς.* Wegen des einen Wortes « *τροπικῶς* » braucht man noch nicht an die *Τροπικὴ Λέξις* des Didymus zu denken (4) ; das Wort durfte in jeder rhetorisch-schulmässigen Interpretation verwendet werden (5). Aber man sehe schol. Soph. Oed. R. zu 56 « *ὡς οὐδέν ἐστιν οὔτε πύργος οὔτε ναῦς* » : *καὶ Ἀλκαῖός φησιν* « *ἄνδρες γὰρ πόλεως πύργος ἀρήϊοι* », *καὶ Δημοσθένης* « *ἄνδρες γὰρ πόλεις καὶ οὐ τείχη.* » *Ὅθεν καὶ τροπικῶς τοῖς ὀνόμασιν ἀπὸ τῶν νεῶν εἰώθασιν χρῆσθαι ἐπὶ τῶν πόλεων, οἷακα[ς]* <*νωμᾶν*> *τοὺς ἄρχοντας λέγοντες καὶ ὀρθῶς πλεῖν τὴν*

(1) vgl. Eratosthenes im schol. Eur. Troad. 1176.

(2) Oder Didymus' Material wäre fremdem angeschlossen? Aber der gleichartige Stil macht mir die erste Hypothese wahrscheinlicher.

(3) Nabers (Proleg. Phot. 9) Zweifel an diesem Verfahren sind durch den Demosthenes-Papyrus widerlegt.

(4) Wie Schmidt tut, der deshalb (S.280) verschiedene Scholien auf Didymus zurückführen will.

(5) S. Rutherford III 206, Anm. 12.

πόλιν φάσκοντες (1). Damit wäre zu vergleichen schol. Arist. vesp. 29 : « ἀεὶ οἱ ποιηταὶ τὰς πόλεις πλοίοις παραβάλλουσιν, καὶ Σοφοκλῆς ... », das doch wohl auf eben unsere Oedipus-stelle zielt.

Das weist auf eine Sammlung von τροπικαὶ λέξεις, die nach sachlichen Gesichtspunkten geordnet war. Und ebendas war gewiss die vernünftigste Gliederung für eine solche Sammlung und deren wissenschaftliche Behandlung. Es würde die Gleichartigkeit der von uns angeführten Scholien erklären, denken wir sie insgesamt einem Abschnitt « τρόποι ἀπὸ τῶν νεῶν » entnommen.

Es gibt natürlich Material ähnlicher Art, das sich anderen entsprechenden Rubriken subsumieren liesse. Erinnern wir nur an die Erklärung von « συμβάλλειν » (~ ein Tau « anschiessen ») im schol. Eur. Or. 335, die Arist. vesp. 37 zitiert, und welche dort wiederkehrt ; oder an die gelehrten Kontorsionen des Didymus behufs Erklärung von ἵππεια ἔντεα Pind. Ol. XIII 20/27 « ἐκ μεταφορᾶς δίχοθεν μετενηνεγμένης », sowie an die Behandlung von « πάραρος » und « οἶστρος » in den Scholien zu Theokrit (S.198 W., S. 306 W) und Apollonios (I 1265).

Unser « Ritter »-scholion behandelt den Abschluss einer Partie, die ein im Altertum berühmtes und vielzitiertes Beispiel von Metaphora bietet (2) ; dieser ihr Abschluss bot der Exegese ein bis heut ungelöstes Problem : Didymus kann sie nicht übergangen haben ; in seinem Hypomnema nicht, und nicht in der Τροπικὴ Λέξις — es sei denn, dass die Vorstellung, die wir von dieser zu gewinnen suchten, ganz abwegig wäre. Parallelen, die uns die Quellensuche erleichtern würden, können wir hier nicht erwarten : die Stelle ist sui generis ; aber das Scholion zeigt den Bau, den wir für die Erklärung des Didymus für charakteristisch ansehen (3) ; es ist also wohl nicht unwahrscheinlich, dass es auf ihn zurückgeht. Schade, dass es in den codd. und im Papyrus verstümmelt ist.

Damit soll aber nicht gesagt sein, dass wir einen Gelehrten-Kommentar, wohl gar den des Didymus, am Rande unseres Pergamentbuches vermuteten. Schon die starke Verkürzung zeigt : Wenn die

(1) Text im einzelnen unsicher.

(2) Sulla zitiert es bei Appian civ. I, 94 ; ferner Themistius or. VIII 135, 28 Dind. ; cf. das Zitat aus Gregor von Nazianz in unserem Scholion.

(3) Dass dieser einigermassen umständliche schematische Bau nur bei dem kleineren Teil der hier behandelten Scholien bewahrt ist, braucht uns nicht zu beirren, nachdem wir andere Charakteristika kennen gelernt haben.

Erklärung auf Didymus zurückgeht, dann jedenfalls durch viele Mittelglieder (1).

d) *Schol.* 551.

« *Οὐκ ἀργῶς* » : wenn diese zwei Worte, die in den codd. das schol. 551 einleiten, im Papyrus nicht gestanden haben sollten (2), so wäre das eine Kürzung des Schreibers ; dem Sinne nach sind sie vorausgesetzt, und in der Vorlage werden sie gestanden haben. Wenn wir über Scholien, deren Erklärungen durch diese oder gleichwertige Formeln eingeleitet werden, im Folgenden einiges zusammenstellen (3), so soll das zur Bestimmung des Bezirkes beitragen, aus dem die Scholien unseres Papyrus — und und nicht nur sie — stammen.

Wenn GALEN in der Schrift *Περὶ χρείας μορίων* wieder und wieder einsetzt « *οὐκ ἀργῶς τοῦτο ἡ φύσις ἐδημιούργησεν* », so führt er damit den Nachweis ein, wie die Natur dies und jenes Glied für sein *ἔργον*, sein *τέλος*, geeignet eingerichtet habe ; es selbst wurde in Wahrheit « *οὐκ ἀργόν* ». Das ist Aristotelische Betrachtungsweise ; cf. z. B. Eth. Nic. 1097 b 30. In den Thomas-Akten (cap. 30, p. 147, 14 Lips.-Bon.) sagt der Apostel von einem Teufelsblendwerk « *τοῦτο τὸ πρᾶγμα οὐκ ἀργῶς ἐγένετο* : der böse Feind verfolgt sein Ziel. Diese vom Ziel her bestimmte Bedeutung von *ἀργός* zeigt klar das « Pythagoras »-wort bei Stobaeus III pag.684, 8 W.-H.«*αἱρετώτερόν*

(1) Schmidt Didymus S. 299 führte unser Scholion vermutungsweise auf Didymus zurück — weil es einen seebefahrenen Gelehrten verrate ; und Didymus ist ja von Alexandria nach Rom gereist ! Ich wünschte der hier vorgetragenen Vermutung eine etwas grössere Wahrscheinlichkeit. — Eustath zu Od. *ε* 412, S. 1540, 41 hängt an eine chronologisch geordnete Aufzeichnung der Bedeutungen von *ῥόθιον* — die verdächtig der sachlich gemeinten des Suidas (vgl. Harpokration) ähnelt — zuerst die offenbar aus Suidas stammende Glosse « *ῥοθιάζειν · τὸ ἐρέσσειν εὐτόνως* (an allen Parallelstellen steht *εὐτόνως*, nur im V. Beckerschen Lexicon *συντόνως*, woraus ich kein Recht entnehmen möchte, *συντόνως* zu korrigieren), und dann einen eigentümlichen Versuch, nnsere Stelle zu erklären, der m. E. Produkt seines eigenen Nachdenkens ist (« *ὡς καὶ νῦν ποτε γίγνεται* »). Das ist also nicht etwa eine Instanz gegen die von nns vorgenommene Scheidung der Scholien zu « *ῥόθιον* » und « *ἐφ' ἕνδεκα κώπαις* ».

(2) vgl. oben S. 636.

(3) vgl. Lehrs, Pindar-scholien, 1873 S. 80 Anm. — Rutherford III gibt nichts Hergehöriges ; bei Liddel-Scott fehlt dieser Gebrauch von *ἀργῶς*.

σοι ἔστω λίθον εἰκῆ βαλεῖν ἢ λόγον ἀργόν », vgl. Ev. Matth. 12, 36 *ῥῆμα ἀργόν*. So nennt man Geld « *ἀργόν* », das nicht « arbeitet » (1). Man erwartet Analoges von Anmerkungen, die ausführen, dass der Dichter seine Worte « *οὐκ ἀργῶς* » gesetzt habe : den Nachweis, wie auch sie nicht « *ἀργά* », sondern, der Absicht geformter Rede gemäss, « *ἔνεργα* », « *ἐναγώνια* » (2) seien. In dieser rhetorischen Weise verwendet der Autor *π. ὕψους* das Wort (c. 34) (3) ; aber eine solche eigentlich rhetorische Ausdeutung findet sich in den « *οὐκ-ἀργῶς* -Scholien » höchstens leise angedeutet (4). Ihr Ziel ist noch erheblich bescheidener.

Wenn von der ungepflegten Rede der *πολλοὶ καὶ ἰδιῶται* (nach spät-rhetorischer Ausdrucksweise) gilt, dass sie « einfältig und aufs Geratewohl »— « *ἁπλῶς καὶ ἀργῶς λέγεται* » (5), so bemühen sich unsere Scholien zu zeigen, wie sich davon die Sprache der vorbildlichen Autoren, der *πραττόμενοι*, unterscheidet. Lehrs (l. c.) nannte diese Anmerkungen « rhetorisch » ; das gilt in dem weiteren Sinne, wie alle spät-antike Bildung rhetorisch ist ; es ist aber bei ihnen nicht der Rhetor am Werk, der auf die Vorbilder der praktischen *μίμησις* in den Dichtertexten hinweist (6), sondern der

(1) Belegstellen geben die Lexika.

(2) *π. ὕψ.*. 25 f.

(3) Daraus entsteht der byzantinische Gebrauch von *ἀργόν* statt älteren *περισσόν, παρέλκον*, den Lehrs mit Grund von dem der « *οὐκ-ἀργῶς*- scholien » abhebt. Die Arist.-scholien bezeichnen *πλεονασμός* in der älteren Weise ; Plut. 355 steht « *ἀργόν* » nur in unmassgeblicher Nebenüberlieferung (gegen Rutherford III 259, 3). Zu schol. Antig. 155 vgl. S. 648 Anm. 2.

(4) Eine leise Hindeutung auf *αὔξησις* findet sich etwa zu Ar. eq. 407 (vgl. Plut. 2, Rutherford III 285), auf *ἔμφασις* zu Pind. Nem. V 89a (« *ὑποσημαίνει* »). Wie aber ein *Rhetor* dichterische *ἔμφασις* herausarbeitet, zeigt etwa schol. Eur. Hipp. 3 ; für *αὔξησις* gibt Rutherford III 265 f. Beispiele.

(5) *Longinus τέχν. ῥητ.* I 189 Sp-H. ~ IX 561 W. ; vgl. *Strabo* XV,72 (S.719) : Artemidor spricht vom Ganges nur » *συγκεχυμένως καὶ ἀργῶς* » — « verwirrt und unbemüht » ; schon *Xenophon οἰκον. 151* « *τοῦτο ἡμῖν ἀργότατα ἐπιδεδράμηται* », « ohne Bemühung, ganz obenhin ».

(6) Wie eine wirklich rhetorische Exegese aussieht, das zeigen die Sophoklesscholien vielfach ; z. B. El. 975 « *ὅρα τὰς ἐπιχειρήσεις τῆς Ἠλέκτρας ...* », vgl. 558, 1019, Ai. 1055 ; besonders die zu Oed. Col., z. B. : 934 *τὴν ῥητορείαν παραφύλαξον ... καινὰ ἐνθυμήματα ...* oder 1254 (~ 1647) *παραφυλάττετε πάλιν τὴν τέχνην τῆς ῥητορείας* ; rgl. 1333, 1354, 1447, 1531, 1547, 1606 1669, 1725, 1760, besonders bezeichnend 1429 *καὶ ἐν ταῖς τέχναις ἐστὶ τοῦτο, ὅτι...* In allen diesen nie « *οὐκ ἀργῶς* » ! *Beiwege* : die Analyse der Scholien zum Oed. Col. ist, nach dem Fund des Didymeischen Demosthe-

Schullehrer, der γραμματικός, der die Anlässe — und nicht die Absichten — der dichterischen Wortwahl seinen Schülern exponiert. Man sollte seine unerbittliche Bemühung nicht zu gering einschätzen : durch sie erarbeitete das späte Altertum jene « grosse und einzigartige Kunst des richtigen Lesens », die Nietzsche ihm nachrühmt. Freilich : wie jede pädagogische Methode, so unterlag auch diese der Gefahr, zu leerer Routine zu entarten (1) ; und als Dichter-« erklärung » en masse müssen solche Anmerkungen sich kümmerlich ausnehmen.

«Warum sagt der Dichter hier dies? dort jenes? » von dieser Frage wird jede Interpretation ausgehen. Also « ζητεῖται, διὰ τί... » (2). Lehrs hat nun die mit dieser ausdrücklichen Frage eingeleiteten Pindar-Scholien zusammengestellt (S. 111 ff.), und bemerkt, dass sie « dem grösseren Teil nach sehr ausführlich und gelehrt sind, und fast sämtlich wirkliche Schwierigkeiten und Probleme treffen ». Gelehrten Gehalt kann man den « οὐκ - ἀργῶς - scholien » dagegen nie nachrühmen (3) ; und während jene ganz überwiegend sachliche

nes-Commentars und Diels' Hinweisen dazu, keine schwere Aufgabe ; beschämend, welche Irrwege J. Richter, Wiener Stud. 1911 S. 37ff. gegangen ist — und Christ-Schmid-Stählin, Griech. Lit. Gesch. II 1934 S. 408 folgen ihm. Wie kann man, angesichts der eben aufgeführten Scholien, den Beweis antreten, dass « in den Scholien zum Oed. Col. *nur* das Hypomnema des Didymus vorliege », so gut wie unverkürzt und unerweitert (Richter l. c. 38ff)? Sie bieten vielmehr reiche Auszüge aus Didymus, zusammengearbeitet mit *mindestens einem* (s. schol. v. 237) rhetorischen Commentar (den schon Ad. Trendelenburg, Grammaticorum de arte tragica iudiciorum reliquiae S. 57 f. dem 4/5. Jh. zuschrieb) ; dazu die üblichen Zusätze und Verkürzungen. Also ganz ähnlich dem, was F. Leo (Gött. Nachr. phil.-hist. Kl. 1904 S. 256) von den Scholia Bobbiensia zu Ciceros Reden angibt, die « aus zwei Kommentaren kompiliert sind, einem historischen und einem jüngeren rhetorischen ».

(1) Rutherford III 285 ff stellt eine Menge ähnlicher Scholien zusammen, um dann (S. 294) die volle Schale seines geistvollen Zornes über diesen « rubbish » auszugiessen ; was den *absoluten* Wert dieser Noten angeht, gewiss mit Recht. Aber kommentieren Schulmeister ihre Autoren für die Ewigkeit? oder für ihre Schüler?

(2) So leitet bekanntlich Didymus gern seine Erklärungen ein : Demosth.-kommentar col. 13, 62 und 14, 1, schol. Soph. Oed. Col. 1053 vgl. Hesych s. v. *Εὐμολπίδαι*, Schol. Pind. Ol. II 29 d, P. IV 455 d, Nem. II 19. Die Homerscholien, auch z. B. schol. Arist. Nub. 272 zeigen, wie das Fabnden nach *ζητήματα* sich ins Nichtige verlieren konnte. — Die Formel ist in späteren Rhetoren-Kommentaren häufig, z. B. Markellinos zu Hermogenes IV 237 W.

(3) Über wenige scheinbare Ausnahmen s. gleich.

Fragen erörtern (1) (z.B. warum Pindar von sieben Scheiterhaufen derer vor Theben spreche, da doch nur vier von den sieben Anführern verbrannt wurden (zu Ol. VI 23), oder warum er in der Arkesilaos-Ode den Jason und die Argonauten behandele (P IV 119, s. Lehrs l. c.) — fragen diese durchweg, weshalb der Dichter je dies oder jenes Wort gewählt habe (2).

Die Formel, mit der die Antwort darauf eingeleitet wird, lautet vollständig: « *οὐκ ἀργῶς παρέλαβεν* (3) (oder *παρέρριπται αὐτῷ* (4)) *τὸ* ... ». Der Gedanke an das rhetorische *τέλος* ist dabei — wie gleich die Beispiele zeigen werden — so wenig spürbar, wie wenn man Deutsch sagt « nicht aufs Geratewohl »; deshalb wird ganz gleichwertig gesagt « *οὐχ ἁπλῶς* » (5); *οὐ μάτην* (*ματαίως*) (6), *οὐκ ἐκ τοῦ παρατυχόντος* (7), *οὐκ ἐκ παραδρομῆς* (8).

Alle diese Ausdrücke weisen auf die Wohlbegründetheit in der Wortwahl des Dichters (9) und werden deshalb gelegentlich, in verschiedenen Fassungen des gleichen Scholions, miteinander

(1) Daraus erklärt sich, weshalb diese Klasse von Scholien nie mit *οὐκ ἀργῶς* antwortet: sie gehen auf Probleme, nicht auf Wörter.

(2) Eine ganz andere Klasse von Scholien bedient sich gelegentlich einer ähnlichen Terminologie. Man kennt die zahlreichen Anmerkungen, die, von *rhetorischen* Gesichtspunkten aus, die *οἰκονομία* des Dichters loben oder tadeln. Zu Soph. El. 526 wird nun als « *ἴδιον ῥητορικῆς τόλμης* » angemerkt, dass der Dichter auch der Klytämnestra gute Gründe an die Hand gebe; das habe er getan, « *ἵνα μὴ ἀργὸν εἴη τὸ πρόσωπον* ». Wenn im Aias 1043 der Chor den Menelaos ankündigt (« *ἃ δὴ κακοῦργος* »), so sagt er das « *οὐκ ἀργῶς, ἀλλὰ προπαρασκευάζων τὸν Τεῦκρον* ». Antig. 155 wird Sophokles gelobt: « *ἄριστα ... διεσκεύασται αὐτῷ ὁ χορὸς* »; das wird des längeren begründet; schliesslich heisst es: auch das Wort « *νεοχμός* », den Kreon bezeichnend, sei « *οὐκ ἀργόν* »: alles ist auf rhetorische Wirkung eingerichtet (so zu Pind. Isth. IV 87); dem entspricht die Redeweise der Scholiasten: wir sind hier in einer anderen Sphäre der Dichter-deutung, als bei den Scholien, die der Text behandelt; dementsprechend hat « *ἀργός* » hier eine andre Nüance: die, die S. 646 aus *π. ὕψ.* belegt wurde.

(3) Arist. Nub. 604.

(4) Pind. P. IX 177.

(5) Pind. P. IV 10f.

(6) Pind. P. I, 3 b.

(7) Pind. P. II, 1, IV. 1.

(8) Pind. Nem. VI 85 b.

(9) Deshalb dürfte man auch viele Scholien hierher ziehen, die einsetzen: « *τὸ δεῖνα καλῶς...* », oder einfach » *τὸ δεῖνα, ὅτι* ». Da aber unter diesen weiten Rubriken auch vieles Andersartige steht, würden wir vom Ziel unserer kurzen Betrachtung abgelenkt werden.

vertauscht (1). Die Begründung, die mit « γὰρ » auf die Formel zu folgen pflegt, hat, wie schon gesagt, fast nie eigenen wissenschaftlichen Gehalt (2); nicht selten aber entlehnt oder affektiert sie einen solchen.

Das zeigt sich besonders klar, wenn ein solches « οὐκ-ἀργῶς - scholion » neben einem « wissenschaftlichen » steht, das die gleiche Partie erörtert. « Warum nennt Pindar Thera heilig? » (P. IV 10): « οὐχ ἁπλῶς; », antwortet schol. f.; die Begründung ist wissenschaftlicher Erläuterung entnommen, wie sie schol. 10 b reichhaltiger überliefert.

« Warum wird Diagoras von Pindar « πελώριος » genannt? Zur Erklärung verweist der Scholiast VII 28a~ 27b auf das, was er über des Diagoras Körpermaass in der Einleitung (b) zu dem Gedicht sage. Was er dort vorbringt, hat er — oder schon ein Vorgänger — den gelehrten Nachrichten über die Maasse der Siegerstatue des Diagoras entnommen, die (aus Aristoteles? (3)) in inscr. c excerpiert sind; ein Verfahren, das nach Lucian, imagines 11, nicht unstatthaft ist (4).

« Warum heisst Kyrene (P. IV 1) » εὔιππος »? Mit besseren, älteren mythologischen Begründungen fasst der Scholiast, unter der Rubrik » οὐκ ἐκ τοῦ παρατυχόντος », das Autoschediasma zusammen: « ὅτι ἡ ἱππικὴ ἐν Λιβύῃ εὑρέθη ». — « Εὑρέτης »: eine brauchbare Schablone für solche Antworten. « Warum soll ein Trainer aus Athen stammen? » Die Erklärer von Pind. Nem. V 89 hatten längst danach gefragt; Schol. b erhält uns eine Reihe gelehrter Antworten, mit Zitaten aus Pherekydes, Polemon,

(1) Arist. Nub. 177, Pind. Ol. VII 27b-28a.

(2) Eine Ausnahme macht schol. Pind. Nem. VI 85b. Der Fortgang unserer Darlegungen soll wahrscheinlich machen, dass hier eine anders formulierte ausführliche ältere Gelehrten-anmerkung der Schulmeister-Exegese eingeordnet wurde. Dafür spricht der Stil: s. Z. 5/7 auf S. 112 Dr. — So ist zu Pyth. IX 177 der Rest einer Didymus-Anmerkung verwendet; s. Wilamowitz, Pindaros S. 266, 2. Wie dergl. bei Didymus diskutiert wurde, dafür bietet schol. Pind. Nem. VII 1a ein schönes Beispiel.

(3) Frazer und andere halten das für zweifellos; ich nicht.

(4) s. Chr. Scherer, de Olympionicarum statuis, Diss. Gött. 1885, S. 11; Frazer, Pausanias Bd. IV 1, 19f; Blümner zu Paus. VI 6. Mikons Statue des Atheners Kallias war zwar überlebensgross (Löwy, Bildhauer-inscr. No. 41 v. J. 472); nach den angegebenen Massen wäre das aber für die Statue des Diagoras nicht anzunehmen.

Istros. Schol. a macht es sich bequemer als sie : « *οὐκ ἀργῶς* » — Theseus, « *Ἀθηναῖος ὤν* », wurde « *εὑρέτης πυγμῆς* », als er waffenlos (1) gegen den Minotauros zu kämpfen hatte. Das Scholion verrät den Laien gegenüber wissenschaftlichen und sportlichen Problemen. Nur ein solcher kann *παγκράτιον* und *πυγμή* gleichsetzen, und von einem « *παγκράτιον ἄνευ μυρμήκων* » (caestus !) reden. Dass Theseus den Minotauros « *παίων πυγμαῖς* » tötete, steht in einer vereinzelten, späten Nachricht (2) ; sie widerspricht der gesamten reichen literarischen und bildlichen Überlieferung. Vom Pankration fabuliert der Scholiast, weil der von Pindar gefeierte Sieger *παγκρατιάστης* ist ; Faustkämpfer ist Theseus im Lapithenkampf ; « *εὑρέτης πυγμῆς* « heisst er nie (3) ; wohl aber *εὑρέτης πάλης* (4) ; und das, wie sich gebührt, anlässlich des Kampfes in der *Κερκυόνος πάλαιστρα*. Was unser Scholion — mit berechtigtem Zagen (« *ἴσως οὖν ...* ») — vorbringt, ist also Autoschediasma aus undeutlicher Erinnerung an mancherlei gelehrtere Kunde (5). Grotesk ist der Mythos, den ein Scholiast erfindet, weil er für der Erklärung bedürftig hält, dass der Demokrat Strepsiades (Arist. Nub. 1) den *Ζεῦς Βασιλεὺς* anrufe ; nicht viel besser, wenn die Leier bei Pindar Apolls *κτέανον* genannt sein soll, weil er sie von dem jungen Hermes rechtmässig erworben habe (Schol. Pyth. I 3 ; das Selbstverständlich-Richtige steht daneben) ; gleich unnütz, wenn der Zeus-Semele-Mythos herhalten muss, um zu erklären, warum es von Dionysos heisse « *σελαγεῖ* » (zu Arist. Nub. 604 — » *διάπυρος γὰρ ὁ θεός* » ; daneben wieder das Einfach-Richtige).

« Warum heisst Syrakus dem Pindar *μεγαλοπόλιες* ? » — die Frage möchte unnütz scheinen, die Antwort des Scholiasten dafür aber auch frappant : Archias — der Gründer ! — « *τέσσαρας πόλεις καταστρεψάμενος εἰς μίαν συνήγαγεν* ». Der Scholiast meint die bekannten vier späteren Stadtteile (6).

(1) s. Apoll. bibl. III 15, 8.

(2) Epit. Vat. der Apoll. bibl. I 9 (S. 55 W = 136 Frazer).

(3) Da konnte z. B. Polydeukes ältere Ansprüche anmelden ; s. Furtwängler h. Roscher I, 1 1156ff.

(4) Schol. Plat. leg. 796 ; Paus. I 39, 3 (daraus schol. Luc. S.65 R) ; Schneider Callimachea II 105 (ungenau !).

(5) Nur hier und zu Arist. Plut. 818 wird in einem « *οὐκ-ἀργῶς*-Scholion » ein ganzer Satz erörtert ; der (subalterne) Charakter ist der gleiche wie bei den Erklärungen einzelner Wörter sonst.

(6) s. z. B. Cic. in Verr. sec. IV 118.

Das wären denn die « *οὐκ-ἀργῶς*-Scholien » mit gelehrtem Anstrich : Entlehnung, Erfindung, Haarspalterei — bis zum baren Unsinn. Besser schon, wenn die Kommentatoren, ohne solche höheren Ambitionen, die Antwort nur dem aufmerksam verfolgten Text entnehmen ; wie es in den Aristophanes-scholien mehrfach vorkommt. « Warum nennt Aristophanes die Asche *λεπτή*, mit der Sokrates seinen hungrigen Schülern über den Mangel an *ἄλφιτα* hinweghilft » ? : *λεπτόν* sagt man vom Mehl (nub. 177). So hält sich auch schol. plut. 818 (1), nub. 47 und eq. 407 (2) bescheiden im Rahmen des Textes.

Hierher gehört denn auch unser Papyrus-scholion : warum ruft der Chor gerade den *Ἵππιος Ποσειδῶν* an? » : die *ἱππεῖς* bilden ihn ja (3).

Im Ganzen also : « *Οὐκ ἀργῶς* - Scholien » sind nie Reste alter wissenschaftlicher Kommentare ; manchmal verwenden sie nahe zur Hand liegendes gelehrtes Material ; öfter ist ihr gelehrter Anstrich trügerisch ; oft ihr Inhalt völlig absurd. Immer sind sie Produkt einer späten (nicht hellenistischen), mit kurzsichtig-emsiger Pedanterie auf die einzelnen Wörter gerichteten Schulmeister-Exegese (4).

e) Schol. 574 zu ἐρόμενος Κλεαίνετον.

Wer dieser Kleainetos war, wissen wir nicht, und werden es wohl nie authentisch erfahren (5) ; man wusste es auch im Alter-

(1) s. S. 650 Anm 5.

(2) s. S. 646 Anm. 4.

(3) Der Abschluss (Z. 16) « *ἀποσεμνύνειν οὖν βουλόμενος ...* », den der Papyrus nicht hat, verstärkt den einfältig-schulmeisterlichen Charakter.

(4) Jahrhundertelang ist offenbar diese brotlose Kunst an allen möglichen Texten geübt worden ; das zeigt des Galen (XVII,1, S. 738 K) Erbitterung über *ἐξηγηταί*, die, nur auf Wörter und nicht auf Sachen gerichtet, zum Eingang einer Epidemie des Hippokrates (III, 17 = III 103 L.) bemerkt hatten : die Nennung der Heimat des Patienten « *τῷ Ἱπποκράτει οὐκ ἀργῶς πρόσκειται* », und dafür absonderliche Gründe austiftelten, vielleicht sogar dabei einen Vatersnamen *τοῦ Παρίωνος* für ein Ethnikon hielten. — Ein Beispiel der gleichen Methode aus dem 2. Jh. (aber eingeleitet mit « *εὖ* », nicht mit « *οὐκ ἀργῶς* ») liefert der Kommentar zu Kallimachos Jamben Pap. Soc. It. 1094 (Bd. IX p. 161, 25).

(5) An den Vater des Kleon zu denken — wie zuerst Biset tat, über den Rutherford Bd. I S. XI f. handelt — sollte uns, wie den Alten, die Interpretation der Stelle verbieten. S. Müller-Strübing, Arist. u. d. hist. Kritik, S. 685, dessen Folgerungen freilich haltlos sind.

tum nicht. Die codd. erhalten drei Erklärungen, die alle aus der Stelle selbst zu deuten versuchen. Die erste (« ἠδυπαθήσας » etc.) resultiert aus Verwechselung von ἐρόμενος und ἐρώμενος (1) ; sie scheint späterer Zusatz zu den diskutierbaren beiden anderen.

Von diesen basiert die erste auf der Überlegung : wenn die Strategen der früheren Zeit keine σίτησις heischten, so war sie ihnen durch Gesetz versagt ; wenn in Frage kam, jemanden darum anzugehen : so dürfte das der Autor dieses Gesetzes gewesen sein (2).

Die letzte erkennt richtig : hier wie sonst so oft in den « Equites » muss auf die σίτησις des Kleon gezielt sein, Kleainetos also mit dieser etwas zu tun gehabt haben. Näheres konnten sie nicht feststellen : dieser Kleainetos wurde nur an dieser Stelle erwähnt, und auch uns haben die Inschriften keinen Träger des Namens, der in Frage käme, kennen gelehrt.

Was nun diese, durchaus methodisch vorgehenden, Interpreten betreffs des Kleainetos « ἐστοχάζοντο », das gibt der Papyrus genauer als die codices ; das « φασίν » — mit dem nach alexandrinischer Sitte (3) gelehrte Vorgänger gemeint sein k ö n n e n — hätte freilich an den Anfang gehört : dass der Unbekannte » ἐπὶ τῆς δημοσίας σιτήσεως ἦν », ist auch erschlossen ; und das in etwas bedenklicher Weise. Welches Amt sollte er bekleidet haben? Am ehesten müsste er als ἐπιστάτης τῶν πρυτάνεων gedacht sein : als solcher wäre er damals Vorsitzender der ἐκκλησία gewesen (4), und könnte auch mit einigem Grund als « ἐπὶ τῆς ἐν πρυτανείῳ σιτήσεως » bezeichnet werden.

Aber die Ausdrucksweise des Scholions klingt nicht, als lägen klare staatsrechtliche Vorstellungen zu Grunde ; eher fast, als wenn unklare Erinnerungen an σιτοφύλακες (oder gar Aedilen ~ ἀγορανόμοι) einwirkten — eben ein αὐτοσχεδίασμα. Sonderbar, dass man nicht eher darauf verfallen ist, Kleainetos für den Antragsteller in Sachen der σίτησις des Kleon zu halten (5).

Ein Autoschediasma ist es also, was der Papyrus hier liefert ; aber eines von offenbar gelehrtem Ursprung ; jedenfalls das Beste

(1) Hesych II S. 194 No 97 Schm. : ἐρομένῳ · φίλῳ.

(2) Selbstverständliche Kritik an dieser Hypothese (die doch z. B. Casaubonus und G. Droysen annahmen) bei Meiners S. 384.

(3) s. Diels, Didymos in Demosth. praef. S. XXXIII.

(4) s. Sandys zu Arist. Ath. pol. 44, 1.

(5) vgl. schol. ran. 964.

von dem, was zu der Stelle erhalten ist, und das in beträchtlich reicherer Fassung als in den codd. Wenn diese uns eine Vorlage erschliessen lassen, in der die verschiedenen Deutungsversuche zu der Stelle zusammengestellt waren (1), so lehrt der Papyrus, der aus ihr — direkt oder indirekt — den besten auswählte : dass sie viel ausführlicher war, als das dürftige Excerpt in den codd. erwarten liess.

f.) Schol. 580 zu *ἀπεστλεγγισμένοις.*

Die Ausgaben führen irre ; deshalb gebe ich zunächst eine Recensio des in den codd. Ueberlieferten.

Das Scholion beginnt im Venetus (der Ravennas fällt bekanntlich aus) : *ἀπεστλεγγισμένοις· ἔλαιον ἀλειφομένοις καὶ στάζουσι, στλεγγὶς δὲ ἡ ξύστρα τοῦ ἐλαίου.*

Darauf folgt *κεκαρμένοις...*, und die Drucke stimmen dann bis *ξύστρα* (Z. 34). Hier hört das Scholion nicht nur in *Θ* auf, sondern auch im Venetus, in welchem das Lemma: *ἢ χορικῶν ἐστιν ἑταίρα* (589) folgt.

Demnach liefern die codd. folgende Erklärungen :

1) das eben angeführte Venetus-scholion,

2) das Gesetz des Kinesias und Phyrnichos (?) (2), eingeleitet durch eine verkürzte Wiederholung von Schol. 5. Denn Kusters Konjektur *κεκα<θα>ρμένοις* ist bestätigt durch cod. M (3) und durch Wiederholung des Wortes in Z. 34 ; es ist bezeichnend, dass auch dort der Ven. zunächst *κεκαρμένοις* geschrieben hatte.

3) *ἀπεξεσμένοις καὶ ἐπανήκουσιν ἀπὸ ἀλείμματος.*

4) Die Etymologie des Apion,

5) *κεκαθαρμένοις· ἐκματτομένοις* (4),

6) *στλεγγὶς γὰρ ἡ ξύστρα* (was sich an 5 wie an 3 anschliessen lässt).

7) Eine Zusammenfassung (Z. 40-41), die auf das, was ihr vorangeht, schlecht passt.

Was bei Dindorf-Dübner der Zusammenfassung voraufgeht (Z. 35 ff.), ist eine attizistische Erweiterung der *Συναγωγὴ λέξεων χρη-*

(1) Ich nehme nicht an, dass das erst der fabulose « Redaktor » getan hätte ; es fehlt jeder Hinweis (« *ἄλλως* », Doppelfassnng u. ä.) darauf.

(2) Nach NEILS Konjektur für *Κινέας καὶ Φρῖνος.*

(3) S. R. SCHNEE, *Z. f. österr. Gymn.* 35, 1884, S. 810.

(4) Die Präposition umgestellt von KUSTER.

σίμων, aus dieser in die Lexica des Photius und Suidas, sowie, mit einer Interpolation (1), in die Scholien zu Platon Hipp. min. 368c (S. 327 Herm.) aufgenommen (2). Suidas verband die Glosse der erweiterten *Συναγωγή* mit Alexander von Aphrodisias zu Arist. Top. VI 6 (3). Diesen ganzen Suidas-Artikel hängte Musurus an das Scholion zu Aristophanes an. Dass die Interpolation, wie in Ven. und *Θ*, auch in M. fehlt, darf man erwarten nach dem Befund, und nach Schnee's (4) Feststellung, dass dieser Handschrift « die Interpolationen völlig fremd sind, von denen die Aldina wimmelt » (5).

Was wir als No. 2 aufführten, zielt nicht eigentlich auf unsere Stelle, sondern auf den ganzen Vers, speziell auf *κομῶσι* ; mit den Scholien zu *ἀπεστλεγγισμένοις* ist es verbunden durch die verkürzte Wiederholung von 5. Dies Scholion — an sich vernünftig — hat m. W. in der antiken Lexikographie u. ä. keine Spuren hinterlassen ; dürfte also ein spätes Schulprodukt sein.

Zu 3) : Das Etym. Magn. liefert : *ἀπεστλεγγισμένοι · ἀπεξυσμένοι · στλεγγὶς γὰρ ἡ ξύστρα* ; Hesych das gleiche im acc. sing. ; die *Συναγωγή* wie Hesych, mit dem Zusatz « *οὕτως Ἀριστοφάνης* : also eine alte Erklärung zu unserer Stelle. Sie fehlt im cod. Coisl. 347 (6), ist also in der *Συναγωγή* attizistische Erweiterung ; d. h. wir haben hier, (bei Hesych und Et. Magn. durch Diogenian vermittelt) Pamphilus-Didymus (7).

Zu 4) und 1) : Apion stellt zu *στλεγγὶς* eine seiner würdige

(1) [*ὅ ἐστι κτενιζόμενοι · στλεγγὶς γὰρ τὸ κτένιον*]. Dass *στλεγγίς* = *κτένιον* sei, muss ein spätes Lexicon gelehrt haben (s. Schol. Vat. in Dion. Thrax, S. 195, 17 H), wohl mit Bezug auf Hippokrates *π. διαιτ. ὀξ.* S. 366 und Lykophron v. 874 ; danach wurde es interpoliert in Alexander v. Aphrodisias zu Aristoteles *Top.* S. 455 Z. 25 und schol. Lucian *Lex.* 2 (S. 191 R.) sowie in das Plato-scholion.

(2) Der gleiche Fall z.B. schol. Plat. leg. 854 b ~ Phot. s.v. *ἀλιτήριος*.

(3) Aristoteles spielt an auf Aristophanes Thesm. 556.

(4) *L. c.*, S. 804.

(5) Solche sammelt Dindorf, s. Dübner, Praefatio V, Anm. 1.

(6) s. C. Boysens Veroffentlichung im *Ind. lect.* Marb. 1891.

(7) Fast die gleiche überlieferungsgeschichtliche Situation liegt vor bei den später zu besprechenden Scholien zu Nub. 5 (*οἰκέτης*) und 42 (*ἀδελφιδή*). Dort halte ich für wahrscheinlich, dass ein Arist.-Kommentator ein attizistisches Lexicon benutzt hätte. Möglich wäre das auch hier : « *οὕτως Ἀριστοφάνης* » könnte als *Beleg* für die *λέξις* gemeint sein. Aber der Plural bei Hesych. ~ Et. M. macht mir doch wahrscheinlicher, dass das Ganze ursprünglich Erklärung zu unserer Stelle war, von einem Attizisten der *Κωμικὴ λέξις* (durch Pamphilus?) entlehnt, wie z.B. Didymus fg. 48, S. 79 Schm.

Etymologie auf : er findet darin *σταγών* (*στάζειν*) und *ἔλαιον*. Wie er damit das *ἀπεστλεγγισμένοις* unserer Stelle deutete, zeigt schol. 1, welches in diesem Wort- — statt « abgeschabt » — gerade « gesalbt » findet. Das Wort « *στάζουσι* » weist auf Apions Etymologie ; sie muss in schol. 1 gestanden haben. « *Στλεγγίς · ἡ ξύστρα τοῦ ἐλαίου* » ist Unsinn ; da ist das übliche « *στλεγγίς · ἡ ξύστρα* » eingedrungen und hat das ursprüngliche « *<στλέγγίδες γὰρ αἱ σταγόνες> τοῦ ἐλαίου* » verdrängt. Dazu stellt sich das Zitat unseres Verses in schol. Nub. 120 mit der Glosse « *λιπῶσι* » zu « *ἀπεστλεγγισμένοις* ». — Es ist kein Grund, mit Lehrs (1) aus unserem Scholion und aus schol. Pax 778 auf einen Aristophanes-Kommentar des Apion zu schliessen. Wie Apion bei Behandlung von Od. *θ* 267-366 gegen die *ἀθετοῦντες* auf Ar. Pax 778 wies (« *σημειοῦνται* » schol.), so wird er mit unserer Stelle eine etymologische Deutung des homerischen *λίπ' ἐλαίῳ* bereichert haben (2). In den Apion (3) zugeschriebenen *Γλῶσσαι Ὁμηρικαὶ* des Darmstädter codex ist *ἀλεῖψαι* 601, 22 aufgeführt (« *τὸ χρῖσαι ἐλαίῳ* »), *ἀλοιφή* ib. 27, *λιπαρόν* 608, 11 («... *τὸ δι' ἐλαίου* »).

Wie kommt nun dieser Kalauer in die Aristophanes-scholien (4)? Auf Symmachos weist garnichts (5) ; ja es wäre zu verwundern, wenn dieser dergleichen ohne Polemik aufgenommen hätte. Papyri lehren, wie vielerlei Lexica, Glossen-Sammlungen und dergl. es in der Kaiserzeit gegeben hat ; aus einem solchen, das Apions sonst verschollene Deutung aufführte (6), mag ein Aristophanes-Erklärer sie aufgenommen haben.

(1) Quaest. ep. 25.

(2) *Λίπα* scheint er mit *λείβειν* verbunden zu haben (*λιπῶντες* schol. nub. 120 ~ *στάζοντες* eq. 580) ; für *λείβειν* ist *στάζειν* normales Synonym (dazu « *στάξε* » Jl. XIX 38 c. schol.) ; *λιβάς · σταγών* (s. schol. Eur. Andr. 116, vgl. 534) und *λίβα · σταγόνα* (s. schol. Apollon.Arg.IV 1454) mögen den Übergang ermöglicht haben zu *λίψ* (und *ἄλιψ*) : Hesych: *πέτρα ἀφ' ἧς ὕδωρ στάζει*, vgl. *Et. Gud.* 372, 3 St. : *λίψ · σημαίνει* (*καὶ τὸν ἄνεμον καὶ*) *τὴν πέτραν* (st. *ἤτταν*) *ὅτι λείβει ἤγουν στάζει*. Das « obscure » (Lehrs) « *ἄλιψ* » (Hes.) dürfte fingiert sein, um — durch *ἀλίβατος* — den Übergang zu *ἀλείφω* zu ermöglichen ; als Beleg konnte die « *στάζουσα πέτρα* » (Eur. Hipp. 122, cf. Suppl. 80) dienen.— Nicht-Homerisches in Apion-Glossen : s. Ludwich, *Philol.* 74, S. 224, 9.

(3) Bei Sturz hinter dem Gudianum ; vgl. *Pap. Ryl.* 26 ; Ludwich, *l.c.*

(4) Eine dritte Spur von Apions Homer-erklärung hat Stein, *Schol. in Ar. Lys.* diss. Gött. 1891, nachgewiesen in schol. Lys. 477, cl. Apoll. Soph. s.v. *Κνώδαλον*, schol. Ar. Vesp. 4 u. a.

(5) Vgl. White, *Schol. in Ar. av.* praef. S. 67.

(6) Ich denke an jenen *Diodoros*, den vielleicht schol. Thesm. 389 zitiert, den

Die Analyse ergibt also : wir haben in Wahrheit nicht sieben, sondern zwei Scholien zu *ἀπεστλεγγισμένοις* ; denn No. 2 gehört nicht her, und 5 ist, in späterer Fassung, dem Sinne nach gleich 3 ; es bleiben 1 und 4 (Apion) und 3 und 6 (Didymus).

Auf diese zwei alten Scholien passt die Zusammenfassung Z. 40 f. : « *ἀπεστλεγγισμένοις οὖν · ἀπεξεσμένοις, ἢ ἔλαιον ἀληλιμμένοις* » ; sie dürfte demnach alt sein ; selbst wenn sie nur in der Aldina stehen sollte. —

Das Scholion des Papyrus scheint in knappster Fassung diese beiden alten Erklärungen zu enthalten. Denn es ist zwar richtig, (trotz Casaubonus und van Leeuwen), was das Didymus-scholion vorsichtig ausdrückt : die Palästriten kommen, nach Wettkampf und Reinigung, selbstverständlich g e s a l b t vom Bade (« *ἐπανήκουσιν ἀπὸ ἀλείμματος* ») (1), glänzend wie der Myndier Delphis ; insofern also liegt « gesalbt » dem Sinn nach in « *ἀπεστλεγγισμένοις* ». Aber das knappe « *ἀληλιμμένοις* » im Papyrus weist doch wohl auf die Fehldeutung des Apion.

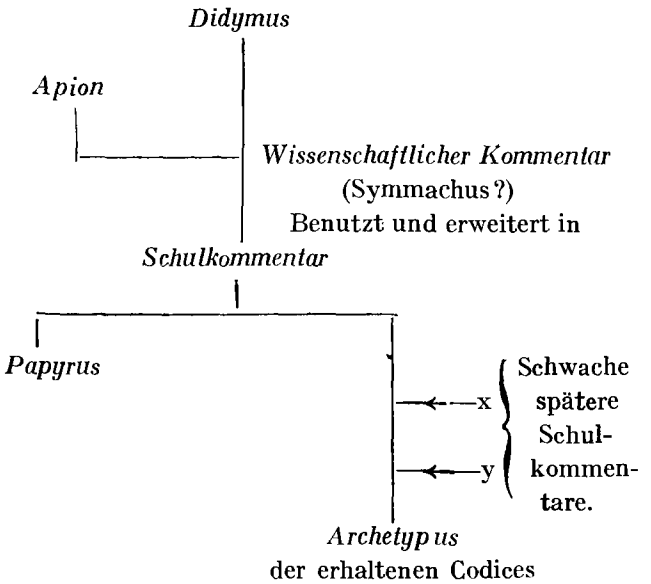
Vermittler von Apion-Gelehrsamkeit an Pamphilus-Athenaeus (vgl. O. Schneider 99, Cohn, *P.W.*, s.*v.*, S. 709 f) ; denn als Vermittlung, nicht « Mitarbeit » (Cohn) möchte ich das typische « *Ἀπίων καὶ Διόδωρός φησιν* » des Athenaeus auffassen. Diodoros liefert da u. a. *Γλῶσσαι Ἰταλικαί* (IX, 479 a ; vgl. des Apion *π. τ. Ῥωμαίων διαλέκτου*, aus welchem Athen. XV 680 d ein « simonidéisches » Distichon zitiert) ; das wird derselbe « *γραμματικός* » sein, den Erotian S. 51, 16 Nachm. = 85, 15 K für eine Glosse der *ἐν Ἰταλίᾳ Δωριεῖς* anführt ; identisch mit « *Ἀπίων καὶ Διόδωρος ἐν τῷ π. στοιχείων* schol. Dion. Thr. 183, 29 Hillg. = 784, 10 Bk, vielleicht auch mit dem bei Clemens Al. strom. I, 16, 79, S. 51 St. genannten. In einer Orion-Interpolation des Kyrill-Lexicons Cramer *Anecd. Par.* IV, 182, 18 (vgl. Reitzenstein, *Gesch. d. griech. Etym.*, S. 308 ff.) s.v. *ἐρῳδιόν* steht : *τὴν ἐτυμολογίαν αὐτοῦ εἰς τὸ τῆς γραμματικῆς (τοῦ γραμματικοῦ?) Διοδώρου* ». Auch hier vermute ich den Benutzer des Apion. Der Casus erweist Beziehung auf Il. X 274 (und nicht Ar. Av. 1142), wo *ἐρῳδιός* ein *ἅπαξ λεγόμενον* ist und Gegenstand alter *ζητήματα*. Eine Menge Etymologien zu dem Wort liefern die Homer-Scholien sowie die Etymologica (s. Gud. ed. Stephani s.v.). Apion ist für die Etymologien nicht genannt (auch nicht bei Apollonius Soph. ; und das Sturz'sche Glossar liefert ohnehin keine Etymologien, und nur mehrdeutige Wörter) ; aber seine Behandlung der betr. Homer-partie steht in den Scholien (III, 437, 30 Dind. = Porph. p.150, 13 Schrad. =S.48 in *Apionis fragm.* ed. Baumast, diss. Königsberg 1886) ; s. dort « *ὀφθέντος αὐτοῖς τοῦ ὀρνέου...* ». — I. A. so vielfältiger Benutzung ist immerhin möglich, dass Diodoros auch den Aristophanes-Scholien die Apion-bemerkungen lieferte.

(1) cf. Plato *Theaet.* 144c.

g. Zusammenfassung.

Das « οὐκ-ἀργῶς-Scholion » v. 551 erweist als (direkte oder indirekte) Vorlage des Papyrus einen Schulkommentar. Dieser vermittelte gelehrtes Material, welches wir mit grösserer oder geringerer Wahrscheinlichkeit auf Didymus zurückgeführt haben. Das Apion-scholion v. 580 zeigt, dass auch für jenen Schulkommentar Didymus nicht direkt Vorlage war ; ob Symmachos oder ein anderer Gelehrter die Anmerkungen des Didymus mit Diodor-Apion verbunden hat, ist aus den hier behandelten Stellen nicht auszumachen.

Vergleichen wir, was der Papyrus bietet, mit den Scholien unserer Handschriften, so ist klar : im Ganzen haben wir, mit Übereinstimmung z.T. bis ins Wörtliche, den gleichen Kommentar (1). Der Papyrus bietet keine absolut neue Erklärung ; von Varianten der Handschriften bietet er jeweils die beste ; diese für 574 (Kleainetos) viel ausführlicher. Was in den Handschriften überschiesst, ist wertloses Schulprodukt. Also liesse sich die Tradition vorläufig in folgendem Stemma veranschaulichen (wobei Zwischenstufen nicht berücksichtigt sind, die es natürlich gegeben hat) :



(1) Also das Gleiche, was Körte (*Archiv f. Pap.* VII, p. 138, No. 567) von dem Fragment eines Pindar-Hypomnema feststellt, welches Wilamowitz, *Sitz. Ber. Berl. Ak.*, 1918, p. 749, veröffentlichte : « es ist im Grunde derselbe Kommentar, den wir haben, nur in etwas anderer Formulierung. » Dieses Hypomnema stammt aus dem Anfang des 4. Jh.

TEIL II.

DIE ÜBRIGEN ARISTOPHANES-SCHOLIEN AUF PAPYRI.

Vorbemerkung

Oldfather (1) hat bemerkt, dass die bisher gefundenen Aristophanes-papyri sich zeitlich in auffällig anderer Weise gruppieren, als die aller anderen Dichter : sie sind vor dem 4. Jahrhundert selten, seitdem aber häufig. Auch inhaltlich scheiden sich diese beiden Gruppen. Es handelt sich bei der ersten, früheren, um Reste von drei Hypomnemata und von fünf Textrollen.

Das ausführliche Hypomnema Pap. Fior. II 112 (2. Jh.) (2) bezieht sich auf eine unbekannte Komoedie ; es zitiert in zwei Zusätzen Didymus, stammt also nicht von diesem (2). Unvergleichlich dürftiger ist dasjenige zu den « Acharnern » v. 108-671 im Pap. Ox. VI 856 (3. Jh.), über welches White (4) trefflich informiert. Es zeigt knapp so viel Berührung mit den Scholien unserer Handschriften, wie sich bei zwei Kommentaren zum gleichen Gegenstand selbstverständlich ergibt ; stellt aber ein ganz ärmliches Schul-Hilfsbuch dar, viel kürzer als unsere Scholien, und ohne Verwandschaft mit diesen. Ox. 2086 endlich (2. Jh.) (5) enthält Scholien zu einer unbekannten alten Komoedie.

Von den fünf Texthandschriften liefert Soc. It. 720 (spätestens 3. Jh.) Reste des « Friedens » ; der Text hatte « piccoli scolii e glosse », die heute unleserlich sind. Pap. Grenf. II 12 (3. Jh.) wurde von Crusius (6) mit glänzender — wenngleich nicht ganz unanfechtbarer — Beweisführung dem « Gerytades » zugewiesen ; er hat

(1) University of Wisconsin studies, 9, 1923, Madison, S. 86.

(2) Wo ich im Folgenden Datierungen gebe, die von den bisherigen abweichen, stammen sie von Prof. SCHUBART.

(3) Gegen STEINHAUSEN 39, BOUDREAUX 168. Vgl. KÖRTE, *Archiv. f. Pap.* VI 254.

(4) Scholien in Ar. Aves Einl. S. 53 ; vgl. GRENFELL-HUNT a. l.

(5) vgl. KÖRTE *Arch. f. Pap.* X 226.

(6) *Mélanges Weil*, 1898, S. 81 ff.

paraphrastische Randscholien. Ox. II 112 (1./2. Jh.), ohne Scholien, wird vermutungsweise den zweiten « Thesmophoriazusen » zugeschrieben (die ja noch Clemens Alexandrinus zitiert) ; von Soc. It. 1175 (1. Jh) und pap. Amh. II, 13 (2. Jh) ist ungewiss, ob sie überhaupt Aristophanes bieten.

Also : in Texten und Hypomnemata eine starke Bevorzugung uns nicht erhaltener Stücke ; Berührung mit den Scholien unserer Handschriften fehlt auch in den wenigen Fällen, wo sie möglich wäre — ein negatives doch nicht bedeutungsloses Resultat.

Bessere Handhabe bieten der Analyse die Scholien der zweiten Gruppe ; ihr wenden wir uns zu.

1.) *Schol. eq.* 84.

Mélanges Nicole (1905), S. 212 ff.
(GRENFELL u. HUNT).

Jetzige Signatur : Oxford Bodl. Ms. Gr. class., f. 72 (P). ca. 350-450 p. Chr.

Zusammengesetzt aus drei Fragmenten einer Seite eines Papyrus-Buches, enthaltend Reste von Eq. 37-46 (verso) und 86-95 (recto). Ränder stark zerstört. Cursive im Text, noch stärker in den Scholien ; diese sehen nach E. Lobel erheblich jünger (« 5. Jh. ») aus als der Text (« 4. Jh. »).

Neben v. 42-44 stand ein den unseren gleichartiges Scholion zu *κναμότρωξ* v. 41. *ὅτι κνάμους*] *ἦσθιον ἵν*[*α μὴ καθεύδω*]*ισι ἢ ὅτι κνά*[*μοις ἐχρῶντο*] *πολλάκις ἀ*[*ντὶ ψήφων.*

Neben v. 93 eine Glosse zu *διαπράττουσιν* · « *εὖ πράττουσιν.* » « Cf. Gloss. Ven. et Vict. *διαπράττουσιν* · *εὐτυχοῦσιν* » (Gr.-H.).

Endlich ist am unteren Rand verso ein vier Zeilen langes Scholion zu v. 84 erhalten ; mit den Ergänzungen (meist der Herausgeber) (1) :

1. *Θεμιστοκλ*(*ῆς*) · *Θεμιστοκ*[*λῆς ὑπὸ Ἀθηναίων ἐ*]*φυγαδεύθη καὶ παρεγένετο εἰς τ*[*ὴν τῶν* 2. *Περ*]*σῶν χώραν κ*[*αὶ γ' πόλεις ἔλαβε πα*]*ρὰ Περσῶν καὶ ἐστρατεύσατο ἐπ*[*ὶ Μαγνησίαν καὶ...* 3....] *ακιεντησα* (2) [... *ἀπεστέρ*]*ησεν ἑαυτὸν τοῦ βίου αἷμα τ*[*αύρειον*

(1) N. B. « the length of the lacuna at the end af lines is quite uncertain » Gr. H. 217. — Cf. die Vorbemerkung am Beginn dieser Arbeit.

(2) Lesung schwierig. Nicht *αὐθέντης* (Gr.-H.). Statt *ακι* wäre möglich *αυρ* ; statt *τηι* : *γηι* (Lobel). *Τῆις Ἀρ*[*τέμιδος ἀπεστέρ*]*ησεν* passt in

πιών. Δια-4.-βάλλει το]ὺς Ἀθη[ναίους ὡς κακοὺς] πρὸς τοὺς εὐεργέτ[ας.

Die, dem Privat-Charakter des Buches (Cursive!) entsprechende, knappe Banalität des Scholions erweist doch durch den Schlusssatz (vgl. Dübner S. 36 B. 40) enge Beziehung zu den erhaltenen Scholien.

Das Scholion ist in den Hss. in zwei Fassungen überliefert (1), die mit *ἄλλως* aneinandergereiht sind. Die erste gibt ohne Quellenangabe banal-Tatsächliches, mit primitiven Erklärungen (2), einer paraphrastischen Anwendung auf den Text und einer Anmerkung über die Absicht des Dichters am Schluss (3). Die zweite—nur in V — gibt die gleiche Geschichte wie I, in gelehrterer Aufmachung, mit Quellenzitaten, und ohne die Primitivitäten von I. Wo beide Fassungen sich deckten, hat der «Redaktor» (4) die zweite gekürzt mit Hinweis auf I (« *ὡς εἴρηται ἄνω* ») (5). Das Scholion des Papyrus sieht fast aus wie ein Excerpt aus I.

Woher stammt das Ganze? « Durch Symmachus aus Didymus »— diese oft beliebte einfache Antwort ist auch hier versucht worden (6). Möglich ist ja wohl, bei dem Zustand der Scholien, fast alles ; aus dem Text lässt sich aber für diese Antwort kein Argument entnehmen. « *Σύμμαχος δέ φησι ψεύδεσθαι περὶ Θεμιστοκλέους* » am Ende von II (37 A8) geht auf den Dichter (7), nicht,

die Lücke ; aber das zu erwartende *καὶ ἐν τῷ ἱερῷ* hat davor nicht gestanden. Auch mit *ἐν γῇ σα*[wüsste ich nichts anzufangen ; denn was sollte man etwa mit *στρατεύμ]ατι ἐν γῇ Σα*[*ρδιανῶν*, oder... *ἐν τῇ σα*[*τραπείᾳ*?

(1) Meiners 220, 237 ; Schauenburg 8.

(2) « Themistokles, der Sieger von Salamis » (nur V).

(3) « *διαβάλλει τοὺς Ἀθηναίους* » — das klingt wie Kritik ; wie dergl. aber vom Exegeten in ein Lob der *οἰκονομία* umgedeutet werden kann, zeigt schol. pax 505. Vgl. Rutherford III 454.

(4) Ueber diese problematische Figur s. am Schluss der Arbeit.

(5) So Schauenburg 8 gegen Schneider 76 (« Symmachus ») ; vgl. Rutherford III 47 ff, Boudreaux 149, schol. Arist. Aves 487, 1297.

(6) Schauenburg 15, Meiners 237.

(7) vgl. Schol. Arist. Av. 575 (mit gleichartiger Verteidigung des Dichters wie hier) : *ψεύδεται παίζων* ; ferner Schol. Arist. Nub. 88 ; Schol. Pind. Ol. VII 146 « *τοῦτο ψεύδεται ὁ Πίνδαρος* » ; vgl. Ol. VI 55 (nicht Didymos!) *Πίνδαρος ψεύδεται*, schol. Eur. Andr. 885 *Δίδυμος δέ φησι ψευδῆ ταῦτα* ; Hephäst. 9, 4 p. 30 C. »... *ἀλαζονεύεται ... Φίλικος λέγων · ψεύδεται δέ* ». — Vgl. Schmidt, *Didymus* S. 280 über *Διδύμου* « *Ξένως Ἱστορούμενα* » und Dionysodoros (Schüler des Aristarch) « *ἐν τοῖς παρὰ τοῖς τραγικοῖς ἡμαρ-*

wie sonst oft (1), auf einen bestrittenen Erklärer (2). Damit fehlt jede Brücke von der Symmachos-Notiz zum Vorangehenden (3).

Was auf die Notiz des Symmachos folgt — ein Versuch, seine Kritik zu entkräften, und dessen Widerlegung — das dürfte noch aus Symmachos stammen. Denn wenn das auch nicht exakt zu beweisen ist : es ist doch unwahrscheinlich, dass Symmachos als erster diese Kritik geübt hätte. « Symmachos kannte Ephorus nicht » (4) — um die Geschichte vom Selbstmord des Themistokles zu finden, brauchte er keinen Ephoros : die stand im Aristophanes. Aber er hatte offenbar kritische Bedenken : was bei Herodot nicht stand, von Thukydides (I 138, 4) bezweifelt wurde : das mochte bei Aristophanes *ψεῦδος* sein. Es dürfte sich um ein altes *ζήτημα* handeln ; der Aristophanesvers wird eine Rolle gespielt haben in der Diskussion der Historiker über den Tod des Themistokles (5). Oder sollte niemand vor Symmachos die frappante Sophokles-Parallele aufgestochen haben? Und die Kritik Z. 14, und deren Widerlegung (6) — soll das alles erst nach Symmachos sich abgespielt haben (7)?

τημένοις » (schol. Rhes. 508 ; auch hier folgen Versuche, diese Kritik zu entkräften, wie Arist. eq. l. c.).— *Ψεῦδος* « error », not « lie » : vid. RUTHERFORD *l. c.* 33.

(1) z. B. Ar. av. 283, 997.

(2) Wie in allen bisherigen Behandlungen der Stelle angenommen wird.

(3) Hätte Symmachos das Vorangehende, das mit seiner Erklärung nichts zu tun hat, dennoch referiert — so wäre kaum erklärlich, warum sein Name nicht am Anfang des ganzen Excerptes stünde. Geht dieser Brauch doch so weit, dass zuweilen zwei Autoren-namen zusammenstossen: Arist. Av. 1297 II : *ὁ μὲν Δίδυμος οὕτως · « ὁ δὲ Ἀμμώνιος.... »*, vgl. schol. Pind. Nem. III 21.... *οὕτω γράφει · « ἄλλοι δέ τινες... »*. Oder der Name « Symmachos » müsste am Ende des Ganzen stehen.

(4) So folgert MEINERS S. 238, und weiter : « unde simul apparet, ea scholia, in quibus Ephorum videamus in usum vocatum esse, certe ad Symmachum, quippe qui hunc historicum non consuluerit, non redire. » Kleine Ursachen, grosse Wirkungen.

(5) « de quo multimodis apud plerosque scriptum est » C. Nep. Them. 10, 4.

(6) SCHAUENBURG S. 15 findet hier Didymus : « illud *οὐ γὰρ πιθανόν* prorsus Didymeum est ». Wie er das mit seiner übrigen Analyse vereinigt, ist sein Geheimnis. Das Wort *πιθανόν* durften auch andere Kommentatoren aussprechen, als Didymus ; z. B. *Aristarch* schol. Pind. Nem. I 1, *Menekles* schol. Pind. P. IV 10a ; vgl. schol. Arist. ran 41.

(7) Es gibt Kritik an Symmachos : av. 303, ran. 1027 werden seine Aufstellungen aus den gleich folgenden Versen berichtigt, Thesm. 393 eine lexicogra-

Mit Boudreaux (S. 151) halte ich also für wahrscheinlich, dass S. 37 A8-15 aus Symmachos stammt.

Woher aber das Übrige?

Es ginge nicht an, die beiden überlieferten Fassungen irgendwie aus einander abzuleiten. II ist viel reichhaltiger ; I gibt aber eine andere Vorgeschichte der Flucht des Themistokles, und hat als Überschuss gegen II dessen Angebot an Artaxerxes, ihm Griechenland zu unterwerfen.

Ursprung aus gleicher Vorlage wird erwiesen — abgesehen von allgemeiner Übereinstimmung — dadurch, dass der « Redaktor » bei II (« *εἴρηται* ») in die Lage kam, Gleichlautendes zu übergehen.

Welches war diese Vorlage?

Nicht Ephoros (1).

Auch nicht Thukydides. In den Grundzügen geht zwar die Vorgeschichte des Todes auf ihn zurück ; doch ist nicht nur die Selbstmordgeschichte zugefügt — auch von « *προδοσίας αἰτία ψευδής* » (Z. 23) ist bei ihm nicht die Rede ; noch gibt er irgend Näheres über die Versprechungen, die Themistokles dem Artaxerxes sollte gemacht haben (2).

Wir könnten nur eine rhetorisch entstellte Thukydides-tradition feststellen : wenn nicht das — seit 1868 bekannte — Fragment des Aristodemus (3) weitere Schlüsse erlaubte.

Dass dessen 10. Kapitel (S. 359, Z. 9 ff. der Handschrift) mit dem Aristophanes-scholion in naher Beziehung steht, wurde allgemein sofort erkannt (4).

Das nicht unkomplizierte Verhältnis der verschiedenen Fassungen dürfte durch Nebeneinanderstellung am schnellsten deutlich werden :

phische Behandlung an attizistischer Norm kontrolliert ; dergl. mochte auch ein später sorfältiger Exeget zum Ueberlieferten hinzufügen ; « *τίνες* », die dem Symmachos eine neue Hypothese entgegenstellen, gibt es nicht. Ausser Phaeinos schol. eq. 963. Und dann gar noch Gegenkritik?

(1) So versuchte Meiners *l. c.* S. 320 aus Vergleich mit Diod. XI 54 ff. In Wahrheit gehen beide in allen Hauptpunkten auseinander. Es genügt allein, dass Them. zu Artaxerxes kommt, nicht zu Xerxes (s. Plut. Them. 27, 1).

(2) Zu Thukydides I 138, 4 ~ schol. Z 36, s. später S. 428.

(3) Müller *Fg. hist. Gr.* V pag. 12 ff. Jacoby Nr. 104.

(4) Zuerst wohl von A. Schaefer l. c. S. 82.

Aristodem	Schol. pap.	Schol. I, S. 36b.	Schol. II S. 36b.
Cap. 10, 1. *Λακεδαιμόνιοι, ἐπεὶ τὰ τοῦ Παυσανίου ἐπονειδίστως ἐκεχωρήκει,*	1] *Θεμιστοκλέους · Θεμιστοκλῆς*	Z. 21] *ὁ Θεμιστοκλέους · Θεμιστοκλῆς ὁ καταυναμαχήσας ἐν τῇ περὶ Σαλαμῖνα ναυμαχίᾳ τοὺς βαρβάρους,*	Z. 41] *Μετὰ τὴν Ξέρξου φυγὴν Λακεδαιμόνιοι προδοσίας κρίνουσιν καὶ φονεύουσιν Παυσανίαν τὸν ἴδιον βασιλέα, Κλεομβρότου καὶ Ἀλκιθέας υἱόν.* [Z.43] *Ἐπικότως δὲ διακείμενοι πρὸς Θεμιστοκλέα διὰ τὸν τειχισμὸν* [Z.45] *τῆς Ἀττικῆς, μεταστέλλονται αὐτὸν εἰς κρίσιν, φάσκοντες Παυσανίαν ὡμολογηκέναι καὶ αὐτὸν κοινωνεῖν ἐν τῇ προδοσίᾳ.*
τοὺς Ἀθηναίους ἔπειθον λέγοντες ἐν ταῖς Παυσανίου ἐπιστολαῖς κοινωνὸν εὑρηκέναι τῆς προδοσίας Θεμιστοκλέα · ὁ δὲ Θεμιστοκλῆς δεδοικὼς τοὺς Λακεδαιμονίους οὐκ ἔμεινεν ἐν τῷ Ἄργει, ἀλλὰ παρεγένετο εἰς Κέρκυραν.	1] *ὑπὸ Ἀθηναίων ἐφυγαδεύθη*	23] *εἶθ' ὕστερον φυγαδευθεὶς ὑπὸ τῶν Ἀθηναίων ἐπὶ προδοσίας αἰτίᾳ ψευδεῖ*	[47] *Ἀθηναίων δὲ βουλομένων ἀποστέλλειν αὐτὸν*
Folgt (§ 2) Admet und (§ 3) Seefahrt des Themistokles.			
καὶ οὕτω Θεμ. διασωθεὶς παρεγένετο εἰς τὴν Περσίδα ·	1-2] *καὶ παρεγένετο εἰς τὴν τῶν Περσῶν χώραν*	24] *καταφυγὼν πρὸς Ἀρταξέρξην τὸν Ξέρξου παῖδα καὶ τιμηθεὶς τὰ μέγιστα παρ' αὐτοῦ*	[48] *φυγὼν ἦκε πρὸς Ἀρταξέρξην ·*
§ 4.] *καὶ Ξέρξην μὲν οὐ κατέλαβε ζῶντα, Ἀρταξέρξην δὲ τὸν υἱὸν αὐτοῦ · ᾧ οὐκ ἐνεφανίσθη, ἀλλὰ διατρίβων ἐνιαυτὸν καὶ μαθὼν τὴν Περσικὴν γλῶσσαν τότε παρεγένετο πρὸς τὸν Ἀρταξέρξην, καὶ ἐπέμνησεν αὐτῷ (1) τῶν εὐεργεσιῶν, ἃς ἐδόκει κατατεθεῖσθαι εἰς τὸν πατέρα αὐτοῦ Ξέρξην (2), λέγων καὶ τῆς σωτηρίας αὐτῷ γενέσθαι αἴτιος,(3) ὑποδείξας λύσοντας τοὺς Ἕλλ(3)ηνας τὸ ζεῦγμα ·*			*καὶ Μηδικὴν φωνὴν μαθὼν*
		26] Schenkung der drei Städte.	[49] *ἐδίδαξε αὐτόν,*
§ 5] *ὑπέσχετο δὲ, εἰ λάβοι*		27] *ἐπηγγείλα-*	*πῶς ἔσωσε τὸν πατέρα Ξέρξην, μὴ συγχωρήσας τοῖς Ἕλλησι διαλῦσαι τὰ ἐπὶ Σήστου καὶ Ἀβύδου διαζεύγματα ·*

(1) ? — *ὑπέμνησεν αὐτὸν* Bücheler, Müller.

(2) Stilistisch nach Thuk. I 128, 4 (dort aber von Pausanias gesagt). s. HIECKE *l.c.*, S. 732.

(3) *ὑποδείξας* — *Ἑλλ-* : Lesung unsicher, doch wahrscheinlich ; vgl. cap. 1, 7.

στρατὸν παρ' αὐτοῦ, χειρώσασθαι τοὺς Ἕλληνας.
ὁ δὲ Ἀρταξέρξης προσχὼν τοῖς εἰρημένοις δέδωκεν αὐτῷ στρατὸν καὶ τρεῖς πόλεις εἰς χορηγίαν (3), Μαγνησίαν μὲν εἰς σῖτον, Λάμψακον δὲ εἰς οἶνον, Μυοῦντα δὲ εἰς ὄψον.

2] καὶ ἐστρατεύσατο ἐπ[ὶ Μαγνησίαν (7)

Λαβὼν δὲ Θεμιστοκλῆς καὶ παραγενόμενος εἰς Μαγνησίαν,
ἐγγὺς ἤδη γενόμενος τῆς Ἑλλάδος (7),

3] καὶ...]αχιεντησα[

μετενόησεν, οὐχ (5) ἡγησάμενος δεῖν πολεμεῖν τοῖς ὁμοφύλοις,

θύων τῇ Λευκοφρυνι (6) Ἀρτέμιδι
σφαττομένου ταύρου ὑποσχὼν φιάλην, καὶ πληρώσας αἵματος,
ἔπιεν καὶ ἐτελεύτησεν.

ἀπεστέρησεν ἑαυτὸν τοῦ βίου, αἷμα ταύρειον πιών.

4.] διαβάλλει τοὺς Ἀθηναίους ὡς κακοὺς πρὸς (8) τοὺς εὐεργέτας.

το [αὐτῷ τό] (1) καταδουλώσασθαι (2) τὴν Ἑλλάδα, δύναμιν εἰ λάβοι.
(vgl. oben, Z. 25).

καὶ γ' πόλεις ἔλαβε παρὰ Περσῶν

29] παραγενόμενος δὲ ἅμα τῷ στρατεύματι εἰς Μαγνησίαν,

30] καὶ κατα-
γνοὺς ἑαυτοῦ, εἰ δι' αὐτὸν σωθέντες Ἕλληνες δι' αὐτοῦ δουλεύσουσι βαρβάροις, προφάσει χρησάμενος, ὡς θυσίαν ἐπιτελέσαι βούλοιτο καὶ ἱερουργῆσαι τῇ Λευκόφρυνι Ἀρτέμιδι καλουμένῃ, τῷ ταύρῳ ὑποθεὶς τὴν φιάλην, καὶ ὑποδεξάμενος τὸ αἷμα καὶ χανδὸν
[35]πιὼν, ἐτελεύτησεν εὐθέως.

Οἱ δέ φασιν... bis Z. 38 παρεγένετο: Thuk. I 138, 4.
38-39 Exegese.
40] διαβάλλει δὲ τοὺς Ἀθηναίους ὡς κακοὺς περὶ τοὺς εὐεργέτας.

[51] ἐφ' οἷς εὐχαριστήσας ὁ βασιλεὺς

δωρεῖται αὐτῷ τρεῖς πόλεις·

Μαγνησίαν εἰς σῖτον, Λάμψακον δὲ εἰς οἶνον, Μυοῦντα εἰς ὄψον·

[53] ὡς δὲ Νεάνθης (4), καὶ Περκώτην εἰς στρωμνὴν καὶ Πάλαισκηψιν εἰς στολήν.

[S. 37 A 1] Στρατὸν δὲ λαβὼν αὐτοῦ ἐπὶ πορθήσει τῆς Ἑλλάδος, περὶ τὴν Ἰωνίαν ἐν Μαγνησίᾳ γενόμενος

[3] θύων

ὡς εἴρηται ἄνω

4] τελευτᾷ, καὶ μετὰ θάνατον τὸν μισοβάρβαρον ἐπιδεικνύμενος τρόπον.

(1) αὐτῷ τό desnnt in R. — (2) -εσθαι cod. Θ. —
(3) « Aus Diod. XI 57, 6 », Hiecke. Dubito.
(4) Κλεάνθης codd., corr. Js. Vossins ex Plut. Them. 29, 2.
(5) οὐκ ms. — (6) sic ms. -ηι Bücheler.
(7) « Aristodem rechnet Ionien zu Hellas » Hiecke, S. 732. Die Kürzung im

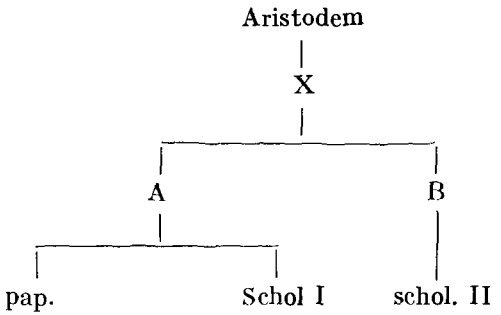
Allen drei Fassungen des Scholions ist gemeinsam mit Aristodem die Anknüpfung der « rhetorischen Vulgata » (1) (Jacoby) an eine im Wesentlichen an Thukidides orientierte Vorgeschichte ; im Wortlaut stimmen alle drei zu Aristodem in Pap. 2 ~ Schol. I 29 ~ Schol. II pag. 37A 1 ; ausserdem bald das eine bald das andere ; so z. B. der Pap. in Z. 1/2, das Schol. I in Z. 27, das zweite in Z. 49 und 51 f.

Doch ist Aristodem nicht etwa direkte Vorlage aller drei Scholien gewesen — was ja auch merkwürdig wäre ; gemeinsame Abweichungen weisen auf eine gemeinsame, aus Aristodem abgeleitete Vorlage : einen Aristophanes-Kommentar. Denn alle drei erwähnen in der Vorgeschichte des Themistokles nicht Argos, Kerkyra, Admet, die Seefahrt, das Abenteuer in Naxos ; und das ist nicht einfache Kürzung ; wir werden zu zeigen haben, dass sie, statt des von Aristodem Gebotenen, Anderes einsetzten.

Es verbietet sich aber auch, aus dieser gemeinsamen Kommentar-Vorlage — nennen wir sie X — die drei Scholien direkt abzuleiten. Denn schol. I und II stimmen zwar überein im Wortlaut von Z. 24~48 ; und ehemals auch in der Schilderung des Todes. Andrerseits weicht aber die Vorgeschichte des Themistokles in I 21/23 (die dem Pap. ganz nahesteht), so ausschliessend von II 41/47 ab, dass die unterschiedlichen Fassungen nicht der gleichen Vorlage entnommen sein können. Wir müssen also zwischen schol. II und dem « Urkommentar » X eine Bearbeitung des letzteren ansetzen, von der schol. I und Pap. unabhängig sind. Aber auch schol. I und Pap. stammen nicht direkt aus X ; das lehrt ein Vergleich dieser beiden untereinander. Wohl stimmen beide eng zusammen ; aber Pap. enthält (Z. 1/2) einen Satz, der in Aristodem (also in X), nicht aber in schol. I wiederkehrt ; andrerseits stimmt Pap. in Z. 1 wörtlich zu I, 23 in einem Satz, der — wie sich gleich zeigen wird — nicht aus X stammen kann. Also auch für schol. I und Pap. hätten wir eine Zwischenfassung nach X anzusetzen.

Wir erhalten also folgendes Stemma :

(1) s. CICERO, *Brutus* § 42.



Wir rekonstruieren die verschiedenen Fassungen.

Dem Kommentar X ist zuzuschreiben, was jedes Scholion aus Aristodem hat ; ferner das, worin I (oder pap.) mit II übereinstimmt. So ergibt sich :

Um Eq. 84 zu erläutern, entnahm der Aristophanes-Erklärer X aus Aristodem die Erzählung vom Aufenthalt des Themistokles in Persien und seinem Tod dort. Die Vorgeschichte liess er fort (sie war für seinen Zweck nicht notwendig) ; begann etwa « *Θεμιστοκλῆς φεύγων* (oder *φυγὼν*) *παρεγένετο εἰς τὴν Περσίδα* ». Er schloss sich eng an Aristodem an ; kürzte im Sachlichen, höhte aber den beliebten Stoff rhetorisch auf. Denn niemand wird den gleichartigen Stilcharakter von I 30 und II 3/4 verkennen. Letztere Stelle schliesst auch so glatt an I 35 an, dass wir in ihr wohl den Abschluss des Ur-scholions erkennen dürfen. Dieser rhetorische Charakter von X (1) berechtigt zu der Annahme, dass die schwungvolle Schilderung des Todes in I 30/35 (2) — in Wahrheit nichts als eine Aufschwemmung von Aristodem (cap. 10 Ende) — dem Urkommentar zuzuschreiben sei ; handelt es sich doch um eine besonders dankbare und damals beliebte *θέσις* für Deklamationen (3). Irgendwelchen weiteren Inhalt dem Kommentar X für diese Stelle zuzuschreiben, haben wir keine Veranlassung.

(1) Die leichte Änderung « *εὐχαριστήσας* » II 51 gegenüber « *προσσχών* » Aristodem ist auch stilistisch bemerkenswert ; damit hätte Magister X sich den Zorn attizistischer Rhetoren zugezogen (s. Phryn. S. 18L ; Poll. V. 141).

(2) Die ja offenbar ursprünglich sehr ähnlich in II wiederkehrte.

(3) Schon *Pausanias der Perieget* (III 17, 7) sagte vom Tod des Themistokles : *εἰδόσιν οὐ διηγήσομαι*. Die Scholien des Bischofs *Johannes von Sardes* (scl. X) zu den Progymnasmata des *Aphthonius* — welch erstere nach RABE

Der Kommentar *A*, dem nach unserer Vermutung schol. I und Pap. entnommen wären, trug elementar-schulmässigen Charakter. Sein Verfasser hatte nötig, den von X nicht näher charakterisierten Themistokles seinen Hörern als den « Sieger von Salamis » vorzustellen. Aber wie kam der Sieger von Salamis nach Persien? Hier musste die Vorlage ergänzt werden. Und *A* ergänzte sie. Nicht aus eigenem Wissen. Das Wenige, was er seinen Schülern über die Vorgeschichte des berühmten Selbstmörders bot, entnahm er einem Nachschlagebuch.

Man wolle verzeihen, wenn ich etwas weiter ausholen muss. All dies ist ohne direktes Interesse ; aber vielleicht belehrend in Bezug auf das, was man « Tradition der Bildung » nennt. Was schol. I hier bietet, berührt sich mit der ersten Themistokles-glosse bei Suidas (die nicht etwa aus dem Scholion stammt) ; ein Zusammenhang wird, scheint mir, bewiesen durch die Übereinstimmung « *τιμηθεὶς τὰ μέγιστα παρ' αὐτοῦ* » im Scholion mit « *σφόδρα τιμηθεὶς ὑπ' αὐτοῦ* » bei Suidas.

Die Suidas-Glosse stammt, wie allgemein angenommen wird, aus dem *Ὀνοματολόγος* des Hesych von Milet. *A* kann aber nicht Hesych ausgeschrieben haben : der lebte erst 150 Jahre nach ihm : das folgt aus der Datierung des aus *A* abgeleiteten Papyrus. Also müssen wir für *A* und Hesych eine gemeinsame Quelle annehmen. Wir suchen diese näher zu bestimmen.

praef. XVIII « ad verbum originem ducunt ex studiis rhetorum VI. saeculi » (die nun auch nicht Originalgenies waren) — geben als Beispiele der *ἠθοποιΐα ἠθική* (S. 206R, zu Aphth. S. 35, 1 R. = I, 101, 12 Walz) » *τίνας ἂν εἴποι λόγους Σωκράτης μέλλων πίνειν τὸ κώνειον, ἢ Θεμιστοκλῆς μέλλων πίνειν ταύρειον αἷμα* (folgen Vorschläge für Sokrates ; dann) *ὁ δὲ Θεμιστοκλῆς ὥσπερ ἐν συμβουλῇ διὰ πάντων ἤξει τῶν κεφαλαίων, καὶ ὅτι ἀπρεπὲς περιεῖναι, ... καὶ ὅτι ἀδύνατον ἐπιθεῖναι τέλος ταῖς ἐπαγγελίαις* (s. schol. Z. 35 ~ Thuk I 138, 4), *καὶ τὰ τελευταῖα τῶν ἀναγκαίων συμπλακήσεται, λέγων ὡς ....* » (vgl. das Ende des XX. Themistokles-Briefes, S. 762 H.). Und in den Deklamationen, die in den Handschr. auf des *Nikolaus von Myra* Lehren über *προγυμνάσματα* folgen, sie illustrierend, und die dort eben ihm zugeschrieben werden (Felten gibt sie nicht, s. dessen praef. XXVII), findet sich I 373 Walz eine *Σύγκρισις Περικλέους καὶ Θεμιστοκλέους*, die an dem letzteren rühmt, dass er « *τελευτᾷ ἑκουσίως* » (wie schol.Aristid. 662, 22 D) und dass er « *τὴν τελευτὴν εὐνοίας ἐκτήσατο μάρτυρα* » (vgl. schol. l. c. 37 A 4). — « Celeberrimum exemplum » nennt das Schicksal des Themistokles Val. Max. V 3, 3 ; im übrigen genügt ein Blick in Walz' Index.

Dass Hesych über die Ursache der « Flucht » des Themistokles mehr gab, als das eine kümmerliche Wort « *φθονηθείς* », das in dem doppelten Extrakt des Suidas erhalten ist, scheint klar. Gewiss war gerade Themistokles ein beliebtes Exempel für den verruchten Neid, dem gerade die Wohltäter des Volkes ausgesetzt sind (1); aber dass dieser Neid zum « *φυγαδεύειν* » des Helden führte (2), das muss dagestanden haben ; also wohl mit der « *προδοσίας αἰτία ψευδής* » als erster Auswirkung dieses Neides. Wir dürfen hier den Suidas-Artikel—bezw. dessen Vorlage—aus dem Scholion ergänzen. Andererseits durfte Kommentator *A* für seinen Zweck übergehen, was seine und des Hesych-Vorlage über die Jugendjahre des « *δημαγωγός* » berichtete. Uns aber ist erwünscht, dass davon wenigstens ein Rest bei Suidas erhalten ist. Wir sehen : es ist jene moralisch-tendenziöse Fabel von der Ruchlosigkeit des jungen Themistokles, die seinen Vater Neokles dazu brachte, sich des ungeratenen Sohnes durch *ἀποκήρυξις* zu entäussern ; man weiss aus Nepos, Val. Maximus etc., was für günstige Folgen das für die Entwicklung des Knaben hatte (3). Diese Version gab bekanntlich den Rhetoren des späten und spätesten Altertums häufig Anlass zu gelegentlichen Seitenblicken (4) und ausgeführten Deklamationen (5).

Suidas ist an dieser Stelle offenbar wieder unvollständig : niemand wird annehmen, « *μετὰ δὲ ταῦτα στρατηγὸς αἱρεθείς* » könne bei einem halbwegs vernünftigen Autor sofort als Complement zu « *ἄσωτος γενόμενος* » gestanden haben. Da stand eben, was wir aus den Rhetoren ergänzen.

In den Bezirk der Rhetorik sehen wir uns also verwiesen. Wie stark deren Fiktionen die Meinungen über Historie beeinflussten, zeigt hier die Tatsache, dass Alexander von Aphrodisias gelegentlich (6) diese Version heranzieht. Innerhalb dieser weiten Allgemeinheit zeigt aber vielleicht einen engeren Bezirk das Wort « *ἄσωτος* »

(1) z. B. Diod. XI 54, 5 ; Plut. Them. 22, 1 ; Aristodem VI, 1 ; Cicero resp. XII, 42 ; Nepos 8 schol. Thuk. I 135 ; die Themistokles-Briefe sind beherrscht von dem Motiv.

(2) vgl. Aelian Var. H. III, 47 ; Aristid. Leuctr. *A* 465 = I, 694 Dind.

(3) Die Stellen bei Bauer zu Plut. Them. S. 11.

(4) z. B. Seneca pater contr. I 8, u. a., s. Bauer l. c.

(5) Libanius IX, X.

(6) Zu Arist. Top. II, 6 = S. 179, 25 der Berliner Ausgabe ; daraus Sui-

bei Suidas. « *Ἐπεὶ γὰρ τῆς ἀσωτίας ἐπαύσατο καὶ ὑπήρξατο σωφρονεῖν* » sagt Aelian (1) von Themistokles ; und Sopater zu Hermogenes (2) gibt als exemplum « *οἷον Θεμιστοκλῆς, <ὃς> τὸ πρῶτον συνέζηκεν ἀ σ ω τ ί ᾳ, σοφίᾳ τὸ τελευταῖον πάντας παρῆλθεν.* »

Diese wörtlichen Anklänge zeigen, dass jene rhetorisch-biographische Tradition im 2. Jahrhundert ins Engere gezogen, gewissermassen codifiziert wurde ; man denkt an Favorin. Die direkte Vorlage des Hesych sowie des Aristophanes-Kommentators *A* muss aber noch erheblich jünger gewesen sein ; denn sie setzt die Existenz der Phalaris-Briefe voraus. Man beachte : Themistokles ist unter die *ἐν παιδείᾳ ὀνομαστοί* — unter die er schlecht passt — nicht aufgenommen als *ῥήτωρ* (was noch am ehesten Sinn hätte) (3) sondern als Schriftsteller. Von seiner Rede kein Wort — aber, als volltönender Abschluss, statt des üblichen Schriftenverzeichnisses : « *ἔγραψεν ἐπιστολὰς φρονήματος γέμουσας* ».

Nun Suidas s.v. *Φάλαρις · Ἀκραγαντῖνος, τυραννήσας δὲ* ... (vgl. *Θεμ. Ἀθηναῖος, δημαγωγός...*), folgt die falsche Datierung, die für die Briefe vorausgesetzt ist, dann — Abschluss — : « *ἔγραψεν ἐπιστολὰς πάνυ θαυμασίας* ».

Die beiden Artikel stammen vom gleichen Verfasser. W e n n Wilamowitz aus der Bevorzugung akzentuierter Satzschlüsse in den Phalaris-briefen mit Recht geschlossen hat, dass sie erst im 4. Jahrhundert verfasst seien — Stobaeus kennt sie ! — so gäben diese zwei Suidas-Artikel ein überraschendes Zeugnis ab : noch im 4. Jahrhundert hätte man auf solche Falsifikate, sowie auf die Fiktionen der rhetorischen *θέσεις*, Biographien gebaut, die dann Hesych von Milet in den *Ὀνοματολόγος* aufnahm (4).

(1) Var. Hist. II, 12.

(2) IV 690 WALZ (vgl. die anonymen Scholien Bd. VII, 1 pag. 585 ; sie sind Bearbeitung des gleichen Materials). Vgl. Achill. Tat. VII, 17 (Bauer l. c.).

(3) So nahm es denn auch Flach an (1882, S. 260).

(4) Von den gefälschten *βίοι* bei HESYCH-SUIDAS, die Ed. HILLER (*Rh. M.* 33, 518 ff) und CRÖNERT (*Χάριτες* fur Leo, 1911, S. 123 ff) auf *Lobon von Argos* zurückgeführt haben, unterscheiden sich diese beiden aufs deutlichste : ihnen fehlen die Epigramme, die *εὑρήματα*, die abgerundeten Angaben über den Umfang der « Werke » ; auch gibt Lobon rein erfundene Buchtitel, während unser Autor *ψευδεπίγραφα* zitiert (diese Argumente i.A. der unsicheren Datierung des Lobon). — Die absonderlichen *βίοι* des Kentauren *Chiron* und des Eleaten *Palamedes* endlich (zum letzteren vgl. Philostrat Heroikos cap. 19,

Den Kommentator *A* sehen wir also Belehrung aus einer trüben doch viel genutzten Quelle schöpfen. Dem *βίος Θεμιστοκλέους*, den sie ihm lieferte, wie später dem Hesych von Milet, entnahm er die Nachricht über Salamis, sprang mit einem mutigen « *ὕστερον* » über zur « Vertreibung » aus Athen ; fand dann gleich die Nachricht von der Ankunft bei Artaxerxes und den « besonderen Ehrungen » (1) durch ihn — und war nun da angelangt, wo seine Vorlage X einsetzte. An die schloss er im Folgenden sich geruhig an ; wenig bekümmert dadurch, dass die Nachricht von der Schenkung der drei Städte nun an eine verkehrte Stelle geriet (2). Statt aber mit dem Schlussatz von X seine *ἱστορία* abzurunden, lieferte er seinen Schülern eine historische Variante (Z. 35-38) ; freilich aus dem Thukydides (I 138, 4) ; freilich eine, die — wie Johannes von Sardes (s. S. 666 Anm. 3) zeigt, — zur gängigen Münze der *παιδεία* gehörte. Dann aber wendet er das Gelehrte schleunig auf den Text paraphrastisch an (Z. 38f.) und schliesst (« *διαβάλλει δὲ....* » Z.40) mit einem bescheidenen Pröbchen des « *κάλλιστον μέρος πάντων τῶν ἐν τῇ τέχνῃ* » (3).

Aus diesem Schulkommentar stammt also das Scholion des Papyrus und das erste unserer Handschriften. Ersterer kürzt aufs äusserste : « the version is shorn of all details and reduced to a bare abstract of the chief facts, the clauses being strung together by *καί* » (4) ; die alte Streitfrage : « Xerxes oder Artaxerxes », in der Aristodem ausdrücklich Stellung nimmt, von der vielleicht ein Nachhall noch übrig ist im « *Ἀρταξέρξην τὸν Ξέρξου παῖδα* » der Handschriften — ist ganz verschwunden : nur von « Persern »

pag. 300 = II 161 K, und Apollonius v. Th. IV 16 pag. 71 = I 137, 2 K, sowie Strabo 8, pag. 368) scheinen wieder eine andere Gruppe zu bilden. — Ich unterdrücke einen Zweifel, ob wir überhaupt mit Recht die Quelle für diese Suidas-Artikel « Hesych » nennen. Aber das ist ja auch nur eine Benennung.

(1) Eine ähnlich zielstrebige Zusammendrängung der gleichen Fakta : Polyan I 30, 8.

(2) Bei *σφόδρα τιμηθείς* war A schon über die Stelle hinausgeraten, an der X einsetzte ; er mag die Nachricht über die drei Städte noch aus Hesych entnommen haben —denn wenn sie auch heut bei Suidas fehlt (wie noch manches Andere), so lässt sich doch dieser Satz leicht bei ihm einfügen ; ebenso möglich scheint, dass diese — immer wieder zitierte — Notiz (die in R fehlt !) von A, oder vielleicht einem viel späteren Abschreiber seines Scholions, eingehängt wurde.

(3) s. S. 660 Anm. 3.

(4) So Grenfell-Hunt l. c. 216.

ist noch die Rede. Sonderbarer, doch glücklicher Zufall : dass der Schlussatz des bescheidenen γραμματικὸς *A* Gnade bei Pap. fand : ohne ihn wäre diese Analyse beträchtlich ungewisser geblieben. — Dagegen scheint diese Partie aus *A* vollständig (1) übertragen worden zu sein in die Handschrift, aus der sie in den Archetypus unserer Aristophanes-Handschriften übernommen wurde.

Der Kommentator *B* erweist sich, in der Art, wie er seine Vorlage, das Hypomnema X, benutzte und erweiterte, als ein Charakter von erheblich höheren Ansprüchen als *A*. Seine Hörer (2) bedurften keiner Erklärung, wer « Themistokles » sei, und er erwartete bei ihnen Interesse für eine vielseitigere Gelehrsamkeit und für Varianten der Erklärung. Auch *B* ergänzt zunächst die Vorgeschichte der Flucht des Themistokles. Er knüpft sie an die Verurteilung des Pausianias (3), wie das seit Thukydides die Regel war ; von der

(1) Nur « ἅμα τῷ στρατεύματι » Z. 29 lässt im voraufgehenden eine unerhebliche Kürzung vermuten.

(2) Wenn ich öfter von « Hörern » statt « Lesern » rede, so denke ich an das, was Rutherford so ausgezeichnet als Aufgabe des « γραμματικός » darlegt : Übertragung der « γράμματα » in « viva vox ».

(3) Schol. II Z. 43 : « Κλεομβρότου καὶ Ἀλκιθέας υἱόν ». Woher hat der Scholiast diesen Namen? Er kehrt wieder schol. Thuk. I 134, 2, und, verschrieben zu Ἀγχιθέα, bei Suidas s. v. Παυσανίας. Wenn die (von Müller u. a. vertretene) Ansicht richtig wäre, dass Suidas hier auf Aristodem zurückgehe, so wäre das ein Indiz dafür, dass der Anfang des II. Aristophanesscholions und das Thuk.-schol. auf Aristodem zurückgingen. Aber Aristodem benennt die Mutter des Pausanias nicht ; und die Annahme, der Name wäre vielleicht nachträglich ausgefallen, ist unstatthaft : Suidas stammt nicht aus Aristodem.

Zwar stimmen diese beiden, und nur sie, überein in der Angabe : es sei *eine*, nicht zwei Sühnestatuen für Pausanias errichtet worden (Wachsmuth l. c. 596) ; und der Bericht über die exemplarische Handlungsweise der Mutter erinnert bei Suidas in einigen Worten an Aristodem. Aber Abweichungen geben den Ausschlag : Suidas (wie das Aristoph.-schol.) nennt den Pausanias « βασιλεύς », Aristodem (4. l. vgl. 2, 4) richtig « στρατηγός » (vgl. Paus. perieg. III 4, 9) ; « ὑπὸ Αἰγυπτίων καὶ Φοινίκων ἐδορυφορεῖτο » Suid. (vgl. Thuk. I 130,1) fehlt bei Aristodem ; Suidas verheiratet den Pausanias mit der Tochter des Xerxes — die Abweichung gegen : ἐπὶ τῷ λαβεῖν θυγατέρα bei Aristodem, und die Kleonike-Geschichte (ib. 8, 1) sollten verbieten, diese Nachricht aus Aristodem abzuleiten ; die Κεάδα (Suid. vgl. Thuk. I 134, 4) fehlt bei Aristodem (8, 4) ; endlich : τὸ ἐπίγραμμα ἐξεκόλαψαν ἐκ τοῦ τρίποδος καὶ τὰς πόλεις ἐπέγραψαν » Suid. fehlt bei Aristodem, der statt dessen die famose Diskus-Inschrift liefert (c. 9).

Also : Suidas wie Aristodem stammen hier in den Grundzügen aus Thukydides ; beide bringen die Anekdote von der Mutter des Pausanias, beide stim-

auch Aristodem keine Ausnahme macht. Da konnte im Folgenden ein wörtlicher Anklang nicht ausbleiben (1); selbst in einer spezielleren Variante scheint das Scholion hier mit Aristodem sich zu berühren (2). Aber verkehrt wäre es, wenn wir deshalb diese Partie

men in einem singulären Zug überein — und dennoch stammt dieser Artikel des Suidas nicht aus Aristodem; ebensowenig übrigens s. vv. *Καλλίας*, *Λακκόπλουτος*, *Κίμων*, (trotz singulärer Übereinstimmung des Anfangs mit Aristodem XI, 1, WACHSMUTH l. c. 306); kurz: Suidas hat Aristodem überhaupt nicht benutzt. Damit entfällt die Veranlassung zu der Annahme, « *Ἀλκιθέα* » sei je bei Aristodem genannt gewesen; und also stammt der Anfang des II. Scholions nicht aus ihm.

Welche Glaubwürdigkeit käme nun dem Namen « *Ἀλκιθέα* » zu? Ihn zu überliefern, konnte nur die denkwürdige Tat der trefflichen Frau Veranlassung geben: dass sie bei der Einmauerung ihres Sohnes mit gutem Beispiel voranging. Diese Anekdote entstammt der Sparta-legende des 4. Jahrhunderts; sie lässt sich mit Wahrscheinlichkeit bis auf Ephorus zurückverfolgen: Nepos V3 ~ Diod. XI 45 (die sich sonderbar eng miteinander und dem Thuk. schol.berühren: *λέγεται* ~ dicitur ~ *φασιν* u. a.) ~ Aristodem 8, 4 geben sie anonym; Chrysermos (bei Stob. III (-I-) S.729 Hense), in einer besonders scheusslichen Ausmalung, erfindet, statt des Kleombrotos, einen greisen Vater Hegesilaos; Polyän VIII, 51 nennt die Mutter « Theano »; endlich im Thuk.-schol. l. c. heisst es » ..... *φασίν, ὅτι ἡ μήτηρ Ἀλκιθέα πρώτη λίθον ἐπέθηκεν* ». Dieser Ursprung raubt dem Namen die Glaubwürdigkeit; er ist späte rhetorische Erfindung; und ist ein Indiz für die Sphäre, der der Anfang des II. Aristoph.-schol. entstammt.

(1) ARISTODEM 10, 1 *λέγοντες ἐν ταῖς Παυσανίου ἐπιστολαῖς κοινωνὸν εὑρηκέναι τῆς προδοσίας τὸν Θεμιστοκλέα* ~ schol. Ar. Z. 45 *φάσκοντες Παυσανίαν ὡμολογηκέναι καὶ αὐτὸν κοινωνεῖν ἐν τῇ προδοσίᾳ* (eine beispielhafte Ausdrucksweise!). Aber diese Worte kommen naturgemäss bei der gleichen Geschichte immer wieder; s. z. B. Plut. Them. 23, 2 *προδοσία ... κοινωνία*, etc. Die « *ἐπιστολαί* » des Pausanias, die im Scholion fehlen, liefert dem Aristodem die Tradition bei Diodor XI, 55, 8; vgl. Plut. Them. 23.

(2) Wenn Aristodem 10, 1 sagt « *ἔπειθον τοὺς Ἀθηναίους* », so ist das eine der Stellen, die mich, mit MÜLLER praef. XXVIII, annehmen lassen, dass der Codex des Aristodem « lacunosus » (nicht etwa « Exzerpt ») sei. Denn *ἔπειθον* lässt sich zwar allenfalls grammatisch, doch kaum dem Sinne nach begreifen: *Wozu* sie die Athener « *ἔπειθον* », das lässt erst im folgenden « *Θεμιστοκλῆς δεδοικὼς τοὺς Ἀθηναίους* zur Not erraten: es ist gedacht an Aburteilung vor dem « *κοινὸν συνέδριον τῶν Ἑλλήνων* », dessen *κρίσεις* Them. fürchtet, weil sie *πρὸς χάριν τῶν Λακεδαιμονίων* sein sollen; also die Fabel des Ephorus (s. BAUER, *Themistokles* S. 98), die ausführlich bei Diod. XI, 55, 3, kürzer bei Plut. Them. 23 steht. Mag diese Fabel aber auch die Grundlage geboten haben für die Phantasien des Scholions, und mag sie vielleicht auch ehemals (nach *ἔπειθον*) sich bei Aristodem etwas deutlicher gebo-

auf Aristodem zurückführen wollten — womit freilich unsere Rekonstruktion der Scholion-entstehung einen starken Stoss erhalten würde.

Über Einzel-Berührungen, wie sie, in der so oft behandelten Anekdote, auch mit jedem andren Bericht sich einstellen mussten, dürfen wir nicht den ganz abweichenden Gesamtcharakter in der Darstellung des Schol. II übersehen. Tatsächlich berichtet es ganz Unerhörtes : Themistokles lebt in Athen(1) ; da fordern ihn die Lakedämonier, hasserfüllt *διὰ τὸν τειχισμὸν* (2) *της Ἀττικῆς* (3), vor ihr Gericht (« *μεταστέλλονται* ») ; und die Athener sind gewillt, ihn hinzusenden (« *ἀποστέλλειν* ») : da flieht er zu Artaxerxes — und Kommentator *B* lenkt in den Bericht X ein.

Aristodem dagegen folgt hier und im Weiteren nicht mehr dem Diodor, sondern schliesst sich an Thukydides an : Them. flieht zuerst nach Kerkyra (fehlt bei Diodor), dann zu Admet ; die Telephos-Anekdote (sonst eng nach Thuk.) lässt er allerdings erst bei Ankunft der Lakedämonier spielen (Diod. spricht nur kurz von *ἱκεσία* am Herd, übergeht die Pointe der Anekdote, und gänzlich die ratgebende Königin) ; Seefahrt, Naxos, Ankunft bei Artaxerxes : alles bei Aristodem anders als bei Diodor-Ephorus ; im ganzen ein (kaum getrübter) thukydideisch-historischer Bericht, aus dem die Variante des Aristophanes-scholions nicht stammen kann. An anderer Stelle ist diese nicht überliefert, so dass Genaueres über ihre Herkunft nicht auszumachen ist ; doch kann wohl genügen, wenn ihr Gesamt-eindruck, ihr Abweichen von aller historischen Tradition, endlich eine Reihe von Einzelzügen uns

ten haben — trotzdem stammt diese Partie des Scholions nicht aus Aristodem (s. im Text).

(1) Bei Aristodem VI, 1, wie bei allen Historikern, in Argos.

(2) Diese Begründung, so nahe sie liegt, findet sich m. W. bei keinem *Historiker* ausgedrückt. Aristodem sagt : « *ἐπεὶ τὰ τοῦ Παυσανίου ἐπονειδίστως ἐκεχωρήκει* » (10, 1). Da ist gemeint, was Diod. XI, 54, 2 länger ausführt : es ist eine Schande für Sparta, dass bei ihnen einVerräter abgeurteilt werden musste ; dergleichen wollen sie Athen auch anhängen (« *αἰσχυνόμενοι μόνον* (leg. *μόνοι*!) *νομισθῆναι προδοται* « schol. Aristid. p. 661, 17 Dind.) Den *τειχισμὸς* als Grund des spartanischen Zornes geben dagegen die *Rhetoren* ; so der 4. Themistokles-Brief (p. 743 H), Aristides *ὑπ. τ. τέττ.* p. 318 D = § 243 ; letzterer zusamt den anderen Gründen, die bei Diodor stehen.

(3) Vor Verwechselung von *Ἀθῆναι* und *Ἀττικὴ* warnt der sog. Ammonius *π. διαφ. λέξ.* pag. 7 Valck.

erweisen : es handelt sich um eine rhetorische Fiktion ; eine θέσις der Schuldeklamationen, die hier als Geschichte serviert wird (1).

Im Weiteren folgt *B* der Vorlage X, gibt also ein Excerpt aus Aristodem (2) ; jedoch mit einigen Kürzungen. Da er die Nachricht ausliess, dass Them. sich dem Artaxerxes zunächst nicht zeigte, entsteht der Unsinn, dass Themistokles zu Artaxerxes flieht, dann persisch lernt (3) und dann mit ihm redet. Ferner ist das Versprechen, dem König Griechenland zu unterwerfen, ausgelassen, und nachher, durch « ἐπὶ ποροθήσει τῆς Ἑλλάδος », ersetzt (4).

Andrerseits vervollständigt *B* auch weiterhin die bescheidene Erklärung des Kommentars X. Wohl aus Plutarch (5) fügte er zu

(1) Dem Charakter nach vergleichbar ist, was Markellinos zu Hermogenes als Beispiel für μετάθεσις fingiert (IV, 375 Walz) : Θεμιστοκλῆς ἔφυγε καλούμενος ὑπ' Ἀθηναίων εἰς κρίσιν, καὶ κατηγορεῖται ἐπὶ τούτοις · ἐρεῖ γὰρ τοὺς Λακεδαιμονίους αἰτίους.

(2) Eine Abweichung gegen Aristodem ist Z. 50 » μὴ συγχωρήσας τοῖς Ἕλλησι διαλῦσαι τὸ διάζευγμα » ; während bei Aristodem Them. als sein Verdienst angibt, dass er dem König gemeldet habe « λύσοντας τοὺς Ἕλληνας τὸ ζεῦγμα » (c. 10, 4 vgl. cap. 1, 8). Auf den Unterschied dieser — einander nicht ausschliessenden — Varianten Gewicht zu legen (wie Meiners S. 318 tut), ist unnütz. Der Inhalt der erfundenen zweiten Botschaft an Xerxes — vollends aber, was davon Them. sich vor (Arta)xerxes als Verdienst angerechnet habe : das war so interessant — und so ungewiss, dass schon Ephorus, vollends die Späteren sich « darin keinen Zwang auferlegt haben » (Bauer, Them. S. 120) ; und dass dem Kommentator *B*, vielleicht schon X, wohl in das Schreibrohr kommen konnte, was bei Herodot I 170,3 (~Thuk. I 137, 4) vorgebildet und oft (z. B. Themist. epist. XX, 161H.) nachgeahmt war ; während Aristodem hier gegen Herodot zu Diod. XI, 19, 6 und, dem Sinne nach, zu Plut. Them. 16 stimmt (an der eigentlichen Parallelstelle XI, 56, 8 hat Diod. garnichts hiervon). Belehrend ist das nur als ein kleines Zeichen dafür, wie verwaschen diese jahrhundertelang rhetorisch misshandelte Tradition geworden war.

(3) Die Frage : wann hat Them. persisch gelernt ? (vgl. Thuk. I 138, 1) hat Rhetoren und Historiker der späteren Zeit interessiert ; es gibt demnach allerhand Varianten darüber, mit denen ich den Leser nicht aufhalten will (man sehe die Stellen bei Bauer zu Plut. Them. S. 88, Anm 4 ; hübsch z. B. Philostr. imagines S. 386, 17 Kayser « ἐξεπόνησε γὰρ ἐκεῖ τοῦτο », vgl. auch den XX. Them.-brief (der nicht zum übrigen corpus gehört) auf S. 761 H). Was im Scholion steht, ist keine neue Variante, sondern ein Produkt der Auslassung.

(4) Dieser Zusatz macht mir unwahrscheinlich, dass die angegebenen Kürzungen etwa erst einem späteren Abschreiber zuzuschreiben wären. Vgl. S. 670 Anm. 2 ; 671 Anm. 1 , 676 Anm. 2.

(5) Plut. Them. 29, 11, der auch im Wortlaut nahesteht. Athen. I 29 f

der üblichen Nachricht von drei geschenkten Städten die Notiz des Kleanthes über zwei weitere ; dann, wieder aus einer unbekannten Vorlage rhetorischen Charakters, einen eigenartigen Bericht über die Heimführung der Gebeine des Themistokles, die durch ihre Vereinzelung nicht glaubwürdiger wird (1).

Schliesslich schlug er den gelehrten Kommentar des Symmachos auf und entnahm ihm eine ganz anders gerichtete Behandlung der Stelle. Symmachos vermerkte bei Aristophanes einen Verstoss gegen die historische Wahrheit (2) : denn was er da angebe, finde sich weder bei Herodot noch bei Thukydides ; offenbar habe Aristophanes seinen *δοῦλος* eine Sentenz, die eine Person in einem Helena-Drama (3) des Sophokles tat, auf Themistokles übertragen lassen. Zu dieser Folgerung waren wohl längst (4) frühere Kommentatoren veranlasst worden durch die unleugbare Ähnlichkeit des sophokleischen Verses ; Symmachos berichtet von Versuchen, demgegenüber die historische Verlässlichkeit des Aristophanes zu retten, indem man den Vers des Sophokles als ein *αἴνιγμα* auf Themistokles deutete (5). Mit Recht weist Sym-

kommt als Vorlage nicht in Frage ; und das sind wenigstens für uns die einzigen Quellen dieser Notiz.

(1) Was Plut. Them. 32 zusammenstellt, gibt der Analyse keine verlässliche Handhabe ; noch weniger Paus. I 1, 2, ib. 26, 4. Es sieht aus wie *rhetorische* Ausspinnung von Thuk. I 138. 7. — Wenn man, als auf eine Parallele, hinweist auf die Nachrichten über die Heimführung der Gebeine des Theseus (die Stellen bei Busolt 2, III, 1 S. 105 Anm. 2 ; 107 Anm. 1) so sehe ich nicht, wie dadurch die Analyse der Themistokles-Nachricht konkret gefördert werden könnte. Nur eins scheint mir charakteristisch : schol. Ar. plut. 627 und schol. Aristid. 8, 688 D geben *λοιμός* als Ursache der Überführung. *Λοιμός* und *λιμός* sind bevorzugte Gegenstände rhetorischer Ekphrasis (Theo prog. I 222 Walz) ; ein Blick in den Index von Rabe's Ausgabe des Johannes von Sardes zeigt, wie gern dergl. in *ἱστορίαι* eingeführt wurde (so liebt auch Aristodem dergl. : cap. 8, 1 und 8, 5 vgl. cap. 1, 8). Auf *rhetorischen* Ursprung weist also gleich der Einsatz dieses Scholions mit « *λοιμωξάντων* ».

(2) Kritik an Dichter-Worten als « *παρὰ τὴν ἱστορίαν* » (eq. 794) « *παρὰ τοὺς χρόνους* » (Eur. *Hipp.* 231, 953) bedarf wohl keiner Parallelen. Mit ähnlicher Begründung wie hier : nub. 624, vgl. Boudreaux 108, Rutherford III 408.

(3) « *Ἑλένης ἀπαίτησις* »? s. Nauck zu fgm. 663.

(4) vgl. des Eratosthenes historische Kritik an ran. 1028.

(5) Ähnlich jammervolle Ausflüchte vor Kritik « *παρὰ τὴν ἱστορίαν* » z. B. schol. nub. 830, schol. (Eur.) Rhes. 508 (s. S. 660, Anm. 7), Pind. Ol. IV 31 b.

machos diese Hypothese zurück mit der typischen Kritik « *οὐ πιθανόν* » (1).

Diese Anmerkung des Symmachos setzte der Kommentator *B*, stark zusammengedrängt (2), ans Ende seiner Erläuterung des aristophanischen Verses, und lieferte damit die einzige nicht ganz wertlose Nachricht, die sein Kommentar — scheinbar so bereichert gegenüber seiner Vorlage X — einer interessierten Nachwelt aufbewahrte.

Es wird nicht lange nach der Abfassung dieser beiden Kommentare gewesen sein, dass aus ihnen verschiedene Handschriften des Aristophanes mit Randscholien versehen wurden ; ist doch der Papyrus, von dem unsere Besprechung ausging, nicht viel jünger als das Kompendium des Aristodem (3), und zwischen den beiden hatten wir noch mehrere Mittelglieder anzusetzen.

Später werden wir zu bedenken haben, wann die beiden Erläuterungen zu eq. 84, die unsere codices bieten, und die, wie wir sahen, zum grösseren Teil gemeinsamen Ursprung haben — wann sie in dem Archetypus der unseren vereinigt wurden.

Mag man sich jetzt noch einmal vergegenwärtigen, wie viel Verwendung, Verdrehung, Abwandlung in dieser verhältnismässig kurzen Zeit diesen, schon von Ursprung kümmerlichen, Nachrichten zugestossen ist. Das stimmt recht bedenklich gegen die Aussichten der Analyse von Scholien, wo ihr nicht, wie hier, eine zeitlich nahe, erhaltene Vorlage und ein der Entstehung fast gleichaltriger Papyrus Handhabe bietet. —

So wenig die Ausführlichkeit der vorliegenden Besprechung der

(1) vgl. schol. Ran. 465 ; das *πιθανὸν* als Kriterium der *λύσεις* von *ζητήματα* : schol. Pind. Nem. I, 7 (Didymus) ; vgl. S. 661, Anm. 6 ; schol. Pind. Pyth. I 39 c.

(2) Oder wäre die, der späteren Analyse so hinderliche, Verkürzung erst einem späteren Benutzer des Kommentars zuzuschreiben?

(3) Bücheler *l. c.*, S. 240 setzte Aristodem etwa ins 5. Jh., aus allgemeinen Erwägungen ; Müller (S. XXIII), nach einer, freilich fragwürdigen, Kombination von Libanius ep. 474 F und 969 F mit Suidas s.v., ins 4. Jh. Letztere Datierung wird bestätigt, wenn vorstehende Analyse richtig ist ; dann müsste Aristodem schon einige Zeit vorgelegen haben, als unser Papyrus mit Scholien beschrieben wurde : also etwa um 350-400. Die rekonstruierten Kommentare gehörten dann in die zweite Hälfte des 4., spätestens in den Anfang des 5. Jh. : nicht später als 450 hätte ja, nach Grenfell- Hunt, der Schreiber des Papyrus bereits den einen von ihnen benutzt.

Dürftigkeit des Gegenstandes entspricht—vielleicht lohnt sie durch den Einblick, den sie in den Schul- und Erklärungsbetrieb der frühbyzantinischen Epoche gestattet (1).

2) *Schol. nub.* 1-10 *und* 38-52.

Pap. Ox. 1371d.

10,6 : 12 cm. 5. Jahrh. p. Chr.

Fragment der oberen Hälfte eines Blattes aus einem Papyrus-Buch. Verso beginnt ; von verso ist nur der rechte, entsprechend von recto der linke Rand erhalten, jener mit ganz kurzem, dieser mit etwas längerem Rest des Textes, d. h. der äussere Rand war — wie üblich — breiter als der innere. Die Schrift ist grösser und gröber als von Berol. 13929. Der (unvollständige) ziemlich breite obere Rand, sowie die Seitenränder enthalten Scholien ; und zwar mit Lemmata : ein Indiz für Ursprung aus einem Hypomnema.

(1) Es versteht sich, dass das Ergebnis der vorstehenden Analyse mir für die Beurteilung auch anderer Scholien einen Maasstab zu geben scheint. Ein Beispiel :

MEINERS *l. c.* 238 weist *schol. Eq.* 814 (die List des Themistokles beim Mauerbau) dem *Didymus* zu—weil Eq.84 ihm didymeisch schien ; dem stimmt Zacher zu l. c. 123. Und Didymus soll wieder auf *Ephorus* basieren (l. c. 312), nach der üblichen Methode eines Vergleiches mit Diodor. Wieder aber stimmen die Parallelen mit diesem (XI 39 f.) nicht (der Scholiast lässt Them. nicht « cum paucis» nach Sparta gehen sondern allein ; Diod.39,5∼40,3 spricht von *οἱ περὶ Θεμιστοκλέα* und *μετά τινων ἄλλων*) oder sind schief (« *ἐπὶ κοινῷ συμφέροντι*» verwendet das Scholion Z. 9 gegen Diod. 39, 3 in genau entgegengesetztem Sinn ; mit dem schol. vgl. Thuk. I, 91, 6), bezw. unerheblich (*μετὰ μεγάλης σπουδῆς* Diod. 40,1∼*πάσῃ σπουδῇ* schol. Z.12∼ Thuk.93,2 *κατὰ σπουδήν*). Wieder dürfen solche Kleinigkeiten nicht über gewichtige sachliche Differenzen hinweghelfen : bei Diod. gibt Them. vor seiner Abreise Befehl, ankommende spartanische Gesandte festzuhalten, vgl. Demosth. Lept. 7 ; im Scholion (nach Thuk. 91, 3 ; so Polyän I 30, 5 al.) schickt er später, aus Sparta, « *κρύφα* » deshalb Boten ; die nachkommenden Gesandten im Scholion (Ausspinnung von Thuk. l.c.) fehlen bei Diodor ganz—kurz : das Scholion ist eine rhetorisierte Bearbeitung des Thukydides (wörtliche Berührung z. B. *φειδομένους μήτε ἰδίου μήτε δημοσίου οἰκήματος* Thuk. 90, 3 = schol. Z. 12 ; anders Diod. 40, 1 ; mit *αὐτόπται* Thuk. 91, 1 vgl. *ἐπόπται* schol. Z. 27 gegen Diod. 40, 3 *κατασκεψομένους*) wie es, unabhängig, auch Diodor-Ephorus und Aristodem sind. Wir können — und brauchen hier kein Quellenstemma zu konstruieren ; genug, wenn wir auch hier den rhetorischen Schulbetrieb des 4./5. Jahrhunderts als Ursprung des Scholions erkennen. Vgl. Ed. MEYER, *Hermes* 40, 1905, 562.

Verso.

Am oberen Rand (zu v. 5) : *οἱ δ' οἰκέται ῥέγκουσιν · οὕτως οἱ Ἀττικοὶ διὰ τοῦ*] *κ · οἰ*[*κέτας νῦν οὐ τοὺς θεράποντας μόνον λέγει, ἀλλὰ πάντας τοὺς κατὰ τὴν οἰκί*]*αν · κα*[*θεύδ*]*ουσι μὲν οὖν ο*[*ἱ ἄλλοι, αὐτὸς δὲ ἀγρυπνεῖ. Καὶ ῥέγκουσιν ἐπή*]*γαγεν* [*ἵ*]*να μᾶλλον αὐ*-[*τοὺς δείξῃ πᾶσης ὄντας ἔξω φροντίδος · ἴδιον γὰρ τῶν μηδὲν φροντ*]*ιζόντων τὸ βαθέως καθεύδειν.*

Am rechten Rand, neben *ὦ Ζεῦ* ... (v. 2) : *ὦ Ζεῦ βασιλεῦ · οὐκ* (1) *ἁπλῶς χρὴ τοῦτο / νομίζειν εἰρηκέναι τὸν ποιη*[*τή*]*ν · / ἔχεται γὰρ ἱστορίας τὸ ὦ Ζεῦ βασιλεῦ / τοιαύτης. Τοῖς Ἀθηναίοις Πυθόχρησ/τον ἐγένετο κατα*[[*κ*]] (2) *-λῦσαι μὲν τὰς / βασιλείας, προστήσασθαι δὲ καὶ σέ/βεῖν Δία βασιλέα. Ὥστε τὸ λεχθὲν τῆς / ἱστορίας ἔχεσθαι ταύτης χρὴ νομίζειν.*

Neben Zeile 7 (zu v. 2) : *οὐδέποθ' ἡμέρα γενήσεται · τοῦτο καὶ ὀργιζόμενος καὶ ὑποκρινόμενος δύναται λέγειν.*

Neben Zeile 10 : *κατακεκαλυμμένος.*

Recto

Am oberen Rand (zu v. 52) : *λαφ(υγμοῦ) τ(ῆς) τρυφῆς ἢ* (3) *κενώσεως χρημ*[*άτων · Κωλ(ιάδος) · ναὸς ἐοικὼς κώλοις, / ἐν ᾧ τιμᾶται ἡ Ἀφροδίτη : Γενετέλ*(4)(*λιδος*) [....

Am linken Rand (den gelassenen Raum nicht voll ausnutzend) zu v. 38 : *Φειδιπ(πίδου)* : Personal-Note.

Zu v. 41 : *καθ' ἑαυτὸν λέγει.*

Zu v. 44 : *ρυπαρός.*

Zu v. 45 : *πλ*[*ή*]*θων.*

Zu v. 47 : *τὴν θυγατέρα / τοῦ ἀδελφοῦ.*

Kommentar.

Die codices (5) geben zunächst eine *παρεπιγραφή* (6), die ver-

(1) Die Aspiration zu vergessen — unter Einwirkung von *οὐκ ἀργῶς*, was die codd. haben — : das konnte sogar White (Schol. Ar. av. S. 353) passieren.

(2) del. edd.

(3) Offenbar irrtümlich geben Gr.-H. in dem Kommentar a.l., statt *ἤ*: *καὶ*.

(4) Wohl einfacher Schreibfehler (Gr.-H.).

(5) Beim Vergleich mit den Scholien der codd. lege ich (neben Dübner) Zachers sorgfältigen Abdruck (Hs. u. Kl. S. 651) zu Grunde.

(6) bei Dübner, nach Aldus, zu spät abgedruckt : Z. 42 zu v. 3.

ständig aus dem Text erschlossen ist (1); sie fehlt im Papyrus; ebenso zwei Anmerkungen zu dem « *σχετλιαστικὸν ἐπίρρημα* » *ἰοὺ ἰού*, deren erste unnützerweise erörtert, weshalb Strepsiades « *ἀναβοᾷ* » (2), während die zweite zu *ἀπέραντος* v. 3 gehört und dort wiederkehrt.

Ueber das törichte « *οὐκ-ἀργῶς*-Scholion » zu v. 2 wurde bereits anlässlich eq. 551 gesprochen (3). Sehr bemerkenswert, dass dieser ausführliche Unsinn fast buchstabengetreu im Papyrus wiederkehrt. Tzetzes (4) hat ganz recht, wenn er dazu kritisch bemerkt « *μὴ πείθου τοῖς λαλοῦσιν ἀλλὰ τοῖς λέγουσιν* » (5), und den alltäglichen Ausruf mit einigen Homerstellen belegt. Das gleiche tut (6) ein zweites Scholion der codd., offenbar zur Kritik des ersten; es fehlt im Papyrus.

« *Τὸ χρῆμα τῶν νυκτῶν* » wird in den codd. zunächst falsch mit « *μέγεθος, ἔκταμα* » glossiert (7), dann richtig als *ἐπαγωγὴ* erklärt; die Fassung macht Ursprung aus attizistischer Lehre wahrscheinlich (8). Fehlt im Papyrus.

Zu v. 3 « *ἀπέραντον* » geben die codd. zunächst eine Worterklärung (7), bevorzugen als « attisch » *ἀπέρατος* vor dem — offenbar überlieferten — *ἀπέραντος* (9), und finden auf die tiefsinnige

(1) So RUTHERFORD III 113 gegen v. HOLZINGER, *Die παρεπιγραφὴ bei Aristophanes.*

(2) Dies *könnte*, nach Ausweis der Rückseite, am linken Rand gestanden haben.

(3) s. d. S. 650. Demnach garantiert der Terminus *ἱστορία* nicht etwa stets ein gelehrtes « historisches » oder mythologisches Scholion (wie etwa zu Av. 487, 880); hier, wie zu Av. 695, heuchelt ein magistellus Gelehrsamkeit; « *ἱστορία* « ist in den Euripides- u. a. Scholien gerade charakteristisch für späte mythographische Interpolationen.

(4) abgedruckt bei Zacher l. c. S. 585.

(5) nach Eupolis Demen fg. 8 S. 461 Mein. = fg. 95 S. 281 K.

(6) mit anderen Homer-belegen!

(7) Auch das *kann* im Papyrus am linken Rand gestanden haben.

(8) Hierher gehört die Glosse in V zu v. 4 (Z. 22 Zacher): *Ἀττικὸν τὸ σχῆμα.* Derselbe Ausdruck wird als vorbildlich attisch (aber wegen des Plurals!) zitiert von Joseph Rhakendytes (ca. 1300 p. Chr.) III, 535 Walz = Anon. *π. τέλ. λόγ.* ib. 584: der Anfang der Wolken war eben ein Stück, um das kein Schüler der byzantinischen Zeit herumkam.

(9) Wieder hat Tzetzes recht, wenn er (S. 586 Z.) *ἀπέρατος* als von *περάω* abgeleitet dem *ἀπέραντος* (von *περαίνω*) gegenüberstellt. Die gleiche Unsicherheit auch im *I. Clemensbrief* 20 $_8$. und LUKIAN *Ἀλ. ἱστ.* B cap. 30 sowie AISCHYLOS *Prom.* 1078.

Frage : warum den Schlaflosen die kurze Frühlingsnacht lang dünke, die entsprechende Antwort. Es spricht für den Verstand des Schreibers, dass der Papyrus dies auslässt.

Zum Schluss desselben Verses liefert allein V (1) ein sinnloses Fragment einer Erklärung : *τοῦτο καὶ ὁριζόμενος δύναται λέγειν.* Der Papyrus hat sie vollständiger. Es handelt sich um eine verständige Beantwortung der Frage « *πῶς ἀναγνωστέον* ; » d.h. zur *ὑπόκρισις*. In der verblasenen Terminologie der Spätzeit (2) will das Scholion besagen : dieser Satz ist sinnvoll nur, wenn er « *ἐν ἤθει = μεθ' ὑποκρίσεως* » (3) rezitiert wird. Und zwar gibt es zwei Möglichkeiten (4) : — wir würden sagen : der Satz kann als Aussage- bezw. Ausrufungssatz, oder als Fragesatz gefasst werden — das ist hier so ausgedrückt : Man lese entweder « *ἐν ἤθει* » (im engeren Sinn !) und zwar « *ἐν ὀργῇ* » (5) ; oder « *μετ' ἠθικῆς ἐρωτήσεως* » (6) bezw. (was dasselbe ist) « *καθ' ὑπόκρισιν ἐρωτῶν* » (7) oder « *ἐρωτηματικῶς μεθ' ὑποκρίσεως* » (8). Davon ist das « *ὑποκρινόμενος* » im Papyrus übrig geblieben (9).

Zu v. 4 : Die tiefsinnige Bemerkung, dass der Hahn den Morgen ankündigt (10), muss — wenn Zachers Abdruck fehlerlos ist — zu jenen Glossen gehören, die Zacher (11) als späte Zufügung zu den guten alten Scholien von *Θ* betrachtet (12). Der Papyrus hat nichts dergleichen.

Zu v. 5 : liefert der Papyrus zunächst eine attizistische Glosse, die hier nur die Aldina und Tzetzes kennen, und die in knappster

(1) Und aus V der cod. G des Bessarion.

(2) vgl. RUTHERFORD III 143, 26.

(3) RUTHERFORD III, 128 ff. Lateinisch heisst das « hoc vultuose pronuntiandum » (scholium Ter. Phorm. 49, p. 362 W.).

(4) wie z. B. schol. Ar. Av. 23 ; mehr Beispiele s. RUTHERFORD 155 und 134 Anm. 11, vgl. schol. Il. A 296.

(5) s. schol. Ran. 628.

(6) schol. Ach. 347, 559, Vesp. 302, Eur. Phoen. 550 Od.*δ* 665 etc. s. RUTHERFORD 150 f.

(7) schol. Eur. Troad. 971, Hec. 671 — RUTHERFORD 175, schol. Il. O 504.

(8) schol. Eur. Androm. 194.

(9) Diese Deutung wird bestätigt durch die Glosse « *εἰρωνικόν* » im cod. M. vgl. RUTHERFORD 130 Anm. 11, W. KROLL, Philol. 75, S. 73.

(10) die Dübner aus *Θ* mitteilt.

(11) l. c. S. 548.

(12) zu v. 47 erweist sich freilich Zachers Diagnose als falsch, s. S.683.Gelten dürfte sie dagegen für die Glosse in cod. *Θ* zu v. 5 S. 80 Z. 13 Dübner.

Form zu eq. 104 wiederkehrt. Thomas Mag. 322, 7 gibt sie in der Fassung : *ῥέγχω οὐδεὶς τῶν Ἀττικῶν, ἀλλὰ ῥέγκω*, und führt dafür unseren Vers an ; Moeris : *ῥέγκειν ἐπὶ τῶν κοιμωμένων Ἀττικῶς, ῥέγχω Ἑλληνικῶς*, das Gleiche verkürzt Hesych : *ῥέγχειν ἐπὶ τῶν κοιμωμένων* (1). Da sie sonst in keinem Lexicon wiederkehrt, kann ich ihren Ursprung nicht näher bestimmen ; jedenfalls stammt sie nicht von Didymus, überhaupt nicht ursprünglich aus Aristophanes-Erklärung, sondern aus attizistischer Lehre (Phrynichos)? (2).

Dagegen gehört die zweite Anmerkung zu dem gleichen Wort ursprünglich an diese Stelle. Sie fragt, weshalb Aristophanes das starke Wort « *ῥέγκειν* » gewählt habe (3), überliefert also ein Stück aufmerksamer Schul-exegese. Die Antwort geben RV in einer eleganten Periode ; von dieser steht in Ald. und *Θ* die erste, im Papyrus die zweite Hälfte.

Da zu den Schlafenden auch Pheidippides gehört, findet sich in den Scholien — und zwar im Papyrus wie in der Aldina eingeschoben zwischen die beiden Anmerkungen zu *ῥέγκειν* — die Behauptung : mit « *οἰκέται* » seien hier (wie sonst oft) « *πάντες οἱ ἐν τῇ οἰκίᾳ* » gemeint. Die Lehre stammt letzten Endes aus Aristophanes' von Byzanz *Περὶ συγγενικῶν ὀνομάτων* (4). Photius hat « *οἰκέτας καλοῦσιν οἱ Ἀττικοὶ καὶ τοὺς κατὰ τὴν οἰκίαν πάντας* » ; das weist, als Vermittler, auf attizistische Erweiterung der *Συναγωγή* (5) ; und zwar, da Thomas Magister die gleiche Lehre mit Herodot (VIII, 108) belegt, wohl auf Aelius Dionysius. Benutzung des Aristophanes von Byzanz direkt durch einen Scholiasten des 4.-5. Jh. wäre an sich nicht ausgeschlossen, da sich ja Excerpte aus jenem bis in hochbyzantinische Zeit erhalten haben (6) ; für wahrscheinlich halte ich es nicht ; denn die Fassung des Aristophanesscholions steht der der Lexikographen näher als der bei Eustath. Da Athenaeus VI 267d und Hesych III 183, 40 Aehnliches bieten, ist nicht ausgeschlossen, dass das Aristophanes-scholion auf Didy-

(1) Schmidt bezieht das auf Hippokrates.

(2) Doch fehlt sie in den erhaltenen Phrynichos-Exzerpten.

(3) ~ Suid. s. v. *ῥέγκουσιν*.

(4) S.195 f. NAUCK=EUSTATH. Il. S. 566,12: fehlt in dem Excerpt bei MILLER.

(5) Zumal die Glosse bei BACHMANN fehlt. SUIDAS übergeht sie, weil ihm (s. v. *οἰκέται*) das Arist.-Scholion dasselbe lieferte.

(6) s. MILLER « *Mél. Gr.* » und Eustath.

mus zurückgeht ; aber Athenaeus gibt diese Notiz so allgemein, dass ihm mindestens kein positives Argument dafür entnommen werden kann. Andererseits wäre eigenartig, wenn Didymus den Aristophanes von Byzanz fast wörtlich ebenso exerpiert hätte, wie Aelius Dionysius. Letzterer aber dürfte für diesen Zweck kaum gerade des Didymus — ganz anders orientierte —*Κωμικὴ λέξις* (1) benutzt haben ; viel eher doch den Aristophanes von Byzanz direkt. D.h. es ist unwahrscheinlich, dass hier überhaupt Didymus vorliegt ; und wahrscheinlich, dass unser Scholion aus Aelius Dionysius (2) stammt. Die Hesych-Glosse würde dann zu jenen attizistischen Erweiterungen gehören, deren Existenz bei ihm zweifellos ist, mag ihre Herkunft auch problematisch sein (3).

Die folgenden Scholien — deren törichte Konstruktionen wieder den berechtigten Zorn des Tzetzes erregen (4) — fehlen im Papyrus ; nur zu *ἐγκεκορδυλημένος* v. 10 gibt er eine Glosse, als knappen Rest der gelehrten, in den codd. erhaltenen Erklärung. —

Zu v. 41 : « *καθ' ἑαυτὸν λέγει* ». Dem Sinn nach das Gleiche gibt V « *Ἰδίᾳ τὸ φεῦ* » (5) ; eine Bemerkung zur *ὑπόκρισις* wie die zu v. 2 (s. o.). So verändert sich die ausführliche *παρεπιγραφή* der « guten » codd. zu v. 11 im Vat. 1294 in « *τοῦτο πρὸς ἑαυτὸν λέγει* » (6). Also selbst solche Varianten können alt sein.

Zu v. 44 : « *ῥυπαρός* » : Dies Wort ist in den Scholien der codd. nicht erhalten ; aber es ist ein Rest der gleichen Erklärung, die sie geben. Denn in dem Scholion, welches zur Deutung von « *εὐρωτιῶν* » auch die übrigen Worte des v. 44 heranzieht, wird dem *βίος* der Landleute der der Städter gegenübergestellt ; letzterer heisst in R *ἐπιμελὴς καὶ καθάριος* (7). Das Gleiche gibt M. ausführlicher (8). Dazu gibt also *ῥυπαρός* im Papyrus das Komplement.

Zu v. 45 *πλήθων* : Zu *βρύων* gibt von den codd. nur R am Innen-

(1) Geschweige ein Aristophanes-Hypomnema.

(2) Aus diesem (oder seiner attizistisch-lexikographischen Vorlage, z. B. Phrynichos?) schol. Plato res publ. 465 c = S. 343 Herm., und schol. Aristid. p. 520 Dind.

(3) Tzetzes (S. 586 Z) ist hier wiederum im Recht, wenn er die unzeitige Gelehrsamkeit der *σχολιογράφοι* abweist.

(4) s. ZACHER S. 587, WHITE, *Harvard Studies* XII 1901, 105.

(5) vgl. die Aldina.

(6) ZACHER S. 606.

(7) Vgl. SUID. s. v. *εὐρωτιῶν*.

(8) ZACHER S. 570 und 673.

rand eine Glosse : « *αὔξων καὶ τεθηλήως* » (1). Hesych und Schol. Il. *P.* 56 geben ebenfalls andere Synonyma als der Papyrus. Trotzdem ist dessen Glosse nicht eigenes Produkt. Denn Suid. s.v. *εὐρωτιῶν* erweitert, was R hat « *αὔξων καὶ πλη θύ νων καὶ τεθηλώς* (2). Und schol. Soph. Oed. Col. 16 hat : *βρύων · πλήθων.* Also Didymus.

Zu v. 47 *τὴν θυγατέρα τοῦ ἀδελφοῦ* : Das Gleiche bieten cod. Vat. 1294 (3) und *Θ* als Glossen ; der Papyrus zeigt, dass Zacher in diesem Fall Unrecht hatte, wenn er diese *Θ*-Glosse als wertlos und spät (4) fortliess. Sie stammt vielmehr — so primitiv sie anmutet — ebenso wie die zu *οἰκέτης* v. 5 letztlich aus Aristophanes von Byzanz *Περὶ συγγενικῶν ὀνομάτων* (5). Auch sie findet sich (im Masculinum !) bei Hesych, s.v. *ἀδελφιδοῦς* ; das Gleiche (im Plural !) im Etym. Magn. 17, 1. Das Aristophanes-Excerpt bei Miller hat wenigstens einen zugehörigen Rest bewahrt (6). Wieder wurde der Byzantier von den Attizisten ausgeschlachtet : Pollux III, 22, Thomas Mag. S. 362, 5 R. Also hier überlieferungsgeschichtlich die gleiche Problematik wie bei *οἰκέτης* v. 5 ; w e n n dort ein attizistisches Lexikon dem Scholiasten die Lehre des Aristophanes von Byzanz vermittelte, wird man das auch hier annehmen.

Zu v. 52 *λαφυγμοῦ* : Da Zacher von diesem Scholion keine recensio gibt, ist die Analyse etwas erschwert :

Die Codices bieten drei Erklärungen von *λαφυγμός* :

1.) *τὸ ἀπλήστως ἐσθίειν.* Dazu gehört (in V und Suid. s.v.) : *ἀδηφαγία · ἡ (πρὸς τὰ ἐδέσματα)* (7) *πολυτέλεια, τουτέστι ἐκδεδιητημένη* (8) *πολυτελὴς τροφή* (9) und was die Aldina (Dübner) weiter bietet.

(1) « *θάλλων* » cod. *Θ* und Vat. 1294.

(2) vgl. das « *πολλά* » bei Suidas am Ende ; aber » *οἱονεὶ πολὺς καὶ μὴ κορούμενος* « vorher lässt vermuten, dass dort *ἀκόρητος* mit *κορέω* ~ *κορέννυμι* zusammengebracht ist.

(3) ZACHER S. 608.

(4) ZACHER S. 548.

(5) S. 143ff. NAUCK.

(6) *Mél. Gr.* pag. 431/2 uber *ἀνεψιός.*

(7) fehlt in V.

(8) vgl. Damascius Isid. 266 « *ἐκδεδιητημένος τὰς ὑπογαστρίους ἡδονάς* » (nach Liddel-Scott).

(9) Man darf da also nicht, wie Gr.-H. vorschlagen, Ada Adler befolgt, *τρυφή* korrigieren, wenn auch zwei Suidas-Handschriften das bieten, und

2.) *λαφυγμός* als gleichbedeutend mit dem voraufgehenden *δαπάνη*. Diese Erklärung steht im Vat. 1294 (1), und als Glosse in cod. M « *κενώσεως πραγμάτων* (*χρημάτων* leg.) (2). Das ist abgeleitet aus « *λαφύττειν καὶ λαπάζειν* (*λάπτειν* Et. Magn.) · *τὸ ἐκκενοῦν καὶ ἀναλίσκειν* » Athen. 8, 362 F, Et. Magn. 298, 15.

M und Vat. 1294 verbinden diese Erklärung mit der

3.), die *λαφυγμός* mit *καταγλωττίσματα* (v. 51) gleichsetzt. Zu v. 51 sagt Vat. 1294, nach einer handgreiflichen Erklärung des letzteren : « *ἔστι δὲ καὶ ὁ λαφυγμὸς κατὰ μέν τινας τὸ αὐτό*, führt das aus, und schliesst : « ... *δεικνὺς ὅτι αἱ εὐγενεῖς γυναῖκες τοιαῦτα πράττουσιν ὑπὸ τῆς τρυφῆς* ». Das ist also mit *τρυφή* im Papyrus gemeint. Und M stellt, ähnlich wie der Papyrus, zusammen : *κενώσεως* (*χρη*)*μάτων* · *ἀφροδισίου* · *συνουσίας*. Also einer der Fälle, wo diese byzantinischen Glossen in M « eine gute alte Bemerkung enthalten » (4). Das « *κατὰ μέν τινας — κατὰ δέ τινας* » in M bestätigt vollends, dass dem Thomas Magister, wie auch dem Tzetzes (5), mindestens eine gute alte Handschrift vorlag ; und zwar eine, welche Erklärungen bot, die in den uns bisher bekannten « alten » codd. nicht erhalten sind (6).

Die Erklärung von *λαφυγμός* als *ἀδηφαγία* wird durch das Eupolis-Zitat als alt erwiesen, die als *δαπάνη* durch die lexikalischen Parallelen (7). Jede derartige Stütze fehlt der dritten Erklärung (« *τρυφή* ») ; sie wird also zu jenen spät, d.h. in frühbyzantinischer Zeit hinzuerfunden worden sein.

Von den verschiedenen Erklärungen, die zu v. 52 « *Κωλιάς* » erhalten sind, enthielt der Papyrus die einfachste, welche —soweit die Collationen zeigen — nur in der Aldina wiederkehrt. Sie steht aber auch zu Lys. 2, sowie Stephanus Byz. und Hesych (8) s. v. *Κωλιάς*. Also Didymus.

Xenoph. Mem. I, 6 es zu empfehlen scheint. Die gleiche Confusion : Genesis, 49, 20, s. RAHLFS, praef. S. 34.

(1) ZACHER S. 608.

(2) Verschrieben, weil vorher steht *δαπάνης ἤγουν ἀναλώματος ἐπὶ πραγμάτων τινῶν*.

(3) vgl. s. v. *λάπτειν* in den *Ἐκλογαί* bei CRAMER *Anecd.* II, 434.

(4) ZACHER 556.

(5) vgl. WHITE in *Harvard-Studies* XII 1901, S. 97 ff.

(6) vgl. SCHEPERS - VAN IJZEREN S. 349.

(7) vgl. HESYCH « *λαφύξαι* · *καταπιεῖν, ἀναλῶσαι*.

(8) Daraus in den « Scholien » zu PAUSANIAS I 1, 5.

Zusammenfassung.

Das gleiche Ergebnis wie bei den anderen Papyri : Dem Schreiber hat ein Kommentar (1) vorgelegen, der alles enthielt, was unsere codd. bieten. Er enthielt dies nicht selten in reinerer oder reicherer Fassung ; aber — soweit wir sehen— nichts, wovon nicht wenigstens Spuren auch durch die codd. zu uns gelangt wären. Dieser Kommentar war ein bis zum Banalsten hinabsteigendes ausführliches Schulbuch, in welches älteres gelehrtes Material eingearbeitet war ; das verschwand aber, damals schon fast so wie in unseren Handschriften, in der Masse der Quisquilien.

3.) *Schol. Nub.* 1372 ff.

12 : 10,5 cm. 5.-7. Jh.

(Pap. Strassbg. No. 621, ed. R. Reitzenstein, Hermes 1900, 602 ff).

Rest eines Blattes aus einem Pergamentbuch. Die ursprüngliche Blattgrösse war ca. 26 : 20 cm., der Schriftraum ca. 18 : 16 cm. Auf dem — allein erhaltenen — äusseren Rand standen nur « vereinzelte Scholien » ; und zwar neben 1381 (also wohl, wie in den codd., zu « τραυλίζοντος ») « ein längeres unleserliches Scholion » ; ausserdem entzifferte Reitzenstein :

Neben 1372 : « ἐξ Αἰόλου » :

Das geben die codd. in zwei ausführlichen, inhaltsgleichen Scholien (« ἄλλως »).

Neben 1373 : « ταράττω » :

Das ist eher eine Erklärung als eine varia lectio zu dem Verb ἀράττω, das Meinecke konjiziert hatte (2), und das sich dann erst in einem cod. rec., danach in diesem Pergament (3) fand. Und zwar dürfte ἀράττω erklärt sein als entstanden durch ἔλλειψις κατ' ἀρχήν, οἷον λείβω -εἴβω, oder — was das gleiche wäre — durch ἀποκοπή (4). Die codd. geben Synonyma zur Erklärung.

(1) Oder die bereits verkürzte Abschrift eines solchen.
(2) für ἐξαράττω der codd. und schol. R.
(3) hier verschrieben zu ἀρᾶτω.
(4) vgl. schol. Eur. Hec. 361, oder *Et. Gud.* 98, 18 (λ)αφύσσω.

Neben 1379 : « *δικαίως* » :

Als Erklärung zu « *ἐν δίκῃ* ». Diese bescheidene Wissenschaft fehlt in den — zu dieser Partie dürftigen — Scholien der codd.

Auf der Rückseite, zu 1416 : « *τὸ τύπτεσθαι* » :

Erklärung zu *τοῦτο τοὔργον*, = cod. R.

Auch hier also gleichsam ein Exzerpt aus der Vorlage, die unsere codices reichhaltiger wiederholen ; mit zwei unerheblichen Varianten, die nur zeigen, dass zu dieser Vorlage von Erklärern der frühbyzantinischen Zeit einige Banalitäten zugefügt werden konnten ; oder dass nicht jede Einzelheit des « Urkommentars » in den Archetypus unserer Handschriften gelangt ist.

4) *Schol. Av.* 1057-1085, 1101-1127.

(Pap. Louvre No.?)

« Nicht später als 6. Jh. ».

Veröffentlicht von H. Weil, Mém. de l'Acad., 1884, 123 =H. Weil, Etudes de littérature..., 1902, S. 10 ff. = Revue de phil. 1882 (1).

Schräger Fetzen aus einem Pergamentbuch, geschrieben in Heliodoreischer Kolometrie.

Scholien klein und verwischt ; Weil gelang nur, zu lesen :

zu 1114 (*πρηγορεῶνας*) : « *ἡ τῶν ὀρνίθων φάρυξ* » :

Die Quellenanalyse ist einfach : Didymus ist in den Handschriften für diese Erklärung zitiert. Bemerkenswert aber :

1) diese Erklärung kehrt wieder schol. eq. 374, und

2) verkürzt bei Zonaras (« *οὕτως λέγει Ἀπολλώνιος* »), im Et. Magn. und bei Hesych.

Beides gibt eine Stütze für Autoren-bestimmungen bei ähnlicher Überlieferung, wenn Namen-angabe fehlt.

(3) Die gleiche Erklärung steht in den codd., ausser in einer längeren Fassung mit Autoren-angabe, in zwei kürzeren anonymen ; und diese letzteren gleichen der des Papyrus am ehesten. Dieser — häufige — Tatbestand ist wichtig für die Archetypus-Hypothese, die das Schlusskapitel bringen soll.

(1) vgl. WHITE, Schol. Av. Einl. S. 76, Text S. 208.

4.) *Schol. Eq.* 494 *und* 527 (?).

(Pap. Ox. 1402)

3,6 : 4,2 cm. 5. Jh.

(z.Zt. Princeton University Library).

Über dies ungewöhnlich dürftige und schwer leserliche, doch sachlich wichtige Stück könnte ich nichts sagen, wenn ich nicht der besonderen Freundlichkeit des Herrn Peck von der University-Library in Princeton eine Photographie, und der des Herrn E. H. Kase ebendort eine genaue Beschreibung der wenigen Textbuchstaben von fg. 1 recto verdankte. Auch so freilich bleiben noch Unsicherheiten, die höchstens durch Autopsie zu überwinden wären.

Ox. 1402 (1) bestcht aus drei kümmerlichen Fragmenten eines Papyrusbuches ; die Zugehörigkeit von fg. 3 ist zweifelhaft. Zunächst die beiden ganz unergiebigen (nach Grenfell-Hunt) :

fg. 2 recto (Scholien) :	fg. 2 verso (Scholien) :
]ο.( )τα δρέπανα ε̣[	]....λέγει
]ταζόμενος	]κύνα

Es ist nicht gewiss, dass *δρέπανα* im Text gestanden hat (pax 1200 ff., ran. 516) ; und wenig wahrscheinlich, dass *ἐ*[*ξε*]*ταζόμενος* zu ergänzen ist. *Κύων* ist natürlich häufig. So bleibt alles unsicher.

fg. 3 recto (Scholien) :	fg. 3 verso (Text) :
	Π.[
]... ϱ[	*ΟΙ*[
]πετ.[	*ΤΟ*[
	]νος *ΙΤΩ*[

verso : Eq. 879-882? —

Fg. 1 ist nun deshalb wichtig, weil die ersten Herausgeber meinten, auf Grund ihrer Lesung der Textanfänge es keinem der erhaltenen Stücke zuschreiben zu können. Körte (2) bemerkte damals gleich : « es wäre wichtig, wenn in einem Papyrusbuch des 5. Jh. andere Stücke des Aristophanes gestanden hätten, als die der uns

(1) Gefunden mit Ox. 1369-74 (nub. eq. ran. vesp. pax) ; aber nicht zugehörig.

(2) *Archiv f. Pap.* VII 143.

erhaltenen Auswahl ; aber um dies bestimmt zu behaupten, sind diese Reste zu dürftig und die Lesungen der Versanfänge zu unsicher ». Wenigstens über die letzteren kann ich, dank Herrn Kase und Herrn Peck, sicher berichten ; für die Scholienreste beruhen meine Angaben auf Combination der schwer leserlichen Photographie mit den Angaben von Gr.-H. ; da bleibt also manches unsicher.

Fg. 1 recto :

1)]α̣φ̣[... [
2)]
3)]α̣χ̣ονν [
4)]γ̣ω̣ι . AI[
5)]ι̣.θε KAI[
6)]νσεκ [
7)]ναον [
8)]νσε° [

Zu 1-2 : es ist ungewiss, ob dort überhaupt Schrift gestanden hat, die dann bis auf den angegebenen, fast undeutbaren Rest abgerieben wäre.

Zu den Textresten schreibt Herr Kase :

« *AT*[... should probably be read, rather than *AI*[, although what has been considered the left-hand corner of the upper (horizontal) stroke of the *T*, may possibly be the lower end of a letter from the preceding line (of a *P* for instance). In favor of reading *T* is the circumstance that there is a faint trace of what appears to be the right-hand portion of the upper horizontal stroke. The evidence would thus tend to support the reading of the editors (1). Furthermore if the second letter were *I*, how does it happen that so great a space has been left vacant at the right of this letter? This is more easily understood when allowance is made for the upper stroke of the letter *T*. I readily admit that none of this evidence is absolutely conclusive.

Regarding the following line I am inclined to favor your revision. *KAI* seems on the whole preferable to *KAK* (2), although the latter is possible. The vertical stroke of the *K* has been somewhat damaged, but unmistakable traces of this stroke appear on the original (I am speaking of the initial letter in the line).

(1) GRENFELL-HUNT lasen *A T*̣
(2) So lasen GRENFELL-HUNT.

A paragraphus is definitely distinguishable between these two lines, but I should hesitate to say that one was placed below any of the other lines ».

Dazu wäre zu sagen :

KAI in der zweiten Linie macht, zusammen mit dem Scholion der Rückseite, Beziehung auf eq. 529-30 fast unvermeidlich. Dann wäre in der ersten Zeile doch *Ἆι[σαι* zu lesen. Nach der Photographie scheint das möglich. Was für den Anfang des T-Querstriches angesehen wurde, könnte von dem *φ* der vorigen Zeile (528 *ἐφόρει*) stammen ; wahrscheinlich war das *I*, nach *A* — wie häufig in dieser Zeit — mit Trema geschrieben ; damit wäre auch der grössere Zwischenraum erklärt (1). Die Paragraphos endlich könnte wegen des Kratinos-Zitates in dieser Zeile gesetzt sein und auf das Scholion weisen. Dann wäre mit allem Vorbehalt etwa folgende Ergänzung möglich :

1) .....*διὰ τῶν*] *ἀφ*[*ε-*	[*Διὰ τῶν ἀφελῶν* ...	v. 527
2) *λῶν · ἑαυτὸν παρέβαλεν*]	[*Ἐφόρει τὰς δρῦς*...	v. 528
3) *ὁ Κρα(τῖνος) ποταμῷ καν*]*αχοῦν-*	*Ἆι*[*σαι δ'οὐκ ἦν* ...	v. 529
4) *τι καὶ δωδεκακρού*]*νωι*	*Καὶ* [*τέκτονες*...	v. 530
5)]*ι.θε*	[*Νυνὶ δ'ὑμεῖς* ...	v. 531
6) *καὶ τοῦτο ἀρχὴ μέλο*]*υς ἐκ*	[*Ἐκπιπτουσῶν* ...	v. 532
7) *τῶν Εὐνειδῶν* .....]*ναον*		
8) . . . . .]*υσε(ον)*		

1-4 : schol. eq. 527 ; vgl. bei Dübner Z. 41-44, und das vorangehende Scholion. 6 : Schol. 530, Z. 9 Dübner. 8 : *ἐμνημόνε*]*υσε* nach schol. 532, Z. 28, oder *ἐδείκν*]*υσε, ὅ(τι)*... nach 531, Z. 18. —

Fg. 1 verso :
(nach Grenfell-Hunt)

1)].*ὅτε βούλοντα*[*ι*....
2) *τοὺς ἀλ*]*έκτρυόνας π*[*ρὸς ἀλλήλους*
3) *μάχε*]*σθαι, σκόροδα τ*[*ιθέασιν ἐν*
4) *τοῖς μ*]*υκτῆρσιν*[
5)].*εις πιν*[
6)]*υνκεα*[
7)]*παρω*[

1-4 ergänzt von Gr.-H. ; vgl. schol. eq. 494. 5 : schol. 497 : *ἥξ*]*εις πάλιν*? 6 : *κελ*[*εύει* (nach ib. Z. 26 *παρακελεύεσθαι*)? 7 *παρῳ*[*δῶν*? vgl. schol. l.c. Z. 30.

(1) Vorschlag von Prof. SCHUBART.

Zu *ἐσκοροδισμένος* gibt es unter sich fast gleichlautende Scholien zu eq. 494 und Ach. 165 (wo eq. 494 zitiert wird) ; Hesych s.v. und Phot. s.v. fügen eine zweite Erklärung hinzu,eine dritte steht schol. eq. 946.

Dass an den zwei erstgenannten Stellen die Hähne den Knoblauch fressen, nach dem Papyrus ihn « in die Nase getan bekommen », wäre wohl kein erheblicher Unterschied ; zumal verbindend dazwischen tritt Hesych s.v. « *σκορόδισαι · τὸ πρὸ τῆς μάχης σκορόδοις ἀνατρῖψαι τοὺς ἀλεκτρυόνας.*

Eben diese Glosse empfiehlt wohl aber im Papyrus v.3 die Ergänzung *τ[ρίβουσιν.*

M. Schmidt (1) hatte auf Grund der Hesych-Glosse das Scholion dem Didymus zugeschrieben ; das wird noch wahrscheinlicher dadurch, dass es (in den Handschriften) alle die Merkmale zeigt, die wir oben S. 640 ff. als charakteristisch für die *Τροπικὴ Λέξις* zu erweisen suchten ; im Stil, in der Aufführung der verschiedenen Verwendungsarten (oben S. 644), im Auftreten der gleichen Erklärung an verschiedenen Stellen. Damit soll nicht etwa abgelehnt sein, dass das Ganze nicht auch in der *Κωμικὴ Λέξις*, und wohl auch schon in den Einzelhypomnemata des Didymus gestanden hätte.

(*A Continuer*) G. ZUNTZ.

(1) *Didymus* S. 299.

III

LES ARCHIVES DE TURQUIE

Au moment où ce fascicule de *Byzantion* s'apprête à paraître nous recevons d'Istanbul une publication si sensationnelle qu'il s'impose de la signaler immédiatement : il s'agit du premier fascicule du « Guide » des archives constituées au musée du sérail des sultans ottomans (1). Si importante que cette publication soit en elle-même, elle l'est davantage encore en ce qu'elle représente la première preuve concrète de la réalisation d'un désir vif et pressant exprimé à maintes reprises par le monde savant : elle nous apprend en effet que la conservation et le classement des milliers et milliers de documents qui se trouvent dans les différentes archives de Turquie sont assurées et que cette œuvre immense est entamée selon des principes auxquels on ne peut que souscrire et confiée à des mains qui pourront, dans un rythme étonnant, la mener à bien.

Les archives turques, et les différents essais de classification de leurs matériaux, ont été décrits en 1911 par ʿAbdurraḥman Šeref (2), et en 1927 par Jean Deny (3), qui se base en grande partie sur l'article précédent. Feu Aḥmed Refīq, auquel on doit la connaissance de centaines de documents turcs, sagement choisis dans les registres (*defter*) de la Sublime Porte dans lesquels ils ont été copiés, exposa en 1928 (4) le plan selon lequel les plus importantes des archives turques, celles de la Sublime Porte (bäb-i ʿālī), devaient être publiées. Nous le reproduisons pour montrer quel

(1) *Topkapı Sarayı Müzesi Arşivi Kilavuzu, 1. fasikül, A-B-C*, Istanbul, Devlet Basımevi, 1938, XI, 96 pp., 1 pl., plus un appendice de 14 pl. de reproductions photographiques, accompagnées de 14 feuilles explicatives, in-8°.

(2) Dans la *Revue Historique de l'Institut d'Histoire Ottomane (Ta'rīḫ-i ʿoṣmānī enǧümeni meǧmūʿası)*, I, 1911, p. 9-19.

(3) Dans *Histoire et Historiens depuis cinquante ans*, Paris, 1927, p. 450-454.

(4) Dans la *Revue Historique (Türk ta'rīḫ enǧümeni meǧmūʿası)*, fasc. 19 (96), juin 1928, p. 164.

intérêt d'ordre universel présente pour les études historiques l'accès à ce trésor. Voici les 31 groupes alors prévus : 1) Turquie—France ; 2) Turquie—Autriche ; 3) Turquie—Russie ; 4) Turquie—Iran ; 5) Turquie—Angleterre ; 6) Turquie—Pays-Bas ; 7) Turquie—Suède ; 8) Turquie—Pologne ; 9) Turquie—Venise ; 10) Turquie—Boukhara ; 11) Turquie—Maroc ; 12) Turquie—Prusse ; 13) Turquie—Raguse ; 14) L'Égypte sous la domination turque ; 15) La Hongrie sous la domination turque ; 16) La Crimée sous la domination turque ; 17) La Moldavie et la Valachie sous la domination turque ; 18) Tunis et l'Algérie sous la domination turque ; 19) La question du Yemen et du Hidjaz ; 20) La question grecque ; 21) La question des principautés danubiennes (memleketeyn) ; 22) La question serbe ; 23) La question bulgare ; 24) La question égyptienne ; 25) La question syrienne et libanaise ; 26) La Roumélie ; 27) L'Anatolie ; 28) L'enseignement ; 29) L'armée ; 30) Les fondations (evkaf) ; 31) Non-musulmans de Turquie.

Malheureusement, malgré la meilleure volonté, tous les essais de mettre au moins ces archives de la Sublime Porte, de loin les principales, dans un état qui permette leur utilisation (1), restèrent vains. L'effort demandé était, en effet, gigantesque, et ne pouvait être sérieusement entrepris avant que l'État n'en comprît l'ampleur et ne le secondât suffisamment. Et on sait combien d'autres tâches plus urgentes s'imposèrent à la jeune République dans les dures années de son organisation. C'est un accident, déplorable en soi-même mais très heureux dans ses conséquences, qui décida le gouvernement turc à intervenir. L'administration de l'immeuble de l'ancien ministère ottoman des finances, désirant se débarrasser des innombrables sacs pleins de vieux papiers qui encombraient ses dépôts, les avait vendus comme rebut, à 3 piastres l'ocque, en Bulgarie. C'est ainsi qu'un jour de mai 1931 un convoi de camions chargés de 30.000 ocques de vieux papiers se dirigea par les rues de Stamboul vers le gare de Sirkedji. Çà et là des pièces tombèrent sur le pavé ; un brave maître d'école y reconnut tout de suite des documents concernant la campagne de Vienne en 1613, une charte de donation, un titre de propriété de la famille Ghazi Mikhal con-

(1) Jusqu'à présent, comme étrangers, le Hongrois Karacson Imre (mort en 1911) et le Bulgare Pantscho Doreff ont été les seuls à obtenir la permission de travailler dans les archives de Bāb-i ʿālī, où ils copièrent des documents concernant leurs pays.

cernant un village près de Plevna, une ordonnance réglant l'organisation de la garnison de Nich, un firman du Sultan Selim II en faveur de la famille du célèbre poète Šayḫ Ghālib, un livre de comptes de la cuisine de la princesse Ḫadīǧa Sulṭān, fille de Mehmed IV, datant de 1722, chef d'œuvre de calligraphie, etc. etc. Les vives protestations de l'opinion publique ne purent plus empêcher l'expédition des documents, mais le gouvernement bulgare alerté, les prit sous sa protection et plus tard les renvoya loyalement.

Dès lors le gouvernement d'Ankara reconnut quels graves dangers menaçaient ce patrimoine national (et pas seulement national!) et combien urgente était devenue l'affaire des archives. Le 25 novembre 1932 le ministre de l'instruction publique, feu Reşit Galip, lut au Parlement un rapport sur les archives de Constantinople, qu'il énuméra comme suit : 1) Les archives de *Bāb-i âli* ou *Ḫazīne-i evrāq*, dans un bâtiment voisin du Palais du Vilayet (1). Elles ont reçu également une partie des documents trouvés au Sérail (voir plus bas). 2) Les archives de l'ancien Ministère des Finances,dans une maison de pierre voisine de la prison Mehterhane (ancienne maison de la Musique impériale) au quartier Sultan-Ahmed ; les documents du premier étage dans un ordre passable, ceux du rez de chaussé en sacs (ce sont ces derniers qui ont souffert de la vente en Bulgarie). 3) Le cadastre de l'empire (*Defterḫāne* ou *Defter-i ḫaqānī*), dans une maison de pierre de très vieille date (elle est peut être d'époque byzantine), en grande partie bien en ordre. Là se trouve, entre autres, le cadastre dressé sous Soliman le Magnifique. 4) Les archives du Cheïkh-ul-islamat (*Meşeyhet*), très endommagées par l'incendie de 1926 et probablement disparues depuis lors dans celui du Palais de Justice (en décembre 1933) où elles avaient été déposées (2). 5) Les archives des fondations (*evqāf*), en partie dans une medrese voisine de la direction des Evkaf, en partie dans un bâtiment adjacent à l'Aya Sofya. La plus ancienne charte qu'elles contiennent daterait

(1) C'est là que feu Aḥmed Refīq a puisé les extraits des registres de la Sublime Porte qu'il a publiés dans ses nombreux travaux, dont le plus important est son *Istanbul Hayātı* (XVe-XVIIIe siècle de l'hég.), Istanbul, 1917-1930 (*Tarih encümeni külliyatı*, no 6, 17, 20) et Istanbul, 1932.

(2) Heureusement un nombre considérable de documents appartenant à ces archives avaient été bien reproduits dans le *'Ilmīyye Sālnāmesi* de 1334=1916.

de 894 (1294-95). A ces archives s'ajoutent celles de la marine (*Bahriye*) dans l'ancien ministère de la marine à Kasim-pacha, et, en dehors de Constantinople, celles qui se trouvaient dans les différentes villes dans les palais des gouverneurs, auprès des administrations des finances et des fondations, et auprès des tribunaux religieux (*şerîyet*). Mais ces dernières, remarquons-le, seront probablement dans un état déplorable, pour autant qu'elles existent encore. On sait, par exemple, que les très importantes archives du tribunal religieux de Brousse ont vendu leurs documents comme rebut il y a de nombreuses années. A Constantinople même tous les documents du tribunal (religieux) de l'*Istanbul Kadisi* (dont les plus anciens remontaient au XVIe s.) (1), en même temps que celles du Cheïkh-ul-islamat, ont péri dans l'incendie du Palais de Justice.

On savait que depuis le discours du ministre la belle et vaste medrese de Sultan-Ahmed avait été restaurée et affectée aux Archives Centrales de l'État, archives nouvellement créées où tous les documents ottomans devaient être réunis et où siégeait une commission composée au début de trois bons connaisseurs de la matière (2) ; et on apprit également avec la plus grande satisfaction que pendant l'année 1937, cette commission, entre-temps considérablement élargie, comptait parmi ses collaborateurs le spécialiste hongrois bien connu Dr L. Fekete (3). Mais maintenant, la publication dont nous parlons nous apprend que, dans le silence, à côté de ces Archives Centrales, une autre institution a été créée et a même achevé son travail fondamental : les Archives du Sérail.

Le sérail des sultans ottomans contenait tout un nombre de dépôts de documents, dont le plus important, celui de *Kubbe-altı*, a été sauvé il y a environ 30 ans des souterrains où il pourrissait. Ces documents furent alors transférés en partie, nous l'avons dit, aux archives de Bāb-i 'ālī, tandis que le reste, en 392 grandes cais-

(1) Le seul qui ait utilisé ces archives est, à ma connaissance, 'Osmān Nūrī dans son *Meğelle-i umūr-i belediye*, Istanbul, 1922.

(2) MM. Muallim Cevdet, Kilisli Rifat et Mümtaz, aidés par trois secrétaires.

(3) On lui doit la très instructive *Einführung in die osmanisch-türkische Diplomatik der türkischen Botmässigkeit in Ungarn*, dont le 1er (jusqu'à présent unique) fascicule contenant 16 superbes tables (documents de plusieurs archives hongroises et des Archives de l'État à Vienne) a paru en 1926, et également le riche volume *Türkische Schriften aus dem Archive des Palatins Nikolaus Esterhazy*, Budapest, 1933, LXXI, 503 p., 10 pl., 1 carte.

ses, était déposé dans les galeries de l'Aya Sofia (1). D'autres dépôts, lors de la création des Archives centrales, leur furent incorporés. On fit toutefois, à juste titre, une exception pour l'un d'entre eux, qu'on laissa au sérail auquel il est intimement lié. Ce sont les documents appartenant au Trésor Impérial (*ḫazīne- i humāyūn* ou *Enderūn ḫazīnesi*), soit des registres de l'administration du trésor, et des documents concernant ses objets,soit des documents particulièrement chers à la famille impériale qui les avait confiés à cette sûre protection. Ce sont essentiellement ces documents (plus quelques petits stocks ou pièces séparées trouvés çà et là dans l'immense agglomération du sérail) qui forment aujourd'hui les Archives du Trésor installées dans la vétuste *Agalar-Camii* dans la troisième cour du sérail, et d'ores et déjà accessibles au chercheur.

L'ampleur de l'œuvre accomplie ressort du nombre des documents classés dans les deux groupes D (= *defter*, « registres ») et E (= *evrak*, « feuilles ») : respectivement 10.726 et 12.274 numéros. Mais nous apprenons en outre que les différents *defter* et *evrak* concernant le même sujet, ont été réunis en dossiers sous un seul numéro, et que ces dossiers comportent parfois plusieurs centaines de pièces. De plus, comme nous le lisons dans le « Guide » (p. VIII), il y a dans ces archives, à côté de ces documents turcs, arabes, persans et ouïgours, 270 pièces en langues européennes (latin, grec, etc.) qui formeront quand elles seront classées une section séparée (2). Ces premières archives turques, à elles seules, offrent donc à la recherche un nombre de documents très supérieur à ce dont on disposait jusqu'à présent (3). Après ce que nous avons

(1) Ils y étaient gardés soigneusement par le directeur général des musées d'Istanbul, M. Aziz Ogan, qui fit faire tout le nécessaire pour les protéger de tout dommage. Ces documents auront été probablement déjà transportés dans la medrese de Sultan-Ahmed aux nouvelles archives centrales.

(2) Rappelons la polyglottie du Conquérant, fondateur du Sérail auquel remontent donc aussi les débuts du trésor et de ses archives, qui est relatée entre autres par son contemporain PHRANTZES, p. 98 s. éd. PAPADOPOULOS = p. 95 Bonn : *πέντε δὲ διαλέκτους χωρὶς τῆς αὐτοῦ ὀρθῶς ὡμίλει* (sc. *ὁ Μεεμέτης*) · *ἑλληνικήν, λατινικήν, ἀραβικήν, χαλδαϊκὴν* (= probablement le turc oriental écrit en caractères ouïgours) *καὶ περσικήν*.

(3) Abstraction faite d'archives comme celles de Vienne, Paris, Raguse (cf. le travail, fondamental pour la diplomatique turque, de F. KRAELITZ, *Osmanische Urkunden in türkischer Sprache*, Vienne, 1921 et F. GIESE dans *Festschrift Georg Jacob*, Leipzig, 1932, p. 41) et Venise, dont les documents concernent

dit sur le caractère de ces archives du trésor, il est superflu d'ajouter que la valeur de ces documents est de tout premier ordre. Ils concernent en grande partie les objets du trésor, et font d'eux les mieux « documentés » qu'on puisse imaginer, de sorte qu'ils constitueront à l'avenir pour l'histoire des arts musulmans les données les plus sûres. Quant aux documents conservés au trésor comme particulièrement importants pour la famille impériale, nul doute que cette *ḫazīne-i enderūn* , ce « trésor de l'intérieur », rassemblé au cours des siècles dans le district le plus sacré du palais, nous fasse pénétrer dans les secrets les plus intimes de cet empire et — on en lira tout de suite une preuve — de ses empereurs.

On a eu l'excellente idée d'ajouter aux 96 pages du répertoire, où on trouve dans l'ordre alphabétique (le premier fascicule va de *A* à *Cemile Kalfa*) les noms et les choses traités dans les documents, un choix impressionnant de 14 documents dont les excellentes reproductions sont accompagnées de courtes descriptions et parfois de transcriptions suffisant pour la première orientation. La première de ces pièces est un titre de propriété conféré par Örkhan, donc remontant à une époque dont on n'osait pas atten-

en premier lieu les relations extérieures de l'empire ottoman, il y a surtout les archives turques du Caire, organisées par J. DENY, qui dans son *Sommaire*, Le Caire, 1930, VIII, 638 p., 1 plan, 55 pl., traite spécialement des documents de l'Égypte khédiviale, mais signale aussi des stocks importants de l'époque antérieure (ce volume constitue, nous voulons le souligner, un instrument de travail indispensable à qui s'occuppe de diplomatique turque). Jean Deny s'est également occupé des archives turques d'Alger (dans la *Revue Africaine* de 1920). Les archives de Hongrie ont été déjà bien utilisées (voir la préface dans FEKETE, *Einführung*), et dans celles de Sofia ont été puisés les documents publiés par JAN GRZEGORZEWSKI, *Z Sidzillatow Rumelijskich*, Lwow, 1912. Tout un stock de documents pris comme butin devant Vienne, en 1683, est conservé à Karlsruhe et fut publié par F. BABINGER, *Das Archiv des Bosniaken Osman Pascha*, Berlin, 1931. Des documents turcs se trouvent également en nombre considérable dans les monastères chrétiens des Balkans. D. IKHTCHIJEV a publié en traduction bulgare ceux de Rila, F. BAÏRAKTAREVIČ a fait un très beau travail sur ceux du monastère de Sv. Troïtza, dans le vol. LXXIX du *Spomenik* de l'Académie yougoslave (Sarajevo, 1935). Quant à la Grèce, le contenu de 231 documents turcs concernant l'île de Chios se trouve communiqué dans X. M. MAVROPOULOS, *Τουρκικὰ ἔγγραφα ἀφορῶντα τὴν ἱστορίαν τῆς Χίου*, Athènes, 1920. Mais j'aurais encore à citer ici bien d'autres publications de moindre étendue, en premier lieu celles de feu G. JACOB, qui s'est spécialement consacré à l'étude des documents concernant la vie intérieure de l'empire ottoman.

dre un original. Mais je dois remarquer qu'il faudrait bien étudier aussi les deux autres documents d'Orkhan dont l'existence nous est signalée, pour pouvoir se prononcer sur l'authenticité : le seul fait que les signatures des témoins soient écrites de la main du scribe suffit à donner des doutes — il ne pourrait en tout cas s'agir que d'une copie, s'il ne s'agit pas, comme je le crains, d'un faux, fabriqué vers 1500 lors de ce courant romantique qui mit à la mode tout ce qui était « antiquité turque » (1).

Mais quel document que le n° 2 ! La main lourde d'Abdulhamid Ier (1774-1789) y a tracé, guidée par la passion, la lettre suivante destinée à l'une des dames de son harem : « Ma Rūḥšāh ! Hamid puisse-t-il se sacrifier pour toi. Le Seigneur, créateur du monde, a créé toutes les créatures, et n'envoie pas à l'enfer pour une seule faute. Maîtresse, je suis pour toi un esclave dans les chaînes. Si tu veux, frappe, si tu veux, tue. Je me suis rendu à toi. Viens cette nuit, je t'en supplie. Par Dieu, tu causeras ma maladie et peut-être ma mort. Je t'implore en pressant mon visage et mes yeux au-dessous de ton pied. Je ne suis plus maître de moi-même, le grand Dieu le sait ».

Et le n° 12, une toute petite feuille de 12 × 10 cm., juste ce qu'il faut pour être furtivement glissée dans la main d'un esclave : c'est l'ordre donné en décembre 1482 par Bayezid II, d'étrangler en secret le jeune fils de son frère et concurrent Ǧem. De la main de ce prince devenu célèbre par ses malheurs et sa fin en Europe provient le n° 14, lettre écrite à Rome en juin 1489. Ǧem demande à son frère et ennemi le sultan Bayezid de délivrer une fille noble italienne retenue dans le harem : « Là-bas, dans notre maison (il s'agit du sérail), il y aurait une esclave, la fille du *Despot del Arta Sinior Linart*, on (l')aurait prise (*derlermiš* de *derlemek*) (à) *Santa Mavra* (2). Le prince intervient sur la demande du *Priyor Beyi* (3),

(1) J'étudie en détail ce document dans les *Archives d'Histoire du Droit Oriental*, III, Bruxelles, 1939, dans mon travail sur *Les titres de propriété ottomans*.

(2) On pourrait également comprendre « on l'aurait (sc. le despote) appelé (*dérlermiš* de *démek*) Santa Mavra ». — Sur le despote d'Arta Lionardo Tocco, qui en 1479 perdit ses dernières possessions (Santa Maura, Zante et Cephalonie) aux Turcs, voir ZINKEISEN, *Geschichte des osmanischen Reiches*, II, p. 446-449. Th. SPANDONYN CANTACASIN le mentionne dans son *Petit Traicté*, éd. Ch. SCHEFER, p. 39, sous le nom de *Leinard*.

(3) C'est Guido de Blanchefort, Prieur des Chevaliers des Rhodes en Au-

de son côté sollicité par deux personnages dont l'un est le pape (*papa hazretleri*) tandis que les mots désignant l'autre n'ont pas été déchiffrés. Je les lis sans hésitation *ve ri de*... « et le roi de.... et avec moins d'assurance *franza* « France ». *Rīd-ifrans* (1) ou *Rī de fransa* (2) est en effet le terme traditionnel employé par les musulmans pour désigner le roi de France, et Ǧem, le prince lettré, peut bien l'avoir préféré aux formes *franǧa kralĭ* (3) ou *franǧese memleketiñ beyi* (4) que les Ottomans utilisaient en général sous l'influence des langues occidentales. Ce qui me fait hésiter est le fait qu'au lieu de *fransa* on lit *franza*, ou même *Ferant*, ce qui pourrait désigner le roi Ferdinand de Naples, le beau-père de Leonardo ; on aurait alors à expliquer le *de* qui précède comme transposé erronément de la formule *rī de fransa* (5).

Nous avons signalé ce petit détail pour montrer à combien de problèmes doit s'attendre le chercheur. Il va de soi que l'œuvre de classement ne pouvait s'arrêter à pareilles minuties et on ne pourra assez admirer les déchiffreurs qui, préparés à ce travail sans doute par des connaissances héritées du passé, ont montré en maints passages difficiles leur art et leur expérience. Remercions donc de tout cœur les 17 travailleurs habiles et fervents qui ont accompli le travail gigantesque dont le « Guide » n'est qu'un premier fruit, et remercions surtout M. Tahsin Öz, Directeur du Musée de Topkapı Sarayı, dont les connaissances, le talent d'organisation et l'énergie ont à cette œuvre, nous le savons, une part beaucoup plus grande que ne le trahit sa trop modeste préface (6).

vergne, sous la conduite duquel Ǧem s'était rendu de France à Rome, où il arriva le 13 mars 1489 ; voir ZINKEISEN, II, p. 485.

(1) Ainsi par exemple Qalqašandī, voir W. BJÖRKMAN, *Beiträge zur Geschichte der Staatskanzlei im islamischen Aegypten*, Hamburg, 1928, p. 109, mais aussi, p. 132, *ar-rīd farans* ; *cf.* p. 132, 170 et 173 (*ar-*)*rīd arghūn* — « le roi d'Aragon ».

(2) Lettre de Timour à Charles VI, dans CHARRIÈRE, *Négociations de la France dans le Levant*, I, p. CXVII, note.

(3) J. Ḥasan b. Maḥmūd Bayatī, *Ǧām-i Ǧem āyīn*, Istanbul, 1331, p. 49.

(4) Lettre de Soliman à François Ier, dans CHARRIÈRE, I, p. 131.

(5) Erreur déjà commise par Abu'l-Fidā dans son *Histoire* (ad annum 647) lorsqu'il explique ريدافرانس non pas comme *roy dē frans* mais comme *rīd ifrans* en ajoutant : « et *rīd* signifie dans leur langue le roi (*malik*) ».

(6) Nous lui devons déjà un très instructif guide du musée du sérail (*Topkapı Sarayı Müzesi Rehberi*, Istanbul, 1933, 197 p. 48 ill., 1 plan), la publication en *facsimile* de deux importantes chartes du Conquérant (*Zwei Stiftungsurkunden des Sultans Mehmed II. Fatih*, Istanbul, 1935 [= *Istanbuler Mitteilungen* 4]),

N'oublions pas non plus, combien de travail préparatoire a été consacré à cette œuvre par le créateur de ce musée du sérail, le vénérable Halil Edhem, que la mort nous a enlevé il y a quelques mois. Remercions et félicitons enfin le gouvernement turc qui par l'organisation des archives nous donne une nouvelle preuve du courage sérieux, de l'énergie et du succès qui distinguent toutes ses entreprises. En donnant accès à ces documents, il ouvre une nouvelle ère à l'étude de l'histoire de l'empire ottoman. Nous lui assurons que c'est là le défi le plus efficace qu'il puisse donner à des préjugés de plus en plus réfutés par la science.

Bruxelles. P. WITTEK.

d'un plan du siège de Malte, de 1565 (dans *Türk Tarih, Arkeologya ve Etnografya Dergisi*, II, 1934, p. 255-257) et d'un portrait contemporain du fameux Amiral turc Hayreddin Barbarossa (*op. cit.*, III, 1936), documents trouvés tous au sérail.

Rappelons que c'est également du sérail que proviennent la fameuse carte du monde de 1513 étudié d'abord par P. KAHLE et publiée depuis lors en facsimilé par la *Société d'Histoire Turque* (*Piri Reis haritası*, Istanbul, 1935), de même qu'une série d'autres cartes turques (voir IBRAHIM HAKKI, *Topkapı sarayında deri üzerine yapılmış eski haritalar*, Istanbul, 1936, et SADI SELEN dans *Belten*, I, 1937, p. 515-523).

Des Archives du sérail proprement dites proviennent l'importante charte de fondation de 1432 du Karamanoghlu Ibrahim Bey publiée par ISMAIL HAKKI UZUNÇARŞILIOGLU dans *Belleten* I, p. 56-163, et une lettre du premier Khan de Kazan à Murad II, de 1427, publiée par AKDES NIMET KURAT, *Kazan Hanlığını kuran Ulug Muhammed Hanın Yarlığı*, Istanbul, 1937, 36 p., avec facs.

Post-scriptum. Je viens de tomber sur un passage de la chronique de Zorzi Dolfin (chez G. M. THOMAS, *Belagerung und Eroberung von Constantinopel im Jahre 1453*, SB. Akad. d. W. München, 1868, II, 1, p. 10) où on trouve « *re di Franza* » ; depuis lors je ne ne doute plus qu'il faille lire dans la lettre de Ğem *franza* = « France » en vénitien.

COMPTES RENDUS

Le Tétraévangile de Karahissar

The Four Gospels of Karahissar. Vol. 1. *History and Text,* by E. C. COLWELL, XVI, 268 pages, 13 planches. Vol. 2. *The Cycle of Text Illustrations,* by H. R. WILLOUGHBY. With an Introduction by Mlle Sir. der Nersessian. XXXVI, 494 pages, 137 planches. Chicago, 1936. Prix des deux volumes : $ 25.00.

Le but que se sont proposé les auteurs de ces deux magnifiques volumes, est de soumettre le manuscrit Léningrad 105 (Gregory 574) au foyer des lumières de toutes les sciences qui sont capables d'illustrer son contenu, son histoire, sa valeur esthétique et scientifique. La manière de présenter est donc celle qui fut adoptée pour le Rockefeller Mc Cormick New Testament (=Codex 2400) ; dans ce dernier cas, elle était parfaitement justifiée, parce qu'il s'agissait de faire connaître au monde savant un document important qui jusqu'alors avait été complètement ignoré. Le cas n'est pas le même pour le manuscrit de Léningrad, qui, depuis longtemps, est connu et qui, en partie, a déjà été utilisé pour des recherches savantes, et on peut donc se demander si la manière de publication choisie s'impose vraiment dans le cas présent. Car, d'une part, elle entraîne parfois des longueurs quelque peu encombrantes, et, d'autre part, elle ne laisse pas aux auteurs la liberté désirable pour développer leurs idées personnelles et les découvertes qu'ils ont faites. En tout cas, cette forme de publication met la critique dans une position difficile : car, quoique les personnes qui puissent juger en experts toutes les parties de ce livre ne soient pas nombreuses, il serait sans doute contraire aux intentions des auteurs de répartir entre plusieurs spécialistes la charge d'en rendre compte. Je trouve dans ces considérations un peu de soulagement et une sorte d'excuse pour la hardiesse avec laquelle je me risque, dans cette note, dans des domaines où je suis un étranger.

I. *L'écriture.* L'écriture du Léningrad 105 est assez homogène dans tout le volume et se rattache à celle du groupe déjà établi par les éditeurs du codex 2400 : il se compose de Léningrad 105, Codex 2400, Palerme Mus. Nat. Gr. 1, Laura B 26, Laurent.VI 36, Jérusalem Hag. Taphou 47, Paris Suppl. Gr. 1335, Coislin 200. Dans le premier volume, M. Colwell donne une description très poussée de ce style d'écriture et arrive à la conclusion que tous ces manuscrits ont été écrits dans le même scriptorium (1), mais par divers scribes, les quatre premiers cependant par un seul scribe et les deux derniers par un autre ; pour les autres manuscrits, des parentés aussi étroites ne se laissent pas démontrer. Dans Léningrad 105 et Coislin 200, quelques sections ont été écrites par un autre scribe que celui du corps du volume : le style quelque peu instable de ces parties semble indiquer l'œuvre d'apprentis, et M. Colwell incline même à identifier les deux apprentis.

Autant que l'on en puisse juger d'après des fac-similés, les identifications de M. Colwell semblent parfaitement fondées. Mais il est important de constater que le style de tout ce groupe est tellement un qu'il faut étudier les manuscrits de très près pour établir les différences qui caractérisent les divers scribes. Ceci étant donné, je ne peux pas bannir un léger doute sur l'attribution de Léningrad 105 à deux scribes seulement. L'écriture des ff. 60 sqq. me semble un peu différente de celle du reste du livre : le style vigoureux et parfaitement maître de ses effets qui se constate le plus nettement dans les pages non interrompues d'images (pl. 2 et 3 du premier vol.) y fait défaut, et quelques détails (p. ex. l'emploi constant des grands sigmas pour remplir la ligne, la fréquence des accents circonflexes très larges, l'écriture du mot *ζεβεδαιον* etc.), donnent à l'ensemble, ce me semble, un caractère assez différent de celui des autres pages. Mais, évidemment, ce n'est là qu'une simple suggestion qui ne pourrait être prouvée ou réfutée que le manuscrit en main ; je la propose à cause des conclusions intéressantes que M. Colwell a pu tirer de l'attribution à deux mains (v. infra).

Pour déterminer la date de cette écriture, M. Colwell a entrepris

(1) Le tétrastique qui sert de souscription est le même, lui aussi, dans plusieurs de ces manuscrits. Il est fâcheux que, par inadvertance, une fausse traduction de la dernière ligne de ces vers se trouve dans les deux volumes (I, p. 29, II, p. 8).

des calculs minutieux (développés avec plus de détails dans un Appendice, p. 225-241) sur la proportion des formes onciales et minuscules de certaines lettres ($\varepsilon,\eta,\lambda,\pi$) dans des manuscrits datés du Nouveau Testament, couvrant la période de 835 à 1382. Voici les résultats de ces calculs : 1. Pendant la période de 1166 à 1225, la forme onciale de l'E domine, pendant la période précédente la forme minuscule ; pour la période suivante, on ne peut formuler aucune règle fixe. 2. Les formes minuscules de l'η, du λ et du π dominent jusqu'en 1159, 1075 et 1066 respectivement ; après ces dates (1159 et 1075), les formes minuscules de l'η et du λ ne sont jamais en majorité par rapport aux formes onciales ; cette inversion de la règle ne vaut pas pour le π.

M. Colwell précise lui même qu'à cause de la plus grande abondance d'ε dans les spécimens dont il dispose, les conclusions concernant cette lettre sont d'une portée plus générale que les autres. Examinons donc ces conclusions d'un peu plus près. Le premier manuscrit à prépondérance d'ε onciaux date de 1129, le second de 1140. Néanmoins, M. Colwell fixe comme *terminus post quem* l'année 1166, parce que, dans ses listes, il commence en cette année un groupe continu de huit manuscrits à prépondérance d'ε onciaux. Sans être fort en mathématiques, j'ose exprimer mes doutes sur le bien fondé de ce procédé ; car il faut se rappeler que dans les listes de M. Colwell, il n'y pas moins de 72 manuscrits qui sont postérieurs à 1129, et pour chacun de ces 72 manuscrits, il n'existe que deux possibilités ; or, si l'on joue au rouge et noir, il n'y a pas lieu de s'étonner trop si, sur 72 enjeux, on obtient rouge huit fois de suite. Il est assez curieux, à ce point de vue, que l'on trouve dans les listes mêmes de M. Colwell un groupe continu de neuf manuscrits à prépondérance de π minuscule (de 1145 à 1186), sans que M. Colwell pense à en tirer aucune conclusion. Pour ce qui concerne l'ε, il faudra donc en tout cas, à mon avis, formuler la règle autrement : pour un manuscrit à prépondérance d'ε onciaux, le *terminus post quem* vraisemblable est 1129 (et aucune autre règle, car on ne peut pas invertir la règle). Personnellement je voudrais aller un peu plus loin et insister davantage sur le fait, amplement prouvé par les schémas de M. Colwell, que dans cet ordre d'idées, l'évolution — dont, bien entendu, la réalité est incontestable — se produit d'une manière très peu constante. D'ailleurs M. Colwell s'en rend très bien compte et, à la page 241, il dit très sagement : « This sounds like enough rules to establish the date of all the manuscripts

ever written, but it is not. Many of these statements are merely tests of dates that must be arrived at by other means. » Mais il semble évident que la manière même dont M. Colwell formule ses règles peut induire des esprits moins prudents à s'en servir comme de « règles de fer ». A la p. 114, M. Colwell lui-même s'est laissé entraîner à dire : « This means that, if uncial epsilons outnumber minuscules in a Byzantine New Testament codex, that codex cannot (sic !) be earlier than 1166 A. D. » (malgré les deux manuscrits de 1129 et 1140 !). Le fait le plus frappant, à mon avis, qui se dégage des schémas de M. Colwell, c'est l'extrême rareté des manuscrits où les deux formes de l'ε se balancent (ou à peu près). Cela revient à dire que chaque scribe (ou école de scribes, si l'on veut) possède une seule forme normale d'ε et ne se sert de l'autre que pour des raisons spéciales (raisons de variété, persistance dans quelques combinaisons, exigences de l'espace, etc., etc.). Ceci étant donné, je me demande s'il n'est pas désirable que M. Colwell et ses collaborateurs continuent leurs recherches dans un sens un peu différent. Ne serait-il pas intéressant d'essayer de déterminer, à l'intérieur de groupes bien définis (comme celui du Léningrad 105), les tendances relatives à l'emploi de la forme anormale? En tout cas, je crois qu'il faudra baser les calculs sur des listes, établies pour chaque siècle, où seront séparés, dans la mesure du possible, les manuscrits qui, pour une raison ou une autre (provenance — p. ex. l'Italie du Sud ! — ressemblances générales du ductus, etc.) peuvent être présumés former des groupes apparentés. Il est nécessaire, par exemple, de ne pas comprendre dans les mêmes calculs les manuscrits qui font emploi d'ε « larges » et ceux qui ne connaissent que les ε onciaux de forme étroite.

Il est assez curieux, d'ailleurs, de constater que pour le manuscrit dont il s'agit, ces nouvelles « règles » n'ont aucune importance pratique : on n'en peut tirer que la conclusion qu'il est postérieur à 1166 (je voudrais dire : au commencement du XIIe siècle), et ce fait ne sera contesté par aucun de ceux qui ont la pratique de ce genre de manuscrits. Heureusement M. Colwell arrive, par les moyens ordinaires de la paléographie, à établir une date bien plus précise, à savoir la seconde moitié du XIIIe siècle. Et un examen attentif de quelques particularités de l'aspect extérieur du codex et de la forme du texte le conduit à supposer qu'il provient d'un scriptorium impérial : cette hypothèse explique on ne peut mieux le grand luxe

de ce manuscrit et la négligence presque incroyable dans le traitement de plusieurs détails, qui ne peuvent être négligés impunément dans un manuscrit destiné à l'usage pratique de l'église. On arrive ainsi à imaginer que ce livre de grand luxe a été envoyé comme cadeau à un personnage de haut rang qui n'appartenait pas au clergé. Ici intervient la grande ressemblance avec le Coislin 200 et le codex de Palerme. On sait, en effet, que le fameux Coislin 200 fut un don de Michel Paléologue, envoyé par lui, en 1269, à Louis de France ; pour ce qui est du codex de Palerme, la tradition raconte qu'il a appartenu à la reine Constance, épouse d'Henri VI d'Aragon ; M. Colwell fait la suggestion que la tradition a confondu deux Constance, et que le livre, en réalité, a été envoyé (par Michel) à l'épouse de l'empereur Henri VI (le fils de Barberousse). Enfin, la provenance même du manuscrit permet de formuler une hypothèse bien séduisante. On sait qu'il s'est trouvé à Karahissar depuis au moins 1575 (1) : or, cette ville appartient au territoire dominé par Trébizonde, et ce manuscrit de grand luxe a donc, très probablement, été transporté de Trébizonde à Karahissar pendant une période de troubles. D'autre part, il est manifeste que le manuscrit si étroitement apparenté, Coislin 200, provient de la capitale. On en doit tirer la conclusion que notre manuscrit a été écrit, lui aussi, dans un scriptorium impérial à Constantinople (ou à Nicée) et envoyé comme cadeau à un prince de Trébizonde. Or, en 1282, Jean Comnène vint à Constantinople, on le sait, pour épouser la fille de Michel, Eudocie, et il retourna à Trébizonde l'année suivante, après avoir abdiqué le titre d'Empereur des Romains. C'est à ce moment-là que notre manuscrit a dû être transporté à Trébizonde. Ainsi finit cette histoire de détective, que M. Colwell a construite avec tant de perspicacité et de méthode.

2. *La forme du texte.* Dans la deuxième partie du premier volume, M. Colwell s'efforce de déterminer avec précision la place de notre manuscrit dans la tradition néotestamentaire. Considéré en lui-même, le texte ne présente rien d'intéressant : il appartient à la branche de la tradition que l'on appelle communément « le texte ecclésiastique », avec des ressemblances plus ou moins nettes, dans les diverses parties du livre, soit avec la famille « césaréenne », soit

(1) Le manuscrit fut découvert à Karahissar par le diplomate russe V. T. Titoff, et présenté par lui, en 1854, à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg.

avec la branche appelée I par von Soden (grosso modo = le texte occidental (« Western »). Mais ce qui donne à ces investigations minutieuses de M. Colwell un intérêt très réel, c'est qu'il a réussi à établir, avec une certitude assez rare dans ce domaine, de petites familles étroitement liées de manuscrits, et que ces familles, déterminées sur la base des critères de la critique textuelle, coïncident, en grande partie, avec les familles constituées sur la base des critères paléographiques (Lénin. 105, Cod. 2400, Suppl. Gr. 1335, Palerme 1). Et il y a mieux encore : les limites qui, à l'intérieur même du manuscrit, séparent deux « mains » différentes, correspondent à une différence dans la forme du texte. De telles observations nous permettent, dans une certaine mesure, de saisir sur le vif les procédés des scribes du scriptorium impérial. Nous voyons que l'on y a disposé d'un certain nombre de manuscrits du Nouveau Testament, représentant des textes assez divergents, qui servaient de modèles. Chaque exemplaire était attaché, semble-t-il, à un scribe ou à une place de travail, et on ne s'occupait pas de réserver le même modèle pour chaque nouveau manuscrit.

3. *L'illustration.* Dans le deuxième volume, M. Willoughby traite des miniatures et, d'une manière générale, de tout le décor du manuscrit. Un séjour à Léningrad lui a permis de l'étudier sur place, et on trouve dans sa description des renseignements très précis sur les détails qui n'apparaissent pas dans les photographies. Notamment, les notes sur les couleurs sont exhaustives et d'une précision parfaite. A la fin du volume se trouvent des reproductions excellentes (monochromatiques) de toutes les miniatures (y inclus les tableaux de canons) et, en outre, un choix de reproductions d'autres documents, aptes à illustrer les images de Léningr. 105. Elles sont insérées de façon à ce que chaque miniature du manuscrit de Léningrad soit suivie par une illustration empruntée à une autre source. A vrai dire, je ne trouve pas cet arrangement très heureux, parce qu'il oblige le lecteur à un réel effort pour se familiariser avec le manuscrit, considéré comme un ensemble. Et, au lieu de cette symétrie, quelque peu mécanique, on aurait pu souhaiter trouver des reproductions plus abondantes, empruntées à des sources difficilement accessibles, pour quelques-uns des thèmes aux dépens d'autres, pour desquels les parallèles se trouvent dans les manuels qui sont à la portée de tout le monde.

Le but des savants commentaires de M. Willoughby est double :

d'une part, il donne pour chaque image un aperçu sur l'histoire iconographique du thème en question, et il y met en lumière les particularités des miniatures de Léningrad et détermine leur place dans cette évolution. D'autre part, il s'efforce de déterminer les parents du manuscrit de Léningrad et le milieu, considéré au point de vue de l'art et de la civilisation, qui l'a créé.

Les aperçus iconographiques sont autant de petites monographies et ne se laissent pas résumer en quelques lignes. Ils se rattachent naturellement aux admirables *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile* de l'« Altmeister » de ce domaine d'études, M. Gabriel Millet (1). Surtout pour les miracles, qui ne sont pas traités en détail par M. Millet, M. Willoughby apporte beaucoup de nouveau. Il ne s'est pas contenté des matériaux accessibles dans les livres et périodiques (dont il a une admirable connaissance !) (2), mais il a puisé à pleines mains dans les trésors des Archives Photographiques de la Frick Art Reference Library, et du *Princeton Index of Christian Art*. Sans entrer dans les détails, je voudrais insister sur deux points d'un intérêt plus général mis en lumière déjà par M. Millet : la concordance de beaucoup de thèmes iconographiques avec la tradition apocryphe, et l'hymnologie byzantine comme source d'inspiration des peintres. Plusieurs cas remarquables de ces deux faits ont été constatés par M. Willoughby. La connaissance plus exacte que nous possédons aujourd'hui des hymnes de l'église orientale permettra cependant, je crois, d'éclairer d'une manière plus précise le caractère et les détails de ces rapports (3). Très intéressants aussi sont les rapprochements entre les thèmes iconographiques des églises et des tétraévangiles, d'une part, et d'autre part, le lectionnaire et le système des péricopes ; MM. Baum-

(1) Dans l'étude des portraits des évangélistes, M. Willoughby s'appuie sur les travaux de M. A. M. Friend (*Art Studies*, V, 1927). Il faut maintenant prendre en considération la discussion judicieuse de M. Weigand sur les idées de M. Friend (*Byz. Zeitschr.* 37, 1937, pp. 166 sqq.).

(2) Une très riche bibliographie concernant tous les monuments considérés se trouve aux pages 438-480. Qu'il me soit permis d'attirer l'attention sur une publication, trop peu connue, où l'on trouve des reproductions excellentes des quelques miniatures grecques qui se trouvent à Copenhague : *Greek and Latin Illuminated Manuscripts, X-XIII centuries, in Danish Collections*, Levin et Munksgaard, Copenhague.

(3) Je compte revenir, dans un avenir assez proche, sur ces questions dans une étude sur les canons.

stark et Millet ont déjà attiré l'attention sur plusieurs faits intéressants dans cet ordre d'idées et M. Willoughby en apporte de nouveaux. En voici un exemple assez curieux. Dans les tétraévangiles, la miniature de l'Ascension trouve normalement sa place à la fin de l'Évangile de Luc ; or, dans le manuscrit de Léningrad, on la trouve insérée devant Marc 16, 19. La raison en est, probablement, que dans les lectionnaires on trouve souvent une image de l'Ascension insérée entre la fin de la péricope de Marc qui finit par 16,20 et le commencement de celle qui donne le récit de Luc de l'Ascension (v. p. 245 suiv.).

Le style des miniatures de Léningrad est assez singulier. Cela tient en partie au fait remarqué par M. Millet (*Recherches*, p. 589, cité par M. W. p. 323) : « Nous observons que l'on a composé ces 64 [en réalité 65] miniatures en détachant d'un tétraévangile très largement illustré, non des sujets, mais des morceaux, souvent certains détails, des épisodes secondaires ». Ce procédé assez étonnant s'explique peut-être, en partie au moins, par un autre trait caractéristique de notre miniaturiste, à savoir son souci constant d'éviter des représentations trop compliquées et de réduire au minimum strictement nécessaire le nombre des figurants et des accessoires. M. Willoughby a raison de dire, à propos de la représentation de la mission des disciples (fol. 129v°, pl. LXXVI) : « A more laconic telling of the story, both in color and composition, could hardly have been devised » (p. 286). En effet, on n'y voit que Jésus, à mi-corps, assis devant un groupe assez amorphe de disciples, eux aussi à mi-corps (un procédé favori de notre peintre). J'avoue que cette tendance me fait ici —et dans bien d'autres cas — une impression de pauvreté d'esprit, et la raison en est, à mon avis, que l'illustrateur est un dessinateur assez médiocre. Il n'en est pas moins évident que cette simplicité est l'effet d'une conception d'art bien nette. Et cette conception d'art qui se révèle dans la composition (qui souvent est d'un très bel effet) et dans des détails, est précisément celle de l'époque qu'on a appelée le « néo-hellénisme », époque qui prépare la renaissance des Paléologues. E nmême temps, maints détails font plutôt penser au style plus archaïque de la Cappadoce (1).

(1) Dans quelques cas,les miniatures de Léningrad offrent des types tout à fait nouveaux, mais qui se rencontrent souvent dans les époques suivantes. Ainsi M. Willoughby a fait remarquer (p. 326 sqq.) la ressemblance entre la

Ces caractéristiques conviennent on ne peut mieux à un manuscrit qui a pu être considéré comme provenant du scriptorium du premier Paléologue. En effet, M. Willoughby a prouvé qu'au point de vue des miniatures aussi, le codex de Léningrad est étroitement apparenté aux manuscrits auxquels il doit être rattaché d'après les critères de l'écriture et de la forme du texte. La ressemblance avec le Codex 2400, notamment, est frappante (ces deux manuscrits sont, comme l'a dit M. Friend (II, p. IX), des frères jumeaux) ; mais à ce même groupe se rattachent manifestement les mss. Coislin 200, Palerme 1, Suppl. Gr. 1335, Laurent. VI 36, H. Taphou 47, et d'autres encore. On voit combien les conclusions obtenues par diverses voies se corroborent mutuellement !

Ainsi M. Willoughby a édifié une base très solide pour la connaissance des miniatures de la première époque des Paléologues, et par là, indirectement, de l'art de l'empire de Nicée. Car c'est à Nicée que se faisait sentir le plus fortement ces influences cappadociennes dont le manuscrit de Léningrad garde tant de traits. Voir, à ce sujet, l'Introduction de Mlle Der Nersessian où l'importance et la portée générale des découvertes de M. Willoughby sont mises en lumière.

4. *L'histoire ultérieure du manuscrit.* Pendant le long séjour de notre manuscrit à Karahissar, il fut l'objet de la dévotion de nombreux pèlerins qui, suivant une ancienne habitude, ont voulu se procurer l'assistance divine en inscrivant leur nom dans le Livre Saint. A cette fin, ils se sont servis d'une formule de la plus haute antiquité, comme en témoignent plusieurs inscriptions de l'Égypte ptolémaïque et romaine. En effet, sur les premières et les dernières feuilles du livre, on ne lit pas moins de 67 colophons de ce genre. M. Colwell les a étudiés de très près et communique ses lectures et ses commentaires dans le premier volume (p. 33-94). Ces notes sont assez curieuses et jettent une lumière inattendue sur quelques aspects de la vie des Chrétiens du Pont sous la domination turque. Quelques spécimens en sont reproduits en fac-similé (pl. X-XIII du premier volume) ; on y voit que la lecture en est assez

miniature de l'Entrée triomphale (pl .CXV) et des icones slaves. Cf. aussi les remarques de Mlle der Nersessian (p. XXXIV) sur l'image — très belle ! — de Simon avec l'Enfant (pl. LXXI). Cf. aussi MILLET, *Recherches*, p. 662.

difficile, et il serait sans doute possible d'apporter quelques corrections aux lectures de M. Colwell (1).

J'espère que ces brèves notes ont donné aux lecteurs une idée de l'intérêt varié que présente cette grande publication et du plaisir que l'on a à suivre les longs développements des auteurs, qui tous conduisent au même point. Il faut les féliciter des résultats acquis et les remercier d'avoir donné une contribution de grande valeur à l'étude d'une époque assez peu connue de la civilisation byzantine, et d'avoir fourni aux savants qui s'occupent de l'iconographie byzantine, un instrument de travail très utile. Il faut aussi remercier l'American Council of Learned Societies et l'University of Chicago Press de leur générosité qui a permis de présenter les résultats de ces travaux sous une forme aussi splendide et de clore ainsi dignement l'histoire de ce beau manuscrit, qui fut un cadeau vraiment royal du premier Paléologue et devint un objet vénéré de la dévotion des humbles chrétiens des régions perdues du Pont.

Copenhague, janvier 1938. Carsten Höeg.

L'illustration du Roman de Barlaam et Joasaph.

Sirarpie der Nersessian. *L'illustration du Roman de Barlaam et Joasaph.* Paris, E. de Boccard, 1937. Avec un *Album* de 102 planches.

Le roman de Barlaam et Joasaph a joui d'une faveur toute particulière chez le lecteur du moyen âge. Non seulement il a été traduit dans toutes les langues d'Orient et d'Occident, mais — preuve certaine d'un succès considérable — de nombreux artistes dans différents pays ont tenté d'en illustrer le texte.

Une excellente monographie vient d'être consacrée par Mlle S. der Nersessian aux illustrations du Roman, dans les arts de l'Orient chrétien et notamment dans les manuscrits grecs, russes et arabes (chrétiens). A première vue une recherche de ce genre peut

(1) Je peux me contenter de renvoyer le lecteur aux corrections apportées par M. Fr. Dölger dans son compte rendu, *Byz. Zeitschr.* 37, 1937, pp.390 sqq.

paraître un peu trop spéciale, étant donné surtout que la plupart de ces peintures ont très peu de valeur artistique (Mlle Der Nersessian ne se fait d'ailleurs pas d'illusion à cet égard). Mais pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons, les illustrations du Roman méritaient certainement un examen attentif et détaillé, comme celui que nous possédons maintenant grâce au livre pénétrant et érudit de Mlle Der Nersessian.

Les illustrations du Roman étant étroitement liées au texte, Mlle Der Nersessian commence son étude en nous rappelant que ce récit édifiant — interprétation chrétienne de l'histoire légendaire de Bouddha — n'a été traduit en grec que vers l'an mille, probablement par le moine saint Euthyme, au monastère d'Iviron du mont Athos. Contrairement à l'opinion souvent émise avant les recherches définitives du R. P. Peeters, la version grecque du Roman ne remonte donc pas au VIIe siècle. Et elle ne dérive pas d'une version syriaque, comme on l'a parfois supposé, mais d'une version géorgienne. D'où un *terminus a quo* pour les illustrations byzantines qui ne peuvent évidemment pas remonter au delà du début du XIe siècle. Nous sommes donc en présence d'un cas très rare, voire exceptionnel, d'un cycle d'images entièrement créées par des artistes byzantins au temps des Macédoniens. Telle est du moins la conviction de l'auteur qui ne pense pas que les peintres byzantins aient pu utiliser des modèles étrangers et notamment géorgiens. Rien ne prouve d'ailleurs que le Roman ait été jamais illustré par des artistes de ce pays.

La plus ancienne illustration conservée est grecque, comme il résulte d'une liste dressée par Mlle Der Nersessian et qui comprend tous les manuscrits étudiés dans son livre. Dans un chapitre spécial où elle les décrit successivement, nous relevons un codex du XIe et un autre du XIIe siècle, deux exemplaires du XIIIe et XIIIe siècle, un manuscrit du XIVe et un dernier du XVIe siècle. Il y a, en outre, deux manuscrits russes du XVIIe siècle (1).

(1) En dehors des miniatures, Mlle Der Nersessian ne signale qu'un seul exemple d'illustration du Roman, à savoir une série de peintures murales au monastère de Neamţu en Moldavie. La date de cette œuvre est incertaine. M. Ştefănescu, dans un article de *Byzantion*, tout en notant les repeints du XIXe siècle, attribue les peintures primitives au XVe siècle. Mlle Der Nersessian, sans s'opposer à cette datation d'une œuvre qu'elle ne connaissait que d'après la publication de M. Ştefănescu, parle à plusieurs reprises des liens qui la rattachent aux miniatures russes du XVIIe siècle. Pour ma part, je crois qu'elle a vu

A l'exception d'une illustration russe du Roman, tous les autres cycles de ces miniatures n'ont jamais été publiés jusqu'ici. Les 102 planches de l'*Album* qui accompagne la monographie de Mlle Der Nersessian, offrent ainsi une importante collection d'inédits de la peinture byzantine.

Dans le groupe des manuscrits grecs, on le voit, la majorité des œuvres appartiennent à une époque qui suit de très près la date de la traduction du Roman. On aurait pu en déduire que le succès du Roman a été particulièrement grand tant qu'il jouissait du prestige de la nouveauté. Mais la prépondérance des peintures de l'époque ancienne s'explique plutôt par la floraison de l'art de la miniature à Byzance, aux XIe et XIIe siècles, et par sa décadence aux siècles suivants. De même, les deux illustrations russes du Roman sont de l'époque où, malgré l'imprimerie, les manuscrits à miniatures sont particulièrement nombreux, en Russie.

L'étude proprement dite des illustrations du Roman, dans le livre de Mlle Der Nersessian, comprend trois recherches distinctes, mais étroitement liées les unes aux autres. Elles portent successivement: 1) sur le choix des sujets en vue de l'illustration; 2) sur l'iconographie des scènes; 3) sur le style et les procédés des artistes.

Disons tout de suite que l'une des principales conclusions auxquelles aboutit cette triple recherche et que Mlle Der Nersessian a tenu à mettre particulièrement en évidence, est que tous les exemplaires connus de l'illustration du Roman remontent à un prototype unique. Copiée ou imitée plus tard, cette première rédaction aurait été créée à Constantinople (ou dans l'aire d'expansion de l'art de la capitale), dans la première moitié du XIe siècle et notamment avant l'an 1066, — date d'exécution d'un manuscrit du psautier qui offre un groupe de miniatures empruntées à l'illustration du Roman (thème de l'homme fuyant la licorne, p. 66). La première illustra-

juste et que les peintures de Neamțu ne peuvent être antérieures à 1600 environ. A preuve, d'une part, les graffites dont les dates certaines nous conduisent aux XVIIe et XVIIIe siècles, et d'autre part, la présence de plusieurs éléments d'origine russe, à savoir deux exemples de coupoles bulbeuses et les portraits des saints Antoine et Théodose, fondateurs de la Lavra de Kiev. Or, les influences russes sur la peinture moldave sont particulièrement fréquentes à partir de 1600 environ. La parenté des peintures de Neamțu avec les miniatures russes du Roman, signalée par Mlle Der Nersessian, pourrait s'expliquer par l'influence d'un manuscrit russe illustré du Roman apporté en Roumanie en même temps que des icones moscovites qu'on y importait en grand nombre au XVIIe siècle.

tion, d'après Mlle Der Nersessian, comprenait un très grand nombre de miniatures, car elle suivait de très près le texte du Roman. Mais si, d'un bout à l'autre, elle interprétait attentivement le récit, elle ne s'étendait pas aux passages du Roman qui ont un caractère théologique et abstrait. Les images religieuses qui font partie de l'illustration de plusieurs manuscrits du Roman, n'auraient été introduites dans le cycle qu'au XIIe-XIIIe siècle. A partir de ce moment, leur succès auprès des illustrateurs n'a fait que grandir, de sorte qu'au XIVe siècle et plus tard, l'iconographie religieuse tient une place considérable dans l'ensemble de l'illustration.

Il résulte, d'autre part, de la triple étude des miniatures conservées que, malgré leur fond iconographique commun, les illustrations du Roman ont chacune leur physionomie propre et reflètent chacune à sa manière les tendances et les particularités de leur temps et de l'école à laquelle elles appartiennent. Les pages où, par une série de recoupements judicieusement choisis, Mlle Der Nersessian rattache tous ces groupes de miniatures à des séries respectives d'œuvres connues, et établit d'autre part les degrés de parenté entre les diverses illustrations, comptent parmi les meilleures de son ouvrage. Mlle Der Nersessian a eu, en particulier, le mérite de ne pas s'arrêter, dans ces recherches, aux seules œuvres de la meilleure époque byzantine, mais de les étendre aux peintures tardives, grecques et russes.

Si des sujets religieux ont été introduits dans l'illustration du Roman, la grande majorité des scènes — et le cycle entier, dans les plus anciens exemples — ont un caractère profane. Et c'est ce qui rend ces peintures si précieuses pour l'historien. Dans un chapitre instructif, Mlle Der Nersessian relève les principaux sujets qui se laissent rattacher à l'imagerie improprement appelée « historique » (elle traite, en réalité, aussi bien les sujets de la grande et de la petite histoire que la « scène de genre » idyllique, pittoresque et autre) et établit des rapprochements convaincants avec d'autres représentations de la vie byzantine.

Je crois qu'on aurait pu aller plus loin et essayer de montrer non seulement que telle image tirée de l'illustration du Roman, rappelle telle scène « profane », d'un autre monument byzantin, mais que, de part et d'autre, on fait usage de thèmes et de *types* iconographiques analogues (p. ex., des *types* du souverain trônant, du conseil au palais, du couronnement, de l'adoration des reliques, de l'audience, de l'envoi et de la réception d'un ambassadeur, de

l'entrée solennelle, de la bataille victorieuse, etc.). Car l'art profane à Byzance, tout comme l'art religieux, a eu son répertoire de thèmes et de types iconographiques courants. Lui aussi a suivi une tradition à base littéraire et idéologique qui, à Byzance comme à Rome sous l'Empire, a dû s'établir dans les ateliers palatins, pour se voir adaptée ensuite à d'autres œuvres analogues. C'est la présence de cette tradition, si peu étudiée jusqu'ici, qui explique sans doute ce fait que nous signale Mlle Der Nersessian, à savoir que certaines scènes de l'illustration du Roman ressemblent singulièrement aux images de l'art officiel byzantin.

Il paraît vraisemblable, d'autre part, qu'indirectement l'évolution de l'art profane ait déterminé en partie l'évolution iconographique des illustrations du Roman. Mlle Der Nersessian l'a bien senti, sans l'avoir dit expressément et sans relever le fait suggestif que voici. Tandis que l'iconographie des images profanes, dans les illustrations, une fois établie à Byzance, change peu par la suite, les types iconographiques des scènes religieuses comprises dans le même cycle varient d'un manuscrit à l'autre. De sorte que la partie de l'illustration qui *a priori* devrait être la plus conservatrice, est en réalité la seule, ou peu s'en faut, qui reflète, comme le dit l'auteur, les goûts et les innovations propres à l'art du pays et de l'époque qui ont vu naître chacune de ces illustrations. Si surprenant que cela puisse paraître à première vue, l'initiative de chaque peintre semble ainsi certaine aussi longtemps qu'il a affaire aux scènes religieuses ; elle est insignifiante ou nulle dans les scènes profanes.

Certes, en reprenant l'analyse de l'iconographie profane du Roman, on y découvrirait peut-être un peu plus de particularités, dans chaque manuscrit, que ne le laisseraient entendre les conclusions générales de Mlle Der Nersessian. Mais il reste vrai que dans l'ensemble, la partie profane de l'illustration est singulièrement conservatrice, et cette constatation devrait mettre un terme à la théorie, fréquemment énoncée, d'un art byzantin profane, plus spontané et partant plus « réaliste » que l'art religieux, parce qu'échappant au contrôle de l'Église. On voit par cet exemple qu'il est impossible d'attribuer le traditionalisme de l'art byzantin à la seule influence de l'Église. En réalité, l'attitude des peintres byzantins a dû être sensiblement la même devant n'importe quel sujet, parce que dans l'art profane comme dant l'art sacré, ils avaient à tenir compte des types consacrés par l'usage. Pas plus qu'ailleurs, les illustrateurs du Roman n'avaient donc à distinguer entre scènes profanes et scè-

nes religieuses, pour traiter les unes plus librement que les autres. Seulement, à Byzance, même à l'époque tardive, et à plus forte raison après la chute de l'Empire, dans les autres pays orthodoxes, l'art profane était tombé en désuétude, tandis que l'imagerie religieuse continuait à fleurir et à se développer. Et c'est la raison pour laquelle, dans les illustrations du Roman qui datent de cette époque avancée, on a non seulement multiplié les scènes religieuses, mais encore varié davantage leur iconographie, tandis qu'on se contentait de reproduire sans trop de changements les schémas des scènes profanes. Ajoutons que dans la mesure où les miniatures russes du XVIIe siècle font exception à ce procédé général (les images « historiques » n'y manquent pas de traits nouveaux), l'originalité de leur iconographie profane s'explique précisément par la reprise de l'art profane, en Russie, à partir de XVIe siècle. Ainsi, on le voit, les résultats de cette partie des recherches fructueuses de Mlle Der Nersessian ont une portée assez générale.

L'étude du style et des procédés techniques des miniatures n'est pas moins intéressante. Je crois que ce chapitre permet le mieux de mesurer le progrès que l'archéologie byzantine a réalisé ces temps derniers. On le constate en voyant la précision, relativement grande, avec laquelle Mlle Der Nersessian assigne à chacune des illustrations du Roman une place déterminée, dans la foule des miniatures byzantines.

Il n'y a qu'une question de méthode que je voudrais poser à propos de ces analyses stylistiques. Mlle Der Nersessian admet implicitement que la présence d'un motif archaïque dans une peinture — où il apparaît avec les altérations typiques pour l'époque — prouve que ce motif faisait partie du modèle de la peinture et y figurait sous son aspect initial. Ainsi, en trouvant dans un manuscrit du XIIe-XIIIe siècle du Roman tel motif du décor architectural, elle en déduit que le prototype du XIe siècle offrait au même endroit une architecture d'un certain genre « hellénistique », comme on en voit souvent dans les miniatures de ce temps. Et elle appuie cette conclusion sur une comparaison avec des peintures qui permettent d'observer les phases successives de l'évolution du même motif architectural, entre le XIe et le XIIIe siècle. Mais on est en droit de se demander si le motif en question a dû obligatoirement traverser toutes les phases de son évolution *dans le cadre de la scène donnée*, pour y apparaître, au XIIe-XIIIe siècle, sous la forme qu'on lui voit dans la miniature? Certes, le cas a pu se produire.

Mais on peut admettre aussi que l'un des copistes ait voulu introduire une architecture décorative qui aurait manqué dans le prototype. Quelle forme devait-elle prendre dans son œuvre ? Mais celle évidemment que lui-même et d'autres miniaturistes de son temps attribuaient habituellement aux architectures décoratives de leurs peintures. On verrait donc, dans la miniature du XIIe-XIIIe siècle, un décor architectural typique pour cette époque et qui correspond à une phase déterminée de l'évolution dans l'architecture décorative du genre « hellénistique », sans que, pour cette raison, le prototype de la miniature en question ait comporté une architecture analogue, mais moins évoluée.

Autrement dit, la possibilité de transformation *par analogie*, aussi fréquente dans les arts que dans le langage, ne devrait pas être écartée lorsqu'on étudie l'évolution des cycles d'illustrations. Mlle Der Nersessian l'admet, d'ailleurs, tacitement, en signalant les architectures Renaissance des illustrations du XVIe siècle qui, tout en étant conformes au goût de la peinture grecque de cette époque, ne nous renseignent point sur l'aspect du décor architectural du prototype du haut moyen âge. Or, de même que les architectures Renaissance n'appartiennent à l'illustration du Roman qu'à partir du XVIe siècle, les miniatures du XIIe-XIIIe siècle peuvent comprendre des éléments *qui* n'avaient pas d'antécédents dans les illustrations du Roman plus anciennes.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, l'application de cette méthode sur laquelle nous faisons des réserves, n'a pas eu de fâcheuses conséquences pour les conclusions de la partie la plus importante des recherches de Mlle Der Nersessian, consacrées au style. Je pense à ses caractéristiques de chacune des illustrations conservées, caractéristiques qui sont parfaites et dont il convient surtout de retenir ce qui suit : les deux plus anciennes illustrations du Roman (dont l'une date du même siècle que la traduction grecque du Roman) sont des œuvres gréco-orientales qui, aux XIe et XIIe siècles, prolongent les traditions des miniaturistes palestiniens ou syriens du IXe siècle (la première de ces illustrations fait penser aux plus anciennes miniatures arabes de l'école dite « de Bagdad »). Elles appartiennent donc, d'après leur style, à l'art de l'Asie chrétienne, c'est-à-dire à une région voisine du pays par lequel le Roman a pénétré à Byzance. Tandis que, toujours d'après les données du style, l'art de la capitale de l'Empire n'apparaît que dans les illustrations du XIIe-XIIIe siècle, c'est-à-dire avec deux siècles de retard.

Mlle Der Nersessian, tout en les constatant, ne semble pas vouloir attribuer à ces faits une très grande importance, puisque, en accord parfait avec les conclusions du P. Peeters, relatives au texte du Roman, elle admet que toutes les illustrations étudiées dérivent d'un prototype commun créé au XIe siècle à Constantinople (ou dans l'aire d'expansion de son école, qui comprend le mont Athos). Sans être exclue, cette hypothèse ne me paraît pas s'imposer, et surtout la partie du travail de Mlle Der Nersessian consacrée à la reconstitution du prototype pose un autre problème de méthode qui mérite, je crois, d'être évoqué ici-même.

Pour reconstituer la plus ancienne illustration du Roman, Mlle Der Nersessian s'est entièrement confiée à la méthode qu'on peut appeler « généalogique » et qui, on le sait, suppose que tous les exemples de l'illustration d'un texte remontent à un prototype unique, leur ancêtre commun. Chacun se souvient des services que cette méthode à rendu à l'archéologie médiévale, byzantine et occidentale, en permettant de grouper par familles les illustrations de manuscrits d'époques et de provenances diverses. Sans parler des premiers travaux de Kondakov et des recherches de M. Millet sur de nombreux thèmes de l'iconographie évangélique, rappelons les miniatures des tétraévangiles grecs groupés autour du Paris. gr. 74, qu'on a pu classer scientifiquement surtout grâce aux études de Mlle Der Nersessian. Rappelons encore le cas des illustrations carolingiennes de Térence, dont l'origine commune a été démontrée par MM. Webber Jones et C. R. Morey, ou bien les deux principales familles des Psautiers illustrés (psautiers à grandes miniatures encadrées et psautiers à illustrations marginales) qui remontent chacune à un ancêtre unique. Dans tous ces cas, et dans bien d'autres, les copistes ont suivi de très près leur modèle, et les liens de parenté entre les divers manuscrits illustrés sont à un tel point étroits que l'existence d'un prototype commun s'impose avec évidence.

Or, il n'en est pas de même pour les illustrations du Roman. Il y a des cas où l'hypothèse de l'ancêtre commun ne se justifie point, et les illustrations du Roman sont de ce nombre. Cela apparaît d'autant mieux que, parmi les œuvres étudiées dans ce livre, quelques-unes sont effectivement inspirées par un prototype unique, par exemple, les illustrations des manuscrits de Paris et d'Athènes, ou bien celles de l'Iviron et du Kings' College d'Oxford. En outre, ces quatre exemples sont liés les uns aux autres par des liens de pa-

renté certaine, quoique moins apparente. Par contre, les miniatures russes et les miniatures grecques des manuscrits de Jérusalem et de Janina-Cambridge se distinguent très sensiblement de toutes les autres. Le miniaturiste russe du Leningrad. 27 a peut-être eu entre les mains un modèle grec, mais sans parler des très nombreuses particularités qui distinguent son iconographie de toutes les œuvres grecques connues, même les traits de parenté avec celles-ci que l'auteur nous signale ne sont peut-être qu'apparents, étant donné qu'il s'agit de motifs en quelque sorte élémentaires et toujours directement inspirés par le texte. Comme Mlle Der Nersessian le dit plusieurs fois, le miniaturiste russe suit le texte mieux que tous ses prédécesseurs. Seulement, elle en déduit que l'illustration russe, pour cette raison même, reflète mieux que les autres le prototype initial, lui aussi supposé détaillé et très fidèle au texte. Or cette conclusion nous paraît sujette à caution, car le lien étroit de l'illustration et du texte, dans l'œuvre russe, peut être dû aussi à une reprise à pied d'œuvre de toute la tâche de l'illustration.

Beaucoup plus importants, pour juger de la valeur du *stemma* des illustrations du Roman proposé par Mlle Der Nersessian, sont les deux plus anciens exemplaires, datés du XIe et du XIIe siècle. Nous savons déjà que par leur style ils se distinguent de toutes les illustrations postérieures. Or, en analysant leur iconographie — de même qu'en observant l'étendue des cycles de leurs miniatures (ces cycles sont plus restreints que les autres) — on y constate des particularités non moins frappantes que dans le style, et qui séparent les deux premières illustrations du Roman de tout le groupe des illustrations postérieures. Faute d'images, il nous est impossible de refaire ici cette démonstration. Mais quelle que soit la scène qu'on choisisse pour une étude comparée, on retrouve, dans les deux premières illustrations, une tradition iconographique particulière et même assez différente pour chacun de ces deux manuscrits. On peut donc se demander si, après tout, ces deux œuvres exécutées dans les ateliers orientaux ne reflètent pas quelque illustration du Roman tentée loin de Constantinople, et indépendamment de l'illustration proprement byzantine. Les données purement archéologiques ne s'opposent même pas à ce qu'on émette l'hypothèse d'un prototype asiatique, géorgien, syrien ou arabe, que les peintres chrétiens de l'Asie auraient pu utiliser pour leur œuvre.

D'après ces mêmes données archéologiques fournies par les miniatures conservées, une véritable *famille* d'illustrations du Roman

ne s'établit qu'à Byzance. Et s'il est fort possible, comme le pense Mlle Der Nersessian, que l'ancêtre de cette famille proprement byzantine doive être situé au XIe siècle, on ne saurait dire s'il a été plus complet que ses répliques postérieures et si, oui ou non, il comprenait déjà des scènes religieuses (à côté des images narratives). On ne saurait répondre catégoriquement à ces questions, étant donné que, dans les œuvres conservées, le cycle ne fait que s'étendre entre le XIIe et le XIVe siècle et que partout, dans les illustrations byzantines (et non orientales), les images théologiques en font partie. La présence de cet élément religieux est d'ailleurs assez conforme au goût de la peinture byzantine de l'époque des Macédoniens, où par contre les cycles narratifs étendus sont exceptionnels, les Byzantins de ce temps leur ayant préféré de petits groupes d'images suggestives. Les cycles s'étendent, on le sait, dans la deuxième moitié du XIe siècle et surtout au XIIe siècle et plus tard, époque où précisément nous voyons s'amplifier les cycles des illustrations du Roman. Je pense qu'il n'est guère possible de serrer davantage le problème des rapports entre les quatre exemples *byzantins* des illustrations du Roman.

Le seul reproche qu'on pourrait donc adresser à Mlle Der Nersessian est d'avoir appliqué trop systématiquement la méthode « du prototype unique » (les philologues eux-mêmes, qui l'ont inventée, ne l'emploient plus qu'avec circonspection) et d'avoir voulu ainsi tirer des documents conservés plus de renseignements sur leurs « ancêtres » qu'ils ne sont capables d'en fournir. Mlle Der Nersessian voudra bien excuser les remarques que nous venons de faire et qui, touchant surtout aux problèmes plus généraux de la méthode, n'enlèvent rien d'essentiel à la valeur de son excellente monographie. Nous en avons terminé la lecture avec le sentiment d'avoir pénétré plus loin que jamais dans l'intimité des miniaturistes byzantins et assisté à leurs patients travaux. Il a fallu un grand savoir et la pénétration d'un historien profondément dévoué à nos études, pour réussir une pareille évocation de la vie artistique à Byzance.

Paris, juillet 1938. A. GRABAR.

P. S. — Ce compte rendu était rédigé depuis plusieurs mois, lorsque le hasard mit entre mes mains une illustration russe du Roman qui semble avoir échappé à l'attention de Mlle Der Nersessian. Sans vouloir exagérer l'importance de cette série de minia-

tures, je crois qu'elle offre un complément intéressant aux documents étudiés dans son ouvrage.

Le British Museum possède depuis 1846 un assez beau manuscrit russe du XVIIIe siècle qui porte la cote *addit. 15.715*. C'est un recueil de récits édifiants dont la série commence par le Roman de Barlaam et Joasaph. De très nombreuses miniatures de pleine page décorent ce manuscrit et en constituent même la partie essentielle. En effet, le texte du Roman (comme des autres récits du recueil) est partagé en un certain nombre de paragraphes, qui correspondent à autant d'illustrations. Chacun de ces paragraphes placés en regard des miniatures débute au haut de la page qui fait face à la peinture. Si tel passage illustré est trop court pour remplir une page entière, le scribe n'hésite pas à en laisser une partie en blanc, et il ne reprend son texte qu'au haut d'une nouvelle page qui fait face à la miniature suivante.

Voici la liste des sujets illustrés :

1. fol. 1v. — Festin chez le roi Abenner, à l'occasion de la naissance de Joasaph.
2. fol. 3v. — Les astrologues appelés par le roi, après la naissance de son fils.
3. fol. 5v. — Le jeune Joasaph au milieu de ses compagnons d'âge.
4. fol. 7v. — Les moines expulsés par Abenner.
5. fol. 9v. — Un jeune camarade explique à Joasaph la raison pour laquelle son père ne le laisse pas sortir du palais.
6. fol. 12. — Joasaph parle à son père,et lui fait part de ce que lui avait dit son camarade.
7. fol. 13v. — Joasaph rencontre un lépreux et un aveugle.
8. fol. 15v. — Joasaph rencontre deux vieillards.
9. fol. 16v. — Apparition d'un ange à Barlaam, dans le désert.
10. fol. 17v. — Déguisé en marchand, Barlaam vient auprès du précepteur de Joasaph, puis auprès de celui-ci.
11. fol. 19v. — Barlaam baptisant Joasaph.
12. fol. 21v. — Le précepteur de Joasaph apprend au roi la conversion de son fils.
13. fol. 23v. — Accompagné de son ami « Archia », le roi essaie en vain de détourner Joasaph du christianisme.
14. fol. 25v. — Le roi ordonne le massacre des moines.
15. fol. 27v. — Le roi envoie des « mages » auprès de Joasaph.

16. fol. 28v. — Le chef des « mages » devant Joasaph.
17. fol. 29v. — Sur le conseil d'« Archia », le roi confie à Joasaph la moitié de son royaume.
18. fol. 32v. — Une fois au pouvoir, Joasaph rappelle un évêque et des chrétiens exilés.
19. fol. 33v. — Joasaph construit une église.
20. fol. 34v. — Joasaph fait briser les idoles.
21. fol. 35v. — Joasaph convertit son peuple.
22. fol. 36v. — Grâce à Joasaph, son père se convertit à son tour.
23. fol. 37v. — Mort du roi Abenner.
24. fol. 38v. — Quarante jours après sa mort, Joasaph abdique en faveur d'« Archia ».
25. fol. 39v. — Joasaph rejoint Barlaam dans le désert.
26. fol. 40v. — Mort de Barlaam et de Joasaph.
27. fol. 41v. — Leurs corps sont solennellement transportés dans la capitale du royaume.

Comme on le voit, cette rédaction du Roman (et de son illustration) met l'accent sur le thème général du prince qui, converti lui-même, amène au christianisme ses proches et son peuple et établit la foi chrétienne dans son pays. Pareille interprétation aurait pu naître dans l'entourage immédiat d'une cour princière, aussi bien à Byzance qu'à Moscou. Nous savons, d'ailleurs, qu'un épisode du Roman faisait partie du cycle d'images didactiques qui décoraient, depuis 1553, la grande « Salle Dorée » du palais des tsars, au Kremlin.

Paris, octobre 1938. A. GRABAR.

Les miniatures arméniennes.

SIRARPIE DER NERSESSIAN. *Manuscrits arméniens illustrés des XIIe, XIIIe et XIVe siècles* de la Bibliothèque des Pères Mékhitaristes de Venise. 2 vol. in-4°, I, 202 pp. ; II, album de 101 pl. avec 225 reprod. en phototypie. Paris, E. de Boccard, 1937.

Mlle Sirarpie Der Nersessian, aujourd'hui professeur à Wellesley College (États-Unis) et à qui nous devions déjà un ouvrage aussi important que l'*Illustration du roman de Barlaam et Joa-*

saph (Paris, 1937), s'inscrit aujourd'hui avec le livre dont nous allons parler — thèse de doctorat présentée à la Sorbonne – parmi les connaisseurs les plus éminents de la miniature arménienne.

De celle-ci, Strzygowski s'occupait dès 1891, en étudiant l'évangéliaire d'Etschmiadzin (n° 229), mais c'était pour la taxer d'un défaut complet d'originalité et jamais il ne revint complètement de cette opinion trop sévère. La raison en est que dans l'évangéliaire cité, de la fin du xe siècle, il n'attribuait aux enlumineurs arméniens que les dessins marginaux, assez grossiers en effet, les belles compositions initiales étant à ses yeux une œuvre syrienne du vi^e^ siècle. Il se trompait : Frédéric Macler, puis surtout Mlle Der Nersessian et Weitzmann ont démontré que les dernières avaient été peintes alors que le texte était copié, tandis que les dessins en marge avaient été ajoutés ultérieurement.

Du coup — et soit dit en passant — impossible de regarder le « Tempietto » du manuscrit d'Etschmiadzin comme le modèle de la « Fontaine de la Vie » dans les évangéliaires du groupe Ada et nous voilà privés d'un argument péremptoire en faveur d'une influence syrienne sur l'art carolingien. Cette influence est réelle d'ailleurs, elle peut se prouver autrement. Mais revenons à l'Arménie.

Personne ne conteste plus la qualité, l'intérêt de ses écoles d'enlumineurs au moyen âge ; toutefois, ce n'est pas avant la fin du ixe siècle qu'elles apparaissent. Sans doute fallait-il que la vie monastique trouvât d'abord à se manifester dans toute sa plénitude et le pouvait-elle sous la domination des Perses Sassanides, puis des Musulmans? J'aurais aimé que Mlle Der Nersessian, dans ses premières pages, nous dît un mot sur cette longue période de carence.

Toujours est-il que l'épanouissement de la miniature coïncide en Arménie avec l'époque trop courte, le xe siècle, où le vieux peuple chrétien connut de nouveau l'indépendance. On dirait que, sous les Bagratides, un grand désir s'éveille en lui de créer à son tour de belles images en des textes bien écrits, de rivaliser avec ces voisins plus fortunés, les Byzantins, chez qui cet art, malgré les empereurs iconoclastes, n'avait jamais été abandonné et qui rayonnait, précisément alors, d'une gloire nouvelle. Et ce fut l'heure de ces manuscrits précieux dont voici les trois principaux : l'évangéliaire de l'Institut Lazareff de Moscou, daté de 887 et bien timide encore dans sa décoration, l'évangéliaire de la reine Mlqé, exécuté en 902 au monastère de Varag — un chef-d'œuvre, conservé à

la Bibliothèque des PP. Mékhitaristes, à Venise, l'évangéliaire d'Etschmiadzin n° 229, cité plus haut, enfin l'évangéliaire du patriarcat arménien de Jérusalem n° 2555.

Syriens d'inspiration, dit Weitzmann (*Armenische Buchmalerei*, dans *Istanbuler Forschungen*, Bd. 4, Bamberg, 1933), sont ici les canons, solidement construits d'ailleurs et non plus frêles, comme aussi les représentations figurées : l'Annonciation, la Nativité ; hellénistiques ou, plus exactement, alexandrins, *nilotiques*, certains paysages animés ; byzantins et syriens tout à la fois les Évangélistes mais tout ceci dans des compositions rafraîchies, des gammes et des tonalités de couleurs originales. Ainsi se manifestait tout de suite en Arménie un éclectisme que distinguaient le sens de l'harmonie décorative et une grande fermeté d'exécution.

Byzance ne laissa pas d'en être influencée. Mais dès le début du XIe siècle, alors qu'elle imposait sa domination à la Grande et à la Petite Arménie, un choc en retour se produisit : les ornements et figures s'inspirèrent de Constantinople (Cod. 887 de San Lazzaro à Venise). Encore, les anciennes traditions ne périssaient-elles pas, elles se mariaient aux apports byzantins de la même façon qu'à la fin du siècle elles devaient s'accommoder des motifs apportés par la conquête seldjoucide. Admirables souplesse et ingéniosité d'esprit : il sortit de là un style proprement arménien, riche et vigoureux, celui-là même dont Mlle Der Nersessian entreprit l'étude.

On remarquera seulement qu'à partir du XIIe siècle, l'activité des enlumineurs n'est plus localisée tout entière dans l'ancien royaume : la Grande Arménie avec, en plus, le pays de Kars et de Trébizonde. Abandonnant ces contrées à jamais perdues, croyaient-ils, pour la liberté, la noblesse arménienne avait émigré et fondé par delà le Taurus, un royaume nouveau, que Constantinople finit par reconnaître, le royaume de Cilicie, dont l'éclat fut surprenant. Il en résulte que nous possédons, pour une période qui va d'environ 1100 jusqu'au delà du XIVe siècle, des miniatures de la Grande Arménie et des miniatures ciliciennes dont les caractères sont assez différents.

Ici commencent les recherches approfondies et toutes nouvelles, le plus souvent, de Mlle Der Nersessian.

J'aurai donné une idée de sa méthode d'analyse en énumérant les titres divers sous lesquels est étudié le tétraévangile de Venise n° 1635, œuvre maîtresse des scriptoria ciliciens. Description, état et composition du manuscrit. Lettre d'Eusèbe à Carpianos

et Tables des Canons. Têtes de chapitres. Ornements marginaux. Initiales. Élément animal. Élément géométrique. Élément floral. Étude iconographique.

Cela ne se résume pas, mais si l'on songe au nombre énorme d'observations que comporte un tel examen, aux particularités variées qu'il faut découvrir, définir et dont l'intérêt ne sera perçu que grâce à de multiples rapprochements positifs et négatifs, soit avec des manuscrits du même groupe, soit avec des manuscrits faisant partie de groupes différents, parfois même étrangers, lointains, si bien qu'en certains cas, c'est tout un développement historique qu'il s'agira de dégager, on se rendra compte de l'érudition et du labeur qui étaient ici condition du succès. Je sais bien qu'il en est toujours ainsi dans des travaux de cette sorte, mais il est assez rare de voir la tâche accomplie d'une façon si parfaite.

« Exhaustive » diraient de ce travail nos amis d'Angleterre. Il l'est pour l'étude des ornements, où l'on reconnaît les procédés d'analyse pénétrante qui font la maîtrise de M. Focillon ; il l'est aussi pour les comparaisons d'iconographie, dont l'œuvre de M. Gabriel Millet offre tant de savants exemples. Le résultat des recherches menées à bonne fin par Mlle Der Nersessian est considérable, au sens propre du mot.

Nous apprenons d'abord comment se développa l'art des enlumineurs dans la Grande Arménie après la conquête musulmane, c'est-à-dire aux XIIe et XIIIe siècles. Au regard des évangéliaires de la reine Mlqé et d'Etschmiadzin, il perd en même temps le goût des architectures robustes, logiques, et le goût du réalisme. Plus de portails monumentaux, mais des cadres graphiques, ce qui suppose un retour à l'ancien usage de la Syrie ; plus de simples et larges arcades, mais un « rectangle plein orné d'un motif à répétition indéfinie ». Le décor, où la flore s'est appauvrie, va souvent jusqu'à prendre l'apparence des tissus et subit l'influence musulmane, non sans réagir d'ailleurs, interpréter, bien plus que la sculpture. De toutes les actions exercées par le dehors, la plus puissante, la plus significative est peut-être celle de la Perse; de la Haute Mésopotamie, qu'on discerne et dans l'ornement linéaire et dans la faune décorative.

Tels sont les trois manuscrits centraux du groupe ici publiés : le tétraévangile du XIIe siècle, écrit par le moine Khatchatur et enluminé par le peintre Vard, le tétraévangile de 1214, écrit par

le scribe Ignatios au monastère de Havuthar, le tétraévangile écrit en 1230 par le scribe Grigor à Théodosiopolis (Erzeroum).

Au total un style fortement marqué d'orientalisme. Il diffère, dit Mlle Der Nersessian, de celui qu'on trouve dans les autres manuscrits contemporains, soit syriens et coptes, soit byzantins. La source immédiate en doit être cherchée dans des miniatures gréco-orientales, celles du Paris. gr. 48, du Paris. Coislin no 20, du Vatican. de 949, déjà signalés par Kondakov. Que Mlle Der Nersessian nous permette de formuler ici un regret : si ces derniers manuscrits ont joué un rôle si important, pourquoi s'est-elle contentée de les citer? Ne fallait-il pas nous les faire connaître davantage?

L'évangéliaire de Tubingue, encore qu'il ait été exécuté au monastère cilicien de Drazark, appartient à la Grande Arménie, d'où était son auteur, le moine Grigor. Mais avec un évangéliaire de Baltimore, découvert par Mlle Der Nersessian, l'évangéliaire de Lwow et le manuscrit 1635 de Venise, spécialement signalé un peu plus haut, nous voici transportés dans le royaume du Sud.

Ici, la richesse décorative est incomparable, elle jure avec la sobriété un peu stylisée et uniforme des manuscrits de Grande Arménie. De fait, « les miniatures de pleine page alternent ici avec les compositions dessinées dans le texte et dans les marges ».

On voit reparaître des entourages architectoniques ; des animaux et des figures s'adaptent aux chapiteaux ; l'ornementation florale rappelle les miniatures du xe siècle et leurs modèles syriens ; il en est de même des ornements marginaux, tandis que des figures en médaillons remontent à l'art hellénistique. Les initiales sont zoomorphiques, les oiseaux, innombrables, aux vives couleurs, se distinguent par une stylisation subtile, qui tient à la fois du naturalisme et de la contrainte ornementale. Les entrelacs sont de types variés : voici l'arabesque authentique de l'art musulman (Ev. de Lwow), et les représentations figurées: le Baptême du Christ, le Crucifiement, invitent à la comparaison avec l'art chrétien primitif. Un style mixte, par conséquent, composite, mais dont les divers éléments se fondent en d'opulentes compositions, conçues et exécutées avec un goût délicat.

La difficulté est de déterminer l'origine de chacun d'eux avec le chemin qu'ils ont respectivement suivi avant de concourir à la formation de la miniature cilicienne. Il m'en coûte de ne pouvoir multiplier ici les exemples. Qu'on retienne au moins ceux qui

suivent : les ornements végétaux, avec leurs combinaisons riches et variées, remontent à l'évangile bien connu de Rabula (586), mais après ce monument, les manuscrits syriens ne les montrent plus et Byzance ne les connaît guère. Les enlumineurs de Cilicie n'ont-ils pas fait fi des intermédiaires ? D'autre part, ces colonnes qui évoquent Persépolis, ces candélabres végétaux qui s'expliquent par des mosaïques de Damas, ces initiales dont le berceau est en Orient, ces arabesques musulmanes et le type de ces oiseaux dont les Arméniens ont créé la diversité, tout cela semble bien n'avoir atteint la Cilicie du XIIIe siècle qu'après avoir passé par Rome dans certains cas et toujours par la cité resplendissante du Bosphore.

Ainsi se révèle la puissante influence de Constantinople. De même que dans la première moitié du XIe siècle, elle s'était substituée aux traditions syriennes en Cappadoce et dans la Grande Arménie (évangiles de Trébizonde et du roi Gagik), de même à la fin du XIIe, elle imposait en Cilicie ses modèles. Mais alors se montre bien la subtilité du génie arménien : les enlumineurs de Skevra et de Drazark, s'ils acceptaient volontiers les suggestions de l'art byzantin, ne renonçaient pas pour cela à ce qui faisait leur lointain patrimoine, pas plus qu'ils ne se privaient de les exploiter à leur guise. Ils conservèrent, pour employer les termes mêmes de Mlle Der Nersessian, l'ancienne tradition mésopotamienne et celle de l'Orient hellénistique.

Les principaux centres de l'enluminure furent en Cilicie les monastères de Skevra et de Drazark. D'autres se formèrent en des endroits encore indéterminés, dont la production est étudiée au chapitre III, puis viennent les miniatures du XIVe siècle (chapitres IV et V).

Sous des princes nationaux comme les Orbélians, les Prochians, la Grande Arménie avait recouvré une grande liberté, les monastères avaient été restaurés. Alors accomplit son œuvre, au scriptorium de Glatzor, le peintre Thoros. Des nombreux manuscrits qu'il décora, le plus important est la Bible de 1318 (Etschmiadzin 182). A Venise, se trouve l'évangéliaire de 1307, ici analysé. Chose curieuse, sur les représentations figurées, infiniment plus nombreuses qu'au siècle précédent, les traditions les plus anciennes exercent plus que jamais leur influence, aussi bien quant à l'iconographie qu'à la technique picturale, déterminée — n'est-ce pas curieux ? — par le Codex de Rossano et la Genèse de Vienne. Ce qui manque le plus à Thoros est l'habileté d'exécution. Il y a

ici un art très sincère, mais fruste et d'accent populaire, par lequel s'achève l'histoire de la miniature dans la Grande Arménie.

A la même époque, travaillait en Cilicie, à Skevra, notamment, Sergis Pitzak, fils du prêtre Grigor. Avec un soin toujours égal, Mlle Der Nersessian étudie en relation avec ses autres œuvres et avec le passé, la Bible nº 1508 de Venise. Comme Thoros de Taron, il est « peuple », en ce sens qu'il accumule les sujets figurés, mais il n'invente plus et ce qu'il emprunte à des sources lointaines, sa main le dessèche. Son style est essentiellement géométrique. Restent les images comme telles, les scènes représentées dont je ne saurais assez dire tout ce que notre auteur en a tiré d'observations intéressantes. Grâce à ses recherches, nous savons aujourd'hui ce qui caractérise d'âge en âge l'enluminure arménienne : le génie décoratif. Nous distinguons les apports multiples dont elle a fait son bien et comprenons le rôle qu'elle a joué entre l'Orient proprement dit et les rivages de la Méditerranée.

Un dernier mot : la préface dont M. Gabriel Millet a honoré le livre de Mlle Der Nersessian apprend au lecteur que la préparation et la publication n'en ont été possibles que moyennant la générosité de Miss Helen Frick. Là aussi nous apprenons que le savant historien de l'art byzantin va publier bientôt l'évangile de la reine Mlqué. Qui ne se réjouirait d'une telle promesse?

Bruxelles. Marcel LAURENT.

Une nouvelle grammaire historique du néo-grec.

ΜΑΝΟΛΗ Α. ΤΡΙΑΝΤΑΦΥΛΛΙΔΗ. Νεοελληνικὴ Γραμματική. Πρῶτος τόμος. Ἱστορικὴ εἰσαγωγή. Athènes, 1938. In-8º de 667 pp. avec 13 cartes et 7 tableaux.

Il est prématuré, en un sens, de rendre compte d'une Introduction, surtout lorsque celle-ci ne permet pas encore d'apercevoir nettement ce que sera le corps de l'ouvrage ; mais ce tome premier, par son ampleur, forme un tout et peut donc être aussi considéré en lui-même. La Table des matières qu'on va lire et dont ne sont données que les rubriques principales remplacera avantageusement l'analyse que j'en pourrais faire, car le lecteur verra ainsi plus rapidement l'agencement du volume.

INTRODUCTION HISTORIQUE (pp. 3-169).

I. LANGUE ANCIENNE. 1. Préhistoire. 2. Période des dialectes. 3. Période de la koinê. — II. LANGUE MÉDIÉVALE. — III. LANGUE MODERNE. 1. Langue parlée. 2. Langue écrite. 3. L'évolution de demain.

SUPPLÉMENT (pp. 173-667).

A. TEXTES (pp. 173-404). I. GREC ANCIEN. 1. Dialectes anciens, inscriptions. 2. Koinê ancienne, papyrus.— II. GREC MÉDIÉVAL. 1. Langue écrite simplifiée. 2. Koinê parlée. 3. Langue écrite. — III. GREC MODERNE. 1. Dialectes. *Période de domination ottomane :* 2. Langue archaïsante ou archaïque. 3. Langue démotique ou démotisante. 4. Koinê crétoise. 5. Types intermédiaires de langue. 6. Les trente années critiques de la Révolution. *Période de purisme :* 7. Langue puriste. 8. Démotique. *Période de démotisme :* 9. Démotique scolaire. 10. Langue puriste scolaire.

B. TÉMOIGNAGES (pp. 405-503). I. GREC ANCIEN. — II. GREC MÉDIÉVAL. — III. GREC MODERNE. 1. Domination turque. 2. Période de purisme. 3. Période de démotisme.

C. COMPLÉMENT (pp. 503 sqq.). 31 rubriques constituant des notes à l'Introduction historique. Bibliographie de la langue moderne. Addenda et Tables.

L'Introduction proprement dite est un résumé simple et clair, à l'usage du grand public, de l'évolution du grec depuis les temps anciens jusqu'à ce jour. Il résulte de la Préface que le plan initial n'en comportait pas davantage, mais l'auteur a jugé ensuite que ces données étaient insuffisantes ; d'où le Supplément. La langue envisagée par lui est à la fois le grec parlé et le grec écrit, et, en lisant la Préface comme en parcourant le volume, on constate que le but, sinon exclusif, du moins principal, que se propose l'auteur est d'amener ses compatriotes à une conscience plus nette de la façon dont se pose littérairement, pédagogiquement, socialement la Question de la langue. Il est vrai que l'ouvrage est intitulé *Grammaire néo-hellénique*, mais on se trouve, du moins dans ce tome premier, en présence d'une conception particulière dont il importe de prévenir le lecteur, afin qu'il n'en soit pas trop dérouté. Il ne s'agit pas, en effet, d'un aperçu général sur l'évolution du grec, soit parlé, soit écrit, mais d'une sorte de synthèse des deux et sous un angle qui n'est pas celui dont nous avons l'habitude en Occident dans les travaux de ce genre. Ce caractère hybride est, à mon sens, un défaut.

Tout auteur gardant la pleine liberté de son point de vue, la question est dès lors de savoir comment M. Triantaphyllidis a réalisé

cette synthèse. Une refonte complète eût peut-être été préférable à ces longues additions. On est aujourd'hui en présence d'un texte morcelé, où les redites sont nombreuses, et d'un exposé à marche un peu cahoteuse. De fait, le sujet ainsi compris ultérieurement se trouvait très élargi. Ce travail, qui contient, entre autres choses, sous la rubrique *Textes*, une Chrestomathie allant de l'antiquité à nos jours, avec échantillons de dialectes anciens et des dialectes modernes les plus caractéristiques, eût pu être réparti en trois volumes publiés séparément et sous des titres différents, car il n'était guère possible d'aboutir à un tout homogène avec des éléments si divers.

Cette réserve faite, l'ouvrage de M. Triantaphyllidis, qu'accompagnera sans doute un copieux index, reste un recueil précieux de documents variés, mais qui cependant se rapportent tous à la langue. Celui qui, par exemple, voudrait s'initier à la dialectologie du grec moderne y trouverait les données nécessaires, sous une forme succincte et généralement exacte. Les spécialistes eux-mêmes seront reconnaissants à l'auteur des cartes qu'il a reproduites ou dressées personnellement. Il devait tout naturellement exposer des faits connus, mais à plus d'un passage de ce chapitre et à d'autres encore, il a apporté du nouveau.

Ceux qui savent avec quelle ardeur M. Triantaphyllidis a lutté et lutte encore pour la cause du démotique ne seront surpris ni des nombreuses pages qu'il a consacrées à cette question, ni de l'abondance de ses références. Il est probablement de tous les érudits, celui qui a étudié le plus en détail la flore multiple et luxuriante du démotisme et de ses alentours et son livre à cet égard restera sans doute pendant longtemps le meilleur des guides. Mon opinion sur Coray ne cadre pas exactement avec la sienne. Quand on tient compte de l'époque, de l'ambiance et de toute l'œuvre de Coray, sans se borner à quelques phrases, on arrive, me semble-t-il, à en conclure qu'il était vulgariste. Sans doute, il y a eu chez lui quelques exagérations, mais les vulgaristes modernes n'en ont-ils pas commises et n'en commettent-ils pas encore journellement d'autres en sens inverse? Je reste frappé par la profondeur de certaines de ses vues sur la Question de la langue.

Si j'avais eu à traiter le même sujet que M. Triantaphyllidis, j'aurais été tenté d'insister plus qu'il ne l'a fait sur un assez grand nombre d'ouvrages du XVIIIe siècle et même des siècles antérieurs, qui sont écrits en démotique. Le fait que le XIXe s. a connu une

crise assez aiguë de purisme — et s'est ainsi éloigné de la voie qu'avait tracée Coray — est en partie une conséquence de la guerre de l'Indépendance, point que l'auteur n'a pas manqué de signaler. Une réaction s'en est suivie et je ne songe nullement à diminuer le mérite des rénovateurs des environs de 1880, ni de leurs successeurs, pas plus que celui d'un Solomos ni même d'un Villaras, mais ils sont entrés dans un sillon qu'avaient commencé des prosateurs moins bruyants peut-être et tout aussi méritants, auxquels il ne me paraît pas qu'on ait rendu suffisamment justice. A certains égards, l'histoire du démotisme n'a pas encore été écrite.

En lisant la suite des textes et témoignages cités par M. Triantaphyllidis, à partir de la p. 309, on a l'impression d'un état linguistique désordonné. Elle n'est pas entièrement fausse. En effet, la Grèce cherchait alors sa langue littéraire, qu'elle n'a pas encore trouvée aujourd'hui. Mais en faisant un autre choix que celui fait par l'auteur et qu'on pourrait critiquer sur certains points, surtout en répartissant la matière de telle façon qu'on suive d'affilée les textes vulgaires ou à tendance vulgaire, puis les textes puristes ou à tendance puriste, il eût été possible, je crois, sans s'écarter pour autant de la réalité, de mieux montrer qu'il y a toujours eu deux courants, suivant chacun leur marche, et que l'incohérence n'est pas si grande qu'il y paraît. Pour ce qui est du XIXe siècle plus particulièrement, l'auteur n'exagère-t-il pas un peu, quand il cite parmi ses textes (p. 383), à la date de 1819, une prière pour la Grèce qui commence par

Κέκλυθι μεῦ, μεγάλοιο Διὸς τέκος, ἀγλαότιμε ·
οἵη δ' ἐν Μακάρεσσι Θεοῖσιν ἀλαλκομενῆς?

Ce sont là passe-temps de lettrés, ou plutôt de demi-savants (1), et qui n'ont rien à voir avec l'histoire de la langue ou du démotisme.

En résumé, un livre conçu dans une intention en partie scientifique, en partie nationale et patriotique, clair par ses premiers chapitres, moins bien venu pour la suite et qui, en tout état de cause, se recommande par sa documentation. Peu de personnes peut-être le liront intégralement, beaucoup le consulteront fréquemment.

Nogent-sur-Marne. Hubert PERNOT.

(1) Car, hélas ! la Grèce moderne n'a jamais eu un « Greek poet » capable de composer deux hexamètres homériques à peu près élégants et corrects (H. G.).

Du nouveau sur la littérature crétoise.

N. Camariano. *Torquato Tasso în literatură greacă*, dans *Studii italiene*, III, 1936, pp. 95-135.

Drag. Pavlović. *Vićentije Rakić*, dans *Glasnik Istoriskog Društva u Novom Sadu*, VIII, 1935, pp. 10-20, 360-370, et IX, pp. 139-154.

N. Vukadinović. *O prevodima Vićentija Rakića sa grčkog*, dans *Prilozi za književnost*, XVI, 1936, pp. 51-62, 255-262.

Dans un précédent compte rendu (*Byzantion*, X 1935, pp. 716-721), nous avions analysé le bref article de M. Lowe sur le *Rhodolinos*, tragédie inconnue du Crétois J.A. Troïlos (1647), ainsi que le mémoire de M. Cartojan sur les traductions roumaines de l'*Erotocritos* et son modèle français. Depuis, M. Cartojan a lui-même publié, en français, un résumé de son mémoire roumain (1), et un de ses compatriotes, M. Camariano, vient de publier un travail où la question du modèle du *Rhodolinos* est définitivement résolue ; d'autre part, deux éminents érudits yougoslaves ont dernièrement consacré d'importants travaux à la traduction serbe du plus beau drame du théâtre crétois, le *Sacrifice d'Abraham* (2).

« Torquato Tasso dans la littérature grecque », tel est le titre du travail que M. Nestor Camariano a publié dans les *Studii italiene*, la très belle revue que dirige M. Alexandre Marcu, professeur à l'Université de Bucarest ; le jeune savant roumain ne se borne pas à l'étude de la traduction grecque de l'*Aminte*, par un anonyme (Venise 1745), et des trois traductions de la *Jérusalem délivrée* par Démétrius Gouzelis (1807), Alexandre Rhangabè et Jules Typaldos ; il cherche aussi à préciser l'influence du Tasse sur le théâtre crétois ; c'est ainsi qu'en se basant en partie sur les travaux plus anciens de Bursian, Legrand, Sathas, il arrive à établir que l'auteur inconnu de la pastorale *Gyparis* a imité l'*Aminte* ; il en est de même du Crétois Antoine Pandimos, auteur de *L'amorosa fede*, « tragicomedia pastorale » en italien (1620) ; dans les intermèdes de l'*Erophile*

(1) Dans la *Revue de littérature comparée*, avril-juin 1936 ; traduit en grec dans la revue *Τὸ Νέον Κράτος*, fasc. IV (déc. 1937), pp. 362-375, et V (janv. 1938), pp. 92-107.

(2) Adaptation de l'*Isach* de Luigi Grotto (1586), cf. *Byzantion*, VII, pp. 552-555, et XIII, pp. 328-329.

(imitée de la tragédie *Orbecche* de G. B. Giraldi Cinthio), Georges Chortatzis s'est servi de l'épisode Renault-Armide de la *Jérusalem délivrée*. Mais c'est dans le *Rhodolinos* que l'influence du Tasse se fait le plus sentir. Déjà M. Voutieridis avait signalé que l'œuvre de Troïlos n'est qu'une adaptation de la tragédie *Il re Torrismondo* du Tasse. M. Camariano soumet ces deux tragédies à une comparaison minutieuse, d'où il ressort que tout en changeant les noms de ses personnages, Troïlos a suivi fidèlement son modèle.

Une tâche intéressante, mais négligée par les historiens de la littérature crétoise, consisterait à rechercher l'influence que celle-ci aurait pu avoir au delà des pays grecs. Il semble, en effet, que chez les Serbes et les Roumains, certaines œuvres crétoises aient été fort goûtées, et qu'elles aient connu une réelle popularité. C'est ainsi que l'*Erotocritos* a été traduit trois fois en roumain ; ces traductions ont été analysées dans son mémoire roumain par M. Cartojan ; ce dernier, pour montrer la popularité du poème crétois en Roumanie, y donne aussi la liste des souscripteurs (parmi lesquels figurent de très nombreux Roumains) au *Νέος Ἐρωτόκριτος*, la traduction en *καθαρεύουσα* du poème publié à Vienne par Denis Photeinos, en 1818 ; et, comme dans la pièce grecque de Matésis, *Le Basilic*, il est question de l'*Erotocritos* dans une scène de la célèbre pièce *Boieri şi Ciocoi* de V. Alecsandri, ce qui constitue une preuve de plus de la grande popularité du poème crétois en Roumanie.

L'*Erophile* de Chortatzis a également laissé des traces dans la littérature roumaine, notamment dans les romans populaires *Erotocritul românesc* et *Filerot şi Antusa*, ainsi que l'a montré l'éminent byzantiniste de Cernăuţi, M. Vasile Grecu (1).

Chez les Serbes, le *Sacrifice d'Abraham* a connu une popularité encore plus grande. Traduit en serbe, le drame crétois fut imprimé pour la première fois à Budapest, en 1799 ; la même année, parurent deux nouvelles éditions ; jusqu'en 1875 se succédèrent de nombreuses réimpressions énumérées par M. V. Jovanović dans sa *Bibliographie de la littérature dramatique serbo-croate* (*Spomenik* de l'Académie de Belgrade, XLV, 1907, p. 82) ; la pièce a été représentée sur la scène au moins à deux reprises : en 1836, à Novi Sad ; en

(1) V. Grecu, *Urme nouă de influenţa bizantină în literatură românească*, dans le volume *Lui Nicolae Iorga Omagiu*, Craiova, 1921, pp. 131-133.

1857, à Belgrade. Dans sa *Description de la Serbie* (1822), S. Milošević raconte qu'il a souvent rencontré en Syrmie des paysans et des bergers en train de lire cette œuvre.

C'est au R. P. Nicéphore Vukadinović, l'érudit curé de la colonie serbe de Trieste, que revient le mérite d'avoir identifié l'original grec de cette œuvre serbe ; nos lecteurs n'ignorent ni son nom, ni sa collaboration à la *Bibliographie hellénique du XVIII*e siècle de Legrand et Pernot, ni ses savants travaux sur les rapports littéraires gréco-serbes : nous avons analysé ici-même (*Byzantion*, II, p. 600) son bel article sur la *Χρηστοήθεια* d'Antoine de Byzance traduite par le célèbre rénovateur de la littérature serbe, Dosithée Obradović.

Par un hasard curieux, c'est à l'un des prédécesseurs du P. Vukadinović dans ses fonctions à l'église de St Spyridion à Trieste, qu'est due la traduction serbe du *Sacrifice d'Abraham*. Je veux parler de Vićentije Rakić, l'un des écrivains serbes les plus lus de son temps, mais aujourd'hui complètement oublié.

La vie et l'œuvre de V. Rakić ont été récemment l'objet d'une belle étude d'ensemble, par M. Dragoljub Pavlović, professeur de littérature yougoslave à l'Université de Belgrade ; presque en même temps, le R. P. Vukadinović consacrait un article spécial à *V. Rakić, traducteur du grec*.

Né à Zemun (Semlin) en 1750, V. Rakić fréquenta l'école grecque de cette ville frontière de l'Autriche ; il travailla dans des maisons de commerce grecques de Zemun et de Temešvar, puis, ayant perdu sa femme, et n'ayant guère eu de chance dans les affaires, il se fit moine au monastère de Fenek en 1786. Pendant douze ans (1798-1810), à une époque fort troublée, il remplit les fonctions de curé de la colonie serbe de Trieste. C'est là qu'il se lia avec Dosithée Obradović ; sur l'invitation de ce dernier, il se rendit en 1810 dans la Serbie soulevée par Carageorges, pour diriger le séminaire nouvellement fondé à Belgrade ; mais en 1813, la fin malheureuse de l'insurrection l'obligea à se retirer dans son monastère de Fenek, en Autriche ; c'est là qu'il mourut, en 1818.

Pieux et modeste, autodidacte et travailleur, V. Rakić a été un écrivain fécond qui connut une grande popularité. Le plus souvent, ses ouvrages ne sont, il est vrai, que des traductions ou des adaptations du russe, de l'italien ou du grec ; mais ces œuvres, pour la plupart morales ou religieuses, furent très connues des contem-

porains de Rakić et pendant toute la première moitié du XIXe siècle.

Ses traductions du grec sont les suivantes :

1) La *Πέτρα σκανδάλου*, de Miniatis (cette traduction ne fut jamais publiée) ;
2) Le *Διάλογος ἁμαρτωλοῦ*, de C. Dapontès (Venise, 1801) ;
3) *Φυλακτήριον τῆς ψυχῆς* (Venise, 1800) ;
4) Le *Fiore di virtù* (Budapest, 1800) ;
5) Les *Miracles de la Vierge*, de Agapios Landos (Venise, 1808) ;
6) Le *Sacrifice d'Abraham* (Budapest, 1799).

La traduction de cette dernière œuvre est en vers. Rakić (et ce fut là, pour son temps, une originalité) choisit le décasyllabe de la poésie populaire ; mais il y ajouta (d'après son modèle grec) la rime, ce qui rendit la traduction encore plus lourde et plus gauche. Rakić n'était pas poète et malgré la liberté qu'il prit quelquefois d'abréger son modèle, il ne réussit guère à rendre le souffle poétique et le lyrisme du drame crétois.

Thessalonique. Michel LASCARIS.

NOTES ET INFORMATIONS

La peinture moldave du XVIe siècle a-t-elle pu être influencée par Trébizonde?

Dans son très beau livre, magnifiquement illustré et plein de renseignements précieux, écrit en collaboration avec M. Millet et consacré à l'art de Trébizonde (1), M. Rice suggère en passant, dans sa conclusion, l'idée que l'ornementation extérieure d'églises comme celle de Kurt Boghan pourrait jeter une certaine lumière sur les origines de la peinture extérieure des églises de Bukovine. L'usage de décorer les façades des édifices religieux, dit-il, est né en Orient, et a pu passer d'Anatolie (d'Arménie principalement, où l'ornementation est somptueuse) en Europe par le Caucase et la Russie. Les sculptures de la façade méridionale de Sainte-Sophie de Trébizonde, les peintures extérieures de Sainte-Anne, de la Nakip Cami, de Kurt Boghan, de Soumela, sont des exemples récents de cette tradition ancienne, « qui aurait passé de Trébizonde en Roumanie par la Russie plutôt que par Constantinople », cependant que la prédilection de la peinture roumaine pour le symbolisme nous invite, de son côté, à regarder du côté de l'Orient (pp. 175-176). C'est là, certes, une vue intéressante, nouvelle, qui mérite de retenir l'attention des spécialistes de l'art roumain. Jusqu'à quel point est-elle justifiée?

Rien ne s'oppose d'emblée à l'hypothèse d'une influence venue d'Asie Mineure et les arguments historiques ne manqueraient pas : rapports commerciaux établis dès longtemps entre la Moldavie et le Levant par les négociants génois de la mer Noire, en liaison avec le commerce polonais (et dont on retrouve l'écho dans la légende roumaine de Saint Jean le Nouveau de Suceava) ; relations entretenues dès le xve siècle avec les pays d'Orient par Étienne le Grand, époux, qui plus est, d'une Paléologue de Crimée. Plus

(1) Millet-Rice, *Byzantine painting at Trebizond*, London, Allen et Unwin, 1936, in-4°, 182 p. et LVII pl.

directement encore, dans le domaine de l'art, l'idée d'une influence arménienne sur la construction des voûtes moldaves, suggérée par feu G. Balş, ne s'impose pas sans doute, mais n'a pas été réfutée péremptoirement. En étayant ainsi moi-même la thèse de M. Rice, je crois cependant qu'il faut se garder d'une conclusion précipitée, et cela pour deux raisons principales.

Tout d'abord, quelle que soit d'ailleurs l'origine lointaine du système de la décoration extérieure, il n'est peut-être pas nécessaire de chercher des modèles si éloignés dans l'espace quand on peut les avoir sous la main. Et puisque M. Rice pose le problème général de la décoration, sculptée ou peinte, le cas de la Moldavie du XVIe siècle appelle les remarques suivantes :

1) La décoration sculptée n'y est point connue, mais l'ornementation architecturale (arcatures, frises de disques émaillés, jeu polychrome de la brique et du moellon) y est en usage dès le début, c'est-à-dire au XVe siècle. Or, cette ornementation montre un tout autre esprit que les motifs arméniens ; elle est au contraire proche parente de celle des églises des *Balkans*, serbes ou bulgares : les monuments de Mesemvria, entre autres, permettent des rapprochements suggestifs. On ne trouve de décoration sculptée d'origine asiatique qu'à l'église des Trois Hiérarques de Iassy, qui est de 1639. Encore les motifs dont le réseau donne à ce monument un aspect si original se réduisent-ils à des entrelacs de toute nature, à des rosettes, à des vases, alors que les sculptures de Sainte-Sophie de Trébizonde, rappelées par M. Rice, connaissent la figure humaine. Celle-ci ne paraît jamais en Bukovine ; car les deux *putti* qui soutiennent l'écu moldave, à Saint-Démétrius de Suceava, et l'*Annonciation* qui orne la porte du narthex de Golia, à Iassy (les deux seules exceptions à cette règle), ne sauraient se comparer à la frise d'Adam et Ève, qui court sur le mur du porche, à Sainte-Sophie de Trébizonde.

2) La peinture extérieure, qui apparaît en Moldavie au début du XVIe siècle, n'est pas non plus nouvelle dans l'Orient européen, ni même en Europe tout court. Nos cathédrales elles-mêmes ont été peintes. Au XVe siècle, l'art bulgare a connu cette ornementation extérieure par la peinture ; l'on en trouve encore aujourd'hui des vestiges, par exemple à l'église d'Ivan Asen II près de Stanimaka, ou à celle de Kremikovci. On pourrait citer encore les fresques extérieures de Dragalevci près de Sofia, si elles n'étaient plus récentes que celles de l'école roumaine, ce qui laisse la possibilité

d'une influence de cette dernière. N'est-il pas naturel, si l'on veut chercher des sources d'inspiration, d'invoquer ces exemples proches plutôt que d'aller jusqu'en Asie ? Ajoutons en passant que la décoration extérieure, même peinte, est familière à l'art populaire roumain. Enfin, le fait que le parement de plusieurs monuments du XVe siècle, riche parfois d'une ornementation architecturale somptueuse, ait été recouvert au siècle suivant d'un enduit destiné à recevoir des fresques, semble indiquer l'existence d'un parti pris plutôt qu'un souci esthétique.

Une deuxième raison pourrait venir renforcer nos doutes. C'est l'absence de parenté iconographique entre la peinture moldave et celle des monuments signalés à Trébizonde. L'argument n'est sans doute pas sans réplique, car l'inspiration n'implique pas la copie ; mais, inversement, il serait peut-être excessif de négliger totalement cette indication. Si les églises de Trébizonde sont l'aboutissement d'une tradition locale, et si cette tradition a pu inspirer aux Moldaves un mode d'ornementation, on pourrait s'attendre à trouver des points de ressemblance entre les deux écoles. Or, il n'en est rien.

La peinture extérieure moldave suit un programme bien défini. Symbolisme, dit M. Rice. Je ne sais si le mot est tout à fait adéquat ; car c'est à un souci d'enseignement que semblent répondre d'abord ces ensembles. L'on peut, si l'on veut, mettre à part la décoration des absides, qu'il est assez tentant de rapprocher de la représentation si caractéristique du *čin* des iconostases russes. Encore doit-on remarquer que ce motif prend en Bukovine une ampleur tout à fait inusitée, occupant cinq ou six rangées superposées, et disposées de part et d'autre d'un sujet variable, Dieu le Père entouré de séraphins, Emmanuel entouré d'anges, Vierge entre les prophètes, Agneau entre les Apôtres, Christ en Archevêque entouré des Évêques, Jean-Baptiste entre les martyrs ; que le *čin* véritable, sous sa forme russe, n'existe à proprement parler qu'à Sucevița (au seuil du XVIIe siècle), où la quatrième rangée montre deux files d'Apôtres se dirigeant vers la Déisis ; et que cette hiérarchisation solennelle, courante dans les édifices moldaves, de ce qu'on pourrait appeler l'« Église triomphante » n'a point, jusqu'ici, d'analogue ailleurs. — Mais les trois autres façades des églises de Bukovine s'inspirent d'un programme qui nous conduit en droite ligne aux réfectoires athonites : Hymne Akathiste, Arbre de Jessé, Échelle des Vertus, Jugement dernier. La signification

didactique de cette « somme » théologique est évidente, et l'origine de ce programme l'est presque autant, même si, comme j'ai tenté jadis de le montrer, les thèmes en eux-mêmes ne sont pas forcément copiés sur la version du Mont Athos.

Rien de semblable n'apparaît dans les quelques exemples que nous révèle le livre de MM. Millet et Rice sur Trébizonde. Pratiquement, d'ailleurs, nous devons nous en tenir à Kurt Boghan : Soumela, en effet, où la décoration conservée est abondante, date du XVIIIe siècle et ne peut fournir aucun argument dans un sens ni dans l'autre ; Sainte-Anne et la Nakip Cami sont trop détériorées. Les peintures de Kurt Boghan, d'après M. Rice, dateraient des premières années du XVIIe siècle et seraient donc contemporaines de Sucevița. Ce que le savant anglais a pu en déchiffrer nous montre, sur la façade occidentale, deux cavaliers qu'il suppose être saint Michel et Josué, et, au-dessous, la dédicace de l'Église au Christ ; sur les façades latérales, diverses scènes isolées dont peu sont reconnaissables (Balaam et son ânesse, miracles de saint Michel, communion de sainte Marie l'Égyptienne) ; sur les absides, trois registres où l'on distingue, en bas des silhouettes de figures en pied, à l'étage supérieur le Songe de Jacob, l'Ascension d'Élie, les trois Hébreux dans la fournaise... On voit de reste que ce programme est très différent de celui des églises de Bukovine. Mais, de surcroît, il témoigne, dans le détail, de traditions tout autres. Jamais, en Moldavie, saint Michel n'est représenté sous cette forme ; il n'apparaît qu'en pied, entouré du « Sobor » des Archanges. La dédicace au Christ est toujours peinte sur le mur ouest du sanctuaire, jamais extérieurement, et la place où nous la voyons à Kurt Boghan est réservée en Moldavie au Jugement dernier. De même la plupart des autres scènes que nous voyons à Trébizonde ne paraissent généralement, en Moldavie, qu'à l'intérieur. Dans l'église même, l'on constate d'emblée une différence fondamentale : la Déisis de la conque du sanctuaire ne se trouve jamais en Moldavie à pareil endroit ; c'est la place traditionnelle de la Vierge de Majesté, à moins qu'elle ne soit remplacée, et tout à fait exceptionnellement (à Sucevița, par exemple), par l'Ascension.

Est-ce à dire qu'aucun rapprochement ne puisse être fait entre l'art de Moldavie et celui de Trébizonde ? La chose serait surprenante en art chrétien, à plus forte raison dans l'école byzantine. Les ressemblances abondent dans la peinture intérieure. A l'extérieur même, un petit détail pourrait nous faire penser à la Buko-

vine : la corniche supérieure de l'abside (pl. LIII) est ornée d'une sorte de câble à trois brins, affecté de place en place d'un mouvement de torsion, et qui est exactement celui qui sépare les scènes du Ménologe de Sucevița, dans le narthex. De telles coïncidences, cependant, constituent une base trop fragile pour parler d'influence.

Il y aurait évidemment plus de parenté entre la peinture moldave et celle de Soumela. L'Arbre de Jessé, le Jugement dernier surtout, sont très proches de ceux de l'Athos et de Bukovine, et la Genèse n'est pas sans rappeler celle de Voroneț ou de Sucevița. Mais Soumela est du XVIIIe siècle, et l'on ne peut conclure. Bien plus, puisque M. Rice rappelle lui-même un don de Constantin Mavrocordat à Soumela en 1736, l'éventualité d'une influence venue de Moldavie n'est peut-être pas à rejeter absolument, encore que rien ne nous oblige quant à présent à l'affirmer.

Ces quelques remarques, sur un point de détail, n'ôtent rien à l'admiration à laquelle peut prétendre légitimement le bel ouvrage de MM. Millet et Rice, qui est appelé à rendre les plus grands services. L'hypothèse même qui nous a arrêtés ici garde son intérêt et mérite de susciter de nouvelles recherches : nous ne lui avons objecté aujourd'hui que d'être prématurée.

Clermont-Ferrand. P. HENRY.

Sur l'auteur et la date du Sacrifice d'Abraham et de l'Erotocritos.

L'hypothèse émise par St. Xanthoudidis (1) que le *Sacrifice d'Abraham* comme l'*Erotocritos*, ces deux chefs-d'œuvre de la littérature crétoise, doivent être tous deux attribués à Vizenzo Cornaro, semble rallier aujourd'hui les suffrages de la majorité des érudits.

La comparaison des deux textes, esquissée par Xanthoudidis, reprise par M. Zoras (2) et complétée par M. Kriaras (3), ne laisse

(1) Ἐρωτόκριτος, ἔκδοσις κριτική, ἐν Ἡρακλείῳ Κρήτης, 1915, p. CXX.

(2) « Ἐρωτόκριτος » καὶ « Θυσία τοῦ Ἀβραάμ » (*Νέα Ἑστία*, 1, XI, 1937, pp. 1605-1614).

(3) *Μελετήματα περὶ τὰς πηγὰς τοῦ Ἐρωτοκρίτου* (*Texte und Forschungen zur byz.-ngr. Philologie*, Nr. 27), Athènes, 1938, pp. 135-144.

d'ailleurs guère de doutes à cet égard. Non seulement leur langue est exactement la même, non seulement des vers entiers, des hémistiches en grand nombre se retrouvent identiques ou à peine modifiés dans l'une et l'autre œuvre, mais surtout elles témoignent de la même adresse à adapter, à gréciser des originaux étrangers, et dénotent, chez leur auteur, une connaissance de l'âme humaine, une simplicité, un dédain pour toute mythologie, toute érudition, qui lui composent une physionomie bien particulière et infiniment séduisante.

Nous n'en citerons qu'un trait, qui n'a pas, croyons-nous, été relevé jusqu'ici : le commun amour dont les auteurs du *Sacrifice* et de l'*Erotocritos* font preuve à l'égard de l'enfance.

Lorsqu'il veut expliquer comment Erotocritos et Aretoussa, bien qu'ils n'aient jamais aimé encore, ont l'instinct des ruses d'amour, Cornaro évoque :

> le nouveau-né, à qui nul n'apprend à manger,
> mais qui cherche le sein dès l'instant qu'il est né,
> et vient au monde instruit, sans avoir eu de maître,
> pleure et cherche le sein, apitoyant sa mère,
> et lorsque celle-ci est lente à l'allaiter,
> à sa bouche porte ses doigts pour les sucer.
> (*Erotocritos* A 2239-40, 2243-46).

Ailleurs, dans le délicieux dialogue d'Aretoussa et de sa nourrice, c'est toute l'évolution de la fillette à la jeune fille qu'il résume par de menues notations : la petite enfance d'Aretoussa d'abord, l'âge où elle ne pensait qu'à ses poupées, les couchant chaque soir « dans l'or et l'argent » et, le matin, se les faisant apporter sur son lit pour jouer avec elles ; puis sa passion pour la broderie, la lecture, alors qu'elle cachait toujours un livre sous son oreiller, et enfin l'éveil de l'amour dans son cœur, qui lui fait mépriser ces passe-temps (A 1015-1046). A cette peinture d'une finesse de touche exquise, fait pendant, dans le *Sacrifice*, le portrait du petit Isaac. Réveillé par Abraham avant l'heure de l'école, il le supplie de le laisser dormir encore un instant ; il s'étonne que ce ne soit pas sa mère qui vienne l'habiller, mais son père, qui, habituellement, n'aime guère à s'occuper des petits enfants (vers 485-514) ; quand il apprend l'excursion projetée, il promet à sa mère de lui rapporter des fruits et des branchages parfumés et la charge d'excuser son absence auprès de son maître d'école (vers 533-6) ; sur le point d'être immolé, il se

Souvient encore de son petit voisin et prie Abraham de lui remettre ses vêtements, ses cahiers d'école, « blancs et écrits », avec le petit coffret où il les serre (vers 923-6). Aucun de ces détails qui n'appartienne en propre à l'auteur de l'*Erotocritos* et du *Sacrifice*, et je ne sache pas qu'on en trouve l'équivalent dans aucune autre œuvre de la littérature crétoise.

Mais une fois admise l'attribution à Cornaro du *Sacrifice*, un nouveau problème se pose : quelle est de ces deux œuvres celle qui a précédé l'autre ? Jusqu'ici l'on admettait que c'était le *Sacrifice*, mais, dans sa récente étude, M. Kriaras apporte quelques arguments sérieux à l'appui de la thèse inverse. Avant de les transcrire ici, il faut rappeler en quelques mots l'état actuel de la question des sources des deux poèmes.

Comme l'a démontré M. Mavrogordato (1), le modèle du *Sacrifice* est incontestablement l'*Isach* de Luigi Grotto, dont la première édition parut à Venise en 1586. Quant à l'*Erotocritos*, il est l'adaptation très libre d'un roman français du XVe siècle, *Paris et Vienne*. M. N. Cartojan, à qui revient le mérite de cette découverte (2), émettait en même temps l'hypothèse que Cornaro avait dû utiliser non seulement une version en prose du roman, mais aussi l'adaptation en *ottava rima* qu'en publia à Rome, en 1621, Angelo Albani d'Orvieto. Avec M. Kriaras (3), nous pensons que les arguments avancés par M. Cartojan pour soutenir cette dernière supposition sont très faibles. Ce peut être, en effet, indépendamment l'un de l'autre que le poète crétois et le poète orviétan ont élagué certains épisodes des versions en prose qu'ils remaniaient. En tout cas, une comparaison attentive de leurs deux poèmes ne nous a révélé aucune similitude d'expression entre eux, alors que M. Kriaras a pu relever toute une série de passages dans lesquels Cornaro suit très fidèlement le texte en prose du roman.

C'est d'ailleurs la comparaison des passages communs au *Sacrifice*, à l'*Erotocritos* et au roman de *Paris et Vienne* qui a conduit

(1) *The Greek drama in Crete in the seventeenth century* (*The Journal of Hellenic Studies*, 18 (1928), pp. 75-96) et surtout : *A postscript* (*ibid.*, pp. 213-216). L'auteur a refondu ces deux articles dans son introduction à *Three Cretan plays, translated by* F. H. MARSHALL, Oxford, 1929, pp. 6-31.

(2) *Le modèle français de l'Erotokritos, poème crétois du XVIIe siècle* (*Revue de littérature comparée*, 16 (1936), pp. 265-293). Cf. *Byzantion*, X (1935) pp. 392 et 716-721.

(3) *Μελετήματα* ..., pp. 101-106.

M. Kriaras à postuler l'antériorité de l'*Erotocritos*. Son raisonnement est simple et concluant (1) : si les passages communs aux deux œuvres grecques ont leur modèle dans le roman de *Paris*, l'*Erotocritos* doit être antérieur ; s'ils se retrouvent au contraire dans l'*Isach* de Grotto, ce sera la preuve que Cornaro écrivit d'abord le *Sacrifice* et en reproduisit certains vers quand il composa plus tard l'*Erotocritos*.

Or, trois passages semblent indiquer que Cornaro n'a fait, dans le *Sacrifice*, qu'adapter certains vers qui, dans l'*Erotocritos*, lui avaient été dictés par son modèle.

1. Il dit presque semblablement de la jeune Aretoussa :

Ἤρχισε κ' ἐμεγάλωνε τὸ δροσερὸ κλωνάρι
κ' ἐπλήθενε στὴν ὁμορφιά, στὴ γνῶσι κ' εἰς τὴ χάρι (A 57-58)

et du petit Isaac :

ἐθώρουν κ' ἐμεγάλωνες ὡσὰν δεντροῦ κλωνάρι
κ' ἐπλήθενες στὴν ἀρετήν, στὴν γνώμην κ' εἰς τὴν χάρι (vv. 379-380).

Or, dans le roman français, on trouve l'expression toute pareille :

Ladicte Vienne (*Aretoussa*) *commenca a croistre et a multiplier en tres grande beaute et en tres grant sciense* (édition Kaltenbacher, p. 74, l. 20-22).

2. De même le vers où Aretoussa se plaint à son père de son changement à son égard :

θωρῶ τὸ σπλάχνος ἤλλαξε κ' εἰς ὄχθριτα γυρίζει (A 403),

qui trouve un écho dans les vers adressés à Dieu par Abraham :

Καὶ τώρα τίς ἡ ἀφορμὴ κ' ἤλλαξες τὸν σκοπόν σου
κ' ἐπέρασε τὸ σπλάγχνος σου κ' ἤφερες τὸν θυμόν σου (vv.49-50).

semble bien avoir son origine dans le passage suivant du roman de Paris :

... je pensoye selon vostre parler et vostre semblant que vous me eussies une grande et souveraine amour, et maintenant je voys et cognoys du contraire (p. 212, l. 3-6).

(1) *Ibid.*, p. 153.

3. Enfin les vers adressés, l'un à Erotocritos par son roi :

γὴ ἐγὼ 'σφαλα γὴ ἐσὺ 'σφαλες, ἂς εἶν' συμπαθισμένα (*E* 1392),

l'autre à Dieu par Abraham :

ὅ,τι ἔσφαλα τῆς χάρης σου ἂς εἶν' συμπαθημένα (v. 968),

ont leur pendant dans les paroles adressées à Paris (Erotocritos) par le Dauphin :

Et tous les mesfais que oncques mesfeistes envers moi, ne pourries avoir mesfais, et aussi tout le mal talant que oncques j'ay eu envers vous, de bon cueur je vous pardonne. (p. 302, l. 3-6), alors que l'analogue ne s'en retrouve pas dans la pièce de Grotto.

M. Kriaras, qui ne paraît pas avoir eu sous les yeux le texte italien de l'*Isach.* n'exclut pas la possibilité que d'autres passages militent au contraire en faveur de l'antériorité du *Sacrifice.* Or, reprenant un à un les passages communs aux deux œuvres crétoises, nous n'en avons pas trouvé qui paraisse directement inspiré de la pièce de Grotto, au texte de laquelle pourtant Cornaro reste dans l'ensemble beaucoup plus fidèle qu'au texte du roman.

Ainsi les critères « internes » semblent prouver l'antériorité de l'*Erotocritos* par rapport au *Sacrifice.* Qu'en est-il des critères externes ?

Depuis qu'il est établi que la source du *Sacrifice* est l'*Isach* de Grotto, paru en 1586, il a fallu admettre aussi que c'était à la suite d'une confusion que Legrand, dans sa préface au *Sacrifice* et dans les variantes qu'il joint au texte, a fait mention d'éditions de 1535 et de 1555 (1). Par contre, je ne sache pas qu'on ait suspecté jusqu'à présent l'édition de 1668, dont Legrand cite le titre complet, qui nous apprend qu'elle n'était déjà qu'une réimpression (2). On pourrait donc s'étonner que l'*Erotocritos*, s'il était antérieur au *Sacrifice*, ait dû attendre jusqu'en 1713 pour être imprimé, alors que le *Sacrifice* en était déjà, en 1668, au moins à sa seconde édition.

Mais si l'on compare les indications données par Legrand dans sa préface, écrite en 1879, et celles qui figurent dans la *Bibliographie hellénique*, publiée par ses soins de 1885 à 1903 et complétée d'après ses notes par M. H. Pernot, on s'aperçoit que, tandis que dans

(1) *Bibliothèque grecque vulgaire*, t. I, Paris, 1880, pp. XXV et 268.
(2) *Ibid.*, p. XXV.

sa préface, il donne pour dates des premières éditions du Sacrifice, outre 1535 et 1668, 1694, 1709, 1754, dans la *Bibliographie hellénique* les deux seules éditions mentionnées pendant ce laps de temps sont des années 1713 et 1745. De plus, alors que la prétendue édition de 1668 est attribuée à N. Glykys, les éditions de 1713 et 1745 ont toutes deux été imprimées par Ant. Bortoli, l'éditeur de l'*Erotocritos*.

D'autre part, bien que Legrand assure que le manuscrit du *Sacrifice* conservé à la Bibliothèque de Saint Marc à Venise ne présente avec le texte publié par lui que des différences insignifiantes, M. Megas a donné la preuve que ces différences sont au contraire considérables, puisque des vers entiers de l'édition Legrand sont, soit omis, soit remplacés par d'autres dans le texte du manuscrit (1).

Il semble donc bien que pour son édition du *Sacrifice*, Legrand n'ait disposé que de documents de seconde main, et l'on peut supposer qu'induit en erreur par les indications d'un collègue (Sathas, peut-être), il se sera trouvé dans une situation fausse et aura hésité à accuser de négligence un informateur dont il était malgré tout l'obligé.

Ainsi, jusqu'à preuve du contraire, il faut, croyons-nous, admettre que le *Sacrifice*, lui aussi, n'a guère été publié qu'au début du XVIIIe siècle, la première édition ayant pu précéder de peu celle de 1713, que nous savons être déjà une réimpression.

Pour résumer ces observations, nous pourrions donc dire que l'*Erotocritos* et le *Sacrifice d'Abraham* sont tous deux l'œuvre d'un même auteur, le premier étant antérieur au second, pour lequel nous avons le *terminus post quem* de 1586, date de la parution de l'*Isach* de Grotto, et le *terminus ante quem* de 1635, date du manuscrit de la bibliothèque marcienne, qui n'est déjà qu'une copie ou plutôt une adaptation du manuscrit original (2).

Genève. Samuel BAUD-BOVY.

---

(1) *Δύο χειρόγραφα τῆς Θυσίας τοῦ Ἀβραάμ* (*Εἰς μνήμην Σπ. Λάμπρου*, Athènes, 1935, pp. 419-462), pp. 453-462.

(2) *Ibid.*, p. 458.

A propos de *πλιάτσκα* (*πλιάτσικα*), « butin », et des mots apparentés (s.-cr. *pljačka*, **id.**, bg. *plečka*, **id.**, alb. *plačkë*, **id.**, roum. *pleaşcă*, **id.**, tc. *pliačka*, **id.**).

Dans un article intitulé *Étude de vocabulaire balkanique*, publié dans la *Revue intern. des Études balk.*, IIe année (1936), pp. 31-38 (1), M. P. Skok, l'honorable directeur de la revue, traite des mots s.-cr. *pljačka* et *benevreci*, dont le premier mérite de retenir notre attention à cause de son extraordinaire diffusion dans les Balkans.

D'après les informations fournies par l'auteur, en Serbie, le mot *pljačka*, d'un emploi régional, est devenu général avec toute sa famille : *pljačkaš* « pilleur », *pljačkadžija*, s. m., id., *pljačkati*, v. imp., *opljačkati*, v.p., « piller », « saccager » ; de même en bulgare : *plěčkadžija*, id., en roumain *pleaşcagiu*, id. En turc *pliačka*, d'après les informations que M. S. tient de M. Léo Spitzer, est d'un emploi plus fréquent à Andrinople qu'à Constantinople. En réalité, la forme turque existait partout, comme dans le Sud des Balkans avant la guerre balkanique, avec le même sens qui existe aujourd'hui en Bulgarie : « Raub, Plünderung, toute chose prise à l'ennemi en temps de guerre ».

D'après M. S., la vie de ce mot est très intéressante, « car elle montre clairement combien de facteurs peuvent concourir à la création d'un mot balkanique. Mais il est intéressant aussi pour l'étude de la civilisation balkanique ». C'est pourquoi M. S. recommande de situer le mot dans le milieu où il est employé : « Son centre d'irradiation se trouvant dans la symbiose albano-slave, et sa racine étant grecque, il faut situer le milieu d'où il a pu être emprunté dans les monastères et parmi le clergé grecs. C'est le territoire du patriarcat d'Ochrida, après que celui-ci fut devenu grec ». Après cette introduction, M. S. s'arrête à deux verbes, l'un alb. *pljakos*, « ueberfalle », l'autre mr. (= macédo-roumain) *plucusescu* ou *aplucusescu*, « peser sur, presser, opprimer », au figuré, « attaquer, assaillir, se cacher », provenant de l'aoriste grec moderne du dénominal *πλακόνω*, « presser, écraser, ensevelir, assaillir, surprendre », de *πλάξ*, « plaque », étymologie établie déjà, d'après les indications de

(1) Cf. aussi *Sur quelques problèmes de linguistique balkanique*, publié dans *Księga Referatów* (Recueil des communications faites au IIe Congrès international des Philologues slaves), Warzawa, 1934, p. 117.

l'auteur, par G. Meyer (*Alb. Etym. Wb.*, p. 311) et Miklosich (*Die slav. Elem. im Neugr.*, Sitzungsb. d. Wiener Akademie, 1869, vol. 63, p. 553.)

D'après M. S., « le sens concret d'écraser, ensevelir, assaillir, surprendre, qu'a πλακόνω, marque le point de départ du sens figuré que le mot a eu en slave, en albanais et en aroumain. Le mot en question — continue M. S. — a dû être d'abord en usage chez les ecclésiastiques, pour qu'il pût être adopté ensuite par des populations si variées de langue, vivant en symbiose.

Les Aroumains (= Macédo-Roumains) qui, de tout temps, se sont distingués par leur enthousiasme pour la langue et la civilisation grecques, empruntent le mot grec avec son sens propre... En outre, c'est vraisemblablement par leur intermédiaire que se fait la première expansion du mot grec en question. Les Slaves lui donnent leur suffixe, tout en faisant disparaître le thème verbal lui-même de leur vocabulaire. Les Albanais conservent et le dérivé slave et le thème verbal à la fois ».

Pour être plus complet, M. S. fixe aussi la situation chronologique du mot : « Le sens de *pljačka* nous indique que cela pourrait être dans le temps où les Albanais commencent à abandonner le nomadisme pastoral dans les montagnes de Prizren et de Kruja, qu'ils pratiquaient encore dans l'ancien État serbe du moyen âge. Aux XIVe et XVe siècles, ils descendent dans les vallées habitées par les Slaves, pour les supplanter et s'établir à leur tour comme agriculteurs. Ce changement très important dans l'organisation sociale des Albanais fut suivi très souvent de pillages de villages slaves ».

De tout ce qui précède, il résulte que le mot *pljačka* est d'origine grecque (πλακόνω), qu'il a dû être d'abord en usage chez les ecclésiastiques, à qui les Macédo-Roumains l'ont emprunté, et que, par leur entremise, il s'est répandu chez tous les peuples balkaniques.

La faute de cette dérivation n'appartient pas à M. S., mais à l'auteur du dictionnaire étymologique de l'albanais, G. Meyer (1). Celui-ci, en parlant du verbe albanais *pljakos*, l'explique par le gr. πλακόνω, en ajoutant : « dazu gehört *platškë* Beute ». C'est toujours lui qui a démontré que les mr. *plucusescu*, « envahir », à côté de *pliačcă*, «butin », relèvent du même mot grec, qui se trouve à la base du verbe alb. *pljakos*.

(1) M. Skok ajoute dans une note de la page 35 : « Ce sont G. Meyer.... et Miklosich qui ont déjà donné cette étymologie. Je n'y apporte que de nouvelles précisions ».

Sans entrer dans le fond des démonstrations de M. S. ici, je me contente d'ajouter que la liaison établie par G. Meyer entre les formes alb. *pljakos* et *plaškë* est fausse. Elle est fausse d'abord parce qu'il ne peut y avoir une relation de sens entre l'un et l'autre : d'un côté, nous avons l'idée d'« envahir », de l'autre, celle de « butin » ; ensuite parce que la dérivation des mots slaves (bg. *plěčka*, s.-cr. *pljačka*) d'un thème **pljak-*, comme le veut M. S., serait impossible, puisque le verbe gr. *πλακόνω* n'existe pas dans ces langues. D'ailleurs, M. S. se rend bien compte de cette grande difficulté pour les formes slaves, lorsqu'il ajoute : « Ce qui surprend, c'est que la racine verbale *pljak-* ne se trouve que dans l'alb. *pljakos*, « ueberfalle », et dans l'aroumain *aplucusiri* ».

Si la racine verbale *pljak-* n'existe pas dans les langues s.-croate et bulgare, c'est qu'un verbe *πλακόνω* n'a jamais existé dans ces deux langues. D'où il résulte que l'origine de *pljačka* avec ses formes du bulgare, albanais, grec et roumain (y compris le mr.), est tout à fait différente de celle de l'alb. *pljakos* et du mr. *plucusescu*. Cette origine doit être cherchée dans le milieu d'où elle a irradié dans tous les Balkans et ce milieu, à mon avis, ne peut être autre que celui de la guerre. Les Balkaniques qui ont fait la guerre étaient des Turcs, et c'est par les soldats turcs que le mot *pljačka*, « butin », a été introduit chez tous les peuples balkaniques, qui ont tant souffert de la brutalité de cette soldatesque. Les Macédo-Roumains du Nord de la Macédoine, chez lesquels les guerres, dans le temps, étaient très fréquentes, ont un proverbe : « S-n'ascapă Dumnidză di polim şi di pliačă » (que le Bon Dieu nous garde de guerre et de butin). Pour les soldats turcs, en majorité d'origine asiatique, qui combattaient dans un pays étranger, le bénéfice d'une guerre ne consistait que dans le *pljačka*. Ils prenaient du butin là où ils passaient, même après une défaite : dans la retraite, ils pillaient tout ce qu'ils rencontraient dans les villes et les villages, habités pour la plupart par des chrétiens.

Dans ce milieu militaire, et non dans celui des ecclésiastiques proposé par M. S., le mot dont nous nous occupons ne pouvait être introduit que par les soldats asiatiques turcs. En turc, nous avons la forme altaïque *plaškyn*, « die Räuberei », de *pylaškyn*, traduit en russe par « grabitelstvo », dérivé de *pylāš* (= pyla-š), « etwas fortreiss en, sich streiten, etwas in Gemeinschaft rauben » ; *pylāš*, «Räuberei ». C'est justement le sens dont nous avons besoin pour l'ex-

plication des formes balkaniques. (Cf. RADLOFF, *Versuch eines Wbuches der Türk-Dialekte*, St. Petersburg, 1890-1898).

Bucarest. Th. CAPIDAN.

Χωνσιάριος = **Hânsari.**

Me référant à la note de M. H. Grégoire (*Byzantion*, XIII, 1398, fasc. 1, p. 299), je signale l'existence, dans les principautés de Moldavie et de Valachie, du XVe au XVIIe siècle, d'une certaine catégorie de combattants appelés *hânsari* (1).

Feu I. Bogdan, dans son mémoire sur l'organisation de l'armée moldave au XVe siècle (2), avait démontré (3) que ces *hânsari* n'étaient nullement des *hussards*, comme le croyait D. Cantemir (4), mais étaient des haïdouks libres, des brigands ou des corsaires (5). Ils étaient employés comme éclaireurs ou pour chasser des bandes cosaques ou d'autres maraudeurs (6).

Des documents de la fin du XVIe siècle et du commencement du XVIIe prouvent qu'ils formaient une corporation (7). Ils avaient certains privilèges et étaient employés pour donner la chasse aux brigands (8).

Bucarest. Général R. ROSETTI.

(1) â = u dans *un*.

(2) *Analele Academiei Române, Memoriile Secțiunii Istorice*, Seria II, tomul XXX, pp. 361-441.

(3) *Ibid.*, p. 402.

(4) D. CANTEMIR, *Descriptio Moldaviae* (édition de l'Académie Roumaine), pp. 94-95.

(5) Voir aussi l'article *hânsar*, dans *Dictionarul limbei române* de l'Académie roumaine (tome II, fascicule V).

(6) *Letopisețul Tării Moldovei până la Aron Vodă* (éd. Giurescu), p. 255.

(7) Aurel I. SAVA, *Documente putnene*, I, pp. 26, 27 ; du même, *Documente privitoare la târgul și ținutul Lăpușnei*, p. 111.

(8) SAVA, *l. c.* ; *Letopisețul Tării Moldovei până la Aron Vodă*, *l. c.* La chronique de I. NECULCE, dans M. KOGĂLNICEANU, *Letopisețî*, II, p. 258. N. IORGA, *Istoria literaturei romane in secolul al XVIII-lea*, II, p. 584.

M. Charles Diehl, M. G. Ostrogorsky et M. Stein ou « Slavica non leguntur »

Dans un savant compte rendu de l'*Histoire de l'Église*, par Fliche et Martin, que M. Stein vient de faire paraître dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. XVII, 1938, pp. 1024-1044) on lit quelques jugements de valeur,dogmatiques et autres, marqués d'un subjectivisme énergique. Il en est un qui exige une immédiate mise au point, parce qu'il est tout à fait injuste. Il n'est pas exact que « tous les critiques sérieux sont d'accord pour regretter profondément qu'ait paru l'histoire de Byzance de M. Ch. Diehl, dans la *Collection Glotz* » (1).

Certes, une haute autorité comme M. E. Stein a le droit et le devoir d'exprimer son opinion personnelle sur tout ouvrage historique. Il a raison aussi de renvoyer au remarquable compte rendu de M. Ostrogorsky. Mais, en introduisant cette référence par un *cf.*, il a certainement laissé croire à certains lecteurs que le jugement de M. Ostrogorsky était aussi sévère que le sien (*sévère* est une litote). Nous croyons donc utile de donner une traduction *in extenso* de la recension, d'ailleurs fort instructive, écrite en serbo-croate par l'illustre byzantiniste russe (2).

Charles Diehl et Georges Marçais, *Le monde oriental de* 395 à 1081, (*Histoire Générale*, publiée sous la direction de Gustave Glotz, IIe section : *Histoire du Moyen Age*, tome III), Paris, 1936, in-8°, xxiii-627 p.

Dans la grande collection de l'*Histoire générale* publiée sous la direction de G. Glotz, tome III de la section: *Histoire du Moyen Age*, a paru l'histoire du Monde oriental qui comprend l'histoire de l'empire byzantin de 395 à 1081 et l'histoire des Arabes jusqu'à la fin du xiie siècle. C'est l'orientaliste bien connu, M. Georges Marçais, qui est l'auteur de l'Histoire des Arabes, divisée en trois chapitres: Mohammed

(1) Plus équitable est la critique de M. R. Draguet, *Revue belge de Phil. et d'Hist.*, XVII (1938), pp. 331 sqq. Quant aux fautes d'impression relevées p. 333, il y aurait quelque injustice à en rendre responsable M. Charles Diehl. M. Draguet ne pouvait savoir, lorsqu'il écrivit ce compte rendu, que l'état de sa vue avait empêché l'illustre auteur de corriger, avec son soin coutumier, les épreuves de son dernier ouvrage.

(2) *Jugoslovenski istoriski časopis*, II, (1936), p. 162-168. Cf. *Byzantion*, XII (1937), p. 638-645.

et l'expansion de l'Islam (158-210), le monde musulman du VIIIe au Xe siècle (335-436), le monde musulman au XIe et au XIIe siècle (566-595). L'histoire byzantine, divisée en neuf chapitres, qui occupe plus des deux tiers de cet ouvrage et constitue sa valeur essentielle, a été écrite par Charles DIEHL, le Nestor de la byzantinologie contemporaine.

Il n'y a sûrement pas, dans le monde entier, un historien qui ne connaisse ce nom célèbre. Au cours d'un demi-siècle, Diehl a travaillé infatigablement à l'éclaircissement de l'histoire de l'empire byzantin et l'on peut le considérer à juste titre comme le maître de toute la génération actuelle des byzantinistes. A l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, les byzantinistes de tous les pays lui ont offert, en signe de reconnaissance, deux gros volumes de leurs travaux sous le titre *Mélanges Charles Diehl, Études sur l'histoire et sur l'art de Byzance* (Paris 1930). Chercheur doué de profondeur et de perspicacité, Diehl a, par son travail fécond, rendu d'extraordinaires services à la science, et par son brillant talent d'écrivain, il a beaucoup contribué à susciter l'intérêt du grand public cultivé pour Byzance.

De tous les byzantinistes contemporains, Diehl est non seulement le savant le plus illustre mais aussi celui dont l'œuvre est la plus variée. Il s'est occupé de l'histoire de l'art et de l'histoire politique et culturelle de Byzance et ce, à toutes les époques, depuis les débuts de la période byzantine jusqu'à celle des Paléologues. On connaît son *Manuel d'art byzantin* (2e éd., en deux volumes, Paris, 1925-26), ses brillantes *Figures byzantines* qui ont eu dix éditions et ont été traduites en beaucoup de langues, entre autres en serbe : Византиске слике, Српска књижевна задруга (= Association littéraire serbe), 203 et 217 (1927). Outre ces essais relatifs à l'art, il est l'auteur de recherches spéciales de la plus haute valeur. Citons ses *Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne* (Paris, 1888), et son *Histoire de la domination byzantine en Afrique* (Paris, 1896), sa grande monographie synthétique sur Justinien : *Justinien et la civilisation byzantine au VIe siècle* (Paris, 1901), une longue série d'articles spéciaux réunis dans ses *Études byzantines* (Paris, 1905) et dans d'autres recueils, et parmi lesquels certains, comme par exemple ceux qui concernent l'origine des thèmes et le Livre des Cérémonies de Constantin Porphyrogénète, ont indiqué à la science des voies véritablement nouvelles. Il importe d'insister particulièrement sur le fait que Diehl s'est toujours montré également apte aux recherches minutieuses relatives à des questions spéciales et à la réalisation de vastes synthèses. Ses travaux de synthèse et même ses travaux de vulgarisation s'appuient sur l'investigation attentive et personnelle des sources. Déjà, en 1919, Diehl publiait un court aperçu synthétique de l'histoire culturelle de Byzance sous le titre : *Byzance, grandeur et décadence*, dans lequel il recherchait les causes de la puissance et de la chute de l'empire byzantin (cf. aussi les chapitres sur l'administration byzantine et la culture dans la *Cambridge Medieval History* IV, 1923,

pp. 726-777). La même année, Diehl écrivit une brève histoire politique de Byzance : *Histoire de l'empire byzantin*, qui est également traduite en serbo-croate (Историја Византиског царства, Belgrade, 1933). On a reproché avec raison à ce petit livre qui, en deux cents pages, expose toute l'histoire byzantine depuis Constantin le Grand jusqu'à la chute de Constantinople en 1453, d'être trop court et de ne pouvoir fournir à cause de cela, qu'une énumération de noms et de dates (cf. la critique de Vasiliev, Анналы, II, 1923, pp. 271 sqq.).

Aujourd'hui Diehl a écrit une histoire de Byzance (plus exactement la première partie de cette histoire) de beaucoup plus grande envergure ; et il a exposé d'une manière suffisamment détaillée — avec appareil scientifique et critique et compte tenu de l'opinion des érudits — l'évolution politique et culturelle de l'empire byzantin depuis la mort de Théodose le Grand jusqu'au soulèvement d'Alexis Ier Comnène. Quiconque s'occupe d'histoire byzantine prendra en mains, avec un compréhensible intérêt, ce livre dans lequel le byzantiniste le plus remarquable de notre époque expose ses conceptions sur l'histoire byzantine, de la fin du IVe à la fin du XIe siècle. Et nous pouvons dire en toute certitude qu'il ne sera pas déçu. Dans cette œuvre apparaissent toutes les qualités propres à Diehl : largeur de vue, clarté de la pensée, excellente connaissance des sources et de la littérature. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que le livre est écrit dans un beau style clair. Toutes les restrictions que nous allons faire ne diminueront point la grande valeur de ce livre particulièrement réussi (1).

Le fait de prendre comme point de départ l'année de la mort de Théodose et du partage de l'empire entre Arcadius et Honorius semble conditionné par le plan général de cette collection, car dans ses travaux antérieurs, Diehl a souvent proclamé d'une manière précise que l'histoire de l'empire byzantin commence à l'époque de Constantin le Grand..... Par ailleurs la division de la matière n'est pas toujours satisfaisante. Ainsi par exemple, à la p. 452, se trouve le paragraphe intitulé « Byzance et les Bulgares. Le tsar Syméon », où l'on relate la guerre de Syméon avec Léon VI ; ensuite, à la p. 454, est inséré un court paragraphe intitulé « Constantin VII Porphyrogénète. Sa minorité (912-919) » ; et ensuite, à la p. 455, de nouveau un paragraphe intitulé « Le tsar Syméon » dans lequel sont décrites les autres guerres de Syméon ainsi que sa politique intérieure. Ou encore, à la p. 300 sqq., sous le titre « Michel II (820-829) et Théophile (829-842) » on décrit la politique religieuse de Michel II et l'iconoclasme de Théophile ; viennent ensuite les paragraphes intitulés « la Restauration des Images (843) », « Les guerres contre les Bulgares et les Arabes (802-842) » ; c'est après seulement, donc après l'histoire du rétablissement du culte des Images, que nous rencontrons un paragraphe intitulé : « L'empire byzantin sous le règne

(1) Cf. plus haut, p. 749, l. 7 (N. D. L. R.).

de Théophile », qui est consacré à la politique intérieure de Théophile. Le groupement de la matière est une des tâches les plus difficiles pour celui qui écrit l'histoire d'une longue période. Il me semble que la seule solution judicieuse consiste à tenir compte, rigoureusement, de l'ordre chronologique, sans séparer l'histoire extérieure de l'histoire intérieure, l'histoire religieuse de l'histoire politique, l'histoire administrative de l'histoire culturelle etc. C'est seulement de cette manière que l'on peut donner un tableau clair du développement général d'un État et que l'on peut éviter les répétitions.

Comme dans ses œuvres antérieures, Diehl parle beaucoup de l'orientalisation de l'état byzantin, et affirme qu'avec le temps, Byzance acquit de plus en plus un caractère oriental. Cependant il me semble que le rôle des éléments orientaux à Byzance fut moins grand qu'on ne le suppose habituellement. Des recherches récentes confirment ce point de vue, par exemple l'excellent travail de A. Alföldi, *Die Ausgestaltung des monarchischen Zeremonielles am römischen Kaiserhof* (*Mitt. d. Deutschen Archäol. Inst., Röm. Abt.* 49, 1934), qui a démontré qu'à Byzance le cérémonial de la cour, que l'on cite d'habitude comme la preuve la plus importante de l'orientalisation, s'est développé sur des bases romano-hellénistiques. Les principes politiques de Byzance furent romains et sa culture fut grecque, plus exactement hellénistique. Naturellement, l'hellénisme suppose une synthèse des cultures grecque et orientale. Il faudrait employer le mot « hellénisme » au lieu d'« orientalisation », mot dont le contenu est assez vague et hétérogène, et tout serait dans l'ordre. En effet, il serait tout à fait exact, et cela répondrait absolument à la réalité historique, de dire que Byzance au cours des temps s'est de plus en plus « hellénisée ».

Nous avons déjà insisté sur l'excellente connaissance que possède Diehl de la littérature moderne. C'est vrai surtout en ce qui concerne la littérature écrite dans des langues latines et germaniques. Mais l'auteur, naturellement, connaît moins bien la littérature slave ; et la plupart du temps il ne la connaît, semble-t-il, que « bibliographiquement ». Pour les novelles des empereurs de la dynastie de Macédoine, il utilise la monographie assez faible de Testaud, *Des rapports des puissants et des petits propriétaires ruraux dans l'empire byzantin au* x^e^ *siècle* (Bordeaux, 1898) et ne se sert pas des excellentes recherches de Vasilievsky, Матеріалы къ внутренней исторіи византійскаго государства (=Matériaux pour servir à l'histoire intérieure de l'empire byzantin dans Труды, IV). A propos du Code rural, il n'utilise pas l'important travail de Pančenko, Крестьянская собственность въ Византіи (1914) (=La propriété paysanne à Byzance).

S'il y avait eu recours, il n'aurait sûrement pas dit que d'après ce code, il existait à Byzance « des communautés de paysans libres ayant la propriété collective de la terre et pouvant la partager pour l'exploiter entre les membres de la communauté » (p. 258), car Pančenko a montré d'une manière absolument claire que la propriété collective de la terre n'a jamais existé à Byzance. L'auteur ignore les problè-

mes qui se rattachent à la formation de l'empire de Samuel et pour ce qui concerne cette question il se base entièrement sur Schlumberger (pp. 470 sqq.). Il soutient que les *cometopoules* étaient les fils de Šišman et que celui-ci fut le fondateur et en même temps le premier souverain de cet empire (p. 477) : « Vers 977 ou 978, Samuel avait succédé à son père Šišman dans cette Bulgarie occidentale... (1) ». A l'occasion des guerres de Samuel, apparaît un certain « kral de Serbie » que Samuel a vaincu et qui devint son vassal (p. 478). Vraisemblablement, l'auteur pense au knez Vladimir Zetski (de Zeta).

Si nous laissons de côté la littérature slave, nous pouvons admirer avec combien de soin Diehl suit tous les travaux de recherches, sans exclure les plus récents. Il faut s'en étonner d'autant plus que, durant ces dernières années, la byzantinologie s'est particulièrement développée et que la littérature byzantinologique croît rapidement. Diehl a utilisé les importantes découvertes de Stein au sujet des thèmes, les nouvelles recherches de Dvorník sur le soi-disant « deuxième schisme » photien, mes travaux sur l'iconoclasme, les études de H. Grégoire sur le Digénis Acritas etc. En vérité, on pouvait s'attendre à ce que l'auteur n'accueillît pas volontiers des théories qui modifient trop fortement les points de vue traditionnels. C'est ainsi qu'il a omis de citer l'article de Stein : *Justinian, Johannes der Kappadozier und das Ende des Konsulats*, *Byz. Zeitschr.*, XXX (1929/30), pp. 376-381, qui, à mon avis, a mis victorieusement en évidence le rôle politique et la compétence de Jean de Cappadoce, sur lequel on a jeté le discrédit, et a prouvé ainsi que les conceptions habituelles relatives à l'influence politique de l'impératrice Théodora ont été considérablement exagérées. Je dois dire encore quelques mots *pro domo mea* : Diehl n'est pas d'accord avec mon article *Über die vermeintliche Reformtätigkeit der Isaurier*, *Byz. Zeitschr.*, XXX (1929/30), pp. 394-400, où j'ai démontré que les théories traditionnelles au sujet des grandes réformes politiques des empereurs iconoclastes ne trouvent pas le moindre point d'appui dans les sources. Cependant, les preuves que Diehl cite (pp. 255 sqq.) de ces soi-disant réformes, se basent en général sur les données des célèbres codes rural, militaire et maritime (Nomos georgikos, Nomos stratiotikos, Nomos nautikos), à propos desquels il doit reconnaître lui-même que leur attribution à l'époque de Léon III est pour le moins incertaine. Diehl cite encore la théorie de Bury au sujet de la soi-disant double indiction de 726/727, ce qu'il n'aurait pas dû faire, étant donné les nouvelles recherches sur la chronologie du VIIe et du VIIIe siècle. Et Dölger, dont Diehl cite les *Regesten* (I, 1925), a très résolument rejeté cette théorie, (voy. dans *Byz. Zeitschr.*, XXXI (1931), p. 351, la critique que Dölger

(1) Voyez maintenant, le travail complet, absolument décisif de N. ADONTZ, *Samuel l'Arménien, roi des Bulgares*, extrait des *Mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique*, Classe des Lettres, Collection in-8°, t. XXIX, Bruxelles, Palais des Académies, 1, rue Ducale, 1938, 64 pp. (N.D.L.R.).

a faite de mon étude : *Die Chronologie des Theophanes im VII und VIII Jahrh.*).

Diehl caractérise les nouvelles conceptions de M. H. Grégoire sur la personnalité de Michel III comme étant « une paradoxale exagération » (p. 319). En effet, il y a certainement des exagérations dans les travaux en question de H. Grégoire. Mais quoi qu'il en soit, la partie positive de ces ingénieuses dissertations est hors de doute et bien qu'on ne puisse accepter le point de vue de H. Grégoire sans restriction, on ne peut plus cependant, à mon avis, maintenir l'ancienne conception suivant laquelle Michel III fut « une prince déplorable » comme le dit Diehl à la p. 318. Du reste, il y a de très belles choses aussi dans l'exposé de Diehl sur le règne de Michel III, sur l'époque de l'iconoclasme et en tout cas sur l'époque de Justinien à laquelle Diehl a voué une attention toute particulière ; parmi les 150 pages consacrées au début de l'époque byzantine, l'époque de Justinien en comprend 80. Comme on pouvait s'y attendre en tenant compte des œuvres antérieures de Diehl, le chapitre sur Justinien contient beaucoup d'éléments précieux. Seulement, ici apparaissent les inconvénients dus au fait que l'œuvre de Diehl se rattache à une série plus importante, dont elle ne constitue qu'une partie. Les guerres de Justinien en Occident—noyau de sa politique extérieure et événement central de tout son règne — n'ont pas été traitées, et l'auteur qui, naturellement, n'est nullement coupable, a dû se contenter d'une note disant que ces guerres ont été relatées par F. Lot dans le tome I de cette série.

Au sujet du célèbre *aerikon* (*ἀερικόν*) à propos duquel on a beaucoup écrit et dans l'interprétation duquel on a commis beaucoup d'erreurs, les actes de Vazelon (éd. de F. Uspenskij et B. Beneševič, Léningrad, 1927) fournissent des données nouvelles et claires. Diehl n'y a point fait attention et se basant sur les anciennes recherches de Monnier, il considère que l'*aerikon* était un impôt sur certains bâtiments (p. 96). Martine et Héraclonas furent renversés en automne 641 et non au début de 642 (p.236). Le rapport de Théophane au sujet de l'expédition de Constantin IV en Sicile, sur lequel se base Diehl (p. 240) n'est pas exact : la révolte de Sicile, après la mort de Constant II (1), fut étouffée par les forces locales de l'exarque, comme l'a montré Brooks, *Byz. Zeitschr.*, XVII (1908), pp. 455-459 (cf. le même dans *Cambr. Med. Hist.* II, p. 395). Justinien II n'était pas encore couronné en 670 (p. 243) ; s'il fut couronné du vivant de Constantin IV (668-685), ce qui, à mon avis, est très douteux, il le fut en tout cas au plus tôt au début de 685 (cf. Dölger, *Byz. Zeitschr.*, XXXIII (1933), p.138). L'Ecloga fut publiée en 726 et non en 740 (p.268) ; le concile iconoclaste se tint en 754 et non en 753 (pp. 270 sqq. ; cf. Ostrogorky, *Byz.-Neugr. Jahrb.* VII (1930), 1 sqq.). Le magistre Manuel n'a pas

(1) Cf. *Byzantion* XIII, p. 170, où l'on verra que M. Charles Diehl a probablement raison contre Brooks et Ostrogorsky (N.D.L.R).

pu être membre de la régence en 842, comme on le pensait jusqu'ici (p. 304), puisque H. Grégoire, *Byzantion*, VIII (1932), pp. 515 sqq. a montré qu'il était déjà mort en 838 et que nos sources, selon toute apparence, le confondent avec le magistre Serge Nicétiate. Il ne convient pas d'appeler le knez bulgare Boris, père de Syméon, tsar (pp. 325, 452, 601) ni roi (p. 442). Se fondant sur Vogt, *Basile Ier*, Diehl, (p. 445) considère que Léon VI, selon toute apparence, fut le fils de Michel III. Cependant, Vogt a rejeté son point de vue antérieur dans l'*Oraison funèbre de Basile Ier par son fils Léon VI le Sage* (1932) et Adontz, *Byzantion*, VIII (1932), pp. 501 sqq., a victorieusement démontré que Léon VI était le fils légitime de Basile Ier, en sorte qu'on peut considérer que cette question, qui fut discutée par les savants plus qu'elle ne le méritait, n'est plus à l'ordre du jour. A la p. 447, Diehl doute que les *Tactica Leonis* appartiennent à l'époque de Léon VI. Cependant, à la p. 465, lui-même attribue cette œuvre à Léon VI et ceci est sans aucun doute exact comme l'ont déjà nettement démontré Kulakovskij, *Viz. Vrem.* V (1898), pp. 398 sqq. et Mitard, *Byz. Zeitschr.*, XII (1912), pp. 585 sqq. En revanche, le *Livre de l'Éparque* ne peut être attribué dans son ensemble à Léon VI (pp. 449 et 505) comme l'ont montré Stöckle, *Spätrömische und byzantinische Zünfte* (1911), Kubitschek, *Numismat. Zeitschr.* 1911, pp. 185 sqq., Černousov, *Journ. Min. Instr. publ.*, 1914, septembre, pp. 154 sqq. La princesse byzantine Théophano, qui épousa Otton II, n'était pas la fille de l'empereur porphyrogénète Romain II, comme on le pensait jusqu'ici (p. 473), mais une parente de Jean Tzimiscès (cf. P. E. Schramm, *Hist. Zeitschr.*, CXXIX (1924), pp. 424 sqq.).

Le chapitre X intitulé « L'empire byzantin au xe siècle. Les institutions et la civilisation », (486-531), est très beau et très intéressant. On y parle du pouvoir impérial, des rapports de l'État avec l'Église, de l'organisation de l'État, des circonstances économiques, de la littérature et de l'art. Je m'étonne seulement que Diehl (pp. 487 sqq.) parle de la complète sujétion de l'Église à l'Empereur au xe siècle et qu'en théorie il accepte les affirmations de Sickel (*Das byz. Krönungsrecht*, *Byz. Zeitschr.*, VI, 1897) suivant lesquelles le patriarche couronnait l'Empereur comme le premier de ses sujets, et non en tant que représentant de l'Église. Je dis « en théorie », car Diehl est trop bon connaisseur des choses byzantines pour ne pas combattre lui-même implicitement ces affirmations, en parlant plus loin (p. 492) du grand rôle joué par le patriarche de Constantinople (1). On ne sacrait pas les empereurs au ixe siècle (p. 489) ; cette habitude, dont il n'est pas question dans le *Livre des Cérémonies* de Constantin Porphyrogénète, ne commença à s'implanter à Byzance que beaucoup plus tard, vraisemblablement sous l'influence de l'Occident. Il n'est pas exact que les

(1) Cf. maintenant *Byzantion*, XVI (1938), pp. 377-383, résumant une controverse entre M. Charanis et M. Dölger, *Byzantion* XII, pp. 189-195 et *Byzantinische Zeitschrift*, t. 38, p. 340 (N. D. L. R.).

dix-huit fonctionnaires mentionnés par Philothée (éd. Bury, pp. 22 sqq.) étaient de rang sénatorial (p. 491) ; c'est au xe siècle seulement qu'un beaucoup plus grand nombre de dignitaires – du rang de patrice et plus — furent sénateurs. Diehl (p. 502 et *passim*) partage ces exagération relatives à l'évaluation du budget byzantin (650 millions de francs-or) que rejette à juste titre E. Stein, *Studien zur Geschichte der byz. Reiches* (1919), et *Byz. Zeitschr.*, XXIV (1924), pp. 377 sqq. ; en outre, à l'exemple d'Andréadès, il considère que le pouvoir d'achat à Byzance était cinq fois plus grand qu'à notre époque (en sorte que le budget byzantin s'éleva en fait à plus de 5 milliards de francs-or) et cette opinion ne peut absolument pas être admise (cf. E. Stein, *Byz. Zeitschr.* XXIV, p. 378 et mon étude sur les prix à Byzance, *ibid.*, XXXII, pp. 293 sqq.). Le Continuateur de Georges Hamartolos et Léon le Grammairien ont seulement copié la chronique de Syméon Logothète et par conséquent ne peuvent pas être considérés comme des auteurs indépendants (p. 515).

Telles sont les petites erreurs que j'ai notées en lisant le livre de Diehl ; l'on pourra facilement les réparer dans une nouvelle édition éventuelle. Le juge le plus sévère reconnaîtra qu'elle ne sont ni nombreuses ni particulièrement importantes. Elles sont insignifiantes en comparaison des qualités positives du bel ouvrage de Diehl et vraiment peu nombreuses pour un livre de 600 pages, surtout si on le compare à d'autres œuvres du même genre.

L'époque d'Héraclius, époque de grands changements dans l'histoire de Byzance (pp. 141-157 et 211-234), est spécialement bien traitée et il importe d'insister surtout sur le fait que le problème compliqué de la formation et de l'organisation des thèmes est exposé d'une manière excellente. Le chapitre sur la dynastie macédonienne a beaucoup de valeur. La partie qui se rapporte au fondateur de cette dynastie, Basile Ier (pp. 438 sqq.) est particulièrement bonne. Nous avons déjà dit la valeur du chapitre consacré aux institutions byzantines et à la culture au xe siècle, et celle du chapitre relatif à l'époque de Justinien, plus spécialement à son œuvre intérieure. Dans le dernier chapitre, qui relate la déplorable période qui s'étend de la mort de Basile II à l'arrivée d'Alexis Ier Comnène (pp. 532-565), se révèle particulièrement le talent littéraire de l'auteur des *Figures byzantines*.

Par son nouvel ouvrage, le grand byzantiniste français a rendu de nombreux services à la science. Son livre excellent et brillamment écrit se lit avec beaucoup de fruit et même avec un grand plaisir. Parmi les ouvrages du même genre, on peut comparer au livre de Diehl, pour sa valeur seulement, l'*Histoire de l'empire byzantin* bien connue, du remarquable byzantiniste russe A. A. Vasiliev, qui parut d'abord en russe, et fut ensuite traduite et publiée avec des compléments en anglais et en français. Ces deux ouvrages, celui de Diehl et celui de Vasiliev, à côté des grandes différences qui les séparent, ont ceci de commun qu'ils ont été composés selon les règles rigoureuses

de la science, qu'ils sont dignes de toute confiance et possèdent une grande valeur scientifique.

On peut attendre avec grand intérêt la suite de l'ouvrage de Diehl qui relatera l'histoire de l'empire byzantin de 1081 à 1453 et qui doit paraître dans le tome IX de la même série.

G. OSTROGORSKY.

(*traduit du serbo-croate par G. da Costa-Louillet*).

Note. Nous rappelons que nous avions cité et utilisé le c. r. de M. Ostrogorsky dans notre propre recension de l'ouvrage de M. Diehl, parue dans *Byzantion*, XII (1937), pp. 638-645. On y a vu notre opinion personnelle. Notre toute première impression s'était ressentie des erreurs typographiques dont la cause hélas, est aujourd'hui connue. Mais nous avons plaisir à proclamer que notre jugement de 1937 (cf. surtout 644-645) s'est confirmé, et que plus nous étudions le livre, plus nous admirons, comme M. Ostrogorsky, la qualité de ces lumineuses synthèses. Ajoutons aujourd'hui ce que j'aurais dû écrire il y a un an. Pour la période la plus glorieuse peut-être de l'histoire de Byzance, la dynastie macédonienne, on ne trouvera nulle part, dans aucun livre, dans aucune langue, un tableau d'ensemble comparable à celui que Ch. Diehl a brossé de main de maître. Il est naturel que nous attachions quelque prix à la clarté française, à la composition harmonieuse, au discernement, au bon goût et au bon sens avec quoi M. Diehl sait mettre toute chose à sa place, l'art et l'administration comme les finances, la guerre et la politique, sans jamais oublier que Sainte-Sophie représente une valeur plus haute que telle ou telle curiosité bureaucratique, comme le « logothète des secrets », par exemple. D'autres savent tous les « secrets du logothète » (que M. Diehl n'ignore pas), et n'ont pas d'yeux pour Sainte-Sophie. Tant pis pour eux. C'est avec l'approbation entière de M. Ostrogorsky que nous avons reproduit son article, si riche et si nuancé.

Le Congrès d'Alger

Au moment de donner le « bon-à-tirer » de ce fascicule, nous recevons de M. G. Millet les renseignements complémentaires suivants sur le Congrès d'Alger :

Nous pouvons enfin fixer la date du Congrès. La Transatlantique nous réserve cent places au départ de Marseille le 30 septembre et le 1er octobre, pour arriver à Alger le 1er et le 2 à 10 h. 30 du matin. Le Congrès aura lieu du 2 au 7, à moins que nous ne retardions l'inauguration d'un jour pour attendre ceux qui prendront la ligne Athènes-Brindisi-Naples-Alger et arriveront le mardi à 13 heures. En ce cas, nous déplacerions l'excursion projetée Tipasa-Cherchel et resserrerions les journées de travail.

Nous envisageons deux groupes d'excursions : du 8 au 13 pour les gens pressés ; du 8 au 16 pour les autres, et ensuite une excursion au Maroc pour ceux qui seraient libres après le 16. Nous ne pouvons encore indiquer les prix. Les négociations sont en cours. Nous nous heurtons à une réglementation fâcheuse. Nous faisons tous nos efforts pour obtenir les meilleures conditions.

Le programme de nos séances n'est pas encore au point. Nous avons déjà beaucoup de communications intéressantes. Voici quelques rapports qui nous sont annoncés :

I. Histoire. — M. Dölger. *Aufgaben der byzantinischen Urkundenforschung.*

II. Philologie. — M. Maas. *Schicksale der antiken Literatur in Byzanz* (rapport qui sera lu).

III. Religion. — M. H. Grégoire. *La question constantinienne.*

IV. Archéologie. — M. E. Darkó. *Byzance et la civilisation touranienne.*

M. G. Marçais. a) *Les survivances chrétiennes dans l'art musulman.*

b) Les influences byzantines dans l'art des Omeyiades d'Espagne.

Savants belges à l'étranger.

Les Gifford Lectures de M. Joseph Bidez. — A l'Université de St. Andrews (Écosse), dans le Hall of the United College, M. Joseph Bidez fera en avril 1939 (les 19, 21, 24, 25, 27 et 28) les Gifford Lectures : *Subject : Plato and the East.*

***

M. H. Grégoire a fait en septembre-décembre, les *Sather lectures* à l'Université de Californie (Berkeley). Il a été invité en outre à faire des conférences à Oakland, Mill's College, San Francisco, University of Stanford, University of California (Los Angeles), University of Kansas City, University of Cincinnati (Taft Lectures), Ottawa, University of McGill (Montreal), University of Toronto, Wellesley College (Cambridge), New-Haven (Yale), New-York (Columbia, Alliance Française), Washington (Musée byzantin de

Dumbarton Oaks, fondé par M. Robert Bliss (décembre 1938 - janvier 1939). Il vient d'être invité à faire des conférences aux Universités polonaises de Varsovie, Wilno, Cracovie et Lwów (mai 1939) et représentera l'Institut au 50e anniversaire de la fondation de l'Université St. Clément d'Ochrida, de Sofia, dont il a été nommé docteur *honoris causa*.

L'étymologie de Napoléon.

C'est avec une vive satisfaction que nous enregistrons la pleine adhésion du maître M. Bartoli à notre étymologie de Napoléon (exposée dans le *Bull.* de l'Académie, 1936, p. 351 sqq. et dans *Byzantion*, XI, p. 614). Voyez *Archivio Glottologico italiano*, vol. XXX, *Cronaca*, pp. 176 sqq.

ERRATA

Nous regrettons de devoir dire que M. H. Stern, malgré nos semonces réitérées, n'a pas corrigé — ou fait corriger — avec le soin nécessaire les textes grecs cités dans son article ; et, en dépit de notre revision, il est resté dans ces textes, non seulement des coquilles, mais des lapsus fâcheux...

Page 421, ligne 10 : Au lieu de : *Ὑ(ι)όν*, lire : *Υ(ἱ)όν*
423, ligne 29 : Au lieu de : *Χαλκεδόνι*, lire : *Χαλκηδόνι*
425, ligne 3 : Au lieu de : *οὐσίων*, lire : *οὐσιῶν*
426, ligne 29 : Au lieu de : *καθαιρέοει*, lire : *καθαιρέσει*
429, ligne 24 : Au lieu de : *φιλόν*, lire : *ψιλόν*
436, note 23 : Au lieu de : *συμμαχθέντων* (!), lire : *συναχ-[θέντων*
437, ligne 5 : Au lieu de : *σύνδοξαζόμενον*, lire : *συνδο-[ξαζόμενον*
437, ligne 11 : Au lieu de : *καθέλθοντα*, lire : *κατελθόντα*
437, ligne 12 : Au lieu de : *καθελθόντα*, lire : *κατελθόντα*
450, note 2 : Au lieu de : *ἐπισκόπης*, lire : *ἐπισκοπῆς*

NÉCROLOGIE

ORESTE TAFRALI.

Au mois de novembre 1937, Oreste Tafrali, Doyen de la Faculté des Lettres de Iaşi, quitta prématurément la vie, à la suite d'une intervention chirurgicale. Ce fut une perte cruelle pour la science roumaine, à laquelle il a consacré pendant trente ans ses efforts, et qu'il a enrichie de quelques beaux travaux, qui feront à jamais vivre sa mémoire parmi les byzantinistes.

Né en Dobroudja, d'une modeste famille, Tafrali étudia à l'Université de Bucarest, où il compta parmi les meilleurs élèves de l'archéologue Gr. Tocilesco. Il poursuivit ses études à Paris, s'attachant particulièrement à approfondir l'archéologie et l'histoire. Il y donna, sous les auspices de son grand maître Ch. Diehl, les deux premiers ouvrages qui l'ont imposé aux byzantinistes :

1° *Thessalonique au quatorzième siècle*, Librairie Orientaliste Geuthner, Paris, 1913, — le premier travail consacré à l'organisation municipale d'une grande ville byzantine —, ouvrage remarquable que ne pourront jamais se dispenser de consulter ceux qui s'intéressent à la vie sociale de l'empire byzantin ; 2° *Topographie de Thessalonique*, qui en constitue le complément nécessaire, et dans lequel l'auteur nous expose tout ce qui se rattache à l'archéologie de la métropole des Balkans, depuis sa fondation jusqu'à la fin de la période byzantine. Les *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie byzantines*, parus à la même date (1913), éclaircissent certains problèmes concernant l'église de Saint Démétrius de Salonique, quelques anciens monuments de l'art roumain et les inscriptions chrétiennes du Sinaï.

Accueilli à la Faculté des Lettres de Iaşi, Tafrali y a déployé une activité féconde dans le domaine de l'archéologie ancienne et médiévale. Il a entrepris des fouilles sur le littoral de la Mer Noire, a organisé un Musée archéologique qui compte parmi les meilleures institutions culturelles de la capitale moldave, et a fondé la publication *Arta şi Arheologia*, qui depuis dix ans met le public

roumain au courant des recherches et des découvertes effectuées dans le vaste champ de l'art et de l'archéologie.

Les résultats de ses fouilles sur le littoral de la Dobroudja méridionale ont été exposés dans la monographie consacrée à l'ancienne Dionysopolis (Balčik) : *La cité pontique de Dionysopolis*, Paris, 1927. Dans ce livre, l'auteur réunit le peu de renseignements historiques et épigraphiques fournis par les sources sur cette localité, qui joua un rôle important à l'époque romaine et byzantine. L'auteur s'y arrête aussi à d'autres localités de la côte — Kaliacra, Cavarna, Téké, Écréné — auxquelles, à maintes reprises, il a étendu ses recherches d'archéologue.

Le trésor byzantin et roumain du monastère de Poutna, Paris, Librairie Geuthner, 1925, attira l'attention des savants sur la richesse artistique de la célèbre fondation d'Étienne le Grand. Toute une collection d'icones, d'objets du culte, de tissus et broderies, de vêtements sacerdotaux, dont quelques-uns datent des XIVe et XVe siècles, a été inventoriée et étudiée par l'auteur, qui s'attache à souligner ce que ces objets d'art doivent à l'influence de Byzance.

Le monastère de Sucevitza et son trésor, Mélanges Ch. Diehl, II, 207-209, forme un pendant intéressant au travail précédent. Enfin, l'œuvre fondamentale de Tafrali, sortie de longues et laborieuses recherches, est consacrée aux monuments de l'ancienne résidence des Basarab : *Monuments byzantins de Curtea-de-Argeș*, Paris, Geuthner, 1931. C'est un grand volume, admirablement illustré, dans lequel le maître expose ses opinions concernant ces remarquables monuments, qui accusent, mieux que toute autre fondation religieuse du pays, l'influence exercée par l'art de Constantinople sur celui de ses voisins. Si ces opinions ont été souvent discutées, elles n'en méritent pas moins de considération, vu l'érudition de l'auteur en la matière.

Sa dernière étude, lue à l'Académie Roumaine, dont il était Correspondant, et publiée dans l' *Arta și Arheologia*, 1935-36, traite de la *Sculpture roumaine en bois*, essai de synthèse qui exprime les vues de Tafrali en ce qui concerne la part qu'on doit attribuer à l'influence étrangère dans ce domaine.

Nous signalerons enfin l'activité du savant à Paris, pendant la guerre mondiale, les articles qu'il y fit paraître dans le journal des Roumains, *La Roumanie*, pour soutenir la cause de sa chère province de la Dobroudja. Ces articles, remaniés et amplifiés, consti-

tuèrent le livre : *La Roumanie transdanubienne (la Dobroudja)*, paru chez Leroux, en 1918, livre intéressant par les considérations historiques et ethnographiques de l'auteur.

Nous ne pouvons assez déplorer la perte de cet érudit, qui faisait honneur à notre science.

Cluj. N. BĂNESCU.

ADAMANTIOS I. ADAMANTIOU.

Aux nombreuses pertes subies dans ces derniers temps par la science grecque, il faut ajouter la mort d'Adamantios Adamantiou, survenue dans la nuit du 8 au 9 décembre 1937.

Adamantios Adamantiou était un ami personnel du directeur de cette revue, qui avait fait sa connaissance il y a 31 ans. Né à Athènes (en 1874),mais d'origine messénienne, Adamantiou fut toute sa vie tourmenté par la maladie, et contrarié souvent par les événements. Ses caractéristiques étaient l'enthousiasme, l'amour sincère et profond de la Grèce médiévale et spécialement de la période franque, une culture française, le don du style et de la parole, le goût de la forme et la plupart des qualités de l'érudit et de l'historien. Quand nous l'avons connu, il relevait à peine d'une terrible maladie, la même qui, dans un dernier retour offensif, devait l'emporter. Longtemps immobilisé à son retour de Paris, où le jeune docteur et directeur de gymnase avait été l'élève de G. Millet, de Ch. Diehl, et l'ami intime de Gustave Schlumberger, resté infirme, mais soutenu par une noble ambition, il s'adonna avec ferveur à l'étude du Péloponèse byzantin et franc. Sa longue étude sur la Chronique de Morée reste un des meilleurs travaux sur la question. Nous avons visité ensemble, sous la direction de G. Millet, Mistra et Yeraki. Chargé d'une mission par la Société archéologique grecque, il a rendu d'inoubliables services en restaurant plusieurs monuments de Mistra, de Paros et de Sikinos. En 1908, il fut nommé Ephore des antiquités chrétiennes et byzantines. Il fut directeur,pendant de longues années, du Musée byzantin d'Athènes, dont il est le véritable fondateur. Le 26 juillet 1912, il devint professeur d'art byzantin et de civilisation byzantine à l'Université d'Athènes. Ses publications sont nombreuses : les meilleures, outre son travail sur la Chronique de

Morée (1), sont les deux mémoires intitulés : *Les traditions dans l'iconographie chrétienne* (2) et *Les péripéties géographiques du nom de Thrace, contribution à la géographie historique* (3).

Ses deux dernières années furent un véritable martyre. La byzantinologie doit beaucoup à l'infatigable travailleur qu'une destinée cruelle a empêché de donner toute sa mesure.

Bruxelles. Henri GRÉGOIRE.

FRÉDÉRIC MACLER

(1869-1938).

Les byzantinistes ne laisseront pas partir sans un souvenir ému l'homme qui, en publiant la traduction française de l'*Histoire d'Héraclius* de Sébéos (Paris, 1904), et celle de l'*Histoire universelle* (2e partie) d'Étienne Asołik de Taron (Paris, 1917), a mis à leur portée deux textes historiques arméniens d'une importance capitale pour l'histoire de Byzance. Élève de Carrière (avec lequel il avait également appris le syriaque ; cf. son *Histoire de Saint Azazaïl*, Paris, 1902), puis de Meillet, il avait succédé à ce dernier en 1906 à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes, dans la chaire d'arménien qu'il illustra pendant plus d'un quart de siècle et par son enseignement multiple et par ses très nombreuses publications.

De ses voyages en Arménie, il avait rapporté, outre les éléments de sa grande thèse, *Le texte arménien de l'Évangile d'après Matthieu et Marc* (Paris, 1919), les plaques photographiques qui allaient lui permettre de publier une splendide reproduction du célèbre tétraévangile n° 229 d'Etchmiadzin (Paris, 1920). Au cours de fréquentes visites à toutes les bibliothèques d'Europe, il avait recherché et inventorié les manuscrits arméniens qu'elles renfermaient

(1) *Τὰ Χρονικὰ τοῦ Μορέως*, dans le *Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος*, *Τόμ. ϛ'*, *σελ.* 473-675.

(2) *Αἱ παραδόσεις ἐν τῇ χριστιανικῇ εἰκονογραφίᾳ*, dans *Λαογραφία*, *τομ. Α'*, *Β'*, *Γ''*.

(3) *Αἱ γεωγραφικαὶ περιπέτειαι τοῦ ὀνόματος Θράκη, συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορικὴν γεωγραφίαν*, dans *Θρακικά*, *τομ. Α'*, *σελ.* 374-392.

et avait publié le résultat de ses enquêtes dans des catalogues qui étaient plus que de simples répertoires, puisqu'ils contenaient une description détaillée — paléographique et philologique — de chaque manuscrit, dont ils reproduisaient même des passages particulièrement importants. Et, mis à part le probe et patient labeur de fouilleur d'archives, la philologie et l'histoire arméniennes lui sont encore redevables d'une infinité de petits travaux, où toute chose était jugée avec un solide bon sens. Il avait bien servi également l'art arménien en le faisant connaître par des travaux luxueusement édités (cf. notamment ses *Miniatures arméniennes*, Paris, 1913, ses *Documents d'art arméniens*, Paris, 1924, son *Enluminure arménienne profane*, Paris, 1928, etc.....), car il aimait les beaux livres (presque toutes ses publications sont illustrées). Il avait bien servi aussi la cause arménienne et c'était pour lui un sujet de fierté de rappeler qu'il avait été condamné à mort par le gouvernement des Jeunes-Turcs.

L'homme était modeste, effacé, d'un abord aimable ; son enseignement donnait l'impression d'un conversation plutôt que d'un cours *ex cathedra*, et, souvent, il prolongeait ces entretiens familiers dans un café de la rive gauche où il aimait à égrener des souvenirs et à évoquer des figures disparues avec une bonhomie qui n'était pas sans malice.

Bruxelles. Maurice Leroy.

OTTO LAGERCRANTZ.

Les petites villes universitaires ont conservé souvent dans leur cadre restreint ces points stratégiques qui permettent aux curieux de voir défiler, à l'heure favorable, de nombreux représentants de la population savante. Il y a peu de temps encore, celui qui visitait Upsal et qui se postait de cette manière, avait toute chance d'apercevoir un monsieur d'allure distinguée, qui descendait la rue aisément et à grand pas, les mains derrière le dos ; une haute stature, le buste mince et légèrement penché en avant, un nez aquilin, une ample moustache rousse, l'air à la fois bienveillant et autoritaire. On lui aurait nommé le Professeur Otto Lagercrantz...

La présente année nous a enlevé ce maître, nous a privés

de l'esprit vigoureux dont on pouvait attendre encore, semble-t-il, une activité prolongée. Le 13 janvier, peu de semaines avant de fêter ses soixante-dix ans, Lagercrantz tomba soudainement malade, et, quelques heures après, il mourait paisiblement dans sa bibliothèque.

Il y aura quarante ans, précisément ce mois de mai, que Lagercrantz, qui venait alors, à Upsal, de défendre pour le doctorat sa thèse *Zur griechischen Lautgeschichte*, fut nommé chargé de cours à cette même université, entrant ainsi dans une carrière universitaire qui devait l'amener ensuite à Gothembourg, puis le ramener, en qualité de successeur de son maître O. A. Danielsson, à Upsal, où il occupa jusqu'à sa retraite, en 1933, la chaire de langue et littérature grecques.

Ses premières études, on l'a vu tout à l'heure, portent sur la linguistique. Enrôlé sous les étendards éclatants des *Junggrammatiker*, il continua pendant toute sa vie ses recherches dans ce domaine, recherches qu'il poursuivit d'ailleurs dès l'abord avec une indépendance marquée, et il ne tarda pas à étendre ses investigations à la syntaxe et à la sémantique. En même temps, il s'intéressait aussi aux époques médiévale et moderne de la grécité. De cette préoccupation assidue sont nés toute une série d'articles traitant de sujets de grammaire classique et comparée, d'étymologie et de lexicologie. Rappelons seulement l'étude comparativement étendue — comparativement, car Lagercrantz était le moins prolixe des auteurs — sur les tournures exclamatives, et la monographie compréhensive qu'il consacra au mot *στοιχεῖον-elementum*.

Nous laisserons de côté également ses travaux pour servir à la critique des textes — qui concernent surtout la tragédie classique — pour passer à un autre champ de travail du maître, qui touche de plus près aux terres dont s'occupe spécialement *Byzantion* : l'alchimie grecque ou, plus exactement, la technique de la teinture et de la « contrefaçon chimique ». Lagercrantz arriva à cette spécialité par un chemin assez pittoresque : Jean d'Anastasy, qui résidait à Alexandrie, où il était consul suédois et célèbre collectionneur de ces papyrus dont la conservation magnifique caractérise une époque reculée de la papyrologie, fit cadeau d'une de ces pièces à l'Académie royale des Belles-Lettres, d'Histoire et des Antiquités à Stockholm. Cela se passait vers l'an 1830. Or, la lettre de remerciements dûment expédiée, on laissa en repos ce vénérable codex sans l'identifier, et la boîte de métal qui le gardait semblait

être devenue son second sépulcre, quand elle tomba un beau jour sous le regard avisé de Lagercrantz, qui déchiffra des instructions pour le « doublement d'argent » ou le « blanchiment d'une perle » ou la « fabrication d'émeraude » ou encore un « véritable bain froid de pourpre », et finit par ressusciter une copie complète d'un ancien manuel de bijoutier imitateur et de teinturier. Il se garda bien d'y voir seulement une mine de particularités grammaticales, se plongea hardiment dans les *realia* — d'un accès beaucoup moins commode à ce moment-là que maintenant — et dans l'histoire littéraire de « genre mineur », si bien que *Papyrus Graecus Holmiensis* devint une monographie magistrale, où l'édition du texte et les remarques de détail étaient accompagnées d'une traduction complète et d'un commentaire général des plus nourris.

Après cet heureux début, Lagercrantz poussa de plus en plus en profondeur ses recherches dans le même domaine. Il fut, grâce à une lecture continuelle, un des meilleurs connaisseurs des textes difficiles — et d'une tradition souvent encore précaire — qui constituent la collection alchimique de Berthelot, et, quand on entreprit d'établir une base plus large et plus solide de documentation en cette matière, il devint tout naturellement un coéditeur et un collaborateur actif du *Catalogue des manuscrits alchimiques grecs*. C'est dans le cadre de ce catalogue qu'il fit paraître l'important mémoire où il examine, sur un point cardinal, les relations mutuelles de deux manuscrits essentiels de cette tradition, et qu'il publia également les textes nouveaux de Holkham Hall. La mort sera venue détruire son projet de rééditer ensemble l'*Holmiensis* et le papyrus jumeau *Leidensis X*.

Ce furent, nous l'avons vu, des circonstances plutôt fortuites qui dirigèrent l'activité de Lagercrantz vers la chimie ancienne. Mais si ces investigations purent le disputer, pendant les dernières décades de sa vie, à la grande passion de sa jeunesse que fut la linguistique comparée, c'est parce qu'il avait une idée très nette de leur but dernier : selon lui, il dépend de la philologie classique de résoudre le problème que nous pose la transmission des connaissances des anciens à travers le moyen âge (et les historiens des sciences savent bien, en effet, combien sont obscurs, en beaucoup de cas, les chemins qu'a suivis ladite transmission, son extension, la répartition des rôles entre Byzance et l'Islam...). Il faut donc bien se représenter cet objectif pour apprécier l'attention aiguë que porta Lagercrantz, d'une part, sur le côté pratique de l'alchimie, sur les

conceptions rationnelles cachées parfois dans quelque traité qui paraît, au premier coup d'œil, le comble de la bizarrerie, et, d'autre part, sur les procédés tinctoriaux des époques récentes. Il est vrai que l'on cherchera en vain dans les ouvrages du maître une déclaration sur les principes qui le guidaient : il avait une certaine aversion pour les manifestations de programme. Et, dans la conversation privée, il ne s'empressait point non plus de communiquer ses vues générales et ses observations sur le monde, et en particulier sur le monde des savants. Cependant, il en possédait, et fort bien arrêtées, et, quand il voulut les exprimer, il sut frapper des aphorismes pleins d'adresse, de bon sens, de sarcasme aussi.

Dans une biographie de Lagercrantz, il faudrait encore, bien entendu, insister sur la part que prit le maître à la vie publique des universités où il enseigna : il fut pendant quelques semestres recteur de celle d'Upsal et présida longtemps la « Nation » des étudiants Smolandais. Il y aurait également un chapitre à écrire sur ses rapports avec la science étrangère : dans sa jeunesse, il contracta, pendant ses longs séjours en Allemagne, des relations étroites avec Diels, Brugmann, Krumbacher et leurs écoles ; plus tard, les soins du catalogue alchimique l'appelèrent chaque année à Bruxelles, où il trouvait des amis dont il parlait souvent, et avec beaucoup de sympathie.

Dans la salle de cours, Lagercrantz avait les mêmes façons promptes et droites dont témoignent ses écrits. Son enseignement universitaire, qui stimulait par sa vivacité intellectuelle plutôt qu'il n'entraînait par une éloquence abondante, avait ceci aussi de caractéristique qu'il impliquait invariablement — pendant les conférences proprement dites aussi bien que pendant les « séminaires » — la collaboration active des étudiants. Dans les travaux d'apprentissage de ses élèves, Lagercrantz estimait généreusement la recherche intelligente et l'indépendance du jugement. Au contraire, tout ce qui sentait le verbiage évasif ou la fausse érudition excitait sa méfiance et rendait perçant le regard de ses yeux bleus.

Si nous cherchons à saisir les qualités les plus saillantes de cette nature de savant si richement douée, il y aurait encore un trait qu'il faudrait, à côté de l'énergie spirituelle, de l'amour de la précision et de la clarté, de l'imperturbable sens de l'honnêteté intellectuelle, évoquer au premier plan : c'est la surprenante envergure de cet esprit, qui lui permettait d'avoir simultanément à sa disposition un maximum de matériaux de valeur. Certes, ce si brillant

ensemble pouvait comporter certaines défaillances. Il se trouve dans ses ouvrages des hypothèses qui accusent un peu trop d'ingéniosité, et il arriva quelquefois à Lagercrantz de pousser l'application de tel point de méthode au delà de la vraisemblance historique. Nous n'hésitons pas à faire ces constatations, car il s'agit d'un homme qui fut *βεβαιότατα δὴ φύσεως ἰσχὺν δηλώσας*.

Upsal, mai 1938. Gudmund BJÖRCK.

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX DE LAGERCRANTZ SUR L'ALCHIMIE GRECQUE ET DE SES AUTRES PRINCIPAUX OUVRAGES (1).

Papyrus Graecus Holmiensis (*P. Holm.*), *Rezepte für Silber, Steini und Purpur* (= *Arbeten utgifna med understöd av Vilhelm Ekmans universitetsfond* 13), Upsal 1913.

Les recettes alchimiques du Codex Holkhamicus (*Codicis Graece Holkham Hall* 290 *folia* 186-194) (dans *Catalogue des manuscrits alchimiques grecs*, t. III), Bruxelles 1924.

Alchemistische Rezepte des späten Mittelalters, aus dem Griechischen übersetzt, Berlin 1925 (traduction du précédent).

Codex Marcianus 299 (dans *Catalogue*, t. II), Bruxelles 1927 (description du codex M des alchimistes et édition de l'*index scriptorum chemicorum*).

Ueber das Verhältnis des Codex Parisinus 2327 (=*A*) *zum Codex Marcianus* 299 (= M) (dans *Catalogue* t. II et IV), Bruxelles 1927 et 1932.

Ueber die Heimat des Oberpriesters Johannes der griechischen Alchemie (dans *Studien zur Geschichte der Chemie, Festgabe für Edmund O. v. Lippmann*), Berlin 1927.

Ein griechischer Instrumental (dans *Glotta*, t. XXI), Göttingen 1932 (a pour point de départ une reconstitution textuelle de Berthelot, t. II, p. 114, 16-20).

Ein alchemistisches Rezept (dans *Symbolae Osloenses*, t. XIV), Oslo 1935 (sur Berthelot, t. II, p. 309, 3-9).

Das Wort Chemie (dans *Kungl. Vetenskaps-Societetens årsbok* 1937, Upsal 1938.

(1) Pour une liste complète, on consultera *Uppsala Universitets Matrikel höstterminen* 1936, publiée par MM. FRIES et v. DÖBELN.

Articles *Kohle, Koralle* et *Kreide* dans *Real-Enzyklopädie der klassischen Altertumswissenschaft* (Pauly-Wissowa-Kroll).

Zur griechischen Lautgeschichte (= *Upsala Universitets årsskrift* 1898, *Filosofi, Språkvetenskap och Historiska vetenskaper* 2), Upsal 1898.

Elementum, eine lexikologische Studie (= *Skrifter utgifna af K. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala* XI : 1), Upsal 1911.

Zu den griechischen Ausrufesätzen (dans *Eranos*, t. XVIII), Gothembourg 1918.

Euripides Hippolytus, einige Stellen besprochen (= *Skrifter utgifna af K. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala* XXI : 2), Upsal 1922.

DÉMOSTHÈNE RUSSO.

Le 5 octobre 1938 est mort à Bucarest le professeur D. Russo. Né à Péristasis, dans la Thrace orientale le 22 janvier 1869, Russo occupait depuis 1915 la chaire de byzantinologie à l'Université de Bucarest.

Grec d'origine et de cœur, Russo a aimé la Roumanie comme une seconde patrie, et c'est à ce pays qu'il a consacré la plus grande partie de son œuvre scientifique.

Le grand ouvrage sur l'hellénisme en Roumanie qu'on attendait de lui et qu'il préparait depuis de longues années dans son admirable bibliothèque n'a pu être achevé. Mais les travaux qu'il a publiés restent un modèle de probité scientifique et de scrupuleuse acribie. Par ses travaux, par son enseignement, mais plus encore par sa curieuse personnalité, il a exercé une influence non négligeable sur la jeune génération des philologues et historiens roumains, dont plusieurs sont fiers de s'appeler ses disciples. Ainsi, selon l'expression d'un éminent savant roumain (1), Russo a été « le dernier des grands *dascali* qui nous furent envoyés par l'Hellade, tel un germe fécond pour le plus grand bien de la culture roumaine ».

(1) Alexandro Rosetti, dans une nécrologie d'une rare pénétration psychologique, publiée dans le journal *România*, du 8 octobre 1938.

Si l'on excepte sa thèse de doctorat (1), quelques articles en grec (2) et un autre en français (3), la partie de beaucoup la plus importante de l'œuvre de Russo a été publiée en roumain. Cette œuvre est relativement peu connue en dehors de la Roumanie et il est de notre devoir de nous y arrêter un peu plus longuement ; car ces travaux montrent tous combien, avant la création du royaume de Grèce, était intime, pour employer une expression de M. Iorga, « la communauté roumano-grecque, perpétuant l'idée impériale, religieuse et culturelle de l'ancienne Byzance » (4).

Dans ses *Studii bizantinoromane* (Bucarest, 1907, p. 51) Russo s'occupe de deux importants problèmes de l'ancienne littérature roumaine : les textes, prétendus bogomiliques, du Codex Sturzanus et les *Conseils du voévode Neagoe à son fils Théodose*. Les premiers furent publiés par B. P. Hasdeu (*Cuvinte din batrân*, II, pp. 449-471), qui les croyait une œuvre originale écrite par un bogomile roumain vers 1550 ; ils constitueraient donc, selon Hasdeu, une preuve de la diffusion parmi les Roumains de la célèbre secte des Bogomiles si répandue au moyen âge en Bulgarie et en Bosnie. Mais voici que Russo montre, sans réplique possible, que les textes en question n'ont rien à voir, malheureusement, avec les Bogomiles et que leur auteur n'a fait que traduire en roumain, d'après une version slave, des passages tirés de plusieurs œuvres byzantines (*Εὐχολόγιον*, *Διόπτρα* de Philippe le Solitaire, *Homélies* d'Éphraïm le Syrien, *Vie de saint Basile le Jeune*).

Les *Conseils du voévode Neagoe* constituent une des productions littéraires les plus importantes des Roumains en langue slave ; Russo a prouvé qu'une grande partie, surtout celle qui traite de la morale, est tirée de la *Κατάνυξις* de Syméon le Moine et de plusieurs autres œuvres byzantines, toutes traduites en slave, tels le roman de *Barlaam et Joasaph*, le *Physiologus*, etc. Mais il a voulu aussi

(1) *Τρεῖς Γαζαῖοι. Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς φιλοσοφίας τῶν Γαζαίων*, Constantinople, 1893, p. 71 ; cf. *Byz. Zeitschrift*, VI, p. 56, et KRUMBACHER, *Gesch. der byz. Lit.*, 2e éd., pp. 85, 125, 432.

(2) Parmi lesquels il faut surtout mentionner son étude sur les premiers journaux grecs de Vienne, dans le journal *Ἐλεύθερον Βῆμα* (25-30 novembre 1928) et son dernier article *Παπᾶ Συναδηνὸς καὶ Ματθαῖος ὁ Μυρέων* dans la revue *Νέα Ἑστία*, XXIV, 1938, pp. 1229-1232.

(3) *Inscription grecque de Tomis*, dans la revue *Istros*, I, 1934.

(4) *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, VII, p. 96.

prouver que cette œuvre n'a pas été écrite par le prince de Valachie Neagoe (1512-1521), mais par quelque moine vivant dans un des monastères fondés par ce prince. Sur cette question qu'on ne peut pas encore considérer comme définitivement résolue, il suffira de renvoyer à l'excellente mise au point de P. P. Panaitescu (1), où l'on trouvera toute la bibliographie du sujet.

La thèse concernant les *Conseils du voévode Neagoe* a été développée surtout dans l'ouvrage de Russo intitulé *Studii şi critice* (Bucarest, 1910, p. 123). Dans ce travail, Russo s'occupe aussi de la *Χρηστοήθεια* d'Antoine de Byzance et montre que ce manuel de politesse n'est qu'une adaptation de la *Civilité Puérile* d'Érasme (1526). La *Χρηστοήθεια* est une œuvre qui, souvent traduite, a été très répandue dans les écoles des Balkans ; les traductions roumaines ont été longuement étudiées par Russo ; la traduction bulgare, par Džonić (2) ; les deux traductions serbes, l'une par le Grec Démétrius Darvaris, l'autre par le grand rénovateur Dosithée Obradović, ont formé l'objet d'une importante étude du père Vukadinović dont nous avons analysé ici-même (3) les remarquables recherches sur les rapports littéraires gréco-serbes.

Dans la revue *Convorbiri literare*, XLV, 1911, pp. 62-70, Russo a publié *Quelques lettres de la princesse Anne Racovitsa*, 1708-1709. L'année suivante, il a fait paraître un ouvrage de caractère plus général : *Elinismul în România* (Bucarest, 1912). Les divers chapitres de cet ouvrage portent les titres suivants : *Byzance et les peuples de l'Europe orientale* ; *Importance de Byzance et de la culture byzantine* ; *Utilité des études byzantines pour les Roumains* ; *Les Grecs en Roumanie avant* 1453 ; *les Grecs en Roumanie après* 1453. Si pour l'époque phanariote l'essai de Russo est encore aujourd'hui d'une inestimable valeur, en revanche, les parties consacrées à l'époque byzantine sont plutôt décevantes ; car, n'étant pas slavisant (tout en saisissant mieux que tout autre Grec l'importance de la slavistique pour la byzantinologie d'une part et pour les études roumaines de l'autre), Russo n'a presque jamais réussi à distinguer nettement les influences byzantines *directes*

(1) Panaitescu, *La littérature slavo-roumaine et son importance pour l'histoire des littératures slaves*, dans *Sbornik praci* du Ier Congrès des Philologues slaves, Prague, 1932, pp. 214-215.

(2) Cf. *Byzantion*, II (1927), p. 600.

(3) *Byzantion*, II (1927), p. 600, et XIII (1938), p. 729.

des influences byzantines *indirectes* (par l'intermédiaire de la Bulgarie et de la Serbie) sur les Roumains (1).

La même année, Russo publia un excellent manuel de méthodologie : *Critica textelor şi tehnica editiilor*, dans le *Bulletin de la Commission Historique*, I, pp. 3-107.

Un groupe de trois études concerne les chroniques grecques de l'époque phanariote ; Russo a eu la chance d'en découvrir deux, complètement inconnues. La première de ces chroniques a été rédigée par un intime du prince Grégoire Ghika, ce qui lui fit décerner par l'éditeur le nom de *Cronica Ghiculeştilor* ; elle embrasse l'histoire moldave de 1695 à 1754 et ses parties essentielles furent publiées par Russo dans le *Bulletin de la Commission Historique*, II, 1915, pp. 3-85. Plus brève et de moindre valeur est la seconde chronique découverte par Russo : *La Chronique de Valachie de Métrophane Grégoras* (1714-1716), dans la *Revista Istorica Română*, IV, 1934, pp. 1-43. Enfin, sous le titre *La Chronique de Moldavie de Nicolas Kyparissas 1716-1717* (*Rev. Ist. Rom.*, III, 1933, pp. 133-149), Russo étudie le récitpublié par Legrand, *Epistolaire Grec*, pp. 253-276.

Dans la même revue, I, 1931, pp. 7-31, Russo a publié une étude intitulée *Une lettre d'Eugène Vulgaris traduite en roumain. Un philosophe roumain récemment découvert.* Dans cet article plein d'une vaste érudition, mais aussi d'une délicieuse ironie, Russo s'occupe d'une étude de Vulgaris intitulée *Appendice en forme de lettre contre le système des Ocellistes de la Nature de l'Univers*, publiée à la suite du grand ouvrage de Vulgaris Ἀδολεσχία φιλόθεος. L'Ἀδολεσχία φιλόθεος fut traduite en roumain par le métropolite de Moldavie Benjamin Costaki et publiée à Iassy en1815-1819 ; mais l'appendice de ce grand ouvrage fut traduit par Pierre Stamatiadi, ce qui explique la méprise de quelques savants roumains qui, prenant Stamatiadi pour l'auteur de cette dissertation philosophique, ont voulu voir en lui un penseur roumain injustement méconnu !

Enfin, laissant de côté quelques brochures de caractère polémique, nous mentionnerons en terminant la brève, mais intéressante étude de Russo sur la lexicographie gréco-roumaine, publiée comme préface au *Dictionnaire Gréco-roumain* du Dr. Sarafidi (Constantza, 1935).

Thessalonique. Michel LASCARIS.

(1) V. à ce sujet nos observations dans *Byzantinoslavica*, I, 1929, pp. 220-226, et III, 1931, pp. 500-510.

PAUL COLLINET

2 **janvier** 1869 - 9 **décembre** 1938

La mort prématurée d'un grand savant et d'un grand ami plonge dans la tristesse tous les rédacteurs et collaborateurs de Byzantion. *Deux hommes particulièrement compétents, M. P. Noailles et M. M. F. De Visscher, en attendant une biographie plus complète, se sont hâtés de caractériser, dans les deux notes qui suivent, et l'homme et l'œuvre.*

Le neuf décembre 1938 est mort à Paris, quelques jours à peine avant d'atteindre ses soixante-dix ans, Paul Collinet, professeur à la Faculté de Droit de Paris. Dans la journée, il avait encore rempli, scrupuleusement, suivant son habitude, ses obligations professionnelles ; on trouva sur sa table son cours du lendemain, préparé. Une agonie rapide et douce l'enleva à l'improviste dans la soirée sans qu'il ait eu le chagrin de voir la maladie ou la vieillesse restreindre peu à peu le champ de son activité. Avec lui disparaît un des maîtres les plus autorisés du droit romain et des études juridiques byzantines.

Les lecteurs de *Byzantion* connaissent les *Chroniques de droit byzantin*, qui furent données avec tant de conscience et de compétence par Paul Collinet en 1927-1928, en 1931 et en 1932. La Revue a publié de lui, en 1926, un article sur les *Preuves directes de l'Influence de l'enseignement de Beyrouth sur la codification de Justinien*. Sa curiosité s'étendait à tous les domaines de l'histoire juridique. Ses publications furent nombreuses et importantes sur l'histoire locale de son pays natal, les Ardennes, sur l'histoire du droit français, sur le droit celtique avec d'Arbois de Jubainville, et sur la papyrologie. Mais c'est surtout dans le domaine du droit romain et spécialement du droit byzantin qu'il a marqué son empreinte. *Les études historiques du droit de Justinien* furent son œuvre principale. Dans un tome premier, paru en 1912, il recherchait *Le caractère oriental de l'oeuvre législative de Justinien*, le tome deuxième, paru en 1925, faisait *L'histoire de l'école de droit de Beyrouth*, le tome troisième, paru en 1932, étudiait *La procédure par Libelle*. Un tome cinq, *La nature des actions, des interdits et des exceptions dans l'oeuvre de Justinien* est encore inédit, quoiqu'achevé depuis plusieurs années. Il paraîtra bientôt, on peut l'espérer.

Ces ouvrages lui firent acquérir sa grande notoriété. Il y étudie avec une sûre méthode l'influence des droits orientaux sur le droit romain, la part qu'ils prirent dans la transformation du droit classique. Ce problème, dont on conçoit l'importance, a passionné les romanistes de sa génération et a suscité une abondante littérature. L'œuvre de Collinet y tient une place éminente, comme le prouvent suffisamment le soin avec lequel ses conclusions ont été examinées, voire même l'âpreté avec laquelle elles ont été critiquées.

Complétée et élargie par de nombreux articles, la contribution apportée par Paul Collinet aux études byzantines mérite une étude plus approfondie que ne peut l'être une brève notice nécrologique. Mais, puisqu'il n'a pas été possible de faire paraître cette étude dans le premier fascicule de la Revue, publié depuis sa mort, nous tenions à saluer la mémoire du maître disparu.

Paris. P. NOAILLES.

Paul Collinet, Professeur à la Faculté de Droit de Paris est mort, le 9 décembre 1938, brutalement enlevé à ses travaux, à son enseignement qu'il avait poursuivi jusqu'au dernier jour, aux nombreuses amitiés que sa courtoisie et son affabilité lui avaient attirées tant à l'étranger qu'en France. La Revue *Byzantion* perd en lui un de ses collaborateurs les plus éminents et les plus attachés. Elle consacrera dans un prochain numéro une notice détaillée à sa carrière et à son œuvre scientifique. Nous ne voulons ici qu'exprimer la profonde tristesse que nous cause la disparition si imprévue, et évoquer le souvenir de l'homme excellent, de l'ami fidèle et dévoué que nous avons connu. Né à Sedan le 2 janvier 1869, Paul Collinet appartenait à cette forte race des Ardennes, laborieuse, d'esprit avisé et pénétrant, éprise de clarté et de précision. A ces dons fondamentaux, il joignait une admirable curiosité qui lui valut de bonne heure une vaste culture générale, dont son œuvre scientifique elle-même offre le reflet. De l'histoire de sa ville natale, il passe aux Chartes et Coutumes du Nord de la France. Élève de d'Arbois de Jubainville, il s'oriente un moment vers l'étude du droit celtique. Devenu Professeur de Droit romain à l'Université de Lille, il renouvelle cet enseignement classique par la mise en œuvre de toutes les ressources qu'offre l'érudition, critique des textes, recherche méthodique des interpolations ; bientôt

la papyrologie vient élargir encore le champ de ses travaux. Mais dès avant la guerre, il a conçu le plan d'une œuvre de grande envergure, sur laquelle se concentreront désormais tous les efforts. En 1912 paraît une œuvre magistrale : *Le caractère oriental de l'oeuvre législative de Justinien*, premier volume des *Études historiques sur le droit de Justinien*. Successivement paraîtront ses volumes sur L'*École de droit de Beyrouth* (1925), sur la *Procédure par libelle* (1932). Il mettait la dernière main à un quatrième volume consacré à *La nature des actions* quand la mort le frappa. Ce dernier legs de sa pensée a été recueilli par quelques amis qui en assureront prochainement la publication.

A ses préoccupations scientifiques, Paul Collinet joignait une très haute conception de ses devoirs professionnels et de ses devoirs de citoyen. Pendant les dures années de l'occupation allemande, il se donna corps et âme à l'œuvre de ravitaillement du Nord de la France, dirigée par son beau-père M. Guérin. Nommé à la Faculté de Droit de Paris au lendemain de la guerre, il y reprit la grande tradition de ses maîtres Cuq et Girard. Une longue amitié nous avait fait admettre dans l'intimité de sa pensée, et nous pourrions témoigner de la place en quelque sorte sacrée qu'y occupait le souci de son enseignement. La mort le surprit un soir, après qu'il eut, avec son soin habituel, mis au point les notes de son cours du lendemain.

Il fut un maître bon et juste, un savant probe et fervent. Il sut laisser les petites déceptions de l'existence loin des sphères sereines de la science. A côté des jouissances de la découverte scientifique, ses plus grandes joies furent celles de l'amitié, ses plus vives souffrances celles d'une amitié trahie. Jamais son visage ne s'illuminait davantage que lorsque, au milieu d'un cercle nombreux, il sentait les sympathies éclore autour de lui. Ces joies de l'amitié, il eu le privilège de les cultiver chez lui avec la plus touchante générosité, grâce à l'admirable compagne qui savait animer ces réunions de son charme et de toute la vivacité de son intelligence. C'est à elle que vont nos condoléances émues et notre très fidèle souvenir.

Bruxelles. F. De Visscher.

PAUL PERDRIZET
et les études byzantines.
(1870-1938)

La mort de Paul Perdrizet met en deuil plusieurs disciplines. Rien en effet ne caractérisait mieux son étonnante activité intellectuelle que la variété de ses « terrains de chasse ». A bon droit, il avait acquis le privilège de pratiquer, comme il disait, « l'archéologie générale », d'où nul domaine des sciences historiques ne se trouvait exclu.

Les études byzantines y avaient leur part, qui fut même assez considérable, sans qu'on puisse dire que M. Perdrizet ait montré une prédilection pour la civilisation byzantine. Je crois même qu'elle ne lui inspirait aucune sympathie. Et pourtant il a été l'un des rares hellénistes, l'un des rares critiques de l'art du moyen-âge occidental qui n'oubliait jamais, dans ses travaux, la place importante que Byzance a tenue dans l'histoire de la Grécité et dans l'histoire du moyen-âge. Il connaissait fort bien les monuments byzantins, depuis son long séjour en Grèce et en Orient ; il les retrouvait au cours de ses missions en Macédoine, en Syrie et en Égypte, ou encore pendant les voyages qu'il fit dans les pays balkaniques, à l'occasion des congrès byzantins qu'il fréquentait assidûment et avec un vif plaisir.

Aussi dans ses articles et ses livres, quel que soit leur sujet principal, le témoignage des textes et des œuvres d'art byzantins vient généralement se joindre aux autres documents. Byzance, il est vrai, n'y tient qu'exceptionnellement la première place, mais en revanche sa civilisation s'y trouve parfois mieux éclairée que dans beaucoup d'ouvrages spéciaux qui isolent volontairement le phénomène byzantin. C'est par ses brillantes recherches comparatives que M. Perdrizet a le mieux mérité des études byzantines.

Il leur a rendu d'autres services considérables — et peut-être pas suffisamment appréciés par tous les « byzantinistes » — en faisant profiter nos études de sa sensibilité particulière pour tout ce qui touche au sentiment religieux. Ce don qu'il avait au plus haut degré, et qui a rendu si pénétrants ses travaux dans tous les domaines de la civilisation antique et médiévale, l'a largement servi toutes les fois qu'il a été amené à parler de Byzance. Car, sans avoir consacré une seule recherche à l'Église byzantine, il ne s'est guère

tourné du coté de Byzance sans y relever quelque manifestation du sentiment religieux, qu'il s'agisse d'une croyance, d'un rite ou d'une forme d'art. Guidé par l'intuition autant que par sa vive intelligence, Paul Perdrizet a souvent réussi à comprendre les choses de Byzance avec une lucidité singulière.

Deux longues études de M. Perdrizet auraient pu être écrits par un byzantiniste « de profession ». Dans l'une, consacrée à la cathédrale de Serrès (*Monuments Piot*, X, 1903, en collaboration avec L. Chesnay), il publia de nombreuses œuvres byzantines inédites, et notamment d'importantes mosaïques du XIIe siècle qui figurent depuis lors dans tous les manuels. Les monuments de Melnic et Rosno (BCH, 1907) sont également entrés dans la science par M. Perdrizet : la « maison seigneuriale » de Melnic compte toujours parmi les exemples les plus intéressants de l'architecture civile à Byzance (v. M. de Beylié, *L'habitation byzantine*, p. 72-75), et il n'existe pas de meilleure description des églises de Melnic (en grande partie détruites pendant la guerre de 1912) que celle de M. Perdrizet. C'est à propos de ces pauvres mais innombrables *παρεκκλήσια* ou *ἐρημεκκλήσια* (il y en avait 64 à Melnic, pour une population de 2.000 Chrétiens ; Athènes en comptait 88, en 1839) que M. Perdrizet a signale cette curieuse tendance des Grecs à « émietter le culte », où « semble persister quelque chose du polydémonisme antique ».

Toutes les autres recherches et observations relatives à Byzance sont disséminées dans des ouvrages qui portent sur des sujets les plus variés. Et c'est ce qui les rend si précieuses, par le fait même des rapprochements que supposent des études de ce genre. Ainsi, à propos de l'iconographie de la *Nemesis* (BCH, 1907 et 1912) on trouve des remarques fort instructives sur les origines des images allégoriques dans l'art byzantin. Tout historien de la magie syrienne et de l'imagerie symbolique qu'elle a suscitée ou des croyances populaires mises à la base d'une certaine iconographie chrétienne de l'Égypte et de la Syrie, qui se prolonge partiellement dans l'art byzantin, connait les deux précieux catalogues des collections du Dr Fouquet au Caire (*Les bronzes grecs d'Égypte....*, 1911, et *Les terres cuites grecques d'Égypte...*, 1921) et la suggestive étude de la démonologie gréco-orientale intitulée *Negotium Perambulans in Tenebris* (1919 ; v. aussi *Rev. Et. gr.* 1903). Dans son Catalogue des terres-cuites, dans sa thèse de doctorat (*La Vierge de Miséricorde*, 1908) et dans plusieurs articles (*Revue de l'art chrétien*,

1907, *Archives alsaciennes d'histoire de l'art*, 1922), M. Perdrizet a réuni des données précieuses pour l'étude des sources de l'iconographie de la Vierge ou bien en a étudié lui-même certains types particuliers ou leur valeur symbolique, en faisant une part considérable à l'œuvre byzantine. Sa monographie sur l'*Archange Ouriel* (*Seminarium Kondakovianum*, 11, 1928) comprend un chapitre important sur le culte des archanges et leur iconographie, en pays orthodoxes. Deux autres articles publiés dans les mêmes recueils (V, 1932 et VI, 1933) apportent des considérations nouvelles sur les légendes, le culte et les images de la Sainte Face-Véronique, tant en Occident qu'à Byzance et dans les pays slaves. Sa remarquable étude de *la Tunique liturgique de Saqqara* (*Mon. Piot*, XXXIV, 1934) est capitale pour l'histoire des cultes, des costumes et des techniques d'art, à la veille de l'époque byzantine et pendant les premiers siècles de l'Empire d'Orient. Et même lorsque, dans ces dernières années, il se concentra avec passion sur l'étude du culte des saints, dans le diocèse de Paris au moyen-âge, le Calendrier parisien lui offrir une nouvelle occasion de recherches hagiographiques, liturgiques et iconographiques qui le conduisaient souvent en Orient et à Byzance (*Le Calendrier Parisien à la fin du Moyen-Age*. 1933 et *Le Calendrier de la Nation d'Allemagne de l'ancienne Université de Paris*, 1937).

On pourrait aisément allonger la liste des articles de M. Perdrizet qui ont contribué aux études byzantines. Je n'ai cité que les plus importants, les plus féconds en idées suggestives et nouvelles et où se reflète le mieux l'esprit original de leur auteur.

Mais ceux qui ont eu la chance d'approcher souvent M. Perdrizet reconnaîtront sans doute avec moi que son œuvre, dans tous les domaines de la science qu'il a fait siens, ne se résume pas dans ses ouvrages. Dans la conversation, souvent mordante, et dans ses cours, il savait définir un fait, suggérer spontanément une idée, montrer la portée d'un document, rendre la vie à un passé lointain, avec un talent admirable et sous une forme originale. Les byzantinistes qui l'ont fréquenté connaissent ses jugements profonds sur tout ce qui touche à Byzance, et plusieurs d'entre eux se souviendront toujours avec reconnaissance des précieux conseils qu'il leur distribuait, avec une générosité exceptionnelle.

Paris. A. GRABAR.

MILOŠ WEINGART.

Le 12 janvier 1939, les études slaves et byzantines ont perdu, subitement et prématurément, Miloš Weingart, chercheur et travailleur infatigable et fécond, rédacteur en chef de la revue *Byzantinoslavica*, auteur d'ouvrages capitaux et fondamentaux qui parurent coup sur coup pendant ces dernières années, animateur de plusieurs sociétés savantes de Prague.

Notons surtout, l'Institut slave fondé par le Président Masaryk, auquel M. Weingart consacra le meilleur de ses forces en qualité de secrétaire de la Première Section (« humanités ») : poste qu'il occupa de 1928 à 1932.

M. Weingart était né le 21 novembre 1890. En 1919, il fut nommé docent de philologie slave à l'Université Charles IV de Prague. De 1921 à 1926, il fut professeur ordinaire dans la même chaire, avec le même enseignement, à Bratislava, où il remplit successivement les fonctions de doyen et de recteur. En 1926, il s'installa définitivement à Prague, bien que son activité scientifique et littéraire continuât à entretenir ses relations avec la Slovaquie.

Miloš Weingart restera cher aux byzantinistes pour son beau livre, qui ne sera pas refait de sitôt, sur les versions slaves des chroniqueurs byzantins, et par sa brillante direction de la revue *Byzantinoslavica*, dont le tome VII, orné de son portrait, a paru quelques jours après sa mort. Nous avions annoncé récemment le *Rukovet'*, ou Manuel de vieux slave, de cet infatigable travailleur. Malgré le vif chagrin que nous cause sa disparition, nous répéterons à propos de Miloš Weingart le *felix opportunitate mortis* de Tacite. Il a survécu de quelques semaines au deuil de sa patrie, mais il a eu le bonheur de ne pas être témoin de la catastrophe suprême. Nous analyserons en détail dans un prochain fascicule l'œuvre philologique de Miloš Weingart. Nous ne voulons aujourd'hui considérer en lui que le tragique symbole de sa nation qui disparaît, frappée en trahison, après un admirable effort scientifique et littéraire qui avait placé la Tchécoslovaquie à la tête du monde civilisé. Mais.... pravda vítězí !

Bruxelles. H. G.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XIII (1938)

Articles

	Pages
G. Rouillard - D. A. Zakythinos. Un faux chrysobulle d'Andronic III Paléologue	1-8
J. Bromberg. Toponymical and historical Miscellanies on medieval Dobrudja, Bessarabia and Moldo-Wallachia (*suite et fin*)	9-71
Note de la Direction	72
N. Bănescu. Fantaisies et Réalités historiques, réponse à l'article de M. J. Bromberg	73-90
M. Vionnet. Les églises de la Nativité à Bethléem	91-128
N. Bănescu. A propos de Kekaumenos	129-138
G. Buckler. Can Cecaumenus be the author of the Strategikon?	139-141
N. Adontz. Tornik le moine	143-164
H. Grégoire. Notules épigraphiques	165-182
P. Waltz. Mélétê	183-192
A. Vogt. Encore Mélétê	193-196
J. D. Ştefănescu. Rites païens conservés dans les liturgies chrétiennes	197-200
P. N. Akinian. Die handschriftiche Ueberlieferung der armenischen Uebersetzung des Alexanderromans von Pseudo-Kallisthenes	201-206
Iv. Dujčev. Un passage obscur des « Miracula » de S. Démétrius de Thessalonique	207-216
S. Baud-Bovy. Sur un prélude de Romanos	217-226
A. Soloviev. *Ἡ ἔξω Ῥωσία*	227-232
N. Van Wijk. La traduction slave de l'*Ἀνδρῶν ἁγίων βίβλος* et son prototype grec	233-241
A. Piganiol. La couronne de Julien César	243-248
S. Baud-Bovy et H. Grégoire. Notes sur l'épopée byzantine	249-251
A. Leroy-Molinghen. Prolégomènes à une édition critique des « Lettres » de Théophylacte de Bulgarie	253-262
G. Vernadskij. The Spali of Jordanis and the Spori of Procopius	263-266
H. Grégoire. L'habitat « primitif » des Magyars et les *Σαβαρτοιάσφαλοι*	267-278
H. Grégoire et N. Adontz. Aux confins militaires de l'Orient byzantin ; Hussards, Trabans, Tasnaks	279-282

H. GRÉGOIRE. Sur le personnel hospitalier des églises 283-285
H. GRÉGOIRE. Caballus = *Κόβαλος*, *Κάβηλος*, et Onus = *Ὄνος* 287-290
H. GRÉGOIRE. S. Théodore le Stratélate et les Russes d'Igor 291-300
H. STERN. Les représentantions des Conciles dans l'église de la Nativité à Bethléem. Deuxième partie. Les Inscriptions 415-459
A. FROLOV. La « Podea », un tissu décoratif de l'église byzantine 461-504
J. STAQUET. Anne Comnène, Alexiade X, 8..... 505-512
M. LEROY. Un papyrus arméno-grec..... 513-537
G. ROHLFS. Neues aus Grossgriechenland 539-550
H. GRÉGOIRE. About Licinius' fiscal and religious policy... 551-560
H. GRÉGOIRE. Eusèbe n'est pas l'auteur de la « Vita Constantini » dans sa forme actuelle, et Constantin ne s'est pas « converti » en 312 561-583
H. GRÉGOIRE. Deux champs de bataille : « Campus Ergenus » et « Campus Ardiensis » 585-586
H. GRÉGOIRE. Note sur l'édit de tolérance de l'empereur Gallien : Politique orientale, politique chrétienne... 587-588
H. GRÉGOIRE. Les Baptistères de Cuicul et de Doura..... 589-593
J. PRZYLUSKI. Le théâtre d'ombres et la caverne de Platon 595-603

Chronique

BULLETINS RÉGIONAUX ET SPÉCIAUX

E. MAMBOURY. Les Fouilles à Istanbul en 1936-1937 301-310
N. BĂNESCU. Bulletin roumain 311-320
S. BAUD-BOVY. Sur le « théâtre byzantin » 321-334
P. CHARANIS. Les *Βραχέα Χρονικά* comme source historique 335-362
G. ROUILLARD. La diplomatique byzantine depuis 1905... 605-629
G. ZUNTZ. Die Aristophanes-Scholien der Papyri 631-690
P. WITTECK. Les archives de Turquie 691-699

Comptes Rendus

The Four Gospels of Karahissar. Vol. 1. History and Text, by E. C. COLWELL ; vol. 2. The Cycle of Text Illustrations, by H. R. WILLOUGHBY. Par C. Höeg 701-710
S. DER NERSESSIAN. L'Illustration du Roman de Barlaam et Joasaph. Par A. Grabar 710-721
S. DER NERSESSIAN. Manuscrits arméniens illustrés des XIIe, XIIIe et XIVe siècles. Par M. Laurent 721-727
M. A. TRIANTAPHYLLIDÈS. *Νεοελληνικὴ Γραμματική. Πρῶτος τόμος. Ἱστορικὴ εἰσαγωγή.* Par H. Pernot 727-730

N. CAMARIANO. Torquato Tasso în literatură greacă
D. PAVLOVIĆ. Vićentije Rakić.
N. VUKADINOVIĆ. O prevodima Vićentija Rakića sa grečkog. Par M. Lascaris 731-734

Notes et Informations

Mgr. CHRYSANTHOS DE TRÉBIZONDE. De quelques corrections apportées à des observations faites par M. St. Binon sur « l'Église de Trébizonde ». St. BINON. Réponse à Mgr Chrysanthos. — P. CHARANIS. The Crown Modiolus once more. — J. BIDEZ. Conférences de la Fondation Gustave Schlumberger en faveur des Études Byzantines. — H. GRÉGOIRE. La *Ταφροτειχομαχία*. — L'Institut français d'Études byzantines à Bucarest. — Paul GRAINDOR. — Maurice le Marcioniste, Empereur arménien et « Vert ». — De l'Utilité du Grec moderne, par H. GRÉGOIRE et R. GOOSSENS. — Un nouveau nom des Francs de la Gaule, par H. G. — Kekaumenos et la guerre petchénègue, par P. ORGELS. — Au Séminaire byzantin de Bruxelles. — L'Habitat primitif des Hongrois. — Academica. — Le 6e Congrès international des Études byzantines ou Congrès Krumbacher, par H. G. — Décès. — Errata 363-413
P. HENRY. La peinture moldave du XVIe siècle a-t-elle pu être influencée par Trébizonde ? — S. BAUD-BOVY. Sur l'auteur et la date du sacrifice d'Abraham et de l'Erotocritos. — Th. CAPIDAN. A propos de *πλιάτσκα* (*πλιάτσικα*), « butin », et des mots apparentés. — Général R. ROSETTI. *Χωνσιάριος* = Hànsari. — H. GRÉGOIRE. M. Charles Diehl, M. G. Ostrogorsky et M. Stein, ou « Slavica non leguntur ». — Le Congrès d'Alger. — Savants belges à l'étranger : les *Gifford Lectures* : Platon et l'Orient par M. J. Bidez ; les *Sather Lectures* par M. H. GRÉGOIRE. — Errata.... 735-759

Nécrologie

Oreste Tafrali. Par N. Bănescu 761-763
Adamantios I. Adamantiou. Par H. Grégoire 763-764
Frédéric Macler. Par M. Leroy 764-765
Otto Lagercrantz. Par G. Björck 765-770
Démosthène Russo. Par M. Lascaris 770-773
P. Collinet. Par P. Noailles 774-775
» Par F. De Visscher 775-776
P. Perdrizet. Par A. Grabar 777-779
M. Weingart. Par H. Grégoire 780